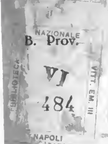
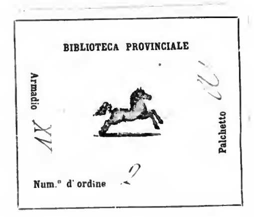

BIBLIOTECA DI ARTIGLIERIA


FONDO PIZZOFALCONE


BIBLIOTECA NAZIONALE
B. Prov.
VI
484
VITT. EM. III
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
XV
Palchetto
Num.° d' ordine

FRANCE MILITAIRE.

HISTOIRE

DES ARMÉES FRANÇAISES

DE TERRE ET DE MER

DE 1792 A 1833.

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES,

D'APRÈS

LES BULLETINS DES ARMÉES, LE MONITEUR, LES DOCUMENTS OFFICIELS,

LES NOTES, MÉMOIRES, RAPPORTS ET OUVRAGES MILITAIRES

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

DES MARÉCHAUX, AMIRAUX ET GÉNÉRAUX EN CHEF

EUGÈNE BEAUHARNAIS, BERNADOTTE, BERTHIER, BRUNE, CARNOT, CHAMPIONNET, LE PRINCE CHARLES, DAVOUST, DUMOURIEZ, GÉRARD, GOUVION-SAINT-CYR, HOCHE, JOURDAN, KELLERMANN, KLÉBER, LANNES, LEFEBVRE, MACDONALD, MARMONT, MASSÉNA, MOLITOR, MOREAU, NEY, PICHEGRU, RIGNY, ROCHAMBEAU, SCHERER, SOULT, SUCHET, TURREAU, VILLENEUVE, ETC.;

DES GÉNÉRAUX ET OFFICIERS SUPÉRIEURS

ANDRÉOSSY, BELLIARD, BERTON, CHAMBRAY, DECAEN, DESPREZ, DROUET D'ERLON, GOURGAUD, HUGO, JOMINI, MATHIEU-DUMAS MARBOT, MARESCOT, MIOT, MIRANDA, PARTOUNEAUX, PELET, REYNIER, SÉBASTIANI, SÉGUR, THIÉBAULT, ETC.;

REVU ET PUBLIÉ

PAR A. HUGO,

ANCIEN OFFICIER D'ÉTAT MAJOR, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,
AUTEUR DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON.

TOME TROISIÈME,

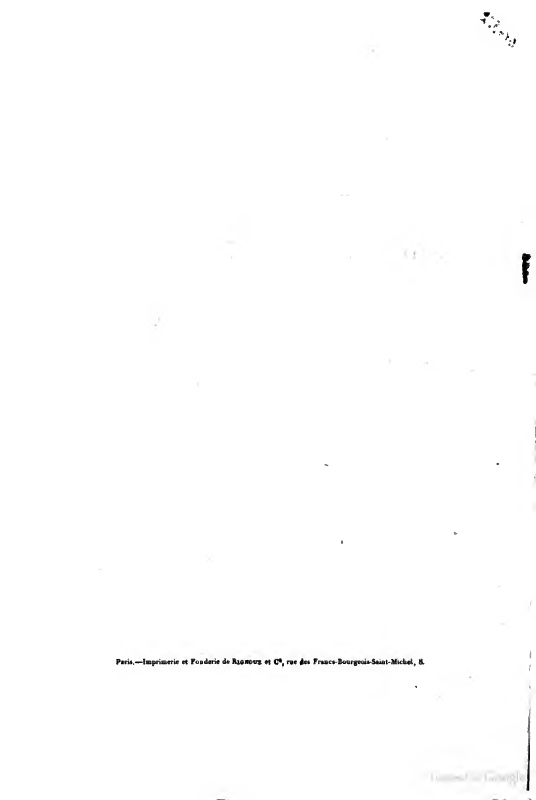
Contenant 40 feuilles et 263 Cartes et Gravures.



A PARIS,

CHEZ DELLOYE, ÉDITEUR DE LA FRANCE PITTORESQUE,
PLACE DE LA BOURSE, RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 13.

1836.



Paris.—Imprimerie et Fonderie de RIGNOUX et C[e], rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

TABLE

DES 263 CARTES, PLANS, VIGNETTES ET PORTRAITS

CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

RÉCAPITULATION.

Cartes de pays.	16
Plans de batailles et siéges.	12
Batailles, siéges, etc.	43
Traits particuliers	4
Uniformes français.	13
Uniformes étrangers.	22
Costumes divers.	20
Villes et monuments.	69
Scènes et sujets militaires.	9
Variétés	1
Portraits français	45
Portraits étrangers	9
Total des cartes et gravures	263

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

AVIS AU RELIEUR POUR LE CLASSEMENT DES GRAVURES.

DÉSIGNATION DES GRAVURES.

feuilles.

1re. Allemagne (carte). — Bataille de Stockach.
Nuremberg. — Munich. — Lac de Constance. — Bavarois.

2. Haute-Italie (carte). — Magnano.
Bergame. — Daru. — Percy. — Construction d'une redoute.

3. Cassano. — Hussards volontaires. — Sarmione.
Varsovie. — Juifs polonais. — Cosaques.

4. Bataille de la Trebbia (carte). — Bataille de la Trebbia.
Costumes napolitains. — Lamarque. — Foy. — Vico. — Mola di Gaëta.

5. Florence. — Costumes napolitains. — Canonnier garde-côtes.
Maison de l'Arioste près de Reggio. — Macdonald. — Mounier. — Costumes napolitains. — Château de Ponti.

6. Bataille de Novi (carte). — Bataille de Novi.
Château de Novi. — Val d'Aoste. — Sapeur d'infanterie légère. — Richepanse. — Joubert.

7. Plan de Mantoue. — Bombardement d'Ancône.
Costumes napolitains. — Troupes cisalpines. — Mantoue.

8. Vérone. — Venise. — Lac de Garda.
Iles Ioniennes (carte). — Citadelle de Cerigo. — Costumes.

9. Schaffhouse. — Source du Rhin. — Troupes russes. — Souvarow. — Molitor.
Lublin. — Costumes danois. — Cuirassiers de la garde russe. — Fressinet. — Brune.

10. Bataille de Zurich (carte). — Bataille de Zurich.
Troupes russes. — Zurich.

11. Nord Hollande (carte). — Bataille de Bergen.
Porte de Haarlem. — Costumes hollandais.

12. Chasseur à cheval. — Une maison. — 18 Brumaire. — Bonaparte au Conseil des Cinq-Cents.
18 Brumaire. — Lucien Bonaparte. — Gohier. — La Malmaison. — Saint-Cloud.

13. États de Gênes (carte). — Défense de Gênes. — J. D'Arnaud. — Franceschi.
Monument de Marceau, à Chartres. — Monument de Desaix. — Revue du 1er Consul.

14. Défense de Gênes. — Gênes. Pont Carignan. — Gênes. Banque.
Port de Como. — Pavie. — Milan. — Lac Majeur.

15. Italie (carte). — Passage du mont Saint-Bernard.
Prise des gorges du petit Saint-Bernard. — Hospice du Saint-Bernard. — Passage du Simplon.

16. Bataille de Montebello. — Mort de Desaix. — Kellermann. — Rivaud.
Entrée d'Aoste. — Hospice du Saint-Bernard. — La promotion. — Général bavarois.

17. Bataille de Marengo (carte). — Bataille de Marengo.
Costumes tyroliens. — Défilé de Bard. — Inspruck. Clausel. — Turreau.

18. Pays compris entre Strasbourg et Vienne (carte). — Passage du Danube.
Augsbourg. — Costumes badois. — Troupes françaises.

19. Pays des Grisons (carte). — Disentis. — Gendarmerie nationale.
Munich. — Troupes françaises. — Porte Sendlinger à Munich.

20. Bataille de Hohenlinden (carte). — Bataille de Hohenlinden.
Porte d'Augsbourg. — Richepanse à Hohenlinden. — Costumes bavarois. — Sainte-Suzanne. — Delmas.

21. Bellinzona. — Bataille de Pozzolo (carte). — Bataille de Pozzolo.
Costumes tyroliens du Zillerthal. — Tusis. — Passage du Splugen.

22. Combat de Damiette. — Volontaires anglais. — Verdier. — Regnier.
Troupes autrichiennes. — Village de Splugen. — Dragons de la garde de Paris. — Coire.

feuilles.

23. Plan de la ville et du port de Malte. — Ile de Malte. — Siége et défense de Malte.
Assassinat de Kléber. — Temple du Soleil à Héliopolis. — Bataille d'Héliopolis.

24. Combat d'El-Zouanièh. — Troupes anglaises. — Abercromby. — Doyle.
Bataille d'Alexandrie. — Arabes de la tribu de Beni-Koreisch. — Malua. — Conté.

25. Royaume de Naples (carte). — Port de Porto-Ferrajo. — Otrante.
Naples. — Infanterie anglaise. — Le chien du régiment.

26. Boulogne. — Colonne de Boulogne. — Brueix. — Soult.
Costumes de marins. — Fort d'Ambleteuse. — Volontaires anglais.

27. Saint-Domingue (carte). — Cap français.
Prise du Gros-Morne. — Saint-Domingue. — Martinique.

28. Un marché à Saint-Domingue. — Bourg de l'Anse-à-Veau. Villaret de Joyeuse. — Leclerc.
Port Saint-George. — Troupes nègres. — Boyer. — Pétion.

29. Carte pour l'expédition du Hanovre. — Prise du Hanovre.
Consulat à vie. — Inauguration et serment de la Légion-d'Honneur.

30. La visite des ambulances. — Troupes autrichiennes. — Saltzburg.
Costumes du sacre. — Murat. — Jérôme Napoléon. — Costume du sacre. Colonel général des dragons. — Costume du sacre. Colonel général des hussards.

31. Cartes des côtes de France. — Port de Boulogne. — Revue de Boulogne.
Parme. — Troupes toscanes. — L'aigle. — Larrey. — Desgenettes.

32. Cartes des pays compris entre le Rhin et la Lech. — Capitulation d'Ulm.
Dragons de la garde impériale russe. — Habitants saxons d'Hermanstadt. — 1805. — L'empereur harangue les troupes à Augsbourg.

33. Carte des pays compris entre la Lech et la Moravie. — Artillerie de la garde impériale russe. — Costumes de la Basse-Hongrie.
Infanterie russe. — Autriche. Habitants d'Amstetten. — La revue avant la bataille.

34. Dierrnstein sur le Danube. — Mortier. — Junot. — Combat de Dierrnstein.
Château de Schönbrunn. — Troupes hongroises. — Paul Ier. — L'archiduc Charles.

35. Bataille d'Austerlitz (carte). — Bataille d'Austerlitz.
Bivouac de l'Empereur à Austerlitz. — Bataille d'Austerlitz. — d'Hautpoul. — Caulaincourt.

36. Italie et Tyrol (carte). — Bataille de Caldiero.
Paysans d'Égra. — Davoust. — Berthier. — Rapp annonce à l'Empereur la victoire d'Austerlitz. — Les drapeaux français retrouvés à Inspruck.

37. Combat naval de Trafalgar (carte). — Trafalgar. Mort de Nelson.
Les drapeaux d'Austerlitz présentés au Sénat. — Costumes de Vienne. — Compans. — Colaud.

38. Cracovie. — Paysans de la Moravie. — Chasseloup-Laubat. Dejean. — Garde impériale autrichienne. — Ebersdorff. Entrevue des deux empereurs. — L'empereur François II. — L'archiduc Ferdinand, grand-duc de Wurtzbourg.

39. Carte de Calabre et de Sicile. — Golfe de Baïa.
Maréchal de l'Empire. — Plan de Gaëte. — Reddition de Gaëte.

40. Berlin. — Porte de Brandebourg à Berlin. — Troupes prussiennes.
La Vivandière. — Troupes françaises. — Ingénieurs géographes. — Garde impériale russe. — Savary, duc de Rovigo. — Sébastiani.

FRANCE MILITAIRE.

1799. — DEUXIÈME COALITION.

OPÉRATIONS DES ARMÉES DU DANUBE ET D'HELVÉTIE.

REPRISE DES HOSTILITÉS. — BATAILLE DE STOCKACH.

SOMMAIRE.

Dispositions réciproques de l'Autriche et de la France. — Plan de campagne du Directoire. — Dénombrement et position des forces des deux puissances. — Passage du Rhin par les Français. — Passage du Lech par les Autrichiens. — Invasion du pays des Grisons par l'armée d'Helvétie. — Prise du fort de Saint-Luciaa-Steig. — Combat de Coire. — Premier combat de Feldkirch. — Passage du Danube par Jourdan. — Deuxième combat de Feldkirch. — Rupture de l'armistice entre la France et l'Autriche. — Combats d'Ostrach. — Troisième combat de Feldkirch. — Opérations de Lecourbe dans le Tyrol. — Combats de Pont, de Tauffers, etc. — Bataille de Stokach. — Retraite de Jourdan. — Retour de l'armée française sur la rive gauche du Rhin. — Assassinat des Plénipotentiaires français à Rastadt.

ARMÉES RÉPUBLICAINES.

Armée du Danube.	—	*Général en chef.*	JOURDAN.
Armée d'Helvétie.	—	—	MASSÉNA.
Armée d'Observation.	—	—	BERNADOTTE.

ARMÉES IMPÉRIALES.

Général en chef.	— L'Archiduc CHARLES.
Lieutenants du Général en chef.	STARRAY, BALLEGARDE, HOTZE, AUFFENBERG.

Dispositions réciproques de l'Autriche et de la France. — Le congrès de Rastadt durait toujours, mais la paix, comme on le disait alors, n'était encore *rien moins que mûre*. Les traités par lesquels on espérait la garantir, contenaient tous les éléments d'une rupture, et ne constituaient qu'une trêve forcée. L'Angleterre poursuivait obstinément ses plans hostiles contre la France, et en amenant la Russie à prendre part à la lutte, avait jeté sur le continent le germe d'une conflagration générale. La guerre convenait d'ailleurs également au Directoire, qui voulait dominer dans l'intérieur par la crainte des dangers extérieurs, et à l'Autriche, dont le départ du conquérant de l'Italie avait ranimé les espérances, si souvent déçues; aussi, tandis que le gouvernement directorial entretenait ses armées, recrutées par la voie de la conscription, dans un mouvement et un enthousiasme continuel, le cabinet de Vienne n'était occupé qu'à augmenter et à organiser ses forces. — Vers la fin de février 1799, toutes les finasseries diplomatiques avaient été épuisées par les deux cabinets, on négociait pourtant encore; mais en réalité il ne s'agissait plus que de savoir à qui, de la France ou de l'Autriche, de nouveaux délais étaient le plus profitables.

Plan de campagne du Directoire. — Dénombrement et position des forces des deux puissances. — Le Directoire, qui connaissait l'alliance secrète conclue entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche, avait partagé ses forces en quatre armées principales, dont trois étaient portées sur le Rhin; la quatrième campait en Italie. Sur le Rhin, c'étaient l'armée d'observation commandée par Bernadotte, l'armée de Mayence, ou plutôt du Danube, aux ordres de Jourdan, et l'armée d'Helvétie, dont le chef était Masséna. Schérer commandait l'armée d'Italie. A l'extrême droite, Macdonald, avec une cinquième armée, occupait Naples et la République parthénopéenne, et à l'extrême gauche, Brune, avec l'armée de Batavie, était chargé de protéger la Hollande contre les attaques des Anglais. Les quatre armées principales, dont les forces totales s'élevaient à 170,000 hommes, étaient disséminées depuis les bords de l'Adige jusqu'à l'embouchure du Mayn.

Le Directoire voulait prendre l'initiative, afin de frapper un coup décisif en Italie ou en Allemagne, avant que les Russes, qui s'avançaient sur l'Italie, ne s'y réunissent aux Autrichiens. — Dès qu'il se crut en mesure, il envoya aux plénipotentiaires de l'Empereur à Rastadt une dernière note très impérieuse et où, entre autres choses, la cessation des armements de la Russie était demandée. Cette espèce d'ultimatum étant resté sans réponse, dut être regardé comme mettant fin à la trêve. — D'après le plan d'opérations attribué au général Lahorie, ancien sous-chef d'état-major de Moreau, les 45,000 hommes formant l'armée de Mayence devaient passer le Rhin à Kehl et à Huningue, franchir les montagnes Noires, et prendre position entre Bregentz et le Danube, en s'emparant des sources du fleuve. Jourdan se serait même porté rapidement sur le haut Lech, pour empêcher le passage de ce fleuve par l'ennemi si ce dernier n'était pas en mesure de l'effectuer. Ces mouvements avaient pour but de favoriser l'invasion du pays des Grisons et du Tyrol, et d'occuper, dès qu'on serait arrivé dans la vallée de l'Inn, les gorges qui communiquent avec la Bavière. L'armée d'Helvétie, forte de 30,000 hommes, devait passer le Rhin, entre Bregentz et Huningue, et porter sur la première de ces villes, son centre et sa gauche. Maître de Coire et de Bregentz, Masséna devait s'avancer sur l'Inn et prendre Inspruck, pendant que l'aile droite, renforcée d'une brigade de l'armée d'Italie, se porterait de Bormio sur Glurenz, afin de s'emparer de la vallée du haut Adige, et de descendre sur Botzen, pour tourner cette ligne où l'Autriche avait réuni ses principales forces. — Dans le plan de campagne, envoyé par le Directoire à tous les généraux, l'expulsion des Autrichiens du pays des Grisons était le prétexte de l'invasion de cette province par Masséna. Ce général, ainsi que Bernadotte, fut mis sous les ordres de Jourdan.

L'armée d'observation, destinée à seconder les opérations de celle de Mayence, devait bloquer Manheim et Philisbourg, et fournir des garnisons aux autres places du Rhin.

Schérer, avec 50,000 hommes composant l'armée d'Italie, non compris les auxiliaires, devait porter sa gauche sur Trente, pendant que le centre et la droite pousseraient l'ennemi derrière la Brenta et la Piave, après avoir passé l'Adige vers Vérone.

Ce plan d'opérations avait pour but, comme on voit, de séparer l'armée autrichienne du Danube, de celle de l'Adige, en tournant cette dernière, et d'empêcher la réunion des Russes aux Autrichiens en Italie; mais il péchait par un vice pareil à celui qui, dans les campagnes précédentes, avait entraîné toutes les défaites de l'Autriche, c'est-à-dire une trop grande dissémination des forces républicaines, livrées ainsi en détail aux masses de l'ennemi; et l'on pouvait assez aisément prévoir que la même cause entraînerait les mêmes résultats.

L'Autriche avait organisé trois corps d'armée. — L'un fort de 54,000 fantassins et de 24,000 cavaliers, campait en Bavière. Le général en chef était l'archiduc Charles. Hotze, qui lui était subordonné, gardait, avec 26,000 hommes et 1,400 chevaux, le Vorarlberg et les frontières des Grisons. Le comte de Bellegarde commandait dans le Tyrol une seconde armée de 44,000 fantassins et 2,600 cavaliers. Le général Auffenberg, avec une division de 7,000 hommes, en avait été détaché pour occuper le pays des Grisons. Enfin la troisième armée autrichienne, postée en Italie, sur l'Adige, montait à 85,000 combattans, dont 11,000 cavaliers. Toutes les forces de l'ennemi s'élevaient donc à près de 240,000 hommes, et devaient s'augmenter des 60,000 auxiliaires Russes qui s'avançaient en trois colonnes sur l'Italie.

Passage du Rhin par les Français. — Les trois armées françaises du Rhin ayant reçu les instructions du Directoire et les ordres de Jourdan, se mirent en mouvement le 1er mars. Bernadotte, avec l'armée d'observation, forte à peine de 8,000 hommes et qu'on se proposait de porter à 48,000, passa le Rhin et occupa Manheim sans résistance. Il s'approcha de Philisbourg, que des inondations mirent à l'abri de ses attaques et poussa ensuite jusqu'à Heilbronn, dans la vallée du Necker.

Jourdan fit défiler son armée du 1er au 3 mars par les ponts de Kehl et de Bâle, et la divisant en quatre colonnes, pénétra en Souabe. Ferino, avec la colonne de droite, se porta sur Blomberg par la forêt Noire, pendant que Masséna faisait marcher sur Schaffhausen une demi-brigade destinée à lier les opérations des armées d'Helvétie et du Danube. D'Hautpoult, avec la réserve et deux escadrons de hussards formant la seconde colonne, se dirigea par la vallée de Freyburg et de Neustadt sur Loffingen et Huffingen. L'avant-garde, la deuxième division et le parc d'artillerie, composaient la troisième colonne aux ordres de Jourdan, qui remonta la vallée de la Kintzig et vint déboucher sur Villingen; enfin à l'extrême gauche, Saint-Cyr, avec la quatrième colonne, marcha sur Rothweil par Freudenstadt et la vallée du Kniebis. Ces divers mouvements furent achevés le 6, et l'armée du Danube, forte de 38,000 hommes, dont 8,000 de cavalerie, se trouva cantonnée au-delà des montagnes Noires entre Rothweil, Blomberg et Tuttlingen, occupé par l'avant-garde. Le général en chef se faisait précéder d'une espèce de manifeste où il accusait l'Autriche d'avoir forcé la France à prendre les armes, en enfreignant, par son alliance avec la Russie, le traité de Campo-Formio. — Il n'y avait pas encore néanmoins de déclaration de guerre; cette situation équivoque embarrassait Jourdan et le fit s'arrêter jusqu'au 13 sur le revers oriental de la forêt Noire, au lieu de marcher vivement sur Waldsée et Saulgau, afin d'effectuer sa jonction avec Masséna. Le général français semblait craindre, en outre, que sa gauche ne fût tournée par l'ennemi avant que Bernadotte se trouvât en mesure de l'appuyer.

Passage du Lech par les Autrichiens. — Cependant, ayant franchi tous les défilés, l'armée républicaine s'approchait lentement du Danube. A peine l'Archiduc, dont le quartier général était à Friedberg, eut-il connaissance de ce mouvement, qu'il rassembla la plus grande partie de ses forces et passa le Lech, dans les journées du 4 et du 5. Son avant-garde forte, de 9,500 fantassins et 7,800 cavaliers, le précédait formée en trois colonnes qui arrivèrent le 9 à Biberach, à Waldsée et à Ravensburg, d'où quelques coureurs furent lancés dans la direction de Pfullendorf, afin d'appuyer sa droite; l'Archiduc fit jeter 6,000 hommes et des approvisionnements dans Ulm, qui paraissait menacé. 1500 hommes occupèrent Ingolstadt, et Starray, avec 13,000 hommes, se dirigea de Neumarck sur la Rednitz. 37,000 fantassins et 16,000 cavaliers, formant le reste de l'armée autrichienne, vinrent s'établir, le 5 mars, entre la Mindel, la Gunz et l'Iller, sur la rive gauche du Lech.

Le corps de Starray, détaché sur la rive gauche du Danube, devait d'abord surveiller l'armée d'observation, mais le prince Charles, instruit de la faiblesse de cette armée, le fit rabattre sur Ulm, en lui ordonnant de faire éclairer par des partis la vallée du Necker. Les mouvements simultanés de Jourdan et de Masséna indiquaient assez leur projet de réunion à laquelle s'opposait encore le lac de Constance. L'Archiduc, également intéressé à lier toutes ses forces, était posté parallèlement aux Français, sa droite à Ulm, son centre à Memmingen et sa gauche à Kempten.

Jourdan, pour opérer sa jonction avec l'armée d'Helvétie par Schaffhausen, manœuvre d'où dépendait le succès de la campagne, diminua l'étendue de sa ligne en resserrant sa gauche. Saint-Cyr eut ordre de s'avancer sur Moskirch par Rothweil et Dutlingen, après avoir fait retrancher le défilé de Freudenstadt. Vandamme, avec un corps de flanqueurs, resta seul sur la rive gauche du Danube.

Invasion du pays des Grisons par l'armée d'Helvétie. — Les hostilités avaient commencé dans le pays de Grisons, avant que Jourdan et l'Archiduc se trou-

vassent en présence. Masséna, chargé d'en expulser le corps autrichien sous les ordres d'Auffenberg, avait quitté le 5 mars son quartier général d'Afstetten dans le Rhinthal, et rassemblé ses troupes sur la rive gauche du Rhin. — Le 6, il fit sommer Auffenberg d'évacuer le pays des Grisons. — Le général autrichien ayant laissé cette sommation sans réponse, l'armée d'Helvétia se mit en marche le même jour. La droite était commandée par le général Lecourbe, qui avait sous lui les généraux de brigade Loison et Mainony; ce dernier devait se porter dans l'Engaddine pendant que Loison descendrait du Saint-Gothard sur Disentis pour se lier avec la brigade Demont, qui, avec les brigades Lorge et Chabran, formait le centre de l'armée aux ordres de Menard. Celui-ci était chargé de forcer le passage du Rhin devant Flaesch et d'enlever les retranchements de Saint-Lucias-Steig, pendant que Demont, s'emparant des ponts de Reichenau, tournerait les hauteurs de Coire. La gauche, commandée par Xaintrailles et formée des brigades Oudinot et Ruby, devait entretenir les communications avec Jourdan en portant, comme nous l'avons dit, une demi-brigade sur Schaffhausen. — Oudinot devait passer le fleuve près de Werdenberg et se porter sur Feldkirch afin d'empêcher Hotze, qui commandait dans ce poste, de renforcer Auffenberg.

Ce dernier général ne tarda pas à être affaibli de toutes parts. Demont s'étant porté sur le Rhin par Veltis et le mont Künkel, enleva à la baïonnette les deux ponts de Reichenau et les conserva malgré les efforts trois fois renouvelés des Autrichiens. Il détacha ensuite une partie de ses troupes dans la vallée du Rhin pour tourner le poste de Disentis, dont il se rendit maître.

Menard passa le Rhin vis-à-vis de Ragatz, Chabran près de Meyenfeld et Lorge au gué de Flaesch pour attaquer par-derrière les retranchements de Saint-Lucias-Steig, qu'une colonne devait assaillir de front, après avoir franchi le fleuve à Azmoos.

Prise du fort de Saint-Lucias-Steig. — Le fort de Saint-Lucias-Steig ferme l'entrée du pays des Grisons. Il est situé dans la partie la plus élevée de la vallée du Rhin, entre deux escarpements qui la bouchent, entouré d'un fort retranchement avec revêtement, palissades et pont-levis. — Masséna, ayant construit un pont de chevalets près d'Azmoos, y fit passer la brigade Lorges, qui avait inutilement tenté de franchir le Rhin sous un feu meurtrier, à un gué que la crue des eaux avait fait disparaître. — Pendant que Menard exécutait une fausse attaque sur Meyenfeld, cette brigade assaillit par trois points à la fois la position de Lucias-Steig que défendaient 1,200 hommes et cinq pièces de canon. Quatre attaques successives eurent lieu inutilement; le fort fut enfin enlevé à huit heures du soir, à la baïonnette, par une réserve de grenadiers qui vinrent renforcer les assaillants. Ces braves, pour se rendre maîtres d'une position qui devait leur livrer l'entrée du pays des Grisons, avaient gravi par un long circuit un pic en apparence inaccessible, et s'étaient établis dans des anfractuosités d'où leur feu plongeait sur la droite des retranchements.

Le chef de bataillon du génie Mares entra le premier dans la redoute de Saint-Lucias-Steig, où l'on fit 800 prisonniers. Le reste des Autrichiens, y compris le commandant du fort, se firent tuer plutôt que de se rendre.

Pendant cette attaque meurtrière, le poste de Haldenstein, sur la rive droite du fleuve, fut aussi enlevé par les troupes qui avaient passé le Rhin presque à la nage, à Ragatz.

Combat de Coire. — Le général Auffenberg, appréciant mal le danger de sa position, s'obstina à défendre le terrain pied à pied; au lieu de se réunir à Landon, dans l'Engaddine, ses troupes se replièrent derrière la Lanquart, à l'exception d'un bataillon resté à Emba pour observer Demont. Masséna lui ayant enlevé les postes de Zizers et de Masans, il se retira sur les hauteurs de Coire où il fut suivi par la brigade Chabran. Les Autrichiens tentèrent vainement, dans cette position, d'arrêter les Français : ils furent battus et mis dans une déroute complète. Il ne leur resta pas même la ressource de fuir, Masséna ayant dirigé sur leurs flancs des partis qui s'étaient emparés des routes du Tyrol. Auffenberg désespérant d'être secouru fut pris avec presque tout son corps, ainsi que le bataillon resté à Embs. — Cette journée valut aux Français 3,000 prisonniers, trois drapeaux, seize pièces de canon, un grand nombre de caissons et des magasins considérables de vivres et de fourrage.

Premier combat de Feldkirch. — Hotze faillit être enlevé dans la forte position de Feldkirch, par le général Oudinot. Ses soldats étaient dispersés sans méfiance dans leurs cantonnements, et il ignorait encore, le 7, la prise de Lucias-Steig et les mouvements des Français, tandis que ceux-ci gravissaient déjà le Schellenberg.

L'alarme se répandit dans le camp; Hotze, avec les quatre premiers bataillons et les deux premiers escadrons qu'il avait pu rassembler, fit d'incroyables efforts pour rétablir ses communications avec Auffenberg, dont il ignorait le sort. Oudinot déjoua toutes ses tentatives. Une partie de la brigade Lorge l'ayant renforcé dans ce moment, les Autrichiens furent rejetés en désordre sur Feldkirch, et dans l'ardeur de la poursuite, les Français s'étant avancés jusqu'au pied des retranchements, leur enlevèrent un millier de prisonniers et quatre pièces de canon.

Passage du Danube par Jourdan. — Pendant ces diverses opérations, Masséna avait porté vers les sources de l'Inn sa droite commandée par Lecourbe, et ce général ayant, comme nous le dirons plus loin, pénétré le 13 mars dans la haute Engaddine, avait contraint Laudon à se replier. L'armée du Danube devait appuyer de toute la masse de ses forces les efforts de Masséna; mais pour être en mesure de le faire, la possession de Feldkirch était indispensable. En forçant ce poste, on se rendait maître du principal débouché du Voralberg dans le Tyrol, et les deux armées communiquaient par Bregentz, Lindau, Wasserburg et la rive

orientale du lac de Constance.—Dans le but de faciliter à Masséna la prise de Feldkirch, Jourdan se décida à se porter en avant. Son armée passa le Danube le 13 mars, et vint en quatre marches camper entre le fleuve et le lac de Constance. La droite à Salmansweiler, la gauche à Mengen et le centre à Pfullendorf, où s'établit le quartier général.

L'Archiduc, pour conserver sa position parallèle à Jourdan, avait suivi tous les mouvements des Français, et une journée de marche séparait seule les deux armées, entre lesquelles un choc semblait inévitable. Mais comme aucun des généraux n'avait cependant encore l'ordre positif d'attaquer, on se bornait à s'observer mutuellement, les patrouilles se rencontrant sans escarmoucher. Jourdan, trop faible pour attaquer le prince Charles, pressait Bernadotte de lui envoyer des renforts et manœuvrait afin d'appuyer l'attaque de Feldkirch; l'Archiduc, de son côté, mettait tous ses soins à renforcer les troupes qui devaient défendre ce poste. — Les flanqueurs de la gauche de Jourdan, sous Vandamme, n'avaient pas encore franchi le Danube. Le prince Charles prit posit on le 20 sur les hauteurs de Salgau et d'Altschausen. Un camp fut tracé derrière son avant-garde, et son quartier général établi à Schussenried. Le vallon et la petite rivière d'Ostrach, séparaient les deux armées.

Deuxième combat de Feldkirch. — Pendant que les deux généraux temporisaient en attendant les ordres de leur gouvernement, Jourdan engagea Masséna à renouveler ses efforts sur Feldkirch. Oudinot renforcé attaqua de nouveau Hotze, le 14; mais l'ennemi, qui avait aussi reçu des renforts, fit échouer cette attaque. Oudinot tenta vainement de passer l'Ill et de jeter un pont sur le Rhin, en face de Meningen.

La ville de Feldkirch offre en effet une position formidable. Elle est située sur la droite de l'Ill, dans un étroit vallon, formé d'un côté par les rochers du contre-fort qui sépare la vallée du Rhin de celle de Jamina, et de l'autre par un mamelon à travers lequel l'Ill s'est creusé un passage. A une petite demi-lieue de Feldkirch, une plaine marécageuse, où se dégagent les torrents qui tombent des hauteurs, resserre le chemin de Coire à Bregentz, qui côtoie le pied du contre-fort. La route de Rheineck à Bludentz, qui remonte la rive droite de l'Ill, traverse près de Feldkirch, au point où cette rivière s'est creusé son lit, un défilé de deux cents toises de profondeur, facile à défendre. Les parties du mamelon, ainsi que celles du contre-fort, qui n'étaient pas absolument impraticables aux piétons, avaient été couvertes de retranchements. Telle était cette redoutable position devant laquelle devaient échouer tous les efforts des premiers soldats de l'Europe, dirigés par un des généraux les plus opiniâtres et les plus intrépides de la Révolution.

Rupture de l'armistice entre la France et l'Autriche. — L'Archiduc renforça sa droite du côté de Stockach, en envoyant sur ce point l'avant-garde commandée par Nauendorf, et le gros de l'armée fut concentré à Altschausen. Jourdan, croyant voir dans ces mouvements les préparatifs d'une prochaine attaque, qu'il voulait prévenir, ébranla son armée le 20 mars. Lefebvre, avec l'avant-garde, fut posté sur le ruisseau d'Ostrach, en arrière de Mengen. Ferino fut établi sur le ruisseau d'Asch; il devait occuper les débouchés sur Ravensburg. Soubam campa en avant de Pfullendorf. Saint-Cyr, qui était à Mengen, se lia avec l'avant-garde. Vandamme devait être posté sur la gauche du Danube, en face de Sigmaringen; mais il fut détaché vers la vallée du Necker, sur un faux bruit que l'ennemi avait tourné la gauche des Français. D'Haupoult, avec la réserve de cavalerie, occupa les environs de Pfullendorf.

Ces dispositions prises, Jourdan fit demander au prince de Schwartzemberg, commandant l'avant-garde autrichienne, si la dépêche que le Directoire attendait de Vienne était arrivée; et sur la réponse négative du prince, l'officier de Jourdan déclara la rupture de l'armistice et le commencement des hostilités.

Combats d'Ostrach.—Lefebvre, Saint-Cyr et Ferino eurent aussitôt l'ordre d'attaquer vigoureusement les avant-postes autrichiens, sur la droite de l'Ostrach et la gauche de l'Asch. L'ennemi surpris fut obligé de se replier en désordre sur le gros des divisions, avec une perte assez forte, et les villages qui lui servaient d'appui restèrent aux Français. L'Archiduc s'arrêta en arrière de Bolstern, couvrant par des postes le village de Friedberg et communiquant par d'autres postes avec la division de droite. — Jourdan s'établit sur les hauteurs d'Ostrach et de Mengen.

L'Archiduc prit sa revanche le lendemain, et marcha avec ses troupes formées en trois colonnes sur la position centrale de Pfullendorf. La colonne de droite était conduite par le prince de Furstemberg, qui passa près de Mengen, le long du Danube. L'Archiduc dirigeait lui-même celle du centre par la chaussée de Salgau, à travers le vallon marécageux de l'Ostrach; la colonne de gauche suivit la route d'Altschausen à Pfullendorf.

La résistance des Français fut très vive sur tout le front de la ligne; mais leur gauche n'ayant pas pu se maintenir contre les masses qui la débordaient, Jourdan se vit obligé d'abandonner sa position sur l'Ostrach. La retraite eut lieu en bon ordre sur les hauteurs de Pfullendorf, dans la nuit du 20 au 21. Le général républicain ne put pas néanmoins conserver cette position, à cause des forces supérieures que l'Archiduc continua à diriger contre l'aile gauche française, qui fut menacée d'être enveloppée. La retraite s'effectua dans la direction de Stockach et d'Engen, pendant la nuit du 22 au 23. Une tête de colonne qui s'était avancée jusqu'à Bucborn fut coupée et resta prisonnière. Ces deux affaires furent très meurtrières. L'Archiduc ne profita pas de son avantage pour poursuivre activement son adversaire, dont il aurait pu rendre la retraite désastreuse.

Troisième combat de Feldkirch.—Nous avons dit que le principal but de Jourdan était d'éloigner l'Archiduc de la rive du lac de Constance, pour faciliter l'attaque de Feldkirch, qui aurait pu être pris ainsi à revers et de front. Ce but avait été atteint en partie, car Hotze,

FRANCE MILITAIRE

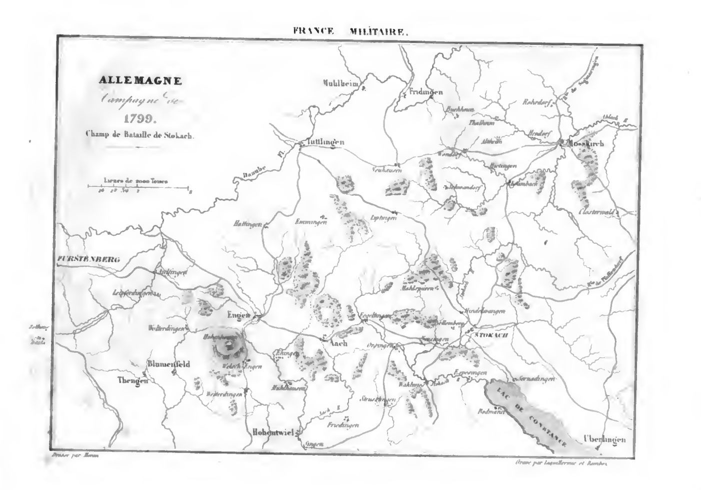


Nuremberg.



Munich. Palais du Roi.


Nazionale


ALLEMAGNE
Campagne de
1799.
Champ de Bataille de Stokach.
Muhlheim
Fridingen
Tuttlingen
Danube Fl.
Mosskirch
Rohrdorf
Buchheim
Thalheim
Menderf
Altheim
Worndorf
Hattingen
Emmingen
Liptingen
Closterwald
FURSTENBERG
Engen
Welterdingen
Blumenfeld
Thengen
Aach
Eigeltingen
STOKACH
Hohentwiel
Friedingen
Mahlspuren
Hindelwangen
Espasingen
Sernadingen
Bodman
LAC DE CONSTANCE
Uberlingen
Mahlhausen
Weiterdingen
Orsingen
Steisslingen
Singen
Dessiné par Henin
Gravé par Laguillermie et Rambos



Bataille de Stokach





Lac de Constance. Vasserburg.



Costumes Bavarois.

en apprenant l'agression du 20 par les Français, avait laissé le soin de la défense de Feldkirch aux généraux Bellegarde, Laudon et Jellachich qui s'y trouvaient alors avec 6,000 hommes, et il s'était avancé lui-même contre la droite des Français, avec un corps de 10,000 combattants. Masséna crut devoir profiter de son éloignement pour renouveler l'attaque de Feldkirch.

Cette troisième attaque eut lieu le 23, sur quatre colonnes. La plus forte, formée de la brigade Oudinot, réunie aux grenadiers, s'avança sur les retranchements par la grande route de Neudlen. Deux bataillons formant la seconde colonne passèrent l'Ill, au gué de Nofels, pour prendre, s'il était possible, l'ennemi à revers. Les deux autres colonnes se dirigèrent à droite et à gauche des ouvrages de Blasemberg (c'est le nom de la partie du mamelon que traverse l'Ill; l'autre partie de cette éminence, sur la droite de la rivière, porte le nom d'Artemberg).—Déjà la veille, la division Menard et les troupes d'Oudinot, ayant établi une batterie sur le Schellemberg qui domine la rive gauche de l'Ill, avaient inutilement essayé, à l'aide d'une forte canonnade, de chasser les Autrichiens du retranchement de Feldkirch. L'ennemi, conduit par Jellachich, avait même enlevé à la baïonnette le poste de Schellemberg.

Le 23 mars, les colonnes françaises marchèrent intrépidement contre les Autrichiens qui occupaient toutes les hauteurs hérissées d'abattis, et garnies d'une forte artillerie. Masséna attaqua la position de front, pendant qu'un détachement la tournait sur la droite, par les bois de Gallmits. Les boulets et la mitraille éclaircissaient les rangs français. L'ardeur des soldats croissait au milieu des dangers et des obstacles. Les Républicains furent au moment de l'emporter; mais Jellachich ayant réussi à repousser les trois petites colonnes, gravit les hauteurs avec sa réserve et quatre compagnies soutenues par les chasseurs tyroliens. Les annales militaires offrent peu de combats où, de part et d'autre, on ait montré autant d'opiniâtreté et de fureur que dans cette attaque, d'où dépendait le sort de la campagne. Tout fut inutile: Masséna, assailli de front par des troupes fraîches et écrasé par les pierres que les Tyroliens faisaient pleuvoir sur lui du haut des montagnes, fut contraint de se retirer, ce qu'il ne fit qu'après avoir perdu l'élite de sa colonne, environ 3,000 hommes, au pied du retranchement ennemi.

La jonction des deux armées était dès lors impossible, et Masséna, ne pouvant plus se maintenir au-delà du Rhin, se borna à conserver Coire et le poste de Saint-Lucias-Steig, en rentrant dans le pays des Grisons. Oudinot fut détaché à Rheineck, poste important à l'embouchure du Rhin, dans le lac de Constance. Hotze, qui avait défendu avec ses 10,000 hommes le passage de la Leibach, pendant la dernière attaque de Feldkirch, rentra dans ce poste, dont les défenseurs s'élevèrent à 15 ou 16,000.

Opérations de Lecourbe dans le Tyrol. — Combats de Pont, de Tauffers, etc. — Pendant ces combats acharnés du centre et de l'aile gauche de l'armée d'Helvetie, voici quels étaient les mouvements excentriques et isolés sur les sources de l'Inn et de l'Adige, de l'aile droite de Masséna, commandée par Lecourbe. — Le lieu où combattait ce brave général doit être considéré comme la clef du Tyrol, ou plutôt de l'Italie et de l'Allemagne; c'est la sommité des montagnes d'où s'échappent les grands cours d'eaux qui les arrosent, et où commence la route qui conduit à leurs principales vallées, position importante, en raison du système de guerre adopté par le Directoire. En effet, les Français maîtres de ce point liaient les armées d'Italie et d'Allemagne, couvraient toutes les communications entre la Suisse et l'Italie, et pouvaient, au moyen des vallées de l'Adige et de l'Inn, transporter leurs opérations de l'un ou de l'autre côté.

Lecourbe ayant quitté Bellinzona, le 7 mars, se porta dans la vallée du Rhin postérieur, à Tusis, où il partagea sa division en deux colonnes: l'une, sous Mainoni, se dirigea vers les sources de l'Inn; l'autre, sous ses ordres directs, remonta l'Albula. Leur marche devait coïncider avec celle de Dessoles, qui avait ordre de déboucher de la Valteline dans la vallée du haut Adige; mais un retard survenu dans les mouvements de ce général plaça Lecourbe en face de toutes les forces ennemies. — Bellegarde, qui commandait sur ce point, avait chargé Laudon de défendre les entrées du Tyrol.

Lecourbe força, le 10 mars, l'entrée de la vallée de l'Inn et s'empara de Pont, pendant que Mainoni entrait à Sylva-Plana. Deux bataillons ennemis, revenant de Bregaglia et Puschiavo, furent coupés et pris par les troupes cisalpines de Lecchi, qui remontèrent, le 12, à Tyranno. Laudon arrivant de Zernetz, avec quatre bataillons, reprit le village de Pont aux Français, qu'il ne put cependant déloger des hauteurs de l'Albula. Pont lui fut de nouveau presque aussitôt enlevé, et il se retira sur Martinsbruck, où Lecourbe le suivit dans l'espoir de s'emparer de la gorge de Nanders, qui réunit les vallées de l'Adige et de l'Inn. — Le 14, Martinsbruck fut inutilement attaqué.—Le 15, pendant que la garnison de ce poste faisait une sortie, Laudon, avec les milices tyroliennes soutenues de quelques bataillons, assaillit la droite des Français, et Mainoni, avec quelques grenadiers, fut pris dans son quartier général de Schuls; mais Lecourbe, avec un bataillon de la 3e demi-brigade, reprit aussitôt Schuls, sans pouvoir cependant délivrer son lieutenant. Il culbuta l'ennemi sur la route de Sainte-Marie. — Dans une nouvelle attaque dirigée inutilement, le 17, contre Martinsbruck, ce brave bataillon, jeté dans les montagnes pour tourner les retranchements par le pas de Novella, fut fait prisonnier à son tour.—Dessoles arriva enfin le même jour, d'Italie à Bormio, forçant tous les postes autrichiens à se replier, et le 18, l'avant-garde française prit position à Munster. Laudon se replia de Sainte-Marie à Tauffers, gardant de là les défilés vers l'Engaddine et vers la Valteline, et couvrant l'entrée de la vallée de l'Adige, appelée Venosta. Le vallon de Malsheide, où se trouve la principale source de l'Adige, lui servait de communication avec les postes de Nanders et de Martinsbruck.

Lecourbe combina avec Dessoles une attaque géné-

rale contre tous les postes autrichiens. Dans la nuit du 24 au 25, Dessoles se porta sur Tanffers, position très fortifiée que Laudon défendait avec 8 bataillons, 5 à 600 hommes d'infanterie légère et 16 pièces de canon de gros calibre, placées sur deux lignes de retranchements à 300 pas l'une de l'autre. Le général français, quoique sans artillerie, attaqua ce poste avec la plus grande habileté. Un torrent, le Rambach, où s'appuyait la gauche de Laudon, offrait un chemin tout frayé, pour manœuvrer à l'abri du feu et prendre même l'ennemi à revers. Il déboucha le 25 au matin de Munster, culbuta les avant-postes, et poussa trois bataillons sur le hameau de Budweil, pendant que des tirailleurs amusaient l'ennemi sur le Varolla, ruisseau qui couvrait le front de la position. Les trois bataillons, arrivés à la hauteur du hameau, se jetèrent dans le Rambach, dont ils sortirent près de Tauffers, et s'emparèrent de ce village et de la route de Glürus. Le reste de la brigade, conduit par Dessoles, aborda l'ennemi de front par le pont du Varolla. Les Cisalpins soutinrent l'attaque de gauche. Les Autrichiens assaillis de toute parts ne tinrent pas. Cette affaire leur coûta 1,000 hommes tués, 4,000 prisonniers et la perte de toute leur artillerie. Les Français, dans cette occasion, gravirent des glaciers réputés inaccessibles, et se laissèrent glisser du haut des monts qu'ils avaient franchis, afin d'aborder la position de l'ennemi.

Laudon, revenant de Scbuls, faillit lui-même être fait prisonnier avec le reste de sa division. Pendant l'expédition de Tauffers, Loison avait investi Nanders, et Lecourbe, s'étant emparé de la ville de Reschen et de Martinsbruck, pressait vivement l'ennemi, dans sa retraite sur Munster. Landon, pris ainsi de front et à revers par les Français et suivi seulement de 3 à 400 hommes, ne perça que difficilement, près de Glürus, le cordon qui l'enveloppait. Il se porta dans la vallée de Venosta, vers laquelle Bellegarde se dirigeait pour le dégager : l'occupation de Schindérus rendit alors Lecourbe maître des deux grandes vallées du Tyrol. Ces positions se trouvant trop avancées après la bataille de Stockach dont nous allons parler, Lecourbe dut suivre le mouvement de retraite de l'armée, et sur l'ordre de Masséna, se retira dans l'Engaddine, après avoir brûlé le pont de Funstermunz, dernier poste qu'il avait occupé. Dessoles, qui s'était replié dans les défilés du Munsterthal, y fut attaqué par les troupes réunies de Laudon et de Bellegarde, au nombre de 40,000 hommes. Il pouvait à peine leur en opposer 12,000, et dut se retirer dans la haute Engaddine.

Bataille de Stockach. — Jourdan, continuant de rétrograder devant le prince Charles, avait achevé dans la nuit du 21 au 22 mars de faire replier ses divisions sur Stockach, poste important où aboutissent toutes les routes de la vallée du Necker, de la Souabe et de la Suisse. Sa droite était postée au-dessus de Bodmann sur le lac de Constance, sa gauche s'appuyait au Danube près de Friedingen, et son centre à Stockach. — Ne trouvant pas encore cette position assez forte, il se remit en marche. La division Ferino vint appuyer sa droite à Hohentweil. Le plateau d'Engen fut occupé par celles de Souham, de Lefebvre et de d'Hautpoult, et Saint-Cyr campa sur les hauteurs de Tuttlingen. Vandamme avec les flanqueurs resta aux environs de Friedingen. — L'Archiduc ne marcha que le 26 sur Stockach; son avant-garde, en trois colonnes, ayant franchi cette ville, se porta contre les Français par la route d'Orsingen, d'Aach et de Liptingen. Le gros des forces autrichiennes se groupa en avant de Stokach. La droite s'établit en face du hameau de Mahlspüren, s'appuyant à la forêt que traversent les routes de Liptingen et de Neubausen. Le plateau que longe la Stockach entre Wahlwies et Neuzingen fut occupé par l'aile gauche; le centre s'établit entre Stokach et la montagne de Nellemberg. Toutes ces forces, y compris l'avant-garde, s'élevaient à trente-huit bataillons et quatre-vingt-quinze escadrons.

Quelques affaires d'avant-garde, assez vives, eurent lieu dans cette journée du 24, et faillirent entraîner une action générale. Ferino se replia d'abord devant le général Nauendorf; mais ses postes en retraite, ayant été renforcés par la 10e demi-brigade, repoussèrent à leur tour les avant-postes de Nauendorf, qui se retirèrent en désordre. — Souham fut d'abord aussi repoussé par les avant-postes de Schwarzemberg, mais les avant-gardes de cette division ne tardèrent pas à rentrer dans les bois qu'elles occupaient en avant d'Engen, et qu'elles avaient un instant abandonnés. L'ennemi fut même repoussé jusqu'au village d'Aach. — Une attaque plus sérieuse eut lieu sur la division de gauche, qui défendait le débouché de Stockach sur Liptingen, sans l'occupation duquel l'Archiduc ne pouvait espérer de se porter sur la gauche du Danube. Après une vive résistance, le village de Liptingen défendu par un bataillon et de l'artillerie placée sur ses deux flancs fut enlevé par Meerfeld, qui commandait l'attaque autrichienne. — Saint-Cyr se replia sur les hauteurs en avant du village de Tuttlingen, où campait le gros de sa division. L'ennemi tenta inutilement de se rendre maître de ce dernier poste. Le général Compère fût grièvement blessé dans cette action meurtrière qui coûta environ aux Français 400 hommes tués.

Jourdan, averti par cette reconnaissance générale des desseins de l'Archiduc, qui comptait l'attaquer le lendemain, se décida, d'après l'avis d'un conseil de guerre tenu par les généraux, à prévenir les Autrichiens. Ses communications avec Masséna se seraient d'ailleurs trouvées compromises en continuant la retraite, qui était, même en cas d'échec, toujours assurée par Schaffhausen et les montagnes Noires. Une défaite devait ainsi entraîner peu d'inconvénients, tandis que les avantages d'une victoire pouvaient être immenses. — Le plan de bataille tracé dans la soirée du 24, par Jourdan, avait l'inconvénient de faire partir les divisions de points trop éloignés pour qu'elles arrivassent simultanément au lieu de concentration. Ferino et Souham devaient se porter devant Stockach, l'un par la route de Steusslingen, l'autre par celle d'Aach. Saint-Cyr, avec sa division renforcée des flanqueurs de Vandamme, devait reprendre Liptingen à l'ennemi pour se porter ensuite sur Stockach. Ce mouvement devait être appuyé par Soult, qui commandait par interim la division Le-

febvre et par la réserve de cavalerie aux ordres de d'Haupoult.

Toute l'armée française s'ébranla le 25 mars, à quatre heures du matin. Jourdan, suivi de son état-major, marchait en tête de l'avant-garde que commandait Soult. L'Autrichien Meerfeld s'était déjà emparé d'Emmingen-ob-Eck; la vue des colonnes républicaines le décida, pour couvrir sa retraite, à jeter une partie de ses troupes dans le bois qui sépare Liptingen d'Emingen. Mais pendant que Soult, l'attaquant de front avec six bataillons et quatre régiments de cavalerie, le refoulait devant lui, le général Mortier, qui venait de reprendre Emingen avec la 25e demi-brigade, se portait à la droite du bois, pour tourner la gauche des ennemis qui l'occupaient. Telle fut l'impétuosité de cette double attaque, que le corps de Meerfeld, abandonnant Liptiugen aux Français, s'enfuit en désordre dans les bois qui bordent la route de Stockach. — Deux bataillons d'élite, soutenus de quelques escadrons, tentèrent en vain d'arrêter la fuite en se postant à l'entrée de la forêt de Grauholz. — Cette attaque de l'avant-garde était secondée par les mouvements de Saint-Cyr, dont la division déboucha sur trois colonnes de Tuttlingen, de Mulheim et de Friedingen. Les deux dernières, aux ordres de Vandamme et de Walther, culbutèrent l'ennemi, et allèrent ensuite se former devant Neuhausen, où le général Legrand ne tarda pas de se réunir à eux avec sa brigade. — Jourdan, témoin du succès de l'avant-garde et de la division Saint-Cyr, supposa que leurs mouvements seraient soutenus par le centre et par la droite, qui avaient dû se réunir devant Stockach et occuper assez l'ennemi pour l'empêcher de dégarnir sa gauche et de rétablir le combat à Liptingen. Dans cette supposition trop facilement admise, et quoique sans nouvelles de Ferino et de Souham, il ordonna à Soult de poursuivre l'ennemi dans les bois, et à Saint-Cyr de se porter sur Mœskirch pour tourner l'armée de l'archiduc et la prévenir à Pfulleudorf, dès qu'elle battrait en retraite, comme Jourdan persistait à le croire. Mais Souham et Ferino n'avaient pas été aussi heureux que Soult et Saint-Cyr.

L'Archiduc avait pensé, avec raison, que tout le succès de cette journée dépendait de l'occupation du bois de Stockach; et il s'était hâté de diriger sur ce point des troupes fraîches, et de s'y porter lui-même, pendant que Meerfeld était aux prises avec Soult. Il s'y fit suivre de six bataillons de grenadiers et de douze escadrons de cuirassiers. Nauendorf, pendant ce temps, avait eu l'ordre d'observer la division Souham qui commençait à se déployer. L'Archiduc avait fait aussi placer près de Stokach douze autres escadrons, afin de soutenir la retraite en cas d'échec; enfin six autres escadrons avaient été portés sur la route de Mœskirch, pour s'opposer au corps de Vandamme.

Le centre ennemi, en face de Malhspüren, était principalement formé de huit bataillons de grenadiers hongrois, auxquels le comte de Wallis avait ordonné un changement de front à droite pour soutenir les débris de Meerfeld qui se reformaient derrière cette ligne. Ce secours arriva à la droite autrichienne avant que l'Archiduc eût achevé les dispositions dont nous venons de parler; mais la 25e demi-brigade ayant chargé les Hongrois avec impétuosité parvint à les faire aussi plier; l'arrivée de l'Archiduc avec les renforts changea la face des affaires. La division Soult tout entière ne tarda pas à être engagée contre ces nouvelles forces, bien supérieures à celles que Jourdan croyait rencontrer sur ce point.

Il s'engagea dès lors, à la gauche française, un des combats les plus opiniâtres et les plus meurtriers. Les Français s'élancèrent trois fois au pas de charge sur la nouvelle ligne autrichienne, sans pouvoir l'enfoncer. La lutte se soutint indécise pendant plusieurs heures. La fatigue accablait les Républicains, qui n'avaient pas de réserve d'infanterie, et auxquels l'Archiduc opposait sans cesse des troupes fraîches. Jourdan, témoin de l'intrépidité inutile de tant de braves, ordonna à Soult de se replier sur la cavalerie de d'Haupoult, dans la plaine de Liptingen. Deux régiments de cavalerie eurent ordre de surveiller les débouchés par où l'ennemi aurait pu tourner sa division.

Le général français ne désespérait néanmoins pas encore du succès; la victoire aurait été probable s'il eût cherché à rétablir la balance numérique des forces, en rappelant Saint-Cyr en hâte; mais il se borna, au contraire, à demander à son lieutenant un renfort d'un seul régiment, lui enjoignant d'ailleurs de presser sa marche sur Mœskirch. — Les six bataillons de grenadiers et les douze escadrons de cuirassiers ennemis débouchèrent de la forêt; deux de ces bataillons furent dirigés sur les hauteurs de Neuhausen, les autres se formèrent en seconde ligne, les cuirassiers à droite. — Du côté des Français, la 8e demi-brigade, demandée à Saint-Cyr, venait d'arriver, et reçut l'ordre de tourner l'ennemi par le ravin d'Edenstetten. La 25e légère, les 53e et 67e de ligne devaient, en abordant l'infanterie autrichienne, l'empêcher de déboucher, pendant que d'Haupoult exécuterait une charge avec la réserve de cavalerie. Cette dernière opération se fit tardivement et sans ensemble; la cavalerie ennemie, après avoir soutenu le choc, culbuta la cavalerie française sur Liptingen; Jourdan, ayant voulu rallier les fuyards, fut entraîné par eux. Cet incident détermina la retraite de l'infanterie, qui se fit avec beaucoup d'ordre. La 8e fut presque entièrement écrasée dans le ravin d'Edenstetten. — L'Archiduc n'osa pas poursuivre un succès si long-temps contesté, et forma sa ligne en face du village de Neuhausen, derrière lequel Jourdan se retira. — La canonnade dura jusqu'à la nuit.

La présence d'esprit de Saint-Cyr sauva l'aile gauche après l'affaire de Liptingen. Ce général, ne pouvant joindre l'armée vers Tuttlingen, gagna en hâte Sigmaringen, pour y surprendre le passage du Danube et se saisir du pont, que ses troupes franchirent dans la nuit, opérant ensuite leur retraite par la rive gauche. — Vandamme, détaché avec 1,200 fantassins et 600 chevaux sur les derrières de l'ennemi, rejoignit Soult heureusement.

Nauendorf et Schwarzemberg avaient été attaqués pendant ce temps par Ferino et Souham, et débusqués d'Aach et de Steusslingen. Les Autrichiens ayant aussi été chassés des bois d'Erlen, Ferino s'empara à trois

heures de Neuzingen et des hauteurs qui le dominent, sur lesquelles il comptait se lier avec Souham; mais ce dernier, au lieu de se porter sur la route de Stockach, s'était arrêté sans motif à Eigeltingen.—Le but de Jourdan fut donc aussi doublement manqué de ce côté, parce qu'une seule division ne suffisait pas pour forcer le centre et la gauche des Autrichiens, malgré les troupes qui en avaient été ôtées pour être portées sur la droite.—Toutes les tentatives de Ferino furent en effet repoussées par Staader.—L'Archidue, menacé sur Stokach par deux divisions, n'aurait pas pu en distraire les forces qui obligèrent Jourdan à battre en retraite.

L'ennemi retira peu de profit de cette espèce de victoire. Les pertes furent énormes des deux côtés. Le nombre des morts s'éleva à 9,000, dont 5,000 du côté des Français. Les Autrichiens eurent à regretter les princes de Furstemberg et d'Anhalt-Bernbourg qui succombè- avec une foule de braves officiers.

Retraite de Jourdan. — Les Français rentrèrent dans les positions qu'ils occupaient le matin, et bivouaquèrent à Tuttlingen et à Eogen. Jourdan se retira le lendemain sans être entamé. La division de ses troupes en trois corps trop éloignés pour être réunis sur-le-champ et agir de concert, força ce général à renoncer à une jonction avec l'armée d'Helvétie. Pour ne pas faire un mouvement de flanc en présence de l'Archidue victorieux, il évita de se retirer en Suisse par Stein et Schaffhausen; afin aussi de pas abandonner Saint-Cyr au milieu des ennemis, et dans l'attente des renforts que lui promettait le Directoire, il se décida à regagner les débouchés des montagnes Noires.

Pour détourner l'attention de l'ennemi de la marche rétrograde qu'elle allait exécuter, l'armée du Danube opéra, le 26, une fausse attaque sur Wahlwies, puis elle commença son mouvement. La brigade Ruby rentra sous les ordres de Xaintrailles après avoir passé le Rhin à Schaffhausen. La division Ferino ayant passé la nuit à Singen se posta le lendemain entre Lofingen et Unadingen. Soult, Souham et d'Haupoult, après avoir détruit tous les ponts du Danube, s'établirent entre Douaneschiogen et Villingen, où le quartier général fut porté le 27. — Saint-Cyr, forçant sa marche, se retirait avec la colonne de gauche par Rothweil.

L'Archidue avait établi son quartier général à Liptingen, se bornant à faire suivre par de fortes avant-gardes l'armée de Jourdan, dont la ligne beaucoup trop étendue lui promettait un triomphe facile, s'il l'eût attaqué avec les masses dont il pouvait disposer. Mais il perdit cette unique occasion d'écraser l'armée du Danube. Il fut entravé, dit-on, dans ses opérations par le cabinet de Vienne qui lui défendit de s'éloigner des bords du lac de Constance, afin de ne pas laisser le Tyrol à découvert devant Masséna.

La retraite continua le 31 mars; Neustadt fut occupé par Ferino qui détacha des postes à Lenzkirch et à Rottembach. Soult et Souham s'arrêtèrent sur le plateau de Brenx-Ebene, et Saint-Cyr se porta sur le Kniebis et Freudenstadt. La réserve de cavalerie était rentrée dans la vallée du Rhin. Vandamme, observant les débouchés de Schiltach, liait le centre et la gauche. Ces mouvements avaient été ordonnés par Jourdan, à qui l'apparition de coureurs autrichiens sur la droite de Rotbweil avait fait craindre d'être tourné.

Retour de l'armée française sur la rive gauche du Rhin. — Après avoir établi son armée dans ces positions, Jourdan, malade, remit le commandement à son chef d'état-major le général Ernouf. Mais au bout de quatre jours Saint-Georges et Peterzell furent enlevés par l'Archidue, qui fit une trouée entre le centre et la droite des Français. Soult et Souham se trouvèrent menacés par leur flanc. Ernouf se crut aux prises avec toutes les forces de l'armée autrichienne, et recommença précipitamment la retraite; Saint-Cyr dut se retirer par Oberkirch, Ferino gagna le Rhin par le Val-d'Enfer, le centre se replia sur la vallée de la Kintzig. Ces mouvements eurent lieu dans la nuit du 3 au 4 avril.— Le 5, la droite passa le Rhin à Vieux-Brisach où elle laissa trois bataillons, et se dirigea ensuite sur Bâle. Saint-Cyr passa, le 6 avril, le pont de Kehl et s'établit à Renchen et à Appenweier. Le même jour, les divisions Soult et Souham, qui passèrent le Rhin après lui, se dirigèrent sur Gengenbach. Des postes d'observation restèrent seuls sur la rive droite. Aucune de ces marches ne fut entravée par l'ennemi.

L'Archidue établit son quartier général à Stockach, et fit prendre à son armée des cantonnements entre Engen et Wahlwies.—Starray fut chargé, avec dix-huit bataillons et soixante-quatre escadrons, d'interdire aux Français l'accès de la forêt Noire. Une partie de son corps descendit dans la vallée du Rhin, une autre partie occupa les gorges entre Neustadt et Freudenstadt, le reste fut établi autour de Villingen. D'Eglisau à Constance, le cours du fleuve fut observé par quatre bataillons et par huit escadrons. Sept bataillons et treize escadrons occupèrent Singen.

L'armée d'observation fut entraînée dans le mouvement rétrograde de l'armée du Danube et repassa le Rhin.— Bernadotte en laissa le commandement au général Collaud et partit pour Paris. Jourdan quitta définitivement aussi le commandement en chef de l'armée du Danube, qui passa avec l'armée d'Helvétie sous les ordres de Masséna. — Ce dernier établit son quartier général à Bâle, qui fut mis en état de défense, et s'occupa exclusivement de l'armement des postes avantageux de la rive gauche, particulièrement de la forte position du Rheineck à l'extrémité supérieure du lac de Constance. La ville de ce nom fut retranchée, et Schaffhausen conservé.

Tel fut, en 1799, le malheureux début des armées françaises sur le Rhin. On doit s'étonner du peu de parti que l'Archidue tira de ses avantages : soit qu'il fût retenu par le défaut de vivres, en Souabe et en Suisse, soit qu'il voulût attendre que la saison et les opérations en Italie fussent plus avancées, il ne fit dans le Brisgau et autour du lac de Constance que des mouvements insignifiants et sans importance.

Assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt. — Le congrès de Rastadt fut rompu à cette époque, et sa rupture fut suivie d'un crime sans exemple dans

les fastes des nations civilisées. — A son entrée en Souabe, Jourdan avait déclaré Rastadt ville neutre, et donné une sauvegarde au Congrès; pendant tout le temps que les troupes françaises occupèrent la rive droite du Rhin, le territoire et les environs de cette ville furent scrupuleusement respectés; mais après la bataille de Stockach et la retraite de l'armée française, les membres du Congrès se dispersèrent, des détachements de troupes légères autrichiennes occupèrent toutes les routes qui aboutissent à Rastadt. Le 28 avril, les plénipotentiaires français, Bonnier, Roberjot et Jean Debry, dont la mission pacifique venait d'être terminée, se décidèrent à revenir à Strasbourg avec leur famille. Ils quittèrent Rastadt vers dix heures du soir : six voitures composaient leur suite; la nuit était obscure, le temps pluvieux; une torche allumée éclairait à peine leur marche. On apercevait à sa faible lueur quelques cavaliers voltigeant au loin sur la route. Les ministres français n'éprouvaient néanmoins aucune inquiétude; ils avaient fait demander une escorte au commandant de Rastadt, qui l'avait refusée en disant qu'ils pouvaient partir avec sécurité. — Cependant à deux cents pas de la ville, les voitures furent arrêtées par des hussards autrichiens du régiment de Szeckler. Roberjot fut assassiné dans les bras de sa femme; Bonnier, arraché de voiture, tomba massacré à coups de sabre; Jean Debry, qu'accompagnaient sa femme enceinte de six mois et ses deux filles, n'inspira aucune pitié à ces misérables; il fut traîné sur la route, frappé de plusieurs coups et laissé pour mort dans un fossé. — Croyant avoir tué les trois plénipotentiaires, les assassins pillèrent les voitures et enlevèrent tous les papiers; après quoi ils abandonnèrent les malheureuses familles de leurs victimes, qui furent ramenées à Rastadt et accueillies avec un intérêt unanime par la population et par les ambassadeurs des Souverains, membres de la Diète Impériale. — Jean Debry fut le seul des trois ministres français qui échappa à la mort. Craignant que les assassins ne revinssent l'achever, il se releva, sortit du fossé et gagna le bois voisin, où il passa la nuit, caché dans le fourré le plus épais. Le lendemain, couvert de sang et de boue, il réussit à éviter les patrouilles autrichiennes et rentra dans Rastadt.

Les ministres de toutes les puissances représentées au Congrès manifestèrent avec vivacité l'indignation que leur causait cet horrible attentat contre le droit des gens et l'humanité. L'Autriche elle-même désavoua toute participation aux assassinats. Afin de détourner les soupçons, quelques agents de l'étranger prétendirent d'abord que le crime avait été commis par des émigrés déguisés; allégation démentie positivement par Jean Debry; d'autres accusèrent le Directoire d'avoir fait assassiner lui-même ses ambassadeurs; accusation absurde. Le motif et l'instigateur de cet assassinat étaient restés un mystère; mais récemment, des *Mémoires* publiés par Thibaudeau ont soulevé un coin du voile. — On y prétend que le comte de Lehrbach, ministre de l'empereur d'Allemagne, fut la cause du crime. Il voulait seulement faire arrêter les ambassadeurs et enlever leurs papiers. Le cabinet de Vienne, encouragé par ses alliances avec la Russie et l'Angleterre, et surtout par la récente victoire de Stockach, prétendait, après la rupture du congrès, régler le sort de toutes les petites puissances du midi de l'Allemagne; n'ignorant pas les efforts qu'avait faits la République française pour détacher ces états de l'alliance autrichienne, il voulut connaître jusqu'à quel point le Directoire avait réussi. — Lehrbach obtint avec peine du général en chef de l'armée autrichienne le détachement de troupes nécessaire à l'exécution de son projet; et sitôt qu'il eut donné ses ordres, alla en attendre le résultat à Munich. « Là, dans son auberge, dit Thibeaudeau, il témoignait la plus vive impatience de ce qu'il ne recevait pas de nouvelles. Enfin arriva un courrier qui lui apporta celle de l'assassinat. Il manifesta la plus vive agitation de ce qu'on avait *assassiné* les plénipotentiaires, au lieu de les avoir simplement *houspillés*, ainsi que l'ordre en avait été donné. » — Aucune poursuite ne fut faite contre les hussards qui s'étaient chargés de l'assassinat, mais le jour de la vengeance arriva néanmoins. — « Dans la guerre de 1805 (dit dans ses *Mémoires* Gohier, ancien président du Directoire), au moment de combattre, les hussards de Szeckler firent demander aux soldats français s'il était vrai qu'ils fussent déterminés à ne faire aucun d'eux prisonnier. *Malheureux! défendez-vous*, répondirent nos braves. Le régiment fut exterminé. »

Le crime du cabinet autrichien, qui causa en France une indignation universelle, excita en Europe un sentiment profond d'horreur. La victoire de Stockach resta cachée sous cette large tache d'infamie et de cruauté, empreinte dès le commencement des hostilités sur le drapeau de la nouvelle Coalition.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

1er-3 MARS. Passage du Rhin par les Français.
4-5 — Passage du Lech par les Autrichiens.
5-6 — L'armée d'Helvétie se met en mouvement.
6 — Prise du fort de Sainte-Lucias-Steig.
7 — Affaire de Coire. — Premier combat de Feldkirch.
10 — Entrée de Lecourbe en Tyrol. — Prise de Pont.
13 — Passage du Danube par Jourdan.
14 — Deuxième combat de Feldkirch.
14-15-17 — Combats de Martinsbruck.
20 — Rupture de l'armistice entre la France et l'Autriche.
20-21 — Combat d'Ostrach.
23 MARS. Troisième combat de Feldkirch.
25 — Combat de Tauffers.
— — Bataille de Stockach.
26-31 — Retraite de l'armée française. — Jourdan remet le commandement en chef à Ernouf.
5-6 AVRIL. Les Français reviennent sur la rive gauche du Rhin.
8 — Rupture du Congrès de Rastadt. — Deuxième Coalition contre la France entre la Grande-Bretagne, l'empereur d'Allemagne, une partie de l'Empire, les rois de Naples et de Portugal, la Russie, la Turquie et les États barbaresques.
28 — Assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt.

1799. — CAMPAGNE D'ITALIE.

BATAILLE DE MAGNANO.—RETRAITE DES FRANÇAIS DERRIÈRE L'ADDA.

SOMMAIRE.

Scherer général en chef de l'armée d'Italie. — Forces des armées opposées. — Instructions données à Scherer. — Plan de campagne des Coalisés. — Invasion de la Toscane. — Bataille de Vérone. — Plan inexécutable de Scherer. — Projet de passer l'Adige. — Combat de Polo. — Bataille de Magnano. — Opérations de Klenau dans la Polésine. — Retraite des Français derrière l'Adda. — Scherer remet le commandement à Moreau. — Mouvement des Autrichiens. — Leur jonction avec les Russes. — Souvarow.

ARMÉE RÉPUBLICAINE.	ARMÉE AUTRICHIENNE.
Général en chef. — SCHERER.	*Général en chef.* — Baron KRAY.

Scherer général en chef de l'armée d'Italie. — Le Directoire, enivré par les premières victoires de l'armée d'Italie, semblait croire à l'infaillibilité de sa fortune, et oubliant que le guerrier vainqueur des armées autrichiennes ne commandait plus sur l'Adige, n'avait, pas plus en Italie qu'en Allemagne et en Helvétie, proportionné ses moyens d'agir au but qu'il se proposait d'atteindre. — Joubert, général en chef de l'armée d'Italie, découragé et dégoûté par les exigences des agents directoriaux, avait demandé à se retirer; le ministre de la guerre, Scherer, fut nommé pour commander à sa place une armée dont les soldats n'avaient en lui aucune confiance. — Moreau, que le vœu des troupes et l'intérêt bien entendu de la République appelaient au commandement en chef, se résigna noblement à un rôle subalterne, et ne voyant que les dangers de la patrie, fit acte de bon citoyen en acceptant un emploi sous un général auquel il était si supérieur [1].

Scherer fut suivi en Italie d'une foule de ces déprédateurs éhontés qui, sous le nom de commissaires du Directoire, se livraient à toutes les dilapidations. Leur conduite ne tarda pas à faire disparaître les sentiments que les peuples du Piémont et du Milanais avaient d'abord montrés pour la République française, et leur fit désirer hautement l'intervention de l'Autriche.

Forces des armées opposées. — L'armée française d'Italie se composait nominalement alors de 116,000 hommes; malheureusement ces forces, dont la réunion n'eût été que suffisante pour s'opposer à l'ennemi, étaient dispersées sur un grand nombre de points, ou employées à des opérations accessoires très indifférentes à la grande question qui allait se débattre sur l'Adige. Ainsi l'armée de Macdonald, forte de 30,000 hommes, était encore disséminée dans la nouvelle République napolitaine, comme si le sort futur de cette république n'était pas lié à celui du reste de l'Italie, soumis aux chances des combats dans les plaines du Véronais et du Mantouan.

On ne pouvait compter dans l'armée active ni 23 bataillons de conscrits, mal armés, mal habillés, dont l'instruction se complétait dans les places fortes du Piémont et de la Cisalpine; ni les garnisons de ces places et de Gênes; ni la division Gauthier, de 6,400 hommes, destinée à la conquête de la Toscane; ni la brigade Dessoles, de 5,000 hommes, qui avait ordre de se porter vers les sources de l'Adige, pour lier l'armée d'Italie à celles d'Helvétie et du Danube. — Les forces de l'armée qui allait avoir à combattre les forces réunies des Russes et des Autrichiens étaient ainsi réduites à 46,000 hommes, dont 7,000 cavaliers.

Scherer, pour pallier ses défaites, s'est même efforcé de faire croire, dans un mémoire justificatif, qu'il ne pouvait disposer réellement que de 21,000 combattants.

L'armée républicaine avait été rassemblée sur les frontières de la Cisalpine, derrière Mantoue et Peschiera, dans des positions que nous indiquerons plus spécialement en parlant de la bataille de Vérone. — Scherer s'était réservé le commandement de l'aile gauche, composée des divisions Serrurier, Delmas et Grenier, fortes ensemble de 22,426 hommes. Le général Montrichard commandait l'aile droite, formée d'une seule division de 9,490 hommes. Le centre, composé des deux divisions Victor et Hatry, de 14,450 combattants, était sous les ordres du général Moreau.

Les forces autrichiennes destinées à agir en Italie s'élevaient à 94,088 combattants, dont 57,021 étaient

[1] Jomini est de tout les écrivains militaires celui qui juge Scherer le moins défavorablement. Voici ce qu'il en dit :

« L'armée d'Italie avait changé six fois de chef en moins d'un an, lorsque après la réduction du Piémont elle perdit Joubert, qui demanda son remplacement par dépit de ne pouvoir conserver pour son chef d'état-major, Suchet, avec lequel il était lié d'amitié. Le Directoire, embarrassé, l'engagea à désigner son successeur : vainement proposa-t-il Moreau, ce général déplaisait au triumvirat. Le ministre Scherer lui fut préféré : sa réputation militaire était encore intacte; les succès qu'il avait obtenus à l'armée de Sambre-et-Meuse, aux Pyrénées-Orientales et dans les Alpes, où il termina d'une manière glorieuse la campagne de 1795, l'avaient placé au nombre des généraux distingués de la République. On ne lui reprochait que de l'indécision et de la faiblesse, défauts qui, en effet, obscurcissaient singulièrement ses autres qualités. Mais Scherer sortait du ministère, où il s'était fait une multitude d'ennemis: il n'avait pas paru aux armées dans les célèbres campagnes de 1796 et 1797, et trouva les généraux prévenus contre lui. Tous murmuraient de se voir sous les ordres d'un homme qui, après s'être retiré de la carrière, par défaut de santé, avait perdu l'habitude de la guerre dans les intrigues du Luxembourg et les orgies du Palais-Royal; tandis que le vainqueur de Biberach, Moreau, qui se trouvait alors sur le théâtre des prochaines hostilités, y remplissait le rôle peu convenable d'inspecteur d'infanterie. Cette fatale prévention passant des officiers aux soldats, ne fut pas aussi étrangère qu'on l'a pensé aux désastres qui suivirent les premières dispositions du nouveau général en chef; car bientôt l'indiscipline se glisse dans une armée où la confiance n'attache point les troupes à leur chef. Scherer eut beau flatter ses lieutenants, leur marquer de la déférence, appeler auprès de lui Moreau, lui confier le plus beau commandement; il n'en fut pas moins regardé avec dédain. Chacun crut en savoir plus que lui, et ne reçut point d'ordre qu'il ne s'imaginât devoir ou pouvoir enfreindre pour le bien du service. C'était un général battu avant d'entrer en action. »

déjà réunis sur l'Adige au commencement de mars, sous les ordres du général Kray, remplaçant provisoirement Mélas, chargé du commandement en chef [1]. — 22,489 hommes composaient les garnisons du Tyrol, de Venise et du Frioul. — Enfin les généraux Zoph et Ott étaient en marche pour rejoindre l'armée, avec des réserves montant à 14,578 hommes. — Les généraux Kaim, Frœlich et Mercantin commandaient les trois principales divisions, établies dans les environs de Vérone et sur l'Adige. — L'armée comptait 6,000 cavaliers. — Le parc se composait de 173 pièces de tous calibres et d'un équipage de siége de 80 pièces. Chaque bataillon avait en outre deux pièces de campagne. Ce qui portait à 441 le nombre total des pièces.

Tous les postes susceptibles d'être fortifiés l'avaient été avec soin. Deux ponts, établis à Polo sur l'Adige, joignaient avec Vérone le camp retranché de Pastrengo, situé sur le revers oriental du Montebaldo. Afin de fermer aux Français l'accès de Venise et des Lagunes, l'entrée du canal de Cavanella avait été armée, et on y avait coulé des barques pour en intercepter le passage. Les communications de Venise avec la terre ferme étaient d'ailleurs assurées par une forte tête de pont établie à la Chiozza. Enfin la sûreté du littoral avait été confiée à une escadrille de 40 chaloupes canonnières, portant plus de 300 pièces de canon et 2,000 hommes.

L'armée autrichienne, malgré sa supériorité numérique, ne se hâtait pas de commencer les hostilités; elle attendait les renforts russes envoyés par Paul Ier, et dont les premières colonnes ne pouvaient arriver en Italie que vers le milieu d'avril.

Instructions données à Scherer. — Nous avons expliqué déjà le plan général de campagne adopté par le Directoire. Ce fut seulement le 22 mars que Scherer reçut les instructions du gouvernement français et la déclaration de guerre à l'Autriche. Ces instructions lui prescrivaient de rejeter les Autrichiens sur la Brenta et la Piave, après avoir passé l'Adige près de Vérone. Dessoles, détaché dans la Valteline, avait ordre de se réunir à Glurns avec l'extrême droite de l'armée d'Helvétie, aux ordres de Lecourbe, et ces deux généraux, maîtres des grandes communications entre l'Italie et la Suisse, devaient tomber avec toutes leurs forces sur le flanc droit des Autrichiens, par Brixen et Botzen.

[1] « Le baron de Kray, dit Jomini, d'origine hongroise, avait fait ses premières armes avec distinction dans la guerre des Turcs sous Laudon. Depuis le succès qu'il remporta à Marchiennes, en 1793 (où il commandait les troupes du corps du prince d'Orange, qui surprirent la division Bansonnet (*voyez* t. I, pag. 207), son nom se trouve associé aux plus belles actions des armées impériales. Actif, intrépide, doué d'un grand coup d'œil et d'un sang-froid admirable, il a tenu incontestablement, après l'archiduc Charles, le premier rang parmi les généraux autrichiens de ce siècle. — Mélas, qui vint le remplacer, était âgé de plus de 70 ans, et originaire de la Moravie. Entré au service pendant la guerre de sept ans, il avait été ensuite aide de camp du maréchal Daun. Il avait eu peu d'occasions de se faire remarquer dans les campagnes précédentes. L'irrésolution était le trait le plus distinctif de son caractère, quoiqu'il ne manquât pas de fermeté dans le combat. La catastrophe de Marengo, qui termina sa carrière militaire, n'a pas laissé un souvenir bien favorable de son énergie ni de ses talents, dont on avait mieux auguré par ses débuts à Genola et dans ses opérations contre Gênes. »

Plan de campagne des Coalisés. — Le plan d'opérations que le Conseil aulique avait fixé au général Kray était de se porter en forces sur l'Adda, par Bergame et Brescia, afin de prendre à revers les vallées qui débouchent dans le Tyrol, les Grisons et la Valteline. Il avait ordre de franchir avec son armée le Tartaro, le Thione, puis le Mincio; d'investir et d'assiéger Peschiera, d'observer Mantoue au moyen d'une division laissée à Goïto, puis, après l'occupation de Lonato, de se porter sur la Chiese, vallée qu'une autre colonne autrichienne devait descendre, en repoussant toujours les Français pendant que le gros des troupes marcherait sur Crema et Brescia. De ce dernier point, un corps devait être détaché le long de l'Oglio, un autre, le long du lac Como pour entrer dans la Valteline. Les Français devaient ainsi être repoussés sur tous les points, et le Tyrol se serait trouvé délivré par le moyen le plus prompt, et sans engager une guerre de montagnes.

Aussitôt après la réception de ces ordres, Kray détacha une division dans le Val-Sabbia pour lier le corps du Tyrol à celui d'Italie, et attaquer, quand il en serait temps, les Français dans le Val de Chiese.

Invasion de la Toscane. — Avant de passer au récit des événements militaires, il convient de rapporter l'invasion de la Toscane, effectuée pendant que Scherer vainqueur dans un premier combat restait inactif et indécis en présence de l'ennemi. Dans le but d'enlever à l'Italie le dernier de ses millions, le Directoire déclara la guerre au grand-duc de Toscane, que Bonaparte avait toujours traité avec ménagement, et qui était réellement le prince le plus paisible et le meilleur homme de l'Italie. Le prétexte de la déclaration fut qu'il avait laissé les Napolitains occuper le port de Livourne, et qu'il accordait un asile au Pape fugitif. Manfredini, ministre du Grand-Duc, vint à Paris et offrit vainement au Directoire toutes espèces de réparations. Ce gouvernement cupide ne voulut rien entendre. Scherer eut ordre de faire occuper la Toscane. La division Gauthier y entra le 26 mars, sur deux colonnes. Miollis, avec la première, marcha par Pistoie et Lucques sur Pise, dont il désarma la garnison. Il se porta ensuite à Livourne, où un corps de 2,000 Toscans fut fait prisonnier. Gauthier, avec la seconde, suivit la grande route de Bologne, et arriva le 28 à Florence. Cette ville ne fit aucune résistance, le Grand-Duc ayant lui-même invité ses sujets à bien recevoir les Français. Les portes, le vieux palais, les deux châteaux et tous les établissements publics, furent aussitôt occupés par les Républicains.

Le Grand-Duc passa la nuit à Florence, qu'il quitta le lendemain avec sa femme et ses enfants pour se rendre à Venise, et de là en Autriche. Le pape Pie VI fut considéré comme prisonnier de guerre et transféré en France, à Valence. — Les émigrés qui se trouvaient à Florence durent en sortir dans vingt-quatre heures, sous peine d'être fusillés. — Toutes les marchandises appartenant à des négociants dont le pays était en guerre avec la France furent confisquées. Reinhart, commissaire du

Directoire, fut chargé de l'organisation civile du grand-duché.

Bataille de Vérone. — Décidé à attaquer l'ennemi, Scherer avait établi son armée derrière les places de Pesebiera et de Mantoue, où se trouvait le quartier général. Quatre bataillons seulement avaient été laissés dans les places de Bergame et de Brescia; la ceinture de montagnes qui défend ces deux villes ayant été considérée comme impraticable dans cette saison. Le général français croyait d'ailleurs sa gauche suffisamment couverte par la division Dessoles dans la Valteline, et par la division de l'armée d'Helvétie, que Lecourbe avait conduite vers les sources de l'Adige et de l'Inn.

L'armée autrichienne occupait les lignes de l'Adige, citées comme les plus fortes de l'Europe. — On sait qu'une armée ne peut passer des États de Venise dans le Tyrol, par la vallée de l'Adige, sans traverser la place de Vérone, que la rivière sépare en deux quartiers, et dont les châteaux sont adossés à des rochers à pic, derniers contre-forts du mont Molare. Ce passage n'est même praticable que sur un autre point, en rétrogradant par Bassano, dans les gorges de Brenta.—Vérone et Legnago étaient alors munies d'excellentes têtes de pont. Un camp occupé par 4,500 hommes, aux ordres du général Klenau, avait été établi aux environs d'Acqua, dans la Polésine, province vénitienne, dont Rovigo est la capitale. Un autre camp, contenant les divisions Frœlich et Mercantin, fortes de 20,000 hommes, existait à Bevilacqua, dans le Véronais, à cinq milles au-delà de Legnago; un troisième à Conselve, dans le Padonan, et un quatrième à Bussolengo, près du lac de Garda. Les villages en avant de Vérone, jusqu'à Arcole, étaient occupés par les divisions Kaim et Hohenzollern, fortes d'environ 20,000 hommes. Enfin un cinquième camp avait été établi sur les hauteurs de Pastrengo, position formidable et garnie d'une double ligne de retranchements bien armés. Ce camp se liait avec Vérone par le camp de Bussolengo, et renfermait 8,000 hommes aux ordres des généraux Gottesheim et Elsnitz. Les divisions Ott et Zoph avaient eu l'ordre de se rapprocher de la Brenta. L'ennemi formait ainsi, de l'Adige au lac de Garda, une ligne ayant au centre Vérone, San-Massimo et Santa-Lucia.

Telle était, le 25 mars, la position des deux armées; mais les deux généraux avaient été si mal servis par leurs espions, qu'ils ignoraient leur situation respective. Scherer, croyant que les principales forces autrichiennes étaient à Pastrengo et à Rivoli, résolut de porter son principal effort sur cette position, sauf, quand il en aurait déposté l'ennemi, à passer l'Adige et à tourner Vérone, comme il l'avait d'abord résolu. Dans ce but il partagea son armée en deux corps.—Le premier, formé des trois divisions du centre et de la droite (Hatry, Victor et Montriehard), sous la direction de Moreau, était chargé d'effectuer une fausse attaque sur Vérone et Legnago. A l'extrême droite, et après avoir masqué Legnago, Montriehard devait s'étendre vers la gauche de l'ennemi et se tenir prêt à jeter un pont sur l'Adige, quand il en recevrait l'ordre.—Scherer lui-même, avec les trois divisions de gauche (Serrurier, Delmas et Grenier), se proposait d'attaquer la droite de l'ennemi entre le lac de Garda et Vérone. La première division, côtoyant le lac jusqu'à Laeise, devait descendre sur Incassi, par la route de Bardolino, pour agir à Campo-Reggio avec la seconde, qui se serait portée sur ce point par Compara; la troisième, marchant par Bussolengo, devait concourir avec les deux autres à enlever à l'ennemi les hauteurs de la Corona.

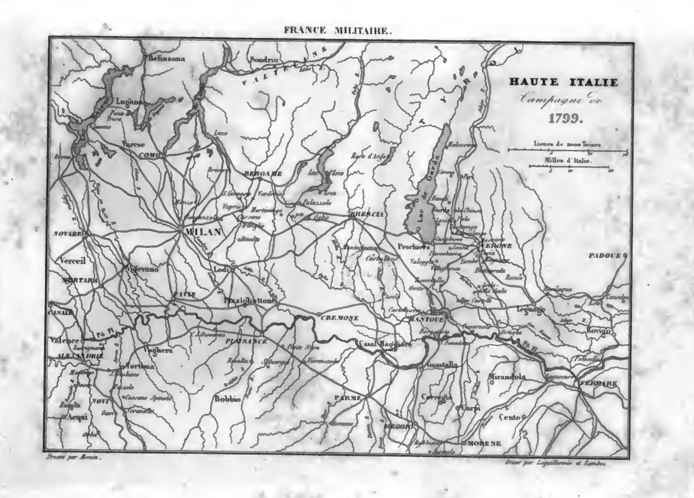
De son côté le général Kray, aussi mal informé que Scherer, crut que le principal effort des Républicains allait tomber sur Vérone, et prépara en conséquence ses moyens de résistance.

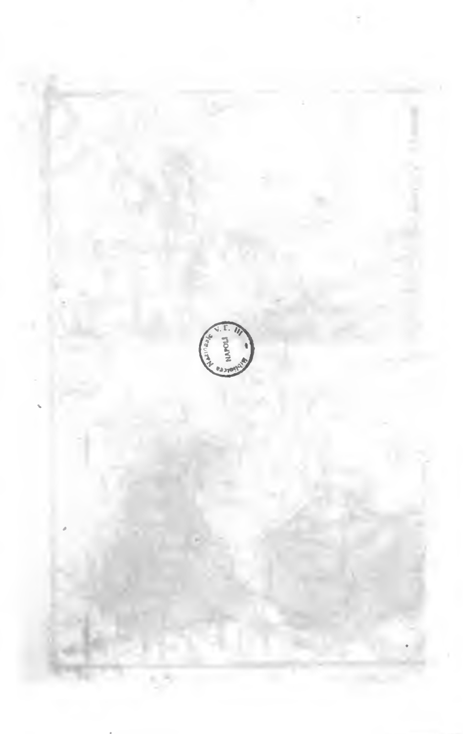
La gauche française se mit en mouvement le 26 mars, dès le point du jour. La 18e légère, formant l'avant-garde de Serrurier, repoussa les Autrichiens dans la direction des montagnes qui aboutissent à Rivoli et à la Corona. A Bardolino, l'ennemi, protégé par quelques chaloupes canonnières, essaya un instant de tenir, mais la flottille française qui, pendant la nuit, avait mis à la voile de Peschiera, serra la côte pour aborder les embarcations autrichiennes. Celles-ci écrasées par l'artillerie républicaine s'enfuirent à Malcesina, et l'escadrille française, se dirigeant vers le nord, nettoya la rive orientale du lac jusqu'à cette ville.

Pendant ce temps, l'avant-garde de Serrurier avait emporté au pas de charge San-Fermo et les hauteurs d'Incassi. Le reste de la division suivit l'avant-garde jusqu'à Rivoli, où elle s'établit.

Les divisions Delmas et Grenier avaient attaqué le cordon qui défendait le camp retranché de Pastrengo. Le général Grandjean, avec l'avant-garde de Delmas, se porta sur les hauteurs qui dominent ce village et enleva à la baïonnette une triple ligne de retranchements garnis d'artillerie. — Les hauteurs de Palazznolo, défendues par les régiments de Jordis et de Jellachich, opposèrent à la brigade Dalesme une vive résistance. Les files entières, au fur et à mesure qu'elles débouchaient sur le plateau, disparaissaient sous le feu de la mousqueterie et de la mitraille ennemie. L'opiniâtreté était égale de part et d'autre. Delmas, quoique blessé, s'était élancé furieux au milieu de la mêlée et allait succomber, quand la division Grenier, après avoir emporté le camp de Bussolengo, arriva à son secours et rétablit le combat. Les Autrichiens, pressés de toutes parts, furent culbutés dans la vallée de l'Adige, rejetés au-delà de la rivière, et ne parvinrent à détruire les ponts de Polo qu'avec la plus grande difficulté. Néanmoins ces derniers avantages, qui valurent aux Français douze pièces de canon et 1,500 prisonniers, ne furent obtenus qu'après un combat meurtrier, dans lequel le général Dalesme fut grièvement blessé de deux coups de feu. Il était alors huit heures du matin.

Pendant ce temps, du côté de Vérone et de Legnago, l'ennemi se trouvait vivement attaqué par les trois divisions de droite. Dès que le bruit de la canonnade s'était fait entendre du côté du lac de Garda, Kaim avait resserré sa ligne, dont Liptay commandait l'avant-garde placée à une demi-lieue de Vérone dans les postes de Tomba et de Tombetta, de Santa-Lucia, de San-Massimo, de Croce-Bianca et de Chieva. Une petite réserve de deux bataillons et deux escadrons était disposée sur


HAUTE ITALIE
Campagne de
1799.
Lieues de 2000 Toises
Milles d'Italie.
Belinzona
Lugano
Sondrio
Varese
COMO
BERGAME
BRESCIA
Lac de Garde
Peschiera
VERONE
PADOUE
NOVARE
MILAN
Verceil
Vigevano
MORTARA
Lodi
PAVIE
Pizzighettone
CREMONE
MANTOUE
CASALE
Valence
ALEXANDRIE
Voghera
PLAISANCE
Casal Maggiore
Tortona
Guastalla
Mirandola
Legnago
Rovigo
FERRARE
NOVI
Bobbio
PARME
Acqui
Corregio
Carpi
Cento
MODENE
Dressé par Monin.



FRANCE MILITAIRE

Bergame.



Daru. Percy.



Construction et Armement d'une Redoute.





Maghano

les glacis de Vérone; et dans la ville, les portes Neuve et San-Zeno étaient gardées par six bataillons et onze escadrons. Les avant-postes de Liptay furent d'abord rejetés sur Santa-Lucia par l'avant-garde de Victor. Mais la légion polonaise qui, soutenue par le 15e régiment de chasseurs, avait vigoureusement attaqué l'ennemi, plia devant une charge de hussards impériaux et avait peine à se rallier, quand heureusement le reste de la division se déploya à sa gauche. Le général Pigeon avec sa brigade marcha aussitôt à la baïonnette sur Santa-Lucia, où se trouvait le gros des forces de Liptay. Celui-ci, blessé dans le combat, fut malgré sa résistance rejeté en désordre sur San-Massimo. La réserve, postée sur le glacis, s'avança pour le secourir, et fut elle-même mise en déroute. Le régiment de Furstemberg fut presque détruit dans cette lutte meurtrière, où la plupart des canonniers autrichiens furent tués sur leurs pièces. — La division Hatry, qui s'était formée sur le prolongement de celle de Victor, prit une part active au combat de San-Massimo.

Les avant-postes ennemis, quoique protégés par une formidable artillerie, furent enfin rejetés sur Vérone par les brigades réunies de Chambarlhac et de Pigeon. Alors Kaim donna ordre de faire sortir toutes les troupes qui se trouvaient dans Verone, afin de reprendre San-Massimo. Pendant que ce village allait être attaqué de front, il se proposait de déborder le flanc des Républicains, ce qui semblait d'autant plus facile que la route de Peschiera était à découvert du côté de Chieva. Néanmoins cette manœuvre ne lui réussit pas, Moreau l'ayant prévenu en faisant placer sur le flanc gauche de Victor un bataillon en potence. La 21e de ligne et les dragons piémontais repoussèrent également l'ennemi à l'autre extrémité de la ligne.

Les généraux Elsnitz et Gottesheim étaient refoulés complétement en désordre dans la vallée de l'Adige. Scherer aurait peut-être obtenu dans la journée un succès décisif sur Vérone, s'il eût agi avec moins de circonspection; mais la lenteur de sa poursuite donna aux Impériaux le temps de se rassurer, de reformer leurs rangs et de renouveler leurs attaques sur Santa-Lucia et San-Massimo. Ce dernier village, surtout, attaqué par l'ennemi avec une opiniâtreté qui semblait tenir de la rage, fut dans l'espace de quelques heures pris et repris jusqu'à sept fois, presque toujours à la baïonnette.

Pendant que la gauche et le centre des Républicains obtenaient ainsi des succès d'autant plus brillants qu'ils avaient été plus contestés, Montrichard était moins heureux à l'extrême droite. La brigade Vigne avait occupé Anghiari pour observer le cours de l'Adige jusqu'à Albaredo, et le reste de la division, qui avait d'abord culbuté les troupes sorties de Legnago, attendait un équipage de pont à San-Pietro, lorsque des troupes fraiches, au nombre de 11,000 hommes, commandés par Frœlich, débouchèrent en trois colonnes de Legnago, et s'avancèrent simultanément sur Anghiari, Gallo et San-Pietro. La division Mercantin, postée sur la rive gauche de l'Adige, leur servait de réserve. La colonne qui marcha sur San-Pietro, attaqua la brigade Gardanne à la baïonnette, la repoussa et lui enleva cinq canons. Montrichard rallia ses troupes derrière un large fossé et s'y défendit long-temps avec vigueur, mais il fut tourné par la colonne qui s'était dirigée sur Gallo. Attaqué de toutes parts, il fut contraint de se retirer en perdant encore trois canons. Le général Vigne et son adjudant général, Latasche, avaient été tués à Anghiari dès le commencement de l'action, après la mort de son chef, sa brigade, refoulée derrière le Menago, n'opéra sa retraite qu'en abandonnant à l'ennemi une partie de son artillerie.

La nuit mit fin à cette bataille où, malgré les mauvaises dispositions de Scherer, les Français eurent l'avantage. La perte des Autrichiens fut énorme; outre 9,000 hommes, dont 4,500 prisonniers; ils perdirent deux drapeaux, douze pièces de canon et deux ponts sur l'Adige. Les Français avouèrent 3,000 hommes tués ou blessés.

Kray, informé de l'échec que sa droite venait d'éprouver, se porta aussitôt à Vérone avec la division Mercantin; Frœlich eut ordre de revenir sur la rive gauche de l'Adige, et Zoph, de hâter sa marche pour rejoindre l'armée.

D'après l'ordre de Scherer, Serrurier poussa des partis, de Rivoli sur la Corona. Delmas campa à Polo, gardant les ponts sur la gauche de l'Adige; Grenier resta sur les hauteurs de Pastrengo; Montrichard passa la nuit derrière Torre, et le rideau de collines qui commande le vallon de Vérone, fut occupé par les deux divisions du centre.

Entre autres reproches, on a fait à Scherer celui de n'avoir pas profité de la confusion où se trouvait l'ennemi après la défaite d'Elsnitz et de Gottesheim pour tenter d'entrer dans Vérone, par la rive gauche, avec les fuyards, pendant que Moreau tenait en échec sur la rive droite le corps principal chargé de la défense de cette ville.—Scherer, dans ses *Mémoires*, se disculpe en alléguant la rupture des ponts de Polo, qu'il eût été facile de réparer en quelques heures, mais surtout en enflant le chiffre des forces ennemies et en diminuant l'évaluation des siennes.

C'est aussi aux opérations des généraux Lecourbe et Dessoles, vers les sources de l'Adige et de l'Inn, qu'il attribue le peu de parti qu'il sut tirer du demi-succès obtenu dans la journée du 26. Il prétend qu'à cette époque il devait compter sur leur coopération; mais en conscience, d'après le plan général adopté pour la campagne, était-il possible d'exiger des divisions Lecourbe et Dessoles plus qu'elles ne firent. Ces deux divisions obtinrent vers les sources de l'Adige et de l'Inn, le succès unique et brillant qu'offrirent toutes nos armées dans cette malheureuse période, et certes quand il leur eût été possible, après s'être emparées de toutes les communications entre l'Italie et la Suisse, de se diriger sur Trente sans abandonner la conquête qu'elles venaient de faire, cette marche eût probablement été inutile à Scherer, et ne l'aurait pas engagé à tenter sur Vérone l'attaque décisive qu'il n'osa pas risquer après son succès du 26.

Plan inexécutable de Scherer. — La journée du 27 se passa sans amener d'événements importants.

Quelques attaques seulement eurent encore lieu vers le centre de la ligne, et les troupes ennemies, trop exposées sur les glacis de Vérone, rentrèrent dans la place ou furent postées par Kray de manière à couvrir ses communications avec sa droite.

La chaîne de montagnes entre les États de Venise et le Tyrol n'offre, jusqu'à Bassano, pas de route transversale praticable pour une armée; Scherer et la plupart des généraux qui servaient sous ses ordres ignoraient cette circonstance. On ne possédait alors aucune bonne carte de la haute Italie. Cette ignorance fut fatale à l'armée. Le général en chef commençant, dans la journée du 27, à pressentir que Lecourbe et Dessoles n'appuieraient pas sa gauche, résolut de faire passer ses troupes dans les plaines du Véronais, en coupant transversalement les montagnes qui les séparent de la vallée de l'Adige; manœuvre dangereuse alors même qu'elle eût été possible, car en abandonnant Mantoue à ses propres forces, elle laissait la Cisalpine ouverte aux Autrichiens. — Moreau, voyant l'ennemi concentrer ses forces à Vérone, proposa à Scherer de passer aussitôt l'Adige sur les ponts de Polo et de marcher sur cette ville, avant que le gros de l'armée autrichienne s'y fût massé; il commença même ce mouvement avec les divisions Victor et Hatry. L'indécision extrême du général en chef empêcha l'exécution du projet de son habile lieutenant, le seul qui fût praticable dans l'état où se trouvaient les deux armées. — Scherer parla de la manœuvre qu'il méditait, et on perdit deux jours à en discuter les avantages et les inconvénients. Enfin, pour savoir à quoi se résoudre, il rassembla, dans la journée du 29, ses généraux en conseil de guerre; mais le désappointement fut grand parmi tant d'officiers, au nombre desquels il s'en trouvait qui avaient fait la campagne d'Italie avec Bonaparte, quand le colonel du génie Maubert déclara que le projet qui occupait l'état-major depuis quelques jours était inexécutable, et que la seule route par où l'armée pût franchir les montagnes traversait Vérone.

Projet de passer l'Adige. — On voulait cependant atteindre l'ennemi, et on regrettait l'indécision qui avait fait perdre, par trop de tâtonnements, le fruit de la journée du 26. Le conseil, éclairé par les résultats, comprenait bien toute la gravité de la faute commise alors, mais il ne s'aperçut pas qu'il allait lui-même en commettre une aussi grave peut-être, en décidant que l'armée tenterait le passage de l'Adige à Ronco ou à Albaredo, c'est-à-dire sur le front d'une armée supérieure en nombre, et entre deux places fortes occupées par l'ennemi.

Dans la journée du 29, Scherer fit demander à Kray une suspension d'armes de quelques heures pour enterrer les morts restés sur le champ de bataille depuis le 26, par suite des escarmouches presque continuelles qui avaient eu lieu entre les deux armées.

Afin d'appuyer le passage projeté entre Legnago et Vérone, deux divisions de la gauche furent portées à l'extrême droite en passant derrière le centre. Moreau fut chargé de masquer cette manœuvre, sur laquelle 1,500 hommes de la division Victor devaient faire prendre le change à l'ennemi en remontant l'Adige. Un équipage de pont fut envoyé à Castellara, et Serrurier passa l'Adige à Polo pour opérer une diversion qui détournât l'attention des Autrichiens.

Pendant que le général se portait seul, le 30 mars, sur la rive droite de l'Adige, et s'avançait par la route de Trente à Vérone pour aller s'engager contre la masse des forces ennemies, l'aile gauche filait sur le Menago, et le mouvement général de l'armée s'opérait sur Isola-della-Scala où Scherer plaça son quartier général.

Combat de Polo. — Garreau, conduisant l'avant-garde de Serrurier, ne tarda pas à tirailler avec les avant-postes d'Elsnitz, qu'il repoussa vers Barona. Serrurier avait pour instructions d'éviter toute affaire sérieuse, mais le gros de sa colonne, enflammé par ce commencement de succès, se porta imprudemment sur la droite de la position de l'ennemi, où le général autrichien parvint à l'arrêter à l'aide d'un renfort de trois bataillons, qu'il reçut à temps. Bientôt Kray, qui, au premier avis de la marche de Serrurier, avait débouché de Vérone avec quatorze bataillons et trois escadrons, s'avança sur trois colonnes au-devant des Républicains. L'avant-garde de Garreau ayant été d'abord culbutée, jeta le désordre dans la brigade Meyer, qui formait la tête de la colonne française. L'ordre de la retraite fut aussitôt donné, mais cette retraite se fit avec une précipitation qui permit à Kray, en marchant par la chaussée, de devancer les fuyards aux ponts de Polo, malgré les décharges d'artillerie par lesquelles les batteries de Bussolengo, sur la rive droite, tentèrent de ralentir sa marche. Les premiers passés parmi les Républicains coulèrent bas les pontons pour empêcher les Autrichiens de s'en rendre maîtres. Une colonne de 800 hommes fut enveloppée et forcée de poser les armes. Une autre de 300 se fit bravement jour à travers les rangs ennemis et alla repasser l'Adige à Rivoli dans des barques. Les Français perdirent 1,500 hommes dans cette affaire mal engagée, et où ils combattirent contre un nombre triple d'ennemis.

Bataille de Magnano. — Les troupes du général Kray, renforcées de la division Zoph, d'environ 5,000 hommes, étaient concentrées à Vérone. La brigade Saint-Julien s'avançait du côté de Rivoli pour entrer en ligne. Toutes ces forces, massées en quelque sorte autour d'une place qui commandait la gauche de la nouvelle position de Scherer ne firent pas changer la résolution de ce général, que n'ébranla même pas l'échec éprouvé par la division Serrurier, dont les débris furent placés derrière le centre, vers Bovolone.

L'armée française, après des marches fatigantes par des chemins que la pluie avait entièrement dégradés, était enfin arrivée dans ses nouvelles positions; le centre occupait Isola-della-Scala, trois divisions faisant face à l'Adige; une quatrième était en réserve sur la droite et deux aux ordres de Moreau, en équerre sur le flanc gauche. Elles occupaient le village de Butta-Preda, les sources du Tartaro, et surveillaient Vérone.

Kray avait immédiatement profité du mouvement de l'armée française vers le bas Adige pour se mettre en

communication avec Saint-Julien qui, arrivant à l'armée par la vallée de Roveredo, s'était dirigé sur Camalsino. Sa liaison s'était établie par le moyen du comte de Hohenzollern, qui avait poussé ses avant-gardes sur Villa-Franca et Castel-Nuovo. L'approche de ces forces obligea la flottille du lac de Garda de se réfugier dans Peschiera où Scherer avait eu soin de jeter une garnison. Cette place fut même en partie investie. L'armée du Tyrol liée ainsi à celle d'Italie, Wukassowich, qui faisait partie de la première, dut se diriger sur la Chiese par la rive occidentale du lac de Garda. Un fort détachement, aux ordres de Klenau, fut envoyé sur le Pô inférieur, jusqu'à Ostiglia, afin de détourner l'attention de Scherer.

L'ennemi se massait ainsi sur la gauche de l'armée française, qui n'avait que les deux divisions Hatry et Montrichard à lui opposer sur ce point. Le 3 avril, Kray déboucha de Vérone avec trois divisions, et vint camper entre Tomba et Santa-Lucia, plaçant ses avant-postes sur leur flanc. Il devenait important que Scherer concentrât ses forces sur le Tartaro, devant Vérone, et Moreau le lui avait en vain demandé plusieurs fois. — Dans la journée du 4 avril, l'ennemi fit sur le front de la position de Moreau des reconnaissances qui, pour ce général expérimenté furent l'indication d'un dessein d'attaques très prochaines. Il en instruisit le général en chef et renouvela ses instances pour que ce dernier se rapprochât de Vérone. Scherer lui répondit à deux heures du matin qu'il allait ordonner à la division Victor de s'avancer en ligne avec Montrichard et Hatry, et aux trois autres divisions de se rendre à marche forcée derrière la gauche.

Kray avait reçu de Vienne l'ordre d'attaquer sans délai, et Scherer, quoique assez mal informé de la position de l'ennemi, avait résolu après la dernière missive de Moreau de présenter aussi le combat à l'ennemi; les deux généraux allaient ainsi, en même temps, attaquer et être attaqués.

Voici quelles étaient les dispositions de Scherer. — Les divisions Victor et Grenier devaient se porter à San-Giacomo, s'appuyant, la droite à l'Adige, et la gauche à San-Massimo, afin d'empêcher l'ennemi de déboucher de Vérone, et pour couper la retraite à tout ce qui était déjà sorti de cette ville. Ces divisions devaient être soutenues par Delmas qui, avec sa division, après avoir remplacé Montrichard à Butta-Preda, avait ordre de s'avancer à Dossobono. Moreau, avec les divisions Hatry et Montrichard, était chargé d'occuper Sonna et Somma-Campagna, pendant que Serrurier, avec les débris de sa division, devait s'emparer de Villa-Franca.

Comme l'avait annoncé Moreau, les Autrichiens marchaient pour attaquer l'armée française au moment où celle-ci s'ébranlait pour les prévenir, de sorte que Scherer, qui voulait combattre au-delà du Tartaro, se trouva engagé, malgré lui, sur un champ de bataille fortement accidenté et peu favorable à l'ensemble de ses manœuvres. — Avant d'entreprendre le récit de cette bataille, qui eut des conséquences si funestes pour l'armée française, jetons un regard sur les alentours de Vérone. La partie de cette place renfermée dans la presque île de l'Adige est environnée, sur la rive droite de ce fleuve, d'une plaine qui s'étend depuis le pied du Montebaldo jusqu'à Villa-Franca, Azzano, Magnano, San-Giacomo et au-delà. La partie supérieure de cette plaine se compose d'un terrain légèrement ondulé, planté de bouquets d'arbres fruitiers et de vignes, et dont l'œil peut découvrir tous les plis. Le sol pierreux a permis de clore toutes les propriétés de murs en pierres sèches; ce qui forme autour des villages, d'ailleurs très rapprochés, de véritables labyrinthes propres aux chicanes défensives. — Au sud de Magnano, le terrain, plus bas, donne naissance à une infinité de petits ruisseaux qui vont se jeter dans le Tartaro et le Menago. — De ce côté, la plaine est coupée d'une multitude de fossés et de canaux d'irrigation, dont les bords sont maintenus par des digues. Les déploiements y sont difficiles, pour ne pas dire impossibles; la cavalerie y est plus embarrassante qu'utile; et pour la première fois pendant cette guerre, les Français en avaient plus que leurs ennemis.

Scherer comptait commencer l'attaque à six heures du matin, et, de son quartier général de Magnano, avait envoyé des ordres en conséquence; mais quelques-unes de ses divisions ayant eu à parcourir des chemins vicinaux dégradés par les pluies et généralement très mauvais, les deux armées ne se trouvèrent en présence qu'à onze heures. L'affaire devint bientôt générale. Les généraux Kaim, Mercantin et Zoph, conduisaient les Autrichiens divisés en trois principales colonnes. Frœlich suivait avec une réserve; Hohenzollern se porta par Villa-Franca sur Isola-Alta, pour observer la route de Mantoue. Quatre bataillons manœuvrèrent par San-Giovani sur Zevio, pour inquiéter dans ses communications la droite des Français, qu'on supposait encore vers Isola-Porcarizza. Deux bataillons et 200 chevaux furent aussi dirigés vers Albaredo, où on établit des batteries de gros calibre. — Mercantin s'engagea le premier; rencontré entre Raldon et San-Giovani par les divisions Victor et Grenier, sa colonne fut accablée en quelques instants. Deux régiments furent presque détruits : Mercantin chargea lui-même en tête des chevau-légers de Levenehr; mais il fut repoussé par la cavalerie française, soutenue de l'artillerie légère. Bientôt en essayant de rallier ses soldats en désordre, il tomba mortellement blessé : sa chute fit plier les plus intrépides, et la droite des Français continua sa marche victorieuse sur San-Giovani.

Marchant depuis la veille à dix heures du soir par des routes affreuses, Delmas arriva tard à Butta-Preda. Moreau, avec la division Montrichard, avait déjà quitté ce village pour aller au-devant de la colonne de Zoph. Dans le même temps Kaim, n'ayant rencontré personne à Magnano, où le quartier général français s'était établi la veille, avait poursuivi sa marche sur Butta-Preda, et se trouvait ainsi en face de Delmas et sur les derrières de Moreau. Delmas, avec son avant-garde seule, soutint vigoureusement le choc des impériaux, et bientôt le reste de sa division étant arrivée, quoique harassée de fatigue, elle seconda l'avant-garde avec une ardeur telle que Kaim, malgré le secours de

ses réserves, fut chassé de Butta-Preda. Néanmoins les forces de l'ennemi continuaient à se porter sur ce point, et Delmas aurait fini par succomber, s'il n'eût été soutenu à temps par une brigade que Moreau détacha à son secours. — L'apparition des impériaux sur ses derrières n'avait point arrêté ce général; pensant qu'avec ce renfort Delmas pourrait se soutenir à Butta-Preda, il poursuivait sa route vers Vérone, chassant devant lui la division Zoph et la brigade Saint-Julien. — L'arrivée de la brigade envoyée par Moreau redoubla l'ardeur des soldats de Delmas qui dès lors remportèrent sur Kaim un succès décisif. Non-seulement ils repoussèrent toutes les tentatives du général autrichien, mais encore ils s'emparèrent de six pièces de canon qui les battaient en flanc, et firent prisonnier un bataillon de grenadiers hongrois qui les avaient chargés avec trop de confiance. — La division Serrurier qui, pendant ce temps, filait sur Villa-Franca, venait de se trouver en face des impériaux à Isola-Alta. L'ennemi, de loin, avait aperçu sa marche et fait des dispositions pour la prendre de front et en queue. Au moment où la tête de la division parut sur le pont d'Isola-Alta, elle fut saluée d'un feu d'artillerie et de mousqueterie partant de derrière la digue qui borde la rive droite du Tartaro. Cette attaque, quoique soutenue d'une charge de cavalerie et de celle d'un bataillon de Croates embusqués sur les derrières à Vigasio, fut sans succès. Serrurier s'empara du pont et du village, ainsi que de deux pièces de canon. Les Croates furent presque tous faits prisonniers, et la division continua sa route vers Povigliano. Ainsi, de l'extrême gauche jusqu'à San-Giovani, la ligne française, après deux heures de combat, était victorieuse sur tous les points; mais les attaques avaient été partielles et les manœuvres décousues: déjà une foule de cavaliers ennemis s'étaient glissés entre les divisions françaises trop isolées.

Malheureusement la bataille allait être perdue par l'aile même qui avait été victorieuse la première. Les divisions Victor et Grenier se trouvèrent arrêtées à la hauteur de Tomba, par une colonne formée de plusieurs bataillons sortis de Vérone. Kray, avec trois des régiments de la réserve soutenus par deux batteries de gros calibre, se porta sur la division Grenier. La division Victor voulut s'en rapprocher, mais chargée elle-même par les régiments de Nadssty et de Reisky, elle eut son centre enfoncé en même temps que celui de l'autre division française, et la cavalerie autrichienne se précipita dans ces trouées.

Malgré le désordre naturel causé par cet échec, les deux divisions rétrogradèrent en assez bon ordre. Victor fit demander du secours au général en chef. Celui-ci ne pouvant lui envoyer Delmas, alors trop engagé avec Kaim, ordonna à Moreau de se porter vers Grenier, par un à-droite, manœuvre que le trop grand éloignement de Moreau rendait presque inexécutable. Bientôt l'attaque de Kray devint encore plus vive; ses troupes, réunies à la garnison de Vérone et renforcées des troupes ralliées de Mercantin, se précipitèrent sur la division Victor, qui, pressée par 12,000 hommes et criblée par la mousqueterie et la mitraille, se retira néanmoins lentement et en ordre. San-Giovani, toujours défendu par Grenier, fut alors attaqué de front et en flanc par les impériaux, auxquels vint encore se joindre la colonne détachée d'abord sur Albaredo. La division française dut opérer sa retraite vers Raldon, après avoir perdu son avant-garde restée prisonnière; elle se rallia derrière le canal qui est à une demi-lieue de Raldon, engageant une vive canonnade pour donner à Victor le temps de filer sur Mazzagatta. Le centre et la gauche des Français restaient néanmoins victorieux, et Serrurier, après s'être emparé de Villa-Franca, avait même poussé son avant-garde jusqu'à la hauteur de Lecche; mais la retraite de l'aile droite avait pour l'armée à peu près les mêmes résultats qu'une défaite.

Kray, pour rendre son succès plus décisif, tenta une nouvelle attaque sur le centre, et fut sur le point d'enlever la brigade Partouneaux. Moreau le repoussa vigoureusement, toute l'affaire dégénéra ensuite en une canonnade qui ne changea rien à la position des deux armées. Enfin l'aile droite française se réfugia sur la droite du Tartaro et ne put même effectuer ce mouvement rétrograde qu'en s'ouvrant à Villa-Fontana un passage à la baïonnette à travers une colonne ennemie. Scherer replia son centre et sa gauche sur Vigasio contre l'avis de Moreau, qui voulait passer la nuit sur le champ de bataille, et qui fit sa retraite dans le plus grand ordre sans perdre un seul homme et contenant les troupes légères de l'ennemi. Delmas, formant l'arrière-garde, s'arrêta à Isola-della-Scala.

Les Autrichiens perdirent dans cette journée, qui, à cause du quartier général français, reçut le nom de *Bataille de Magnano*, 1,000 hommes tués, 2,000 prisonniers et quelques pièces de canon. Ils eurent en outre plus de 3,000 blessés. Le nombre des blessés et des morts fut à peu près égal du côté des Français, qui perdirent aussi 4,000 prisonniers, sept drapeaux, huit pièces de canon et quarante caissons. Scherer était dès long-temps déconsidéré dans l'armée. La bataille de Magnano acheva de lui attirer l'animadversion des soldats. Parmi les reproches qui lui furent adressés, on l'accusa de lâcheté, lui qui était resté pendant la plus grande partie de la journée avec la division Delmas exposé au feu le plus vif de l'ennemi! Mais le soldat vaincu est sans pitié et sans justice pour les généraux auxquels il attribue sa défaite.

«La bataille de Magnano, dit Jomini, fit honneur à Kray, en ce qu'il sut mettre en action le gros de ses forces sur une seule aile de l'ennemi. On lui a reproché toutefois d'avoir oublié dans l'exécution le point de vue stratégique, qui lui faisait un devoir de porter l'effort par sa droite contre la gauche des Français. On a pensé aussi que s'il avait laissé courir Victor et Grenier jusqu'au glacis de Vérone, et qu'il fût resté avec Kaim pour écraser Delmas, il eût obtenu des avantages plus éclatants en perçant le centre de l'armée française. Enfin il semble que Hohenzollern ne sut pas profiter de l'avantage qu'il avait sur Serrurier, et qu'il engagea mal la droite.»

Opérations de Klenau dans la Polésine. — Nous avons dit que le général autrichien, pour détourner l'attention de Scherer des mouvements qui allaient

s'opérer sur sa gauche, et afin d'agir en même temps le plus possible sur la droite des Français, avait, avant la bataille de Magnano, détaché vers les bouches du Pô un corps aux ordres de Klenau. La fortune qui venait d'être si favorable au général ennemi parut s'attacher aussi à ses lieutenants. Dès le 29 mars, Klenau avait coulé bas près de Polisella deux canonnières françaises. Il avait aussi enlevé la garnison d'Ariano et jeté sur la droite du Pô un détachement de 500 hommes d'infanterie, avec quelques cavaliers.

Ce général, remontant le Pô avec sa flottille à mesure que les Français évacuaient le Mantouan, se rendit maître des postes les plus importants à l'approvisionnement de Mantoue, coupa les communications de cette place avec Modène et Ferrare, enleva la flottille de Ponte-di-Lago-Scuro et força le poste de ce nom à se réfugier dans Ferrare. Sur les barques de la flottille se trouvaient deux cents pièces de canon en fonte destinées à armer les rives du Pô. Les postes de Ponte-Molino, Governolo et plusieurs autres, que la retraite précipitée de l'armée française laissait presque sans défense, furent enlevés dans les premiers jours d'avril. Klenau s'empara aussi à Borgo-Forte d'un équipage de pont.

Retraite des Français derrière l'Adda. — L'échec éprouvé à Magnano décida Scherer à quitter le Mantouan et à repasser le Mincio. En conséquence, il renforça de 6,600 hommes la garnison de Mantoue et la fit approvisionner pour un an de munitions de guerre et de bouche.—Les six divisions actives de son armée furent décomposées et en reformèrent trois nouvelles avec une avant-garde. — De la Mollnella, canal profond qui joint le Mincio au Tartaro, et sur lequel l'armée s'était retirée le 6 avril, elle se porta par Goïto et Pozzolo de l'autre côté du Mincio. Scherer aurait pu tenir cette ligne appuyée aux places de Peschiera et de Mantoue; mais il n'osa pas le faire, parce que le Mincio étant partout guéable, il craignait de voir son flanc gauche compromis avec un détachement de l'armée du Tyrol, aux ordres de Wukassowich, qui, par Rocca-d'Anfo, se dirigeait sur Brescia. Une autre colonne ennemie avait pénétré dans le Val-Cammonica, après la retraite de Dessoles dans la Valteline; mais ces deux corps autrichiens étaient trop faibles pour être dangereux, et d'ailleurs Lecourbe avait fait passer quelques renforts dans le Brescian. Scherer, devenu tout-à-fait pusillanime par ses derniers échecs, résolut de se retirer derrière l'Adda. Le 11 avril, Moreau, avec le centre et la gauche, dut quitter la chaussée de Brescia, pour gagner Asola et Ponte-Vico. Scherer conduisait la droite vers Crémone par Castelluccio, Pozzolo et Aqua-Negra. Les chemins inondés et boueux étaient presque impraticables. Moreau n'en put retirer son artillerie et ses équipages qu'à l'aide de 1,500 bœufs, et mit quarante heures pour faire six lieues. L'armée se trouva enfin, le 21 avril, repliée derrière l'Adda. Un corps d'arrière-garde était resté seul sur la rive gauche, entre Pizzighettone et Crémone, qui avait été évacuée, le 16 avril. Le quartier général de Scherer était, depuis le 17, établi à Lodi.

Scherer remet le commandement à Moreau. — De Lodi, Scherer, craignant de voir forcer les ponts qu'il avait sur l'Adda, les fit rompre lui-même et porta son quartier général à Milan. L'armée d'Italie ne s'était point encore trouvée dans une position aussi critique. — Pressée par un ennemi quatre fois plus nombreux, elle avait, en outre, à se défendre contre les mouvemens insurrectionnels qui commençaient à se manifester dans le Milanais; les revers qu'elle venait d'éprouver avaient rallumé toutes les passions politiques. Les hommes que l'établissement d'une république avait dépouillés de toute influence, croyant le moment favorable, se disposaient à la ressaisir les armes à la main. Des partis puissants existaient dans Milan; des rassemblements étaient organisés dans le pays d'alentour; déjà les paysans du Ferrarais avaient livré aux Coalisés la capitale du duché, dont le château restait seul au pouvoir des Français. Les prétextes ne manquaient point à l'insurrection : les exactions des agents du gouvernement directorial n'avaient que trop disposé les esprits à écouter les insinuations des émissaires autrichiens.

Dans cet état de crise, Scherer eut du moins le bon esprit de reconnaître qu'il ne pouvait pas sauver l'armée. Effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui et mettant tout amour-propre de côté, il envoya sa démission au Directoire, et remit à Moreau le commandement provisoire de l'armée, après avoir toutefois pris les mesures les plus urgentes pour assurer le salut des soldats. Il avait mandé à Macdonald de se tenir prêt à venir le rejoindre, et obtenu du Directoire français l'autorisation d'effectuer cette réunion depuis si long-temps nécessaire. Il avait fait aussi toutes les dispositions propres à garantir la sûreté des deux Conseils et du Directoire de la République cisalpine. Montrichard avait été par lui détaché sur le bas Pô avec un régiment de hussards, trois bataillons français et deux escadrons piémontais, pour contenir l'insurrection qui venait d'y éclater.

La nomination de Moreau au commandement en chef influa aussitôt heureusement sur le moral des soldats, consternés de leurs précédentes défaites. A la première revue que ce général passa des divisions de l'armée, il fut salué par les acclamations unanimes de « *Vive Moreau! Vive le sauveur de l'armée d'Italie! Il nous sauvera comme il a sauvé l'armée du Rhin.* »

Ces témoignages de confiance, tout flatteurs qu'ils étaient pour l'amour-propre du général, ne l'aveuglèrent pas sur les difficultés de la tâche qui lui était imposée. Il savait qu'il lui était presque impossible de se maintenir contre des masses aussi fortes que celles qu'il allait avoir devant lui.—Peu de temps avant l'arrivée des auxiliaires russes, il avait proposé dans un conseil de guerre convoqué par Scherer de faire replier l'armée en Piémont, et d'y attendre, en évitant tout engagement sérieux, le moment où le Directoire aurait réuni les moyens de reprendre une offensive vigoureuse. — Mais quand le commandement en chef lui fut remis, les circonstances n'étaient plus les mêmes. Une retraite précipitée aurait compromis l'armée de Naples. — Cette considération puissante le décida à garder

ses positions et à chercher les moyens de défendre le plus long-temps possible le passage de l'Adda.

Mouvements des Autrichiens. — Leur jonction avec les Russes. — Les mouvements de l'armée impériale avaient été peu rapides; Kray, qui commandait par intérim, n'était pas empressé de compromettre ses premiers succès, et voulait attendre Mélas pour lui remettre le soin de la poursuite des Français. Aussi ne profita-t-il pas de l'ascendant qu'il avait pris sur son adversaire, et laissa-t-il, en quelque sorte volontairement, échapper sans les recueillir les véritables fruits de la bataille de Magnano. — Cependant l'armée autrichienne, renforcée de la division Ott et de plusieurs régiments provenant des États vénitiens, passa le Mincio le 14 avril. Kaim, Frœlich et Zoph, formant le corps de bataille, s'établirent autour de Castellaro. Peschiera soutenait un siége en forme, conduit par le général Saint-Julien. La flottille ennemie, armée à Riva, tenait la flottille française bloquée sous le canon de cette place. Elsnitz était resté sur le canal de la Molinella, avec huit bataillons et dix escadrons, afin d'observer Mantoue. Hohenzollern s'était porté vers le bas Oglio. Mélas était arrivé et avait laissé le commandement en chef à Kray, jusqu'à l'arrivée de Souvarow. Le feld-maréchal russe atteignit Vérone, le 23 avril, avec sa première avant-garde conduite en poste, pressa la marche de ses colonnes, et se rendit aussitôt à l'armée impériale, qui passa sous ses ordres.

Ce fut derrière le Mincio, et le 24 avril, que les premières colonnes russes, fortes d'environ 20,000 hommes, se réunirent aux Autrichiens. Le même jour, le corps de Wukassowich, détaché de l'armée du Tyrol, occupait Monte-Chiaro et s'y liait avec l'avant-garde impériale.

Souvarow. — Le feld-maréchal Souvarow, qui était destiné à partager le premier rôle avec le prince Charles pendant cette époque de 1799, si désastreuse pour la France, arrivait précédé d'une grande célébrité. — Il affectait, dans ses manières et son langage, une extrême bizarrerie, ce qui n'était rien d'ailleurs à la rectitude de son coup d'œil et à son activité.

Le vainqueur d'Ismaïlow, l'exterminateur des Polonais à Praga, n'a manqué ni d'apologistes ni de détracteurs. On sait jusqu'où peut aller la flagornerie d'un historien engoué de son béros. Les *encenseurs* de Bonaparte étaient excusables jusqu'à un certain point, et ont été justifiés par le jugement de la postérité. Mais le rôle de Souvarow en Suisse et en Italie, pendant quelques mois, a-t-il été assez grandiose pour qu'un des premiers et des plus judicieux historiens militaires de l'époque ait pu ainsi parler de ce général?

« Une bizarrerie poussée au plus haut degré d'affectation a diminué la gloire de Souvarow aux yeux des étrangers; mais un coup d'œil prompt et sûr, un grand caractère, beaucoup d'activité et d'impétuosité, lui assignent incontestablement une place distinguée parmi les généraux de ce siècle. Les troupes qu'il amenait étaient bien différentes de l'armée russe actuelle, sous le rapport de la tenue et de l'instruction; mais la race d'hommes était forte, l'esprit militaire parfait; si leur instruction aux manœuvres de la parade laissait beaucoup à désirer, rien ne surpassait l'aplomb qu'elles montraient dans la défense, ou l'audace impétueuse de leurs colonnes d'attaque. La baïonnette était l'arme favorite du soldat et du général, qui méprisaient également les feux; aussi l'artillerie était-elle loin de valoir celle d'aujourd'hui, pour le personnel comme pour le matériel; la cavalerie, qui sous les Wasiltchikoff, les Emmanuel, les Pahlen, a, sinon surpassé, du moins rivalisé dans les derniers temps avec les meilleures de l'Europe, était alors des plus médiocres. L'état-major, formé de jeunes gens élevés à l'École des Cadets, possédait des connaissances suffisantes pour développer les talents d'un homme né pour la guerre, mais il n'en avait pas assez pour constituer un corps savant, propre à diriger toute opération militaire. Le premier soin du maréchal fut de recommander l'usage de la baïonnette; attribuant les revers des campagnes précédentes au peu de vigueur des officiers autrichiens, il envoya des officiers russes dans les régiments de l'armée impériale, enseigner le maniement de cette arme; leçon sévère, et qui, malgré le caractère d'énergie dont elle portait l'empreinte, fut envisagée par les alliés sous un tout autre point de vue. — Le général Chasteler, chef d'état-major de l'armée, lui ayant proposé à son arrivée de faire une reconnaissance, le maréchal lui répondit vivement : « Des reconnaissances! « je n'en veux pas : elles ne servent qu'aux gens timides et pour avertir l'ennemi qu'on arrive; on « trouve toujours l'ennemi quand on veut. Des colonnes, la baïonnette, l'arme blanche, attaquer, enfoncer, voilà mes reconnaissances! »

Cette réponse, que d'autres sans doute trouveront comme nous empreinte de toute l'arrogance d'un général fanfaron et à laquelle Souvarow lui-même a, peu de jours après, donné un démenti *en faisant la reconnaissance* de l'armée républicaine, paraît à Jomini une inspiration du génie de la guerre, un résumé des véritables règles de la stratégie.

Nous verrons par la suite si le héros russe a justifié en Italie son immense réputation militaire.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

26 MARS. Bataille de Vérone.
28 — Invasion de la Toscane. — Entrée des Français à Florence.
30 — Combat de Bussolengo.
5 AVRIL. Bataille de Magnano.
6 AVRIL. Retraite des Français derrière le Mincio.
22 — Retraite des Français derrière l'Adda.
— — Arrivée du maréchal Souvarow à Vérone.
24 — Jonction des Russes et des Autrichiens.
— — Scherer remet le commandement à Moreau.

BATAILLE DE CASSANO.

RETRAITE DES FRANÇAIS DANS LES ÉTATS DE GÊNES.

SOMMAIRE.

Bataille de Cassano. — Entrée de Souvarow à Milan. — Retraite de l'armée républicaine. — Réflexions. — Mouvements des Austro-Russes. — Positions prises par Moreau. — Mesures militaires. — Camp d'Alexandrie. — Prise de Peschiera, de Pizzighetone, etc. — Arrivée du prince Constantin. — Prise de la ville de Tortone. — Mouvements des Austro Russes sur le Pô. — Passage du Pô par Rosemberg. — Combat de Mugarone. — Insurrection du Piémont. — Combat de Marengo. — Retraite de Moreau sur Turin et Coni. — Capitulation de Ferrare. — Prise du château de Milan. — Opérations de l'ennemi dans le Bolonais. — Défection de Lahoz. — Occupation de Turin par les Austro-Russes. — Difficultés politiques. — Reprise de Mondovi. — Tentative sur Ceva. — Retraite sur Loano. — Insurrection dans les Abruzzes et en Toscane. — Prise de Piguerol et de Suze. — Réflexions.

ARMÉE RÉPUBLICAINE.	ARMÉE AUSTRO-RUSSE.
Général en chef. — MOREAU.	*Généralissime.* — SOUVAROW.

Bataille de Cassano. — Lors de sa retraite sur l'Adda, le 21 avril, l'armée d'Italie ne s'élevait plus qu'à environ 28,000 hommes par suite des pertes nombreuses qu'elle avait essuyées dans les affaires précédentes, et des garnisons qu'elle avait été forcée de laisser dans les places. — Serrurier occupait la tête de pont de Lecco sur le lac de ce nom, et Grenier campait à Cassano, se liant par sa gauche avec Serrurier, et par sa droite avec la gauche de Victor établie à Rivalta. — Cette dernière division était chargée de défendre Lodi. — Lemaire et Montrichard, avec des corps légers, couvraient la droite de l'armée républicaine et devaient contenir le corps de Klenau et les insurgés du Modenais et du Ferrarais. — A l'autre extrémité de la ligne, l'adjudant général Frayssinet gardait avec quatre bataillons le Val-d'Africa, débouché du Val-Cammonica. — Toutes ces troupes, mal distribuées par Scherer, formaient ainsi un long cordon depuis la Valteline jusqu'à Plaisance, où se trouvait environ un millier d'hommes avec trois bouches à feu. Souvarow, au contraire, avait une masse d'environ 50,000 hommes serrés entre les montagnes et Triviglio.

L'armée austro-russe ne réunissait alors guère moins de 100 000 hommes en Italie. Ott, conduisant l'avant-garde alliée, avait passé la Chiese le 17. Le corps de bataille en trois colonnes, aux ordres des généraux Zoph, Lusignan (qui remplaçait Frœlich, malade) et Kaim, s'était approché, le 19, de cette rivière, suivi du corps auxiliaire russe. — Hohenzollern s'était posté sur la droite de l'Oglio.

La première opération importante du général russe fut l'enlèvement de Brescia par l'aile droite de l'armée aux ordres de Kray. — Wukassowich, descendant du Val-Trompia sur la gauche française, devait concourir à cette attaque, pendant que le reste de l'armée coalisée s'avancerait sur Chiari, conduit par Mélas et Rosemberg.

Le 20 avril, les généraux Ott, Bagration et Korsakow, soutenus de quelques régiments ou pulks de Cosaques, se présentèrent devant Brescia que défendait avec 1200 hommes le chef de brigade Boucret. Une des portes de la place ayant été enfoncée à coups de canon, la garnison se retira dans le château, dont l'enceinte bastionnée était d'assez bonne défense; mais le commandant, intimidé par les préparatifs d'un assaut, se rendit un peu précipitamment après une canonnade de quelques heures. La garnison resta prisonnière. L'ennemi trouva dans Brescia quarante canons, dix huit mortiers et une grande quantité d'armes et de munitions. — Crémone, principal dépôt du matériel de l'armée française, avait été évacuée le 16; Hohenzollern, en y entrant avec les Autrichiens, y enleva onze bateaux chargés d'objets d'artillerie et d'approvisionnements. La prise de cette place, la difficulté de garder Brescia et quelques mouvements exécutés par l'ennemi sur la gauche de l'armée, avaient été les principales causes de la décision de Scherer de se retirer derrière l'Adda, en ne laissant sur la gauche de la rivière qu'une faible arrière-garde, qui même ne tarda pas à être rappelée. Deux ponts, celui de Lecco et celui de Bassano, dont les têtes sur la rive gauche étaient bien fortifiées, avaient été les seuls conservés. — Moreau reçut du Directoire la confirmation du titre de général en chef, au moment même où il se trouvait attaqué par Souvarow. Il n'avait pas compté sur une telle activité de la part de l'ennemi, et il avait cru pouvoir attendre sur l'Adda les renforts qu'on lui annonçait de France et la réunion des différentes divisions républicaines éparses en Italie. Mais cette activité déjouait ses plans; car l'énorme disproportion de ses forces avec celles de Souvarow, ne lui permettait pas même, en se concentrant entre Lodi et Cassano, de défendre cette rivière, dernier boulevart de la Cisalpine.

Sa situation était réellement critique, attaqué à l'improviste au milieu d'une population qui se soulevait de toutes parts, appelée à l'insurrection par les nombreux manifestes publiés par Souvarow, et où les intérêts du ciel et de l'Italie se trouvaient bizarrement mélangés à la cause des souverains coalisés.

Ce fut dans l'après-midi du 25 avril qu'eut lieu, à la tête du pont de Lecco, le premier choc entre les Russes et les Français. Les grenadiers de l'avant-garde de Bagration s'avancèrent intrépidement contre les retranchements de Lecco. Les carabiniers de la 18e, fiers d'être les premiers chargés par ces nouveaux adversaires, tinrent à honneur de leur épargner la moitié du chemin, et s'élançant sur eux baïonnette croisée, les repoussèrent après une courte attaque,

dans laquelle les Russes déployèrent une opiniâtreté qui fut en vain vaincue par l'impétuosité française, soutenue du désir de vaincre ces soldats fameux qu'on représentait comme les plus forts, les plus braves de l'Europe, et dont l'impassible fermeté était telle, disait-on, qu'une mort certaine ne pouvait les faire reculer.—Néanmoins, culbutés à la baïonnette et en butte à l'artillerie des retranchements, les Russes se retirèrent, laissant 200 morts devant la tête de pont. L'armée combinée ne fut réunie que le lendemain sur la gauche de l'Adda : les Russes devant Lecco; Seckendorf, avec une partie de la cavalerie autrichienne, devant Lodi; les divisions Kaim et Frœlich, sous Mélas, à Triviglio; la brigade Zoph à Canonica, devant Vaprio; celle de Wukassowich vis-à-vis de Brivio et la division Ott devant Trezzo.—Wukassowich, rétablit, le 26, le pont de Brivio, malgré les efforts de l'adjudant général Guillet qui commandait sur ce point.

Serrurier, suivant ses instructions, était parti du pont de Lecco avec les deux tiers de ses forces, pour se rapprocher du centre, et s'éloignait ainsi du point où Wukassowich s'établissait. Moreau se hâta de lui ordonner de rétrograder vers la gauche, et prit aussitôt toutes les mesures propres à concentrer son armée devant le point que Souvarow occupait en forces. — Grenier se porta sur Vaprio, et Laboissière occupa Lodi.

Mais pendant ce temps, Chasteler, chef d'état-major de l'armée coalisée, était parvenu, malgré la force du courant et l'escarpement des rives de l'Adda, à jeter un pont à deux milles au-dessous du château de Trezzo. Les divisions Ott et Zoph, masquées par le village de San-Gervasio, franchirent l'Adda, le 27 avril à cinq heures du matin, attaquèrent à Trezzo un bataillon qu'y avait laissé Serrurier, et le poursuivirent jusqu'à Pozzo. La ligne française se trouvait donc ainsi, le 27 au point du jour, coupée en trois parties par Wukassowich et Chasteler.

Moreau venait heureusement de communiquer à l'armée l'ordre du Directoire qui le nommait général en chef; la confiance que cette nomination inspirait aux troupes leur donna une énergie et une ardeur sans lesquelles elles n'auraient sans doute pas pu se tirer d'une position si difficile. Serrurier reçut un nouvel ordre, qui lui enjoignait de s'arrêter à Verderio, et Moreau se porta vers Grenier, aux prises avec l'ennemi depuis six heures du matin. Grenier n'avait que neuf bataillons et huit escadrons pour se maintenir à Vaprio, village qui fut pris et repris plusieurs fois dans le combat. L'ennemi, en bataille perpendiculairement à l'Adda, avait sa droite à Pozzo. Les Républicains le firent plier par un effort vigoureux, et la cavalerie lancée sur les fuyards en sabra un grand nombre. Le bataillon de grenadiers de Streutz fut presque entièrement détruit. Néanmoins de nouveaux renforts arrivant sans cesse aux Austro-Russes et la division Victor étant encore trop éloignée pour prendre part au combat, une lutte aussi inégale ne pouvait longtemps durer. On ne communiquait déjà plus avec Serrurier. Moreau donna l'ordre de la retraite. Dans cet instant, augmentés par des troupes fraîches et enhardis par le mouvement qu'ils voyaient se préparer, les Austro-Russes se précipitèrent avec une sorte de rage sur les Républicains. Ils furent accueillis par des bordées de mitraille qui jonchèrent la terre de cadavres; mais Vaprio fut enlevé; toutefois les généraux Kister et Quesnel effectuèrent en assez bon ordre leur retraite sur Cassano et Inzago.

Pendant ce rude combat, le général Mélas avait assailli les retranchements du canal de Ritorto, qui couvre la tête de pont de Cassano. La 106ᵉ demi-brigade défendit ce poste pendant cinq heures contre tous les efforts de l'ennemi, et ne se retira dans la tête de pont qu'après avoir été écrasée par trente pièces de grosse artillerie. Elle soutint dans ce second poste une nouvelle attaque non moins opiniâtre et y fut secourue par la brigade Argod de la division Victor. Néanmoins Mélas franchit le canal avec toute sa colonne et marcha contre les Républicains, à travers un feu terrible de mitraille. Le combat dura quelque temps avec un égal acharnement; mais le général Argod ayant été tué, la tête de pont fut abandonnée par les Français, qui mirent le feu au pont pour arrêter la poursuite de l'ennemi. La division Grenier se réunit ensuite à Inzago et marcha sur Milan par la route de Melzo, celle de Bergame étant interceptée, et cette place avec son château au pouvoir de l'ennemi.—Victor, relevé à Lodi par une brigade de l'avant-garde, vint se poster à Melagrio.

La perte des deux armées, dans cette journée désastreuse, fut proportionnée à l'acharnement avec lequel on en était venu aux mains. Les Français eurent environ 2,000 morts et trois mille prisonniers. Dans la précipitation de la retraite, il furent forcés d'abandonner un grand nombre de pièces de canon sur le champ de bataille et sur les chemins.

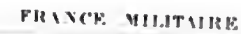
Cependant Serrurier, dont la division avait été coupée en deux parties dès le matin par Wukassowich, s'était retranché à Verderio, attendant l'issue du combat de Vaprio et comptant toujours que Moreau viendrait le délivrer. Le lendemain, ayant la certitude de la retraite de l'armée et se trouvant enveloppé par des forces quadruples des siennes; il proposa aux chefs des troupes de s'ouvrir un passage à la baïonnette; ce que ceux-ci, dit-on, jugèrent impossible. Sommé alors de se rendre par Wukassowich, il refusa pourtant de le faire, espérant réparer peut-être, par l'énergie de sa résistance, la faute qu'il avait commise la veille en ne cherchant point à se faire jour pendant le combat de Grenier, qui attirait toute l'attention de l'ennemi. Sa position, dont les avenues étaient garnies de canons, était couverte par une rivière et par un ruisseau réunis au-dessous de Verderio. Pour se garantir de l'attaque dirigée sur le ruisseau, laquelle faisait des progrès, il fit briser les écluses d'un moulin, qui le mirent à l'abri en produisant une inondation. Une attaque de front fut également repoussée. Mais Rosemberg étant arrivé avec 12,000 hommes au secours de Wukassowich, la situation des Français n'en fut pas moins désespérée, et leur résistance, tout intrépide qu'elle était, ne pouvait, faute de vivres, retarder leur perte que de peu de temps. Il fallut enfin capituler. Les officiers rentrèrent en France sur parole, et les soldats durent être

Cassano.


V. E. III
NAPOLI
Biblioteca Nazionale

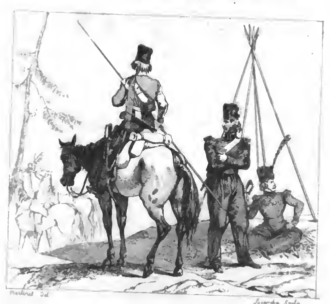


Varsovie.





Juifs Polonais.



Martinet del.

Cosaques





Troupes Françaises. Hussards volontaires 1799



Sarmione.

échangés les premiers, contre un pareil nombre de prisonniers Autrichiens ou Russes. Cette capitulation, en livrant encore à l'ennemi environ 3,000 hommes, éleva à 6,000 le nombre des prisonniers français [1].

La gauche de Serrurier, aux ordres de l'adjudant général Guillet, ayant été renforcée à Oiginate par la 39e qui revenait de la Valteline, se retira sur Como, où le chef de brigade Soyez avait déjà envoyé, sous escorte, une partie de son artillerie. Ce brave chef de brigade, avant de quitter la tête de pont de Lecco, y soutint encore une nouvelle attaque, faite et repoussée avec un acharnement dont les fastes militaires offrent peu d'exemples. Des monceaux de cadavres russes couvrirent toutes les avenues des retranchements. Soyez fit sauter la tête de pont qu'il ne pouvait plus défendre, s'embarqua sur le lac Como, vint débarquer à Menagio, gagna Lugagno par les montagnes, et descendit sur Arona par Luvino. Il rejoignit l'armée sur les bords du Tésin, vers lequel se dirigeait Moreau, suivi des membres du Directoire cisalpin et d'une foule de familles éplorées, qui avaient pris à la Révolution milanaise une part plus ou moins active.

Entrée de Souvarow à Milan. — Les Austro-Russes campèrent, le 29, en avant de Gorgonzala. Après la capitulation de Serrurier, Rosemberg et Wukassowich furent détachés sur Milan, et y entrèrent le même jour. Souvarow, en prenant possession au nom de l'empereur d'Allemagne de la capitale de la Lombardie, y fit une entrée triomphale aux acclamations d'une partie de la population. Il fut reçu par la noblesse, le clergé et les corps constitués, qui vinrent à sa rencontre. On ne lui épargna ni les honneurs ni les louanges officielles. Le rude Tartare ne fut point insensible à ces banales flagorneries. On le salua du titre qui avait été donné à Bonaparte, du nom de *libérateur de l'Italie.* — Le fanatisme religieux avait succédé au fanatisme de la liberté. — Un historien prétend toutefois que le titre même de libérateur ne répondant pas encore assez à l'idée que le général russe avait de sa propre importance, il se donna modestement celui d'*ange exterminateur des Français.*

Retraite de l'armée républicaine. — Réflexions. — La vanité de Souvarow sauva l'arrière-garde française. Grenier qui la commandait se trouvait tellement embarrassé par la colonne des Milanais fugitifs qu'il devait couvrir, qu'il aurait été infailliblement enlevé au passage du Tésin pour peu que les Austro-Russes eussent voulu l'y prévenir.

Jomini a fait, sur les embarras que la nouvelle organisation politique de l'Italie devait causer à l'armée Française, les réflexions suivantes, qui nous paraissent aussi opportunes que judicieuses.

«La ligne de l'Adda forcée, la République cisalpine en ressentit une violente commotion, et Moreau éprouva que si les intérêts politiques exigent de faire cause commune avec un peuple conquis, c'est presque toujours aux dépens de la raison militaire. Ces nouveaux alliés ne font pacte qu'avec la prospérité et vous abandonnent au premier revers de fortune. On ne peut exiger d'eux ce qu'on prendrait sans scrupule chez un peuple conquis, et souvent la conservation de leur territoire entrave les dispositions militaires. En retraite surtout, cette considération occupe trop le général en chef; ses mouvements ne sont jamais libres; ce qu'il doit protéger derrière lui l'inquiète plus que l'ennemi qu'il a en face : ajoutez que si les chances de la guerre forcent à abandonner le pays, l'armée traîne à sa suite des familles entières de malheureux réfugiés et de colons imprudents, qui embarrassent les colonnes et gênent les opérations. C'est ce qui arriva dans l'évacuation de la République cisalpine, et particulièrement dans celle de Milan. Quoique les Français et les Italiens, attachés au nouveau gouvernement, y eussent laissé tous leurs établissements et propriétés, le convoi d'équipage qui en sortit, en vingt-quatre heures, était encore si considérable qu'il gêna beaucoup les mouvements de l'armée.»

En quittant Milan, Moreau avait laissé dans le château de cette ville une garnison de 2,400 hommes, commandée par le général Béchant qui avait promis de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général en chef, avec le gros de l'armée, se dirigeait sur Alexandrie. A la droite, Lemoine ayant abandonné Pizzighetone à ses propres forces et rompu le pont de Plaisance, marchait sur Tortone pour assurer les communications avec Gênes.

Mouvements des Austro-Russes. — Après l'occupation de Milan, Souvarow détacha Wukassowich sur Novarre, avec ordre d'occuper cette place ainsi qu'Ivrée, Crescentino et Trino. — Ott fut dirigé sur Pavie, où il trouva de nombreux magasins de toute espèce et un fort train d'artillerie. Il dut ensuite se porter sur la route de Parme pour observer Montrichard et se joindre à Klenau qui bloquait le château de Ferrare; il était chargé principalement d'épier le moment où Macdonald, ramenant l'armée de Naples, déboucherait de l'Apennin. — Le prince de Rohan fut détaché avec 4 bataillons, pour occuper les vallées au-dessus des lacs et se lier avec le corps de Strauch qui dut descendre dans la Valteline. Souvarow, avec le gros de l'armée resté autour de Milan, marcha sur Pavie et sur Plaisance, et le 6 mai, quand le pont fut rétabli, Zoph et Frœlich passèrent le Pô et se portèrent sur Alexandrie, afin de contraindre Moreau à abandonner les plaines du Piémont avant qu'il eût reçu des secours de France. Dans le même temps, de forts détachements furent dirigés à l'est, sur les derrières, pour renforcer les troupes chargées du siége de Mantoue et des autres places.

On a blâmé, non sans raison, cette dissémination des troupes coalisées. Souvarow, avec les forces considéra-

[1] Après cette capitulation, le maréchal Souvarow accueillit avec distinction le général Serrurier, et l'invita à dîner. — La conversation tomba naturellement sur les événements de la veille et sur la capitulation du matin. Souvarow, par un mouvement de jactance facile à comprendre dans un général, dont l'instruction et les conceptions ne s'étendaient guère au delà d'un champ de bataille, demanda au général français où il comptait se retirer : «A Paris, dit Serrurier. — Tant mieux, répondit le généralissime russe, j'espère vous y voir bientôt. — Je l'espère aussi,» reprit le vaincu, avec autant de finesse que de dignité.

bles dont il disposait à son entrée à Milan, aurait dû se porter rapidement sur Tortone et Novi, afin de couper la route de Gênes à Moreau qui, après la bataille de Cassano pouvait rallier à peine 20,000 hommes. Il eût été très facile, d'ailleurs, de ralentir la retraite des Français sur les Alpes en les faisant harceler par un corps de quelques mille hommes. Pour effectuer le passage du Pô, les Austro-Russes avaient à leur disposition un équipage de pont enlevé à Casal-Maggiore, quelques jours auparavant.

Positions prises par Moreau.—Mesures militaires. — En commençant sa retraite, Moreau croyait être rejoint sur le Tésin par Serrurier, et pouvoir y attendre l'arrivée de Macdonald et l'effet d'une diversion ordonnée à l'armée d'Helvétie. La capitulation de Verderio ne lui permettant plus de tenir la ligne du Tésin, il divisa son armée en deux colonnes et dirigea l'une, formée des brigades Victor et Laboissière, vers Alexandrie, afin d'y être à portée de recueillir l'armée de Naples; il envoya l'autre, aux ordres de Grenier, sur Turin, pour couvrir cette place et le convoi des gros équipages. Lui-même se rendit dans la capitale du Piémont, où les habitants, feignant pour la cause française un dévouement qui ne devait pas être de longue durée, demandèrent des armes. Il leur en fit donner qui se trouvaient dans l'arsenal, et qu'en cas d'évacuation on aurait été forcé d'abandonner. Sans doute quelques-uns des hommes ainsi armés se tournèrent contre les Français; mais les armes qu'avaient reçues la plupart ne furent pas du moins enlevées par l'ennemi. Par une résolution singulière, le général Colli, officier habile, qui, du service du roi de Sardaigne, avait passé à celui de l'Autriche et ensuite du Pape, demanda à entrer dans les rangs français; Moreau la reçut avec une confiance que la conduite de cet officier justifia complètement.

La citadelle de Turin fut mise en état de défense et reçut une garnison de 3,400 hommes, sous les ordres du général Fiorella. Des mesures furent prises pour contenir les partis qui cherchaient à intercepter les secours attendus de la France et de la Suisse, et pour faciliter la réunion des armées de Naples et d'Italie. Dans cette dernière vue, Pérignon, commandant les troupes stationnées en Ligurie, eut ordre d'occuper les débouchés de l'Apennin, vers le Piémont. Gauthier, en Toscane, dut s'entendre avec Montrichard, chargé de garder les défilés qui conduisent dans le Modénais et le Ferrarais; Macdonald fut invité à diriger sa marche par Bologne, afin de conserver les parcs d'artillerie, qui auraient couru de grands risques si la réunion des deux armées avait dû s'opérer par la rivière de Gênes, où il n'y avait alors qu'un mauvais chemin de Sarzane à Rapalo.

Camp d'Alexandrie.—Après avoir pris ces diverses mesures, le général français quitta Turin, le 7, et concentra le reste de son armée entre le Pô et le Tanaro; la droite à Alexandrie, la gauche à Valence.

Cette position, de trois lieues d'étendue, était la meilleure que Moreau pût prendre avec des forces si disproportionnées. La forte citadelle d'Alexandrie offrait un excellent point d'appui à toutes les manœuvres. La rive droite du Pô, en remontant vers Turin, est plus élevée que la rive gauche qu'elle découvre, et des hauteurs de San-Salvator, on peut, en une seule marche, se porter à volonté sur le Pô, le Tanaro ou la Bormida. De là enfin l'armée française commandait les routes d'Asti à Turin et Coni, et celles d'Acqui sur Niza et Savone.

Souvarow, comme on l'a vu par la marche imprimée à ses colonnes, était loin d'avoir suivi Moreau avec la rapidité que semblait exiger l'état relatif des deux partis. —Wukassowich remonta la gauche du Pô jusqu'à Turin, pour inquiéter Grenier.— Souvarow se dirigea avec les divisions Frœlich et Zoph sur l'espèce de camp retranché occupé par Moreau; il s'était auparavant emparé de Bobbio, sur la route de Plaisance à Gênes, pour être à portée, en occupant les défilés de l'Apennin, d'empêcher la réunion des armées de Naples et d'Italie.

Prise de Peschiera, de Pizzighetone, etc. — Le mouvement que Souvarow opérait en avant ne l'empêchait pas de presser le siége des places restées sur les derrières de l'armée austro-russe.— Peschiera, bloquée du côté de terre par Kray et sur le lac de Garda par la flottille autrichienne, était battue en brèche, depuis le 4 mai, et tout était disposé, le 7, pour un assaut, quand le chef de brigade Coutheaux, commandant la place, consentit à capituler à condition que la garnison, forte de 1,000 hommes, serait libre de rentrer en France, sauf à ne pas servir pendant six mois; condition qui lui fut accordée. L'ennemi trouva dans Peschiera plus de cent bouches à feu, un bel équipage de pont et dix-neuf chaloupes canonnières. La flottille servit à resserrer le blocus de Mantoue, et l'artillerie renforça les batteries armées contre cette place.

Pizzighetone capitula aussi, le jour même de la capitulation de Peschiera. La tranchée avait été ouverte le 3 mai, et le commandant se refusait encore à capituler, après une attaque soutenue pendant quatre jours, lorsqu'il y fut contraint par l'explosion d'un magasin à poudre. La place se rendit aux mêmes conditions que Peschiera. Pizzighetone livra à l'ennemi des magasins si considérables que 30,000 hommes pouvaient en être alimentés pendant deux mois. — Les places de Mantoue, d'Ancône, de Bologne, d'Urbin, de Ravenne, et quelques autres moins vivement pressées ou mieux défendues, continuèrent à se défendre.

Arrivée du prince Constantin. — Un des fils de Paul Ier, le prince Constantin, vint à cette époque faire ses premières armes en Italie, à l'armée de Souvarow. Ce général avait alors son quartier général à Pavie; malgré sa brusquerie habituelle, il adressa au jeune élève que lui envoyait son empereur, avec recommandation de ne pas le traiter plus délicatement qu'un autre de ses officiers, une allocution militaire aussi neuve qu'agréablement tournée : «Prince, lui dit-il, les dangers que va courir votre altesse m'ordonnent de vaincre. Il me serait impossible de vous survivre, s'il vous arrivait quelque malheur dans la carrière périlleuse que vous allez parcourir.» On croira aisément

que la présence du fils de Paul redoubla l'enthousiasme dont l'armée russe était animée. — L'arrivée du prince Constantin fut, pour Souvarow, un motif de plus d'agir promptement et avec vigueur contre Moreau.

Prise de la ville de Tortone. — Mouvements des Austro-Russes sur le Pô. — Wukassowich, dont nous avons fait connaître les mouvements, s'était emparé des débouchés des Alpes et des passages du Pô en face de Casale et de Ponte-Stura. Souvarow manœuvrait pendant ce temps pour forcer Moreau dans sa position derrière le Pô et le Tanaro. — Du côté des Français, Grenier, établi entre Alexandrie et Casale, gardait les bords du Pô, depuis l'embouchure du Tanaro jusqu'à Verrua. Victor était entre Alexandrie et la Bormida. Pérignon occupait les débouchés sur Gênes. Les passages des Alpes à Ceva, Coni, Fenestrelles et Suze, étaient défendus par les garnisons de ces différents postes.

Le généralissime des Coalisés donna l'ordre de commencer le mouvement offensif. L'avant-garde du corps dirigé sur Alexandrie dut se porter sur Tortone. Le prince Bagration, qui la commandait, arrivé à Voghera, y apprit que les Français avaient fait, pour défendre cette place, d'assez grands préparatifs. Souvarow s'avança alors avec le gros de son corps. Après un blocus de quatre jours, le marquis de Chasteler fit sauter, le 10 mai, les portes de Tortone et s'empara de la ville, rejetant la garnison dans la citadelle, dont il commença aussitôt le siége. Le quartier général de Souvarow se hâta un peu trop de s'établir dans Tortone. Il y resta bloqué deux jours entiers par le feu de la citadelle, et n'en sortit le troisième jour que homme à homme, tant la fusillade des Républicains était meurtrière. Les principales forces alliées, auxquelles, après la prise de Pizzighetone, se joignit la division Kaim, passèrent la Scrivia, le 11 mai, et allèrent camper à Torre-di-Garofoldo. — La division Karaczkay fut aussitôt détachée pour s'emparer de Gavi de Seravalle et de Novi. — La seconde colonne du corps auxiliaire russe, de 6,000 fantassins et 1,000 chevaux, commandées par le général Forster, rejoignit à cette époque l'armée coalisée. — Cependant Wukassowich vint se poster vis-à-vis Casale, et le corps russe de droite s'établit à Lomello avec un équipage de pont. — Moreau ne se laissa pas prendre à ces démonstrations, et de Valence, où il avait réuni ce qu'il avait pu des divisions Grenier et Victor, il observa les mouvements de l'ennemi et jugea que le passage du Pô devait probablement s'effectuer sur sa gauche.

Passage du Pô par Rosemberg. — Combat de Mugarone. — On ignore quelles étaient au juste les dispositions adoptées par Souvarow, celles qui furent exécutées indiquent peu de tact de la guerre. Aussi les partisans du généralissime russe se sont-ils attachés à rejeter sur un de ses lieutenants, le blâme de l'opération que nous allons rapporter.

Pendant que Wukassowich canonnait Casale, Rosemberg, pour attaquer Valence, se disposa à franchir le Pô avec son corps seul en présence de toute l'armée française; effort, tellement maladroit, que pour mieux disculper Souvarow d'en avoir eu la pensée, un de ses plus chauds partisans, homme d'ailleurs du meilleur sens, mais également favorable à Moreau, le général Jomini, suppose que celui-ci avait d'abord jugé inexécutable l'opération qui fut tentée, assertion dont l'habile historien des guerres de la Révolution tire cette conséquence, qu'il est impossible que l'opération exécutée par Rosemberg, et à laquelle prit part le prince Constantin lui-même, ait été ordonnée par le général russe. C'est supposer en défaut l'habileté d'un grand capitaine pour justifier l'erreur d'un autre. Il paraît, au contraire, d'après la plupart des historiens, que Moreau ne se trompa pas un instant sur l'intention de l'ennemi, qui était de faire effort sur sa gauche pour franchir le Pô dans cette direction, et loin d'avoir, comme on l'a dit, détaché Victor sur Alexandrie, il resta à Valence avec la division de ce général et celle de Grenier, pour y attendre la manœuvre de Rosemberg.

Voici comment les faits se passèrent : Rosemberg, pour forcer le passage du fleuve à Bassignano, résolut d'effectuer les premiers débarquements dans une grande île, en face de Mugarone; le Pô est en effet parsemé d'îles en cet endroit, mais le sol vaseux de ces îles ne permet pas de s'y établir; à ce genre de difficulté il faut ajouter l'exhaussement de la rive droite du fleuve, qui, depuis le Tanaro jusqu'au-delà de Valence, domine la rive opposée, basse, marécageuse et praticable seulement sur des digues. Ce lieu serait pourtant celui que, privé d'aucun ordre, Rosemberg aurait choisi pour forcer le passage avec sa seule division. Ce général, parvenu dans l'île dont nous avons parlé, espérait, dit-on, franchir un gué qui la séparait de la rive droite en cachant son mouvement à la faveur des buissons et des arbres dont cette île était couverte sur ce point.

Trois bataillons de grenadiers, deux compagnies de chasseurs et de l'artillerie, furent en effet déposés sur cette île par le général Tschoubarow dans la nuit du 11 au 12, et sans être inquiétés par les Français. Rosemberg, pendant ce temps, abordait à Borgo-Franco avec un bataillon que soutenait la brigade Dalheim. Cette première colonne, arrivée sans obstacle sur la rive droite, enhardit par son exemple les Cosaques, qui franchirent le fleuve à la nage, et furent immédiatement suivis des troupes déposées dans l'île; celles-ci passèrent à gué, et avec de l'eau jusqu'à la ceinture seulement, l'étroit espace qui les séparait de la rive droite.

Moreau, jugeant parfaitement l'imprudence d'une telle opération, avait donné d'avance aux avant-postes un ordre qui fut ponctuellement exécuté, et qui avait pour but de laisser s'engager complétement la division Rosemberg. Les troupes françaises devaient se retirer sur la route d'Alexandrie, à Valence, par Pezetti. En effet elles se portèrent derrière une ravine, la gauche appuyée au village de San-Antonio qui était garni d'artillerie. Victor se dirigeait rapidement par les hauteurs vers le point du passage, afin d'intercepter toute retraite à l'ennemi. La division Grenier exécuta un changement de front pour être plus à portée d'écraser les Russes, sur lesquels la brigade Quesnel se porta en suivant la plaine

entre les montagnes et le Pô. L'ennemi, commençant à entrevoir tout le danger de sa position, se disposa néanmoins à bien recevoir les Français et à réparer, par l'énergie de sa résistance, toute l'imprudence de sa manœuvre. L'affaire ne s'engagea qu'à une heure après midi. Le principal effort des Russes se porta sur la hauteur de Pezetti, qu'ils enlevèrent d'abord; mais sur ces entrefaites, Moreau arrivant avec le chef de brigade Gardanne et le 9e de chasseurs, déposta Rosemberg du village et d'une mazure où un fort détachement s'était retranché.

Les bataillons de Victor filaient pendant ce temps par la droite, pour déborder par les hauteurs le flanc gauche des Russes qui, se voyant sur le point d'être enveloppés, se formèrent en carrés. Cette manœuvre resta sans succès, et on les rejeta sur Bassignano, où ils furent encore battus et contraints de regagner l'île la plus voisine, pressés par Gardanne qui, à son tour, en les poursuivant, passa à gué un bras du Pô. Cette nouvelle position fut loin de les mettre à l'abri de toute atteinte; ils ne purent s'y couvrir et restèrent jusqu'au soir exposés à un feu de mitraille qui les eût totalement écrasés s'il eût été plus vif. La corde du pont volant s'était rompue, et ils n'avaient pas de bateaux pour repasser sur la rive gauche. Le général Tschoubarow fut tué dans cette affaire, où les Russes perdirent leurs bagages, quatre pièces de canon et 1,500 hommes dont 700 prisonniers. — Les divisions Forster et Frœlich avaient été inutilement envoyées au secours de Rosemberg.—Karackzay fut aussi vainement dirigé sur Marengo pour y faire une diversion. — Rosemberg réussit le 14 à rentrer dans le camp de Garofoldo. —Victor et Grenier restèrent pendant la journée du 13 et du 14 en arrière de Bassignano.

Insurrection du Piémont. — Cependant autour des Français tout le pays entrait en insurrection à l'approche des Austro-Russes. La moitié du Piémont et la Toscane étaient soulevés, et l'armée courait risque chaque jour de perdre ses communications avec la France, malgré l'activité des deux colonnes mobiles des adjudants généraux Seras et Fressynet, chargés de les couvrir. Les habitants de Cherasco, de Mondovi et d'Oneille avaient fait mettre bas les armes à un bataillon français qui rejoignait l'armée. Le grand parc de Moreau, à Asti, faillit être enlevé par un attroupement d'insurgés.

Combat de Marengo. — Le village de Marengo, qui devait, l'année suivante, acquérir une si grande célébrité, fut alors le théâtre d'un choc assez rude entre les deux partis. Moreau, craignant que l'ennemi ne se concentrât entre la Scrivia et la Bormida pour une attaque décisive, fit jeter un pont de bateaux sur la Bormida, près d'Alexandrie, dans la nuit du 15 au 16, et passant lui-même la rivière avec une colonne de 7000 hommes, débusqua les avant-postes autrichiens de Marengo et les rejeta jusque dans la plaine de San-Giuliano, en leur faisant 300 prisonniers.

Le général autrichien Lusignan, voyant les Français sur le point d'attaquer San-Giuliano, déploya sa division en avant de ce village. Elle allait être forcée quand le prince Bagration, qu'un ordre fortuit du généralissime envoyait de Novi à Cambio pour y passer le Pô, parut sur le champ de bataille avec cinq bataillons et quelques centaines de Cosaques. Le prince se mit en devoir d'appuyer Lusignan, et bientôt douze bataillons et six escadrons ennemis, soutenus de trente pièces de canon, assaillirent Moreau. L'action s'engagea sérieusement. Le général Colli, qui avait remplacé, dans le commandement d'une brigade républicaine, Quesnel, blessé à Mugarone, fit d'abord plier les Russes à la gauche, et fut bientôt repoussé lui-même par une charge vigoureuse de Bagration. Le succès resta balancé au centre. La droite ennemie commençait à fléchir lorsque Kaim vint l'appuyer. De nouvelles colonnes austro-russes arrivaient sur tous les points. Moreau se décida à la retraite qui, malgré le feu violent de l'artillerie ennemie, s'exécuta en bon ordre, par échiquier, sur Marengo, en longeant le marais qui va de Castel-Ceriolo à l'Osteria-Nova. Le défilé de Marengo fut ainsi traversé assez heureusement. Un bataillon, occupant la tête de pont, assura le passage de la Bormida. Cette reconnaissance mit environ 4 à 500 hommes hors de combat du côté des Français.

Retraite de Moreau sur Turin et Coni. — Dans le même temps et par suite d'un plan tout opposé, Souvarow, quittant son camp de San Giuliano, avait passé le Pô (près de Casa-Tinea) et se portait sur la Sesia. Les mouvements qui venaient de s'opérer autour de l'armée française ne permettaient plus à Moreau de se maintenir sans danger dans sa position entre Alexandrie et Valence. Il était enveloppé d'insurgés, et Wukassowich menaçait de passer le Pô entre Casale et Turin, mouvement que Rosemberg, campé à Lomello, eût appuyé. Il songea donc à se retirer; mais dans une retraite excentrique sur l'Apennin, les corps intermédiaires entre lui et Macdonald se seraient trouvés fort aventurés, si Souvarow se décidait à se porter sur Gênes ou la Toscane. Il détacha Victor avec dix bataillons et quatre escadrons pour renforcer Pérignon. Puis, avec les 8000 hommes qui lui restaient, il résolut de se retirer sur Turin, puis à Coni, pour y attendre les secours qu'on lui annonçait de France par le col de Tende. Il espérait, dans le mouvement, se faire suivre de Souvarow et l'écarter ainsi de Macdonald. Les colonnes françaises se mirent en marche le 17 mai, au moment où le général russe se dirigeait vers la Sesia; Victor marcha sur la rivière de Gênes, passant par Acqui, Spigno et Digo, village où les insurgés tentèrent de l'arrêter, et qu'il incendia. Il se lia, le 19, avec Pérignon, qui occupait les débouchés du côté de Plaisance, et le col de la Bochetta.

Le commandant de Ceva avait indignement abandonné cette place à l'ennemi; Moreau apprit cette fâcheuse nouvelle le 18, à Asti, où il arriva avec la division Grenier, diminuée de 3000 hommes laissés dans Alexandrie sous les ordres de Gardanne. La prise de Ceva enlevait à l'armée le seul débouché qu'elle eût sur la rivière de Gênes. Moreau sans hésiter ordonna au général Garreau, appuyé par l'adjudant général Seras,

piémontais de naissance, de forcer de marche avec quatre bataillons et de reprendre Ceva. Une crue d'eau empêcha le détachement de passer le Tanaro et le força d'en remonter la rive gauche.

A la même époque, Mondovi fut enlevé par des insurgés qui repoussèrent une colonne sortie de Coni pour reprendre ce poste. Sans se laisser abattre par ces contretemps, Moreau campa entre Poirino et Villa-Nova, et fit filer en France, par le col de Fenestrelles, et sous l'escorte de l'adjudant général Drouot, qui eut ordre de revenir aussitôt sa mission achevée, tous les gros bagages et l'artillerie qui gênaient la marche de l'armée.

Valence et Casale, démantelées, avaient été abandonnées par les Français; le général russe Schweikowsky, chargé d'occuper la première de ces places, se dirigea sur Alexandrie, y entra le 21 mai, et commença aussitôt le siége de la citadelle.

Combats de Tavernè et de Bizonico. — Cependant les brigades Rohan et Strauch cantonnées entre les lacs Como et Lugano avaient été battues, le 13 mai, à Taverne, par la division du général Lecourbe, formant l'extrême droite de l'armée d'Helvétie. — Souvarow ignorant la force de Lecourbe, s'inquiéta de l'apparition à Lugano de ce général, qu'il craignit de voir déboucher sur son flanc. Hohenzollern, occupé au siége du château de Milan, qui fut momentanément converti en blocus, eut ordre d'aller avec la moitié de ses troupes renforcer les brigades qui venaient d'éprouver un échec, et les rejoignit le 17 près de Ponte-Tressa, après une marche forcée de 16 heures.

Déjà, par suite des succès de l'Archiduc dans le pays des Grisons, Lecourbe, inquiet sur son unique ligne de retraite du Saint-Gothard, avait volé sur ce point, laissant à la brigade Loison le soin de garder les avenues du mont Cenere. Cette brigade isolée, attaquée le 18 à Taverne et Bizonico par des forces bien supérieures, obtint d'abord quelque succès; mais elle ne tarda pas à être battue à son tour et rejetée au-delà du Cenere, sur Bellinzona, avec perte de 4 à 500 hommes. — Hohenzollern, après avoir renforcé Rohan de quelques troupes, et l'avoir établi dans une excellente position, entre les lacs Celano et Majeur, revint à Milan.

Capitulation de Ferrare. — Souvarow, qui pensait, assez mal à propos, que la réduction des places fortes laissées en arrière était indispensable à la conquête de l'Italie et même plus importante que la destruction de l'armée de Moreau, pressait vivement les différents siéges, afin de pouvoir ensuite réunir ses forces et marcher contre Macdonald. — Ferrare, d'abord investie par les insurgés, le fut ensuite par Klénau. Les vivres manquaient dans la place, et ce général y pénétra avec 2,000 Autrichiens, par suite d'une capitulation qui en défendit l'entrée aux insurgés. Le commandant français, résolu de tenir aussi long-temps que possible, se réfugia dans le fort, mais après un bombardement de deux jours, il consentit à capituler, ce qu'il fit aux conditions obtenues par les garnisons de Peschiera et de Pizzighetone. Ferrare renfermait 90 bouches à feu et des magasins considérables, qui devinrent la proie de l'ennemi.

Prise du château de Milan. — Le siége du château de Milan, un instant suspendu par le départ de Hohenzollern pour Lugano, fut à son retour repris avec plus d'activité. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 20 au 21, et 60 pièces de gros calibre battirent la place le 23. Le général Béchant, qui la commandait, se hâta de capituler; sa garnison, de 2,000 hommes, sortit avec les honneurs de la guerre et rentra librement en France, sous la condition de ne pas servir pendant un an. — Une partie de l'artillerie fut dirigée contre la citadelle de Tortone, dont on avait résolu le siége, et la division qui assiégeait Mantoue fut renforcée du corps de Hohenzollern.

Opérations de l'ennemi dans le Bolonais. — Une flottille impériale, commandée par le Vénitien Quirini, attendait à Goro et à Primaro que Klénau lui ouvrît l'embouchure du Pô; déjà elle avait fait dans l'Adriatique quelques prises peu importantes. Aussitôt que le général Autrichien fut maître de la citadelle de Ferrare, il fit embarquer à Chioggia, sur une division de chaloupes canonnières, un bataillon qu'il chargea de surprendre Ravennes, ce qui eut lieu le 26 mai. En même temps, il pressait dans le Bolonais la reddition du fort d'Urbin, et la flottille opérait une diversion à Torre-della-Sanita. Quirini cingla de Ravennes vers le Cesenatico, que les Esclavons occupèrent le 30 mai. Les garnisons cisalpines qui devaient défendre Césène et Rimini ne firent aucune résistance.

Défection de Lahoz. — Les généraux Lahoz et Pino, qui commandaient à Pezaro deux brigades de soldats Cisalpins, auraient pu, surtout le premier, qui était gouverneur de la place, s'opposer à ces opérations des troupes impériales; mais Lahoz, que l'ambition seule, sous le voile du patriotisme, avait poussé dans les rangs français, méditait une défection au moment où cette ambition semblait ne pouvoir plus trouver d'aliment dans une cause qui cessait d'être victorieuse. — Montrichard, gouverneur du Bolonais, eut quelque soupçon de ce qu'il projetait et le suspendit de ses fonctions; Lahoz craignit d'être arrêté et décampa tout à coup pour aller rejoindre les insurgés à Fossombrone. Ce traître n'était pas sans moyens militaires. Il fit sa paix avec l'Autriche, et pour faire oublier son dévouement passé à la cause républicaine, manifesta une haine furieuse contre les opinions qu'il professait naguère avec enthousiasme. Il arma d'abord aux dépens des provinces un corps de près de 4,000 hommes dont 400 cavaliers, et s'établit à Fermo, qu'il fit retrancher, et qui devint le point central de ses opérations. Il observait de là la garnison d'Ancône et se liait avec les insurgés des Abruzzes et la croisière turco-russe. Il força Macerata et Tolentino à se déclarer contre les Français, et obligea le général Monnier, qui commandait à Ancône, de détacher à sa poursuite le général Lucotte avec une partie de la garnison de cette place, vivement pressée par

les Turcs et par les Russes de l'escadre. — Pino, d'abord soupçonné à cause de son amitié pour Lahoz, offrit à Monnier ses services, qui furent acceptés, et contribua bravement et loyalement à la défense d'Ancône. — A cette époque, Lugo et Forli furent aussi occupés par l'ennemi, et Klénau battit une colonne mobile française, qu'il rejeta jusque sous Bologne.

Occupation de Turin par les Austro-Russes. — Difficultés politiques. — Souvarow, sachant que Turin renfermait un dépôt immense de provisions et d'armes de toute espèce qui devaient rendre plus facile le siége des places fortes, se décida, autant pour s'en emparer que pour achever la révolution et la conquête du Piémont, à se porter sur cette capitale. — La division Schweikowski passa le Pô à Cambio, le 17, sur un pont de bateaux, et alla prendre position derrière la Sesia. Forster, ainsi que les divisions Kaim, Frœlich et Zoph, passèrent le même fleuve à Ca-di-Tisma, route qui permettait de soutenir les troupes chargées de l'attaque du Saint-Gothard et du Valais.

Par ce mouvement, Souvarow s'éloignait de Macdonald, à la rencontre duquel ses instructions, non moins que toutes les règles d'une bonne stratégie, lui prescrivaient de se porter; mais Macdonald étant encore éloigné, il espérait, avant d'être obligé d'en venir aux mains avec l'armée de Naples, avoir le temps de déloger Moreau de l'Apennin, si même la marche sur Turin ne décidait pas ce général à regagner le col de Tende.

Wukassowich, qui avait quitté Casale le 21, précédait le corps de bataille. L'armée austro-russe, retardée par le passage des rivières et la masse d'équipages qu'elle traînait avec elle, n'arriva que le 27 mai devant Turin.

Wukassowich, depuis deux jours, se trouvait sur la hauteur des Capucins; il avait reçu par des députés piémontais un plan de la ville et la proposition de l'attaquer de concert avec les habitants. Turin ne renfermait que 500 hommes, chargés par Fiorella de protéger l'évacuation des magasins dans la citadelle. Après avoir inutilement sommé la ville, Wukassowich envoya des obus qui mirent le feu à quelques maisons. Cet incident fournit aux habitants le prétexte de s'opposer à une plus longue défense. Souvarow venait d'arriver, et une batterie de seize canons de gros calibre avait été braquée sur Turin. Les bourgeois armés, qui gardaient les postes du Pô et du Palais, profitèrent du désordre causé par l'incendie pour introduire les Austro-Russes dans la place. Les 500 Français laissés par Fiorella n'eurent que le temps de gagner la citadelle. La populace massacra même les traînards. Kaim occupa la ville, Bagration les debors de la citadelle; Zoph et Frœlich formèrent un camp d'observation sur la route de Turin à Pignerol. On s'occupa aussitôt du siége de la citadelle; Kaim en fut chargé; mais Fiorella répondit par un feu si vif au feu des batteries élevées dans Turin même, que Souvarow se vit forcé de l'inviter à cesser, en prenant l'engagement de ne plus l'attaquer par la ville. — L'armée coalisée trouva dans Turin trois cent dix-huit pièces d'artillerie, soixante mille fusils, et une immense quantité de munitions. — Aussitôt après son entrée, Souvarow établit un gouvernement provisoire et ordonna une levée de 10,000 hommes de milice. En même temps, il poussa des détachements dans les vallées de Lucerne, de Suze, de Maurienne et d'Aoste.

« L'intention du maréchal russe était, dit Jomini, de pousser vivement les Républicains; mais contrarié par le Conseil aulique, dont émanaient tous les ordres généraux, il eut le déplaisir de se voir arrêté au milieu de ses succès et d'être obligé d'attendre la prise des places qui tenaient encore sur les derrières, avant d'entreprendre de chasser les Français de leur dernier refuge. Pour faire diversion à ses ennuis, il chercha à réorganiser l'armée piémontaise. A cet effet, des proclamations portant l'empreinte de son caractère furent répandues avec profusion dans le pays. Toutefois elles ne produisirent qu'une partie de ce qu'il en attendait, car quelques milliers de Piémontais seulement vinrent se ranger sous ses drapeaux. — S'il faut en croire des versions contemporaines, c'est de l'occupation de Turin que date la mésintelligence qui éclata plus tard dans les troupes alliées. On assure que les Autrichiens manifestèrent l'intention d'y planter l'aigle impériale, mais que Souvarow s'y opposa fortement et déclara qu'il en prenait possession au nom du roi de Sardaigne. Il n'est guère probable que le cabinet de Vienne ait voulu s'emparer ainsi de cette capitale, sans s'expliquer préalablement avec les autres puissances, et nous adopterions plutôt l'idée que Souvarow, plein de franchise, avait invité le Roi à revenir dans ses États; mais que Thugut s'y était opposé, afin d'attendre ce qui serait statué à la paix sur la sort de ce pays. Si cette anecdote est vraie, elle prouve que le plan qui attira tant de désastres à la Coalition fut dicté par l'Autriche, dans le dessein de se débarrasser du Maréchal, dont l'inflexibilité contrariait ses vues ambitieuses sur l'Italie. »

Reprise de Mondovi. — Tentative sur Ceva. — Retraite sur Loano. — Moreau attendait à Savigliano le résultat des efforts du général Garreau, chargé de reprendre Ceva et Mondovi. Cette dernière place fut emportée par Garreau, qui avait rallié à Coni les colonnes mobiles de Seras et de Freyssinet; mais craignant pour ses communications, et informé que l'ennemi avait eu le temps de jeter une garnison dans Ceva, Garreau évacua Mondovi et rétrograda sur Coni. Moreau marcha lui-même sur ce dernier poste, ne laissant qu'une brigade entre la Maira et la Stura et poussant en avant Grouchy, pour reprendre Mondovi. Ce général, réunissant sa colonne à celle de Garreau, vint à bout de réoccuper cette ville; mais tous ses efforts échouèrent contre Ceva. Il fallut se résigner à bloquer la place, qui fut investie par 2,700 hommes aux ordres du général Quesnel.

Tandis que la position de l'armée d'Italie devenait ainsi de plus en plus critique, les forces austro-russes s'augmentaient dans une grande proportion. Ce fut vers cette époque (30 mai) que l'aile gauche de l'Archiduc commandée par Bellegarde, et forte de 18 bataillons et de 4,000 chevaux, vint renforcer Souvarow, en Italie. Haddick, avec une division, resta à Domo-

d'Ossola, prêt à rejoindre l'armée d'Italie ou à remonter en Suisse, suivant les circonstances.

Cependant Moreau ne pouvait pas se replier par le col de Tende, ç'aurait été trop s'isoler de Victor et perdre l'espoir de se réunir à Macdonald. Une reconnaissance dans la direction de Garessio le décida, pour sauver son artillerie de campagne, à se frayer, par le col Saint-Bernard, une route qui fut ouverte en trois jours, par 2,000 travailleurs, sous la direction de l'adjudant général Guilleminot. Dès que ce chemin fut praticable pour l'artillerie, Quesnel leva le blocus de Ceva et s'établit à Murialto, afin de couvrir le point de passage. Coni fut abandonné à ses propres forces. Le général Musnier y commandait une garnison de 3,000 hommes. Une partie de la division Grenier resta en arrière-garde près de Mondovi. La droite fut placée en échelons dans la vallée du Tanaro, et l'armée, avec ce qui lui restait d'équipages et d'artillerie, fila lentement par la nouvelle route. — Le 6 juin, tous les convois étaient arrivés heureusement à Loano. La cavalerie était descendue sur Finale et Savone.

La division Laboissière appuya sur Gênes, où se trouvait déjà celle de Lapoype. Victor gardait le débouché de Pontremoli, sur l'extrême frontière de la Toscane et de l'État de Gênes, et entre les vallées du Taro et de la Magra. Le débouché qu'on venait d'ouvrir fut couvert par l'infanterie de Grenier. — Cerisola, Bardinetto et Carpi, furent occupés par la brigade Partouneaux, qui se liait par sa droite avec Quesnel placé à Altare et à Mallere. Campana s'établit à San-Giacomo-del-Segno, et Garreau à Cadibone, à Torre et à Madona-di-Savone.

Insurrection dans les Abruzzes et en Toscane. — La presqu'île napolitaine, que les troupes de Macdonald n'avaient pas pu comprimer entièrement, se trouvait à cette époque dans un état général d'insurrection, et de Rome à Naples, toutes les routes étaient infestées d'insurgés réunis aux brigands des montagnes. Il n'y avait de sûreté et de calme que là on les Français se trouvaient en forces.

Les paysans de Lucques en Toscane s'étaient aussi insurgés dès les premiers jours de mai, et avaient arboré le drapeau impérial sur le château de Via-Reggio après s'être emparés du fort de Pietra-Santa. Ils menaçaient même de se porter sur Florence. Les habitants d'Arezzo s'étaient aussi soulevés et se hâtaient de relever les murs de leur ville, afin de barrer la route à Macdonald.

Prise de Pignerol et de Suze. — *Réflexions.* — L'ennemi poussait avec vigueur le siége des citadelles de Tortone, d'Alexandrie et de Turin. Pendant que la conquête de l'Italie occupait toute l'attention de l'Autriche et l'éloignait du but de la Coalition, Souvarow, arrêté à Turin, jetait l'alarme sur l'ancienne frontière de France, menaçant de passer les Alpes et de tourner, par la Savoie, la dernière ligne de défense de la Suisse. Seckendorf s'était porté avec un petit corps sur Montenotte; Wukassowich, vers Mondovi et Ceva; Frœlich, en face de Coni, et Lusignan sur Fenestrelles.

Un détachement russe avait marché sur Pignerol, dont les habitants avaient pris les armes pour les Français. Cette place, à moitié démantelée, se rendit dès que l'ennemi eut franchi les barricades et poussé des partis dans la vallée du Chisson.

Suze, privé du fort de La Dunette, rasé en 1796, fut enlevé par le prince Bagration. Fenestrelles fut bloqué par Lusignan.

La retraite de Moreau sur l'Apennin livrait en quelque sorte toute l'Italie aux Austro-Russes, et Souvarow avait enlevé cette conquête aux Français avec plus de rapidité que Bonaparte ne l'avait faite. Que cette rapidité ne soit pas, toutefois, un motif de comparaison entre ces deux généraux. En 1796 et en 1799, il n'y a pas de proportions entre les moyens employés et les résultats obtenus par chacun de ces généraux. Souvarow, dans la conquête de l'Italie, ne dut rien à la hardiesse ou à la profondeur de ses combinaisons. Il n'obtint partout que les résultats du choc d'une force brutale et supérieure, lancée sans art, contre une autre beaucoup plus faible.—Avec 30,000 hommes, Bonaparte en vainquit 80,000; pour en vaincre seulement 30,000, Souvarow avait sous ses ordres 80,000 combattants.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

27 avril. Bataille de Cassano.
28 — Capitulation de Serrurier à Verderio.
29 — Entrée de Souvarow à Milan.
7 mai. Prise de Peschiera et de Pizzighetone par les Austro-Russes.
10 — Prise de la ville de Tortone.
12 avril. Combat de Mugarone.
16 — Combat de Marengo.
18 — Combats de Taverne et de Bizonico.
22 — Capitulation de Ferrare.
24 — Reddition du château de Milan.
27 — Entrée de Souvarow à Turin.
6 juin. — Prise de Pignerol et de Suze.
— — Retraite de l'armée d'Italie sur Loano.

ÉVACUATION DE NAPLES. — BATAILLE DE LA TREBBIA.

SOMMAIRE.

État des affaires à Naples. — Insurrection. — Expéditions en Pouille et en Calabre. — Retraite de Macdonald sur Florence. — Projets d'opérations combinées avec Moreau. — Combat de Pontremoli. — Attaque et combat de Modène. — Mouvements de Souvarow. — Bataille de la Trebbia. — Retraite de l'armée française. — Combat de San-Giorgio. — Reprise de Parme et de Reggio. — Combat de Sassuolo. — Opérations de Moreau. — Lapoype à Bobbio. — Déblocus de Tortone. — Bataille de Cassina-Grossa. — Retour de Moreau dans l'État de Gênes. — Réunion des armées de Naples et d'Italie. — Révolution du 30 prairial. — Jugements sur Macdonald, Moreau et Souvarow. — Prise de la citadelle de Turin.

ARMÉES RÉPUBLICAINES.

Armée de Naples. — *Général.* MACDONALD.
Armée d'Italie. — — MOREAU.

ARMÉE AUSTRO-RUSSE.

Généralissime. — SOUVAROW.
Lieutenants du Généralissime. — BELLEGARDE. — KRAY. — CHASTELER, etc.

État des affaires à Naples. — Insurrection. — Nous avons dit comment le général Macdonald avait remplacé, à l'armée de Naples, Championnet, arrêté par ordre du gouvernement français, pour s'être opposé aux concussions des commissaires des Directoires. Nous avons fait connaître les premiers actes de la République parthénopéenne et les dispositions du peuple de Naples. Nul peuple n'était moins préparé à la liberté qu'on voulait lui imposer. Le régime républicain contrariait également ses préjugés et ses habitudes. Les fautes nombreuses que commit à son début le nouveau gouvernement napolitain, augmentèrent le mécontentement populaire et facilitèrent les menées hostiles des nombreux agents anglais et royalistes qui inondaient les provinces.

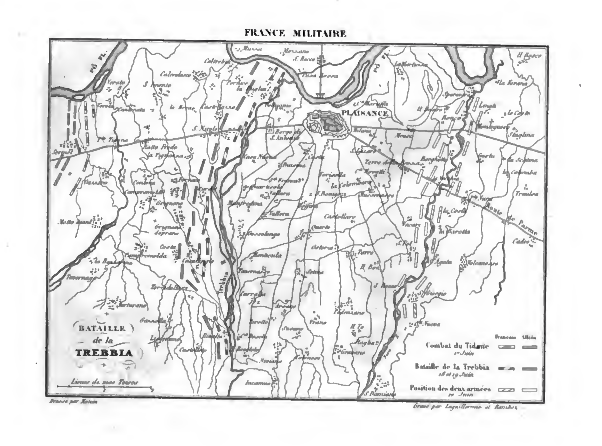
La Calabre et la Pouille donnèrent le signal de l'insurrection. — Un cardinal, Ruffo, fut le boute-en-train et le chef du mouvement contre-révolutionnaire dans la première de ces provinces. Il rassembla d'abord autour de lui 3 à 4,000 aventuriers, auxquels se réunirent successivement des forçats, dont le Roi, avant son départ, avait fait briser la chaîne, des *armigeri* des barons, espèce de gardes féodales que la République avait forcé leurs maîtres de licencier, et surtout une foule de montagnards fanatisés. Avec cette troupe qui monta bientôt à 15 ou 18,000 hommes, Ruffo s'empara d'abord de Monteleone, ville riche de la Calabre Ultérieure; mais ne pouvant entretenir une bande aussi considérable, il la dispersa et ne garda auprès de lui que 3,000 hommes, choisis parmi les plus compromis, les plus déterminés et les plus fanatiques.

Expéditions en Pouille et en Calabre. — L'intervention des Français devenait nécessaire pour comprimer l'insurrection; elle fut réclamée par le gouvernement de la République parthénopéenne. Dubesme, avec douze faibles bataillons et dix-huit escadrons, outre la légion napolitaine de Caraffa, partit le 19 février d'Avelino et de Bénévent, et arriva trois jours après à Foggia, capitale de la Pouille, où il établit son quartier général. Une colonne mobile de Napolitains se porta en Calabre par la route directe de Naples à Cozenza. — Dubesme maintint ses troupes dans la plus stricte discipline et déploya une grande sévérité à l'égard des fauteurs de la révolte. Il usa toutefois d'une sage politique, en faisant servir à ses vues l'influence du clergé dont il flatta habilement les intérêts et la vanité. Troja, Lucera, Baretta, Manfredonia et Bovino, le reçurent en libérateur.

D'un autre côté, le général Forest se portait devant San-Severo, où il fut rejoint, le 25 février, par le général Broussier. Il y entra le 26, après un rude combat à la suite duquel les insurgés, qui avaient pris le titre d'*Armée coalisée de la Pouille*, furent obligés de se réfugier à Andria. Forest débloqua ensuite Bari, investi depuis six semaines. Conversano fut également débloqué. Les insurgés, sur ces divers points, étaient commandés par deux aventuriers corses Bocca-Ciampa et Cesare, qui groupaient autour d'eux les révoltés de la Basilicate. Partout où ils osèrent attendre les Français, dans les Abruzzes, dans le comté de Molise, dans la Basilicate, les insurgés furent complétement battus.

Ils s'étaient réfugiés dans Andria et dans Trani dont ils avaient en hâte relevé les fortifications. La première de ces villes était ceinte d'un large fossé bordé d'un parapet; les rues étaient coupées, les maisons crénelées et barricadées. Broussier eut ordre de l'emporter et disposa ses troupes de manière à couper toute communication entre Andria et Trani. — Après un combat meurtrier, les Français pénétrèrent jusqu'à la place. Les insurgés, fanatisés par les déclamations furibondes de quelques moines, et à moitié ivres, se battirent avec un acharnement dont cette courte campagne n'avait pas encore offert d'exemples. Dix hommes barricadés dans une maison tinrent en échec un bataillon; ils furent secourus pendant cette lutte opiniâtre par un détachement de 400 hommes, que leur envoyèrent les insurgés des environs de Bitonto; mais ce détachement fut battu et Andria resta enfin au pouvoir des Français, à qui cette conquête coûta 30 officiers et 250 soldats. Cette perte exaspéra tellement les troupes, qu'elles se livrèrent aux plus terribles excès de la vengeance. 6,000 habitants furent passés par les armes, et la ville fut incendiée. Les chefs furent sans pouvoir pour contenir la furie folle et atroce des soldats.

Cet exemple n'intimida pas néanmoins les habitants de Trani. — La ville était entourée d'une bonne chemise en maçonnerie avec un fossé, et défendue du côté


BATAILLE de la TREBBIA
PLAISANCE
Route de Parme
Trebbia
Pô Fl.
Combat du Tidone 1er Juin
Bataille de la Trebbia 18 et 19 Juin
Position des deux armées 20 Juin
Français
Alliés
Lieues de 2000 Toises
Dressé par Moisin
Gravé par Laguillermie et Ramboz


Biblioteca Nazionale V. E. III - NAPOLI

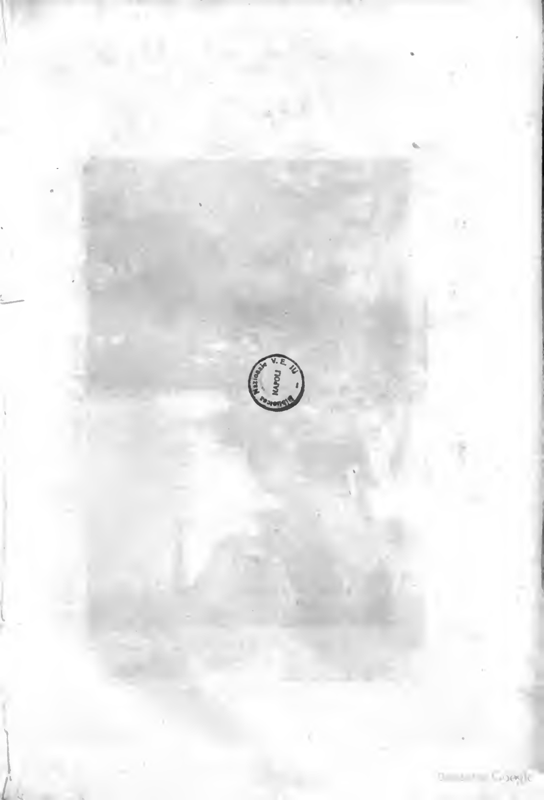


Costumes Napolitains.

Gaëte Calabre Abruzzes.



Lamarque. Foy





Bataille de la Trebbia. — Soir de la 3ème Journée.

de la mer par un fortin qui fermait l'entrée du port. — Broussier forma ses troupes en trois colonnes et l'attaqua sans hésiter. Les 6,000 hommes qu'elle renfermait auraient bien suffi pour en interdire l'entrée aux Français, si quelque chef habile eût su tirer parti du courage ou plutôt de l'espèce de rage avec laquelle ils se défendirent.—D'après une reconnaissance faite avant l'attaque, le général français avait résolu de tenter l'escalade du côté de Biaglia, et de ne faire jouer l'artillerie des attaques du centre et de la gauche, que lorsque les grenadiers, munis d'échelles et soutenus par la 7e légère, déboucheraient d'un chemin creux vers le fossé.—L'artillerie des remparts arrêta d'abord les grenadiers; mais les chasseurs de la 7e légère s'étant glissés dans la mer au pied du fortin, la garnison, effrayée, s'enfuit dans les embarcations ou se retira sur les maisons. Cette diversion permit aux grenadiers de pénétrer dans la ville et d'en démurer les portes. — Le feu qui partait des maisons continuait à être très vif; on enfonça les portes de quelques-unes, et les Français, montant sur les toits, poursuivirent de terrasse en terrasse l'ennemi qui s'y défendit pied à pied et avec le plus grand acharnement. — La victoire resta enfin aux Républicains.—La plupart des révoltés, qui avaient tenté de fuir dans des barques, furent jetés à la côte ou pris par l'escadrille française croisant devant la place. A Trani, la vengeance des vainqueurs ne fut pas moins impitoyable qu'à Andria. La ville fut réduite en cendres, et tout ce qui pouvait porter les armes fut passé au fil de l'épée; excès terribles auxquels le parti royaliste, victorieux, allait bientôt opposer d'épouvantables représailles.

L'expédition dirigée contre la Calabre ne fut pas aussi heureuse que celle contre la Pouille. — Une colonne napolitaine en était chargée; elle était commandée par un certain Schipani, Républicain exalté qui avait ordre de marcher sur Cozenza, où s'étaient réunis 6,000 patriotes pour tenir tête à Ruffo. Schipani crut de son honneur d'emporter d'assaut Castelluccia, bourg défendu par un millier d'hommes, et situé sur la cime d'une montagne. Un blocus de quelques jours aurait suffi pour le réduire. La garnison offrait même de passer au service de la République parthénopéenne si on voulait lui garantir ses grades et sa solde. — Mais Schipani voulait un triomphe et s'en croyait assuré; refusant de rien entendre, il ordonna l'assaut. L'escalade mal conduite manqua complétement. Il fallut se retirer honteusement, et avec une perte d'hommes considérable. Schipani se dirigea ensuite sur Sarno, que les insurgés lui cédèrent sans combat, pour y revenir aussitôt après son départ. — Ce poste fut repris de nouveau et mis à feu et à sang par une colonne mobile française. — Ruffo fut à cette époque nommé vicaire général du royaume par le roi réfugié à Palerme, et investi en cette qualité de tous les pouvoirs militaires, civils et judiciaires. On lui envoya de l'artillerie et quelques bataillons de renfort. Alors il s'empara de Catanzaro et dirigea un de ses lieutenants sur Cozenza, capitale de la Calabre Citérieure. Cette ville, dont les gardes nationaux se défendirent, ne fut prise qu'après une vive résistance. Le vicaire général marcha ensuite sur la Pouille, par les côtes de la mer Ionienne, et s'empara en route de Crotone, où son frère, un commandeur de Malte, qui s'était aussi jeté dans l'insurrection, lui amena un renfort de troupes régulières, avec lequel il marcha sur la Basilicate, où il rallia la troupe de Cesare et les autres bandes insurgées.

Retraite de Macdonald sur Florence. — Tel était l'état de la République napolitaine, quand Macdonald reçut l'ordre de venir se rallier à l'armée d'Italie, en laissant des garnisons dans les places fortes. Comme cette tardive retraite pouvait être le signal d'une insurrection générale, il chercha en envoyant à Duhesme l'ordre de se replier, à donner le change sur ce mouvement, et annonça hautement son intention de former un camp derrière le Volturne.—Les forts de Naples, Capoue, Gaëte et Pescara furent approvisionnés et mis en état de défense.— Le commissaire du Directoire, Abrial, s'était hâté d'achever l'organisation de la nouvelle République et de la garde nationale qui allait être chargée de la défendre; mais on devina le projet de retraite des Français, et l'insurrection devint plus audacieuse et plus active. Une grande quantité d'armes et 5 à 600 Anglais venaient d'être débarqués dans la principauté de Salerne.

L'armée française commença son mouvement de retraite le 7 mai; 15,000 hommes environ, formant le corps de bataille, partirent de Naples sur quatre colonnes, qui défilèrent à un jour de distance par les marais Pontins et San-Germano, précédées par une colonne mobile aux ordres du général Dombrowsky, chargée de dissiper les insurgés aretins et romains, et de s'emparer des débouchés de la Toscane, ainsi que du chemin de la Corniche. Le 16 et le 17, l'armée arriva à Rome, où le général Garnier avait eu l'ordre de concentrer ses troupes pour les joindre à celles de Macdonald, après avoir mis en état de défense le fort Saint-Ange, Civita-Vecchia et Ancône.

Macdonald poursuivit sa route sur Florence, où il arriva le 25 mai, et où il effectua sa réunion avec les généraux Gauthier et Montrichard, ce qui porta à plus de 28,000 combattants, les forces de son armée. — Le 29 mai, le quartier général fut établi à Lucques, l'aile gauche à Sarzana, la droite à San-Marcello, le centre sur la route de Florence à Pistoia.— Le général Clausel, dans les derniers jours du mois, débloqua le fort Urbin qui était investi par Klenau.

Projets d'opérations combinées avec Moreau. — Ce fut alors seulement que Macdonald et Moreau commencèrent à communiquer sûrement, et que s'arrêta le plan de réunion des deux armées. Elle ne pouvait se faire par la route de la Corniche, impraticable à l'artillerie. On convint qu'elle aurait lieu dans la plaine du Pô, où Moreau devait déboucher par Gavi et Serravalle, après avoir franchi l'Apennin, tandis que Macdonald s'y porterait par Modène, Parme et Plaisance, chassant devant lui Ott, Hohenzollern et Klenau.— Le général de l'armée de Naples allait ainsi longer dans sa marche la rive droite du Pô, en appuyant la gauche aux

montagnes. Tortone était le point central où tendaient les deux généraux. Le mouvement de Moreau sur cette place fut fixé au 17 juin. Comme Macdonald avait la plus forte tâche, on convint que la division Victor, débouchant sur Parme, passerait sous ses ordres, et que la division Lapoype descendrait la vallée de la Trebbia jusqu'à Bobbio, tant pour flanquer la gauche de l'armée de Naples que pour lier cette armée avec celle de Moreau. L'exécution de ce plan bien combiné devait amener la réunion d'une masse de 50,000 hommes, avec laquelle on pouvait d'autant mieux espérer de changer la face des affaires dans les plaines du Pô, que l'armée austro-russe était éparpillée sur une foule de points. Souvarow, quoique commandant 100,000 hommes, n'en avait pas 30,000 sous la main pour parer au coup dont il était menacé, si les généraux français agissaient avec célérité. Ott, Hohenzollern et Klenau devaient être écrasés isolément. Malheureusement Macdonald ne déboucha pas sur les points convenus avec la promptitude qu'on aurait dû en attendre.

Combat de Pontremoli. — Afin de favoriser la marche de Victor, Dombrowsky attaqua, le 29 mai, le général Morzin à Villa-Franca, et le rejeta sur Pontremoli, dont il s'empara après un rude combat. Les Polonais s'étant ainsi liés avec Victor qui débouchait dans le val Taro, revinrent à Fivizzano.

Cependant Macdonald, après avoir perdu dix jours dans une inaction que les circonstances rendent inexplicable, quitta la Toscane et commença, le 9 juin, son mouvement pour se rapprocher du Pô. Son armée, non compris la division Victor de 7,000 hommes, était forte de 28,000 hommes, qui furent partagés en cinq divisions et une brigade d'avant-garde : elle se dirigea sur Modène.

Attaque et combat de Modène. — L'avant-garde de la division Olivier, commandée par le général Forest, rencontra, le 11 juin, sous Modène, les avant-postes Hohenzollern, et les obligea à se replier. — Macdonald fit aussitôt ses dispositions pour attaquer la ville le lendemain, et enlever le corps ennemi qui s'y trouvait. — L'attaque eut lieu le 12, à dix heures. Les Autrichiens ne tinrent pas contre l'impétuosité des Français, qui pénétrèrent dans la ville à la suite de leurs colonnes en désordre. Hohenzollern ordonna la retraite par le chemin de Mirandola. Le général Rusca avait eu l'ordre de franchir le Panaro gardé par Klenau, et d'intercepter cette route, mais il n'osa pas attaquer le général autrichien. Cette circonstance sauva le corps de Hohenzollern, qui eût été contraint de mettre bas les armes, si Rusca eût rempli ses instructions.

Cette affaire, où Macdonald fut blessé de deux coups de sabre, lui valut 1,500 prisonniers, trois drapeaux et huit pièces de canon. — Dombrowsky manœuvra ensuite pour retenir Kray devant Mantoue, et la tête de l'armée marcha sur Parme, chassant devant elle une partie de la cavalerie de Ott, qui rétrograda sur Plaisance. Macdonald s'établit, le 15, derrière la Sarda.

Mouvements de Souvarow. — Souvarow, incertain du point de réunion des armées françaises, avait profité du retard de Macdonald pour rassembler une masse de troupes entre Alexandrie et Tortone, afin de pouvoir, au besoin, se porter sur Plaisance ou défendre le débouché des montagnes contre Moreau ; il n'avait cependant pas encore arrêté de plan spécial d'opération. — Moreau, profitant de l'apparition de Bruix dans les eaux de Gênes pour faire croire qu'il avait reçu des renforts, et relever ainsi le moral de ses soldats, avait manœuvré de manière à donner le change au général russe et à l'arrêter sur la Bormida : on a blâmé le général en chef français de s'être abandonné à ces manœuvres, qui étaient loin de devoir produire un effet analogue à l'exécution du plan projeté. Macdonald, en arrivant à Plaisance à la suite de l'armée d'Italie, fut étonné de n'y pas trouver des nouvelles de Moreau ; mais l'espoir, néanmoins, de voir Lapoype déboucher d'un moment à l'autre par Bobbio, lui fit d'abord attacher à cette circonstance beaucoup moins d'importance qu'elle n'en méritait.

Cependant Souvarow, averti que la division Ott était repoussée de position en position par l'armée de Macdonald, jugea qu'il n'avait pas un instant à perdre pour prévenir la jonction des deux généraux français. — Son armée, forte de 36,780 combattants, non compris les corps détachés, passa la Bormida le 15 juin et vint camper à Garofoldo, l'avant-garde au-delà de la Scrivia. — Le général Chasteler, suivi de près par le gros de l'armée, fut détaché le lendemain sur Stradella avec quatre bataillons, six escadrons et douze pièces de canon, pour appuyer Ott qui avait été repoussé au-delà du Tidone. — Macdonald, ayant à l'avant-garde la division Victor, s'établit le même jour entre cette rivière et la Trebbia, et le quartier général à Plaisance.

Bataille de la Trebbia. — Le général français, décidé à écraser Ott, rappela à lui les divisions Olivier et Montrichard qui couvraient la droite et les derrières de l'armée, et ordonna à Victor d'attaquer l'ennemi sans délai. Victor passa le Tidone le 17 juin. Il devait être soutenu par les divisions Rusca et Dombrowsky, qui se mirent, en effet, en ligne quelques momens après qu'il eut assailli avec impétuosité les postes autrichiens. — Souvarow avec son armée était en marche de son côté pour soutenir Ott. Sa tactique principale allait être, comme dans les précédentes affaires, de lancer des masses plus fortes contre d'autres plus faibles, et il faut convenir que pour juger l'épaisseur des bataillons et la masse des corps qui lui étaient opposés, la justesse de son coup d'œil dépassait celle de ses adversaires. La guerre, dans son opinion, ne devait être qu'une lutte corps à corps, où la victoire devait appartenir aux plus nombreux et aux plus fermes. Il comptait plus sur le courage de ses soldats que sur la science de ses lieutenants généraux. «Ne faites pas de quartier, avait-il dit à ses troupes, mais ruez-vous sur l'ennemi avec le sabre et la baïonnette ; taillez-le, égorgez-le en poussant les cris ordinaires, *hurra! hurra!*»

Ott, assailli avec fureur par les avant-gardes françaises, était déjà rejeté en désordre sur San-Giovani, quand Chasteler arriva à son secours avec l'avant-garde de Mélas. Le combat se rétablit aussitôt, et pendant

que les deux partis s'entrechoquaient impétueusement autour de Sermet, Bagration prenait poste à la gauche des Autrichiens avec l'infanterie russe, dont quatre bataillons furent placés à cheval sur la chaussée de Pavie que coupe le Tidone, et les Cosaques, soutenus par quinze bataillons d'infanterie impériale, se portaient sur la droite. Les Français, quoiqu'en présence de forces si supérieures, débouchèrent en trois colonnes sur l'ennemi, par la grande route et par les chemins de Verato et de Motta-Ziana. Watrin, avec une réserve, restait derrière le Tidone. La première attaque fut terrible. La cavalerie républicaine enleva une batterie de huit pièces, et la légion polonaise s'avança jusqu'à Caramel. Malgré la fermeté russe et l'opiniâtreté autrichienne, la victoire se déclarait pour les Français, lorsque l'arrivée de Souvarow avec de nouveaux renforts changea la face du combat. Le prince russe Gortschakow chargea la gauche des Français avec deux régiments de Cosaques soutenus de quatre bataillons. Cette attaque de flanc, appuyée par celle que Ott dirigeait de front, mit en désordre la division polonaise, qui fut rejetée derrière le Tidone. La droite des Français, plus heureuse, côtoyait le Pô pour s'emparer du pont de San-Giovani. Elle venait de repousser le corps de Bagration; mais celui-ci, renforcé par Souvarow, repoussa à son tour les Français et les contraignit à la retraite sur ce point. Cette retraite s'exécutait en bon ordre, quand la cavalerie de Gortschakow qui avait défait la gauche vint prendre en flanc la division Victor. Bagration, de son côté, redoubla d'efforts. Le résultat de cette nouvelle attaque fut de rejeter cette brave division au-delà du Tidone, après avoir sabré une partie de son infanterie qui s'était formée en carré. Victor, avec le reste de ses troupes, repassa ensuite la Trebbia. Cette rivière torrentueuse, presque guéable partout et dont le lit a un mille de largeur, arrêta l'ennemi, qui, s'étant précipité dans l'eau après les fuyards, fut très maltraité par un feu de mitraille et de mousqueterie, et éprouva une perte au moins égale à celle des Français. — L'avant-garde française reprit position, à la nuit, sur la gauche de la rivière formant une chaîne de postes d'Incuto à Grignano. Les divisions Victor, Rusca et Dombrowsky restèrent sur la droite. Les alliés se replièrent derrière Tidone. Ott, qui avait enlevé le village de Sermet, formait la gauche. Les troupes russes de Forster et de Schweikowsky étaient campées autour de Caramel. Frœlich formait la réserve, à cheval sur la chaussée de Plaisance, en avant de San-Giovani: Borgo-Novo était occupé par l'avant-garde ennemie.

Macdonald n'espérant pas que les généraux Olivier et Montrichard pussent le rejoindre avant le milieu de la journée du 18 juin, se proposait de ne renouveler l'attaque que le 19; mais Souvarow le prévint. Dans la matinée du 18, déjà la légion polonaise se trouvait rompue à la hauteur de Casaliggio par l'avant-garde austro-russe, lorsque Victor, qui commandait devant l'ennemi en l'absence du général en chef, retenu par sa blessure au quartier général de Plaisance, fut informé de cet échec et du mouvement de Souvarow. Le maréchal russe, pour enlever aux Français l'appui des montagnes et rouper leur communication avec Bobbio, dirigeait son principal effort sur leur gauche; Victor se hâta de rassembler l'infanterie, et obtint d'abord quelque succès contre Rosemberg qui conduisait la principale attaque; mais les Russes arrivant sans cesse au secours de ce dernier, une lutte acharnée et meurtrière s'engagea sur le terrain de la Toridella, et à la nuit le général français fut rejeté sur la droite de la Trebbia.

Les divisions Olivier et Montrichard étaient arrivées à deux heures sur le lieu du combat et s'étaient postées, la première près de Borgo-San-Antonio, la seconde à gauche et se liant aux troupes de Victor. Elles furent attaquées vers Grignano par le général Forster qui fut tenu en échec et n'obtint aucun avantage. Néanmoins la retraite de Victor décida Montrichard à repasser la Trebbia et il alla s'établir au-delà de Gossolengo sur le prolongement de Victor. — A la droite des Français, la brigade Salm vivement pressée, fut aussi forcée de repasser la Trebbia. Elle avait été assaillie par les corps réunis de Ott et de Frœlich, et forcée de reculer devant des forces infiniment supérieures. Salm fut recueilli par Olivier, sur la droite de la Trebbia, et l'affaire dégénéra sur toute la ligne et jusqu'à la nuit en une vive canonnade.

Le combat durait depuis deux jours, et cependant l'obscurité ne rendit pas le repos aux combattants. Le lit de la Trebbia devint, au milieu de la nuit et pendant deux longues heures, le théâtre d'une échauffourée meurtrière, dont la cause n'a pas été bien connue. Harassés de fatigues, les deux partis se disposaient à s'endormir au feu des bivouacs, quand trois bataillons français entrèrent sans ordre dans la rivière pour attaquer les ennemis. Ceux-ci prirent les armes, et bientôt la fusillade ayant répandu l'alarme sur toute l'étendue des deux lignes, chacune d'elles, pour soutenir les siens, se précipita dans la Trebbia, ou une horrible mêlée de toutes armes s'engagea dans l'eau et au clair de la lune qui venait de monter sur l'horizon. L'artillerie tirait indistinctement sur tout le monde et accroissait encore la confusion. Ce ne fut qu'à onze heures, et avec une grande peine, que les généraux parvinrent des deux côtés à faire cesser cette singulière mêlée, qui couvrit le lit de la rivière du sang et des cadavres des deux partis. Chacun reprit sa position sur les rives de la Trebbia. Le corps de Rosemberg, qui seul avait franchi cette rivière, se trouvait à Tavernasco sur les derrières des Français; mais il ne sut tirer aucun parti de cette position avantageuse, et après avoir, à tout événement, passé la nuit en carré, au point du jour il se hâta de regagner la rive gauche.

Après cette seconde affaire indécise et meurtrière, Macdonald se trouvait dans une position critique. Quitter la Trebbia, c'était, dans le cas où Moreau, suivant le plan arrêté entre les deux généraux, déboucherait entre Parme et Plaisance avec ses 15,000 hommes disponibles, livrer la faible armée d'Italie à toutes les forces austro-russes. En tenant au contraire la position de la Trebbia, le succès de Macdonald semblait infaillible si l'armée d'Italie arrivait sur les derrières de l'ennemi, pris ainsi à revers et de front par des forces supérieures. L'incertitude où se trouvait Macdonald sur les mouve-

mens de Moreau, aurait dû le décider à se maintenir sur la défensive jusqu'à l'arrivée de ce dernier, il se détermina au contraire à livrer une troisième bataille.

Moreau avait craint de compromettre le salut de Gênes et ses communications avec la France en s'éloignant trop de la rivière du Levant. Après avoir hésité quelque temps, il s'était décidé à envoyer Lapoype à Bobbio, dans la direction de Plaisance, avec un fort détachement, et à se porter lui-même sur Tortone avec le reste de son armée. Ce mouvement avait contraint Bellegarde à lever le siége de cette place, et Moreau arrivait devant Tortone, au moment même ou Macdonald délibérait sur le parti qu'il avait à prendre.

Le plan de bataille adopté par Macdonald n'a pas été moins critiqué que sa résolution intempestive de combattre; il ne pouvait espérer la victoire que dans le cas ou Lapoype et Moreau assailleraient en même temps le flanc droit et les derrières de l'ennemi, et cependant il résolut, en divisant ses forces, de tourner les ailes de l'armée qui lui était opposée.

La réserve, aux ordres de Watrin, et l'avant-garde, commandée par Salm, furent chargées à l'extrême droite de culbuter les Austro-Russes sur la route de Pavie et de remonter jusqu'au Tidone par la droite du Pô, pendant que Rusca et Victor, à la gauche, les attaqueraient de front. Dombrowsky, opérant dans la direction de Niviano, devait dépasser l'ennemi par Rivalta et Tuna, Au centre, Olivier et Montriehard eurent ordre de forcer le passage de la Trebbia.

Les Français, formés sur deux lignes minces et avec de grands intervalles masqués par la cavalerie, passèrent la Trebbia le 19 juin, à dix heures du matin. Ils étaient précédés d'une nuée de tirailleurs. Les Polonais marchèrent par les hauteurs. Dès le début de l'action, le général Calvin s'empara de Rivalta. Le généralissime russe, étonné de l'impétuosité de cette attaque, qui mit d'abord le désordre dans son infanterie et enleva ses batteries avancées, fit obliquer à droite la division Bagration, pour n'être pas tourné par son flanc; mais cette manœuvre laissant une trouée de 5 à 600 toises entre l'avant-garde russe et la division voisine de Schweikowsky, Victor et Rusca en profitèrent pour s'y élancer et culbuter la droite de ce dernier général, qui fut rejetée en désordre sur Casaliggio. — Ce succès était d'un bon augure; mais Bagration, pendant ce temps, avait ramené les Polonais de Dombrowsky au bord de la Trebbia; Souvarow lui donna l'ordre de prendre à dos les deux divisions françaises qui avaient percé sa ligne et dirigea des forces supérieures pour les attaquer en même temps et vivement de front. — Les Polonais auraient pu rendre décisif sur ce point les premiers succès de Victor et de Rusca en rabattant à droite pour les soutenir. Ce mouvement aurait même placé Bagration entre deux feux; mais ils restèrent inactifs au bord de la rivière, et après une opiniâtre résistance, les deux divisions françaises, ramenées par le triple effort des troupes de Schweikowsky, de Bagration et de Chasteler, furent enfin obligées de revenir sur la Trebbia. Bagration et Chasteler cherchèrent à forcer le passage de la rivière. Toutes leurs tentatives furent inutiles. Les pertes, dans cet engagement meurtrier, s'élevèrent pour chaque parti à environ 1,400 hommes tués et blessés. Les 17e et 55e de ligne, qui s'y distinguèrent particulièrement du côté des Français, furent aussi plus maltraitées. A la droite, Watrin avait été plus heureux; débordant la gauche de Ott, et la forçant à se replier devant lui, il était parvenu victorieux jusqu'à Calendasco et Ponte-Tidone; mais les échecs essuyés par les Français à la droite et au centre ayant permis à Souvarow de porter des renforts à son extrême gauche, l'arrivée du prince de Lichtenstein, avec deux bataillons et six escadrons, contraignit Watrin à rentrer dans ses premières positions. Au centre, en effet, les divisions Olivier et Montrichard avaient d'abord obtenu des succès et enlevé à l'ennemi, vers San-Nicolo, quelques batteries, mais la 5e légère, qui précédait la division Montriebard, ayant été assaillie en même temps de front et en flanc par les Austro-Russes, fut prise d'une terreur panique qui la fit fuir en désordre, entraînant tout avec elle. Cet incident décida de la journée; car Forster, qui commandait le centre des Austro-Russes, put alors se porter sur la gauche des Français et y joindre ses efforts à ceux des divisions qui attaquaient Victor et Rusca, et qui les obligèrent à repasser la Trebbia.

Néanmoins, à la gauche des Austro-Russes, Mélas était encore vivement pressé par Olivier et par Watrin. La veille, ce général avait décidé la victoire sur ce point, en y appelant la réserve autrichienne contre l'ordre formel de Souvarow. La même désobéissance obtint, le 19, un même résultat. Mélas craignant de ne pouvoir résister long-temps aux deux généraux français, prit sur lui d'appeler à son aide les réserves qui ne devaient agir que sur la droite des Austro-Russes, point que Souvarow regardait comme le point décisif. Ce renfort, appuyé en outre par la gauche de Forster, contraignit Olivier à opérer une retraite, qui se fit en bon ordre, sur la droite de la Trebbia. Watrin, resté dès lors seul à l'extrême gauche, dut aussi repasser la rivière.

La bataille se livrait sur le même terrain entre le Tidone et la Trebbia où, environ 2,000 ans auparavant (l'an 534 de Rome), Annibal avait vaincu les Romains commandés par le consul Sempronius. Ce souvenir exaltait encore le courage des combattants. Cette série d'actions meurtrières qui duraient depuis trois jours, avait couvert le champ de bataille de morts et de blessés des deux partis, dont les pertes, à peu près égales, s'élevaient à plus de 12,000 hommes. D'après un calcul approximatif il s'était brûlé de part et d'autre plus de cinq millions de cartouches et on avait tiré plus de soixante-dix mille coups de canon. Rien n'était néanmoins encore décidé: les deux armées avaient conservé leurs positions; mais Souvarow, qui n'avait dû un commencement de succès qu'à la transgression de ses ordres par Mélas, pouvait tirer de ses derrières de nombreux renforts et recommencer la lutte. L'armée de Macdonald était au contraire totalement désorganisée, sans munitions, la cavalerie à moitié détruite, l'artillerie hors de service et presque tous les généraux, ainsi que Macdonald lui-même, blessés et hors de combat. Toutes ces considérations firent décider dans un conseil de guerre

qui fut tenu le soir de la bataille, suivant les uns, à Plaisance, suivant d'autres, sur le champ de bataille même, que la retraite aurait lieu immédiatement. On n'avait aucune nouvelle de Moreau et de Lapoype, et Modène, Reggio et Parme, étaient déjà occupés par les troupes coalisées.

Retraite de l'armée française. — En conséquence l'armée française se mit en marche vers minuit, laissant seulement sur la droite de la Trebbia, une ligne de cavalerie pour couvrir sa retraite. La division Montrichard, formant l'avant-garde, se dirigea rapidement sur le Taro, avec ordre de s'emparer de Parme; elle était suivie des bagages et de l'artillerie. Victor marcha sur San Giorgio avec les trois divisions de l'aile gauche. Watrin, remplaçant Olivier qui avait été blessé, tourna Plaisance et se dirigea sur Ponte-Nura. L'adjudant général Lacroix, avec la réserve, se porta sur le pont de Rouca.

Combat de San-Giorgio. — Souvarow, décidé à poursuivre les Français, passa la Trebbia le 20, à quatre heures du matin. Ses éclaireurs arrêtèrent un émissaire de Macdonald, sur lequel on saisit une lettre de ce général qui informait Pérignon du désordre de l'armée et de la direction de la retraite. Cette connaissance augmenta la confiance de Souvarow, et l'ardeur de la poursuite en redoubla. L'avant-garde russe atteignit Victor sur les bords de la Nura, près de San-Giorgio. Six escadrons français et deux pièces de canon défendaient le gué depuis quelque temps; Bagration survint avec des renforts et manœuvra pour tourner San-Giorgio. Victor se disposait à évacuer ce village et à battre en retraite, lorsqu'il fut vivement assailli par les Austro Russes. Malgré son infériorité numérique, la 17e de ligne défendit long-temps San-Giorgio. Le succès de l'attaque était même encore contesté, quand deux nouvelles divisions russes, arrivant sur le champ de bataille, passèrent la Nura au-dessus et au-dessous du village et enveloppèrent cette brave demi-brigade qui fut forcée de se rendre après avoir fait preuve d'une intrépidité que Souvarow admira lui-même. Quatre cents hommes seulement réussirent à échapper aux Russes. Cet incident fit lâcher pied aux troupes de Victor qui s'enfuirent, partie vers Cadeo, partie vers Castel-Arquato dans les montagnes, où elles se rallièrent.

La colonne de Watrin ne fut que faiblement poursuivie par la division Ott détachée du corps de Mélas, qui avait occupé, dès les six heures du matin, Plaisance, où les blessés français, au nombre de 5,000, parmi lesquels plusieurs généraux, avaient tous été laissés et recommandés à l'humanité de l'ennemi. — Watrin, formé derrière la Nura, repoussa toutes les attaques de Ott, jusqu'au moment où la défaite de la division Victor le décida à rétrograder aussi sur Cadeo, puis à Fiorenzola derrière la Larda. Les parcs de Rusca et de Victor, qui avaient été abandonnés prématurément, furent sauvés par une demi-brigade détachée sur la gauche et ramenés sans difficultés. La réserve eut ordre de se replier sur Corte-Maggiore.

Reprise de Parme et de Reggio. — Macdonald rejoignit, le 21 juin, à Borgo-San-Domino, avec le reste de son armée, son aile gauche, arrivant de Castel-Arquato. L'Autrichien Hohenzollern occupait la ville de Parme. Montrichard l'en délogea, et les divisions Watrin, Rusca et Dombrowsky, s'arrêtèrent sur la droite du Taro, d'où elles se portèrent sur les bords de la Lenza, lorsque Lacroix, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, eut aussi chassé les Autrichiens de Reggio. Victor s'avança le même jour dans la direction de Pontremoli. — Macdonald réorganisa l'armée à Reggio. Manquant de généraux, il dut dissoudre l'avant-garde et la division Rusca, qui furent incorporées dans les divisions de Watrin et de Dombrowsky; ces divisions étaient campées à droite et à gauche de Reggio : Montrichard resta derrière la Lenza.

L'armée austro-russe s'arrêta sur la Larda; Souvarow, inquiet des progrès de Moreau, résolut de se porter lui-même à sa rencontre et partit le 23, laissant à Ott le soin de suivre Macdonald avec sa division et celles des généraux Hohenzollern et Klenau.

La division Watrin et les troupes de Lacroix filèrent, le 23, vers Modène, que l'ennemi évacua à leur approche. Elles furent remplacées sur le Crostolo par Montrichard, qui occupa ensuite le pont de Rubiera. La réserve avait été dirigée sur Formigine, envoyant un détachement à Maranello, et la brigade Calvin avait marché sur Sassuolo. Le même jour, 23, Dombrowsky était rentré par Vezzano, dans l'Apennin.

Combat de Sassuolo. — Les Français étaient à peine en ligne derrière la Secchia, qu'ils furent attaqués sur tous les points par la division Ott, qui, renforcée de celle de Klenau, dirigeait son principal effort sur Sassuolo, point essentiel, puisque c'était par-là que les Alliés espéraient gagner avant les Français les débouchés de l'Apennin. — La brigade Calvin ne fit pas de résistance et se laissa enlever le poste dont la garde lui était confiée. Lacroix fut heureusement dirigé sur le même point, et parvint, en reprenant Sassuolo, à l'ennemi, à lui faire encore 600 prisonniers. Cet engagement fut le dernier de l'armée de Naples, qui, ayant jeté quelques renforts dans Bologne et dans le fort Urbin, continua sa retraite sans être inquiétée, et rentra, le 28 juin, dans ses anciennes positions, à Lucques et à Pistoya. — Montrichard était resté à Bologne. Victor, formant l'arrière-garde, remonta la vallée du Taro, où il se réunit à la division Lapoype, et occupa ensuite les défilés des Apennins, ce qui assura les communications de Macdonald avec l'État de Gênes, par Sarzana, la Spezz'a et Sestri-di-Levante, en côtoyant la mer.

Opérations de Moreau. — Lapoype à Bobbio. — Voyons maintenant quelles avaient été les opérations de l'armée d'Italie pendant que l'armée de Naples effectuait les divers mouvements qui avaient eu de si funestes résultats.

Conformément au plan de réunion arrêté entre les deux généraux, Moreau, ayant rassemblé ses troupes autour de Gênes, déboucha le 17 juin, sur deux co-

lonnes, dans les plaines de Gavi; sa colonne de gauche, forte de 4,500 hommes, se porta sur Novi, par la grande route; celle de droite, de 9,500 combattants, franchit la Srcivia et s'avança, côtoyant le pied des montagnes, dans la direction de Tortone. — Pérignon était resté à la garde des débouchés de la Ligurie.

Mais au lieu de porter rapidement sa droite dans la direction de Bobbio, pour y rejoindre la gauche de Macdonald, Moreau tâtonna autour de Novi et de Serravalle, qu'il n'avait pas même encore dépassé le 18 juin. On a supposé qu'en restant sur les derrières de l'ennemi, il espérait produire une diversion qui tiendrait Souvarow en échec, et serait ainsi plus importante que la réunion des deux armées.—Cependant, dans le but d'accomplir le projet convenu, il avait détaché, dès le 16, à Bobbio, le général Lapoype, avec un petit corps de troupes; mais celui-ci, par suite d'une irrésolution inexplicable, resta trois jours à Bobbio sans faire aucun mouvement; il ne pouvait cependant ignorer ce qui se passait à quelques lieues de lui, sur la Trebbia, si même il n'entendait pas le bruit de l'artillerie.

Lorsque tout était déjà terminé sur la Trebbia, le 20, Lapoype s'ébranla pour se porter sur Plaisance, en longeant la gauche de la Nura, sur les bords de laquelle il enleva quelques bagages ennemis. Souvarow, informé de sa marche, la fit reconnaître par deux régiments de Cosaques. Lapoype voulut regagner Bobbio avec les Liguriens, qui formaient la principale force de son détachement; mais déjà Bobbio était occupé par une colonne russe, que Souvarow y avait dirigée de Casteggio. Lapoype tenta inutilement de forcer le passage et fut obligé de se jeter dans les montagnes, vers Rovegno et Borgo-di-Stefano, afin de regagner par des routes escarpées la vallée du Taro, où il se rallia à la division Victor.

Déblocus de Tortone. — Cependant Moreau se porta, le 19 juin, avec la division Grenier, sur Tortone, dont un corps de 15,000 hommes couvrait le siége. Bellegarde, qui commandait ce corps, avait ordre de disputer pied à pied le terrain aux Français, et de se retirer successivement derrière la Bormida et le Tanaro; il ne crut pas devoir attendre Moreau dans les plaines de Tortone, et préféra se masser entre la place de ce nom et Alexandrie, pensant bien que le général en chef de l'armée d'Italie ne se hasarderait pas à passer outre et à le laisser sur son flanc. En conséquence de cette résolution, il leva, le 18, le siége de Tortone, et vint camper à Spinetti.

Moreau s'étant dirigé sur Tortone, les brigades Quesnel et Partouneaux campèrent sur la droite de la Scrivia ainsi que Grouchy, qui s'étendit de Bettole-di-Villa jusqu'à Torre-di-Garofoldo. Gardanne, commandant l'avant-garde, poussa jusqu'à Ponte-Curone. Ce ne fut qu'à Tortone, dit-on, que le général en chef fut informé exactement des mouvements de Souvarow et de Macdonald, ainsi que du parti pris par Bellegarde. Moreau ne crut pas continuer sa marche outre sans lui livrer bataille; mais pendant qu'il arrêtait les dispositions de cette attaque, le général autrichien, dont les avant-postes couvraient la gauche de la Scrivia, avait réuni huit mille hommes dans le camp de Spinetti, et Wukassowich, avec un pareil nombre à peu près de combattants, avait pris position derrière la Bormida à Cantalupo.

Bataille de Cassina-Grossa. — Les brigades françaises Garreau, Serras et Colli, passèrent la Scrivia le 20 juin, avant le jour, pour se porter sur l'ennemi. La première à gauche, celle de Garreau, culbuta les Autrichiens à Pozzolo et à Quatro-Cassine, mais au lieu de marcher ensuite sur Cassina-Grossa, comme elle en avait l'ordre, elle prit trop à droite et suivit un chemin de traverse par où avait déjà passé Serras, et qui aboutissait à San-Giuliano. Grouchy, après avoir enlevé Garofoldo, arrivait avant dix heures, avec la brigade Colli, sur San-Giuliano qui avait été pris par Serras, et dont l'ennemi avait été repoussé vers Cassina-Grossa où aurait dû se porter Garreau. Les trois colonnes françaises se trouvèrent réunies à San-Giuliano, et se portèrent aussitôt sur Cassina-Grossa, refusant un peu leur droite pour n'être pas tournées par une colonne de cavalerie ennemie que Colli fut chargé de contenir.

Les Autrichiens étaient en forces à Cassina-Grossa. Ce village fut fortement disputé; les Français le prirent et le reprirent. Ils en étaient même repoussés par de nombreux renforts arrivés du camp de Spinetti, quand Moreau entra en ligne avec la division Grenier qui enfonça le centre de Bellegarde. Celui-ci avait étendu sa droite dans l'espoir d'envelopper Garreau; presque toute cette droite fut sabrée ou faite prisonnière. Cet engagement meurtrier décida la victoire en faveur des Français, qui s'établirent sur la droite de la Bormida, au-delà de laquelle Bellegarde fut rejeté. Les Autrichiens avaient perdu 3,000 hommes.

Cette affaire brillante, qui valut à l'armée d'Italie 1,500 prisonniers et sept pièces de canon, aurait, trois jours plutôt, été décisive contre les Austro-Russes; elle fut malheureusement sans influence sur les opérations de la campagne.

Au moment où Moreau, victorieux, allait se diriger sur Plaisance, il apprit et la funeste bataille de la Trebbia, et la prise de Turin.

Retour de Moreau dans l'État de Gênes. — Nous avons dit que Souvarow, inquiet de la victoire de Cassina-Grossa, avait abandonné la poursuite de Macdonald, pour revenir sur l'armée d'Italie. Moreau, ayant perdu l'espoir de se réunir à Macdonald, crut devoir attirer l'attention des Austro-Russes sur le Piémont, afin de dégager l'armée de Naples. Castel-Cerioln, Sale et Castel-Nuovo furent occupés par de forts détachements, et les Français affectèrent de vouloir forcer le passage de la Bormida, sur laquelle Bellegarde avait cru devoir se maintenir, rassuré par la nouvelle de la victoire de Souvarow. — Tortone avait été ravitaillée par les Français.

Souvarow, ayant rallié tous les corps épars autour de lui, marchait en toute hâte au secours de son lieutenant; il campa, le 25, à Castel-Novo. Mais déjà Moreau avait évacué pendant la nuit la plaine de Tor-

tone, et s'était replié sur les hauteurs de Gavi et de Novi, d'où il ne tarda pas à gagner l'état de Gênes. Tortone fut de nouveau bloquée par les Austro-Russes.

Réunion des armées de Naples et d'Italie. — Il importait aux Français de réunir dans l'État de Gênes une masse suffisante pour empêcher les Austro-Russes de franchir l'Apennin; Macdonald ne pouvait espérer de se maintenir long-temps en Toscane, à cause du soulèvement des populations dont il était entouré. — Montrichard qui, de Bologne, avait couvert la retraite de l'armée de Naples, dut donc, ainsi que Victor qui gardait les gorges de Pontremoli et du val Taro, se replier d'abord sur Florence, puis sur Gênes. Les divisions Watrin et Dombrowsky défilèrent de Pistoïa et de Lucques par Florence sur Sarzana, marche lente et difficile pour une armée qui avait tant souffert. Les dernières colonnes de l'armée de Naples n'arrivèrent autour de Gênes que vers la fin de juillet. Pendant cette retraite, l'armée d'Italie avait couvert les défilés de l'Apennin. La Bochetta et Torriglia étaient gardés par la droite, dont Saint-Cyr venait de prendre le commandement. Les avenues de Savone étaient masquées par la gauche, aux ordres de Pérignon. — L'artillerie et les bagages de l'armée embarqués à Livourne arrivèrent heureusement à Gênes.—Les Anglais venaient d'abandonner la mer sur cette côte, pour se mettre à la poursuite de Bruix qui avait paru dans ces parages. — L'évacuation de Lucques et de Pise livra la Toscane aux Coalisés.

Souvarow avait pris position, le 27 juin, sur l'Orba. Il semble que de ce point il aurait aisément pu déboucher, et empêcher la réunion de Moreau et de Macdonald; son inaction parut incompréhensible dans le temps et fut attribuée aux ordres du conseil aulique qui exigea que l'armée s'occupât de réduire toutes les places fortes avant de marcher sur Gênes. — Quelle que fût la cause de ce moment de répit laissé aux Français, Moreau en profita habilement pour assurer sa réunion et couvrir les positions importantes de la Ligurie; mais toutes les troupes françaises massées sur l'Apennin, et surtout celles de l'armée de Macdonald, se trouvaient dans un état déplorable, presque nues, sans chaussures, sans vivres; ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés que Moreau parvint à remédier, au moins en partie, à ce dernier besoin: il fallait un repos d'un mois pour que l'armée de Naples fût en état de reprendre la campagne. Elle forma l'aile droite des troupes postées sur l'Apennin, aux sources de la Trebbia et de la Scrivia, se liant par sa gauche avec Saint-Cyr qui tenait Campo-Freddo, et par sa droite au général Miollis.

Les garnisons de Porto-Ferrajo, de Livourne et de quelques autres places de la Toscane, avaient formé l'arrière-garde pendant la retraite de l'armée de Naples, Moreau n'ayant pas jugé à propos de laisser ces garnisons isolées au milieu d'un pays ennemi. Les places qu'elles occupaient furent remises aux officiers du Grand-Duc, qui avait garanti la libre rentrée des garnisons de l'île d'Elbe et le transport des malades par suite de cette évacuation générale. — Miollis, commandait en Toscane, il revint sur la Spezzia dont il couvrit les débouchés.

L'armée française était ainsi rentrée à peu près dans la même position qu'elle occupait en 1796, lorsque Bonaparte en avait pris le commandement.

Révolution du 30 prairial. — Le funeste résultat de la bataille de la Trebbia affligea profondément la France. Les rapides désastres de Scherer, succédant en Italie à la gloire de Bonaparte, avaient excité dans la République une indignation qui favorisa la révolution du 30 prairial.

Le fait seul de cette espèce de révolution de palais, où il n'y eut rien de changé que les Directeurs, prouve combien le gouvernement directorial était déjà impuissant et déconsidéré. — Le Directoire avait alors à renouveler un de ses membres; le 20 floréal (10 mai) il procéda au tirage au sort, conformément à la Constitution, pour savoir lequel des trois plus anciens membres, Barras, La Révellière-Lépeaux, Rewbell, cesserait ses fonctions: le sort exclut Rewbell. Dans la séance du 22 floréal (12 mai), le Conseil des Cinq-Cents procéda à la nomination de trois candidats au Directoire. Sur 420 votants, le général Lefebvre obtint 338 suffrages; Sieyes, 236, et Duval 215. Le Conseil des Anciens, dans sa séance du 27 floréal (17 mai), choisit Sieyes. Sieyes était alors ambassadeur à Berlin; ce fut seulement le 17 prairial (6 juin) que l'on sut qu'il acceptait: il ne fut installé que le 13 juin. On fut surpris que Sieyes, qui avait refusé en l'an IV les fonctions de Directeur, les acceptât en l'an VII.

« Il existait, dit Dulaure, dans le Corps-Législatif une faction dont les manœuvres, quoique cachées sous le manteau du salut de la République, n'échappaient point aux yeux des membres clairvoyants ni à ceux de quelques membres du Directoire, tels que La Révellière-Lépeaux, Merlin et Treilhard. — Cette faction, sans doute satisfaite de voir Rewbel sorti du Directoire, ne l'était pas encore complétement; il entrait dans ses projets de composer la puissance exécutive d'une majorité de membres qui lui fussent dévoués, et de se débarrasser de Treilhard, de Merlin, de La Révellière-Lépeaux, qui ne pouvaient lui convenir. Elle avait redouté Rewbell à cause de sa fermeté et de ses connaissances diplomatiques; elle redoutait les talents, la droiture et la franchise de Treilhard, l'habileté de Merlin et l'inflexible probité de La Révellière-Lépeaux.

« Dans la séance du 9 prairial, Bertrand (du Calvados) fit au Conseil des Cinq-Cents une motion d'ordre tendant à demander la liberté illimitée de la presse, même pour les journaux. « On jouissait, dit Dulaure, de cette liberté, mais on voulait la licence; la presse était libre pour tous les auteurs de pamphlets; ils pouvaient impunément calomnier le gouvernement, et au moment même qu'ils réclamaient cette liberté, ils en usaient très amplement. — Les journaux seuls étaient contenus dans quelques limites...

« Dans la séance du 18 prairial (7 juin), Briot dénonça l'opéra d'Adrien, où se trouvaient exprimés de pompeux éloges de cet empereur romain. On trouva

scandaleuse (c'est toujours M. Dulaure qui parle), dans une République, la représentation d'une pièce de ce genre, surtout au moment où cette République était en guerre avec un empereur présumé coupable de l'attentat de Rastadt. Cette dénonciation fut la matière d'un message adressé au Directoire, qui donna des explications, desquelles il résultait que *la pièce avait éprouvé des changements qui l'appropriaient aux convenances républicaines. Adrien n'y figurait plus comme empereur, mais comme général romain.*—Ce fait prouve, dit Dulaure, l'inquiétude des députés et leur penchant à dénoncer le Directoire.»

De plus graves reproches étaient adressés au Directoire, et nous nous étonnons que Dulaure les ait entièrement passés sous silence. Les esprits étaient très agités à Chambéry et à Grenoble par les défaites de l'armée d'Italie. Les associations patriotiques de ces deux villes, cédant à leur juste indignation autant qu'aux instigations des meneurs, envoyèrent aux Conseils des plaintes virulentes contre le pouvoir exécutif. « A peine, la guerre a-t-elle commencé, disait une de ces plaintes, que nos conquêtes nous échappent, et que notre territoire est à la veille d'être envahi..... Pourquoi les conscrits, fidèles à la voix de la patrie, se sont-ils vus forcés de rentrer dans leurs foyers, par la privation de tous les moyens de subsistance? — Comment se fait-il, disait l'autre, que la désertion dans nos camps soit presque générale, et que les troupes soient dans un dénûment absolu, tandis que des fournisseurs et des agents militaires sont gorgés d'or et de rapines?»

Quand ces adresses parvinrent à Paris, les Conseils délibéraient sur les moyens de combler le déficit provenant de la non-rentrée des contributions directes. Déjà même on avait adopté en principe un droit additionnel de dix pour cent à l'impôt foncier, soumis les contributions mobilière et somptuaire à une augmentation progressive, doublé celle des portes et fenêtres, assujetti les appointements des employés publics à une retenue proportionnelle, lorsqu'un député (Génissieux) s'éleva contre le système ruineux des finances du Directoire : «J'ai prouvé, dit-il, dès le 7 février, qu'un «fond de sept cent vingt-cinq millions avait été fait «pour l'entretien de 528,000 hommes et de quatre-«vingts vaisseaux, que sont-ils devenus?»

Il y avait de l'exagération dans ces allégations; néanmoins le Conseil des Cinq-Cents, comme s'il eût été convaincu de leur vérité, demanda, le 26 mai, des explications catégoriques sur les causes de cette pénurie et de ce changement soudain de fortune. En même temps les deux Conseils adressèrent aux Français une proclamation, où, à travers les protestations d'usage sur l'accord qui régnait entre les pouvoirs constitutionnels, on voyait clairement qu'ils rassemblaient leurs forces pour entrer en lice.

Le Directoire, interpellé, perdit la tête. Il aurait pu rejeter, sinon la totalité, du moins une partie des revers sur le refus qu'on avait fait de lui fournir les funds nécessaires; mais il sentit qu'il n'était plus de force à sortir victorieux d'une semblable discussion. Effectivement sa position était bien changée depuis le 18 fructidor. Tous les yeux étaient dessillés sur ses fautes; ses mesures répressives contre les Jacobins lui avaient aliéné sans retour ces auxiliaires audacieux : l'étendard de l'insurrection flottait de nouveau dans l'ouest, où les royalistes auraient trouvé un point de ralliement, s'ils eussent réuni l'énergie à la prudence. Ce n'était plus seulement des paysans belges qu'il s'agissait de réduire à l'obéissance; des déserteurs, des prisonniers, des forçats échappés des bagnes, associés à des conscrits réfractaires, se livraient au brigandage avec d'autant plus d'impunité, que les dernières garnisons de l'intérieur avaient été dirigées en Italie. Ajoutez à cela qu'aucun général n'était disposé à sortir l'épée du fourreau, pour sauver une autorité dont tous avaient à se plaindre. Jourdan lui imputait sa défaite de Stockah; Augereau, furieux d'avoir été le jouet des Directeurs, se déclarait maintenant dans les Conseils le patron de leurs plus fougueux ennemis; Joubert expiait, dans une honorable disgrâce, le crime d'avoir voulu s'opposer en Piémont aux rapines des agents directoriaux; Bernadotte, celui de ne s'être pas soumis à un exil déguisé sous le titre d'ambassade. Le conquérant de Naples, Championnet, languissait dans les fers, sous le poids d'une accusation capitale; et Moreau, promu enfin au commandement de l'armée d'Italie, avait trop à faire à réparer les bévues de Scherer, pour épouser la querelle du gouvernement dont il avait été si maltraité. Les troupes, partageant les sentiments des généraux, murmuraient de l'ineptie d'une administration qui prétendait les envoyer à la victoire sans solde, sans souliers et sans pain.

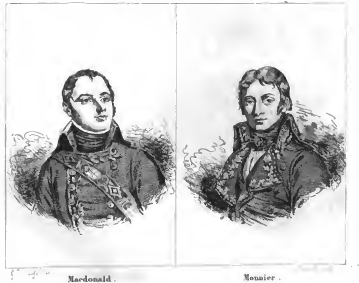
Le Directoire espéra un instant que l'orage se dissiperait de lui-même, et chercha par un silence prolongé à gagner du temps. Mais dans la séance du 28 prairial (17 juin), un membre, au nom des commissions réunies se plaignit de ce que le message adressé, le 26 mai, au Directoire, pour lui demander des renseignements sur la situation de la République, était resté sans réponse : il proposa d'en envoyer un second sur le même objet, et de rester en permanence jusqu'à la réponse demandée. — A six heures du soir, le Directoire se hâta d'envoyer à l'assemblée un message ainsi conçu : «Citoyens représentants, le Directoire s'occupait de la réponse à votre message du 17; il espérait pouvoir vous la transmettre primidi prochain; mais d'après votre nouveau message, le Directoire se constitue lui-même en permanence, et vous recevrez demain les renseignements que vous désirez.»

Les partisans du Directoire demandèrent alors que la permanence fût levée, puisque l'objet qui l'avait fait déclarer était rempli; d'autres députés voulaient que l'on reprît la discussion sur la liberté de la presse; quelques-uns, que la séance fût suspendue jusqu'au lendemain, dix heures du matin. — Un député dit : «C'est parce qu'il faudra des mesures autres que celles de la liberté de la presse, qu'il est nécessaire de terminer ce qui la concerne..... Dans les dangers de la patrie, tous les citoyens doivent être à leur poste. Or la patrie est en danger, nous pouvons le proclamer.»

Il paraît que les meneurs des deux Conseils craignaient que le gouvernement n'essayât de faire contre eux un nouveau 18 fructidor.



Maison de l'Arioste pres de Reggio.



Macdonald. Monnier.



Florence.


V.E. III
NAPOLI
Biblioteca


V. E. III
NAPOLI
Biblioteca Nazionale



Costumes Napolitains — Ile de Procida



Canonnier garde-côtes. — Douanier.





Costumes Napolitains – Province de Chieti



Chateau de Ponti. – Mantouan.

Un secrétaire annonça qu'on convoquait les commissions réunies, et un député, qui n'était pas dans le secret s'écria : « Je ne sais quelles sont ces commissions qu'on veut convoquer; nous n'avons ni commission diplomatique, ni comité de sûreté générale, ni comité de salut public. Je demande, au nom de la Constitution, où est l'arrêté qui charge les commissions créées pour des objets particuliers de s'occuper d'objets extraordinaires. » — On répondit à ce député que quelques commissions étaient autorisées, par un arrêté, à se réunir lorsqu'elles avaient besoin de leurs lumières réciproques, et lorsqu'il existait entre elles des points de contact à éclaircir. Cette explication ne justifiait pas cette réunion; mais on passa à l'ordre du jour.

Dulaure, qui, dans tout son récit, montre une grande partialité pour les Directeurs éliminés, dit à ce sujet : « Il est certain que ces commissions réunies s'étaient alors approprié le rôle et l'autorité du ci-devant comité de salut public. »

Un membre des commissions vint, à onze heures du soir, faire en leur nom un rapport où se trouvait la proposition suivante : « La mesure que je viens vous présenter est puisée dans une considération bien simple, dans une violation manifeste de la Constitution, qui défend que les membres du Corps-Législatif puissent être élus membres du Directoire ni ministres, soit pendant la durée de leurs fonctions législatives, soit pendant la première année après l'expiration de ces mêmes fonctions. » — Or le directeur Treilhard avait été nommé quatre jours avant l'année révolue; les commissions proposaient d'annuler sa nomination.

Malgré les observations de quelques-uns de ses amis, la nomination de Treilhard fut déclarée inconstitutionnelle et nulle. — Rewbell venait d'être exclu du Directoire par le sort, Treilhard le fut par cette chicane misérable, après treize mois d'exercice. Il reçut assez gaiement la nouvelle de sa déchéance. Il dit à ses collègues du Directoire : « Vous êtes en permanence; moi, je suis en vacance, et je vais me coucher. »

Le 29 prairial (19 juin), le Conseil des Cinq-Cents s'occupa de nommer un successeur à Treilhard. L'ex-ministre Gohier, ayant réuni le plus grand nombre de suffrages, fut proclamé membre du conseil exécutif.

Le 30 prairial (20 juin), Bertrand (du Calvados) prononça un discours où le Directoire, ses opérations et ses agents étaient fort maltraités. — Boulay (de la Meurthe) aux accusations de Bertrand vint ajouter les siennes, et rembrunit le tableau. — « Le Directoire vous accuse, dit-il; vous, accusez le Directoire. Il est évident, pour quiconque a observé les faits et suivi la marche des événements, que le Directoire voulait mutiler la représentation nationale... Depuis le 18 fructidor, époque à laquelle la dictature a été créée, le Corps-Législatif a été tenu dans un asservissement continuel; l'amour de la paix lui a fait garder le silence. Long-temps il a cru que le Directoire n'userait de la pleine puissance qui lui avait été accordée que pour le maintien de la paix et l'affermissement de la République! Il en a abusé pour faire disparaître la première et conduire la seconde sur les bords de l'abîme. Il a tout fait pour nous perdre au dehors, pour nous faire égorger au dedans. Cet inepte et atroce système est l'ouvrage de deux hommes, Merlin et La Réveillère. Ce Merlin, homme à petites vues, à petites passions..., a mis en vigueur le machiavélisme le plus rétréci, le plus dégoûtant; il était digne d'être le garde des sceaux d'un Louis XI, et fait tout au plus pour diriger l'étude d'un procureur. La Réveillère-Lépeaux a de la moralité, j'en conviens; mais son entêtement est sans exemple... Il sacrifie toutes les idées reçues, il foule aux pieds toutes les règles du bon sens, il viole tous les principes... Il faut que ces deux hommes partent du Directoire, afin d'y établir l'unité si nécessaire dans les circonstances... Il faut des hommes sages; et nous-mêmes, par d'excellents motifs, les avons engagés à donner leur démission; s'ils eussent saisi ce conseil, ils se fussent couverts d'une gloire immortelle; mais leur opiniâtre entêtement les en a empêchés. Il faut les forcer à le faire, et pour cela frapper un grand coup; il n'y a pas d'autres moyens de sauver la République. »

L'agitation allait croissant, quand Merlin et La Réveillère, pressés par leurs amis qui leur firent sentir qu'une plus longue résistance pouvait les compromettre sans utilité, donnèrent leur démission. « Ainsi, dit Dulaure, fut presque entièrement renouvelé le Directoire. On affecta, en éliminant Treilhard, un respect superstitieux pour la lettre de la Constitution; tandis que ce fut par des menaces, et en violant l'esprit et la lettre de cette même constitution, que Merlin et La Réveillère furent mis hors du Directoire. »

Il eût été plus grand, plus digne d'une république, d'adresser aux Directeurs les paroles suivantes : « Nos « forces militaires sont affaiblies par l'expédition d'É« gypte; les forces de nos ennemis secrues par les ar« mées russes; l'émigration profite de nos malheurs « au dehors pour déchirer avec un nouvel acharne« ment l'intérieur de la France, et y organiser une « guerre civile. Le mal est grand; nous pensons que « vous n'êtes pas assez forts pour arrêter le torrent qui « est prêt à nous inonder; faites au salut de la patrie « et de la liberté un généreux sacrifice, et nous place« rons en des mains plus vigoureuses le gouvernail de « l'État. »

Jugements sur Macdonald, Moreau et Souvarow. — Le Directoire renouvelé s'en prit aux généraux des malheurs de la campagne, malheurs dont il était en partie lui-même la cause première; Montrichard et Lapoype furent disgraciés; Macdonald, souffrant encore de la blessure qu'il avait reçue à Modène, fut rappelé et remplacé. « Tout en reconnaissant, dit Jomini, le courage héroïque dont il avait fait preuve, on lui contesta les talents qu'on lui avait jusqu'alors supposés. Scherer, disait-on, l'avait prévenu, dès le 8 avril, de rassembler ses forces et de se préparer à venir le joindre [1]. S'il eût été bien pénétré de l'idée que le salut

[1] Le général Mathieu Dumas considère la retraite de Macdonald, de Naples sur Florence, comme une des plus remarquables qui aient eu lieu dans le cours de la Révolution. Il prétend que Macdonald a été rappelé trop tard de l'extrémité de l'Italie, et cependant il convient que, dès le 8 avril, le général Scherer avait écrit de Mantoue au général en chef de l'armée de Naples :

de son armée et peut-être celui de la France dépendait de la vivacité de ses résolutions et de la rapidité de sa marche, il aurait pu arriver vers la fin de mai dans les plaines de Plaisance. Alors Bellegarde, débouchant encore de la Valteline, sa jonction avec Moreau eût été immanquable entre Tortone et la Trebbia ; et Souvarow, appelé quinze jours plus tôt de ces côtés, loin de songer à s'emparer de Turin, n'aurait eu que le temps de se concentrer vers Stradella pour y lutter contre cinquante mille hommes bien disposés et brûlant de réparer les échecs de la campagne. Pour apprécier de telles observations, il serait indispensable d'avoir sous les yeux la correspondance particulière des généraux, et d'établir le calcul du temps nécessaire pour réunir les détachements.

« Mais si le reproche d'être resté trop long-temps à Naples n'était pas fondé, on lui en adresserait un plus difficile à détruire, celui d'avoir débouché trop lentement de la Toscane. Au lieu de marcher serré, il tint ses divisions tellement éloignées les unes des autres, que la tête de l'armée était déjà sur la Trebbia, quand la queue passait à peine le Taro : système fatal, auquel

« Le moment approche, mon cher général, où il va devenir nécessaire de réunir tous nos moyens pour résister à l'ennemi qui a rassemblé devant l'armée d'Italie des forces tellement supérieures, qu'il serait à craindre qu'il ne parvienne à couper nos communications, ce qu'il faut prévenir.

« A cet effet, laissez dans les places principales de votre commandement susceptibles d'une bonne défense, des garnisons et des vivres pour six mois ou un an, s'il est possible. Disposez sur-le-champ le reste de votre armée à se mettre en marche, et venez avec rapidité, par la Toscane, occuper les passages qui puissent assurer votre réunion avec moi. Amenez le plus de chevaux que vous pourrez, et que votre corps d'armée soit pourvu de tout ce qui est nécessaire pour une campagne très active. — Les chemins que vous pourrez prendre pour venir à moi sont : 1° celui par Bologne ; 2° celui par Fornovo et Parme ; 3° et enfin, si ces deux passages étaient obstrués par des forces supérieures lors de votre arrivée, vous prendriez le chemin de la rivière de Gênes. — *Ne perdez pas un instant pour vous mettre en marche.* »

Cette lettre ne fut pas la seule. Scherer écrivit de nouveau à Macdonald, le 15 avril et le 27 avril ; c'est le 27, à Milan, qu'au moment de quitter l'armée, et de laisser le commandement en chef au général Moreau, il traça de sa main cet ordre positif, adressé à Macdonald :

« Je vous invite, citoyen général, à hâter votre marche sur la Toscane avec toute votre armée. Il n'y a pas un instant à perdre pour opérer votre jonction avec celle d'Italie. Au moment où je vous écris, l'ennemi tente un passage sur l'Adda : s'il venait à le forcer, il faudrait nous replier sur le Tésin. — Si vous ne pouvez opérer votre jonction par Plaisance, il faudra la faire par la rivière de Gênes, en vous servant des embarcations que vous pourrez trouver à Livourne et à la Spezzia, pour le matériel. »

Le général Moreau, en confirmant ces ordres, écrivit de Pavie, au général Macdonald :

. . . . . « Je mets sous vos ordres le général Gauthier, et vous prie de me rejoindre le plus promptement possible. Le Directoire, dans la dépêche où il me fait part de ma nomination, me prévient qu'il a donné ordre au général Scherer de laisser à Naples et dans d'autres points désignés des garnisons qui, soutenues par les troupes du pays, devront nous assurer la possession de Naples ; le Directoire tient à cette mesure, à moins d'une grande extrémité. — Je crois, mon cher général, que nous sommes à cette extrémité, et je ne vois pas à quoi pourraient nous servir dans ce pays 5 ou 6,000 hommes pour garder des points que nous reprendrons quand nous aurons eu du succès. »

Macdonald prépara sa retraite avec adresse et activité ; il retira ses troupes de Naples et des environs, et se concentra au camp de Caserta. Il rappela la division qui était dans la Pouille, et celle qui se trouvait sur les frontières de la Calabre. La dépêche suivante, datée de Caserta, 5 mai, et adressée au général Gauthier, renferme le sommaire de ses dispositions, et donne une juste idée de sa position, comme aussi de ses talents et de sa prévoyance.

§ « Je reçois en même temps, mon cher général, vos deux courriers et toutes les dépêches dont ils sont porteurs ; quoique navrés de douleur, et quoique ce ne soit pas le moment de l'espérance, armons-nous du zèle qu'inspire la patrie pour sa défense. — Merlin et sa colonne doivent être à Florence, les Polonais sont prêts d'y arriver. La 62e demi-brigade, forte de plus de 4,000 hommes, se met en route de Rome. — Avec ces renforts, conservez les débouchés qui assurent ma retraite. Dans le cas où vous seriez forcé de vous replier, repliez-vous sur moi ; réunis, nous pourrons à notre tour forcer l'ennemi, et nous rendre maître des passages pour opérer notre jonction avec l'armée d'Italie ; tout autre mouvement nous perdrait, et perdrait surtout l'armée de Naples, déjà affaiblie par les garnisons que je jette au fort Saint-Elme, à Capoue, à Gaëte, au fort Saint-Ange, à Ancône, et par 5,000 malades ou blessés, dont la plus grande partie reste dans ces places. Le plus difficile était de sortir de Naples, mais l'approvisionnement de ces places n'est point encore achevé ; j'ai fixé jusqu'au 20 floréal (10 mai), et sous peine de mort : pendant ce temps, mon armée file sur deux colonnes, mais dans quelle position ! A travers un désert, presque affamée et entourée d'insurgés. — Je vois les autorités napolitaines se dissoudre, les patriotes fuir de toutes parts, les Lazzaronis courir aux armes et les massacrer impitoyablement. Tirons le voile sur ces horreurs, le cœur saigne et l'âme se déchire. Je fais mes efforts pour faire rester en place les autorités romaines. Y parviendrai-je ? — Mes courriers consécutifs vous feront connaître ma marche ; elle est précipitée et forcée ; sous quatre jours j'aurai passé le Volturno et le Garigliano ; je me rendrai à Rome pour tout organiser, et de là à Florence, où je devancerai l'armée pour me concerter avec vous. — Je vous conjure de nouveau, ainsi que le général Montrichard, en cas d'événement, de vous replier sur moi ; si vous vous retiriez sur la rivière de Gênes, tout serait perdu, et je vous répète qu'avec mes forces réunies, nous périrons ou nous forcerons le passage. »

Sentant en même temps combien la lenteur forcée de sa retraite pouvait préjudicier aux intérêts de l'armée, Macdonald écrivait au général Moreau, en lui adressant une copie de sa dépêche à Gauthier :

« Je ne puis hâter davantage la marche de mon armée ; personne, mieux que vous, ne connaît l'embarras d'une retraite lorsque l'armée n'est pas en campagne, et qu'elle s'est fait des établissements qu'il faut évacuer. Si, depuis long-temps, je n'avais prévu cette marche rétrograde, que les circonstances impérieuses rendent aujourd'hui nécessaire, j'aurais été forcé d'abandonner nos magasins, nos malades, nos établissements ; mais, grâces au ciel, de tout ce qui a coopéré à cette expédition, il ne restera que les malades intransportables. »

Le premier but de la retraite fut, en effet, manqué. Moreau se vit forcé de repasser l'Apennin, et Macdonald, avant de quitter l'État romain, fut informé de la position de l'armée par une dépêche (datée d'Alexandrie, 27 floréal, 17 mai) du général en chef de l'armée d'Italie.

« L'ennemi vous a quitté, mon cher général, pour m'achever : je l'ai fait reconnaître ce matin par 7 à 8,000 hommes : je voulais savoir où il était, et l'ai trouvé fort d'environ 40,000 hommes entre Tortone et Alexandrie. Je voulais me jeter sur Gênes, mais cela m'a été impossible. J'y envoie, par les montagnes, le général Victor avec dix excellents bataillons : huit y sont déjà sous les ordres du général Pérignon ; c'est plus qu'il n'en faut pour défendre ce pays. Je me retire avec le reste vers les frontières du Piémont. Je me déferai promptement de mes gros équipages, et ferai en sorte de vous rejoindre le plus tôt possible par la rivière de Gênes. Avec le corps de Naples, vous formerez une armée qui devra être d'environ 40,000 hommes, et alors vos succès seront assurés. L'ennemi sera obligé de disperser ses forces devant Gênes, devant moi, devant Mantoue et autres places ; vous serez à votre aise et sûr de vaincre. Si vous pouvez déboucher par Modène sur Plaisance, je crois que nous ne tarderons pas à être maîtres de toute l'Italie. Tâchez de me donner de vos nouvelles par Gênes ; j'espère rester toujours en communication avec cette ville. »

Macdonald avait, sur une irruption dans les plaines du Pô, les mêmes espérances que le général Moreau ; il écrivait de Rome, le 26 floréal (16 mai), au général Dessoles, chef d'état-major de l'armée d'Italie :

« J'ai senti comme vous, citoyen général, tous les inconvénients de faire traverser à l'armée de Naples la chaîne de l'Apennin, depuis le golfe de la Spezzia jusqu'à Gênes ; car, outre les difficultés naturelles, cette partie de la rivière ne présente pas des ressources suffisantes pour nourrir l'armée. D'ailleurs il me paraît plus que douteux qu'on puisse réunir à Lerici autant d'embarcations qu'il serait nécessaire au transport de l'artillerie, et peut-on répondre de la mer, lorsque les Anglais et les Barbaresques croisent journellement sur les côtes ?

« Tous ces motifs réunis m'ont déterminé à ne pas suivre cette route, à moins cependant d'un cas d'urgence ou désespéré. C'est à cet effet

il faut imputer l'échec sur le Tidone, et qu'on ne saurait expliquer autrement que par la difficulté de se procurer des vivres. Les fautes dans la bataille même appartiennent plus immédiatement au général en chef. Dans les journées du 18 et du 19, il devait porter ses principales forces du côté des montagnes et refuser sa droite, loin de chercher à tourner la gauche de son adversaire. Peut-être même aurait-il mieux fait de refuser le combat et de s'adosser à l'Apennin, en étendant de suite sa gauche vers Bobbio. En tout cas, il ne devait pas l'accepter dans la plaine de Plaisance, où son infériorité en cavalerie et en artillerie lui donnait trop de désavantage. Enfin, au lieu d'embrasser l'ennemi par les deux ailes, il aurait dû, à l'exemple de Charles VIII dans les champs de Fornone, se serrer en masse et forcer avec les deux tiers de son armée la droite de Souvarow. Le roi de France, attaqué à quelques lieues de la Trebbia par 30,000 hommes, leur passa sur le corps quoiqu'il n'en eût que 8,000; à la vérité, il n'avait pas affaire aux braves de Souvarow, mais toute-

que j'ai mandé au général Gauthier de se replier sur moi s'il était forcé dans les débouchés de l'Apennin; unissant nos moyens et joignant nos efforts, nous parviendrons à balayer la rive droite du Pô, ou le diable s'en mêlera. Ma gauche s'appuyant alors à la Trebbia, communiquera avec le corps que vous avez posté en avant de Tortone pour couvrir cette place et le grand débouché de Gênes, et notre jonction se trouvera opérée. — J'ignore si l'ennemi a un pont ou un bac sur le Pô, à quelle hauteur il est placé, et le nombre de troupes qu'il tient sur la rive droite de ce fleuve. J'aurai, j'espère, tous ces renseignemens en arrivant à Florence, et s'ils sont aussi favorables que je le présume, vous sentez que, partant de ce point sur plusieurs colonnes, je tâcherai, chemin faisant, de m'emparer de son pont; car il est évident que je ne trouverai aucun autre moyen de passage, à moins de remonter le fleuve pour le traverser à Voghera....

«On s'impatientera peut-être à l'armée d'Italie de ne pas voir encore arriver celle que je commande; mais je vous prie de calmer cette impatience naturelle, en annonçant que celle-ci marche à grands pas, et brûle d'en venir aux mains avec l'ennemi. Qu'on examine la position dans laquelle je me suis trouvé, et l'on verra ce qu'il a fallu de zèle et d'activité pour opérer en aussi peu de temps la réunion de l'armée qui était étendue jusqu'à Brindisi près d'Otrante. J'ai dû calmer de nouvelles insurrections qui gagnaient la capitale; en évacuer 2,000 malades, ainsi que les magasins de toute espèce, l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche; approvisionner les forts et les places, envoyer des secours de grains à Rome, faire transporter les subsistances nécessaires aux passages, compléter la défense du golfe de Naples, remettre en vigueur toutes les autorités, soutenir les différentes branches de l'état militaire: jugez combien ces dispositions renfermaient de détails.»

Avant d'arriver à Viterbe, où il comptait arriver le 18 mai, le général Macdonald vit s'accroître les difficultés de sa position: il apprit que le général Lahoz avait abandonné le poste important de Faenza, et que, d'un autre côté, les Autrichiens avaient coupé la principale communication de la Toscane avec le pays de Gênes, en s'emparant de Pontremoli. Les habitants de Cortone et d'Arezzo s'étaient insurgés; on portait à 10,000 le nombre des paysans armés prêts à se jeter sur les flancs de ses colonnes.—Toutefois il ne se laissa point abattre. On en jugera par cette lettre (datée de Montefiascone 30 floréal, 20 mai), où il rend compte de sa situation au général Moreau, et lui fait part de ses projets.

«L'armée de Naples, mon cher général, arrivera à Florence les 6, 7 et 8 prairial (26, 27 et 28 mai); j'y serai rendu moi-même le 5 (25 mai); vous devez penser que cette armée, après une marche si longue et si pénible, ayant constamment combattu jusqu'aux frontières napolitaines, pour s'ouvrir un passage, est exténuée de fatigue; plus de la moitié des troupes viennent de Brindisi et d'Otranta sans séjour, faisant de vingt-cinq à trente milles par jour. La plupart des chevaux sont napolitains, peu accoutumés à d'aussi grandes fatigues, et manquant de fourrage; ils meurent en chemin, la route en est jalonnée. J'ai été forcé de laisser à Rome, faute de chevaux, un équipage de douze pontons que nous avions formé à Naples, ainsi qu'un convoi de caissons que j'ai fait rétrograder dès que j'ai su que l'ennemi avait passé le Pô.

«L'armée aura besoin de cinq à six jours de repos; il faut distribuer des souliers, réparer l'artillerie, raccommoder les harnais, et ferrer les chevaux. — Le général Gauthier m'a mandé l'occupation de Pontremoli par les Autrichiens; j'ignore quelle est leur force sur ce point, s'ils ont fait de nouveaux progrès, soit en Piémont, soit en Toscane, et s'il vous est arrivé des renforts de France. — Je touche au moment d'opérer ma jonction avec vous; mais je préférerais la faire par Plaisance et Voghera; je pourrais déboucher par Modène et Parme, attaquant tout ce qui se trouverait devant moi, et tâchant de culbuter l'ennemi dans le Pô, ou de le forcer à repasser promptement ce fleuve. Vous pourriez ce me semble, seconder cette opération en faisant déboucher une colonne de Tortone à Plaisance par Voghera; notre jonction par la rivière de Gênes entraîne trop de difficultés: il est d'ailleurs fort douteux que je trouve à Lerici et à la Spezzia les embarcations qui me sont nécessaires, et le pays, difficultueux offre peu de ressources en subsistances.»

Pendant que le général Macdonald rassemblait son armée entre Lucques et Pistoïa, et se préparait à franchir les Apennins, soit vers la rivière du Levant, soit vers la vallée du Pô, selon la dernière détermination du général en chef, Moreau achevait son habile contremarche des frontières du Piémont sur Gênes. Dès qu'il fut arrivé dans cette ville, il fit connaître par les lettres suivantes son adhésion au projet audacieux du général de l'armée de Naples:

Gênes, le 20 prairial.

«J'ai reçu, mon cher général, votre lettre du 18 (8 juin), je ne puis qu'approuver toutes vos dispositions.— Les obstacles qu'ont éprouvés les troupes qui ont passé par les montagnes ne me permettront pas de les faire courir encore dans ces mêmes montagnes pendant que vous agirez; elles seraient inutiles à tous. Je me bornerai à jeter ce que j'aurai de plus voisin vers Bobbio, et déboucherai avec le reste des divisions Grenier et Laboussière par la Bochetta et Novi; de sorte que notre réunion se ferait sur Tortone. Cependant, s'il m'est possible de partir demain au soir, je ferai en sorte d'aller par Pontremoli à Parme, mais cela est difficile, puisqu'il y a cinq marches d'ici à Pontremoli, et environ quatre de là à Parme. Je ne doute pas de vos succès, mon cher général, toutes vos troupes sont braves et fraîches, et certes l'ennemi ne peut pas avoir sur vous de supériorité. — Notre artillerie passera à peu près entière, mais avant qu'elle soit embarquée à Loano, et qu'elle ait fait le trajet de Gênes, il s'écoulera quelques jours. La flotte a appareillé ce matin de la rade de Vado pour aller au-devant de la flotte anglaise entrée dans la Méditerranée.»

Gênes, le 23 prairial (11 juin).

«Je ne sais, mon cher général, si cette lettre vous parviendra; j'espère cependant que le courrier, en suivant la même route que vous, pourra vous rejoindre. L'ennemi paraît rassembler des troupes aux environs de Plaisance, mais près des montagnes, pour vous disputer le passage vers Tortone: il paraît hâter les attaques de cette place; il y laisse un corps qu'on me rapporte fort d'environ 16,000 hommes; mais je crois ce rapport exagéré. Il a encore beaucoup de monde rassemblé dans le Piémont, aux environs de Turin, Pignerolles, Savigliano et Mondovi. Nous avons été suivis, mais il y avait plus de paysans que d'Autrichiens. — La réparation de l'artillerie, et sa dissémination dans les montagnes, ne nous permettra d'être réunis entre Gavi et Seravalle que les 28 et 29 (18 et 19 juin). Nous marcherons aussitôt le long de la Scrivia, en nous tenant toujours appuyés aux montagnes, que nous ne devons quitter, ainsi que vous, qu'après un succès déterminé.

«L'ennemi travaille actuellement à des réparations de route entre Bobio et Bardi, ce qui ferait croire à son projet de déborder votre flanc gauche ou notre droite. — Le 26 (16 juin), le général Pérignon jettera dans la vallée de la Trebbia un corps de Français et de Liguriens qu'il espère être fort de 3 à 4,000 hommes, ce qui rendra l'ennemi circonspect sur la défense de cette rivière, qui au reste est guéable partout. — Je n'imagine pas que vous puissiez trouver des forces capables de vous arrêter, surtout quand la division Victor, forte de 7,000 hommes, vous aura rejoint. Dans ce cas, en vous appuyant toujours aux montagnes, on ne peut vous empêcher de rentrer dans les Apennins. Alors nous tenterions fortement ailleurs.»

Nous avons rapporté textuellement ces lettres intéressantes afin de mettre nos lecteurs à portée de juger par eux-mêmes des difficultés de la retraite effectuée par Macdonald, et de la manière dont la marche par la rive droite du Pô, opération difficile et surtout remarquable par la singularité des positions respectives, fut conçue et concertée. Pour en assurer le succès, il fallait, de la part des deux généraux, une égale précision; la moindre hésitation du général Moreau sur le point de rencontre devait rendre infructueux ses efforts pour attirer à lui une partie des forces que Souvarow dirigeait contre l'armée de Naples.

fois il saisit mieux que Macdonald l'unique moyen qui pût lui procurer la victoire.»

Quant à Moreau, voici les réflexions que ses opérations ont inspiré au même Jomini, juge et critique si distingué des grandes opérations militaires: «Moreau, de son côté, déboucha un peu tard de Gavi. On ignore s'il eût pu le faire avec plus de célérité; mais il est certain que trois jours plus tôt, il eût arrêté la marche de Souvarow, au lieu que la victoire de Cassina-Grossa n'eut aucune influence sur la suite des opérations. Quoi qu'il en soit, les militaires français ont adressé d'autres reproches à Moreau. Son commandement s'étendant sur les deux armées, il devait, aussitôt que celle de Naples fut arrivée en Toscane, laisser la direction de celle d'Italie à Grenier ou à Grouchy, et venir prendre lui-même la conduite de la plus forte, de celle qui avait la tâche la plus délicate à remplir, et que nul n'était capable de mieux diriger que lui. Ce reproche, au surplus, loin d'attaquer la capacité de ce général, honore son caractère. Il est probable que sa conduite ne fut dictée que par la crainte de témoigner de la méfiance à un ancien camarade, et par les ménagements qu'il se crut obligé de garder envers lui. Ainsi, dans cette circonstance, le salut de l'armée française fut sacrifié à des affections particulières, si souvent nuisibles à l'homme public.»

Jomini, après avoir jugé avec sagacité et sévérité les deux généraux français, nous paraît porter sur les opérations de Souvarow un jugement empreint d'une bienveillante partialité: «Dans cette bataille (la Trebbia), l'une des plus sanglantes de la Révolution, la perte des alliés fut proportionnée à celle des Français (sauf les prisonniers faits sur la Nure et à Plaisance). Mais le maréchal russe y montra plus de vigueur et de génie militaire que Macdonald; par une marche rapide, il se plaça habilement entre les deux armées françaises, et fit preuve d'un coup d'œil sûr en renforçant sa droite, qu'il dirigea en personne. Quelques hommes de guerre lui ont reproché de ne s'être présenté qu'avec 34 à 35,000 hommes sur le champ de bataille; tandis que le séjour intempestif de Macdonald en Toscane lui donnait la faculté de rassembler des forces plus considérables. Ces critiques ignoraient sans doute que Souvarow avait donné à Kray l'ordre précis de ne laisser devant Mantoue que le tiers de son corps pour contenir la garnison, et de le rejoindre à Plaisance avec 12,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux, ce qui eût porté son armée à 50,000 combattants. Mais le général autrichien qui venait de recevoir un ordre autographe de l'Empereur, qui le rendait indépendant du Maréchal, tant qu'il n'aurait pas réduit Mantoue, n'obéit pas à Souvarow.

Prise de la citadelle de Turin. — Nous avons dit qu'après la bataille de Cassina-Grossa, Moreau avait reçu la nouvelle de la prise de Turin, par les Austro-Russes. — La citadelle de Turin, dont les revêtements étaient à moitié découverts et qui n'avait ni ouvrages extérieurs ni contre-mines, se trouvait être d'un accès assez facile du côté de la ville, les maisons établies jusqu'à 200 pas de la contrescarpe en facilitant les approches. Cette citadelle est un pentagone régulier couvert de contre-gardes, de demi-lunes avec réduits, de flèches, devant les capitales des trois bastions tournés vers la campagne, et enfin d'un double chemin couvert et de mines. Elle était commandée par le général Fiorella. — Le marquis de Chasteler dirigeait les travaux du siége, qui furent poussés avec beaucoup de vigueur. La seconde parallèle, achevée le 19 juin, fut armée de 40 mortiers à la Cohorn, qui battirent la place sans relâche. Les immenses ressources que fournissait Turin en projectiles, attirails et munitions de siége, permirent, dit-on, de garnir les lignes de circonvallation de 300 bouches à feu, qui tirèrent sans interruption pendant 48 heures, et éteignirent le feu de la citadelle. Ce nombre néanmoins semble très exagéré. Fiorella, effrayé des pertes de sa garnison, demanda à capituler avant d'avoir opposé à l'ennemi toute la résistance dont le poste était capable. Les articles de la capitulation, arrêtés le 23, furent les mêmes que pour les garnisons de Ferrare et de Milan. — Cette conquête, qui ne coûta pas 50 hommes à l'ennemi, lui valut 618 pièces d'artillerie, 40 mille fusils et 60 mille quintaux de poudre. Elle attira sur Fiorella des reproches qui semblent mérités. Les troupes de Kaim, disponibles après cette capitulation, se mirent en marche pour rejoindre Souvarow sur les bords de la Bormida. L'artillerie prise dans la citadelle et celle employée au siége augmentèrent les ressources dirigées contre Mantoue.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

22 MARS. Prise d'Andria.
2 AVRIL. Prise de Trani.
— — Expédition en Calabre.
8 — Lettre de Scherer à Macdonald pour lui ordonner de revenir en Lombardie.
7-9 MAI. Départ de l'armée de Naples.
29 — Combat de Pontremoli.
12 JUIN. Combat de Modène.
17 — Combat de Tidone.
18-19 JUIN. Bataille de la Trebbia, perdue par Macdonald.
19 — Déblocus de Tortone par Moreau.
20 — Bataille de Cassina-Grossa gagnée par Moreau.
— — Révolution du 30 prairial.
20-21 — Retraite de Macdonald. — Combat de San-Giorgio.
21 — Reprise de Parme et de Reggio.
23 — Combat de Sassuolo.
— — Capitulation de la citadelle de Turin.
15-17 JUILLET. Jonction des armées de Naples et d'Italie dans la rivière de Gênes.

A. HUGO.

On souscrit chez DELLOYE, éditeur, place de la Bourse, rue des Filles-Saint-Thomas, 13.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de RIGNOUX et Ce, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

BATAILLE DE NOVI.

SOMMAIRE.

Nouveau plan d'opérations. — Prise de la citadelle d'Alexandrie. — Les Français reprennent l'offensive. — Bataille de Novi. — Jugement sur cette bataille. — Retraite des Français sur l'Apennin. — Tentative de Klenau sur Gênes. — Opérations de l'armée des Alpes. — Capitulation et reddition de Tortone.

ARMÉE D'ITALIE.

Généraux en chef. — JOUBERT. — MOREAU.

ARMÉE AUSTRO-RUSSE.

Généralissime. — SOUVAROW.

Nouveau plan d'opérations. — Les désastres éprouvés par les armées françaises avaient causé dans toute la République un sentiment général d'indignation; mais la révolution du 30 prairial n'avait eu d'autres résultats que d'introduire quelques changements dans le personnel des gouvernants. Le nouveau Directoire, après avoir pourvu par une loi à la levée des conscrits et au recouvrement des impôts que l'état critique des affaires rendait indispensables, s'occupa des moyens de repousser l'invasion dont la France était ménacée du côté de l'Italie. Le général Clarke fut chargé de présenter un travail sur les moyens propres à couvrir la frontière des Alpes; il envoya au gouvernement un long mémoire, d'après lequel on décida qu'il serait formé une *Armée des Alpes*, de 30,000 fantassins et 2,000 chevaux, pour garder le grand et le petit Saint-Bernard, le Simplon, le Mont-Cenis, le mont Genèvre et le col de l'Argentière; Championnet en reçut le commandement. —Dans le même temps, et par suite des intrigues d'un parti qui voulait déjà faire jouer à Joubert le rôle que Bonaparte devait remplir au 18 brumaire, l'armée d'Italie, enlevée à Moreau, passa sous les ordres du premier de ces généraux.—Cette armée, débouchant de l'Apennin, était destinée à reprendre l'offensive pour empêcher le siége de Coni et faire lever le siége de Mantoue.—De son côté l'armée d'Helvétie devait opérer sur la Limmat une puissante diversion.—Aucun des Directeurs n'était capable de juger les avantages ou les inconvénients de ce plan; aussi fut-il unanimement adopté.

Prise de la citadelle d'Alexandrie. — La citadelle d'Alexandrie avait prolongé sa résistance trente jours de plus que celle de Turin. — Cette place, située sur la gauche du Tanaro, est un octogone régulier, bastionné et à demi-revêtement, dont les courtines sont couvertes par autant de demi-lunes avec réduits. Il y a de bonnes casemates. Quoique les fossés n'en fussent pas très profonds, et quoique les grands travaux qui y ont été effectués sous le gouvernement de Napoléon ne fussent pas même projetés alors, elle passait pour la plus forte de l'Italie.

L'occupation de cette citadelle, défendue par 3,000 hommes aux ordres de Gardanne, et bien approvisionnée, avait paru nécessaire à Souvarow pour appuyer ses entreprises contre la Ligurie, et le siége en était vivement suivi. Elle avait été bloquée par Seckendorf, dès le 29 mai; les premiers travaux du siége n'avaient été contrariés que par trois sorties de la garnison. Ces travaux ne furent néanmoins poussés activement qu'après l'affaire de la Trebbia, époque ou Bellegarde reprit le commandement des troupes de siége. La tranchée fut ouverte le 8 juillet, à 200 toises du chemin couvert. Une fausse attaque fut dirigée sur la droite du Tanaro, et la véritable contre le front de Vigna. Les batteries de ces deux attaques furent armées, dans la nuit du 14 au 15, de 75 bouches à feu dont 50 battirent le front d'attaque. — La deuxième parallèle fut achevée dans la journée du 18, au milieu d'une vive fusillade qui blessa grièvement le marquis de Chasteler. Elle fut armée, et les batteries entrèrent en action dans la nuit du 20 au 21. L'ennemi, débouchant sur trois points de la parallèle, à la sape volante, parvint dans cette même nuit, malgré le feu très vif qui partait de la contre-garde, à couronner deux angles saillants du chemin couvert. —La nuit suivante devait être employée à enlever aux assiégés le chemin couvert et les contre-gardes du front d'attaque; tout était prêt pour cette opération lorsque Gardanne demanda à capituler. Cette demande étonna le général russe lui-même, qui refusa au gouverneur les conditions accordées aux commandants des autres places. La garnison, qui avait perdu 364 hommes, fut conduite prisonnière en Allemagne. Le corps de la place paraissait encore intact au moment où elle fut rendue [1]. L'ennemi y trouva une nombreuse artillerie et d'abondantes munitions en tous genres.

Les Français reprennent l'offensive. — Une espèce d'armistice semblait avoir été, de fait et spontanément, consentie par l'armée républicaine et par les troupes austro-russes, depuis la fin de juin jusqu'à la fin de juillet. Ce temps de repos, pendant lequel Souvarow, renforcé par l'arrivée de 8,000 Russes aux ordres de Rehbinder, aurait pu tirer le plus grand parti de ses succès, avait permis au Directoire de faire des préparatifs de résistance et d'attaque qui semblaient assurer un triomphe décisif à l'armée d'Italie. Joubert, arrivé à Gênes, sollicita les conseils de Moreau, qui, avec une

[1] En général, le siége de la citadelle d'Alexandrie fut conduit avec habileté et vigueur. L'activité du feu fut telle, que soixante quinze pièces de canon ou mortiers lancèrent en sept jours près de quarante-deux mille projectiles. Les Autrichiens y employèrent un tir particulier, qui, avec moins de poudre, produisit les plus grands effets; car les batteries établies au pied du glacis et en arrière, firent brèche, sans toucher le revêtement de la contre-garde, à la face d'un bastion qu'elle ne découvrait pas. Cette circonstance ignorée de l'assiégeant, hâta la reddition de la place. Gardanne, qui n'avait point contrarié les approches par des sorties, ni mis assez d'obstacles au couronnement du chemin couvert, ne vit point que la brèche était impraticable, qu'il fallait que l'assiégeant le chassât des contre-gardes, construisît ses batteries de brèche et les mît en action avant de songer à l'assaut.

obligeance égale à la modestie de son jeune collègue, se fit un plaisir de l'aider de toutes les lumières de sa vieille expérience.

L'aile droite de l'armée, forte d'environ 15,000 hommes, aux ordres de Saint-Cyr, gardait, de Pontremoli jusqu'à Torriglia, tous les débouchés de la Ligurie. Pérignon, posté sur le revers des montagnes du Piémont, depuis la tête du val Tanaro, couvrait avec l'aile gauche, forte d'environ 22,000 hommes, les communications avec la France et avec l'armée des Alpes qu'on venait d'organiser. La Bochetta et Campo-Freddo étaient occupés par le centre, fort d'environ 10,000 hommes; une réserve de 1,800 chevaux, commandée par les généraux Richepanse et Guérin, était en outre répartie à l'aile gauche et au centre. Telle était, à la fin de juillet, la position de l'armée avec laquelle Joubert, d'après les ordres du Directoire, se proposait de prendre l'initiative de l'attaque, afin de secourir Mantoue, dont on ignorait le sort.

Le gros de l'armée coalisée campait près d'Alexandrie sur les deux rives de la Bormida : le nombre de soldats réunis en Piémont ne s'élevait, disait-on, qu'à 45,000 hommes, quoique les forces alliées réparties sur toute la surface de l'Italie fussent de plus de 100,000.

L'armée française s'ébranla le 9 août pour déboucher de l'Apennin, et arriva le 14 en présence de l'ennemi, après avoir eu avec différens corps austro-russes, et notamment celui de Bellegarde, des engagements dans lesquels les alliés furent constamment rejetés sur le gros de leurs forces. — La droite de Saint-Cyr s'établit le 14 à San-Bartholomeo, sa gauche vers Novi, position qui fut fortement occupée [1]. Les hauteurs en arrière de Novi furent couvertes par les divisions du centre; Serravalle fut investie par 3,000 hommes aux ordres de Dombrowsky, et la gauche de l'armée campa en avant de cette place. Les forces actives de Joubert s'élevaient à 36,000 hommes, dont 2,000 cavaliers.

Souvarow était resté, depuis le 9 jusqu'au 14, immobile dans son camp de Rivalta; il rallia ses troupes sous Pozzolo-Formigaro à la vue des Français; sa droite, aux ordres de Kray, forma deux lignes, depuis le chemin de Novi à Bosco jusqu'à Bassaluzzo; le centre se massa à Pozzolo-Formigaro; la gauche, sous Mélas, prit position à Rivalta. Une réserve de 6,000 fantassins et de 4,000 chevaux resta postée à Spinetti, et 13,000 hommes, dont 3,000 cavaliers couvrirent le siége de Tortone. En y comprenant cette double réserve, les troupes de Souvarow s'élevaient à plus de 70,000 hommes, parmi lesquels on comptait 15,000 cavaliers.

Joubert ne s'attendait pas à avoir en tête des forces si imposantes; la vue de Kray en face de son aile gauche ne pouvait plus lui laisser de doute sur le sort du boulevart de la haute Italie. Mantoue avait succombé. Il appela ses généraux à un conseil de guerre. On y décida qu'on ne pouvait, sans une extrême imprudence, descendre dans la plaine. Joubert parut même vouloir rentrer dans ses premières positions en attendant que l'armée des Alpes pût agir de concert avec l'armée d'Italie; mais pour que ce mouvement pût être heureusement effectué, il aurait fallu le commencer dès la nuit même du 14 au 15; car Souvarow avait résolu d'attaquer les Français le lendemain, malgré l'avis de son conseil, qui ne croyait pas qu'il fût possible de les déposter des hauteurs où ils étaient retranchés. Le général russe s'appuyait sur la différence des troupes, dont la plupart n'étaient, chez les Républicains, formées que de soldats de nouvelle levée : il avait en outre peu d'estime pour Joubert, qui n'était âgé que de 30 ans. « C'est un jouvenceau qui vient à l'école, avait-il dit, nous allons lui donner une leçon. » Enfin, en cas même d'un échec, il comptait sur la supériorité de sa cavalerie, qui aurait empêché les Français de tirer un grand parti de leurs succès dans les plaines entre l'Orba et la Scrivia, où il aurait fallu poursuivre l'ennemi. — Toutefois, les dispositions d'attaque de Souvarow n'indiquèrent pas dans cette occasion plus de génie militaire que dans les affaires précédentes : chaque corps devait donner isolément et à des heures différentes. Il n'est pas même possible de deviner la cause d'une aussi bizarre mesure; aussi, à Novi comme à la Trebbia, le vieux maréchal ne dut-il la victoire qu'à la non exécution de ses ordres, ou plutôt aux dispositions de Mélas, prises, comme nous le verrons bientôt, à son insu, et contrairement à ses intentions.

Bataille de Novi. — Les Austro-Russes attaquèrent les premiers [1]; le combat commença le 15 août, à cinq

[1] Voici, d'après Mathieu Dumas, l'esquisse topographique du champ de bataille de Novi :

« Entre la Scrivia et le torrent de Lemo, qui prend sa source à la Bochetta et se jette dans l'Orba, un peu au-dessous de Bassaluzzo, s'élève au nord de Gavi le Monte-Mesma, appelé aussi Monte-Rosso. Sur ses pentes, du côté du nord, naissent les petites vallées de Fornale, Riasco et Braghena, dont les ruisseaux se réunissent à Pasturana, et tombent dans le Lemo.

« Le plus étendu des escarpements, formés par ces ruisseaux, touche à la Scrivia près de Serravalle, et est appelé le Monte-Rotondo, parce qu'il s'arrondit devant Novi et vers Pasturana, et se termine en longues pentes adoucies vers Bassaluzzo.

« Presque parallèlement au Monte-Rotondo, un autre plateau s'étend dans la direction de Serravalle à Pozzolo-Formigaro. Ce plateau a, depuis le bord de l'escarpement jusqu'à la pente rapide du Monte-Rotondo, une largeur d'environ 1,500 pas, et domine la vallée de la Scrivia.

« La route de Novi à la Bocchetta, par Gavi, coupe et embrasse les pentes et les vallées du Monte-Mesma; il n'y a sur cette montagne que cette seule route praticable pour l'artillerie.

« Un autre chemin conduit de Pasturana à Gavi, par Tassarolo.

« Le chemin de Novi à Gavi, par le haut du Monte-Rotondo, est impraticable pour les voitures.

« Les pentes du Monte-Mesma, depuis Pasturana jusqu'à Novi, sont couvertes d'arbres et de buissons. Il y a en arrière de Novi beaucoup de vignes et de petites maisons de campagne. La ville est entourée d'une bonne muraille flanquée de vieilles tours. »

[1] Au moment où commença la bataille, voici quelles étaient les forces et les positions respectives des armées :

L'armée française était évaluée de 32 à 36,000 hommes; l'aile droite, sous le commandement du général Saint-Cyr, était composée des divisions de l'ancienne armée de Macdonald; elle occupait Novi et s'étendait, à la droite de la ville, sur les pentes rapides du Monte-Rotondo. Serravalle était bloquée par la division de Dombrowsky, qui occupait aussi, au-delà de la Scrivia, les postes de Starzano et Cassano Spinola. — Le centre, sous les ordres du général Moreau, était formé par les deux divisions Watrin et Laboissière; elles s'appuyaient à Novi et s'étendaient sur les hauteurs à la gauche. — L'aile gauche, sous les ordres du général Pérignon, formée des deux divisions Grouchy et Lemoine, s'appuyait au torrent de Lemo et occupait Pasturana. — Cette belle position dominait au loin toute la plaine entre l'Orba et la Scrivia.

L'armée austro-russe était rangée en bataille dans cette vaste plaine et dans l'ordre suivant : à la droite, le corps du général Bellegarde, de 16,000 hommes d'infanterie et 1,800 hommes de ca-

heures du matin, par la gauche des Français, où Joubert se trouvait en personne. Kray, qui commandait la droite ennemie, devait chercher à gagner les hauteurs de Pasturana, pour se porter sur les derrières des Français. Bagration avait ordre d'attaquer la droite française pour se réunir à Kray, s'il était possible, pendant que le centre emporterait Novi. Le premier choc entre les troupes de Kray et les soldats républicains fut si rude, que le général ennemi, malgré la supériorité de ses forces, fut arrêté dans la direction qu'il se proposait de suivre, par la résistance intrépide d'une demi-brigade. Il se jeta à sa gauche sur la 20ᵉ légère qui se trouvait isolée, et parvint à l'enfoncer. Il commençait même à déboucher sur le plateau, quand Joubert avec une colonne de grenadiers accourut pour l'arrêter. Le général français poussait les siens en avant lorsqu'il tomba frappé au cœur par une balle. « Marchez toujours, » dit-il en faisant de la main à ses soldats un signe qui leur indiquait l'ennemi. Ce geste et ces mots furent les derniers de ce brave général. La confusion augmenta après sa mort, mais heureusement le reste de la ligne n'était pas encore attaqué; cette circonstance et l'arrivée de Moreau, qui prit aussitôt le commandement en chef, permit de rétablir l'ordre et de rallier les troupes: Moreau leur inspira une nouvelle ardeur. La division Lemoine reprit ses rangs, et les grenadiers de la 34ᵉ, chargeant à la baïonnette, culbutèrent l'ennemi sur la seconde ligne, qui se trouvait encore en bas de la colline.

Kray n'était pas un général qui se laissât facilement décourager. Les Impériaux ne tardèrent pas à revenir et à exécuter sur le même point une nouvelle charge plus furieuse que la première, et soutenue par une formidable artillerie. Bellegarde, venait d'échouer dans une attaque de front sur Grouchy, et cherchait dans le même temps à gagner les derrières de Pasturana. La cavalerie de Richepanse se repliа sur la gauche de ce poste, qui semblait au moment d'être enlevé ou tourné, la division Lemoine étant sur le point d'être enfoncée par la division ennemie du général Ott; mais Seckendorf, au lieu de soutenir Bellegarde, se laissa attirer sur un autre point par le désir d'arrêter un détachement qui cherchait à rejoindre l'armée française. Bellegarde ralentit son attaque et parut hésiter. Pérignon, qui commandait la gauche française, profita de ce moment et donna l'ordre à Clausel d'attaquer le flanc droit de l'ennemi. Kray et Bellegarde furent repoussés; Richepanse avec sa cavalerie et Partouneaux avec la réserve d'infanterie complétèrent leur défaite, et l'aile gauche, qui n'avait pas encore une pièce en batterie après trois heures de combat, fut enfin dégagée.

Bagration voyant l'échec éprouvé par la droite de l'armée impériale, se décida, pour faire une diversion, à marcher sur Novi. Le général Laboissière le laissa approcher de ce poste et des positions qui le commandent, le Belvédère et la Cassinetta, jusqu'à demi-portée de fusil. Les rangs des Austro-Russes furent alors criblés d'une grêle de mitraille et de mousqueterie et en un instant la terre fut couverte de cadavres. — Bagration, pour tourner Novi, dirigea quatre bataillons sur le Monte-Rotondo qui lui semblait dégarni, mais où le général Watrin avait eu l'ordre de venir s'établir. Les troupes françaises assaillirent par le flanc les troupes de Bagration, les culbutèrent, et malgré les efforts de leur chef qui ne put les rallier, les ramenèrent en désordre jusqu'à Pozzolo-Formigaro. — Alors, pour réparer ce nouvel échec, Souvarow ordonna une attaque général; Kray se porta de nouveau sur le front de Pérignon, que Bellegarde chercha à tourner. Ce dernier, s'étant d'abord emparé d'une hauteur en arrière de Pasturana, en fut aussitôt chassé par Clausel, et ce point important fut gardé le reste du jour par un fort détachement d'infanterie française, soutenu par la cavalerie de Richepanse. La colonne chargée de l'attaque de front était dirigée par Ott. Lemoine la repoussa, et Partouneaux, jeté sur son flanc, la ramena en désordre au bas de la colline; mais ce général, emporté par son ardeur, s'étant trop aventuré dans cette circonstance, fut fait prisonnier. L'artillerie et la cavalerie de Kray, soutenues par des tirailleurs embusqués dans des haies près du Riasco, arrêtèrent les Français et permirent aux fuyards de se rallier sur ce point. Au centre, Souvarow s'épuisait en efforts inutiles sur Novi, qu'il avait fait entourer par ses colonnes. Une de ces colonnes, dirigée sur Cassinetta, qui commande la ville à l'ouest, fut repoussé par Watrin. Les Russes reculèrent en laissant la terre jonchée de leurs morts et avec une perte de deux pièces de canon. Cassinetta et le Belvédère soutinrent encore jusqu'à quatre heures de l'après-midi, et firent échouer tous les efforts des Russes.

Le combat, que l'extrême chaleur avait fait ralentir durant quelques moments, recommença alors avec plus de fureur, mais sans plus de succès pour l'ennemi, dont la rage semblait croître avec les pertes énormes que lui faisaient subir le feu de l'artillerie française, et les charges multipliées de la cavalerie de Guérin, qui repoussaient au loin dans la plaine les débris écrasés de ses colonnes.

La victoire semblait assurée aux Français, et néanmoins elle allait leur échapper par suite des manœuvres ou plutôt de la désobéissance de Mélas. Ce général était arrivé avec la réserve à hauteur de Castello-Buzetto. Souvarow lui envoya l'ordre de se porter à droite pour prendre Novi de front, pendant que Kray

valerie, ayant sous ses ordres les généraux Kray et Ott, était formée sur deux lignes, entre la route de Novi, Bosco et Bassaluzzo. Au centre, les deux divisions russes de Forster et Schweikowsky, sous les ordres du général Derfelden, de 12,000 hommes d'infanterie et 3,000 hommes de cavalerie autrichienne. Les deux lignes étaient formées, l'une en avant, l'autre en arrière de Pozzolo-Formigaro. A la gauche, le corps du général Mélas, de 11,000 hommes d'infanterie et 4,000 de cavalerie, s'appuyant à Rivalta sur la Scrivia. Une réserve de 6,000 hommes d'infanterie et de 4,000 hommes de cavalerie était à Spinetti, sur la rive droite de la Scrivia. Enfin, le général russe Rosenberg, qui, pendant l'action, eut ordre d'accourir sur le champ de bataille, couvrait les travaux du siége de Tortone avec la division de Rebbinder, 2,000 Cosaques et les dragons de Wurtemberg. Ce corps était de 10,000 hommes d'infanterie et 3,000 hommes de cavalerie. Les forces des alliés étaient donc de 55,000 hommes d'infanterie et de 15,000 hommes de cavalerie.

Souvarow avait fixé la bataille au 15 août. — Son plan, ses instructions, ne furent autre que l'ordre suivant, remarquable par son laconisme :

« Les corps des généraux Kray et Bellegarde attaqueront, à la « pointe du jour, l'aile gauche de l'ennemi à Pasturana, pendant « que les Russes attaqueront le centre et Mélas l'aile droite. »

et Derfelden enlèveraient les hanteurs à l'onest; msis Mélas avait mieux jugé que le maréchal russe quelle était, dans la position relative des deux armées, la manœuvre décisive. Il partagea son corps en trois colonnes : l'une marcha sur Serravalle pour en faire lever le siége, la seconde se porta sur Monte-Rotondo pour tourner la droite des Français; et afin de ne pas désobéir en tout, néanmoins, au général en chef, il divisa la troisième colonne en deux parties, dont l'une alla encore renforcer celle qui tournait Saint-Cyr, et lui-même, avec l'autre, marcha sur le point où l'appelait Souvarow, pour faire excuser, autant que possible, par sa présence auprès du général en chef, ce que les dispositions prises avaient de contraire à ses ordres.

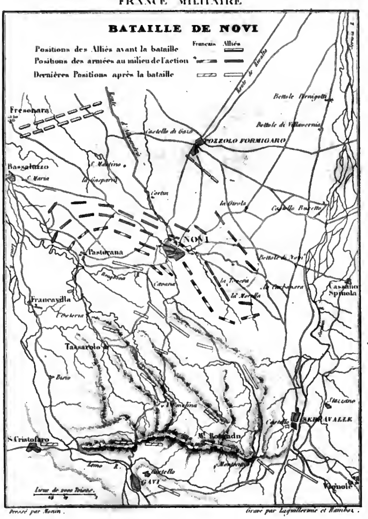
La manœuvre de Mélas fut en effet décisive. Moreau ordonna à la division Watrin, qui occupait la plaine, de se porter en hâte au pied du plateau menacé; mais cette division, voyant sa ligne de retraite coupée par une des colonnes de Mélas, montra de l'irrésolution, en sorte que les deux colonnes ennemies, commandées par Laudon et par Mitrowski, se réunirent aisément en arrière de Cavana. Watrin se replia sur un petit mamelon occupé par la 106e avec quatre pièces de canon. La division Laboissière exécuta un changement de front pendant que cette brave demi-brigade repoussait une attaque des grenadiers hongrois, soutenue à gauche par une charge de cavalerie, et à droite par un effort de la colonne de Mélas qui se portait sur la route de Gavi. L'intrépidité de la 106e arrêta ainsi l'ennemi quelques moments. Ce fut pour les Français, pendant cette journée, la dernière faveur de la fortune. La division Watrin, assaillie par des forces trop supérieures, ne put que s'ouvrir un passage à la baïonnette pour aller se placer derrière la Fornova, à cheval sur la route de Gavi.— A la gauche, Kray avait inutilement tenté dix attaques; au centre Souvarow avait repoussé les Français dans Novi, d'où ils l'accablaient encore par une fusillade meurtrière. La droite était séparée du centre, et de ce côté, à l'extrémité de la ligne française, Serravalle avait été débloquée par la première colonne de Mélas, et Dombrowsky rejeté sur la Bochetta.—Tel était, à cinq heures du soir, l'état des affaires.

La route de Gavi étant coupée par Mélas, les Français, attaqués de front et à dos, n'avaient plus de retraite que par Pasturana; ils étaient maîtres encore des hauteurs entre ce village et Novi. La retraite fut ordonnée, et déjà, vers six heures, le mouvement rétrograde était commencé pendant que Souvarow, Kray et Mélas faisaient un dernier effort sur le centre et les ailes de l'armée française. Kray parvint alors à poster quelques bataillons sur les hauteurs de Pasturana, et rejeta Lemoine sous ce village, où Grouchy s'était déjà replié devant Bellegarde. La 68e demi-brigade en échelons, et soutenue par la réserve de Colli, occupait seule Novi. Elle dut se retirer par la porte de Gavi au moment où Mélas et Bagration pénétraient à la fois dans la ville par la droite et par la gauche : son mouvement se fit avec ordre.

Guérin et Colli, en faisant une tentative pour sauver l'artillerie placée en batterie au Belvédère et à la Casinetta, furent rejetés sur le flanc de Lemoine par le général russe Karseksay qui avait tourné Novi. Watrin et Laboissière étaient repoussés sur la route de Gavi par Mélas et Bagration. Quoique l'aile gauche et le centre des Français combattissent encore pour maintenir les dispositions de retraite qu'avait ordonnées Moreau, l'ennemi faisait de continuels progrès, et déjà on pouvait craindre pour la journée une issue désastreuse. Cependant les Russes, s'étant réunis au corps de Kray, tombèrent avec fureur sur l'aile gauche française; pendant cette attaque, le chemin creux par où défilaient les parcs et les troupes fut coupé par des dragons impériaux du corps de Starray. Quelques chevaux tués et quelques voitures renversées encombrèrent le passage, et la colonne française s'arrêta forcément. Les Russes pénétrant alors presque aussitôt par trois points à gauche du village, rejetèrent les troupes de Lemoine dans un ravin voisin; celles de Grouchy furent également culbutées par Bellegarde. La déroute devint générale. Les Français, forcés de défiler devant les Austro-Russes, sous le feu de leur artillerie et de leur mousqueterie, pour passer le Risseo, se dispersèrent dans toutes les directions, malgré les efforts héroïques de Moreau pour les rallier. La brigade Grandjean qui avait évité le défilé en tournant Pasturana, se retira seule en bon ordre. Pérignon et Grouchy tombèrent au pouvoir de l'ennemi, percés l'un de sept coups de sabre, l'autre de six coups, après avoir tenté dans ce village d'incroyables efforts pour sauver l'artillerie et arrêter la déroute. La cavalerie de réserve avait en vain, dans le même but, effectué plusieurs charges sur un plateau en avant de Pasturana. Colli arrivé, toujours en combattant, à l'entrée du village, s'y maintint jusqu'à neuf heures et tomba enfin criblé de blessures. Il fut fait prisonnier avec le reste de sa brigade. — La nuit mit seule un terme à l'affreuse boucherie qui se fit dans le ravin de Pasturana; les Russes, exaspérés par leurs pertes de la journée, n'accordèrent de quartier qu'aux officiers généraux. — Vers onze heures du soir les Français, faiblement poursuivis par un ennemi harassé de fatigue, se rallièrent près de Gavi.

On a évalué jusqu'à 25,000 le nombre des morts des deux partis pendant cette bataille, qui a long-temps passé pour la plus meurtrière de la Révolution. Mathieu-Dumas a lui même indiqué ce chiffre, qui s'expliquerait par l'acharnement des combattants. Ce n'était plus du courage, mais une fureur frénétique qui semblait les animer. Des relations plus modérées, celle de Jomini entre autres, ne font monter les pertes des Français, dans cette désastreuse journée, qu'à 1,500 hommes tués, 5,000 blessés et 3,000 prisonniers, dont 3 généraux, outre 4 drapeaux, 37 bouches à feu et 28 caissons. — Les Coalisés, auraient eu d'après les mêmes relations, 1,800 hommes tués, 5,200 blessés et 1,200 prisonniers outre une perte de 3 pièces de canon.

La cause qui rendit la retraite des Français si désastreuse fut l'occupation de la gorge et du château de Pasturana par l'ennemi; on a fait un reproche aux généraux en chef d'avoir négligé de faire armer le château qui commande le défilé, et qui pendant le combat fut occupé par l'ambulance française; mais la prise de ce château n'a eu aucune influence sur la perte de la


BATAILLE DE NOVI
Positions des Alliés avant la bataille
Positions des armées au milieu de l'action
Dernières Positions après la bataille
Français
Alliés
Fresonara
Basaluzzo
C. Maria
C. Martino
Castello di Gazo
POZZOLO FORMIGARO
Bettole Pernigotti
Bettole di Villavernia
Route de Alessandria
Cortin
la Orola
Castello Bucetto
NOVI
Pasturana
Bettole di Novi
Cassano Spinola
Francavilla
Tassarolo
Cavana
la Traccia
la Merella
la Cerbonara
SERRAVALLE
Stazzano
S. Cristoforo
Mt. Rotondo
GAVI
Vignole
Lemo R.
Lieue de 2000 Toises
Dressé par Monin.
Gravé par Laguillermie et Rambos.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Chateau de Novi.



Val d'Aoste





Sapeur d'Inf.^ie légère . Tambour d Inf.^ie de ligne .



Richepanse . Joubert .





Bataille de Novi. Mort de Joubert.

bataille, que la manœuvre de Mélas avait déjà décidée.

Jugement sur cette bataille. — La bienveillante partialité de Jomini pour Souvarow n'a pas empêché cet habile critique d'apprécier à sa juste valeur la faiblesse des combinaisons du vieux maréchal russe à Novi :

«Encore que l'avantage de cette journée, dit-il, soit resté aux alliés, la gloire en est incontestablement partagée par les Français, qui combattirent pendant huit heures, à chances égales, avec 30,000 hommes contre 45,000 (car, dans l'armée alliée, il ne faut pas comprendre le corps de Rosenberg, qui n'arriva de Tortone à Pozzolo-Formigaro que dans la nuit et ne prit par conséquent aucune part à l'affaire). Elle (cette journée) prouva au reste que la bonté des troupes, et une volonté bien déterminée de leur général, peuvent quelquefois suppléer à un vice de combinaison. Il n'y eut à Novi, du côté des alliés, de véritables manœuvres que celle opérée vers la fin du jour par la réserve de Mélas. Le reste de leurs attaques ne fut qu'une série de chocs meurtriers, exécutés sans simultanéité.

«On ne saurait compter cette victoire au nombre des plus beaux faits d'armes de Souvarow. Sa droite, engagée trois heures avant son centre et huit heures avant la gauche, aurait eu tout le temps d'être écrasée; et il faut dire que si elle ne le fut pas, la mort de Joubert en fut cause. Les gens de l'art s'étonnèrent avec raison qu'un général aussi expérimenté (que Souvarow) eût laissé dans une circonstance semblable 6,000 hommes inactifs à Spinetti, et 10,000 devant Tortone, pour contenir une garnison de 1,200 Républicains.»

Retraite des Français sur l'Apennin. — Après la bataille de Novi, Moreau se vit encore une fois contraint de reprendre avec les débris de son armée la route des gorges de l'Apennin. La droite se replia le 16, en arrière de Gavi; les divisions Watrin et Dombrowsky se postèrent entre le Lemo et la Scrivia, leur droite sur les hauteurs de Sottovalle. L'artillerie fila sur Saint-Pierre-d'Aréna, et la Bochetta fut occupée par une brigade d'infanterie et une de cavalerie. Le général Laboissière prit position entre Ovada et Voltaggio. La cavalerie de l'aile gauche marcha sur Gênes. Lemoine, chargé de couvrir les gorges de Savone prit poste à Montenotte, Carcare et San-Giacomo. Grandjean, avec la brigade Grouchy, occupa Finale, Melogno, San-Bernardo et La Pietra; enfin quatre bataillons, commandés par le chef de brigade Roguet, campèrent entre Oneille et la vallée du Tanaro.

Le mouvement de retraite s'effectua avec ordre et sans être inquiété sérieusement. Le premier projet de Moreau fut même d'évacuer Gênes où il craignait d'être forcé, et son artillerie commençait à s'embarquer à Saint-Pierre-d'Aréna, lorsque de nouvelles réflexions le décidèrent à attendre les ordres du Directoire avant d'abandonner un pays dont la possession importait tellement à la République. Il chargea Watrin de couvrir avec 12,000 hommes en trois divisions les avenues de Gênes, depuis Chiavari par Torriglia jusqu'à l'Orba, la Bochetta et les cols adjacents, et donna à Saint-Cyr le commandement de l'aile gauche, où il pouvait craindre le plus d'être attaqué.

Tentative de Klenau sur Gênes. — A l'extrémité droite, Miollis gardait la vallée de Lavagna; Klenau, qui lui était opposé et qui croyait le découragement des Français complet après une défaite, voulut faire une tentative sur Gênes, où il s'était ménagé des intelligences.— Le 21 août, il attaqua à l'improviste Miollis et le rejeta, le 23, sur les hauteurs de Recco. Moreau, que ce mouvement avait d'abord inquiété, voyant qu'il n'était pas soutenu par le reste de l'armée austro-russe, conçut aussitôt le projet de punir le général ennemi de sa témérité. Il fit manœuvrer Watrin pour tourner le flanc et les derrières de Klenau; celui-ci, quoique ayant 5,000 hommes sous ses ordres, échoua devant Recco, et fut même, le 26, repoussé par Miollis derrière la Lavagna. Watrin, arrivant par les montagnes, se montra alors sur sa droite; si Miollis eût laissé son collègue achever son mouvement, le corps de Klenau aurait été totalement coupé; mais l'ardeur des soldats rendit nul l'avantage que leur avait ménagé la combinaison habile du général en chef. Les soldats de Miollis, ayant trop rapidement franchi la Lavagna, donnèrent l'éveil au général ennemi, qui se hâta de commencer sa retraite, et réussit à l'effectuer avec perte de 700 hommes seulement, tués, blessés ou prisonniers, avant que la colonne dirigée par Watrin fût en mesure de lui barrer le chemin.

Souvarow n'entendait guère mieux l'art de profiter de la victoire que celui de combiner les moyens de la remporter. Un dernier et faible effort lui aurait suffi pour couper les communications de Moreau avec la France et pour lui enlever Gênes. Au lieu d'agir vigoureusement, il se retira sur Asti. Il y fut, à ce qu'il paraît, déterminé par quelques mouvements des armées des Alpes et de l'Helvétie sur son flanc droit. Déjà, après la bataille de Novi, ce motif lui avait fait détacher en toute hâte Krsy sur le Tésin pour couvrir la Lombardie; la crainte des mouvements de l'armée des Alpes dans le bassin du Piémont accéléra sa retraite. — D'Asti, où il arriva le 20 août, il couvrait encore le siége de Tortone et pouvait menacer Coni. — 6,000 hommes seulement restèrent sur la Scrivia et la Bormida.

Opérations de l'armée des Alpes. — L'activité de Championnet à organiser l'armée des Alpes n'était encore parvenue, dans la première quinzaine d'août, qu'à réunir environ 19,000 hommes sur les 30,000 qui devaient former l'effectif de cette armée. Avec ce corps, réparti sur tous les cols, depuis le Saint-Bernard jusqu'à l'Argentière, le général pouvait tenir la tête à Kaim, qui, de Turin, poussait des partis dans les vallées de la Savoie; mais, instruit par Joubert de son dessein d'attaquer l'ennemi, il se mit en devoir de seconder l'armée d'Italie, et dès le 10 août sa gauche, commandée par Compans, déboucha du Petit-Saint-Bernard et enleva le poste retranché de La Tuile. — Laferrière et Novalèse furent emportés le même jour par Duhesme et l'ennemi fut rejeté dans Suze.—Une partie

des forces républicaines avait été dirigée deux jours auparavant par la droite, sur Coni et Fenestrelles. Les cols de Fenestrelles et de Falières, regardés comme imprenables, furent enlevés presque simultanément, le premier par le capitaine Duclos, de la 99e demi-brigade; l'autre par les capitaines Fabre et Molinard, de la 68e.

Lors de la désastreuse bataille de Novi, différentes attaques eurent lieu sur la droite, dans la direction de Coni et de Fenestrelles. — De nouvelles attaques furent opérées aussi à la gauche, sur le Mont-Cenis et la Novalèse, dans le but de faire des diversions utiles à l'armée de Masséna qui livrait alors les combats de Zurich et du Saint-Gothard.

Toute l'armée des Alpes se mit en mouvement le 26 août. Compans, à la droite, força le fameux passage des Barricades, et pénétra dans les vallées de la Maira et de la Stura jusqu'au fort de Demont, refoulant devant lui insurgés et Piémontais. Au centre, Duhesme partagea sa troupe en deux colonnes; le général Lesuire, avec celle de droite, débloqua Fenestrelles, culbuta l'ennemi retranché à Villaret et le repoussa jusqu'aux portes de Pignerol. L'adjudant général Molard, avec la colonne de gauche, s'empara du col de L'Assiette, et pénétra dans Suze, qui, prise et reprise plusieurs fois, finit par rester aux Français. Ces colonnes, ayant continué leur mouvement le 31, se mirent en communication au col de Rosse d'où Lesuire marcha sur Pignerol qu'il prit de vive force, rejetant l'ennemi sur Villa-Franca et lui enlevant deux pièces de canon. Compans, retardé par plusieurs combats qu'il fut obligé de livrer aux Barbets, ne déboucha que le 8 septembre sur Coni.

La brigade Mallet, qui gardait le Petit-Saint-Bernard à l'extrême gauche, quitta ses positions le 6 septembre et chassa l'ennemi d'Aoste. Ce dernier, s'étant replié sur le fort de Bard, l'abandonna à l'approche des Français, pour se retirer sur Ivrée où se trouvait la droite de l'armée austro-russe.

Ces divers combats furent généralement très brillants pour les Français, qui y eurent partout l'avantage et y enlevèrent, outre quelques bouches à feu, quatre drapeaux et 1,800 prisonniers; mais leur résultat ne fut pas tel qu'on aurait pu l'attendre, car ces actions, isolées et sans ensemble avec les mouvements de Moreau et de Masséna, ne pouvaient amener la réunion des armées républicaines.

La guerre se faisait avec acharnement en Suisse. — Ce fut vers ce temps (11 septembre) que Souvarow, ayant porté son quartier général d'Asti à Alexandrie, laissant le commandement en chef de l'armée impériale d'Italie à Mélas, se mit en route par le Saint-Gothard, pour aller porter assistance aux armées autrichiennes du Rhin et de l'Helvétie.

Capitulation et reddition de Tortone. — La réduction de la citadelle de Tortone, la plus forte du Piémont, fut le dernier exploit des Russes en Italie. Cette place, défendue par 1,200 hommes aux ordres du chef de brigade Gast, était située sur un mamelon de roches qui s'élève de deux cents soixante à deux cents quatre-vingt pieds au-dessus du niveau de la campagne. Elle a été, depuis, démolie par les Français. C'était un carré long, irrégulièrement bastionné, entouré d'un fossé de vingt toises et d'un chemin couvert, auquel la pente de la montagne servait de glacis; un ouvrage à cornes la couvrait du côté de la ville.]

Le siége, commencé depuis le 6 août et interrompu au moment de la bataille de Novi, fut repris et pressé plus vigoureusement après cette bataille. Cent bouches à feu, tirant jour et nuit, couvraient la place de bombes et de boulets rouges; presque toutes les batteries des assiégés étaient éteintes le 18. Gast, instruit de la défaite et de la retraite de l'armée d'Italie, conclut le 25 août une capitulation conditionnelle, par laquelle il s'engagerait à se rendre le 11 septembre, s'il n'était pas secouru avant cette époque.

Cependant Moreau, inquiet des dispositions que lui montrait la population de Gênes, avait mis cette place en état de siége. — Il eut connaissance de la capitulation conditionnelle de Tortone, et il résolut de faire une tentative pour débloquer cette place. Le général Watrin, qui fut chargé de s'y porter avec sa division, pénétra jusqu'à Novi, d'où il culbuta les Autrichiens dans la plaine; mais son mouvement n'ayant pas été soutenu par celui des autres colonnes françaises, Kray, qui se trouvait à Pozzolo-Formigaro, reprit l'offensive, ramena les Républicains au pied des montagnes et les rejeta sur les hauteurs de Gavi. — Souvarow, pendant ce temps, dirigea en hâte sur Felizzano de nombreux renforts et couvrit Tortone de telle façon, que Moreau, s'étant assuré par une reconnaissance de l'inutilité de ses tentatives, rentra dans ses positions. Le lendemain, 11 septembre, la citadelle se rendit; la garnison sortit avec les honneurs de la guerre, et rentra en France sous condition de ne pas servir contre les alliés pendant quatre mois. — Le même jour le vieux maréchal, avec l'armée russe, commença son mouvement vers la Suisse.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

22 JUILLET. Prise de la citadelle d'Alexandrie.
9 AOUT. Joubert, général en chef. — L'armée d'Italie se met en mouvement.
15 — Bataille de Novi. — Mort de Joubert.
16 AOUT. Retraite des Français sur l'Apennin.
21 — Tentative de Klénau sur Gênes.
8 SEPTEMBRE. Combats divers sur les Alpes.
11 — Reddition de Tortone.
— — Départ de Souvarow et des Russes pour la Suisse.

SIÉGE DE MANTOUE.

SOMMAIRE.

Description de la place. — Forces de la garnison. — Premières opérations autour de la place. — Inondation. — Commencement du siége. — Prise de la tour de Cerèse. — Ouverture de la tranchée. — Attaque du Migliaretto et de l'île du Thé. — Maladies. — Situation fâcheuse de la garnison. — Évacuation du fort Saint Georges, etc. — Abandon de l'ouvrage à cornes de Pradella. — Inondation manquée. — Situation critique. — Capitulation et reddition de Mantoue. — Réflexions.

GARNISON DE MANTOUE.	ARMÉE DE SIÉGE.
Gouverneur-Commandant. — FOISSAC-LATOUR.	*Général en chef.* — Baron de KRAY.

Le désir de ne pas détourner l'attention de nos lecteurs des événements qui se passaient en Italie et des combats acharnés que livraient les Français aux Austro-Russes, nous a fait négliger de parler du siége des deux places les plus importantes que la République conservât encore en Italie, Mantoue et Ancône. Il convient de combler cette lacune. — Au mois de septembre 1799, Ancône continuait à se défendre; mais quelques jours avant la bataille de Novi, Mantoue avait déjà succombé. Ainsi, en supposant que Joubert eut été victorieux à Novi, il n'aurait pas même obtenu de sa victoire le prix qu'il en avait d'abord espéré, la délivrance de cette citadelle célèbre.

Investissement de Mantoue. — Après la retraite de Scherer sur l'Adda, dans les premiers jours d'avril (21 germinal), Mantoue fut abandonnée à ses propres forces. — Le général Foissac-Latour venait d'en être nommé gouverneur. Les approches de la ville furent, dès le 12 avril, occupées par l'ennemi, qui ferma toutes les communications avec Scherer et s'établit le 14 au soir à Curlatone. — Le général autrichien, Kray, commandait le corps chargé de réduire Mantoue.

Les bataillons français qui occupaient Governolo, Saint-Nicolo et Borgo-Forte, pouvaient, par suite de ces mouvements, être pris à revers sur la rive gauche du Pô, si l'ennemi eût passé le Mincio à Goïto, et franchi la Fossa-Maestra. Foissac-Latour, pour prévenir les suites d'une situation aussi critique, les rappela aussitôt à Mantoue. C'était, à la vérité, abandonner à l'ennemi le Seraglio qu'on aurait pu garder encore quelques jours en garnissant tout le développement de la Fossa-Maestra, en occupant fortement les postes de Curlatone et de Montenovo, et en construisant des têtes de pont sur le canal; mais les avantages d'une pareille occupation ne pouvaient balancer un instant les inconvénients de toute nature qui en seraient résultés. — La sphère d'action de la garnison se trouvait donc beaucoup limitée, mais elle était plus en rapport aussi avec les ménagements qu'exigeait la faiblesse numérique de cette garnison, et le gouverneur se trouvait ainsi plus à portée de remplir aussi les principales instructions du général en chef, qui avaient particulièrement pour objet, de forcer l'ennemi à employer le plus grand nombre possible de troupes à l'investissement de la place, et de lui en rendre les approches difficiles.

Description de la place. — Mantoue renferme une population de 30,000 habitans. Cette ville est environnée d'un mur d'enceinte crénelé, dont la circonférence peut être évaluée à 3,000 toises sans les ouvrages extérieurs. Ce mur, qui n'a que deux pieds et demi d'épaisseur en quelques endroits, a seulement sept à huit pieds de hauteur. Deux ponts de pierre divisent en trois parties le lac au milieu duquel la place est située. Le premier conduit à la Citadelle, et l'autre au faubourg de Saint-Georges. — La Citadelle est un pentagone qui n'a que quatre bastions; le côté de la ville n'est pas fortifié. C'est plutôt une tête de pont qu'une citadelle. — Le corps de la place n'est pas bastionné, il n'est flanqué que par des redans disposés fort irrégulièrement; mais il est couvert par une multitude d'ouvrages extérieurs commandés ou de peu de relief. La partie qui s'étend le long du lac du milieu et du lac inférieur n'a presque pas de parties flanquantes. Ce défaut n'est pas, au surplus, le seul; dans les crues ordinaires, les eaux arrivent jusqu'à la hauteur du parapet; quand le lac est bas, il laisse à sec, au contraire, un espace assez considérable pour qu'on puisse y débarquer et y déployer des troupes. Le rempart, vers les portes de Pisterla et de Cerèse, est à revêtement droit sans talus, ce qui facilite l'ouverture de la brèche. — Tous les ouvrages extérieurs de Mantoue, à l'exception de la Citadelle, sont en terre. Le camp retranché de Migliaretto a été mal tracé et peut être pris à revers par des batteries placées à droite de Saint-Georges. Il serait aisé de l'emporter d'un coup de main, puisqu'on peut y arriver par la chaussée de Cerèse et le long du Mincio. Migliaretto pris, le Thé tombe sans coup-férir; et une fois l'assiégeant logé dans le Thé et le Migliaretto, le corps de place sera bientôt ouvert; l'ouvrage à cornes de Pradella, étant trop exigu, n'est capable d'aucune résistance, car les batteries du front d'attaque seront ruinées en un instant par l'assiégeant. A la vérité, il faudra que celui-ci traverse une longue inondation pour arriver à la brèche; mais enfin cet obstacle n'est pas insurmontable. Le faubourg Saint-Georges a le défaut opposé à celui de Pradella; il est trop vaste, et exige à lui seul au moins 3,000 hommes pour sa défense. La Citadelle, quoique bonne, ne saurait servir de refuge à la garnison, puisqu'elle n'est séparée de la ville que par un vieux mur d'enceinte ébréché en plusieurs endroits. Considérée comme tête de pont, elle ne peut même nullement favoriser les sorties, parce qu'elle est bâtie au nord du lac, et que ce sera toujours au sud que l'on attaquera Mantoue. — La force de cette place réside donc uniquement dans la manœuvre des eaux. Or, tout leur jeu est formé par trois écluses. Celle de

la Citadelle permet d'élever ou de baisser à volonté les eaux du lac supérieur; celle de Pradella donne entrée aux eaux du lac supérieur dans le Pajolo; enfin l'écluse de la porte Cerèse sert à retenir les eaux du canal de Pajolo et à les reverser dans le marais pour augmenter la force de la place. De ces trois écluses, la première n'est pas couverte; la seconde tombe avec l'ouvrage à cornes de Pradella; il ne reste donc à l'assiégé que la dernière. D'ailleurs l'assiégeant peut augmenter ou diminuer les eaux, dessécher ou inonder les marais en faisant au Mincio des saignées et des bâtardeaux, ce qui lui est très facile quand il est maître de Peschiera. Enfin, les digues ou chaussées qui mènent à Pradella sont en terre, et leur grande largeur permet à l'assiégeant d'y faire cheminer ses tranchées. — Le directoire cisalpin était aussi bien informé de la faiblesse de Mantoue que celui de France: il avait même arrêté de vastes projets d'amélioration, tant pour remédier aux défauts des retranchements du Migliaretto et de Pradella, que pour agrandir la sphère d'activité de la Citadelle et de Saint-Georges, assainir les environs de la place et en faciliter les sorties; mais le manque de fonds, une confiance trop présomptueuse dans la fortune des armes républicaines, en avaient ajourné l'exécution. — D'ailleurs, malgré tous ses défauts, le rôle joué par cette place pendant la campagne de 1796 exagérait à beaucoup de militaires sa valeur absolue. La nécessité où Bonaparte s'était vu d'en lever le siége après douze jours de tranchée, l'impossibilité de la reprendre après les batailles de Castiglione, faute d'artillerie, tout avait contribué à lui donner une réputation qu'elle ne méritait pas.

Forces de la garnison. — Il aurait fallu au moins 20,000 hommes, dont 15 à 1800 de cavalerie, pour le service de la place; mais la faiblesse numérique de l'armée d'Italie n'avait pas permis à Scherer, malgré les demandes réitérées et pressantes du général Foissac-Latour, d'y laisser plus de 10,000 hommes, dont 5 à 600 de cavalerie; et encore la plus grande partie de cette faible garnison était elle composée de recrues qui savaient à peine manier une arme. L'infanterie comptait environ un quart d'auxiliaires étrangers, tous généralement très mal disposés pour les Français. — Dès que la place fut investie, le gouverneur conserva dans Mantoue même environ 6,000 hommes, dont il prit le commandement direct, et il distribua le reste dans les postes avancés dont il se réserva la surveillance supérieure. La garde de la Citadelle de Porto fut confiée au général Monet, qui eut environ 1,000 hommes sous ses ordres. Le général Meyer dut défendre le fort Saint-Georges avec environ 1,200 hommes; le front de Migliaretto fut occupé par le général Wielhorski [1], avec 1,300 combattants; enfin le chef de brigade Balleydier s'établit avec 500 hommes dans l'ouvrage à cornes de Pradella.

Les approvisionnements de bouche réunis dans la place auffisaient pour plus d'un an. Ceux des hôpitaux étaient moins complets, rares sous certains rapports, abondants à l'excès sous d'autres; mais les magasins du génie et de l'artillerie se trouvaient beaucoup moins bien approvisionnés, et manquant de la plupart des objets essentiels, ne pouvaient pas suffire à un long siége.

Ces approvisionnements mal préparés, le mauvais état des fortifications et la faiblesse de la garnison, faisaient vivement désirer au général Foissac-Latour de se démettre d'un commandement qu'il ne jugeait pas avoir les moyens de remplir d'une manière satisfaisante. Il semblait pressentir les disgrâces que ce commandement devait lui attirer, mais il sollicita vainement Scherer de l'en dispenser. Aucun autre général ne se souciait d'en être chargé. N'ayant pu se faire remplacer, Foissac-Latour s'étudia néanmoins à tirer tout le parti possible des moyens de la place [1].

[1] Le général Wielhorski était né en Pologne, mais ainsi qu'un grand nombre de ses compatriotes, il se trouvait alors au service de la République cisalpine.

[1] Ce fut un malheur pour le général Foissac-Latour d'avoir été désigné par le Directoire pour le commandement de Mantoue. «Le général Foissac-Latour, dit Jomini, recommandable par ses qualités personnelles, sa probité et ses connaissances en fortifications, avait peu manié de troupes, et manquait de l'énergie nécessaire pour commander dans des circonstances difficiles, et triompher d'obstacles imprévus. Sorti du corps du génie, il était trop imbu de ces vérités théoriques incontestables en thèse générale, mais qui rencontrent tant d'exceptions à la guerre. Persuadé que les opérations d'un siége marchent avec la même régularité que les approches dans un simulacre, il n'accordait rien au hasard ni à la valeur des troupes, et ne croyait pas qu'on pût défendre une place dès qu'il y avait une brèche à l'enceinte. Par conséquent, il ne voyait rien de honteux à capituler pour éviter l'assaut. Tel était le gouverneur à qui la garde de ce boulevart fut confiée. Une circonstance ajoutait encore à la fatalité du choix: Foissac-Latour avait été chargé en 1798 de rédiger un projet de fortification pour Mantoue. L'étude particulière de cette place et l'examen attentif de tous ses ouvrages l'avaient convaincu qu'elle n'était point susceptible de soutenir un siége régulier, et que les lois rendues sur la défense des places fortes ne pouvaient lui être applicables; enfin qu'il ne fallait pas moins de 20,000 hommes pour la défendre.»

Le général Foissac-Latour, dans un mémoire adressé au Directoire sur l'état de Mantoue plusieurs mois avant d'être chargé personnellement de la défense de cette place, avait établi:

«Que ce que l'art a ajouté à Mantoue, aux défenses de la nature, pour leur prêter son appui, constitue les conceptions les plus indigestes qui soient jamais sorties du génie fortificateur. Qu'il n'y a pas sur sa vaste enceinte, presque toute confiée à la défense d'un simple mur de jardin de deux pieds et demi d'épaisseur, et qui n'a en certains points que 7 ou 8 pieds d'élévation, *un seul ouvrage de fortification* qui en mérite le nom, qui en ait la position, les dimensions, l'effet; à la seule exception d'une partie de la tête de pont, que l'on a appelé la *Citadelle de Porto*, et dont il sera question plus loin.

«Que le front de Pradella n'a pas même un rempart, que toute sa défense la plus efficace consiste en deux batteries, pouvant contenir ensemble au plus dix à onze pièces de canon, dont les feux, divergents de la place, portent au loin, et sont peu susceptibles de battre les approches de l'assiégeant; désavantage que ne présentent pas les fronts du Migliaretto et du Thé. — Que sur tout ce front de Pradella et les parties collatérales les plus éloignées qui peuvent y porter des feux, y compris les plus petits recoins et les plus mauvaises positions, l'on ne peut réunir, à défaut d'emplacement convenable, plus de trente-cinq bouches à feu, la place en eût-elle mille à sa disposition; tandis que l'attaquant peut battre le front par plus de cent cinquante pièces, dans une situation dominante à portée de mousquet, et sous la protection de laquelle il pousse ses tranchées, avec le singulier avantage de n'avoir pas besoin de changer la position de ses batteries pour les porter d'une parallele dans une autre.

«Que la Citadelle n'est qu'une espèce de tête de pont n'ayant que trois fronts bien fortifiés, quoique petits, du côté de Vérone; que toute sa gorge du côté de Mantoue n'est fermée que d'un simple mur sans rempart, qui n'offre pas un seul emplacement convenable à une bouche à feu; que cette gorge est écroulée en partie et a une brèche foiblement fermée en un point accessible avec quelques palissades; que sa porte, du même côté, est non-seulement un simple pont-levis à ciel ouvert, mais que ce pont-levis n'est même pas couvert du

Les administrations de tous genres se trouvaient dans un état déplorable, et il eut toutes les peines du monde à les remettre sur un pied passable. Il s'occupa surtout d'établir de nouveaux ouvrages et de relever ceux qui en avaient besoin. Les attaques de Bonaparte sur Saint-Georges et le Migliaretto le déterminèrent à s'occuper particulièrement de ces deux points, qu'il jugea offrir plus de facilités à l'assiégeant, détermination assez fâcheuse, en ce qu'elle l'empêcha de porter plus d'attention sur le front de Pradella, dominé par les hauteurs de Belfiore, et que Kray choisit dans la suite pour principal point d'attaque.

Premières opérations autour de la place. — Le gouverneur, autant pour se procurer hors de la place des bois de construction qui étaient d'une indispensable nécessité aux travaux de défense, que pour inquiéter l'ennemi et l'empêcher de commencer ses travaux, opéra un grand nombre de sorties dont quelques-unes causèrent d'assez grandes pertes aux assiégeants. Ceux-ci étaient néanmoins déjà parvenus à élever quelques ouvrages autour de la place, lorsque, le 15 juin, Kray reçut de Souvarow l'ordre de convertir le siége en blocus, et de marcher avec une partie de sa division pour se réunir à l'armée destinée à agir sur la Trebbia. Après la bataille sanglante qui fut livrée sur les bords de cette rivière, le général autrichien revint autour de Mantoue renforcé de corps russes et autrichiens qui portèrent les troupes de siége à plus de 40 mille hommes. Son artillerie de siége s'augmenta aussi successivement des pièces de gros calibre que les capitulations de Peschiera, Milan, Turin, etc., mirent à la disposition des alliés.

Inondation. — Les eaux qui entourent Mantoue éprouvèrent, dans les premiers jours de mai, une crue subite qui les porta, dans l'espace de peu de temps, à une hauteur dont il n'y avait pas d'exemple de mémoire d'homme. Elles causèrent de grands dégâts dans les minces fortifications de la place, s'élevèrent, dans quelques endroits, de plusieurs pieds au-dessus des murs. Tous les ouvrages en terre, à l'extérieur et sur l'enceinte, furent inondés, dégradés, et pour la plupart disparurent en grande partie. Les batteries étaient noyées dans l'eau, les moulins furent emportés. On craignit un débarquement en radeaux, et la moitié de la garnison bivouacqua pour s'y opposer. — Le gouverneur se hâta de faire construire de nouveaux moulins, et redoubla de soins pour tirer parti de toutes ses ressources. Privé de fonds, il faisait battre monnaie pour payer la troupe, qui ne reçut néanmoins que le tiers de sa solde. Il épuisait enfin, pour la défense de la place et le salut de la garnison où la maladie commençait à se répandre, toutes les ressources du zèle et de l'industrie. L'inondation dura près de deux mois.

Commencement du siége. — Prise de la tour de Cerèse. — De retour devant Mantoue, Kray avait poussé tous les préparatifs du siége avec la plus grande activité; ses travaux s'étaient dirigés sur le front de Pradella, parce que la défense de la place ne consistait, de ce côté, que dans le bastion Alexis et la demi-lune de Pradella, liés entre eux par une courtine de 350 toises, en avant de laquelle on ne voyait que deux flèches en terre. Mais avant d'enlever cette demi-lune, il fallait s'emparer de la tour du moulin de Cerèse et de quelques autres retranchements d'où les assiégés auraient pu incommoder beaucoup les nouvelles opérations.

Le corps chargé du siége devait camper, la gauche à la Chartreuse, la droite à Capi-Lupo, embrassant Angioli, Palasmo, Dosso-del-Corso, Chiesa-Nova et Casa-Rossa, dans sa ligne de contrevallation. Le cordon des troupes d'avant-postes devait être établi en avant de petits retranchements construits aux points que nous venons d'indiquer, et contenant chacun 2 à 300 hommes.

Deux batteries furent commencées à Simeone et à Valle, dans la nuit du 5 au 6 juillet, pour être dirigées contre les batteries françaises placées derrière la digue en face de Belfiore. On travailla la nuit suivante, à Casa-Rossa, à une autre batterie contre la digue; le feu de la garnison fut néanmoins si vif qu'il fit suspendre les travaux. Le jour suivant, l'ennemi éleva, tant sur la gauche du chemin de Cerèse qu'à Pietole, quatre nouvelles batteries dirigées sur celle de la digue et contre la tour du moulin. Le 9 juillet au matin, cette tour, battue par le feu violent de vingt-quatre bouches à feu, fut en même temps attaquée par deux bataillons précédés de quelques compagnies de chasseurs. L'impétuosité de l'attaque fut telle, que la garde de la tour Cerèse s'enfuit effrayée et sans tirer un coup de fusil, derrière la batterie qui était sur la route. L'ennemi canonna, le même jour, tout le front du Migliaretto par des batteries qui prenaient les batteries de la place de front, de flanc et à revers. Pendant ce temps, il cherchait à s'emparer de vive force de la batterie de la route de Cerèse, où s'étaient réfugiés les défenseurs de la tour; mais la mitraille des batteries de la place le contraignit à faire une coupure sur cette route pour se mettre à couvert.

Le retranchement de la tour fut démoli à la chute du jour par les assiégeants, qui terminèrent le lendemain les redoutes de Sparnavera et de Simeone. L'écluse de la digue fut ouverte par eux pour favoriser l'écoulement des eaux; ils continuèrent à travailler à la ligne de contrevallation, et dans la nuit du 12 au 13 juillet, trois batteries de quatre pièces furent commencées sur la rive gauche du Mincio, contre la Citadelle, à Erbelo, Montellano et Casa-Briani. — Tous ces travaux se continuèrent et se perfectionnèrent malgré le feu violent des remparts pour les faire cesser.

Ouverture de la tranchée. — Un transfuge avait fait connaître au général Foissac-Latour le vrai point d'attaque choisi par Kray : toute l'activité des travailleurs,

moindre ouvrage en terre : qu'un bâtiment carré, voûté à l'épreuve, placé sur la digue à quinze ou vingt pas de ladite porte, a une situation offensive pour celui qui occupe Mantoue, contre la porte et la gorge de cette tête de pont, d'autant plus que le pont levis, jeté dans cet endroit, sur une écluse, ferme du côté et à l'avantage de la garnison de la ville. Qu'en conséquence, cette citadelle, si improprement appelée, ne peut offrir aucune retraite à une garnison forcée d'abandonner la ville. »

malheureusement en trop petit nombre, dont on pouvait disposer dans la place, fut aussitôt dirigée sur ce point. Le feu se ralentit de part et d'autre dans la nuit du 13 au 14, ainsi que pendant la journée du 14 juillet consacrée par les Français à célébrer, selon l'usage républicain, la fête de la Fédération. — Kray, pensant bien que la surveillance serait, pendant cette nuit, moins sévère que de coutume, avait résolu d'en profiter pour ouvrir la tranchée : 3,500 travailleurs y furent consacrés. Rien n'interrompit leurs travaux, et ils se trouvaient complétement à couvert le lendemain, lorsque l'artillerie de la place commença à jouer contre eux. — La première parallèle fut achevée la nuit suivante, et il en fut commencé une nouvelle, dans la nuit du 16 au 17, entre Osteria et Fossa-di-Belfiore, sur la hauteur qui domine l'ouvrage à cornes de Pradella. Cette seconde parallèle fut poursuivie très activement, quoique, de tous les points de la place où il était possible de la découvrir, on fît un feu violent sur les nombreux travailleurs : elle fut perfectionnée le 18 et liée le lendemain par la droite avec la première. — Des chemins de communication furent aussi ouverts avec différentes batteries. La batterie destinée à contrebattre la digue fut armée avec du seize. — Cependant la garnison, dont les deux tiers au moins étaient de garde chaque jour, s'affaiblissait de plus en plus par les maladies; elle fut contrainte par sa faiblesse numérique d'abandonner le chemin couvert de l'ouvrage à corne de Pradella, ne gardant que la place d'armes rentrante où était la barrière principale, et laissant quelques hommes aux places d'armes saillantes.

Les communications de l'ennemi furent achevées, et la deuxième parallèle prolongée, le 21 et le 22, de quarante-huit toises sur la droite. Le jour suivant, malgré le feu violent et continu de la place, neuf batteries furent armées de 110 pièces de canon.

Le feu des assiégeants commença le 26, à la pointe du jour, sur le bastion Saint-Alexis, sur le Thé et sur l'ouvrage à cornes de Pradella. Il durait à peine depuis cinq heures, que déjà presque toute l'artillerie de ce dernier front fut réduite au silence. Un magasin à fourrages avait été incendié et tous les ponts de Pradella étaient détruits, ce qui causait un grand embarras dans la place, à cause du manque de bois de construction. Le feu dirigé de l'autre côté du lac contre la Citadelle fut moins violent, et entraîna pour les assiégés des résultats moins désastreux. L'ennemi avait tiré dans cette journée huit à neuf cents coups de canon, et envoyé environ mille à onze cents bombes ou obus. — Ses attaques devinrent de plus en plus vives les jours suivants.

Attaque du Migliaretto et de l'île du Thé. — Kray, dans la nuit du 24 au 25, résolut de s'emparer du camp retranché du Thé, espérant peut-être même pénétrer dans la ville avec les fuyards par les portes de Pisteria et de Cerèse. Deux colonnes de 600 hommes chacune furent, en conséquence, chargées d'attaquer les batteries placées en arrière de la digue du Pajolo : elles se mirent en mouvement un peu avant le jour. Le colonel Riedt, avec la première, assaillit de front la batterie de la route de Cerèse, tournée en même temps par une partie de ses soldats, qui avaient traversé le marais en face de Spanavera. Cette batterie fut enlevée après une défense opiniâtre des Français, qui furent enfin obligés de se retirer. L'autre colonne, ayant débouché de la seconde parallèle, se jeta sur la batterie française du Pajolo, qui faisait le plus grand mal aux assiégeants, en prenant à revers leurs tranchées; cette colonne, longeant le flanc de l'île du Thé, parvint jusqu'à la barrière en face du bastion Alexis; mais le chef de brigade Eugène, avec la première légion cisalpine, l'accueillit vigoureusement, la repoussa, reprit la batterie du Pajolo, lui fit 120 prisonniers et lui tua beaucoup de monde. La colonne de Riedt, ayant franchi le canal du Pajolo, avait repoussé les Français jusque dans le bastion de droite du Migliaretto; là, 150 grenadiers, commandés par le chef de brigade Girard, la rejetèrent sur la batterie de Cerèse; mais ils tentèrent en vain de reprendre ce poste, où l'ennemi s'était déjà concentré. Eugène se maintint dans celui du Pajolo, malgré le feu violent que les assiégeants dirigèrent sur ce point dès qu'ils le virent repris par les Français. Cette attaque, exécutée par des grenadiers qui, tous s'étaient enivrés, sans doute afin de se donner plus d'exaltation, coûta aux Austro-Russes environ 600 hommes, dont 132 prisonniers. Les autres furent tués ou noyés dans les fossés. Dans le même temps, l'ennemi faisait sur toute la ligne en avant de Saint-Georges un mouvement d'attaque qui fut sans résultat.

Maladies. — Situation fâcheuse de la garnison. — Évacuation du fort Saint-Georges, etc. — Cerèse et surtout Pradella continuaient à être vivement battus jour et nuit. Il en était de même de la Citadelle, où l'on fut obligé de loger la troupe dans des souterrains dont les voûtes étaient humides par la filtration des eaux. Le Thé et Migliaretto étaient moins maltraités. — La garnison de la place se trouvait réduite, y compris la cavalerie, à 3,661 hommes capables de porter un fusil, et ce nombre diminuait encore chaque jour par l'effet des maladies [1]. Le gouverneur, craignant une nouvelle tentative sur les camps retranchés du Thé et du Migliaretto, qu'il n'aurait pas pu défendre, convoqua un conseil de guerre, où l'on décida l'évacuation du fort Saint-Georges, de la demi-lune de Pradella et de quelques autres ouvrages extérieurs que la faiblesse de la garnison ne permettait plus de conserver. Tous les approvisionnements et attirails de guerre devaient être enlevés de ces postes, où on ne laissa que les pièces en fer enclouées et les affûts détruits. La journée fut employée aux préparatifs que demandait cette disposition. L'évacuation du fort Saint-Georges fut effectuée à deux heures après minuit dans la nuit du 25 au 26; elle eut lieu avec assez d'ordre et de silence pour que l'ennemi ne s'en aperçût qu'au jour. Il occupa aussitôt ce poste, où

[1] Parmi les hommes comptés comme valides, la légion polonaise comptait un quart de soldats qui, par suite d'une espèce de goutte sereine, n'y voyaient plus dès que le soleil était couché et se trouvaient complétement aveugles. Il y avait également parmi les auxiliaires sussés beaucoup d'hommes atteints de la même infirmité que l'on attribue à l'abus des boissons alcooliques.

il ne laissa que peu de troupes, qu'inquiétait beaucoup le canon de la place.—Il arma aussi la batterie de Casa-Zanetti et en fit construire une nouvelle à Cipata.

La batterie du Pajolo fut aussi évacuée, parce que sa gauche restait exposée au feu de l'ennemi qui, depuis qu'il occupait la batterie de Cerèse, pouvait librement cheminer à couvert le long de la digue.

Abandon de l'ouvrage à cornes de Pradella. — Le feu des assiégeants redoublait contre Pradella, en sorte qu'il ne restait pas sur tout ce front, dans la soirée du 26, dix pièces en état de tirer. Comme la perte de la demi-lune de Pradella n'entraînait pas l'évacuation immédiate de la place, il avait été décidé dans le conseil qu'on ne la défendrait que pour laisser aux troupes le temps de se retirer dans l'ouvrage à cornes. Cependant l'ennemi qui poursuivait vivement l'attaque avait attaché le mineur à six pieds des palissades de ce dernier ouvrage qu'il pouvait attaquer en même temps que la demi-lune, en l'assaillant par la gorge, après avoir passé le canal, vis-à-vis des lunettes collatérales. Cette circonstance fit rassembler un nouveau conseil, où on décida qu'il serait fait une coupure à la digue qui sert de communication entre Mantoue et l'ouvrage à cornes de Pradella, pour former entre ce dernier et la demi-lune un courant considérable qui eût inondé le bassin du Pajolo, rompu les ponts qu'y avait établis l'assiégeant, et couvert le front du Thé et du Migliaretto. Cette inondation artificielle devait assurer, au moins pour quelque temps, le salut de la place.

Inondation manquée. — Situation critique. — Malgré la violence de l'attaque, on travailla aussitôt aux fourneaux qui devaient produire la coupure. La Demi-lune fut évacuée à onze heures, mais le feu ayant été mis trop tôt aux mines qu'on y avait préparées, elles ne firent pas à l'ennemi le mal qu'on espérait. La mine de la chaussée souffla, et au lieu d'ouvrir un passage aux eaux supérieures dans le bassin du Pajolo ne fit que former un couvert très avantageux à l'ennemi.

L'ennemi se hâta d'occuper la demi-lune et l'ouvrage à cornes de Pradella, ne s'attendant pas sans doute à une cession aussi prompte de ce dernier poste. Il le fit communiquer avec la troisième parallèle, qui fut commencée la nuit même, et y établit aussitôt des batteries de brèche et des mortiers. Le principal feu fut dirigé sur l'unique communication de la place et des ouvrages extérieurs, la porte de Pradella, qui ne tarda pas à être totalement ruinée. Les officiers et surtout le gouverneur étaient consternés du mauvais effet de la mine dont on avait espéré l'inondation du Pajolo. Tous, avec une angoisse visible, attendaient le moment d'un assaut dont les suites ne pouvaient être douteuses, vu la grande disproportion de leurs forces, puisque, d'après l'état présenté au conseil de défense et le rapport du chef de brigade du génie Maubert, on ne pouvait réunir plus de 201 hommes pour défendre la brèche de la porte Pradella, et le bastion qui flanque cette porte, et qui étant en terre, n'ayant ni relief ni terre-plein, pouvait être enlevé de plein assaut. Aucun bon flanc n'en défendait d'ailleurs l'accès, et les localités resserrées près de sa gorge n'offraient aucun espace pour y former une colonne de défense.

Capitulation et reddition de Mantoue. — Telle était la situation critique de la garnison, lorsque le général Kray, qui avait fait une première sommation au gouverneur avant d'ouvrir le feu des tranchées, lui envoya un lieutenant colonel du génie, le comte Orlandini, pour proposer une capitulation, alléguant que les faibles moyens de la défense et les grands moyens de l'attaque ne pouvaient pas permettre une plus longue résistance. Il faisait en même temps connaître à Foissac-Latour, l'entrée des alliés à Florence, à Livourne, à Lucques et le grand éloignement des armées françaises sur le secours desquelles Mantoue pouvait d'autant moins compter, qu'Alexandrie venait de se rendre.

Le conseil de défense fut rassemblé et délibéra sans être assez bien informé de la situation de l'Italie pour pouvoir apprécier quelle immense influence pouvait avoir sur les destinées de cette belle contrée une résistance prolongée de quelques jours. Six membres seulement sur quarante-quatre, décidèrent que la place pouvait encore tenir deux ou trois jours, malgré la non inondation du bassin du Pajolo. Les autres opinèrent pour que l'on entrât sur-le-champ en pourparler avec le général autrichien. Le parlementaire de Kray fut accompagné à son retour par le général Monet, portant une capitulation dont le premier article était que la garnison tout entière rejoindrait avec armes et bagages l'armée d'Italie. Kray refusa d'abord. Le conseil de défense, persuadé que ce serait sacrifier les restes d'une garnison déjà si affaiblie par la maladie, que de les envoyer au fond de l'Autriche, se dévoua en s'offrant lui-même pour prisonnier de guerre. Après quelques débats, cette dernière condition fut acceptée, et Latour-Foissac signa, le 30 juillet, une capitulation sous la simple réserve que les troupes rentreraient en France jusqu'à parfait échange.

Mantoue capitula ainsi après dix-sept jours de tranchée ouverte. Le gouverneur se repentit sans doute de n'avoir pas pu résister deux jours de plus; car deux heures après la signature de la capitulation, la digue, déjà ébranlée par l'effet de la mine, céda à l'effort des eaux du lac supérieur qui, se précipitant par une brèche de soixante pieds de large, inondèrent complètement le Pajolo. Les Austro-Russes trouvèrent dans Mantoue six cents soixante-treize pièces d'artillerie, une flotille de quinze canonnières portant du 4 et du 6 et des vivres pour quelques mois encore.

Réflexions. — Telle était l'idée que l'on avait en France de la force de Mantoue, que la capitulation de cette place y répandit l'alarme. Le mécontentement public avait besoin de faire retomber sur quelqu'un la faute des désastres de l'Italie. On ne pouvait reprocher au gouverneur Foissac-Latour que la reddition un peu prématurée de Mantoue; néanmoins il fut poursuivi avec un incroyable acharnement. On mit en problème son honneur, son courage, sa probité même, et des misérables, qui n'avaient reçu de lui que des bienfaits,

ne craignirent pas de se faire à la fois les inventeurs et les propagateurs des bruits les plus injurieux sur le compte de leur ancien général. Les destinées de l'Italie étaient sans doute liées à l'issue de la bataille de Novi, et le succès de celle-ci dépendait certainement aussi de la présence ou de l'absence de Kray; mais c'est une question d'une solution bien difficile, que celle de savoir de combien de jours un excès d'opiniâtreté du gouverneur de Mantoue aurait pu prolonger la résistance de cette place. S'il n'y a point eu, à l'époque où elle fut agitée pour la première fois, d'éléments suffisants pour la résoudre d'une manière positive, ce serait inculper aujourd'hui bien gratuitement un homme d'honneur, que d'établir seulement cette présomption, «que la perte de la bataille de Novi peut être imputée à la conduite du gouverneur de Mantoue.»

De retour d'Égypte, et devenu premier consul, Bonaparte accabla du poids de son mécontentement le général qui avait eu le malheur d'être chargé de la défense de cette ville; il ordonna de le traduire devant un conseil de guerre; et en effet une espèce d'instruction fut commencée à Grenoble, où l'on appela tous ceux qui s'annoncèrent comme ayant quelque chose à déclarer contre Foissac-Latour. Ce général se trouvait alors retenu prisonnier au fond de l'Autriche. Le bruit des calomnies qui se répandaient sur sa conduite arriva jusqu'à lui. Il se hâta de solliciter, auprès du conseil aulique, l'autorisation de venir sur parole soumettre sa conduite à des juges. Cette autorisation lui fut refusée. Il envoya à Paris son fils (alors capitaine de hussards, aujourd'hui lieutenant général), présenter aux consuls un mémoire justificatif. Le jeune officier ne put pas réussir à détruire les préventions qui s'étaient élevées contre son père; mais après six mois d'instance, le général Foissac-Latour parvint à lever les obstacles qui le retenaient en Allemagne, et arriva lui-même pour confondre ses calomniateurs. Malheureusement le chef de l'État continuait à être irrité contre lui; les places fortes italiennes avaient été généralement défendues avec mollesse; il voulait faire un exemple et n'était pas fâché que cet exemple tombât sur un officier remarquable par ses talents et par l'importance de son commandement; il prescrivit au général Foissac-Latour d'aller à Turin attendre le jugement du conseil de guerre. — Foissac-Latour obéit; il s'était à peine constitué prisonnier dans la citadelle de Turin, à peine avait-il commencé à prendre à partie ses calomniateurs, qu'au lieu de juges qu'il demandait on lui rendit la liberté. La vérité commençait à être connue, et une condamnation était devenue impossible. Néanmoins le premier consul, toujours irrité, toujours abusé, ne lui rendit pas justice. — Il ordonna de dissoudre le conseil de guerre qui devait juger le général, auquel il fit défendre en même temps de continuer à porter l'uniforme. Cette défense excita le murmure de tous les militaires indépendants. C'était un acte tellement injuste, que dans son *Histoire de France, depuis le 18 brumaire*, M. Bignon, quoique chargé par l'Empereur lui-même de raconter les événements qui ont signalé le Consulat et l'Empire, n'a pas pu s'empêcher de le qualifier sévèrement. Il est à remarquer que M. Bignon, qui n'avait pas sans doute examiné les faits militaires, paraît croire à la culpabilité du gouverneur de Mantoue.

« Dans cet ensemble d'une conduite généralement digne d'éloge, dit-il, un trait que rien ne peut excuser, fut l'arrêté du premier consul, qui défendait au général Foissac-Latour de porter aucun uniforme militaire. On sait qu'en 1799 l'opinion s'était soulevée contre la prompte reddition de Mantoue aux Autrichiens. Un peuple qui, après de grands succès, éprouve tout à coup des revers inattendus, ne manque presque jamais de crier à la trahison. Les chefs des États ne doivent pas s'associer à ces préventions populaires. Le premier consul avait fait traduire devant des conseils de guerre plusieurs des commandants de place qui avaient, en Italie, capitulé avec l'ennemi. Cette mesure n'avait rien d'injuste : un brave officier ne craint pas de voir sa conduite soumise à un tribunal composé de ses pairs. C'était à un examen de ce genre que Foissac-Latour eût dû être livré. Vainement le premier consul allègue que ce général, tout coupable qu'il était, pouvant n'être pas condamné par un conseil de guerre, son acquittement aurait produit le plus mauvais effet. Ce raisonnement tend à introduire, et introduit à faux la politique dans la justice. L'acquittement même d'un criminel, mais avec la solennité d'une procédure régulière, serait toujours moins funeste qu'un empiétement illégal du pouvoir exécutif sur l'autorité judiciaire. Frapper un citoyen sans jugement, et surtout le frapper dans son honneur, est un acte de despotisme et de tyrannie. »

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

5 AVRIL. Investissement et blocus de Mantoue.
MAI. — JUIN. Inondation. — Opérations diverses autour de la place.
1er JUILLET. Conversion du blocus en siége.
7 JUILLET. Prise de la tour de Cerèse.
14 — Ouverture de la tranchée.
24 — Attaque du Migliaretto et du Thé.
25-26 — Évacuation du fort Saint-Georges.
29 — Prise de l'ouvrage à cornes de Pradella.
30 — Capitulation de Mantoue.

BATAILLE DE GENOLA.

FIN DE LA CAMPAGNE SUR LES ALPES ET SUR LES APENNINS.

SOMMAIRE.

Championnet prend le commandement de l'armée d'Italie. — Combats de Pignerol et de Rivoli. — Combats de Fossano et de Savigliano. — Dispositions de Championnet pour débloquer Coni. — Échec du centre des Français à Mondovi. — Combat de Torriglia. — Défaite de Klénau à Bracco. — Combat de Beinette. — Combat de Bosco. — Affaire de Montalto. — Combats divers. — Bataille de Genola. — Combat de Novi. — Combat de Santa-Anna. — Tentative manquée sur Gênes. — Capitulation de Coni. — Les armées entrent en cantonnement.

ARMÉE D'ITALIE.
Général en chef. — CHAMPIONNET.

ARMÉE IMPÉRIALE.
Général en chef. — MÉLAS.

Championnet prend le commandement de l'armée d'Italie. — La mort de Joubert et la nomination de Moreau au commandement de l'armée du Rhin, armée qui n'existait pas encore, diminuaient le nombre des généraux capables de rétablir en Italie les affaires de la République, et limitaient le choix du Directoire. Championnet, qui commandait déjà l'armée des Alpes, reçut le commandement en chef de l'armée d'Italie. Il reçut l'ordre de s'y rendre sur-le-champ avec les principales forces de l'armée des Alpes, qui fut supprimée. On n'osa pas lui tracer de plan de campagne, mais on lui recommanda de couvrir les débouchés du Piémont qui donnent accès sur la France et de chercher à délivrer Coni ainsi que Tortone, dont on ignorait la reddition. Le vague de ces ordres laissait un large champ au nouveau général; c'était abandonner en quelque sorte l'armée à sa discrétion, et Championnet n'était pas, malheureusement, doué d'un génie propre à relever en Italie la prépondérance française. Il pouvait disposer d'un effectif d'environ 50,000 hommes, composé en partie de nouvelles levées [1].

Mélas avait un pareil nombre d'hommes sous ses ordres, outre les détachements de la Lombardie, de la Toscane et de l'État romain, qui montaient à environ 30,000 hommes [2]. Ses troupes renfermaient un grand nombre de soldats aguerris. Il se concentra le 16 septembre à Bra, au confluent de la Stura et du Tanaro, et se posta de façon à pouvoir porter des masses aux débouchés des vallées des Alpes sans trop s'éloigner de l'armée d'Italie et en continuant à bloquer étroitement Coni. — 10,000 hommes prirent position entre Tortone et Alexandrie, et 5,000 allèrent renforcer Kaim à Turin.

Combats de Pignerol et de Rivoli. — Pour opérer le plus promptement possible la réunion des armées des Alpes et d'Italie, il fallait que la division Duhesme vînt prendre position à la gauche de Grenier. En conséquence, Championnet ordonna à ce dernier général, qui commandait 10,000 hommes dans la vallée de la Stura, de se porter le 16 septembre sur Fossano et Savigliano. — Dès la veille, Duhesme, pour détourner l'attention de l'ennemi, devait pousser en avant de Pignerol et de Rivoli des colonnes qui, en cas de succès, auraient rabattu à droite et se seraient liées avec Grenier.

Les Français débouchèrent en même temps de Pignerol et d'Avigliano dans la matinée du 15 septem-

[1] L'armée d'Italie, après sa fusion avec l'armée des Alpes, et lorsque Championnet en eut pris le commandement, fut ainsi composée :

AILE DROITE. — 4 divisions de l'ancienne armée d'Italie, formant l'aile droite, sous les ordres du général Gouvion-Saint-Cyr, savoir :

Division Miollis.	4,000	
Div. Watrin; Généraux de brigade, Gaulbrio, Darnaud, Petitot	7,000	19,500
Div. Dombrowski : Général de brigade, Jablonowski	4,000	
Division Laboissière : Général de brigade, Quesnel	4,500	

CENTRE. — 2 divisions de l'ancienne armée d'Italie, formant, avec la réserve de cavalerie, le centre aux ordres du général Victor, savoir :

Division Lemoine : Généraux de brigade, Gardanne, Clausel, Seras	7,500	
Div. Victor : Généraux de brigade Grandjean, Poinsot, Josnet Laviolais	8,000	16,700
Réserve de cavalerie : Généraux de brigade, Richepanse, Calvin	1,200	

AILE GAUCHE. — 2 divisions de l'armée des Alpes formant l'aile gauche aux ordres du général Grenier ; savoir :

Division Duhesme	7,000	14,500
Div. Grenier; Généraux de brigade, Compans, Clément	7,500	
Total de l'armée active d'Italie		50,700

Dans cette énumération ne sont pas compris un fort détachement gardant le col de Tende et les Alpes maritimes, et la division aux ordres du général Pallaprat, établie à Grenoble et à Briançon, forte d'environ 8,500 hommes, savoir, 6,000 conscrits français et 2,500 Italiens ou Polonais; les étrangers gardaient les passages des Alpes pour empêcher la désertion à l'intérieur de la France, les conscrits formaient les garnisons des postes.

[2] Après le départ des troupes russes, l'armée impériale d'Italie, aux ordres du général Mélas, se trouvait encore composée de plus de 80,000 hommes. Voici quel était son effectif réel, le 14 octobre 1799, à l'époque du combat de Beinette.

Troupes formant les deux lignes massées sur la Stura :

1re *Ligne*. Division de Kray. — Généraux majors : prince de Lichtenstein, Hohenzollern	5,000	15,200
Division Ott. — Généraux majors: Odorian, Latterman, Auersperg.	10,200	
2e *Ligne*. Division Elsnitz. — Généraux majors : Nobili, Bellegarde	6,000	13,800
Div. Mitrowski. — Généraux majors : Sommariva, Laudon, Gottesheim.	7,800	
Troupe d'artillerie et du génie		1,000
Total du centre sous les ordres directs de Mélas		30,000
Division Kaim, dans la vallée d'Aoste		12,000
Corps de Karacksay, dans la vallée de la Bormida		9,000
Corps de Klénau, dans la rivière du Levant		5,000
Division Frœlich, devant Ancône		10,000
Garnisons des places conquises		15,000
Total de l'armée impériale en Italie		81,000

bre. L'ennemi fut d'abord repoussé d'Airasco sur Salengha, mais soutenu sur ce point par une forte cavalerie, il arrêta les Républicains, qui, à la nuit, rentrèrent dans Pignerol.

L'attaque de gauche contraignit d'abord Bellegarde à se replier de Rivoli sur Colegno d'où il allait être chassé, lorsque, heureusement pour lui, il fut secouru par Kaim et Wukassowich. Après un rude engagement, les Français furent rejetés dans leur camp d'Avigliano.

Combats de Fossano et de Savigliano. — Grenier ne fut pas plus heureux au centre, quoiqu'il eût débuté d'abord par un succès. Il se porta, le 15 septembre, des environs de Coni sur Saluces, dont il s'empara. Le lendemain il marcha sur Fossano et Savigliano, qu'occupait Gottesheim. La brigade Compans culbuta les Autrichiens et leur fit 700 prisonniers. Gottesheim se retira sur Bra où se trouvait le général en chef Mélas; celui-ci pénétra le dessein des Français et résolut d'empêcher leur réunion.

Le 17 septembre, 20,000 hommes, divisés en deux colonnes, furent dirigés en même temps sur Fossano et Savigliano. Grenier, bien inférieur en nombre, fut contraint d'abandonner ces deux postes après un combat de trois heures, et se retira, partie vers le val de Maira, partie sous Coni. Mélas ne le poursuivit pas dans la crainte de prêter le flanc aux troupes postées sur l'Apennin et s'arrêta sur les bords de la Stura.

Championnet ne sembla pas comprendre que la cause de ces divers échecs était la faute qu'il avait commise de faire agir séparément et sans ensemble de faibles divisions contre les masses compactes de Mélas. Peu de jours après le malheureux échec de Fossano, sa gauche fut rejetée sur le mont Cenis, par suite du même vice d'opérations.

Le 20 septembre, il avait réoccupé Rivoli. Cette place, ainsi que Pignerol et Cumiana, dont la garnison se replia sur Fenestrelles après une vive résistance, fut reprise le 23 par les Autrichiens Deux jours après, le général Molard, repoussé de Suze, fut rejeté le 25 au pied du mont Cenis, et le général Malet, posté à Yvrée, fut forcé de repasser le Saint-Bernard. Mélas, étant ainsi rassuré du côté des Alpes, porta ses principales troupes sur la droite de la Stura, ses avant-postes à Morozzo et à Busca, et son quartier général à la Trinité. — Pendant ces divers mouvements l'armée d'Italie, que Moreau venait de quitter (le 21 septembre) et qui était affaiblie par le départ de huit bataillons et de douze escadrons, envoyés en Suisse, resta immobile sur la crête de l'Apennin.

Cette armée, bivouaquant depuis long-temps dans la montagne, éprouvait d'ailleurs les plus cruelles privations. Championnet s'adressa au Directoire ligurien et le décida par ses instances et ses menaces à approvisionner Gavi et Savone, et à fournir aux troupes des vivres et des fourrages, qui furent payés par un emprunt forcé, dont le gouvernement français garantit le remboursement.

Dispositions de Championnet pour débloquer Coni. — Le Directoire français pressait le général de l'armée d'Italie de délivrer Coni que les Autrichiens convoitaient avec ardeur, comme la clef du Piémont. En conséquence Championnet dirigea sur Mondovi le centre de son armée forte de 15,500 hommes des divisions Victor et Lemoine. Il espérait pouvoir les réunir dans les plaines de Coni avec sa gauche composée des anciennes divisions de l'armée des Alpes, Muller et Dubesme. Dans le même temps et pour appuyer cette opération, le général La Viollais devait déboucher du col de Tende avec 3,000 hommes, tandis qu'un détachement de la division Laboissière était porté sur Castellino. Saint-Cyr, avec trois divisions de la droite, d'environ 12,000 hommes, devait favoriser la marche sur Mondovi, par une diversion dans la rivière du Levant, et Watrin, pour attirer une partie des forces ennemies sur la Scrivia, se dirigeait rapidement sur Novi.

Échec du centre des Français à Mondovi. — Afin de mieux surveiller l'exécution de ses ordres, Championnet avait établi son quartier général dans la position centrale de Finale. Il se porta le 30 à Bagnasco, où il comptait apprendre l'occupation de Mondovi par Victor; mais l'avant-garde de celui-ci avait seule paru à l'entrée du faubourg de cette place; le reste de la division ayant été obligé, faute de vivres, de se diriger sur Villa-Nova. Cet incident donna l'éveil à Mélas et lui fit diriger aussitôt sur Monduvi 2,000 hommes et une forte artillerie qui mirent cette place à l'abri d'un coup de main. — Championnet fut ainsi obligé de renoncer à son dessein, et dut se borner, le 1er octobre, à faire enlever Vico, et à placer son centre sur le revers septentrional de l'Apennin, pour le faire vivre aux dépens du territoire piémontais. Lemoine replia sa droite sur Salicetto dans le but d'observer Céva, et Serras, établi à Batifolo, communiqua avec Victor à Villa-Nova.

Victor et Lemoine furent attaqués le 2 octobre par la brigade Laudon, renforcée de la garnison de Mondovi et d'une foule d'insurgés. Ce rassemblement s'empara d'abord de la Chiusa, mais il fut presque aussitôt repoussé avec perte. Serras se porta ensuite à Saint-Michel et à Lesegno, et Laudon, plus circonspect, ne chercha plus à débusquer les Français du territoire piémontais.

Combat de Torriglia. — A la droite de l'armée française, Klénau, appuyé de Karacksay qui occupait les environs de Novi, avait d'abord déjoué la tentative de Saint-Cyr; Miollis avait même été chassé de Torriglia; mais le lendemain, l'ennemi fut repoussé sur tous les points, et pendant qu'une partie de la droite s'avançait sur Serravalle, Novi et Ovada, Watrin, à la tête de la 97e, rentra dans le poste que Miollis avait été forcé d'abandonner la veille.

Défaite de Klénau à Bracco. — Championnet désirait frapper un coup décisif contre son adversaire inactif sur la Stura, mais pour arriver à ce résultat il fallait rapprocher sa droite du reste de l'armée, ce qui ne pouvait se faire tant que Klénau demeurerait autour de Gênes. Saint-Cyr eut ordre d'attaquer le gé-

néral autrichien. Il dirigea aussitôt Watrin sur Bracco pour prendre l'ennemi par-derrière, et Gauthrin sur Bobbio pour couvrir la gauche de Watrin. Un bataillon devait débarquer à Moneglia pour assurer le succès de l'expédition.

Le résultat de ces manœuvres eût été d'enlever Klénau, s'il fût resté derrière la Lavagna; mais, prévenu par les paysans, il ne laissa qu'une forte arrière-garde à Chiavari. Watrin l'atteignit près de Bracco et lui fit 400 prisonniers. L'arrière-garde, cherchant à échapper à Miollis, vint aussi donner dans la division française, et fut forcée de mettre bas les armes.—Après cette journée qui lui valut 1200 prisonniers, Saint-Cyr établit Laboissière la droite à Serravalle, la gauche aux débouchés d'Ovada et de Brisco, le centre sur la route de Gavi. Miollis fut placé à Sestri-di-Levante, et Watrin en tête des vallées de la Nura, de la Trebbia et du Tidone.

Combat de Beinette. — Le 14 octobre, Mélas, qui s'était concentré sur la Stura, désirant comprendre dans la ebaine de ses avant-postes le village de Beinette occupé par la division Victor, le fit attaquer par le général Mitrowsky, qui s'en rendit maître à huit heures du matin. Victor parvint deux fois à le reprendre, et fut deux fois repoussé par la cavalerie impériale. Cette affaire, où les Français perdirent quelques centaines de prisonniers, dura jusqu'à la nuit.

La plaine autour de Coni fut dès lors le théâtre d'engagements journaliers qui ne méritent pas de mention particulière; tous les efforts de l'ennemi ne tendaient qu'à investir la forteresse, et ceux des Français qu'à l'en éloigner. Toutefois avant que les neiges vinssent rendre toute opération impossible, Championnet résolut de livrer une bataille décisive, soit pour dégager Coni, soit au moins pour ravitailler cette place de toutes les subsistances que pourrait lui fournir un grand fourrage.

Combat de Bosco. — Malheureusement les divisions devaient agir isolément et successivement. La droite se mit en mouvement le 23 octobre, et marcha sur Acqui. Mais il fallait avant tout débusquer Karacksay, retranché à Bosco, entre la Scrivia et la Bormida. La division Laboissière, ayant la première attaqué l'ennemi, fut repoussée vers Pasturana; mais celle de Dombrowsky, débouchant de Novi, rejeta les Autrichiens dans leurs retranchements qu'elle attaqua de front, pendant que Watrin les tournait par Pozzolo.—Les Polonais enlevèrent ces retranchements, non sans une grande perte. Watrin, arrivant alors sur le flanc gauche de Karacksay, culbuta sa cavalerie et son infanterie.—Karacksay, enfoncé sur tous les points, passa en désordre la Bormida, abandonnant 1,000 prisonniers et 3 canons. Il s'établit, faute d'équipage de pont, entre Tortone et San-Giuliano, où Mélas lui expédia du renfort.—Dubesme qui devait s'ébranler en même temps que Saint-Cyr ne put le faire que le 1er novembre.— Le centre au contraire s'était engagé dès le 20 octobre. Victor reprit Beinette d'où il fut repoussé jusqu'à Peveragno; Lemoine reprit Villanova le 21, et s'établit en face de Mondovi, pendant que Gardanne dépassait Céva par sa droite. Ce dernier ayant été surpris, fut repoussé, non sans perte, pendant que Clausel se défendait le 27 à Vico avec avantage.

Affaire de Montalto. — Combats divers. — Grenier s'ébranla enfin le 28, et, lançant des coureurs sur Murazzo, força l'ennemi à se replier sur la gauche de la Stura. Ronchi fut occupé par son avant-garde. Mélas fit aussitôt, à Montanera et à Castelletto, passer la rivière par deux détachements qui devaient tourner les Français, et qui au contraire furent rejetés en désordre sur l'autre rive.

Le lendemain Victor eut ordre de reprendre Beinette, et Freissinet celui de se porter sur Murazzo et Fessano, pour favoriser Dubesme qui descendait alors de Fénestrelles sur Pignerol. — Le 31 octobre, afin de prévenir l'effet de ces mouvements, Mélas fit passer la Stura à deux fortes colonnes qui marchèrent, l'une sur Centalto par Murazzo, l'autre sur Ronchi.

Grenier tenta en vain, par une résistance désespérée, d'arrêter ces divisions, il fut rejeté de Murazzo sur Centalto, où il tint d'abord pendant quelque temps l'ennemi en échec; mais la brigade Compans ayant été débordée par la colonne autrichienne qui avait marché sur Ronchi, il se vit obligé de se replier sur la Maira, avec près de 1,000 blessés.

Mélas fut néanmoins forcé de repasser la Stura, ne laissant dans les retranchements de Castelletto qu'un détachement qui fut enlevé le lendemain 1er novembre par Freissinet. — Grenier reprit ses postes de la veille, et Saint-Cyr pénétra dans Acqui, pendant que Dubesme s'emparait de Pignerol et y faisait 600 prisonniers.

Ces divers mouvements firent deviner à Mélas le projet de Championnet, et pour le déjouer, autant que pour empêcher Dubesme d'opérer sa jonction avec l'armée d'Italie, il se concentra, le 3 novembre, par une retraite simulée, entre Fossano et Marenne, au-dessous de Savigliano, que Grenier venait d'occuper ainsi que Genola. Grenier, après avoir battu l'ennemi à Valdigi, s'était lié, par le moyen de la brigade Clément, avec Dubesme, qui s'était emparé de Saluces. — Mondovi avait été occupé par Serras, qui en avait chassé l'arrière-garde autrichienne et s'était ensuite porté à Breolungo. —Lemoine avait pris position à Carru, avec les brigades Clausel et Gardanne. — Victor s'était réuni, vers Murazzo, à Grenier et à la réserve, et avait ensuite, le 3 novembre, passé la Stura à Coni, pour filer par le chemin qui longe cette rivière, après s'être inutilement affaibli de 1,500 hommes destinés à renforcer Freissinet qui, de concert avec Lemoine, était chargé d'inquiéter les derrières de Fossano où s'appuyait la gauche de Mélas. Maladroite combinaison de Championnet, qui, laissant ainsi ces deux généraux occupés sur la droite de la Stura, à un insignifiant accessoire, au moment où les deux armées, en présence, étaient sur le point de livrer bataille, se privait volontairement du tiers de ses forces, déjà inférieures en nombre à celles de l'ennemi. Championnet, abusé par la retraite simulée de son adversaire, qu'il croyait complétement démoralisé, se proposait de faire effort, par sa droite, à l'ar-

rivée de Saint-Cyr. Mélas, concentré au point où devaient se réunir les Français, dont il avait pénétré le dessein, pouvait également se jeter sur les divisions Victor et Lemoine ou sur le corps de Duhesme; le champ de bataille qu'il avait choisi, lui permettait en outre de tirer bon parti de sa nombreuse cavalerie.

Bataille de Genola. — Les deux généraux, en présence entre la Grana et la Stura, étaient également impatients de combattre. Mélas, qui était informé de la prise de Saluces, désirait empêcher la réunion des Français, et Championnet, qui croyait son adversaire en pleine retraite, espérait obtenir de nouveaux succès et procurer l'abondance à ses soldats, qui manquaient de tout. Ils avaient l'un et l'autre également médité leur attaque pour le même moment et dans les mêmes directions, et devaient se rencontrer à peu près à moitié chemin, plutôt même que chacun d'eux ne le pensait. Championnet donna ses instructions à ses lieutenants : Victor fut dirigé sur Fossano, Grenier sur Marenne, et Duhesme eut ordre de se porter sur Savigliano. Mélas, de son côté, avait chargé Kaim de maintenir la communication avec le corps de Turin. Ott et Mitrowsky durent marcher sur Savigliano et Elsnitz se porter de Fossano sur Genola. Gottesheim, avec sa brigade et la garnison de Fossano, avait ordre de faire de fausses attaques sur Murazzo et la Magdalena pour détourner l'attention des Français de l'attaque principale.

Le premier choc eut lieu, dans la matinée du 4, entre les colonnes des généraux Ott et Grenier, qui se rencontrèrent en avant de Marenne. Le combat durait avec acharnement depuis plus de deux heures, et était encore indécis, quand Mitrowsky arriva pour renforcer Ott. — Grenier fut contraint de se replier devant des forces numériquement si supérieures; Ott le poursuivit dans la direction de Valdigi et de Centalto, où s'opérait sa retraite, et Mitrowsky se porta au secours d'Elsnitz, alors engagé avec Victor. Ce dernier avait rencontré l'ennemi sous le canon de Fossano. Les Impériaux, soutenus par le feu terrible de cette place, dirigèrent tous leurs efforts sur Genola, qu'ils regardaient comme la clef de la position. Le choc fut rude, et la terre en un instant couverte de cadavres. Gottesheim manœuvrait pendant ce temps pour gagner le flanc de Victor. Les Autrichiens, malgré leur supériorité numérique, furent néanmoins repoussés sur ce point, et leur cavalerie fut mise en désordre. A midi, la victoire semblait se déclarer pour Victor, quand l'arrivée de Mitrowsky rétablit le combat. Victor, malgré l'accroissement des forces ennemies, continua à tenir ferme, et l'issue du combat était encore douteuse, lorsqu'il reçut de Championnet l'ordre de rétrograder sur Murazzo, que Gottesheim avait inutilement attaqué. Cet ordre était déterminé par la retraite de Grenier, qui laissait sans appui le flanc gauche des troupes engagées à Genola. — Grenier se retira sur Ronchi, après avoir tenu, jusqu'à l'entrée de la nuit, l'ennemi en échec à Centalto. Lemoine s'était borné, pendant la bataille, à lancer des patrouilles sur la droite du Tanaro, afin d'obtenir des nouvelles de l'aile gauche. L'armée autrichienne s'établit, la droite à Villa-Fallet, la gauche devant Murazzo et le centre à Centalto.

Le lendemain, 5 novembre, Mélas fit attaquer Ronchi et Murazzo; Grenier et Victor ne résistèrent que faiblement : Grenier se retira le premier dans le camp de Madona-del-Olmo. — Victor ne tarda pas à l'y suivre; il avait été séparé de son arrière-garde, qui, ayant été coupée sur la route de Coni, perdit 400 hommes, enlevés par l'ennemi.

Pendant la bataille du 4, Duhesme avait fait une tardive diversion sur Savigliano; il s'était d'abord emparé de ce poste, d'où il se dirigea sur Marenne; mais le général milanais Sommariva, détaché contre lui avec des forces supérieures, le repoussa jusqu'au pied des montagnes dans la vallée de la Maira. — Les Français évacuèrent pendant la nuit le camp de Madona-del-Olmo et revinrent sur le revers septentrional de l'Apennin, entre Monastero et Villa-Nova, conservant seulement des avant-postes à Mondovi. — Elsnitz, après avoir pris possession du camp abandonné, remonta les deux rives de la Stura, en tournant Coni, et lançant des courriers jusqu'à Demonte. — Ott occupa la vallée de Grana.

Dans cette bataille, où Championnet, par le vice de ses dispositions, n'avait opposé que 15,000 combattants à plus de 34,000, les Français eurent 6,500 hommes tués, blessés ou prisonniers, et les Autrichiens environ 2,000. Cette journée fut le complément de celle de Novi, en ce qu'elle assura aux Impériaux la libre possession des plaines du Piémont.

Combat de Novi. — La position des Français, établis sans vivres et sans munitions sur les montagnes de Gênes et du comté de Nice, devait être, pendant l'hiver, des plus critiques. Championnet, arrêté sur le Pesio avec la division Victor, voulait tenter de la changer par le sort des armes, en faisant effort par sa droite, dans le cas où Saint-Cyr aurait obtenu quelques succès.

Ce dernier, pressé par les Impériaux, s'était replié d'Acqui, de Bosco et de Rivalta sur les hauteurs de Novi. Kray, qui avait remplacé Karaeksay, l'y attaqua le 6 novembre. Le faubourg et la ville furent d'abord enlevés par l'ennemi; mais sur les hauteurs, en arrière de Novi, les Français attaquèrent de front et en flanc les Autrichiens et les défirent complétement; cinq pièces d'artillerie ennemies et plus de 2,000 Impériaux, morts ou blessés, restèrent sur le champ de bataille.

Saint-Cyr rentra ensuite dans ses positions en avant de Novi et dans le poste d'Acqui. — Kray se replia sur Alexandrie, afin de se rapprocher de Mélas.

Combat de Santa-Anna. — Les troupes de Championnet formaient deux corps principaux, l'un devant Mondovi, l'autre derrière Coni. Grenier défendait la vallée de la Stura et le camp de San-Dalmazzo. Ce camp fut enlevé le 10 novembre, malgré l'opiniâtre résistance de Richepanse. Ce général rétrograda sur Robillante, puis sur Limone. — Quelques jours après, Mélas se porta sur Victor posté en avant de Mondovi. Championnet, qui se trouvait sur ce point, établit ses

troupes, la gauche à Monastero, le centre à Vasco, et la droite à Santa-Anna.

Il fut attaqué, le 29 novembre, par les Autrichiens. Le combat dura toute la journée avec une égale fortune; mais un renfort ennemi ayant, vers le soir, tourné la position de Monastero occupée par Victor, ce général se replia sur Vico. Lemoine, qui formait la droite à Santa-Anna, avait rejeté l'ennemi au-delà de l'Ellero: Championnet, ne pouvant plus garder Mondovi, l'évacua pendant la nuit. Lemoine se replia sur Cassiano, et Victor sur Garessio.— Le quartier général fut de nouveau transporté à Finale.

Tentative manquée sur Gênes. — Quelques hostilités eurent encore lieu cette année à la droite de l'armée.—Kray enleva, le 6 décembre, les postes d'Acqui et de Novi, et rejeta Saint-Cyr dans les positions de Campo-Freddo et de la Bochetta.—Klénau, enhardi par ce succès, fit le 14 une nouvelle tentative sur Gênes et déposta d'abord Miollis de Torriglia; mais la chute des neiges ayant empêché Hohenzollern de faire de Novi une diversion convenue, Saint-Cyr assaillit Klénau de front et jeta Watrin sur ses derrières. L'ennemi battu n'opéra sa retraite qu'en laissant 1,500 prisonniers entre les mains des Français.

« Cet événement fut d'autant plus heureux, dit Jomini, que les troupes républicaines, désorganisées par une pénurie horrible, commençaient à murmurer hautement et à vouloir prendre le chemin de France. Les Génois, en proie aux vexations qu'amène toujours l'occupation militaire, loin d'aimer les nouvelles institutions, leur attribuaient la ruine du commerce, qui fait la fortune de l'État en même temps que celle des particuliers, et appelaient les alliés de leurs vœux; s'ils ne firent pas essuyer à Saint-Cyr le même traitement qu'au marquis de Botta, en 1747, on le dut à la conduite déliée de ce général, qui sut opérer une révolution à Gênes sans y prendre une part apparente, écarter du Directoire et des Conseils tous les partisans de l'ennemi, pour y placer des hommes dévoués à la France, et qui ne pouvaient se sauver qu'en faisant triompher sa cause. »

Capitulation de Coni. — Mélas, après avoir occupé toutes les vallées des Alpes et porté, le 18 novembre, son quartier général à San-Dalmazzo, fit compléter, par le prince de Lichtenstein, l'investissement de Coni où, comme nous l'avons dit, le général Clément commandait une garnison de 3,000 hommes. — Cette place, au confluent de la Stura et du Gesso, est un octogone bastionné, avec demi-lunes et autres ouvrages extérieurs.

Le corps assiégeant, fort d'environ 15,000 hommes, établit des ponts pour la communication de ses quartiers, et coupa, le 21 novembre, le canal de la Stura qui fait tourner les moulins de la ville. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 26 au 27 novembre, à cent cinquante toises des redoutes du Gesso et de la Stura, et une fausse attaque fut dirigée à Madona-del-Olmo, sur la rive gauche de la Stura.— Clément s'opposa, autant qu'il put, aux travaux du siége, et parvint même à rétablir le canal. — Mais dix-neuf batteries furent démasquées, le 2 décembre, et leur feu fut tellement vif, qu'en moins de vingt-quatre heures deux magasins à poudre sautèrent, et tous les quartiers du front d'attaque furent incendiés. — Les habitants eurent recours à la pitié du commandant français; celui-ci entra en pourparlers et rendit la place le 4 décembre. — La garnison fut envoyée prisonnière en Autriche.

Les armées entrent en cantonnements. — La prise de Coni et celle d'Ancône, que nous allons bientôt rapporter, terminèrent la désastreuse campagne d'Italie.— Les deux armées entrèrent en cantonnement, restèrent en présence durant l'hiver. L'aile gauche des Français gardait le Mont-Cenis, le petit Saint-Bernard et les autres débouchés des vallées qui versent des Alpes en France. La droite couvrait Savone et Gênes, liée par des patrouilles avec Miollis qui campait derrière la Lavagna dans la rivière du Levant. Le centre occupait la rivière de Gênes jusqu'à Savone, tenant les cols de Fénestrelles, de Tende et toutes les issues de la vallée du Tanaro sur l'État de Gênes.

Mélas, établi à Turin, dispersa une partie de son armée dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. Les vallées d'Aoste et de Domo-D'Ossola furent occupées par les corps de Rohan et d'Haddick. Les hautes vallées des Alpes étaient gardées par les troupes de Kaim. Les débouchés de la rivière du Ponent étaient surveillés par Gottesheim et Bellegarde. Kray couvrait avec l'aile gauche, les vallées de la Bormida, de l'Erro et de la Scrivia. Klénau stationnait derrière la Magra.

Une horrible famine désola bientôt l'armée française, que la coupable insouciance de l'administration laissait manquer de tout. — La désertion devint générale, les routes étaient couvertes de soldats mourant de faim et de froid. L'encombrement des hôpitaux engendra une épidémie terrible, dont Championnet fut atteint et mourut.— Il ne semblait pas que sur ce point, du moins, la fortune de la France dût bientôt se relever.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

15 septembre. Combats de Pignerol et de Rivoli.
17 — Combats de Fossano et de Savigliano.
28 — Tentative pour débloquer Coni. — Combats de Mondovi et de Torriglia.
13 octobre. Défaite de Klénau à Bracco.
14 octobre. Combat de Beinette.
24 — Combat de Bosco.
30 — Combat de Montalto.
4 novembre. Bataille de Genola.
6 — Combat de Novi.
29 — Combat de Santa-Anna.
4 décembre. Reddition de Coni.

SIEGE ET DÉFENSE D'ANCONE.

SOMMAIRE.

Capitulation des garnisons laissées à Naples. — Capitulation des troupes laissées à Rome, etc. — Ancône est mis en état de siége. — Apparition de l'escadre turco russe. — Révolte de Fano. — Prise d'Ascoli. — Progrès de l'insurrection. — Affaires de Pesaro, d'Iesi, etc. — Prise et sac de Fano par les Turco-Russes. — Prise et sac de Sinigaglia par les Turco-Russes. — Combats de Lorette et de Castel-Fidardo. — Reprise de Fano et de Sinigaglia. — Passage du défilé de Fourlo. — Prise de Fabriano. — Passage des gorges de la Roussa. — Rentrée des insurgés à Fano. — Attaque d'Iesi. — Prise de la Montagnola — Mesures prises à Ancône. — Sorties de la garnison. — Attaque de Monte-Gardetto. — Première attaque de la Maison Brûlée. — Arrivée de Frœlich devant Ancône. — Grande sortie. — Travaux des assiégeants. — Deuxième attaque de la Maison-Brûlée. — Capitulation d'Ancône.

TROUPES RÉPUBLICAINES.

Gouverneur d'Ancône. — Général MONNIER.

TROUPES ASSIÉGEANTES.

Insurgés italiens. — *Commandant.* — LAHOZ.
Turco-Russes. — *Commandant.* — VOINOWICH.
Autrichiens. — *Commandant.* — FRŒLICH.

Le récit des événements militaires dont les États napolitains furent alors le théâtre et celui du siége d'Ancône doivent précéder la narration des combats mémorables qui décidèrent, en Suisse, la rupture de la coalition entre les Russes et les Impériaux.

Capitulation des garnisons laissées à Naples, etc.— Macdonald, en s'éloignant de la République parthénopéenne, avait laissé des garnisons à Capoue, à Gaëte, et dans les forts de Naples et de Rome. Ces garnisons s'élevaient à 7,000 hommes.— Les pays environnants ne tardèrent pas à s'insurger, et bientôt elles cessèrent de pouvoir communiquer ensemble.

Dans l'État de Naples, Ruffo, après le sac d'Altamara pris d'assaut, s'avança sur la ville de Naples, dont il occupa une partie. Méjean, commandant du fort Saint-Elme, s'étant opposé à ce que les Français secourussent les Républicains napolitains, ceux-ci conclurent avec le Cardinal une capitulation que signèrent Méjean lui-même, le général Micheroux et les chefs des forces navales, anglaises, russes et turques.

Nelson, arrivé dans la rade de Naples, rompit la capitulation d'après les instigations de lady Hamilton sa maîtresse.— Le roi rentra peu après dans sa capitale; les arrestations se multiplièrent; on se livra à d'horribles représailles contre les Républicains.— Méjean, qui commandait au fort Saint-Elme, eut le tort, quoiqu'il eût des otages, de ne pas s'y opposer. Cette inaction ne lui servit à rien. On résolut de l'assiéger : sept batteries, armées de trente pièces de gros calibre, furent établis sur le dernier contre-fort de l'Apennin, qui, vers le couvent des Camaldules, domine le fort Saint-Elme. A peine le capitaine anglais Trowbridge, qui conduisait ce siége, eut-il commencé le feu, que Méjean demanda à capituler et rendit les ôtages. — Il s'embarqua pour Gênes avec sa garnison, et son départ fut le signal de nouvelles violences.

L'armée napolitaine réorganisée investit Capoue le 21 juillet. La tranchée fut ouverte le 26, à quelques toises de la queue des glacis. Girardon commandait la place; il avait à peine 1,500 hommes valides, et capitula le 28, aux mêmes conditions que le fort Saint-Elme.

Le duc de Salandra, qui avait commandé ce siége, conduit de fait par Trowbridge, investit ensuite Gaëte. Le commandant de cette place, mal pourvu de moyens de résistance, en référa, pour la conduite qu'il devait tenir, à son chef Girardon; celui-ci conclut à Naples, avec Nelson, une capitulation qui accordait à la garnison de Gaëte les honneurs de la guerre, et la faculté de rentrer en France. Les troupes républicaines perdirent ainsi en peu de jours toutes les places qu'elles occupaient dans les États napolitains, et on eut à regretter que Macdonald n'eût pas suivi les instructions de Moreau, qui l'engageaient à ne laisser aucune garnison en arrière.

Capitulation des troupes laissées à Rome, etc. — Dans l'État romain, Garnier gardait, avec 2,000 hommes, le château Saint-Ange, les frontières du royaume de Naples, celles de Toscane et les côtes de la Méditerranée. Ses communications étaient coupées avec le général Monnier, dont les faibles forces étaient éparpillées dans Ancône et sur le littoral de l'Adriatique.

Après le départ de Macdonald, Garnier prit les mesures les plus énergiques pour défendre le plus longtemps possible, avec des troupes si peu nombreuses, Rome et les postes de la côte. — Il parvint à maintenir en repos la capitale de la République romaine, déclarée en état de siége. Mais la révolte faisait chaque jour de nouveaux progrès dans les campagnes. — Viterbe et Arezzo se soulevèrent; les insurgés s'établirent devant Cornetto, le poste le plus important du littoral, s'emparèrent, le 20 août, de Peruggia, et, quatre jours après, forcèrent à capituler, faute de vivres, la garnison de Civita-Castellana.— Une colonne napolitaine marcha sur Rome et contraignit Garnier à se replier d'abord dans la direction de Civita-Vecchia; mais la route de ce port étant barrée par les insurgés, le général dut rentrer dans Rome. Il y rallia un corps de 4,000 Français et patriotes romains avec lesquels ils se porta au-devant des Napolitains qu'il rejeta au-delà de Velletri et sur San-Germano. Ce succès fut suivi de la perte de Rieti, enlevé dans les premiers jours de septembre par une nouvelle colonne ennemie, aux ordres du général Salmon, qui, se portant ensuite sur Rome, en suivant la gauche du Tibre, fut attaqué et défait le 12 septembre,

par les troupes aux ordres de Garnier. — Grâce à ces heureux combats, ce général aurait pu encore se maintenir quelque temps avec avantage. Mais l'arrivée de Frœlich, détaché pour balayer les derrières de l'armée austro-russe, changea la face des affaires. Frœlich, après diverses alternatives de succès et de revers, parvint à repousser les Franco-Romains, le 28 septembre, jusqu'aux portes de Rome. — Garnier, pressé ainsi entre les Autrichiens et les forces plus que décuples des Napolitains aux ordres du général suisse Burcard, entra en pourparlers avec ce dernier et le commodore Trowbridge qui bloquait par mer Civita-Vecchia, et conclut, le 29 septembre, une convention d'après laquelle Rome, Civita-Vecchia, le château Saint-Ange, Cornetto et Tolfa seraient remis aux alliés dans le délai de huit jours. Les troupes républicaines devaient être transportées en France, aux frais des alliés. — Les patriotes romains ne devaient être inquiétés ni pour leur conduite, ni pour leur opinion; mais l'entrée des Napolitains à Rome livra cette ville à une sanglante réaction. — A peu près à cette époque, Pie VI, âgé de 82 ans, mourut à Valence, où il était retenu prisonnier par ordre du Directoire.

Ancône est mis en état de siége. — Le siége d'Ancône fut remarquable dans la désastreuse campagne d'Italie en 1799, autant par l'activité et les talens qu'y déploya le général Monnier, gouverneur de la place, que par le courage ferme et soutenu de la garnison. — Cette garnison s'élevait à peine à 2,500 hommes, dont une partie se composait de compagnies italiennes, débris des légions romaines et cisalpines. — Le général Monnier commandait Ancône et les trois départements de la République romaine, le Metauro, le Tronto et le Musone, tous les trois voisins de l'Adriatique. — Il commença par mettre en état de siége le pays placé sous ses ordres, mesure qui seule pouvait lui permettre de résister avec quelque succès aux efforts de la Coalition et à ceux des habitants des campagnes et des montagnards, d'autant plus disposés à s'insurger à la voix des prêtres, qu'ils ne pouvaient plus douter des récents désastres de l'armée française.

Apparition de l'escadre turco-russe. — L'amiral Ouschakoff, après la reddition de Corfou, avait détaché dans l'Adriatique une division de l'escadre turco-russe, dont quatre frégates vinrent, le 16 mai, bloquer Ancône. — Le lendemain, le commodore Voinowich envoya un canot parlementaire à qui le général Monnier défendit de prendre terre, ce qui irrita tellement l'officier russe, qu'il fit approcher ses vaisseaux et tirer sur la ville. Les batteries de la place ripostèrent à son feu qui ne produisit aucun effet. — Cependant Monnier, afin d'augmenter le nombre des défenseurs d'Ancône, licencia la garde nationale et la réorganisa sur un nouveau pied. Il fit aussi prendre les armes à tous les citoyens en état de les porter. — L'interruption des communications avec Rome et l'état inquiétant des départements voisins lui faisaient craindre avec raison de prochaines hostilités sur tous les points.

Révolte de Fano. — Le 24 mai, à dix heures du matin, l'escadre turco-russe appareilla, et, s'éloignant d'Ancône, fila vers le nord. Monnier devina qu'elle projetait un débarquement et détacha son aide de camp, le capitaine Demoly, qui, avec quatre compagnies de Cisalpins, eut ordre d'en suivre les mouvements. Cet officier arriva le 26, à la pointe du jour, au pont du Métauro, au moment où les Turco-Russes s'avançaient vers le rivage dans des embarcations que protégeaient deux cutters et deux corvettes. Il les attaqua sans hésiter pendant qu'ils mettaient pied à terre et les repoussa, malgré le feu de mousqueterie et de mitraille des bâtiments. — A la vue de l'escadre, les habitants de Fano s'étaient révoltés. Quelques troupes turques avaient pénétré dans leur ville. Le tocsin retentissait aux environs; le pavillon de Mahomet était arboré sur la plus haute tour, et les prêtres se répandaient au loin pour soulever les montagnards. — Monnier accourut à Fano avec 400 hommes, en chassa les Turcs et fit rentrer la ville dans la soumission. — On lui reprocha alors de n'avoir pas puni assez sévèrement les auteurs de cette première insurrection.

Prise d'Ascoli. — Le général Lahoz dirigeait les insurgés du Tronto et des Abruzzes, commandés par le vicaire Dom Donato de Donatis, qui avait choisi Ascoli pour sa place d'armes. Une partie des habitants du Musone se joignit aux révoltés du Tronto. — Il devenait important de dégager de ce côté la division d'Ancône. Monnier sortit secrètement de cette ville le 1er juin avec trois bataillons, quelques chevaux et quatre pièces de canon. A Fermo, il divisa sa troupe en deux colonnes. Celle de gauche suivit la grande route, le long de la mer; lui-même, avec celle de droite, gravit l'étroit sentier des montagnes. En deux jours, il livra cinq combats, reprit Offida, Montalto, Ripatransone, San-Benedetto et Aquaviva. Les insurgés, mis en fuite, ne s'arrêtèrent que dans les murs d'Ascoli. — Dans le même temps, le Musone était dégagé; la colonne aux ordres du chef de bataillon Pontavice prit, perdit et reprit les villes de Belforte, Calderole et Tolentino. Camerino lui envoya ses clefs. Mais cette colonne, trop faible pour occuper tant de points, dut aller s'appuyer sur Macerata.

Ascoli est situé sur une colline dont le Tronto baigne les bords et forme une presqu'île; ses murs et ses tours semblaient la mettre à l'abri d'un assaut. Elle était défendue par 1,800 fanatiques, qui, joints aux habitants, se croyaient inattaquables. Monnier ne leur laissa pas le temps de se reconnaître; il disposa ses colonnes d'attaque; des échelles furent dressées et les murs franchis. La porte Maggiore fut enfoncée par l'artillerie; les rues devinrent le théâtre de combats acharnés. L'évêque d'Ascoli, un crucifix à la main, excitait les habitants au combat. Tous ceux qui furent pris armés furent fusillés. Dom Donato de Donatis parvint à s'enfuir. — Monnier rentra à Ancône après sept jours d'absence, ayant ainsi, en peu de temps, nettoyé sa droite et sa gauche et reconquis son autorité sur un cercle fort étendu.

Progrès de l'insurrection. — Affaires de Pesaro,

d'Iesi, etc. — L'escadre turco-russe, qui avait abandonné Ancône pour aller, disait-on, à la rencontre de la flotte de Bruix qui s'était montrée dans les eaux de Gênes, reparut de nouveau le 6 juin sur les côtes du Métauro; elle était alors forte de huit vaisseaux et de deux chebecks. Sa présence ranima le feu de l'insurrection. Les révoltés cisalpins firent de Pesaro leur place de sûreté, et osèrent même, le 8, attaquer Fano. Mais une poignée de braves du troisième bataillon de la 55e les repoussa vigoureusement jusques près de Pezaro. — Le canton de Mandolfo s'insurgea complétement, exemple que suivirent les cantons de Monte-Abodo, Corinaldo et Monte-Carotto.

Le général Pino, qu'on avait cru d'abord complice de Laboz, et qui fut néanmoins toujours si dévoué à la cause républicaine, fut donné pour chef aux patriotes cisalpins. — Une expédition, conduite par Monnier, marcha sur Pesaro, que défendait une forte artillerie, d'excellents remparts et des fossés profonds: la garnison se composait de 6,000 insurgés dirigés par des officiers autrichiens. Les Français s'avancèrent sur trois colonnes; le général Lucotte commandait celle de droite, Pino celle de gauche et Monnier celle du centre. Après un feu violent de six heures, les remparts étaient sur le point de faire brèche, quand une foule d'insurgés, conduite par des prêtres, vinrent au secours des assiégés. Les Français n'avaient plus de munitions pour soutenir ce nouveau combat; ils durent s'éloigner de la ville se frayant un passage à la baïonnette.

Laboz et Cellini venaient d'occuper Iesi: le général Pino fut chargé de reprendre cette place, dont un double assaut le rendit maître. Le massacre y fut grand, comme dans toutes les expéditions de ce genre: Laboz et Cellini parvinrent à s'échapper. — Monnier était rentré dans Ancône.

Prise et sac de Fano par les Turco-Russes. — 600 Esclavons, venus des bouches du Cattaro, et un fort détachement de Turco-Russes, s'étant réunis aux insurgés, attaquèrent Fano avec furie, mais sans succès, pendant tout un jour. Le capitaine Chevalier, de la 55e, qui défendait cette place avec une faible troupe, prévoyant que sa résistance prolongée n'aurait pas de chances heureuses, profita de la nuit pour l'évacuer. Les Fanois, pleins de joie, ouvrirent les portes à leurs libérateurs esclavons et turco-russes, qui se précipitèrent comme un torrent dans la ville et la mirent au pillage. On égorgea d'abord les *Jacobins;* mais, comme la reconnaissance d'opinions de cette nature était au-dessus de la portée de la soldatesque turco-russe, dans la crainte de se tromper, elle comprit presque tous les habitants dans le massacre.

Pendant ce temps, Macerata, Recanati, Castel-Fidardo et le reste du pays s'insurgeaient: Lorette seule ne cédait pas à cette effervescence générale.

Prise et sac de Sinigaglia par les Turco-Russes. — Les libérateurs de Fano, gorgés de vin, de sang et de butin, se portèrent, le 18 juin, sur Sinigaglia. Ils s'étaient recrutés de quelques matelots de l'escadre et d'une bande nombreuse d'insurgés. Un seul bataillon français défendait la place: les portes furent enfoncées à coup de canon, et les paysans furieux se précipitèrent dans les rues en masses compactes et serrées. L'artillerie française jonchait en vain le pavé de leurs cadavres. Ces malheureux fanatisés se croyaient assurés de ressusciter dans trois jours, après avoir eu un avant-goût des béatitudes célestes: leur rage, ou plutôt leur désir de la mort en était poussé à un point incroyable. Le bataillon, forcé d'évacuer la place, rétrograda lentement jusqu'à Fiumegino, en s'entourant de monceaux de cadavres. — Le sac de Sinigaglia fut encore plus effroyable que celui de Fano.

Combats de Lorette et de Castel-Fidardo. — La division de l'Adriatique se trouvait, par ses divers échecs, très resserrée autour d'Ancône. Monnier concentra ses forces, et les ennemis se trompèrent sur ce mouvement. Ils crurent qu'il se renfermait dans Ancône, et menacèrent ses positions de Camurano et d'Osimo. Le général français avait fait établir à tout événement une redoute sur Montagnola, et un camp retranché à Fiumegino pour en défendre le pont. Il attira les insurgés autour de Lorette et de Castel-Fidardo, et les défit complétement. L'acharnement était tel des deux côtés, qu'on ne fit pas de prisonniers.

Les insurgés se rallièrent à Filotrano et se présentèrent ensuite devant Osimo; mais la garnison de ce poste, soutenue par une colonne aux ordres du chef de bataillon Pontavice, les contraignit à se retirer dans le plus grand désordre.

Reprise de Fano et de Sinigaglia. — L'escadre turco-russe appareilla vers cette époque et cingla vers le sud. Son départ consterna les insurgés; ils s'enfuirent de Sinigaglia si précipitamment, qu'ils oublièrent d'y enclouer deux pièces de trente-six. Les Français, en se portant sur cette ville, comptaient la mettre au pillage; mais l'état de solitude et de désolation où ils trouvèrent une place naguère si florissante, les remplit de pitié. Les habitants et les magistrats vinrent à eux le teint have, défaits, mourant de faim et couverts de haillons. Un pardon général leur fut accordé.

Fano, où l'on marcha le lendemain, fut attaqué sur deux points et repris aux insurgés, dont le chef, nommé Capucci, fut tué.

Passage du défilé de Fourlo. — Monnier se dirigea ensuite de Fano sur Fossombrone, rétablissant partout les autorités républicaines.—Il avait résolu de poursuivre les insurgés à outrance; mais pour les atteindre, il fallait franchir le redoutable défilé de Fourlo, creusé par Annibal et agrandi par Vespasien.

Le Fourlo se trouve dans la partie la plus sauvage des Apennins. C'est une coupure d'une largeur de 18 pieds et d'une profondeur de 180. On trouve à son extrémité un chemin où six hommes peuvent à peine passer de front. Sa droite est une élévation presque perpendiculaire, où les insurgés avaient amassé des ruches, des poutres, etc., pour écraser les Français. La gauche du sentier est un abîme où roulent les flots du Cantiano. — Lorsque la colonne de Monnier arriva



Verone



Venise. La Dog'ana.


Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

CARTE des ILES IONIENNES

MORÉE

MER IONIENNE

MER DE CORFOU

ARTA

GOLFE D'ARTA

VONITZA

PARAMYTHIA

MARGARITI

PARGA

PHILATES

CONISPOLIS

CANAL DE CORFOU

ILE DE CORFOU

CORFOU

CEPHALONIE

ZANTE

PORTOLI

I. Fano

I. Samotraki

PLAN DE CORFOU

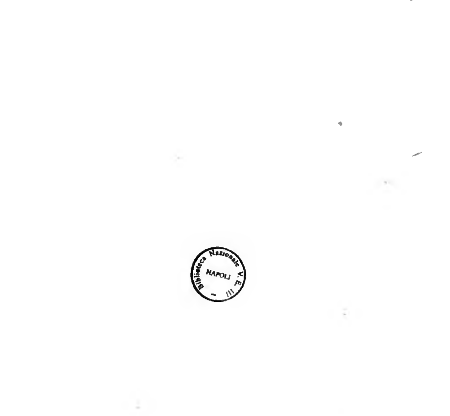
Ecueil de VIDO

PORT DE CORFOU

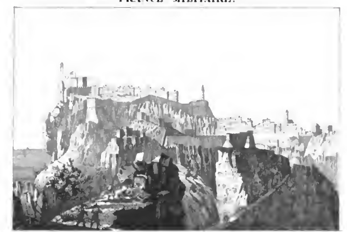
Forteresse de S.te MAURE

CANAL DE S. MAURE

ÉTANG







Citadelle de Cerigo Cythère.



Costumes des Iles Ioniennes



Lac de Garda. Malcesine.

à la gorge du Fourlo, la vue des dispositions de l'ennemi répandit quelque irrésolution parmi les soldats. — Il n'y avait néanmoins pas à balancer; l'arrière-garde était déjà vivement harcelée par des insurgés, et une retraite aurait été plus dangereuse qu'une marche en avant. — On battit la charge; tous s'élancèrent au pas de course. Les poutres, les pierres tombaient en vain sur le chemin, les soldats s'avançaient toujours en emportant les blessés. Ils atteignirent ainsi le pied du rempart naturel derrière lequel les insurgés étaient retranchés, et se disposèrent à l'escalader au moyen de leurs baïonnettes fixées dans les fentes du rocher; alors l'effroi s'empara des insurgés, qui prirent la fuite. On les poursuivit, et on en tua un grand nombre.

Prise de Fabriano. — Passage des gorges de la Roussa. — Les habitants de Cagli, instruits de l'issue du combat, firent complimenter les vainqueurs, qu'ils eussent égorgés plus volontiers en cas d'échec. — La colonne, poursuivant sa marche, s'arrêta près de Fabriano, où 800 fanatiques, animés par les prêtres, étaient décidés à se défendre. La ville fut emportée après deux heures de combat, et devint le théâtre d'un grand massacre.

Les gorges de la Roussa, à six milles de Fabriano, n'étaient guère moins difficiles à franchir que le Fourlo. Monnier résolut cependant de ne pas donner à l'ennemi qui s'y était rassemblé, le temps de se reconnaître, et l'y poursuivit au pas de charge. L'action fut acharnée et dura trois heures. Des contrebandiers surtout opposèrent une opiniâtre résistance. Mais enfin les insurgés disparurent, rejetés de rochers en rochers. — La colonne arriva, le 29 juin, à Iesi, et rentra le lendemain dans Ancône.

Rentrée des insurgés à Fano. — Attaque d'Iesi. — La première quinzaine de juillet fut remplie par de nombreuses et vives escarmouches à la suite desquelles, Macerata, Filotrano et Fano, furent successivement pris et repris. — Cependant la flotte turco-russe était revenue devant Ancône. — Lahoz, débarqué à Porto-di-Fermo, grossit sa division de tous les vagabonds qu'il rencontra, et ne craignit pas de prendre des positions avancées. — Le général Lucotte fut détaché à Macerata, pour reconnaître l'ennemi, et le commandant Cattaneo eut, à Lorette, la même mission. Cattaneo battit l'insurgé Vanni. Lucotte rencontra les insurgés au pont de la Chienti, et s'en tira heureusement. — Le même jour, la malheureuse ville de Fano fut encore investie par terre et par mer. Son commandant, Chevalier, repoussa trois assauts. — Monnier marcha en hâte pour le secourir; mais arrivé sur les hauteurs du Metauro, il vit flotter, au-dessus d'une tour de Fano le signal d'une suspension d'armes. Chevalier, réduit à l'extrémité, capitulait. — Monnier envoya à bord de l'escadre ennemie le chef de brigade d'artillerie Alix, pour faire cesser les conférences et prévenir qu'il allait attaquer. Voinowich retint le parlementaire à bord contre toute espèce de droits. — Chevalier capitula, et la capitulation fut encore violée par les Russes. Voinowich, au lieu de faire conduire la garnison en France, la fit transporter à Venise. — Cette capitulation affaiblit de 400 vétérans la garnison d'Ancône déjà si peu nombreuse. Monnier resserra alors sa ligne, évacua Sinigaglia et toutes les places en arrière d'Osimo, de Camurano et de Monte-Sienro. Il se retrancha sur la rive droite de l'Egino, et se garda à l'Est en continuant d'occuper Iesi.

Ce poste fut inutilement attaqué le 19 juillet par Vanni. Les Turco-Russes, les Esclavons et les insurgés se portèrent le lendemain en force sur le pont de Fiumegino, et s'en emparèrent. La garnison d'Iesi se resserra dès lors sur Monte-Sienro.

Le 7 août, Lahoz se porta sur le mont Ancône et la tour d'Iesi, jetant un parti sur Castel-Fidardo. Le général Lucotte, sortant d'Osimo, reprit aussitôt ce dernier poste. Il l'évacua toutefois à la nuit, pour se replier ensuite sur Montagnola. Les troupes de Monte-Sienro s'établirent à la tour, sur la gauche de Montagnola, et Pino se retira sur Monte-Galeazzo.

Prise de la Montagnola. — Monnier, pour arrêter Lahoz, dont les mouvements menaçaient d'envelopper Camnrano, et de couper la retraite aux troupes d'Osimo, s'était porté avec 200 hommes et sa cavalerie sur les hauteurs, en face du mont Ancône. Lahoz essaya en vain de l'en débusquer. Cette manœuvre du général français eut tout le succès désiré, et facilita les mouvements rétrogrades de Lucotte et de Pino.

Les hauteurs en arrière de Sainte-Marguerite avaient été occupées, le 7 août, par Lahoz, qui y établit sa première parallèle, et se porta, le 9 août, en trois colonnes, sur le poste de Montagnola. Lucotte fut chargé de le défendre. La résistance et l'attaque furent d'abord également vives. Le centre de l'ennemi souffrit beaucoup; mais sa colonne de droite, forte de 1,200 hommes, ayant forcé un poste de 200 Républicains qui gardaient la tour placée sur la gauche de Montagnola, Lucotte dut se retirer sur Ancône.

Mesures prises à Ancône. — Sorties de la garnison. — Pendant que les chefs des assiégeants, entre lesquels régnait la mésintelligence, n'étaient occupés qu'à se couvrir de retranchements à trois quarts de lieue d'Ancône, Monnier, de plus en plus resserré dans cette place, faisait activement travailler aux fortifications. Les remparts étaient réparés et garnis de fossés depuis la citadelle jusqu'au fort des Capucins. Ce dernier fort, qui masque l'enceinte et la domine au N.-E., fut enveloppé d'une chemise de gazon, et confié au général Lucotte. Le général Pino eut le commandement du mont Gardetto, qui, dominant la ville du côté de la porte Farine, fut aussi retranché avec beaucoup de soin. Gazan commanda dans la citadelle qui fut approvisionnée de munitions de guerre et de bouche. Deux batteries, aux ordres du commandant Guérin-Sercilly, et une troisième au-dessus de la Porte de France, furent établies pour défendre la ville du côté du port. L'artillerie de terre et la compagnie des marins furent chargées du service de la batterie du môle et des pièces posées sur la jetée. Trois vaisseaux vénitiens, embossés à l'entrée

du port, devaient aussi concourir à la défense de la ville du côté de la mer.

Une garnison d'à peine 1,800 hommes écrasés de fatigue devait, au moyen de ces travaux, lutter contre plus de 20,000 assiégeants abondamment pourvus d'artillerie et de munition. La perte de Fiumegino avait entraîné celle des moulins qui alimentaient la ville; on en construisit à chevaux et à bras. On établit des fabriques de salpêtre et de poudre; on fondit des mortiers, et l'on battit monnaie avec le cuivre des canons hors de service ou la vaisselle d'argent qu'on put se procurer. Le service des hôpitaux et de toutes les branches d'administration fut parfaitement réglé. Grâce aux soins de Monnier, l'activité et l'ordre le plus admirable régnaient dans la place.

L'ennemi se prolongea par sa gauche à une distance de six cents toises de la ville, et établit sur le coteau, entre Montagnola et la mer, malgré le feu violent des trois forts, une batterie de dix-sept grosses pièces. Plusieurs édifices de la ville et tous ceux de la citadelle ne furent bientôt qu'un amas de ruines.—Tous les soirs vers dix heures, vingt-deux chaloupes canonnières, armées de gros calibre, s'approchaient du port et faisaient sur la ville un feu continuel jusqu'à deux et trois heures du matin. Les batteries de la place ripostaient de leur mieux, et démontaient de temps à autre quelque canonnière.

Lahoz, voulant s'établir sur Monte-Pelago, se porta vers ce point, le 18 août, détachant pour faire une diversion une colonne sur Monte-Galeazzo. Le général Monnier et son aide de camp, Démoly, ayant aussitôt exécuté une sortie, lui reprirent ces deux postes, et le repoussèrent la baïonnette aux reins jusqu'au pied de ses ouvrages. — Dix jours après, le 28 août, Lahoz, avec des forces plus considérables, tenta de nouveau la même opération; mais il n'eut pas plus de succès. Son centre fut forcé, et rejeté en désordre jusque sous ses retranchements.

Attaque de Monte-Gardetto. — La nouvelle de la reddition de Mantoue, transmise avec empressement par l'ennemi au général Monnier, ne changea rien à la résolution de ce brave général et de sa garnison.

L'ennemi put s'en apercevoir, le 29 août, quand il essaya d'enlever le Monte-Gardetto. — Ce fort domine la mer par une falaise perpendiculaire de plus de cent-cinquante pieds. Sa face antérieure est presque aussi rapide, et l'on ne pouvait arriver aux premières palissades que par un étroit plateau qui borde le précipice. Pino laissa l'ennemi s'y loger, et se borna à détacher une colonne afin de lui couper la retraite, quand il se présenterait pour attaquer de front. — Dès que la première colonne fut arrivée au point où elle devait se rendre, ce général ordonna une décharge à mitraille de toutes ses batteries, sur les rangs serrés de l'ennemi qu'il assaillit aussitôt. L'ennemi, amoncelé sur le plateau, ne pouvait ni reculer ni avancer. On en fit massacre épouvantable. Un grand nombre des Turco-Russes se précipitèrent du haut du plateau, et se noyèrent dans la mer ou furent brisés sur les pointes aigues des rochers. Pendant cette lutte acharnée, toutes les batteries ennemies de terre et de mer jouaient sur la ville qui ripostait vivement, et semblait ceinte d'une large zone de feu.

Peu de temps après l'ennemi fit de nouvelles et aussi infructueuses tentatives pour s'emparer du mont Pelago et du Monte-Gardetto; il échoua également, le 25 septembre, dans une autre attaque contre le mont Galéazzo.

Première attaque de la Maison-Brûlée. — Le 28 septembre, le général Monnier reçut du commandant de l'escadre turco-russe une sommation à laquelle il répondit convenablement. — Deux jours après, les Turco-Russes se jetèrent en force sur le poste de la Maison-Brûlée. Les défenseurs de cette redoute, enveloppés de toutes parts, se faisaient jour à la baïonnette, lorsqu'ils furent secourus par l'aide de camp Gravier, commandant la Porte de France, qui reçut trois blessures dans cette affaire. Elle ne fut pas un instant douteuse. Les alliés regagnèrent leur position, poursuivis l'épée aux reins.

Des sorties avaient lieu tous les jours. — Dans une de celles dirigée contre le mont Galéazzo, où l'ennemi avait réussi à se loger, l'intrépide Gazan fut tué d'un coup de feu. Le général Lucotte le remplaça dans le commandement de la citadelle. Celui du fort des Capucins fut confié au général Pino.

Arrivée de Frœlich devant Ancône. — Grande sortie. — Les assiégeans, et les Turco-Russes surtout, désiraient vivement être maîtres d'Ancône avant que le mauvais temps les forçât à la retraite. Le blocus devenait plus rigoureux chaque jour, et la ville était écrasée de projectiles de toute nature. Une colonne autrichienne de 8 à 9,000 hommes, aux ordres du général Frœlich, vint avec un puissant attirail de siége, renforcer l'ennemi. — Le jour même de son arrivée, Frœlich crut devoir sommer le gouverneur d'Ancône de rendre la place, en l'instruisant de tous les désastres que les Français venaient d'éprouver en Italie.

Le général Monnier répondit comme il le devait au général Frœlich, et cette sommation, loin de l'abattre, lui inspira le dessein audacieux d'y répondre, en outre, par une attaque sur le succès de laquelle il comptait d'autant plus que les Autrichiens, sans défiance, étaient fatigués par une longue marche, et ne connaissaient pas encore le pays. — Les dispositions de cette surprise furent arrêtées aussitôt. Monnier, depuis quelque temps, avait organisé cent de ses plus braves soldats en une colonne infernale dont l'audace, les exploits presque incroyables avaient consterné l'ennemi. Cette colonne et quelques autres troupes formèrent le centre qui devait se porter sur le centre autrichien et lui enlever la grande redoute armée de dix-sept pièces. Monnier s'était réservé le commandement de cette attaque principale. — Lucotte commandait la colonne de droite, et Pino celle de gauche.

La sortie se fit en silence et dans le plus grand ordre, le 15 octobre, à deux heures du matin. La charge ne battit qu'à vingt pas de l'ennemi. La grande redoute fut forcée au troisième assaut. Deux autres redoutes furent enlevées d'emblée. On encloua sept canons et huit mor-

tiers, et on prit sept drapeaux aux Autrichiens qui essuyèrent, ainsi que leurs alliés, une perte considérable. C'est dans cette sortie que le transfoge Lahoz fut tué.

Travaux des assiégeans. — Cette affaire décida le général Frœlirh à user désormais de beaucoup de circonspection.—Avant de commencer les approches et pour se mettre en garde contre de nouvelles sorties, il résolut de fortifier tous les mamelons qui entourent Ancône, par des redoutes fermées à la gorge et liées ensemble par des caponnières, et il fit travailler activement à la construction de nouvelles batteries. — A 200 toises environ de la Porte de France, non loin de l'angle presque droit que forme le chemin du rivage avec celui de Sinigaglia, se trouvaient de beaux édifices en brique, dits des *Quatre-Chemins*, qui, long-temps disputés, pris, abandonnés et repris, restèrent enfin au pouvoir des Turco-Russes et des insurgés. Les assiégeants n'en furent toutefois guère plus avancés, le chemin qui conduit à ce poste étant battu par les batteries de la Citadelle et de Capo-di-Monte. Les batteries du Lazaret et de la Porte de France balayaient également la chaussée dite des *Quatre-Chemins* que Monnier, pendant une nuit, fit couper par un large fossé.

Frœlirh était parvenu, à la fin d'octobre, à armer cinq redoutes de vingt-sept bouches à feu de fort calibre, et à construire dans le vallon qui mène à la Porte-Farine une batterie de sept pièces. Le peu de relief des ouvrages lui avait donné l'idée d'emporter d'assaut l'ouvrage à corne de la citadelle et le fort du Monte-Gardetto, dont l'occupation devait vraisemblablement entraîner la prise de la place assiégée : il résolut auparavant d'essayer encore une nouvelle sommation. Monnier n'y répondit que par l'expression bien positive de sa volonté et de celle de la garnison de se défendre *« jusqu'à extinction. »* Ce furent ses propres termes.

Deuxième attaque de la Maison-Brûlée. — Le lendemain, 3 novembre, à la pointe du jour, quatre-vingts bouches à feu, tonnant à la fois, écrasèrent la ville de boulets, de bombes et d'obus. Les gardes des tranchées, soutenues par le régiment de Hohenlohe, et par une batterie de campagne placée dans les retranchements en arrière du front d'attaque, repoussèrent les avant-postes français et se portèrent en deux colonnes sur le Monte Gardetto; l'une s'établit sur la hauteur de San-Stéphano, à cent toises de la citadelle : l'autre, repoussant le poste avancé de la Porte de France, vint placer son drapeau rouge à cinquante toises de la citadelle. Une troisième colonne assaillait la chapelle située au-dessous du camp retranché, et se logeait sous les murs à l'abri de la mitraille.

Monnier, voyant l'ennemi déboucher de toutes parts, ne lui opposa d'abord que l'artillerie des trois forts et du corps de la place; mais lorsqu'il eut pénétré son intention de se loger soit sur le Monte-Gardetto, soit sur le mont Stéphano qui domine la citadelle, et à la possession duquel est attaché le sort d'Ancône, il ordonna une sortie générale. Les cinq portes de la place s'ouvrirent à la fois, et il en sortit cinq colonnes, qui, malgré leur grande infériorité numérique, car c'était moins de 1,400 hommes en assaillant 10,000, s'élancèrent avec ardeur sur les assiégeants.

La compagnie infernale se porta rapidement sur le Monte-Gardetto. Il existait sur la hauteur San-Stéphano, un édifice auquel les ravages d'un incendie avaient fait donner le nom de *Maison-Brûlée;* c'était un poste dont dépendait l'occupation du San-Stéphano. Une colonne autrichienne s'en était emparée. Les aides de camp Girard et Demoly, le chef de la cavalerie romaine, Palombini, se ruèrent sur ce point avec une poignée de braves, et en débusquèrent l'ennemi. Mais presque aussitôt, une plus forte colonne, soutenue par un feu violent d'artillerie se présenta pour reprendre le poste. Le camp retranché et la Porte de France étaient en même temps vivement menacés; un feu terrible écrasait la citadelle. Le général Lucotte ordonna une sortie, qui, vigoureusement exécutée, rejeta l'ennemi bien au-delà du camp retranché.

L'opiniâtreté de Frœlich pour s'emparer de la Maison-Brûlée et du San-Stéphano redoublait en raison des obstacles qu'il avait à vaincre. Le principal feu de ses batteries était dirigé sur ces points qu'attaquait une colonne de Croates et de grenadiers hongrois : le Lazaret était pressé par les Turco-Russes, et les frégates, précédées de leurs canonnières, s'étaient rapprochées presque à échouer pour donner plus d'action à leur feu. Tous ces efforts furent vains. La colonne de grenadiers et de Croates fit pendant cinq heures les tentatives les plus désespérées pour se maintenir dans la Maison-Brûlée. Trois fois, à l'aide de nombreux renforts, elle parvint à s'y loger, et trois fois elle en fut repoussée.

Les assiégeants, renforcés d'un nouveau corps de troupes fraîches, essayèrent une dernière tentative sur le poste qui leur avait déjà coûté si cher, et dont les environs étaient jonchés de leurs morts. Les carabiniers français qui le défendaient, recouverts à mi corps par un mur, éprouvèrent un commencement d'hésitation à la vue des colonnes nombreuses qui se disposaient à les assaillir de tous côtés. Ils firent un mouvement douteux; l'aide de camp Demoly s'en aperçut, et leur cria : «Carabiniers, laissez vos chapeaux sur le mur; «l'ennemi, voyant vos panaches, croira que vous y «êtes.» Cette allocution leur fit honte et eut le pouvoir de ranimer leur courage; ils s'élancèrent sur l'ennemi, et, renversant des rangs entiers, restèrent enfin maîtres de la Maison-Brûlée, qui, de l'aveu des Autrichiens, fut le tombeau de 800 braves Hongrois.

Frœlich demanda une trève de trois heures pour enterrer ses morts. Le général Monnier lui en accorda quatre.— Le tiers de l'artillerie de la place avait été démonté, et presque toutes ses munitions étaient épuisées. Les Français, dans cette seule affaire, avaient consommé quatorze milliers de poudre. — De son côté, Frœlirh, autant par défaut de munitions qu'à cause du mauvais succès de ses premières tentatives, continua le siége avec la plus extrême circonspection. Chaque nuit, la colonne infernale, commandée par le brave Lecouturier, opérait de nouvelles sorties, enlevait ou

égorgeait de nouveaux postes, et causait aux assiégeants, surtout aux insurgés, une terreur difficile à décrire.

Capitulation d'Ancône. — Le 10 novembre seulement, les feux de l'ennemi recommencèrent avec une nouvelle activité. Toutes les batteries jouèrent à la fois. Le grand bastion de la citadelle était un des principaux points de mire. L'une des courtines, en s'écroulant, ouvrit deux larges brèches. — Le général autrichien fit le même jour une sommation qui fut la dernière. — Il ne restait plus dans la place, de poudre, que pour une demi-journée un peu chaude, et presque toutes les fortifications se trouvaient dans un état complet de délabrement. Monnier ne pouvait se faire illusion sur sa situation critique; il se décida enfin à convoquer un conseil de guerre, ce que jusqu'alors il avait formellement refusé de faire, malgré les instances de quelques officiers et d'une partie des bourgeois, qui espéraient ainsi hâter la reddition de la place.

On discuta les articles de la capitulation. Monnier, pour première condition, exigea que les insurgés et les Turco-Russes n'y prissent aucune part, déclarant qu'il ne voulait pas traiter avec eux, ce qu'il obtint après quelques difficultés [1]. Voinowich, mortifié d'une telle clause, tenta, mais en vain, de rompre la négociation.

Les commissaires, députés par Monnier, se rendirent le 13, au camp de Varano, où Frœlich avait établi son quartier général, et on y arrêta les articles d'une capitulation telle que pouvaient l'exiger des braves qui avaient si vaillamment défendu la place. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre, et rentra tout entière en France jusqu'à parfait échange. Le bénéfice de la capitulation fut commun à toutes les troupes romaines et cisalpines, qui avaient servi dans les rangs français, et il fut stipulé expressément qu'il ne serait dirigé aucune poursuite contre les habitants qui avaient pu se faire remarquer par leur adhésion aux idées patriotiques.

Telle fut la fin de la glorieuse défense d'Ancône. La conduite héroïque de Monnier et de sa garnison furent du moins pour la France une consolation des désastres qui accablaient l'armée d'Italie. Cette poignée de braves avait conservé intact l'honneur national.

[1] « La demande *sine quâ non* (dit Mangourit, un des négociateurs de la capitulation d'Ancône), cette demande d'exclure le commandant turco-russe de la négociation, toute honorable qu'elle fût pour les chefs impériaux, avait extrêmement surpris M. de Skall, (chargé par Frœlich de suivre les négociations) et sa première réponse fut que c'était une *affaire de cabinet*. Nous le sentions parfaitement; mais nous insistâmes (on peut en convenir aujourd'hui) dans l'espoir de diviser les cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg. Nous n'étions pas assez isolés dans nos murs, pour ignorer la mésintelligence qui régnait depuis quelque temps entre les commandants autrichiens et M. de Voinowich. Quand nous ne l'eussions pas su, il était facile de prévoir la mésintelligence qui devait s'établir entre des généraux expérimentés et un partisan sans générosité. M. de Skall observa que les Turco-Russes pouvaient tomber sur la garnison française, lorsqu'elle défilerait de la place. « Ah! laissez-nous faire, s'écria le général Monnier, nous saurons bien, avec nos baïonnettes, nous frayer un chemin... »

L'article préliminaire, où cette condition *sine quâ non* était posée, fut ainsi rédigé :

« Le général commandant la division d'Ancône et les troupes sous « ses ordres, considérant que la capitulation de Fano, passée le « 8 thermidor dernier entre les troupes françaises-républicaines et « M. le commandant des troupes turco-russes, a été violée dans son « exécution par ledit commandant ;

« Considérant que la mort serait préférable au déshonneur de traiter avec des autorités qui méconnaissent le droit des gens ;

« Vu la situation où se trouve la division d'Ancône, et vu la quatrième et dernière sommation faite par M. le baron de Frœlich, « lieutenant général au service de S. M. l'Empereur et Roi, commandant en chef les troupes assiégeant Ancône :

« Déclare qu'il ne veut entrer en négociation qu'avec les troupes « et ledit lieutenant général de S. M. l'Empereur et Roi.

« Cette rédaction, qui n'incriminait que le chef des Turco-Russes, fut goûtée et adoptée. — En ce moment, un aide de camp vint parler bas au lieutenant général de Frœlich. — Il nous fut aisé de deviner, sur la physionomie du baron, que ce qu'on venait de lui dire ne lui était pas agréable; il sortit et revint un quart d'heure après, le visage fort animé et parlant d'un ton élevé à ses officiers. — Le nom de Voinowich, prononcé d'une bouche dédaigneuse, nous éclaira sur ce mystère. — En effet, le commandant russe, ayant appris que l'on discutait, avait tenté de forcer l'entrée du conseil; mais le général autrichien avait tout prévu. Déconcerté, il avait demandé M. de Frœlich, et lui avait adressé une sommation verbale très indécente; il venait de le menacer de tomber avec ses Russes, ses Turcs et ses insurgés, sur la garnison française sortant d'Ancône et même sur l'escorte autrichienne qui la conduirait..... M. de Frœlich l'en avait défié et lui avait tourné le dos avec mépris. »

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

16 mai. Apparition de l'escadre turco-russe devant Ancône.
26 — Révolte de Fano.
2 juin. Prise d'Ascoli.
7 — Affaires de Pesaro, d'Iesi, etc.
11 — Prise et sac de Fano par les Turco-Russes.
18 — Prise et sac de Sinigaglia.
24-25 — Reprise de Fano et de Sinigaglia par les Français.
— — Passage du Fourlo par Monnier.
1-2 août. Rentrée des insurgés à Fano. — Attaque d'Iesi.
9 — Prise du poste de la Montagnola par les insurgés.
18-28 — Sorties des 1er et 10 fructidor.
— — Attaque de Monte-Gardetto.
30 septembre — Première attaque de la *Maison-Brûlée*.
15 octobre. Arrivée de Frœlich devant Ancône. — Grande sortie.
3 novembre. Deuxième attaque de la *Maison-Brûlée*. — Combat dit du Jour des Morts.
13 — Capitulation d'Ancône.

A. HUGO.

On souscrit chez DELLOYE, Éditeur, place de la Bourse, rue des Filles-Saint-Thomas, 13.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Rignoux et Ce, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

OPÉRATIONS EN SUISSE ET SUR LE RHIN.

BATAILLE DE ZURICH.

SOMMAIRE.

Les Français sont rejetés sur la rive gauche du Rhin. — Dénombrement et positions de l'armée française. — Difficultés de la défense de la Suisse. — Positions de l'armée autrichienne. — Combat de Cernetz. — Combats de Ramis et de Schuls. — Combat de Süss. — Attaque de San Lucias Steig. — Insurrection des petits cantons. — Combats divers. — Combat de Taverne. — Prise de Coire et San Lucias. — Retraite de Masséna derrière la Thur. — Passage du Rhin par l'Archiduc. — Combats d'Audelfengen et de Pfyn. — Combats de Steig et de Brutten. Combats de Rorbas. — Prise du Saint-Gothard par Haddick. — Défaite des insurgés du Valais. — Combat de Wittikon. — Attaque du camp et évacuation de Zurich. — Positions des deux armées. — Combat d'Albisrieden et d'Alstetten. — Mouvements de Jellachich et de Lecourbe. — Opérations sur le Rhin. — Création de l'armée du Rhin. — Inaction des armées en Suisse. — Chances offertes à Masséna. — Combat de Brunnen. — Combat de Seelisberg. — Mouvement offensif de Masséna. — Combat devant Zurich. — Combat de Schwitz. — Combat de Fluelen. — Combats de Wasen et d'Amsteig. — Reprise du Saint-Gothard et du Grimsel. — Combat d'Ober-Alp. — Combat de Schindellegi. — Tentative du passage de l'Aar par l'Archiduc. — Mouvements dans les armées coalisées. — Nouveau plan du Directoire. — Reprise du canton de Glaris par les Français. — Opération sur le Bas-Rhin. — Siége de Philisbourg. — Prise de Manheim par l'Archiduc. — Marche de Souvarow sur la Suisse. — Positions des deux armées en Suisse. — Passage de la Limmat par les Français. — Bataille et prise de Zurich. — Passage de la Linth par Soult. — Opérations de Souvarow en Suisse. — Prise du Saint-Gothard. — Belle résistance de Molitor dans le canton de Glaris. — Retraite de Souvarow. — Les Coalisés sont rejetés hors de Suisse. — Combat de Busingen. — Prise de Constance. — Fin des hostilités en Suisse. — Les Russes se séparent des Autrichiens. — Dernières opérations sur le Bas-Rhin.

ARMÉES FRANÇAISES.	ARMÉES COALISÉES.
Armée d'Helvétie. — *Général en chef.* — MASSÉNA.	Armée Impériale. — *Général en chef.* — Le Prince CHARLES.
Armée du Rhin. — *Généraux en chef.* — MULLER. — LECOURBE.	Armée Russe. — *Général en chef.* — Le Maréchal SOUVAROW.

Les Français sont rejetés sur la rive gauche du Rhin. — Après la bataille de Stokach, les armées d'Helvétie et du Danube avaient été réunies sous le commandement de Masséna. — L'Archiduc aurait pu alors profiter de ses succès et de sa position. En attirant à lui le corps du Tyrol sous Bellegarde, il aurait réuni pour marcher sur Zurich 80,000 hommes, auxquels Masséna n'en aurait eu à opposer que 25,000; mais il fallait agir avec vigueur, et le prince autrichien resta dans un état presque complet d'inaction, qui a été depuis diversement expliqué, et attribué soit aux ordres du Conseil aulique, soit au défaut d'approvisionnements, soit surtout à l'indépendance des généraux des différents corps dont il n'était pas autorisé à disposer. — L'Archiduc se borna à expulser les Français des postes qu'ils occupaient encore sur la rive droite du Rhin.

Schaffhausen et Petershausen furent attaqués et enlevés le 13 avril, par les généraux Baillet-Latour et Piaczeck. Les Républicains détruisirent dans leur retraite les ouvrages qui couvraient ces deux ponts. — Piaczeck, appuyé par une flottille que les Impériaux avaient armée sur le lac de Constance, essaya inutilement d'enlever cette ville; mais, le 17 avril, les Français furent repoussés de la petite ville d'Églisau, dernier poste qu'ils conservassent encore au-delà du Rhin. — Dans le même temps, le général Kospothe tenta inutilement avec l'avant-garde de Starray d'emporter les retranchements de Vieux-Brisach, défendus par 1,200 Républicains qui lui firent essuyer une perte notable.

Dénombrement et positions de l'armée française. — Les échecs essuyés sur le Rhin et en Italie changeaient nécessairement le plan d'opérations de l'armée d'Helvétie. Il ne s'agissait plus d'envahir le pays ennemi, mais de se lier avec l'armée d'Italie, qui avait été rejetée audelà du Pô, et de couvrir la Suisse ainsi que la frontière orientale de la République française. — Masséna profita de l'inaction de l'Archiduc pour organiser son armée. Quelques renforts, et vingt bataillons de milices suisses[1] la portèrent bientôt à environ 100,000 hommes, disséminés, il est vrai, sur une ligne d'immense étendue. — Lecourbe tenait l'Engadine à l'extrême droite, Menard occupait le pays des Grisons, et Lorges, le Rhinthal (vallée du Rhin), jusqu'au lac de Constance. Le centre, formé de quatre divisions outre le corps suisse réuni vers Arbon, s'étendait jusqu'au Frickthal. Oudinot gardait le Rhin, de Munsterlingen à Stein. Vandamme, à sa gauche, s'étendait jusqu'à Églisau. L'intervalle entre la Toss et le confluent de l'Aar était occupé par la division Tharreau, avec laquelle se liait la division Souham, gardant Bâle et Huningue. Les trois divisions formant l'aile gauche s'étendaient jusqu'à Dusseldorf. Kehl et le vieux Brisach étaient couverts par Legrand. Manheim était bloqué par les

[1] Le Directoire helvétique avait mis en activité vingt bataillons de milices; mais on ne pouvait compter que sur celles de Zurich, de Vaud et de Bâle. — Si les villes de l'Argovie étaient bien disposées pour les Français, il n'en était pas ainsi des campagnes; il fallut la présence des troupes vaudoises et de quelques détachements français pour faire marcher les contingens de ce canton et de celui de Lucerne. — Quelques uns des bataillons ainsi levés furent employés à la garde de Zurich et aux travaux du camp retranché, tracé sur le Zurichberg et le plateau de Wipchingen. — La Turgovie, Zurich, Saint-Gall, Lucerne, Vaud, fournirent plusieurs bataillons qui, réunis à la légion helvétique, formèrent un corps de 10 à 12,000 hommes: le quartier général suisse s'établit à Arbon. — Ces milices, mal équipées, plus mal armées, formaient nombre, et pouvaient servir dans les postes secondaires, mais elles ne devaient pas compter comme troupes propres à entrer en ligne. — « La loi sur l'organisation des milices, dit Jomini, n'avait été définitivement rendue qu'au mois de décembre précédent (1798); il fallut convoquer à Lucerne un comité d'inspecteurs généraux pour aviser aux moyens de l'exécuter d'une manière uniforme. — On n'avait pas même de règlement sur le service intérieur, la discipline et le service de campagne; en sorte, que chaque chef faisait servir selon sa manière. On adopta à la hâte, et l'on fit traduire des extraits de règlements français; mais c'était encore trop compliqué pour des milices. On dut faire marcher les bataillons avant même que tous fussent organisés sur le papier; en sorte que ces milices étaient loin d'offrir l'ensemble et la solidité qu'elles ont actuellement. »

restes de l'armée d'observation aux ordres de Collaud. Baraguay-d'Hilliers commandait à Mayence. Dufour gardait les quatre départements réunis du Bas-Rhin. Le général Nouvion était chargé de contenir l'intérieur de l'Helvétie. La réserve de Soult cantonnait près de Wyl; Klein, avec la grosse cavalerie, occupait les environs de Bâle. Xaintrailles avait été dirigé contre les insurgés du Valais.—Dans cette distribution de forces, la Suisse et le pays des Grisous étaient occupés par les deux tiers de l'armée réunie sous les ordres de Masséna.

La ligne immense que Masséna avait à défendre était vulnérable sur plusieurs points, et son étendue hors de proportion avec les troupes qui y étaient postées. Le danger menaçait surtout la droite, qui, formant une pointe avancée dans les vallées de l'Inn et de l'Adige, pouvait être facilement séparée du centre par un effort vigoureux de l'ennemi sur le col de Sainte-Lucie. — Mais on ne peut reprocher au général français les mesures militaires que les circonstances l'obligèrent à adopter, et les positions défectueuses qu'il fut dans la nécessité d'assigner aux troupes. — Il y a plutôt à le louer de la célérité de ses déterminations et de la promptitude avec laquelle il lia tous les corps de son armée et forma sa ligne défensive.

Difficultés de la défense de la Suisse. — Les dangers qui menaçaient la République française rendirent alors manifeste la faute que le Directoire avait commise, en envahissant et révolutionnant l'Helvétie. Les réflexions que les circonstances nées de ce nouvel état de choses inspirent à Jomini renferment d'excellentes leçons militaires.

«Ce fut alors, dit ce judicieux écrivain, que le Directoire put apprécier de quel avantage lui aurait été la neutralité de la Suisse.—Dans ce cas, sans inquiétude sur les flancs de ses armées, il aurait concentré tous les efforts de Moreau dans les plaines de la Lombardie; tandis que Masséna, sous la protection de Mayence, Strasbourg, Kehl, eût lutté avec tout avantage contre les forces de l'Autriche.—Dans l'état actuel des choses, il fallait songer à couvrir le moins mal possible l'immense ligne depuis le Texel jusqu'à Gênes; et la concentration de l'armée du Danube en Suisse était encore le meilleur remède au mal causé par la double retraite des armées républicaines.—Cependant cette manœuvre ne réparait pas tout, et il importait d'adopter un plan d'opérations capable d'arrêter les progrès de l'ennemi. — L'art de la guerre ne présente point de problème plus difficile à résoudre que le choix d'un système convenable à la défense de l'Helvétie. Les maximes applicables à la défense des Alpes-Cottiennes et du bassin du Piémont, se reproduisent ici avec plus de force; car il est probable que l'ennemi ne viendra pas seulement de la Souabe ou de la Lombardie, mais bien des deux côtés à la fois. —Le général le plus habile serait embarrassé de faire tête à l'orage, à moins que la supériorité du nombre sur chacune des masses prêtes à l'assaillir ne lui mît à même de recevoir l'ennemi partout où il se présenterait : chance peu probable, puisqu'elle suppose à ce général des moyens qui lui permettraient de prendre à l'instant même l'offensive. Mais, en admettant au contraire une proportion de forces qui le réduise à la défensive, quelle sera sa perplexité s'il s'impose l'obligation de garder le Saint-Bernard, le Simplon, le pas de Nuffenen sur le flanc du Furca, le Grimsel, le Saint-Gothard, le Splugen, l'Albula, les avenues de l'Engadin ou du Montsfun, la ligne en face de Feldkirch, depuis Coire au lac de Constance; enfin les vingt passages qui existent entre Stein et Bâle? — Cent bataillons, répartis par brigades isolées dans ces différents postes, seraient hors d'état d'empêcher une armée égale en forces d'y pénétrer dès que celle-ci le voudrait sérieusement; car en formant trois colonnes, de 30 bataillons chacune, elle percerait aisément ce long cordon, de manière à ce que les parties morcelées ne pussent jamais se rassembler. —Si le général, chargé de la défense des Alpes, bien pénétré, au contraire, des dangers de ce fatal système de cordon, appréciait l'avantage d'opérer dans les vrais principes de la guerre, et, qu'au lieu d'éparpiller ainsi son armée comme une ligne de douaniers, il se décidât à une défensive active, il ne lui resterait d'autre parti à prendre que de se concentrer entre la Reuss et l'Aar, d'attendre l'ennemi de pied ferme, et de tomber sur ses colonnes à mesure qu'elles déboucheraient.—Mais quelle que soit la sagesse et peut-être la nécessité d'une telle concentration, de combien d'inconvénients n'est-elle pas accompagnée? De quels avantages ne se privera-t-on pas en abandonnant ainsi sans coup férir, à son adversaire, une foule de passages où jadis des poignées de héros défirent des armées entières? — La question serait bien moins embarrassante si l'ennemi ne venait que d'un côté. Par exemple, en supposant des alliances, des actes de neutralité, ou d'autres circonstances qui limitassent le théâtre des opérations à la frontière d'Italie; alors les seuls passages à défendre étant le Saint-Gothard, le pas de Nuffenen, le Simplon et le Saint-Bernard, nul doute qu'il ne fût convenable de les garder avec des corps suffisants, appuyés d'une forte réserve dans la vallée du Rhône. Il en serait de même, si la défense était limitée à la frontière de Souabe ou du Vorarlberg. —Dans cette dernière supposition, des avant-gardes placées aux défilés principaux pourraient retarder longtemps les progrès de l'ennemi, signaler la force de ses différentes colonnes et favoriser les opérations de l'armée principale, qui, placée aux environs de Winterthur, se trouverait à portée de tomber à chances égales, ou même supérieures, sur les différents corps qui se présenteraient. — Mais une de ces luttes partielles arrivera rarement, et l'on peut en conclure qu'une armée étrangère, appelée à défendre un tel pays, sera moins embarrassée qu'une armée helvétique même; car, dégagée de toute inquiétude sur la garde intégrale des frontières, peu lui importera que la moitié des cantons soit exposée aux ravages d'une invasion; elle pourra choisir son point stratégique central, y rattacher toutes ses combinaisons, et opérer selon les principes, sans s'arrêter à aucune considération de défense locale.—Masséna, néanmoins, ne se trouvait pas entièrement dans cette heureuse indépendance.— Le Directoire, en créant autour de lui des républiques nouvelles, avait rendu ses généraux, en quelque sorte, solidaires de leur con-

servation; et, tout en combinant ses opérations militaires, le général en chef de l'armée du Danube ne pouvait pas oublier qu'il entrait dans ses devoirs de couvrir le chef-lieu des autorités helvétiques, sous peine de voir cette République désorganisée par une réaction, et livrée à l'influence de nouveaux chefs qui se rangeraient bientôt sous les bannières de ses ennemis. A ces considérations, essentiellement liées à l'intérêt de la France, se mêlait une sorte de pudeur; car il ne devait pas être indifférent à un militaire loyal d'abandonner une foule de braves gens, compromis par leur dévouement pour la cause commune des deux peuples. »

Positions de l'armée autrichienne. — L'Archidue était alors malade et provisoirement remplacé par le comte de Wallis. Son armée campait sur les bords du Rhin dans une position à peu près parallèle à celle de Masséna. — Hotze était à Feldkirch avec environ 20,000 hommes et donnait ses ordres au corps du Vorarlberg. — Bellegarde, indépendant de l'Archidue, commandait dans le Tyrol. — Toutes les forces réunies pour agir contre la Suisse se montaient à plus de 80,000 hommes; mais il était difficile de les faire agir simultanément, chaque chef de corps, fier de son indépendance, prétendant rattacher à ses propres mouvemens l'ensemble de toutes les autres opérations.

Combat de Cernetz. — A l'extrême droite française, les généraux Lecourbe et Dessoles se trouvaient dans une position très aventurée devant des forces plus que doubles des leurs. — Le premier, après les affaires de Taufers et de Nauders, s'était concentré sur Ramis et avait brûlé le pont de Martinsbruck. — Dessoles s'était retranché en avant de Taufers dans la vallée de Munster.

Le 4 avril, ce général fut assailli par un corps de 10,000 hommes, qui manœuvrait pour l'attaquer de front et en flanc. Il battit en retraite par le col de Tschirfs, espèce d'entonnoir très favorable pour un combat d'arrière-garde, et se dirigea sur Cernetz, d'où il redescendit par le Splugen sur Tirano. — Le même jour, Lecourbe, attaqué par 13,000 hommes détachés du corps de Bellegarde, avait été contraint de se replier sur Cernetz, où il avait tenu en échec la colonne ennemie.

Combats de Ramis et de Schuls. — Lecourbe et Dessoles ne furent plus inquiétés dans l'Engadine jusque vers la fin du mois, époque où Bellegarde combina avec Hotze une nouvelle attaque qui avait pour but, comme les précédentes, de rentrer dans le pays des Grisons. Une grande chute de neige avait déjà empêché une attaque générale projetée pour le 22 avril, par Bellegarde. Deux bataillons autrichiens, qui n'avaient pas reçu le contre-ordre étaient descendus sur Ramis, et avaient été faits prisonniers.

Le 30 avril, Bellegarde, avec neuf bataillons, se porta sur Ramis, et Haddick, avec six bataillons, sur Schuls et Cernetz. La route de Bormio était observée par trois bataillons postés à Sainte-Marie. — La principale ligne française était derrière la Varano, au pied des montagnes qui bordent la gauche de l'Inn. Un ouvrage fermé battait la rive droite. Tous les cols avaient été retranchés ou garnis d'abattis. La division Lecourbe était échelonnée dans la vallée. — Bellegarde obligea les avant-postes français à se replier, s'empara aisément de Ramis; mais tous ses efforts échouèrent devant les retranchements, en arrière de ce village, et, après un engagement meurtrier qui dura jusqu'à la nuit, il fut contraint de se retirer.

Haddick s'empara d'abord de Scharla, mais il fut arrêté devant Schuls par la rupture du pont de l'Inn. — Un détachement dirigé sur Cernetz, par le col de Tschirfs, fut écrasé par les Républicains qui, dans cette affaire, firent prisonnier le prince de Ligne avec 600 de ses soldats.

Combat de Süss. — Malgré ce double échec, l'ennemi était maître des gorges sur le flanc et les derrières des Français, ce qui décida Lecourbe, dans la nuit du 30 au 31, à abandonner la vallée de l'Inn. Bellegarde le suivit et l'atteignit, le 2 mai, à Süss, où il s'était replié. L'attaque fut vive; le général Démont y fut fait prisonnier, et le général Lecourbe, blessé. Enfin, près d'être enveloppé par les forces triples de Bellegarde, Lecourbe, tout en combattant, se retira en hâte sur le sommet de l'Albula et rompit les ponts de Cernetz. — Il s'établit ensuite à Lenz, laissant de forts détachements à Davos, ainsi qu'au pas de Fluelen et de Scaletta. — Pendant ces divers combats, le général Loison avait remplacé à Tirano, Dessoles, qui avait été appelé à l'armée d'Italie.

Attaque de San-Lucias-Steig. — Pendant que Bellegarde marchait contre Lecourbe, une attaque qu'il avait projetée contre San-Lucias-Steig échouait par la faute de Hotze. — Il s'agissait d'enlever ce poste qui ferme l'entrée du pays des Grisons; mais, dans la crainte de trop dégarnir Feldkirch, Hotze ne joignit que quatre bataillons à un détachement de cinq bataillons que Bellegarde lui avait envoyé sous les ordres du brigadier Saint-Julien. — L'attaque eut lieu le 1er mai, à la pointe du jour, sur trois colonnes, dont la plus forte, commandée par Saint-Julien, devait s'emparer de Flaesch pour prendre à dos les Français, pendant que les deux autres déboucheraient par Güschen et Balzers. Une quatrième colonne, partie de ce dernier poste, le 29 avril au soir, pour tourner les montagnes, devait en même temps attaquer les derrières de San-Lucias-Steig par la plaine de Mayenfeld.

Le général Menard, qui commandait dans les Grisons, fut d'abord surpris de cette attaque, qui força ses avant-postes à se replier; mais la quatrième colonne s'égara et arriva trop tard; l'attaque eut lieu sans ensemble. — Menard, ayant rassemblé ses troupes, assaillit la colonne de Saint-Julien et la prit presque en totalité. Le général Chabran se distingua dans ce combat. — Les autres colonnes impériales furent successivement repoussées et se débandèrent pour s'enfuir par les défilés; les Français reprirent les positions qu'ils occupaient avant l'affaire.

Insurrection des petits cantons. — Combats divers. — Cette attaque était concertée avec les habitants des petits cantons, qui s'insurgèrent tout à coup au nombre de 10,000, surprirent les postes français de Ilantz et de Disentis, et auraient placé Lecourbe dans l'impossibilité de battre en retraite, si l'attaque de San-Lucias eût réussi. — Les insurgés interceptaient toute communication entre Menard et Lecourbe et tenaient, au nombre d'environ 6,000, les ponts de Reichenau.

Cette ville, dans la haute vallée du Rhin-antérieur, sert de communication entre les Grisons et les cantons de Glaris et d'Uri. Menard eut ordre de la soumettre. Il culbuta d'abord, le 3 mai, les insurgés aux ponts de Reichenau, les chassa ensuite de Ilantz où ils se réfugièrent, puis de Disentis où ils lui opposèrent, le 5, une résistance opiniâtre; 2,000 environ furent tués; le reste se dispersa.

Pendant cette expédition, Soult pacifiait les petits cantons et rouvrait les communications avec Lecourbe. Près de Schwitz, un rassemblement fut obligé de mettre bas les armes. A Altorf, le 9 mai, 4,000 insurgés, avec de l'artillerie, ayant tenté de résister, furent tués ou dispersés. Soult poursuivit les fuyards jusqu'à la vallée d'Urseren en longeant la Reuss, pour les empêcher d'occuper le passage du Saint-Gothard.

Lecourbe avait, de son côté, porté le dernier coup à l'insurrection, en soumettant le val Levantine et en isolant les petits cantons des bailliages italiens. — Toutes ces expéditions ne durèrent qu'une semaine. Le Valais seul ne put être entièrement réduit, et 6,000 paysans, avec sept pièces de canon, se maintinrent à Louesch, dans la vallée du Rhône.

Combat de Taverne. — Bellegarde avait détaché sur l'Oglio le général Strauch, avec cinq bataillons, pour se lier avec Souvarow. — Le maréchal russe dirigea cette colonne sur Chiavenna, pendant que quatre bataillons du corps du Tyrol se portaient à Tirano. Loison, assailli par des forces supérieures, et laissant une forte garde au Splugen, gagna San-Giacomo où il se réunit à Lecourbe qui venait à son secours. Celui-ci, jugeant aux mouvements de l'ennemi qu'il cherchait à s'emparer du Saint-Gothard et de l'entrée de la vallée du Rhône, résolut de le prévenir et se porta sur Bellinzona. — Le prince de Rohan, envoyé par Souvarow sur Lugano, avait poussé un détachement sur le mont Cenere. — Le 13 mai, Lecourbe attaqua ce détachement à Taverne et le défit complétement; ensuite, laissant à Loison la garde du Val du Tésin, il alla prendre position au Saint-Gothard, menacé par les colonnes de Bellegarde.

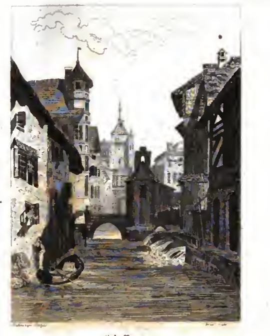
Prise de Coire et de San-Lucias. — L'Archiduc tenait à enlever San-Lucias-Steig, avant de rien entreprendre contre la Suisse. Malgré les combats journaliers qui avaient lieu dans la vallée du Rhin, il envoya à Hotze un renfort de 12,000 hommes en l'engageant à combiner avec Bellegarde un nouveau mouvement contre ce poste qui leur ouvrirait l'entrée du pays des Grisons. — Les deux généraux convinrent d'une attaque générale pour le 14. Hotze devait agir sur le col de Sainte-Lucie où la droite de Masséna se joignait à son centre, et Bellegarde faire une diversion dans la haute Engadine.

Le départ de Lecourbe pour Bellinzona laissait Menard livré à ses propres forces. — 10 à 12,000 français dispersés allaient être assaillis sur leurs flancs par une masse de 40,000 hommes. — Hotze, avec six bataillons et huit escadrons, se forma, le 14 mai au matin, en avant de Balzers, et pendant que son artillerie canonnait avec les batteries républicaines de la rive gauche, trois colonnes, qui s'étaient mises en marche dès l'avant-veille, franchissaient les Alpes Rhétiennes pour prendre le col à revers, chasser les Français des bords de la Lanquart et leur couper la retraite sur Coire. — Ces mouvements s'exécutèrent avec précision. Une colonne arrivée à dos du fort l'attaqua sur-le-champ et s'empara de Malâna et de Mayenfeld. Un régiment de Croates pénétra dans les retranchements et ouvrit les portes à Hotze, qui attaquait de front et qui se porta aussitôt sur la Lanquart puis sur Coire, où il fut suivi des deux autres colonnes qui étaient parvenues à débusquer les Français du revers des montagnes de Seewis.

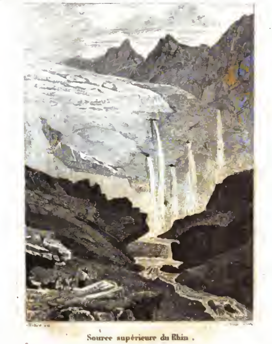
Bellegarde, ayant franchi le mont Albula, se lia avec la gauche de Hotze, pénétra à la tête de vingt bataillons dans la Haute Ligue Grisonne et rejeta les Français dans la vallée du Rhin postérieur, après s'être emparé de Davos et de Lens.

Retraite de Masséna derrière la Thur. — Le centre de Masséna était forcé, et sa droite aurait été enlevée, si l'ennemi eût su profiter de ses avantages. La division Menard se trouvait divisée en deux parties par la prise du col de Sainte-Lucie. Chabran, avec la gauche, passa le Rhin près de Ragaz. La droite se retira dans la vallée d'Urseren par Ilantz et Disentis. Après quelques combats insignifiants, Chabran et Lorges étant tournés sur la gauche du Rhin, le premier se retira sur Glaris, l'autre aux environs de Saint-Gall et de Lichtensteig.

Masséna, dont les derrières et les flancs se trouvaient menacés par l'entrée en Suisse de l'Archiduc, quitta le 20 mai la ligne du Rhin, pour prendre derrière la Thur une position centrale, d'où il pût se porter sans peine sur l'une ou l'autre armée ennemie, pour en empêcher la réunion. — La retraite continua le 21, et les bords du Rhin furent évacués jusqu'à l'embouchure de l'Aar. La division Tharreau, formant l'avant-garde, fut postée à Winterthur; Klotten et Bassersdorf entre la Toss et la Glatt furent occupés par les autres divisions du centre. La 2e division de droite se réunit à Chabran, à Uznach; et Ménard s'établit à l'embouchure de la Linth qui prend le nom de *Limmat* à sa sortie du lac de Zurich. — Lecourbe dut évacuer le Saint-Gothard pour se replier dans la vallée de la Reuss. — Par cette concentration sur Zurich, dont il faisait retrancher toutes les approches, Masséna cédait à l'Archiduc presque tout le cours du Rhin et la moitié de la Suisse. Mais après la prise du pays des Grisons, la Cour de Vienne n'attacha plus qu'un intérêt secondaire aux affaires de Suisse, et Bellegarde dut rejoindre Souvarow en Italie, laissant seulement 10,000 hommes



Schaffouse.



Source supérieure du Rhin.



Lublin



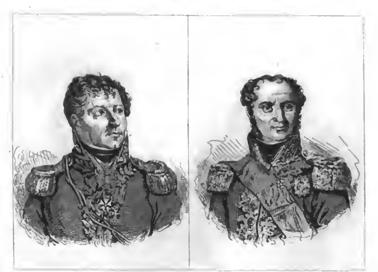
Costumes Danois. Peine Criminelle a Copenhague.







Cuirassiers de la Garde Russe.



Fressinet. Brune.



Troupes Russes.

Tartares de la Garde. Cosaques de l'Oural.



Souvaroff. Molitor

pour garder la Valteline et reprendre le Saint-Gothard.

Passage du Rhin par l'Archiduc. — L'Archiduc, décidé à pénétrer en Suisse, y fit répandre avec profusion une proclamation pour se rendre favorable le peuple helvétien. — Hotze, laissant quelques bataillons et escadrons à la garde du pays, sur ses derrières, passa le Rhin le 22, avec dix-huit bataillons et treize escadrons, sur des ponts jetés à Hochst et Meiniogen. De Saint-Gall il se lia par son avant-garde avec la brigade Gavasini, qui occupait les deux rives de la Linth, et détacha dans la direction de Pfyn une colonne aux ordres de Petrasch pour se lier avec l'Archiduc.

L'avant-garde du prince, forte de quatre-vingts bataillons et trente escadrons commandés par Nauendorf, passa le Rhin le 21, à Stein, et campa le même jour sur les hauteurs de Steineck. Quelques troupes de Nauendorf, commandées par Kienmayer, franchirent la Thur le lendemain, et enrent, avec les éclaireurs de Tharreau, au village d'Efflingen, un vif engagement. — Kienmayer s'établit dans ce village, ainsi qu'à Heukart et Buch, se prolongeant jusqu'au confluent de la Toss, vis-à-vis de l'avant-garde française, qui occupait la rive droite de cette rivière. — Masséna dirigea, dans la nuit du 23 au 24, quelques bataillons et plusieurs escadrons sur Surzach contre des partis ennemis qui inquiétaient son flanc gauche, et qui furent culbutés avec perte de 300 prisonniers et 200 chevaux.

L'Archiduc, avec le gros de son armée, passa luimême le Rhin à Busingen, le 23, et campa sur les hauteurs de Klosten-Paradis où il attendit la réunion de Hotze et de Nauendorf. — Le premier était parti, le 25 mai, de Saint-Gall, pour suivre la colonne de Petrasch. — Avant d'engager une affaire générale, le général en chef autrichien désirait avoir tous les corps de son armée réunis.

Combats d'Audelfingen et de Pfyn. — Masséna, pour prévenir la jonction de Hotze et de Nauendorf, se décida à attaquer leurs colonnes en marche, et dans cette intention, se rendit, le 24 au soir, à Winterthur. Ce fut contre l'avant-garde de Hotze, à l'extrême droite, qu'il porta son principal effort. Oudinot marcha sur Frauenfeld, la brigade Paillard sur Audelfingen, et Ney, au centre, sur Altirken.

Paillard, ayant passé la Toss à gauche de Rorbas, marcha par Flach pour tourner les avant-postes ennemis. Les Autrichiens, informés du mouvement des Français, se replièrent vivement; mais pressés en même temps par Ney et Paillard, une partie seulement put gagner le pont d'Audelfingen ou la route de Pfyn. Le reste fut pris ou se noya dans la Thur. Ney pénétra dans Pfyn, et Paillard dans Audelfingen, où il fut forcé de s'arrêter, l'ennemi ayant brûlé le pont de la Thur.

Oudinot, après une vive canonnade, enleva Frauenfeld à la division Petrasch; mais, parvenu sur la droite de la rivière, il fit, pendant la journée, de vains efforts pour chasser l'ennemi posté avantageusement sur des coteaux voisins. — Enfin Soult étant arrivé le soir avec quelques renforts, une dernière et vigoureuse attaque réussit à percer le centre de Petrasch qui se retira sur Well en assez bon ordre; mais les régiments de Gemmingen et de Kaunitz furent faits prisonniers dans les bois qui bordent la route de Marzingen.

Nauendorf reprit Pfyn pendant la nuit et y plaça des forces suffisantes pour mettre ce poste à l'abri de toute insulte. — Ces affaires très meurtrières, et où les Français firent plus de 2,000 prisonniers, n'eurent pas le résultat qu'on en attendait; car les deux corps ennemis se réunirent, la nuit suivante, sur la droite de la Thur. Masséna reprit ses premières positions, laissant seulement à Winterthur une réserve pour soutenir l'avant-garde, dont Ney prit le commandement.

Combats de Steig et de Brütten. — L'Archiduc détacha le prince de Reuss sur Pfyn pour renforcer Hotze, dont le corps forma dès lors l'aile gauche. Le général Autrichien eut ordre d'attaquer l'avant-garde française. Ney, rejeté dans Winterthur, fut contraint de repasser la Toss et s'arrêta sur les hauteurs de Steig et de Brütten. L'ennemi s'étant emparé du village et du pont de Toss ne tarda pas à l'attaquer; mais tous ses efforts échouèrent contre cette position, flanquée par des bois remplis de tirailleurs et défendue par une batterie, dont le feu à mitraille plongeait sur ses colonnes et enfilait la route de Steig. Cependant l'Archiduc s'étant, après un vif engagement, emparé de Pfungen, la position de Ney pouvait être tournée; Masséna ordonna pendant la nuit à ce général de se replier.

Combat de Rorbas. — L'Archiduc marcha le 28 sur la Glatt. — Les troupes légères ennemies inquiétaient les communications de Tharreau; celui-ci, avec sa division, rejeta les Autrichiens au-delà de la Toss et occupa Rorbas. Son avant-garde, tenant le revers de la montagne de Tuffen, menaçait déjà la droite du prince Charles, lorsque de nombreux renforts accoururent au secours de cette droite. Masséna rappela Tharreau, le fit rétrograder sur Bulach et au-delà de la Glatt, mouvement que suivirent Soult et Oudinot pour entrer dans le camp de Zurich que depuis long-temps on avait couvert par des retranchements. — L'Archiduc ne poursuivit les Français qu'avec une extrême circonspection. — Hotze fut porté le 29 sur la Glatt pour couvrir la gauche des Impériaux; Jellachich fut détaché sur Uznach pour se lier sur les bords de la Linth avec Gavasini.

Prise du Saint-Gothard par Haddick. — Pendant ces diverses manœuvres, Haddick, détaché du corps de Bellegarde, était chargé d'enlever le Saint-Gothard à Lecourbe. Les forces du général autrichien, qui avait réuni les brigades de Rohan et de Strauch, étaient plus que suffisantes pour défaire Loison, déjà ramené du mont Cenere à Airolo; mais il avait en outre à combattre Lecourbe et à contenir, à gauche, la division du Valais. Deux autres brigades, celles de Lamarteille et de Briey, étaient placées sous ses ordres, mais elles étaient encore loin d'arriver.

Haddick, pour remplir la triple tâche qui lui était

confiée, ordonna à Saint-Julien, qui devait aussi le seconder, de descendre de Dissentis sur Urseren. Lui-même, avec dix bataillons, se porta le 24 dans la vallée du Tésin. — Lecourbe, laissant à Loison 2,000 hommes pour défendre à Airolo l'accès de la montagne, avait disposé ses principales forces à la réunion des vallées de la Reuss et d'Urseren. — Haddick, arrivé le 27 devant Airolo, eut d'abord quelque succès; mais néanmoins il fut repoussé par Loison, à qui Lecourbe envoya un renfort de cinq bataillons, tandis qu'il rétrogradait lui-même sur Altorf pour se rapprocher du gros de l'armée, conformément aux ordres de Masséna. — Lecourbe apprit à Altorf que, pour favoriser l'opération de Haddick, une colonne autrichienne, commandée par Gavasini, avait pénétré dans la Muttenthal gardée par la 12e demi-brigade. Il marcha sur-le-champ contre Gavasini, le rencontra le 28 au pont de Mutten, qu'il lui enleva, et le rejeta en désordre sur la Linth. — Mais pendant ce temps, Haddick, attaquant sur trois colonnes de front et en flanc, Loison, lui enlevait le Saint-Gothard et le rejetait sur l'Hospital, puis sur le pont du Diable. A ce pont, Loison attaqué à droite par une nouvelle colonne, celle de Saint-Julien, fut rejeté sur Wasen avec perte de 600 hommes qui mirent bas les armes. — Saint-Julien poursuivit Loison pendant que Haddick faisait occuper le pas de Nuffenen et masquer les avenues du Simplon, par le prince de Rohan. — Loison fut repoussé de Wasen, et Amsteig fut enlevé par l'ennemi; mais bientôt, renforcé de quelques détachements que Lecourbe lui amenait en personne, le général français reprit l'offensive, chassa le 31 mai Saint-Julien d'Amsteig et lui enleva le fort de Meyen.

Saint-Julien, espérant être soutenu, revint à la charge; mais attaqué à la baïonnette par trois compagnies de grenadiers, il fut rejeté en désordre sur le pont du Diable, dont il se hâta de couper une arche pour sauver le dernier bataillon qui lui restât. Toutes ses troupes étaient dispersées. Il laissait aux Français plus de 1,000 prisonniers et le champ de bataille couvert de morts.

Défaite des insurgés du Valais. — La division du Valais, aux ordres de Xaintrailles, était forte d'environ 6,000 hommes, que Masséna comptait envoyer comme renfort à l'armée d'Italie, et qui, n'ayant pas pu s'y rendre, occupaient avec 2,000 patriotes vaudois le camp de Sidder et les vallées voisines. Les insurgés firent, le 27 mai, une tentative inutile sur ce camp. Xaintrailles, qui manœuvrait pour rétablir la communication du Simplon, les attaqua le 28, dans les gorges retranchées de Leuck. Deux colonnes françaises gagnèrent des points d'où l'on dominait cette position; les Valaisans, quoique soutenus par un corps autrichien, furent rejetés sur Raron, abandonnant aux vainqueurs toute leur artillerie et leurs magasins.

Xaintrailles, remontant les deux rives du Rhône, chassa successivement les insurgés, de Wispach, de Brigg et de Lax sur Munster, et le Simplon, où leurs débris se rallièrent. — Informé du succès des Républicains, Haddick envoya Strauch au secours des Valaisans, et se porta lui-même au Saint-Gothard.

Combat de Wittikon. — Les principales forces des deux armées, séparées seulement par la Glatt, sur le bassin de laquelle plongeaient les Français, se trouvaient concentrées autour de Zurich, et tout annonçait une affaire générale. — Jellachich, laissant à Gavasini le soin de garder la Linth, s'était avancé jusqu'à Stoeffa, où, le 1er juin, il fut attaqué sans succès par Soult. Il s'étendit ensuite de Meylen au lac de Greiffensée, mais il fut aussitôt chassé de cette position par la brigade Humbert. — Chargé par l'Archiduc de faire une reconnaissance générale, il poussa, le 3 juin, jusque sur Zurich, s'avançant à gauche par Zollikon, le long du lac, au centre, par Ebmatingen, en suivant le lac de Greiffensée aux sources de la Glatt, et à droite en tournant le côté opposé sur Uster. — Une partie de la brigade Soult fut lancée contre lui. Néanmoins, pendant que les Français, des hauteurs de Wittikon, tenaient une partie de son corps en échec, Jellachich parvint jusqu'au faubourg de Zurich en longeant rapidement le rivage du lac, et peut-être eût-il pénétré dans la place, s'il eût été appuyé et renforcé; mais assailli du côté de Hirslanden et de Zurich, et menacé par sa droite, il fut rejeté précipitamment sur sa première position. — Dans cette affaire insignifiante, quoique meurtrière, les Français perdirent le général Chérin, chef d'état-major, officier d'un grand mérite, qui, en chargeant en tête d'un escadron, fut blessé d'un coup de feu dont il mourut six jours après.

Attaque du camp et évacuation de Zurich. — La ligne des Français, dans le camp retranché de Zurich, s'appuyait aux hauteurs de cette place et s'étendait de là jusqu'au Rhin, en passant par les hauteurs de Regensberg, dans une direction presque parallèle au cours de l'Aar. Le manque de pont sur cette rivière rendait, si le centre eût été forcé, la position de la gauche un peu aventurée. Quelques ouvrages du camp, auquel on travaillait depuis plusieurs mois, n'étaient pas encore entièrement terminés, et c'était surtout à la gauche.

L'Archiduc, décidé à attaquer Masséna, voulut le faire par la droite du camp pour ne pas compromettre sa seule communication avec les ponts de Businger. Ses derniers préparatifs furent achevés dans la nuit du 3 au 4 juin, et ses colonnes se mirent en mouvement le 4 à la pointe du jour. — Nauendorf, avec quinze bataillons et neuf escadrons, resta inactif à la droite de l'Archiduc pour observer Tharreau et couvrir la communication avec Schaffausen. Hotze, à la gauche, fut chargé avec vingt bataillons et vingt-deux escadrons d'enlever, en suivant les sinuosités des montagnes, les ouvrages du camp, qui s'étendaient du Zurichberg (montagne de Zurich) à Riedspach et Hirslanden. — Les généraux Bey et Jellachich enlevèrent d'abord ces deux villages, pendant que le prince de Lorraine marchait sur le Zurichberg. Mais Soult, avec la réserve, reprit les retranchements de la droite, et força l'ennemi à se replier. — Hotze, qui voulait aborder de front le Zurichberg, laissa deux bataillons pour masquer le passage du pont de Schwamendingen, qui était brûlé, et vint avec la division Petrasch passer la rivière à Dubendorf. Il s'empara de Stepbach et redescendit sur Schwamen-

dingen, qu'il enleva à l'aide de ses deux bataillons qui passèrent la Glatt à gué. Il attaqua ensuite le Zurichberg; mais, après avoir vu tous ses efforts échouer, il fut obligé de se replier sur Schwamendingen.

Au centre, le prince de Reuss, avec dix bataillons et vingt escadrons, emporta d'abord Seebach, et s'appuyant par la droite à Rümlang, détacha Rosemberg pour se lier avec Hotze à Orliken. — Oudinot, avec sa division, assaillit le prince de Reuss, dans l'espoir d'enlever Rosemberg; mais l'ennemi, renforcé par une colonne de la droite, repoussa cette tentative dans laquelle le général français fut blessé. Cependant l'Archiduc, décidé à s'emparer du Zurichberg, avait détaché Wallis, avec quatre bataillons de sa réserve pour renforcer Hotze. Wallis enleva la ferme du Zurichberg, et pénétra jusqu'aux abattis qui couvraient le camp, pendant que le prince de Lorraine exécutait une nouvelle attaque du côté d'Attisberg; mais accablé par la mousqueterie et la mitraille, puis chargé à la baïonnette par une colonne de grenadiers, il fut repoussé en désordre, et perdit beaucoup de monde. Le prince de Lorraine n'eut pas plus de succès; une vive attaque du général Humbert le rejeta sur Wittikon. La bataille dura jusqu'à la nuit. L'Archiduc resta sur la gauche de la Glatt, au pied des montagnes, avec des avant-postes sur les hauteurs, où quelques-unes de ses divisions s'étaient maintenues.

Le feu plongeant des batteries françaises sur un terrain où l'ennemi manœuvrait difficilement, avait rendu la journée très meurtrière pour les Autrichiens: ils y perdirent environ 3,000 hommes. Hotze, Wallis et Hiller y furent grièvement blessés. — Les deux armées étaient si fatiguées, qu'elles passèrent en repos la journée du 5.

L'Archiduc persistait néanmoins à vouloir enlever le camp de Zurich, et il avait arrêté pour la nuit du 5 au 6, des dispositions d'attaque plus sages; mais le général en chef Masséna ne voulait pas courir les chances d'une seconde bataille; il devina le projet de l'Archiduc et se décida à prendre une position en arrière. Évacuant Zurich pendant la nuit, il se porta sur les montagnes de l'Albis, où il appuya sa droite au lac de Zug, et sa gauche au Rhin.

Haddick, qui avait combiné pour le 15 juin une attaque contre la division Xaintrailles, en Valais, fut alors appelé en Italie par Souvarow.

Par suite de la retraite de Masséna, le gouvernement helvétique fut transféré de Lucerne à Berne.—L'évacuation de Zurich entraîna la dissolution des milices helvétiques [1].

«Quelques écrivains, dit Jomini, ont reproché à Masséna d'avoir abandonné prématurément son camp de Zurich. L'épreuve qu'il venait de faire de sa force devait, selon eux, l'engager à s'y maintenir. Cette assertion est hasardée, du moins dans l'état informe où le camp se trouvait; il n'eût été tenable que s'il avait été entièrement fermé et prolongé jusqu'à la Limmat, en abandonnant le reste de la ligne entre l'Aar et le Rhin. Mais dans la situation des affaires, le général français, ne pouvant le considérer que comme une tête de pont favorable pour un retour offensif, ne devait pas mettre le salut de son armée en question, pour un poste dont l'utilité était encore problématique: tout ce qu'on aurait pu exiger de lui eût été qu'il coupât les ponts, et cherchât à se maintenir dans la petite ville, afin de ne pas laisser à l'ennemi un débouché important au centre de la nouvelle position qu'il allait prendre: cette résolution lui eût d'ailleurs permis de sauver l'arsenal, situé dans cette partie de la ville, et d'en augmenter la défense de l'Albis. La retraite derrière la Limmat, ainsi modifiée, n'eût pas été une faute; car un des points du camp pouvait être forcé avec quelques sacrifices; et alors les Autrichiens, arrivant sur les ponts en même temps que les Français, eussent placé ceux-ci dans une position critique. Masséna, d'ailleurs, attendait de l'intérieur des renforts considérables, qui devaient rétablir la proportion des forces et le mettre à même de reprendre l'offensive. Il agit donc sagement en abandonnant une ligne où le moindre échec compromettait le salut de l'armée, et qu'il pouvait reprendre dès qu'il serait en mesure.»

Positions des deux armées. — Les avant-postes républicains placés en face des postes avancés de l'ennemi bordaient la gauche de la Limmat, et tenaient les villages de Schlieren, d'Alstetten et d'Albisrieden. La droite appuyait à Zug, la gauche au Rhin, et le centre campait sur les bords de l'Albis, dans une position également formidable par les difficultés du terrain et par les ouvrages d'art qu'on y avait élevés.

Lecourbe s'était lié avec Xaintrailles, qui avait descendu la vallée du Rhône pour couvrir le passage du

[1] La prise de Zurich et la retraite des Français ne permettant plus au gouvernement de la République helvétique de siéger à Lucerne, il partit pour s'établir à Berne; le Directoire, les membres des deux Conseils, le tribunal suprême, les ministres et leurs bureaux, formaient une colonne d'équipages aussi considérable que celle d'une grande armée: cette marche processionnelle excitait sur la route une joie ironique ou la terreur, selon l'esprit de parti qui animait les contrées qu'elle traversait. Elle s'effectua sans obstacle, mais non sans crainte; car une faible escorte rassurait peu les chefs de la nouvelle République contre les entreprises des paysans de Lucerne, de l'Argovie et de Berne, généralement ennemis de l'ordre de choses établi sous l'influence française.— Un résultat de la prise de Zurich fâcheux pour l'armée, fut la dissolution des milices helvétiques. La mort de l'adjudant-général Weber, tué dans la journée du 4 juin, les ayant laissées sans commandant en chef, les bataillons bernois, argoviens et soleurois, mal disposés et employés aux travaux du camp, furent réduits à rien par la désertion. Celui de Lucerne, très maltraité dans le combat, s'était dispersé; dix bataillons de Zurich et de Thurgovie, à la veille de voir leurs foyers livrés à la merci des troupes autrichiennes, se hâtèrent de les regagner, de crainte d'exposer leurs familles à la vengeance dont les proclamations de l'Archiduc menaçaient tous les habitants pris les armes à la main.—Masséna, croyant devoir envelopper de mystère son évacuation, avait laissé l'état major helvétique dans la persuasion qu'il sacrifierait tout pour défendre le camp retranché de Zurich; sa retraite aussi brusque qu'inattendue causa un désordre général dans les milices, et contribua puissamment à la dissolution des bataillons, qui se seraient sans doute reformés, si l'impossibilité de pourvoir à leur solde et aux frais de la guerre, n'y eût mis un obstacle invincible. — On licencia donc, faute de moyens, les restes de ceux sur lesquels on pouvait le moins compter. — Les bataillons vaudois, quelques compagnies de l'Argovie, et 5 à 600 braves patriotes Zurichois, la plupart officiers ou sous officiers de milices, restèrent seuls sous les drapeaux. Les derniers formèrent un bataillon de carabiniers volontaires, deux bataillons vaudois furent mis en activité dans le nord, deux autres avaient été envoyés en Valais: quelques compagnies bâloises demeurèrent également sur pied et contribuèrent à la garde d'un camp retranché, tracé en avant du Petit-Bâle.

Simplon. Ce général avait quitté la haute Reuss afin de se mettre à hauteur de Masséna, et avait replié sa gauche aux environs d'Artb où elle se liait par le lac d'Égeri à la division française qui gardait les bords de la Silh. La droite de Lecourbe, aux ordres de Loison, avait aussi évacué tous les postes au-dessus d'Altorf, excepté le pont de Seedorf, et s'était établie entre Seelisberg et le lac de Sarnen.

L'Archiduc, établi sur la chaîne de collines entre la Glatt et la Limmat, avait placé une ligne de postes sur la droite de cette dernière rivière et le long de l'Aar, pour observer les Français. Il avait laissé 4,000 hommes dans Zurich, où Masséna avait inutilement abandonné une nombreuse artillerie (150 pièces), et s'y était promptement créé une flottille. Son quartier général était à Klotten. Son aile droite, commandée par Starray, occupait toujours la Forêt-Noire.

Combats d'Albisrieden et d'Alstetten. — L'avant-garde autrichienne, aux ordres de Rosemberg, avait été augmentée de quelques bataillons; elle attaqua, le 8 juin, Albisrieden, Alstetten et Schlieren. Les Français surpris furent repoussés de ces villages et d'une redoute au-dessus d'Albisriedeo.

L'Archiduc n'était heureusement pas prêt à soutenir cette attaque, qui eût pu compromettre toute la ligne de Masséna. Soult, ayant rassemblé en hâte ses soldats, se jeta sur les Impériaux qui furent culbutés à leur tour. Le poste d'Alstetten resta ce jour-là au pouvoir de l'ennemi, mais il fut repris le 15 juin, après une vive attaque, où Rosemberg éprouva une perte notable et fut repoussé jusque sous le canon de Zurich.

Mouvements de Jellachich et de Lecourbe. — La division Chabran venait de passer à l'aile droite de l'armée française. Lecourbe réunissait ainsi deux divisions sous son commandement, au moment où Jellachich, renforçant la gauche de l'armée autrichienne avec 8,000 hommes, auxquels se joignirent les 4,000 de Gavasini, prit position sur le mont Aetzel; c'était le 12 juin. Le corps de Jellachich était partagé en trois colonnes. Lecourbe, à son approche, fit évacuer à Chabran les environs d'Ensielden et la ligne qui s'étend entre le Rossberg et l'Albis, gardant les débouchés qui mènent sur Wakwyl, Zug et Egeri. Les troupes légères autrichiennes, formant la première colonne, s'avancèrent vers le lac d'Égeri par la route de Morgarten, se liant, le long du lac de Zurich, avec l'avant-garde de Rosemberg. La seconde colonne s'empara sans difficulté de Glaris et de Schwitz. La troisième, renforcée par trois bataillons venus des Grisons, s'établit librement dans la vallée de la Reuss, d'où elle se lia avec le général Stranch, chargé de la défense du Saint-Gothard et du haut Valais. — Jellachich avait pour mission spéciale de défendre les petits cantons.

Opérations sur le Rhin. — Création de l'armée du Rhin. — Pendant que les deux armées s'établissaient en Suisse et restaient dans l'inaction, malgré les ordres du Directoire qui pressaient Masséna d'attaquer avant que l'Archiduc fût renforcé d'un corps de 30,000 Russes que lui amenait Korsakoff, une petite guerre très active avait lieu dans le margraviat de Baden. Starray, laissé avec un corps de 22,000 hommes aux sources du Danube, gardait tous les débouchés de la Forêt-Noire, lançait des partis dans la vallée du Rhin et dans les vallées adjacentes, et soutenait l'insurrection des Mayençais, qu'avait excitée le baron d'Albini, chancelier de l'électeur de Mayence. Les troupes républicaines se composaient d'environ 7,000 cavaliers et 45,000 fantassins, mal armés, mal équipés et chargés, d'ailleurs, de la garde d'Huningue, de Brisach, de Strasbourg, de Mayence, ainsi que de l'observation de Philipsbourg. Les généraux, Legrand placé au Vieux-Brisach et à Kehl, et Collaud à Manheim, qu'il avait ordre de démanteler, faisaient face à Starray.

Starray, pour essayer une diversion du côté de l'Alsace, fit attaquer, le 23 juin, les Français dans Vieux-Brisach; deux jours après, Legrand eut à soutenir un combat opiniâtre dans les environs d'Offenbourg, et fut obligé par la nombreuse cavalerie ennemie de se replier sur Kehl et Wilstett. Masséna ne prit pas le change sur de telles manœuvres, et se borna à renforcer Legrand de quelques détachements arrivés de la Belgique. — Ce général sortit de Kehl le 4 juillet, s'empara d'Appenweier et de Renchen, et, deux jours après, rentra dans Offenbourg. Mais bientôt, à la suite d'un engagement dont l'issue resta indécise, il crut devoir abandonner cette ville et se replier entre Marlen, Appenweier et Bischofsheim, pour éviter le choc des troupes nombreuses dirigées sur lui.

La ligne française fut encore renforcée sur le Rhin, après la révolution du 30 prairial, par la formation d'une armée dont Muller prit le commandement, et qui s'organisa autour de Manheim. Bernadotte, nouvellement appelé au ministère de la guerre, ordonna de relever les ouvrages de cette place qu'on avait déjà commencé à démolir. Muller établit son quartier-général à Turckheim, et le pays environnant devint, pendant assez long-temps, comme une arène où se livraient chaque jour, entre les Français et les insurgés, soutenus de quelques corps autrichiens, des combats opiniâtres, mais sans résultats qui méritent une mention particulière.

Inaction des deux armées. — Chances offertes à Masséna. — Deux mois s'écoulèrent, les armées, placées en Suisse, dans des positions à peu près parallèles, ne tentèrent plus rien d'important, et parurent se tenir sur une défensive absolue. L'Archiduc, en attendant l'arrivée du corps auxiliaire russe de Korsakoff qui était en marche à travers l'Allemagne, se borna à élever des batteries sur la rive droite de la Limmat et de l'Aar, et à presser, sur le Rhin, l'achèvement de la tête de pont de Busingen.

De son côté, Masséna s'était déterminé à ne rien entreprendre avant d'avoir reçu les renforts qu'on lui annonçait de jour en jour. « Cette résolution, dit Jomini, justifiée par les circonstances où il se trouva durant tout le mois de juin, ne devint blâmable que pour avoir été prolongée au-delà. Il n'avait alors aucun intérêt à se commettre dans un engagement sé-

rieux, puisqu'il ne pouvait opter qu'entre les trois partis suivants : le premier était d'abandonner les Hautes-Alpes, pour se masser vers Baden et Bruck, afin d'assaillir l'aile droite de l'Archiduc et de la rejeter au-delà du Rhin ; le second consistait à tenter la même opération, en passant la Linth vers Uznach et tombant sur l'aile opposée. Mais ces deux partis offraient pour l'instant trop de chances défavorables : le but principal de Masséna était de gagner du temps ; il l'atteignait donc plus sûrement par la réunion de ses forces entre Schwitz et Bruck, où il tenait le vainqueur en échec ; tandis qu'un mouvement offensif, par l'une de ses ailes, découvrant le flanc opposé, lui eût fait perdre les avantages de sa position, qui, d'ailleurs, n'était pas à l'abri de toute attaque. En effet, les Impériaux, maîtres de la navigation du lac et du débouché de Zurich, pouvaient ou forcer le centre ou le masquer avec peu de troupes, afin d'obliger les Français à y laisser beaucoup de monde, pendant que l'Archiduc se porterait en masse sur un autre point. Le troisième parti consistait à diriger toute la droite dans le Valais, et à la faire agir vigoureusement sur les communications de l'armée austro-russe en Italie, en couvrant ce mouvement par des démonstrations. La réussite de ce plan eût favorisé la jonction des deux armées de Moreau et de Macdonald, et peut-être changé la face des affaires en Italie. »

Plan proposé au Directoire et rejeté. — « La proposition en fut faite au gouvernement, et Lecourbe, dit-on, devait être chargé de l'entreprise avec 25 ou 30,000 hommes. Son habileté reconnue présageait d'heureux résultats ; mais pour réussir, il eût fallu préparer des magasins dans le Valais et pouvoir déboucher en Lombardie dès les premiers jours de juin, sous peine d'y arriver après le désastre de la Trebbia. A cette époque l'Archiduc occupait trop Masséna à Zurich, pour que celui-ci dégarnît ainsi l'Helvétie sans être préalablement renforcé : l'armée du Rhin était la seule dont il eût été possible de tirer quelques troupes, mais il eût fallu, comme en 1792, mobiliser des gardes nationales afin de remplacer les bataillons de garnison dans les places, et cette garde avait été sinon abolie, du moins trop négligée pour y avoir recours. — Aucune des conditions essentielles ne se trouvant remplie, et le projet attribué par les uns à Masséna et par les autres à Lecourbe, n'ayant pu être conçu qu'au milieu de juin, il devenait dès-lors d'une exécution difficile. A la vérité, il eût encore produit une diversion heureuse en faveur de Mantoue, dont Kray eût été obligé d'ajourner le siége, peut-être même eût-il facilité la retraite de l'armée de Naples, que le revers, récemment essuyé sur la Trebbia, rendait encore problématique ; mais si le mouvement arrivait trop tard pour empêcher cette catastrophe, il eût du moins, à coup sûr, détourné celle de Novi. Le Directoire, ne voyant aucun moyen de parer aux inconvénients d'un projet qu'il regardait comme hasardé, préféra agir en Helvétie, et recommanda à Masséna de reprendre promptement l'offensive. »

Tort de Masséna de persister dans son inaction. — « Ce général, satisfait de couvrir les frontières de la République, crut devoir résister à cet ordre. Quelques militaires, frappés de la nécessité de mettre l'Archiduc hors de lice avant l'arrivée de Korsakoff, l'en ont blâmé. Ils soutiennent que la défensive, fort bonne dans les premiers jours de juin, ne convenait plus six semaines après. Comment se flatter, en effet, de tenir tête au prince Charles, renforcé de 30,000 Russes, si l'on redoutait de se mesurer avec lui avant cette jonction. L'armée du Danube était excellente, et depuis les événements de la Trebbia elle n'avait pas de renforts à espérer, car les troupes disponibles étaient alors dirigées en Italie : tout invitait donc à frapper un coup important dès le mois de juillet. Masséna n'en jugea pas ainsi : il fondait ses raisonnements sur le désordre dans lequel se trouvait l'armée d'Italie, et paraissait convaincu qu'une opération isolée en Suisse, en cas de réussite, compromettrait l'extrémité de sa base, sur laquelle l'actif Souvarow aurait pu se jeter. Il fallait donc que le Directoire, par des mesures énergiques, mît les armées républicaines en état d'agir offensivement sur toute la ligne, depuis le Piémont jusqu'au Bas-Rhin ; et Masséna, déterminé à attendre ce moment, persista à rester dans l'inaction. Quelque vénération que nous ayons pour la mémoire de ce général, nous sommes forcés de l'improuver en cette occasion ; car il est un principe immuable à la guerre, *c'est de prévenir un ennemi qui est à la veille d'être joint par un corps considérable lorsqu'on n'espère soi-même aucun renfort.* Si l'Archiduc Charles n'était pas, comme on le verra plus loin, parti pour le Bas-Rhin, Masséna eût compromis les destinées de la France par son excès de circonspection. »

Combat de Brunnen. — En Suisse, le 3 juillet, le poste de Brunnen fut attaqué par l'aile droite de Masséna, qui voulait se rendre maître de la partie supérieure du lac de Lucerne. — Pendant que Chabran, pour faire diversion, tiraillait sur toute la ligne de Jellachich, deux colonnes étaient dirigées, l'une sur Schwitz, l'autre sur Brunnen. La première emporta Seven, mais échoua devant Schwitz. La seconde enleva Brunnen et une batterie de six pièces d'artillerie qui défendait ce poste.

Le lendemain, les Autrichiens voulurent prendre leur revanche, et les Français, attaqués par des forces supérieures, furent contraints d'évacuer Brunnen, dont ils rasèrent les ouvrages. Néanmoins la flottille de Masséna resta près de Banen, sur la rive gauche du lac.

Combat de Seelisberg. — Cet établissement des Français à Banen gênait fort les communications de Bey, posté à Altorf, et de Jellachich qui occupait Brunnen. Ces généraux résolurent de les en déposter. Le 29 juillet, Bey passa la Reuss avec 5,000 hommes ; il s'empara d'abord de Seedorf, puis il pénétra dans la vallée d'Isli et dans Banen. — La facilité de ce succès l'enhardit et le poussa à essayer d'enlever Seelisberg ; mais au lieu de se porter avec toutes ses forces sur le

point qu'il voulait assaillir, il les dispersa en détachements sur toutes les routes par où les Français pouvaient venir à sa rencontre. Loison, campé derrière l'Aa, l'attaqua en avant de Seelisberg et dans les petites vallées voisines. L'action fut vive mais courte. Les Autrichiens, bientôt mis en désordre, prirent la fuite dans toutes les directions, abandonnant 600 prisonniers, parmi lesquels se trouva le général Bey lui-même.

Mouvement offensif de Masséna. — Combat devant Zurich. — Le Directoire pressait Masséna de tenter une affaire sérieuse; mais ce général, ne se croyant pas suffisamment en mesure, résistait depuis long-temps à tous les ordres. Cependant son armée s'étant renforcée, et l'armée du Rhin étant presque organisée, il se décida enfin à un grand mouvement offensif contre l'Archiduc. La misère profonde qui affligeait la Suisse commandait au général français de tenter, par un succès décisif, de reporter son armée sur le territoire ennemi.

Voulant agir d'abord par sa droite, il ordonna à Lecourbe de reprendre les petits cantons et le Saint-Gothard, afin de menacer les Grisons et le Vorarlberg, et se disposa, pour favoriser cette opération, à faire une démonstration sur toute la ligne ennemie et particulièrement devant Zurich. Il comptait ainsi empêcher le prince Charles de soutenir son aile gauche, commandée par Jellachich et Simbschen.

Pendant toute la journée du 14 août, spécialement destinée aux manœuvres de Lecourbe, Soult et Lorges effectuèrent devant Zurich des attaques qui continrent l'armée autrichienne. Le camp de Wollishofen fut forcé et le pont de la Sil à Leimbach enlevé; mais comme le but qu'on s'était proposé se trouvait rempli, les troupes engagées furent rappelées le soir dans leurs premières positions, et des avant-postes seulement restèrent au de-là d'Alstetten.

D'autres attaques eurent également lieu le même jour et dans le même but à la gauche de l'armée française, autour de Baden. Le résultat n'en fut pas moins satisfaisant.

Combat de Schwitz. — Pendant que Masséna réussissait ainsi à contenir le centre et la droite de l'Archiduc, Lecourbe avait attaqué l'ennemi avec succès sur tous les points de la gauche, et rempli avec la plus grande habileté la mission difficile dont il était chargé. Ses dispositions avaient été promptement faites. Boivin devait s'emparer de Schwitz et du Muttenthal, Chabran, d'Einsielden et du Mont-Aetzel. Thurreau avait ordre de reprendre au prince de Rohan le Simplon et le camp de Lax, puis de remonter jusqu'aux sources du Rhône pour se lier avec Gudin, qui, après avoir attaqué le Grimsel, devait se rabattre sur la vallée de la Reuss, assaillie d'un autre côté par Loison et Lecourbe.

Le 14 août au matin, Boivin, après avoir chassé l'ennemi de Seven, marcha sur Schwitz, pendant qu'un demi-bataillon se portait sur Brunnen, où Lecourbe se dirigeait aussi par le lac, avec la flottille et la réserve de grenadiers. Schwitz était défendue par le régiment de Stein et par des paysans insurgés, qui firent la plus opiniâtre résistance. — Une colonne destinée à tourner la ville n'arrivait pas, la brigade Boivin allait être accablée. Masséna chargea son chef d'état-major de se mettre en tête des troupes sur le point de fléchir. Oudinot, aussi malheureux que brave, reprit vigoureusement l'offensive; mais il fut blessé d'un coup de feu à l'épaule : cet accident enflamma tellement le courage de ses soldats qu'ils rejetèrent l'ennemi en désordre sur Mutten, après lui avoir fait subir une perte considérable.

Combat de Fluelen. — Lecourbe avait remonté le lac avec la flottille, pour se porter dans le village de Fluelen, au secours de Loison. Les ponts de Seedorf et d'Attighausen avaient été coupés, ce qui obligea quatre bataillons dirigés sur ces deux points à s'arrêter sur la gauche de la Reuss, où ils se trouvèrent engagés dans une vive fusillade. Lecourbe, avec l'artillerie de sa flottille, eut bientôt déblayé les bords du lac, et débarqua ses grenadiers pour attaquer les Impériaux. Simbschen, qui défendait le passage de la Reuss, tourné par sa gauche et écrasé par l'artillerie de la flottille, ordonna la retraite, qui se fit par le Sachenthal et laissa 600 prisonniers aux Français. Il fut poursuivi jusqu'à Burglen.

Combats de Wasen et d'Amsteig. — Loison, qui s'était mis en marche, le 14, avec trois bataillons français et un détachement vaudois, n'était arrivé que le soir par des chemins affreux, couverts de neige et de glace, devant le fort qui garde la vallée de Mayen. Ce fort, accessible par un seul sentier qu'enfilait l'artillerie et la mousqueterie de ses défenseurs, est placé entre un précipice et une montagne à pic; il renfermait 400 hommes. — Les bivouacs français furent établis à peu de distance. Le lendemain, secondé par quelques chasseurs vaudois qui avaient gagné, pendant la nuit, les hauteurs dominant le fort, Loison l'attaqua et s'en rendit maître; la garnison presque entière resta prisonnière. Il continua sa marche sur Wasen, par la vallée de la Reuss pour se réunir à Lecourbe. — Celui-ci avait emporté, le 15, le poste d'Amsteig dans le Maderanthal, et fait 300 prisonniers. — Après leur réunion, les deux généraux s'avancèrent dans la vallée, et remontant la Reuss, marchèrent sur Geschenen, que Simbschen occupait encore, ainsi que le pont du Diable. Ce pont, auquel les Autrichiens avaient fait une large coupure, les arrêta. Ils cherchèrent en vain à le tourner par le trou d'Uri, et, pendant la nuit, firent rétablir le pont, qu'ils se disposaient à franchir le lendemain matin à sept heures, afin de poursuivre leur marche en avant, lorsque la colonne de Gudin, descendant du Saint-Gothard par Urseren, parut de l'autre côté de la Reuss.

Reprise du Saint-Gothard et du Grimsel. — Gudin devait manœuvrer avec Thurreau, afin de reprendre les sources du Rhône et la vallée d'Urseren. Ce dernier s'était ébranlé le 13, pour attaquer le prince de Rohan, campé en avant du Simplon et se liant avec le camp de Lax; il était parvenu à le couper de la montagne, et avait fait prisonniers plusieurs détachements enne-

mis. Rohan avait gagné avec peine Domo-d'Ossola. Averti de cet échec, Strauch s'était porté du Grimsel, avec six bataillons, au-devant de Thurreau, pour lui fermer le passage et l'arrêter; mais pendant ce temps Gudin avait attaqué le Grimsel, laissé à la garde de 1,500 hommes seulement, et s'en était rendu maître après avoir rejeté l'ennemi sur Oberwald. Il campa le 15 au soir au pied du Furca, au moment où Thurreau, ayant forcé le camp de Lax, remontait la vallée du Rhône. — Strauch s'était porté sur Bellinzona, Gudin, laissant à Thurreau la garde du Grimsel, avait poursuivi sa marche et battu, dans la vallée d'Urseren, Simbschen qui voulait lui en disputer le passage, et qui fut forcé de rétrograder sur le mont Crispalt.

Combat d'Oberalp. — Lecourbe, réuni à Gudin, détacha un bataillon pour s'emparer du débouché d'Airolo, et marcha lui-même sur le lac d'Oberalp, afin de rejeter l'ennemi dans la vallée du Rhin. Simbschen, qui couronnait toutes les hauteurs sur la route de Disentis, se défendit vigoureusement, mais sa gauche ayant été tournée pendant qu'il était attaqué de front, il fut mis dans une déroute complète et rejeté sur Ilanz, avec perte de 9 pièces de canon et de 1,000 prisonniers.

Combat de Schindellegi. — La brigade de gauche de Lecourbe forçait pendant ce temps le Muttenthal et repoussait l'ennemi sur Glarus, et la division Chabran occupait la gauche du lac de Zurich. Cette dernière s'était dirigée le 14, partie sur Schindellegi et Richtensweil, partie sur la rive du lac d'Egeri, le long de laquelle il culbuta l'ennemi. Le lendemain, Jellachich fut entièrement défait sur l'Aetzel et à Schindellegi où il s'était concentré. Chabran, ayant fait déboucher sa droite par le Weggithal, menaçait de lui couper la retraite; le général autrichien, pour n'être pas jeté dans le lac, regagna le pont de Grynau et la droite de la Linth, avec perte de trois canons et d'environ 2,000 prisonniers.

Cette expédition du corps de Lecourbe, qui dura trois jours, et fut une des plus belles de la campagne, ne coûta pas 1,500 hommes à l'armée française et lui valut la possession du Haut-Valais, du Simplon, du Saint-Gothard, des petits cantons, de la Basse-Linth et de tout le cours de la Reuss.

Tentative du passage de l'Aar par l'Archiduc. — Les têtes de colonnes russes, aux ordres de Korsakoff, se montrèrent, le 16 août, à Schaffhausen; leur arrivée décida l'Archiduc, qui savait aussi que Masséna s'était affaibli par l'envoi de renforts à Lecourbe, à tenter l'exécution d'un projet dont la réussite eût sans doute fait perdre toute la Suisse aux Français et séparé leurs deux ailes. C'était de passer l'Aar à Dettingen au-dessous de Baden avec 40,000 Austro-Russes. Mais il négligea de faire étudier et sonder la rivière qui forme un coude dans cet endroit, et il manquait de nacelles pour porter sur l'autre rive des tirailleurs qui eussent favorisé l'opération. Ces circonstances, jointes à la maladresse des pontonniers autrichiens, firent échouer cette tentative d'ailleurs bien conçue, et quoiqu'elle fût favorisée par un épais brouillard et par le feu d'une batterie de trente-huit pièces de gros calibre qui balayait la rive opposée, basse et mal garnie de troupes. Voici ce qui se passa :

Les premiers bateaux furent lancés, dans la nuit du 15 au 16, sous la protection de l'artillerie qui incendia le village de Klein-Dettingen; mais les ancres avaient peine à mordre sur le fond rocailleux de l'Aar, et quand, vers neuf heures du matin, le brouillard se dissipa, l'un des ponts n'était qu'à moitié construit, et l'autre à peine commencé. Des chasseurs suisses, armés d'excellentes carabines, s'embusquèrent dans les ruines du village, et tuant les pontonniers à une distance hors de portée de la mousqueterie ordinaire, ajoutèrent ainsi un nouvel obstacle aux travaux qui devaient préparer le passage. Le général Ney, commandait les Français sur ce point; il montra une activité et une résolution admirables. Ralliant tous les détachements épars, il eut réuni vers midi au point menacé plus de 10,000 hommes. Le passage était dès lors devenu impossible, l'Archiduc proposa de cesser le feu à la condition, qui lui fut accordée, de retirer librement ses pontons.

A cette époque Hotze, détaché à la gauche avec neuf bataillons et six escadrons, forçait Chabran à se replier de la Linth sur l'Aetzel, et Jellachich restait en observation à Schwanden, craignant, s'il s'enfonçait dans la vallée de Mutten, d'être tourné par les troupes que Lecourbe avait détachées dans la vallée de Schachen.

Mouvements dans les armées coalisées. — Nouveau plan du Directoire. — Des discussions graves s'étaient élevées entre les troupes coalisées : une rivalité dangereuse animait les Autrichiens et les Russes. Ce fut pour la faire cesser que le conseil aulique décida le revirement de troupes qui eut lieu vers cette époque. D'après ce nouveau plan, tout le contingent russe dut passer dans les Alpes avec Souvarow et fut destiné à former l'armée du centre en Suisse. L'Archiduc dut quitter la Suisse pour marcher sur le Rhin, et agir depuis le Brisgaw jusqu'au confluent de la Moselle, dans le but de s'étendre encore à sa droite et de se lier avec l'armée anglo-russe qui se disposait à pénétrer en Hollande.

En France, Bernadotte, pendant son trop court ministère de la guerre, avait montré une patriotique activité et des talents administratifs dignes d'éloges, il avait recomplété et réorganisé l'armée dont l'effectif, d'après une loi du 12 août, sanctionnée le 9 septembre, fut porté de 398,000 à 566,000 hommes. Le Directoire croyant le moment venu de prendre l'offensive, arrêta un plan de campagne qui concernait plus particulièrement Masséna, et qui reposait sur l'idée que l'Archiduc allait se porter en Italie, alors qu'au contraire ce pays était abandonné par Souvarow, et que le prince Charles descendait vers le Bas-Rhin. — Dubois-Crancé avait remplacé alors Bernadotte. Masséna, pressé par le gouvernement, se disposait à passer la Limmat, ignorant que les Russes fussent revenus sur cette rivière pour y remplacer l'Archiduc. — Une crue d'eau subite, qui endommagea les pontons, fit renoncer à ce projet qui devait s'exécuter le 30 août. Ce fut un contre-

temps heureux, car Masséna aurait alors eu affaire aux troupes réunies de Korsakoff et de l'Archidue qui n'avait pas encore commencé son mouvement vers le Bas-Rhin.

Reprise du canton de Glaris par les Français. — Soult avait remplacé Chabran, et pour concourir au mouvement général projeté, avait été chargé, de concert avec la gauche de Lecourbe, commandée par Molitor, de balayer la rive droite de la Linth et le canton de Glaris. Il ne reçut pas assez tôt contre-ordre, et opéra son attaque qui réussit.

Pendant qu'il marchait, le 29 août, sur Uznach, le général Molitor, après un rude combat, s'emparait de Nesthal et de Glaris [1] dont l'ennemi renforcé reprit possession le même soir; mais le lendemain, Soult, s'étant porté sur Næfels, pendant que Molitor débouchait sur Glaris, Næfels fut enlevé malgré la vive résistance de Jellachich qui parvint, à l'aide de renforts, à se maintenir derrière le pont de la Linth. — Hotze ayant poussé, le 31, une reconnaissance sur la rive gauche de cette rivière, Soult laissa un faible corps d'observation sur les hauteurs de Næfels, se porta à la rencontre de l'ennemi, l'attaqua et le rejeta en désordre sur la rive droite. Le général autrichien se hata de faire rompre tous les ponts, et forma sa ligne derrière la Linth, depuis Wesen, près du lac de Wallenstadt, jusqu'à Ilanz dans la vallée du Rhin.

L'Archidue partit, le 31 août, pour se rendre dans le Brisgaw.

Opération sur le Bas-Rhin. — Siége de Philipsbourg. — L'armée française du Rhin, formée des divisions Legrand et Collaud, et commandée provisoirement par Muller (en attendant l'arrivée du général Moreau), avait eu ordre, pour faire une diversion en faveur de l'armée d'Helvétie, de pénétrer, s'il était possible, jusqu'aux sources du Necker et du Danube.

En conséquence, le 26 août, Muller passa le Rhin à Manheim avec environ 12,000 hommes; le lendemain, il investit Philipsbourg, rejetant les Autrichiens sur Laufen et Pforzheim. En attendant, la division Baraguey-d'Hilliers sortie de Mayence pour venir le rejoindre, il enleva les postes extérieurs de la place. — Le 31, il reçut le renfort qu'il attendait, mais Baraguey-d'Hilliers, après s'être évancé jusqu'à Francfort, où il avait levé une forte contribution de guerre, avait crû devoir personnellement rentrer dans Mayence, que menaçaient 15,000 insurgés dirigés par le baron d'Albini. — Le 6 septembre, Muller, ayant inutilement sommé Philipsbourg, bombarda cette place qui fut bientôt en partie incendiée. Starray s'avança pour la secourir, mais il fut rejeté sur Laufen dont les Français s'emparèrent. — L'arrivée de l'Archidue changea la face des affaires. Le prince, parti le 5 septembre de Saint-Blaise, laissa 14,000 hommes à la garde des vallées par où les Républicains auraient pu déboucher de Bâle, de Brisach ou de Kehl, et marcha contre Muller qui, trop faible pour résister à un tel ennemi, dut se replier le 11 sur Philipsbourg. Poursuivi vigoureusement, Muller leva le siége de cette place et rentra, le 14, à Manheim, dont la défense fut confiée à Laroche. Le 15, l'armée du Rhin reprit ses positions sur la rive gauche.

[1] Voici le rapport du général (aujourd'hui maréchal) Molitor sur ce combat intéressant :

« J'ai reçu, dans la nuit du 11 au 12 (28 au 29 août), l'ordre du général en chef Masséna d'attaquer l'ennemi le lendemain 12 (29 août) dans le Muttenthal, et de me porter sur la vallée de Glaris. — La précipitation de cet ordre, et l'étendue de terrain qu'occupaient mes troupes, ne me permirent pas de rassembler plus de 12 compagnies pour cette attaque; savoir, le 1er bataillon de la 84e, et quatre compagnies du 2e. — Je fis attaquer très brusquement l'ennemi, qui occupait les sommités du Mont Braguel, et nous le poussâmes sans lui donner le temps de se reconnaître jusqu'au lac de Klon-Thal (à 4 lieues de Mutten).

« Les quatre compagnies, que j'avais dirigées par Iberg et qui avaient eu à traverser une chaîne des Alpes extrêmement difficile, étaient parvenues à une hauteur; elles attaquent sans hésiter la droite de l'ennemi en même temps que je le fais charger de front.

« L'ennemi fait bonne contenance, et parvient par un feu terrible à repousser mon attaque de front.

« Je résolus alors d'emporter la position à la baïonnette. — Je détache sur mes flancs environ 100 tirailleurs, je forme le reste du bataillon en colonne serrée, et je m'avance au pas de charge sur l'ennemi, qui fut culbuté en un instant jusqu'au débouché du Klon-Thal.

« Arrivé à ce débouché qui tombe dans la vallée de Glaris, je trouve l'ennemi retranché avec de l'artillerie dans le village de Nesthal.

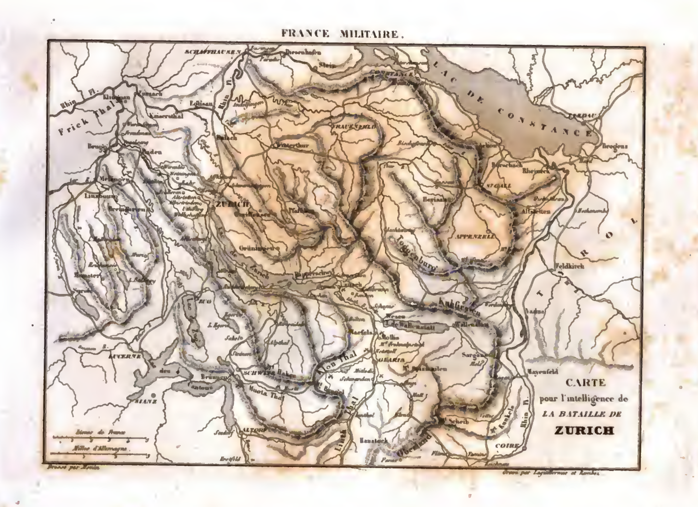
« Avant de pénétrer par ma gauche, dans la vallée de Glaris et d'y forcer l'ennemi, je voulus assurer ma droite. — A cet effet, je laissai le 1er bataillon de la 84e au débouché du Klon-Thal, et je me portai sur Glaris, à la tête de quatre compagnies du 2e bataillon. — Je plaçai d'abord ces compagnies à la tête de la ville, sur la grande route du Linthal, et je retournai en toute hâte (toujours à pied) à l'attaque de Nesthal.

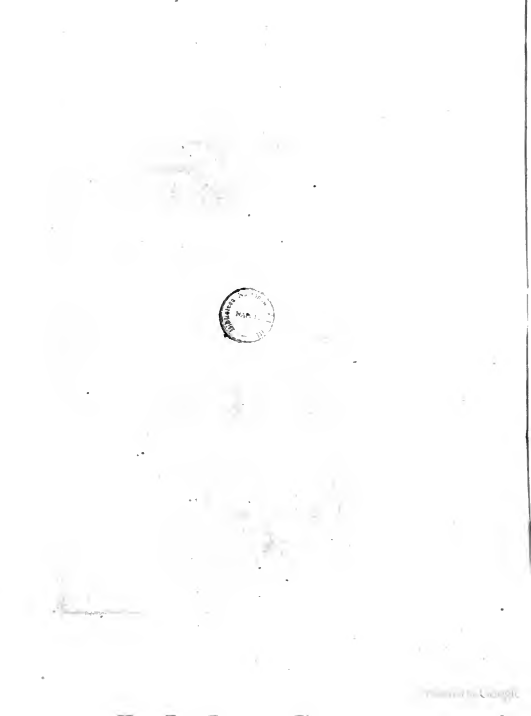
« Je trouvai la route interceptée par un corps de 1,500 Suisses organisés à la solde de l'Angleterre : je tombai au milieu d'eux, mais soutenu par dix intrépides volontaires de la 84e qui accoururent à mon secours, je fus bientôt dégagé, et je regagnai, l'épée à la main, la position du débouché du Klon Thal, où se battait le 1er bataillon de la 84e. — Pour y arriver, il fallait gravir et descendre une montagne extrêmement élevée et rapide, et traverser le torrent de la Lentche : les Suisses m'y suivent, arrivent pêle-mêle à mon principal champ de bataille, l'attaquent en queue et y jettent le désordre. — Je réunis 60 braves, je me mets à la tête avec mon aide de camp Fridolsheim, je défends de tirer, nous chargeons les Suisses à la baïonnette, et dans un instant tout ce qui avait passé le torrent fut tué ou prisonnier.

« Pendant ce temps, les quatre compagnies, qui se trouvaient en avant de Glaris, étaient attaquées et enveloppées par une partie des Suisses, et un bataillon de Kayser arrivé du Linthal. — Ces compagnies se font jour à la baïonnette, et viennent me rejoindre au débouché du Klon-Thal, où je soutins jusqu'à la nuit, avec mes douze compagnies, les attaques réitérées de 3 bataillons de Bender, des Suisses et d'un bataillon de Kayser.

« Je fis disposer sur son front (qui s'élevait en un amphithéâtre très resserré) d'énormes pierres, pour repousser l'assaut de l'ennemi à défaut de cartouches. — Dès le matin du 11, je fus vivement attaqué, mais avec si peu de méthode, que je n'eus pas de peine à me maintenir. — Au lieu de tourner ma droite par les défilés qui y aboutissaient, l'ennemi s'obstina à emporter de vive force une position dont le front présentait de très grandes difficultés. — Il avait déjà jeté plusieurs têtes de colonne pour l'emporter d'assaut, mais toujours sans succès. — Enfin il se forme de nouveau, et prépare une attaque qui devait être décisive. — Tout à coup les colonnes ennemies se présentent de toute part sur le front de ma position, le feu terrible que nous faisions ne peut les arrêter, ni les ébranler : elles s'avancent audacieusement, et escaladent les rochers qui jusqu'alors nous servaient de rempart. — C'est alors que je fis rouler sur elles les énormes pierres que j'avais fait disposer la veille. — Cette défensive, aussi nouvelle que meurtrière pour l'ennemi, l'étonne et le fait rétrograder en désordre. — Je saisis ce moment pour faire battre la charge; nos soldats se précipitent à bas des rochers avec la plus grande impétuosité, partout l'ennemi est culbuté, il fuit en désordre, et abandonne la belle position de Nesthal.

« Il évacue enfin toute la vallée de Glaris, dont je suis resté définitivement maître. — Le même soir, je fis ma jonction avec les troupes du général Soult au-delà de Næfels, je m'emparai aussi de Mollis. »


SCHAFFHAUSEN
Diessenhofen
Stein
LAC DE CONSTANCE
Frick Thal
Rhin Fl.
Eglisau
Kaiserstuhl
Brugg
Baden
Winterthur
FRAUENFELD
ZURICH
Lac de Zurich
Grüningen
Rapperschwyl
Toggenburg
APPENZELL
Altstetten
Rheineck
Brégenz
Feldkirch
TYROL
Kuhfirsten
L. de Wallenstatt
Wallenstadt
Naefels
Mollis
GLARIS
Sargans
Mayenfeld
Klon Thal
Linth Thal
Muota Thal
SCHWYTZ
Brunnen
LUCERNE
Lac de Zug
ZUG
Mellingen
Lenzbourg
Bremgarten
Munster
STANZ
ALTORF
Scheib
COIRE
Rhin Fl.
Oberland
Lieues de France
Milles d'Allemagne
CARTE
pour l'intelligence de
LA BATAILLE DE
ZURICH



Zurich.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V.E.

Troupes Russes :
Garde Impériale : Grenadiers, Dragons, Fusiliers Carabiniers.



Bataille de Zurich.

Prise de Manheim par l'Archiduc. — Le 17 septembre, l'Archiduc, ne voulant pas laisser aux Français le temps d'achever les fortifications de Manheim qu'ils étaient en train de relever, marcha contre cette place avec un corps de plus de 30,000 hommes, dont l'avant-garde s'établit à la maison de poste de Seckenheim. Les Républicains avaient conservé un poste avancé à Neckerau; ce poste fut le lendemain attaqué par les Autrichiens, favorisés par un épais brouillard et formés en deux colonnes. Le général Kospoth dirigeait l'attaque le long du Necker; le gros de la cavalerie ennemie marchait entre les deux colonnes. — Neckerau, quoique vigoureusement défendu, fut enlevé par l'Archidue; tous les ouvrages fortifiés en dehors de Manheim furent pris par Kospoth qui s'établit près de la porte de cette place, où quatre bataillons autrichiens, favorisés par les habitants, entrèrent avec les fuyards. Malgré les efforts de Ney, les Français furent alors rejetés en désordre sur la rive gauche du Rhin. Deux bataillons restèrent prisonniers dans la tête de pont du Necker. 1,500 prisonniers, vingt-une pièces de canon et deux drapeaux, furent pour l'Archiduc les trophées de cette journée, après laquelle le gros de son armée se concentra autour de Schwetzingen, Naueudorf, avec 10,000 hommes, restant sur les derrières, entre la Wiesen et la Wutach. — Les Français, affaiblis par les renforts envoyés en Hollande, où les Anglais avaient débarqué, ne pouvaient plus rien tenter d'important et se cantonnèrent sur la rive gauche du Rhin. L'armée du Rhin, malgré sa faiblesse numérique, avait fait plus qu'on ne lui avait demandé, plus qu'une diversion en faveur de Masséna.

Marche de Souvarow sur la Suisse. — La direction de la route que devait suivre Souvarow, pour passer d'Italie en Suisse, avait été abandonnée aux ingénieurs autrichiens. Au lieu de diriger l'armée russe sur Coire par le Splugen ou le Bernardin, ils lui désignèrent la route plus courte, mais beaucoup plus difficile du Saint-Gothard et de la Reuss. Ce choix était si extraordinaire que dans le temps on voulut l'attribuer à cette rivalité qui avait déjà jeté de si profondes racines entre les officiers et les soldats des deux armées, et qui semblait faire désirer vivement aux Impériaux de voir quelqu'échec rabattre l'orgueil d'un auxiliaire qui avait fait en quelques semaines ce que quatre de leurs armées n'avaient pu faire en plusieurs mois. Quoi qu'il en soit, Souvarow, comme nous l'avons dit plus haut, page 46, ayant reçu à Aoste le nouveau plan des alliés, qui lui indiquait la route du Saint-Gothard, pour prendre à dos la droite de l'armée française, s'était mis en marche le 11 septembre.

Positions des deux armées en Suisse. — Hotze avait remplacé l'Archiduc dans le commandement général des Impériaux; sa gauche, forte de 5,000 hommes aux ordres de Linken et de Jellachich, avait dû marcher sur Glaris, et entrer dans la vallée de Mutten pour se lier aux Russes venant d'Italie. Korsakoff devait appuyer à gauche et remplacer les 5,000 hommes enlevés au corps de Hotze, par un pareil nombre de Russes détachés du corps établi devant Zurich. La ligne de Hotze s'étendait du Rhin antérieur jusqu'au lac de Zurich que défendait une flottille aux ordres du colonel Williams.

Korsakoff s'était porté en avant de Zurich pour observer le cours de la Limmat. Le corps des émigrés de Condé et 4,000 Bavarois soldés par le cabinet de Londres étaient en marche sur Schaffhausen pour se réunir à l'armée coalisée, qui devait être à l'arrivée des Russes de Souvarow portée à 88,000 hommes et qui en avait déjà 55,000 en ligne. Masséna, dont la position n'avait subi que peu de changements, comptait dans son armée 76,000 combattants outre 6,000 auxiliaires helvétiens, car on ne peut compter parmi les forces françaises disponibles en Suisse, 15,000 hommes de dépôts ou de conscrits, chargés de la garde des places fortes de la frontière du Jura.

Telle était la dispersion relative des deux armées, que Masséna pouvait rapidement rassembler 39,000 hommes sur la Limmat où son adversaire, pris au dépourvu, était à peine en mesure de lui en opposer 25,000.

Passage de la Limmat par les Français. — Cette circonstance décida le général français à prendre l'initiative d'attaque pour empêcher la jonction des Russes et des Impériaux qui devait s'effectuer vers la fin de septembre; il ne put toutefois être prêt que pour le 25 septembre, jour auquel l'attaque fut fixée. Le chef de brigade de l'artillerie, Dedon, fit promptement et avec habileté tous les préparatifs du passage de la Limmat. Trente-sept barques, destinées à l'avant-garde, furent cachées derrière le village de Dietikon où devait s'effectuer le passage. Les pontons arrivèrent de Rothenschwyl le 24 au soir. Masséna, pour mieux tromper l'ennemi, ne dirigea sur Dietikon que la division Lorges et une brigade de la division Menard, formant environ 15,000 hommes. Le reste des troupes de cette dernière division dut faire des démonstrations sur Baden et Bruck, afin de détourner l'attention du général russe Durasoff qui se trouvait sur ce pont. La division Klein se porta sur Alstetten pour empêcher Korsakoff de déboucher sur les derrières des Français. Le général Mortier, dans le même but, était chargé d'assaillir à Wollishofen les Russes campés en avant de la Sil. Enfin, Soult devait passer la Linth en avant de Bilten pour rejeter les Impériaux dans le Toggembourg et les empêcher d'envoyer des renforts vers Zurich.

Disposée habilement sur les hauteurs par le lieutenant-colonel Foy, l'artillerie de la division Lorges balayait toute la rive droite par des feux croisés. Les barques, transportées à bras sur le bord de la Limmat dans la nuit du 24 au 25, reçurent d'abord la tête de l'avant-garde, dont une partie débarqua sur une île que forme vers ce point un coude de la rivière et sur laquelle était un poste russe. Le reste, fort d'environ 600 hommes, prit terre sur la rive droite. L'ennemi courut aux armes et fut vigoureusement chargé à la baïonnette. L'artillerie française fit taire promptement le feu de ses batteries. La brigade Gazan, qui formait

l'avant-garde, eut bientôt achevé de traverser la rivière et attaqua aussitôt le corps de Markof placé derrière un bois sur le plateau du couvent de Fahr. Le choc fut rude et sanglant, mais une partie de la brigade, ayant débouché du bois à six heures du matin, s'empara de sept pièces de canon qui en battaient toutes les issues et déborda l'ennemi. Markof, blessé, fut fait prisonnier après avoir vu l'élite de ses soldats succomber autour de lui.

Le pont avait été achevé et franchi pendant ce combat. Toutes les troupes de l'expédition se trouvaient à neuf heures du matin en bataille sur les hauteurs de Fahr. Oudinot, avec l'avant-garde et une partie de la division Lorges, marcha aussitôt sur Hougg; en même temps et pour couper la communication entre l'aile droite et le quartier-général des Russes, la brigade Bontems et une partie de la brigade Quetard, dont le reste fut placé à la garde du pont, furent dirigées sur Dietikon et Regensdorf. Deux bataillons furent postés dans le même but en arrière d'Othweil. — Masséna, après avoir mis lui-même toutes ces troupes en mouvement, revint dans la plaine de Silfeld pour diriger, également sur la gauche de la Limmat, les efforts de la division Klein, formant sa réserve.

Bataille et prise de Zurich. — Voyons maintenant ce qui se passait autour de Zurich. — Korsakoff avait envoyé d'abord quelques détachements dans la direction de Hougg; mais la défaite de Markof rendit ce secours inutile, et Oudinot s'empara des hauteurs de Wipchingen. — Le centre et la gauche des Russes étaient retenus à Zurich par Mortier qui, après s'être emparé de Wollishofen, y avait été assailli par le gros des forces russes que Korsakoff dirigeait imprudemment sur ce point, et obligé de se replier sur l'Ueth et sur le petit plateau de Witikon où il se maintenait avec peine. Durasoff, également dupe des démonstration de Menard, avait aussi porté tout son corps à Freudenau.

Masséna dirigea donc la réserve au secours de Mortier et bientôt, tandis que d'un côté Klein, débouchant d'Alstetten, forçait les Russes à se retirer sous les remparts de Zurich, un bataillon de grenadiers, conduit par le général Humbert, rétablissait le combat à l'autre aile de Mortier. Oudinot, poursuivant ses succès et renforcé vers trois heures par une partie de la réserve, marcha sur le Zurichberg où l'ennemi commençait à se masser, et Gazan, pour se rendre maître de la route de Frauenfeld, se porta sur Schwamendingen.

Durasoff reconnaissant qu'il avait été trompé par la diversion de Menard, cherchait à se réunir à Korsakoff, en gagnant les hauteurs d'Aldiken; mais rejeté par Bontems sur la Glatt, il résolut d'atteindre Zurich par un détour. — Korsakoff, qui s'était d'abord concentré si mal à propos entre la Sil et le lac, jugea mieux du lieu où était le danger, et fit filer à l'entrée de la nuit, par les rues de Zurich encombrées de blessés et d'équipages, une assez grande masse de forces pour chasser les Français qui occupaient déjà le versant de la montagne du côté de la ville; ceux-ci résistèrent au choc des Russes et gardèrent leur position à Schwamendingen. Un nouveau renfort de quatre bataillons russes parvint seulement, vers le soir, à repousser la droite d'Oudinot au pied des hauteurs de Wipchingen.

Korsakoff, sommé de rendre Zurich, s'y refusa, quoiqu'il n'eût plus l'espoir de se maintenir dans cette place. Il fut rejoint dans la nuit par Durasoff et attaqua le 26, à la pointe du jour, la division Lorges; en dirigeant son principal effort contre la gauche où la brigade Bontems était venue s'établir, il parvint à reprendre la route de Winterthur, et à s'ouvrir ainsi une retraite. Il était temps. — Klein et Mortier canonnaient le Petit-Zurich, et Oudinot battait la porte de Hougg. Dans la ville, le désordre était horrible.

La retraite de l'ennemi commença aussitôt. Bontems avait été culbuté par la tête de la colonne russe, mais Lorges et Gazan en chargèrent le centre et y portèrent le désordre, qui devint général malgré les efforts des généraux pour rallier leurs soldats. Likoschin fut grièvement blessé et Sacken fait prisonnier. Une partie de la cavalerie, tous les bagages et l'artillerie qui étaient en queue de la colonne furent enlevés. Le trésor de l'armée, cent pièces de canons, les munitions et tout ce qui se trouvait encore dans Zurich, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Enfin, après avoir eu un grand nombre de prisonniers et 8,000 hommes hors de combat, Korsakoff gagna le Rhin par Bulach et Eglisau. Une colonne se dirigea sur Schaffhausen, par la route de Winterthur. — Ce fut à cette reprise de Zurich que le célèbre Lavater fut atteint de la blessure dont il mourut [1].

Passage de la Linth par Soult. — Le corps de Soult n'avait pas été moins heureux sur la Linth: le 25 septembre, à 3 heures du matin, 150 volontaires ayant, sous la protection des batteries françaises, passé la rivière à la nage, dispersèrent les postes avancés, et facilitèrent le passage à six compagnies de grenadiers qui s'emparèrent de Schannis. Ce village fut repris par Hotze; mais ce général ayant été tué avec son chef d'état-major, les Français, renforcés, en chassèrent de nouveau les Autrichiens, déconcertés par la mort de leurs chefs. Kaltenbrun fut enlevée le même jour.

La rupture d'un pont vers les bouches de la Linth plaça d'abord dans une situation critique les Français qui avaient passé les premiers sur ce point, et que le corps russe de Titoff menaçait d'écraser. — L'audace de cette poignée d'hommes, soutenue par le feu de quelques bataillons placés sur la rive opposée, triompha pourtant de l'ennemi. — Petrasch, qui avait succédé à Hotze, étant revenu sur Kaltenbrun pendant la nuit, eut un

[1] « A la reprise de Zurich, par les Français, en 1799, et dans le désordre général qui devait l'accompagner, Lavater avait quitté un instant sa maison; à la suite d'une dispute légère avec un soldat, celui-ci lui tira un coup de fusil: la balle le frappa au bas-ventre, et lui fit une blessure, dont il mourut après quinze mois de douleurs. Au lieu de voir dans cet assassinat un de ces accidents fâcheux qui n'arrivent que trop souvent à la suite de la prise d'une ville, l'esprit de parti en accusait l'esprit de parti. Lavater lui-même fut bien éloigné de ces haines; il désira que l'auteur de ses maux ne fût point reconnu: il ne cessa de suivre ses travaux et sa correspondance dans les intervalles de ses douleurs, et de consoler ses amis par la sérénité habituelle de son esprit. » (*Biographie universelle.*)

corps de 1,800 hommes et un escadron coupés à Benken par trois batsillons français et faits prisonniers. — L'ennemi fut chassé, le 26, de Wesen, avec perte de huit pièces de canon et de 700 prisonniers. — Titoff fut aussi repoussé de Gruningen, et la flottille de Williams prise à Rapperschwil. — Petrasch se hâta de se replier derrière la Thur, puis au-delà du Rhin, suivi lentement par les troupes légères françaises. Masséna était inquiet d'une attaque de Jellachich et de Lincken sur Glaris, et ne voulut pas lancer des forces considérables à la poursuite de l'ennemi qu'il venait de battre.

Opérations de Souvarow en Suisse. — Prise de Saint-Gothard. — Nous ne suivrons pas Souvarow à travers tous les obstacles qu'il eut à franchir par la route que lui avaient choisie ses alliés. — Il arriva le 15 août à Taverne. Son artillerie et ses bagages furent embarqués sur le lac de Como. Le général Rosenberg partit le 19, pour Bellinzona; il devait tourner le Saint-Gothard par le revers du Crispalt, pour descendre sur Urseren; le général Auffenberg, avec quatre bataillons, devait se porter par le Maderauerthal à Amsteig, dans la vallée de la Reuss.

Souvarow, accompagné du prince Constantin, arriva le 21, au pied du Saint-Gothard. A la vue des glaciers qui couronnent cette montagne et des escarpements qu'ils avaient à gravir, les grenadiers russes qui formaient son avant-garde, épuisés de faim et de fatigues, refusèrent de marcher en avant. Souvarow se précipita au milieu des mutins, et sur leur refus réitéré d'aller plus loin, ordonna froidement de creuser une fosse de quelques pieds de longueur; puis, il s'y étendit devant ses soldats étonnés, et leur dit : «Puisque vous refusez de me suivre, je ne suis plus votre père, votre général; je reste ici, cette fosse sera mon tombeau. Soldats, couvrez de terre le corps de celui qui vous guida tant de fois à la victoire.» Émus jusqu'aux larmes, mais électrisés par ces paroles, les soldats jurèrent de ne jamais l'abandonner et s'élancèrent dans les périlleux sentiers qui devaient les conduire au sommet du Saint-Gothard.

Arrivé le 23 à Airolo, Souvarow y fut rejoint par Strauch, qui avait chassé l'avant-garde de Thurreau du Val-Maggis. — Gudin défendait le Saint-Gothard; il fit la plus opiniâtre résistance. — Souvarow dut faire chercher un passage pour tourner Lecourbe à droite, pendant que Strauch gravissait les hauteurs de gauche. Gudin, qui avait résisté à l'attaque de front, menacé ainsi sur ses flancs, se retira sur le Furca. Les Russes bivouaquèrent en avant de l'Hospital. — Rosenberg avait enlevé le Crispalt à un détachement français et s'était porté sur Urseren, pendant qu'Auffenberg marchait sur Amsteig.

Lecourbe, ainsi tourné, vint, avec la brigade Loison, canonner un instant Souvarow à l'Hospital, jeta son artillerie dans la Reuss qu'il franchit aussitôt, et gagna Wasen en escaladant les rochers qui le séparaient du vallon de Gescheuen.

Souvarow, réuni à Rosenberg et ayant laissé Strauch aux environs du Saint-Gothard, tenta inutilement de forcer le pont du Diable. Ses troupes passèrent le torrent plus haut, firent plier les soldats de Lecourbe, et ayant réparé le pont, dont une arche avait été coupée, lui ouvrirent une route par laquelle il se réunit, le 25 septembre, à Auffenberg, qui, luttant à Amsteig contre 2,000 Français, était sur le point d'être mis entre deux feux par Lecourbe, lorsque l'arrivée du général en chef russe le sauva.

Lecourbe, rompant les ponts de Seedorf, se concentra derrière la Reuss, ne croyant pas que Souvarow gagnât les montagnes du Schachenthal, et le laissât derrière lui. C'est cependant le parti que prit le vieux maréchal pour gagner le Muttenthal. Son arrière-garde, harcelée par Lecourbe, souffrit les plus cruelles privations.

Belle résistance de Molitor dans le canton de Glaris. — Retraite de Souwarow. — Le maréchal russe arriva enfin à Mutten (*Muota*), où il espérait se réunir à Lincken et à Jellachich; mais ces deux divisions, vaincues par Molitor, étaient déjà hors de ligne. Nous croyons devoir interrompre notre récit pour laisser le général Molitor lui-même rapporter ce brillant épisode de la campagne, et comment, après avoir rejeté de Næfels sur Wallenstadt Jellachich, qui repassa ensuite le Rhin et Lincken sur Coire, il tint tête au maréchal Souvarow, alors que celui-ci, pour sortir de la position critique où il se trouvait, se décida à marcher sur Glaris.

«J'avais reçu l'ordre de menacer Wesen, le 3 vendémiaire (25 septembre), afin de faciliter au général Soult le passage de la Linth à Schannis. — Ma brigade était alors composée des trois bataillons de la 84ᵉ demi-brigade.

«J'ai été prévenu la veille qu'un corps de troupes ennemies commandé par le général Jellachich, fort de 7,000 hommes et composé des régiments de Kaunitz, Peter-Warsdin et Strozky, était depuis deux jours en marche de Sargans pour venir m'attaquer dans la vallée de Glaris, et qu'il devait déboucher par Kerensen et Mollis, et par les défilés qui tombent des Alpes sur Glaris et Nesthal. — J'appris le lendemain, à 11 heures du matin, que le corps du général Jellachich était arrivé, que le régiment de Peter-Waradin attaquait les ponts de Glaris et Nesthal; que les régiments de Kaunitz et Strozky se portaient sur Mollis, et attaquaient vivement le bataillon que j'avais placé pour les attendre sur les hauteurs de Kerensen. — Le corps du général Jellachich était descendu tout entier des Alpes sur la rive droite de la Linth, et commença l'attaque des ponts; il fit plusieurs attaques en colonne, et sa seconde ligne, placée à mi-côte sur le revers des Alpes, les soutenait par une fusillade des mieux nourries. — Nos troupes, placées avantageusement dans les retranchements que j'avais fait construire derrière les ponts, soutinrent ces attaques avec opiniâtreté. — L'ennemi renouvela ses attaques jusqu'à la nuit; ses colonnes se précipitèrent trois fois avec audace au passage des ponts; elles perdirent beaucoup de monde, et furent repoussées.

«Dans la nuit du 3 au 4 (25 au 26 septembre), j'apprends qu'un corps de troupes autrichiennes, fort de

9,000 hommes et commandé par le général Lincken, était parti du pays des Grisons, et s'avançait par la vallée d'Engi et le Linthal sur Glaris, pour s'y réunir avec le général Jellachich.

« Il n'y avait pas de temps à perdre pour empêcher cette jonction, et il fallait battre le général Jellachich et lui faire repasser les montagnes de Kerensen avant l'arrivée du général Lincken, qui n'était plus qu'à une petite journée de Glaris.

«Le passage de la Linth, qui avait si merveilleusement réussi au général Soult, le 3 (25 septembre), lui donna la facilité d'attaquer Wesen, le 4 (26 septembre), par les hauteurs qui dominent la rive droite de la Magg. — Ce général commença cette attaque à midi. — Par ce mouvement, la droite du général Jellachich se trouvait débordée; je l'attaquai en même temps de front, et à deux heures il était repoussé au-delà de Kerensen; nous lui fîmes 600 prisonniers.

« A la même heure, je fus prévenu que le bataillon que j'avais placé en avant de Mitlodi, pour attendre le général Lincken, était vivement attaqué par les troupes de ce général. Je laissai un bataillon à la poursuite du général Jellachich, et je courus avec un bataillon soutenir celui qui était attaqué par Lincken, que j'attaquai à mon tour.

«Je résolus de m'en tenir pour ce jour-là à m'opposer aux progrès de l'ennemi et à l'empêcher de dépasser Glaris. — Il ne tarda pas à s'apercevoir du petit nombre que j'avais à lui opposer, et m'attaqua vigoureusement; mais il trouva partout la plus opiniâtre résistance, et il ne parvint pas à déboucher de Glaris.

«Dans la nuit du 6 au 7 (28 au 29 septembre, je reçois une lettre du général Lecourbe, qui m'annonce que le général Souvarow, parti de l'Italie, avait pénétré en Suisse par le Saint-Gothard, et, après avoir forcé le point d'Altorf, marchait sur moi à la tête de 20,000 hommes par le Muttenthal et le Klon-Thal. — J'apprends aussi que le régiment de Kerpen, autrichien, qui était devant moi sur le lac de Klon-Thal, composait l'avant-garde de l'armée de Souvarow.

« Je vis alors que les corps autrichiens de Jellachich et Lincken et l'armée de Souvarow s'étaient donné rendez-vous à Glaris.

«Après avoir fait échouer la jonction des deux premiers, il s'agissait de battre bien vite le général Lincken pour faire manquer sa jonction avec les Russes; ils ne se trouvaient plus qu'à deux lieues de distance. — A la pointe du jour et au signal d'un coup de canon, toutes mes colonnes qui se trouvaient sur les postes ennemis attaquèrent avec impétuosité. La première ligne de l'ennemi fut d'abord culbutée; la seconde s'avance bientôt à son secours, mais partout il est repoussé; les ailes, débordées par les mouvements que j'avais fait exécuter la nuit, plient et se retirent avec précipitation. — Nos colonnes, s'avançant au pas de charge avec le plus grand ordre, ne donnèrent pas à l'ennemi le temps de se reconnaître, et nous le culbutâmes la baïonnette dans les reins jusqu'à la vallée d'Engi.

«Tandis que j'étais à sa poursuite, et que je m'assurais qu'il repassait les montagnes pour se retirer dans les Grisons par Panix, je fus averti que le deuxième bataillon de la 84e, que j'avais placé la veille au lac de Klon-Thal, était vivement attaqué par l'armée russe. — Je laissai deux bataillons à la poursuite de Lincken (dont la jonction avec Souvarow venait d'échouer si heureusement), et j'accourus avec un bataillon au lac de Klon-Thal.

«J'y trouvai une bonne partie de l'armée de Souvarow : ce général, croyant les généraux Jellachich et Lincken à Glaris, et me supposant, par conséquent, enveloppé de toute part, me fit sommer de me rendre. — Je lui fis répondre que son rendez-vous était manqué avec Lincken et Jellachich, que ces deux généraux venaient d'être battus et rejetés dans les Grisons, que l'armée française en Suisse avait forcé Zurich, et je le sommai lui-même de songer à se rendre. — Souvarow ne crut pas ces étranges nouvelles, et me fit attaquer. — Je n'avais que deux bataillons à opposer à plus de 10,000 hommes qui étaient déjà arrivés devant moi, et je parvins à les contenir jusqu'à la nuit par la valeur de nos troupes et l'avantage d'une excellente position.

« J'espérais que l'on ne me laisserait pas avec aussi peu de troupes soutenir le choc de l'armée russe, et que l'on m'enverrait des renforts proportionnés à la circonstance où je me trouvais.

«Désespérant de voir arriver les renforts que j'attendais, voyant ma droite enveloppée par deux bataillons que l'ennemi avait jetés sur les hauteurs, convaincu de l'impossibilité de tenir avec mes trois bataillons contre une armée de 15,000 hommes, je pris le parti de me retirer sur la Linth, pour couvrir les ponts de Næfels et de Mollis. — Je fis passer un bataillon avec trois pièces d'artillerie sur la rive gauche de la rivière par le pont de Nesthal, que je fis brûler ensuite; mes deux autres bataillons, avec trois pièces de canon, se formèrent en bataille par échelons sur la rive gauche, derrière le village de Nesthal. — Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à prendre cet ordre de bataille, les Russes se trouvaient pêle-mêle avec nos soldats et ne se battaient qu'à la baïonnette.

«Le général Souvarow, en débouchant du Klon-Thal, témoigna autant d'indignation que de surprise de ne pas y trouver le général autrichien Lincken, et annonça qu'il allait marcher avec son armée sur Zurich. — Il régla en conséquence ses attaques sur moi; bientôt ses masses se formèrent et se jetèrent avec fureur sur mes baïonnettes; nos soldats voyant se déployer toutes les forces de l'ennemi firent néanmoins bonne contenance, et soutinrent avec une valeur sans égale un choc aussi terrible. Les attaques des Russes se multipliaient avec une rapidité étonnante, et à une de leurs colonnes culbutée en succédaient plusieurs autres qui nous chargeaient avec acharnement. — L'ennemi ne se rebutait pas de tant d'audace; toujours opiniâtre à emporter le passage de Næfels, il fait une nouvelle et huitième attaque, et nous repousse jusqu'à Næfels : nous tenons cependant la tête du pont.

« Le général Gazan arrive avec un bataillon de grenadiers.

« La nuit approchait; je me dispose à faire une nouvelle attaque pour rester définitivement maître de la

tête du village de Næfels. — Je place en réserve, en arrière du pont, le bataillon de grenadiers. — Je forme trois colonnes d'attaque, je place en tête deux pièces de quatre, avec ordre de ne tirer qu'à portée de mitraille; les colonnes eurent ordre de ne pas tirer et de n'agir qu'avec la baïonnette. — Nous nous avançons en bon ordre : les Russes nous attendent l'arme au bras; mais nos colonnes attaquent avec tant d'impétuosité que l'ennemi est culbuté en un instant : le plus grand désordre se met dans ses rangs, et nous le poussons pour la huitième fois jusqu'à Nesthal, où sa réserve nous attend et nous attaque vivement; nos soldats soutiennent ce nouveau choc avec une valeur étonnante, et perdent cependant un peu de terrain, lorsque 300 hommes de renfort de la 94e arrivent, battent la charge et achèvent de nous maintenir dans la bonne position que je voulais garder, la droite en avant de Næfels, et la gauche en avant de Mollis. Il était neuf heures du soir.

«Ainsi se termina un des plus terribles combats que l'on vit jamais, où 3,000 des nôtres soutinrent pendant une longue journée les attaques multipliées de 15,000 Russes, qui se battirent avec un acharnement dont on a vu peu d'exemples.

«Le 12 (4 octobre), je reçois l'ordre d'attaquer les Russes dans leur camp de Glaris. — A la pointe du jour, mes colonnes sont disposées pour l'attaque; l'ennemi avait levé son camp et se retirait dans les Grisons par la vallée d'Engi. — Je me mets à sa poursuite et j'attaque vivement son arrière-garde. — Arrivé à Schwanden, je détache un bataillon pour couper à l'ennemi le passage du pont, je le fais charger en même temps par deux bataillons. Le général Loison avait envoyé de son côté, par le Linththal, un bataillon qui arriva sur Schwanden en même temps que moi; toutes nos troupes donnèrent avec impétuosité, et parvinrent à jeter le plus grand désordre dans l'arrière-garde ennemie, qui laissa la vallée d'Engi jonchée de morts. Nous la poursuivîmes jusqu'à Elm, et nous lui fîmes 1,200 prisonniers; nous lui avons pris aussi trois pièces de canon et 200 chevaux avec beaucoup de bagages.

«Pendant la nuit du 12 au 13 (4 au 5 octobre), les Russes repassèrent les montagnes qui les séparaient des Grisons; devant me porter le même jour sur Sargans, je laissai à leur poursuite mon aide de camp Fridolsheim avec un bataillon, qui leur fit encore 200 prisonniers et prit une pièce de canon.

«Je ne puis donner assez d'éloges aux troupes qui ont combattu sous mes ordres pendant ces dix journées consécutives, avec un courage et une patience admirables.»

Les Coalisés sont rejetés hors de Suisse. — Masséna qui, après la défaite de Korsakoff, avait marché contre Souvarow, avec ses principales forces, attaqua vainement Rosenberg, resté à Mutten avec une arrière-garde. Il laissa six bataillons pour l'observer, et dirigea le reste vers la vallée de la Linth. Auffenberg était arrivé, le 5 octobre, à Coire; Souvarow l'y suivit par le Val-d'Engi. Mais, harcelé par les Français à travers les routes, pires encore que celles qu'il avait parcourues, il ne le rejoignit que le 7. — L'armée russe se trouva rassemblée, le 9 et le 10 octobre, aux environs de Ilanz.

Après la délivrance des petits cantons, Masséna prit toutes les mesures nécessaires pour balayer la Suisse. Loison dut reprendre le Saint-Gothard. Mortier campa à Sargans vis-à-vis de Jellachich. Gazan fut porté sur la Thur, la réserve sur Audelfingen, et Oudinot s'établit en face des ponts que Korsakoff gardait sur le Rhin.

Combat de Busingen. — Prise de Constance. — Fin des hostilités en Suisse. — Le 7 octobre, le général, ayant rassemblé 12 à 13,000 hommes à Busingen, avait tenté une diversion en faveur de Souvarow. Il attaqua à la pointe du jour la division Ménard et le rejeta d'abord sur Trullikon; mais la réserve ayant renforcé cette division, les Russes furent à leur tour repoussés sous le canon de la tête du pont de Busingen, dont les Français s'emparèrent le lendemain.

Le même jour, la ville de Constance fut enlevée au prince de Condé. Les alliés gardèrent Petershausen. — Cette affaire fut la dernière qui eut lieu dans la Suisse septentrionale.

Au midi, Loison chassa, le 10 octobre, l'ennemi de la vallée du Rhin antérieur. Il garda néanmoins encore sur la rive gauche quelques postes, et entre autres le Kunkel, que Mortier et Loison lui enlevèrent dans les premiers jours du mois suivant.— Le Rhin, comme au commencement de la campagne, servit alors de limites, et les deux partis entrèrent en quartiers d'hiver.

Les Russes se séparent des Autrichiens. — L'Archiduc, ayant appris la perte de Constance et la retraite de l'armée coalisée derrière le Rhin, après la défaite de Hotze et de Korsakoff, revint en toute hâte avec des forces imposantes, de Manheim sur Donaueschingen. Souvarow, débouchant en retraite par Ilanz, arriva le 12 à Feldkirch. Dans quelque délabrement que fût son armée, il lui aurait été possible avec ses forces réunies à celles du prince Charles de rentrer en Suisse; mais le maréchal était profondément blessé d'avoir fui devant ces Républicains dont il avait tant de fois annoncé l'extermination; il se retira, le 16, à Lindau, déclarant que ses troupes avaient besoin d'être cantonnées et ne pouvaient plus agir. On essaya en vain de le faire changer d'idée; résolu à ne plus prendre part à une guerre qu'il considérait comme inutile aux intérêts de la Russie, il s'établit, le 30 octobre, entre le Lech et l'Iller, où il fut rejoint par sa grosse artillerie qui avait traversé le Tyrol. — L'empereur Paul Ier approuva la conduite de Souvarow, lui donna l'ordre de revenir en Russie, et au commencement de l'année suivante se décida à se séparer complétement de la Coalition.

Dernières opérations sur le Bas-Rhin. — Cependant Lecourbe avait pris le commandement de l'armée du Rhin. Il dirigea, le 7 octobre, l'avant-garde aux ordres du général Lorcet sur Francfort, et après avoir culbuté le corps de Szen-Keretty, le 11, il passa lui-même le Rhin sur trois colonnes. Lorcet, avec quatre

bataillons d'avant-garde, franchit le Necker le 16. Le prince de Schwarzenberg évacua Manheim et Heidelberg dans la nuit du 17, et se replia sur l'Enz.

Philipsbourg fut investie pour la troisième fois. L'Archiduc, alors en contestation avec Souvarow, et pressé, à gauche par Masséna, à droite par Lecourbe, envoya quelques renforts au prince de Lorraine qui commandait sur ce point. Lecourbe déboucha de Heidelberg le 21. Sa gauche, commandée par Ney, marcha sur Heilbronn et se posta vers Lauffen. Le centre se dirigea vers Durlach et Graben.— Le prince de Hohenlohe, avec les Wurtembergeois, dont on envahissait le territoire, se joignit aux Autrichiens, attaqua, le 3 novembre[1], à Erligheim, l'avant-garde française, et la rejeta sur les hauteurs de Klein-Gartach. — Le blocus de Philipsbourg fut levé, et l'armée du Rhin, pressée par des forces supérieures, se concentra autour de Wisloch.

Lecourbe, ayant été renforcé, bloqua Philipsbourg une quatrième fois, et à son tour rejeta l'ennemi derrière l'Enz.—L'Archiduc avait alors terminé ses discussions avec Souvarow et se trouvait en mesure de détacher de nouvelles troupes sur sa droite; les Français, assaillis de nouveau, le 2 et 3 décembre, par Starray, furent repoussés de toutes leurs positions. Lecourbe vivement pressé proposa, sous prétexte que Berthier venait d'aller à Vienne avec des propositions de paix, un armistice qui fut accepté, et les Français se replièrent autour de Manheim.

L'arrivée de Bonaparte en France et son élévation au rang de premier consul changèrent tous les projets militaires du gouvernement.—Masséna fut envoyé en Italie, et les armées prirent aussi des quartiers d'hiver sur le Bas-Rhin.— Une partie de l'armée d'Helvétie se rapprocha de Bâle et de Frickthal, et ses meilleures brigades filèrent vers Lyon pour se joindre à l'armée d'Italie. Tout projet sur la Souabe dut nécessairement dès lors s'évanouir. Lecourbe, heureux d'avoir replié sans beaucoup de perte, ses 15 à 20,000 hommes aventurés si mal à propos au milieu des forces de l'Archidue, repassa le Rhin, et prévenu que le prince Charles n'avait pas voulu souscrire à l'armistice conclu par Starray, détruisit le pont de Neckerau. L'année s'acheva sans nouveaux combats, et le Rhin servit de limites aux cantonnements des deux armées.

RÉSUME CHRONOLOGIQUE.

1799.

4 AVRIL. Combat de Cernetz.
13 — Évacuation de Schaffhausen et de Petershausen.
17 — Prise d'Églisau par les Autrichiens.
30 — Combat de Ramis et de Schüls.
1er MAI. Attaque de San-Lucias-Steig.
2 — Combat de Süss.
3 — Combat de Reichenau.
5 — Combat de Disentis.
9 — Combat d'Altorf.
13 — Combat de Taverne.
14 — Prise de San-Lucias-Steig et de Coire.
21 — Retraite de Masséna derrière la Thur.
22-23 — Passage du Rhin par l'Archiduc.
24 — Combat de Surzach.
25 — Combat d'Audelfingen et de Pfyn.
27 — Combat de Steig et de Brütten.
28 — Combat de Rorbas.
— — Combat de Nutten. — Prise du Saint-Gothard par les Autrichiens.
28-29 — Combat de Leuck dans le Valais.
31 — Combat d'Amsteig.
1er JUIN. Combat de Stoeffa.
3 — Combat de Vittikon.
4 — Attaque du camp de Zurich.
6 — Évacuation de Zurich par les Français.
8 — Combat d'Albisrieden.
16 — Combat d'Alstetten.
23 — Combat de Vieux-Brisach (sur le Bas-Rhin).
3 JUILLET. Combat de Brunnen en Suisse.
4 — Combat d'Appenweier et de Renchen (Bas-Rhin).
29 — Combat de Seelisberg.
14 AOUT. Combat devant Zurich. — Combat de Schwitz.
— — Combat de Fluelen.
14-15 AOUT. Combat de Wasen et d'Amsteig.
— — Reprise du Saint-Gothard et du Grimsel.
16 — Combat d'Oberalp.
— — Combat de Schindellegi.
— — Arrivée à Schaffhausen des renforts russes aux ordres de Korsakoff.
16-17 — Tentatives du passage de l'Aar par l'Archiduc.
20 — Passage du Rhin par les Français. — Investissement de Philipsbourg.
29 au 31 — Reprise du canton de Glaris par les Français. — Combat de Naefels.
31 — Départ de l'Archiduc. — Il remet le commandement des Austro-Russes à Hotze.
6 SEPTEMBRE. Bombardement de Philipsbourg. — Combat de Laufen.
18 — Prise de Manheim par l'Archiduc.
23 — Arrivée des Russes commandés par Souvarow. — Combat du Saint-Gothard.
24-25 — Passage de la Lunmat par les Français.
25 — Réunion de Souvarow à Auffenberg.
25-26 — Bataille et prise de Zurich.
— — Passage de la Linth par Soult.
25 au 30 — Combats de Molitor dans le canton de Glaris. — Il repousse Jellachich et Lincken.
1er au 4 OCTOBRE. Combats de Molitor contre Souvarow.
4 au 5 — Retraite des Russes.
7 — Combat de Busingen.
— — Combat de Francfort.
10 — Les Coalisés sont rejetés hors de la Suisse.
11 — Nouveau passage du Rhin par les Français.
16 — Les Russes se séparent des Autrichiens.
3 NOVEMBRE. Combat d'Erligheim.
3 DÉCEMBRE. Armistice sur le Bas-Rhin. — L'armée du Rhin revient sur la rive gauche.

INVASION DE LA HOLLANDE PAR LES ANGLO-RUSSES.

SOMMAIRE.

Projets de l'Angleterre sur la Hollande. — Préparatifs d'Invasion. — Forces destinées à cette expédition. — Départ d'Abercrombie. — État des forces bataves au moment de l'invasion. — Débarquement des Anglais. — Combat du Helder et des Dunes. — Insurrection de la flotte batave. — Concentration de l'armée gallo-batave. — Attaque et combat du Zyp. — Tentatives du prince d'Orange dans l'Ower-Yssel. — Entrée de la flotte anglaise dans le Zuyderzée. — Arrivée du duc d'Yorck et des Russes. — Bataille de Bergen et d'Alkmaar. — Inaction des Anglo-Russes. — Bataille d'Egmont-op Zée. — Organisation nouvelle de l'armée gallo-batave. — Bataille de Kastricum. — Retour des Anglo-Russes dans le Zyp. — Convention du duc d'Yorck. — Évacuation de la Hollande par les Anglo-Russes.

ARMÉE GALLO-BATAVE.
Général en chef. — BRUNE.

ARMÉE ANGLO-RUSSE.
Général en chef. — Le duc D'YORCK.

Projet de l'Angleterre sur la Hollande. — Tandis que les Autrichiens et les Russes allaient combattre les Français en Italie, en Suisse et sur le Rhin, l'Angleterre, d'après le nouveau plan de campagne adopté par la Coalition, devait, redoublant d'activité, concourir plus efficacement qu'elle ne l'avait encore fait au but général où tendaient les alliés, c'est-à-dire à l'abaissement et à la ruine de la grande République.

La conquête de la Hollande par Pichegru et l'organisation de la République batave avaient vivement affecté le ministère britannique. Pitt craignait que les Provinces-Unies, régies par un gouvernement nouveau et vigoureux, et soutenues par la République française, ne reprissent sur les mers cette prépondérance qui en avait fait autrefois les dangereux rivaux du commerce britannique. Déjà lors des premières guerres de la révolution, en 1793 et 1794, nous avons vu le cabinet de Londres s'épuiser en sacrifices d'hommes et de vaisseaux pour neutraliser les efforts de Pichegru contre la Hollande. La fortune s'était déclarée alors pour le général républicain. Mais l'Angleterre n'avait pas cessé d'espérer le rétablissement du Stathoudérat; l'invasion de la Hollande fut présentée par elle à la Coalition comme une puissante diversion en faveur des armées autro-russes, et comme une opération préparatoire à la rentrée de la Belgique sous la domination autrichienne. Son véritable motif était, néanmoins, de se délivrer de toute inquiétude pour l'avenir en détruisant les restes de la marine hollandaise ou en s'en emparant. Cette destruction aurait dispensé l'Angleterre d'entretenir des flottes sur les côtes de la Batavie et privé la France des moyens de faire passer des secours en Irlande.—La possession de la navigation de l'Escaut devait être aussi une conséquence de la conquête de la Hollande. —La Prusse s'était retirée la première de la Coalition, et refusa d'y rentrer malgré les pressantes sollicitations de Thomas Granville. L'Angleterre avait compté sur cette puissance pour favoriser ses projets par une armée. Sur son refus elle se décida, voulant donner une couleur d'intérêt européen à ses ambitions personnelles, à s'adresser à l'empereur de Russie. On réussit à persuader à Paul Ier que les intérêts de son Empire étaient que la Hollande passât sous la domination ou au moins sous l'influence britannique. Ce prince consentit, en conséquence, à fournir un corps de 17,000 hommes que l'Angleterre prit l'engagement de solder et auquel elle comptait en adjoindre elle-même 30,000.

Préparatifs d'invasion. — Ce fût seulement vers le milieu de juillet, après le passage de la flotte de Brest, sous Bruix, dans la Méditerranée, que l'Angleterre s'occupa des préparatifs de l'expédition, dans les ports d'Yarmouth et de Southampton. On rassembla à Southampton, sous les ordres d'Abercrombie, un corps considérable de troupes tirées de l'Irlande, de Jersey et de Guernesey. L'amiral sir Home-Popham partit, le 12 juillet, avec une forte escadre, pour aller prendre à Revel les troupes auxiliaires russes.

Le duc d'Yorck devait commander en chef l'expédition, dont on prit peu de soin de cacher le but, dans l'espoir que l'annonce des préparatifs formidables qui se faisaient pour l'invasion grossirait en Hollande le parti de la maison d'Orange, et le déciderait à se déclarer plus franchement contre les partisans du nouvel ordre de choses, dont la même cause, présumait-on, devait diminuer la confiance et l'audace. Mais on ne crut pas devoir faire connaître le lieu choisi pour le débarquement.

Le sort d'Amsterdam, dont l'occupation aurait décidé de l'issue de la campagne, eût été fortement compromis, et la ligne de retraite des Français menacée, si ce débarquement s'était effectué vers l'embouchure de la Meuse ou du côté de Shweningen où le Stathouder comptait ses plus nombreux partisans; mais les avantages stratégiques de ce point furent sacrifiés à un motif d'intérêt. Les vaisseaux de la flotte batave, échappés à la bataille de Camperduyn, étaient mouillés à l'entrée du Texel, les Anglais désiraient avant tout de s'en rendre maîtres, ce qui semblait d'autant plus facile, qu'en isolant la flotte des batteries de terre, on avait la certitude que les équipages, travaillés par de secrets agents, se révolteraient et déserteraient. Ce fut donc l'entrée du Texel qu'on résolut de forcer. Toutes les précautions furent prises pour détourner de ce point l'attention des Gallo-Bataves.

Forces destinées à cette expédition. — *Départ d'Abercrombie.* — Une des principales difficultés de l'expédition était d'en coordonner toutes les parties, de façon que les troupes ne fussent pas débarquées

isolément et exposées à être battues en détail. Cette difficulté était d'autant plus grande, qu'il s'agissait de faire agir ces troupes simultanément avec des soldats qui, partant de la Livonie, devaient arriver en Hollande par des vents opposés à ceux qui y conduisent d'Angleterre. On pouvait, il est vrai, attendre pour débarquer l'arrivée des auxiliaires russes qui se trouvaient encore dans la Baltique; mais on aurait perdu trop de temps. On décida que la première division aux ordres d'Abercrombie, et forte d'environ 15,000 hommes, partirait la première, de Southampton sur la flotte de l'amiral Mitcheel, et qu'à la faveur de sa supériorité numérique, elle prendrait terre sur l'étroite presqu'île du Helder et s'y soutiendrait en attendant la division d'Yarmouth, conduite par le duc d'Yorck, qui arriverait en Hollande en même temps que le corps auxiliaire.

Déjà au commencement du mois d'août, la première division, réunie à Déal, Ramsgate et Margate, était prête à partir, lorsqu'on apprit l'arrivée dans la Manche de la flotte franco-espagnole, forte de cinquante vaisseaux, sous les ordres de Bruix et de Massaredo. Cette apparition réveilla en Angleterre toutes les inquiétudes qu'on avait conçues sur l'Irlande, et fit suspendre les préparatifs de l'invasion méditée. Ces craintes ne durèrent pas. On apprit peu de jours après que l'amiral Keith, qui suivait la flotte avec des forces maritimes à peu près égales, tenait les Franco-Espagnols, bloqués dans la rade de Brest.

Le départ de l'avant-garde sous Abercrombie fut donc aussitôt ordonné, et, le 13 août, Mitcheel appareilla de la rade des Dunes, avec cent trente bateaux plats escortés par quelques vaisseaux de guerre. Il fut rejoint en mer par l'amiral Duncan, qui le renforça de dix vaisseaux de ligne. Après le départ d'Abercrombie, le duc d'Yorck se rapprocha de Margate et des autres points d'embarquement. L'armée d'expédition, y compris la division d'Abercrombie, formait un corps de 30,000 hommes.

Les vents contraires retinrent la flotte anglaise pendant sept jours; elle arriva le 20 août en vue des côtes nord de la Hollande. Duncan fit aussitôt sommer l'amiral Story d'arborer le pavillon du Stathonder; cette sommation fut sans résultat. Une sommation, également inutile, fut adressée le même jour au colonel Guilquin, commandant le poste du Helder. Les parlementaires étaient porteurs d'une Proclamation aux Hollandais et d'une Déclaration du Stathouder, qui ne produisirent pas sur les habitants l'effet attendu. — Pendant que ces événements avaient lieu sur les côtes de la Nord-Hollande, quelques bâtiments légers, détachés par l'amiral Mitcheel, répandaient l'alarme sur les côtes de la Zélande, de l'Ost-Frise et sur d'autres points plus ou moins éloignés de celui ou devait s'effectuer l'opération principale.

État des forces bataves au moment de l'invasion. — La République batave était loin d'être préparée à repousser l'invasion qui la menaçait. Neuf vaisseaux et quelques frégates mouillés dans le chenal intérieur du Texel, près de la pointe du Helder, composaient toutes ses forces de mer. — L'armée batave, nouvellement organisée, s'élevait au plus à 20,000 hommes, toutes armes comprises. — 15,000 Français, au lieu des 21,000 qui, d'après le traité d'alliance, devaient garder le territoire hollandais et en défendre les places fortes, s'y trouvaient disséminés. La détresse où la République française était elle-même, ne lui permettait guère de les renforcer. Le général Brune commandait en chef les troupes des deux nations. — Une division française, aux ordres du général Desjardins, gardait la Zélande. Le reste des Français était campé depuis Nimègue jusqu'à la côte. L'une des deux divisions bataves, celle du général Daendels, occupait la Nord-Hollande. Le général Dumonceau, avec l'autre, gardait la Frise, le pays de Groningue et les frontières de l'Ower-Yssel.

Trois partis divisaient la Hollande. L'un deux, le plus faible, regrettait sincèrement l'ancien ordre de choses; mais entièrement denué de l'énergie nécessaire pour coopérer activement à la restauration du Stathoudérat, il attendait tout de l'ennemi. Un autre parti, également peu nombreux, mais très turbulent, se distinguait par son exagération révolutionnaire. Néanmoins, il donna, au premier cri d'alarme, un grand exemple de sagesse, en se réunissant franchement pour la défense commune au troisième parti, le plus nombreux, et celui qui était sincèrement attaché aux nouvelles institutions.

La haine profonde que le peuple batave portait aux Anglais, stimula le gouvernement et fit accélérer ses préparatifs de défense, où il montra plus de nerf qu'on en eût d'abord attendu du flegme de la nation. Toutes les troupes qui bordaient l'Yssel eurent ordre de se porter à l'embouchure de l'Ems, afin d'être en mesure, en cas d'une descente sur ce point. De nombreuses chaloupes canonnières furent rassemblées entre les bouches de l'Escaut pour seconder Desjardins dans la défense des îles de la Zélande. Malheureusement la Nord-Hollande attira peu l'attention, et la défense en fut abandonnée à quelques batteries de côtes en assez mauvais état. On comptait trop sur les difficultés locales que présentait sur ce point l'atterrissage.

Débarquement des Anglais. — Combat du Helder et des Dunes. — Le général Abercrombie comptait effectuer, le 22 août, le débarquement de ses troupes; mais au moment où cette opération allait avoir lieu le temps changea brusquement, et la mer devint si houleuse que l'escadre fut obligée de porter au large. Le gros temps se maintint pendant quatre jours. Ce fut le 26 seulement que l'amiral Mitcheel put enfin regagner la côte et mouiller. La flotte occupait une ligne qui s'étendait du pas du Texel jusqu'à Callants-Oog. — Elle s'élevait alors par suite des renforts qui l'avaient rejointe à deux cents voiles, dont quinze vaisseaux de ligne, quarante à cinquante frégates, bricks ou cutters et environ cent trente navires de transport.

Le retard qu'avait éprouvé l'ennemi permit au général Brune, aussitôt après l'apparition des premières voiles, d'appeler dans la Nord-Hollande les principales forces à sa disposition. Le général Gouvion, avec la première division, se porta dans les environs de Haarlem. Le général Daendels, pour s'opposer aux premières


FRANCE MILITAIRE
NORD HOLLANDE
Campagne de 1799.
TEXEL
Helder
WIERINGEN
Dunes
Wieringer
Waard
Zype
MEDENBLIK
ENKUIZEN
Hugo
Waard
HOORN
ALKMAAR
Schermer
Beemster
PURMERENDE
EDAM
Purmer
Beverwyk
MONNIKENDAM
Marken
ZUIDERZÉE
HAARLEM
AMSTERDAM
Pampus


Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI



Porte de Haarlem.



Costumes Hollandais

March de Poisson. Charretier. March d'œufs et de lait.

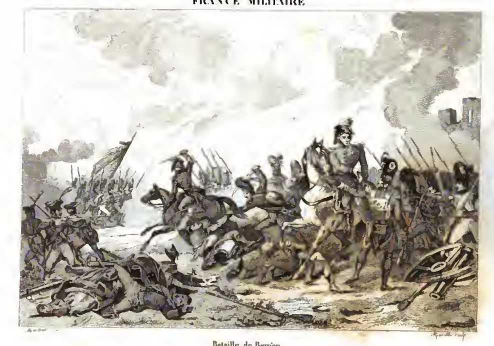






Amsterdam





Bataille de Bergen.

opérations des Anglais, fut dirigé vers la pointe de la presqu'île du Helder qu'occupait déjà une de ses brigades. — La défense de la côte depuis le Helder jusqu'à Groöt-Keete fut confiée à 4,000 hommes et 600 chevaux, aux ordres du général Van-Guericke. Quelques bataillons de la brigade du général Van-Zuilen-Van-Nywelt, campée de Sebagen à Bergen, occupaient Callants-Oog, Petten, Kamp et Groet.

Toutes les forces de Daendels qui ne s'élevaient guère qu'à 8 ou 10,000 hommes, y compris la garnison du Helder, ne pouvaient s'opposer à un débarquement que la configuration de la côte permettait d'opérer sous le feu rasant des vaisseaux. Le général, d'après les projets présumés de l'ennemi, se décida à refuser son centre et sa droite pour attaquer les Anglais en flanc, dès qu'ils seraient arrivés dans les dunes, qui forment sur la plage à peu de distance des eaux une espèce de chaîne coupée par des affaissements au niveau du sol. En conséquence, Van-Zoilen se concentra entre Petten et Callants-Oog. Trois bataillons de la brigade Van-Guericke furent postés au centre des dunes. Deux autres bataillons s'appuyèrent, la gauche à la mer, et la droite à Groöt-Keet. Le reste de la division campa dans une position oblique à la mer, en avant de Huysduinen.

Abercrombie avait partagé les troupes de débarquement en deux corps principaux, dont l'un, qui devait se porter sur le Helder, était sous son commandement direct, et l'autre, aux ordres du général Pulteney. 2,500 hommes de ce dernier corps débarquèrent, le 27 à trois heures du matin, sous la protection d'un feu violent d'artillerie.— Cette division, marchant au pas de charge sur les Hollandais postés en avant de Klein-Keet, les rejeta sur Groöt-Keet. La gauche des Anglais venait aussi de débarquer. Daendels, qui avait mal à propos divisé ses forces dans l'espoir de faire face partout, fit attaquer Pulteney par les deux bataillons postés entre Groöt-Keet et la mer. Van-Guericke devait en même temps se jeter sur la gauche des Anglais. Ce dernier mouvement ne put avoir lieu par suite des inégalités du terrain. L'attaque de la droite, dirigée par le colonel Crass, fit d'abord plier l'ennemi, mais l'artillerie des vaisseaux contraignit bientôt les Bataves à se retirer dans les dunes, où le combat se soutint jusqu'à la nuit avec des chances variées. Le débarquement était alors complétement effectué. Les Anglais avaient perdu dans la journée 500 hommes. La perte des Bataves était beaucoup plus considérable; ils comptaient 1,400 hommes prisonniers ou hors de combat.

La pointe du Helder et les batteries dites de l'*Union* at de la *Révolution*, avaient été évacuées et leurs pièces enclouées. Pendant la nuit du 27 au 28, la division Daendels rétrograda sur le Zyp, où elle s'arrêta entre la mer et le Zuyderzée, la gauche appuyée à Petten.— Le général anglais Moore occupa, le 28, le Helder et Huysduinen, et y fût renforcé le même jour par la brigade du général Don. Le quartier général de Daendels était à Schermerhorn, point vers lequel toutes les troupes françaises et hollandaises disponibles se dirigeaient à marches forcées, depuis que le lieu de débarquement était connu.

Insurrection de la flotte Batave. — Toutes les troupes anglaises avec leur matériel de campagne étant débarquées et maîtresses de la presqu'île du Helder, l'amiral batave Storry, reçut l'ordre de s'éloigner avec sa flotte du Mars-Diep et de gagner le Wlieter (chenal vers le nord), pour s'y mettre hors d'atteinte. — Daendels avait proposé de fermer l'entrée du Texel en y coulant de vieux bâtiments; mais cette mesure de prudence n'ayant pas été exécutée soit par défaut de temps, soit par trahison, les Anglais purent pénétrer sans obstacle dans la rade du Texel.

Storry voulait profiter de la première marée pour les en chasser, détruire leur convoi ou s'en emparer; mais les équipages et la plus grande partie des états-majors, travaillés depuis long-temps, comme nous l'avons dit, par les émissaires du prince d'Orange, profitèrent pour s'insurger de la présence de l'ennemi. La révolte commença par le vaisseau amiral le *Washington*; les révoltés prétextèrent que l'intention de Storry était de mettre le feu à la Sainte-Barbe, pour faire sauter le bâtiment et tout ce qu'il contenait. Les autres équipages imitèrent cet exemple; en vain punit-on quelques-uns des principaux chefs de ces mouvements; en vain quelques officiers restés fidèles eurent-ils recours aux menaces, aux prières, aux promesses. Une partie de l'escadre anglaise entra dans le Wlieter et somma Storry d'arborer le pavillon d'Orange. Celui-ci demanda du temps pour consulter son gouvernement. Il lui fut accordé une heure, pendant laquelle l'amiral Mitcheel se disposa au combat. Storry, de son côté, ordonna aussi un branle-bas général, mais ce signal devint celui d'une insurrection plus prononcée encore que celle qui durait déjà depuis quelques heures. Les pièces furent déchargées, les boulets et les poudres jetés à la mer. L'ordre ne se maintint qu'à bord d'un seul bâtiment, le *Batave*, commandé par Van-Senden. Storry fut contraint de céder à l'orage, et le pavillon du Stathouder, qui depuis deux jours flottait sur les batteries et les tours du Texel, fut arboré sur toute l'escadre. Les Anglais atteignirent ainsi un des buts principaux de l'expédition, et s'assurèrent toute la navigation du Zuyderzée; mais Abercrombie, au lieu de profiter de ces avantages pour se porter vivement dans l'intérieur, étendre ses ressources et propager l'insurrection, ce qui semblait facile avec les 15,000 hommes sous ses ordres, manœuvra avec une prudence et une lenteur qui ne promettaient rien de bien décisif pour le succès de l'expédition.

Concentration de l'armée Gallo-Batave. — Le Zyp, qu'occupait alors Daendels, est un ancien marais joignant les deux mers que l'industrie hollandaise a converti en un terrain cultivé. Il a trois lieues et demie d'étendue à l'entrée de la presqu'île, et se trouve coupé d'une multitude de canaux qui en forment comme un échiquier, et dont chacun est bordé par des digues élevées sur lesquelles les maisons sont à l'abri des inondations.

La digue qui entoure tout le Zyp, et dont le talus est baigné par un large et profond canal, offrait surtout d'excellentes positions défensives, et d'où l'on pou-

vait découvrir tout ce qui se passait dans les environs. Abercrombie avait résolu d'en chasser Daendels; mais celui-ci, loin de vouloir s'y défendre, formait au contraire le dessein de se rapprocher d'Alkmaar pour n'être pas tourné par sa gauche, en arrière de laquelle il était facile à l'ennemi de jeter des troupes.

Il vint, en conséquence, camper le jour même de la reddition de la flotte en avant du Scheermer, entre Haverhorn et Alkmaar.—Abercrombie le remplaça dans le Zyp, le 1er octobre, et au lieu de marcher en avant ne s'occupa qu'à se fortifier dans cette position pour y attendre le corps russe et la deuxième division anglaise. Ses ailes s'appuyaient à Petteu et au Wieringer. Les villages en avant de Schagen et Krabbendam n'étaient occupés que par des avant-postes.

Brune avait réuni ses forces et appelé à lui la division Dumonceau qu'il dirigea sur Haarlem. Le patriotisme batave, réveillé par quelques proclamations, permit de créer des gardes nationales qui formèrent des réserves pour secourir les points menacés. Une flottille de canonnières fut placée dans le Pampus pour couvrir Amsterdam, et la rive opposée à la langue de terre de Buyksloot fut hérissée de batteries. — Brune, après toutes ces dispositions, se porta sur Alkmaar où venaient d'arriver les derniers bataillons français. Trouvant la ligne de Daendels trop étendue, il concentra la division de ce général entre Rustenburg et Koe-Dyk, après avoir fait évacuer Haverborn; Dumonceau qui venait d'arriver avac 6 à 8,000 hommes, fut placé au centre à Koe-Dyk; et les Français, formant environ 7,000 hommes aux ordres de Vandamme, eurent pour mission de défendre l'intervalle entre la mer et Alkmaar.

Attaque et combat du Zyp. — Le général Brune résolut d'attaquer Abercrombie avant que ce dernier eût été renforcé par le reste de l'expédition. Il n'avait cependant que 21,000 hommes pour en forcer 15,000 retranchés dans une position formidable et hérissée d'artillerie. D'après le plan d'attaque, le général Daendels devait réunir sa division en avant de Saint-Pancrass, longer le Lang-Dyk et s'emparer d'Eenigenburg. Dumonceau avait ordre d'emporter le pont du village de Krabbendam, forçant ainsi la tête des retranchements ennemis. Les Français, débouchant à gauche par Schroorl, devaient enlever Groët et Kamp, et pénétrer jusqu'à Petten en chassant l'ennemi devant eux. La position d'Abercrombie, ainsi tournée, n'eût plus été tenable, et il eût été contraint de rentrer dans celle qu'il avait occupée aussitôt après le débarquement.

Les trois divisions se mirent en mouvement le 10 septembre à la pointe du jour. Les Français, qui avaient à gauche la tâche la plus difficile, longèrent les dunes, culbutant avec beaucoup de vigueur les premiers postes anglais. Ils assaillirent ensuite les deux brigades qui gardaient la tête de la grande digue. Cette attaque, sous le double feu des ouvrages ennemis et de quatre bâtiments qui étaient venus s'embosser près du rivage, fut très meurtrière. 30 grenadiers se noyèrent en voulant passer à la nage le canal qui borde la grande digue. Vandamme fut enfin forcé de se replier sur la route d'Alkmaar.

Le centre (division Dumonceau) n'eut pas plus de succès. La brigade Bruce ne s'ébranla pas à l'heure indiquée, et celle de Bonhomme s'étant dirigée par méprise sur la route d'Eenigenburg, rencontra la division Daendels marchant contre ce poste. Cet incident occasiona de la confusion. Dumonceau, pour ne pas perdre de temps, fit alors attaquer Eenigenburg par Bonhomme, et se porta lui-même sur Krabbendam avec le reste de sa division. Ce village fut emporté par les Bataves sous un double feu qui les prenait de front et à revers. Ensuite, Dumonceau marcha droit au retranchement du Zyp, mais Abercrombie accourut sur ce point avec de nombreux renforts, et rejeta les Bataves sur Schroorldam. Deux bataillons français qui avaient secondé cette attaque en enlevant le moulin de Krabbendam, furent contraints de rétrograder.

La méprise de la brigade du centre fut malheureuse pour l'aile droite. Daendels trouvant la route d'Eenigenburg obstruée, s'était rejeté sur Saint-Martens et Winkel, et faisait déjà quelques progrès lorsque la colonne repoussée d'Eenigenburg vint se jeter sur ses troupes et y mit le désordre; il les rallia cependant et renouvela une attaque sur Eenigenburg, mais inutilement, sa droite étant menacée par une colonne sortie de Schagen. Il dut se replier sur Saint-Pancrass. Ceux qui avaient fui à la première attaque d'Eenigenburg, dirigée par Bonhomme, répandirent le soir à Saint-Pancrass une nouvelle alarme en criant : « Sauve qui peut! nous sommes tournés. » Mais ils furent arrêtés et jugés à Alkmaar par un conseil de guerre. Leur lâcheté semblait tenir de la trahison.

Cette affaire avait coûté environ 2,000 hommes à Brune, elle le fit renoncer au dessein de forcer les Anglais dans le Zyp. Les Français ne s'occupèrent dès lors qu'à fortifier leur ligne pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant.

Cependant le 10 septembre, jour même de l'action, le duc d'Yorck avait fait voile pour le Texel avec quatre-vingts bâtiments de transport.

Tentatives du prince d'Orange dans l'Ower-Yssel. — Le prince d'Orange, en attendant le résultat des combats qu'on allait livrer pour lui, s'était d'abord arrêté sur les frontières de Westphalie; mais bientôt, honteux d'un rôle aussi nul, dans un drame qui ne se jouait en apparence que pour ses intérêts, il voulut y prendre une part plus active, et tenta une diversion dans la province de l'Ower-Yssel, où il avait de nombreux partisans. Sa présence y excita d'abord une espèce de soulèvement, et 12 à 1,500 hommes se réunirent sous le pavillon d'Orange, investirent la petite place de Coëvorden qui confine au comté de Bentheim; mais ce premier mouvement fut sans résultat. La place tint bon. Les habitants s'armèrent contre les partisans du prince héréditaire, et les dispersèrent sans combat.

Une tentative semblable, et dont le résultat fut pareil, eut lieu dans le même temps contre la ville d'Arnheim, au confluent de l'Yssel et du Rhin. Le prince se sauva à Emdem où, avec quelques officiers, il s'embarqua pour venir joindre l'armée anglaise.

Entrée de la flotte anglaise dans le Zuyderzée. — Après la prise des vaisseaux bataves, la flotte anglaise avait pénétré dans le Zuyderzée et s'y était emparée presque sans résistance des villes de Meddenblik et d'Enkuysen; mais dans ces villes, comme dans l'Ower-Yssel, les proclamations du prince d'Orange et des Anglais n'eurent pas de succès. Ceux des habitants qui se trouvaient sous la puissance de l'ennemi arboraient bien, à la vérité, les couleurs orangistes, mais on s'y refusait opiniâtrément dans les campagnes.—Toutefois cette diversion de la flotte anglaise et l'essai récemment fait de la force de la position de Zyp, décidèrent Abercrombie à s'étendre un peu sur sa gauche pour procurer à sa division des subsistances, dont elle manquait.

Brune, en attendant l'arrivée des secours que lui avait promis le Directoire français, renforçait journellement sa position et pressait l'organisation de la garde nationale hollandaise.

Arrivée du duc d'Yorck et des Russes. — Le 14 septembre, les escadres qui portaient le contingent russe aux ordres du général Hermann et la seconde division anglaise parurent devant le Helder. Le duc d'Yorck débarqua aussitôt; mais on mit tant de lenteur à faire prendre terre aux troupes, que le débarquement n'en fut terminé que le 18. Les Russes campèrent sur la droite à Eenigenburg et à Petten.

D'après les tableaux de situation les plus exacts, l'armée alliée se composait alors de 44,120 hommes, dont 2,400 de cavalerie, masse énorme, si on la compare aux forces gallo-bataves.

A l'époque du débarquement, une affaire de poste extrêmement vive eut lieu au centre des deux lignes; l'occupation de Warmenhuysen en était l'objet. Ce village fut enlevé aux Anglais par le général Dumonceau.

Bataille de Bergen et d'Alkmaar. — La position du Zyp semblant trop resserrée au duc d'Yorck pour le déploiement des forces qu'il avait sous ses ordres, il résolut de livrer bataille, autant pour se procurer un campement plus vaste, en forçant le camp d'Alkmaar, que pour prévenir la réunion avec Brune des renforts qui étaient envoyés de la Belgique et du Bas-Rhin.

Ses dispositions concertées avec le général Hermann, qui commandait le contingent russe, furent promptement achevées. L'armée combinée fut partagée en plusieurs colonnes destinées à tourner les flancs de l'armée gallo-batave pour la contraindre à la retraite. La colonne de droite, commandée par le général Hermann, et opposée à la gauche des Français sous Vandamme, se composait de 8,000 Russes ayant pour réserve une brigade anglaise. Elle devait forcer les villages de Kamp et de Groët et se porter sur Bergen et Egmont-op-Zée. La gauche française aurait été entièrement tournée par suite de l'enlèvement de ce dernier poste. Cette attaque se trouvait liée à celle du centre, au moyen de trois bataillons russes postés à Krabbendam, sous les ordres du général Sedmoratsky.

Le général Dundas, sous la direction du duc d'Yorck, commandait l'attaque du centre opérée contre la division Dumonceau, par 5,000 Anglais et 2,000 Russes. Sa colonne, soutenue par la brigade du prince Guillaume de Glocester postée en réserve entre Eenigenburg et Saint-Martens, avait ordre d'appuyer à droite pour soutenir Hermann, après l'enlèvement des villages de Warmenhuysen et Schoorl.

Enfin la troisième attaque, dirigée par Pulteney, qu'accompagnait le prince d'Orange, devait être effectuée par une colonne d'environ 5,000 hommes, et se porter contre Daendels sur le Lang-Dyk et Oude-Karspel. Pulteney, en cas de succès, avait ordre de menacer Schoorl, et de se lier par de forts partis avec une quatrième colonne de 10,000 hommes qu'Abercrombie conduisait sur Hoorn pour se porter de là sur le Purmerend, tournant ainsi la droite des Français.

Abercrombie, après la victoire qu'espéraient les Anglo-Russes, devait se réunir au reste de l'armée entre Haarlem et Alkmaar. Comme son mouvement exigeait plus de temps que ceux des autres généraux, il se mit en marche le 18, à midi, afin de se trouver à Hoorn le lendemain matin 19, jour fixé pour la bataille générale. Ces 10,000 hommes, qui allaient ainsi se jeter dans le cul-de-sac du Zuyderzée, manœuvraient d'après un plan vicieux. Le duc d'Yorck aurait dû, au contraire, concentrer ses moyens pour forcer entre Alkmaar et la mer le point décisif où Brune avait rassemblé le gros de ses troupes. Une trouée sur ce point, en livrant aux Anglo-Russes la route de Haarlem et de Leyde, leur permettait de prendre Brune à revers.

Au résultat probable d'une aussi fausse combinaison, vint encore se joindre un défaut d'ensemble dans les mouvements des colonnes ennemies. Les Anglais ont accusé les Russes d'avoir agi trop tôt et ceux-ci ont reproché à leurs alliés de s'être mis trop tard en mouvement.

Le 19 septembre, à trois heures du matin, les Russes quittèrent leur position de Petten pour marcher contre Vandamme. Le canal fut franchi; les ouvrages sur l'extrémité du Slaper-Dyk, ce poste, les villages de Kamp et de Groët, furent rapidement enlevés. La colonne russe, divisée en deux sections, poursuivit sa marche par les dunes et la route de Schoorl [1]. Les Français avaient été forcés de céder le passage; mais retranchés derrière les haies et dans les fossés, ils faisaient sur l'ennemi un feu meurtrier. Le général anglais Manners, qui commandait la réserve, voulut les débusquer, et au lieu de rester en position derrière le corps d'Hermann, se laissa imprudemment entraîner à les suivre sur la route de Schoorl que prirent quelques-uns d'entre eux. — L'adjudant général Rostolland avait placé l'avant-garde française, forte seulement de trois bataillons, entre les dunes et Schroorldam en avant de Schroorl. Avec des forces si faibles, mais soutenues par de l'artillerie légère qui battait tous les débouchés, il réussit à contenir pendant trois heures toute la colonne d'Hermann, à laquelle il fit essuyer une perte notable. — Cependant, pressé à gauche par les Russes, il se retira, pour n'être pas coupé, dans la direction de Bergen où se trouvait Gouvion avec cinq bataillons. Il fut

[1] Il existe entre Bergen et le Zyp deux villages dont le nom est presque identique: *Schroorl* et *Schoorl*. Schroorl est le plus rapproché de la mer.

suivi par Hermann qui attaqua Bergen pendant qu'une colonne russe, aux ordres de Jereptoff, prenait les Français en flanc par les dunes. Ce double mouvement contraignit Gouvion à abandonner Bergen et à se replier en arrière de ce poste pour attendre des renforts. — Le général en chef français, favorisé par la résistance de Rostolland en avant de Schroorl, avait eu le temps d'attirer à lui sa réserve postée à Alkmaar et une partie des troupes du centre. Ces renforts permirent à Vandamme de dégager sa division et même de reprendre l'offensive. Il ordonna à Gouvion de tourner Bergen par la droite; à Rostolland, de s'embusquer avec deux bataillons dans un bois à gauche d'où il ne devait déboucher que quand le combat serait bien engagé. Il se réserva lui-même la direction du centre. Ces mouvements, exécutés avec précision, eurent un plein succès. Bergen, assailli en même temps par deux points, retomba au pouvoir des Français, et quatre bataillons qui chargèrent à la baïonnette contraignirent les Russes à se replier sur Schoorl, où, ceux-ci ayant été attaqués par Rostolland qui paraissait presque sur leurs derrières, leur fuite se changea en déroute. Jereptoff fut tué. Hermann et la majeure partie de sa colonne furent faits prisonniers [1]. Essen, qui commandait la colonne qui avait marché sur Schroorl, fut lui-même blessé et rejeté dans les retranchements du Zyp. Les Russes, qui avaient espéré être secourus par les Anglais, dont nous avons dit la fausse manœuvre, avaient fait à Bergen et dans toute leur retraite une résistance, en quelque sorte, désespérée.

La colonne du centre, soutenue par les trois bataillons du général Sedmoratsky, ne s'était mise en mouvement qu'à cinq heures du matin et avait d'abord emporté Warmenhuysen. Dundas, détachant alors trois bataillons au secours de Pulteney, se porta sur Schoorl, qui, assailli en même temps par le général Manners, fut enlevé sans peine : Dumonceau, grièvement blessé, se retira sur Koe-Dyk, détachant sur Schroorl, pour couvrir la retraite de l'avant-garde de Vandamme, deux bataillons, qui, enveloppés de toutes parts, furent obligés de se rendre. Ce fut alors que le duc d'Yorck, apprenant la retraite de ses alliés, marcha sur Schroorl pour dégager les Russes avec la brigade Manners et quelques renforts. Schroorl fut repris, mais les Russes ne purent se rallier et les Français, par un nouvel effort, rejetèrent le duc d'Yorck sur Petten et Zyper-Sluys. Dundas se retira alors sur Krabbendam.

La gauche de l'armée anglo-russe fut plus heureuse que le centre et la droite. Pulteney, avec la brigade Don, se porta sur les retranchements d'Oude-Karspel, que Coote, débouchant de Nieudorp, menaçait de prendre à revers. Pulteney s'étant logé derrière une digue parallèle au front des Bataves, Daendels essaya de l'en déposter avec quelques pelotons de grenadiers; mais renforcé par Dundas, le général anglais repoussa si vivement cette attaque que ses soldats pénétrèrent avec les fuyards dans les retranchements d'Oude-Karspel : Daendels fut rejeté sur Saint-Pancrass. Un millier d'hommes pris à dos par la brigade Coote, furent faits prisonniers. Pulteney laissa 500 morts sur le champ de bataille. La retraite des Russes et du duc d'Yorck lui fit d'ailleurs abandonner la position qu'il venait d'enlever.

Abercrombie s'était arrêté à Hoorn où il enleva deux compagnies bataves. La nouvelle du combat de Bergen lui parvint dans la nuit du 19 au 20, il se retira presqu'aussitôt sur le Zyp, où rentra toute l'armée alliée.

L'armée gallo-batave compta environ 3,000 hommes tués, blessés ou prisonniers. La perte des Anglo-Russes fut presque double. On leur enleva encore sept drapeaux, vingt pièces de canons, six obusiers, dix-huit caissons et beaucoup d'équipages. Cette victoire dissipa les inquiétudes des habitants d'Amsterdam qui furent encore rassurés sur la défense du Pampus à l'arrivée de soixante chaloupes canonnières venues de Dunkerque par les canaux intérieurs de la Belgique et de la Hollande.

Inaction des Anglo-Russes. — Brune, rentré dans ses positions, continua, en attendant de nouveaux renforts, à se retrancher et à multiplier les obstacles dans toutes les directions. — Le duc d'Yorck, au lieu d'essayer, par une attaque nouvelle, une marche en avant qui pouvait seule assurer le succès de l'expédition, resta depuis le 20 septembre jusqu'au 1er octobre dans la plus complète inaction. La Hollande offrait ainsi le curieux spectacle d'une armée d'invasion bloquée en quelque sorte par des forces numériquement inférieures. Les alliés n'étaient en effet occupés qu'à renforcer leur droite appuyée à la mer. Le duc d'Yorck conservait Medenblik et Enkuisen, et faisait inquiéter par sa flottille le littoral du Zuyderzée. Brune, pour l'empêcher de renouveler le mouvement d'Abercrombie et d'envoyer des troupes entre le Zuyderzée et l'extrême droite française, avait fait inonder les polders de Scheermer, de Boemster et de Purmer, gardant seulement par quelques détachements les passages de Monikendam et Purmerend. — Le gonflement des eaux avait aussi permis d'étendre la grande inondation du Hugo-Waard qui rendait, quoiqu'incomplète, le pays marécageux et impraticable. — Quatre bataillons et quatre escadrons français, avec quelques levées bataves, nouvellement organisées, vinrent à cette époque se réunir à l'armée gallo-batave.

Bataille d'Egmont-op-Zée. — Le duc d'Yorck fut renforcé aussi vers le même temps par la brigade russe du général Emmé, arrière-garde des deux premières divisions, et par quelques troupes anglaises. Le prince, vivement pressé par les ordres réitérés du ministère britannique, se décida à réattaquer l'armée gallo-batave. Son armée, en en détachant les garnisons et les malades qui commençaient à être en assez grand nombre, ne présentait plus que 30,000 hommes disponibles. Il en forma quatre colonnes qui se mirent en mouvement le 29 septembre, à la pointe du jour; mais à peine s'étaient-elles ébranlées, que le Duc se ravisa, et les fit rentrer dans leurs cantonnements, prétextant que la pluie tombée pendant la nuit avait trop dégradé les

[1] Hermann fut pris par un grenadier français auquel il offrit sa bourse, en le priant de le laisser aller : « Je ne me bats pas pour de l'argent, mais pour la gloire, répondit le brave républicain : suivez-moi. »

routes. Les généraux russes s'indignèrent de cette espèce de retraite qu'ils appelèrent une lâcheté insigne. Le duc d'Yorck, pour les calmer, annonça qu'il remettait l'attaque au 1er octobre, jour anniversaire de la naissance de Paul Ier. Néanmoins, elle n'eut lieu que le jour suivant.

Cette fois les conseils d'Abercrombie prévalurent, et on adopta un plan mieux combiné; car près de 20,000 hommes furent destinés à agir sur la droite des Gallo-Bataves, qu'on espérait culbuter sur Haarlem, sans leur laisser le temps de s'établir dans les positions intermédiaires. Le centre et la droite de Brune devaient seulement être tenus en échec par quelques démonstrations.

Abercrombie, avec la première colonne, forte de 9,000 hommes, dont 1,000 cavaliers, fut chargé de côtoyer la mer jusqu'à Egmont-op-Zée et d'assaillir, à Bergen, les Français qu'il eût ainsi tournés par leur gauche. 8,000 hommes et 400 chevaux, formant la seconde colonne, aux ordres du comte Essen, général russe, devaient se porter sur Bergen par le chemin de Schroorl. De trois brigades (environ 6,000 hommes), formant la troisième colonne sous Dundas, deux devaient soutenir l'attaque d'Essen sur Bergen. Dundas, avec la troisième, renforcée de la brigade Sedmoratsky, détachée de la seconde colonne, avait pour instruction de déboucher de Tuitgenhorn et de Krabbendam, puis de se porter sur Schoorl. Pulteney, avec 7,000 fantassins et 250 chevaux, formant la quatrième colonne, devait contenir Daendels et l'empêcher de secourir Vandamme.

Les troupes ennemies s'ébranlèrent le 2 octobre à la pointe du jour. La brigade Coote et l'avant-garde de la première colonne ayant repoussé les postes français, toute l'armée combinée se porta en avant. Les villages de Schroorl et de Schoorl, où les Gallo-Bataves s'étaient réunis sous le général Simon, furent attaqués par Essen et par Dundas pendant qu'Abercrombie longeait la côte. Ces deux postes furent enlevés vers onze heures du matin. Dumonceau qui défendait Schoorl se replia sur Koe-Dyk. Les défenseurs de Schroorl gagnèrent les hauteurs les plus rapprochées du village de Bergen. La brigade Chatam, qui se trouvait à la gauche d'Essen, eut ordre de se réunir à celle de Coote pour chasser les Français de cette nouvelle position. Après cette manœuvre, qui fut aisément exécutée, il survint entre les généraux alliés une contestation qui laissa un peu de répit aux Français. Le duc d'Yorck voulait qu'Essen attaquât vivement et de front le redoutable poste de Bergen que Chatam et Coote prenaient à revers. Essen se rappelant l'échec qu'il avait éprouvé le 19 sur ce point, refusa d'attaquer Bergen avant l'arrivée d'Abercrombie. Gouvion défendait le village; il voulut profiter de cette espèce d'indécision pour reprendre les hauteurs, mais l'ennemi le contraignit à se replier dans Bergen.

Les premiers succès des Anglo-Russes et la marche d'Abercrombie déterminèrent Brune à changer son ordre de bataille à gauche. Cinq bataillons, aux ordres des généraux Simon et Barbon, couvraient les redoutes à droite de Bergen; le général Gouvion eut ordre de s'y jeter avec deux autres bataillons et toute l'artillerie. Trois bataillons, sous l'adjudant général Azémard, occupèrent les crêtes des dunes et le débouché du chemin des Coquilles. Quatre autres bataillons, sous les ordres des généraux Boudet, Fuzier et Aubrée, défendirent les dunes depuis Bergen jusqu'à la mer. Les défenseurs d'Egmont-op-Zée furent renforcés par deux bataillons venus d'Alkmaar.

Un combat s'engagea, à un mille d'Egmont-op-Zée, entre Abercrombie et les brigades Fuzier et Boudet, que soutenaient quelque cavalerie et une nombreuse artillerie. Mais un violent effort du général anglais, appuyé du feu des canonnières qui avaient suivi sa colonne, le rendit enfin maître d'une partie du chemin des Coquilles, et la communication fut coupée entre l'extrême gauche des Français et Bergen. Brune détacha aussitôt trois bataillons sur ce dernier point, et dirigea sur Egmont-op-Zée deux autres bataillons, 100 chevaux et les hussards hollandais, pendant que lui-même arrêtait à Bergen le centre de l'ennemi. Vandamme, qui commandait à Egmont, voyant que l'artillerie anglaise n'était pas soutenue, la fit charger par sa cavalerie et s'en empara. Il entrait triomphant à Egmont avec ce trophée, lorsque l'explosion d'un caisson jeta quelque désordre parmi ses soldats. Lord Paget, qui arrivait avec la cavalerie anglaise, en profita pour les charger et leur reprit les pièces qu'ils venaient d'enlever. Abercrombie s'avança alors par le chemin des Coquilles jusqu'à peu de distance d'Egmont-op-Zée; mais la chute du jour lui fit remettre l'attaque au lendemain.

Dundas, au centre, avait également obtenu des succès et forcé Dumonceau à se replier; la fausse attaque de Pulteney sur Daendels avait été sans résultat, et ce dernier occupait encore Oude-Karspel. Toutefois, comme la gauche française se trouvait dépassée par Abercrombie, et partagée en deux par la prise du chemin des Coquilles, Brune ne crut pas pouvoir garder la position de Bergen, et fit dans la nuit les préparatifs d'une retraite qu'il exécuta le lendemain matin à huit heures. Les brigades Gouvion et Bonhomme, couvertes par la cavalerie, se dirigèrent sur Bewerwyk par Alkmaar. La droite, qui s'était portée sur Saint-Pancrass, se replia le soir sur Purmerend. La brigade Boudet, restée aux Egmonts [1] pour protéger le mouvement du centre, se retira le soir sur Wyk-op-Zée.

Cette retraite ne fut pas troublée par l'ennemi accablé de fatigue. Le duc d'Yorck, dont la perte avait été, comme celle de son adversaire, à peu près de 2,000 hommes, ne gagna pas grand'chose au demi-succès qu'il avait obtenu, car la nouvelle ligne de Brune était plus resserrée et plus forte que la première.

Nouvelle organisation de l'armée gallo-batave. — Presque immédiatement après la bataille d'Egmont, Brune fut renforcé par six bataillons venus de la Belgique. Les troupes françaises furent alors réorganisées en deux divisions confiées à Gouvion et à Boudet, sous les ordres de Vandamme. Elles furent postées entre Wyk-op-Zée et Wittgeest. La division Dumonceau,

[1] Il y a trois villages voisins qui portent le nom d'Egmont: 1° Egmont-op-Hoef; 2° Egmont-Ann ou Op-Zée; 3° Egmont-Binnen.

dont le général Bonhomme venait de prendre le commandement, forma la droite de la ligne en avant de Bewerwyk, et s'étendit depuis Languieer jusqu'à Akersloot. Ce dernier poste, Limen et Bakum, étaient tenus par l'avant-garde aux ordres de Paethod. Daendels prit poste à Monikendam, Purmerend et Knollendam, pour défendre les débouchés des polders inondés. Le général Fuzier resta à Bewerwyk avec une réserve de deux demi-brigades.

Bataille de Kastricum. — Les Anglo-Russes avaient combattu long-temps pour gagner seulement quelques lieues de terrain, et leur victoire avait, en quelque sorte, aggravé leur position en les éloignant du Helder, d'où l'arrivée des subsistances était devenue presque impossible par suite du mauvais état des chemins. L'insalubrité du climat exerçait des ravages dans l'armée, et il était évident pour tous les esprits, même les plus prévenus, qu'on ne devait pas compter sur le concours des Hollandais. Une prompte retraite, ou une marche en avant, pouvait seule tirer l'armée de cette situation critique. Le duc d'Yorck réunit les généraux anglais et russes; et dans un conseil de guerre, on résolut unanimement de marcher sur Haarlem, dont la possession assurerait à l'armée une bonne place de dépôt.

Les dispositions d'attaque furent faites pendant les journées du 3, du 4 et du 5. Pulteney fut concentré entre Schermerhorn et Alkmaar, la gauche, couverte par la brigade du prince Guillaume, postée à Hoorn. Dundas prit position à Alkmaar, occupant le village d'Hyloo. La division Essen poussa ses avant-postes au-delà d'Egmont-Binnen et d'Egmont-op-Hoef et celle d'Abercrombie en avant d'Egmont-op-Zée.

Tout étant réglé, les Anglo-Russes s'avancèrent le 6, à sept heures du matin, dans le même ordre à peu près que le 2 octobre, c'est-à-dire que l'effort principal fut encore porté contre la gauche de Brune, les inondations s'opposant d'ailleurs à une attaque sur la droite. Pendant que la division Essen marchait sur Bakum, les brigades anglaises Burhard et Coote, sorties d'Hyloo, enlevèrent Limen et Akersloot gardés par deux bataillons français qui, se voyant près d'être coupés, se retirèrent sur la division Bonhomme à Wittgeest. Le poste de Bakum fut également rejeté sur Kastrieum. Aussitôt que la fusillade eut fait connaître l'engagement de l'avant-garde, le général en chef Brune ordonna à Boudet de réunir ses troupes à Noordorp pour arrêter les Russes, et à Gouvion de marcher dans les dunes, pour empêcher les Anglais de se réunir à leurs alliés et de tourner Kastricum.

Brune se porta lui-même avec la plus grande partie de la division Boudet sur Kastricum, où l'affaire était vivement engagée, et il était temps, en effet, qu'il y arrivât. Paethod, qui défendait le poste avec trois bataillons de la 42e demi-brigade, avait dû, après une assez vive résistance, le quitter, pour n'être pas tourné par une colonne qu'avait détachée, sur la gauche du village, le général Essen, enhardi par la facilité de ses premiers succès. Retiré dans les dunes, Paethod y avait été suivi par Essen et était sur le point d'être forcé dans sa nouvelle position, quand Brune parut. Le combat recommença avec des chances plus égales, et se soutint pendant trois heures sans résultat; alors Brune, s'apercevant que les Anglais se préparaient à abandonner la division Bonhomme, pour accourir au secours d'Essen, les fit contenir par trois bataillons, et, tentant un vigoureux effort, fondit sur les Russes à la baïonnette avec ce qui lui restait de troupes disposé en colonnes serrées. Cette charge eut le plus grand succès, et les Russes, en désordre, précipités des dunes dans les plaines de Kastricum, furent foudroyés de front et en écharpe par l'artillerie légère.

Essen parvint néanmoins à rallier 4,000 hommes à Kastricum et envoya en toute hâte demander à Abercrombie des renforts; mais Brune ne leur donna pas le temps d'arriver. D'après son ordre, Paethod, soutenu par la division Boudet, marcha contre Essen, et après un nouvel et rude engagement pendant lequel Boudet s'empara des pièces qui défendaient les issues du village, les alliés, chargés de nouveau à la baïonnette, furent rejetés sur les routes de Limen et de Bakum, et forcés d'abandonner une partie de leur artillerie.

La cavalerie française les poursuivait dans cette direction et leur défaite semblait certaine, lorsque le 10e régiment de dragons, qui marchait en tête sans se faire éclairer, tomba dans une ambuscade qu'Abercrombie, venant au secours des Russes, lui avait tendue dans les gorges des dunes. Les dragons, chargés à l'improviste, se débandèrent, et le désordre gagna le reste de la colonne qui ne put se rallier qu'à la hauteur de Kastricum. Paethod suivait l'ennemi par la route de Limen; il avait été arrêté au pont du Schilpwater que les Russes défendaient avec de l'artillerie et derrière lequel ils se reformaient. Le mouvement de la cavalerie entraîna ses troupes; elles rétrogradèrent. Aussitôt une partie de la division d'Abercrombie et deux bataillons de la division Dundas, s'étant joints aux Russes, attaquèrent les Gallo-Bataves, qui, épuisés de fatigue et privés de munitions, allaient être écrasés par ces troupes fraîches, lorsque Brune arriva avec la cavalerie hollandaise, chargea la cavalerie anglaise qui débordait déjà sa gauche, et la rejeta en désordre sur l'infanterie. Ce mouvement, secondé par une charge de quelques bataillons que conduisait Vandamme, força les Russes à rentrer dans Bakum et les Anglais dans Limen, où l'obscurité de la nuit ne permit pas de les suivre.

Gouvion, à l'extrême gauche, eut d'abord avec la division d'Abercrombie un assez rude engagement, dans lequel les Anglais souffrirent beaucoup de l'artillerie française. La brigade Hutchinson s'avança dans les dunes pour séparer les troupes françaises de Simon de celles d'Aubrée. Mais Gouvion, pénétrant ce dessein, entra de son côté dans les dunes avec sa réserve, et reprit tout le Wogelwater aux Anglais. — Abercrombie, avec une de ses brigades, étant alors parti pour secourir les Russes, les deux partis s'observèrent jusqu'au soir. Alors et au retour d'Abercrombie, les Anglais firent une nouvelle tentative contre Gouvion; mais ce dernier, qui s'était avancé jusqu'à hauteur de Bakum, s'y maintint jusqu'au moment où Brune fit reprendre à toutes les troupes leurs premières positions.

Pulteney, ne pouvant rien contre Daendels, à cause des inondations, essaya, pour ne pas perdre entièrement son temps pendant que ses camarades de droite étaient si chaudement occupés, de débaucher l'aile de l'armée gallo-batave qu'il avait en tête. Dans ce but, le major général Don s'introduisit comme parlementaire dans le camp de Daendels et y distribua des proclamations pour exciter les troupes à la révolte contre le gouvernement batave et contre les Français. Daendels fit arrêter et conduire cet officier devant le général en chef qui, sur l'ordre du Directoire, l'envoya dans la citadelle de Lille.

Ainsi finit cette bataille, où la perte des Français fut de 2 000 hommes et celle des Anglais d'environ 4,000. Ceux-ci attribuèrent à leurs alliés l'échec de la journée, et les Russes, comme on le croira sans peine, ne manquèrent pas de raisons pour en accuser les Anglais.

Retour des Anglo-Russes dans le Zyp. — Le duc d'Yorck resta convaincu qu'il tenterait en vain de déposter Brune. Il avait échoué dans une attaque du succès de laquelle dépendaient absolument les moyens d'achever l'entreprise et ceux de faire subsister une armée arrêtée dans une langue de terre où elle ne pouvait s'étendre. Ces considérations et la nouvelle de la victoire remportée à Zorich par Masséna, lui firent perdre tout espoir de conquérir la Hollande, et le décidèrent, après avoir pris l'avis d'un conseil de guerre, à effectuer une retraite sur le Zyp, pour y attendre des renforts ou de nouveaux ordres de son gouvernement. La position de Zyp avait l'avantage d'être mieux fortifiée et plus voisine du Helder que celle d'Alkmaar.

La retraite des Anglo-Russes commença dans l'après midi du 7. Brune la suivit aussitôt, et son quartier général fut reporté le 8 à Alkmaar. Warmenhuysen et Drixhoorn furent occupés le 9, et Haring-Karspel le jour suivant. Daendels, entré à Hoorn le 9, chassa le 10, de Viokel, le prince Guillaume de Glocester, et rétablit ses communications avec le centre. Les Hollandais arrivèrent assez à temps à Meddemblick et à Enckuysen pour sauver une partie des établissements maritimes auxquels les Anglais, sous les yeux même du prince d'Orange, avaient mis le feu en évacuant ces places.

Convention du duc d'Yorck. — Évacuation de la Hollande par les Anglo-Russes. — Le duc d'Yorck, retiré au Zyp, en augmentait sans cesse les retranchements, comme s'il eût craint d'y être attaqué par Brune. Sa situation était critique. Il n'avait plus que pour onze jours de vivre, et la maladie faisait de grands ravages parmi ses soldats. En s'opiniâtrant à conserver sa position, il allait nécessairement voir son armée se consumer, et se réduire peut-être même à l'impossibilité de tenter un rembarquement en présence d'un ennemi actif et victorieux. Il résolut donc, sans attendre les ordres de sa cour, de négocier avec Brune. Il envoya le général Knox lui proposer l'évacuation du territoire hollandais.

Brune fit d'abord de la restitution de la flotte batave une condition *sine quâ non.* Il se relâcha néanmoins de cette prétention en pensant au mal que pourraient encore faire les Anglais s'il les réduisait au désespoir. Après quelques pourparlers, une convention fut signée le 18 octobre. Les principales clauses étaient le rétablissement des ouvrages du Helder et du Zyp avec toute l'artillerie dont ils étaient armés lors de leur occupation par les Anglais, la reddition (sans échange) par l'Angleterre de 8 000 prisonniers bataves ou français; un article séparé stipula la délivrance du brave amiral Dewinter; enfin le rembarquement des alliés avant le 30 novembre.

Déjà peu de temps auparavant, le duc d'Yorck avait fait conduire en Angleterre les Bataves orangistes, les blessés, les malades, et toutes les bouches inutiles. — Les préparatifs d'embarquement après la convention du 18 furent si actifs, qu'une partie des troupes partit vers la fin d'octobre avec le duc d'Yorck, le reste, aux ordres de Pulteney, mit à la voile le 19 novembre.

Telle fut la fin de cette expédition dont les préparatifs avaient été immenses, qui avait fait tant de bruit, et qui devait, après l'invasion de la Hollande et de la Belgique, venir menacer la France jusque sur ses frontières, et donner la main à l'Archiduc sur le Rhin. Tout se réduisit à l'occupation momentanée d'une pointe de terre où périt l'élite de l'armée anglo-russe.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

13 AOUT. Départ de la première division anglaise pour la Hollande.
27 — Débarquement des Anglais.
— — Combat du Helder et des dunes.
30 — Insurrection de la flotte batave.
10 SEPTEMBRE. Combat autour du Zyp.
3 — Combat de Coevorden dans l'Over-Yssel.
12-15 SEPTEMBRE. Arrivée du duc d'Yorck et des Anglo-Russes.
19 — Bataille de Bergen ou d'Alkmaar.
2 — OCTOBRE. Bataille d'Egmont-op-Zée.
6 — Bataille de Kastricum.
7-8 — Retour des Anglo-Russes dans le Zyp.
18 — Convention du duc d'Yorck pour son rembarquement et l'évacuation de la Hollande.
19 NOVEMBRE. Évacuation complète de la Hollande.
— — Départ des dernières troupes anglo-russes.

RÉVOLUTION DU 18 BRUMAIRE. — BONAPARTE PREMIER CONSUL.

SOMMAIRE.

Retour de Bonaparte en France. — Situation des partis. — Décret de translation du Corps-Législatif. — Bonaparte reçoit le commandement des troupes. — Démissions des Directeurs. — Établissement des deux Conseils à Saint-Cloud. — Bonaparte au Conseil des Anciens. — Bonaparte au Conseil des Cinq Cents. — Dispersion du Conseil des Cinq-Cents par la force armée. — Nouvelle réunion des Conseils. — Nomination de Consuls provisoires. — Premiers actes du Consulat. — Débats sur la Constitution future. — Constitution de l'an VII. — Bonaparte, Premier Consul.

Retour de Bonaparte en France. — Situation des partis. — Bonaparte avait réussi, malgré les croisières anglaises, à revenir en France. Avant de remettre le pied sur le continent, il avait visité à Ajaccio sa maison paternelle, qu'il ne devait plus revoir. Puis, débarqué le 9 octobre à Ajaccio, il était arrivé le 16 à Paris. — La France allait périr accablée sous le poids des désastres de ses armées et de l'incapacité du gouvernement directorial. — Un cri d'allégresse salua universellement le retour de Bonaparte; d'une commune voix, on reconnut en lui le sauveur futur du pays. Un député, homme de bien (Baudin-des-Ardennes), vivement tourmenté de la fâcheuse direction qu'avaient prise les affaires de la République, mourut de joie en apprenant son arrivée.

Peu de jours suffirent à Bonaparte pour connaître la marche et la cause des événements qui avaient poussé la République sur le bord de l'abîme; mais, avant de prendre une décision, il désirait étudier les partis, et apprécier les hommes que la marche de la Révolution avait fait surgir au pouvoir. Cette étude lui devint facile; tous les partis voulaient un changement, et, chose remarquable! qui manifeste suffisamment les difficultés de l'époque, républicains modérés, révolutionnaires furibonds, royalistes déguisés, tous voulaient le faire avec lui. Le libérateur de l'Italie, le conquérant de l'Égypte était, en effet, le seul homme que la France pût alors montrer avec confiance à ses amis et à ses ennemis.

Bonaparte, opposé à toutes les exagérations, ne pouvait goûter les principes violents de la société du Manége, où les révolutionnaires ardents avaient renouvelé les vociférations de 1793; il ne se sentait aucune inclination pour les partisans des Bourbons: se déclarer pour eux, eût été trahir la République, et le rôle de traître ne convenait pas à son caractère. Le plan qu'il adopta fut de s'attacher à la partie modérée des Conseils et du Directoire, et de changer le gouvernement, puisque cela était reconnu nécessaire au salut de la France, mais en conservant les principes de 1789 et toutes les conséquences du fait, irrévocablement accompli, de la grande révolution française.

A la place du gouvernement nul et méprisé dont la ruine prochaine était manifeste pour tous, il fallait au pays une autorité imposante. Il n'y a de vraiment imposant que la gloire militaire. Le Directoire ne pouvait donc être remplacé que par Bonaparte ou par l'anarchie; le choix de la France n'était pas douteux. L'opinion publique éclairait celle de Bonaparte; en prenant le pouvoir, il satisfit le vœu général.

Décret de translation du Corps-Législatif. — Bonaparte reçoit le commandement des troupes. — La révolution du 18 brumaire, préparée plusieurs jours à l'avance, fut faite moitié législativement et moitié militairement.

Le Conseil des Anciens, pour mettre les Conseils à l'abri des attaques des démagogues et des partisans du Directoire, si les uns ou les autres cherchaient à soulever la populace de la capitale, ordonna, le 9 novembre, la translation du Corps-Législatif à Saint-Cloud.

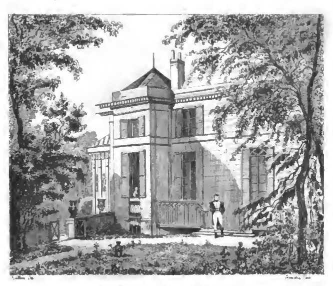
Par le même décret, le général Bonaparte fut investi du commandement des troupes et de toute l'autorité nécessaire pour opérer la translation, assurer la tranquillité publique et la sûreté des Conseils. Cette nomination fut accueillie avec enthousiasme par les soldats et les officiers. Les généraux les plus marquants, Moreau lui-même, qu'un parti présentait déjà comme un rival à Bonaparte, vinrent aussitôt, et de leur propre mouvement, se placer sous ses ordres.

La majorité du Directoire connaissait vaguement la révolution qui se préparait, mais elle n'avait aucun moyen de s'y opposer. Le consentement du peuple, acquis d'avance à ce qu'allait entreprendre Bonaparte, empêchait qu'aucun obstacle pût lui être opposé. La minorité du Directoire, Sieyes et Roger-Ducos, approuvaient les plans du général et en partageaient la responsabilité. Sieyes s'était même chargé de rédiger la constitution qui devait servir de règle au nouveau gouvernement.

Démission des Directeurs. — Bonaparte, immédiatement après avoir reçu le décret du Conseil des Anciens, avait établi son quartier général aux Tuileries. Il y passa en revue les troupes, rassemblées au nombre de 8,000 hommes, et envoya de là à Barras, Moulins et Gobier l'invitation de donner leur démission. Moulins la donna, Gobier la refusa, Barras hésita: il envoya son secrétaire auprès de Bonaparte, espérant, sans doute, que ses anciennes relations avec le général pourraient déterminer celui-ci à lui conserver une part dans le futur gouvernement. Bonaparte connaissait trop Barras et ne l'estimait pas assez pour se donner un pareil collègue. Il se trouvait au milieu des généraux et des membres de la commission du Conseil des Anciens lorsqu'on introduisit auprès de lui l'envoyé de Barras. Il l'accueillit sévèrement, et insista pour que le Directeur donnât à l'instant sa démission. Puis cette conversation ayant ramené sa pensée et son indignation sur la fatale administration du Directoire, il ajouta d'une voix amère et accablante: «Qu'avez-vous fait de cette

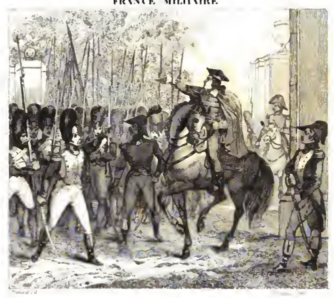


Chasseur à cheval. Compagnie d'Elite - 1800.



Une maison. — Rue Chantereine.


Biblioteca N.
NAPOLI
V. E. III



18 Brumaire. Lucien haranguant les troupes.



Lucien Bonaparte



Gohier





La Malmaison.



Saint Cloud.





18 Brumaire. – Bonaparte au Conseil des Cinq-cents.

«France que je vous ai laissée si brillante? Je lui ai laissé «la paix, j'ai retrouvé la guerre. Je vous ai laissé des «victoires, j'ai retrouvé des revers. Je vous ai laissé les «millions de l'Italie, et j'ai retrouvé partout des lois «spoliatrices et la misère. Qu'avez-vous fait des cent «mille français que je connaissais, tous mes compa«gnons de gloire? Ils sont morts!... Cet état de choses «ne peut durer; avant trois ans il nous mènerait au «despotisme... Il est temps enfin qu'on rende aux dé«fenseurs de la patrie la confiance à laquelle ils ont tant «de droits. A entendre quelques factieux, bientôt nous «serions tous les ennemis de la République, nous qui «l'avons affermie par nos travaux et notre courage: «nous ne voulons pas de gens plus patriotes que les «braves qui ont été mutilés au service de la Répu«blique.»

Il n'y avait rien à répliquer. Le défenseur de Barras se retira, et la démission fut envoyée.

A la fin de la journée, par la démission de quatre des Directeurs, le Directoire était dissous, et Bonaparte se trouvait seul chargé du pouvoir exécutif de la République.

Le Conseil des Cinq-Cents, assemblé sous la présidence de Lucien Bonaparte, frère de Napoléon, homme de courage, doué d'une éloquence mâle et incisive et plein d'habileté, avait reçu le décret du Conseil des Anciens. Obligé d'obéir à une translation que la Constitution prévoyait, il s'était séparé en s'ajournant au lendemain à Saint-Cloud.

Tous les ministres du Directoire s'étaient empressés de reconnaître la nouvelle autorité. Le ministre de la police, Fouché, avait ordonné de fermer les barrières, d'arrêter le départ des courriers et des diligences; Bonaparte lui fit révoquer cet ordre en lui disant: «Pour«quoi ces précautions renouvelées des temps de crises «révolutionnaires? Nous marchons avec la nation et «par sa seule force: qu'aucun citoyen ne soit inquiété, «et que le triomphe de l'opinion n'ait rien de commun «avec les journées faites par une minorité factieuse.»

Les membres des deux Conseils, ennemis de la révolution qui s'opérait, et les coryphées du Manége, avaient passé la journée en conciliabules pour concerter la résistance qu'ils comptaient faire le lendemain. Ils se rassemblèrent encore pendant la nuit. Sieyes proposa, dans un conseil tenu aux Tuileries, d'arrêter sur-le-champ les quarante principaux meneurs; Bonaparte s'y refusa. «J'ai juré ce matin, dit-il, de protéger la représenta«tion nationale; je ne veux pas ce soir violer mon ser«ment: je ne crains pas de si faibles ennemis.«

Dans ce conseil, on convint, avec les membres du Corps-Législatif qui adhéraient à la révolution, des mesures à prendre le lendemain pour l'établissement d'un gouvernement provisoire et l'ajournement des Conseils à trois mois, temps jugé nécessaire à la discussion et à la rédaction de la Constitution nouvelle.

Établissement des deux Conseils à Saint-Cloud. — Le lendemain, le général Bonaparte se rendit à Saint-Cloud, où les législateurs allaient se réunir, les Anciens devaient siéger à la Galerie et les Cinq-Cents à l'Orangerie. On avait travaillé avec activité pour disposer et préparer les salles; mais ces préparatifs ayant retardé l'ouverture des Conseils jusqu'à deux heures, ce retard faillit être funeste. Les chefs ennemis eurent le temps d'influencer les membres, dont la décision n'était pas encore arrêtée, et d'augmenter ainsi leurs moyens de résistance ou plutôt d'attaque. Les séances s'annoncèrent d'une manière orageuse. Les meneurs de l'assemblée du Manége, les tricoteuses des clubs et des tribunes étaient accourus de Paris. Augereau, que ses antécédents de fructidor rattachaient au parti opposé à Bonaparte, mais que son affection pour son général empêchait de se prononcer, croyant tout perdu, s'approcha de lui et lui dit: «Eh bien! vous voilà dans «une jolie position! « — «Augereau, répondit Bona«parte, souviens-toi d'Arcole: les affaires paraissaient «bien plus désespérées. Crois-moi, reste tranquille, si «tu ne veux pas en être la victime; dans une demi«heure tu verras comme les choses tourneront.»

Cependant quelques membres des Cinq-Cents, instruits des propositions qui devaient être faites aux Conseils, proposèrent, pour s'y opposer par avance, de prêter de nouveaux serments à la Constitution mourante de l'an III. L'Assemblée accueillit cette proposition avec un sentiment qui parut si unanime, qu'aucun député n'osa s'y refuser. Lucien lui-même fut contraint de faire comme ses collègues. Les hurlements, les bravos des auditeurs et des députés se faisaient entendre au dehors pendant l'appel nominal, et lorsque divers membres en prononçant le serment y ajoutaient des développements.

Bonaparte au Conseil des Anciens. — L'influence de ces discours pouvait se faire sentir sur les troupes; tous les esprits étaient en suspens, les zélés devenaient neutres, les timides avaient déjà changé de bannière. Il n'y avait pas un instant à perdre. Bonaparte entra au Conseil des Anciens, et se plaçant à la barre en face du président:

«Vous êtes sur un volcan, leur dit-il; la République «n'a plus de gouvernement; le Directoire est dissous; «les factions s'agitent. L'heure de prendre un parti est «arrivée. Vous avez appelé mon bras et celui de mes «compagnons d'armes au secours de votre sagesse, mais «les instants sont précieux, il faut se prononcer. Je sais «qu'on parle de César, de Cromwel, comme si l'époque «actuelle pouvait se comparer aux temps passés. Je ne «veux que le salut de la République et appuyer les dé«cisions que vous allez prendre... Et vous, grenadiers, «dont j'aperçois les bonnets aux portes de cette salle, «dites-le, vous ai-je jamais trompés? Ai-je jamais trahi «mes promesses, lorsque dans les camps, au milieu «des privations, je vous promettais la victoire, l'abon«dance, et lorsqu'à votre tête je vous conduisais de «victoire en victoire? Dites-le maintenant, était-ce «pour mes intérêts ou pour ceux de la République?«

Le général parlait avec véhémence. Les grenadiers furent comme électrisés, et agitant en l'air leurs bonnets et leurs armes, ils semblaient tous dire: «Oui, «c'est vrai! il a toujours tenu parole.»

Alors un membre se leva, et d'une voix forte dit: «Général, nous applaudissons à ce que vous dites:

«jurez donc avec nous obéissance à la Constitution de «l'an III, qui peut seule maintenir la République.»

L'étonnement que causèrent ces paroles produisit le plus grand silence.

Bonaparte se recueillit un moment, puis il reprit avec force : «La Constitution de l'an III! Vous n'en avez «plus; vous l'avez violée au 18 fructidor, quand le gou«vernement a attenté à l'indépendance du Corps-Légis«latif; vous l'avez violée au 30 prairial, quand le Corps-«Législatif a attenté à l'indépendance du gouvernement; «vous l'avez violée au 22 floréal, quand, par un décret «sacrilége, le gouvernement et le Corps-Législatif ont «attenté à la souveraineté du peuple, en cassant les «élections faites par lui. La Constitution violée, il faut «un nouveau pacte, il faut de nouvelles garanties.»

Ce discours ferme et logique entraîna la majeure partie du Conseil. Les trois quarts des membres se levèrent en signe d'approbation. Un seul député se prononça contre. Il dénonça le général comme le seul conspirateur menaçant pour les libertés publiques. Celui-ci interrompit l'orateur; et parlant à voix lente avec une expression non déguisée de dédain. «Moi, conspirateur! «dit-il; Bonaparte, conspirateur! Si j'avais eu des pro«jets personnels et des vues usurpatrices, je n'aurais «pas eu besoin d'attendre jusqu'à ce jour pour les réa«liser. Je connais tous les partis, j'ai leur secret : tous «méprisent également la Constitution de l'an III. La «seule différence qui existe entre eux, c'est que les uns «veulent un gouvernement révolutionnaire motivé sur «les dangers de la patrie, et que les autres désirent une «république modérée où toutes les propriétés, tous les «intérêts nationaux soient garantis. Avant mon départ «et depuis mon retour, j'ai été sollicité par tous les «meneurs de m'emparer de l'autorité. Barras et Mou«lins eux-mêmes, plusieurs d'entre vous le savent, «m'ont engagé à renverser le gouvernement et à me «mettre à la tête des affaires. J'ai repoussé ces ouver«tures, parce que la liberté m'est chère, et qu'il est «indigne de moi de servir aucune coterie, aucune fac«tion : je ne veux servir que le peuple français...» — En ce moment, on vint prévenir Bonaparte que dans le Conseil des Cinq-Cents l'appel nominal était terminé, et que l'on voulait forcer le président Lucien à mettre aux voix la mise hors la loi de son frère. Bonaparte s'adressa de nouveau au Conseil des Anciens qui s'était formé en comité secret :

«Ne nous divisons point, leur dit-il; associez votre «sagesse et votre fermeté à la force qui m'entoure. Je «vais au Conseil des Cinq-Cents... Tremblerais-je de«vant des factieux, moi que la Coalition n'a pu dé«truire? Si je suis un perfide, soyez tous des Brutus; «et vous, qui m'accompagnez, braves grenadiers que «je vois autour de cette enceinte, que ces baïonnettes, «avec lesquelles nous avons triomphé ensemble, se «tournent aussitôt contre mon cœur. Mais, si quelque «orateur, soldé par l'étranger, ose prononcer les mots «de *hors la loi*, que le foudre de guerre l'écrase à l'ins«tant même. Souvenez-vous que je marche accompa«gné du dieu de la Guerre et du dieu de la Fortune.»

Bonaparte au Conseil des Cinq-Cents. — Bonaparte entra seul dans la salle du Conseil des Cinq-Cents; il avait ordonné aux officiers et aux soldats qui l'accompagnaient de rester aux portes. Il voulait se présenter à la barre pour rallier son parti qui était nombreux, mais qui avait perdu tout ensemble et toute audace. — Les grenadiers, voyant l'exaspération des députés, avaient obéi avec regret à l'ordre de faire halte en dehors de la salle; un d'eux lui avait même témoigné ses inquiétudes, en lui disant : «Vous ne les connaissez pas, «ils sont capables de tout.» Bonaparte ne pouvait être arrêté par de pareilles craintes. Il pensait comme le président Malé, qu'il y a loin du poignard d'un assassin au cœur d'un honnête homme.

Pour arriver à la barre, il fallait traverser la moitié de la salle; le général ne fut pas plus tôt arrivé au tiers du couloir qui y conduisait, que deux ou trois cents membres se levèrent subitement en s'écriant : *Mort au tyran! A bas le dictateur!* Ils s'élancèrent vers Bonaparte, les uns le menaçant du poing, d'autres armés de poignards. Bonaparte, un peu étonné de cet effroyable tumulte, voulut leurs adresser quelques paroles, leurs vociférations étouffèrent sa voix. Cependant les grenadiers, effrayés du péril qui menaçait leur général, se précipitèrent dans la salle, et, culbutant le sabre à la main tout ce qui s'opposait à leur passage, ils le rejoignirent, l'entourèrent, le couvrirent de leurs corps et l'entraînèrent hors de la salle. Dans cette bagarre, un d'eux, nommé Thomé, fut légèrement blessé d'un coup de poignard.

Bonaparte descendit dans la cour du château, monta à cheval, et, s'adressant aux troupes : «J'allais, leur «dit-il, faire connaître à ces hommes les moyens de «sauver la République et de nous rendre notre gloire, «ils m'ont répondu à coups de poignards. Ils voulaient «ainsi réaliser le désir des rois coalisés. Qu'aurait pu «faire de plus l'Angleterre! Soldats, puis-je compter «sur vous?»

Un seul cri se fit entendre en réponse, ce fut : *Vive Bonaparte! Vive notre Général!*

Bonaparte donna aussitôt l'ordre à un officier d'entrer avec quelques soldats dans la salle des Cinq-Cents et de délivrer le président.

En ce moment, on avait renouvelé la motion de mettre le général hors la loi, et Lucien, après avoir déposé sa toge, était monté à la tribune : «Misérables! «s'était-il écrié, vous exigez que je mette hors de la loi, «mon frère, le sauveur de la patrie, celui dont le nom «seul fait trembler les rois! Je dépose les marques de la «magistrature populaire; je me présente à cette tribune «comme défenseur de celui que vous m'ordonnez d'im«moler sans l'entendre.»

L'officier de grenadiers se présenta alors à la porte; il criait : *Vive la République!* On l'accueillit avec allégresse, croyant voir en lui le chef d'une députation envoyée pour assurer le Conseil du dévouement des troupes. L'officier, suivi de ses soldats, s'avança jusqu'à la tribune, s'empara du président qu'il plaça au milieu de son peloton, en lui disant à voix basse : «C'est «par ordre de votre frère;» et les grenadiers sortirent de la salle en s'écriant : «*A bas les assassins!*»

Dispersion du Conseil des Cinq-Cents par la force armée. — L'étonnement général protégea leur départ, mais dès qu'ils furent sortis, la salle ne présenta plus qu'une horrible confusion. Les plus fougueux démagogues envahirent la tribune, leurs motions délirantes ne respiraient que la menace et la vengeance. Les armes qu'ils faisaient briller, les poignards qu'ils agitaient, tenaient la majorité des représentants dans la stupeur et la consternation.

Lucien, arrivé dans la cour, monta à cheval afin de mieux être entendu par les soldats, et d'une voix tonnante, s'écria : « Général, et vous, soldats, le président du Conseil des Cinq-Cents vous déclare que des factieux, le poignard à la main, en ont violé les délibérations. Il vous requiert d'employer la force contre ces factieux. Le Conseil des Cinq-Cents est dissous. »

— « Président, répondit le général, cela sera fait. » Et il ordonna à Murat de faire évacuer la salle. Dans cet instant, un adjudant général osa demander à Bonaparte 50 hommes pour se placer en embuscade sur la route et fusiller les fuyards. Bonaparte ne répondit à cette demande qu'en recommandant aux grenadiers de ne commettre aucun excès. « Je ne veux pas, leur dit-il, qu'il y ait une goutte de sang versé. »

Murat exécuta l'ordre qu'il avait reçu. Lorsqu'il se présenta à la porte, les cris et les vociférations continuaient; le tambour mit fin à toutes les clameurs. Quand les soldats entrèrent au pas de charge, ces fiers députés, qui semblaient devoir attendre comme de vieux Romains la mort sur leurs chaises curules, se dispersèrent. Ils prirent la fuite, les uns en sautant par les fenêtres, les autres en abandonnant, pour être plus légers dans leur fuite, leurs toges, leurs toques, leurs écharpes. En un instant la salle fut vide.

Nouvelle réunion des Conseils. — Nomination de Consuls provisoires. — Le Conseil des Cinq-Cents, débarrassé des députés démagogues, et le Conseil des Anciens, se réunirent de nouveau le même soir; leur séance dura jusqu'à cinq heures du matin. Ils rendirent une loi qui fut adoptée à l'unanimité. Cette loi prononçait l'abolition du Directoire, l'expulsion de 61 députés signalés comme démagogues (mesure illégale, mais qui se trouvait justifiée par divers précédents auxquels les députés exclus avaient eux-mêmes pris part); l'ajournement de la législature à trois mois, la formation de deux commissions temporaires, prises dans les deux Conseils pour travailler sans délai, l'une, aux changements à apporter dans les principes organiques de la Constitution, l'autre, au Code civil; et enfin la remise du pouvoir exécutif aux mains de trois consuls provisoires[1].

Bonaparte, Sieyes et Roger-Ducos furent nommés consuls de la République. Ils se rendirent à deux heures

[1] Les grands événements politiques n'ont pas toujours la majesté que l'historien voudrait pouvoir leur accorder. On trouve dans les *Mémoires de Bourienne* un récit curieux, fait par M. Collot, de la Révolution du 18 brumaire; nous en citerons quelques fragments, qui, jusqu'à présent, n'ont été l'objet d'aucun de ces démentis multipliés qu'a reçus l'ancien secrétaire de Napoléon; ces fragments peignent avec d'assez vives couleurs cette journée mémorable.

« Après que Bonaparte eut quitté la salle des Cinq-Cents, les députés de l'opposition, dit M. Collot, perdirent une demi-heure en clameurs, en disputes, en injures, et Lucien fut assez adroit pour alimenter et prolonger ce tumulte... — Quand Murat fut enfin entré au pas de charge à la tête des grenadiers, prenant la salle d'assaut, les adhérents de Bonaparte, parmi les représentants, afin de favoriser la prompte évacuation de la salle, s'écrièrent : « La troupe va faire feu !... « Sauvons-nous !... » A ces mots, cette assemblée, tout à l'heure si audacieuse, se heurte, se précipite, ne trouve point assez d'issues, s'élance par les fenêtres peu élevées au dessus du sol; et ces hommes, si bruyants en paroles, si menaçants dans leurs discours, invoquant la faveur de la nuit dont l'ombre commençait à les protéger, se dispersent, et vont cacher leur honte et ridicule jactance, soit dans les bois du parc, soit dans les campagnes voisines. — Parmi ces législateurs prudents, un grand nombre de ceux mêmes qui étaient attachés au parti de Bonaparte, inquiets des suites d'un tel acte de violence, n'osèrent plus revenir se ranger sous ses drapeaux. Les membres du Conseil des Cinq-Cents ne ressemblèrent pas mal à ces nombreuses volées de pigeons qu'un seul coup de fusil fait déserter le colombier, et qui reviennent ensuite un à un...

« M. Collot acheva pour moi, dit Bourienne, le tableau complet de la soirée du 19 brumaire, en me donnant les détails suivants sur la séance nocturne où fut *bâclé* le gouvernement consulaire. — « Vous savez, dit-il, quel bruit, quel tumulte accompagna la sortie des députés et quel calme sinistre lui succéda. Vous avez sans doute connu toutes les difficultés que l'on éprouva pour former une ombre d'assemblée. — On réunit, je crois, environ 80 députés tant de l'une que de l'autre assemblée. — Tout au plus... La séance s'ouvrit à dix heures. — J'y étais; et quel spectacle que cette séance nocturne dans la salle même qui venait d'être polluée par la présence d'hommes armés ! C'est de ce bouge législatif que sortit le gouvernement consulaire, dont l'influence fut si grande sur les destinées de la France et sur le sort de l'Europe ! Rien, en vérité, n'est plus désenchanteur que de remonter au berceau des grandeurs humaines, on y trouve trop de misères ! Tant que je vivrai, j'aurai devant les yeux l'aspect de l'orangerie de Saint-Cloud telle qu'elle était disposée au moment de cette scène lugubre : qu'elle était silencieuse ! combien étaient mornes et attristés les acteurs qui venaient s'y asseoir ! Le matin, ils s'y étaient rendus, persuadés que l'on adopterait sans discussion le nouveau gouvernement; le soir, ils étaient désenchantés par les convulsions imprévues de la journée; ils avaient compté sur une séance calme, terminée par une paisible adhésion; ils avaient trouvé des clameurs suivies d'un acte de violence; ainsi la force des choses ayant brisé toutes les prévisions, ils se trouvaient malgré eux entraînés à jouer le rôle de conspirateurs, seul moyen d'achever l'ouvrage commencé, et de cet état de contrainte et de nécessité naissait un accablement taciturne qui rendait bien amers les premiers fruits de la victoire. — Figurez-vous une longue et large grange remplie de banquettes bouleversées; une chaire adossée au milieu contre un mur nu : sous la chaire, un peu en avant, une table et deux chaises; sur cette table deux chandelles, autant sur la chaire; point de lustre, point de lampe, nulle autre clarté sous les voûtes de cette longue enceinte. — Voyez-vous dans la chaire la pâle figure de Lucien lisant la nouvelle Constitution, et devant la table deux députés verbalisant? Vis-à-vis, dans un espace étroit et rapproché, gisait un groupe de représentants indifférents à tout ce qu'on leur débitait; la plupart étaient couchés sur trois banquettes : l'une leur servant de siége, l'autre, de marchepieds, la troisième, d'oreiller. Parmi eux, dans la même attitude et pêle-mêle, étaient de simples particuliers intéressés aux succès de la journée. Non loin, derrière, on apercevait quelques laquais qui, poussés par le froid, étaient venus chercher un abri, et dormaient en attendant leurs maîtres. — Tel fut l'étrange aréopage qui donna à la France un gouvernement. — Il faut cependant que je convienne d'une chose, c'est que si, parmi ces sénateurs éphémères qui disposaient de la France, quelques-uns obéissaient à des sentiments d'ambition, de cupidité, ou même de crainte, la plupart de ceux avec qui j'eus l'occasion de parler ce jour-là et depuis étaient, à ma connaissance, guidés par un motif plus noble, le désir de sauver l'État d'une crise dont on n'aurait pu prévoir les conséquences, s'ils ne s'étaient réunis pour donner au moins une ombre de légalité à la commission consulaire. — Quoi qu'il en soit, vous savez dans quel état de désorganisation, de mépris et de misère la France était tombée; elle cherchait une main forte qui pût la retirer de l'abîme, et nulle autre main que celle de Bonaparte, couvert de lauriers, ne pouvait la relever de sa chute.

« Je restai dans la salle jusqu'à la fin de la séance, qui ne fut levée qu'à minuit; je retournai alors à la maison que Bonaparte m'avait fait louer, et vous concevez qu'il ne fut guère question du souper que j'avais fait préparer. Cependant il y vint huit ou dix personnes, parmi lesquelles étaient MM. de Talleyrand, de Sémonville, Régnauld de Saint-Jean-d'Angely et Arnault, les autres convives, fatigués, se hâtèrent de revenir à Paris, impatients du lendemain.

« Le lendemain se leva plus calme qu'on ne l'avait espéré. Le parti

du matin dans la salle de l'Orangerie, où les deux Conseils s'étaient réunis, et prêtèrent entre les mains du président du Conseil des Cinq-Cents le serment de *fidélité inviolable à la souveraineté du peuple, à la République française une et indivisible, à la liberté, à l'égalité et au système représentatif.*

Malgré les inquiétudes qu'éprouvaient tous les bons citoyens, les habitants de la capitale avaient été calmes pendant les deux jours que dura cette salutaire et pacifique révolution. Paris apprit avec joie l'issue des événements; l'allégresse publique se manifesta partout lorsqu'on sut que les destinées de la patrie venaient d'être légalement confiées au seul homme qui pût assurer sa grandeur et son intégrité. L'instinct populaire est souvent une haute raison.

Lorsque les consuls tinrent leur première séance, il s'agissait d'abord de nommer à la présidence. Roger-Ducos, que Sieyes comptait dominer, suivant son habitude, mais dont les sentiments avaient été influencés par l'expression de l'opinion publique, trancha la question. A peine entré dans le cabinet, il dit en se tournant vers Napoléon : «Il est bien inutile d'aller aux «voix pour la présidence, elle vous appartient de droit.» Ce fut le premier désappointement de Sieyes; il ne fut pas le seul. Cet homme, fin et habile, avait espéré que Bonaparte ne se mêlerait que des affaires militaires et lui laisserait la conduite des affaires civiles. Il aurait eu ainsi le gouvernement de la République. Mais il fut très étonné lorsqu'il reconnut que le général, avec une logique pressante et serrée, une conviction souvent opiniâtre, avait des opinions faites sur la politique, sur les finances, sur la justice, et même sur la jurisprudence; enfin qu'il ne s'entendait pas moins en affaires d'administration qu'en opérations de guerre. Il ne put s'empêcher, le soir en rentrant chez lui, de dire dans son salon, en présence des députés et des ministres qui le remplissaient : «Messieurs, vous avez un maître. Bo«naparte veut tout faire, sait tout faire et peut tout «faire.»

Premiers actes du Consulat. — La confiance publique, qui s'attachait à Bonaparte, entoura dès les premiers moments le gouvernement du Consulat provisoire. Les fonds publics, cotés, le 18 brumaire, à 11 fr. 30 c., s'élevaient le 20, à 22 fr.

La réorganisation du ministère fut un des premiers soins de Bonaparte et de ses collègues : on n'y appela que des hommes capables et travailleurs. L'armée fut réorganisée et la discipline rétablie. Les finances du Directoire étaient en proie à de telles dilapidations que le trésor était vide, et qu'il ne s'y trouvait pas de quoi même expédier un courrier; l'ordre y fut rétabli. La loi de l'emprunt forcé, qui avait tari toutes les sources de la richesse publique, fut abolie, et en peu de temps les rentrées des caisses purent suffire aux besoins d'une administration réglée avec probité et économie. La création de la caisse d'amortissement et l'obligation imposée aux receveurs des deniers publics, de verser un cautionnement dans les coffres de l'État, date de cette époque, ainsi que l'établissement d'une administration régulière des forêts. Le département de la justice fut confié à Cambacérès, jurisconsulte d'une grande distinction, qui recomposa la magistrature, et plaça dans les tribunaux des juges instruits et équitables, capables de faire honorer les arrêts de la justice. L'école Polytechnique n'était qu'ébauchée, Monge fut chargé d'en arrêter l'organisation définitive. La loi des otages, qui avait jeté un grand nombre de citoyens dans les prisons, fut rapportée. Les proscrits de fructidor, les prêtres déportés à la Guyane, furent rappelés; tout serment attentatoire à la conscience fut abrogé. On adopta pour principe qu'elle est hors du domaine de la loi et que le droit du souverain se borne à pouvoir exiger obéissance et fidélité.

Bonaparte, fort de l'affection du peuple et de l'armée, ne redoutait pas les conspirations. Il répondit à Sieyes, qui s'alarmait des trames du parti jacobin et qui, sur un rapport de police, était venu le réveiller à trois heures du matin : «Ont-ils attaqué notre garde? «— Non! — Eh bien! laissez-les faire : en guerre comme «en amour, pour en finir, il faut se voir de près; qu'ils «viennent, autant terminer aujourd'hui qu'un autre «jour.» L'intention hautement exprimée du général, devenu consul, avait été que la révolution de Brumaire n'entraînât aucune proscription : la prudence craintive de Sieyes et de Roger-Ducos arrachèrent néanmoins aux Consuls un décret qui condamnait à la déportation trente-six Jacobins des plus fameux, et mettait en surveillance vingt-six citoyens du parti démagogique, ennemis de la dernière révolution. Mais bientôt Bonaparte, trouvant que la terreur, imprimée par cette mesure, suffirait pour contenir les partis, arrêta l'exécution du décret de déportation et fit cesser la mise en surveillance.

En rendant la liberté aux prêtres, on rouvrit les édifices destinés au culte. Ceux qui n'étaient pas aliénés furent rendus aux communes. Toutes les fêtes instituées par les passions et faites pour irriter les passions contraires furent abolies; les fêtes qui célébraient l'anniversaire de la Fédération et celui de l'Institution de la République furent seules conservées. Un arrêté rendit aux citoyens la liberté de se marier le jour qu'il leur plairait, et la liberté plus sacrée, celle de travailler suivant leurs forces et les besoins de leurs familles, sans distinction de dimanche ou de *decadis;* la liste fatale des émigrés fut close, et la radiation des membres de l'Assemblée constituante qui avaient voté pour l'abolition des distinctions héréditaires fut ordonnée; enfin cent mille noms d'agriculteurs, d'ouvriers habiles, d'hommes industrieux, de femmes, furent retirés par une disposition générale de la liste qui déclarait cette précieuse population perdue pour la France et acquise à l'étranger.

Débats sur la Constitution future. — Cependant la commission chargée de rédiger la nouvelle Constitu-

vaincu, n'osant point se rallier, resta paisible et craintif dans sa retraite, vous avez même dû voir quelques uns de ses membres venir saluer Bonaparte du nom de Consul. — Oui, et je me rappelle même que le plus marquant, parmi les premiers revenus, et celui dont Bonaparte vit le retour avec le plus de satisfaction, fut Augereau...»
(*Mémoires de Bourienne*, t. IV.)

tion s'était occupée d'en jeter les bases d'après les idées de Sieyes, que l'opinion générale désignait comme l'homme le plus capable de France de donner des lois organiques à un peuple. Bonaparte, pendant quelque temps et tant que les articles adoptés lui parurent raisonnables, laissa faire. Déjà on avait arrêté la formation d'un sénat conservateur, composé de quatre-vingts membres nommés à vie, âgés au moins de quarante ans, et qui, terminant dans cette illustre assemblée leur carrière politique, renonçaient à occuper aucune fonction publique. Ce corps était chargé de conserver et de faire observer la Constitution, de même que la Cour de Cassation est instituée pour faire respecter les formes judiciaires, la lettre et l'esprit des lois. On avait aussi décidé que la représentation nationale se composerait de deux Assemblées, un Corps-Législatif de 250 députés, ne discutant pas, mais votant et délibérant au scrutin, comme autrefois la grand'-chambre du parlement; un Tribunat de 100 députés qui, semblable aux Chambres d'enquêtes, discuterait, rapporterait, plaiderait contre les résolutions rédigées par un conseil d'État nommé par le gouvernement, et qui aurait la prérogative de rédiger les lois. Ces institutions furent favorablement accueillies par l'opinion publique. On était si ennuyé des bavardages de tribune, de ces intempestives motions d'ordre qui avaient fait tant de mal et si peu de bien, qu'on espérait trouver dans le nouvel exercice de ces pouvoirs législatifs plus de stabilité, de tranquillité et de repos.

Bonaparte avait donné son approbation à cette division de l'action législative. Le moment vint enfin où Sieyes dut faire connaître l'organisation de son gouvernement projeté. Le chef de son utopie, le chapiteau de son œuvre sociale, c'était un grand électeur à vie, doté de six millions de revenu, ayant une garde de 3,000 hommes, et habitant le palais de Versailles. Les ambassadeurs étrangers auraient été accrédités auprès de lui, et il aurait accrédité les ambassadeurs de la République auprès des cours étrangères. Les actes du gouvernement, les lois, la justice, devaient être rendus en son nom. Il devait être le seul représentant de la gloire, de la puissance et de la dignité nationale; enfin il avait le droit de nommer deux consuls, l'un de la paix, l'autre de la guerre, et celui de les changer au besoin. Mais là se bornaient ses attributions, il n'avait qu'une autorité nominale. L'action réelle du pouvoir était aux mains des deux consuls. Bonaparte sentit tout d'abord le vice de ces combinaisons, il n'eut pas de peine à démontrer combien c'était une absurdité que de scinder l'administration publique en deux consulats indépendants l'un de l'autre; comme si l'administration de l'intérieur ne devait pas influer sur la paix ou la guerre, et comme si la victoire ou les bons traités étaient étrangers au régime intérieur d'un État. Et quant à cet électeur, sans autorité et sans forces disponibles, chargé de régenter et de destituer un consul, qui disposerait de 500,000 hommes; quant à cette institution mesurée à la taille de Sieyes, qui comptait sans doute être ce grand électeur et gouverner ainsi en chanoine, sans embarras et sans responsabilité, Bonaparte les tua d'un mot: «Quel homme de cœur, dit-il, voudra être ainsi un cochon à l'engrais de six millions?» Sieyes rougit et ne sut que répondre.

Bonaparte proposa aussitôt son mode de gouvernement, qui fut adopté. C'était un premier consul, chef de l'État, avec deux consuls secondaires comme conseil consultatif; les trois consuls étaient élus pour dix ans

---

Constitution de l'an VIII. — Bonaparte premier consul. — La première place appartenait de droit au libérateur de l'Italie et au civilisateur de l'Égypte; il y fut nommé, et Sieyes, piqué de voir rejeter sa proposition, ayant refusé celle de second consul, il fit choix, pour remplir cette éminente dignité, de Cambacérès, homme modéré, versé aux affaires et d'une haute capacité, légiste renommé pour son érudition. Lebrun, écrivain remarquable, auteur de la meilleure traduction française du *Tasse*, et de plus administrateur probe et éclairé, fut le troisième consul. Ces deux hommes distingués devaient, comme lui, leur fortune et leur haute position à la révolution.

Le Consulat provisoire dura quarante-trois jours. La Constitution de l'an VIII fut publiée et soumise au vote populaire, le 13 décembre 1799, et proclamée le 24 du même mois. Quinze cent soixante-deux citoyens seulement lui avaient refusé leur approbation; TROIS MILLIONS ONZE MILLE SEPT citoyens, par leur vote approbatif, donnèrent la sanction du peuple à l'acte qui plaçait la nation française sous la protection de l'épée victorieuse et du génie puissant de Napoléon Bonaparte.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

1er OCTOBRE. Arrivée de Bonaparte à Ajaccio.
9 — Débarquement à Fréjus.
16 — Retour de Bonaparte à Paris.
9 NOVEMBRE. Décret du Conseil des Anciens qui transfère le Corps-Législatif à Saint-Cloud.
10 — Révolution dite du 18 brumaire.
11 NOVEMBRE. Les trois Consuls prennent séance au Luxembourg et composent le ministère.
29 — Organisation de la garde des Consuls.
13 DÉCEMBRE. Proclamation de la Constitution de l'an VIII.
24 — Organisation du Sénat-Conservateur.
25 — Organisation du Corps-Législatif.
— — Organisation du Tribunat.
25 — Lettre du Premier Consul au roi d'Angleterre, pour lui proposer de mettre fin à la guerre.

DÉFENSE DE GÊNES.

SOMMAIRE.

Plan général et primitif de Bonaparte. — Situation de l'armée d'Italie. — Disposition de la ligne française. — Reprise des hostilités. — Attaque générale. — Prise de Savone par les Autrichiens. — La ligne française est coupée. — Reprise de Monte-Faccio par Masséna. — Efforts de Masséna pour rétablir sa ligne. — Opérations de Soult. — Combat de Monte-Ormetta. — Opérations de Suchet. — Combats de Monte-Fayole et de Ponte-Ivrea. — Combats de Voltri. — Retraite de Masséna dans Gênes. — Description de Gênes. — Dispositions de défense de Masséna. — Établissement du blocus. — Attaque de Saint-Pierre-d'Arena, de Rivarolo, etc. — Attaque générale.. — Combat de Quezzi. — Défaite des assiégeants. — Attaque de la Coronata. — Attaque et prise de Monte-Faccio. — Attaque de Monte Cretto. — Famine. — Situation critique. — Capitulation du fort de Savone. — Bombardement de Gênes par la flotte anglaise. — Propositions de capitulation. — Capitulation de Gênes.

ARMÉE D'ITALIE.

Général en chef. — MASSÉNA.

ARMÉE COALISÉE.

Troupes impériales. — *Général en chef.* — MÉLAS.
Lieutenant-général. — OTT.
Flotte anglaise. — *Amiral.* — KEITH.

La perte de Gênes fut précédée d'une défense glorieuse; mais néanmoins les troupes françaises durent céder à l'effort du nombre et au poids des privations de toute espèce. Avant d'entreprendre le récit de cette lutte acharnée, qui ne fit pas moins d'honneur à Masséna que sa victoire de Zurich, nous devons prévenir nos lecteurs que nous touchons au dernier de cette longue série de désastres qui accablèrent, en 1799, les armées françaises jusqu'alors presque partout triomphantes. Le génie de la guerre reparaîtra bientôt parmi nos soldats, et les pertes de vingt défaites successives seront promptement réparées. La gloire de nos armes ressortira plus brillante de ses revers passés; une première victoire va devenir le signal de dix années de triomphes sur l'Europe coalisée.

C'était surtout sur les soldats que l'influence heureuse de Bonaparte se faisait sentir; la confiance qu'il inspirait lui permit, en très peu de temps et sans recourir à aucune voie de rigueur, de disposer de 250,000 hommes. Cette masse devait, avant six mois, se grossir de 100,000 conscrits dirigés sur les dépôts de l'intérieur, où l'on préparait avec activité ce qui était nécessaire à leur armement, leur équipement et leur habillement.

Plan général et primitif de Bonaparte. — Le dessein de Bonaparte était, après avoir sauvé le territoire national, de reprendre d'abord aux alliés, l'Italie, ce premier théâtre de sa gloire.

Deux moyens s'offraient d'atteindre ce but; la question pouvait être décidée dans les états héréditaires de l'Autriche, ou au cœur même de l'Italie. Il semblerait, d'après des documents authentiques, que Bonaparte aurait d'abord eu la pensée d'adopter le premier de ces deux moyens. Laissant Masséna sur la défensive dans l'Apennin et sur les Alpes, il aurait pris le commandement de l'armée de réserve rassemblée à Dijon et dans les départements voisins, aurait rejoint la droite de Moreau par la Suisse, quand ce général se serait dirigé sur Ulm, et avec 200,000 hommes pleins d'ardeur, il aurait forcé l'Autriche à subir la loi de sa volonté. Il paraît que des difficultés survenues avec Moreau le firent renoncer à ce plan. Il se décida dès lors à porter la guerre en Lombardie, et en donna pour prétexte les succès de Mélas et le blocus de Masséna dans Gênes. Nous avons cru devoir donner ici cette idée du plan général de Bonaparte, parce que le blocus de Gênes et les premières opérations de l'armée d'Italie se lient essentiellement avec les premiers mouvements de l'armée de réserve en Italie, dont nous ne tarderons pas à présenter le tableau à nos lecteurs. — Masséna était destiné, avec les forces qu'il avait en main, à agir assez activement sur le front de l'ennemi, pour l'empêcher de s'apercevoir des manœuvres que le premier Consul allait exécuter sur ses derrières par le Saint-Bernard.

Situation de l'armée d'Italie. — Quand Masséna était arrivé pour succéder à Championnet, l'armée d'Italie, réduite à peine à 25,000 hommes, tenait les sommités glacées des Alpes et de l'Apennin. Elle était dans un état complet de désorganisation et manquait de tout, pendant que les Impériaux se refaisaient des fatigues de la campagne dans les excellents quartiers d'hiver que leur fournissaient le bassin du Piémont, la Lombardie, les rives du Pô, l'État de Venise et même les Légations. — Mélas, bien assuré que les Français étaient incapables de rien entreprendre, n'avait pas craint d'étendre ainsi son armée, dont l'effectif était de 140,000 hommes sous les armes.

La mer était bloquée par les Anglais. Toutes les communications des Français étaient interrompues. Les souffrances, les besoins de toute espèce où ils se trouvaient réduits par suite de l'incurie du Directoire, avaient fait se développer une épidémie qui, dans l'espace de quatre mois, enleva plus de 2,000 hommes à certains régiments. Des corps entiers rentraient en France, en masse et désertant l'armée, quelques-uns emportant même leurs drapeaux; d'autres les laissant à la garde des officiers qui refusaient de les suivre. Tel était le désordre auquel Masséna devait remédier. Bonaparte ouvrit au général toutes les caisses du trésor, et lui donna les moyens de prévenir la ruine totale de l'armée d'Italie à laquelle lui-même, comme premier Consul, adressa une proclamation propre à relever le moral des soldats.

Les mesures de Masséna eurent le plus heureux effet. La désertion s'arrêta. Les régiments qui désertaient en masse furent ramenés par la persuasion, ou par quel-

ques exemples sévères. Le service des vivres fut assuré, et l'abondance succéda à la disette. Les ports français se remplirent d'approvisionnements destinés à entretenir ce nouvel ordre de choses. La solde fut alignée. En peu de temps, on eut totalement oublié les misères passées. L'élévation de Bonaparte au rang de premier Consul, les espérances données par Masséna, qui prophétisait des victoires, achevèrent de faire renaître dans les rangs cette première confiance, cette énergie morale qui, trois ans auparavant, avait été pour cette armée la cause de tant de triomphes.

Disposition de la ligne française. — La ligne française s'étendait parallèlement à la mer sur une longueur d'environ cinquante lieues, longueur tout-à-fait hors de proportion avec le petit nombre d'hommes qui devaient défendre cette ligne. Le quartier général était à Gênes. Oudinot, alors général de brigade, était le chef d'état-major de Masséna; le général Lamartellière commandait l'artillerie. Quatre divisions, aux ordres de Suchet et fortes d'environ 12,000 hommes, formaient la gauche de l'armée. La première campait à Rocca-Barbena; la seconde, à Settepani et à Melogno: la troisième, à San-Giacomo et à Notre-Dame-de-Neve; la quatrième formait la réserve à Finale et sur les hauteurs de San-Pantaleone. Le centre était un peu moins fort; il se composait de trois divisions, aux ordres du lieutenant général Soult. La division Gardanne occupait Cadibone, Vado, Montelegino, Savone et les hauteurs de Stella. Les débouchés en avant, en arrière et sur les flancs de la Bochetta, étaient défendus par la division Gazan; celle de Marbot formait la réserve. La division Miollis, placée à la droite de l'armée, s'étendait depuis Recco, jusqu'au col de Torriglio, barrant la Rivière du Levant. La ville de Gênes était occupée par une réserve de 3 à 4,000 hommes. Une division d'environ 4,000 hommes observait les cols depuis l'Argentière jusqu'aux sources du Tanaro, et fournissait les garnisons de Saorgio, de Nice, de Montalban, de Vintimille et des batteries des côtes.

Reprise des hostilités. — Attaque générale. — Prise de Savone par les Autrichiens. — Malgré la rigueur de la saison, l'approche de Mélas fit lever les cantonnements, les troupes campèrent sur les points culminants, encore couverts de neige, et il y eut entre les avant-postes de fréquentes escarmouches. Miollis, avec sa division, réprima une insurrection des paysans de la vallée de Fontana-Bona, où il brûla cinq villages. Il attaqua ensuite l'avant-garde d'Ott, à Sestri, et s'empara d'un convoi de six mille quintaux de blé qu'il envoya à Gênes.

Ces opérations n'étaient que le prélude d'attaques plus sérieuses. Mélas, comme le Conseil aulique, avait été totalement trompé sur les desseins de Bonaparte. Il pensait que l'occupation de Gênes et de la Ligurie devait compléter le triomphe des armées impériales. Le vice radical de la ligne de Masséna ne lui avait pas échappé, et il avait résolu de la couper le plus près possible de Gênes, pour y refouler la droite des Français, dont il espérait que la famine et le concours des Anglais lui feraient bon marché. C'était sur Savone qu'il se proposait de porter son principal effort, afin d'occuper la rade de Vado. L'exécution de ce projet, d'abord résolue pour la fin de février, fut renvoyée aux premiers jours de mars, retard qui devint une des principales causes du désastre des Autrichiens à Marengo, parce qu'il laissa au premier consul le temps de compléter ses dispositions pour reconquérir l'Italie.

Voyons quelles furent les dispositions de Mélas? 25,000 hommes d'infanterie, le gros de la cavalerie et de l'artillerie étaient restés, sous les ordres de Kaim, en Lombardie et en Piémont. Ott, avec 15,000 hommes, occupa la vallée de la Trebbia, en avant de Bobbio, pour agir sur la Rivière du Levant, de concert avec les insurgés de Fontana-Bona. Sept bataillons et quarante escadrons, sous le comte Hohenzollern, se rassemblèrent entre Tortone et Pozzolo-Formigaro. Mélas, avec le corps de bataille, de trente-deux bataillons et douze escadrons, vint camper entre Mallere et Carcare. Elsnitz, avec l'aile droite forte de vingt-huit bataillons et cinq escadrons, dut se diriger par Carcare sur Altare, pendant que Mélas attaquerait Montenotte, afin d'accabler Suchet. Pour distraire l'attention de Masséna du point qu'il voulait attaquer, le feld-maréchal autrichien fit inquiéter la droite des Français par le général Ott, joint aux insurgés.

Le 6 avril, la ligne française fut assaillie sur tous les points, depuis Nervi jusqu'à Montenotte et San-Giacomo. — Autour de Gênes, Ott, déboucha sur Miollis en trois colonnes: celle de gauche, le long de la mer; celle du centre, par Monte-Corona, et celle de droite, par le col de Torriglio. Toutes ces attaques réussirent. Le Monte-Faccio et Monte-Ratti furent enlevés par l'ennemi, et les trois forts de Quezzi, de Richelieu et de San-Tecla furent investis. — Les Français n'eurent pas une chance plus heureuse au centre, où Mélas, avec quatre divisions, assaillit à la fois Montelegino et Stella. Cependant leur vive résistance coûta cher aux Impériaux, surtout à Montelegino que défendait une artillerie nombreuse. Les troupes de Gardanne, qui s'y étaient ralliées, durent néanmoins céder au nombre. — Soult, avec sa réserve, vint de Cornegliano à leur secours. Mais craignant de voir sa retraite coupée sur Gênes, il se replia d'abord sur Savone, qu'il évacua pendant la nuit, après avoir jeté dans le fort une garnison de 600 hommes.

La ligne française est coupée. — La division Palfy était entrée dans Cadibone et à Vado; les divisions Saint-Julien et Lattermann occupaient Montelegino et Arbizola. Trois vaisseaux anglais étaient venus mouiller dans la rade de Vado. Mélas avait porté son quartier général à Madona-de-Savone, et fait investir le fort. Elsnitz, avec une division, occupait le mont San-Giacomo. — De son côté, Suchet, après avoir eu quelques engagements avec les forces de ce dernier général, se trouvait séparé du reste de l'armée. La prise de Savone le détermina à évacuer les sommets de l'Apennin, pour se concentrer à Borghetto, et y former quelques magasins. Melogno, Settepani et Finale, furent abandonnées. La gauche française ne fut pas troublée dans

son mouvement de retraite. Ces divers combats, tous à l'avantage des Autrichiens, coûtèrent quelques centaines d'hommes aux deux partis.

Reprise de Monte-Faccio par Masséna. — Masséna, ignorant ce qui se passait au centre et à la gauche, crut d'abord qu'il ne s'agissait pour l'ennemi que de l'occupation du poste de Monte-Faccio, et résolut de le reprendre. — Le lendemain, 7 avril, au moment où le général Gottesheim, dont la brigade faisait partie de la division Ott, s'apprêtait à descendre vers Quarto, il se vit attaqué sur trois points à la fois. Monte-Faccio, défendu par un corps d'insurgés et par trois bataillons aux ordres du baron d'Aspre, fut repris en très peu de temps. La seconde ligne de Gottesheim tenta en vain de soutenir la première. L'ennemi, poursuivi de position en position, perdit toutes ses conquêtes de la veille. Les colonnes de Ott, qui s'étaient imprudemment aventurées si loin de l'armée impériale, furent précipitées dans les ravins et les fondrières. La victoire fut complète. Monte-Ratti, Monte-Corona, Recco, le col de Torriglio, furent repris; et, aux acclamations des Génois qu'avait un instant épouvantés l'approche des Autrichiens, Masséna rentra dans la ville avec 1,500 prisonniers (parmi lesquels se trouvait le baron d'Aspre), des canons et sept drapeaux.

Efforts de Masséna pour rétablir sa ligne. — Informé enfin de ce qui s'était passé au centre, le général en chef de l'armée d'Italie résolut de rétablir à tout prix ses communications avec Suchet, pendant que ce dernier ferait effort pour se porter sur Savone, point désigné pour la réunion. — Les dispositions de Masséna pour atteindre ce but furent trop morcelées. Sa droite fut partagée en trois divisions : Miollis, avec la première, de 7,000 hommes, fut chargé de la défense de Gênes; Gazan, avec la seconde, de 5,000 hommes, eut ordre de marcher de Voltri sur Sassello, pendant que Gardanne, avec la troisième de force égale, suivrait la route voisine de la mer. Masséna se proposait de réunir par une marche rapide ces deux colonnes sur les hauteurs de Montenotte ou dans les environs de Savone et de Vado, pour y enlever les magasins ennemis, et donner la main à Suchet, qui avait eu l'ordre de se porter de Borghetto sur San-Giacomo, de reprendre ce poste s'il était possible, et de gagner ensuite Quiliano, entre Savone et Vado. — Cette opération devait s'exécuter le 9 avril. Mélas avait par hasard choisi le même jour pour revenir sur Gênes. Établissant Elsnitz sur les hauteurs de Vado, afin de contenir Suchet, il s'était mis en mouvement pour se joindre à Hohenzollern, après avoir rallié à lui les brigades Bellegarde, Sticker, Saint-Julien et la division Palfy.

Dans le but de tourner la Bochetta, Hohenzollern avait réuni ses principales forces à Ronciglione et aux cabanes de Marcarolo; ce mouvement eut lieu au moment même où Soult rassemblait la division Gazan à Campo-Freddo pour marcher sur Sassello, après avoir remis à la gauche de Miollis, le soin de défendre le passage de la Bochetta. Hohenzollern conclut des rassemblements de Soult, que ce dernier poste devait être dégarni, et il s'y porta pendant la nuit, avec ses principales forces, laissant 1,000 hommes aux Cabanes, pour observer les Français. — Soult, craignant d'être pris à dos par les 1,000 Autrichiens restés à Ronciglione et aux Cabanes, les fit attaquer par Gazan, et n'eut pas de peine à les vaincre, mais cette opération fit perdre un temps précieux qui nuisait à l'exécution du projet de Masséna, sans sauver la Bochetta dont Hohenzollern réussit à s'emparer. — Les troupes de Gazan, harassées de fatigue, revinrent à Campo-Freddo, et ne partirent que le lendemain 10, c'est-à-dire un jour trop tard, pour Sassello. Mélas, afin de se lier avec Hohenzollern, occupait le même jour la ligne des hauteurs qui s'étend de Varaggio à Vereira.

Pendant que la droite de Gardanne côtoyait l'Apennin, pour s'assurer des hauteurs et prendre l'ennemi à revers, Masséna arrivait vers Varaggio, en face de Mélas. Le combat s'engagea aussitôt. Les Autrichiens furent d'abord repoussés; mais bientôt deux de leurs brigades, l'un débouchant de Stella, et l'autre arrivant de Prasi, entourèrent le général français, dont les soldats se débandèrent devant un ennemi quatre fois plus nombreux. — Fressinet avait pris le commandement en remplacement de Gardanne, grièvement blessé. La retraite s'effectua, non sans désordre, sur Cogoletto.

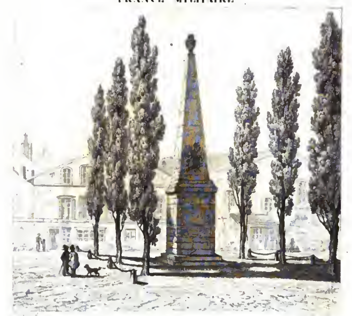
Opérations de Soult. — Combat de Monte-Ormetta. — Pendant cet échec de Masséna, Soult, chargé de diriger la droite des forces françaises sur Sassello, était plus heureux. Ayant eu avis, le 10, qu'une des colonnes de Hohenzollern s'approchait de Voltri, il se porta sur elle par un à-droite, la poursuivit de hauteur en hauteur, et la précipita dans la fondrière du torrent de la Piota, lui tuant, blessant ou enlevant 3,000 hommes. Il entra le 11, à Sassello, où il apprit que Saint-Julien était parti le matin pour se porter sur Monte-Fayole. Il marcha aussitôt contre ce général, et le rejeta en désordre sur Montenotte, en lui faisant beaucoup de prisonniers. Saint-Julien avait gagné Monte-Ormetta; Soult, laissa un détachement à la garde du mont Vereira dont il s'était emparé de vive force, et se porta rapidement sur Monte-Ormetta.

Pendant ce temps, Masséna, impatient de ne pas voir arriver sur sa droite Soult, dont il ignorait les mouvements, avait reconnu le danger de sa position; il projetait de se réunir à son lieutenant par une marche rapide à droite, afin de filer ensemble sur Loano, d'y rallier Suchet et de revenir ensuite sur Gênes avec toutes ses forces; mais le désordre où étaient ses troupes le fit renoncer à ce projet, qui eût pu tout réparer, et il se vit forcé de rester à Cogoletto avec quatre bataillons, détachant seulement Fressinet avec six autres, pour se porter au soutien de Soult.

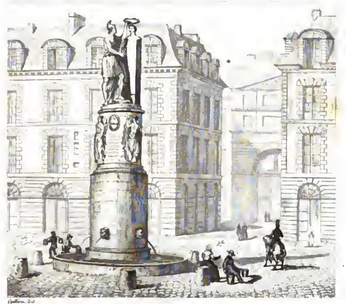
Les troupes de Gazan étaient engagées dans une attaque acharnée contre Monte-Ormetta, et la victoire semblait pencher du côté des Autrichiens, quand Fressinet déboucha rapidement sur leur droite. Les Impériaux, vivement attaqués, furent rejetés en désordre au pied de la montagne. Deux brigades, celles de Bellegarde et de Brentano étaient alors en marche pour renforcer Saint-Julien, mais elles arrivèrent trop tard, et ne

FRANCE MILITAIRE





Monument de Marceau a Chartres.



Monument de Desaix. Place Dauphine.



Revue du 1er Consul.




FRANCE MILITAIRE.



Défense de Gênes. Leclerc et Mirolle.





J. D'Arnaud.



Franceschi

purent que se replier avec lui sur Santa-Giustina.

Les quatre bataillons restés à Cogoletto étaient trop faibles pour que Mélas ne tentât pas de les enlever. Il les attaqua avec toute sa droite, dans la soirée du 11, et les rejeta sur Voltri. Ces bataillons fuyaient pêle-mêle, poursuivis seulement par un peloton de cavalerie qu'arrêta brusquement une charge effectuée par le général en chef en personne, suivi d'une trentaine d'officiers. On ne put néanmoins rallier complétement les fuyards à Voltri, tant leur désordre était grand. — La retraite de Soult sur Gênes eût sans doute été coupée si l'ennemi, au lieu de revenir dans ses positions, se fût établi solidement à Voltri. — Masséna, profitant d'une telle faute, fit renforcer ce poste par 2,000 hommes tirés de la division Miollis. L'arrivée de ce détachement fut d'autant plus opportune qu'il entra dans Voltri au moment où une colonne de 2,000 prisonniers, qu'y envoyait Soult, se révoltait contre son escorte trop faible pour la garder.

Opérations de Suchet. — Suchet, au-delà de Savone, combattait avec des succès variés, Elsnitz, posté au milieu des neiges et des glaces du mont San-Giacomo, et dont la ligne, en passant par cette montagne, s'étendait de Finale à Settepani. Il avait enlevé à l'ennemi, dans la soirée du 9 avril, les postes de Bardinetto et de Calissano. Clausel, à la faveur d'un épais brouillard, surprit et emporta Melogoo, et sépara la brigade Ulm du corps de bataille, sans pouvoir, toutefois, parvenir à l'entamer. Elsnitz, pour secourir son lieutenant, se concentra sur San-Giacomo, mesure qui fut inutile; car les Républicains, renforcés, attaquèrent de nouveau les troupes d'Ulm, et, après avoir enlevé leurs redoutes, les culbutèrent sur Biestro, avec perte de 13 à 1,400 prisonniers. On a reproché à Suchet de ne pas avoir profité de ce succès, en se portant rapidement à Sassello, où l'on entendait le bruit du canon. Il lui aurait suffi, pour masquer ce mouvement, de laisser seulement un rideau de vedettes devant San-Giacomo. — Cette opération, en cas de succès, l'aurait en effet réuni au reste de l'armée, mais aussi, en cas d'échec, elle l'eût mis dans une position désespérée.

Combats de Monte-Fayole et de Ponte-Ivrea. — Soult faisait d'incroyables efforts pour réaliser le plan de Masséna. N'osant se prolonger par sa droite, tant que Monte-Fayole, qui plonge sur Arenzano, serait au pouvoir de l'ennemi, il attaqua ce poste le 12, au point du jour, et s'en empara après une lutte opiniâtre, pendant qu'un des généraux de sa division, Poinsot, inquiétait Saint-Julien qui était parvenu à reprendre Monte-Ormetta. Il assaillit inutilement ensuite l'ennemi à Brie-del-Cavallo, et ne fut pas plus heureux dans une attaque opérée le 14, sur le camp de Santa-Giustina.

Cependant Mélas, ayant renforcé sa gauche, se disposait le 15 à attaquer les Français pour les refouler sur Gênes; de son côté, Soult, espérant toujours parvenir à se lier avec Suchet par Sassello, avait pour le même jour résolu une attaque décisive précisément sur le point par où Mélas voulait faire effort.

Voici quelles étaient les dispositions du général français. — Fressinet devait à droite forcer les positions de la Moglia, puis se réunir à Gazan, qui avait ordre d'enlever Ponte-Ivrea, pendant que Poinsot, avec la gauche, emporterait la Galera. Ces dispositions, trop étendues pour des forces si faibles, n'eurent pas de succès. Poinsot ne put rien contre la Galera. A l'autre extrémité, Gazan couronna deux fois les hauteurs de Ponte-Ivrea, et en fut deux fois repoussé. Saint-Julien allait être accablé par Fressinet à la Moglia, quand il reçut un renfort qui décida la victoire en sa faveur. — Le combat se renouvela le 16, sans plus de succès; les Républicains étaient exténués de fatigue et presque totalement dépourvus de munitions. — Après cet échec, Soult se décida à agir sur la gauche afin de se lier avec Masséna, il se portait dans ce but sur le Monte-Pasto, lorsque en route il rencontra la tête de la colonne autrichienne aux ordres de Bellegarde, et fut presque entièrement enveloppé. Répondant toutefois par des menaces à une sommation de l'ennemi, il profita d'un brouillard pour gagner les hauteurs au-delà de Vereira, et, passant sur le corps des partis ennemis qui tentèrent de s'opposer à sa marche, poursuivit sa retraite jusqu'à Voltri.

Dans ces combats livrés sans résultats positifs et dans des directions si divergentes, la perte de l'ennemi fut presque constamment double de celle des Français.

Combats de Voltri. — Retraite de Masséna dans Gênes. — Masséna, que nous avons laissé sur le rivage au-dessous de Varaggio, n'était pas plus heureux que son actif lieutenant. Pour favoriser l'attaque de Soult, il se porta, le 15 avril, de Voltri sur Arbissola que défendait Lattermann; mais, après un engagement de trois heures, il fut rejeté sur Varaggio, où son chef d'état-major, Oudinot, s'embarqua sur une frêle chaloupe, afin de porter à Suchet l'ordre de faire un dernier effort pour atteindre Savone. — De Varaggio, Masséna rétrograda sur Arenzano, cherchant ainsi à éviter deux attaques, l'une de front, et l'autre de Hohenzollern, qui, de Monte-Fayole, menaçait de le prendre à dos.

Soult le rejoignit le 17 à Voltri; les deux corps séjournèrent, le 18, dans cette ville pour en évacuer les magasins. Le même jour, Mélas, enhardi par la proximité de Ott, qui s'étendait vers Masone et pouvait être dirigé sur la droite de Masséna, conçut l'idée d'attaquer les Français dans Voltri, où il espérait les enlever, en portant vers Sestri-di-Ponente, un détachement qui leur couperait la retraite. L'attaque eut lieu; mais on n'apprécia pas assez l'importance de Sestri, d'où dépendait le sort de l'une des deux armées; l'affaire fut des plus sanglantes. Ott tenait déjà un des ponts de Voltri, quand la réserve française se jeta sur sa colonne pour protéger la rentrée des troupes engagées dans la montagne et de celles qui revenaient d'Arenzano, et que barcelait Bellegarde.

La retraite fut ordonnée sur Sestri, où Soult espérait arriver avant Ott. Le combat se prolongea fort avant dans la nuit, à la lueur des torches. L'arrière-garde et la réserve, obligées de soutenir l'effort des Autrichiens jusqu'à la rentrée de toutes les troupes dans Voltri,

eurent beaucoup à souffrir. Les Français, obligés d'abandonner une partie de leurs blessés, se rallièrent péniblement derrière la Polcevera.

Ainsi concentrée sur Gênes, l'armée n'eut plus dès lors que l'attitude d'une forte et courageuse garnison. Masséna se borna à garder les issues qui conduisaient à la ville et aux forts, et soutint, avec un courage et une opiniâtreté de caractère qui ont fait l'admiration de tous les militaires, ses contemporains, un des siéges les plus mémorables de cette époque si fameuse en traits extraordinaires et héroïques. — Nous allons donner une courte relation de ce siége avant de parler des opérations de Suchet qui, jusqu'à la capitulation de Gênes, ne se lient plus désormais avec celles de Masséna.

Description de Gênes. — Gênes compte plus de 100,000 habitants. Cette ville fameuse s'élève en amphithéâtre au bord de la mer sur le revers d'une ramification détachée de l'Apennin, au-dessus de la Bobetta. Deux torrents, la Bisagno à l'est, la Polcevera à l'ouest, nommées aussi rivière du Levant et rivière du Ponent ou Couchant, à cause de leur position géographique par rapport à la ville, bordent comme deux fossés naturels cette ramification qui, dominant Gênes de toutes parts, a dû nécessairement être renfermée dans l'enceinte fortifiée. — Les fortifications, dont la forme moulée sur celle du terrain est très irrégulière, consistent en deux enceintes bastionnées. La première, qui monte du rivage jusqu'au rocher du Diamant, à cent cinquante pieds au-dessus de la mer, représente un triangle à peu près isocèle de neuf mille toises de développement, ayant pour sommet le fort de l'Éperon, et pour base la ligne maritime qui s'étend de l'embouchure de la Polcevera à celle de la Bisagno. Sur cette ligne se trouvent la Lanterne, les deux môles, le port, les quais et le lazareth. Le côté de l'est, longe la rive droite de la Bisagno, et celui de l'ouest, la rive gauche de la Polcevera. Ils ont chacun environ trois mille cinq cents toises d'étendue. — Toute cette première ligne est bien revêtue, bien tracée et bien flanquée. Elle a neuf fronts principaux défendus par sept forts. Trois de ces forts sont du côté de l'Ouest dominant la vallée de la Polcevera, où s'étend le faubourg Saint-Pierre-d'Arena : ce sont, le fort de la Lanterne, aboutissant à la batterie de mer de même nom, le fort de La Tenaille et celui du Dogato. — Le côté du nord n'offre qu'un seul fort, celui de l'Éperon, regardé comme la clef de la place; car de là, on domine et on peut battre à revers le reste de l'enceinte. Ce fort est dominé luimême par la crête longue et élevée des monts Spino et Pellato, nommés la *montagne des Deux-Frères*, sur laquelle, à cause de cette circonstance, on a élevé le fort du Diamant à douze cents toises de celui de l'Éperon.— Le côté est de l'enceinte extérieure compte cinq fronts connus sous les noms de *Castellazzo*, du *Saillant*, audessus de San-Bartholomeo, de la *Hauteur de Zerbino*, de la *Courtine de la porte Romaine*, et enfin le front de *Carignan* qui descend jusqu'à la mer. Ce côté étant dominé par les mamelons du Monte-Ratti et du Monte-Faccio, on a dû y construire trois forts, celui de Quezzi, sur Monte-Valpara, de Richelieu, sur le Manego, et de Santa-Tecla, entre le mont Albaro et la Madone-del-Monte. Ces positions se trouvent placées entre le torrent de Bisagno et celui de la Sturla. — Le côté sud, où se trouve le port, est garni d'un parapet depuis la porte de la Lanterne jusqu'à celle de Saint-Thomas, pratiquée à l'enceinte intérieure; mais de cette seconde porte jusqu'à Carignan, le rivage n'est défendu que par une muraille crénelée de trois pieds d'épaisseur. — Il ne faut pas moins de deux cents pièces d'artillerie pour garnir convenablement l'enceinte extérieure de Gênes. Masséna était loin de pouvoir compléter ce nombre.

La deuxième enceinte, irrégulièrement bastionnée, est, à proprement dire, le corps de la place, et n'occupe guère que le tiers de l'amphithéâtre circonscrit par la Bisagno et la Polcevera. Comme elle était entourée de maisons et négligée depuis plusieurs siècles, et surtout dominée par les hauteurs de Zerbino, le sort de la ville dépendait uniquement de la première enceinte.

Gênes ne peut être bombardée ni du côté du nord ni de celui de l'ouest, puisqu'elle se trouve à plus de 2,000 toises du fort de l'Éperon, et à 900 toises de la lanterne. Elle ne peut l'être du côté de l'est que par celui qui serait maître de la position de Notre-Dame-del-Monte et des trois forts extérieurs; enfin la mer bat violemment dans son port, qui n'est précédé d'aucune rade, et qui serait impraticable s'il n'était couvert par la prolongation des deux môles.

Disposition de défense de Masséna.—Mélas avait à peu près atteint son but en coupant l'armée française en deux parties, dont l'une se trouvait encore autour de Sao-Giacomo à l'époque qui nous occupe, et dont l'autre était refoulée dans Gênes.— Après la bataille de Voltri, Masséna, ayant réuni les débris de son armée, avait résolu de ne plus tenir la campagne au-delà d'un rayon où ses postes pussent se porter un secours mutuel.— La garde nationale génoise fut réorganisée et chargée de la police de la ville; les canonniers bourgeois furent distribués dans les batteries de la place et du port. Des réfugiés italiens et des Polonais, qui se trouvaient à Gênes, furent organisés en une légion. Le général en chef employa tous les moyens pour se procurer des vivres, dont la ville était assez mal fournie. Tout fut mis en œuvre et disposé pour une résistance désespérée.

La division Gazan, de 3,500 hommes, occupa la ligne de l'ouest, depuis la mer jusqu'aux postes avancés de la montagne des Deux-Frères. La division Miollis, de 4,500 combattants, campa à l'est, s'étendant depuis la mer jusqu'au poste des Deux-Frères, dont elle fournissait la garnison. La réserve, sous le général Poinsot, resta dans Gênes. Soult, lieutenant général de Masséna, dirigeait ces forces, qui, avec la légion étrangère, s'élevaient à peine à 12,000 hommes, nombre bien insuffisant pour défendre une aussi vaste enceinte.

Établissement du blocus. — Mélas avait renforcé sa droite vers la Polcevera, pensant que c'était le seul point par où les Français pussent se faire jour ou être

secourus. Schellenberg, avec une division, eut ordre de se loger à la Coronata et à Saint-Pierre-d'Arena. Vogelsang dut couvrir, avec deux brigades, le vallon de Rivarolo et Taggia, jusqu'auprès des Deux-Frères. Deux autres brigades, commandées par Hohenzollern, s'établirent à Turazzo, sur les hauteurs du Monte-Creto, entre les deux rivières du Levant et du Ponent. L'espace, enfin, entre Monte-Faccio et Nervi fut occupé par 4 à 5,000 hommes aux ordres de Gottesheim. Toute cette chaîne d'investissement ne comprenait guère moins de douze lieues, et les différents corps qui la composaient ne communiquaient entre eux que très difficilement, ce qui devait faciliter beaucoup le système d'attaques extérieures qu'avait adopté Masséna. En effet, barrant la chaîne de l'Apennin, il pouvait en peu d'heures, en traversant la ville, se porter de la droite à la gauche, ce que l'ennemi ne pouvait faire qu'en plusieurs jours de marche.

Le vice-amiral Keith, commandant l'escadre anglaise dans la Méditerranée, avait, dès les premiers jours d'avril, établi sa croisière devant Gênes, ce qui rendait très difficiles les communications avec la Provence, dont la plupart des ports étaient abondamment fournis des vivres qui manquaient à l'armée d'Italie.

Attaque de Saint-Pierre-d'Arena, de Rivarolo, etc. — La réduction de Gênes et l'expulsion des Français hors de l'Italie étaient le double but assigné à Mélas par le Conseil aulique; mais ce général connaissait trop la vigueur de Masséna et de ses soldats pour compter sur une prompte réduction de la place. Il se vit forcé de laisser autour de Gênes une partie de son armée, et quelque pressé qu'il fût de rejeter Suchet au-delà du grand bassin des Alpes, il resta jusqu'au 27 avril devant cette place, afin d'en assurer le blocus, dont le soin fut confié au général Ott, avec 40,000 hommes que renforcèrent bientôt des bandes de paysans que le baron d'Aspre était parvenu à faire insurger.

Mélas, trouvant la ligne de Ott trop étendue, se décida, le 23 avril, à faire un effort pour la resserrer. L'occupation du faubourg Saint-Pierre-d'Arena fut résolue par lui et devait être secondée par une diversion sur le poste des Deux-Frères, et sur la ligne de la Bisagno. En conséquence, le régiment hongrois de Nadasty marcha sur Saint-Pierre qu'il tourna par les jardins, et dont il s'empara en rejetant assez brusquement les Français sur les hauteurs de la Lanterne. Ce succès, toutefois, ne fut pas de longue durée. Poinsot, avec la réserve, accourut au secours des défenseurs d'Arena, l'ennemi fut rejeté au-delà des torrents dans un désordre plus grand que celui qu'il avait d'abord occasioné. Le colonel Nadasty et 400 des siens furent faits prisonniers [1].

Pendant ce temps Ott avait occupé Rivarolo presque sans coup férir, et Hohenzollern, après avoir détruit les conduits d'eau de Molino, venait d'échouer contre le Diamant. Du côté de la Bisagno, Miollis, prévoyant l'attaque, avait pris l'offensive et enlevé le mont Parisone à Gottesheim. Il menaçait même de tourner le camp ennemi placé à Castagna, lorsque des réserves, arrivant en masses, le contraignirent à reprendre la route de la Sturla. Après cet échec, Mélas s'éloigna de Gênes avec quelques brigades, se dirigea vers San-Giacomo, afin de renforcer Elsnitz et d'agir d'une manière plus décidée contre les débris du corps de Suchet.

Attaque générale. — Combat de Quezzi. — Défaite des assiégeants. — Ott, resté devant Gênes, avait reçu de Mélas l'ordre de harceler continuellement les Français, afin de les empêcher de rien entreprendre de sérieux contre le corps de blocus. Pour se conformer à cet ordre, il ne cessa d'escarmoucher pendant plusieurs jours sur le torrent de la Polcevera. — Ce genre de petite guerre ne répugnait pas à Masséna, qui y voyait un moyen de tenir ses troupes en haleine. — Ensuite, le général autrichien, de concert avec l'amiral Keith, prépara, pour la nuit du 30 avril, une attaque plus décisive, et dont il espérait que le résultat serait d'enlever aux Français tous les postes extérieurs et de les refouler dans la place, résultat qui eût nécessairement entraîné la perte de Gênes. — En conséquence, la division Schellenberg devait s'emparer de Rivarolo et des hauteurs de Saint-Pierre-d'Arena. La gauche de cette division, secondée et guidée par les insurgés d'Affareto, avait ordre de gravir les Deux-Frères, après s'être logée au revers du mont Beggo. Au centre et à la gauche, Hohenzollern devait enlever les postes qui observaient la Bisagno. Frimont devait s'emparer du fort Quezzi, et Gottesheim se porter de la Sturla sur Madona-del-Monte et Saint-Martin-d'Albaro. — C'était vers ce dernier point, où se réunissent les deux enceintes, le seul où le feu des vaisseaux pût flanquer l'attaque de terre, et d'où il soit possible de bombarder la ville, que se portaient les principales forces ennemies. Ott, en faisant attaquer à la fois tous les fronts d'attaque, avait espéré les trouver peu défendus. Comptant même sur une révolte intérieure, déterminée par la violence de l'attaque, il avait fait préparer huit cents échelles, et ne désespérait pas d'enlever Gênes d'assaut pendant la confusion du combat.

Les différentes attaques commencèrent à deux heures

[1] Un fait assez singulier fut cause de cet événement. Voici ce que raconte le *Dictionnaire des siéges et batailles*. «Le 23 avril, avant le jour, le régiment de Nadasty passe la Polcevera, et se dirige ensuite sur Saint-Pierre-d'Arena et Rivarolo, occupés par la 5ᵉ légère qui se trouve séparée bientôt des 3ᵉ et 25ᵉ. Les Autrichiens parviennent ainsi à Saint-Pierre-d'Arena, chassent devant eux trois bataillons, et profitent de leur succès pour en surprendre un quatrième en position sur la marine. Le colonel Nadasty, avec un aide de camp de M. de Mélas, avait déjà pris trois officiers, quand il est assailli par deux bataillons de la 25ᵉ légère aux ordres du général Cassagne. Nadasty se trouble et demande au capitaine Chodron, son prisonnier, quel est le plus court pour rejoindre le pont de Cornegliano. Celui-ci, sans se déconcerter, lui indique une issue à travers un jardin, dans lequel le colonel se jette avec 460 hommes : mais à peine y sont-ils entrés que le capitaine Mongenot, le lieutenant Henrion, les sous-lieutenants Gauthereau et Boulogne, s'emparent de la porte et s'écrient : «*Bas* «*les armes!* — Messieurs, dit Chodron, c'est vous, maintenant, qui «êtes mes prisonniers.» L'ennemi, forcé de se rendre, inquiet sur le sort qu'on lui réserve, veut réparer, à force de présents, les outrages dont il s'est rendu coupable à l'égard du capitaine Chodron qui s'est vu indignement dépouillé : «Gardez vos bijoux, répond le Français, «je n'en ai pas besoin pour faire ce que vous n'avez pas su faire pour «moi.» — Un des officiers ennemis réplique : «C'est que nous avions «perdu la tête! — La tête! reprend le capitaine; on n'est pas fait pour «être officier quand on peut perdre la tête autrement que par un «boulet de canon.»

du matin: tout réussit d'abord au gré du général autrichien. Le plateau des Deux-Frères et le fort Quezzi furent enlevés; le fort du Diamant et le fort Richelieu furent bloqués; les revers de Monte-Ratti, de Monte-Faccio, et même de la Madona-del-Monte, tombèrent au pouvoir des Autrichiens. Sur ce dernier point, dans la position d'Albaro, Ott se proposait d'établir pendant la nuit une batterie de 20 mortiers pour brûler Gênes, s'il ne pouvait la prendre d'assaut.

Mais la fortune ne semblait l'avoir favorisé d'abord que pour lui rendre plus sensible l'échec qu'il allait essuyer.

Masséna ayant concentré toutes les forces derrière les remparts, ne se méprit pas sur les véritables desseins de l'ennemi. Un coup d'œil sur la position de la Polcevera jusqu'à la Lanterne, lui fit juger que Ott ne tenterait rien de ce côté, et il se porta rapidement sur la Bisagno. Soult avec cinq bataillons eut ordre de reprendre le plateau des Deux-Frères. Masséna avec le bataillon de réserve marcha lui-même au secours de Miollis à Albaro. Le général d'Arnaud, pressé par Frimont et par Gottesheim, exécutait péniblement sa retraite, quand Masséna parut et rétablit le combat. La division Miollis ainsi soutenue reprit l'offensive. D'Arnaud à la droite eut ordre de déborder Gottesheim, de prendre sa ligne à revers, et de faciliter l'attaque principale entre Saint-Martin et Quezzi. Masséna se chargeait de conduire la réserve contre ce dernier poste, pendant que Miollis l'attaquerait en flanc. Ces mouvements s'exécutèrent: Gottesheim fut rejeté sur Nervi; mais Masséna, à l'attaque de Quezzi, n'ayant pas été soutenu à temps par les flanqueurs qui tournaient Monte-Ratti, fut repoussé. Frimont, qui défendait le fort Quezzi, ayant ensuite été assailli en flanc par la brigade du général Thiébaut, se précipita sur cette brigade, et parvint encore à la culbuter.

Il ne restait plus autour de Masséna que 2 à 300 hommes; mais ce général connaissant toute l'importance du fort Quezzi, d'où dépendait l'issue de la journée et le destin de Gênes, ne tint pas compte de sa faiblesse numérique, et attaqua vivement Frimont victorieux. Une lutte sanglante et corps à corps s'engagea sur les débris du fort. Masséna, mêlé à ses officiers, chargeait lui-même avec les compagnies de la réserve. On ne se battait plus qu'à coups de crosses de fusil et à la baïonnette. Poinsot, excité par l'exemple de Masséna, redoublait d'efforts au centre avec la colonne qu'il avait ralliée. Les Autrichiens, attaqués avec fureur, commençaient à résister avec moins d'opiniâtreté, quand l'arrivée du général Hector qui, ayant enlevé le Monte-Ratti, menaçait de les prendre à revers, augmenta encore les dangers de leur situation: ils furent contraints de regagner leurs positions du matin, avec perte de plus de 1,000 prisonniers.

Soult, du fort de l'Éperon d'où il découvrait la principale attaque de l'ennemi, en attendait l'issue pour commencer la sienne contre Hohenzollern sur le plateau des Deux-Frères. A cinq heures du soir, voyant la défaite de Frimont, il lança le général Spithal avec la 106e demi-brigade, sur la crête des Deux-Frères, pendant qu'un bataillon attaquait cette position par la gauche. Chassés du premier mamelon, les Autrichiens tinrent fermes sur le second; mais les troupes de Soult, secondées par une sortie de la garnison du Diamant, les culbutèrent de toutes parts. Le colonel Colloredo fut tué et son régiment écrasé. Hohenzollern regagna ses positions dans le plus grand désordre, abandonnant quelques centaines de prisonniers et deux petites pièces de canon qu'il avait fait péniblement hisser sur la montagne [1].

Cette journée coûta plus de 4,000 hommes à l'ennemi. Masséna rentra le soir dans Gênes avec des drapeaux, 1800 prisonniers, et les échelles que Ott avait préparées, et dont les soldats firent un feu de joie. Le principal résultat de cette victoire fut surtout de ranimer le moral de l'armée. Les Génois cessèrent de désespérer de se soustraire au joug des Autrichiens, et eurent plus de foi aux paroles de Masséna qui leur annonçait l'arrivée de grands et prompts secours envoyés par le premier Consul.

Attaque de la Coronata. — Après cette affaire qui fut la plus brillante du siége, Masséna, afin de profiter de l'élan de ses troupes, résolut d'enlever le village de la *Coronata*, que l'ennemi avait barricadé et crénelé, et dont il avait fait son principal dépôt d'artillerie, de vivres et de munitions.

Le 2 mai, le général français, pour détourner l'attention des Impériaux, fit effectuer divers mouvements à la division Miollis, pendant que trois demi-brigades, conduites par le général Gazan, se portaient sur la Coronata. Le début de l'attaque fut heureux. Déjà Gazan avait enveloppé un régiment d'infanterie, et il était sur le point d'enlever les premières batteries, quand il tomba blessé à la tête. Ses soldats s'arrêtèrent indécis. Une charge de la réserve autrichienne changea la face de l'affaire. Les Français laissant 3 à 400 hommes hors de combat, reculèrent en désordre et leur retraite eût même été coupée, si Soult, débouchant de Rivarolo, ne fût venu à leur secours, avec une réserve qui leur permit de regagner Gênes.

Attaque et prise de Monte-Faccio. — Une semaine s'écoula sans donner lieu à aucun combat. Les assiégés rétablirent les ouvrages du fort de Quezzi, dont ils comprenaient mieux toute l'importance. — Les assiégeants, en détruisant l'aqueduc de Saint-Pierre-d'Arena, obligèrent la garnison à faire usage des moulins à bas.

Le 10 mai, Ott ayant ordonné plusieurs salves d'artillerie pour célébrer un avantage que Mélas venait de remporter sur Suchet, Masséna résolut de répondre le lendemain à cette joyeuse manifestation par une attaque assez vigoureuse pour rabattre un peu l'orgueil des Autrichiens.

[1] Une de ces pièces fut prise d'une façon remarquable et servit même à assurer la défaite de l'ennemi. Deux braves soldats, Leclerc et Mirolle, s'étant aperçus que les Autrichiens, en abandonnant le premier mamelon, avaient précipité dans un ravin une pièce de trois, y descendirent, chargèrent la pièce sur leurs épaules, gravirent de nouveau la hauteur, et mettant la pièce en batterie, malgré une grêle de balles, tirèrent plusieurs coups sur les Autrichiens prêts à les accabler, et les forcèrent ainsi à la retraite.

Toutes les troupes disponibles furent partagées en deux divisions. Soult en commandait une avec laquelle il devait tourner le Monte-Faccio, que Miollis était chargé d'attaquer de front avec l'autre division formée en trois colonnes. L'action s'engagea : la colonne de gauche de la division Miollis, aux ordres de l'adjudant général Gauthier, enleva d'abord le poste de Bavari; mais, ainsi que les deux autres colonnes qui obtinrent d'abord de petits succès, elle fut vivement assaillie par les Impériaux serrés en masse, et si vivement repoussée qu'elle eut de la peine à se rallier sur le glacis de la porte Romaine, où les deux autres colonnes furent également rejetées. — La famine régnait depuis long-temps dans Gênes. Les troupes, affamées, se livraient au désespoir et ne voulaient plus marcher. Masséna fit faire une distribution de vin qui leur rendit quelque courage.

Cet échec laissait Soult livré à ses forces seules. Ce général continua néanmoins son mouvement. Il remonta la droite de la Bisagno, força le camp du Monte-Cretto pour assurer son flanc gauche, et franchit le torrent entre Torriglio et Carpanadigo, laissant seulement deux bataillons au-delà de la Bisagno, pour couvrir ses derrières. Cette marche de 4 à 5,000 hommes, à quatre lieues du corps de la place et presque sur les derrières de l'ennemi, était plus qu'audacieuse. Le général d'Arnaud commandait l'avant-garde qui marchait un peu trop éloignée du gros de la colonne. Il gravit les hauteurs d'El-Becco, en surmontant des difficultés inouïes, et après avoir soutenu contre les flanqueurs autrichiens un combat de plus de deux heures. Dans le même temps, Soult escaladait, avec le reste de sa division, les revers les plus accessibles du Monte-Faccio, emportait d'assaut les retranchements ennemis, et culbutait Gottesheim qui, battu sur tous les points, se retira avec une perte de plus de 1,000 prisonniers. — Cette action glorieuse fut encore remarquable par un trait sublime de fraternité militaire. Dans le temps où la désertion désorganisait les corps de l'armée d'Italie, la 25ᵉ légère avait été chargée de désarmer la 24ᵉ de ligne, et depuis ce jour, on craignait de réunir ces deux demi-brigades. Cependant elles se trouvèrent à Monte-Faccio opposées en même temps aux Autrichiens : une noble rivalité fit place à leur ancienne inimitié, elles marchèrent à l'ennemi avec une égale résolution. — On vit au milieu du combat les deux porte-drapeaux, entraînés par un mouvement spontané, courir l'un à l'autre et s'embrasser avec enthousiasme; les deux demi-brigades s'unirent sous le feu de l'ennemi par un sentiment d'amitié durable; et, mêlant leurs compagnies, séparées jusqu'à ce jour, cimentèrent leur union nouvelle par un glorieux succès.

Masséna était parvenu à rallier et à ranimer la division Miollis, il la ramena en avant, pour dégager, s'il était nécessaire, Soult, dont il ignorait les mouvements. Le général Reille, avec une brigade de la division Miollis, se trouvait déjà, à quatre heures du soir, sur le Monte-Ratti. La réunion des deux divisions s'opéra à Nervi, où l'avant-garde de Soult s'était portée aussitôt après la prise de Monte Moro et Monte Faccio. Les Français triomphants rentrèrent le soir avec 1,500 prisonniers dans Gênes affamée, que l'on illumina, et les canons français rendirent aux batteries autrichiennes le salut de réjouissance qu'elles avaient tiré la veille.

Attaque de Monte-Cretto. — Cependant la famine faisait chaque jour de nouveaux progrès; il importait de ramasser des vivres dans les campagnes voisines quelque ravagées qu'elles fussent, mais il fallait pour cela s'étendre au loin. On résolut, dans un conseil de guerre de généraux tenu par Masséna, de profiter du succès obtenu, et sans laisser à Ott le temps de se reconnaître, de reprendre Monte-Cretto qui avait été forcé déjà le 11 par Soult, et qu'on avait abandonné on ne sait trop pourquoi; car c'était la clef de la ligne de circonvallation et des voies de communication des deux rivières. De Monte-Cretto, on pouvait à volonté se porter sur les derrières de la Coronata ou dans l'est, sur Porto-Fino, où se trouvaient d'abondants magasins : l'ennemi, après la prise de Monte-Cretto, eût été aisément rejeté sur la Bochetta, en arrière de Voltri. Peut-être la pénurie de vivres où se trouvait l'armée française eût-elle dû prescrire aux Républicains de marcher sur-le-champ et directement sur Porto-Fino, où les grands magasins de l'ennemi devaient être peu couverts après l'échec de Monte-Faccio. Masséna le proposa à ses généraux, mais son avis ne prévalut pas, et l'attaque de Monte-Cretto fut résolue. — La troupe ne prit qu'un jour de repos, et les colonnes d'attaque se mirent en mouvement le 13, à huit heures du matin. Soult, à droite avec 4,000 hommes, remonta la Bisagno et marcha directement sur Monte-Cretto. Gazan, avec 1,800 soldats, déboucha sur la gauche, par le plateau des Deux-Frères, et se porta sur les retranchements de Turazzo, pendant que Miollis, par de fausses attaques, amusait l'ennemi dans la Rivière du Levant. Ott, qui comprenait l'importance de Monte-Cretto, en avait confié la défense à Hohenzollern, et était prêt, avec de fortes réserves, à le soutenir au premier signe d'attaque.

L'adjudant général Gauthier, avec l'avant-garde de la colonne de droite, repoussa l'ennemi de position en position sur Monte-Cretto. De son côté, Gazan occupait déjà les premiers échelons de Monte-Turazzo. On allait ordonner l'assaut, quand il survint tout à coup un de ces orages épouvantables connus dans les Apennins, accompagné d'une obscurité profonde, puis de torrents de pluie qui rendirent le terrain impraticable et trempèrent les armes et les munitions. Les corps autrichiens des vallées avaient, pendant ce temps, gagné Monte-Cretto, marchant comme à couvert sous d'épais nuages, qui ne crevèrent que sur la montagne.

Quand la pluie cessa, Soult ne crut pas devoir ordonner la retraite et lança Gauthier sur les retranchements ennemis. Ce dernier atteignit le pied des ouvrages, mais une vigoureuse charge de Hohenzollern culbuta sa colonne, il fut lui-même grièvement blessé. Le général Poinsot ne fut pas plus heureux dans une seconde tentative. Soult, pour réparer le désordre des siens, fit un dernier effort avec la troisième de ligne, et pénétra jusque dans le camp de Monte-Cretto. Il s'y établissait déjà, lorsque sa colonne fut chargée par une nouvelle réserve qui la mit en désordre. Lui-même, ayant eu dans l'instant la jambe fracassée d'une balle, tomba au

pouvoir de l'ennemi. Cet accident fut le signal d'une déroute générale, et les fuyards se précipitèrent dans le vallon de la Bisagno. Une brigade détachée par Hohenzollern les eût tous faits prisonniers, si Masséna, prévoyant ce qui se passait, n'eût envoyé une colonne de réserve pour les recevoir.

Famine. — Situation critique. — Capitulation du fort de Savone. — Bombardement par la flotte anglaise. — Cette affaire termina la défense active de Gênes. Masséna, depuis le commencement du siége, avait perdu le tiers de ses soldats et ses meilleurs officiers. La fermentation, excitée par la famine, allait croissant dans la place. Des milliers de femmes couraient par les rues avec des sonnettes, demandant du pain, et jetant des cris d'alarme ou de révolte. Masséna reçut alors la fâcheuse nouvelle de la reddition du fort de Savone aux Autrichiens. Le général Buget, pressé par la famine, avait capitulé le 16, et la garnison était restée prisonnière.

Pour ajouter, s'il était possible encore, aux désastres qui accablaient la population assiégée, la flotte anglaise, renforcée de quelques bâtiments légers des nations coalisées, écrasait la ville de bombes et d'autres projectiles, sans épargner même les hôpitaux, malgré les pavillons noirs qui auraient dû les faire respecter.

Masséna, autant pour renforcer la garnison que pour maintenir les mécontents, fit évacuer le Monte-Faccio, et ordonna à Miollis de se rapprocher de la Sturla, ce qui lui permit d'établir sur les places de la ville des postes avec du canon. — La famine faisait tous les jours d'effrayants progrès. On avait mangé les chevaux, les chiens, les chats, et la garnison était réduite à la ration journalière de trois ou quatre onces d'un pain dégoûtant, fait avec des restes de farine trouvés dans les magasins. — La troupe supportait tant de misères avec un courage supérieur à celui que lui faisait affronter la mort dans les combats. Les soldats, au teint hâve et décharné, se traînaient à peine sur les remparts. Mais la population génoise n'avait ni leur résignation ni leur dévouement. Une belle galère, qui défendait avec d'autres bâtiments armés l'entrée du port, fut livrée aux Anglais, dans la nuit du 20 mai par les soldats liguriens qui devaient la défendre. Le capitaine du bâtiment, Bavastro, célèbre depuis par sa témérité comme corsaire, se jeta dans la mer, pour ne pas survivre à une telle trahison; on réussit heureusement à le sauver. — De soixante barques expédiées de France ou de Corse pour apporter des vivres à la garnison, une seule arriva à Gênes.

L'esprit de révolte allait croissant. Masséna parvint à étouffer une insurrection qui devait éclater dans la nuit du 25 mai. Le jour suivant, on reçut des nouvelles qui calmèrent un peu les esprits. Quelques officiers s'étaient dévoués généreusement pour établir des communications entre Gênes et l'armée que préparait Bonaparte, et avaient traversé à la nage l'escadre anglaise. L'un d'eux et le plus intrépide, Franceschi [1] qui avait quitté, le 20, Bonaparte au pied du Saint-Bernard, en apporta des nouvelles le 26. C'était l'espoir d'un prompt secours. Chacun s'exagéra les rapides effets des mesures du premier consul. Le moindre mouvement dans la ligne des alliés faisait croire qu'ils allaient lever le siége. On prenait pour le bruit du canon celui d'un orage lointain. — Pour mieux s'assurer des dispositions de l'ennemi, Masséna ordonna une sortie le 28. Les Autrichiens avaient augmenté les redoutes autour de la place, ils se défendirent avec vigueur contre des soldats exténués de fatigues. Les Français firent de grandes pertes; le général d'Arnaud, qui les commandait, fut grièvement blessé, et ses troupes, repoussées, furent ramenées en désordre jusqu'à la porte Romaine.

Le 29 mai, un aide de camp du général Gazan arriva au galop des avant-postes, et annonça dans la ville qu'on entendait le canon vers la Bochetta et à Campo-Freddo. Une joie délirante s'empara de la garnison et de la population. On s'embrassait dans les rues, les soldats couraient aux armes. Masséna se transporta aussitôt sur les hauteurs de la Tenaille, pour juger de la réalité de la nouvelle par la contenance des Autrichiens. Malheureusement l'armée ennemie était impassible. Quelque illusion avait abusé l'aide de camp, rien ne se faisait entendre. L'abattement du plus sombre désespoir succéda aux transports de l'enthousiasme.

Les horreurs de la famine s'accroissaient chaque jour. Les rues étaient encombrées de mourants et de morts, dont le nombre s'éleva à plus de 25,000. Des soldats brisèrent leurs armes; d'autres passèrent à l'ennemi. Quelques-uns se suicidèrent. La fermentation fut telle, le 30, que les habitants coururent aux armes, et les Français ne furent sauvés de cette sédition que par la division qui s'éleva entre les patriotes liguriens et les partisans de l'ancienne république, qui s'imputaient mutuellement les calamités présentes.

Proposition de capitulation.— Dans cette extrémité, Masséna reçut le 31 mai, du général Ott, les propositions d'une honorable capitulation, ce qui ne lui parut d'abord que l'indice de l'extrême embarras où se trouvait son adversaire. Sans rejeter néanmoins la proposition, il y fit une réponse évasive. Keith, pour donner plus de poids aux insinuations de Ott, dirigea sur la ville un violent bombardement, qui augmenta les dispositions hostiles des Génois. Masséna parvint néanmoins à les contenir. Ce général, n'ayant plus que pour deux jours de vivres, résolut d'abandonner les malades et de se faire jour à travers l'ennemi avec le reste de la garnison. Les officiers lui déclarèrent qu'ils étaient prêts à le suivre, mais que la troupe était absolument hors d'état de les imiter, et qu'il ne fallait pas compter sur elle. — Les magasins étaient vides. On prévoyait que, le 4 juin, il n'y aurait plus de distributions possibles; il fallait prendre un parti décisif. — Les négociations n'avaient pas été entièrement interrompues.

Cependant le premier Consul, avec l'armée de réserve, venait de pénétrer en Italie; Mélas, après avoir forcé Suchet à se retirer derrière le Var, était revenu en hâte dans le Piémont. Il importait aux coalisés de s'emparer de Gênes au plus tôt. Ils adressèrent à Masséna

[1] Alors colonel, aide de camp de Masséna, mort depuis en Espagne, général de brigade.

de nouvelles propositions, et lui offrirent de laisser retourner en France la garnison, à condition que lui, général en chef, resterait prisonnier. Masséna s'indigna, investit un de ses officiers de pleins pouvoirs et l'envoya aux conférences avec cette instruction. « L'armée « évacuera Gênes avec armes et bagages, ou bien elle se « fera jour demain à la baïonnette. »

Ott, qui avait déjà reçu, le 31 mai, l'ordre de lever le siége pour se porter dans les plaines d'Alexandrie, et qui n'avait pas cru devoir perdre en un instant le fruit de tant de sacrifices, venait de recevoir une nouvelle lettre, où Mélas l'engageait à faire un pont d'or à Masséna, pour obtenir la reddition de Gênes, et après l'occupation de cette ville, à ne pas perdre une minute pour marcher sur Alexandrie. Dans le cas où la reddition de la place n'aurait pas lieu sur-le-champ, il lui était enjoint de lever immédiatement le siége. L'officier, porteur de cet ordre, était dans le salon de Ott, au moment où l'envoyé de Masséna s'y présenta. Le général autrichien n'était donc pas moins, que le général français, pressé d'en finir. Les bases du traité se dressèrent dans la journée du 3. — Le peuple génois, rassuré par la publicité des négociations, resta tranquille.

Capitulation. — Évacuation de Gênes. — Masséna se rendit le lendemain matin, 4, dans une chapelle sur le pont de Cornegliano, où l'attendaient le général Ott et l'amiral Keith, et où devait se conclure définitivement le traité qui lui laissait la faculté de rentrer en campagne [1]. Il fut accueilli avec la plus grande considération, et cajolé par Keith qui lui dit : « Vous valez « seul 20,000 hommes : comment pourrions-nous vous « laisser libre ? » Ces adulations de la part d'un ennemi qui n'ignorait pas sa position critique, durent sembler bien suspectes à Masséna, et il fallait qu'il fût pressé lui-même par une nécessité horrible pour s'exécuter comme il le fit. — De retour à Gênes, il attendit encore jusqu'au soir pour signer le traité, croyant encore à la possibilité de recevoir du secours. « Malheu« reux ! disait-il aux Génois qui remplissaient ses ap« partements, donnez-moi pour quatre à cinq jours de « vivres, et je déchire l'acte qui vous livre aux alliés. » Mais la ville ne renfermait plus aucune ressource.

Cet acte d'évacuation, qui stipulait les clauses les plus favorables aux intérêts des patriotes Liguriens, fut signé le 4 au soir, et aussitôt les Autrichiens prirent possession de la porte de la Lanterne.

Masséna s'embarqua le 5 juin pour Antibes, avec 1,500 hommes. Miollis resta dans la ville avec les malades. Le reste de la garnison, d'environ 8,500 hommes, fila par la chaussée de Voltri avec armes et bagages, mais sans canons.

Ott, maître de Gênes, en confia le commandement à Hohenzollern, auquel il laissa 10,000 hommes, et partit pour se porter en toute hâte sur le Pô. Le retard qu'il avait mis à exécuter les ordres de Mélas, devait avoir pour les Autrichiens des suites désastreuses.

[1] « Dès neuf heures du matin, les généraux autrichiens Ott et Saint-Julien y étaient réunis. Masséna, qui tenait dans ses mains les destinées de tant de monde, conserva néanmoins un calme inaltérable et une gaîté féconde en saillies. Son air confiant fit présumer à l'ennemi que notre position n'était pas encore désespérée, et le général français parut supérieur à ceux qui devaient lui dicter des lois. Les Anglais ne cessaient de reprocher avec aigreur aux Autrichiens la longueur du blocus ; Masséna s'en aperçut et usa de finesse, car le lord Keith lui répétant toujours : « Monsieur le général, votre dé« fense est trop héroïque pour qu'on puisse vous rien refuser. » Le général français lui répondit : « Monsieur l'amiral, laissez arriver un « peu de blé à Gênes, et je vous réponds que ces messieurs (montrant « les généraux autrichiens), n'y mettront jamais le pied. » Masséna voulant emmener cinq corsaires français qui se trouvaient à Gênes, lord Keith refuse d'y consentir d'après un bill « que vous n'êtes pas « tenu de connaître, dit-il à Masséna, mais que je suis obligé de « respecter... » Masséna lui répondit en plaisantant : « Monsieur l'ami« ral, quelle gloire la prise de quelques chétifs corsaires peut-elle « ajouter pour vous à la prise de Gênes, qui est votre ouvrage ? Allons, « milord, après nous avoir enlevé tous les gros, c'est bien le moins « que vous me laissiez les petits. — Eh bien ! soit, monsieur, répliqua « l'amiral Keith, n'en parlons plus. »

Masséna se montra reconnaissant des services importants que lui avaient rendus, pendant le blocus, les patriotes de la Ligurie, en plaidant avec chaleur, auprès des coalisés, pour leur indépendance. Comme il insistait vivement sur un des articles relatifs au gouvernement de cette province, le général Saint Julien lui fit part des projets de l'Empereur sur les changements à y opérer. — « Eh bien, monsieur ! ré« pondit Masséna, vos opérations seront aussi peu solides que votre « projet a été prématuré ; je vous donne ma parole d'honneur, qu'a« vant vingt jours, je suis devant Gênes. — Vous y trouverez, mon« sieur le général, des hommes à qui vous avez appris à la défendre, » répond un des officiers ennemis.

Une seule clause faillit rendre inutiles les conférences de plusieurs jours : elle donna lieu à de vives contestations, et était relative au retour de 8,000 hommes de troupes par terre. Ott fut d'un avis contraire. Masséna, trop grand pour céder à des conditions tyranniques, rompit tout à coup une conférence qui était sa dernière ressource. « Vous ne le voulez pas, s'écrie-t-il ; eh bien, messieurs ! à « demain. » Ce ton d'assurance força les généraux ennemis à se désister de leurs prétentions. — Ainsi Masséna eut la gloire de sortir de Gênes avec ses troupes, son artillerie, ses munitions ; l'Angleterre même en paya les frais de transport.

(*Relation du siége de Gênes.*)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1800.

18 FÉVRIER. Arrivée de Masséna à Gênes.
6 AVRIL. Attaque de la ligne française par les Autrichiens.
7 — Reprise de Monte-Faccio par Masséna.
9 - 10 — Opérations de Soult. — Combat de Monte-Ormetta.
— — Opérations de Masséna. — Combat de la Bochetta. — Combat de Varaggio.
9 - 12 Opérations de Suchet. — Combats de Bardinetto, de Melogno et de San-Giacomo.
12 — Combat de Monte-Fayole.
14 - 16 — Combats de Ponte-Ivrea.
18 AVRIL. Combat de Voltri. — Retraite de Masséna dans Gênes.
23 — Combat de Saint-Pierre-d'Aréna, de Rivarolo, etc.
30 — Attaque générale. — Combat de Quezzi.
2 MAI. Affaire de la Coronata.
11 — Combat de Monte-Faccio.
13 — Attaque de Monte-Cretto.
16 — Capitulation du fort de Savone.
28 — Sortie générale des assiégés.
31 — Premières négociations pour une capitulation.
4 JUIN. Capitulation. — La garnison peut rentrer en France avec armes et bagages.
5 — Évacuation de Gênes par les Français.

DEFENSE DE LA LIGNE DU VAR.

SOMMAIRE.

Attaque du poste de la Bormida. — Combats de Monte Calvo et de Borghetto. — La ligne française est forcée. — Combats d'Oneille et du col de Tende. — Retraite de Suchet derrière le Var. — Réorganisation de l'armée de Suchet. — Perplexité de Mélas. — Attaque de la tête de pont du Var. — Départ de Mélas pour le Piémont. — Deuxième attaque de la tête de pont. — Combats de Roncigtione et du pont Saint-Jean. — Retraite des Autrichiens sur la Turbia. — Prises du camp de Mille Fourches, des cols de Rauss et de Tende. — Combat de Breglio. — Combat de Forcoin. — Déroute des corps d'Elsnitz à Piève. — Marche de Suchet sur Gênes. — Jonction de Suchet et de Gazan. — Influence de l'armée de Suchet sur le résultat de la bataille de Marengo. — Rentrée des Français à Gênes. — Réflexions.

ARMÉE D'ITALIE.	ARMÉE IMPÉRIALE.
Aile gauche. — *Général.* — SUCHET.	Aile droite. — *Général.* — ELSNITZ.

Revenons aux opérations du général Suchet que nous avons laissé au moment où il se trouvait définitivement séparé de Masséna, refoulé sur Gênes.

Attaque du poste de la Bormida. — Incertain du succès des attaques du général en chef, Suchet resta deux à trois jours inactif jusqu'au moment où le général Oudinot, qui avait heureusement échappé à la croisière anglaise, lui apprit la nouvelle des avantages remportés à Verreira et à Sassello. Masséna, en lui transmettant cette nouvelle par son chef d'état-major, lui prescrivait de tout tenter pour gagner Savone, où il espérait toujours pouvoir le rejoindre. — Suchet, en conséquence, reprit l'offensive. Il enleva d'abord les postes de Murialto, de Roochi, et tous les monts voisins de San-Giacomo. Le 19 avril au soir, il prit position au village de Bormida, comptant, pendant la nuit, s'emparer de la montagne de ce nom.

Le mouvement d'attaque commença à une heure du matin. Les troupes françaises étaient disposées sur trois colonnes, avec deux réserves dans les intervalles. Le général autrichien Elsnitz, qui commandait sur ce point, prévoyait l'attaque de Suchet et était d'autant mieux disposé à le recevoir, qu'il attendait dans la matinée trois brigades envoyées par Mélas pour le renforcer.

La colonne française du centre avait pour chef le général polonais Jablonowsky; emportée par son ardeur, elle dépassa Mallere, et se laissa voir avant que les autres colonnes fussent arrivées au pied de la montagne. Elsnitz l'attendait, et renouvelant la célèbre manœuvre de Bonaparte à Rivoli, dirigea contre elle une masse compacte qui la rejeta sur Mallere; ensuite, pendant qu'elle se ralliait, il porta successivement toutes ses forces sur les colonnes de droite et de gauche, qu'il défit complétement. — Ainsi battu en détail, le corps de Suchet aurait été forcé de mettre bas les armes, si le général autrichien eût détaché une colonne entre la Bormida et Mallere. — Les Français se rallièrent sur ce point; mais tout espoir de jonction avec Masséna fut dès lors évanoui.

Mélas arriva, le 28 avril, pour prendre en personne le commandement du corps d'Elsnitz. Kaim, avec 25,000 hommes, observait 6,000 Français aux ordres de Thurreau, échelonnés sur la ligne du mont Cenis, et un détachement commandé par Lesuire, posté au col de Tende. Il dut, avec une partie de son corps, renforcer Gorrup qui opérait en avant de Ceva, sur le Tanaro. — Une brigade seulement eut ordre d'inquiéter le col de Tende, pendant que d'autres partis se montreraient vers les passages de Vinadio et de Finestre.

Combats de Monte-Calvo et de Borghetto. — La ligne française est forcée. — Suchet, quoique ayant à combattre des forces presque quadruples, résolut de défendre la ligne de Borghetto; et il aurait peut-être été victime de cette généreuse mais imprudente résolution, si Mélas, au lieu de l'attaquer de front, ne lui eût opposé qu'un faible corps pour se porter avec ses principales forces sur les communications avec la France, totalement dégarnies de troupes. — Le quartier général français fut transféré le 27 à Albenga. — Loano, les hauteurs de Bardinetto et de Rocca-Barbena étaient occupés par les avant-postes de la division Clausel, qui appuyait sa droite à la mer, en avant de Borghetto, et sa gauche à Castel-Bianco. Ce dernier poste, Caprauna et Ponte-di-Nave dans la vallée du Tanaro, étaient défendus par les troupes aux ordres du général Pouget. L'adjudant général Blondeau commandait à Lecco une réserve de deux demi-brigades. Ainsi la ligne française, garnie de moins de 10,000 hommes, avait six lieues de développement.

Mélas, arrivé le 29 à Savone, porta ses troupes sur Melogno et Sette-Pani. — Le général Lattermann chassa le 1er mai les avant-postes français de Loano.

L'attaque générale fut ordonnée pour le 2 mai. — Trois brigades autrichiennes, aux ordres de Morzin, marchèrent sur le Monte-Calvo. Elsnitz dut assaillir le Monte-Lingo avec deux autres, au moment où Gorrup s'avancerait sur le Monte-Galera pour menacer Sambucco et la gauche de Suchet. — La brigade française, commandée par Seras, menacée par Elsnitz du côté du Monte-Lingo et accablée par Morzin, débouchant du Monte-Calvo, ne pouvait pas seule tenir contre des forces quintuples, elle rétrograda en ordre sur Sambucco. — Lattermann, soutenu par le feu des frégates anglaises, enleva Borghetto; Elsnitz rejoignit Gorrup à la Galera. — Une partie des positions françaises se trouvaient ainsi au pouvoir de l'ennemi.

Combats d'Oneille et du col de Tende. — Suchet rétrograda pendant la nuit, appuyant toujours sa

Défense de Gènes. Attaque du Montefaccio.



Port de Como.



Pavie. — Ecluses du Canal.



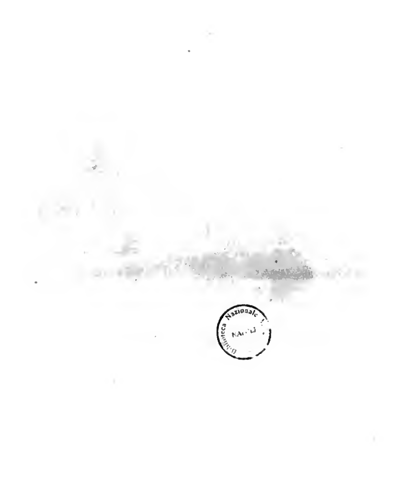

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Milan. – Palais Serbelloni.

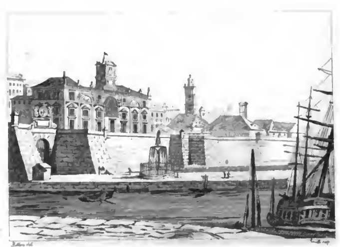


Lac Majeur – Isola Bella.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI



Gênes. Pont de Carignan.



Gênes. Banque de S.t Georges

droite à la mer. Quatre demi-brigades, sous Clausel, s'étendirent en avant d'Oneille, entre Diano et Monte-di-Toria. Pouget appuyait sa droite à ce dernier poste et occupait Rezzo et Mezza-Luna. Seras, avec 1,000 hommes, était posté à Triola, pour couvrir le col Ardente et lier les 1,800 hommes de Lesuire avec Pouget.

Suchet, quelque bonne que fût cette nouvelle position, ne put s'y maintenir contre des forces trop supérieures en nombre. Elsnitz l'attaqua dans la matinée du 7. Clausel fut refoulé par Zach, jusqu'à San-Lorenzo. La gauche de Pouget fut accablée par onze bataillons, pendant que sa droite était arrêtée par une démonstration. Il fallut battre en retraite, 1,400 hommes de la brigade de Pouget furent enveloppés, et forcés de mettre bas les armes. Pendant ce temps, le col de Tende était enlevé par Knesewich, et la division Gorrup s'emparait du col Ardente et de Mezza-Luna.

Retraite de Suchet derrière le Var. — Suchet avait opéré une retraite pénible sur Taggia, quand il apprit l'arrivée des avant-postes ennemis au défilé de Saorgio. Il crut aussitôt devoir repasser la Roya et le Var. La tête de pont du Var fut retranchée : on fit venir des canonniers de la côte et de la grosse artillerie d'Antibes. — Des garnisons furent laissées en arrière dans le département des Alpes-Maritimes, au fort Vintimille, au château de Ville-Franche et au fort Montalban, près de Nice.

La retraite des Français derrière le Var eut lieu le 11 mai. — A peine la ville de Nice venait-elle d'être évacuée par leur arrière-garde que Mélas y fit son entrée solennelle, fier d'occuper enfin une ville appartenant à cette République, dont il avait vu naguère les soldats aux portes de Vienne. — Mais cette joie devait être aussi courte qu'elle était vive. Déjà (le 6 mai) le premier Consul avait quitté Paris pour aller se mettre à la tête de l'armée de réserve, et cette armée marchait vers le Saint-Bernard.

Réorganisation de l'armée de Suchet. — En repassant le Var, Suchet n'avait laissé sur la rive gauche que les troupes nécessaires à la défense de la tête de pont. Ce général espérait tenir derrière cette ligne, regardée comme une des plus faibles parties de la frontière de France, assez long-temps pour que l'armée de réserve, alors en marche vers l'Italie, pût opérer une diversion qui contraignît Mélas à rappeler ses forces en Piémont et en Lombardie, et à renoncer à l'invasion de la Provence que les Autrichiens se proposaient d'exécuter conjointement avec les Anglais.

Le général du génie Campredon, chargé de fortifier la tête de pont du Var, la mit en moins de trois jours à l'abri d'un coup de main. — La petite armée de Suchet reçut quelque renforts en troupes de ligne et en gardes nationales, que le danger de la patrie fit accourir à la frontière comme aux premiers jours de la Révolution, tant le gouvernement du premier Consul avait déjà ranimé en France tous les sentiments patriotiques. — Suchet s'occupa aussitôt de réorganiser son armée. La première division, à laquelle furent confiées la réparation et la défense de la tête de pont, passa sous les ordres du général Clausel, qui eut sous lui les généraux Seras et Brunet. Le général Rochambeau eut le commandement de la seconde division, établie sur le Var depuis son embouchure jusqu'à Pujet; Solignac et Jablonowsky étaient ses généraux de brigade. Lesuire et Delannay remplissaient les mêmes fonctions dans la troisième division, qui fut placée vers le Broc, sous les ordres du général Ménard. La quatrième, formant la gauche entre le Broc et Malaussène au-delà de l'Esterou, fut commandée par le général Garnier, ayant sous ses ordres le général de brigade Lamartillière. Cette division se liait par des postes avec la division Thurreau, postée à Entrevaux. Quelques escadrons formèrent à Saint-Laurent, derrière le pont du Var, une réserve commandée par le général Quesnel.

Les Autrichiens s'étaient établis un peu en arrière du Var et parallèlement à cette rivière, depuis Aspremont jusqu'à la mer.

Suchet pressait avec activité tous les préparatifs de résistance. — Afin d'être informé des mouvements de l'ennemi, il avait fait établir dans le fort de Montalban occupé par les Français, un télégraphe correspondant avec deux autres postes télégraphiques, dont l'un était établi à Gilette sur la droite du Var, entre les deux vallées, l'autre au quartier général à Saint-Laurent, où les moindres démarches de l'ennemi se trouvaient ainsi à l'instant connues.

Perplexité de Mélas. — Mélas ne pouvait croire aux rapports qu'il recevait sur le passage des Alpes par l'armée de réserve, et les traitait de fables ou de ruses de guerre : méprise obstinée et fatale, qui allait bientôt lui coûter en un seul jour les conquêtes de toute une année. — Il se borna donc d'abord à l'exécution littérale des ordres du Conseil aulique; mais ensuite, lorsqu'il lui devint impossible de douter que les Français eussent paru en deçà des Alpes, ses postes avancés à la tête des vallées du Pô et de la Doria, ayant été forcés de se replier, il ne se forma pas encore une idée juste des dangers qui le menaçaient, et se contenta de détacher 4 à 5,000 hommes qui furent repoussés à Ivrée, sur la Chiusella, et rejetés sous les murs de Turin. — Les 100,000 hommes formant l'armée autrichienne étaient d'ailleurs tellement dispersés sur toute la surface de la Ligurie, du Piémont et de la Lombardie, qu'ils se trouvaient exposés à être écrasés partiellement. — La position de Mélas était assez difficile. Abandonner la Ligurie, c'était ouvrir à Suchet le chemin de Gênes et perdre tout espoir d'occuper cette ville; porter, au contraire, sur le Pô des forces inférieures, c'était s'exposer à y essuyer un échec et compromettre sans retour le corps d'Elsnitz, et celui de Ott qui avaient déjà peine à tenir à Masséna.

Attaque de la tête de pont du Var. — Dans cet état de choses, il résolut de forcer le passage du Var, comptant d'abord se défaire ainsi de l'armée de Suchet qui tenait le corps d'Elsnitz en échec. — Déjà, le 13 mai, Elsnitz avait tenté un coup de main contre la tête de pont du Var, et, après un combat opiniâtre, avait été repoussé. — Mélas attribuait cet échec au manque d'ar-

tillerie de fort calibre. La sienne n'avait pas pu suivre le chemin de la Corniche et avait dû être transportée par mer à Nice, où elle venait d'être débarquée. Le général autrichien la fit aussitôt mettre en position et ordonna de démasquer les batteries, le 22 mai, jour qu'il avait fixé pour tenter une attaque décisive.

Les grenadiers de Lattermann et de Bellegarde s'avancèrent en trois colonnes sur les ouvrages de la tête de pont. Suchet, instruit de leurs mouvements par le télégraphe, était déjà sur ses gardes. L'attaque, soutenue par un feu violent des batteries de terre et par celui des frégates anglaises embossées à l'entrée du Var, fut des plus impétueuses, mais la résistance ne fut pas moins ferme. L'ennemi, arrivé à demi-portée de pistolet, fut accueilli par d'effroyables décharges de mitraille qui, jointes à un feu de mousqueterie vif et bien dirigé, couvrirent en quelques instants la terre de blessés et de cadavres. — Mélas ordonna la retraite.

Départ de Mélas pour le Piémont. — Suchet, ayant reçu de Bonaparte l'ordre exprès de retenir et d'occuper le général autrichien, pendant que l'armée de réserve franchirait le Saint-Bernard, n'avait pas cessé un seul jour de le faire harceler sur tous les points, et particulièrement avec sa gauche renforcée depuis peu de temps. — La confiance des troupes françaises s'accrut par suite de l'affaire du 22. Les embarras de Mélas redoublèrent. Pendant que ses soldats, décimés par la mitraille française, regagnaient péniblement leurs premières positions, ce général avait appris à la fois l'attaque de Suze par Turreau, la prise d'Ivrée par Lannes et l'arrivée de Bonaparte en Italie. Cette dernière circonstance lui parut si incroyable que, pour s'en assurer, il envoya en parlementaire à l'armée de réserve, sous un prétexte quelconque, un officier qui connaissait particulièrement le premier Consul. Ce fait a été positivement affirmé par Bonaparte lui-même.

Mélas ne pouvait cependant pas se familiariser encore avec l'idée du danger qui le menaçait. Il avait réuni dans les vallées de Suze et du Pô environ 35,000 hommes, dont 10,000 cavaliers, et croyait ces forces suffisantes pour arrêter l'armée de Bonaparte, dont il n'évaluait pas le nombre au-delà de 25 à 30,000 hommes. L'affaire de la Chiusella lui révéla enfin toute l'étendue du péril, mais il n'eut pas néanmoins le courage de sortir des demi-mesures. Il partit pour Turin sans pouvoir se décider à faire rétrograder sur Coni, sur le col de Tende, ou mieux encore sur Fossano, le corps d'Elsnitz, et à abandonner le siége de Gênes. Toutes ses manœuvres tendirent au contraire à rendre plus difficile la réunion de ses trois principaux corps d'armée. — Nous n'en donnerons pas ici la relation, elle se rattache à la bataille de Marengo.

Deuxième attaque de la tête de pont. — Elsnitz, laissé sur le Var, devait couvrir le blocus de Gênes ou le col de Tende, suivant les circonstances, et lorsque Mélas prit subitement, le 31 mai au soir, la résolution de rappeler de la Ligurie ses deux lieutenants (Ott et Elsnitz) pour concentrer ses forces autour d'Alexandrie, ce général avait fait contre Suchet une inutile et nouvelle attaque.

Le télégraphe de Montalban avait informé Suchet des préparatifs de cette attaque, fixée au 27. — Suchet avait été renforcé à Saint-Laurent par des gardes nationales que lui avait amenées le général Saint-Hilaire : ce renfort portait ses forces à environ 13,500 hommes. — L'action commença le 27, à trois heures du soir. Vingt pièces de canon, la plupart de gros calibre, tonnèrent sur les retranchements français, qui ripostèrent autant qu'il leur fut possible. A dix heures, Elsnitz forma ses colonnes d'attaque. Elles s'avancèrent intrépidement, encouragées peut-être par le silence qui régna tout à coup du côté des Français : mais lorsqu'elles furent arrivées près des palissades, la scène changea, et les rangs autrichiens furent criblés d'une grêle de balles et de mitraille. L'assaut échoua une première fois et fut renouvelé une heure après avec plus de fureur. Dans cette seconde attaque, 200 sapeurs munis de fascines, de pots-à-feu et de haches, précédaient la première colonne. Ils réussirent à abattre la première palissade, mais presque tous furent tués au pied des retranchements. — Elsnitz, découragé par ses pertes sanglantes, ordonna la retraite.

Combats de Ronciglione et du pont Saint-Jean. — Le même jour, Suchet, pour seconder de son mieux Bonaparte, avait fait attaquer la droite des Impériaux. Ronciglione avait été enlevé au général autrichien Gorrup par une brigade de la division Garnier, tandis que l'autre brigade pénétrait à Pont-Saint-Jean, sur le Vesubio. Gorrup, coupé de Bellegarde, s'établit à Belvere, afin de se rapprocher du col de Rauss. Bellegarde, menacé sur sa droite par la perte de Pont-Saint-Jean, où il ne put pas rentrer, se replia sur Ferrion.

Retraite des Autrichiens sur la Turbia. — Le 28 mai, les brigades autrichiennes Ulm et Saint-Julien, postées au centre du corps d'Elsnitz, furent attaquées près d'Aspremont, par la division Menard. Dans le même temps, les troupes de Clausel débouchaient de la tête de pont de Saint-Laurent. Elsnitz, averti de l'échec éprouvé par sa droite et se voyant simultanément attaqué à sa gauche et au centre, opposa à Clausel deux brigades de grenadiers, et ordonna une retraite générale afin de n'être pas prévenu au col de Rauss. — La grosse artillerie fut rembarquée pour Livourne, le canon de bataille fut évacué sur le col de Tende, et les troupes impériales, ne conservant que dix à douze pièces légères, se mirent en marche à onze heures du soir, pour aller s'établir sur les hauteurs de la Turbia, protégées dans ce mouvement par la brigade Lattermann, qui occupa le Monte-Grosso.

Prise du camp de Mille-Fourches, des cols de Rauss et de Tende. — Suchet, instruit par le télégraphe, de la retraite d'Elsnitz, se mit aussitôt à sa poursuite. La gauche marcha sur Duranus et Lucerar Rochambeau, renforcé de la brigade Brunet, s dirigea sur Sospello; Clausel, sur Monaco et la route Marine,

soutenu à une demi-marche par la réserve aux ordres de Beaumont.

Le 31 mai, Bellegarde, resté en position à Braus devant Sospello, fut attaqué par Rochambeau, qui le repoussa jusqu'à Broïs, où le recueillirent les troupes du général Ulm. Elsnitz plaça derrière la Roya son quartier général à Breglio. Lattermann était à Vintimiglio. Gorrup, dont on n'avait pas de nouvelles, s'était porté au mont Lautbion, s'étendant jusqu'au célèbre camp des Mille-Fourches, dont il se hâtait de relever les retranchements, détruits en 1794 par les Républicains. Sa division était réduite à un petit nombre d'hommes, les soldats Piémontais l'ayant abandonnée après l'affaire de Roneiglione.

Dans la nuit du 1er juin, Suchet, qui avait parfaitement compris la conduite qu'il devait tenir pour favoriser, dans cette circonstance, les manœuvres de l'armée de réserve, ébranla toutes ses colonnes. A l'extrême gauche, Garnier, partant de Roccabigliere, se dirigea sur Tende, par le col de Rauss. Saorgio et le camp de Mille-Fourches devaient être enlevés par le général Menard, qui, partant de Luceram, avait ordre de longer les hauteurs de Pietra-Cava, avec la brigade Mengaud et la cavalerie de Quesnel. Afin d'isoler le centre et la droite d'Elsnitz, Rochambeau, renforcé de la brigade Brunet, devait opérer une triple attaque sur le col de Broïs, l'une de front, dirigée par lui-même, et les deux autres de flanc. La gauche des Impériaux, adossée à la mer, devait être inquiétée par la colonne du général Clausel. Ces attaques, reposant principalement sur un effort par la gauche, devaient rendre Suchet maître des sommités des Alpes et de la principale ligne de retraite de l'ennemi. Ce qu'elles semblaient avoir de décousu était commandé par la nature des lieux.

Elles eurent un plein succès; l'attaque de Menard fut favorisée par la prise du col de Rauss dont s'empara la brigade Delaunay, qui se porta ensuite sur Fontan. L'ennemi, menacé dans sa ligne de retraite, défendit faiblement les retranchements du camp de Mille-Fourches, qui furent enlevés par la brigade Lesuire. Les troupes éparpillées de Gorrup s'enfuirent, partie vers Tende, partie vers Fontan, laissant 600 prisonniers et tous leurs équipages au pouvoir des Français. Gorrup, poursuivi par Menard sur le col de Tende, y rallia à peine 1,500 hommes, avec lesquels il se jeta dans Coni. Il n'avait laissé au col de Tende que des éclaireurs, que la brigade Lesuire mit presque promptement en fuite. Si Garnier, avec sa division, avait pu se porter à temps sur le col, la retraite de Gorrup eût été entièrement coupée; mais le dénûment et la fatigue des troupes françaises, ainsi que le mauvais temps, les retinrent à Roccabigliere. Néanmoins, presque toute l'arrière-garde ennemie fut prise dans cette affaire.

Combat de Breglio. — Le col de Broïs devait, comme on l'a dit, être attaqué sur trois points différents. Elsnitz, qui s'y était rendu à l'approche de Rochambeau, retournait vers Breglio, quand il reçut la nouvelle de l'occupation de Saorgio par les Français, et de la défaite.. ela aussitôt derrière la Roya les deux brigades qui gardaient le camp de Broïs, et, au lieu de rassembler toutes ses forces pour se jeter sur Menard et se r'ouvrir la route de Tende, il se dirigea ensuite sur Dolce-Aqua, avec la brigade de Weidenfeld.

Les ordres de Mélas prescrivaient à Elsnitz de couvrir la route de Gênes, et le décidèrent sans doute à ce mouvement excentrique qui eut des suites fâcheuses; car Ulm et Bellegarde, assaillis vers Breglio par Rochambeau, furent entamés, et forcés par la prise de Saorgio de se jeter dans les montagnes de Tanardo, où ils ne purent traîner leur artillerie, composée de 12 pièces légères, qu'ils enclouèrent et dont ils brûlèrent les affûts. Ils se retranchèrent sur les hauteurs du Baracon de Forcoin, montagne formant un des contre-forts du mont Jove. Ils avaient perdu dans cette affaire tous leurs équipages et un grand nombre de prisonniers.

Combat de Forcoin. — Quelques retranchements ébauchés sur les hauteurs du Baracon de Forcoin ne purent défendre cette position, qui fut emportée le 3 juin par Rochambeau et Brunet : ce dernier s'avança même jusqu'à Pigna.— Cet événement empirait la position d'Elsnitz, en rompant de plus en plus sa ligne.— Ce général reçut alors de Mélas l'ordre de se porter sur Alexandrie. Il était en pleine retraite. Ses trois brigades du centre furent portées sur Ponte-di-Nave, et il se dirigea lui-même, avec les grenadiers, sur Ormea par Pieve. Il lui était devenu absolument impossible de tenter un retour offensif.

Déroute du corps d'Elsnitz à Pieve.—Suchet, informé du mouvement d'Elsnitz sur Dolce-Aqua, avait résolu de l'y suivre avec la division Rochambeau et la brigade Brunet, afin de soutenir Clausel, laissant à sa gauche, aux ordres de Menard, le soin de poursuivre l'ennemi sur Ormea par les sources du Tanaro.

Menard arriva le 4 dans la vallée du Tanaro, et se porta avec la brigade Lesuire, soutenue par la cavalerie de Quesnel, sur Pieve.— La brigade Calvin, à sa gauche, devait gagner par Cessio les flancs du mont Ariol, près de Ponte-di-Nave, tandis que le général Delaunay, à sa droite, se portait de Mezza-Luna et Rezzo sur Vesalico.

Elsnitz avait filé le 3, de Dolce-Aqua sur San-Remo, avec les brigades de grenadiers de Lattermann et de Weidenfeld. Il continua sa marche le 4, par Oneille, sur le bourg de Pieve, peu inquiété par les faibles corps de Clausel et de Beaumont. Un grand nombre de traînards, harassés par cette longue marche, restèrent en route. Elsnitz ne s'arrêta pas à Pieve et marcha sur Ponte-di-Nave. Le 5, ses grenadiers gagnèrent à minuit le Monte-Nave ou ses versants sur le Tanaro.

Les brigades de la droite autrichienne avaient, pendant ce temps, franchi avec des peines inouïes les hautes montagnes qui dominent Triols. La tête de leurs colonnes, conduite par Saint-Julien, gagna Pieve où Elsnitz avait d'abord voulu concentrer ses forces à temps pour couvrir l'entière évacuation des

postes de la Rivière de Gênes, et d'un convoi d'environ cinq mille mulets, chargés de bagages et de munitions, qui suivaient l'armée ; mais Ulm et Bellegarde, qu'avait embarrassés la marche de ce convoi, descendaient vers le bourg de Pieve, lorsqu'ils rencontrèrent les colonnes de Menard, déjà en possession de ce poste et des hauteurs qui l'entourent au nord. Les troupes d'Ulm et de Bellegarde se trouvaient, par la retraite précipitée d'Elsnitz, livrées à la merci des Français, dont une des brigades, celle de Delaunay, gagnait déjà leur ligne de retraite. Elles furent prises d'une terreur panique extraordinaire, et s'enfuirent dans toutes les directions. Lesuire, Delaunay et Rochambeau ramassèrent plus de 1,600 fuyards et prirent 6 drapeaux. Les deux généraux ennemis, harcelés par les troupes de Calvin, atteignirent avec 300 hommes seulement, par le mont Ariol, le camp du général Lattermann, avec lequel ils gagnèrent Ponte-di-Nave.

Marche de Suchet sur Gênes. — Suchet, certain de ne plus rencontrer désormais devant lui aucun obstacle, se reporta rapidement dans ses anciennes positions de Finale, Melogno, Sette-Pani et San-Giacomo. Il n'était plus inquiet pour ses derrières. Les habitants des vallées que la misère avait poussés à l'insurrection, s'empressèrent de déposer les armes lorsqu'ils virent qu'on les traitait avec une extrême indulgence. Le général français put ainsi rallier sa petite armée sans s'affaiblir par des garnisons et des détachements. — Seulement le blocus du fort de Vintimiglio lui retint quelques bataillons.

Il touchait enfin au but si désiré. Encore deux marches, et Masséna allait entendre son canon. La ligne de Ott, prise en tête et en queue; allait être forcée, et Gênes débloquée. Cette espérance soutenait le courage de l'armée et lui faisait supporter les fatigues de marches incessantes et pénibles, mais le sort de Gênes était déjà décidé, et le jour même où Suchet s'ouvrait le chemin de cette place par le combat de Pieve, le général Masséna signait le traité d'évacuation. Il ne restait plus au brave Suchet d'autre chose à faire que de se réunir aux débris de la garnison, qui, conduite par Gazan, arrivait à Voltri, pendant que Masséna faisait voile pour Antibes.

Ce voyage de Masséna par mer eut des conséquences fâcheuses, et a été vivement blâmé par Napoléon : «Masséna, dit-il dans ses *Mémoires*, après la capitulation, avait commis la faute impardonnable de s'embarquer de sa personne sur un corsaire pour se rendre à Antibes. Une partie de son armée avait été également embarquée pour la même destination; seulement, un corps de 8,500 hommes se dirigeait par terre. — Les troupes avaient conservé leurs armes, munitions, etc. La capitulation ne pouvait pas être plus honorable; mais cette funeste disposition du général Masséna, d'autant moins excusable, qu'il connaissait l'arrivée de l'armée du premier Consul sur le Pô, annula tout ce que les conditions de la capitulation avaient d'avantageux. Si, d'après la capitulation, Masséna était sorti à la tête de toutes ses troupes (et il avait encore 12,000 hommes disponibles, armés, et son artillerie), et qu'arrivé à Voltri, il eût repris ses opérations, il aurait contenu un pareil nombre de troupes autrichiennes, il eût été promptement joint par les troupes du général Suchet, qui étaient en marche sur Port-Maurice, et aurait alors manœuvré contre une l'ennemi avec vingtaine de mille hommes. Mais ses troupes sortirent sans leur général; elle se dirigèrent par la Rivière de Gênes, leur mouvement ne fut arrêté que lorsqu'elles furent rencontrées par le général Suchet. Trois ou quatre jours avaient été ainsi perdus : ces troupes furent inutiles. Heureusement la victoire de Marengo remédia à tout.»

Jonction de Suchet et de Gazan. — La jonction de Gazan et de Suchet eut lieu le 6 juin, entre Finale et Savone. Les avant-postes français furent aussitôt portés sur Montenotte et Millesimo; mais auparavant, Suchet jaloux de contribuer aux succès de l'armée de réserve, s'était occupé de toutes les dispositions nécessaires pour amener la reddition du fort de Savone. Menard fut chargé de couvrir le blocus et prit position à Dego, à Cairo, à Calcare, et à Altare. Le reste de l'armée s'établit sur la même ligne depuis Carcare jusqu'à Montenotte et Millesimo. — La reddition de Gênes était loin de compenser les suites du retard du départ de Ott pour rejoindre Mélas, et surtout la défaite d'Elsnitz repoussé dans un désordre affreux par Suchet, et avec des pertes beaucoup plus grandes, suivant les rapports autrichiens, que celles que nous avons signalées. Tous ces événements ne faisaient qu'accroître l'anxiété et les dangers de Mélas.

Quoique l'on puisse considérer la défense de la ligne du Var comme terminée, et quoique, Suchet rentrant avec toutes ses troupes sous les ordres de Bonaparte, le récit de ses opérations doive se lier essentiellement à celui des opérations de l'armée de réserve, nous croyons cependant devoir le présenter ici très brièvement, afin de compléter tout ce qu'il y a à dire sur l'ex-armée d'Italie jusqu'à la convention d'Alexandrie.

Bonaparte avait adressé à Suchet l'ordre de déboucher par Cadibone et de descendre la Bormida. Le premier Consul présumait bien que ce général s'était avancé sur l'Apennin, aux environs de Gênes, mais il ignorait son arrivée à Montenotte et sa jonction avec Gazan; et, dans l'incertitude de ce que deviendrait son ordre, il ne pouvait nullement compter sur la coopération de ce corps.

«Quelques écrivains, dit à ce sujet Jomini, ont blâmé Suchet d'être resté plusieurs jours à Acqui, devant un faible rideau de hussards, au moment où les grands corps se portaient dans les champs d'Alexandrie. Il faut avouer que si ses 13,000 hommes se fussent portés sur Novi, pour s'emparer de la route d'Alexandrie à Gênes, ils eussent considérablement aggravé la position de Mélas, et doublé les chances de victoire en l'obligeant à faire un détachement proportionné. Mais Suchet est loin de mériter le moindre blâme à ce sujet : forcé de laisser la division Rochambeau devant Savone et d'attendre celle de Menard qui avait suivi Elsnitz sur Cava, il n'aurait pu effectuer le mouvement que vers le 12 juin. Masséna venait alors de débarquer à Finale, et Suchet lui proposa en effet de marcher sur Gavi : l'idée était

lumineuse, bien que la direction d'Ovada sur Novi, eût mieux valu. Mais le général en chef, qui s'était blessé en débarquant à Finale, loin d'accepter la proposition de son lieutenant, le manda dans cette ville, et lui ordonna de marcher sur Tende, afin de recueillir l'artillerie qui ne pouvait cheminer par la Corniche. Masséna était aigri par les souffrances qu'il avait endurées à Gênes, et reprochait au premier Consul d'avoir trop tardé à le secourir; il ne voulait pas se compromettre en descendant dans les plaines du Montferrat sans canon et sans cavalerie. Suchet lui représenta la nécessité de prendre part aux coups décisifs qui devaient se frapper, et ce fut à sa sollicitation qu'au lieu d'aller courir à Tende, la petite armée d'Italie s'avança à Acqui, où elle apprit la nouvelle de la bataille de Marengo.»

Influence de l'armée de Suchet sur le résultat de la bataille de Marengo. — Bonaparte avait détaché, le 13 au soir, dans la direction d'Acqui, le général Boudet, pour tenter de se lier avec Suchet. Mélas eut connaissance de ce mouvement, et quoique Suchet fût dans l'impossibilité de prendre une part active à la bataille de Marengo, sa marche en avant influa sur l'issue de cette bataille. Voici comment :

Une lutte acharnée était déjà engagée dans les plaines de Marengo et sur le ruisseau de Fontanove, entre la division Victor et celles des généraux Haddick et Kaim, lorsque vers neuf heures du matin le général en chef autrichien reçut un rapport qui lui annonçait que Suchet s'avançait sur Acqui. Un capitaine, même assez ordinaire, eût jugé, ce semble, que l'action décisive devait être terminée à Marengo avant que Suchet pût entrer en ligne, et qu'ainsi la marche de ce général était un mouvement insignifiant dans la circonstance. Mélas ne le pensa pas ainsi. Il ordonna au général Nimptsch de repasser la Bormida avec 2,200 cavaliers et de s'avancer par Alexandrie sur Cantaluppo, afin d'observer le corps qui descendait l'Apennin.

Cet ordre est d'autant moins facile à justifier, que Suchet, avec le gros de ses forces, n'était pas encore le 13 à Acqui, où il n'y avait qu'un détachement d'infanterie et de cavalerie légère. Il y arriva seulement le 15, et y eût-il été le 14, sa présence dans ce lieu, après une marche forcée, ne pouvait influer en rien sur l'affaire décisive de Marengo d'où tout allait dépendre.

Mélas, comme on le verra plus loin, ne tarda pas à se repentir de cette faute. — En effet, lorsque dans la première période de la bataille de Marengo il obtint des succès assez décisifs pour lui laisser croire un instant que la bataille était gagnée, et qu'il ne restait plus qu'à porter un dernier coup, il aurait pu sans doute achever de mettre en désordre la gauche de l'armée française, et peut-être obtenir une glorieuse victoire s'il eût eu à opposer aux efforts héroïques de Lannes et de Victor la cavalerie fraîche de Nimptsch.

Rentrée des Français à Gênes. — Après la bataille de Marengo, Suchet reçut l'ordre de se porter sur Gênes: il entra dans cette place le 24 juin, conformément à la convention d'Alexandrie; après avoir, toutefois, signé, dès le 20 juin, une convention particulière avec Hohenzollern, pour l'évacuation de la ville par les Autrichiens. Aussitôt que le peuple génois avait cessé d'éprouver les angoisses de la famine, il était revenu à ses sentiments naturels. « L'avidité britannique, dit Napoléon à ce sujet, excitait vivement son indignation. Les Anglais voulaient tout emporter. Ils convoitaient jusqu'aux marchandises en port franc. Il y eut des discussions vives, des voies de fait avec le peuple: plusieurs Anglais furent massacrés. Suchet, instruit de la conduite de l'amiral anglais, réclama les dispositions de la convention. Le général Hohenzollern s'opposa à toutes les entreprises des Anglais, mit des gardes à l'arsenal et au port pour les empêcher de rien enlever; il se comporta avec honneur.

«Quand les Génois apprirent la victoire de Marengo, leur joie fut extrême; leur patrie était délivrée. Ils s'associèrent sincèrement à la gloire de leurs alliés. Le parti oligarque rentra dans le néant. Les Anglais et les Autrichiens furent davantage en butte aux menaces et aux insultes de la populace; le sang coula. Un régiment autrichien fut presque entièrement détruit, Hohenzollern fut à son tour obligé de s'adresser à Suchet et de réclamer son intervention pour que, pendant le peu de jours qu'il avait à rester encore dans la place, jusqu'au moment désigné pour sa remise, le peuple restât tranquille.— L'entrée de Suchet dans cette grande ville fut un triomphe: 400 demoiselles, habillées aux couleurs françaises et liguriennes, accueillirent l'armée.—Le général Hohenzollern remplit tous ses engagements; l'escadre anglaise prit le large. Les Génois se livrèrent au regret de n'avoir pas tenu plus long-temps. Ils s'accusaient réciproquement d'avoir été pusillanimes; d'avoir eu peu de confiance dans la destinée du premier magistrat de la France: car, s'ils eussent été assurés, disaient-ils, qu'il ne fallait plus souffrir que cinq à six jours, ils eussent encore trouvé la force de le faire.»

Réflexions. — L'ancienne armée d'Italie, aux ordres de Masséna, se fondit, en quelque sorte, dans l'Armée de Réserve, qui, lors du retour de Bonaparte à Paris, après la convention d'Alexandrie, prit le nom d'armée d'Italie, et passa de nouveau sous les ordres de Masséna; le premier Consul voulut ainsi dédommager ce général des souffrances qu'il avait essuyées à Gênes, et du chagrin que lui avait causé la reddition forcée de cette place.

L'activité et les talents développés par Suchet, pendant cette campagne, furent également remarquables. Si on peut reprocher à ce général quelques légères fautes de détail, comme sa marche excentrique sur Dolce-Aqua et Ormea, on doit convenir que son plan général fut bien conçu, lorsqu'il se décida à manœuvrer par sa gauche et à gagner le col de Tende, ce qui lui permettait de se lier plus sûrement avec Bonaparte s'il débouchait en Piémont, de menacer les communications d'Elsnitz, et de dégager Masséna, en forçant le lieutenant de Mélas à évacuer la rivière de Gênes. — Suchet montra dans cette occasion qu'il était digne de commander en chef une armée.

NOTE SUR LA CAMPAGNE DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Dans ses *Mémoires*, Napoléon n'a pas jugé les mouvements de Masséna qui précédèrent et suivirent le siége de Gênes, aussi favorablement que les contemporains de ce général. — Nous croyons devoir offrir à nos lecteurs ce jugement du plus grand capitaine des temps modernes. C'est un excellent morceau de critique militaire.

Première observation. — « L'armée autrichienne était plus que double de l'armée française; mais les positions que pouvait occuper celle-ci étaient tellement fortes, qu'elle eut dû triompher. — Masséna fit une faute essentielle dans sa défense. — Les deux armées étaient séparées par les Alpes et l'Apennin; les Autrichiens occupaient le revers du côté de l'Italie, depuis le pied du col d'Argentière jusqu'à Bobbio; les Français, la crête supérieure et tout le revers du côté de la mer; leur quartier général était à Gênes. — Gênes est à quarante lieues de Nice; et la division autrichienne établie en avant de Coni n'était qu'à dix-huit lieues de Nice. — Gênes est à vingt lieues d'Oneille; la division ennemie qui occupait le Tanaro n'était qu'à neuf lieues d'Oneille. — Gênes est à 10 lieues de Savone; la division postée sur la Bormida n'était qu'à trois lieues de Savone. — L'armée autrichienne était plus nombreuse; elle prenait l'offensive; elle avait l'initiative, et elle pouvait arriver à Nice, à Oneille, à Savone, avant le quartier général français. — On nomme *Rivière*, le pays de Gênes à Nice, à cause de son peu de largeur. Ce pays s'étend en longueur entre la crête des Apennins et la mer; c'est un boyau qui n'a pas assez de profondeur et de largeur pour être défendu dans toute cette longueur. — Il fallait donc opter : — ou porter son quartier général à Nice, en mettant la défensive sur la crête supérieure d'Argentière à Tende, de là au Tanarello, à la Taggia ou à la Roya; — ou bien concentrer la défense autour de Gênes. — Ce dernier parti était conforme au plan de campagne du premier Consul. Gênes est une très grande ville qui offre beaucoup de ressources; c'est une place-forte; elle est en outre couverte par la petite place de Gavi, et a, sur son flanc gauche, la citadelle de Savone. Ce parti une fois adopté, le général Masséna eût dû agir comme s'il eût été général de la République ligurienne, et que son unique objet fût d'en défendre la capitale. La division de 3 à 4,000 hommes qu'il laissa dans Nice et pour l'observation des cols, était suffisante. — Le général Masséna ne sut pas opter; il voulut conserver les communications de son armée avec Nice et avec Gênes : cela était impossible; il fut coupé.

Il aurait dû s'arrêter à un des trois partis suivants :

1° « Donner au général Suchet, qui commandait la gauche, 14 000 hommes, et l'établir avec ses principales forces sur les hauteurs de Monte-Legino, en les couvrant de retranchements; observer Sette-Pani, la tour de Melogno, la Madone-di-Neve, San-Giacomo, Cadibone, par des colonnes mobiles; retirer toute l'artillerie des forts de Vado. — Donner au lieutenant général Soult, qui commandait le centre, 10,000 hommes pour défendre la Bocchetta et le Monte-Fayole. — Donner au général Miollis, qui commandait la droite, 3,000 hommes, qui se seraient retranchés derrière le torrent de Sturt, sur Monte-Faccio. — Enfin garder 7,000 hommes de réserve dans la ville. — L'attaque de Monte-Legino, de la Bocchetta, de Monte-Faccio eût été difficile; l'ennemi, obligé de se diviser en un grand nombre de colonnes, eût pu être attaqué et battu en détail; au lieu de vingt lieues d'étendue qu'avait la position occupée par Masséna, celle-ci n'en aurait eu que dix. — L'armée ennemie aurait pu couper la route de la Corniche, et tourner l'armée française par sa gauche; elle aurait pu s'emparer de San-Giacomo, de Cadibone, de Vado; mais l'armée française n'en serait pas moins restée entière et concentrée. Sa gauche, forcée sur les hauteurs de Monte-Legino, se serait repliée d'abord sur Monte-Fayole; puis sous le canon de Voltri, et enfin sur Gênes

2° « Placer la gauche sur Voltri, à la Madone-del-Aqua, le centre derrière la Bocchetta et la droite derrière la Sturla. Cette ligne, beaucoup moins étendue, pouvait être occupée par beaucoup moins de troupes; les fortifications eussent pû être faites avec plus de soin; plus de moitié de l'armée eût pu être tenue en réserve aux portes de Gênes. Masséna eût pu prendre l'offensive par la Rivière du Levant, par la vallée de la Bisogno, par la Bocchetta, par les montagnes de Sassello, par la Rivière du Ponent, et écraser les colonnes ennemies, obligées de se diviser dans ce pays difficile.

3° « Occuper, sur les hauteurs de Gênes un camp retranché, menaçant l'Italie; en appuyer les flancs à deux forts de campagne, en couvrir le front par des redoutes et une centaine de pièces de canon non attelées, indépendamment de l'équipage de campagne, enfin tenir une réserve en garnison à Gênes. — Une armée française de 30,000 hommes commandée par Masséna, placée dans cette formidable position, n'aurait pas pu être forcée par une armée de 60,000 Autrichiens. — Si Mélas respectait cette armée et manœuvrait pour la couper de Nice, cela n'était d'aucune conséquence; Masséna fût entré en Piémont. — Si Mélas eût manœuvré sur Gênes, les places de Gavi et de Seravalle, la nature du terrain, ne lui eussent pas permis, ou eussent offert des occasions avantageuses de prendre l'initiative, de tomber sur le flanc de l'armée ennemie et de la défaire.

Deuxième observation. — Gênes a ouvert ses portes lorsqu'elle était sauvée. Le général Masséna savait que l'armée de secours était arrivée sur le Pô : il était assuré qu'elle n'avait éprouvé depuis aucun échec, car l'ennemi se fût empressé de le lui faire connaître. — Quand César assiégea Alise, il la bloqua avec tant de soin, que cette place n'eut aucune nouvelle de ce qui se passait au dehors. L'époque où l'armée de secours avait promis d'arriver était passée; le conseil des Gaulois s'assembla sous la présidence de Vercingetorix; Critognat se leva et dit : « Vous n'avez pas de nouvelles de votre armée de secours; « mais César ne vous en donne-t-il pas tous les jours? Croyez-vous « qu'il travaillerait avec tant d'ardeur à élever retranchements sur re- « tranchements, s'il ne craignait l'armée que les Gaulois ont réunie « et qui s'approche? Ayez donc de la persévérance, vous serez sauvés. » Effectivement, l'armée gauloise arriva et attaqua les légions de César.

La proposition admise par le général Ott et l'amiral Keith, de permettre à la garnison de sortir de la ville avec ses armes et sans être prisonnière de guerre, n'était elle pas aussi explicative qu'une lettre même de Napoléon, qui eût annoncé son approche? — Quand cette base fut acceptée par l'ennemi, quand il insista pour que la garnison se rendît à Nice par mer, ne décelait-il pas la position critique dans laquelle il se trouvait? Masséna eût dû rompre alors, bien certain que, sous quatre ou cinq jours il serait débloqué; par le fait, il l'eût été douze heures après. Les généraux ennemis savaient l'extrême disette qui régnait dans la ville : ils n'eussent jamais laissé l'armée française en sortir par capitulation sans être prisonnière de guerre, si déjà l'armée de secours n'eût été proche, et en position de faire lever le siége.

« 8,500 hommes de la garnison sortirent de Gênes par terre, mais sans canons. Masséna s'embarqua avec vingt pièces de canon de campagne, 1,500 hommes, et débarqua à Antibes[1]. Il laissa 1,500 hommes dans la ville pour garder ses malades : son devoir était de partager le sort de ces troupes; et il devait bien comprendre l'intérêt que mettait l'ennemi à l'en séparer. Effectivement, les troupes ne furent pas plus tôt arrivées à Voltri, qu'elles apprirent l'approche de l'armée de secours et du corps de Suchet, à Finale. Si Masséna eût été à leur tête, il eût renforcé Suchet, marché sur le champ de bataille de Marengo. Sa conduite, dans cette dernière circonstance, n'est point à imiter... On a beaucoup parlé des flatteries que les généraux ennemis lui prodiguèrent pendant les conférences; mais elles eussent dû accroître sa méfiance. — Lorsque Napoléon voulut mettre en crédit le général autrichien Provera, officier très médiocre, il le loua beaucoup et parvint à en imposer à la cour de Vienne, qui employa de nouveau ce général. Provera fut repris plus tard à la Favorite. — Les louanges des ennemis sont suspectes; elles ne peuvent flatter un homme d'honneur que lorsqu'elles sont données après la cessation des hostilités...

« A Dieu ne plaise que l'on veuille dire que le héros de Rivoli et de Zurich fut un homme sans énergie et sans caractère. — Masséna était éminemment noble et brillant au milieu du feu et du désordre des batailles : le bruit du canon lui éclaircissait les idées, lui donnait de l'esprit, de la pénétration et de la gaîté. »

[1] Napoléon parait avoir ignoré le débarquement de Masséna à Finale et sa direction avec Suchet.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1800.

19 AVRIL. Combat de la Bormida.
2 MAI. Combat de Monte-Calvo et de Borghetto.
7 — Combat d'Oneille et du col de Tende.
11 — Retraite des Français derrière le Var.
15 — Ire attaque de la tête de pont du Var.
22 — IIe attaque.
26 — IIIe attaque. — Combat de Ronciglione et du pont St.-Jean.
28 MAI. Retraite des Autrichiens sur la Turbia.
1er JUIN. Prise du camp de Mille-Fourches. — Prise des cols de Rauss et de Tende. — Combat de Breglio.
3 — Combat de Forcoin.
5 — Déroute des Autrichiens à Pieve.
6 — Jonction de Suchet et de Gazan à Voltri.
13-15 — Marche de Suchet sur Acqui.
21 — Rentrée des Français à Gênes.

ARMÉE DE RÉSERVE. — CAMPAGNE D'ITALIE.

PASSAGE DES ALPES. — ENTRÉE A MILAN.

SOMMAIRE.

Rétablissement de la tranquillité intérieure. — Soumission et pacification de la Vendée. — Armée de réserve. — Berthier, général en chef. — But de la campagne. — Préparatifs. — Moyen employé pour tromper l'ennemi. — Composition de l'armée de réserve. — Revue de Dijon. Arrivée à Gênes. — Necker. — Marescot. — Revue de Lausanne. — Proclamation. — Renforts envoyés de l'armée du Rhin. — Bonaparte et Moreau. — Précédents passages des Alpes. — Passage du mont Saint-Bernard. — Combat de Châtillon. — Défilé et fort de Bard. — Passage du défilé. — Combat et prise d'Ivrée. — Combat de la Chiusella. — Revue de Chivasso. — Passage du Tésin. — Combat de Turbigo. — Entrée à Milan.

ARMÉE FRANÇAISE.	ARMÉE IMPÉRIALE.
Premier Consul. — BONAPARTE.	*Général en chef.* — MÉLAS.
Général en chef. — BERTHIER.	

Rétablissement de la tranquillité intérieure. — Soumission et pacification de la Vendée. — Quand les trois Consuls avaient pris les rênes du gouvernement de la République, la situation intérieure du pays était fort critique. La Belgique était en insurrection, Toulouse ainsi que le midi à la veille d'éclater. — Les principes de modération adoptés par le gouvernement consulaire et l'action des nouveaux fonctionnaires, heureusement choisis, firent disparaître les troubles de Toulouse, les mécontents du midi et l'insurrection de la Belgique.

La Vendée et la chouannerie troublaient dix-huit départements. Les affaires allaient si mal de ce côté, que Châtillon, chef des Vendéens, s'était emparé de Nantes; il est vrai qu'il n'avait pas pu s'y maintenir vingt-quatre heures. Mais les Chouans exerçaient leurs ravages jusqu'aux portes de la capitale. Les chefs répondaient aux proclamations du gouvernement par d'autres proclamations, où ils disaient qu'ils se battaient pour le rétablissement du trône et de l'autel, et qu'ils ne voyaient dans le Directoire ou les Consuls que des usurpateurs.

Plusieurs généraux et un grand nombre d'officiers de l'armée trahissaient la République et s'entendaient avec les chefs des Chouans. Le peu de confiance que leur avait inspiré le Directoire, l'ancien désordre qui régnait dans toutes les parties de l'administration, avaient porté ces officiers à oublier leur honneur et leur devoir, pour se ménager un parti qu'ils croyaient au moment de triompher. « Plusieurs, c'est Napoléon qui nous l'a appris, furent assez éhontés pour en venir faire la confidence au premier Consul, en lui déclarant avoir obéi aux circonstances, et lui offrant de racheter ce moment d'incertitude par des services d'autant plus importants, qu'ils étaient dans la confidence des Chouans et des Vendéens. »

Bonaparte voulait terminer promptement la guerre civile. Des négociations furent ouvertes avec les chefs de la Vendée [1], dans le moment même où des forces considérables étaient dirigées contre eux afin de hâter leur soumission. Tout annonça bientôt la destruction prochaine des bandes insurgées. — La renommée militaire du premier Consul était grande dans la Vendée. Elle fit craindre aux chefs que l'opinion du pays ne les abandonnât. — Le 17 janvier, les généraux Châtillon, Suzannet et d'Autichamp, ainsi que l'abbé Bernier, chefs de l'insurrection de la rive gauche de la Loire, se réunirent à Montluçon, et firent leur soumission. — Le général Hédouville négocia ce traité. « Cette pacification, dit encore Napoléon, n'avait rien de commun avec celles qui avaient précédé : c'étaient des Français qui rentraient dans le sein de la nation, et se soumettaient avec confiance au gouvernement. Tous les actes des administrations civiles, financières et ecclésiastiques, consolidèrent de jour en jour davantage la tranquillité de ces départements. — Les chefs vendéens furent reçus plusieurs fois à la Malmaison. La paix une fois faite, le premier Consul n'eut qu'à se louer de leur conduite. »

Sur la rive droite de la Loire, Georges et La Prévalaye étaient à la tête des insurgés de Bretagne; Bourmont commandait ceux du Maine; Frotté, ceux de Normandie. — La Prévalaye et Bourmont se soumirent et vinrent à Paris. — Georges et Frotté voulurent continuer la guerre. « Cette guerre, dit Napoléon, était un état de licence qui leur permettait, sous des couleurs

[1] « Un des principaux agents du corps diplomatique demanda et obtint une audience du premier Consul. Il lui avoua qu'il connaissait le comité des agents des Bourbons, à Paris; que, désespérant du salut de la patrie, il avait pris des engagements avec eux, parce qu'il préférait tout au règne de la terreur : mais le 18 brumaire venant de recréer un gouvernement national, non-seulement il renonçait à ses relations, mais venait lui faire connaître ce qu'il savait, à condition, toutefois, que son honneur ne serait pas compromis, et que ces individus pourraient s'éloigner en sûreté... — Il présenta même au premier Consul deux des agents royalistes, Hyde-de-Neuville et Dandigné. Napoléon les reçut à dix heures du soir dans un des petits appartements du Luxembourg.

« Il y a peu de jours, lui dirent-ils, nous étions assurés du triom- « phe, aujourd'hui tout a changé. Mais, général, seriez-vous assez « imprudent pour vous fier à de pareils événements! Vous êtes en po- « sition de rétablir le trône, de le rendre à son maître légitime; nous « agissons de concert avec les chefs de la Vendée, nous pouvons les « faire tous venir ici. Dites-nous ce que vous voulez faire; comment « vous voulez marcher; et, si vos intentions s'accordent avec les nô- « tres, nous serons tous à votre disposition. » — Le premier Consul vit en Hyde de-Neuville un jeune homme spirituel, ardent sans être passionné; Dandigné lui parut un furibond. Il leur répondit : « Qu'il « ne fallait pas songer à rétablir le trône des Bourbons en France, « qu'ils n'y pourraient arriver qu'en marchant sur cinq cent mille « cadavres; que son intention était d'oublier le passé, et de recevoir « les soumissions de tous ceux qui voudraient marcher dans le sens de « la nation; qu'il traiterait volontiers avec Châtillon, Bernier, Bour- « mont, Suzannet, d'Autichamp, etc.; mais à condition que ces chefs « seraient désormais fidèles au gouvernement national, et cesseraient « toute intelligence avec les Bourbons et l'étranger. »

« Cette conférence dura une demi-heure : on se convainquit de part et d'autre qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre. »

(*Mémoires de Napoléon.*

politiques, de se livrer à toute espèce de brigandage; de rançonner les riches, sous prétexte qu'ils étaient acquéreurs de domaines nationaux, de voler les diligences, parce qu'elles portaient les deniers de l'État; de piller les banquiers, parce qu'ils avaient des relations avec les caisses publiques, etc. Ils interceptaient les communications entre Brest et Paris. — Les généraux Chambarlhac et Gardanne entrèrent dans le département de l'Orne, à la tête de deux colonnes mobiles, pour se saisir de Frotté. — Ce chef, jeune, actif, rusé, était redouté et causait beaucoup de désordres. Il fut surpris dans la maison du nommé *Guidal*, général, commandant à Alençon, qui avait des intelligences avec lui, qui jouissait de sa confiance et qui le trahit. Il fut jugé et passa par les armes. — Ce coup d'éclat rétablit la tranquillité dans la province. — Georges se soutenait dans le Morbihan au moyen des secours d'armes et d'argent que lui fournissaient les Anglais. Attaqué, battu, cerné à Grand-Champ par le général Brune, il capitula, rendit ses canons, ses armes, et promit de vivre en bon et paisible sujet. Il demanda à être présenté au premier Consul, et reçut la permission de se rendre à Paris. »

La guerre de l'Ouest se trouva ainsi terminée.

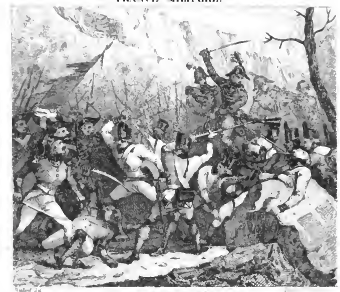
Cependant la Révolution de Brumaire portait ses fruits. L'ordre avait succédé à l'anarchie. L'administration consulaire, en rétablissant ainsi la tranquillité à l'intérieur, et en calmant les partis, rouvrait toutes les sources de la richesse publique. Le commerce, l'industrie et l'agriculture renaissaient; mais la paix était encore nécessaire pour qu'ils pussent acquérir toute l'activité et toute la prospérité que le chef de la République voulait leur voir atteindre. Cette paix, si désirée de tous, ne pouvait être obtenue que par des victoires. Le premier Consul se décida à déposer un instant entre les mains de ses collègues les rênes du gouvernement, pour reprendre son épée de général.

Armée de réserve. — Berthier, général en chef. — Un décret ordonna la formation d'une armée de réserve, dont le quartier général fut établi à Dijon, et dont Berthier fut nommé commandant en chef. Bonaparte se proposait d'en diriger les opérations; mais la haute magistrature dont il était revêtu étant essentiellement civile, empêchait qu'il ne prît ostensiblement un commandement militaire. — « Chef d'état-major permanent, dit à ce sujet le général Mathieu Dumas, le major général Berthier ne quittait jamais Bonaparte; celui-ci lui permettait à peine de le devancer de quelques jours, lorsque sa présence était nécessaire pour presser les mouvements et tout préparer pour entrer en action au jour fixé, et afin que son arrivée fût un coup de foudre. Bonaparte ne faisait de dispositions que par de simples notes que Berthier écrivait à la hâte, recueillait souvent de mémoire en conversation, et qu'ensuite il détaillait, développait et transmettait aux généraux et aux chefs d'administration avec une admirable précision. Le commandement en chef de l'armée de réserve, le premier et le seul que Bonaparte ait confié à Berthier, ne fut qu'un masque, une espèce de représentation, pendant laquelle, séparé de son lieutenant jusqu'au moment où il rejoignit l'armée, il le suivait pas à pas. »

But de la campagne. — Le but de la nouvelle campagne était la délivrance de l'Italie, l'expulsion de l'ennemi hors du territoire de la République, et le déblocus de Gênes, où Masséna, coupé du corps de Suchet, qui gardait la ligne du Var, était bloqué avec quelques débris de son armée.

Dès que le premier Consul avait eu des nouvelles du commencement des hostilités en Italie, et de la tournure que prenaient les opérations de l'ennemi, il s'était décidé à marcher directement au secours de l'armée d'Italie, par la route du grand Saint-Bernard, « afin, dit-il dans ses *Mémoires*, de tomber sur les derrières de l'armée autrichienne, de lui enlever ses magasins, ses parcs, ses hôpitaux, et enfin de lui présenter la bataille, après l'avoir coupée de la ligne du Mincio et de ses communications avec l'Autriche. » Par suite de cette résolution et de la marche stratégique qui en fut la conséquence, une seule bataille perdue devait entraîner la perte totale de l'armée de Mélas, et assurer la conquête de toute l'Italie.

Préparatifs. — Moyen employé pour tromper l'ennemi. — Mais l'exécution du plan de Bonaparte exigeait de la célérité, un profond secret et beaucoup d'audace: le secret était le plus difficile à obtenir; comment cacher aux espions de l'Angleterre et de l'Autriche le mouvement de l'armée? Le moyen que Bonaparte jugea le plus propre à atteindre ce but désiré, fut de divulguer lui-même son projet, et de le faire si ouvertement, que l'ennemi, abusé, pût considérer toutes les pompeuses annonces des journaux français comme une tentative de diversion aux opérations de l'armée autrichienne qui bloquait Gênes. Afin de donner aux observateurs français et aux espions de l'ennemi un point de direction précis, on annonça au Corps-Législatif et au Sénat, par des messages, et au public par des décrets répétés dans les journaux, que le point de réunion de l'armée de réserve était Dijon, et que le premier Consul ne devait pas tarder à en passer la revue. Le but que se proposait Bonaparte fut complétement atteint. L'espionnage des agents de l'ennemi se tourna vers Dijon; ils y virent, dans les premiers jours d'avril, un grand état-major sans armée, et dans le courant de ce mois, une réunion d'à peine 5 à 6,000 conscrits et militaires vétérans, dont plusieurs même étaient estropiés et se présentaient, consultant plutôt leur zèle que leurs forces. « Bientôt, dit Napoléon, cette armée devint un objet de ridicule; et lorsque le premier Consul en passa lui-même la revue, on fut étonné de ne la voir composée que de 7 à 8,000 hommes, dont la plupart n'étaient pas même habillés. On se demanda comment le premier magistrat de la République quittait son palais pour passer une revue que pouvait faire un général de brigade. On en conclut qu'il avait un autre plan que celui qu'il avait annoncé. — Ces observations furent transmises par la Bretagne, Genève, Bâle, à Londres, à Vienne et en Italie. — L'Europe fut pleine de caricatures: une de celles qui eurent le plus de succès à Lon-



Prise des gorges du Petit Saint Bernard.



Hospice du Saint Bernard. Chambre du 1er Consul.



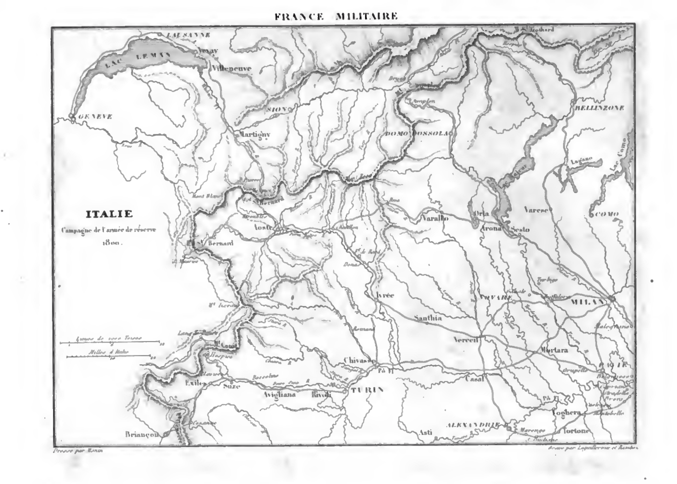
FRANCE MILITAIRE.



Passage du Mont St Bernard.




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI


ITALIE
Campagne de l'armée de réserve
1800.
LAUSANNE
Vevay
LAC LEMAN
Villeneuve
GENEVE
SION
Martigny
DOMO DOSSOLA
Simplon
BELLINZONE
Lugano
Lac Como
COMO
Varese
Orta
Varallo
Arona
Sesto
Aoste
Mont Blanc
Bernard
Ivrée
Santhia
NOVARE
MILAN
Verceil
Mortara
Chivasso
Pô
TURIN
Casal
Exiles
Suze
Avigliana
Rivoli
Voghera
Briançon
Asti
ALEXANDRIE
Marengo
Tortone
PAVIE


NAPOLI



Passage du Simplon

dres représentait un enfant de douze ans, et un invalide avec une jambe de bois; au bas on lisait : *Armée de réserve de Bonaparte*.

«Cependant la véritable armée s'était formée en route; sous divers points de rendez-vous, les divisions s'étaient organisées. Ces lieux étaient isolés, et n'avaient point de rapports entre eux. — La pacification de la Vendée et la fin de la chouannerie avaient laissé plusieurs régiments disponibles. — Une grande partie des troupes qui composaient l'armée de réserva avaient été retirées de ce pays. — Le Directoire avait senti le besoin d'avoir à Paris plusieurs régiments pour sa garde, et pour comprimer les factieux. Le gouvernement du premier Consul étant éminemment national, la présence de ces troupes dans la capitale devenait tout-à-fait inutile : elles furent dirigées sur l'armée de réserve. — Bon nombre de ces régiments n'avaient pas fait la désastreuse campagne de 1799, et avaient tout entier le sentiment de leur supériorité et de leur gloire... — Le plus difficile à cacher, était le mouvement des vivres indispensables pour une armée qui doit faire un passage de montagnes arides, et où l'on ne peut rien trouver : l'ordonnateur Lambret fit confectionner à Lyon deux millions de rations de biscuits, et, afin de mieux tromper l'espionnage de l'ennemi, on en expédia ostensiblement sur Toulon une centaine de mille pour être envoyés à Gênes; mais les dix-neuf cent mille qui restaient, furent dirigées sans bruit sur Genève, embarquées sur le lac, et débarquées à Ville-Neuve, au moment où l'armée y arrivait.

«En même temps que l'on annonçait, avec la plus grande ostentation, la formation de l'armée de réserve, on faisait faire à la main des petits bulletins, où, au milieu de beaucoup d'anecdotes scandaleuses sur le premier Consul, on prouvait que l'armée de réserve n'existait pas et ne pouvait pas exister; qu'au plus, on pourrait réunir 12 à 15,000 conscrits. On en donnait la preuve par les efforts qui avaient été faits la campagne précédente pour former les diverses armées qui avaient été battues en Italie, par ceux qu'on avait faits pour compléter cette formidable armée du Rhin; enfin, disait-on, laisserait-on l'armée d'Italie si faible, si on avait pu la renforcer? L'ensemble de tous ces moyens de donner le change aux espions fut couronné du plus heureux succès. On disait à Paris, comme à Dijon, comme à Vienne, il n'y a point d'armée de réserve. Au quartier général de Mélas, on ajoutait : «L'armée de ré«serve, dont on nous menace tant, est une bande de «7 à 8,000 conscrits ou invalides, avec laquelle on espère «nous tromper pour nous faire quitter le siége de Gênes. «Les Français comptent trop sur notre simplicité : ils «voudraient nous faire réaliser la fable du chien qui «quitte sa proie pour l'ombre.»

Composition de l'armée de réserve. — L'armée de réserve forma d'abord sept divisions d'infanterie : les quatre premières, sous les ordres des généraux Loison, Chambarlhac, Boudet et Watrin, se composèrent des troupes prêtes à marcher, des demi-brigades les plus complètes. — Deux régiments de cavalerie furent attachés à chacune de ces divisions. — Une première division de cavalerie, composée de neuf régiments de diverses armes et des plus complets, fut destinée à suivre la première division de l'armée.

Le général Vignolles, second chef d'état-major, un des officiers les plus distingués de l'armée française, et qui avait déjà rempli à Milan, après les premières campagnes d'Italie, les fonctions de ministre de la guerre, fut chargé de continuer à Dijon le rassemblement des trois autres divisions d'infanterie, dans lesquelles devaient être compris quinze bataillons revenus de l'armée d'Orient, une division italienne hors de ligne, et une seconde division de cavalerie. Toutes ces divisions, à mesure et aussitôt que leur formation était achevée, avaient l'ordre de se porter successivement sur la route de l'armée.

«La principale cause des retards, dit le général Mathieu Dumas dans son remarquable *Précis de la Campagne de* 1800, et les plus grandes difficultés provenaient de l'artillerie. Le général Marmont les surmonta avec une étonnante activité; il parvint à former un équipage de campagne dans la proportion relative à la force des divisions; il organisa le grand parc, fit construire des affûts-traîneaux, et creuser des arbres suivant les calibres des pièces, pour pouvoir les hisser jusqu'aux sommets des montagnes par les sentiers les plus étroits. Enfin il rassembla des approvisionnements suffisants, du moins pour les premières opérations, en recueillant tout ce qui pouvait encore rester de matériel disséminé dans les places qui avaient servi de dépôt pour les armées de Suisse et d'Italie, pendant les campagnes précédentes.»

Revue de Dijon. — Arrivée à Genève. — Necker. — Marescot. — Parti de Paris, le 6 mai 1800, le premier Consul, en traversant Dijon, passa en revue cette troupe de soldats isolés et de conscrits encore mal équipés et sans instruction militaire, que sa politique avait décorés du titre d'*Armée de Réserve*. — Il arriva à Genève, le 8 mai, et s'y arrêta quelques jours. L'ancien ministre des finances qui avait provoqué l'Assemblée des notables, le fameux Necker, habitait cette ville, et brigua l'honneur de lui être présenté. — Admis auprès de Bonaparte, il s'entretint une heure avec lui, parla beaucoup du crédit public, de la moralité nécessaire à un ministre des finances, laissant percer, dans son discours, le désir d'arriver de nouveau à la direction des finances de la France, « et, dit Napoléon, il ne connaissait même pas de quelle manière on faisait le service avec des obligations du trésor. Il loua d'ailleurs beaucoup l'opération militaire qu'il voyait faire sous ses yeux. — Le premier Consul fut médiocrement satisfait de sa conversation. » — Necker, d'ailleurs, manifestait en toute occasion l'intérêt qu'il prenait aux triomphes et à la gloire militaire du peuple français. — Le général en chef de l'armée de réserve, Berthier, et son chef d'état-major, le général Dupont, étant allés lui rendre visite à Coppet, il s'informa de tous les détails de la guerre de la Révolution. Ces récits échauffaient son âme naturellement disposée à l'enthousiasme. Il se tourna vers les aides de camp du général en chef qui tous étaient de jeunes officiers (Dutaillis, Bruyères, Arrighi, Morin

et de Conchy, devenus, par la suite, tous généraux), et dans son exaltation, il leur dit : « Messieurs, vous « êtes bien jeunes pour tant de gloire ! » — L'armée française alors était, en effet, une armée de jeunes gens. Dans l'armée de réserve, tous, Consul, généraux et soldats, avaient encore le feu, la gaîté et l'enthousiasme de la jeunesse. A de tels hommes rien n'est impossible.

Le général Marescot, qui venait de faire une reconnaissance générale des Alpes, attendait à Genève le premier Consul pour lui donner les renseignements qu'il avait recueillis pendant cette opération. Bonaparte l'interrogea spécialement sur le Saint-Bernard, le point le plus difficile de la route qu'il se proposait de faire suivre à ses troupes. Marescot lui fit connaître combien il était pénible de gravir la montagne jusqu'à l'hospice, occupé depuis deux mois par un détachement français. Il informa le premier Consul, que les Autrichiens occupaient eux-mêmes un poste peu éloigné de celui de l'hospice, mais qu'ils ne paraissaient pas avoir de grandes inquiétudes de ce côté, puisqu'ils n'avaient fait aucune tentative pour chasser les Français établis dans le couvent. Il répondit à toutes les questions de Bonaparte, sur les localités et sur les avalanches si redoutables sur ces monts élevés, avec une clarté propre à satisfaire les vues du premier Consul, qui finit l'entretien en lui demandant : « Croyez-vous, enfin, que « l'armée puisse tenter ce passage ? — Oui, général, cela « est possible aux soldats français. — Eh bien, partons ! » Conclusion dont le laconisme peint bien la vivacité de caractère, la rapidité des conceptions et l'inébranlable fermeté dans les projets qui distinguaient Bonaparte.

Revue de Lausanne. — Proclamation. — De Genève, le premier Consul se rendit à Lausanne, où il passa, le 13 mai, la revue de la véritable avant-garde de l'armée de réserve, commandée par le général Lannes. Cette avant-garde était composée de six vieilles demi-brigades d'élite, parfaitement habillées, équipées et armées.

Le général en chef, Berthier, fit mettre à l'ordre du jour de l'armée la proclamation suivante, où chacun reconnut l'inspiration du premier Consul.

« Soldats !

« L'armée du Rhin remporte des victoires éclatantes ; celle d'Italie lutte contre un ennemi supérieur en nombre, et balance la victoire par des prodiges de valeur : vous rivalisez de gloire avec ces deux braves armées. C'est à vous conscrits, jeunes et dévoués, c'est à vous de reconquérir, au-delà des Alpes, l'Italie, ce beau théâtre de la valeur française. L'heure du combat a sonné, votre cœur brûle d'égaler ces anciens soldats, tant de fois vainqueurs. Vous apprendrez avec eux à supporter les privations, à braver les fatigues inséparables de la guerre... Sachez, et ne l'oubliez pas, que la victoire ne s'obtient jamais que par la valeur et la discipline. — Et vous, soldats des armées d'Italie et d'Égypte, Bonaparte s'est rapproché de vous pour jouir de vos nouveaux triomphes. Vous lui prouverez que vous êtes toujours les braves qui se sont illustrés sous ses ordres. La France et l'humanité vous demandent la paix, et vous allez la conquérir. »

Les ordres avaient été donnés pour que l'armée commençât son mouvement. L'avant-garde se dirigea aussitôt sur Saint-Pierre. Les différentes divisions, échelonnées par étapes, la suivaient. Leur réunion devait former un corps de 36,000 combattants, avec quarante bouches à feu. « C'était, dit Napoléon, une armée en qui l'on pouvait avoir confiance. Parmi les généraux, on comptait Victor, Loison, Watrin, Boudet, Chambarlhac, Monnier et Murat. »

Renforts envoyés de l'armée du Rhin. — Bonaparte et Moreau. — Le premier Consul fut rejoint à Lausanne par Carnot, qu'il avait envoyé auprès de Moreau, et qui, avec les détails des victoires d'Engen, de Moeskirch et de Biberach, lui apporta la nouvelle du départ pour Lucerne des renforts qu'il avait demandés à l'armée du Rhin.

Arrêtons-nous un instant sur ce fait important : on a attribué la mésintelligence qui éclata peu de temps après entre le premier Consul et le général en chef de l'armée du Rhin à un refus de Moreau d'envoyer des renforts à l'armée d'Italie. C'est une erreur qui doit être rectifiée. D'après le général Mathieu Dumas, la seule difficulté qui se soit élevée entre Carnot et le général Moreau, provenait de ce que ce dernier se refusait à envoyer le général Lecourbe avec le renfort demandé, ainsi que le désirait le premier Consul, et que, connaissant tout le mérite de ce lieutenant, il ne voulait pas s'en séparer dans un moment où son armée allait se trouver affaiblie par le détachement qui allait se rendre en Italie. Moreau menaça même de donner sa démission, si Bonaparte insistait sur ce point. Voici d'ailleurs ce qu'on lit à ce sujet dans les *Mémoires* du général Hugo.

« Le lendemain de la bataille de Biberach, le ministre Carnot (chargé du portefeuille de la guerre) arriva dans cette ville, avec mission spéciale du premier Consul de concerter avec Moreau les moyens de détacher le plus secrètement possible de l'armée un corps d'une vingtaine de mille hommes, et de lui conserver cette brillante supériorité qu'elle avait acquise depuis l'ouverture de la campagne. L'armée, dans ses combats et les trois batailles qui venaient d'être successivement gagnées contre le feld-maréchal Kray, avait causé de très grandes pertes à l'ennemi, mais en avait elle-même éprouvé de considérables, malgré la constante habitude de son général de bien ménager les hommes, en faisant tenir autant que possible les masses toujours abritées par les ondulations du terrain. Un aussi fort détachement l'eût cependant fort peu réduite, si, pendant qu'on le réunissait, les Autrichiens n'eussent reçu près de 40,000 hommes de renfort. Malgré ce renfort le mouvement s'exécuta dans le plus grand secret, et porta 22.000 hommes à Lucerne, sous les ordres du général Moncey. Ces 22,000 hommes se joignirent aux troupes de l'armée de réserve. — La marche des renforts de l'armée Autrichienne était annoncée de toutes parts et pouvait déterminer Moreau à des observations sur un aussi fort détachement. Loin de s'en permettre

aucune, il montra une obéissance et un dévouement sans bornes au premier Consul, il lui rendit compte des renforts que le feld-maréchal recevait, lui annonça que ces renforts portaient l'armée ennemie à 120,000 hommes, tandis que la sienne allait être réduite à 60,000 hommes par suite du détachement sur la Suisse; mais il ajouta que ces motifs ne l'arrêtaient pas, que le mouvement s'opèrerait, et qu'il s'exposerait plutôt à être battu, que de le laisser soupçonner à l'ennemi. — Si le général Moreau n'a point laissé de Mémoires où il soit mention de ce fait, on peut croire ce que j'en rapporte, parce que j'ai moi-même rédigé, d'après ses notes, la lettre qui contenait cette preuve de dévouement absolu; il la signa, et je la fis partir.»

Précédents passages des Alpes. — La détermination que prit Bonaparte de franchir le Saint-Bernard avec une armée, causa parmi les militaires les plus distingués un étonnement mêlé d'admiration. — Gravir la grande chaîne des Alpes, au moment dangereux de la fonte des neiges, par un sentier impraticable aux charrois, cheminer durant quarante lieues dans les gorges arides qui aboutissent au Saint-Bernard, et au mépris des forts de Bard et d'Ivrée, pour déboucher ensuite en Lombardie, au milieu d'une armée victorieuse et supérieure en nombre, paraissait une tâche au-dessus des forces humaines. — L'histoire offrait à la vérité plusieurs opérations à peu près semblables: le passage des Alpes par Annibal, particulièrement, s'offrait à la mémoire, mais plutôt comme un événement merveilleux que comme un exemple à suivre. — Le passage de l'armée française, en 1515, sous le règne de François Ier, quoique plus récent, était beaucoup moins connu. — Si ces deux entreprises n'offrirent pas moins de difficultés locales, elles furent, il faut en convenir, favorisées par le secret, que la rareté des communications entre les deux contrées assurait dans leur temps, et par la situation des forces ennemies. — En effet, le général carthaginois, ainsi que le général de François Ier, n'avait point à craindre une armée ennemie aussi considérable que l'armée autrichienne opposée à Bonaparte, car si Mélas ne se trouva pas en mesure de repousser son adversaire, ce fut la conséquence de son indécision.

Le Consul romain au contraire, arrivé trop tard sur le Rhône pour empêcher Annibal de franchir le fleuve, et trop peu sûr lui-même des peuples qui habitaient les Alpes, pour espérer d'en franchir les gorges en sûreté, renonça à suivre le général carthaginois dès qu'il le vit remonter la vallée de l'Isère; renvoya le gros de son armée en Espagne pour faire diversion, et s'embarqua à Gênes avec le reste, afin d'aller par Pise à Plaisance, attendre l'ennemi au revers de l'Apennin: moyen singulier d'empêcher l'invasion de l'Italie! Le peu de connaissances que les Romains avaient des Alpes maritimes et de la Ligurie, qu'ils ne franchirent qu'un siècle plus tard, peut excuser jusqu'à un certain point le Consul de s'être embarqué; mais le renvoi de la majeure partie de ses forces en Espagne n'est pas explicable au moment surtout où l'ennemi annonçait qu'il allait vaincre Rome dans Rome. Annibal franchit les Alpes sans autres obstacles que ceux suscités par les peuples farouches de ces montagnes, et avec l'appui assuré des Gaulois Cisalpins.

Ces deux passages ne sont pas les seuls; plusieurs autres ont eu lieu dans le moyen-âge, et par le mont Saint-Bernard même. Ce col avait servi de route militaire aux Romains; un corps d'armée le franchit au cœur de l'hiver, à l'occasion des guerres d'Othon et de Vitellius. — Ensuite les Lombards le gravirent pour venir se faire battre aux environs de Bex, par Gonthrand, duc de Bourgogne. — Bernard, oncle de Charlemagne, fit passer sur ses cimes glacées une colonne destinée à rejoindre l'armée que le grand empereur des Francs dirigeait en même temps par le col du mont Cenis. — Enfin les troupes de Frédéric-Barberousse prirent, au XIIe siècle, cette route pour pénétrer en Italie. — Mais à aucune de ces époques reculées, les armées ne conduisaient avec elles d'éléphants, de machines de guerre ou d'artillerie, comme les armées d'Annibal, de François Ier ou de Bonaparte. — De ces divers passages, celui de l'armée de François Ier est le seul qui puisse être mis en parallèle avec la mémorable campagne de 1800, quoique, sous le rapport stratégique, les combinaisons militaires du premier soient, sans contredit, plus habiles et mieux entendues [1].

[1] Le passage des Alpes qui précéda la glorieuse campagne d'Italie, où François Ier livra à Marignan la bataille que les historiens contemporains ont qualifiée de *Bataille des géants*, mériterait d'être plus connue. — La relation de l'historien Gaillard en donne une idée assez précise. Au XVIe siècle, avec une artillerie extrêmement lourde, une cavalerie bardée de fer, une infanterie cuirassée, une telle entreprise devait paraître une merveille. Nos lecteurs nous sauront gré de leur présenter le récit de Gaillard qui, empreint d'une exagération commune aux écrivains peu familiarisés avec les mouvements militaires, offre néanmoins un tableau dont on a reconnu le mérite.

C'était en 1515, une ligue avait été formée pour attaquer la France en Bourgogne et en Dauphiné. François Ier, avec une armée de 40,000 hommes d'infanterie et de 10,000 cavaliers, résolut de prévenir l'ennemi, mais il fallait conduire cette armée en Italie. 25,000 Suisses, fantassins, jusqu'alors réputés invincibles, s'étaient établis au Pas-de-Suze, point de jonction des deux routes principales du mont Cenis et de la vallée d'Houlx, seuls chemins praticables qui conduisaient alors du Dauphiné en Italie. Le vieux connétable de Colonne était en marche avec les troupes papales pour se joindre aux bandes helvétiennes. Il s'agissait de forcer un passage presque impossible ou de tourner les Suisses. — Un paysan indiqua un chemin affreux, mais qu'avec des réparations, on pouvait espérer de franchir. — C'était celui de la vallée de Queyras, sur celle de Lucerne ou du château Dauphin au pied du mont Viso. — «Le projet du paysan piémontais, dit Gaillard, vérifié sur les lieux par Lautrec, de concert avec les maréchaux Navarre, Trivulce et Lapalisse, donna le même résultat qu'au premier examen. La nouvelle route offrait des abîmes profonds, mais on pouvait les combler ou les éviter; des rochers épais, mais on pouvait les percer; des montagnes escarpées, mais on pouvait les aplanir. — C'était la première marche d'Annibal à travers les Alpes, avec tous ses travaux et tous ses périls, qu'il s'agissait de renouveler. — On part: un détachement se fait voir sur le mont Cenis et sur le mont Genèvre pour inquiéter les Suisses et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance, et s'engage dans les montagnes du côté de Guillestre. On remplit des vides immenses avec des fascines et de gros arbres; on bâtit des ponts de communication; on traîne l'artillerie à force d'épaules et de bras, dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme. — Les soldats aident les pionniers, les officiers aident les soldats: tous indistinctement manient la pioche et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages. — On gravit sur les montagnes; on fait des efforts plus qu'humains; on brave la mort, qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentière arrose, et où des torrents de glace et de neiges, fondues par le soleil, se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers, sur lesquels on marche en tremblant dans des sentiers étroits, glissants et raboteux où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où

Passage du mont Saint-Bernard. — Pour faire franchir les Alpes à son armée, le premier Consul, maître de choisir entre les divers cols de la Savoie et de la Suisse, avait préféré le grand Saint Bernard au mont Cenis. Les deux passages étaient également difficiles. Il y a de Lausanne à Saint-Pierre, village situé au pied du Saint-Bernard, du côté de la Suisse, un chemin praticable pour l'artillerie; et du côté d'Italie, de Saint-Remi à Aoste, on trouve également un chemin praticable pour les voitures. La difficulté ne consistait donc que dans la montée et dans la descente du Saint-Bernard : cette difficulté était la même pour le mont Cenis. — Mais, en passant par le Saint-Bernard, on avait l'avantage de laisser Turin sur sa droite, et d'agir dans un pays plus couvert, moins connu, et où les mouvements seraient plus cachés que sur la grande communication de la Savoie, où l'ennemi devait nécessairement avoir beaucoup d'espions.

L'opération la plus difficile du passage était, comme il a été dit, le transport de l'artillerie. On avait déjà reconnu, dans le trajet de Montigny à Saint-Pierre, que les moyens ordinaires étaient insuffisants, et qu'il était impossible de se servir de chevaux ou de mulets de trait pour gravir le Saint-Bernard par les sentiers étroits qui mènent à son sommet. Les généraux Gassendi et Marmont prirent alors des mesures si bien combinées, que le passage de l'artillerie ne causa aucun retard. Marmont fit démonter à Saint-Pierre les canons et les obusiers, afin qu'ils pussent être transportés, à l'aide de moyens préparés d'avance à Auxonne et à Dôle. Les munitions furent retirées des caissons, et déposées dans de petites caisses de sapin qu'on chargea sur des mulets. Les forges de campagne et les caissons démontés devaient être portés par des chevaux. Les affûts, démontés pièce à pièce et mis sur des traîneaux à roulettes, les canons et les obusiers, placés dans des troncs d'arbres creusés en forme d'auges, devaient être traînés par des paysans mis en réquisition à cet effet; mais comme ces derniers étaient en nombre insuffisant, les soldats et les officiers s'offrirent avec un égal empressement pour cette honorable corvée. Cent hommes attelés à un câble traînaient les pièces et leurs affûts. Les soldats de la 24e demi-brigade légère et ceux de la 96e de ligne se firent remarquer par leur activité, leur adresse et leur intelligence dans cette opération pénible et d'où dépendait la conservation d'objets indispensables pour les succès futurs de l'armée. Malgré tous les obstacles, le passage s'effectua sans accident remarquable. Seulement, une pièce de 8, et trois canonniers, qui sortirent du chemin frayé, furent emportés par une avalanche.

Pendant toute la durée du passage, la musique des régiments se faisait entendre, et dans les localités difficiles, le pas de charge donnait une nouvelle vigueur aux soldats. « Une division entière, dit Napoléon, aima mieux, pour attendre son artillerie, bivouaquer sur le sommet de la montagne, au milieu de la neige et d'un froid excessif, que de descendre dans la plaine, quoiqu'elle en eût eu le temps avant la nuit. » Une prime de mille francs avait été promise aux soldats pour chaque canon amené sur son affût de l'autre côté de la montagne; mais quand le passage fut terminé, aucun des corps ne voulut accepter la prime à laquelle il avait droit. — Deux compagnies d'ouvriers d'artillerie avaient été établies dans les villages de Saint-Pierre et de Saint-Remi, avec quelques forges de campagne, pour le démontage et le remontage de diverses voitures d'artillerie. On parvint à passer une centaine de caissons.

La montée durait six heures; mais arrivées à un des points les plus élevés où l'homme ait établi sa demeure, à l'hospice fondé au Xe siècle par le vénérable Bernard de Menton, les troupes, grâce aux ordres et aux soins du premier Consul, trouvaient un soulagement inattendu. Des tables étaient dressées devant la porte de l'hospice et couvertes de pain, de viande, de fromage et de vin, que les bons religieux se hâtaient de distribuer aux soldats. La distribution avait lieu sans arrêter la marche; chacun portait avec joie un toast à la France qui restait en arrière, et à l'Italie située au-delà des Alpes. Les cris de, Vive Bonaparte! se mêlaient aux chants républicains.

La descente offrit plus de difficultés encore que la montée. Moins fatigante en apparence, elle était beaucoup plus dangereuse à cause de l'extrême rapidité de la pente. Les neiges commençaient à fondre, des crevasses se formaient, et un faux pas pouvait entraîner dans des précipices les hommes et les chevaux. Les chevaux surtout avaient peine à se tenir debout, et plusieurs périrent écrasés contre des rochers, ou ensevelis dans des fondrières. Pour éviter tout accident, quelques soldats prirent le parti de se laisser glisser sur la neige jusqu'au bas de la montagne. Ils réussirent et trouvèrent des imitateurs. Les généraux et les officiers adoptèrent ce moyen de descendre rapidement et sans danger. — Ce passage extraordinaire employa quatre jours, du 17 au 20 mai, et le soir du quatrième jour, l'armée se trouva réunie autour du village d'Étroubles, près de la petite ville d'Aoste, où se trouvaient les avant-postes autrichiens.

Le premier Consul alla coucher, le 16 mai, au couvent de Saint-Maurice, et y attendit que l'armée eût passé le Saint-Bernard. Le 20 mai, il gravit lui-même la montagne, tantôt à pied, tantôt sur un mulet, qu'il montait dans les plus mauvais pas, et qui avait été désigné par le prieur du couvent comme le mulet le plus sûr du pays. Son guide était un grand et vigoureux jeune homme de vingt-deux ans, qui s'entretenait avec lui, avec cette simplicité et cette confiance propre

l'on voit souvent rouler au fond des abîmes, et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrents, les cris des mourants, les hennissements des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte. On arrive enfin à une dernière montagne, où l'on voit avec douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à échouer. — La sape et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient-elles contre une immense roche vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes? — Navarre, qui l'avait plus d'une fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine assez tendre qu'il suivit avec la dernière précision : le rocher fut entamé par le milieu; et l'armée, introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance. »

à la jeunesse et à la rusticité des habitants des montagnes : il fit connaître au premier Consul ses peines et ses rêves de bonheur pour l'avenir. Arrivé au couvent, Bonaparte, qui, jusque-là, ne lui avait rien témoigné de la bienveillance qu'il était disposé à lui accorder, écrivit un billet, et le lui donna pour le remettre à son adresse : c'était un ordre qui prescrivait diverses dispositions qui eurent lieu immédiatement après le passage, et qui réalisaient toutes les espérances du jeune paysan; bâtisse de maison, achat d'un terrain, etc. On peut se figurer quel fut l'étonnement du jeune montagnard de voir tout le monde s'empresser de satisfaire ses désirs, et la fortune lui arriver de tous côtés.

Le premier Consul se reposa une heure au couvent des Religieux Hospitaliers, et, comme les soldats qui venaient de le précéder, il descendit la montagne à la *ramasse*, sur un glacier presque perpendiculaire. — Le froid était extrêmement vif.

Mouvements du reste de l'armée. — L'armée de réserve traversait les Alpes sur trois colonnes. Tandis que la première, forte de 36,000 hommes, et avec laquelle marchait le premier Consul, franchissait le grand Saint-Bernard; la seconde, de 4,000, commandés par Chabran, forçait, après un rude combat, les gorges du petit Saint-Bernard; la troisième, de 1,000 hommes seulement, aux ordres de Bethencourt, se dirigeait sur Domo-d'Ossola, en passant par le Simplon; en outre, et pour mieux cacher à l'ennemi les mouvements de l'armée, le premier Consul avait donné l'ordre au général Thureau de rassembler 4 ou 5,000 hommes, tirés des places du Dauphiné, et de déboucher sur Suze, par le mont Cenis et le mont Genèvre. Enfin à la gauche de l'armée et à l'extrémité de la ligne, le général Moncey, avec le corps détaché de l'armée du Rhin, débouchait du Saint-Gothard et s'avançait sur Bellinzona.

Toutes ces montagnes, qu'aujourd'hui le voyageur, grâce aux travaux du règne de Napoléon, peut traverser au trot de poste, dans une voiture bien suspendue, sur des routes magnifiques, à pentes douces et ménagées, étaient alors presque impraticables. — D'étroits chemins, tracés plutôt par les chamois que par les hommes, au milieu de rochers couverts d'une neige éternelle, entre des fondrières cachées, des précipices effroyables, grimpant à pic sur les crêtes aiguës et glissantes, ou serpentant avec le lit des torrents au fond de vallées profondes, sans cesse menacées de la chute des avalanches, telles étaient alors les routes ouvertes à nos soldats.

Passage du Simplon. — Le passage du Simplon surtout présentait des difficultés d'une espèce nouvelle, que fera connaître l'extrait suivant du rapport de l'adjudant général Quatremère-Disjonval, adressé au général en chef. «La neige, déjà fondue, avait disparu des chemins, mais sa chute en avalanches les avait rompus en plusieurs endroits, et je me hâte de vous faire voir les Français, placés par un de ces éboulements dans une des situations les plus extraordinaires que l'on puisse concevoir. Le général Bethencourt arriva avec environ 1,000 hommes, tant de combat que de suite, à l'un de ces défilés des vallées torrentueuses, où le passage n'est praticable que sur une espèce de pont de planches de sapin posées sur des pièces de bois, dont l'une s'appuie dans le rocher creusé, et dont l'autre est supportée par une poutre en travers. Ce pont avait été emporté par un éclat de roche tombé de la plus grande élévation, et qui avait tout entraîné dans un torrent roulant avec le plus horrible fracas. Le général Bethencourt avait vos ordres : il déclara que nul obstacle ne devait arrêter, et aussitôt il fut résolu d'employer le moyen suivant. — Il ne restait, de tout ce que l'art avait ici tenté pour vaincre la nature, que la rangée de trous dans lesquels avait été engagée l'une des extrémités de chaque pièce de bois : un des soldats les plus hardis s'offre à mettre les deux pieds dans les deux premiers trous, puis à tendre une corde à hauteur d'homme, en marchant de cavité en cavité, et lorsqu'il est parvenu à fixer la corde jusqu'à l'autre extrémité de l'intervalle entièrement vide au-dessus de l'abîme, c'est le général Bethencourt qui donne l'exemple de passer ainsi suspendu par les bras à une corde même très peu forte; et c'est ainsi que près de 1,000 Français ont franchi un intervalle d'environ dix toises, portant leurs armes et chargés de leurs sacs.»

Si quelque chose peut aider à concevoir quel fut le péril des hommes, c'est le sort des chiens, au nombre de cinq, qui suivaient la colonne. Leur attachement à leurs maîtres ne leur avait pas permis de les quitter. Quand ils virent ceux-ci partir pour placer les pieds dans des trous où des pieds d'hommes pouvaient seuls entrer, quand ils les virent se pendre à la corde, que des mains d'hommes pouvaient seules tenir, tous les cinq, comme d'un commun accord, se précipitèrent dans le précipice; trois furent à l'instant engloutis dans les flots, deux seulement furent assez vigoureux pour lutter contre le torrent, se tirer de ses eaux écumantes, et rejoindre, couverts de meurtrissures, le maître dont ils n'avaient pas voulu se séparer.

Les braves soldats qui franchirent ce passage, en apparence infranchissable, rendirent eux-mêmes à leurs chefs l'hommage qui leur était dû. — On a lu pendant long-temps les noms du général Bethencourt et des officiers de son état-major, gravés avec des baïonnettes sur le roc qui avait mis momentanément obstacle à leur passage. Cette justice anticipée était l'œuvre de ses soldats.

Combat de Châtillon. — Le 16 mai, l'avant-garde, commandée par Lannes, et composée de trois demi-brigades d'infanterie (6ᵉ légère, 28ᵉ et 44ᵉ de ligne) et de trois régiments de cavalerie (11ᵉ et 12ᵉ de hussards et le 21ᵉ de chasseurs), entra à Aoste, ville qui fut pour l'armée d'une grande ressource.

Le 17, cette avant-garde s'avança sur Châtillon, où était en position un corps de 4 à 5,000 hommes que Mélas avait cru suffisant pour défendre la vallée. Les Autrichiens furent aussitôt attaqués et culbutés : on leur prit trois pièces de canon et on leur fit quelques centaines de prisonniers.

Après avoir passé le Saint-Bernard, l'armée, conduite par Berthier (Bonaparte était encore à Martigny), croyait avoir franchi tous les obstacles; elle suivait une belle vallée où elle retrouvait des maisons, de la verdure et l'atmosphère parfumée du printemps, lorsque, tout à coup, la cavalerie de Lannes, poursuivant les fuyards de Châtillon, fut arrêtée par le canon du fort de Bard.

Défilé et fort de Bard. — Ce fort, placé à la tête d'un défilé, entre Aoste et Ivrée, occupe le sommet d'un mamelon conique, situé entre deux montagnes éloignées l'une de l'autre de vingt-cinq toises; à son pied la Doria, torrent impétueux, coule à travers les rochers qui se resserrent. Le fort ferme absolument la vallée, et domine la ville de Bard qui a une enceinte fortifiée, et qui se compose d'une rue longue et étroite où passe la route.

Les officiers du génie, attachés à l'avant-garde, s'approchèrent pour reconnaître le passage, et reconnurent qu'il n'en existait pas d'autres que celui à travers la ville. — Lannes ordonna, dans la nuit, une attaque pour tâter la garnison, mais celle-ci, forte de 400 hommes, était sur ses gardes, et la ville était partout à l'abri d'un coup de main. — Lannes adressa une sommation au commandant; c'était un brave capitaine, dont le nom, Bernkopf, mérite d'être cité, et qui répondit: «Je connais toute l'importance du poste qui m'est «confié, et je saurai faire usage des moyens de défense «qui sont en mon pouvoir.» Lannes fut donc obligé de suspendre sa marche.—Ainsi qu'il arrive souvent en pareilles circonstances, l'alarme se communiqua rapidement dans toute la vallée que l'armée commençait à encombrer et reflua sur ses derrières. Des ordres furent mêmes donnés pour arrêter le passage de l'artillerie sur le Saint-Bernard; mais le premier Consul, déjà arrivé à Aoste, calma ces inquiétudes et fit renaître la confiance.

Bonaparte se porta aussitôt devant Bard. — Par un sentier étroit qui avait été découvert sur la gauche, et où étaient déjà passés un à un quelques demi-brigades d'infanterie, il gravit les rochers d'Albaredo qui dominent à la fois et la ville et le fort, et bientôt reconnut la possibilité de s'emparer de la ville.—On raconte que dans cette reconnaissance difficile, effectuée en plein jour par un soleil ardent qui ajoutait aux fatigues de la marche, le premier Consul se reposa sous un sapin, et s'y assoupit accablé par la chaleur. Deux divisions défilaient gaîment cherchant à oublier leur lassitude par des chants joyeux, qui cessèrent aussitôt qu'elles aperçurent le chef auquel étaient attachées les destinées de la patrie. Leur marche, commencée bruyamment, s'acheva dans un profond silence. Tous respectèrent le repos du héros endormi.

Passage du défilé. — Il n'y avait pas de temps à perdre. Redescendu dans la vallée, Bonaparte donna aussitôt ses ordres, et le même jour, 25 mai, à la nuit tombante, la 58e demi-brigade, conduite par le brave Dufour, escalada l'enceinte et s'empara de la ville, qui n'est séparée du fort que par la Doria. — Pendant toute la nuit, la garnison fit pleuvoir une grêle de mitraille sur les Français qui étaient dans la ville: mais ce fut en vain, ceux-ci s'y maintinrent, et enfin, par considération pour les habitants, le feu du fort cessa.

L'infanterie continua à défiler un à un par le sentier de la montagne de gauche qu'avait gravie le premier Consul: c'était un sentier connu seulement des chevriers. Quelques travaux des troupes du génie le rendirent praticable pour la cavalerie, qui passa alors par le même chemin.— Mais il n'était pas possible d'y faire monter l'artillerie; et sans artillerie, comment déboucher dans les plaines de l'Italie?

L'audace et l'intelligence réussirent à vaincre un obstacle qui semblait insurmontable. Pendant la nuit, les officiers d'artillerie et les canonniers firent intrépidement passer leurs pièces par la ville. — Toutes les précautions furent prises pour cacher cette opération au commandant du fort: le chemin fut couvert de matelas et de fumier; les pièces, convertes de branchages et de paille, furent traînées à la bricole dans le plus grand silence. On traversait ainsi un espace de plusieurs centaines de toises, à la portée de pistolet des batteries du fort. Plusieurs nuits furent consacrées à ce passage périlleux; la garnison, quoique ne se doutant de rien, faisait néanmoins de temps en temps des décharges qui tuaient ou blessaient un bon nombre de canonniers; mais les braves soldats qui devaient les remplacer et les suivre ne s'en montraient ni moins zélés ni moins intrépides. Toute l'artillerie traversa ainsi le défilé.

Le fort ne se rendit que dans les premiers jours de juin. On était alors parvenu, avec des peines extrêmes, à monter plusieurs pièces sur l'Albaredo, d'où elles pouvaient foudroyer les batteries ennemies. S'il eût fallu attendre jusqu'alors pour faire passer l'artillerie, le plan de compagne conçu par le premier Consul fût devenu impraticable.

«Cet obstacle, dit Napoléon, fut plus considérable que celui du grand Saint-Bernard lui-même, et cependant ni l'un ni l'autre ne retardèrent d'un seul jour la marche de l'armée. Le premier Consul connaissait bien l'existence du fort de Bard; mais tous les plans et tous les renseignements permettaient de le supposer facile à enlever.— Cette difficulté, une fois surmontée, eut un effet avantageux. L'officier autrichien qui commandait le fort expédia lettre sur lettre à Mélas, pour l'instruire qu'il voyait passer 30,000 hommes au moins, 3 ou 4,000 chevaux, et un nombreux état-major; que ces masses se dirigeaient sur sa droite, par un escalier dans le rocher Albaredo: mais qu'il promettait que ni un caisson, ni une pièce d'artillerie ne pourraient passer; qu'il pouvait tenir un mois, et qu'ainsi, jusqu'à cette époque, il n'était pas probable que l'armée française osât se hasarder en plaine, n'ayant pas encore reçu son artillerie. Lors de la reddition du fort, tous les officiers de la garnison furent étrangement surpris d'apprendre que toute l'artillerie française avait passé de nuit, à trente ou quarante toises de leurs remparts.

«S'il eût été tout-à-fait impossible de faire passer l'artillerie par la ville de Bard, l'armée française au-

rait-elle repassé le grand Saint-Bernard? Non : elle aurait également débouché jusqu'à Ivrée, mouvement qui eût nécessairement rappelé Mélas de Nice; elle n'avait rien à craindre, même sans artillerie, dans les excellentes positions que lui offrait l'entrée des gorges, d'où, protégeant le siége du fort de Bard, elle en eût attendu la prise. — Ce fort est tombé naturellement au pouvoir des Français, le 1[er] juin; mais il est probable qu'il eût été pris plus tôt s'il avait arrêté le passage de l'armée, et qu'il en eût attiré tous les efforts, au lieu d'avoir à résister seulement à ceux d'une brigade de conscrits commandée par le général Chabran, qui fut chargée d'en faire le siége.»

Combat et prise d'Ivrée.— Cependant l'avant-garde, aux ordres de Lannes, était arrivée le 24 mai devant Ivrée, où se trouvait une division ennemie de 5 à 6,000 hommes : depuis huit jours, on avait commencé l'armement de cette place et de la citadelle, quinze bouches à feu étaient déjà en batterie; mais sur cette division de 6,000 hommes, il y en avait 3,000 de cavalerie qui n'étaient pas propres à la défense d'Ivrée, et l'infanterie était celle qui avait été déjà battue à Châtillon. La ville, attaquée avec la plus grande intrépidité, d'un côté par le général Lannes, et de l'autre par le général Watrin, fut bientôt enlevée ainsi que la citadelle, où l'on trouva de nombreux magasins de toutes espèces : l'ennemi se retira derrière la Chiusella, et prit position à Romano pour couvrir Turin.

Combat de Chiusella.— Le général Haddick, à qui cette tâche était confiée, reçut de Turin des renforts qui élevèrent ses forces à huit bataillons et à trente escadrons; il divisa ses troupes en cinq détachements; trois bataillons gardaient San-Martino; le général Festenberg, posté à Verceil, avait dix escadrons sous ses ordres; douze escadrons couvraient Vische et Chivasso; le général Palfy, à la tête de trois bataillons et de huit escadrons, défendait les hauteurs de Romano; enfin deux bataillons gardaient le pont de la Chiusella. Lannes fit attaquer ce poste par la 6[e] légère, aux ordres du colonel Macon, qui fut un peu ébranlée par le feu de cinq pièces; les Autrichiens s'en aperçurent, et croyant qu'elle allait lâcher pied, eurent l'imprudence de passer le pont pour la charger; mais après un succès passager contre les premiers pelotons, ils furent vigoureusement ramenés. Macon, irrité des obstacles que sa demi-brigade éprouvait au pont, se jeta avec ses grenadiers dans la Chiusella et força l'ennemi à lui abandonner la position. Palfy descendit des hauteurs de Romano, et pour reprendre le pont, se précipita à la tête de quatre escadrons sur les Français qui le reçurent vigoureusement; il tomba frappé mortellement; ses troupes, sans chef, furent vivement ramenées sur Romano. — Haddick, voyant sa cavalerie engagée sur un terrain fourré et peu favorable à son action, la fit reployer dans les champs de Montaleghe. L'infanterie républicaine suivait l'ennemi avec son ardeur accoutumée, lorsqu'une colonne de 2,000 chevaux, formée des escadrons de Palfy et de troupes fraîches rappelées de Vische et de Chivasso, la prit en flanc, la chargea, la dispersa sur le plateau et même jusqu'au pied des montagnes, et continuant une manœuvre rapide, se reporta sur Romano. C'était le moment où la brigade française de Mabier y arrivait de son côté. La confiance qu'un premier succès avait donnée à la cavalerie autrichienne la perdit; elle attaqua, avant sa formation, l'infanterie de Malher; mais, après un léger avantage, elle fut à son tour obligée de battre en retraite, vers la rivière d'Oreo, que Haddick repassa au bac de Foglizzo; son mouvement rétrograde ne fut pas inquiété, quoiqu'il durât sept ou huit heures.

Ce combat opiniâtre, et dont les avantages définitifs restèrent aux Français, a donné lieu dans le temps à quelques discussions entre les écrivains militaires français et étrangers. Les Impériaux prétendirent que la gloire devait leur en appartenir, parce que leur cavalerie y aurait prouvé toute sa supériorité sur l'infanterie française. Il est positif, au contraire, que du côté des Républicains, ce combat doubla le courage des jeunes soldats, tout étonnés de voir plier devant leurs baïonnettes ces superbes escadrons, orgueil de l'armée autrichienne. — Après le combat de la Chiusella, l'avant-garde, ayant poussé jusqu'à Chivasso, s'empara sur le Pô d'un grand nombre nombre de barques chargées, capture d'autant plus précieuse, que l'armée n'avait pas d'équipage de pont.

Le général autrichien n'avait pas compris les manœuvres de l'armée de réserve. En la voyant se diriger sur Genève, il avait cru que Bonaparte ne voulait faire qu'une forte diversion dans le nord du Piémont, afin de dégager Gênes. Il crut donc suffisant de détacher d'abord un corps de 7,000 hommes (celui de Haddick battu à la Chiusella), pour couvrir Turin, où il porta ensuite son quartier général avec une seconde division, mais en laissant le gros de ses forces toujours devant Gênes (le général Ott, avec 30,000 hommes) et sur le Var (le général Elsnitz, avec 18,000 hommes). — Cette seconde division élevait à 18,000 combattants le nombre de troupes qu'il avait à sa disposition pour s'opposer à la marche de l'armée de réserve.

Cependant le quartier général de Bonaparte était à Ivrée. Thureau avait forcé le pas de Suze, et s'était établi à Bassolino. Bethencourt, après une marche pénible et après avoir triomphé d'obstacles plus grands que ceux que l'armée avait eus à surmonter au grand Saint-Bernard, se portait sur le fort d'Arena. Moncey, avec le détachement de l'armée d'Allemagne, descendait le Saint-Gothard et pénétrait dans les bailliages italiens. — Le plan du premier Consul se développait ainsi majestueusement, et le général Mélas restait toujours dans l'ignorance de ce grands mouvements

Partis qui s'offraient à Mélas. — Demi-mesures. — L'issue du combat de la Chiusella aurait dû faire comprendre à Mélas que le temps des demi-mesures était passé, et que pour combattre l'armée, conduite par le premier Consul, ce n'était pas trop de toutes ses forces. Sa position était devenue critique: «Néanmoins, dit Jomini, il lui restait encore quelques chances de salut, bien que toutes fussent accompagnées de quelques inconvénients. Si Bonaparte marchait par la gau-

che du Pô sur Turin, il n'y avait qu'un moyen, celui de rassembler en toute hâte les corps d'Elsnitz, de Kaim et d'Ott, vers Alexandrie ou Asti; en sorte que les deux armées, placées dans leur ordre naturel, appuyées réciproquement sur leur base, eussent remis la possession du Piémont au sort d'une bataille, dans laquelle 60,000 vétérans, dont 12,000 d'une superbe cavalerie, ne devaient pas laisser la victoire douteuse. A la rigueur, on pouvait même laisser Ott devant Gênes; mais Suchet ayant le champ libre et pouvant aller au secours de Masséna, cela n'eût servi à rien, qu'à se priver inutilement du tiers de l'armée impériale.

« Dans le cas où le premier Consul se porterait sur Milan, Mélas, réunissant ses forces, pouvait se jeter à son tour sur la propre communication des Français, et voler avec 50,000 hommes sur le Tésin.—Il avait aussi la faculté de filer vivement par Plaisance et Crémone sur Mantoue; détermination un peu humiliante, à la vérité, puisqu'on eût livré, par cette seule marche et sans brûler une amorce, toute l'Italie à la merci des Républicains.—La marche sur le Tésin avait l'inconvénient de mener dans les plaines coupées de la Lombardie, où la cavalerie impériale eût été hors d'état d'agir: cependant, comme il restait en outre des forces égales en infanterie et artillerie, on pouvait la risquer. L'opération semblait d'autant plus naturelle, qu'on eût placé l'armée française dans une situation très critique: en cas de revers, elle n'aurait eu d'autre parti à prendre que de se replier par les bailliages italiens sur le Saint-Gotbard, en sacrifiant toute son artillerie et s'exposant à la plus affreuse misère. Encore eût-il fallu pour cela qu'elle n'attendît pas un engagement décisif entre le Tésin et Milan; car alors il ne lui serait resté qu'à se jeter dans les horribles défilés de la Valteline et de l'Engadine, sans prévoir l'issue qu'elle y trouverait.

«Enfin, si Bonaparte s'arrêtait au parti contraire de manœuvrer sur la rive droite du Pô, par Plaisance, Mélas aurait alors toute la facilité désirable d'opérer sur le Tésin et l'Adda, pour couvrir les communications de l'armée, en abandonnant momentanément la plaine du Piémont.

« Mais dans toutes ces suppositions, la première condition de réussite était une prompte retraite du corps d'Elsnitz sur Coni et le col de Tende, ou même sur Fossano, pour pouvoir ensuite opérer la jonction au moment convenable. Le général autrichien ne put pas s'y décider. On est toujours enclin à croire ce que l'on désire: Mélas se persuada que l'armée de réserve opèrerait sur Turin, pour se lier à Thureau; et il présumait être en état de tenir autour de cette ville, pour donner le temps à Ott de soumettre Gênes. Ce coup une fois frappé, rien ne l'aurait empêché alors de retirer la majeure partie de ses forces de la Ligurie, afin d'opérer selon les circonstances.

«Toutes les instructions aux généraux Kaim et Wukassowich, furent dirigées dans ce but jusqu'au 28 mai: le premier dut faire retrancher Moncaglieri et Carignano, et travailler à la tête de pont de Casal; le second, auquel on assigna les brigades de cavalerie Festenberg et Doller, reçut l'ordre de défendre le Tésin autant que possible; puis, dans le cas où il y serait contraint par des forces supérieures, de se replier sur Pavie, et d'y passer le Pô. Les magasins, dépôts, caisses, en un mot, tout ce qui se trouvait à Milan, devait être évacué sur Mantoue. Haddick, renforcé de 2,000 fantassins, fut chargé de tenir derrière l'Orco.»

Revue de Chivasso. — Cependant Bonaparte se rendit à Chivasso, et y passa en revue les troupes de l'avant-garde qui s'étaient bien conduites au combat de la Chiusella. Habile à saisir le moment propre à entretenir l'émulation des soldats, le premier Consul loua la 6e demi-brigade d'infanterie légère de la vigueur qu'elle avait montrée au pont de la Chiusella; il félicita les 22e et 40e demi-brigades de ligne du sang-froid et du courage avec lesquels, sur le champ de bataille de Romano, elles avaient repoussé les charges de la cavalerie ennemie; il ordonna au colonel Fournier, du 12e régiment de hussards qui s'était précédemment distingué au combat de Châtillon, d'annoncer aux braves qu'il commandait, que la cavalerie allait être réunie en corps, et qu'à la première bataille, il voulait qu'elle chargeât la cavalerie autrichienne pour en rabaisser la morgue et les prétentions; enfin il dit à la 28e de ligne: «Il y a deux ans que vous vous battez «dans les montagnes. — Souvent privés de tout, vous «avez fait votre devoir sans murmurer: c'est la pre«mière qualité du vrai soldat. Je sais qu'il vous était «dû, il y a quelques jours, huit mois de paye, et que, «néanmoins, vous marchiez à l'ennemi sans proférer «une seule plainte. Je récompenserai votre conduite, «et, pour vous prouver ma satisfaction, je veux qu'à «la première affaire vous marchiez à l'ennemi en tête «de l'avant-garde.» D'unanimes acclamations accueillirent ces paroles, et prouvèrent au premier Consul que les braves de la 28e savaient apprécier son héroïque récompense.

Afin de mieux abuser l'ennemi, Bonaparte fit disposer les barques prises sur le Pô, comme s'il voulait faire commencer la construction d'un pont, cette menace produisit l'effet qu'il en attendait: Mélas affaiblit les troupes qui couvraient Turin sur la rive gauche, et envoya ses principales forces pour s'opposer à la construction projetée. Ce mouvement était celui que souhaitait le premier Consul, afin de pouvoir opérer sur Milan sans être inquiété.

Ce fut à cette époque que Mélas, voulant s'assurer si Bonaparte était réellement à la tête de l'armée de réserve, envoya un parlementaire, choisi parmi les officiers de l'armée autrichienne qui connaissaient le premier Consul. L'étonnement de cet officier fut extrême en reconnaissant Bonaparte, et la nouvelle qu'il en rapporta à Mélas remplit le général autrichien de terreur et de confusion.

Toute l'armée de réserve, avec son artillerie, était arrivée à Ivrée les 26 et 27 mai.

Marche sur Milan. — Ce fut après la revue de Chivasso, que le premier Consul s'arrêta définitivement au projet de marcher sur Milan. Il explique ainsi luimême les raisons qui l'y décidèrent. «Le quartier général de l'armée autrichienne était à Turin; mais la



Bataille de Montebello





Entrée d'Aoste



La Promotion





Hospice du Saint Bernard, coté du Val d'Aoste.



Général et Chevau léger Bavarois


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Mort de Desaix



Kellermann fils.



J.B. Rivaud

moitié des forces ennemies était devant Gênes, et l'autre moitié était supposée, et était effectivement, en chemin pour venir par le col de Tende, renforcer les corps qui étaient à Turin. Dans cette circonstance, quel parti prendra le premier Consul? Marchera-t-il sur Turin pour en chasser Mélas, se réunir avec Thureau et se trouver ainsi assuré de ses communications avec la France et avec ses arsenaux de Grenoble et de Briançon? jettera-t-il un pont à Chivasso, profitant des barques que la fortune a fait tomber en son pouvoir, et se dirigera-t-il à tire-d'aile sur Gênes pour débloquer cette place importante? ou bien, laissant Mélas sur ses derrières, passera-t-il la Sesia, le Tésin, pour se porter sur Milan et sur l'Adda, faire sa jonction avec le corps de Moncey, composé des troupes qui venaient de l'armée du Rhin, et avaient débouché par le Saint-Gothard?

«De ces trois partis, la premier était contraire aux vrais principes da la guerre, puisque Mélas avait des forces assez considérables avec lui : l'armée française aurait couru la chance de livrer une bataille, n'ayant pas de retraite assurée, le fort de Bard n'étant pas encore pris. D'ailleurs, si Mélas abandonnait Turin et se portait sur Alexandrie, la campagne était manquée, chaque armée se trouvait dans une position naturelle. L'armée française appuyée au Mont-Blanc et au Dauphiné, et celle de Mélas aurait eu sa gauche à Gênes; et derrière elle, les places de Mantoue, Plaisance et Milan.

«Le deuxième parti ne paraissait pas praticable: comment s'aventurer au milieu d'une armée aussi puissante que l'armée autrichienne, entre le Pô et Gênes, sans avoir aucune ligne d'opération, aucune retraite assurée?

«Le troisième parti, au contraire, offrait tous les avantages : l'armée française, maîtresse de Milan, on s'emparait de tous les magasins, de tous les dépôts, de tous les hôpitaux de l'armée ennemie; on se joignait à la gauche que commandait le général Moncey; on avait une retraite assurée par le Simplon et le Saint-Gothard. Le Simplon conduisait sur le Valais et sur Sion, où l'on avait dirigé tous les magasins de vivres pour l'armée. Le Saint-Gothard conduisait sur la Suisse, dont nous étions en possession depuis deux ans, et que couvrait l'armée du Rhin alors sur l'Iller. Dans cette position, le général français pouvait agir selon sa volonté : Mélas marchait-il avec son armée réunie de Turin, sur la Sesia et le Tésin, l'armée française pouvait lui livrer bataille avec l'immense avantage que, si elle était victorieuse, Mélas, sans retraite, serait poursuivi et jeté en Savoie; et, dans le cas où l'armée française serait battue, elle se retirait par le Simplon et le Saint-Gothard. Si Mélas, comma il était naturel de le supposer, se dirigeait sur Alexandrie pour s'y réunir à l'armée qui venait de Gênes, on pouvait espérer, en se portant à sa rencontre, en passant le Pô, de le prévenir et de lui livrer bataille. L'armée française ayant ses derrières assurés sur le fleuve et Milan, le Simplon et le Saint-Gothard; tandis que l'armée autrichienne, ayant sa retraite coupée et n'ayant aucune communication avec Mantoue et l'Autriche, serait exposée à être jetée sur les montagnes de la rivière du Ponent, et entièrement détruite ou prise au pied des Alpes, au col de Tende et dans le comté de Nice; enfin, en adoptant le troisième parti, si une fois maître de Milan, il convenait au général français de laisser passer Mélas, et de rester entre le Pô, l'Adda, et le Tésin, il avait ainsi, sans bataille, reconquis la Lombardie et le Piémont, les Alpes maritimes, la rivière de Gênes et fait lever le blocus de cette ville : c'étaient des résultats assez beaux.»

Le 21 mai, un corps de 2,000 Italiens réfugiés, commandé par le général Lecchi, s'était porté de Châtillon sur la Haute-Sesia, et dans un combat assez vif avait battu la légion de Rohan; ce corps était ensuite venu prendre position aux débouchés des montagnes, dans la vallée de Domo-d'Ossola, afin d'assurer les communications de l'armée par le Simplon.

Le 27, le général Murat se dirigea sur Verceil et passa la Sesia.

Passage du Tésin. — Combat de Turbigo. — Le 31 mai, le premier Consul se porta rapidement sur le Tésin; les corps autrichiens, laissés en observation vers les débouchés de la Suisse et les divisions de cavalerie et d'artillerie que Mélas n'avait pas emmenées pour appuyer le siége de Gênes, se réunirent afin de défendre le passage du fleuve et de couvrir Milan.

Le Tésin est large, profond at rapide; quoique le canal d'Oleggio conduise la majeure partie de ses eaux dans la capitale de la Lombardie, ce qui reste a encore un volume assez considérable pour former un obstacle important aux opérations d'une armée. Ce grand canal, qui, jusqu'à Bufalora, longe la rivière à une très petite distance, semblait devoir augmenter les difficultés d'un passage, et devint au contraire, dans cette occasion, une cause principale de succès. Le général Festenberg, craignant sans doute d'engager le gros de ses forces sur cette étroite langue de terre, n'y avait placé que des postes avancés. Murat, après avoir poussé des partis de cavalerie jusque vers Somma, afin de diviser l'attention de l'ennemi, porta la division Monnier en face de Turbigo, et la division Boudet sur Bufalora. A l'aide d'un petit nombre de nacelles saisies dans un bras de la rivière, l'adjudant général Girard se jeta avec quelques braves sur la rive gauche. Soutenu bientôt par un bataillon de la 70e demi-brigade, et, protégé par l'artillerie française, qui dominait le feu de cinq pièces autrichiennes, placées pour défendre le passage, il attaqua audacieusement la cavalerie de Festenberg, dont les escadrons, n'osant s'engager dans un terrain fourré, où leur ruine aurait été certaine, repassèrent le canal et se replièrent sur Turbigo.

Le général autrichien Landon, averti par le bruit du canon, pressait sa marche afin d'arriver en ligne. Déjà son avant-garde, refoulée par les éclaireurs français, se retirait vers Castano, lorsque avec le gros de sa colonne il rentra dans le village de Turbigo, près duquel le passage s'était effectué, et chargea même avec succès les troupes avancées de Girard. Mais celui-ci, cité par le premier Consul comme un officier du plus haut mérite et de la plus rare intrépidité, profita de

tous les accidents du terrain, et défendit le pont du Naviglio assez long-temps pour que la division française pût venir à son secours.— Enfin les troupes du général Monnier franchirent le canal, se jetèrent sur Turbigo, baïonnettes baissées, et emportèrent le village. La nuit, qui survint, facilita la retraite des Autrichiens.

Wukassowich, précédé de deux bataillons qu'il chargea d'occuper le château de Milan, prit la route de cette ville, avec l'intention de gagner la ligne de l'Adda, et prescrivit à Davidowich de venir le joindre vers Cassano.

Entrée à Milan. — Le premier Consul entra à Milan le 2 juin, et fit aussitôt cerner la citadelle.

Le général Lannes, avec l'avant-garde, s'était mis en mouvement dès le 30 mai, et, laissant un corps d'observation sur la rive gauche de la Dora-Baltéa et une garnison dans Ivrée, avait marché en toute hâte sur Pavie, où il était entré le 1er juin, et où il s'était emparé de magasins considérables et de deux cents bouches à feu, dont trente de campagne.

L'armée ne s'arrêta pas à Milan, où le premier Consul établit son quartier général.— Le 4, la division Duhesme entra à Lodi; le 5, elle cerna Pizzighitone. Le même jour la cavalerie légère occupa Crémone. L'alarme fut aussitôt dans Mantoue, désapprovisionnée et sans garnison. — Le corps de Moncey, détaché de l'armée du Rhin, était arrivé à Bellinzona, le 31 mai.

On se peindrait difficilement l'étonnement et l'enthousiasme] des Milanais en voyant arriver l'armée française. — Le bruit était répandu à Milan que Bonaparte était mort en Égypte, et que l'armée était commandée par un de ses frères. — Le premier Consul marchait avec l'avant-garde, de sorte qu'il fut une des premières personnes qui s'offrit aux regards des habitants, que la curiosité ou l'affection avait attirés par tous les chemins au-devant des soldats français. Le peuple de Milan avait peine à croire à cette espèce de résurrection; il manifesta son ivresse et sa satisfaction avec cette vivacité que les Italiens mettent dans l'expression de tous leurs sentiments.

Tout en dirigeant les mouvements de l'armée, tout en pressant la marche des troupes, pendant six jours, du 2 au 8 juin, le premier Consul fut occupé à recevoir les députations, et à se montrer aux peuples accourus de tous les points de la Lombardie, pour voir leur libérateur. — Le gouvernement de la République cisalpine fut réorganisé; un grand nombre des plus chauds patriotes italiens gémissaient dans les cachots de l'Autriche. Les démocrates milanais étaient disposés à user de représailles envers les partisans du gouvernement autrichien; mais la haute sagesse du premier Consul réussit à empêcher toute espèce de réaction.

Le 6 juin, Bonaparte adressa à l'armée cette éloquente proclamation :

« Soldats!

«Un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi; la consternation était dans tout le midi de la France.

«La plus grande partie du territoire ligurien, le plus fidèle ami de la République, était envahie.

«La République cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal.

«Soldats! vous marchez....., et déjà le territoire français est délivré; la joie et l'espérance succèdèrent dans notre patrie à la crainte et à la consternation.

«Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes : il sera pour toujours délivré de ses plus cruels ennemis.

«Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine!

«L'ennemi, épouvanté, n'aspire plus qu'à regagner sa frontière; vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve.

«Le premier acte de la campagne est terminé.

« Des milliers d'hommes (vous l'entendez tous les jours), vous adressent des actes de reconnaissance.

« Mais aura-t-on donc impunément violé le territoire français? Laisserez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles? Vous courez aux armes!...

«Eh bien! marchons à sa rencontre, opposons-nous à sa retraite, arrachons-lui les lauriers dont elle s'est parée; apprenons au monde que la malédiction du destin est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple.

«Le résultat de nos efforts sera : *Gloire sans nuage et paix solide.*»

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1800.

7 JANVIER. Arrêté des Consuls qui prescrit la formation d'une armée de réserve.
6 MAI. Départ du premier Consul pour l'armée.
7 — Revue de l'armée de réserve à Dijon.
8-9 — Arrivée de Bonaparte à Genève.—Entrevue avec Necker.
13 — Revue de l'armée de réserve à Lausanne.
16-20 — Passage du mont Saint-Bernard. — Prise d'Aoste.
17 — Combat de Châtillon.
24 — Prise d'Ivrée, de Suze et de la Brunette.
26 — Combat de la Chiusella.
28 MAI. Le général Moncey passe le Saint-Gothard. — Le général Bethencourt passe le Simplon. — Le premier Consul passa la revue de l'avant-garde à Chivasso.
29 — Prise de Novarre.
31 — Combat et prise de Turbigo. — Passage du Tésin. — Arrivée de Moncey à Bellinzona.
1er JUIN. Prise du fort de Bard. — Entrée de Lannes à Pavie.
2 — Entrée de Bonaparte à Milan.
4 — Prise de Lodi.
5 — Prise de Crémone. — Investissement de Pizzighitone.
6 — Proclamation de Bonaparte à l'armée.

ARMÉE DE RÉSERVE. — CAMPAGNE D'ITALIE.

BATAILLE DE MARENGO.

SOMMAIRE.

Passage du Pô. — Attaque et prise de Plaisance. — Bataille de Montebello. — Position de la Stradella. — Inaction du premier Consul. — Desaix arrive d'Égypte. — Situation critique de Mélas. — Passage de la Scrivia. — Passage de la Bormida. — Combat de Marengo. — Bataille de Marengo. — Convention d'Alexandrie. — Armistice. — Réunion de l'armée de réserve à l'armée d'Italie. — Retour du premier Consul à Paris.

ARMÉE FRANÇAISE.

Premier Consul. — BONAPARTE.
Général en chef. — BERTHIER.

ARMÉE IMPÉRIALE.

Général en chef. — MÉLAS.

Le soin de réorganiser la République cisalpine ne retenait pas seul Bonaparte à Milan. Les troupes que conduisait le général Moncey n'arrivaient que trop lentement à son gré; la marche ne se faisait que par régiment. Ce retard pouvait être nuisible, ces troupes furent enfin réunies. Le premier Consul en passa la revue les 6 et 7 juin. — Le 9, il quitta Milan pour se rendre à Pavie.

Passage du Pô. — Dès le 6 juin, le général Murat, en se portant devant Plaisance, où l'ennemi avait un pont et une tête de pont, avait intercepté une dépêche du Conseil aulique au général Mélas. — Cette dépêche contenait des renseignements curieux sur l'armée de réserve de Bonaparte. Trompé par ses espions, le ministère autrichien disait au général en chef des forces impériales, qu'il ne devait rien craindre, et que cette armée n'existait pas; il lui prescrivait de continuer avec vigueur ses opérations offensives en Provence, espérant que Gênes aurait capitulé, et que l'armée anglaise serait arrivée. Il mandait également à Mélas, qu'il fallait des victoires; que l'armée française aux ordres de Moreau avait pénétré au cœur de l'Allemagne, et que des succès étaient nécessaires pour forcer les Consuls à rappeler cette armée au secours de la Provence; enfin, il lui annonçait que des mouvements qui avaient eu lieu dans la capitale de la République française avaient obligé le premier Consul à retourner précipitamment de Genève à Paris, et il terminait en disant que la cour de Vienne mettait toute sa confiance dans les talents du général et dans l'intrépidité de la victorieuse armée d'Italie.

Cependant, le corps d'observation laissé sur la rive gauche de la Dora-Baltéa ainsi que la garnison d'Ivrée étaient tranquilles, et sans ennemis en face qui pussent les inquiéter. — Depuis le 1er juin, le fort de Bard avait capitulé, et Ivrée se remplissait des munitions de guerre, des vivres, des bagages et des *embarras* de l'armée. — Le général Mélas avait quitté Turin pour se porter sur Alexandrie, afin d'opérer sur la rive droite du Pô.

Le premier Consul envoya la division Lapoype (du corps de Moncey) sur la rive gauche du Pô, pour border le fleuve depuis Pavie jusqu'à la Dora-Baltéa, et éclairer le mouvement de l'ennemi vis-à-vis Plaisance. — Il résolut de se porter à la Stradella, sur la rive droite du Pô, afin de couper au général autrichien la route de Mantoue. Il espérait, en obligeant Mélas à recevoir une bataille, ayant sa ligne d'opération coupée, déb'oquer Gênes, et acculer l'ennemi aux Alpes.

Dans la journée du 6 juin, le général Lannes fit réunir toutes les barques disponibles sur le Pô et passa ce fleuve, avec l'avant-garde, en face de Belgiojoso. Le général Watrin, débarqué le premier avec quelques bataillons, les plaça derrière les digues et les fossés, près de San-Cipriano, afin de protéger le trajet des autres transports. Ces précautions ne furent point inutiles; les barques étaient retournées à la rive gauche, lorsqu'une division autrichienne, aux ordres du prince de Taxis, arrivant de Turin et de Casale, assaillit les bataillons de Watrin. Ceux-ci trouvèrent dans leur position hasardée un motif de plus de combattre à outrance; leur vigoureuse résistance donna le temps à la brigade Gency de traverser le fleuve à Albaredo. L'ennemi, assailli à son tour, fut bientôt culbuté. Watrin, non moins prudent qu'intrépide, ne crut pas devoir le poursuivre avant que le passage ne fût achevé. — Le lendemain Lannes porta son avant-garde au-delà de Stradella, et bientôt Bonaparte, lui-même, impatient de recevoir des nouvelles de l'ennemi, se rendit sur les lieux.

Attaque et prise de Plaisance. — Murat était vers Plaisance avec sa cavalerie et une division d'infanterie (celle de Boudet). Les Autrichiens étaient peu en mesure de s'opposer à ses entreprises: la division Taxis, envoyée pour disputer à Lannes le passage du Pô vers Cipriano, ne pouvait secourir Plaisance, et les autres corps, en marche de Gênes et de la Toscane, n'étaient point encore arrivés. Plaisance renfermait les chancelleries, les caisses et les gros bagages de l'armée impériale, sous la faible escorte de 400 hommes. L'embarras du général Mosel, qui y commandait, fut grand, lorsqu'il apprit que les Républicains s'approchaient en forces de la tête du pont. — Cet ouvrage, long-temps négligé par les Autrichiens, parce qu'il était tourné en sens inverse de leur front d'opération, avait été réparé du 3 au 5, avec toute la célérité possible; mais il n'était armé que de six pièces. Toutefois, pour en rendre l'approche plus difficile, le général autrichien avait fait mettre en batterie, sur la rive droite du Pô, quinze à seize pièces de canon. Les troupes de Boudet, encouragées par le

silence de l'ennemi, s'élancèrent jusqu'au pied des retranchements, mais le feu combiné des deux rives les força à se retirer. — Murat fit renouveler deux fois leur tentative sans en obtenir plus de succès. — L'extrême fatigue des troupes peu nombreuses qui défendaient cet ouvrage, la perte qu'elles avaient essuyée et l'impossibilité de leur envoyer des renforts, déterminèrent le commandant de Plaisance à évacuer la tête de pont à l'entrée de la nuit, après en avoir retiré l'artillerie.

Le général Oreilly arriva dans Plaisance avant le jour avec quelques escadrons; Mosel, heureux d'être débarrassé d'une charge difficile, lui remit le commandement, et partit pour Parme avec le parc des équipages. — Le nouveau général ne fut pas plus heureux que son prédécesseur : à peine était-il installé, qu'il apprit que les troupes attendues d'Alexandrie, se trouvant engagées contre Lannes, il ne devait pas compter sur elles. Bientôt son embarras augmenta par la nouvelle d'un autre passage du Pô effectué à Nocetto, et par la retraite d'un grand parc d'artillerie que Mélas renvoyait d'Alexandrie.

Le 7, au point du jour, les Français s'apprêtaient à profiter de leur supériorité. Boudet, jaloux de réparer l'affront de la veille, faisait ses préparatifs pour attaquer la tête de pont, lorsqu'on lui annonça que l'ennemi avait disparu et coupé le pont. — Murat fit aussitôt rassembler à Nocetto, au-dessous de Plaisance, autant de barques qu'il en put réunir, et fit passer la brigade du général Munier sur la rive droite vers Speravera, afin d'enlever Plaisance et de se lier aux troupes de Lannes. Heureusement pour les Autrichiens, Oreilly avait envoyé au-devant du grand parc d'artillerie, pour lui faire rebrousser chemin sur Tortone. Ce général jeta ensuite deux compagnies dans le château de Plaisance, et avec 400 hussards qui lui restaient se porta à la rencontre du général Munier, qui, après avoir poussé un bataillon sur la route de Crémone, marchait avec deux autres vers Plaisance.

L'issue du combat ne pouvait être douteuse, mais le général autrichien espérait, par son audace, donner au parc le temps d'éviter l'atteinte des Français. Il y aurait peut-être réussi seul, mais ce qui favorisa surtout son dessein, ce fut que, dans l'intervalle, arriva de Bobbio un régiment impérial formant l'avant-garde de Gottesheim. Les Français étaient déjà maîtres des faubourgs de Plaisance; un combat très vif s'engagea dans cette ville à la porte de Parme: soutenus par des débarquements successifs, les Français s'en emparèrent et culbutèrent le régiment ennemi, partie sur la route de Bobbio, partie sur celle de Stradella; la moitié, au moins, des Autrichiens fut refoulée dans la ville, où on fit un grand nombre de prisonniers. Les fuyards, ayant rejoint le reste de la brigade dans la vallée de Bobbio, errèrent avec elle, sans ordre, durant plusieurs jours. La garnison, laissée à Plaisance par Mosel lors de son départ pour Parme, se jeta dans le château.

Cette échauffourée venait de finir lorsqu'une nouvelle alerte eut lieu : c'était un régiment autrichien arrivant du côté de la Toscane, et qui pressait vivement un bataillon français, détaché sur la route de Parme. Mais aussitôt poursuivi par les hussards républicains, ce régiment fut culbuté, et rejeté avec perte de 300 hommes dans la direction de Fiorenzuola.

La prise de Plaisance eut de grands résultats. Murat trouva dans cette ville les restes du beau pont de bateaux, et des approvisionnements considérables : circonstance doublement importante, en ce que l'armée ennemie, resserrée de plus en plus, et privée de ses magasins, allait être par-là hors d'état d'agir, et parce que l'armée française y devait trouver, au contraire, des moyens de pousser ses succès.—Le général Oreilly, durant le double combat du 7, s'était placé avec ses hussards, et deux batteries légères sur la route de Stradella, avait ainsi couvert la marche du grand parc d'artillerie; mais il était à craindre que Lannes, maître de San-Cipriano, ne prévînt le parc à Broni; il fallut en effet que deux régiments se dévouassent pour tenir tête au général Watrin, jusqu'au moment où, après une marche longue et pénible, cette artillerie eût gagné sur Tortone.

Pendant que Lannes et Murat obtenaient de si brillants succès, Duhesme n'était pas moins heureux à Crémone. Il attaquait vigoureusement l'avant-garde de Wukassowich, qui occupait cette ville, et la culbutait sur Pozzolo, avec perte d'un millier d'hommes.

Bataille de Montebello. — Ce fut après le combat de Stradella que Bonaparte reçut la première nouvelle de la reddition de Gênes; il comprit dès lors qu'il ne pouvait compter que sur ses propres forces, et qu'il allait avoir affaire à toute l'armée impériale.

Le 8 au soir, les coureurs ennemis vinrent observer les Français, qui bivouaquaient sur la rive droite; ils les crurent peu nombreux, et une avant-garde de 4 à 5,000 Autrichiens vint les attaquer; mais toute l'avant-garde française et une partie de l'armée avaient déjà passé le Pô. Le général Lannes repoussa cette attaque téméraire, et, à la nuit, il prit position devant un des corps principaux de l'armée autrichienne, qui occupait Montebello et Casteggio.

Ce corps était commandé par le général Ott, le même qui avait commandé le blocus de Gênes. Il était venu de la Ligurie en trois marches. — «L'observation des feux des bivouacs, le rapport des prisonniers et des déserteurs, faisaient, dit Napoléon, monter cette partie de l'armée autrichienne à trente bataillons, formant 18,000 hommes. Les grenadiers de Ott, l'élite de l'armée autrichienne, en faisaient partie.

«Le général Lannes était en position, et, attendant à chaque instant des renforts, il n'avait pas intérêt d'attaquer; mais le général autrichien, à la pointe du jour, engagea la bataille. Le général Lannes n'avait avec lui que 8,000 hommes; mais la division Victor, qui avait passé le fleuve, n'était qu'à trois lieues. La bataille fut sanglante : Lannes s'y couvrit de gloire; ses troupes firent des prodiges d'intrépidité. Sur le midi, l'arrivée de la division Victor décida entièrement la victoire. Les Autrichiens se battirent en désespérés; ils étaient encore fiers des succès qu'ils avaient obtenus la campagne précédente, ils sentaient que leur position les mettait dans la nécessité d'être vainqueurs.

«Le premier Consul, à la première nouvelle de l'at-

taque de l'ennemi contre l'avant-garde française, était accouru sur le champ de bataille; mais à son arrivée la victoire était déjà décidée : les ennemis avaient perdu 3,000 hommes tués, et 6,000 prisonniers. Le champ de bataille était tout jonché de morts. Le général Lannes était tout couvert de sang; les troupes, qui avaient le sentiment de s'être bien comportées, étaient exténuées de fatigue, mais ivres de joie.»

Position de la Stradella. — Inaction du premier Consul. — Pendant trois jours, les 10, 11 et 12, le premier Consul resta dans la position de la Stradella, employant ce temps à réunir son armée, à assurer ses communications par l'établissement de deux ponts sur le Pô. «Rien ne le pressait plus; Gênes était tombée.» — Il envoya par des affidés, à travers les montagnes, l'ordre au général Suchet, de marcher sur la Scrivia par le débouché du col de Cadibone. — L'ennemi avait une cavalerie formidable et une artillerie très nombreuse: ni l'une ni l'autre de ces armes n'avaient souffert, tandis que notre cavalerie et notre artillerie étaient très inférieures en nombre: il était donc hasardeux de s'engager dans la plaine de Marengo. Si l'ennemi voulait rouvrir ses communications, et regagner Mantoue, c'était par la Stradella qu'il fallait qu'il passât, et qu'il marchât sur le ventre de l'armée française. Cette position de la Stradella semblait avoir été faite exprès pour l'armée française. La cavalerie ennemie ne pouvait rien contre elle, et la très grande supériorité de son artillerie était moindre là que partout ailleurs.

«La droite de l'armée du premier Consul s'appuyait au Pô et aux plaines marécageuses et impraticables qui l'avoisinent; le centre, placé sur la chaussée, était appuyé à de gros villages, ayant de grandes maisons en maçonnerie solide; et la gauche, sur de belles hauteurs.»

Desaix arrive d'Égypte. — Dans la journée du 11, Desaix, revenant d'Égypte, après avoir fait quarantaine à Toulon, arriva au quartier général. Bonaparte l'accueillit comme un ami qu'on préfère et comme un aide dont on est sûr. — La nuit entière se passa en longues conférences sur tout ce qui s'était passé en Égypte depuis le départ du premier Consul, sur la campagne de la Haute-Égypte, sur les négociations d'El-Arisch, et la composition de la grande-armée turque; enfin sur la bataille d'Héliopolis et la situation de l'armée française. — «Comment, dit le premier Consul, «avez-vous pu, vous, Desaix, attacher votre nom à la «capitulation d'El-Arisch? — Je l'ai fait, répondit le «général; je le ferais encore, parce que Kléber ne vou«lait plus rester en Égypte; et parce que, dans une «armée éloignée et hors de l'influence du gouverne«ment, les dispositions du général en chef équivalent «à celles des cinq sixièmes de l'armée. J'ai toujours eu «le plus grand mépris pour l'armée du grand-visir, que «j'ai observée de près. J'ai écrit à Kléber que je me «faisais fort de la repousser avec ma seule division. «Si vous m'aviez laissé le commandement de l'armée «d'Égypte, et que vous eussiez emmené Kléber, je vous «aurais conservé cette belle contrée, et vous n'eussiez «jamais entendu parler de capitulation : mais enfin les «choses ont bien tourné; et Kléber, à Héliopolis, a ré«paré les fautes qu'il avait faites depuis six mois.»

Desaix désirait ardemment se signaler. Son cœur était ulcéré des mauvais traitements que l'amiral anglais lui avait fait éprouver à Livourne; il avait soif de se venger. Le premier Consul lui confia le commandement du centre, composé des divisions Boudet et Monnier.

Situation critique de Mélas. — «Mélas, dit Napoléon, avait son quartier général à Alexandrie : toute son armée y était réunie depuis deux jours; sa position était critique, parce qu'il avait perdu sa ligne d'opération. Plus il tardait à prendre un parti, plus cette position s'empirait, parce que d'un côté le corps de Suchet arrivait sur les derrières, et que d'un autre côté l'armée de réserve se fortifiait et se retranchait chaque jour davantage dans sa position de la Stradella.

«Cependant le général autrichien ne faisait aucun mouvement. — Il avait trois partis à prendre.

«Le premier était de passer sur le ventre de l'armée du premier Consul, l'armée autrichienne lui étant très supérieure en nombre, de gagner Plaisance et de reprendre sa ligne d'opération sur Mantoue.

«Le deuxième était de passer le Pô à Turin, ou entre cette ville et l'embouchure de la Sésia, de se porter ensuite à grandes marches sur le Tésin, de le passer; et arrivant à Milan avant l'armée française, de couper sa ligne et de la jeter derrière l'Adda.

«Le troisième parti était de se jeter d'Alexandrie sur Novi, de s'appuyer à Gênes et à l'escadre anglaise de l'amiral Keith, de ne point prendre l'offensive jusqu'à l'arrivée de l'armée anglaise déjà réunie à Mahon. L'armée autrichienne était sûre de ne point manquer de vivres ni de munitions, et même de recevoir des renforts, puisque par sa gauche elle eût communiqué avec Florence et Bologne, qu'en Toscane, il y avait une division napolitaine, et qu'en outre les communicat ons par mer étaient en son pouvoir. — De cette position, le général Mélas pouvait, quand il le voulait, regagner Mantoue, en faisant transporter par mer en Toscane une partie de sa grosse artillerie.»

Il paraît que le premier Consul avait craint que Mélas n'essayât, en repassant le Pô vers Turin, de se porter sur Milan et de couper les communications de l'armée française; car il avait donné ordre au général Lapoype, qui était le long du Pô, de se replier sur le Tésin si l'ennemi paraissait vouloir se porter sur la rive gauche; dans ce cas, Lapoype aurait été joint par 5 ou 6,000 hommes que pouvait réunir Moncey, qui commandait à Milan. Ces 6,000 hommes suffisaient pour retarder le passage de l'ennemi, et pour donner le temps à l'armée de réserve de revenir par les deux ponts, derrière le Tésin.

Passage de la Scrivia. — Le 12 juin, dans l'après-midi, le premier Consul, surpris de l'inaction du général ennemi, conçut des inquiétudes, et craignit que les Autrichiens ne se fussent portés sur Gênes ou sur le Tésin, ou bien qu'ils n'eussent marché vers Suchet pour l'écraser et revenir ensuite contre l'armée de réserve; il résolut de quitter la Stradella et de se porter

sur la Scrivia, en forme d'une grande reconnaissance, afin de pouvoir agir selon le parti que prendrait l'ennemi.

Ce mouvement s'effectua dans la soirée même, et le 18, au soir, l'armée occupait sur la Scrivia les positions suivantes: — les deux divisions (Watrin et Mainoni) formant l'aile droite, aux ordres de Lannes, étaient établies à Castel-Novo di Scrivia; — les deux divisions du centre (Boudet et Monnier), aux ordres de Desaix, occupaient Ponte-Curone. — La cavalerie, sous Murat, se posta entre Ponte-Curone et Tortone, ayant au-delà de Tortone une avant-garde commandée par Kellermann. — Les deux divisions (Gardanne et Chambarlhac), formant l'aile gauche, commandées par Victor, s'établirent en avant de Tortone, soutenant l'avant-garde de Kellermann. Dans ce mouvement, Tortone se trouva cernée; le quartier général fut placé à Voghera. Pendant la marche des troupes, on n'obtint aucune nouvelle de l'ennemi; on ne vit dans les plaines de Marengo que quelques coureurs de cavalerie en trop petit nombre pour indiquer le voisinage d'une armée. — Le premier Consul ne douta plus que l'armée autrichienne ne lui eût échappé.

Reconnaissance de la Bormida. — Combat de Marengo. — Le lendemain, à la pointe du jour, il passa la Scrivia, et se porta à San-Giuliano au milieu de l'immense plaine de Marengo. La cavalerie légère n'aperçut pas d'ennemis. Dès lors Bonaparte ne douta plus que Mélas ne fût en pleine manœuvre; car pensait-il, s'il eût voulu attendre l'armée de réserve, il n'aurait pas négligé le beau champ de bataille qu'offre la plaine de Marengo, si avantageuse au développement de la nombreuse cavalerie autrichienne. Le premier Consul supposa que l'ennemi marchait sur Gênes, et dans cette pensée, poussa en toute hâte le corps de Desaix, en forme d'avant-garde sur son extrême gauche, avec ordre d'observer la chaussée de Novi à Alexandrie: il donna à Victor l'ordre de se porter sur le village de Marengo, et d'envoyer des coureurs jusque sur la Bormida, pour s'assurer si l'ennemi y possédait quelque pont. — Victor arriva à Marengo, qu'il trouva occupé par une arrière-garde de 3 à 4,000 Autrichiens; il attaqua cette troupe, la culbuta et s'empara du village. — Ses coureurs poussèrent jusqu'à la Bormida, mais à la nuit tombante; ils n'effectuèrent qu'une reconnaissance incomplète, et revinrent annonçant que l'ennemi n'avait point de pont sur la rivière et qu'il ne restait dans Alexandrie qu'une simple garnison. D'ailleurs ils ne donnèrent aucune nouvelle de l'armée de Mélas.

Lannes, avec son corps, bivouaqua dans la plaine sur la droite et en arrière de Marengo.

«Le premier Consul, dit Napoléon dans ses *Mémoires*, était fort inquiet; à la nuit, il résolut de se rendre à son quartier général de la veille, afin d'aller à la rencontre des nouvelles du général Moncey, du général Lapoype et des agents qui avaient été envoyés du côté de Gênes, et qui avaient rendez-vous à ce quartier général; mais la Scrivia était débordée. Ce torrent en peu d'heures grossit considérablement, et peu d'heures suffisent aussi pour le remettre en son premier état. Cela décida le premier Consul à arrêter son quartier général à Torre-di-Garafolo, entre Tortone et Alexandrie. La nuit se passa dans cette situation.»

Bataille de Marengo. — Depuis la bataille de Montebello la plus horrible confusion régnait dans Alexandrie; de sinistres pressentiments agitaient l'état-major autrichien; Mélas voyait son armée coupée de sa ligne d'opérations, de ses dépôts, et placée entre l'armée de Bonaparte et celle de Suchet, dont les avant-postes avaient passé les montagnes, et commençaient à se montrer sur les derrières de l'aile droite autrichienne. Il consulta ses généraux dont l'irrésolution était complète. — Après bien des hésitations, il se décida à envoyer un fort détachement contre Suchet, le reste de l'armée autrichienne restant couvert par la Bormida et par la citadelle d'Alexandrie; mais dans la nuit du 11 au 12, il apprit le mouvement du premier Consul sur la Scrivia. Il rappela, le 12, son détachement, et passa encore la journée du 13 et la nuit du 13 au 14, en délibération. «Enfin, dit Napoléon (dont nous suivons volontiers dans cette campagne la relation vive et pittoresque), après de vives et orageuses discussions, le conseil de guerre, réuni par Mélas, décida que l'existence de l'armée de réserve lui avait été inconnue; que les ordres et les instructions du Conseil aulique n'avaient mentionné que l'armée de Masséna; que la fâcheuse position où l'on se trouvait devait donc être attribuée au ministère et non au général; que dans cette circonstance imprévue, de braves soldats devaient faire leur devoir; qu'il fallait donc passer sur le ventre de l'armée du premier Consul, et rouvrir ainsi les communications avec Vienne; que si l'on réussissait, tout était gagné, puisque l'on était maître de la place de Gênes, et qu'en retournant très vite sur Nice, on exécuterait le plan d'opération arrêté à Vienne, et qu'enfin, si l'on échouait et que l'on perdît la bataille, la position serait affreuse, sans doute, mais que la responsabilité en tomberait tout entière sur le ministère. — Ce raisonnement fixa toutes les opinions; il n'y eut plus qu'un cri: *Aux armes! Aux armes!* et chacun alla faire ses dispositions pour la bataille du lendemain.

«Toutes les chances, pour le succès de la bataille, étaient en faveur de l'armée autrichienne; cette armée était très nombreuse. sa cavalerie était au moins triple de celle de l'armée française. On ne savait pas positivement quelle était la force de celle-ci; mais l'armée autrichienne, malgré la perte éprouvée à la bataille de Montebello, malgré celles essuyées du côté de Gênes et du côté de Nice depuis la retraite, devait être encore bien supérieure à l'armée de réserve.»

En conséquence, le 14 juin, à l'aube du jour, les Autrichiens défilèrent par trois ponts qu'ils avaient établis sur la Bormida, et attaquèrent avec fureur le village de Marengo.

Après avoir envoyé au général Desaix, qui se trouvait à une demi-marche en arrière, l'ordre de revenir avec son corps à San-Giuliano, le premier Consul se transporta sur le champ de bataille. Il y arriva à dix heures du matin. — L'ennemi avait enfin emporté Marengo, et la division Victor, ayant été forcée après la

plus vive résistance, s'était mise dans une complète déroute. La plaine, sur la gauche, était couverte de ses fuyards, répandant le désordre dans les bataillons qui avaient conservé leurs rangs; plusieurs faisaient même entendre le cri funeste de : *Tout est perdu!* A la droite, le corps du général Lannes, un peu en arrière de Marengo, était aux mains avec le corps de Ott, qui, maître du village et se déployant sur sa gauche, se mettait en bataille devant les divisions françaises qu'il débordait déjà. Le premier Consul, pour s'opposer à ce mouvement, envoya aussitôt les grenadiers à pied de la garde consulaire se placer à cinq cents toises sur la droite de Lannes, dans une bonne position; ces 800 braves, l'élite de l'armée, se formèrent au milieu de la plaine entre Villanova et Castel-Ceriolo, en un carré qui, pareil à une redoute inexpugnable, soutint et brisa les efforts réitérés des escadrons autrichiens. Leur glorieuse résistance arrêta et contint l'ennemi. Le premier Consul se porta lui-même, avec la 72e demi-brigade, au secours du corps de Lannes et dirigea la division de réserve Carra-Saint-Cyr sur l'extrême droite à Castel-Ceriolo, pour prendre en flanc la gauche autrichienne.

Cependant, au milieu de la plaine immense, à travers la fumée et la poussière, entouré de son état-major et des grenadiers à cheval de la garde, l'armée a reconnu le premier Consul. Ce seul aspect suffit pour rendre aux troupes l'espérance de la victoire : la confiance renaît, les fuyards se rallient sur San-Giuliano, derrière la gauche de Lannes. Celui-ci, assailli par la majeure partie de l'armée ennemie, opérait sa retraite au milieu de cette vaste plaine, avec un ordre, un sang-froid et une lenteur admirables. Son corps, exposé au feu de mitraille de quatre-vingts canons, mit quatre heures pour faire en arrière trois quarts de lieue; dans le même temps et par un mouvement inverse, Carra-Saint-Cyr, à l'extrême droite, enlevait Castel-Ceriolo, et tournait la droite de l'ennemi.

Il était alors trois heures de l'après-midi, tous les généraux regardaient la bataille comme perdue; Mélas, croyant la victoire certaine, accablé de fatigue, et souffrant d'une chute qu'il avait faite, avait repassé les ponts et était rentré à Alexandrie, laissant au général Zach, son chef d'état-major, le soin de poursuivre l'armée française. — Bonaparte seul ne désespérait pas, il comptait sur l'arrivée de Desaix, avec 6,000 hommes de troupes fraîches. — Cette brave division arriva enfin; le premier Consul lui fit prendre position sur la chaussée, en avant de San-Giuliano. — Victor avait rallié ses bataillons; toute l'armée française était reformée en ligne, la droite à Castel-Ceriolo, la gauche à San Giuliano. Bonaparte traversa les rangs, il était sûr de la victoire; il s'adressa aux soldats : «Français! s'écria-t-il, c'est avoir fait trop de pas en «arrière; le moment est venu de faire un pas décisif «en avant : souvenez-vous que mon habitude est de «coucher sur le champ de bataille.»

Dans la persuasion où il était de la défaite assurée de l'armée française, Zach manœuvrait pour lui couper la retraite par la chaussée de Tortone. Il avait formé une colonne de 6,000 grenadiers, qu'il lança en avant pour tourner notre gauche; le reste de l'armée suivait en colonne, par échelons fort éloignés les uns des autres. — La tête de la colonne autrichienne arriva à la hauteur de San-Giuliano, c'était le moment qu'attendait le premier Consul.

Laissons raconter la fin de la bataille et la victoire à un des généraux, à qui revient une grande part de la gloire de cette journée. Voici le récit du général Lannes:

« Au même instant, le premier Consul donne l'ordre de marcher en avant; l'artillerie est démasquée; elle fait pendant dix minutes un feu terrible; l'ennemi, étonné, s'arrête; la charge est battue en même temps sur toute la ligne, et cet élan, qui se communique comme la flamme au cœur des braves, ajoute en ce moment à l'ardeur qu'inspire la présence d'un chef qui jamais ne leur promit vainement la gloire. La division Desaix, qui n'avait pas encore combattu, marche la première à l'ennemi avec cette noble assurance que lui inspire le désir de donner à son tour des preuves de cette valeur brillante qu'avaient montrée les autres divisions. Elle est fière de suivre un général dont le poste fut toujours celui du péril et de l'honneur. Une légère élévation de terrain, couverte de vignes, dérobait à ce général une partie de la ligne ennemie: impatient, il s'élance pour la découvrir; l'intrépide 9e légère le suit à pas redoublés. L'ennemi est abordé avec impétuosité; la mêlée devient terrible; plusieurs braves succombent, et Desaix n'est plus. Son dernier soupir fut un regret vers la gloire, pour laquelle il se plaignit de n'avoir pas assez vécu!

«Les regrets de Bonaparte furent les premiers tributs d'honneur payés à sa mémoire. Sa division, passée aux ordres du général Boudet, jalouse de venger son général, charge avec impétuosité l'ennemi, qui, malgré sa vive détermination, ne pouvant tenir contre nos baïonnettes, se renverse sur la colonne de grenadiers qui le suivait, et qui déjà était arrivée à Gallina-Grossa, où elle attaquait nos éclaireurs. Les Autrichiens, surpris, s'arrêtent ébranlés. C'est alors que se montrèrent dans tout leur jour la profondeur et l'habileté des dispositions précédemment faites.

«L'ennemi, qui avait dépassé sur notre gauche la ferme de la Ventolina, et qui se croyait au moment de nous couper la retraite, est tourné lui-même par sa gauche; les divisions qui s'étendent de Castel-Ceriolo à San-Giuliano, prennent ses lignes en flanc; ses bataillons entendent la fusillade de tous les côtés à la fois, sur le devant, sur le flanc gauche et sur le derrière. A peine la division Desaix a-t-elle poussé et mis en retraite la droite des Autrichiens, à peine ceux-ci commencent-ils à exécuter ce mouvement, qu'ils entendent le bruit de notre feu, qui déjà leur semble partir de dessus les ponts de la Bormida et du village de Marengo. Dans ce moment, Bonaparte ordonne à la cavalerie, qu'il avait conservée en arrière de la division Desaix, de passer au galop par les intervalles, et de charger avec impétuosité cette formidable colonne de grenadiers, déjà ébranlée par notre infanterie.

«Cette manœuvre hardie s'exécuta à l'instant avec autant de résolution que d'habileté. Le général Kellermann se porte au galop hors des vignes, se déploie sur

le flanc gauche de la colonne ennemie, et, par un quart de conversion à gauche, lance sur elle la moitié de sa brigade, tandis qu'il laisse l'autre moitié en bataille pour contenir le corps de cavalerie ennemie, qu'il a en face, et lui masquer le coup hardi qu'il va porter [1].

« En même temps, les grenadiers et les chasseurs de la garde renversaient sur la droite tout ce qui était devant eux. Le général Watrin attaque avec une nouvelle audace; le général Carra-Saint-Cyr envoie de Castel-Ceriolo des tirailleurs le long du ruisseau et des marais jusqu'auprès de Marengo.

« Le général de cavalerie Rivaud, faisant un mouvement décidé, avait sur la route de Salé ses avant-postes déjà engagés avec ceux du général Elsnitz; et le gros de la cavalerie autrichienne, contenu ainsi à l'extrémité de notre droite, laissait sa ligne d'infanterie sans appui dans la plaine.

« L'armée française franchit en trois quarts d'heure le grand espace qu'elle avait défendu pendant quatre heures. — La cavalerie ennemie, pressée par le général Rivaud, fusillée des baies de Castel-Ceriolo, se hâte d'accourir au secours de son infanterie; l'ennemi se rallie, et, arrivé à Marengo, conserve le projet de garder ce village. — La division du général Boudet, qui veut avoir la gloire de reprendre Marengo, fait une dernière décharge avec cette vigueur qui avait marqué les premières.

« Le corps du général Victor, qui revenait sur des lieux où il avait si bien combattu, la soutient. L'ennemi, qui se voit forcé de renoncer à vaincre, veut prouver qu'il en était digne, et montre, dans ce dernier combat, toute l'énergie que l'honneur peut donner; mais la victoire tout entière s'élance dans les rangs français. — Les Autrichiens, fatigués et affaiblis, doivent céder, et nos troupes rentrent avec eux dans Marengo, qu'ils évacuent pour se porter sur leurs ponts de la Bormida. Au nord de Marengo, le général Lannes attaquait un corps de réserve; il n'éprouvait pas moins de résistance et n'avait pas moins de succès. Il s'empare de quelques pièces de canon. Un corps de la réserve de la cavalerie ennemie se disposait à charger la droite de la division Boudet, mais le général Bessières, commandant les grenadiers et les chasseurs à cheval de la garde, saisit cette occasion de gloire; et, jaloux de donner à la troupe d'élite qu'il commande l'honneur de la dernière charge, il prévient l'ennemi, s'élance, fait plier ce corps, et le jette en désordre sur le ruisseau; il découvre par-là le flanc de l'infanterie, et détermine la retraite générale en portant le trouble et l'effroi dans les rangs ennemis. »

Dans un moment, l'armée autrichienne fut dans la plus épouvantable confusion. Huit à dix mille hommes de cavalerie qui couvraient la plaine, craignant que l'infanterie de Saint-Cyr n'arrivât au pont avant eux, se mirent en retraite au galop, culbutant tout ce qui se trouvait sur leur passage. La division Victor se porta en toute hâte pour reprendre son champ de bataille au village de Marengo. L'armée ennemie était dans la plus horrible déroute; chacun ne pensait plus qu'à fuir. L'encombrement devint extrême sur les ponts de la Bormida, où la masse des fuyards était obligée de se resserrer; et à la nuit, tout ce qui était resté sur la rive gauche tomba au pouvoir des Français.

Ainsi finit cette sanglante journée, où les deux partis éprouvèrent tour à tour les caprices de la fortune, et rivalisèrent de dévouement et de courage. L'armée impériale y fit des pertes considérables. Indépendamment de 7,000 prisonniers et de 30 pièces de canon qu'elle laissa au pouvoir des Français, elle eut plus de 12,000 hommes hors de combat, parmi lesquels on compta jusqu'à 500 officiers, le général Haddick y fut tué; les généraux Lattermann, Vogelsang, Bellegarde, Gottesheim, Lamarsaille, furent blessés. Du côté des Français, la victoire fut payée par le sang de 7000 hommes tués ou blessés, et au nombre desquels se trouvèrent les généraux Mainoni, Rivaud, Malher et Champeaux : mais la perte la plus sensible fut celle de Desaix; sa mort priva l'armée d'un excellent général, et la France d'un de ses plus vertueux citoyens.

Plusieurs traits d'humanité et de bravoure ajoutèrent encore à la gloire de cette journée.

Dans un moment où la brigade du général Bessières fondait au galop sur un corps de cavalerie autrichienne, et lorsque les fers allaient se croiser, un soldat autrichien, renversé et sanglant, étendit ses mains vers la colonne française, en suppliant de ne point l'écraser : « Mes amis, s'écria le général, ouvrez « vos rangs, épargnez ce malheureux. »

Les canonniers d'une batterie d'artillerie légère voulant emporter leur lieutenant, qui venait d'avoir la jambe fracassée par un boulet, cet officier, nommé Conrad, s'y refusa, et se soulevant pour observer le tir : « Servez votre batterie, leur dit-il, et ayez « soin de pointer un peu plus bas. »

Un grenadier à pied, nommé Brabant, trouva une pièce de quatre abandonnée et renversée; il avait servi dans l'artillerie, et était d'une force extraordinaire; il releva seul cette pièce, la chargea et la tira, sans aide, pendant plus d'une heure.

Le jeune Beauharnais se fit remarquer à la tête des chasseurs par son sang-froid et son courage. Madame Bonaparte eut à cette occasion le plaisir, si doux pour une mère, de s'entendre dire, par son époux lui-même : « Madame, votre fils marche ra« pidement à la postérité; il s'est couvert de gloire « dans toutes les affaires que nous avons eues en Ita« lie, il deviendra un des plus grands capitaines de « l'Europe. »

Lorsque Desaix fut atteint du coup mortel, il se trouvait à la tête de sa division, au milieu des éclaireurs de la 9e demi-brigade d'infanterie légère. En tombant, il prononça, dit-on, ces paroles, qui sont gravées sur le monument qu'on lui a élevé à Paris, place Dauphine : « Allez dire au premier Consul que « je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour « la postérité. » Bonaparte, en apprenant cette funeste nouvelle, s'écria : « Ah! pourquoi ne m'est-il pas per« mis de pleurer? » Depuis, l'Empereur a dit à Sainte-

[1] Kellermann a affirmé dans un écrit publié depuis 1814, qu'il avait exécuté de son propre mouvement la brillante charge qui décida la victoire en détruisant la colonne de Zach. — Ce chef d'état-major de Mélas fut fait prisonnier.

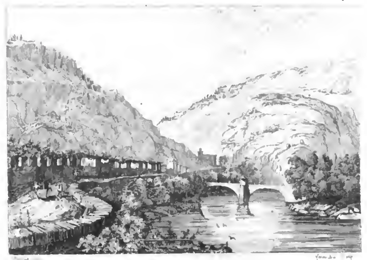
FRANCE MILITAIRE

Bataille de Marengo


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Costumes Tyroliens.
Brixen. — Vallée de Pfaffar



Défilé de Bard.





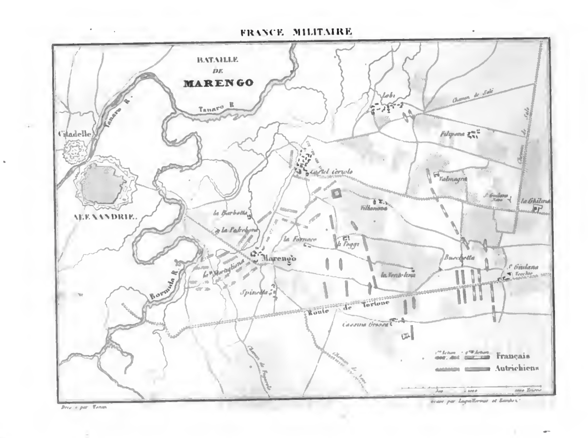
Inspruck.



Clausel

Thurreau.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI


BATAILLE
DE
MARENGO
Tanaro R.
Citadelle
ALEXANDRIE.
Bormida R.
la Barbotta
la Pedrebona
Marengo
la Fornace
le Poggi
Spinetta
Villanova
Valmagra
Filipona
Lobi
Chemin de Sale
S.t Giuliano
la Ghilina
Buschetta
la Ventolina
Route de Tortone
Cassina Grossa
Français
Autrichiens

Hélène qu'il avait perdu en lui l'homme le plus capable d'être son lieutenant.

Comme on l'a vu, Desaix n'était à l'armée d'Italie que depuis trois jours. A son retour d'Égypte, il avait écrit au premier Consul : « Ordonnez-moi de vous « rejoindre, général ou soldat, que m'importe, pourvu « que je combatte près de vous. Un jour sans servir « la patrie est un jour retranché de ma vie. » Le jour de la bataille de Marengo, il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine; il disait à ses aides de camp : « Voilà long-temps que je ne me bats plus en « Europe; les boulets ne nous connaissent plus. Il « nous arrivera quelque chose. »

La mort de Desaix, après les chances diverses de la journée, aurait pu entraîner la perte de la bataille de Marengo, si la charge heureuse exécutée par Kellermann fils, et la présence du premier Consul, n'eussent pas assuré la victoire.

Le même jour, dans une autre partie du monde, tombait sous le poignard d'un assassin un des meilleurs généraux de la République, l'illustre Kléber, couronné des récents lauriers d'Héliopolis.

Un arrêté des Consuls, en date du 27 juin, ordonna l'érection d'un monument funèbre à Desaix, dans l'église même de ce couvent du grand Saint-Bernard, témoin du merveilleux passage que l'armée de réserve s'était ouvert pour aller vaincre à Marengo.

Voyons ce qui se passait au quartier général autrichien.

«La nuit, qui porte remède à tant de maux, et aux ombres de laquelle plus d'une armée dut son salut, n'améliora guère la position de Mélas. Ce vieillard, si respectable à tant de titres (dit un critique célèbre, qui a consulté avec soin les relations autrichiennes), se reposait en majeure partie sur son chef d'état-major Zach des embarras de son commandement, et celui-ci en partageait le poids avec les colonels Radetzki, Stutterheim et d'autres officiers supérieurs. Tant que la victoire suivit leurs drapeaux, cet état de choses était tolérable; mais dès que des circonstances difficiles se présentèrent, l'embarras et le trouble se mirent dans l'aréopage. Mélas, plongé dans la douleur, et affligé surtout de la perte de son plus intime conseiller, ne trouvait dans ses entours aucun officier qui pût le remplacer; tous refusaient même de se charger d'une confiance dont il ne restait que des fruits amers à recueillir. La stupeur et l'effroi avaient passé de l'armée dans l'état-major. A tant de malheurs il faut ajouter que tous les bagages qui avaient été sur Parme allaient se trouver à la merci de l'ennemi, et cette circonstance n'était pas celle que bien des généraux déploraient le moins. — La nuit entière se passa à réorganiser un peu les corps, les parcs d'artillerie, et à distribuer des munitions. Le jour vint éclairer de bonne heure *ces tristes débris d'une bataille gagnée*, pour nous servir de l'expression d'un journal allemand, et Mélas ne savait encore à quel parti se résoudre, lorsqu'il apprit que son redoutable adversaire, toujours prompt à profiter du moindre avantage, faisait sommer la tête de pont, et disposait ses colonnes pour l'attaque. — Dans l'anxiété où se trouvait le général autrichien, l'idée d'assembler un conseil de guerre s'était naturellement présentée à son esprit, mais cette ressource des hommes médiocres ne pouvait rien réparer. Les vieux généraux, séparés de leurs équipages, dont on n'avait aucune nouvelle, penchaient pour un arrangement avec l'ennemi, dans l'espoir de les sauver; les jeunes et les principaux officiers de l'état-major, rejetant sur Zach ou sur le Conseil aulique tous les désastres de la campagne, loin de hasarder aucun avis, répondaient avec ironie : «que c'était à celui qui les «avait précipités dans l'abîme à les en retirer.» Une voix proposa d'attaquer de nouveau les Français, soit en allant passer le Pô à Valence, pour marcher sur Milan, soit en tentant encore une fois le sort des combats dans des plaines où la cavalerie pourrait mieux faire que la veille. — Si la voie des armes était encore susceptible de sauver l'armée, ce dernier parti était le plus sage, car dans les prairies coupées de la Lombardie, on ne peut combattre que sur les routes, et la force de l'armée, depuis le désastre des bataillons de Kaim et de Zach, consistait surtout dans ses nombreux escadrons. Outre cela, on allait trouver en Lombardie les divisions fraîches de Moncey, et il valait mieux combattre dans la plaine de Marengo contre les mêmes troupes françaises encore frappées des scènes sanglantes de la veille. A la rigueur, on pouvait encore se replier sur Gênes, se concerter avec Abercrombie, afin de marcher par la Corniche sur la Toscane, et de gagner Parme ou Modène, en embarquant le matériel pour Lérici; mais ce pis-aller, très convenable après l'affaire de Montebello, pouvait aujourd'hui amener des chances désastreuses, car il fallait défiler entre l'armée victorieuse de Bonaparte et le corps de Masséna, venant d'Acqui, ce qui n'eût pas été chose facile. — La majorité se prononça pour proposer à l'ennemi un traité d'évacuation : «Si nous nous faisons jour, dirent-ils, «il faudra sacrifier 10,000 hommes laissés dans Gênes, «et autant dans les places du Piémont; nous n'en irons «pas moins nous réfugier derrière Mantoue; mieux «vaut sauver 20.000 hommes que de conserver des «places au roi de Sardaigne.» — En pareil cas, l'avis le moins téméraire l'emporte ordinairement, et s'il ne restait pas 20,000 combattants à l'armée impériale, il est certain qu'on prit le parti le plus convenable à la monarchie. L'opinion publique s'est élevée contre cette détermination, parce qu'on supposait généralement que Mélas disposait encore de 30,000 hommes. «Bonaparte, disait-on, n'avait certes pas plus de 18,000 «combattants en ligne dans la matinée du 15; et si «deux fortes colonnes eussent débouché, comme la «veille, de la tête de pont, qui peut calculer ce qu'il en «serait résulté? En supposant même que les Autrichiens fussent repoussés dans cette tentative, et que «l'arrivée de Lapoype permît à Bonaparte de lutter «contre eux à chances égales, n'était-il pas toujours «temps de proposer la convention accablante qui fut «signée?» — Quelque spécieux que parût ce raisonnement, il reposait sur le calcul d'une supériorité numérique qui n'existait pas. Dans l'hypothèse contraire, la tentative d'une nouvelle attaque, plus chevaleresque peut-être qu'un arrangement avec les Français, n'eût

pourtant pas procuré les mêmes avantages. La victoire, en effet, n'eût rien sauvé de plus; au contraire, elle eût entraîné la perte des garnisons du Piémont et de la Ligurie, tandis qu'une seconde défaite eût forcé l'armée à déposer les armes. Admettons même que Mélas pût trouver un refuge momentané dans Alexandrie ou Turin, qui y serait venu à son secours? Et s'il devait y capituler, ne valait-il pas mieux sauver ce qui restait, rallier les corps épars, et présenter encore 60,000 hommes derrière Mantoue, pour continuer à tenir la campagne, en attendant des renforts.»

Convention d'Alexandrie.—Armistice.—Le 15 juin, à la pointe du jour, un parlementaire autrichien vint proposer une suspension d'armes; Bonaparte y consentit, des négociations eurent lieu, et le même jour fut signée la convention suivante, par laquelle la place de Gênes, toutes celles du Piémont, de la Lombardie, des Légations, furent remises à l'armée française; l'armée autrichienne obtint la *permission* [1] de retourner derrière Mantoue sans être prisonnière de guerre. Toute l'Italie fut ainsi conquise.

Voici le texte de cette pièce importante:

CONVENTION ENTRE LES GÉNÉRAUX EN CHEF DES ARMÉES FRANÇAISE ET IMPÉRIALE.

Article Ier. Il y aura armistice et suspension d'hostilités entre l'armée de Sa Majesté impériale et celle de la République française en Italie jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

Art. II. L'armée de Sa Majesté impériale occupera tous les pays compris entre le Mincio, la Fossa-Maestra et le Pô, c'est-à-dire Peschiera, Mantoue, Borgo-Forte, et depuis là, la rive gauche du Pô; et, sur la rive droite, la ville et la citadelle de Ferrare.

Art. III. L'armée de Sa Majesté impériale occupera également la Toscane et Ancône.

Art. IV. L'armée française occupera le pays compris entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô.

Art. V. Le pays entre la Chiesa et le Mincio ne sera occupé par aucune des deux armées. L'armée de Sa Majesté impériale pourra tirer des vivres des pays qui faisaient partie du duché de Mantoue. L'armée française tirera des vivres des pays qui faisaient partie de la province de Brescia.

Art. VI. Les châteaux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Pizzighettone, d'Arona, de Plaisance, seront remis à l'armée française du 27 prairial au 1er messidor (du 16 juin au 20 du même mois).

Art. VII. La place de Coni, les châteaux de Ceva, Savone, la ville de Gênes, seront remis à l'armée française, du 16 au 24 juin (du 27 prairial au 5 messidor).

Art. VIII. Le fort Urbin sera remis le 26 juin (7 messidor).

Art. IX. L'artillerie des places sera classée de la manière suivante: 1° toute l'artillerie des calibres et fonderies autrichiennes appartiendra à l'armée autrichienne; 2° celle des calibres et fonderies italiennes, piémontaises et françaises, à l'armée française; 3° les approvisionnements de bouche seront partagés; moitié sera à la disposition du commissaire ordonnateur de l'armée française, et moitié à celle du commissaire ordonnateur de l'armée autrichienne.

Art. X. Les garnisons sortiront avec les honneurs militaires, et se rendront avec armes et bagages par le plus court chemin à Mantoue.

Art. XI. L'armée autrichienne se rendra à Mantoue par Plaisance en trois colonnes: la première du 27 prairial au 1er messidor (du 16 au 20 juin); la seconde du 1er au 5 messidor (du 20 au 24 juin); la troisième, du 5 au 7 messidor (du 24 au 26 juin).

Art. XII. MM. le général Saint-Julien, de Schvertinck, de l'artillerie; de Brun, du génie; Telsirgé, commissaire des vivres, et les citoyens Dejean, conseiller d'État, et Daru, inspecteur des revues; l'adjudant-général Léopold Stabenrath et le chef de brigade d'artillerie Mossel, sont nommés commissaires, à l'effet de pourvoir à l'exécution des articles de la présente convention, soit à la formation des inventaires, aux subsistances et aux transports, soit pour tout autre objet.

Art. XIII. Aucun individu ne pourra être maltraité pour raison de services rendus à l'armée autrichienne, ou pour opinions politiques. Le général en chef de l'armée autrichienne fera relâcher les individus qui auraient été arrêtés dans la République cisalpine, pour opinions politiques, et qui se trouveraient dans les forteresses sous son commandement.

Art. XIV. Quelle que soit la réponse de Vienne, aucune des deux armées ne pourra attaquer l'autre qu'en se prévenant dix jours d'avance.

Art. XV. Pendant la suspension d'armes, aucune armée ne fera des détachements pour l'Allemagne.

Alexandrie, le 26 prairial an VIII de la République française (15 juin 1800).

Alexandre Berthier.

Mélas, général de cavalerie.

Réflexions. — Napoléon apprécie ainsi dans ses *Mémoires* les motifs qui durent engager les deux généraux à signer la capitulation d'Alexandrie.

«D'une part, le général Mélas agit conformément aux intérêts de son souverain, en sauvant le fond de l'armée autrichienne, et rendant des places qui, mal approvisionnées, mal pourvues de garnisons, ne pouvaient pas faire de longues résistances, et être d'ailleurs d'aucune utilité, l'armée étant détruite.

«De l'autre part, le premier Consul considérait qu'une armée de 20,000 Anglais allait arriver à Gênes, ce qui, avec les 10,000 Autrichiens qui étaient restés dans cette place, formait une armée; que, sans aucune place forte en Italie, la position des Français était chanceuse; qu'ils avaient beaucoup souffert aux batailles de Montebello et de Marengo; que l'armée française de Gênes et celle de Suchet avaient également fait de grandes pertes, tant avant le siége que pendant sa durée, tant pendant les mouvements sur Nice qu'à la poursuite des Autrichiens; que le général Mélas, en passant le Tanaro, était pour plusieurs jours à l'abri de toute attaque; qu'il pouvait donc parfaitement se

[1] Expression de Napoléon dans ses *Mémoires*.

rallier, se remettre, et qu'une fois l'armée autrichienne réorganisée, il suffirait qu'il surprît une marche d'avance, pour se dégager, soit en se jetant sur Gênes, soit en gagnant par une marche de nuit la Stradella; que sa grande supériorité en cavalerie lui donnait beaucoup d'avantages pour cacher ses mouvements, et que, enfin, si l'armée autrichienne, perdant même son artillerie et ses bagages, parvenait à se dégager, il faudrait bien du temps et bien des peines pour reprendre tant de places fortes.»

Jomini, en jugeant la conduite de Bonaparte à la bataille de Marengo, a montré une sévérité qui contraste singulièrement avec l'admiration qu'un général ennemi, devenu célèbre surtout par la part qu'il a prise à la bataille de Waterloo, témoigne pour l'homme de génie qui a conçu et exécuté la mémorable campagne de 1800. Il est curieux de comparer le jugement de l'officier suisse, devenu successivement général français et général russe, à celui du général prussien Bulow.

«La possession de toute l'Italie septentrionale jusqu'à Mantoue et au Mincio, la remise de douze places fortes avec mille cinq cents pièces de canon et des approvisionnements immenses, furent donc, dit Jomini, les résultats de l'attaque de Desaix, et de l'audacieuse charge de Kellermann dans un moment opportun. Quelques bataillons et 600 chevaux décidèrent ainsi du sort de la Péninsule, et changèrent la face de l'Europe : à la vérité, ces événements furent préparés de plus loin par l'habile direction du plan de campagne; car ils ne firent que compléter l'exécution d'une savante et hardie combinaison, celle de se jeter sur les communications de son adversaire sans compromettre les siennes. Si Bonaparte avait été battu à Marengo, nous ne pensons pas, comme beaucoup l'ont prétendu, qu'enfermé dans un champ clos, il eût fallu qu'il y pérît. Il avait sa retraite sur les ponts dont on venait d'achever la construction : ralliant Duhesme, Moncey et Chabran, il aurait pu présenter encore 35 à 40.000 hommes sur le Tésin, et n'eût pas été dans le cas de signer une convention comme celle d'Alexandrie. Avec de telles forces, favorisé par les diversions de Masséna sur Aqui, et de Thureau du côté de Suze, il eût pu gagner Ivrée, ou même se porter offensivement vers Turin. A la dernière extrémité, il eût perdu ses canons, et repris le chemin du Saint-Bernard, du Simplon, ou même du Saint-Gothard, alternative un peu fâcheuse, il est vrai, mais qui permettait néanmoins de tenir encore la campagne et d'y rentrer plus tard avec des chances de succès.

«Cependant, de toutes les batailles gagnées par Bonaparte, il n'en est pas dont il doive moins s'enorgueillir que celle de Marengo. Assailli ici à l'improviste comme à Eylau, il fut sauvé dans l'une et l'autre de ces journées par un corps détaché à plusieurs lieues du champ de bataille. Le résultat des deux affaires fut toutefois bien différent, parce que les Russes montrèrent plus d'aplomb que les Autrichiens, et qu'ils n'étaient pas d'ailleurs coupés comme ceux-ci de leurs communications. La circonstance qui priva à la fois l'armée impériale de ses deux chefs (Mélas et Zach), ne permit pas non plus d'établir de parallèle entre les situations respectives. Sans cette circonstance, l'arrivée de Desaix eût mis les Français à même de faire une retraite honorable, mais ne leur eût point procuré la victoire.

«On ne peut trop s'étonner de la lenteur avec laquelle les Autrichiens poussèrent leurs premiers avantages : depuis six heures du matin jusqu'à trois heures, ils furent constamment vainqueurs, et n'entamèrent que faiblement leurs adversaires; ils les écrasèrent de leur feu, mais ne leur enlevèrent pas un bataillon...

«Mélas encourut, en outre, le blâme d'avoir voulu tout garder : il suffisait de jeter 2,000 hommes à Coni et autant dans la citadelle de Turin, le surplus de ce qu'il y laissa, avec les 1,000 hommes détachés dans la rivière du Levant, la cavalerie de Nimpsch et le détachement de Casal, lui eût donné 10 000 combattants de plus à Marengo. On peut juger si la bataille eût été gagnée... La dissémination des forces autrichiennes était bien plus répréhensible que celle de Bonaparte. Un général qui a ses communications assurées, et veut entourer l'ennemi, peut faire des détachements, il ne s'expose qu'à des échecs partiels. Mais, quand il s'agit de se faire jour l'épée à la main, quand il faut vaincre ou mourir, à quoi bon garder cent postes successivement.»

Voici maintenant comment s'exprime le général Bulow dans son *Histoire de la Campagne de* 1800.

«Toute cette campagne est une suite de prodiges; elle offre dans son ensemble le résultat de causes inconnues, j'oserai même dire surnaturelles. Où trouver ailleurs l'exemple d'une expédition militaire, dans laquelle fut ponctuellement exécuté tout ce qui avait été résolu dans le cabinet? La célérité avec laquelle furent opérées de si grandes choses, tient vraiment du merveilleux. Les opérations du premier Consul commencèrent le 18 mai; elles étaient terminées le 15 juin.

«Bonaparte avait annoncé, dès l'hiver, qu'il arracherait l'Italie à un ennemi dont la corruption et l'impéritie du Directoire avaient préparé les succès : il fit tout ce qu'il avait promis, et le fit en moins de temps qu'il ne semblait donné à un homme de le faire. Ce qui eût été ostentation chez tout autre, n'était chez lui que le résultat du sentiment de ses forces, et de l'immense ascendant de son génie sur celui de ses adversaires.

«On ne peut trop faire remarquer, pour l'instruction des chefs et des peuples, combien il est imprudent et funeste de dédaigner les menaces d'un ennemi puissant, parce qu'il veut employer des voies inconnues. L'homme médiocre regarde comme chimérique ce que l'homme supérieur regarde comme un moyen assuré de triompher.»

Réunion de l'armée de réserve à l'armée d'Italie.— Retour du premier Consul à Paris. — La convention d'Alexandrie fut suivie de la réoccupation de Gênes. Le général Suchet, avec son corps, rentra le 24 juin dans cette ville, au grand déplaisir des Anglais, dont l'avant-garde, venant de Mahon, était arrivée en vue du port et se préparait déjà à en prendre possession.

Les Piémontais, les Génois, les Lombards, témoignèrent une joie inexprimable en se voyant rendus à la liberté sans avoir eu à subir les horreurs d'une longue guerre, déjà reportée sur leurs frontières, et les incon-

véniens du siége des places fortes, toujours si désastreux pour les habitants qui y sont renfermés et pour ceux des campagnes environnantes.

En France, la nouvelle de la victoire de Marengo parut d'abord incroyable. Le premier courrier qui arriva à Paris était parti de l'armée le 14 juin, entre dix heures et midi, au moment où le premier Consul arrivait sur le champ de bataille, et où l'issue de l'action inspirait de vives inquiétudes aux généraux français. La joie n'en fut que plus vive quand on apprit le nouveau triomphe de Bonaparte et tout ce que ses suites avaient d'avantageux pour la République.

Le premier Consul rentra le 17 juin à Milan, pendant la nuit : il trouva la ville illuminée et livrée à l'allégresse. Cette allégresse augmenta encore lorsqu'il proclama le rétablissement de la République cisalpine; mais trouvant que la première constitution était susceptible de modification, il établit un gouvernement provisoire qui devait laisser plus de facilités pour terminer, à la paix générale, l'organisation complète et définitive de cette République. — La République ligurienne fut aussi réorganisée et recouvra son indépendance. — Les Autrichiens, devenus temporairement maîtres du Piémont, n'y avaient pas rétabli l'autorité du roi de Sardaigne et avaient administré ce pays à leur profit. Ce prince n'avait pas même eu la permission de se rendre à Turin. — Le premier Consul établit en Piémont un gouvernement provisoire, auprès duquel le général Jourdan fut placé comme ministre de la République française. Jourdan était chargé de diriger l'action des autorités nouvelles, et de concilier les intérêts des peuples du Piémont avec ceux de la République française. «Ce général, dit Napoléon, dont la conduite avait été douteuse, lors du 18 brumaire, fut reconnaissant de voir que le premier Consul, non-seulement avait oublié entièrement les événements passés, mais encore qu'il lui donnait une si haute marque de confiance. Il consacra tout son zèle au bien public.»

L'armée de réserve et l'armée qui avait défendu la Ligurie formèrent par leur réunion une nouvelle armée d'Italie, dont le commandement fut confié à Masséna, que, malgré quelques fautes de détail, la belle défense de Gênes et la victoire de Zurich recommandaient au premier Consul.

Après avoir ainsi pourvu à tout ce qui intéressait la tranquillité des États italiens, les intérêts de la République française et les besoins de l'armée, Bonaparte quitta Milan le 24 juin. Voyageant avec cette rapidité qui lui était particulière, il ne s'arrêta que deux heures à Turin pour visiter la citadelle, traversa le mont Cenis, visita Lyon, où il donna des consolations aux habitants et des encouragements à l'industrie, et où il posa la première pierre de la reconstruction de la place Bellecourt; cérémonie qui fut belle surtout par le concours et l'enthousiasme d'un peuple immense. — Il rentra à Paris, le 2 juillet, au milieu de la nuit, sans être attendu; mais le lendemain, aussitôt que la nouvelle de son retour se répandit dans la capitale, les ateliers et les boutiques se fermèrent, toute la population accourut dans la cour et les jardins des Tuileries, avide et empressée d'apercevoir aux fenêtres le héros auquel la France devait tant déjà. C'était partout d'unanimes cris de joie. Le soir, riche ou pauvre, chacun illumina sa maison. — Bonaparte fut profondément touché de cet accueil de la population parisienne. — A Sainte-Hélène, vingt ans après cette franche manifestation de la joie populaire, en racontant à ceux qui l'entouraient combien alors il avait été fêté, il laissa échapper ces paroles qui peignent le doux souvenir qu'il en gardait : «Ce fut un bien beau jour la

«Aucune bataille, depuis Louis XIV, n'avait eu, dit Jomini, des suites aussi importantes que celle de Marengo. L'Europe étonnée apprit à la fois la bataille et la cession à la France du Piémont, de la Lombardie et de la Ligurie. Ces résultats immenses pour la République française acquéraient un nouveau degré d'intérêt par les circonstances dont ils étaient accompagnés, et par la situation du personnage au génie duquel on attribuait tous ces succès. — La victoire de Marengo n'était pas seulement une victoire qui sauvait matériellement la France de l'invasion ennemie, mais c'était encore un triomphe qui assurait au gouvernement français la stabilité et la considération au dedans et un ascendant marqué sur ses voisins. Si le vainqueur de Rivoli avait été regardé comme un des premiers généraux de son siècle, celui de Marengo, devenu chef d'un vaste empire, fut placé dans l'opinion publique à côté des plus grands hommes d'État et des princes les plus puissants. Les Français se firent un devoir de lui obéir; leurs alliés, de redoubler d'attachement pour la cause qu'ils avaient embrassée; les ennemis, de le craindre et de le respecter; enfin, à l'exemple de Mélas, chacun reconnut en lui l'*homme du Destin*.»

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1800.

6 JUIN. Passage du Pô.
7 — Attaque et prise de Plaisance. — Combat de Stradella.
9 — Bataille de Montebello.
12 — Passage de la Scrivia.
13 — Reconnaissance de la Bormida. — Combat de Marengo.
14 — Bataille de Marengo. — Mort du général Desaix.
16 — Convention d'Alexandrie. — Armistice accordé à l'armée autrichienne.
18 JUIN. Retour de Bonaparte à Milan.
25 — Réunion de l'armée de réserve à l'armée d'Italie. — Masséna en est nommé général en chef.
27 — Arrêté des Consuls portant que le corps de Desaix sera déposé au couvent du grand Saint-Bernard où il lui sera élevé un tombeau.
29 — Le premier Consul pose, à son passage à Lyon, la première pierre des façades de la place Bellecourt.
2 JUILLET. Retour du premier Consul à Paris.

A. HUGO.

On souscrit chez DELLOYE, éditeur, place de la Bourse, rue des Filles-Saint-Thomas, 13.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Rignoux et Comp., rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

1800. — ARMÉE DU RHIN. — CAMPAGNE D'ÉTÉ.

SOMMAIRE.

Plan de campagne de l'armée du Rhin. — Composition et forces des armées française et impériale. — Triple passage du Rhin. — Combat de Stokach. — Bataille d'Engen. — Bataille de Mœskirch. — Bataille de Biberach. — Combat de Memmingen. — Retraite des Impériaux à Ulm. — Combat d'Erbach. — Projet de Moreau sur Augsbourg. — Combat de Delmensingen. — Manque de vivres. — Nouvelle organisation de l'armée. — Marche de la droite française sur Augsbourg. — Combat de Kelmuntz. — Projet de Moreau. — Réorganisation de l'armée. — Passage du Lech. — Mouvement général de l'armée. — Passage du Danube. — Combat de Neresheim. — Marche sur le Bas-Lech. — Combat d'Oberhausen. — Marche sur l'Iser. — Expédition de Lecourbe contre les Grisons et le Vorarlberg. — Armistice de Parsdorf.

ARMÉE FRANÇAISE.
Général en chef. — MOREAU.

ARMÉE IMPÉRIALE.
Général en chef. — KRAY.

Paul Ier, mécontent de la politique de l'Autriche et de l'Angleterre, avait, sans abandonner précisément la Coalition, rappelé son armée derrière la Vistule. Mais l'Autriche, excitée par les subsides britanniques, ne s'était pas découragée du départ des Russes, et avait mis sur pied deux grandes armées, l'une en Italie, sous les ordres du feld-maréchal Mélas, et l'autre en Allemagne, sous le feld-maréchal Kray, qui avait succédé au prince Charles, tombé dans la disgrâce du Conseil aulique. — La première est celle qui, destinée à prendre l'offensive en Italie, à s'emparer de Gênes, de Nice et de Toulon, fut, comme nous venons de le raconter, vaincue à Marengo; la seconde, forte de 140,000 hommes, y compris les troupes de l'Empire et celles à la solde de l'Angleterre, devait rester sur la défensive pour couvrir l'Allemagne. C'est celle dont nous allons aussi avoir à raconter les défaites.

Plan de campagne de l'armée du Rhin. — Tout en s'occupant de la réorganisation de l'armée d'Italie et de la création de celle de réserve, le premier Consul n'oubliait pas l'armée du Rhin qu'il avait d'abord destinée à jouer le principal rôle. Il y avait réuni l'armée d'Helvétie, et l'avait placée sous les ordres de Moreau. Ce général venait de lui montrer, au 18 brumaire, le plus grand dévouement. Comme toutes les armées du Directoire, l'armée du Rhin était dans le plus grand dénûment. L'hiver fut employé à la recruter, à l'habiller, à la solder. Elle fut encore renforcée d'un détachement de l'armée de Hollande, ce qui porta sa force numérique et active à plus de 100,000 hommes, presque tous de vieilles et excellentes troupes.

Bonaparte s'était proposé d'abord d'en prendre lui-même le commandement en chef; mais Moreau, qui n'avait pas dédaigné en Italie de servir sous Scherer et sous Joubert, refusa de jouer sous Bonaparte le second rôle. Le premier Consul dissimula son dépit, et lui laissa le commandement.

«La nouvelle que Bonaparte se proposait de venir en personne diriger les opérations de l'armée du Rhin, dit l'*Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*, troubla un instant les pénibles et minutieux préparatifs d'une entrée en campagne. Moreau, ayant refusé de conserver le commandement, si l'on persistait à le placer ainsi en tutelle, autorisa dès lors ses adversaires à penser que, s'il consentit à servir sous les ordres de Scherer, il fut moins guidé par son désintéressement républicain que par l'espoir de conserver le premier rôle sous un chef médiocre. — Le général Dessoles, mandé à Paris pour se concerter avec le premier Consul, représenta vainement que Moreau, après avoir fait une retraite pénible en Italie, avait besoin de succès pour rétablir sa réputation militaire dans tout son lustre, et que le rôle qu'on lui réservait le portait sans doute à craindre que les victoires ne fussent attribuées à Bonaparte, tandis qu'on imputerait au contraire tous les revers à Moreau. — Ces raisons n'étaient pas de nature à convaincre le dictateur, qui avait de justes motifs de se défier des hommes, et qui, plus qu'un autre, devait être jaloux de son autorité naissante, et encore mal affermie. Le moderne César demeura persuadé qu'il trouverait en Moreau un nouveau Pompée, et leur rivalité prit en effet naissance de ce jour. Bonaparte, qui voyait dans ce refus une jalousie et une résistance blâmables, jugea néanmoins que Moreau avait encore trop de partisans dans l'armée pour heurter leur opinion; il dissimula le dépit qu'il en ressentait, et résolu désormais de se mettre lui-même à la tête de l'armée de réserve, il laissa à son émule de gloire le soin de porter celle du Rhin au cœur de l'Allemagne.»

Restait à déterminer le plan d'opérations. Les deux généraux ne s'accordèrent pas davantage. Bonaparte voulait que toute l'armée du Rhin se réunît en Suisse, passât en un jour le Rhin à la hauteur de Schaffouse, manœuvre qui, avec les précautions convenables, pouvait se faire à l'insu de l'ennemi, et se portant brusquement sur Stokach, prît à dos l'ennemi placé entre la rive droite du Rhin et les défilés de la forêt Noire, et culbutât son aile gauche. Les Français se seraient ainsi trouvés réunis devant Ulm en six ou sept jours, et Kray aurait été rejeté en Bohême.

Moreau crut ce plan trop hardi. Il envoya à Paris le général Dessolès, son chef d'état-major, en proposer un autre, que le premier Consul, quoique fortement contrarié, dut se borner à modifier. Moreau fut ainsi autorisé à exécuter un projet mitoyen qui consistait à passer le Rhin sur trois ponts, à Brisach, à Bâle et au-dessus de Schaffouse. Il devait, néanmoins, n'avoir qu'une seule ligne d'opérations.

Composition et forces des armées française et im-

périale. — L'armée du Rhin était divisée en quatre corps de trois divisions chacune. Lecourbe commandait l'aile droite, formée des divisions Vandamme, Lorges, Montrichard, et d'une réserve sous Nansouty. Saint-Cyr, le centre, composé des divisions Baraguay-d'Hilliers, Tharreau et Ney, et d'une réserve aux ordres de Desbrulys, remplacé plus tard par Sahuc. Sainte-Susanne avait sous ses ordres la gauche, qui réunissait les divisions Souham, Legrand, Collaud et une réserve sous Delaborde. Le quatrième corps formant la réserve de l'armée resta sous les ordres directs de Moreau; il se composait des divisions Delmas, Leclerc, Richepanse et de la réserve de cavalerie aux ordres de d'Hautpoul.

L'aile droite, forte de 29,000 hommes, occupait la ligne du Rhin helvétique, depuis Lauffenbourg jusqu'à Ragatz, où elle s'appuyait à la division Montebo si, chargée de la défense de la Suisse et des débouchés des Alpes valaisanes. Les trois divisions de la réserve, fortes de 26,000 hommes défendant Bâle et son camp retranché, occupaient la Haute-Alsace. La grosse cavalerie cantonnait au pied des Vosges, entre Saint-Dié et Remiremont. Environ 30,000 combattants, cantonnés de Brisach à Robsbrim, composaient le centre. Les divisions de la gauche ne s'élevaient guère qu'à 18,000 hommes. Elles occupaient le camp de Kehl, Strasbourg et les cantonnements entre cette ville et Haguenau. — Ces troupes composaient l'armée active. Les garnisons de la Suisse, celles de Landau, de Spire, de Mayence et les troupes réunies dans les divisions militaires voisines du Rhin, s'élevaient en outre à 32,000 hommes.

Kray avait son quartier général à Douaneschingen. Son armée, comme l'armée de Moreau, était divisée en quatre corps : celui de droite, aux ordres de Starray, d'environ 16,000 hommes, était posté sur le Mein; celui de gauche, sous le prince de Reuss, occupait le Tyrol; il se composait de 26 bataillons, de 12 escadrons et de 10,000 hommes de milices tyroliennes; les deux autres corps, de plus de 55,000 hommes, étaient établis sur le Danube, ayant des avant-gardes sur le Rhin; l'une sous Kienmayer, vis-à-vis de Kehl; l'autre dans le Brisgau, sous le major général Giulay; une troisième dans les villes forestières des environs de Bâle, sous les ordres du prince Ferdinand; enfin une quatrième, commandée par le prince Vaudémont, vis-à-vis Schaffouse.

Triple passage du Rhin. — D'après le plan de Moreau, Sainte-Susanne, avec ses trois divisions, passa le Rhin le 28 avril, sur le pont de Kehl, et s'avança par les routes de Rastadt et d'Appenweyer. Il devait attaquer brusquement Kienmayer, afin d'attirer sur ce point l'attention de l'ennemi. Le but de cette diversion atteint, il ava t ordre de repasser le Rhin, de remonter la rive gauche, et de rejoindre le reste de l'armée. — Le même jour le centre passait le fleuve à Brisach.

Sainte-Susanne, en effet, rejeta Kienmayer sur Offenbourg. Saint-Cyr porta la division Ney vers Burkheim et Hochstetten, comme pour se lier avec Sainte-Susanne. La division Tharreau enleva le village de Saint-Georges, et rejeta Giulay sur Fribourg. A ces mouvements, Kray crut que Moreau voulait forcer les vals d'Enfer et de la Kintzig pour gagner les sources du Danube, et tourner la gorge du Kniebis. Il manœuvra comme s'il eût dû être forcé par sa droite.

Les deux corps français qui avaient passé le Rhin restèrent, le 26, dans leurs positions. Le 27, Sainte-Susanne, masquant sa retraite avec un rideau de troupes, repassa le pont de Kehl et marcha sur Brisach. — Saint-Cyr se porta vers Saint-Blaise, après avoir occupé Fribourg, et laissé la division Tharreau à l'entrée du val d'Enfer. — Moreau déboucha de Bâle le même jour, et vint s'établir entre Lauffenbourg et Schonau. La grosse cavalerie de d'Hautpoul arriva à Neubourg et à Mulheim. Saint-Cyr, le 28, poursuivit sa route sur Saint-Blaise. La division Baraguay-d'Hilliers franchit le col de Neuhoff et se lia avec Richepanse dont la gauche occupait Schonau. Celui-ci détacha aussitôt son avant-garde sur Saint-Blaise. — Le passage de l'Alb, quoique défendu par trois redoutes, fut tourné et enlevé par Delmas.

Le Rhin était passé, l'armée française en pleine manœuvre; Kray, ne sachant quel parti prendre, avait laissé à Moreau tout le temps nécessaire pour exécuter son plan.

Le 29 et le 30, le général en chef français rectifia sa ligne. Le corps de bataille fut posté en avant de Waldshut s'étendant à gauche vers Saint-Blaise. Sainte-Susanne traversa le Rhin le même jour à Brisach, et arriva à la tête du val d'Enfer. — Lecourbe ne traversa le Rhin que le 1er mai, à Paradis et à Richlingen. Deux bataillons, jetés sur la rive droite, facilitèrent la construction d'un pont, où passa le reste de l'aile droite. — La division Vandamme se dirigea sur Hohentweil en remontant l'Aach. La division Montrichard se porta à Randegg, et se plaça sur les routes qui vont à Engen et à Stokach. La division Lorges marcha sur Schaffouse. Une de ses brigades, aux ordres du général Goullu, eut à soutenir un rude combat au village de Busingen. Néanmoins la division occupa les hauteurs de Schaffouse et se lia le même jour avec Moreau. — Pendant ce combat de Busingen, Vandamme faisait capituler le fort d'Hohentweil, garni de trente-six bouches à feu, approvisionné pour trois mois et situé sur un point inaccessible. L'armée française se trouva ainsi réunie sur la Wutach dans les premiers jours de mai, à l'exception du corps de Sainte-Susanne, dont une division tenait Neustadt, dont les deux autres occupaient Fribourg et le val d'Enfer, observant Kienmayer et Starray. — Moreau se rapprocha de l'aile droite et concentra la réserve entre Thayngen et Schaffouse. Saint-Cyr remplit par quelques troupes le vide qu'avait laissé ce mouvement. Lecourbe porta sa droite à Uberlingen et son centre en avant d'Hohentweil, tenant ainsi les routes de Schaffouse à Eugen et Stokach.

Combat de Stokach. — Pendant ces opérations, qui ne s'exécutèrent qu'assez lentement, Kray, de son côté, ordonna divers mouvements et concentra, le 2 mai, une grande partie de ses troupes vers Engen, dans le but de gagner le lendemain les hauteurs de Stokach pour y combattre avec ses forces réunies, ou protéger au moins l'évacuation de ses magasins, rassemblés assez imprudemment sur les points les plus avancés de sa ligne.

Le général autrichien, quoique surpris, en quelque sorte, par les manœuvres de son adversaire dont il n'avait pas d'abord compris le but, avait néanmoins réuni dans la position d'Engen avec une masse d'environ 45,000 hommes. — On ne conçoit pas comment avec ces forces il ne profita point de la lenteur des mouvements de Moreau et des passages successifs du Rhin, par les divers corps de l'armée française, pour attaquer ces corps et les écraser séparément. — Moreau, tirant habilement parti de l'erreur où la première manœuvre de Sainte-Suzanne avait jeté son ennemi, résolut de l'attaquer avant que l'aile droite impériale que Starray ramenait par la haute vallée du Necker l'eût rejoint, et d'empêcher ainsi un changement de front en arrière. Ce changement aurait eu pour résultat de rétablir la ligne de bataille des Autrichiens, en affermissant leur gauche dans la position de Stokach. — Le général français se proposait de tourner cette aile gauche pour la séparer du lac de Constance et s'établir sur la ligne d'Engen à Stokach, où se trouvaient les magasins ennemis. Lecourbe, qui avait quitté, le 2 mai, Hohentweil et s'était rapproché de Stokach, devait être chargé de cette dernière opération, pendant que Moreau, avec la réserve, se porterait lui-même de front sur Engen, et que Saint-Cyr marcherait sur la droite de cette position.

Le 3 mai, au point du jour, Lecourbe se mit en marche sur trois colonnes et assaillit Stokach, que défendait avec 12,000 hommes le prince Vaudémont de Lorraine. Vandamme, à la droite, tourna la position par Bodman et Walwhies. Au centre, Montrichard, accompagné de la réserve de cavalerie du général Nansouty, marcha directement sur Stokach au pas de charge par la chaussée de Singen. Lorges, à la gauche, partagea sa colonne en deux sections : l'une, qu'il conduisit lui-même, alla renforcer le corps de Moreau, alors en mouvement sur Engen ; l'autre, aux ordres du général Goullu, remonta le vallon de l'Aach pour couper entre Engen et Stokach la communication avec Kray.—L'avant-garde de Vaudémont, postée au débouché des bois près Walwhies et Bodman, fut attaquée la première, et presque aussitôt rejetée sur le corps de bataille déployé en avant de Stokach et couvert par une ligne de cavalerie que Nansouty fit plier après une charge brillante. Les Français étaient plus nombreux, mais l'excellente position de l'artillerie ennemie retarda long-temps la défaite des Autrichiens ; enfin une vigoureuse attaque de Molitor permit à Vandamme de déborder la position et de menacer la ligne de retraite. L'ennemi fut intimidé : Montrichard, profitant de ce moment d'indécision, attaqua le centre et le fit plier. Ce mouvement, soutenu par une charge de la cavalerie Nansouty, détermina la défaite. Presque toute l'infanterie autrichienne mit bas les armes. Le prince de Lorraine, dont la retraite sur Engen était coupée par le mouvement de la brigade Goullu, s'enfuit par les routes de Moeskirch et de Pfullendorf, abandonnant aux Français 4,000 prisonniers, huit canons, 500 chevaux et des magasins contenant des approvisionnements de toute espèce.

Bataille d'Engen. — Moreau, pendant cette affaire, était aux prises avec Kray, et remportait à Engen, à six lieues de Stokach, une victoire également décisive, mais beaucoup plus contestée. Le général français, qui ne s'était décidé à livrer si promptement bataille que pour empêcher son adversaire de se masser à Engen, ignorait qu'il y eût déjà réuni 45,000 hommes. Moreau n'avait alors avec lui, y compris la partie de la division Lorges, détachée du corps de Lecourbe, qu'environ 32,000 combattants. — Saint-Cyr se trouvait encore avec le centre à Stüblingen, à six lieues sur la gauche.—Moreau lui envoya l'ordre de se porter en toute hâte sur Engen, en flanquant la gauche du corps de réserve ; mais, prévoyant la longueur de cette marche, il ne crut pas néanmoins devoir attendre son arrivée, et seulement avec ses 32,000 hommes de troupes disponibles, il aborda de front les positions ennemies.

Le terrain qui allait devenir le théâtre de la bataille est très boisé, couvert de villages, et raviné par les sources d'une petite rivière nommée l'*Aach*, ce qui le rend propre à la défensive. Kray sut profiter assez habilement de cette disposition. — Il avait posté en avant de Wetterdingen, pour couvrir son flanc gauche, une forte avant-garde, qui, ayant été rejetée par Delmas au-delà du village, s'établit sur un plateau favorable au jeu de l'artillerie. L'infanterie autrichienne garnissait un bois contigu au village de Welchingen. Cette nouvelle position était dominée par la hauteur de Stülhausen, sur laquelle, Lorges, déployé à la droite de Delmas, eut ordre de se porter. L'avant-garde autrichienne fut encore chassée du plateau où elle s'était retirée, et les troupes qui garnissaient le bois, ayant alors été chargées par Delmas et Grandjean, furent en quelques instants forcées à la baïonnette.

Le mamelon ou plutôt le plateau de Hohenhowen, au bas duquel s'étend la grande plaine d'Engen, était le point le plus élevé de cette position qu'il domine et dont on pouvait le regarder comme la clef. Kray l'avait fait couvrir de retranchements à l'abri desquels se ralliait son infanterie repoussée des villages ; la force de cette position s'accroissait encore d'une masse de 15,000 chevaux déployés dans le lieu le plus découvert de la plaine. Moreau appuya sur sa gauche pour se réunir le plus tôt possible à Saint-Cyr, et envelopper Engen par les hauteurs qui sont au nord. Il avait chargé le général Richepanse, avec une des trois divisions de la réserve, de tourner la position par Wetterdingen et Leipferdingen. L'artillerie ennemie fit d'abord essuyer de très grandes pertes à Richepanse. Kray, pour déjouer son attaque, résolut de faire un effort par le village de Welchingen, afin de se placer entre les divisions Delmas et la brigade Bastoul, de la division Leclerc, qui s'y appuyaient, l'une par la droite, l'autre par la gauche. Moreau, sans cesser son mouvement oblique vers sa gauche, et pour déconcerter la manœuvre du général autrichien, qui eut un commencement de succès, fit attaquer vivement le village d'Ebingen qui servait de pivot à la gauche de l'ennemi, et par où celui-ci pouvait être tourné. Une brigade de carabiniers et cinq bataillons de la division Lorges, conduits par le général Bontems, marchèrent sur ce point où s'engagea une

utte acharnée. Ils s'emparèrent du village, malgré le feu de douze pièces qui les prenaient de front et d'écharpe. Kray y dirigea aussitôt huit bataillons de grenadiers et toute sa cavalerie. Le choc de cette masse fut si impétueux, que les Français se virent forcés d'abandonner Ebingen. Le désordre où ils étaient leur aurait fait essuyer une grande perte, si Moreau n'était accouru avec la moitié de la division Leclerc et la réserve de cavalerie de d'Hautpoul. Il rallia les fuyards, rétablit le combat et reprit en partie le village. Le jour était alors sur son déclin.

Le combat continuait néanmoins sur tous les points. On entendait à la droite de l'ennemi, derrière Hohenhöven, le feu de Richepanse dont la gauche n'avait pas cessé d'être à découvert et sans appui. L'ennemi avait en vain fait des efforts inouïs pour l'envelopper.

Saint-Cyr, qui s'était mis en marche à cinq heures du matin, avait été constamment harcelé par Nauendorf, et avait eu à livrer de rudes combats à la chapelle Sainte-Otf lie, au défilé de Zolham et sur les hauteurs en arrière de Riedeschigen. Nauendorf, repoussé sur les hauteurs de Leipfertingen, s'y réunit au prince Ferdinand, dont le corps, formé de vingt bataillons et de quatorze escadrons, avait la droite à l'Ostrach, la gauche au bois de Stetten, et enfilait avec une batterie le ravin par où les Français devaient passer. Un combat plus terrible encore que les précédents s'engagea sur ce point. Saint-Cyr, ayant été renforcé par la division Ney, restée d'abord en arrière, força les Autrichiens à se retirer dans la direction de Stetten : sa jonction avec la réserve put dès lors s'effectuer. La division Baraguey-d'Hilliers se porta aussitôt, par la lisière des bois, au soutien de Richepanse. La brigade Roussel, arrivée la première en ligne, attaqua impétueusement la droite du corps que Richepanse avait en tête. Le combat fut long-temps indécis, à cause des troupes fraîches que Kray ne cessait d'envoyer sur ce point; mais Richepanse, rassuré sur sa gauche, fit un nouvel effort contre Hohenhöwen, qu'il parvint enfin à emporter. Delmas concourut à cette attaque, après laquelle Moreau forma sa ligne, adossée aux bois sur les revers du côté d'Engen. Kray, quoique ses deux ailes fussent rompues, défendit vigoureusement jusqu'à dix heures du soir sa dernière position. La nouvelle de l'échec du prince de Lorraine à Stockach acheva d'abattre les Impériaux, qui ne combattaient plus que pour assurer leur retraite, et accrut le courage des Français. — Lecourbe, après avoir isolé l'aile gauche ennemie du reste de l'armée, se dirigeait sur Mœskirch pour couper les communications des Autrichiens : Kray se hâta de l'y prévenir. L'archiduc Ferdinand se replia sur Tutlingen. Le gros de l'armée impériale prit la direction de Liptingen et de Mœskirch, afin de s'y réunir au prince Vaudémont qui avait rétrogradé sur ce point par la route de Pfullendorf. — La division Tharreau, détachée par Saint-Cyr du côté de Blumberg, n'avait eu qu'un engagement sans importance avec Giulay, qui se réunit pendant la nuit au corps du prince Ferdinand.

Cette bataille coûta à chaque armée 6 à 7,000 hommes hors de combat. Les Français firent en outre 7,000 prisonniers, et enlevèrent à l'ennemi quelques pièces de canon et d'immenses approvisionnements de tout genre. Mais un des plus importants résultats de la victoire fut de relever le moral des troupes, abattu par les défaites nombreuses qui avaient signalé l'année 1799.

Bataille de Mœskirch. — Moreau, dont le but était d'agir toujours sur la gauche de Kray, afin de le rejeter au-delà du Danube, de l'éloigner du Tyrol et de s'assurer la paisible possession de la Bavière, crut devoir lui porter un coup encore plus vigoureux avant que les généraux Kienmayer et Starray, qui s'avançaient en hâte, ne fussent arrivés en ligne. — Le 4 mai, il se mit en mouvement sur Mœskirch, après avoir rendu à Lecourbe la division Lorges, à laquelle il joignit la cavalerie de d'Hautpoul. L'aile droite, qui était la plus avancée, précéda l'armée sur Mœskirch, la réserve suivait en seconde ligne. Saint-Cyr, avec le centre, dut marcher sur Siptingen, s'étendant par sa gauche jusqu'à Tuttlingen.

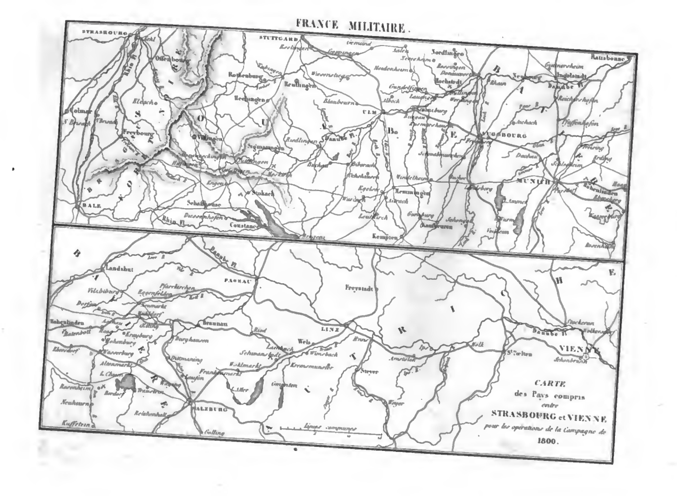
Kray avait envoyé au prince Ferdinand l'ordre de le rejoindre en hâte, pour former avec Rosemberg la droite de l'armée. Son centre, aux ordres de Nauendorf, était posté derrière le village de Neudorf. Les plateaux de Mœskirch étaient occupés par la gauche, commandée par le prince de Lorraine. Cette position, couverte par un grand ravin, est élevée et d'un accès difficile; il y fallait arriver par la chaussée de Krumbach, resserrée entre deux bois très épais et battue par les feux croisés de vingt-cinq pièces de gros calibre.

Cette batterie démonta, le 5 mai au matin, en quelques instants, une batterie française de dix-huit pièces qu'on voulut lui opposer pour protéger le débouché de la division Montrichard qui marchait en tête du corps de Lecourbe. La division Montrichard était flanquée par celle de Vandamme, qui fut dirigée de Bodorf sur Galmansweiler, et détacha par Klosterwald une brigade pour couper la communication entre Mœskirch et Pfullendorf. La gauche de Lecourbe fut portée dans la direction de Nenhausen sur le flanc droit de l'ennemi.

La droite de Moreau allait donc se trouver seule engagée par suite de l'éloignement de la réserve. — Lorsque Montrichard jugea les mouvements des colonnes de droite et de gauche suffisamment avancés, il revint à la charge sur la chaussée de Krumbach, et suivant à droite et à gauche la lisière des bois qu'il n'avait pas pu traverser, il marcha droit et à découvert sur la position, et l'emporta en rejetant sur Mœskirch la partie de la ligne qui lui était opposée. Dans le même moment, la division de gauche attaquait Heudorf, qu'on pouvait regarder comme la clef de la grande position. On s'y battit avec fureur. Le village fut pris et repris plusieurs fois. Les Français, débordés par huit bataillons, allaient cependant être enveloppés, quand la division Delmas, de la réserve, arriva à leur secours et rétablit le combat.

Pendant qu'une partie de la division Vandamme, qui avait filé par Klosterwald, menaçait les derrières de Mœskirch, l'aile gauche de Kray fut forcée de plier devant une attaque du général Molitor, combinée avec une attaque de Montrichard. — L'ennemi ne s'opiniâ-

FRANCE MILITAIRE.





Augsbourg







Costumes Badois



Troupes Françaises. Gendarmerie d'élite





Passage du Danube.

tra point à conserver le plateau. Depuis deux heures que durait ce combat acharné, il avait reçu successivement plusieurs renforts, et il venait d'être joint enfin par les dernières troupes de l'archiduc Ferdinand, lorsqu'il se décida à exécuter un changement de front par sa droite, en suivant l'escarpement du ravin qui descend vers Krumbach. Cette nouvelle position, parallèle au Danube, lui donnait un grand avantage sur les colonnes françaises qui continuaient à l'attaquer obliquement par la chaussée de Krumbach. Déjà la division Delmas allait être forcée, quand la division Leclerc, en ce moment aux ordres de Bastoul, vint se former à sa gauche. Kray, avec ses réserves, chargea lui-même plusieurs fois la ligne française, espérant peut-être enlever le village de Krumbach qui se trouvait derrière, et gagner ainsi la chaussée de Stukach où étaient entassés tous les équipages de l'armée républicaine. Bastoul et Delmas repoussèrent les efforts des Impériaux, mais sans succès décisif; enfin l'arrivée de Richepanse à Krumbach décida la victoire. Richepanse détacha aussitôt une de ses brigades pour soutenir Bastoul et Delmas, et se porta avec le reste de ses forces par Boll, sur la droite de l'ennemi. Kray ne crut pas devoir attendre l'effet de cette manœuvre; il profita de la nuit déjà commencée pour effectuer sa retraite sur les hauteurs de Bucheim et de Rhordorf. L'armée française passa la nuit sur le champ de bataille. — La bataille de Mœskirch fut aussi meurtrière pour les Français que pour les Impériaux. Son principal résultat fut d'obliger Kray à passer le Danube, ce que sa droite fit vers Hausen, et son centre vers Sigmaringen. La gauche se replia par la rive droite sur Mengen.

La conduite de Saint-Cyr, qui, avec le tiers de l'armée, resta à peu près inactif pendant cette affaire, est inexplicable. — Ce général campa le même soir entre Liptingen et Neuhausen. — Sainte-Susanne, filant toujours sur la rive gauche du Danube, où Moreau avait cru devoir le porter, vint se mettre en ligne avec Saint-Cyr, vers Geisengen.

Bataille de Biberach. — Dans la nuit du 7 au 8 mai, l'armée autrichienne s'établit, par une marche forcée, sur la ligne de la Riss, en avant et en arrière de Biberach. Quatre régiments de cavalerie, dix bataillons et quinze pièces de canon, couvraient les hauteurs qui dominent la rive gauche de cette petite rivière. Les premiers postes de cette avant-garde étaient à Oberndorf. Une autre avant-garde, dont les avant-postes occupaient Ingoldingen, observait la chaussée de Biberach à Pfulleudorf. La gauche de l'armée, derrière la Riss, était à Ochsenhausen; la droite, sur le plateau de Mettemberg. Kray, voulant rester sur la défensive, commettait une grande faute en jetant un détachement aussi considérable en avant de la Riss et du défilé de Biberach. La perte du reste de ses magasins semblait devoir être un résultat probable de ce moyen qu'il employait pour les sauver.

Moreau avait alors momentanément quitté le gros de l'armée pour aller passer en revue, à Riedlingen, le corps de Sainte-Susanne. Les mouvements des différents corps ne s'arrêtèrent pas néanmoins. — Saint-Cyr, parti le 9 de Buchau avec deux divisions, força d'abord le poste d'Oberndorf à se replier sur le corps détaché en deçà de la Riss, et ensuite aborda sans hésiter ce corps qui, en quelques instants, fut culbuté dans le défilé. L'artillerie et la cavalerie encombrant cet étroit passage, la colonne autrichienne eût été tout-à-fait détruite si Kray n'eût envoyé des renforts pour la recueillir et protéger sa retraite.

Pendant que le centre de l'armée française marchait sur Biberach, la réserve s'avançait par la route de Pfulleudorf. La division Richepanse, formant la tête de colonne, mit en déroute l'avant-garde postée à Ingoldingen, et se montra sur le revers des hauteurs, au moment où Saint-Cyr pénétrait dans Biberach avec les fuyards. Ce général, de concert avec Richepanse, résolut de déposter Kray de la rive opposée. Ses troupes traversant la ville, commencèrent à gravir les hauteurs aux yeux de l'ennemi stupéfait de leur audace. L'infanterie de Richepanse franchit la Riss à un gué au-dessous de Biberach, et gravit le plateau de Mettemberg sous un feu plongeant d'artillerie et de mousqueterie, tandis que deux régiments de cavalerie furent au galop se former sur le flanc de l'ennemi. Pendant l'attaque de Saint-Cyr sur le centre, Delmas, arrivé par la route de Pfullendorf, avait aussi traversé la Riss, et contenait près d'Umendorf la gauche autrichienne. Kray, sachant qu'on signalait déjà les têtes de colonne de Lecourbe, ordonna la retraite par Ochsenhausen pour gagner la ligne de l'Iller. Cette retraite se fit en désordre; l'ennemi abandonna sur le champ de bataille 2,000 hommes hors de combat et 2,000 prisonniers. Les Bavarois formaient l'arrière-garde, que le corps de réserve pressa vivement sur la chaussée d'Ochsenhausen. Ils furent très maltraités. Saint-Cyr garda sa position en avant de Biberach, s'étendant par sa gauche, et faisant observer la droite des Impériaux par la cavalerie sous les ordres du général Ney.

Ce fut le lendemain de cette bataille que Moreau reçut l'ordre de détacher un corps de 20,000 hommes pour l'armée d'Italie (*voyez* plus haut page 118).

Combat de Memmingen. — Kray s'était retiré dans la position de Memmingen, où il fut renforcé par un corps de Bavarois que lui amena le prince des Deux-Ponts. La nouvelle position occupée par les Impériaux, entre l'Iller et Memmingen, était un vaste plateau entre deux grandes routes, dont l'accès était défendu par trente pièces de canon. La nombreuse cavalerie ennemie s'y déployait derrière l'infanterie en ligne. — Moreau, ayant résolu de rejeter Kray sur Ulm avant qu'il eût le temps de se reconnaître, avait ordonné à Lecourbe de l'attaquer. — Ce dernier, qui avait forcé de marche, laissant à Vandamme le soin d'observer Leutkirch et Ravensbourg, se porta le 10 mai sur Memmingen, avec la réserve et la division Montrichard, pour forcer le passage de l'Iller à Aitrach. Lorges devait en faire autant à Egelsée, vis-à-vis de Buxheim; mais, par suite d'un malentendu, deux bataillons seulement se présentèrent sur ce dernier point, et les deux colonnes (Lecourbe et Lorges) traversèrent ensemble la rivière au

gué d'Aitrach. Cette réunion fut heureuse, car on trouva à Aitrach une plus grande résistance que celle sur laquelle on avait compté. Néanmoins le pont fut réparé, et Wolkratshofen enlevé; mais la résistance vigoureuse de l'ennemi rejeta Lorges sur la rive gauche. La brigade Schiner rétablit le combat en se portant vivement sur le flanc gauche des Impériaux. Ceux-ci, ne pensant pas pouvoir résister à cette nouvelle attaque, se retirèrent sur Heimertingen, avec perte de 1,800 hommes.

Retraite des Impériaux à Ulm. — Le lendemain, par une marche forcée, Kray fit replier ses troupes harassées sous le canon d'Ulm. Il devait y être rejoint par Starray et par les généraux Hohenlohe et Fresnel, qui avaient confié la garde de Manheim au général Izenkerersty, pour venir se rallier à la grande armée impériale.

La nouvelle position de Kray entre le Bas-Lech et le Danube était très favorable à la défensive, et jusqu'à ce que les ressources d'Ulm et celles de la rive gauche, couverte par un camp retranché, fussent épuisées, le général Français, maître de la Basse-Souabe et de tout le pays entre la Suisse, le Tyrol, le Danube et l'Iller, semblait devoir être arrêté dans ses opérations. Des travaux considérables avaient d'ailleurs beaucoup renforcé la position d'Ulm. Les différents ouvrages de la ville ou de la tête du pont sur la rive droite du Danube étaient armés de cent quarante-quatre bouches à feu; le camp était garni d'une artillerie proportionnée à son développement. — Dans un moment où l'armée du Rhin s'affaiblissait par le détachement pour l'Italie, l'armée impériale avait été rejointe par Starray et par quelques autres détachements, qui portaient ses forces à 76,000 hommes, outre 25,000 aux ordres du prince de Reuss dans le Tyrol, mais dont Kray, il est vrai, se trouvait coupé, ainsi que de ses communications avec l'Italie. Les provisions de la place étaient immenses. Il avait été décidé dans un conseil de guerre qu'en attendant de nouveaux renforts, les corps de Kienmayer et de Starray, qui avaient le moins souffert, tiendraient la campagne sur la gauche du Danube et au confluent de l'Iller, dont les Français semblaient vouloir s'approcher; mais qu'on se bornerait d'ailleurs à la défensive, sous la protection de la place et du camp retranché.

Moreau en se rapprochant d'Ulm, s'étendit par sa droite, dans l'espoir d'ébranler Kray, et de le faire sortir de son camp retranché. Lecourbe avec deux divisions, s'établit entre Eck et Sundheim; la réserve sur la Günt, vers Babenhausem et Oberrodt; Saint-Cyr, près de Weissembourg et Kirchberg; Sainte-Susanne déboucha d'Erbach, Collaud fut posté à Oepfingen, Souham vers Blanbeuren, et Legrand sur Papelau.

Dans ce mouvement qui eut lieu le 15 mai, Legrand, qui formait la droite de l'aile gauche, et s'appuyait à la gauche du Danube, enleva aux postes ennemis un plateau entre la vall e de Blau et celle du Danube, et s'empara des bois de Papelau et de Ehrstetten.

Combat d'Erbach. — Kray attendait encore les deux détachements venant de Manheim, sous Hohenlobe et Fresnel : craignant que Sainte-Susanne ne les empêchât de se joindre à lui, il résolut d'attaquer ce général, un peu aventuré sur la gauche du Danube. En conséquence, le 16 mai au matin, Starray, avec un corps de 20,000 hommes, s'avança en quatre colonnes sur Sainte-Susanne. L'archiduc Ferdinand, chargé de faire des démonstrations le long du Danube, assaillit Legrand par Ringingen et Erbach. Le centre de l'ennemi marcha vers Papelau et la droite sur Souham, à Asch et Gerhausen. La ligne française étant trop étendue, et le principal effort des ennemis s'opérant pour enlever à Sainte-Susanne l'appui du Danube, la division Legrand fut coupée en deux; mais l'indécision de Starray empêcha cet incident de devenir funeste : pendant que Legrand, défendant avec vigueur les bois de Dischingen, faisait retirer sa première brigade derrière le bois de ce nom, sa seconde brigade, aux ordres de Drouet eut ordre de reprendre Pfrauenstetten, afin de rétablir la communication avec Souham, en dégageant la route de Ringingen. Drouet, força l'ennemi à battre en retraite. Ce succès et une partie de la réserve, qui vint appuyer Legrand, permirent à ce général de se maintenir près de Dischingen. Souham résistait heureusement sur les hauteurs de Seissen, où il était moins vivement pressé par la droite de Starray, et reprit même Papelau dont l'ennemi s'était emparé. Decaen repoussa la colonne autrichienne qui attaqua Sonderbusch.

La ligne se rétablit dès lors, et le combat se maintenait depuis douze heures, quoique sans avantages marqués d'aucun côté, lorsque le canon de Saint-Cyr se fit entendre sur la droite du Danube. Ce général avait à peine soupçonné le danger de Sainte-Susanne, qu'il s'était hâté de repasser l'Iller, se portant au pas de course à un gué du Danube. Starray, craignant d'être coupé, rétrograda en hâte sur Ulm, et l'aile gauche reprit ses premières positions.

Le Brisgau et les pays entre le Danube et le Rhin, occupés par les Français, étaient alors exposés aux courses de partisans organisés par les comtes de Mier et de Walmoden. Ces bandes firent quelques coups de main hardis, et causèrent d'abord quelques inquiétudes sur les bords du Rhin, mais elles étaient trop faibles pour exercer aucune influence sur les opérations des deux armées.

Projet de Moreau sur Augsbourg. — Moreau, qui avait d'abord supposé à Kray le dessein de se retirer derrière le Lech pour se lier avec le prince de Reuss, se rapprocha encore d'Ulm quand il fut bien sûr que ce dernier y était concentré, pour s'assurer si la crainte d'une attaque ne le déciderait pas à une retraite. Saint-Cyr passa le 18 mai sur la gauche du Danube, et fut remplacé sur l'Iller par la réserve. Lecourbe, en se serrant sur la Kamlach, suivit le mouvement général. Les Français se trouvaient ainsi à cheval sur le fleuve, moitié d'un côté, moitié de l'autre, occupant une ligne de quatorze lieues d'étendue. — Kray profita du mouvement qu'ils venaient de faire pour porter en avant

les corps qu'il avait sur la rive droite et pousser celui de Giulay à Güotzburg, avec une avant-garde de cavalerie. Il ne changea rien d'ailleurs à son établissement devant Ulm. — Moreau, désespérant de l'y forcer, résolut de manœuvrer sur ses communications, dans l'espoir de l'attirer ainsi hors de sa position. Dans ce but, il se disposa à opérer de nouveau par sa droite, à porter Lecourbe sur Augsbourg, comptant qu'une pareille marche engagerait Kray à déboucher sur l'Iller, pour attaquer la gauche française qui devait y être rappelée; mais Lecourbe devait ne faire qu'apparaître à Augsbourg, et se rabattre aussitôt sur le centre. Moreau pensait que cette manœuvre lui fournirait le moyen de surprendre Kray, et de le forcer à recevoir une bataille sur un terrain favorable à l'infanterie.

Combat de Delmensingen. — D'après ce plan, Moreau, Saint-Cyr et Sainte-Suzanne, repassèrent, le 20, sur la droite du Danube. Le dernier appuya sa droite à l'Iller, s'étendant parallèlement au Danube, afin de couvrir la nouvelle ligne d'opérations. Kray, informé de ce mouvement, fit sortir le 22 au matin l'archiduc Ferdinand avec environ 12,000 hommes, pour observer les Français et attaquer, si l'occasion était favorable, le corps resté devant lui. Ce prince, arrivé près d'Erbach, fit, jusqu'à trois heures, de simples démonstrations entre Donanstetten et Donanrieden. Une colonne de cavalerie autrichienne franchit ensuite le fleuve au gué d'Erbach et protégea l'établissement d'un pont; le reste du corps de Ferdinand passa le Danube, et se formant entre Achstetten et Delmeusingen, attaqua les Français. Decarn, chassé de Delmensingen, se défendit avec vigueur dans les bois en arrière, jusqu'au moment où, renforcé par la cavalerie de la réserve, il reprit le village qui venait de lui être enlevé.

Legrand, de son côté, repoussa la droite de l'ennemi et la rejeta en désordre sur la rive gauche du Danube, par le pont d'OEpfingen. Cette action très meurtrière laissa entre les mains des Français quelques centaines de prisonniers, et ne changea rien au projet de Moreau, de se porter par le Leeh sur la ligne de retraite de Kray; cette manœuvre était d'autant plus urgente, qu'il fallait étendre la base des approvisionnements de l'armée républicaine, resserrée entre l'Iller et le lac de Constance, dans un pays presque épuisé de vivres.

Manque de vivres. — Nouvelle organisation de l'armée. — La disette provenait sur tout des malversations de quelques employés de l'armée. Un commissaire des guerres fut, d'après l'ordre du général en chef, traduit devant un conseil de guerre, condamné à mort et fusillé. «Deux généraux soupçonnés de dilapidation, dit Jomini, furent renvoyés.» — Une nouvelle organisation de l'armée eut lieu. Alors Gudin remplaça Vandamme, et Legrand, le général Tharreau. — Sainte-Susanne et Souham furent chargés d'un commandement sur le Bas-Rhin; leurs troupes formèrent, sous les ordres de Richepanse, un corps détaché pour flanquer l'armée. Decaen remplaça Richepanse dans le commandement de sa division; ce qui nécessita un changement dans l'ordre de bataille: l'aile gauche, dont Grenier prit le commandement, fut formée des divisions Ney et Baraguey-d'Hilliers, tirées du centre, auquel la réserve donna en place la division de Leclerc. Les quatre corps furent ainsi composés chacun de deux divisions, sans compter celles des flanqueurs et la réserve de cavalerie.

Molitor, nommé général de division, fut chargé de couvrir la droite et d'observer le Vorarlberg. — Outre les partisans dont nous avons parlé, et qui avaient enlevé la garnison de Douaneschingen, de 150 hommes, et repoussé, dans la vallée de la Kintzig, les postes français jusque sous le fort de Krhl, le prince de Reuss, aussitôt après le départ de Moncey, avait dégarni le Rheinthal, jeté quelques bataillons vers Ragatz, au-delà du Rhin, et un fort détachement sur Bregentz. Molitor reprit Bregentz et battit l'ennemi à Weiler. Les bataillons lancés sur Ragatz rentrèrent, après une excursion inutile, dans leurs premières positions.

Marche de la droite française sur Augsbourg. — Un double but attirait Moreau vers la riche et commerçante ville d'Augsbourg, celui d'entraîner, s'il était possible, les Impériaux hors de leurs retranchements, et celui de rassembler des provisions de bouche dont l'armée du Rhin avait besoin. — Lecourbe, soutenu par d'Haupoult, s'empara d'abord de Mendelheim, et passa le Leeh le 27 mai, à Landsberg. Sa marche fut si prompte que l'ennemi n'eut pas le temps de couper le pont. Dans la nuit du 27 au 28, ce général entra dans Augsbourg, d'où il delogea un régiment de hussards qui y était établi. — Cette manœuvre, au lieu de déterminer Kray à quitter son camp retranché d'Ulm, l'affermit au contraire dans la résolution d'y rester. Moreau, pour empêcher que le général autrichien n'agît sur sa gauche, s'était décidé à la refuser jusque vers Biberach et Brandebourg. Le centre s'était replié par la route de Weisseohorn sur Illeraiccheim.

Combat de Kelmuntz. — L'armée ainsi postée resta quelques jours dans l'inaction, inaction qui devait compromettre les flanqueurs de Richepanse. — En effet, Kray s'étant convaincu de l'isolement de ce corps aventuré entre l'Iller et le Danube, dirigea dans la nuit du 4 au 5 juin, sur la gauche de l'Iller, près de 30,000 hommes, qui effectuèrent au jour une attaque générale extrêmement vive. — 26,000 hommes, portés entre la Kamlach et l'Iller, étaient destinés à contenir l'armée française. — Moreau, qui avait de tous ses moyens provoqué cette sortie, se trouvait ainsi sur le point de se voir dupe de son propre stratagème. Il avait bien ordonné, en cas d'attaque, de refuser la gauche et de se concentrer à droite, pour conserver sur l'Iller les ponts par où l'on pouvait se rallier à Grenier; mais la ligne de Richepanse, trop étendue et trop vivement attaquée, n'eut pas le temps d'exécuter ces dispositions. — Lecourbe, après avoir prélevé 600,000 florins à Augsbourg, avait reçu l'ordre d'en partir le 3 pour revenir sur la Wurtach et à Buchloe; la réserve et le centre se portèrent en hâte sur l'Iller, que Grenier traversa avec la division Ney, pour secourir la gauche.

Les premiers succès furent pour les Autrichiens qui, formés en cinq colonnes, rompirent la ligne française et manœuvrèrent pour la prendre à revers. Walther, qui gardait Schwendi et Schomberg, fut vivement attaqué et forcé de se replier sur les hauteurs de Guttenzell, où Richepanse, avec sa réserve, opposait la plus opiniâtre résistance à l'ennemi. Celui-ci, néanmoins, gagnait, vers Ochsenhausen, les derrières de l'armée républicaine. Walther, pour l'arrêter, eut ordre de se replier sur les hauteurs d'Edelbeuren. La brigade Sahuc avait été forcée d'évacuer Oberbalzheim ; mais sachant que Ney accourait au secours des troupes engagées, elle tenait encore en arrière de ce poste, pour lui donner le temps d'arriver. Ney déboucha enfin à la course par le pont de Kelmuntz. Son arrivée excita l'émulation des soldats de Sahuc qui firent un effort et rentrèrent dans le village dont ils avaient été dépostés. Au même instant, une colonne autrichienne soutenue par 8 pièces de canon, et qui avait tourné les montagnes boisées de Weidenbuhl, débouchait derrière Kirchberg, se dirigeant sur Kelmuntz. Grenier ordonna à Ney de faire volte-face et de la charger : cet intrépide général se porta par une contre-marche hardie sur le plateau de Kirchberg, aborda les batteries l'arme au bras, les emporta et se précipita sur la colonne ennemie : celle-ci fut aussitôt mise en désordre, et si complétement culbutée, qu'elle prit la fuite, abandonnant plus de 1,000 prisonniers et ses huit canons.—Richepanse dégagé par ce succès reprit l'offensive, et repoussa vivement le centre des Impériaux.

Une nouvelle colonne autrichienne arrivait vers Reinstetten au moment où tout était décidé. Le général Sporck qui la commandait, s'étant avancé pour reconnaître les Français, fut fait prisonnier. Sa colonne, sans chef et incertaine de ce qui se passait sur le reste de la ligne, se retira sur la hauteur d'Hurbe, qu'elle évacua pendant la nuit. Une brigade française qui avait été coupée vers Ochsenhausen, et qui n'avait reçu que fort tard l'ordre de se replier, culbuta 3,000 Bavarois qui gardaient ce poste, et gagna Wurzach par une marche forcée. Ce succès et l'arrivée de la division Delmas débouchant le soir de Kelmuntz vers Guttenzell, décidèrent Kray à ordonner la retraite sur Ulm ; l'armée impériale avait, dans cette journée, perdu plus de 4,000 hommes, plusieurs canons et trente caissons. En cherchant un motif aux manœuvres des Impériaux, on a supposé que le projet de Kray avait été de rétablir ses communications avec le Tyrol. Ce projet, qui ne pouvait s'exécuter qu'en mettant en action toute l'armée, était impraticable avec les seules forces qu'on y employa ; ces forces étaient même trop faibles et trop mal dirigées pour enlever la gauche des Français. C'était avec 50,000 hommes dont le principal effort aurait été dirigé sur le point de jonction de Grenier et de Richepanse, par où les renforts pouvaient arriver, qu'il aurait peut-être été possible d'arriver à cet important résultat.

Projet de Moreau. — Réorganisation de l'armée. — Après la victoire de Kellmuntz, Moreau sembla prendre plus de confiance en lui-même et dans l'armée, et renonçant tout-à-fait aux moyens termes, adopta, pour arracher Kray de la position d'Ulm, un plan non moins habile que hardi : ce fut de passer le Danube entre Ulm et l'embouchure du Lech, afin de séparer l'armée impériale des magasins de Donawerth et de Ratisbonne, et pour l'isoler de Vienne et de l'Autriche. — Dans ce but, un grand mouvement de conversion, la droite en avant, fut ordonné ; mais soit par suite du mauvais temps, soit par un reste d'irrésolution, l'entreprise fut remise au 10 juin.—Le temps perdu par ce retard forcé fut employé à réorganiser l'armée. Saint-Cyr, auquel Moreau reprochait son inaction à Mœskirch, et Delmas qui avait eu quelques discussions avec le général en chef, repassèrent en France. — Le centre fut dissous et forma l'aile gauche, le corps de réserve devint le centre.— L'armée se trouva ainsi composée : Molitor commandait les flanqueurs de droite, et Richepanse ceux de gauche, composés de l'ancienne aile gauche de Sainte-Suzanne. Les divisions Gudin, Montrichard et la réserve Nansouty formèrent l'aile droite, sous Lecourbe. L'aile gauche, commandée par Grenier fut composée des divisions Baraguey-d'Hilliers, Ney et Legrand. — Les divisions Decaen, Leclerc et Grandjean, restèrent au centre, qui continua à être dirigé par Moreau lui-même.

Passage du Lech. — Mouvement général de l'armée. — Lecourbe se porta de nouveau, le 10 juin, sur le Lech. Le pont de Langsberg était coupé, et le passage fut remis au lendemain. A peine Gudin, soutenu par Nansouty, eut-il établi une batterie pour protéger la réparation du pont, que l'ennemi se retira. Quelques sapeurs passèrent à la nage pour accélérer le travail. Le pont, en moins d'une heure, livra passage à Nansouty, qui s'empara de Langsberg où il fut suivi par Gudin. Le même jour, un détachement s'empara du pont de Schongau, après une affaire assez vive, où le jeune prince de Lichtenstein fut fait prisonnier. Kray, loin de s'opposer à Moreau, était, après le combat du 5, revenu sur la gauche du Danube. Lecourbe poursuivit sa marche sur Augsbourg, refoulant les coureurs ennemis. Ceux-ci brûlèrent le pont de Zolhaus, qu'on répara en quelques heures. Meerfeld se replia sur Aicha. — Le centre et la gauche suivirent le mouvement de la droite. Moreau, avec le centre, poussant devant lui les postes de Starray, se porta sur Krumbach. La gauche s'avança sur Weissenhorn, où Ney entra pêle-mêle avec l'ennemi. Burgriedrn fut vivement disputé aux flanqueurs de gauche, par le prince Ferdinand qui rejoignit enfin Kray sur l'autre rive du Danube, laissant des postes à Achstetten. — Pendant cette manœuvre, le prince de Reuss, sur la droite, s'était porté vers Nesselwangen, dirigeant Merrantin sur Immertadt. Molitor, lançant quelques compagnies contre ce dernier, marcha avec 1,500 hommes contre le Prince, et quoique bien inférieur en nombre, le rejeta en désordre dans les gorges d'où il était sorti. Mercantin gagna la vallée de Tannheim. Molitor revint à Kempten.

Lecourbe, laissant Nansouty à Landsberg et à Kauferingen, et Boyer sur les hauteurs de Friedberg, fila par Zumershausen et Wertingen. Le centre se mit en

ligne avec lui vers Burgau. La gauche dut masquer les différents débouchés du Danube entre Ulm et Gunzbourg. La division Legrand descendit la Gunz et battit Giulay vers Hochwang. Ney était sur la Biber; Baraguey-d'Hilliers, à Stoffenried; Richepanse resta vers l'embouchure de l'Iller, pour couvrir le plus long-temps possible la communication de l'armée par Memmingen. Sa gauche fut attaquée le 15 juin, à Brandebourg, et ne s'y maintint que par un rude combat. Ce mouvement des Français exposait Starray à être écrasé isolément, il se hâta de repasser le Danube. Giulay, auquel il donna ordre de défendre Gunzbourg, ne crut pas pouvoir tenir dans ce poste et l'évacua.

Passage du Danube. — Kray, dans l'incertitude des plans de Moreau, perdit un temps précieux sans rien entreprendre. — Lecourbe, arrivé le 16 juin sur le Danube, avait pris aussitôt toutes ses mesures pour franchir promptement ce fleuve. – Starray renvoyait le gros de ses forces à Ulm, au moment où les Français allaient tenter de son côté un effort décisif. Tous les ponts, il est vrai, étaient détruits depuis Ulm jusqu'à Donawerth, et les Français n'avaient ni barques, ni pontons. Une attaque faite le 18, pour forcer le passage à Dillingen et une autre tentative à Leipheim, furent repoussées par les Impériaux; mais c'étaient de fausses attaques destinées à donner le change à l'ennemi sur le point où l'armée devait passer. — Les ponts de Blindheim et de Gremheim avaient le moins souffert; Moreau, après les avoir fait reconnaître, les désigna pour servir au passage. Des madriers et des poutrelles furent rassemblés.— Le général Gudin fit établir le 19 au matin, contre ces deux postes, des batteries qui balayèrent en quelques instants les éclaireurs qui se trouvaient sur la rive opposée. Pendant ce temps, un détachement de nageurs, dont une nacelle portait les armes, traversait le Rhin à Gremheim et dispersait les postes de la rive gauche. La nacelle que l'officier d'état-major Quemnt avait été enlever à la rive gauche, sous un feu presqu'à bout portant, servit ensuite à passer une cinquantaine d'hommes, qui facilitèrent la construction d'un pont. Dès que l'infanterie put passer sur ce pont, quatre bataillons le franchirent et continrent l'ennemi dans les villages voisins, jusqu'à ce que la cavalerie eût à son tour passé le Danube. Alors un des bataillons remonta par la rive gauche et enveloppa un détachement autrichien qui s'opposait au rétablissement du pont de Blindheim.

L'ennemi ne tint pas contre ces dispositions. — Un bataillon wurtembergeois, débouchant de Donawerth sur Schweiningen, fut enlevé par la brigade Puthod. Deux autres bataillons ennemis, survenus presque au même instant, obtinrent d'abord quelque succès, mais l'escorte du général Lecourbe étant arrivée, ils eurent le sort des Wurtembergeois. — Les deux ponts étant rétablis, la brigade Laval poursuivit sur la route de Donawerth les Autrichiens, aux ordres du général Devaux, et Lecourbe se porta en forces sur Starray, qui avait rassemblé 4,000 hommes à Hochstedt, mais qui, à l'approche des Français, se retira sur Dillingen, où il avait laissé trois bataillons, et où il fut suivi et attaqué par les Français. — Pendant le combat opiniâtre, qui eut lieu dans ce dernier poste, le centre de Moreau rétablissait le pont de Dillingen. Un détachement, guidé par le capitaine Hugo [1], un des officiers d'état-major du général en chef, parvint à jeter une poutre sur l'arche du pont qui avait été coupée; cet officier s'y lança le premier avec quelques braves, et, sous la mitraille, fraya un chemin à l'armée qui pénétra dans Dillingen. Moreau, témoin de cet acte de bravoure, le nomma chef de bataillon sur le pont même qu'il venait d'enlever à l'ennemi.

L'ennemi, culbuté à Dillingen et menacé par Lecourbe qui débouchait du côté d'Altheim, se retira en colonnes serrées par les plaines de Lauingen, abandonnant 1,800 prisonniers. Les fuyards se rallièrent sous la protection de 2,000 cuirassiers et d'une brigade d'infanterie que Kray avait détachée la veille sur la Brenz au secours de Starray. Ce corps, appuyé par 3,000 soldats des Cercles, arrivés récemment d'Ulm, obtint d'abord quelque succès contre la cavalerie de Lecourbe, harassée de fatigue; mais l'arrivée de l'infanterie française et du centre de Moreau, qui débouchait par Dillingen, le décida bientôt à la retraite.— Cependant la cavalerie autrichienne s'étant ralliée près de Miedlingen, Lecourbe, renforcé de la division Decaen et de quatre régiments de cavalerie légère, la rejeta à dix heures du soir au-delà de la Brenz, pendant que Montrichard portait une demi brigade sur Gundelfingen.— Le centre acheva pendant la nuit le passage du Danube que la gauche devait effectuer, le 20 au matin, par le pont de Gunzbourg, avec ordre, en cas de trop d'obstacles, de se rabattre sur Lauingen. — Ney, pendant ce temps, masquait Ulm, et assurait la communication avec le corps de Richepanse, en marche pour suivre l'armée. Le passage du Danube valut aux Français 4,000 prisonniers, vingt pièces de canon et quatre drapeaux.

Combat de Neresheim. — En apprenant le danger qui le menaçait, Kray laissa une garnison de 10,000 hommes dans Ulm, et rassembla son armée aux environs d'Elchingen et de Langenau.— Le corps de bataille se mit en marche sur trois colonnes et arriva le 22, à minuit, à Neresheim, d'où il partit le lendemain pour Nordlingen. Le grand parc de cent soixante pièces de canon et de huit cents caissons, avait d'abord filé sur Aalen. Le projet du général autrichien était de passer le Danube au-dessous de l'embouchure du Lech, de couvrir la Bavière, de rallier Meerfeld et de rétablir ses communications. Moreau, ignorant ces mouvements et s'attendant à ce qu'il viendrait lui livrer bataille, ne poursuivit pas vivement ses avantages. — Il avait fait occuper, le 20, le poste du Schellenberg.— Lecourbe demeura sur la route de Nordlingen. Le centre s'étendit d'Hermaringen à Dattenhausen, et la gauche vint s'établir sur la Brenz, à Gundelfingen. — Ney, laissé à Leipheim, y fut appuyé par Richepanse qui suivit la direction générale à droite, en se portant entre Kissendorf et Gunzbourg.

Le 22 juin, Moreau, instruit enfin de la marche de

[1] Depuis lieutenant-général, aide-major général des armées françaises en Espagne.

Kray, ne put pas le poursuivre à cause de la pluie qui tombait par torrents. Une reconnaissance de cavalerie fut seulement poussée sur Neresheim. — Le 23, l'armée marcha sur Nordlingen, Lecourbe, par Neresheim; Moreau, par Oschenheim, et la gauche par la route d'Achenhausen.

Le 23 juin, Lecourbe rencontra l'armée autrichienne à Neresheim. Le rôle de ce général dans la triple attaque combinée par le général en chef était de couper l'arrière-garde ennemie de Nordlingen. Les Impériaux, vigoureusement attaqués, se défendirent vivement. Leur retraite ne fut décidée que par l'arrivée des colonnes du centre et de la cavalerie de Ney, qui accourait partout où il entendait le bruit du canon. Le général en chef, Moreau, et les généraux Dessoles et Lecourbe se trouvèrent dans la mêlée, et faillirent être faits prisonniers.

Kray, afin de faire reposer ses troupes de leurs fatigues excessives, séjourna, le 24, à Nordlingen; et pour arrêter les Français, il leur envoya un parlementaire annoncer que Bonaparte avait conclu un armistice qui s'étendait à l'armée du Rhin. Moreau ne l'ignorait pas, mais, ne voulant pas établir ses troupes dans un pays épuisé, il était décidé à pousser plus loin ses succès, et il ne tint aucun compte de la communication du général ennemi. — Changeant de plan, il résolut, au contraire, d'élargir la base de ses cantonnements et de faire occuper la capitale de la Bavière. — Decaen, renforcé de trois régiments de cavalerie, passa sur la droite du Danube, et se porta par Augsbourg sur Munich. — Kray se remit en marche sur Manheim, et les Français se portèrent sur la Wernitz. — Le général autrichien repassa le Danube à peu de distance de Neubourg, et, laissant Klenau avec 5,000 hommes sur la rive gauche, établit son camp sur la rive droite, sa droite au fleuve, et l'armée faisant front au Lech.

Marche sur le Bas-Lech. — Moreau, jugeant que Kray couperait ses communications avec Decaen, s'il réussissait à s'établir sur la route de Ratisbonne, se concentra, le 26, aux environs de Donawerth. Lecourbe repassa le Danube pour enlever le pont de Gunderkingen sur le Lech. — Gudin, en effet, força de marche, passa le pont et prit position à Rhain. — Le 27 juin, Lecourbe continua sa marche vers Neubourg. Le centre le remplaça à Rhain. Grenier, laissant la division Legrand à Donawerth, poussa celle de Ney à Wenedingen, et celle de Baraguey-d'Hilliers, entre Mouheim et Harbourg.

Combat d'Oberhausen. — L'armée française n'occupait que des positions éloignées les unes des autres, Kray en fut informé et marcha sur elle. Pendant qu'un des corps de l'armée impériale contenait Gudin vers Holzkirch, sa droite renforcée attaquait et culbutait à Unterhausen, la brigade d'Espagne, qui néanmoins, soutenue par un détachement de la division Montrichard, se rallia derrière Oberhausen. La division Leclerc, appuyée par la division Grandjean, accourut sur les lieux et reprit à huit heures du soir le plateau et la petite ville d'Oberhausen. L'action fut très rude, et la 46e demi-brigade eut beaucoup à souffrir. Ses rangs furent enfoncés par les Hulans impériaux : on se battit corps à corps. Ce fut dans cette lutte rendue plus meurtrière par la nuit profonde, que La Tour-d'Auvergne, le premier grenadier de la République, fut tué d'un coup de lance qui lui perça le cœur. Sa mort fut un sujet de deuil pour toute l'armée [1].

[1] « La Tour-d'Auvergne servait dans le 46e de ligne comme grenadier, mais avec ses épaulettes de capitaine. — Le général Moreau m'ayant chargé de la mission de faire secourir la division Montrichard par celle du général Leclerc, le 46e se trouva du nombre des corps que cette division détacha.—Ayant été porter au général Montrichard l'avis du secours qui marchait à lui, je trouvai le général Lecourbe sur le champ de bataille, et j'y restai près de lui, pendant plus d'une demi-heure, pour juger de l'affaire et pouvoir en donner des nouvelles positives au général en chef : — En retournant à Donawerth, sur les huit heures du soir, je rencontrai, à une demi-lieue du champ de bataille, le 46e, qui s'avançait, pour ainsi dire, au pas de course. — La Tour-d'Auvergne, que je connaissais particulièrement et qui me croyait Breton, poussant vers moi son petit cheval noir : «Eh bien, Pays! comment va l'affaire? me dit-il. — Pas mal, lui répondis-je; encore un coup d'épaule et ce sera fini. » — Ce coup d'épaule fut effectivement donné, vers dix heures du soir : le 46e fut mal engagé, souffrit beaucoup, et parmi ses pertes les plus sensibles, il compta La Tour-d'Auvergne. — Étant retourné le lendemain sur le champ de bataille, je fus témoin des obsèques guerrières du brave, de son colonel et de quelques autres officiers du même corps tués comme eux par les Hulans. Des grenadiers, précédés de la musique et des tambours, portaient les cadavres sur des brancards recouverts de feuillages; et, sous l'escorte des soldats qui la veille avaient partagé leurs glorieux périls, ces tristes dépouilles allaient prendre leur dernière demeure dans une fosse creusée sur le champ de bataille. » (*Mémoires du général Hugo.*)

On connaît l'arrêté du premier Consul, pour que le cœur de La Tour-d'Auvergne fût conservé par la première compagnie de grenadiers du 46e, et pour que le brave, porteur de cette relique vraiment glorieuse, répondît à chaque appel, au nom de La Tour-d'Auvergne : *Mort au champ d'honneur!* Cet arrêté confirmait un ordre du jour du général Moreau adressé à l'armée du Rhin, le lendemain même du combat d'Oberhausen et ainsi conçu :

« Mes Camarades !

« Le brave La Tour-d'Auvergne a trouvé une mort glorieuse. Les soldats, à la tête desquels il combattit si souvent, lui doivent un témoignage solennel de regret et d'admiration; en conséquence, le général en chef ordonne :

« 1° Les tambours des compagnies de grenadiers de toute l'armée seront, pendant trois jours, voilés d'un crêpe noir.

« 2° Le nom de La Tour-d'Auvergne sera conservé à la tête du contrôle de la compagnie de la 46e demi-brigade, où il avait choisi son rang. Sa place ne sera point remplie, et l'effectif de cette compagnie ne sera plus dorénavant que de quatre-vingt-deux hommes.

« 3° Il sera élevé un monument sur la hauteur, en arrière d'Oberhausen, au lieu même où La Tour-d'Auvergne a été tué : les restes du chef de brigade Forti, commandant la 46e, et qui a reçu la mort à ses côtés, après avoir fait des prodiges de valeur, y seront aussi déposés.

« 4° Ce monument, consacré aux vertus et au courage, est mis sous la sauve-garde de tous les pays. »

« Dessoles, chef de l'état-major général. »

La Tour-d'Auvergne n'était arrivé que depuis six jours à l'armée du Rhin, lorsqu'il y tomba percé d'un coup mortel. Retiré du service, il s'occupait d'études sur les antiquités françaises; la lettre suivante vint l'arracher à sa retraite :

« Le Ministre de la Guerre,

« Au citoyen La Tour-d'Auvergne-Corret.

« Paris, 5 floréal, an VII.

« En fixant mes regards sur les hommes dont l'armée s'honore, je vous ai vu, citoyen, et j'ai dit au premier Consul : — La Tour-d'Auvergne-Corret, né dans la famille de Turenne, a hérité de sa bravoure et de ses vertus. — C'est un des plus anciens officiers de l'armée, c'est celui qui compte le plus d'actions d'éclat; partout, les braves l'ont nommé *le plus brave.* — Modeste autant qu'intrépide, il ne s'est montré avide que de gloire, et a refusé tous les grades. — Aux Pyrénées occidentales, le général, commandant l'armée, rassembla toutes les compagnies de grenadiers, et pendant le reste de la guerre ne leur donna point de chef. Le plus ancien capitaine de-

Marche sur l'Iser. — Kray avait livré sans but stratégique, au moins appréciable, le combat dont on vient de parler. Il profita de la nuit pour évacuer Neubourg, rompre le pont du Danube, et marcher sur Ingolstadt, où il laissa une garnison. Il en repartit dans la nuit du 29 au 30, passa le Danube à Vobbourg, se porta sur Siegenbourg, et arriva enfin dans un état pitoyable, le 1er juillet, à Landsbut, derrière l'Iser. — Moreau se concentra pour le suivre sur l'Iser, mais avec circonspection, pour éviter de nouveaux combats partiels. Decaen, détaché sur Munich, avait eu quelques faibles engagements avec l'ennemi, et y était arrivé en trois jours, chassant devant lui Meerfeld. — L'Électeur de Bavière avait quitté la place, faisant évacuer les magasins, les arsenaux et les caisses publiques. — Richepanse, resté seul en Souabe pour bloquer Ulm, avait investi cette place depuis Blau jusqu'à Thalfingen sans rencontrer d'opposition sérieuse.

Moreau continua de manœuvrer, la gauche sur Ingolstadt, la droite sur Munich. — La division Montrichard s'établit entre cette dernière ville et Freysing. La division Legrand était près de Landshut. Ney masquait Ingolstadt. — Après un séjour de trente-six heures sur l'Iser, Kray se porta en cinq marches au camp d'Ampfing, où sa retraite se termina le 7 juillet, et où il rallia les corps de Meerfeld et de Condé. — Klenau avait été laissé sur le Danube pour couvrir Ratisbonne, et inquiéter la gauche des Français.

Combat de Landshut. — L'archiduc Ferdinand, avec l'arrière-garde, était resté à Landshut en face de toute l'armée française et à quatre marches de l'armée impériale. Cette position sur l'Iser est formidable, mais l'ennemi n'avait pris que peu de précautions pour la défendre ; il campait sur les hauteurs en arrière ; les avenues de la ville étaient gardées seulement par des postes établis près des faubourgs. Le général Leclerc reçut l'ordre d'attaquer Landshut. La brigade Heudelet s'élança si impétueusement sur les avant-gardes ennemies, qu'elle pénétra jusqu'au grand pont, avant que tous les postes fussent rentrés ; les portes de la ville furent enfoncées, et les Autrichiens, vivement poursuivis dans les rues, laissèrent 4,000 prisonniers aux mains des Français. L'Archiduc gagna précipitamment la Wils.

La campagne se termina de ce côté après l'affaire de Landsbut. — Excepté trois sorties, l'une opérée le 8 juillet, par la garnison d'Ulm, et repoussée par le colonel Montbrun, et les deux autres, plus vives, effectuées par la garnison d'Ingolstadt, il n'y eut plus rien d'important dans la vallée du Danube. Nous devons mentionner toutefois la surprise de Donawerth par le comte de Mier, qui détruisit, le 6 juillet, la boulangerie de campagne des Français, et les retranchements auxquels on travaillait sur les hauteurs de Schellenberg.

Un vaste champ de bataille séparait les deux lignes de l'Iser et de l'Inn, où s'arrêtèrent les deux armées. Elles n'avaient plus d'intérêt à tenter mutuellement le sort des armes. On connaissait déjà le résultat de la bataille de Marengo, Moreau s'attendait à recevoir incessamment la nouvelle officielle de l'armistice. Il résolut toutefois de profiter de ce temps pour resserrer le prince de Reuss dans le Tyrol, et se débarrasser de toute inquiétude de ce côté.

Expédition de Lecourbe contre les Grisons et le Vorarlberg. — Lecourbe fut chargé de cette expédition et eut ordre d'attaquer la gauche du prince de Reuss, ce qui refoulait l'ennemi sur sa ligne de retraite dont il eût mieux valu le couper, en se jetant contre la droite. Montriebard manœuvra pour masquer le grand débouché d'Inspruck, par Scharnitz. Gudin se porta

vait commander, c'était La Tour-d'Auvergne. Il obéit, et bientôt ce corps fut nommé par les ennemis la *colonne infernale*. — Un de ses amis n'avait qu'un fils, dont les bras étaient nécessaires à sa subsistance ; la conscription l'appelle : La Tour-d'Auvergne, brisé de fatigues, ne peut plus travailler, mais il peut encore se battre. Il vole à l'armée du Rhin remplacer le fils de son ami ; et, pendant deux campagnes, le sac sur le dos, toujours au premier rang, il est à toutes les affaires, et anime les grenadiers par ses discours et son exemple. — Pauvre, mais fier, il vient de refuser le don d'une terre que lui offrait le chef de sa famille. Ses mœurs sont simples, sa vie est sobre ; il ne jouit que du modique traitement de capitaine à la suite, et ne se plaint pas. — Plein d'instruction, parlant toutes les langues, son érudition égale sa bravoure, et on lui doit l'ouvrage intéressant intitulé : *Les Origines gauloises*. — Tant de vertus et de talents appartiennent à l'histoire ; mais il appartient au premier Consul de la devancer. — Le premier Consul, citoyen, a entendu ce précis avec l'émotion que j'éprouvais moi-même, il vous a nommé sur-le-champ *Premier Grenadier des armées de la République*, et vous décerne un sabre d'honneur. »

« Salut et fraternité. « CARNOT. »

La Tour-d'Auvergne reçut le sabre que lui décernait le premier Consul, mais il hésita à prendre le surnom glorieux dont il était si digne : — « Cette nomination, disait-il à ses amis avec une franche « effusion, m'offre une palme qui ne doit appartenir qu'à la masse « des grenadiers... J'attendais de mes services (si l'on y ajoutait quel- « que prix un jour) un salaire plus conforme à mes goûts et plus « digne d'un homme de guerre : ou l'oubli, ou que l'on ne s'en rap- « pelât qu'à ma mort. »

Cédant enfin à de hautes sollicitations, il accepta le titre de *Premier Grenadier de la République* ; mais jamais il ne fut possible de le faire consentir à signer les états d'appointements attachés à ce nouveau grade.

Il voulut aussitôt partir pour l'armée : la lettre suivante, adressée à un de ses compatriotes, annonça sa résolution. — « En recevant avec une reconnaissance respectueuse le sabre d'honneur qui m'a été accordé par le héros qui a acquis sur tous les Français jaloux de la gloire, de la liberté et du repos de leur pays, les mêmes droits que la patrie dont les destinées lui sont confiées : en l'acceptant, j'ai pensé qu'on ne le mettait en mes mains que pour contribuer avec mes braves frères d'armes, à conquérir la paix dans cette glorieuse campagne. »

Cependant des présages sinistres agitaient sa pensée : la prévoyance d'une séparation de ses amis, prochaine et éternelle, affectait douloureusement son âme, et attristait singulièrement ses derniers entretiens avec ses collaborateurs et ses disciples. — En donnant à un d'eux la tasse qui lui servait aux Pyrénées : « Rappelez-vous, lui dit-il, « mon cher camarade, rappelez-vous La Tour-d'Auvergne..... Nous « étions amis. Ma carrière va finir. L'armée est ma famille ; et c'est « au sein de ma famille que je dois mourir !.. Toujours en paix avec « ma conscience, j'ai toujours été heureux. » — A un autre, il écrivait : « Je pars comblé des grâces du gouvernement. Il croit que je « vaux encore un coup de fusil. Il m'a jeté le gant : en bon Breton, « je l'ai relevé. Je vais rejoindre l'armée de Moreau, mon ami, mon « compatriote..... Je retrouverai là mes anciens camarades, les gre- « nadiers de la 46e. Cette épée d'honneur, je la montrerai de près à « l'ennemi ; j'inspirerai à mes frères d'armes le désir d'obtenir la « même récompense ! A 57 ans, la mort la plus désirable, c'est celle « d'un grenadier sur le champ de bataille, et j'espère que je l'y « trouverai. »

Il acquitta d'avance une pension de six cents francs qu'il s'était imposée en faveur d'une femme tombée dans l'infortune, mit en ordre ses manuscrits, rédigea son testament, désigna pour héritier de ses travaux, son ami l'antiquaire Johanneau, et partit pour aller chercher la mort glorieuse dont il avait si bien le pressentiment.

vers Fuessen et Immenstadt. Molitor devait en même temps attaquer Feldkirch.

Lecourbe, avec la division Gudin, força de marche vers Kempten, pour y relever Molitor et attaquer Fuessen pendant que Montrichard, se liant avec Decaen par sa gauche, poussait sa droite jusqu'à Benedict-Buren. La brigade Puthod, flanquée à droite d'une petite colonne, se porta, le 11 juillet, sur Fuessen. C'était une tâche pénible. La route à suivre était un défilé défendu par de fortes redoutes échelonnées. Puthod les força néanmoins, et entra dans Fuessen pêle-mêle avec les Impériaux. Le château de Hohenschwang fut enlevé et l'ennemi poursuivi jusque sous les formidables retranchements de Piuzwang et de Reiti, qui ferment l'entrée du Tyrol sur ce point et que Gudin ne crut pas pouvoir enlever.

Nansouty, se portant sur Weilbeim et Ammergau, repoussa les avant-gardes du général Grüne, qui gagna Holzkirch pour couvrir les avenues de Scharnita. Laval s'empara d'Immenstadt presque sans résistance, occupa Sonzhoffen, et poussa par sa droite des détachements sur Bregentz, afin de seconder Molitor, et dans les montagnes de Huttsau pour contenir les milices du pays.

La prise de Feldkirch était le point important de l'expédition. Molitor, pour enlever cette position, partagea sa division en trois colonnes qui devaient agir sur une étendue de douze lieues séparées par le Rhin et par des monts presque inaccessibles. Celle de droite, aux ordres de Dornemann, se dirigea sur Reichenau et Coire, par la route de Kunkels. Jardon, avec le centre, passa le Rhin à Azmoos pour seconder l'attaque de la vallée des Grisons, puis ensuite celle de Feldkirch que Molitor se proposait d'effectuer avec trois bataillons venus de Bregentz. — Coire et San-Lucias furent enlevés par les colonnes de Dornemann et de Jardon, mais cette dernière ne put se diriger à temps sur Feldkirch. Molitor n'en poursuivit pas moins son entreprise par la chaussée de Bregentz. Il enleva d'abord les retranchements de Hohenems à trois lieues de Feldkirch, repoussa l'ennemi jusqu'à Goetzis, une lieue plus avant, emporta ce poste et s'avança jusqu'à Rauckweil, à l'issue de la gorge du lac de Valdona, position extrêmement forte. — Jellachich, inquiété par l'attaque de Jardon et par celle de Molitor, n'avait pas de forces suffisantes pour garder tous les ouvrages des deux rives de l'Ill. Les Français attaquèrent d'abord sans succès le camp retranché; mais ensuite l'ennemi fit une sortie et fut rejeté brusquement dans ses retranchements, ce qui décida Jellachich à évacuer la position pendant la nuit.

Lecourbe, vers l'extrême droite, dégageait ainsi les derrières de l'armée. — Sainte-Susanne, à gauche et dans le même but, opérait sur le Mein et s'emparait d'Aschaffenbourg. — Klein couvrait le Brisgau et l'Alsace; Delaborde investissait Philipsbourg.

Armistice de Parsdorf. — Lecourbe se disposait à pénétrer dans l'Engaddine, lorsqu'il reçut la nouvelle de la convention, signée le 15 juillet, à Parsdorf. Klenau eut encore le lendemain auprès d'Ingolstadt, avec la division Ney, un engagement dans lequel il fut vivement repoussé. Les deux partis redoublèrent d'efforts pour mettre à profit la trêve et se fortifier dans leurs positions respectives sur l'Inn et sur l'Iser.

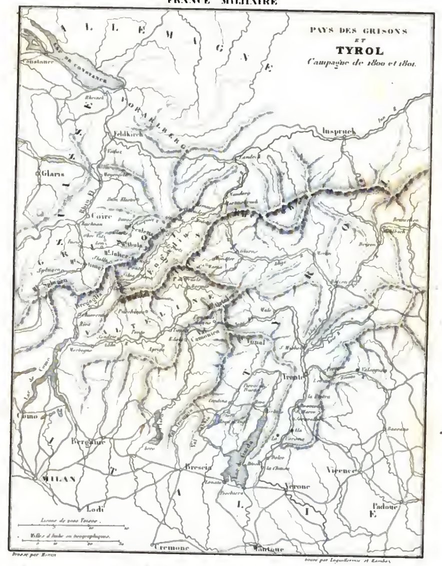
La réunion et la présence de nombreux corps ennemis sur les flancs de Moreau déterminèrent le premier Consul à le faire appuyer du côté du Mein par les troupes gallo-bataves qu'Augereau amena de Hollande, et du côté du Tyrol par la seconde armée de réserve formée à Dijon, et que Macdonald devait conduire par la Suisse et le Vorarlberg, dans le pays des Grisons. — Augereau, dans les premiers jours d'août, remplaça à Francfort les troupes de Sainte-Suzanne qui releva Ney au blocus d'Ingolstadt, et couvrit les débouchés de Ratisbonne contre les troupes de Klenau et de l'Électeur de Bavière. — Nous ferons connaître plus loin la composition de l'armée gallo-batave qui n'eut aucune part aux opérations de l'époque dont nous parlons.

La publication de l'armistice de Parsdorf causa d'autant plus de joie, que les deux nations étaient plus fatiguées de la guerre. On conçut généralement l'espoir d'une paix prochaine. Cette paix, toutefois, ne devait être conquise que par une nouvelle victoire de l'armée du Rhin.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1800.

28 AVRIL. 1er MAI. Passage du Rhin.
3 MAI. Combat de Stokach.
3 — Bataille d'Engen.
5 — Bataille de Mœrskirch.
9 — Bataille de Biberach.
10 — Combat de Memmingen.
16 — Combat d'Erbach.
22 — Combat de Delmensingen.
22-30 MAI. Combats autour d'Ulm.
— — Marche sur Augsbourg.
5 JUIN. Combat de Kelmuntz.
10-12 — Passage du Lech.
19 — Passage du Danube.
20 — Combat de Dillingen.
23 — Combat de Neresheim.
28 — Combat d'Oberhausen. — Mort de La Tour-d'Auvergne.
9 JUILLET. Combat de Landshut.
15 — Armistice de Parsdorf.



Dressé par Benoit

Gravé par Laguillermie et Ramboz



FRANCE MILITAIRE.



Munich.



FRANCE MILITAIRE.



Bellore del. Lerouche Sculp.

Munich.


Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.



Troupes Françaises. Grenadiers à pied.



Porte Sendlinger à Munich





Disentis.



Gendarmerie Nationale. — 1800.

1800. — ARMÉE DU RHIN. — CAMPAGNE D'HIVER.

BATAILLE DE HOHENLINDEN.

SOMMAIRE.

Convention d'Hohenlinden. — Reprise des hostilités. — Forces et positions des deux armées d'Allemagne. — Plan de l'archiduc Jean. — Opérations de l'armée gallo-batave dans la Vétéravie. — Combat de Burg-Eberach, etc. — Commencement des hostilités en Allemagne. — Combat d'Ampfing. — Retraite calculée de Moreau. — Bataille de Hohenlinden. — Passage de l'Inn. — Passage de la Salza. — Combat de Lauffen. — Combat de Salzbourg. — Moreau poursuit l'Archiduc. — Combat de Steindorf. — Combat de Vocklabrück. — Combat de Schwanstadt. — Combat de Lambach. — L'archiduc Charles prend le commandement de l'armée impériale. — Déroute de Krems-Munster. — Armistice demandé par le prince Charles. — Opérations de l'armée gallo-batave. — Armistice de Steyer.

ARMÉE FRANÇAISE.

Armée du Rhin. — *Général en chef.* — MOREAU.
Armée Gallo-Batave. — *Général en chef.* — AUGEREAU.

ARMÉE IMPÉRIALE.

Général en chef. — L'Archiduc JEAN.
Général en chef. — L'Archiduc CHARLES.

La victoire de Marengo et les succès de l'armée du Rhin en Allemagne, ne furent point suivis de cette paix que toute l'Europe désirait, et que la France, après les triomphes de ses armées, était en droit d'espérer. L'Angleterre avait intérêt à entretenir la guerre sur le continent. Elle ne cessait d'y pousser l'Autriche, qui, d'après les conventions du traité de subsides, ne pouvait conclure une paix séparée avant le 28 février 1801. Mais les peuples de l'Allemagne, écrasés par une lutte dont ils ne voyaient plus l'utilité, semblaient prêts à se refuser à de nouveaux sacrifices; c'est alors que la cour de Vienne se décida à envoyer à Paris le comte de Saint-Julien, avec une lettre autographe de l'Empereur, pour négocier avec le premier Consul. — Les préliminaires, demandés par Bonaparte, et qui furent agréés par le négociateur autrichien, étaient: 1° la reconnaissance des républiques cisalpine et ligurienne; 2° l'indépendance de la Toscane; 3° l'occupation par la France de toutes les forteresses de l'Italie, y compris Mantoue. — Les Anglais avaient paru approuver cette mission de Saint-Julien, et s'étaient même offerts à prendre part aux négociations; mais les conditions, posées par le premier Consul, leur parurent inacceptables. Leur résolution changea celle de l'Empereur, qui refusa de ratifier les préliminaires signés à Paris, le 6 juillet, et disgracia même son négociateur.

Convention d'Hohenlinden. — Cependant un congrès allait se rassembler à Lunéville, et les négociations se poursuivaient. — Le premier Consul, pour y admettre un plénipotentiaire anglais, demandait un armistice sur mer; en cas de refus de cet armistice, refus qui aurait prouvé le peu de sincérité de l'Angleterre dans ses démonstrations pacifiques, il déclarait que les hostilités reprendraient le 11 septembre, en Allemagne et en Italie. L'Angleterre ne voulut pas accéder à la demande de Bonaparte. — L'Empereur s'était rendu lui-même à son armée réorganisée sur le Danube, dans le but d'obtenir un armistice jusqu'à l'expiration de ses engagements avec la Grande-Bretagne. Moreau, qui avait ordre de reprendre les armes au jour fixé, ne lui accorda que jusqu'au 17 septembre, temps strictement nécessaire pour avoir une réponse de Paris. Bonaparte approuva le général en chef de l'armée du Rhin, et l'autorisa à conclure un armistice d'un mois, si l'Autriche livrait, comme places de sûreté, Philisbourg, Ulm et Ingolstadt. — L'Empereur se soumit à la nécessité: les places furent occupées par les Français; et, par une nouvelle convention arrêtée à Hohenlinden, l'armistice de Parsdorf fut prolongé de quarante-cinq jours à dater du 30 septembre.

Reprise des hostilités. — L'opiniâtreté de l'Empereur à faire la guerre avait relâché les liens de la confédération germanique. La plupart des princes qui la composaient traitèrent avec la France sans attendre l'issue du congrès de Lunéville. — Le czar Paul I[er] s'allia aussi avec le premier Consul. Le congrès, sur lequel reposaient tant d'espérances, et où le comte de Cobentzel représentait l'Empereur et Joseph Bonaparte la République française, s'ouvrit le 9 novembre, et ne s'annonça pas comme devant amener de prochains résultats. Bonaparte donna l'ordre, à la cessation de l'armistice de Hohenlinden, de recommencer la guerre. Moreau se trouvant alors à Paris, le général Dessolles, son chef d'état-major, signifia aux Autrichiens le renouvellement des hostilités pour le 12 novembre.

Forces et positions des deux armées d'Allemagne. — Lors de la dénonciation de l'armistice, l'armée du Rhin avait encore à peu près la même organisation qu'à l'époque où avait été conclu l'armistice de Parsdorf. — Les divisions Gudin et Montrichard formaient la droite, aux ordres de Lécourbe, et dont Molitor commandait les flanqueurs. Gudin et Montrichard couvraient la route de Rosenheim: la division de flanqueurs était chargée d'observer les débouchés du Tyrol. Cette tâche, favorisée jusqu'alors par la position de Macdonald dans les Grisons et le Vorarlberg, allait être rendue difficile par le départ de ce général pour l'Italie, départ qui devait laisser Molitor aux prises avec les généraux Hiller, Auffenberg et Jellachich. — Le centre et la réserve de l'armée, formés des divisions Decaen, Richepanse et Grouchy ou Grandjean, dont Moreau continua à se réserver la direction, étaient rassemblés entre Munich et Aag. — La gauche, aux ordres de Grenier, se composait des divisions Ney, Legrand et Bastoul (commandée provisoirement par Hardy). Elle

était flanquée vers Ratisbonne par les divisions Souham et Collaud. — L'armée française, durant l'armistice, n'avait reçu qu'un petit nombre de recrues, mais ses flancs avaient été couverts par deux nouveaux corps d'armée. Celui d'Augereau, formé des Gallo-Bataves, arriva même très à propos pour en dégager la gauche, pressée par les rassemblements du baron d'Albini. Augereau avait sous ses ordres la division hollandaise du général Dumonceau, et deux faibles divisions françaises sous Duhesme et Barbou. Une portion de la seconde armée de réserve, formée à Dijon, était destinée à soutenir l'aile droite de l'armée du Rhin.

L'armée impériale, portée par suite de nombreux renforts à plus de 120,000 combattants, tenait par son aile droite Ratisbonne et le Palatinat. Cette aile, y compris les Palatins et les corps de Simbschen et Klenau, s'élevait à environ 27,000 hommes. L'aile gauche ou le corps du Tyrol allemand, était de 18,000 hommes sous Hiller. Le corps principal d'environ 65,000 hommes tenait la ligne de l'Inn, depuis Braunau jusqu'à Rosenheim. En outre, les garnisons de Braunau et des trois têtes de ponts de Mühldorf, Vasserbourg et Rosenheim, s'élevaient à plus de 10,000 hommes. — Nous ne comprenons dans cette énumération des forces impériales ni une légion des milices de Bohême, organisée par l'archiduc Charles, ni les chasseurs tyroliens, dont le nombre s'élevait à plusieurs mille. —Toute cette armée se trouvait couverte par l'excellente ligne défensive de l'Inn qu'on avait retranchée avec le plus grand soin pendant les deux armistices, et qui, par sa disposition, offre l'aspect d'une courtine flanquée de ses deux bastions. La courtine est formée par la rivière, et les bastions sont représentés d'un côté par les frontières du Haut-Palatinat et de la Bohême, de l'autre, par la ligne continue des défilés du Tyrol, province qu'on peut considérer comme une vaste forteresse.

Plan de l'archiduc Jean. — Le jeune archiduc Jean avait remplacé, dans le commandement de l'armée impériale, le feld-maréchal Kray, disgracié. Ce jeune prince, à qui l'on avait donné pour Mentor le vieux général Lauer, avait toute la présomption de son âge. — Au lieu d'attendre les Français dans la position redoutable de l'Inn, il conçut le dessein de les attaquer, de les envelopper, et pendant qu'ils seraient assaillis de front entre l'Iser et l'Inn, de leur faire couper la retraite sur Munich par le corps de Klenau, et sur Augsbourg, par le corps de Hiller, qui déboucherait du Tyrol, par la vallée du Lech. — L'armée impériale, pour mettre à exécution le plan adopté par le prince, traversa l'Inn dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre.

« Au lieu d'adopter ce plan gigantesque, dit Matthieu Dumas, il eût été plus sage de ne point quitter la ligne naturellement tracée par le cours oblique et sinueux de l'Inn : les Français auraient difficilement franchi cette barrière que le maréchal de Turenne jugeait être des plus redoutables. Les forteresses de Braunau et de Kuffstein, mises dans le meilleur état de défense, en étaient comme les bastions, et dans leur intervalle divers postes bien retranchés, les têtes de pont de Wasserbourg et de Mühldorf, les escarpements, les terrains ravinés et entrecoupés de bois, de lacs et de marais, entre l'Inn et la Salza, ne permettaient pas de s'y engager contre des forces supérieures. — L'armée autrichienne devait donc se resserrer, et attendre que l'armée française hasardât d'attaquer avec un désavantage évident cette partie la plus élevée et la plus forte, ou qu'elle s'engageât dans la partie inférieure, en découvrant son flanc droit. — On pouvait se rappeler que le général Lloyd, si lumineux dans ses considérations générales sur les divers théâtres de guerre, avait prouvé que, pour défendre la capitale de l'Empire contre un ennemi déjà maître de la Bavière, il fallait concentrer l'armée autrichienne aux débouchés du Tyrol, derrière l'Inn, menacer le flanc droit de l'ennemi, et ne chercher à combattre que pour couper sa ligne d'opérations. »

Opérations de l'armée gallo-batave dans la Vétéravie. — *Combat de Burg-Eberach, etc.* — Déjà, à l'extrême gauche française, Augereau, arrivé vers Aschaffenbourg, avait commencé les hostilités. Il importait à ce général de se rapprocher, avec les Gallo-Bataves, de la rive gauche du Danube, autant pour ôter à l'ennemi l'avantage de manœuvrer alternativement contre lui et contre Moreau, que pour appuyer la gauche de l'armée du Rhin, et permettre à Moreau de réunir ses forces, afin de frapper plus aisément les grands coups. Il dénonça l'armistice, le 9 novembre, quatre jours plus tôt que Dessoles, et acquit ainsi le droit de recommencer les hostilités le 24. — L'armée gallo-batave, pour se trouver en ligne avec l'armée du Rhin, avait à franchir la forêt de Spessart, à occuper Wurtzbourg, et à gagner par Nuremberg la position de Ratisbonne. Elle n'éprouva d'abord que peu de résistance. — M. d'Albini, afin de mieux assurer sa retraite d'Aschaffenbourg, attaqua impétueusement, le 24 novembre, un poste hollandais qui gardait la tête de pont du Mein. Les Hollandais firent bonne contenance et l'ennemi fut rejeté dans la ville qu'il évacua dans la nuit.—Les deux divisions françaises, après avoir passé le Mein à Triffenstein, se dirigèrent sur Schweinfurt. La division hollandaise se porta sur Wurtzbourg, qu'elle occupa par suite d'une convention. La garnison impériale se retira dans le fort qui fut aussitôt investi. — Le 3 décembre, les deux divisions françaises, continuant leur mouvement, rencontrèrent le corps de Simbschen sur les hauteurs de Burg-Eberach. Duhesme enleva le bourg et la première hauteur, mais l'ennemi, rallié et renforcé sur la seconde, s'y maintenait, à l'aide d'une artillerie bien servie; Augereau fit tourner en même temps la gauche de la position à la faveur d'un bois, et la droite par la route de Bamberg. — Dans le même temps, le colonel Deverinne, en tête de la 29e demi-brigade légère, l'assaillait de front. Cette attaque impétueuse fit plier le centre de l'ennemi et décida sa retraite qu'il effectua en bon ordre sur Pommersfeld. Le brave colonel Deverinne fut atteint d'un coup mortel, et tomba dans les bras de ses soldats, en leur disant : « En avant, mes amis, il est glorieux de « mourir au champ d'honneur. »

Angereau s'arrêta et s'établit derrière la Regnitz, pour attendre la prise du fort de Wurtzbourg qu'assiégeait le général Dumonceau.

Commencement des hostilités en Allemagne. — L'armistice avait été dénoncé, le 13 septembre, aux avant-postes français et autrichiens des armées de Moreau et de l'Archiduc, établis entre l'Iser et l'Inn. — Les Impériaux, qui se proposaient de marcher sur Landshut, pour opérer le principal effort sur la gauche des Français, s'étaient ébranlés sur les bords de l'Inn, le 27 novembre. Mais les troupes, vu la difficulté des chemins défoncés par des pluies abondantes, ne se rendirent qu'avec peine de leurs cantonnements aux divers points de départ. — Kienmayer, avec la droite, dut franchir, le 28, au point du jour, la ligne de démarcation, afin de gagner Landshut, et d'y forcer le passage de l'Iser, pour de là se porter rapidement sur Freysing et Munich, ou sur les hauteurs de Dachau. — Cette attaque devait être soutenue par le corps de bataille auquel Klenau, débouchant de Ratisbonne, viendrait se lier par Eckmühl.

L'avant-garde ennemie atteignit Landshut le 29 novembre. La difficulté des routes fit aisément juger qu'on ne pourrait y faire défiler de lourds chariots et des convois en quelque sorte sous le canon des Français. Alors l'Archiduc ayant appris que les colonnes de l'armée de Moreau se portaient par Haag vers Ampfing et Mühldorf, changea de dessein, et résolut de courir les chances d'une bataille sur la route directe de Munich; mais il fallut prendre une autre direction et se rabattre par la gauche vers Ampfing et Dorfen, marche pénible qui acheva d'abîmer l'armée impériale.

Combat d'Ampfing. — Du côté des Français, Dessoles, qui commandait par intérim en l'absence de Moreau, avait donné les premiers ordres de rassemblement. — Le général en chef arriva à Augsbourg le 22 novembre. L'armée fut mise en marche sur l'Inn pour reconnaître la nature des projets de l'ennemi que Moreau espérait pouvoir observer des hauteurs d'Haag. Il n'avait rien appris de la marche sur Landshut, et avait seulement recueilli un bruit vague de rassemblements vers Mühldorf. Ses têtes de colonne poussées en avant, n'avaient rencontré que peu de résistance. Les avant-postes de l'aile droite occupèrent, le 30, Rosenheim. Decaen, avec une division du centre, poussa des partis jusqu'à Rott, sur les bords de l'Inn, et point intermédiaire entre Rosenheim et Wasserbourg, où Richepanse rejeta les Impériaux dans leur tête de pont. Grandjean s'établit à Haag. La division Ney, de la gauche, fut portée vers Haun sur la route d'Ampfing, celle de Legrand sur Kirchbrunn; Hardy suivait en réserve avec la division Bastoul. On voit par ces mouvements, comparés à ceux des Impériaux, que la gauche française devait se rencontrer avec le gros des forces ennemies opérant la contre-marche indiquée.

Legrand, par suite de difficultés locales et de la résistance qu'il rencontra, ne put pousser au-delà de Werth: alors Grenier, afin de ne pas s'en séparer, se détermina à faire entrer en ligne la réserve du général Hardy pour se lier ainsi avec Ney. 15,000 Autrichiens, occupaient les hauteurs entre Haun et Ampfing. Moreau porta la division Grandjean sur la route de Mühldorf par où il croyait qu'arrivait l'Archiduc, afin que cette division fût plus en état de soutenir Ney. L'apparition à Landshut d'un corps ennemi qui marchait sur Dorfen décida Grenier à y renvoyer sur-le-champ une brigade de Legrand, pour couvrir le flanc gauche et la ligne de retraite.

La division Ney, disposée en trois échelons, se trouva aux prises le 1[er] décembre avec le gros des forces ennemies qui s'avançaient pour enlever les hauteurs de Haun. Ney, malgré l'inégalité de ses forces, soutint d'abord le choc et repoussa même huit bataillons impériaux à une demi-lieue du premier point d'attaque; mais l'Archiduc faisant toujours filer vers Dorfen, sur la gauche des Français, de fortes colonnes, Moreau crut devoir ordonner la retraite; Grenier, en se prolongeant à gauche, protégea d'un côté ce mouvement, qui se trouvait facilité de l'autre par la brigade Walther détachée vers Haag par Richepanse pour appuyer la droite de Ney. — Richepanse, avait quitté Wasserbourg pour revenir sur Albaching.

Toutefois et malgré ces précautions, la retraite ne s'opérait pas sans peine. La brigade Desperrières fut forcée, après une vive résistance, d'abandonner Aschau à une colonne ennemie qui se porta aussitôt sur le défilé par où Ney devait passer. Cette colonne fut heureusement arrêtée dans sa marche par une charge du 2[e] de dragons. Ney, toujours en combattant, put ainsi se rallier à la réserve de la gauche et gagner Saxenstetten où une brigade de la division Grandjean arrêta l'ennemi assez de temps pour permettre aux autres de filer dans les intervalles et de se reformer. La retraite continua en échiquier jusque sur la hauteur de Ramsau et à l'embranchement de la route de Wasserbourg où Walther fut posté, à la chute du jour, avec la droite de Richepanse. Grandjean resta entre Ramsau et Saxenstetten, Ney s'arrêta sur les hauteurs en avant de Haag. Legrand n'avait pu défendre Dorfen que par des efforts inouïs et en soutenant le plus rude engagement.

Retraite calculée de Moreau. — Cette affaire, tout à l'avantage des Impériaux, enfla la vanité de leur jeune général, qui se crut invincible. Son imprudente confiance devint sans bornes le lendemain, lorsqu'on vit Moreau poursuivre son mouvement de retraite et ramener l'armée française dans sa première position, entre Ebersberg et Harthof.

La retraite du général en chef de l'armée du Rhin fut volontaire, suivant les relations de quelques officiers attachés à Moreau, et Grenier ne se replia, affirment-ils, que parce qu'il avait reçu des instructions secrètes de son général, qui avait déjà conçu le projet d'attirer l'ennemi sur un champ de bataille où la cavalerie impériale deviendrait presque inutile.

Bataille de Hohenlinden. — Une briève description du pays entre l'Iser et l'Inn est nécessaire pour faire comprendre la position des deux armées et le beau

stratagème qui assura la victoire au général français.

Sortant du Tyrol, après s'être ouvert un passage par la gorge de Kuffstein, l'Inn coule avec la rapidité d'un torrent à travers les débris de la barrière qu'il a forcée, et se dirige du sud au nord jusqu'à Wasserbourg, où son cours commence à changer de direction pour dévier ensuite à l'est, au-dessous de Crayhourg. — L'intervalle compris entre le lit profond et resserré de cette grande rivière et celui de l'Iser, à la hauteur de Munich, est de douze à quinze lieues. Vers le milieu, et précisément au point de partage des eaux, se trouvent les bois de Hohenlinden, dont les massifs presque contigus forment parallèlement au cours des deux rivières une ligne, sorte d'estacade naturelle, de six à sept lieues d'étendue, et d'une profondeur moyenne d'une lieue et demie. — Les deux chaussées, de Munich à Wasserbourg et de Munich à Mühldorf, traversent cette forêt de sapins, épaisse et serrée dans plusieurs parties et principalement entre le hameau de Hohenlinden, où se trouve la poste, et le village de Mattenpoët, situé dans une éclaircie, à l'entrée du défilé en venant de Mühldorf. — Le village d'Ebersberg, sur la chaussée de Wasserbourg, à deux lieues sur la droite de Hohenlinden, est placé sur la lisière de la forêt et à la tête du second défilé. On ne trouve entre ces deux routes que des chemins vicinaux, des communications ouvertes pour les coupes de bois, et qui sont presque impraticables en hiver. — A la gauche de Hohenlinden, la forêt continue, bordant la route qui va à Mosbourg et Landshut par Harthof et Erding. — Depuis Mühldorf jusqu'à Hohenlinden, qui est le point central entre l'Inn et l'Iser, le pays est montueux, tourmenté, coupé par des ruisseaux, parsemé de bouquets de bois, et ce n'est qu'après avoir traversé la forêt et dépassé Hohenlinden, qu'on entre dans la belle plaine qui s'étend jusqu'aux bords de l'Iser.

Le général Moreau avait soigneusement reconnu, avec son chef d'état-major, cette configuration du terrain. Elle lui faisait pressentir la faute que pourrait commettre un ennemi présomptueux. Voici comment il disposa ses troupes, pour se mettre en mesure d'en profiter.

L'aile gauche, d'environ 22,000 hommes, appuyait sa droite à Hohenlinden et s'étendait jusqu'à Harthof couvrant son flanc, gardant les débouchés d'Issen et de Lendorf, position défensive parfaitement masquée, et dont l'abord était partout difficile. Le général Grenier avait ordre de se borner à s'y maintenir si l'ennemi engageait le combat, jusqu'au moment où le général en chef lui-même lui donnerait l'ordre d'attaquer.

Une division du centre, forte de 10,000 hommes, sous les ordres du général Grouchy, appuyait sa gauche à Hohenlinden et s'étendait, en coupant la chaussée et refusant un peu sa droite, le long de la lisière du bois, dans une grande éclaircie à la sortie du défilé, et en vue de la maison de poste.

La réserve de cavalerie, placée en arrière de Hohenlinden, avait été mise à la disposition du général Grenier. Une seule brigade fut détachée à Erding, avec quelques compagnies d'infanterie, pour éclairer la gauche plus au loin et garder les communications avec Munich, menacées par la marche du corps de Kienmayer, qui débouchait par Dorfen.

Les deux divisions du corps de Sainte-Suzanne, qui avaient passé le Danube, eurent ordre de changer de direction et de se porter à marches forcées sur Freysing, pour y arriver le 3 décembre, afin d'arrêter les progrès du corps de Klenau qui avait déjà dépassé Landshut.

A la droite de Hohenlinden, le général Richepanse avait replié sa division sur Ebersberg, et le général Decaen avait porté la sienne un peu plus en arrière, à Zornotting, ce qui formait sur ce point, à la distance d'une lieue et demie du centre, une masse d'environ 17,000 hommes.

Le général Lecourbe, ayant fait suivre à l'aile droite le mouvement rétrograde de l'armée, était venu reprendre ses premières positions à Helfendorf, et appuyant sur sa gauche pour se lier avec les divisions du centre, il avait porté la plus grande partie de ses forces vers les sources de la Glon, à Flamering, point intermédiaire entre la chaussée de Wasserbourg et la route de Rosenheim.

Telle était la position de l'armée française, le 2 décembre au soir, pendant que l'armée autrichienne, réunie en deçà de l'Inn, se portait en avant de Haag, poussant devant elle, sans trop la presser, la brigade Grandjean qui formait l'arrière-garde, et qui vint se réunir à Hohenlinden au centre de l'armée, avec la division du général Grouchy.

Moreau, présumant qu'il allait être attaqué, resserra encore sa ligne dans la nuit du 2 au 3 décembre. Lecourbe, par un mouvement à gauche, se rapprocha de la route d'Ebersberg, pour y relever Decaen, qui devait appuyer Richepanse. Ce dernier dut se porter lui-même, le 3, de Saint-Christophe sur Mattenpoët, pour prendre en flanc la colonne ennemie qu'on présumait, avec raison, devoir s'engager sur la chaussée de Munich à Haag. Ney et Grouchy eurent ordre de se porter aussi, l'un sur la droite et l'autre sur la gauche de cette chaussée. Bastoul, à gauche de Ney, dut défendre l'issue du défilé qui va de Weyer à Preissendorf, pendant que la réserve de cavalerie, aux ordres de Legrand, défendrait Harthof et les avenues de Buch.

Le hasard ou plutôt la perspicacité de Moreau fit que ces dispositions furent prises comme si le général français eût eu connaissance du plan des ennemis.

L'armée impériale était partagée en quatre principales divisions; outre l'avant-garde et deux corps détachés, voici quelles furent les dispositions de l'Archiduc; à la droite, Kienmayer, avec douze bataillons et vingt-six escadrons, dut déboucher de Dorfen sur Lendorf, appuyé par la division Baillet-Latour, qui avait ordre de marcher sur Preissendorf, par Issen et Weyer. La colonne du centre, formée par le gros de l'armée autrichienne et par tout le corps bavarois, devait, sous les ordres du général Kollowrath, suivre la grande chaussée, afin de gagner par Hohenlinden la plaine d'Ansing, indiquée pour le rendez-vous général. Enfin le général Riesch, avec une colonne à peu près égale en

force à celles de Kienmayer et de Baillet-Latour, formait la gauche, qui devait se porter par Alhaching à Saint-Christophe, et s'avancer ensuite, selon l'événement, sur Ansing ou sur Ebersberg.—Comme la principale attaque était toujours contre la gauche des Français, le général Meczeri devait pousser un gros détachement sur Schwaben, pendant que Klenau filerait vers Landshut. — A l'aile opposée, le prince de Condé couvrait Rosenheim avec 5 ou 6,000 hommes. Un pareil nombre de soldats gardaient les retranchements de Braunau, de Mühldorf et de Wasserbourg. — Ce plan d'attaque faisait, comme on le voit, engager quatre longues colonnes dans les défilés de forêts immenses et presque impénétrables, et telles étaient les dispositions du général français, que la principale de ces colonnes devait être assaillie de trois côtés dans une gorge, où elle allait s'entasser.

Le 3 décembre, les Impériaux s'ébranlèrent au point du jour : il tombait une neige si abondante, qu'on se reconnaissait à peine à quelques pas; mais leur sécurité était d'autant plus grande, qu'ils croyaient n'avoir affaire qu'aux débris d'une armée battue l'avant-veille tout entière, car la présence du général Moreau sur le champ de bataille d'Ampfing leur avait fait supposer que toute l'armée française y était réunie. Tandis qu'à la gauche Riesch gagnait le chemin de Saint-Christophe, à la droite, Meczeri entrait dans Freyaing, Kienmayer se portait vers Lendorf et Puch, Baillet, sur Harthof et Presseindorf. — Le mauvais état des chemins, couverts d'une boue épaisse où s'enfonçaient jusqu'aux genoux les malheureux fantassins, permit à peine à ces colonnes de se faire suivre de quelques pièces légères. Kollowrath, qui commandait la colonne du centre, marchant par la belle chaussée de Munich, les devança beaucoup, et vers neuf heures du matin, arriva près de Hohenlinden. — A la sortie du défilé, sa colonne fut presque aussitôt engagée avec la division Grouchy, composée des brigades Boyer et Grandjean. —C'était, de la part du général ennemi, une inconcevable imprévoyance de n'avoir pas remarqué qu'une colonne suivant une superbe chaussée devait nécessairement en devancer d'autres marchant dans des chemins affreux. — Ses divisions, au lieu de se trouver en ligne à la fois, allaient séparément s'offrir aux coups des Français. La colonne de Kollowrath s'efforça en vain, en tournant le flanc droit de Grouchy, de gagner du terrain pour s'y former.

Richepanse, parti d'Ebersberg, avait opéré son mouvement, dépassé Saint-Christophe, et approchait de Mattenpoët. Sa colonne fut croisée vers le centre par le corps de Riesch, arrivant d'Alhaching; l'attaque des Impériaux sépara la brigade de Drouet de celles qui la précédaient. Richepanse, resté seul avec les brigades Sahuc et Walther, se trouva dans une situation bizarre et critique. Riesch, quoique sans préméditation, venait de lui faire subir le sort qu'il préparait lui-même à la colonne de Kollowrath, sur la chaussée de Munich. — Il était enveloppé, mais il n'hésita pas un instant sur le parti qu'il avait à prendre, et courant la chance d'être fait prisonnier, il aima mieux, si tel devait être son sort, le devenir en exécutant sur la chaussée l'ordre de Moreau, dont il avait compris les importantes conséquences, qu'en essayant de revenir contre Riesch. Il fit dire à Drouet de se maintenir jusqu'à la dernière extrémité vers Saint-Christophe, en attendant que Decaen arrivât à son secours; et, animant ses soldats de la voix et du geste, il continua sa marche sur Mattenpoët.

La cavalerie impériale était arrêtée et avait mis pied à terre dans ce village, où elle se reposait sans crainte, attendant que les grands parcs et les colonnes de Kolowrath eussent franchi le défilé. L'attaque inattendue de Richepanse la mit en désordre et la rejeta sans peine vers Strassmaier, où elle se reforma sous la protection des batteries autrichiennes. — Richepanse, laissant à Walther le soin de la contenir, ne balança pas à venir porter aide à Grouchy, qu'il savait devoir être attaqué par Kollowrath; tournant à gauche, suivi seulement de la 48e et de quelques escadrons, il se rua dans le défilé sur la colonne ennemie, qui cheminait lentement et embarrassée par les équipages, vers la maison de poste d'Ober-Kaking. Son attaque y répandit d'abord une grande indécision. Kollowrath dirigea sur lui une réserve de Bavarois, qui tenta aussi de se lier avec la colonne de Riesch, dont elle n'était séparée que par la forêt, et qui fut culbutée par les Français. Cette attaque venait d'être repoussée, quand trois bataillons de grenadiers hongrois s'avancèrent au pas de charge et en barrant la route : à cette vue, Richepanse, se tournant vers les braves qui le suivaient, s'écria : « Grenadiers de la 48e, que dites-vous de ces « hommes-là? — Général, ils sont morts, » répondirent les grenadiers français, et croisant la baïonnette, ils se précipitèrent sur les Hongrois. Le choc fut terrible : les Hongrois cédèrent enfin, et l'impulsion une fois donnée, les autres masses qu'on opposa successivement à Richepanse, eurent toutes le même sort. Kollowrath, pris ainsi à dos et en flanc, fit en vain plusieurs tentatives par sa droite dans l'espoir de se lier avec la colonne Baillet-Latour, qui se trouvait encore trop éloignée. Grouchy et Ney opérèrent contre lui une attaque combinée. En peu d'instants, Ney, à sa droite, lui enleva dix pièces de canon et 1,000 prisonniers. Grouchy, pendant ce temps, accablait sa gauche et la chassait loin de la lisière du bois qu'elle cherchait à gagner. Le désordre devint général, les soldats hongrois, autrichiens, bavarois, entassés dans le défilé, se dispersèrent de tous côtés dans la forêt. Quatre-vingt-sept canons furent abandonnés sur la chaussée, couverte de cadavres, de blessés, de chevaux et de débris de toute espèce. Ce fut dans ce défilé que Ney et Richepanse, victorieux des masses qui leur avaient été opposées, se rencontrèrent. Le dernier, rassuré sur ce qui se passait au centre, revint aussitôt soutenir son lieutenant Walther à Mattenpoët; il rencontra ce brave général grièvement blessé et porté en triomphe par ses soldats. Walther avait résisté à tous les efforts de l'ennemi et avait fini par le forcer à battre en retraite.

Tandis que Moreau voyait ainsi son centre vainqueur, sa gauche était pressée par des forces supérieures. La division Legrand se maintenait à peine contre Kienmayer qui l'attaquait de front, et contre

une forte colonne de cavalerie qui la prenait en flanc. La division Bastoul, assaillie par Baillet-Latour, défendait avec vigueur les avenues de Preissendorf, et était soutenue à droite, dans les bois de Kranaker, par une partie de la division de Ney, et à gauche par Grenier avec la réserve. Cet effort opiniâtre arrêta l'ennemi. — La brigade Bonnet fit de nombreux prisonniers en culbutant sur Isen une colonne ennemie. Baillet-Latour était sur le point d'enfoncer le centre de Bastoul, que vinrent soutenir les grenadiers de Ney et la réserve de cavalerie. Alors ce général autrichien, pressé à droite par la brigade Bonnet, et à gauche par celle de Joba qui n'avait pas encore donné, se trouva heureux de recevoir de l'archiduc Jean l'ordre de regagner les défilés de Weyer et de Lendorf. Il effectua cette retraite à la hâte, abandonnant des prisonniers et des canons. — L'archiduc Jean avait ordonné la retraite, désespérant avec raison de l'issue de la bataille. — Sur la droite des Français, Decaen ayant laissé 1,200 hommes à Steinhœring, pour y attendre les troupes de Lecourbe qui arrivaient de Pfammering, marcha au soutien de Richepanse, et rencontra près de Saint-Christophe Drouet engagé contre Riesch dans un combat inégal, dont son arrivée fit aisément tourner les chances. Riesch, séparé de sa gauche qu'il avait détachée sur Tulling, regagna Albaching. Decaen continua ensuite sa marche sur Mattenpoët. Un corps de 8 à 900 hommes, coupé de Hohenlinden par l'attaque de Grouchy, et qui cherchait à gagner Wasserbourg, fut fait prisonnier dans cette marche.

Les Polonais aux ordres de Kniasewich eurent à soutenir un assez rude combat à Saint-Christophe, où la gauche de Riesch revint dans l'espoir de s'y réunir au gros de la colonne. La brigade Durutte avait été poussée sur Albaching, elle dégagea les Polonais et les aida à rejeter l'ennemi dans la direction de Wasserbourg.

La réunion de Richepanse, de Ney, de Grouchy et de Decaen, à Mattenpoët, ne laissait aucun doute sur la destruction des corps qui leur avaient été opposés. L'archiduc revint à Haag, et ramena pendant la nuit, derrière l'Inn qu'il n'eût pas dû quitter, son armée diminuée de 15 à 16,000 hommes. Riesch gagna Ampfing pour se rallier à Kollowrath. Kienmayer et Baillet-Latour reprirent la route de Mühldorf.

Les Français bivouaquèrent à l'issue de la forêt de Hohenlinden, entre Isen et Haag. Lecourbe, qui n'avait pris aucune part à la bataille, occupa la route de Steinhœring à Wasserbourg.

Telle fut cette mémorable bataille, qui valut aux Français 11,000 prisonniers (dont 109 officiers, et 2 généraux) et cent pièces de canon. Moreau, dans l'effusion de sa joie, dit le soir aux généraux dont les talents et la bravoure avait si bien exécuté ses habiles dispositions. «Félicitons-nous, messieurs, car nous venons de conquérir la paix.» Cette paix, que l'Autriche n'avait pas voulu conclure après la victoire de Marengo, fut en effet la conséquence la plus glorieuse de la victoire de Hohenlinden [1].

«Cette bataille, dit Jomini, est incontestablement, après celle de Rivoli, la plus extraordinaire de toutes celles qui furent livrées dans les deux premières guerres de la Révolution. — Des savants, aveuglés par de trompeuses théories, l'ont comparée à celle de Cannes, avec laquelle, néanmoins, elle n'a aucune ressemblance. En effet, toute l'armée romaine, entassée dans un centre

[1] «La bataille de Hohenlinden, dit Mathieu Dumas, fut un exemple peut-être incomparable d'un parfait accord entre les généraux français commandant les différents corps de troupes : ils rivalisèrent de zèle... Le succès dépendait tout entier de l'intelligence et de la bonne foi avec lesquelles ces corps se soutiendraient mutuellement; et c'est ce qui arriva au centre, à la droite et à la gauche jusqu'à la fin de la bataille. — L'ensemble des mouvements avait été d'avance bien expliqué par le général en chef, et bien compris par les généraux. — Chacun d'eux, sans demander, sans attendre de nouveaux ordres, au milieu de nouveaux incidents que la grande étendue du champ de bataille et la nature du terrain très couvert, rendirent fréquents, ne se borna point à exécuter seulement ce qui lui était prescrit. — Le général, dont l'attaque avait réussi, accourait dégager, soutenir ou renforcer la partie de la ligne le plus à sa portée, et contre laquelle l'ennemi dirigeait un plus grand effort : aucun ne resta inactif.

«Ce concours de dévouement, si rare et si honorable, résultait aussi du bon esprit que le général Moreau avait inspiré à son armée; il le cultivait par une bienveillance naturelle. Il avait conservé avec ses principaux officiers, depuis ses premières campagnes jusqu'à celle-ci qui fut la dernière, et le comble et la fin de sa gloire militaire, les mêmes manières, le même ton de camarade : il commandait avec fermeté, jamais avec dureté; il était doux, affectueux dans ses communications particulières, sa conversation, souvent très verbeuse, était pourtant toujours instructive. — Son quartier général semblait être une réunion de famille; on y discutait sur tous les objets d'intérêt public, sur la guerre et sur l'administration, avec la plus grande liberté. Ce bon vouloir, qu'il attirait et ne cherchait point à capter, donna beaucoup d'ombrage au chef du gouvernement. Moreau ne prit jamais aucun soin de dissiper ces premiers nuages; ses opinions très libérales, et par conséquent tout opposées au système du premier Consul, ne pouvaient manquer de trouver de nombreux approbateurs, surtout dans l'armée, où l'esprit d'indépendance nationale éclatait sans contrainte. — Moreau devait prévoir les effets de la jalousie qu'excitait sa popularité, non moins que ses talents et ses succès; car lui-même n'avait pas été exempt de ce sentiment, et avait manifesté d'injustes préventions envers quelques-uns de ses nobles émules, tels que Macdonald et Saint-Cyr. Mais où sont parmi les hommes illustres les modèles parfaits?

«Moreau, de retour de l'armée qu'il n'avait presque jamais quittée, fut mal jugé dans ce qu'on appelle le monde; il ne se mit point en souci d'y soutenir son rôle : sa négligence l'y fit paraître médiocre. — Un homme d'esprit en témoignait un jour son étonnement à un officier de l'armée du Rhin : «Je ne puis, disait-il, comprendre cette «réputation colossale et cette enveloppe du génie. — Il faut la pé«nétrer, lui répondit l'officier, et vous trouverez à Moreau, comme «l'ont fait les Autrichiens, immensément d'esprit *entre le Rhin «et le Danube.*»

«L'armée qui combattait à Hohenlinden, sous les ordres du général Moreau, était certainement la meilleure qui eût été mise en campagne par le gouvernement français, depuis le commencement de la guerre; elle était toute formée de vieux soldats ou d'hommes aguerris pendant la campagne précédente : il n'y avait presque point de corps nouvellement organisés. Les officiers étaient très instruits et leurs troupes bien exercées. — Les généraux commandant les divisions les avaient eux-mêmes formées; ils étaient secondés avec zèle par les colonels ou chefs de brigade des différentes armes, tous accoutumés à leur commandement. — La discipline était maintenue avec exactitude et sans une excessive sévérité. — Les différentes parties de l'administration étaient confiées à des hommes exercés à les diriger et d'une probité reconnue. — Il n'y avait point d'entrepreneurs, mais seulement des manutentionnaires. Le poids des réquisitions sur les pays conquis était excessif, comme les besoins d'une grande armée pendant une campagne d'hiver; mais les ressources étaient sagement ménagées : on forma de grands magasins sur tous les points principaux de la ligne d'opération; enfin l'armée fut toujours abondamment et régulièrement pourvue, excepté dans les dernières marches sur les frontières de l'Autriche Inférieure, où la vive poursuite de l'ennemi, sur trois directions différentes, entraîna quelques désordres. — Nous pensons que ce fut la plus belle armée française, la plus forte pour son ensemble et l'homogénéité de ses éléments, et nous le répétons, pour en conserver le souvenir et le bon exemple, elle dut ses succès à la parfaite intelligence qui régna constamment entre les généraux.» (*Précis des Événements militaires.*)

concave, fut accablée par les ailes et enveloppée. Ici ce fut le corps de bataille seul qui se trouva isolé de ses ailes et accablé séparément, ce qui offre une distribution de masses absolument opposées à celles d'Annibal et de Varron. Les mêmes auteurs en ont pris occasion de déclamer contre toute attaque sur le centre, tandis que Moreau réussit précisément pour avoir assailli et rompu le centre des Autrichiens, par l'effort combiné de Ney, de Grouchy et de Richepanse.— Tel est l'art de la guerre : il repose sur un petit nombre de principes, et n'admet exclusivement aucune ordonnance de combat. Des six ordres de bataille connus, tous sont bons, excepté le parallèle; c'est le rapport de chacun de ces ordres avec l'emplacement des forces ennemies qui décide les circonstances où il serait convenable de l'employer de préférence...

«Moreau réussit, parce que l'emploi de ses masses fut sagement calculé, et que la fortune le servit à souhait. On a beaucoup exagéré la part que le hasard eut aux succès de Bonaparte; mais si l'on en excepte la journée de Marengo, il ne fut jamais mieux servi par le destin que Moreau à Hohenlinden. On eût dit que tout ce qui se passait dans l'armée ennemie, fût combiné pour lui assurer une victoire éclatante. La direction des colonnes impériales, le changement inopiné de leur plan d'opération, le défaut de réflexion des chefs, qui oublièrent que le centre, ayant une superbe route, déboucherait bien avant le reste de l'armée, furent autant de causes de ce succès, et Moreau, qui ignorait ces circonstances, ne put rien prévoir dans ses calculs pour en profiter.— Si ce centre avait marché moins vite, ou si Riesch avec l'aile gauche était arrivé, selon la disposition autrichienne, une demi-heure plus tôt à Saint-Christophe, Richepanse eût donné sur sa colonne, et la déroute dans le défilé de Mattenpoët n'aurait point eu lieu.— Peut-être les Autrichiens n'en eussent-ils pas moins été vaincus; mais la bataille livrée en ordre parallèle n'aurait donné que des résultats insignifiants, les Français n'en eussent recueilli aucun trophée.— Toutefois, si Moreau ne pouvait point compter sur des incidents aussi favorables, ses dispositions n'en étaient pas moins excellentes dans l'état où il devait supposer les forces ennemies.»

Passage de l'Inn. — L'archiduc Jean occupait derrière l'Inn une ligne de quarante lieues de développement. Les débris de son armée, quoique hors d'état d'empêcher les Français victorieux de forcer sur un point ou sur un autre cette ligne si inutilement étendue, occupaient les positions suivantes. Kienmayer défendait Braunau, Mühldorf et Kraybourg. Les restes du centre renforcés de l'avant-garde qui avait été dissoute, gardaient sur l'Alzbach la rive droite du Bas-Inn. Meczery était resté sur la rive gauche de l'Inn, vers Braunau. Baillet fut posté entre Altenmarckt et Wasserbourg; Riesch, à Artmanshoff, à cheval sur la route de Rosenheim à Seebruck. Le corps de Condé resta en observation sur la ligne de huit lieues qui va de Wasserbourg à Kufstein.— Ces dispositions annonçaient que le prince Jean s'attendait à voir Moreau manœuvrer par sa gauche pour passer l'Inn au-dessous de Braunau et gagner la chaussée d'Altheim; ce qui était en effet le point stratégique le plus avantageux, et celui par où les Français, en coupant la communication directe de l'ennemi avec Vienne, l'eussent rejeté sur les montagnes de Salzbourg. Moreau, arrivé sur l'Inn, préféra néanmoins passer par sa droite au-dessus de Rosenheim, quoique pour atteindre l'ennemi il eût trois rivières à franchir et des obstacles à surmonter dans la place de Salzbourg; mais ce point, gardé par le corps de Condé, était peu garni de troupes et offrait au général français l'avantage de séparer le corps du Tyrol de l'armée d'Allemagne et de menacer les communications de l'Autriche avec l'Italie.

Le 4 décembre, au point du jour, les Français s'étaient mis en marche pour suivre l'ennemi; ils s'avançaient dans un ordre parallèle qui devait tenir l'archiduc dans l'incertitude, en l'inquiétant sur tous les points. La droite se porta de nouveau le 5 sur Rosenheim. Pendant cette marche, la brigade Gudin, poussée en flanqueurs vers le Tyrol, fut assaillie, près de Tegern-See, par une forte colonne du corps de Hiller, contre laquelle elle eut peine à se maintenir. Lecourbe s'était hâté de faire reconnaître le point le plus favorable au passage du Haut-Inn. Il trouva que c'était Neupeuren, et il en avertit Moreau, en promettant d'avoir terminé le 9 au matin, tous les préparatifs d'un pont. Afin de mieux tromper l'ennemi, dont les mouvements du centre et de la gauche avaient réussi à attirer l'attention sur Mühldorf, le général en chef fit rassembler tous les bateaux de l'Iser à Munich, et des chevaux du train les conduisirent bruyamment à Erding. Néanmoins, et dès qu'il reçut l'avis de Lecourbe, il fit rétrograder le centre posté entre Wasserbourg et Kraybourg, et le dirigea sur sa droite de telle façon, qu'il put arriver le 7 au soir à Aiblingen, à deux lieues de Rosenheim.— La division Montrichard se serra en masse, le 9 décembre, vers Kirchdorf, et les travaux du pont commencèrent sous la protection d'une batterie de vingt-huit pièces. Ces travaux furent poussés si activement, qu'en moins de trois heures le pont fut achevé. Des embarcations avaient pendant les travaux transporté de l'autre côté de la rivière, quelques bataillons pour protéger les travailleurs; ces bataillons firent replier sur Stephanskirch quelques pelotons ennemis qu'ils avaient rencontrés.

Cependant une batterie de huit pièces d'artillerie avait été établie à Rosenheim, autant pour faire diversion que pour empêcher l'ennemi d'incendier entièrement les arches d'un pont dont une seule avait été détruite. On espérait la rétablir et éviter ainsi aux divisions du centre le long détour par Neupeuren; mais on ne put y réussir malgré l'audace de quelques sapeurs qui se jetèrent dans l'eau. Les défenseurs de l'Inn étaient des Français opposés à des Français, et il y avait rivalité de courage. Le pont fut brûlé.— La division Riesch, épuisée par une longue marche, arrivait alors seulement au secours du corps de Condé.— Les divisions Grouchy et Decaen furent donc obligées de remonter à Neupeuren, où Lecourbe, dans la matinée, avait déjà fait passer toutes ses troupes disponibles. Richepanse

resta devant Rosenheim pour masquer ce passage et rétablir le pont quand cela deviendrait praticable.

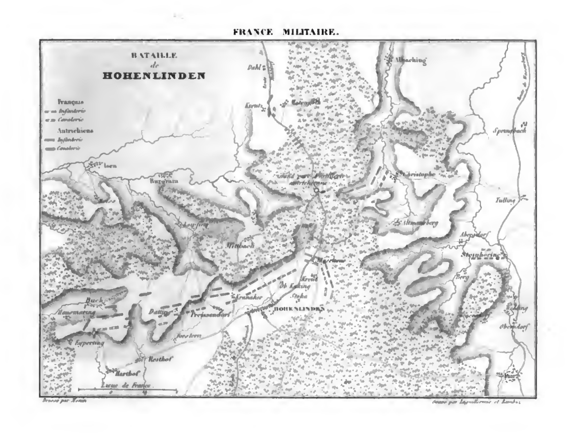
4 à 5,000 Impériaux avaient déjà eu le temps de renforcer le cordon sur le point menacé. Riesch y avait détaché six bataillons qui occupèrent les hauteurs de Stephanskirch, poussant une avant-garde jusqu'à Rohrdorf. Ce détachement fut attaqué à droite, par la brigade Schinner, à gauche par celle de Roussel. Après une fusillade de quelques heures, l'arrivée d'un bataillon avec deux pièces de canon, décida la victoire en faveur des Français. Les Émigrés et les Impériaux se retirent derrière la Sinzbach, où ils furent encore culbutés avec perte de 300 hommes. Le mauvais état des chemins empêcha la brigade Puthod de les tourner par Endorf, et de leur couper la route de Seebruck. Riesch se retira derrière l'Aisch. Un pont de bateaux fut jeté dans la nuit près de Rosenheim, et l'on travailla aussitôt à rétablir le pont de bois afin de rouvrir la communication par la grande route.

Dès que la nouvelle du passage de l'Inn arriva au quartier de l'Archiduc, toute la droite de l'armée impériale eut ordre de remonter l'Inn à marches forcées, mais il était déjà trop tard; l'Inn était passé, et l'Archiduc dut se résigner à ordonner un mouvement général de retraite pour se porter derrière la Salza.

Moreau résolut de poursuivre les Impériaux sans relâche; Lecourbe eut ordre de s'avancer par Seebruck au-dessus du lac de Chiem, et de gagner Traunstein, ce qu'il opéra sans grands obstacles, quoiqu'il eût à franchir l'Achen et le Traun. Les divisions Richepanse et Decaen remontèrent vers la chaussée de Wasserbourg pour ouvrir aux colonnes de Grenier le passage de cette ville. Ney passa l'Inn à Mühldorf, dès que ce point fut dégagé.

Passage de la Salza. — Combat de Lauffen. — 40,000 Autrichiens dont 10,000 cavaliers, étaient réunis le 12, sur le plateau situé au confluent de la Saal et de la Salza, en avant de Salzbourg, position où ils devaient être très aventurés si Moreau, opérant son passage à Lauffen, se trouvait en mesure de prévenir le prince Jean à Straswalchen ou à Neumark. Lecourbe se présenta le 13 devant cette position. Gudin enleva Salzburghoffen, où il fit 600 prisonniers. Montrichard culbuta dans la Salza, les troupes qui lui étaient opposées. Il fut un instant sur le point d'être débordé, mais l'arrivée de deux régiments de hussards lui rendit la supériorité. — La division Grouchy, dont on avait renforcé la droite, était restée en réserve pendant cette attaque des postes avancés de l'ennemi. Le centre poursuivit sa marche par Waging, sur la chaussée de Munich à Salzbourg. Moreau voulait passer entre Lauffen et Salzbourg, afin de contraindre l'ennemi à évacuer cette ville, où l'Archiduc semblait vouloir se concentrer.— Decaen dut faire, le 13 décembre, une reconnaissance sur la Salza, et pousser jusqu'à Lauffen. Quelques arches seulement du pont de Lauffen avaient été coupées, et plusieurs bataillons étaient postés sur ce point pour en défendre les restes. Trois chasseurs de l'avant-garde française aux ordres de Durutte, ayant vu de loin une nacelle sur la rive opposée, allèrent l'enlever à la nage, malgré la violence du froid et du courant. Durutte reçut aussitôt l'ordre de faire passer la Salza à 400 hommes, pour attaquer par-derrière l'ennemi, dont Decaen allait détourner l'attention par une violente canonnade dirigée sur Lauffen. L'opération réussit complètement, et les Impériaux se replièrent, abandonnant plusieurs barques qui servirent à passer encore 800 hommes. Un pont volant fut établi provisoirement, en attendant que le pont de Lauffen fût reconstruit. — La reconnaissance et le passage furent ainsi une même opération. — Moreau dirigea aussitôt Richepanse sur Lauffen, il donna ordre à Grenier de s'y rendre avec les divisions Legrand et Bastoul; il s'y porta lui-même en rappelant de l'aile droite la division Grouchy, pour lui faire prendre la même direction. La brigade Boyer resta seule au confluent de la Saal et de la Salza. — La réserve de d'Hautpoul fut portée à Tesseindorf.

Combat de Salzbourg.—Après l'affaire de Salzburghoffen, Lecourbe s'était rapproché de Salzbourg. Le 13, sa droite avait passé la Saal à gué sous un feu violent. Il n'était chargé que de tenir l'ennemi en échec, mais toujours pressé de combattre, le 14, à la pointe du jour, il marcha contre les Impériaux. Gudin, avec une des brigades de sa division, eut ordre de s'emparer du village de Gols, pendant que l'autre brigade s'appuierait au bois qui couvre la plaine de Waals. La division Montrichard, du côté opposé, dut longer le bois jusqu'à l'embouchure de la Saal, et se réunir à Boyer pour s'emparer du pont de cette rivière. L'artillerie et la cavalerie de Lecourbe restèrent dans la plaine de Waals que couvrait un brouillard épais, éclairci de moment en moment, sur divers points, par le feu de nombreux tirailleurs ennemis. Inquiétée par leur fusillade, la cavalerie française n'hésita pas à les charger, et donna sur une arrière garde qu'elle chargea également; mais le brouillard, s'étant dissipé subitement, laissa voir plusieurs sortes lignes de cavalerie autrichienne, dont la première s'ébranla aussitôt pour attaquer les Français. Cette attaque, soutenue par le feu de 30 pièces de canon, fut si impétueuse qu'elle fit reculer deux régiments de hussards qui se trouvaient en tête de la cavalerie de Lecourbe; mais le 11ᵉ de dragons et le 23ᵉ de cavalerie de ligne, accourant au secours des régiments compromis, arrêtèrent la cavalerie impériale. L'infanterie autrichienne, n'étant pas en mesure de soutenir la cavalerie, perdit peut-être l'occasion d'un beau succès. On s'en tint là, et tout finit par un échange de coups de canon. Cette rencontre fortuite et sans résultats coûta la vie à quelques centaines d'hommes. — Montrichard n'avait pas été plus heureux. La droite de Gudin avait bien occupé Gols, mais la 109ᵉ, arrivée à la jonction des routes de Reichenall et de Lauffen à Salzbourg, fut attaquée et repoussée par des forces supérieures. Le général Schinner, accouru avec un bataillon pour secourir cette demi-brigade, fut grièvement blessé. Sept à huit cents hommes furent ainsi sacrifiés dans cette journée, et Lecourbe se décida à attendre le résultat des succès du centre à Lauffen, dont il venait d'être informé.


BATAILLE
de
HOHENLINDEN
Français
Infanterie
Cavalerie
Autrichiens
Infanterie
Cavalerie
Dahl
Albaching
Kreutz
Isen
Burgrain
Sprungbach
St. Christophe
Tulling
Altmannberg
Wittibach
Abersdorf
Steinhöring
Berg
Kronaker
Buch
Hohenlinden
Preissendorf
Stoka
Eschling
Oberndorf
Eypering
Harthof
Kesthof
Lieues de France
Dressé par Monin





Porte d'Augsbourg.



Richepanse à Hohenlinden.









Costumes Bavarois.



Ste Susanne

Delmas.





Bataille de Hohenlinden

Moreau poursuit l'Archiduc. — La divisioo Decaeo, qui avait passé la rivière le 14 au matin, se porta aussitôt sur le chemin de Perghausen, suivie de la division Richepanse, et faisant feu de toutes ses pièces pour effrayer l'ennemi et l'empêcher d'attaquer sérieusement à son tour Lecourbe dans sa position de Voral, Le prince de Lichtenstein avait été détaché par l'Archiduc afin d'arrêter Moreau qu'on croyait peu en forces de ce côté de la rivière. Lichtenstein détrompa l'Archiduc, et prit aussitôt position dans le but de retenir les Français assez long-temps pour que l'armée impériale pût repasser la Salza et gagner Neumarck, ce qu'elle fit heureusement le 15 décembre au matin. La retraite continua le même jour sur Frankenmarck; le gros de l'armée marcha par la grande route de Lambach. Le corps de Condé seul fut dirigé sur celle de Styrie. Riesch était resté à Steindorf pour soutenir l'arrière-garde abandonnée à elle-même à Neumarck, où elle était serrée de près par les colonnes du centre de Moreau.

Le général français était déterminé à profiter des fautes de l'Archiduc, et à le poursuivre sans lui laisser le temps de se reconnaître. Le corps du Tyrol pouvait gêner un peu les communications de l'armée française; mais Molitor était là pour lui résister, et Moreau ne s'en inquiéta pas. — Klenau, à l'extrême gauche, marchait contre Augereau. Sainte-Suzanne fut chargé de se lier, s'il était possible, avec ce dernier, ou plutôt de rappeler Klenau sur le Danube, afin de dégager l'armée gallo-batave, et pour mieux atteindre ce but, la division Souham eut ordre de s'emparer de Ratisbonne, et la division Collaud d'occuper Passau. — Grenier, en attendant l'arrivée de Collaud, fit bloquer Braunau par la brigade Joba, et porta le reste de sa droite sur la route de Ried. — De petits corps furent détachés pour observer, conjointement avec Molitor, les débouchés du Tyrol. — Moreau, se trouvant ainsi rassuré sur ses flancs, et voyant les états héréditaires de l'Empereur ouverts devant lui, pressa la marche des troupes, afin d'écraser les restes de l'armée de l'Archiduc.

Combat de Steindorf. — Richepanse, qui avec Ney fut le plus audacieux général de cette époque si féconde en chefs intrépides, marchait avec sa division en tête du centre, poursuivant le corps de bataille autrichien sur la route de Vocklabruek à Lambach; il était suivi des divisions Decaeo et Grouchy. La droite française, guidée par Lecourbe, avait pris, aussitôt après l'évacuation de Salzbourg, le chemin de Mund-Sée, et marchait sur Gmünden, en suivant la lisière des lacs et des montagnes, marche pénible que la crainte de quelque surprise semble avoir décidée.

Le 16 décembre au matin, l'arrière-garde ennemie fut attaquée à Steindorf en avant de Neumark, par les soldats de Richepanse qui pour la joindre avaient fait douze lieues dans la journée de la veille. Les Impériaux furent si impétueusement assaillis par la brigade Drouet, qu'ils s'enfuirent en désordre sur la route de Frankenmarck, et avec une telle précipitation, que les brigades Sabue et Lorcet qui suivaient Drouet ne purent pas les atteindre. Sahue rencontra la division Baillet-Latour postée à Steindorf pour soutenir l'arrière-garde, et la rejeta sur Milhausen, avec perte d'un millier d'hommes tués ou prisonniers.

Combat de Vocklabrück. — Richepanse poursuivit l'arrière-garde ennemie, l'épée aux reins, jusqu'au-delà de Frankenmarck, où elle fut recueillie par Kienmayer, qui se replia de concert avec elle à Vocklabrück. — L'armée impériale continua sa retraite le 18. — Kienmayer et le corps de réserve durent d'abord se poster près de Schwanstadt; Baillet dut s'établir à droite de la Traun. Riesch, laissant sa cavalerie dans la plaine de Regau, sur la droite de l'Atter, devait porter son infanterie dans les bois à gauche de cette rivière. — Richepanse ne laissa pas finir ces dispositions. A peine la cavalerie qui fermait la marche était-elle en route, qu'il l'assaillit impétueusement, et la mena battant jusqu'à Vocklabrück, après avoir fait prisonniers le général Loppert et 300 hussards. — L'infanterie postée près de Vocklabrück avait jeté quelques bataillons dans les bois à gauche de la route. Richepanse, loin de se laisser intimider par cette attaque de flanc, jugea que ceux qui la formaient deviendraient ses prisonniers, s'il continuait à vaincre sur la chaussée. Il marcha en avant, et culbuta tout jusqu'à Schwanstadt, laissant à ceux qui le suivaient le soin de ramasser les prisonniers. L'infanterie de l'arrière-garde fut ainsi obligée de mettre bas les armes, victime moins encore d'une manœuvre imprudente, que de l'audace du général français. — Les troupes placées sur la gauche de l'Atter pour appuyer cette arrière-garde ne la voyant pas revenir, et apercevant, au contraire, les Français victorieux, eurent une terreur panique, et se jetèrent en désordre sur la route de Schwanstadt, dans la queue des colonnes du corps de bataille qui défilaient encore pour gagner les positions indiquées. De proche en proche l'effroi gagna toute l'armée, qui se crut serrée de trop près pour prendre position, et fila jusqu'à Lambach, plaçant toutefois à hauteur de Schwanstadt, un fort détachement pour couvrir sa retraite, et lui donner le temps de passer la Traun sans être trop inquiétée.

Combat de Schwanstadt. — Richepanse, poursuivant sa marche, découvrit cette réserve de 3,000 chevaux dans la plaine à droite de Schwanstadt. Il renouvela la manœuvre qui lui avait réussi le matin; forma en colonne, sur la route, deux bataillons et le 1[er] de chasseurs pour enlever le village, tandis que la 48[e] et trois régiments de cavalerie attaqueraient le centre de l'ennemi. — La cavalerie impériale sembla d'abord vouloir charger les Français, arrivés à trois cents pas de ses escadrons; mais la 48[e] demi-brigade d'infanterie, flanquée par la brigade de cavalerie du général Marigny, prit l'initiative de l'attaque et s'élança sur les Impériaux. Ceux-ci avaient eu l'imprudence de s'engager le long du ravin de l'Atter; ils firent demi-tour à droite pour enfiler la route de Lambach. Aussitôt la cavalerie française fondit sur eux et les mit dans un désordre complet. Dans le même temps, les deux bataillons, maîtres de Schwanstadt, chargeant à la baïonnette la foule pressée au défilé de l'Atter, accroissait la confusion de l'ennemi. L'armée impériale perdit dans cette seconde

affaire 1,200 hommes, dont la moitié de belle cavalerie, et un grand nombre d'équipages. — L'habileté de Richepanse s'y manifesta d'une manière non moins remarquable que son audace. La conduite de ce général peut être citée comme un excellent modèle à suivre aux commandants d'avant-gardes.

Combat de Lambach. — L'infatigable Richepanse se remit le lendemain à la poursuite de l'ennemi. La brigade Drouet formait son avant-garde; elle rencontra, à l'embranchement des routes de Braunau et de Salzbourg, le corps de Meczery, qui, se retirant par la route de Ried, avait fait sa jonction, près de Lambach, avec le corps de bataille, et formait l'arrière-garde de l'armée impériale. Le combat s'engagea aussitôt. Les Impériaux résistèrent bravement d'abord, mais les brigades Sahue et Sarrut étant venues appuyer la gauche de Drouet, les Français enfoncèrent la ligne ennemie et pénétrèrent jusqu'au pont de la Traun, que les grenadiers français eurent la présence d'esprit de barricader. — Une mêlée affreuse eut lieu sur ce point. Les Autrichiens firent des efforts désespérés pour se rouvrir le passage : ce fut en vain. Tout ce qui n'avait point passé la Traun, avant l'arrivée des Français, fut tué ou pris. Du nombre des prisonniers furent Meczery et le prince de Lichtenstein. Le pont était enveloppé de fascines et goudronné. L'ennemi, pour arrêter la poursuite, y mit le feu, mais les grenadiers de la 27e s'élancèrent à travers la mitraille que vomissait le canon de la rive opposée, et parvinrent à éteindre l'incendie. La division passa sur le pont, conservé par leur bravoure, et poursuivit l'ennemi jusqu'à Wimsbach, où elle pénétra et où elle s'empara de magasins considérables, que les Impériaux n'avaient pas eu le temps d'évacuer.

L'armée française continuait à s'avancer dans des directions parallèles. — La droite, à travers des difficultés sans nombre, suivait la route de Gmünden par le pied des montagnes, et commençait à se rapprocher du centre, vers Kirchheim et Forehdorf; mais son artillerie avait été forcée de rétrograder, pour prendre la grande route de Vocklabrük. — Decaen, qui avait été détaché le 18 sur Ober-Regau, et avait envoyé des reconnaissances dans la direction de Gmünden, pour se lier avec la droite, s'approchait alors de Guntzkirch. — Il avait été remplacé par Grouchy dans la charge de soutenir Richepanse.

L'archiduc Charles prend le commandement de l'armée impériale. — La consternation avait éclaté à Vienne au moment où la ligne de l'Inn avait été forcée; elle fut portée au comble par la désastreuse retraite du prince Jean. Dans son embarras, le Conseil aulique songea à replacer à la tête des armées le général habile qu'il en avait écarté si malheureusement. — L'archiduc Charles fut nommé pour remplacer son jeune frère, mais il était trop tard pour que cette nomination réparât aucun des désastres que, faite à temps, elle eût sans doute prévenus. — Le nouveau général en chef arriva, le 20 décembre, à l'armée, qu'il trouva en marche sur la route de Krems-Munster. Sa présence ranima le courage et les espérances des soldats. On crut qu'il amenait de nombreux renforts de la Bohême, de la Moravie et de la Hongrie; des effets d'équipement, d'approvisionnement, etc. Il n'en était rien. Quelques faibles corps, incapables de remédier au mal, le suivaient seulement. — Il retrouva couverts de haillons et de vermine, exténués de faim et de fatigue, ces troupes qu'il avait laissées si brillantes. Il ne put qu'ordonner la continuation de la retraite, qui se faisait sur la route de Steyer. Cet ordre acheva de démoraliser les esprits. On jugea tout perdu dès qu'on vit l'Archiduc, regardé comme la première capacité militaire de l'époque, sans moyens de remédier au mal, et le désespoir s'empara de tous les cœurs.

Déroute de Krems-Munster. — Moreau croyait que l'arrivée du prince Charles, dont mieux qu'un autre il estimait et appréciait les talents, avait produit dans l'armée impériale un effet tout différent; dans le but de neutraliser cet effet supposé, il donna des ordres pour que, si cela était possible, on mît dans la poursuite de l'ennemi un redoublement d'activité. L'armée française acheva de passer la Traun le 20 décembre, la gauche, qui avait occupé Linz, passa à Ebersberg dont elle fit rétablir le pont; Decaen se porta à Wels, dont le pont fut aussi rétabli sous le feu de l'ennemi. La division d'avant-garde et celle de Grouchy se portèrent par le pont de Lambach sur la route de Krems-Munster; la droite marcha sur le même point par Forchdorf et Bettenbach.

L'arrière-garde ennemie, renforcée de la réserve de l'Archiduc, ne tint pas à Wirth-im-Holz contre ces divers mouvements, par suite desquels des forces considérables l'assaillirent à la fois de front et sur sa gauche. Elle fut rejetée sur le gros de l'armée, alors occupée à franchir le défilé de Krems-Munster, vers lequel les éclaireurs de Richepanse et de Lecourbe se précipitèrent en même temps. Une inconcevable déroute résulta de cette double attaque; les corps se dispersèrent et prirent la fuite pêle-mêle pour gagner la route de Steyer, laissant le fatal défilé encombré d'hommes, de chevaux, de canons et de bagages qui tombèrent au pouvoir des Français.

Armistice demandé par le prince Charles. — «Navré d'un tel désordre, dit un historien allemand, l'Archiduc cherchait en vain autour de lui les soldats qui avaient vaincu sous ses ordres à Wurtzbourg et à Stockah. Il demeura convaincu que l'Empire ne pouvait être sauvé que par la paix.»

Il envoya le comte de Merfeld à Moreau, pour en obtenir un armistice. Ce dernier ne voulut accorder que le temps strictement nécessaire pour recevoir des nouvelles de Vienne, quarante-huit heures, pendant lesquelles il se réservait la faculté de continuer sa marche sans obstacles. Ces conditions furent acceptées.—Tandis que le courrier galopait vers Vienne, le prince Charles se repliait rapidement sur Saint-Polten. Moreau passait l'Ens et s'avançait entre Ips et Waidhofen, ramassant plusieurs milliers de traîneurs, des canons, cent quinze caissons et trois à quatre mille chariots d'équi-

pages et de vivres, sans trop s'inquiéter si les lois de l'armistice lui en laissaient le droit, question que l'Archiduc ne jugea pas non plus à propos de discuter.

Opération de l'armée gallo-batave. — Pendant que l'armée du Rhin s'avançait ainsi sur Vienne, il se passait sur le Danube quelques événements assez importants. Klenau, séparé du gros de l'armée impériale, et ne voyant, après le passage de l'Inn par Moreau, aucun moyen de se rallier à cette armée, à moins de faire le grand tour de la Bohême pour descendre sur Linz, résolut (ou, suivant quelques auteurs, eut ordre de l'Archiduc) de se réunir au général Simbschen, et de rejeter Augereau sur Wurtzbourg.

Les divisions Barbon et Duhesme étaient, comme nous l'avons dit, restés derrière le Regnitz, couvrant le siége de la citadelle de Wurtzbourg, formé par Dumonceau et occupant Nuremberg par leur droite, et Forscheim par leur gauche.

Augereau, instruit des progrès de Moreau et des démonstrations de ses flanqueurs sur Ratisbonne, fit pousser des reconnaissances par Barbon pour se lier avec eux, et appuya sa droite vers Furth. Il avait pu tenir tête au corps de Simbschen et du baron d'Albini, mais il était trop faible pour leur résister si Klenau, avec 10,000 hommes, venait se réunir à ses deux adversaires. Instruit que cette réunion avait eu lieu, il quitta son armée pour se rendre à Wurtzbourg, convertir le siége en blocus, et tirer de la division Dumonceau ce qu'il pourrait de troupes disponibles pour renforcer sa ligne; en partant il ordonna à Duhesme et Barbon de pousser des reconnaissances sur les routes de Neumarck, d'Altorf, d'Amberg et de Pegnitz: toutes ces mesures semblent aussi peu opportunes que son éloignement de l'armée, au moment où il présumait devoir être attaqué par des forces supérieures.

L'avant-garde de Barbou, conduite par Wathier, s'était divisée sur les routes de Feucht et de Fischbach. Klenau, parti d'Altorf avec 4,000 fantassins et 2,000 chevaux, avait pris la première de ces routes avec le gros de ses forces; une colonne plus faible marchait par la seconde. Wathier se défendit d'abord à Fischbach avec succès, mais le bataillon qu'il avait posté à Feucht ayant été repoussé, par des forces quintuples, jusqu'à l'embranchement des deux chemins, près de Duzendsteich, à une lieue de Nuremberg, il se trouva lui-même coupé. Barbou le fit d'abord soutenir par la brigade Fusier, puis s'avança pour le dégager avec la brigade Pacthod. Klenau, à l'approche de Barbou, se replia vers Fischbach, et Wathier profita de cette retraite pour rejoindre le reste de la division. La division Duhesme, dont les brigades n'étaient pas moins éparpillées, soutint un triple combat contre Simbschen, sur les routes de Lauff, de Rotenfels et de Graffenberg. — Son avant-garde, refoulée sur Neuhoff et Eschenau, n'y fut pas inquiétée, mais la brigade Treilhard, poussée à Neukirch, soutint plusieurs attaques et ne s'y maintint que grâce à l'arrivée de Duhesme et de sa réserve. La gauche, moins heureuse, fut rejetée de Graffenberg sur Emereuth, dans la direction de Forscheim. — Ces divers événements entraînèrent la retraite de l'armée gallo-batave, qui ne pouvait défendre une ligne de vingt lieues, devant des forces aussi considérables.

Augereau, poursuivi par l'ennemi, soutint encore une violente attaque à Neukirchen, et fut contraint de se replier derrière la Regnitz, où les Autrichiens le suivirent encore, cherchant à menacer sa droite, ce qu'ils firent, mais sans résultats.

Sainte-Suzanne, d'après l'ordre de Moreau, reprit, le 26, Ratisbonne, où Klenau n'avait laissé qu'une faible garnison, ce qui décida le général autrichien à se replier sur la Naab, et à regagner les frontières de Bohême. — Aussitôt Augereau reprit l'offensive. Se reportant en avant, il cherchait à combiner une attaque de concert avec Souham, quand l'armistice de Steyer mit un terme à ces opérations secondaires.

Armistice de Steyer. — La réponse de la cour de Vienne au message du prince Charles ne se fit pas attendre. Le comte de Grune se présenta, le 23 décembre, au quartier général de Moreau, pour conclure un armistice par lequel l'Empereur, ainsi que l'avait exigé le général français, s'engageait à traiter de la paix séparément. Le Tyrol fut abandonné à l'armée française; les communications avec l'Italie et le pays des Grisons, les passages fortifiés et les places de Scharnitz, de Kufstein et de Braunau, lui furent livrées par l'Autriche, comme places de sûreté, jusqu'à la conclusion de la paix.

Il était temps pour l'Empereur que cet armistice se conclût, les avant-postes du centre et de l'aile gauche de Moreau n'étaient plus qu'à deux marches de Vienne; l'aile droite, arrivée à Leoben, coupait vers Klagenfurth les routes (par la Styrie et la Carinthie) de la Basse-Autriche aux états vénitiens.

Moreau, avec son armée, avait fait en quinze jours quatre-vingt-dix lieues, franchi trois grandes rivières, pris, ou mis hors de combat plus de 45,000 hommes, enlevé cent cinquante canons, quatre cents caissons, six mille voitures de bagages et un grand nombre de drapeaux. Ce résultat vaut tous les éloges, mais le plus glorieux résultat de ces triomphes, c'était la certitude de la paix.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1800.

28 — NOVEMBRE. Commencement des hostilités.
1er DÉCEMBRE. Combat d'Ampfing.
3 — Combat de Burg-Eberach.
— — Bataille de Hohenlinden.
9 — Passage de l'Inn.
13 — Passage de la Salza.
14 DÉCEMBRE. Combat de Salzbourg.
16 — Combat de Steindorf.
18 — Combat de Vocklabrück. — Combat de Schwanstadt.
19 — Combat de Lambach.
— — L'archiduc Charles arrive à l'armée impériale.
20 — Déroute des Impériaux à Krems-Munster.
21 — Le prince Charles demande un armistice à Moreau.
23 — Fin des hostilités. — Armistice de Steyer.

1800-1801. — ITALIE. — CAMPAGNE D'HIVER.

PASSAGE DU SPLUGEN. — BATAILLE DE POZZOLO.

SOMMAIRE.

Plan d'opération de l'armée des Grisons et de l'armée d'Italie. — L'armée des Grisons se met en mouvement. — Passage du Splugen. — Attaque du mont Tonal. — Prise des retranchements de Zernetz. — Positions et forces des armées impériale et française en Italie. — Expédition contre la Toscane. — Combat d'Olsino. — Bataille de Pozzolo. — Passage du Mincio à Monzembano. — Passage de l'Adige. — Prise de la Chiusa. — Surprise de la Corona. — Combat d'Alla. — Combat de San-Marco. — Entrée de Moncey à Roveredo. — Sa jonction avec Rochambeau. — Opérations de l'armée des Grisons. — Entrée de Macdonald à Trente — Stratagème. de Laudon. — Retraite de Bellegarde. Passage de la Brenta. — Armistice de Trévise. — Convention de Lunéville.

ARMÉES RÉPUBLICAINES.

Armée des Grisons. — *Général en chef.* — MACDONALD.
Armée d'Italie. — *Général en chef.* — BRUNE.

ARMÉE IMPÉRIALE.

Général en chef. — BELLEGARDE.

Il faut maintenant que nous revenions en arrière ponr voir ce qui se passait à la droite de l'armée de Moreau, à l'armée des Grisons et à l'armée d'Italie.

Plan d'opérations de l'armée des Grisons et de l'armée d'Italie. — Après la convention d'Alexandrie, le premier Consul, n'ayant pas obtenu la paix qu'il espérait avoir conquise à Marengo, se décida à faire reprendre les bostilités snr tons les points. Le plan de campagne adopté pour l'armée d'Italie consistait à lui faire passer l'Adige au-dessus de Vérone, pendant que l'armée dite *des Grisons* déboucherait vers les sources de ce fleuve; ces mouvements devaient forcer l'ennemi à quitter le Tyrol, en menaçant de l'enfermer dans la vallée principale. — Quant à l'armée du Rhin, dont nous venons de raconter les succès, Bonaparte n'avait pas cru nécessaire de donner des instructions détaillées à l'habile général auquel il en avait confié le commandement. Moreau resta maître d'agir suivant les circonstances.—Afin de mieux assurer la réussite de ses desseins, le premier Consul envoya à l'armée d'Italie nn corps de troupes réunies sous les ordres de Murat, au camp d'Amiens, et que le départ pour Cadix d'une expédition anglaise, dont on avait craint un débarquement sur les côtes de Belgique, laissait disponible. — Pendant la marche de ees troupes vers l'Italie, Brune, avec l'armée d'Italie, et Macdonald avec l'armée des Grisons, devaient réunir leurs forces snr la Brenta et sur la Piave, et, après quelques jours de repos, marcher sur Vienne aux premiers jours du printemps.

D'après ce plan, hérissé de difficultés, Macdonald devait franchir, en décembre, toute la masse des Alpes rhétiennes, entreprise d'autant plus difficile, qu'elle devait être opérée à proximité de l'ennemi, avec des parcs d'artillerie et dans les contrées les plus sauvages. Les premières instrnctions de ce général, quand il s'était porté snr le Vorarlberg, étaient de s'emparer du Tyrol, afin de lier l'armée du Rhin avec celle d'Italie. Vers la fin d'octobre, il eut l'ordre de détacher dans la Valteline la division Baraguey-d'Hilliers, forte d'environ 4,000 hommes, pour relever celle de Rochambeau, qni formait la gauche de l'armée d'Italie.

L'armée des Grisons se met en mouvement.—Macdonald, prévoyant les obstacles nombrenx, envoya à Paris son chef d'état-major, Mathieu Dumas, pour en conférer avec Bonaparte, qui lui dévoila ses vraia desseins, et le renvoya avec cette réponse: «Dites à Macdonald qu'nne armée passe tonjours et eu toute saison, partout où un homme peut poser les deux pieds. Quinze jours après l'ouverture des bostilités, il faut qu'il soit aux sources de l'Adda, de l'Oglio, de l'Adige, et qu'il ait tiré des coups de feu sur le mont Tonal, qui les sépsre.»— Macdonald eut ordre de franchir immédiatement le Splugen. Sa petite armée, d'environ 10,000 hommes, fut rassemblée entre Coire et Rheineck, où elle se liait par une tête de pont avec les tronpes de Moreau postées du côté de Feldkirch. Un détachement de Lecourbe la remplaça dans ce poste. — Les qnatre divisions de l'armée des Grisons se rabattirent dès lors par Zolbrück sur Coire, trompant l'ennemi par des reconnaissances poussées sur des points opposés. Il fallait pour la réussite de l'opération en garder exactement le secret, ce qu'on ne pouvait obtenir qu'en éloignant les postes autrichiens. Il était en outre nécessaire de contenir une des divisions d'Auffenberg, qui couvrait l'Engaddine. Dans ce but la division Morlot remonta le Brétigau, vers Zum-Kloster, pendant que la brigade Devaux se portait sur Davoz et Lenz. Le général Bachmann, qui commandait un corps d'émigrés suisses, réclama, mais en vain, contre cette violation du territoire neutralisé par l'armistice.

Passage du Splugen. — Ce fut dans les derniers jours de novembre que l'armée de Macdonald, couverte par la position qu'avait prise Morlot, s'achemina vers le Splugen. Cette montagoe, haute de 6,000 pieds, était alors couverte de neige. On n'avait pu donner à chaque homme que cinq rations de biscuit, et il ne fallait pas espérer de trouver des vivres dans ces contrées ravagées par la guerre. — Macdonald, ayant formé ses tronpes en quatre minces colonnes, se dirigea vers le redoutable passage. Le général Laboissière, avec la cavalerie, ouvrait la marche. Il était suivi de l'avant-garde, aux ordres de Vandamme, de la division Pulli et de la réserve aux ordres du général Rey. — Baraguey d'Hilliers conservait ses positions dans la Valteline, et

devait seulement pousser des reconnaissances au-delà de Bormio, pour inquiéter l'ennemi et l'observer. — Moriot, de son côté, restait cantonné dans les environs de Coire, afin de garder les postes déjà indiqués, et de couvrir les mouvements du reste de l'armée par la Via-Mala, dans le val du Rhin postérieur.

Trois compagnies des sapeurs n'ayant pas pu suffisamment élargir la route au-delà de Tusis, on démonta l'artillerie, qui fut transportée sur des traîneaux tirés par des bœufs. Les gargousses furent placées sur des mulets, et les munitions d'infanterie distribuées aux soldats, quoique ceux-ci fussent déjà chargés du poids de leurs armes, de leur équipement et de leurs vivres. Avant de s'engager dans le redoutable défilé, Macdonald, pour assurer sa retraite, fit relever le pont de Reichenau sur les deux bras du Rhin, et conserver ceux au-dessous de Coire. — Le général Matthieu Dumas a donné du passage ou col de Splugen une description dont nous citerons quelques passages. «En sortant de Tusis, à sept lieues de Coire, on entre dans la Via-Mala ou voie malheureuse, ainsi nommée à cause des rochers à pic entre lesquels elle est resserrée. On traverse fréquemment le Rhin sur des arches de pierre; ce fleuve fameux n'est ici qu'un torrent impétueux, roulant avec fracas, à travers les débris des roches écroulées. Ces ponts, quelquefois suspendus à trois cents pieds au-dessus du torrent, les blindages construits pour préserver la route des fréquentes avalanches, les passages taillés dans le roc, les cascades tombant à travers les torrents d'où les glaces pendent en longs festons, enfin l'obscurité de cette combe (vallée) étroite, augmentée par les sapins qui couronnent les cimes, font de la Via-Mala un des sites les plus pittoresques, une des plus belles horreurs du chaos des grandes Alpes.» Après avoir ainsi descendu et monté pendant sept lieues des pentes plus ou moins difficiles, on arrive au village de Splugen, au pied des glaciers. On passe alors à la gauche du Rhin, dont on longe encore le lit jusqu'au col qui ferme la vallée. Pour franchir ce col, il faut gravir des rampes dont la raideur est de quarante degrés; on arrive ensuite à la séparation des eaux entre deux glaciers, et on redescend sur le plateau ou l'hospice est situé. Ce plateau n'est qu'à trois heures de marche du village quand il fait beau temps, mais quand les neiges ont tout effacé, quand les orages ont emporté les balises qui marquent la route, et même changé les configurations du sol, on ne peut avancer que pas à pas, la sonde à la main, comme à la mer, pour reconnaître si l'on est sur le sentier ou sur l'abîme. «On voit quels travaux exige pendant l'hiver l'ouverture de ce passage. Il faut sur une étendue de cinq lieues, depuis le village de Splugen jusqu'à celui d'Isola, au pied des rampes du Cardinel, ou déblayer les neiges pour refouler le sol, ou les surmonter en les foulant, et ces travaux et le courage le plus constant à braver tant d'obstacles ne peuvent garantir le succès de l'entreprise. Les variations de l'atmosphère, les vapeurs qui s'élèvent du fond des gouffres, la terrible tourmente toujours soudaine, dérobent tout à coup les objets, et détruisent en un instant les résultats des plus grands efforts.»

Dans la descente le sentier s'élargit et longe à pic; durant une heure, un précipice de cinq à six cents pieds de profondeur. — Les zigzags tracés pour adoucir les pentes, et de longues traînées de glace que forment des dégels subits, rendent ce passage périlleux. On quitte enfin ce précipice pour passer vingt fois, sur de frêles ponts de bois, le lit du torrent de Lira. D'Isola à Saint-Dulcino la pente est moins rapide et se perd vers San-Giacomo, où une brillante végétation fait un singulier contraste avec les neiges et les glaces éternelles qu'on vient de traverser.

L'armée marchait par divisions. — Laboissière, arrivé le 26 novembre à Splugen, avec la première colonne et une partie des traîneaux de l'artillerie, commença le lendemain son passage. Après huit heures d'un travail continu des guides qui jalonnaient le sentier et des travailleurs qui le déblayaient, on avait à peine encore gravi la moitié de la montée, quand un orage souleva des nuées de neige et de glace auxquelles les travailleurs ne purent résister. Une énorme avalanche, roulant de la tête du glacier, emporta d'un seul coup trente dragons qui formaient la tête de colonne. Celle-ci rétrograda jusqu'au village. — Le général Laboissière, séparé de sa division avec un petit nombre d'hommes, gagna l'hospice à l'aide des gens du pays et avec des fatigues inouïes.

Macdonald arriva et ranima le courage des soldats. Chacun allait se remettre au travail, mais l'orage recommença avec fureur et dura trois jours; le sentier disparut sous les avalanches, et les guides déclarèrent qu'on ne pourrait le rouvrir avant quinze jours. Macdonald insista pour qu'on en fît du moins la tentative. — Une belle gelée permit de reprendre les travaux. On organisa une colonne pour tracer un chemin. Quatre couples de bœufs des plus forts marchaient en tête et foulaient les neiges; ils étaient suivis par quarante travailleurs du pays, par une compagnie de sapeurs et deux compagnies d'infanterie qui, marchant par files, perfectionnaient l'ouvrage des premiers. Tout le monde, officiers et soldats, prenait la pelle et la pioche dans les endroits difficiles.

Trois colonnes parvinrent ainsi à passer, et ne perdirent que quelques hommes par suite de la rigueur du froid. — Macdonald fut moins heureux le 5 décembre. — Il marchait avec la quatrième colonne, commandée par Vandamme; l'orage recommençait et déjà le sentier avait presque disparu sous les neiges. Après six heures de rudes fatigues on parvint au sommet, mais la neige était si épaisse sur le plateau situé entre les deux glaciers que les travailleurs s'enfuirent en disant qu'il était impossible de passer. La tourmente augmenta, le chemin disparut bientôt derrière la colonne, qui se trouva presque enfouie sous la neige. — Le retour n'était guère moins dangereux qu'une marche en avant. — Macdonald donna lui-même l'exemple. Il prit une pelle. On l'imita; les soldats se remirent au travail avec ardeur, et l'on passa enfin. — Le temps fut affreux en descendant vers l'hospice. Une demi-brigade souffrit tellement qu'elle ne put se rallier qu'après quelques jours. Plus de cent hommes et autant de mulets disparurent dans les précipices. Mais on obtint le prix de ces efforts, et

le 6 décembre presque toute l'armée se trouva enfin réunie à Chiavenna.

Le général Hiller fut à peine informé des mouvements de Macdonald, et de l'arrivée de ce général à Chiavenna, qu'il se prépara à remonter l'Inn et à l'attaquer par le Brégel; mais la nouvelle de la bataille de Hohenlinden (3 décembre) s'étant rapidement répandue, il abandonna son projet. La marche de Lecourbe, maître de Rosenheim et de Kufstein, menaçait un de ses flancs du côté de l'Allemagne, et il ne pouvait plus rester sans danger dans l'Engaddine; il se borna à la défense de Nanders et de Glurns, faisant face à Moreau par sa droite.

Opérations dans la Valteline. — Pendant que l'armée des Grisons passait le Splugen, le général Bachmann, qui commandait l'avant-garde du corps d'Auffenberg à Zernetz, fit, sur les avant-postes du général Morlot, une entreprise audacieuse et bien conduite. — Un bataillon de hussards démontés, nouvellement organisé, gardait avec négligence les postes de Zutz et de Scamp, sur la gauche de l'Inn, au pied du mont Scaleta. Bachmann profita du retard des Français à s'emparer du val d'Avos, et y fit passer, dans la nuit du 8 au 9 décembre, une colonne de 7 à 8,000 hommes, qui tournèrent ces deux postes, les assaillirent de front et par-derrière, et, malgré leur vive résistance, firent prisonniers les huit compagnies qui les gardaient.

Le besoin de subsistances, qu'on ne put trouver à Riva et qu'on attendait de Milan, décida Macdonald à pousser son avant-garde, passée aux ordres de Vandamme, vers Édolo et les sources de l'Oglio, par le col d'Apriga, passage non moins dangereux et non moins pénible que celui du Splugen. Les divisions Rey et Pully s'échelonnèrent de Tirano à Sondrio. A gauche, Baraguey-d'Hilliers se resserra sur Bormio, détachant une brigade par le val Livino jusqu'aux retranchements de Zernetz, où il se liait avec Morlot, qui était rentré dans le poste de Zutz. — Macdonald avec sa petite armée était passé sous les ordres de Brune, dont il devait former la gauche, et qui détacha la brigade Lecchi sur l'Oglio, pour lier les deux armées et renforcer celle des Grisons. Piqué, non sans raison, peut-être du rôle secondaire qui lui avait été assigné sous un général moins ancien que lui, Macdonald avait fait demander à Brune de le renforcer de deux divisions de sa gauche. Ce renfort aurait porté son corps à 24,000 hommes, avec lesquels il eût marché sur Trente et tourné, par les gorges de la Brenta, la droite de toutes les positions autrichiennes sur l'Adige. Mais le général en chef refusa d'accepter ce plan d'opérations, qui ne cadrait point avec celui auquel il s'était d'abord arrêté.

Attaques du mont Tonal. — Macdonald, persistant dans son dessein, ne s'en montra que plus empressé de déboucher dans la vallée de l'Adige. Vandamme eut l'ordre de faire attaquer le mont Tonal. — Le général de brigade Vaux fut chargé de cette périlleuse mission. — Le col du mont Tonal est un passage entre deux glaciers des plus élevés des Alpes, et qui aurait été presque impossible à forcer, même quand l'art n'eût rien ajouté à sa force naturelle. On l'avait garni d'un double retranchement palissadé, et, pour arriver à ce retranchement, il fallait défiler un à un sur un immense glacier. — La brigade française, partie de Ponte-di-Legno dans la nuit du 22 au 23 décembre, gravit d'abord le glacier en silence et ne tarda pas à être exposée, à découvert, à un feu meurtrier d'artillerie et de mousqueterie. Elle continua à s'avancer sans tirer un coup de fusil, et emporta la première palissade à la baïonnette. La tête de la colonne arriva jusqu'aux palissades du second retranchement, qu'elle tenta en vain d'arracher. Une grêle de balles abattait sans fruit ces braves, au pied de retranchements de terre et de glace profondément durcies. La retraite fut ordonnée.

Huit jours après cette tentative, et pendant que l'armée des Grisons continuait à descendre par le col d'Apriga dans le val Camonica, Macdonald, pour cacher son mouvement de flanc, et stimulé par les succès de Brune sur le Mincio, fit de nouveau attaquer le poste de Tonal. Cette fois ce fut en plein jour. Vandamme réussit à enlever deux redoutes, dont les feux se croisaient sur le chemin, mais toute l'andace de ses soldats échoua encore contre les retranchements.

Prise des retranchements de Zernetz. — Le col du mont Tonal fut néanmoins abandonné par l'ennemi dans les premiers jours de janvier, par suite des progrès de Moreau dans la Haute-Autriche. — L'échec de Vandamme devant ce poste se trouva en quelque sorte compensé par les succès de Baraguey-d'Hilliers et de Morlot vers les sources de l'Adige. Ces deux généraux enlevèrent, le 23 décembre, les retranchements de Zernetz, et poussèrent sur Martinsbruck l'arrière-garde d'Auffenberg, pendant qu'une colonne menaçait sa retraite, en se portant par la vallée de Munster sur Glurns.

Nous suspendons ici la relation des opérations de l'armée des Grisons, opérations secondaires en comparaison de celles de l'armée d'Italie, qui venait de frapper un coup décisif sur le Mincio.

Positions et forces des armées françaises et impériales. — Expédition contre la Toscane, etc. — Le général en chef de l'armée d'Italie, Brune, dénonça l'armistice au général Bellegarde dans le courant de novembre. Les hostilités commencèrent le 22.

Voici quelles étaient alors les forces et la position des troupes françaises en Italie. La Chiesa jusqu'à son embouchure dans l'Oglio, et l'Oglio depuis ce point jusqu'à son embouchure dans le Pô, couvraient la ligne française. Lapoype commandait dans la Cisalpine. Soult occupait le Piémont avec les dépôts de l'armée, quatre bataillons piémontais et trois régiments de cavalerie. Le golfe de la Spezzia était gardé par un faible détachement renforcé de troupes liguriennes. Miollis avec une brigade française, la légion cisalpine aux ordres de Pino, et un seul régiment de cavalerie, était chargé de défendre Livourne, et de tenir en échec le corps napolitain du comte de Damas, et la division des

émigrés milanais de Sommariva, cantonnée autour d'Ancône.

Brune était inquiet sur sa droite et sur ses derrières, par suite des mouvements des Autrichiens contre Bologne, de ceux des Napolitains vers Sienne, et de ceux des Anglais revenus de Cadix dans les eaux de Livourne: car l'occupation de la Toscane [1] n'avait fait que suspendre l'orage, et l'ennemi avait le projet de soulever contre les Français tout le midi de l'Italie, projet qui échoua par l'incohérence des mouvements de tous ces corps isolés.— Brune, pensant que le sort de l'Italie devait se décider sur l'Adige, laissa seulement, sur la droite du Pô, le général Petitot avec 3,000 hommes pour observer Sommariva, la garnison de Ferrare, et pour se lier avec Miollis qui combattait avec avantage, en Toscane, le comte de Damas.

L'armée de Brune se composait de l'armée de réserve, victorieuse à Marengo, et de l'ancienne armée d'Italie, éprouvée par la belle défense de Gênes et de la ligne du Var. Les troupes fatiguées s'étaient refaites par un séjour de cinq mois dans les plaines de la Lombardie. La droite s'appuyait au Pô et la gauche au lac d'Idro, d'où elle devait communiquer avec Macdonald. Cette armée s'élevait à 72,000 hommes de forces actives, dont plus de 8,000 cavaliers.— Le général de division Delmas commandait l'avant-garde, formée des brigades Cassagne, Lapisse, Bisson, Mermet et Beaumont. —La droite, aux ordres du lieutenant général Dupont, comprenait les divisions Monnier et Watrin, et les brigades Carra-Saint-Cyr, Musnier, Gobert et Calvin. — Suchet commandait les divisions Loison et Gazan, formant le centre divisé en sept brigades, ayant pour généraux Colli, Compans, Clausel, Lesuire, Quesnel et deux autres officiers dont nous ne retrouvons pas les noms.— Les divisions Boudet et Rochambeau, sous Moncey, composaient la gauche, consistant en six brigades, celles de Merle, de Schilt, de Seriziat, de Digonet, de Brunet et de Henri. La gauche avait pour flanqueurs la brigade Lecchi, détachée, comme on l'a dit, pour lier Brune et Macdonald.— Quatre divisions, celles de Gardanne, de Dombrowsky, de Kellermann et de Rivaud, formaient la réserve, aux ordres de

[1] Voici comment les historiens contemporains rapportent les événements qui amenèrent cette occupation de la Toscane.

Depuis quatre mois l'armée d'Italie goûtait dans les cantonnements de la Lombardie le repos que lui assurait la convention d'Alexandrie, prolongée par celle de Castiglione. Le général Masséna, auquel les Italiens reprochaient cet amour de l'or qui a terni la renommée de Marlborough, avait été remplacé par le général Brune.— On prétend que les principes démocratiques de cet officier avaient déterminé le choix du premier Consul, qui, cherchant à relever le parti républicain dans le Milanais, avait besoin d'un lieutenant populaire et agréable à la multitude, non moins que d'un habile général.

Par une sage prévoyance, Bonaparte s'était borné à donner à la République cisalpine une administration provisoire, se réservant d'y établir, après la paix, les institutions qui devaient la régir définitivement. Cette République commençait à reprendre des forces et de la consistance.

Le Piémont, également soumis à un gouvernement provisoire, offrait quelques symptômes d'agitation, à cause, sans doute, de la réunion prématurée des Novarais à la République lombarde. Bonaparte avait déjà conçu l'idée d'ouvrir par le Simplon une communication directe entre la France et l'Italie: l'exécution de ce plan, dont il devait résulter tant d'avantages pour les deux pays, ne pouvait être assurée que par la réunion du Novarais à la Lombardie et celle du Valais à la République française, qui auraient rendu le territoire cisalpin contigu à la France; au besoin, il n'était pas difficile d'indemniser le Piémont de cette perte. Mais le peuple Piémontais, pour qui le motif de ces démembrements était un mystère, en murmura, et le général Jourdan eut besoin de toute son influence pour calmer l'agitation des esprits.

Cependant la non-ratification des préliminaires acceptés par Saint-Julien avait laissé chez les Français, comme chez les Impériaux, des dispositions hostiles; chacun des généraux opposés cherchait à faire des empiétements ou à interpréter à son gré les dispositions de l'armistice. Les Impériaux profitèrent de la possession d'Ancône et de Ferrare pour s'étendre jusqu'aux portes de Bologne.

Le grand-duc de Toscane avait confié la régence de ses États au marquis de Sommariva, commandant la division autrichienne d'Ancône. Ce général, dont le zèle et l'activité étaient excités par le Conseil aulique, organisa, de concert avec le général Spannocchi, ce gouverneur de Livourne si rudement traité par Bonaparte dans la campagne de 1796, environ 12,000 hommes de milices toscanes; il fomentait en même temps l'insurrection d'Arezzo, espérant tirer d'autant meilleur parti de ces levées à la reprise des hostilités qu'elles seraient soutenues par le corps napolitain rassemblé sur le Tronto, et par celui du comte de Damas, qui se trouvait aux environs de Rome. L'escadre qui portait le corps d'Abercrombie, après avoir échoué dans ses tentatives contre Cadix, était revenue devant Livourne, menaçant de débarquer ses troupes.

Toutes ces manœuvres, tendant à réunir 40,000 hommes sur l'Apennin et derrière l'armée française, obligèrent le premier Consul à conserver des forces imposantes vers Reggio, Parme et Bologne; car elles indiquaient visiblement l'intention de reporter, à la faveur de Mantoue, de Venise, de Ferrare et d'Ancône, le théâtre de la guerre sur la rive droite du Pô, et de soulever de nouveau la majeure partie de l'Italie contre les vainqueurs de Marengo.

Bonaparte, à qui ce danger n'avait point échappé, n'avait pas manqué de stipuler dans les préliminaires signés par Saint-Julien, le désarmement des troupes toscanes; mais ces préliminaires n'ayant pas été sanctionnés, et les Impériaux continuant à commettre des infractions journalières aux conventions d'Alexandrie et de Castiglione, il autorisa le général Brune à disperser les milices, et à occuper le grand-duché de Toscane. Brune profita de l'armistice pour y diriger sa droite, aux ordres de Dupont. L'issue de cette expédition, conduite avec vigueur et sagesse, ne pouvait être douteuse. — Le général Pino y avait préludé, en chassant de Faenza, de Lugo et de Ravenne, les insurgés arétins et romagnais; Brune somma vainement Sommariva de dissoudre les troupes levées par ses soins; Dupont, bien qu'autorisé à employer la force, voulut essayer des voies conciliatrices; mais loin d'obtenir satisfaction, il apprit que les insurgés, excités par le ministre anglais, se disposaient au combat: hésiter, c'était s'exposer à perdre l'Italie.— Dans les premiers jours d'octobre, trois colonnes françaises pénétrèrent en Toscane; Spannochi tenta inutilement de les arrêter, le 10 octobre, à Barberino: il fut mis dans une déroute complète. — Le 15 octobre, avec la première colonne, Dupont entra à Florence, et le lendemain une de ses brigades, formant la seconde colonne, occupa Livourne. — La troisième colonne, aux ordres de Monnier, éprouva plus de difficultés. Les habitants d'Arezzo opposèrent une résistance qu'on eût à peine attendue de troupes aguerries: se croyant invincibles dans leur citadelle, ils y bravèrent toutes les menaces et les sommations. Monnier chassa les insurgés et deux bataillons toscans des bords de la Chiana, et arriva devant Arezzo.— Une vive canonnade fut aussitôt dirigée sur cette ville, dont quelques soldats essayèrent vainement de brûler la porte avec des fascines. L'inutilité de cette première tentative accrut le courage des habitants, et Monnier se vit contraint d'ordonner l'assaut: il eut lieu le 19 octobre. — Quelques bataillons munis d'échelles escaladèrent les remparts, et, soutenus par des réserves, pénétrèrent dans la ville. Les habitants, poursuivis de rue en rue, s'y défendirent avec opiniâtreté; exaspérés de cette résistance, les soldats faisaient main-basse sur tous ceux qu'ils prenaient, sans distinction d'âge ni de sexe; mais bientôt la voix des chefs réussit à se faire entendre, et on accorda quartier à ceux qui avaient échappé au carnage. — La citadelle capitula et fut immédiatement rasée.— Quelques détachements autrichiens compromis dans cette échauffourée furent maltraités et renvoyés à Sommariva, qui jugea prudent de se replier sur Ancône, sans en venir à des représailles qui eussent rompu l'armistice. « La soumission de la Toscane, la clôture du port de Livourne aux flottes britanniques et aux troupes d'Abercrombie, la confiscation d'une cinquantaine de bâtiments richement chargés, des captures importantes en grains et munitions, de fortes contributions de guerre, enfin l'anéantissement d'un ennemi qui, peu redoutable en ligne, pouvait devenir dangereux au moment où la guerre éclaterait, furent, dit l'historien critique des *Guerres de la Révolution*, les fruits d'une résolution suffisamment autorisée par le droit de la guerre. »

Michaud et de Davoust. Cette réserve se divisait en neuf brigades (Fressinet, Genty, Solignac, Seras, Millet, Poinsot, Milhaud, Laclos et Alix). Davoust commandait la cavalerie, Michaud l'infanterie, et Marmont l'artillerie, qui comptait près de deux cents bouches à feu. Outre ces forces actives sur le Mincio, les différents corps, répandus dans les diverses provinces de l'Italie, élevaient à environ 90,000 les forces aux ordres de Brune.

On évaluait l'armée impériale à 80,000 combattants. Sa ligne sur le Mincio, hérissée de redoutes et de retranchements, était protégée par cent pièces de canon et trois places fortes. — Sa gauche appuyait à Mantoue et au Pô, sa droite au lac de Garda, couvert d'une flottille armée de cent trente-deux pièces de canon. L'armée aux ordres du comte de Bellegarde, général en chef, avait, sur le Mincio, divers débouchés pour l'offensive, les places de Mantoue et de Peschiera, la tête de pont de Borghetto et le poste de Goïto. — Wukassowich, avec les divisions Laudon et Dedowich, formait la ligne depuis Riva jusqu'au Tonal, se liant par sa droite, vers Glurns, au corps du Tyrol septentrional qui dépendait de l'armée d'Allemagne. — Le corps de bataille campait entre l'Adige et le Mincio. Son avant-garde, commandée par le comte Hohenzollern, était retranchée sur la rive droite du Mincio, poussant des avant-postes de Dezenzano à Borgo-Forte.

Les deux armées restèrent long-temps dans l'inaction, retenues toutes deux par le mauvais état des chemins dégradés par de fortes pluies. Bellegarde espérait que la diversion de Toscane rendue plus disponible et plus active par la marche de Sommariva sur Imola, obligerait son adversaire à porter une partie de ses forces sur ce point. — Brune, de son côté, attendait que Macdonald fût descendu par le Splogen. La marche de l'armée des Grisons ne fut connue de Bellegarde que le 10 décembre. Ce général, qui eût dû alors rappeler sa droite pour tenter un prompt effort sur la gauche des Français, poussa seulement contre cette gauche une forte reconnaissance, et envoya des renforts dans les hautes vallées de l'Oglio, au lieu de rappeler à lui les troupes qui s'y trouvaient.

Combat d'Olsino. — L'arrivée de Macdonald et surtout la nouvelle de la victoire de Hohenlinden électrisèrent l'armée d'Italie. Brune comprit que toute irrésolution devait cesser. Une reconnaissance faite par l'ennemi, qui semblait disposé à une attaque plus décisive, contribua aussi à le déterminer à prendre l'initiative. — Pendant que Lecchi cheminait dans les montagnes du Bergamasque afin d'opérer sa jonction avec l'armée des Grisons, Rochambeau, que cette dernière devait remplacer, demeurait à Salo pour inquiéter le corps ennemi du Tyrol.

Le 20 décembre, l'avant-garde observant Peschiera, fut portée à Castel-Venzago. La gauche marcha sur Solferino et Cavriana, le centre sur Guirdizolo, et la droite sur Goïto, chassant l'ennemi de Gazoldo. — Les réserves s'étaient réunies à Monte-Chiaro. Diverses escarmouches furent la suite de ces mouvements en lignes parallèles.

L'avant-garde marcha, le 21, sur Pozzolengo et Ponti; Moncey, avec la division Boudet, dut emporter Monzembano, Suchet, les redoutes de Volta, et Dupont inquiéter la gauche ennemie vers Goïto et Castellucio. Les réserves se portèrent sur Castiglione.

L'avant-garde refoula sans peine quelques avant-postes, mais les hauteurs entre Olsino et Castellaro étaient garnies des troupes de Hohenzollern qui arrêtèrent Moncey. Après la plus opiniâtre résistance, l'ennemi, attaqué de front par une brigade, tourné à droite par deux autres et menacé sur ses derrières par la division Delmas, abandonna deux positions formidables, et rétrograda sur Borghetto avec perte de 1,200 hommes tués, prisonniers ou blessés.

Au centre, Suchet s'empara de Foresto, et dirigea Loison sur la petite ville de Volta, pendant que Gazan emportait les redoutes à la droite. Hohenzollern, après une perte inutile de 1,000 à 1,200 hommes sur ce point, battit aussi en retraite sur Valeggio. Les Français ne furent pas moins heureux à la droite où la brigade autrichienne d'Aspres fut rejetée par Watrin dans Goïto et forcée de repasser le Mincio.

Brune, décidé à franchir cette rivière, rapprocha sa droite qui devait mieux soutenir le reste de l'armée en se liant de plus près au centre. Le 24, Dupont remplaça Suchet à Volta, et laissa seulement des flanqueurs près de Goïto et de Castelluccio. Le même jour, Suchet, confiant son équipage de pont à son collègue, et plaçant une brigade pour masquer la tête de pont de Borghetto, vint avec le reste du centre se réunir à la gauche près de Monzembano.

Bataille de Pozzolo. — Le Mincio est une rivière peu considérable dont les deux rives se dominent alternativement, mais la droite s'élève particulièrement plus haut que la gauche aux rentrans de Monzembano et du moulin de la Volta, près de Pozzolo. Bellegarde avait particulièrement surveillé le premier poste, de fortes redoutes, élevées par ses ordres, défendaient les deux points de Valleggio et de Salionzo, situés aux deux coudes du Mincio, et formant avec le point de passage un triangle équilatéral de trois mille toises de côté, dont l'ennemi occupait comme la base, en sorte que Brune devait être obligé, pour attaquer le centre de la ligne ennemie, d'être en butte à tous ses feux convergens. Mais ce point de passage avait pour les Français l'avantage d'être plus près de Vérone. De plus, en le forçant, il était facile de s'établir sur les hauteurs qui se lient au camp retranché de Castel-Novo, point central des plus avantageux entre le Mincio et l'Adige, et d'où il n'y avait qu'un pas à faire pour intercepter la route du Tyrol. Le passage du Mincio à Molino-della-Volta était moins avantageux, en ce que la retraite devenait plus difficile, si l'on échouait; car Pozzolo domine la rive droite. L'ennemi était d'ailleurs près de cet endroit maître de places fortes, comme Peschiera et Mantoue, d'où il pouvait aisément faire avancer en ligne plusieurs milliers de combattants. Il fut résolu cependant que l'aile droite passerait à la Volta et le reste de l'armée à Monzembano, sous la protection de quarante pièces d'artillerie. L'avant-garde, la gauche

FRANCE MILITAIRE.



Bellinzona.

BATAILLE de POZZOLO

Volta

Zucca

Pasini

Sottomonte

Casella

Belvedere

Angelo Custode

Malpensata

Bardelone

Falzoni

Ferri

Olive

Mincio

Route de Borghetto

POZZOLO

Maffei

Varentina

Chemin de Villafranca

Campanella

la Pace

Français — Infanterie — Cavalerie

Autrichiens

Artillerie.

Echelle de ¾ de Lieue.

Monin del.

Laguillermie et Rambos Graveurs


Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI



Costumes Tyroliens du Zillerthal.



Tusis




Digitized by Google



Passage du Splugen


Biblioteca Nazionale V. E. III - NAPOLI



Bataille de Pozzolo

le centre et la réserve, furent portés sur ce point. Le premier passage était d'abord considéré comme une simple diversion propre à favoriser celui de Monzembano. Ce projet, conforme aux instructions de Bonaparte, devait lier Brune et Macdonald et isoler Bellegarde de sa droite.

Par suite d'une erreur dans le calcul des mouvements des troupes, la gauche n'arriva pas à temps au lieu indiqué, ce qui décida Brune à remettre au lendemain le passage de Monzembano, sans contremander pourtant l'ordre d'établir un pont à la Volta. Il crut que la diversion sur ce point n'en serait pas moins efficace, quoique opérée vingt-quatre heures avant la véritable attaque, calcul contraire à tous les principes, et d'après lequel Dupont pouvait être écrasé isolément par toute l'armée impériale. Ce malheur n'arriva point, un épais brouillard cacha les mouvements de la droite à l'ennemi, concentré sur les hauteurs de Valleggio, clef de toute la ligne. Dupont, établi le 24 au soir, près de la Volta, n'avait que deux milles à franchir pour gagner les bords du Mincio, vis-à-vis Pozzolo, où il se trouva, le 25 à la pointe du jour. Le chef de brigade Macon, ayant avec des tirailleurs passé la rivière sous la protection de deux batteries et de la mousqueterie de la division Watrin, débusqua quelques faibles postes ennemis qui se trouvaient sur la rive gauche, et on travailla activement à la construction du pont. Ce pont, malgré le feu des batteries autrichiennes et les efforts de 1,200 hommes qui tentèrent de s'opposer à sa construction, fut terminé en moins de deux heures. Les Impériaux furent rejetés sur Pozzolo par le général Musnier, qui passa le Mincio avec une demi-brigade pour soutenir Macon.

Les troupes de la division Watrin continuaient à filer, et à mesure qu'elles arrivaient de l'autre côté de la rivière, s'engageaient pour contenir l'ennemi qui se renforçait sans cesse. Ce fut alors que Dupont reçut du général en chef l'ordre « de n'engager aucune action « importante sur la rive gauche, et de se borner à pro« téger par le feu des batteries le pont jeté à Molino. » Dupont jugea peu convenable de retirer les troupes de Watrin qui avaient déjà gagné du terrain, et résolut de suivre ses succès. Il paraît même, d'après une autre version, que l'affaire était trop engagée pour qu'un mouvement d'hésitation ou de retraite n'entraînât pas la perte de tout ce qui avait passé le pont. — Suchet, instruit que Dupont courait risque de succomber dans une lutte aussi inégale, résolut de le secourir avec la division Gazan; et, ordonnant à la division Loison de le suivre au plus tôt, il en prévint Brune et l'engagea à relever les troupes du centre qui masquaient Borghetto.

Cette résolution rendit Brune indécis. Il savait que l'ennemi avait sous Villa-Franca, point central entre le lac de Garda, Mantoue et Vérone, un corps de quarante-cinq bataillons; douze régiments de cavalerie, une partie de la garnison de Mantoue et une réserve de grenadiers hongrois. Il espéra le tromper en faisant soutenir Dupont, qui semblait alors effectuer l'attaque principale à Pozzolo, et décider ainsi le général autrichien à négliger la position de Monzembano, qui devait être assaillie le lendemain. Avec cette indécision, néanmoins, qui domine certains esprits, il ne sut pas s'arrêter à la seule des deux mesures qui lui restaient à prendre, c'est-à-dire porter sur-le-champ Suchet au secours de Dupont, et le suivre lui-même avec le gros de l'armée, ou persister dans le projet de passage par sa gauche, laissant sa droite aux prises avec l'ennemi. Tandis qu'il balançait au lieu d'agir, Suchet avait déjà marché sur Pozzolo. Brune prescrivit alors à Boudet de le remplacer à Borghetto, mais il persista à garder sa gauche et ses réserves à Monzembano, pour y passer le lendemain.

Pendant ce temps, Watrin, soutenu par les batteries de la rive droite du Mincio, avait enlevé Pozzolo. Dupont plaça aussitôt ses troupes le long de la digue, depuis le village jusqu'aux moulins de la Volta, et s'y tint comme dans une tête de pont. Bellegarde, dont le camp n'était qu'à deux heures de marche de Pozzolo, informé de la vigueur de l'attaque sur ce point, crut le projet de Brune pleinement démasqué, et y dirigea aussitôt tout ce qu'il avait de forces disponibles. — Kaim et Vogelsang s'y portèrent. Le premier devait attaquer Pozzolo de front, et l'autre, par la gauche à midi. Leurs troupes étaient déjà engagées quand Monnier, débouchant après une marche pénible, occupa le village et permit ainsi à Watrin de resserrer sa ligne à hauteur de Molino, en face de Pasini. Pendant ce temps, Suchet, qui s'était porté au secours de Dupont avec la division Gazan, arrivait aux environs de Volta. Il comprit qu'il était nécessaire de s'engager aussitôt pour assurer le succès de Dupont. Sans attendre les nouveaux ordres de Brune, il fit aussitôt établir son artillerie sur le plateau qui commande la rive gauche dans cet endroit, et il produisit ainsi une heureuse diversion en faveur de Watrin, dont en ce moment la division, assaillie avec fureur par les colonnes autrichiennes, ne se défendait qu'avec peine dans les retranchements naturels que forme la digue de Pozzolo jusqu'au moulin.

L'ennemi, impatient de déloger Watrin de cette position, le chargea en flanc, mais la ferme contenance du 11ᵉ de hussards et le feu de la droite du Mincio déjouèrent cette tentative, dans laquelle Watrin enleva près de 1,000 prisonniers, un drapeau et cinq pièces de canon. Les Autrichiens, écrasés, rétrogradèrent et réunirent tous leurs efforts pour rompre, à Pozzolo, la droite des Français, que Kaim attaquait avec non moins de fureur. Ce poste, défendu avec une extrême opiniâtreté; mais assailli avec acharnement et par des masses énormes que renforçaient sans cesse des troupes fraîches, fut emporté à la baïonnette. Au lieu de fuir cette scène de carnage, le capitaine Mathieu de la 8ᵉ demi-brigade d'infanterie légère s'enferma dans une maison avec 30 chasseurs et s'y défendit obstinément.

Suchet, voyant l'état critique de la droite, mais n'osant pas la faire secourir par toutes ses forces, détacha une réserve d'une brigade sous les ordres du général Colli. A peine cette brigade était-elle déployée et portée en avant, qu'elle fut enfoncée par une charge impétueuse, et ramenée avec les bataillons de Monnier jusqu'au Mincio. L'ennemi fut alors arrêté par la mitraille et par le feu de mousqueterie partant de la rive droite.

Un mouvement d'hésitation se fit voir chez les Autrichiens; les Français se rallièrent. Watrin, sorti de ses retranchements avec ses trois demi-brigades, attaqua les Impériaux par le flanc droit. Dupont le seconda par une attaque de front. Les Impériaux, forcés de plier, perdirent en un instant ce qu'ils avaient gagné au prix de tant de sang. Pozzolo fut repris, et le brave capitaine Mathieu délivré.

Les Français, emportés par leur ardeur, avaient laissé les ponts sans défenseurs. Suchet se hâta d'y envoyer le reste de la division Gazan, mais cette division était à peine sur la gauche du Mincio, que Bellegarde, qui assistait en personne à la bataille, dirigea sur Pozzolo une nouvelle colonne d'attaque, particulièrement composée de troupes fraîches. — Le village fut repris aux Français épuisés de fatigue. — Watrin, qui se trouvait alors à une lieue au-delà, au milieu de la plaine, se replia en bon ordre sous la protection des batteries du centre. — Monnier, soutenu par un bataillon de la division Gazan, parvint à reprendre Pozzolo. Ce poste, attaqué de nouveau, fut, durant plus de six heures, le théâtre d'une lutte acharnée, et pris et repris plusieurs fois par les deux partis. Deux nouvelles brigades du centre, suivies d'une partie de la réserve de cavalerie sous Davoust, passèrent encore le Mincio. L'ennemi se renforçait aussi à chaque instant, et l'arrivée de ces troupes fraîches était pour chaque parti l'occasion et le moyen d'un retour de fortune. A la nuit, les Français restèrent maîtres du champ de bataille, sans que le combat fût terminé pour cela. — Watrin était rentré dans ses retranchements de crainte d'une surprise; il croyait l'ennemi en pleine retraite, quand il fut tout à coup assailli d'une grêle de balles, de boulets et de mitraille. C'était une nouvelle attaque de Bellegarde. La lune, s'étant montrée, tout à coup laissa voir deux masses de grenadiers qui s'avançaient intrépidement contre la digue, dont elles n'étaient plus qu'à vingt-cinq pas. Des feux de bataillons les obligèrent à la retraite avec grande perte. — A huit heures du soir, les Impériaux firent encore une tentative aussi vaine sur Pozzolo. Le feu ne cessa entièrement qu'à neuf heures. Cette affaire leur avait coûté 4,000 hommes hors de combat, parmi lesquels se trouvait le général Kaim grièvement blessé; 2,000 prisonniers et neuf pièces de canon. — Les Français souffrirent proportionnellement d'assez grandes pertes. Ils eurent 1,000 à 1,200 hommes tués.

Entre deux armées, où les Républicains avaient une supériorité numérique de près d'un cinquième sur leurs adversaires, 45,000 Autrichiens furent, pendant tout un jour, aux prises avec 25,000 Français. — C'est une faute qu'on a vivement reprochée à Brune, et qu'on a cru ne devoir expliquer que par le peu de capacité militaire de ce général, ou par l'ambition inconsidérée de ses lieutenants; il est certain que la bataille de Pozzolo aurait pu coûter bien cher aux Français si l'armée ennemie eût été sous les ordres d'un général qui eût eu autant de talents militaires que ses soldats montrèrent de bravoure et d'opiniâtreté dans cette journée. — Suchet et Dupont agirent avec témérité, sans doute, mais il est certain qu'ils firent preuve d'une grande fermeté et d'un généreux dévouement: leurs troupes rivalisèrent de zèle et de courage.

Passage du Mincio à Monzembano. — Durant la bataille, un second pont avait été établi au moulin de la Volta. Pendant la nuit, Suchet ayant rappelé à lui ses troupes, laissa une brigade en observation devant Borghetto, et vint avec les autres rejoindre la colonne destinée à passer vers Monzembano. Le premier pont, dont un épais brouillard favorisa la construction, fut achevé en neuf heures de temps sous la protection d'une batterie de quarante pièces de canon. L'avant-garde passa aussitôt le Mincio, et Delmas ordonna l'attaque : quatre colonnes s'avancèrent au pas de charge. Les Impériaux furent rejetés sur Valleggio, pendant que la brigade Lapisse et les dragons de Beaumont contenaient à gauche une de leurs brigades, retranchée sur les hauteurs de Salionzo; quatre pièces d'artillerie légère, soutenues par le neuvième de dragons, appuyaient cette dernière attaque : les dragons étaient si maltraités par les tirailleurs ennemis, que leur colonel fit mettre pied à terre à un escadron qui débusqua les tirailleurs d'un bois où ils s'étaient retirés; et lui-même, avec deux autres escadrons, força l'ennemi à rentrer dans ses retranchements. La brigade Lapisse enleva de son côté plusieurs positions à l'ennemi et fit éprouver de grandes pertes à la cavalerie impériale.—Le général en chef autrichien s'attendait à voir déboucher toute l'armée française par Pozzolo; il apprit avec étonnement le passage effectué à Monzembano, et se hâta d'y envoyer une division de grenadiers commandée par son propre frère, avec la première ligne du corps de bataille, aux ordres de Hohenzollern. Les grenadiers de Bellegarde assaillirent, sur les hauteurs près de Valleggio, les généraux Cassagne et Bisson; après avoir résisté plus d'une heure, ceux-ci commençaient à plier quand la division Boudet, conduite par Moncey, arriva à leur aide. Toute la ligne française s'ébranla alors au pas de charge, culbuta Bellegarde et lui fit 1000 prisonniers. Une partie de l'avant-garde s'étant par ce mouvement portée sur Valleggio, la brigade de réserve Seras vint la renforcer. Une lutte opiniâtre s'engagea sur ce point. Le bourg fut pris et repris plusieurs fois, et resta enfin aux Français. Néanmoins, afin de protéger sa retraite et l'évacuation de Borghetto, l'ennemi se maintint jusqu'à la nuit dans le château de Valleggio. Hohenzollern, qui arrivait sur le champ de bataille après Bellegarde et au moment où Suchet débouchait par Monzembano, soutint la retraite de la gauche : à l'entrée de la nuit, il se replia en bon ordre sur Vérone. — La brigade autrichienne de Rousseau gagna le Monte-Baldo, laissant une garnison à Salionzo: l'armée fila jusqu'à San-Martino : l'avant-garde resta vers Villa-Franca.

Au premier coup de canon tiré sur Valleggio, Lesuire, laissé devant Borghetto avec la soixante-douzième demi-brigade, marcha contre les redoutes palissadées de ce poste. Cette attaque opérée sur deux colonnes ne fut pas heureuse, et la brave soixante-douzième y perdit 4 à 500 hommes. Cette tentative était d'ailleurs

inutile : on ne pouvait enlever Borgbetto d'un coup de main, et la prise en était certaine dès que Valleggio aurait été pris. En effet, peu après l'attaque de Lesuire, la garnison de Borghetto voyant Valleggio évacué demanda à capituler. Elle se composait d'un millier d'hommes. — Le reste de l'armée française avait passé le Mincio et s'était formé entre Valleggio et Salionzo. Brune se disposait, le 27 décembre, à enlever les redoutes de Salionzo, quand l'ennemi les rendit à discretion. — Le double passage du Mincio coûta aux Autrichiens 12,000 hommes tués, blessés ou prisonniers

Passage de l'Adige. — Quelques détachements furent chargés d'observer la garnison de Mantoue, qui, livrée à ses propres forces, évacua Goïto. — Les Polonais aux ordres de Dombrowsky investirent Peschiera, dont le général Chasseloup fut chargé de conduire le siége, qui n'eut rien de remarquable. Brune, pour se conformer aux instructions du premier Consul, se porta sur l'Adige par le pied des montagnes. — L'avant-garde, à gauche, gagna Pastrengo. — Un petit corps observa Rousseau sur les hauteurs de Rivoli; la gauche se porta vers Berlichino, le centre, sur les hauteurs entre Sonna et Palazzuolo — Dans ces divers mouvements, la division Monier fut engagée à Sainte-Lucie, avec l'arrière-garde ennemie qui couvrait l'approche du camp retranché de Vérone; l'arrivée de la réserve sous Gardanne décida la retraite des Autrichiens. — La division Boudet s'appuya d'un côté à Gardanne et de l'autre à l'Adige. Isola, Scala et tout l'espace entre Legnago et Mantoue, furent observés par la réserve de cavalerie. — Pour détourner l'attention de l'ennemi du point où il se proposait de passer l'Adige, point qui avait été fixé au-dessus de Bussolengo, Brune fit faire des démonstrations sur Vérone et vers Chevio. Le 1er janvier 1801, lorsque les pontons qui avaient servi au passage du Mincio furent arrivés, et quand tous les préparatifs furent terminés, soixante bouches à feu commencèrent au point du jour, à une demi-lieue au-dessus de Bussolengo, un feu violent, sous la protection duquel les carabiniers traversèrent le fleuve pour couvrir la construction du pont, qui s'acheva rapidement et sans obstacles de la part de l'ennemi. Bellegarde déconcerté semblait moins vouloir s'opposer au passage que se retirer derrière la Brenta, où il comptait se réunir aux 20,000 à 25,000 hommes de Laudon et de Wukassowich détachés dans le Tyrol. — L'avant-garde passa aussitôt l'Adige et se porta sur Barona, poussant devant elle l'ennemi à qui elle enleva plusieurs centaines de prisonniers. Le centre suivit, pendant que la droite, renforcée de la réserve de cavalerie, masquait Vérone sur la rive droite. Pour mieux lier le centre à la droite, un pont de radeaux devait être jeté par la division Gardanne, vers Chevio. — La gauche française devait agir dans le Tyrol. Moncey, après avoir franchi les ponts avec deux brigades de la division Boudet, remonta la grande route de Roveredo jusqu'à la Chiusa. La troisième brigade, aux ordres du général Schilt, manœuvra sur Rivoli pour favoriser le passage du défilé de ce nom, et la jonction avec la division Rochambeau qui, partant de Salo, devait déboucher au nord du lac de Garda, sur Riva et Condino, se lier avec Macdonald, puis se réunir à Roveredo avec l'aile de Moncey, dont elle faisait partie. Ces mouvements, quoique compliqués, devaient vraisemblablement réussir par suite de la démoralisation de l'armée de Bellegarde, qui semblait devoir lui interdire toute résistance. — Cependant Michaud, avec la division Gardanne, n'ayant pas réussi à jeter un pont à Chevio, était venu passer à Bussolengo. Les Autrichiens profitèrent de cet éloignement pour sortir de Vérone avec 2,000 chevaux, et tenter sur la réserve de Kellermann un coup de main qui fut sans succès. Bientôt Suchet, s'étant emparé des hauteurs de Barona, força Bellegarde à abandonner Vérone. Le général en se retirant laissa 1,700 hommes pour la garde des châteaux, que Monier eut ordre de bloquer avec sa division.

Dès les premières tentatives faites pour passer l'Adige, et pendant qu'on établissait le pont de Bussolengo, Bellegarde avait fait connaître à Brune l'armistice de Steyer, lui proposant de négocier aussi; mais les bases sur lesquelles il offrait de commencer cette négociation ne pouvaient convenir au général français qui, d'après les ordres du premier Consul, ne devait conclure aucun armistice sans exiger la reddition de Mantoue.

Prise de la Chiusa. — Surprise de la Corona. — Le général Moncey était parvenu à forcer la Chiusa, dans la vallée de l'Adige. L'ennemi, assailli par la route et par les hauteurs de Pastello, qu'avaient gravies des chasseurs français, se retira d'abord vers Dolce, sous la protection d'une batterie avantageusement placée sur la droite de l'Adige. Mais Boudet continua à le poursuivre, et le rejeta au-delà de Dolce sur Peri.

Pendant l'affaire de la Chiusa, Moncey faisait attaquer, sur la rive droite de la rivière, la position de Rivoli, par la brigade Schilt. La droite de Rousseau ne tint pas à Rivoli et se replia, partie sur la Rivalta, partie sur la Corona. Ce dernier poste, entouré de précipices, ne peut guère tenir contre une colonne remontant l'Adige. Schilt, se rappelant l'échec qu'y avait essuyé Alvinzi, en 1797, résolut d'y attaquer l'ennemi. — Rousseau surpris, à dix heures du soir, fut culbuté à la baïonnette dans le ravin de Fereyrs. Il eut dans cette affaire beaucoup d'hommes tués et blessés, et perdit environ 500 prisonniers.

Combat d'Alla. — L'ennemi opposa une plus vive résistance au poste d'Alla, où il fut assailli le 3 janvier par la brigade Merle. Rousseau avait rassemblé environ 3,000 hommes sur les hauteurs d'Alla, et y attendait des renforts de Laudon, qui avait lui-même à tenir tête à Rochambeau vers Riva, et à Moncey sur l'Adige. La 102e pénétra en colonne serrée dans la ville, où elle ne put se maintenir. Escaladant des hauteurs inaccessibles en apparence, la 60e se porta sur les flancs de l'ennemi, qu'elle contraignit à battre en retraite en lui faisant 600 prisonniers.

Combat de San-Marco. — Le général Laudon ayant recueilli les débris de la brigade de Rousseau, réunit environ 6,000 hommes à San-Marco, où il étendit sa ligne depuis l'Adige jusqu'à la crête des montagnes. — L'at-

taque de cette position était difficile de front; Boudet la fit tourner par un bataillon de la 60e, qui escalada les rochers de la gauche, sous une grêle de balles et de pierres lancées par des chasseurs Tyroliens, tandis que lui-même, dans la vallée, s'avançait sur les retranchements, et que la 12e légère marchait sur Mori. Laudon tint bon jusqu'à la nuit; mais s'apercevant alors que sa gauche était tournée, il évacua San-Marco et Roveredo, et se replia sur Calliano.

Entrée de Moncey à Roveredo. — Sa jonction avec Rochambeau. — Moncey entra le 5 janvier à Roveredo, où il s'arrêta pour attendre l'arrivée de Rochambeau.— Ce dernier, détaché, comme on l'a dit, à l'ouest du lac Garda, avait fait enlever Riva, Arco et Troboie, par la brigade Digonnet qui avait tourné les contre-forts des monts Corvo et Tremalzo. Lui-même, avec la brigade Brunet, il avait marché sur Caffaro, par la Rocca-d'Anfo, et culbuté la droite de Laudon. Macdonald, dans le même moment, remontait aux sources de la Mella vers Collio, par le revers du val Trompia, pour descendre dans la vallée de la Chiesa. Rochambeau lui remit le poste de Storo, et se porta sur Riva, où il rejoignit Digonnet.—Il marcha ensuite sur Roveredo dans la nuit du 6 au 7, et s'y réunit à Bondet et à Moncey.

Opérations de l'armée des Grisons. — Macdonald, après l'attaque inutile du Tonal, avait laissé à Vandamme le soin de contenir Wukassowich, et s'était déterminé à se rabattre sur sa droite avec les brigades Pully, Rey et Laboissière. Il descendit l'Oglio jusqu'à Pisogno à la tête du lac d'Iseo, pour franchir le col de Colma-di San-Zeno.— Il lui fallut, à travers ces âpres montagnes, se frayer des sentiers dans la glace vive, pour pénétrer dans la vallée de Storo. La cavalerie, l'artillerie et les équipages, furent obligés de descendre le long du lac Iseo jusqu'à Brescia, et remonter ensuite la vallée de la Chiesa. Baraguey d'Hilliers avait pris, comme on l'a dit, avec la gauche, la direction divergente par Nanders, à trente lieues de là, pour fondre par les sources de l'Adige, sur la droite de Wukassowich. Ce dernier, pressé par 25,000 hommes sur son front et sur ses flancs, se trouvait très embarrassé. Son avant-garde, sous Dedowich, venait d'être forcée dans la vallée de la Chiesa. — Avec cette nouvelle, il reçut celle que Laudon s'était porté sur San-Marco, au secours de Rousseau, et que Morlot et Baraguey-d'Hilliers étaient déjà aux prises vers Meran avec son extrême droite. — Il retira en hâte sa droite de la vallée de Noss, sur Trente, faisant couvrir les avenues de cette ville par les troupes chargées de la défense de la Sarca, pendant que Laudon se concentrait à Calliano pour défendre la Pietra. — Ce fut alors qu'il reçut de Bellegarde l'ordre de se réunir par les gorges de la Brenta, au corps de bataille de l'armée impériale; opération qui exigeait des manœuvres rapides et bien combinées; car les Français pouvaient arriver avant lui à Levico, aux sources de cette rivière.

Entrée de Macdonald à Trente. — Macdonald, instruit des mouvements de Laudon, fit une marche forcée de quatorze lieues et déboucha sur Trente. Son avant-garde, aux ordres de Lecchi, essaya de forcer le passage d'un pont de l'Adige, qu'elle ne put empêcher Dedowich de brûler; mais soutenu par Pully, Lecchi parvint à jeter un pont de radeaux sous le feu de l'ennemi, et les Français entrèrent dans Trente où se réunirent bientôt la réserve de Rey, et Vandamme qui avait descendu le Tonal par la vallée de Noss.

L'ennemi se retira par Pergine sur Levico. Macdonald le fit poursuivre et poussa, malgré la fatigue de ses troupes, des reconnaissances sur la route de Roveredo, afin de mieux s'informer de la position de Laudon.

Stratagème de Laudon. — Laudon avait réuni à la Pietra, entre Trente et Roveredo, un corps d'environ 12,000 hommes. Il se trouvait ainsi cerné entre l'Adige et les montagnes, par Macdonald et Moncey. Sa ligne de retraite était coupée, et il ne pouvait communiquer avec Levico que par un sentier en arrière de sa gauche, tellement étroit et escarpé, qu'il était presque impossible qu'il pût y passer, en supposant même que Macdonald ne l'y prévînt pas de Pergine. Mais la difficulté des communications empêchait les généraux français de connaître leurs positions respectives; Laudon profita de leur ignorance pour se tirer d'affaire par une ruse que les militaires contemporains ont sévèrement qualifiée. Il fit dire à Moncey qu'on venait de conclure pour l'armée d'Italie un armistice pareil à celui de l'armée du Rhin, et il lui proposa d'arrêter une effusion de sang inutile. — Moncey, sans défiance, consentit à s'arrêter, à condition qu'on lui remettrait la ville de Trente et le fort de la Pietra. Laudon, heureux d'en être quitte à aussi bon marché, fila par l'étroite passe de Caldonazo et gagna la vallée de la Brenta, où il forma l'arrière-garde de Wukassowich, qui se portait rapidement vers Bassano. Sur ces entrefaites, Moncey, ayant devancé son corps d'armée, se porta sur Trente, où il fut tout étonné de trouver Macdonald, qui partagea sa surprise d'avoir été joué par Laudon.

Retraite de Bellegarde. — L'armée française, quoique réduite à 35,000 hommes par ses détachements, poussait devant elle dans la plaine le corps de bataille autrichien qui ne crut pas même devoir l'attendre sur le plateau presque inexpugnable de Caldiero. — Bellegarde rétrogradait d'ailleurs de position en position, lentement et en bon ordre, opposant aux attaques de Brune de fortes arrière-gardes qu'il soutenait avec vigueur dès qu'elles étaient trop pressées. Ce mode de retraite entraînait des combats continuels, où les Français étaient toujours vainqueurs. L'ennemi, suivi à gauche par Suchet, à droite par Delmas et par Dupont, défendit vivement la plaine de Saint-Martin. Nous croyons inutile de rappeler ces divers engagements entre des têtes et des queues de colonne. La division Delmas se distingua particulièrement dans celui du 7 janvier, sur l'Aldego et dans celui du 9, à Armeola.

Passage de la Brenta. — Arrivé, le 10 janvier, devant la Brenta, Brune fit toutes les dispositions nécessaires pour passer cette rivière le lendemain, afin que Moncey, débouchant sur Bassano, comme il en avait l'ordre, ne se trouvât pas seul aux prises avec tout le

corps ennemi. — Les mesures du général français n'étaient pas nécessaires. Bellegarde, après l'armistice de Steyer, avait compris qu'il devait avant tout être ménager du sang de ses soldats, et qu'une victoire en Italie ne pouvait rien changer aux conditions de la paix, désormais forcée pour la cour de Vienne; il avait résolu de se concentrer, sans combat, dans les plaines de Castel-Franco. — Le corps de bataille de Brune passa donc sans peine vers Fontaniva, l'arrieregarde ennemie ne s'y opposant que faiblement. — Rien ne s'opposa à la jonction de Moncey avec Gazan, qui avait dû, pendant le passage, faire une démonstration sur Bassano. — Le général Brune reçut, le 12, dans les plaines de Castel Franco, l'avis de la jonction des divisions ennemies du Tyrol avec l'armée de Bellegarde. Il se disposa à attaquer, le 13, cette armée ainsi renforcée; mais Bellegarde, sous l'appui d'une forte arrière garde, se retira vers Trévise.

Armistice de Trévise. — Brune, pensant que son adversaire se déciderait enfin à recevoir une bataille dans sa nouvelle position, avait pris de nouvelles mesures pour l'y attaquer; l'arrivée de Hohenzollern, envoyé par Bellegarde pour traiter d'un armistice, arrêta la marche de l'armée française. — Dans ce moment, Sébastiani, ayant déjà occupé Trévise, poussait l'ennemi devant lui, pendant que Brune arrivait à Villa-Orba avec le centre. — Quelques officiers de l'état-major du général en chef ayant rencontré un escadron autrichien qui cherchait à regagner la Piave, le firent sommer de se rendre; et cet escadron, se croyant réellement coupé, mit bas les armes. — Brune consentit à l'armistice, et chargea Sébastiani de le conclure. Cet armistice, signé à Trévise, le 16 janvier, devait durer vingt-trois jours seulement, y compris les quinze jours d'avertissement; il livrait aux Français les places de Peschiera, Porto-Legnago, Ferrare, Ancône et les châteaux de Vérone qui capitulaient dans le même temps. L'étendue de la ligne française, occupée sur ses derrières par des postes impériaux, la difficulté des vivres dans un pays épuisé, décidèrent le général Brune à suspendre ainsi sa marche victorieuse.

Macdonald fut mécontent d'une trève conclue sans qu'il eût été consulté et avant qu'il eût retiré aucun prix de toutes ses fatigues. Quand il en reçut la nouvelle à Trente, il venait de diriger la division Pully sur Botzen, pour attaquer cette place, de concert avec Baraguey-d'Hilliers, qui avait chassé Auffemberg de Laas et de Méran. Il voulait occuper Brixen pour disposer du grand embranchement des vallées de l'Eisach et de Prunecken, ce qui l'aurait rendu maître des deux routes d'Inspruck; sur Botzen, et de la Drave, sur Klagenfurth, mais apprenant qu'il ne pouvait, d'après l'armistice de Steyer, occuper cette partie du Tyrol, il consentit à suspendre les hostilités, à condition qu'on livrerait passage aux troupes de Baraguey-d'Hilliers, et à la colonne d'artillerie descendue par la grande route de Méran.

Macdonald, pour faire subsister son armée, la répandit alors dans le Tyrol, occupant la plus grande étendue possible de ce pays pauvre, et qui, dans les années les plus abondantes, produit à peine les deux tiers de ce qui est nécessaire à la consommation de ses habitants. D'après l'armistice de Trévise, l'armée et la population devaient être approvisionnées de dix en dix jours. — La ligne de démarcation de l'armée de Brune était la rive gauche de la Livenza, depuis la mer jusqu'à la source de cette rivière, et de là par la crête des montagnes jusqu'à Lientz sur la Drave, où elle rencontrait la ligne de l'armée du Rhin. L'armée impériale avait pour ligne de démarcation la rive droite du Tagliamento. Tous les corps des armées françaises, d'Italie et des Grisons, et tous ceux des armées impériales d'Italie et du Tyrol, furent compris dans cet armistice.

Convention de Lunéville. — L'arrivée de Murat en Italie (avec les divisions Thurreau et Mathieu, fortes de 8,500 hommes) au moment de la signature de l'armistice de Trévise et la non-cession de Mantoue, dont Bonaparte avait fait une condition expresse de toute négociation avec l'ennemi, indisposèrent vivement le premier Consul, qui en témoigna son mécontentement à Brune, et refusa de ratifier l'armistice. On dit même qu'il menaça de rompre l'armistice de Steyer, si Mantoue n'était remise aux Français. Cette condition venait heureusement d'être stipulée dans des conférences de Lunéville, conférences où le négociateur français montra des talents remarquables, une grande connaissance des intérêts de la République et un sentiment exquis de la dignité nationale. La reddition de Mantoue, obtenue par Joseph Bonaparte, devint ainsi la base fondamentale d'un nouvel armistice signé à Lunéville, le 26 janvier, et qui fut considéré comme le gage de la paix. — Cet événement termina sur le continent Européen la guerre de la seconde Coalition.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1800.

1er au 6 DÉCEMBRE. Passage du Splugen.
20 — Commencement des hostilités sur le Mincio.
21 — Combat d'Olcino.
22 — Première attaque du mont Tonal.
23 — Prise des retranchements de Zernetz.
25 — Bataille de Pozzolo.
26 — Passage du Mincio à Monzembano.
30 — Seconde attaque du mont Tonal.

1801.

1er JANVIER. Passage de l'Adige.
3 — Combat d'Alla.
4 — Combat de San-Marco.
5 — Occupation de Roveredo.
7 — Entrée de Macdonald à Trente.
11 — Passage de la Brenta.
16 — Armistice de Trévise. — Fin des hostilités en Italie.
26 — Convention de Lunéville.

EXPÉDITION D'ÉGYPTE. — BATAILLE D'HÉLIOPOLIS.

SOMMAIRE.

Mécontentement de Kléber après le départ de Bonaparte. — Lettre de Kléber au Directoire. — Observations de Bonaparte. — Positions occupées par l'armée d'Égypte. — Défaite de Mourad-Bey. — Tentatives infructueuses des Anglais contre Kosseir. — Défaite des Turcs à Damiette. — Ouverture des négociations. — Siége et prise d'El-Arisch. — Suite des négociations. — Convention d'El-Arisch. — Les Anglais refusent de ratifier la convention. — Lettre de l'amiral Keith. — Position critique de l'armée française. — Bataille et victoire d'Héliopolis. — Poursuite de l'ennemi. — Le Grand-Visir est chassé d'Égypte. — Révolte du Kaire. — Traité avec Mourad-Bey. — Prise de Boulaq. — Attaque et reprise du Kaire. — Administration de Kléber. — Assassinat de Kléber. — Jugement et supplice de l'assassin. — Siége et prise de Malte par les Anglais.

ARMÉE D'ORIENT.	ARMÉE TURQUE.
Général en chef. — KLÉBER.	*Général en chef.* — Le Grand-Visir JOUSSUF-PACHA.

Mécontentement de Kléber après le départ de Bonaparte. — On a vu quels motifs pressants [1] décidèrent Bonaparte à s'éloigner d'Égypte, sans avoir, avec le général qui allait lui succéder, l'entrevue à laquelle il l'avait invité. — A son arrivée à Rosette, Kléber apprit à la fois que le général en chef n'avait pas paru dans cette ville, et qu'il avait quitté l'Égypte. Il se crut joué, s'emporta, et dans sa colère n'épargna ni Bonaparte ni ceux qui l'avaient suivi. «Ce général, dit Berthier dans ses *Mémoires*, grand, bien pris, de taille héroïque, avait, comme la plupart des hommes à haute stature, une disposition singulière à se laisser conduire. Du reste, irascible, amer, inconsidéré dans ses propos, il s'engageait par ses imprudences même, et s'attachait aux images grotesques ou obscènes dont il revêtait ses saillies. Ce défaut assez léger eut des résultats fâcheux.

«Le manque de formes, qui avait été si vivement senti à Rosette, n'avait pas fait au Kaire des blessures moins profondes. Deux hommes surtout en avaient été singulièrement affectés : placés l'un et l'autre à la tête de l'administration, ils croyaient avoir acquis des droits à l'intimité de Bonaparte. Dugua avait commandé au Kaire et régi la colonie pendant que son général combattait sur les bords du Jourdain, et avait reçu ses félicitations sur la manière énergique et sage dont il avait dissipé les rassemblements, fait régner l'ordre au milieu d'un peuple travaillé dans tous les sens. Sa pénétration n'avait malheureusement pas égalé sa vigilance; il avait, dans un ordre du jour, repoussé les bruits qui couraient sur le départ futur de Bonaparte, et traité de factieux ceux qui les propageaient. Ce malencontreux ordre du jour, donné au moment même où le général mettait sous voile, lui faisait monter le rouge au visage. Il s'en voulait, se plaignait d'avoir été pris pour dupe, et ne se refusait aucun des propos que suggère le dépit. Emporté, mais juste et peu fait pour la haine, il fût bientôt revenu à des idées plus calmes; il eut senti que le général ne pouvait divulguer un secret qui déjà transpirait de toutes parts, et compromettre par une vaine confidence une entreprise où il y allait de sa liberté : occupé d'ailleurs, comme il l'était, de médailles, d'administration, il eût bientôt oublié ce désagrément et fût resté inoffensif s'il eût été abandonné à lui-même.

«Il n'en était pas ainsi de Poussielgue; ce financier était blessé dans son illusion la plus chère, celle qu'il était indispensable au général en chef. Souple, adroit, habile à flatter les Cheiks, à démêler les artifices dans lesquels s'enveloppaient les Cophtes, il avait rendu à l'armée des services qu'on ne pouvait méconnaître; mais aussi vain que laborieux, aussi implacable que désintéressé, tout en convenant que Bonaparte avait eu de justes motifs de repasser en France, il se récriait avec amertume sur le mystère qu'il lui avait fait. Il ne pouvait lui pardonner d'avoir caché sa résolution à des hommes à qui il devait beaucoup, qui avaient toujours justifié sa confiance, et qu'il laissait chargés du fardeau du gouvernement. Le général Dugua et lui avaient beaucoup à s'en plaindre; il les avait joués. Voilà les hauts griefs auxquels les intérêts de la France allaient être sacrifiés; les nobles inspirations qu'allait recevoir Kléber.

«Par malheur pour sa gloire, ce général connaissait trop peu l'Égypte : blessé devant Alexandrie, il avait passé dans cette place tout le temps de la conquête, et n'en était sorti que pour faire la campagne de Syrie. Au retour, il était allé prendre le commandement de Damiette, était resté sur la lisière du désert, et n'avait vu du Delta que la partie la moins cultivée. Il était prévenu, n'avait qu'une idée confuse des ressources qu'offrait la colonie, et se trouvait dans une situation d'esprit propre à recevoir les impressions les plus fâcheuses. Poussielgue ne les lui ménagea pas : il lui peignit l'incertitude des rentrées, l'exiguïté des recouvrements, lui mit sous les yeux les anticipations qu'on avait faites, les fournitures dont on devait compte aux provinces, et passant aux besoins de l'armée, il lui montra une disproportion énorme entre la recette et la dépense, un déficit qui devait s'accroître dans une proportion rapide. Dugua ne lui présenta pas la situation des corps sous un point de vue plus favorable : les uns manquaient de vêtements, les autres n'avaient pas d'armes; ils n'offraient tous, sur la vaste surface où ils étaient disséminés, qu'un réseau sans consistance, qu'une série de postes isolés qu'on pouvait forcer sur tous les points.

«Ce sombre tableau, assaisonné de plaintes, d'accusations, rendit Kléber à ses sarcasmes. Il se déchaîna de nouveau contre Bonaparte, déprécia ses travaux, attaqua ses conceptions et n'épargna pas même l'ex-

[1] Voyez *France militaire*, t. II, pag. 317 et 318.

pédition, pour laquelle cependant il avait failli se brouiller avec Moreau, parce que Moreau ne l'approuvait pas.»

Lettre de Kléber au Directoire. — Observations de Bonaparte. — Bonaparte, en quittant l'Égypte, avait ordonné à Desaix de revenir en Europe. Dès lors, et quels que fussent les défauts du caractère de Kléber (exagérés peut-être par Berthier), il ne pouvait confier à aucun autre le commandement de l'armée. Ce général, sans posséder les qualités brillantes de son prédécesseur, était cependant l'homme le plus capable de le remplacer. Instruit, actif, doué du génie de la guerre et de cette puissance de volonté contre laquelle viennent se briser tous les obstacles: possédant l'estime de ses collègues et l'amour des soldats; exempt d'ambition, mais animé d'un patriotisme ardent, Kléber, depuis son arrivée en Orient, avait mis le sceau à la juste réputation qu'il s'était acquise dans les campagnes de la Belgique et du Rhin. Aussi les inquiétudes qui s'étaient emparées de l'armée à la nouvelle du départ de Bonaparte se dissipèrent-elles lorsque l'on sut le nom de celui qui était appelé à lui succéder.

Le nouveau général, après avoir fait reconnaître son autorité par les Cheiks et par le peuple de l'Égypte, porta ses regards sur les diverses branches de la vaste administration qui lui était confiée. Bonaparte, dans son instruction écrite, lui avait bien tracé les règles de sa conduite militaire et politique, mais sans lui laisser aucune notion sur l'intérieur du pays; et Kléber resta anéanti lorsqu'on lui présenta les finances comme en déficit de plus de six millions. Cette découverte n'était pas de nature à détruire l'animosité secrète qu'il conservait contre son ancien général en chef, depuis les discussions qui avaient eu lieu lorsqu'il commandait à Alexandrie. (*Voir* t. II, pag. 271 et 272.)

Il était sous l'empire de ces impressions défavorables, lorsqu'il fit son premier rapport au Directoire, le 26 septembre 1799, un mois après le départ de Bonaparte. Dans ce rapport, où, comme on peut le croire, il ne peignait pas sa situation sous des couleurs bien brillantes, il annonçait au gouvernement qu'il allait suivre les négociations entamées par son prédécesseur, et il donnait pour motifs assez plausibles de sa résolution, l'armée réduite d'un tiers et diminuant encore tous les jours dans une proportion alarmante; le désordre des finances, le manque absolu de ressources; la réunion en Syrie d'une nouvelle armée d'Osmanlis, et le désir vivement exprimé par les troupes françaises de revoir leur patrie.

Ce rapport était vrai dans quelques points; mais dans beaucoup d'autres, il était exagéré. Kléber avait eu grand soin de ne présenter au Directoire que les considérations nécessaires pour lui faire obtenir de prompts secours, dans le cas où l'on n'approuverait pas ses projets de négociation, ce qui ne l'empêcha pas d'expédier en Syrie un parlementaire chargé, pour le Grand-Visir, d'un duplicata de la lettre de Bonaparte, avec l'expression de son désir d'entrer en arrangement.

Le rapport de Kléber est devenu célèbre, surtout parce qu'il a servi de base aux accusations des ennemis de Napoléon. L'Empereur l'a jugé d'ailleurs historiquement assez important pour le réfuter par des observations dictées à Sainte-Hélène : nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs cette discussion intéressante.

Il est à remarquer que par suite de la révolution du 18 brumaire, le rapport de Kléber adressé au Directoire arriva en France au premier Consul, mais un duplicata fut intercepté par les Anglais. Ce duplicata eut du moins le résultat de les tromper sur la situation de l'armée d'Orient, qu'il présentait sous une face trop défavorable, et loin d'avoir accéléré la perte de l'Égypte, comme quelques historiens militaires l'ont écrit, il fit mettre plus de lenteur dans les préparatifs de l'expédition préparée par l'Angleterre.

LETTRE DE KLÉBER.

Citoyens Directeurs,

A. Le général en chef Bonaparte est parti pour France, le 6 fructidor au matin, sans en avoir prévenu personne: il m'avait donné rendez-vous à Rosette, le 7; je n'y ai trouvé que ses dépêches. Dans l'incertitude si le général a eu le bonheur de passer, je crois devoir vous envoyer copie, et de la lettre par laquelle il me donne le commandement de l'armée, et de celle qu'il adresse au Grand-Visir à Constantinople, quoiqu'il sût parfaitement que ce pacha était déjà arrivé à Damas.

B. Mon premier soin a été de prendre une connaissance exacte de la situation actuelle de l'armée.

Vous savez, citoyens Directeurs, et vous êtes à même de vous faire représenter l'état de sa force lors de son arrivée en Egypte; elle est réduite de moitié, et nous occupons tous les points capitaux du triangle des cataractes à El-Arisch, d'El-Arisch à Alexandrie, et d'Alexandrie aux cataractes.

OBSERVATIONS DE NAPOLÉON.

A. Le Grand Visir était à la fin d'août à Erivan, dans la Haute-Arménie; il n'avait avec lui que 5,000 hommes. Le 22 août, on ignorait en Egypte que ce premier ministre eût quitté Constantinople; l'aurait-on su, qu'on y aurait attaché fort peu d'importance; au 26 septembre, lorsque cette lettre était écrite, le Grand-Visir n'était ni à Damas ni à Alep, il était au-delà du Taurus.

B. L'armée française était forte de 30,000 hommes au moment de son débarquement en Egypte, en 1798; puisque le général Kléber déclare qu'elle était réduite de moitié au 27 septembre 1799; elle était donc de 15,000 hommes; ceci est une fausseté évidente, puisque les états de situation de tous les chefs des corps envoyés au ministre de la guerre, datés du 1er septembre, portaient la force de l'armée à 28,500 hommes, sans compter les gens du pays; les états de l'ordonnateur Daure faisaient monter la consommation à 35,000 hommes, y compris les abus, les auxiliaires, les rations doubles, les femmes et les enfants; les états du payeur Estève, envoyés à la trésorerie, faisaient monter l'armée à 28,500 hommes: comment, dira-t-on, la conquête de la Haute et Basse-Egypte, de la Syrie, les maladies, la peste, n'avaient fait périr que 1,500 hommes! Non, il en a péri 4,500; mais, après son débarquement, l'armée fut augmentée de 3,000 hommes, provenant des débris de l'escadre de l'amiral Brueys.

Voulez-vous une autre preuve tout aussi forte? c'est qu'aux mois d'octobre et de novembre 1801, deux ans après, il a débarqué en France 27,500 hommes venant d'Egypte, sur lesquels 24,000 appartenaient à l'armée: les autres étaient des marins, des Mameluckes ou des gens du pays: or, l'armée n'avait reçu aucun renfort, si ce n'est un millier d'hommes partis par les trois frégates, *la Justice*, *l'Egyptienne* et *la Régénérée*, et une douzaine de corvettes ou avisos qui y arrivèrent dans cet intervalle.

En 1800 et 1801, l'armée a perdu 4,800 hommes, soit de maladie, soit à la campagne contre le Grand-Visir, en 1800: soit à celle contre les Anglais, en 1801: 2,200 hommes ont, en outre, été faits

C. Cependant il ne s'agit plus aujourd'hui comme autrefois de lutter contre quelques hordes de Mamelucks découragés ; mais de combattre et de résister aux efforts réunis de trois grandes puissances : la Porte, les Anglais et les Russes.

Le dénûment d'armes, de poudre de guerre, de fer coulé et de plomb, présente un tableau aussi alarmant que la grande et subite diminution d'hommes dont je viens de parler : les essais de fonderie faits n'ont point réussi ; la manufacture de poudre établie à Rouoda n'a pas encore donné, et ne donnera probablement pas le résultat qu'on se flattait d'en obtenir ; enfin la réparation des armes à feu est lente, et il faudrait pour activer ces établissements des fonds et des moyens que nous n'avons pas.

D. Les troupes sont nues, et cette absence de vêtements est d'autant plus fâcheuse, qu'il est reconnu que, dans ce pays, elle est une des causes les plus actives des dyssenteries et des ophtalmies, qui sont les maladies constamment régnantes ; la première surtout a agi cette année puissamment sur des corps affaiblis et épuisés par les fatigues. Les officiers de santé remarquent et rapportent constamment que, quoique l'armée soit si considérablement diminuée, il y a cette année un nombre beaucoup plus grand de malades qu'il n'y en avait l'année dernière à la même époque.

E. Le général Bonaparte avait effectivement, avant son départ, donné des ordres pour habiller l'armée en drap ; mais pour cet objet, comme pour beaucoup d'autres, il s'en est tenu là, et la pénurie des finances, qui est un nouvel obstacle à combattre, l'eût mis dans la nécessité sans doute d'ajourner l'exécution de cet utile projet : il faut parler de cette pénurie.

Le général Bonaparte a épuisé toutes les ressources extraordinaires dans les premiers mois de notre arrivée ; il a levé alors autant de contributions de guerre que le pays pouvait en supporter : revenir aujourd'hui à ces moyens, alors que nous sommes au dehors entourés d'ennemis, serait préparer un soulèvement à la première occasion favorable. Cependant Bonaparte à son départ n'a pas laissé un sou en caisse, ni aucun objet équivalent : il a laissé au contraire un arriéré de près de 12,000,000 ; c'est plus que le revenu d'une année dans la circonstance ac-

prisonniers dans les forts d'Aboukir, Julien, Rahmanieh, dans le désert avec le colonel Cavalier sur le convoi de Djermes, au Marabout ; mais ces troupes, ayant été renvoyées en France, sont comprises dans le nombre de 27,590 qui ont opéré leur retour.

Il résulte donc de cette seconde preuve, qu'au mois de septembre 1799, l'armée était de 28,500 hommes, éclopés, vétérans, hôpitaux, etc., tout compris.

C. Les fusils ne manquaient pas plus que les hommes, il résulte des états des chefs de corps de septembre 1799, qu'ils avaient 7,000 fusils et 11,000 sabres au dépôt ; et des états de l'artillerie, qu'il y en avait 5,000 neufs, et 300 en pièces de rechange au parc ; cela fait donc 15,000 fusils.

Les pièces de canon ne manquaient pas davantage : il y avait, comme le constatent les états de l'artillerie, 1,426 bouches à feu, dont 180 de campagne, 225,000 projectiles, 1,100 milliers de poudre : 3 millions de cartouches d'infanterie, 27,000 cartouches à canon confectionnées, et ce qui prouve l'exactitude dans ces états, c'est que deux ans après, les Anglais trouvèrent 1,375 bouches à feu, 190,000 projectiles et 900 milliers de poudre.

D. Les draps ne manquaient pas plus que les munitions, puisque les états de situation des magasins des corps portaient qu'il existait des draps au dépôt, que l'habillement était en confection ; et qu'effectivement, au mois d'octobre, l'armée était habillée de neuf : d'ailleurs, comment manquer d'habillement dans un pays qui habite 3,000,0000 d'hommes, les populations de l'Afrique, de l'Arabie, qui fabriquent des cotonnades, des toiles, des draps de laine en si grande quantité ?

E. Depuis long-temps la solde était au courant, il y avait 15,000 francs d'arriéré : mais cela datait de longue main ; les contributions dues étaient de 16,000,000 comme le prouvent les états du payeur Estève, datés du 1er septembre.

tuelle. La solde arriérée pour toute l'armée se monte seulement à 4,000,000.

F. L'inondation rend impossible en ce moment, le recouvrement de ce qui est dû sur l'année qui vient d'expirer, et qui suffirait à peine pour la dépense d'un mois ; ce ne sera donc qu'au mois de frimaire qu'on pourra en recommencer la perception : et alors, il n'en faut pas douter, on ne pourra pas s'y livrer, parce qu'il faudra combattre.

Enfin, le Nil étant cette année très mauvais, plusieurs provinces, faute d'inondations, offriront des non-valeurs auxquelles on ne pourra se dispenser d'avoir égard.

Tout ce que j'avance ici, citoyens Directeurs, je puis le prouver, et par des procès-verbaux et par des états certifiés des différents services.

Quoique l'Égypte soit tranquille en apparence, elle n'est rien moins que soumise ; le peuple est inquiet, et ne voit en nous, quelque chose que l'on puisse faire, que des ennemis de sa propriété : son cœur est sans cesse ouvert à l'espoir d'un changement favorable.

G. Les Mamelucks sont dispersés, mais ils ne sont pas détruits. Mourad-Bey est toujours dans la Haute-Égypte avec assez de monde pour occuper sans cesse une partie de nos forces : si on l'abandonnait un moment, sa troupe se grossirait bien vite, et il viendrait nous inquiéter, sans doute, jusque dans la capitale, qui, malgré la plus grande surveillance, n'a cessé jusqu'à ce jour de lui procurer des secours en argent et en armes.

Ibrahim est à Gaza, avec environ 2000 Mamelucks, et je suis informé que 30,000 hommes de l'armée du Grand-Visir et de Djezzar-Pacha, y sont déjà arrivés.

H. Le grand-visir est parti de Damas, il y a environ vingt jours ; il est actuellement campé auprès d'Acre.

I. Telle est, citoyens Directeurs, la situation dans laquelle le général Bonaparte m'a laissé l'énorme fardeau de l'armée d'Orient ; il voyait la crise fatale s'approcher. Vos ordres, sans doute, ne lui ont pas permis de la surmonter. Que cette crise existe ; ses lettres, ses instructions, sa négociation entamée, en font foi : elle est de notoriété publique, et nos ennemis semblent aussi peu l'ignorer que les Français qui sont en Égypte.

« Si cette année, me dit le général Bonaparte, malgré toutes les précautions, la peste était en Égypte, et que vous perdiez plus de 1,500 soldats, perte considérable, puisqu'elle serait en sus de celle que les événements de la guerre occasioneraient journellement ; je dis que, dans ce cas, vous ne devez pas vous hasarder à

F. La conduite de ce peuple, pendant la guerre de Syrie, ne laissa aucun doute sur ses bonnes dispositions ; mais il ne fallut lui laisser aucune inquiétude sur sa religion et se concilier les ulémas.

G. Mourad-Bey, réfugié dans l'Oasis, ne possédait plus un seul point dans la vallée ; il n'y possédait plus un magasin ni une barque ; il n'avait plus un canon, il n'était suivi que de ses plus fidèles esclaves. Ibrahim-Bey était à Gaza avec 450 Mamelucks ; comment pouvait-il en avoir 2,000, puisqu'il n'en a jamais eu que 950, et qu'il avait fait des pertes dans tous les combats de la Syrie ?

Il n'y avait pas, à la fin de septembre, un seul homme de l'armée du Grand-Visir en Syrie ; au contraire, Djezzar-Pacha avait retiré ses propres troupes de Gaza pour les concentrer sur Acre. Il n'y avait à Gaza que les 400 Mamelucks d'Ibrahim-Bey.

H. Le Grand-Visir n'était point en Syrie, le 26 septembre ; il n'était pas même à Alep : il était au-delà du mont Taurus.

I. Cette crise fatale était dans l'imagination du général, et surtout des intrigants qui voulaient l'exciter à quitter le pays.

Napoléon avait commencé les négociations avec Constantinople, dès le surlendemain de son arrivée à Alexandrie ; il les a continuées en Syrie ; il avait plusieurs buts, d'abord d'empêcher la Porte de déclarer la guerre ; puis de la désarmer, ou au moins rendre les hostilités moins actives ; enfin de connaître ce qui se passait par les allées et venues des agents turcs et français qui se tenaient au courant des événements d'Europe.

Où était la crise fatale ? l'armée russe, qui, soi-disant, était aux Dardanelles, était un premier fantôme ; l'armée anglaise, qui déjà avait passé le détroit, en était un second ; enfin, le Grand-Visir, à la fin de septembre, était encore bien éloigné de l'Égypte. Quand il aurait passé le mont Taurus et le Jourdain, il avait à lutter contre la jalousie de Djezzar ; il n'avait avec lui que 5,000 hommes ; il devait former son armée en



Combat de Damiette





Troupes Autrichiennes

Soldat du Reg.t de l'Empereur — *Hulan* — *Dragon du Reg.t de l'Archiduc.*



Village de Splugen





Dragons de la Garde de Paris



Coire.





Volontaires Anglais. Cavalerie.



Verdier. Reghier.

« soutenir la campagne prochaine : et vous êtes autorisé « à conclure la paix avec la « Porte-Ottomane, quand même « l'évacuation de l'Égypte en serait la condition principale[1]. »

Je vous fais remarquer ce passage, citoyens Directeurs, parce qu'il est caractéristique sous plus d'un rapport, et qu'il indique surtout la situation critique dans laquelle je me trouva.

Que peuvent être 1,500 hommes de plus ou de moins dans l'immensité du terrain que j'ai à défendre, et aussi journellement à combattre?

[1] Voy. *France militaire* (t. II, p. 112).

J. Le général dit ailleurs : « Alexandrie et El-Arisch, voilà « les deux clefs de l'Égypte. »

El-Arisch est un méchant fort, à quatre journées, dans le désert. La grande difficulté de l'approvisionner ne permet pas d'y jeter une garnison de plus de 250 hommes : 600 Mamelucks pourront, quand ils le voudront, intercepter sa communication avec Katieh ; et, comme lors du départ de Bonaparte, cette garnison n'avait pas pour quinze jours de vivres en avance, il ne faudrait pas plus de temps pour l'obliger à se rendre sans coup férir.

Les Arabes seuls étaient dans le cas de faire des convois soutenus dans les brûlants déserts ; mais, d'un côté, ils ont été tant de fois trompés, que, loin de nous offrir leurs services, ils s'éloignent et se cachent ; d'un autre côté, l'arrivée du Grand-Visir, qui enflamme leur fanatisme et leur prodigue des dons, contribue tout autant à nous en faire abandonner.

K. Alexandrie n'est point une place, c'est un vaste camp retranché ; il était à la vérité, assez bien défendu par une nombreuse artillerie de siége ; mais depuis que nous avons perdu cette artillerie dans la désastreuse campagne de Syrie, depuis que le général Bonaparte a retiré toutes les pièces de marine pour armer au complet les deux frégates avec lesquelles il est parti, ce camp ne peut plus offrir qu'une faible résistance.

L. Le général Bonaparte, enfin, s'était fait illusion sur l'effet que devait produire le

Asie, et peut-être y réunir 40 à 50,000 hommes qui n'avaient jamais fait la guerre, et qui étaient aussi peu redoutables que l'armée du mont Thabor : c'était donc en réalité un troisième fantôme.

Les troupes de Mustapha-Pacha étaient les meilleures troupes ottomanes ; elles occupaient à Aboukir une position redoutable : cependant elles n'avaient opposé aucune résistance. Le grand-visir n'aurait jamais osé passer le désert devant l'armée française, ou, s'il l'avait osé, il aurait été très facile de le battre.

L'Égypte ne courait donc de danger que par le mauvais esprit qui s'était mis dans l'état-major.

La peste qui avait affligé l'armée, en 1799, lui avait fait perdre 700 hommes. Si celle qui l'affligeait en 1800 lui en faisait perdre 1,500, elle serait donc double en malignité. Dans ce cas, le général, partant, voulait prévenir les seuls dangers que pouvait courir l'armée, et diminuer la responsabilité de son successeur, l'autorisant à traiter, s'il ne recevait pas de nouvelles du gouvernement avant le mois de mai 1800, à condition que l'armée française resterait en Égypte jusqu'à la paix générale.

Mais enfin, le cas n'était point arrivé : on n'était pas encore au mois de mai, puisqu'on n'était qu'au mois de septembre ; on avait donc tout l'hiver à passer, pendant lequel il était probable que l'on recevrait des nouvelles de France ; enfin la peste n'affligea pas l'armée en 1800 et 1801.

J. Le fort d'El-Arisch, qui peut contenir 5 ou 6,000 hommes de garnison, est construit en bonne maçonnerie ; il domine les puits et la forêt de palmiers de l'Oasis de ce nom. C'est une véritable station près de la Syrie, la seule porte par où toute armée qui veut attaquer l'Égypte par terre doit passer. Les localités offrent beaucoup de difficultés aux assiégeants. C'est donc à juste titre qu'il peut être appelé une des clefs du désert.

K. Il y avait dans Alexandrie 430 bouches à feu de tous calibres. Les 24 pièces que l'on avait perdues en Syrie appartenaient à l'équipage de siége, et n'avaient jamais été destinées à faire partie de l'armement de cette place. Les Anglais y ont trouvé, en 1801, plus de 400 pièces de canon, indépendamment des pièces qui armaient les frégates et autres bâtiments.

L. L'armée de Moustapha-Pacha de Roumélie, qui débarqua à Aboukir, était de 18,000 hommes ;

succès qu'il a obtenu aux portes d'Aboukir : il a, en effet, détruit la presque totalité des Turcs qui avaient débarqué : mais qu'est-ce qu'une perte pareille pour une grande nation à laquelle on a ravi la plus belle partie de son empire, et à qui la religion, l'honneur et l'intérêt prescrivent également de se venger, et de reconquérir ce que l'on avait pu lui enlever? Aussi cette victoire n'a-t-elle pas retardé d'un instant, ni les préparatifs, ni la marche du Grand-Visir.

M. Dans cet état de choses que puis-je? Que dois-je faire? Je pense, citoyens Directeurs, que c'est de continuer les négociations entamées par Bonaparte ; quand elles ne donneraient d'autres résultats que celui de gagner du temps, j'aurai déjà lieu d'être satisfait. Vous trouverez ci-jointe la lettre que j'écris en conséquence au Grand-Visir, en lui envoyant duplicata de celle de Bonaparte ; si ce ministre répond à ces avances, je lui proposerai la restitution de l'Égypte, aux conditions suivantes :

Le grand-seigneur y établira un pacha comme par le passé : on lui abandonnerait le miri que la Porte a toujours perçu de droit et jamais de fait.

Le commerce sera ouvert réciproquement entre l'Égypte et la Syrie.

Les Français demeureraient dans le pays, occuperaient les places et les forts, et percevraient tous les autres droits avec ceux des douanes, jusqu'à ce que le gouvernement eût fait la paix avec l'Angleterre.

Si ces conditions préliminaires et sommaires étaient acceptées, je croirais avoir fait plus pour la patrie qu'en obtenant la plus éclatante victoire ; mais je doute que l'on veuille prêter l'oreille à ces dispositions : si l'orgueil des Turcs ne s'y opposait pas, j'aurais à combattre l'influence des Anglais ; dans tous les cas, je me guiderai d'après les circonstances.

N. Je connais toute l'importance de la possession de l'Égypte ; je disais en Europe qu'elle était pour la France le point d'appui par lequel elle pouvait remuer le système du commerce des quatre parties du monde : mais, pour cela, il faut un puissant levier ; ce levier, c'est la marine. La nôtre a existé, depuis lors tout est changé, et la paix avec la Porte peut seule, ce me semble, nous offrir une voie honorable pour nous tirer d'une entreprise qui ne peut plus atteindre l'objet qu'on avait pu s'en proposer.

Je n'entrerai point, citoyens Directeurs, dans le détail de toutes les combinaisons diplomatiques que la situation actuelle de l'Europe peut offrir ; ils ne sont point de mon ressort.

Dans la détresse où je me trouve, et trop éloigné du con-

c'était l'élite des troupes de la Porte qui avaient fait la guerre contre la Russie. Ces troupes étaient incomparablement meilleures que celles du mont Thabor et toutes les troupes asiatiques, dont devait se composer l'armée du Grand-Visir.

Le Grand-Visir n'a reçu la nouvelle de la défaite d'Aboukir qu'à Erivan, dans l'Arménie, près la mer Caspienne.

M. Ceci est bien projeté, mais a été mal exécuté ; il y a loin de là à la capitulation d'El-Arisch.

Tout traité avec la Porte, s'il avait ces deux résultats, de lui faire tomber les armes des mains et de conserver l'armée en Égypte, était bon.

N. La destruction de onze vaisseaux de guerre, dont trois étaient hors de service, ne changeait rien à la situation de la République, qui était en 1800 tout aussi inférieure sur mer qu'en 1798 : si l'on eût été maître de la mer, on eût marché droit à la fois sur Londres, sur Dublin et sur Calcutta : c'était pour le devenir que la République voulait posséder l'Égypte. Cependant la République avait assez de vaisseaux pour pouvoir envoyer des renforts en Égypte, lorsque ce serait nécessaire. Au moment où le général écrivait cette lettre, l'amiral Brueys, avec quarante-six vaisseaux de haut-bord, était maître de la Méditerranée ; il eût secouru l'armée d'Orient, si les troupes n'eussent été nécessaires en Italie, en Suisse et sur le Rhin.

tre des mouvements, je ne puis guère m'occuper que du salut et de l'honneur de l'armée que je commande. Heureux si dans mes sollicitudes je réussis à remplir vos vœux ! Plus rapproché de vous, je mettrai toute ma gloire à vous obéir.

Je joins ici, citoyens Directeurs, un état exact de ce qui nous manque en matériel pour l'artillerie, et un tableau sommaire de la dette contractée et laissée par Bonaparte.

Salut et respect,

KLÉBER.

O. Post-Scriptum. Au moment, citoyens Directeurs, où je vous expédie cette lettre, quatorze ou quinze voiles turques sont mouillées devant Damiette, attendant la flotte du capitan-pacha, mouillée à Jaffa, et portant, dit-on, 15 à 20,000 hommes de debarquement; 15,000 sont toujours réunis à Gaza, et le Grand-Visir s'achemine de Damas; il nous a renvoyé ces jours derniers un soldat de la 25ᵉ demi-brigade, fait prisonnier du fort d'El-Arisch, après lui avoir fait voir tout le camp; il lui a intimé de dire à ses compagnons ce qu'il avait vu, et à leur général de trembler. Ceci paraît annoncer ou la confiance que le Grand-Visir met dans ses forces, ou un desir de rapprochement : quant à moi, il me serait de toute impossibilité de réunir plus de 5,000 hommes en état d'entrer en campagne. Nonobstant ce, je tenterai la fortune, si je ne puis parvenir à gagner du temps par des négociations. Djezzar a retiré ses troupes de Gaza, et les a fait revenir à Acre.

KLÉBER.

O. Cette apostille peint l'état d'agitation du général Kléber : il avait servi huit ans, comme officier, dans un régiment autrichien; il avait fait les campagnes de Joseph II, qui s'était laissé battre par les Ottomans; il avait conservé une opinion fort exagérée de ceux-ci. Sidney-Smith, qui avait déjà fait perdre à la Porte l'armée de Mustapha-Pacha de Romélie, qu'il avait débarquée à Aboukir, vint mouiller à Damiette, avec soixante transports, sur lesquels étaient embarqués 7,000 janissaires, de très bonnes troupes; c'était l'arrière-garde de l'armée de Mustapha-Pacha : au 1ᵉʳ novembre, il la débarqua sur les plages de Damiette. L'intrépide général Verdier marcha à eux, avec 1,000 hommes, les prit, les tua, ou les jeta dans la mer; six pièces de canon furent nos trophées.

Le capitan-pacha n'était pas à Jaffa, le Grand-Visir n'était point entré en Syrie; il n'y avait donc pas 30,000 hommes à Gaza. Les armées russes et anglaises ne songeaient point à attaquer l'Égypte.

Cette lettre est donc pleine de fausses assertions. On croyait que Napoléon n'arriverait point en France; on s'était décidé à évacuer le pays; on voulut justifier cette évacuation, car cette lettre arriva à Paris, le 12 janvier : le général Berthier la mit sous les yeux du premier Consul; elle était accompagnée des rapports et des comptes de l'ordonnateur Daure, du payeur Estève, et de vingt-huit rapports de colonels et de chefs de corps d'artillerie, infanterie, cavalerie, dromadaires, etc. Tous ces états que fit dépouiller le ministre de la guerre, présentaient des rapports qui contredisaient le général en chef. Mais heureusement pour l'Égypte, qu'un duplicata de cette lettre tomba entre les mains de l'amiral Keith, qui l'envoya aussitôt à Londres. Le ministre anglais écrivit sur-le-champ pour qu'on ne reconnût aucune capitulation, qui aurait pour but de ramener l'armée d'Égypte en France, et que, si déjà elle était en mer, il fallait la prendre et la conduire dans la Tamise.

Par un second bonheur, le colonel Latour-Maubourg, parti de France à la fin de janvier, avec la nouvelle de l'arrivée de Napoléon en France, celle du 18 brumaire, la Constitution de l'an VIII, et la lettre du ministre de la guerre, du 12 janvier, en réponse à celle de Kléber, ci-dessus, arriva au Kaire, le 4 mai, dix jours avant le terme fixé pour la remise de cette capitale au Grand-Visir. Kléber comprit qu'il fallait vaincre ou mourir, et n'eut qu'à marcher.

Ce ramassis de canaille qui se disait l'armée du Grand-Visir, fut rejeté au-delà du désert, sans faire aucune résistance. L'armée française n'eut pas 100 hommes tués ou blessés, en tua 15,000, leur prit leurs tentes, leurs bagages et leur équipage de campagne.

Kléber changea alors entièrement; il s'appliqua sérieusement à améliorer le sort de l'armée et du pays; mais, le 14 juin 1800, il périt sous le poignard d'un misérable fanatique.

S'il eût vécu lorsque, la campagne suivante, l'armée anglaise débarqua à Aboukir, cette armée eût été perdue : peu d'Anglais se fussent rembarqués, et l'Égypte eût été conservée à la France.

Positions occupées par l'armée d'Égypte. — Cependant Kléber, se conformant à l'axiome qui dit que, si l'on veut la paix, il faut se tenir prêt à la guerre, combina ses principales forces disponibles, de façon à pouvoir promptement les réunir à Salahieh et Belbeïs, dans le cas où l'armée ennemie tenterait le passage du désert; en outre, 1,800 hommes occupaient le Delta, où ils maintenaient l'ordre et la tranquillité; un pareil nombre, commandé par le général Lanosse, défendait Alexandrie et le fort d'Aboukir; le reste des côtes jusqu'à Damiette était occupé par le général Verdier, avec environ 1,000 hommes; 1,200 hommes gardaient le Kaire, enfin la division Desaix, forte de 2,500 hommes, répartie sur les points fortifiés de Kosseïr, Kéné, Benisouef, etc., protégeait la Haute-Égypte et la libre navigation du Nil.

Défaite de Mourad-Bey. — Si l'on pouvait avoir quelque attaque à redouter du côté de la Méditerranée et de la Syrie, rien ne devait alarmer dans la Haute-Égypte. Mourad-Bey avait bien récemment tenté de déboucher au-dessous de Siout et pénétré jusqu'à El-Ganaïm. Mais le chef de brigade Murand s'était mis à sa poursuite, et l'avait, après un premier combat, forcé à une prompte retraite. Malgré la rapidité de sa fuite, Mourad n'avait pas pu échapper à une seconde atteinte de son vainqueur, qui, suivant ses traces, et franchissant à la tête de sa colonne cinquante lieues de désert en quatre jours, se montra tout à coup à la hauteur de Samanhoud. — Surpris dans son camp, le Bey vit tailler ses mamelucks en pièces, enlever ses chameaux, piller ses équipages, ce qui le réduisit pour long-temps à l'impossibilité de rien entreprendre.

Ce double échec ne lassa pas néanmoins le courage de l'ancien chef des Beys mamelucks. Avec une partie de ses gens qu'il parvint à rallier, il gagna par le désert la province de Fayoum, dans laquelle il conservait de nombreux partisans. Mais tous ses mouvements étaient observés par Desaix; à peine le général français eut-il reçu l'avis que le chef arabe venait d'apparaître sur les bords du canal Joseph, qu'il s'avança contre lui avec toutes les troupes dont il pouvait disposer. Une des colonnes françaises, commandée par l'adjudant général Boyer, suivant la rive gauche du canal, rejoignit les Mamelucks, le 9 octobre, auprès du village de Sediman. Pour arriver plus vite, l'infanterie était montée sur des dromadaires; Mourad, croyant n'avoir affaire qu'à de la cavalerie, s'avança soudain pour la charger. Le feu nourri d'un carré, qui renversa

les plus braves Mamelucks, lui fit connaître son erreur. Il était trop avancé pour reculer, mais tous ses efforts pour enfoncer le carré furent inutiles; les Mamelucks, découragés, se débandèrent et prirent la fuite. Mourad, resté un des derniers, eut lui-même beaucoup de peine à échapper à la poursuite des Français.

Telle fut l'issue du dernier combat que la division de la Haute-Égypte eut à soutenir contre les Mamelucks. Kléber, jugeant que leurs forces épuisées ne leur permettaient plus de réunir un corps considérable, ordonna au général Desaix de venir au Kaire, et de laisser à l'adjudant général Boyer le commandement des colonnes mobiles, qui continuèrent à parcourir la contrée dans toutes les directions.

Tentatives infructueuses des Anglais contre Kosseïr. — Une entreprise tentée à la même époque par les Anglais contre Kosseïr n'avait pas une issue plus favorable. Deux frégates s'embossèrent sous le fort français, et, après une canonnade qui dura quatre heures sans interruption, mirent leurs chaloupes à la mer. Pendant ce temps, les soldats français étaient restés à l'abri, tranquillement établis dans le village; les embarcations les ayant aperçus, virèrent de bord et regagnèrent les frégates. Le feu n'en continua pas moins toute la nuit. Les Anglais changèrent le lendemain leurs dispositions; tandis que leur artillerie battait le fort en brèche, ils jetèrent à la côte un fort détachement qui, protégé par le feu des frégates, marcha résolument sur les positions françaises. Mais reçu par une vive décharge de mousqueterie et chargé à la baïonnette, il ne put résister au choc, et retourna promptement vers ses chaloupes, laissant aux Français le soin de relever ses morts et ses blessés. Malgré cet échec, le commandant anglais conservait encore quelque espoir. Il fit augmenter le feu des frégates, couvrit le fort de boulets et d'obus, et quand il crut la garnison ébranlée, il opéra un nouveau débarquement sur la plage, située au sud des ouvrages français. Cette seconde tentative n'eut pas un sort plus heureux que la première. Les troupes ennemies, accueillies de front et de flanc par la vive fusillade des postes que le général Donzelot avait embusqués dans les tombeaux et dans les ravins qui longent le désert, furent culbutées et forcées de regagner leurs embarcations.

Ce résultat ne découragea pas encore les Anglais. Les deux frégates firent pendant toute la nuit un feu terrible et soutenu contre Kosseïr; au point du jour, leurs embarcations s'avancèrent vers le rivage. Les Français les laissèrent tranquillement approcher, et au moment où le débarquement allait s'effectuer, se ruèrent sur les chaloupes avec la plus vive impétuosité; en un instant, toute l'escadrille fut dispersée et obligée de se réfugier sous le canon des frégates. Les Anglais, convaincus enfin que tous leurs efforts seraient inutiles, s'éloignèrent de Kosseïr, et la Haute-Égypte n'eut plus à craindre d'ennemi.

Défaite des Turcs à Damiette. — Cependant les préparatifs de la Turquie étaient terminés. Le Grand-Visir avait pris le commandement de l'armée ottomane qui, forte de 30,000 janissaires et topidjis, et de 25 à 30,000 hommes de milices des pachalicks d'Asie, se porta vers la fin d'octobre sur Gaza; cette armée comptait un grand nombre d'officiers de terre anglais. En même temps, une division de 8 000 janissaires, commandés par Sayd-Ali-Bey, s'embarqua pour aller attaquer les côtes de Damiette, afin de détourner l'attention des Français de la frontière de Syrie et de faciliter à l'armée du Visir le passage du désert.

Cinquante-trois bâtiments de toutes grandeurs, dirigés par le commodore Sidney-Smith, arrivèrent, le 29 octobre, à l'embouchure du Nil, et commencèrent par s'emparer de la tour du Bogaz qui en défend le passage, et où ils établirent un poste et une pièce de canon. Mais, par un singulier esprit de temporisation qui est, du reste, assez commun aux Turcs, le débarquement fut fixé seulement au troisième jour, c'est-à-dire au 1[er] novembre. Ce retard donna au général Verdier le temps de prévenir Kléber, et de rallier les troupes peu nombreuses qui se trouvaient aux environs de Damiette.

Aussitôt que le général en chef reçut la nouvelle de ce débarquement, il ordonna au général Desaix qui, déjà était arrivé au Kaire, de s'avancer sur Damiette avec deux bataillons et 150 dragons.

Après leur débarquement, les janissaires se retranchèrent sur le rivage. Ils occupaient cette partie de la côte qui s'étend entre la rive droite du Nil, la mer et le lac Menzaleh, mais ils ne gardèrent pas long-temps cette position. Le général Verdier, qui était campé entre le fort Lesbeh et la côte, ne les eut pas plus tôt vus s'établir sur le rivage, que, sans consulter la disproportion de ses forces, il courut à eux, les attaqua avec impétuosité, tua plus de 2,000 hommes, fit 800 prisonniers, enleva trente-deux drapeaux, une pièce de vingt-quatre et cinq pièces de campagne avec tous leurs approvisionnements. Cette victoire fut d'autant plus brillante, que le général n'avait pas avec lui plus de 1,000 hommes, formés de détachements de la 2[e] demi-brigade légère, de la 32[e] de ligne et du 18[e] régiment de dragons. Les Français firent plusieurs prisonniers de marque, parmi lesquels se trouvaient le lieutenant du chef des janissaires, et le capitaine d'un vaisseau de ligne turc. Ils ne perdirent qu'une trentaine d'hommes et eurent seulement 80 blessés.

Ouverture des négociations. — La défaite des janissaires avait disposé le Grand-Visir à un accommodement, l'espoir d'entrer en possession de l'Égypte, sans courir la chance des armes, le fit consentir aux négociations. En conséquence, le commodore sir Sidney-Smith écrivit à Kléber pour le prévenir, en réponse aux ouvertures faites par Bonaparte au Grand-Visir, que d'après le traité du 5 janvier 1799, la Turquie ne pouvant conclure aucun arrangement sans le concours de l'Angleterre et de la Russie, il lui offrait son intervention.

Loin de repousser cette proposition, le général en chef français l'accepta avec empressement. Il répondit à Sidney-Smith, que dès que le Visir aurait choisi ses

plénipotentiaires, il enverrait de son côté, à bord du *Tigre*, le général Desaix et l'administrateur Poussielgue, revêtus de ses pleins pouvoirs. Les deux parts annonçant des dispositions si pacifiques, on devait supposer que les résultats ne s'en feraient pas attendre. Mais l'éloignement du quartier général turc et les vents contraires qui rejetèrent l'escadre anglaise dans la haute mer, retardèrent tellement les communications, que le mois de novembre et presque tout le mois de décembre se passèrent en pourparlers préliminaires. Ce ne fut que le 22 décembre que les plénipotentiaires français se rendirent à bord du *Tigre*.

Les agents du Visir n'y étaient pas encore arrivés, ce qui n'empêcha pas les conférences de s'ouvrir aussitôt avec le commodore, qui se qualifiait de ministre plénipotentiaire de Sa Majesté britannique, près la Sublime-Porte. On convint d'abord d'un armistice qui devait se prolonger tout le temps des négociations. Malheureusement cet armistice ne fut pas communiqué assez tôt à l'armée ottomane, ce qui amena de fâcheux événements.

Encouragé par la victoire de Damiette, Kléber, dans ses instructions à Desaix et à Poussielgue, élevait des prétentions qui rendaient les négociations plus difficiles. Il consentait bien à évacuer l'Égypte et à la rendre au grand-seigneur, mais il exigeait la dissolution de la triple alliance, la restitution aux troupes françaises des îles vénitiennes, dont les escadres turco-russes s'étaient emparées, et la faculté de descendre avec son armée sur le point où il le jugerait le plus convenable pour les intérêts de la République.

Sidney-Smith fit observer aux envoyés français que ces conditions étaient inadmissibles, et ne pouvaient être consenties que par les ambassadeurs spéciaux des puissances intéressées, lorsqu'il serait question de conclure la paix définitive; que, pour le moment, il ne s'agissait que d'une convention militaire purement locale, et que tout ce qu'il était autorisé à stipuler, consistait dans le départ de l'armée française avec armes et bagages. Il termina en proposant aux commissaires de se rendre avec lui au quartier général du Visir, afin d'accélérer la marche des négociations : ceux-ci y consentirent.

Siége et prise d'El-Arich. — Malgré les négociations entamées, les généraux des deux camps opposés n'avaient pas ralenti leurs préparatifs d'attaque et de défense. Les troupes de Kléber étaient échelonnées à Belbeïs, Salahieh et Katieh; de son côté, le Visir avait dirigé des forces considérables sur El-Arisch pour faire le siége de ce fort, qui était déjà réduit à la dernière extrémité lors de la signature de l'armistice.

On a vu quels retards éprouva la nouvelle de la suspension d'armes avant de parvenir à l'armée ennemie; le siége continuait donc avec vigueur. Il est cependant probable que le courage et l'expérience du colonel Cazal commandant à El-Arieh auraient fait échouer tous les efforts des assaillants, sans l'infâme conduite d'une partie de la garnison, qui murmurait hautement de l'abandon prétendu où on la laissait. Le 30 décembre, le commandant avait ordonné une sortie pour détruire les ouvrages avancés de l'ennemi. Au moment d'exécuter cet ordre, les troupes refusèrent d'obéir. Cazal se vit alors obligé de consentir à une capitulation; mais, tandis qu'avec des officiers anglais et turcs, il en débattait les articles, des misérables, indignes du nom de soldats, abattaient le drapeau tricolore; et d'autres, à l'aide de cordes, aidaient les Turcs à franchir les remparts. Cette perfidie fut à l'instant même punie par une perfidie non moins horrible. Les soldats ennemis, entrés dans le fort, tournèrent leurs armes contre ceux-là même qui le leur avaient livré, et en firent une horrible boucherie : 150 hommes seulement échappèrent à ce massacre, grâce aux efforts des officiers anglais qui négociaient avec le colonel Cazal; mais on comprend que dès lors il ne fut plus question de capitulation.

Suite des négociations. — La nouvelle du désastre d'El-Arisch, remplit Kléber de douleur et d'indignation. Ce général se disposait à tirer une vengeance éclatante de ce qu'il regardait comme une trahison, quand les explications du Grand-Visir et du commodore Sidney-Smith lui prouvèrent que l'ignorance où les Turcs étaient de l'armistice avait seule amené ce sanglant résultat. Kléber consentit donc à continuer les négociations; il se relâcha même de ses premières prétentions. Ce qui venait de se passer à El-Arisch, et d'autres scènes d'indiscipline du même genre, notamment à Alexandrie, où la contenance ferme du général Lanusse avait pu seule arrêter le désordre, lui prouvaient chaque jour de plus en plus le violent désir que l'armée avait de revoir la France. Ne recevant d'ailleurs aucun secours d'Europe, et jugeant, d'après les nouvelles indirectes qui lui parvenaient, que les débris de l'armée d'Orient étaient fortement nécessaires pour la défense du sol français, il prit le parti de convoquer (vers le 15 janvier 1800) un conseil de guerre au camp de Salahieh, afin de recueillir les avis des généraux sous ses ordres sur le meilleur parti à prendre dans les circonstances pénibles où se trouvait l'armée.

A ce conseil furent appelés les généraux de division Reynier et Friant, leurs généraux de brigade, les chefs de l'artillerie et du génie, ainsi que l'ordonnateur en chef Daure; et, après l'exposé de la situation des affaires, il y fut unanimement décidé qu'il serait plus avantageux d'évacuer l'Égypte par un traité que de tenter le sort des armes.

En conséquence de cette décision, Kléber se hâta d'envoyer à ses commissaires Desaix et Poussielgue de nouvelles instructions. Il les autorisait à passer outre, dans le cas où le Visir, trop fortement lié par le traité de triple alliance du 5 janvier 1799, ne consentirait pas à reprendre la neutralité envers la République; il leur donnait pouvoir de stipuler de l'évacuation pure et simple, en évitant seulement de donner à cette reddition la forme d'une capitulation, et en s'appliquant au contraire à lui imprimer le caractère d'un traité. Kléber terminait ses instructions par les conclusions suivantes :

« 1° Nous sortirons de l'Égypte aussitôt que le nombre de bâtiments nécessaires à notre transport

et approvisionné de subsistances aura été fourni.

« 2° Les bâtiments français et autres, restés dans le port d'Alexandrie, seront armés en guerre et employés de préférence à l'embarquement des troupes.

« 3° Nous aurons, ainsi qu'il est déjà convenu, tous les honneurs de la guerre, et nous emporterons armes et bagages, sans qu'aucun bâtiment puisse être visité, sous quelque prétexte que ce soit.

« 4° Jusqu'au moment de la réunion des bâtiments turcs dans les ports de l'Égypte, les armées resteront dans leurs positions actuelles; la Haute-Égypte seulement sera de suite et successivement évacuée jusqu'au Kaire; toute l'armée partira en même temps des ports de l'Égypte pour faire route ensemble, ce qui ne pourra être qu'après l'équinoxe du printemps.

« 5° Les détails relatifs à la marine seront arrêtés entre le Reis-Effendi et l'ordonnateur de la marine, Leroy, qui se rendra, à cet effet, au lieu indiqué.

« 6° L'armée française percevra les revenus de l'Égypte jusqu'au moment de son évacuation, et il sera consenti jusqu'à cette époque une trêve bien entendue et garantie réciproquement par des otages. »

Convention d'El-Arisch. — Tous les obstacles qui s'opposaient à la négociation se trouvant aplanis, la conclusion ne se fit pas attendre, et, le 24 janvier, les plénipotentiaires respectifs signèrent à El-Arisch une convention définitive pour l'évacuation de l'Égypte Cette convention, qui fut ratifiée quatre jours après par le général en chef, portait que l'armée serait transportée en France avec armes et bagages, tant sur ses propres bâtiments que sur ceux que les Turcs lui fourniraient; que toutes les places de l'Égypte, à l'exception d'Alexandrie, Rosette et Aboukir, où les Français devaient effectuer leur embarquement, seraient rendues aux Ottomans dans les délais fixés: le plus reculé, pour la ville du Kaire, était de quarante-cinq jours à dater de la ratification. On avait stipulé la mise en liberté de tous les prisonniers des deux nations, et le Visir s'engageait à payer à l'armée française 3,000 bourses (environ 3,000,000 de francs) dans les trois mois que devait durer l'évacuation. Par deux articles du traité, le libre retour de l'armée en France était assuré, au moyen de saufs-conduits délivrés tant au nom de la Porte que de la Grande-Bretagne.

Les Anglais refusent de ratifier la convention. — Lettre de l'amiral Keith. — Kléber, en prenant le commandement de l'armée d'Égypte, avait, comme nous l'avons vu, adressé au Directoire un rapport sur la situation de l'armée. Le bâtiment qui portait ses dépêches fut pris par les Anglais dans les eaux de Toulon, et le rapport (ainsi que les autres papiers) envoyé à Londres. La lecture de cette pièce trompa le cabinet anglais sur la véritable position de l'armée d'Égypte; il la crut réduite aux dernières extrémités, et il envoya aussitôt à l'amiral Keith, qui commandait dans la Méditerranée, l'ordre de n'entendre à aucun arrangement à moins que les Français ne se rendissent prisonniers de guerre.

Sidney-Smith, selon toutes les probabilités, n'avait pas consenti aux négociations sans en instruire son gouvernement, et sans lui faire part des bases posées par le général français. Ainsi il y a tout lieu de croire que le cabinet de Saint-James n'approuva les négociations que dans l'espoir de prendre les Français au dépourvu c'est-à-dire, lorsqu'ils auraient déjà livré aux Turcs les places de l'Égypte, et que l'armée d'Orient n'aurait plus aucun moyen d'échapper à la captivité.

Ce qui donne un grand poids à cette opinion, c'est que, quoique la convention d'El-Arisch ait été arrêtée en présence du commodore anglais, elle ne fut pas signée par lui, bien qu'elle contînt, entre autres clauses, celle des passe-ports, qui concernait spécialement l'Angleterre. Kléber ne fit pas assez attention à ce manque d'une formalité indispensable, et, trop loyal pour être défiant, aussitôt après la ratification du Grand-Visir, il donna tous ses soins à l'exact accomplissement du traité.

Après avoir envoyé en France le général Desaix, chargé de porter au gouvernement la nouvelle du retour de l'armée, il était revenu au Kaire pour presser l'évacuation. Plusieurs généraux, pressés de revoir la France, s'étaient embarqués avec Desaix. Katieh, Salabieh, Belbeïs, Damiette et Lesbeh étaient déjà rentrés sous la domination des Turcs, le Kaire allait leur être cédé, les troupes françaises descendaient de la Haute-Égypte, et ne possédaient plus dans le Delta que quelques postes peu importants, lorsque le commodore Sidney-Smith fit remettre à Kléber une lettre de l'amiral Keith, qui lui annonçait que l'Angleterre ne ratifiait pas les conventions d'El-Arisch.

Cette lettre, datée de Minorque, 8 janvier 1800, et adressée au général en chef de l'armée française en Égypte, était ainsi conçue :

« MONSIEUR,

« Ayant reçu des ordres positifs de Sa Majesté de ne consentir à aucune capitulation avec l'armée française que vous commandez en Égypte ou en Syrie, excepté dans le cas où elle mettrait bas les armes, se rendrait prisonnière de guerre, et abandonnerait tous les vaisseaux et toutes les munitions des port et ville d'Alexandrie aux puissances alliées, et dans le cas où une capitulation aurait lieu, de ne permettre à aucune troupe de retourner en France, qu'elle ne soit échangée, je pense nécessaire de vous informer que tous les vaisseaux ayant des troupes françaises à bord, et faisant voile de ce pays avec des passe-ports signés par d'autres que par ceux qui ont le droit d'en accorder, seront forcés par les officiers des vaisseaux que je commande de rentrer à Alexandrie; et que ceux qui seront rencontrés retournant en Europe, d'après des passeports accordés en conséquence d'une capitulation particulière avec une des puissances alliées, seront regardés comme prises, et tous les individus à bord considérés comme prisonniers de guerre. »

« KEITH. »

Position critique de l'armée française. — La position de l'armée française était on ne peut plus critique; l'armée turque ne campait qu'à une demi-marche du Kaire, les forts étaient dégarnis et les munitions de

guerre en route pour Alexandrie. Cependant Kléber ne perdit pas courage. Afin de gagner du temps, il entama des conférences avec le Grand-Visir, et profita des quelques jours que durèrent les pourparlers pour faire revenir les convois et remettre le Kaire en état de défense. Bientôt le Grand-Visir, prenant les négociations entamées par Kléber pour un signe de faiblesse, insista pour qu'aux termes de la convention, le Kaire lui fût livré. Sur le refus du général français, il annonça l'intention d'employer la force. Mais Kléber avait atteint son but et était déjà en mesure de résister. — Ces événements se passaient au moment même où la nouvelle que Bonaparte avait été nommé Consul de la République venait d'être apportée en Égypte par le colonel Latour Maubourg. L'armée avait retrouvé son ancienne ardeur. Kléber pensait d'ailleurs que sa conduite et les résultats qu'elle avait amenés lui seraient imputés à crime par son ancien général, qu'il devait supposer déjà mal disposé pour lui, à cause du rapport adressé au Directoire; il sentait qu'il ne lui restait plus d'excuse que dans une victoire. Le salut de l'armée qui lui était confiée lui en faisait une loi.

Son parti fut aussitôt pris : il disposa ses troupes en avant du Kaire, et leur fit connaître le motif de ces nouvelles dispositions par la mise à l'ordre de la lettre de l'amiral Keith, à laquelle il ajouta ces seuls mots : «Soldats! on ne répond à de telles insolences que par «la victoire : préparez-vous à combattre.»

La lettre de l'amiral anglais, les courtes et simples paroles du général français produisirent sur l'armée un effet impossible à décrire; tous, soldats et généraux y répondirent par un cri de: «Vengeance!» Cette unanime indignation était un présage certain de victoire.

Bataille et victoire d'Héliopolis. — La ligne de bataille de l'armée française était formée par quatre carrés; ceux de droite aux ordres du général Friant, ceux de gauche aux ordres du général Reynier; l'artillerie légère occupait les intervalles d'un carré à l'autre, et la cavalerie en colonnes, dans l'intervalle du centre, était commandée par le général Leclerc. Les pièces d'artillerie marchaient sur ses flancs et étaient soutenues par deux divisions du régiment des dromadaires.

Derrière la gauche, en seconde ligne, était un petit carré de deux bataillons. L'artillerie de réserve, placée au centre, était couverte par quelques compagnies de grenadiers et par les sapeurs, armés de fusils; d'autres pièces marchaient sur les deux côtés du rectangle, soutenues et flanquées par des tirailleurs. Enfin des compagnies de grenadiers doublaient les angles de chaque carré; et pouvaient être employées pour l'attaque des postes. — La première brigade de la division Friant était commandée par le général Belliard, et composée de la 21ᵉ légère et de la 88ᵉ de ligne; les 61ᵉ et 75ᵉ de ligne formaient la 2ᵉ brigade, aux ordres du général Donzelot. — Le général Robin commandait la 1ʳᵉ brigade de la division Reynier, composée de la 22ᵉ légère et de la 9ᵉ de ligne. Le général Lagrange avait sous ses ordres la 13ᵉ et la 85ᵉ de ligne, formant la 2ᵉ brigade de cette division. Le général Songis commandait l'artillerie et le général Samson le génie.

La force totale de toutes ces troupes ne s'élevait qu'à 10,000 hommes.

Du côté des Turcs, Nassif-Pacha, commandant l'avant-garde, avait deux autres pachas sous ses ordres. Le village de Matarieh, qu'il occupait avec 6,000 janissaires d'élite et un corps d'artillerie, avait été retranché et armé de seize pièces d'artillerie. Ses avant-postes se prolongeaient sur la droite jusqu'au Nil, et sur la gauche, jusqu'à la mosquée de Sib l-Yalem. Le camp du Grand-Visir, Jusauf-Pacha, était situé entre El-Hanka et le village de Abouzabal. Son armée rassemblée dans cette plaine y occupait un espace considérable; on ne peut décrire son ordre de bataille, les Turcs n'en observent aucun. — La majeure partie des rapports contemporains évaluent les forces de cette armée à 80,000 hommes; quelques-uns, cependant, prétendent qu'elles ne dépassaient pas 60,000 combattants.

Ce fut le 20 mars, vers trois heures du matin, que l'armée française se mit en marche de la plaine de la Koubbé, où elle était rangée en bataille. L'aile droite arriva au point du jour près de la mosquée de Sibil-Yalem, où les Turcs avaient une grande garde de 600 chevaux, que quelques coups de canon firent se replier. Les deux carrés de gauche arrivèrent devant le village de Matarieh; ils s'y arrêtèrent hors de portée de canon, et donnèrent à la division de droite le temps de venir se placer entre Héliopolis et le village d'El-Mark, afin de s'opposer à la retraite de l'avant-garde turque, et d'empêcher l'arrivée des renforts que le Visir pourrait y envoyer.

Pendant l'exécution de ce mouvement, on distingua un corps de cavalerie et d'infanterie turque réuni à une forte troupe de Mameluks, qui se dirigeait vers le Caire après avoir fait un long détour dans les terres cultivées. Les guides reçurent l'ordre de les charger; ceux-ci acceptèrent la charge, et renforcés successivement par de nouvelles troupes, enveloppèrent les Français. Le résultat de cette mêlée eût été funeste pour l'armée de Kléber, si le 22ᵉ régiment de chasseurs et le 14ᵉ de dragons ne fussent accourus. Malgré ce renfort, le combat fut long et opiniâtre; mais enfin les mameluks mis en fuite s'enfoncèrent dans les terres, en continuant toujours de se diriger sur la capitale de l'Égypte.

La division du général Reynier commença l'attaque de Matarieh. Des compagnies de grenadiers reçurent l'ordre d'emporter les retranchements et l'exécutèrent avec impétuosité. Pendant que les grenadiers s'avançaient au pas de charge sous le feu de l'artillerie ennemie, les janissaires sortirent de leurs retranchements et s'élancèrent à l'arme blanche sur la colonne de gauche. Mais accueillis de front par une vive fusillade, tandis que la colonne de droite les prenait en flanc, tous, jusqu'au dernier, furent tués. Leurs corps mutilés comblaient les fossés dont ils s'étaient couverts; les troupes françaises s'élancèrent sur leurs cadavres, franchirent tous les obstacles et emportèrent le camp. Drapeaux, artillerie, munitions, effets de campement, tout tomba dans les mains du vainqueur. L'infanterie turque s'était jetée en vain dans les maisons, cherchant à s'y défendre,

on l'y poursuivit, on l'y força, et tous ceux qui firent quelque résistance, furent égorgés ou brûlés avec les maisons où ils s'étaient retirés.

L'ennemi avait abandonné ses tentes et ses bagages, mais les Français, sentant la nécessité de ne pas laisser au Grand-Visir le temps de se reconnaître et de réparer l'échec éprouvé par son lieutenant, abandonnèrent le butin aux Arabes, qui entouraient les deux armées, prêts à accabler et à piller les vaincus quels qu'ils fussent, et continuèrent leur mouvement.

Nassif-Pacha, désirant parlementer, avait demandé un officier de marque. Kléber lui avait envoyé le chef de brigade Baudot, son aide de camp, pour recevoir les ouvertures qu'il avait à faire, mais dès que les troupes ottomanes aperçurent cet officier, elles se précipitèrent sur lui avec rage. Blessé à la tête et à la main, Baudot allait être mis en pièces, lorsque deux Mamelucks du Pacha, qui l'accompagnaient, parvinrent à l'arracher à ce danger. Ils le conduisirent auprès du Grand-Visir qui le fit arrêter.

Pendant ce temps, le général Reynier avait rassemblé sa division auprès de l'obélisque d'Héliopolis.—Tout à coup l'horizon disparut derrière des nuages de poussière: c'était l'armée du Grand-Visir qui s'avançait, conduite par Jussuf-Pacha en personne, et qui prenait position sur les hauteurs qui séparent les villages de Syriacous et d'El-Mark. Le Visir alla s'établir derrière le bois de palmiers qui entoure le dernier de ces villages.

L'armée française se porta à sa rencontre, Friant sur la gauche, Reynier sur la droite, et reprit peu à peu son premier ordre de bataille. Les tirailleurs ennemis furent repoussés et chassés du bois qui les protégeait; le groupe de cavalerie qui entourait le quartier général du Visir fut criblé d'obus et de mitraille; les Ottomans ripostèrent, le feu s'échauffa, la canonnade devint terrible; mais les boulets de l'ennemi se perdaient au-dessus des carrés français, et ses pièces, accablées par des projectiles lancés avec justesse et précision, ne tardèrent pas à être démontées. Les Ottomans réunirent leurs drapeaux épars sur toute la ligne; c'était le signal d'une charge générale; les Français se disposèrent à la soutenir. Le général Friant, laissant les Turcs s'approcher, démasqua ses pièces, et couvrit les assaillants de mitraille. Cette décharge les ébranla; et, après quelques instants d'hésitation, ils prirent la fuite. L'infanterie n'avait voulu tirer qu'à bout portant, elle ne brûla pas une amorce.

Le terrain, qui, sillonné de profondes gerçures, avait ralenti l'impétuosité de la cavalerie turque, empêcha les escadrons français de poursuivre les fuyards.

Le Grand-Visir restait dans sa position derrière le bois de palmiers voisin d'El-Marek. Le général Friant l'y attaqua sans s'arrêter, et le contraignit de fuir vers le village d'El-Hanka où les troupes françaises le suivirent, et arrivèrent avant le coucher du soleil. A leur approche, les Turcs se replièrent en désordre sur la route de Salahieh.

Mourad-Bey, qui, avec ses Mamelucks était campé non loin du camp du Grand-Visir, ne prit aucune part à la bataille. Dès qu'il vit l'action engagée, il se jeta dans le désert et disparut.

Un immense butin couvrait la plaine, théâtre du combat. Le camp du visir renfermait, outre des effets de campement et les équipages, des objets précieux, de magnifiques tapis, de riches armures. Les tentes étaient encore dressées, et l'armée, accablée par la marche et le combat de la journée, espérait s'y reposer de ses fatigues. Mais elle ne devait pas encore y jouir du repos dont elle avait besoin.

Poursuite de l'ennemi.— Le Grand-Visir est chassé d'Égypte.— Les troupes battues le matin à Héliopolis et à El-Marek avaient pris le chemin du Kaire. Le bruit du canon annonça à Kléber l'attaque de cette ville. Il y envoya aussitôt la brigade Lagrange, pour porter secours aux généraux Verdier et Zayonchek, qu'il avait laissés dans les forts avec environ 2,000 hommes, et après avoir fait reposer ses troupes, il les porta dans la nuit même sur Belbeïs, que la garnison turque abandonna au bout de vingt-quatre heures.

De Belbeïs, Kléber envoya encore sur le Kaire le général Friant, avec des brigades de sa division. Lui-même, avec son armée réduite par ces divers détachements, marcha, le 23, sur Salahieh, où le Visir avait rallié les débris de l'armée turque. Celui-ci, pensant que le général français ne demanderait pas mieux que de renouer les négociations, lui envoya un parlementaire que Kléber refusa d'entendre. L'armée continua sa marche, et Reynier, après avoir culbuté à Koraïn un corps de cavalerie qui s'opposait à son passage, vint prendre position dans la soirée à deux lieues de Salahieh.

Mais les préparatifs d'attaque faits par le général en en chef furent inutiles. Le Visir ne jugea pas à propos de livrer une nouvelle bataille aux vainqueurs d'Héliopolis, et se retira par le désert en Syrie.

Kléber chargea le général Lanusse, qui commandait à Alexandrie, de soumettre le Delta, de concert avec les troupes descendues de la Haute-Égypte, plaça Reynier à Salahieh pour observer la frontière de Syrie, et revint le 27 mars devant le Kaire.

Révolte du Kaire. — Depuis le départ du général en chef, le Kaire avait été le théâtre de graves événements. — Le 20 mars, avant même que la bataille d'Héliopolis fût engagée, l'insurrection éclatait à Boulaq. Excités par quelques agents des Turcs, les habitants s'armèrent de fusils, de sabres, qu'ils gardaient cachés depuis long-temps, et se portèrent contre le fort Camin dont la garnison n'était forte que de 10 hommes. Le commandant fit tirer sur eux à mitraille; ils prirent la fuite, mais ils revinrent à la charge. Le poste du quartier général fut obligé d'accourir au secours. «300 Égyptiens, dit Berthier, sont couchés dans la poussière; ils se retirent, se barricadent, et font feu sur les troupes françaises de quelque part qu'elles se présentent pour entrer dans la ville. Le peuple du Kaire avait été moins impétueux. Dès que les premiers coups se firent entendre, il se porta hors de l'enceinte, et attendit pour se décider quelle serait l'issue de la bataille. Il vit arriver successivement des corps de Mamelucks et d'Osmanlis qui nous étaient échappés, et

assuraient que notre défaite était inévitable. — Bientôt après, Nassif-Pacha se présenta à la Porte des Victoires. Il était accompagné d'Osman-Effendi, Kiaya-Bey, l'un des personnages les plus considérables de l'Empire, d'Ibrahim-Bey, de Mehemet-Bey-El-Elfy, d'Hassan-Bey-Jeddaoud, en un mot, de tous les chefs de l'ancien gouvernement, excepté Mourad. Ils annonçaient que nous avions été taillés en pièces, qu'ils venaient prendre possession de la capitale au nom du sultan Selim, et y célébrer le triomphe de ses armes sur les Infidèles. Ils étaient accompagnés d'environ 10,000 cavaliers turcs, de 2,000 mamelucks, et de 8 à 10,000 habitants des villages qui s'étaient armés. Personne ne donna plus de la victoire, chacun s'efforça de faire éclater sa joie. Les uns étaient charmés de voir triompher le Prophète, les autres avaient à faire oublier les liaisons qu'ils avaient eues avec les Infidèles.

«Nassif-Pacha profite de cet élan de la multitude, et se rend de suite au quartier des Francs. Il en fait ouvrir les portes, et pendant que deux négociants tombent à ses pieds en lui montrant la sauvegarde du Visir, la foule se jette dans l'enceinte. Elle force les maisons, pénètre dans les magasins, les comptoirs, pille, massacre, incendie. En quelques instants tout est détruit, égorgé; et ce quartier, tout à l'heure si florissant, n'est plus qu'un monceau de cendres.

«Le pacha profite de l'exaltation publique, et pousse la multitude sur nos soldats. Il en inonde la place, les avenues qui conduisent au quartier-général, et s'avance à la tête de ses troupes pour la soutenir. L'adjudant général Duranteau n'avait pas 200 hommes à opposer à ces flots d'ennemis; néanmoins il tente une sortie et les repousse. Déconcerté par cette résistance inattendue, Nassif fait occuper les maisons et appelle le peuple aux armes. On arbore des drapeaux blancs; on prêche, on remue toutes les passions. Dans un instant la population entière est sur pied; on attaque les Cophtes, on massacre les Grecs, les Syriens; partout le sang ruisselle. On se porte à la police, on saisit Moustapha-Aga et on l'empale. La populace regarde le supplice de ce magistrat comme le gage de l'impunité; elle applaudit et se livre avec fureur à la sédition et au pillage.

«Sept soldats français se trouvaient auprès de Moustapha lorsqu'il fut arrêté. Les séditieux se promettaient de les tailler en pièces, et réussirent à en mettre trois hors de combat; mais percés eux-mêmes à coups de baïonnettes, ils n'osèrent faire tête à ces braves, qui, attaquant, se défendant, emportant leurs blessés, arrivèrent enfin à la citadelle, après s'être débattus pendant une lieue, au milieu des flots qui les pressaient...

«L'insurrection durait depuis deux jours, et les forces réunies des Mamelucks, des Osmanlis et des séditieux, n'avaient pu triompher de la résistance de 200 Français. Nassif-Pacha préparait une nouvelle attaque, lorsqu'il aperçut la colonne du général Lagrange qui arrivait d'El-Hanka. Il retire aussitôt ses troupes, rassemble 4,000 chevaux et court à sa rencontre. Le général forme ses carrés, et ouvre la fusillade. Les assaillants se dispersent, il continue son mouvement, et entre au quartier général. Il apportait un secours aussi nécessaire qu'inattendu, et la première nouvelle de la victoire.»

Le quartier général devint un poste inexpugnable; la citadelle et le fort Dupuy continuèrent à tirer sur la ville, dont le bombardement avait commencé dès les premiers instants de la révolte. — Bientôt les généraux Friant et Donzelot se réunirent à Lagrange, et aussitôt les Français reprirent l'offensive.

Les Turcs se défendirent en désespérés; ils avaient élevé dans les rues de la ville des barricades de douze pieds de hauteur et à double rang de créneaux; ils ne paraissaient pas disposés à céder, lorsque arriva le général en chef. Kléber, naturellement porté aux voies conciliatrices, sachant son armée affaiblie, possédant d'ailleurs peu de munitions, sentit qu'il fallait agir de ruse. Aussi, tout en faisant de grands préparatifs, annonçant qu'il voulait agir de rigueur, il s'occupa de se créer des intelligences dans la ville, où il sema la défiance entre les habitants et les Osmanlis. — Bientôt une capitulation fut proposée par les chefs des troupes turques. Il en accepta les principaux articles; mais à cette nouvelle, le peuple, craignant de justes représailles, refusa de les exécuter; et lorsque les Français se présentèrent conformément au traité, ils furent reçus en ennemis.

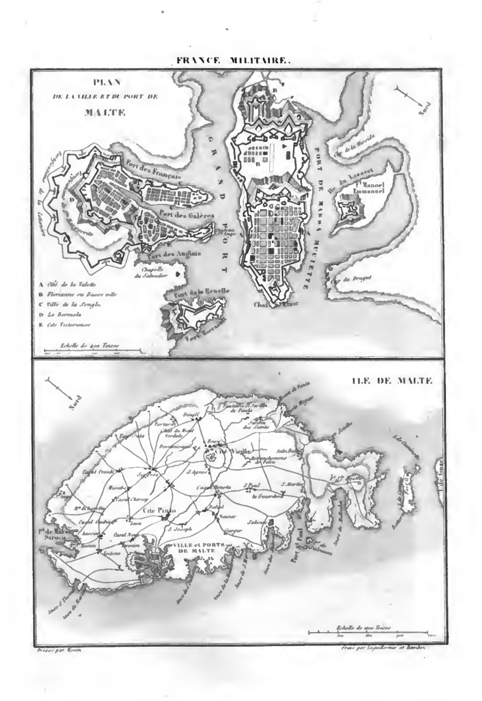
Traité avec Mourad-Bey. — Pendant que le Kaire persistait ainsi dans l'insurrection, Kléber signait un traité d'alliance avec Mourad-Bey. Ce valeureux chef de Mamelucks, reconnaissant enfin la supériorité des armes françaises, avait, un peu avant la bataille d'Héliopolis, fait quelques démarches de rapprochement, que l'issue de la bataille lui fit renouveler; sur l'invitation de Kléber, il était venu camper près de Gizeh. Dès ce moment, il garda la plus exacte neutralité. Son alliance valut à l'armée l'avantage de n'être pas disséminée, Mourad se chargeant d'expulser les Turcs de la Haute-Égypte, dont il reçut le commandement, et où il fut pour les Français un tributaire de bonne foi et un allié fidèle.

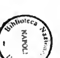
Prise de Boulaq. — Cependant le retard nécessaire à la concentration des corps, et la nécessité de faire venir des munitions de Rosette, avaient laissé aux insurgés le temps d'augmenter leurs moyens de défense. Ils avaient réussi à fabriquer de la poudre et même à fondre des canons[1]. La ville était devenue un camp

[1] Un des principaux chefs de la population égyptienne qui favorisèrent les tentatives de pacification de Kléber, fut le cheik El-Modhy, que Bonaparte avait nommé secrétaire du Grand-Divan.

«Pendant les hostilités (raconte dans une notice fort intéressante M. Marcel, ancien directeur de l'imprimerie de l'armée d'Orient), et tandis que les divers quartiers du Kaire étaient alternativement pris par les rebelles et repris par nous, le cheik El-Mohdy restait assidûment au quartier général, prouvant par-là sa fidélité pour les Français et son éloignement du parti des révoltés.

«Eh bien, Cheik, lui dit un jour Kléber, que viens-je d'apprendre? «On dit que les gens de la ville veulent fabriquer des canons; vous «m'avez dit quelquefois que le *Koran* renfermait toutes les connais-«sances utiles aux hommes; y est-il aussi question d'artillerie? — «Oui, général, répondit le Cheik. Dieu y dit à son envoyé: Nous «avons mis entre tes mains nos foudres vengeurs, et *tu fou-«droieras les rebelles, mais tu pardonneras aux égarés.*»


FRANCE MILITAIRE.
PLAN
DE LA VILLE ET DU PORT DE
MALTE
Port des Français
Port des Galères
Port des Anglais
Chapelle du Salvador
Fort de la Renelle
GRAND PORT
PORT DE MARSA MUCIETTE
Ile du Lazaret
Ft. Manoel Emmanuel
Chat. St. Elme
A Cité de la Valette
B Florianne ou Basse ville
C Ville de la Sengle
D La Bormola
E Cite Victorieuse
Echelle de 400 Toises
Nord
ILE DE MALTE
Nord
Cite Vieille
Cite Pinto
VILLE et PORTS DE MALTE
Echelle de 2000 Toises
Dessiné par Tenon
Gravé par Leguillermie et Ramboz


Biblioteca
NAPOLI



Assassinat de Kleber.



Temple du Soleil à Héliopolis.





Bataille d'Héliopolis





Siége et défense de Malte.

véritable, et tous ses habitants avaient juré de s'ensevelir sous ses décombres plutôt que de se rendre. Pour arrêter les progrès de cette exaltatioo, qui pouvait gagner le reste de l'Égypte, Kléber donna l'ordre au géoéral Friant d'enlever Boulaq de vive force.

Le 15 avril, cette ville, qui forme le port du Kaire, fut cernée de toutes parts, et, après plusieurs heures d'un bombardement terrible, le général Friaot la somma de se rendre. — Les babitaots refusèrent; alors les Français se précipitant par les brèches pratiquées par l'artillerie, pénétrèrent dans l'intérieur; puis, le fer d'une main et la torche de l'autre, mirent le feo aux maisons et massacrèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. En un instant la ville fut réduite en cendres et les assiégés passés au fil de l'épée.

Attaque et prise du Kaire. — Le sort de Boulaq avait dû produire sur les iosurgés one vive impression. Kléber voulut en profiter pour soumettre le Kaire. Les Tures s'étaient priucipalement retraochés dans les maisous voisines de la place Esbekieh. Dans les unes, ils avaient disposé de l'artillerie, établi des postes dans les autres, et crénelé avec soin le palais Setty-Fatmé où s'appuyait leor gauehe. C'était là que s'orgaoisaieot les sorties, là que se formaient les colonnes qui venaient ebaque jour assaillir le quartier général de Kléber. Ce fut par-là que les Français résolurent de commencer l'attaque. Cette attaoque, teotée de front, eût été meurtrière; on eut recuurs à l'art : on découvrit l'édifice, on le mina, et en peu de temps, hommes et bâtiments, tout disparut. Aussitôt les troupes s'ébranlèrent, l'aetion s'engagea et devint générale. De chaque côté on lutta avec une égale fureur. Culbutés à droite par le général Donzelot, les Tures furent rompus au centre par Belliard, qui les cerna, les força à se replier et les poursuivit de rue en rue; mais ce brave général ayant été atteint d'une balle et mis hors de combat, la poursuite se ralentit, et les vaincus purent se reformer. Ils meoaçaient même de reveoir à la charge, quand le général Reynier ayant forcé la porte Bal-el-Charqyëh, leur enleva toute espérance. Nassif-Pacha chercha en s'éloignaut à sauver sa cavalerie. Il s'engagea daus des détours, poussa à travers les décombres et se croyait hors de danger, lorsqu'il rencootra, au débouché d'uoe rue, une compagnie de carabiniers qui le reçut à buut portant. Le Pacha essaya de se faire jour, tous ses efforts furent inutiles, et il n'échappa à la murt qu'en abandonnant son cbeval pour se jeter dans une maison, d'où il gagna les quartiers qne ses troupes occupaient encore.

Les Tures qui n'étaient pas restés sur place avaient fui; noe seule batterie continuait le feu. Les carabiniers marchaient contre cette batterie, lorsqu'ils se trouvèrent en face de Nassif-Pacha : ils reprirent leur mouvemeut, escaladèrent les murs de la mosquée, en franchirent les terrasses, arrivèrent à la tour où étaient les pièces et les enclouèrent.

Les Tures avaient perdu tout espoir; la ville était en feu. Daos cette situation désespérée, les Cbeiks pressèrent vivement les insurgés de rendre la place. Ceux-ei y consentirent, mais ils prétendaient obtenir des conditions telles, qu'Ibrahim-Bey, qui avec ses Mamelucks était venu prendre part à la défeose du Kaire, n'osa pas les transmettre au général Kléber, et se contenta de lui adresser les deux Beys qui en étaieot porteurs. Le général reçut ces officiers en présence de soo état-major, écouta jusqu'au bout les propositiuns dont ils étaient chargés, et, les conduisant à l'embrasure d'une croisée, leur montra l'incendie du Kaire et les ruines de Boulaq; ce fut sa seule répoose. Il prit ensuite à part un des envoyés d'Ibrahim, et lui donna connaissance du traité conclu avec Mourad. Le Bey resta stupéfait. A son étoonement, on put juger de l'effet que cette nouvelle produirait dans la place dès qu'elle y serait connue.

Les deux eovoyés se retirèrent et revioreut bientôt avec des propositioos plus raisoonables. Ils demandèreot ensuite une suspension d'armes que le général refusa. Ils insistèrent et demandèrent au moins qu'on ne fît plus d'attaque aussi vive que la dernière. «Au moment de s'entendre sur l'évacuatinn du Kaire, dirent-ils, ces actions meurtrières sont déplorables et o'ont plus de but.» Kléber lut attentivement le projet de capitulation, le modifia, et les envoyés d'Ibrahim le remportèrent.

Puur stimuler les assiégés et augmenter leur consternation, on marcha aux retrauchements dès que la nuit fut venue, on cu buta ceux qui les défrodaient et on ne s'arrêta que lorsque tout fut débusqué. L'attaque ne tarda pas à recommeocer; mais dès que le jour parut, Osman-Aga accourut avec la capitulation, revêtue de la signature de Nassif-Pacha. Alors les hostilités cessèrent, les otages furent échangés, et les postes français établis sur le canal, depuis la prise d'eau jusqu'à la porte Bal-el-Charqyëh.

Les Tures se disposèrent sur-le-champ à évacuer la

«L'allusion était délicate, et le général en chef sentit qu'elle contenait pour lui, non-seulement une flatterie ingénieuse, mais encore une invitation à la clémence : ce plaidoyer indirect ne manqua pas son effet.

«Les Orientaux ont beaucoup plus de finesse que nous ne leur en supposons ordinairement; ils savent surtout parfaitement apprécier les hommes, et distinguer les nuances de leurs caractères et de leurs talents. Ces appréciations sont souvent exprimées par la manière dont ils altèrent les noms étrangers pour leur donner une signification dans leur langue; car on sait que tous les noms orientaux ont un sens; et la première question qu'ils nous faisaient, après nous avoir demandé notre nom, était celle-ci : «Que signifie ce nom?»

«Ce genre d'appréciation a été un jour appliqué par le cheik El-Mohdy aux trois généraux en chef qui se sont succédé en Égypte.

«Déjà les habitants du Caire avaient exprimé par deux épithètes la différence qu'ils trouvaient entre le génie de Bonaparte et la belle prestance militaire de Kléber, dont le mérite guerrier ne leur avait pas encore été attesté par la victoire d'Héliopolis. Ils disaient : *Klehber taouyl, Bounabartéh kebyr :* Kléber est long (grand de taille), Bonaparte est grand.

«L'appréciation faite par le cheik El-Mohdy est plus ingénieuse.

«Le général Menou venait de remplacer Kléber : en vain le nouveau général en chef avait embrassé l'islamisme, et signait en réunissant assez bizarrement ses noms musulmans et chrétiens, *Abdallah-Gdk*[1] (le serviteur de Dieu, *Jacques*), il était loin d'obtenir même de ses nouveaux coreligionnaires, le degré d'estime et de considération qu'avaient mérité ses deux prédécesseurs. — On causait des trois généraux devant le Cheik, qui, les jugeant tous les trois par un triple jeu de mots : «Le premier, dit-il, est *Bonnd-Pakht* (l'édifice du bonheur); le second fut *Kalahber* (la forteresse du pays); le troisième, *Men-Hou?* (quel est-il?).»

[1] Le nom propre Jacques se rend en arabe par *Yaqoub*; le mot *G k*, suivant la prononciation du Kaire, ou *Dj k*, suivant celle de Syrie, est un barbarisme en arabe : c'est comme si on disait en latin *Jacquus* au lieu de *Jacobus*.

ville, et partirent, emmenant avec eux les principaux chefs de l'insurrection. Trois à quatre mille habitants les suivirent, et se dispersèrent dans les villages pour se soustraire à la vengeance des vainqueurs.

Administration de Kléber. — Le général français profita du repos que la soumission du Kaire lui assurait enfin, pour s'occuper de l'administration du pays et de son armée. Une contribution de 12,000,000 fr. imposée à la capitale, des mesures analogues envers Samanhoud, Damiette, Tantah et Méhalet-El-Kébir, rétablirent un peu les finances de l'armée, payèrent ses dettes et pourvurent à ses besoins.

Le général en chef augmenta le bien-être des soldats et songea à lever sur le sol même qu'il avait conquis, de nouvelles troupes qu'il ne pouvait plus espérer recevoir de la France.

Livré à lui-même, il jugea prudent de faire disparaître le vide causé dans les cadres par les pertes de la dernière campagne. Il y pourvut en exécutant les instructions que Bonaparte lui avait laissées (*Voir* t. II, pag. 317 et 318). Un certain nombre de noirs éthiopiens fut acheté et réparti dans les demi-brigades; celles qui occupaient la Haute-Égypte se recrutèrent de leur côté par des enrôlements volontaires. Les chrétiens du Kaire avaient tellement souffert pendant l'invasion momentanée de Nassif-Pacha, qu'ils demandèrent eux-mêmes à être organisés militairement, et formèrent un bataillon de 500 hommes, qui rivalisa bientôt de tenue et de discipline avec les troupes françaises. La légion grecque fut portée à 1,500 hommes; enfin un corps de Syriens et de Mamelucks déserteurs augmenta la cavalerie de l'armée.

Débarrassé de ces premiers soins, Kléber s'attacha à détruire les abus de l'administration intérieure : la confiance que les Égyptiens avaient dans sa modération, la haute idée qu'ils se formaient de sa puissance, permirent de simplifier le mode de perception. Dès lors, il devint inutile d'envoyer des bataillons occuper militairement un village pour assurer le recouvrement de l'impôt.

La situation de l'Égypte, au mois de mai 1800, était prospère. Le pays était tranquille : quoique réduite à 20,000 hommes, l'armée française se trouvait de fait plus forte qu'après la première conquête, puisque la pacification du pays et l'anéantissement des forces ottomanes la laissaient sans ennemis à combattre. La Porte pouvait, à la vérité, faire de nouveaux armements; mais tout semblait indiquer que l'habileté du premier Consul parviendrait à la détacher d'une coalition qui ne lui offrait aucun avantage réel. Il ne serait alors resté que la Grande-Bretagne dont on pût redouter les efforts, si toutefois l'affront qu'elle venait de recevoir en Hollande ne l'avait pas dégoûtée d'une seconde expédition continentale. Dans le cas où l'Angleterre se serait décidée à tenter en Égypte le sort des combats, l'armée, sûre de vaincre sous Kléber, eût vu avec plaisir les troupes anglaises venir expier sur les plages d'Aboukir la mauvaise foi de leur gouvernement.

Le général en chef, tranquille au Kaire, s'occupait de ces améliorations, lorsqu'il apprit qu'une nouvelle escadre turque, commandée par le capitan-pacha, paraissait en vue d'Alexandrie. Les troupes cantonnées autour du Caire, dans le Delta et dans la province de Damiette, reçurent aussitôt l'ordre de se porter sur Rahmanieh, où il arriva lui-même dans les premiers jours de juin. Mais un nouveau courrier du général Lanusse l'engagea à s'arrêter; l'amiral turc, loin de vouloir tenter un débarquement, ne désirait que renouer les conférences. Kléber, devenu défiant par la surprise d'El-Arisch, défendit toute espèce de communications avec l'ennemi, et revint au Caire avec les troupes, laissant seulement à Rahmanieh six bataillons et deux régiments de cavalerie.

Son dessein n'était cependant pas de renoncer à tout arrangement : il avait acquis depuis peu de temps la preuve des préparatifs des Anglais pour se mettre en possession de Suez, d'Alexandrie et de Damiette, aussitôt après l'évacuation définitive, et il se proposait de faire connaître à Sélim III combien les services de ses alliés étaient intéressés. La susceptibilité bien connue du sultan lui faisait supposer que cette démarche, amenant la dissolution totale de la triple alliance déjà rompue par Paul Ier, lui donnerait la facilité de correspondre avec la France par Constantinople. Dans ce cas, il eût proposé au grand-seigneur la restitution de l'Égypte à des conditions également avantageuses aux deux nations.

Cependant le cabinet de Saint-James, mieux instruit de la position de l'armée d'Orient, par son ambassadeur en Turquie, venait de sanctionner la convention d'El-Arisch. Cette résolution fut transmise à Kléber à son retour de Rahmanieh, par un personnage sans caractère officiel; et il se disposait à y répondre d'une manière convenable à sa nouvelle situation, lorsque le poignard d'un fanatique vint priver l'armée de son illustre chef.

Assassinat de Kléber. — De retour en Syrie, le Grand-Visir avait publié des manifestes où le général en chef de l'armée française en Égypte était représenté comme un homme sans foi, comme un destructeur de la religion; il rappelait aux dévots musulmans les jouissances éternelles réservées dans le ciel à ceux qui égorgent un infidèle, et il promettait sa protection et des récompenses terrestres à quiconque frapperait le chef des Français en Égypte.

Cet horrible appel ne fut que trop vite entendu!

A Jérusalem vivait un jeune homme qui se faisait remarquer par la piété la plus ardente : c'était Soleyman-el-Halebi, âgé d'environ vingt-quatre ans, et atteint d'une mélancolie profonde qui entretenait dans son âme l'exaltation religieuse. Il s'offrit à remplir les intentions du Visir. Outre un poignard, on lui donna trente pièces d'argent et un dromadaire pour la route. Des lettres de recommandation devaient lui procurer au Kaire un asile et des appuis. Cet asile était une mosquée, ces appuis étaient des Cheiks, des imans et des mollahs attachés à la mosquée.

Pendant un mois, Soleyman se prépara à son horrible action par des jeûnes et par des prières; il se mit

ensuite à la piste de la victime qu'il devait frapper, la suivit tous les jours, étudia avec soin les habitudes de Kléber, et se familiarisa avec les localités du quartier général. Enfin toutes ses dispositions furent arrêtées, et il ne lui resta plus qu'à trouver un moment favorable.

Kléber demeurait depuis quelque temps à Gizeh; il y habitait la maison de plaisance de Mourad-Bey, en attendant qu'on eût réparé celle qu'il occupait habituellement au Kaire, et qui avait été fort endommagée lors du dernier siége. Le 14 juin, après avoir passé une revue dans l'île de Roudah, il entra dans la capitale, et vint demander à déjeuner à son chef d'état-major, le général Damas. Après le déjeuner, le général en chef prit à part l'architecte Protain, et lui proposa d'aller au quartier général, pour se concerter avec lui sur les réparations à y faire. La maison de Kléber touchait à celle de son chef d'état-major. Comme ils traversaient la galerie qui sépare les deux bâtiments, un homme d'une mise assez commune, profitant du moment où l'architecte était à quelque distance, s'approcha du général en chef, se prosterna en signe de respect et parut vouloir lui présenter un placet. Kléber, touché de l'aspect misérable de cet homme, se pencha vers lui; aussitôt cet homme se releva, tira un poignard, et le plongea au cœur de sa victime. Le général tomba en s'écriant : «Je suis assassiné!» Protain accourut, et saisissant le meurtrier, chercha à le retenir jusqu'à ce qu'on vint à ses cris; mais Soleyman le frappa de six coups de poignard et le renversa. Il revint ensuite vers Kléber qui était étendu par terre, et lui fit trois nouvelles blessures. La premiere avait été mortelle!

Jugement et supplice de l'assassin. — L'assassin prit la fuite et se cacha dans le jardin, où on ne tarda pas à le découvrir sous le feuillage d'un nopal touffu. Protain, qui avait repris ses sens, déclara le reconnaître, et plusieurs personnes attestèrent l'avoir vu rôder autour des lieux fréquentés par le général. On lui présenta le poignard ensanglanté trouvé près du cadavre; mais il s'obstina à tout nier, et pour lui arracher l'aveu du crime il fallut lui faire appliquer la bastonnade, suivant l'usage de l'Orient.

Une commission militaire fut aussitôt nommée pour juger Soleyman et les ulémas de la mosquée d'El-Azar, qu'il avait dénoncés comme ses complices. Trois de ces prêtres furent arrêtés. Accablés par les déclarations de l'assassin et par les reproches de lâcheté que leur adressait ce fanatique, ils restèrent dans une profonde stupeur. Quant à Soleyman, il ne cessa de se glorifier de son action et d'en faire hommage à Dieu.

Les trois ulémas furent condamnés à avoir la tête coupée; le tribunal, pour ôter aux autres Musulmans l'envie d'imiter l'action atroce de Soleyman, ordonna que l'assassin aurait d'abord le poing brûlé et qu'il serait ensuite empalé. Son corps, abandonné sur l'échafaud, devait servir de pâture aux oiseaux de proie. L'exécution du jugement fut fixée au jour des obsèques de la victime.

Le jour venu, c'était le 17 juin, les trois ministres furent d'abord décapités. Soleyman resta froid en présence de cette sanglante exécution, et regarda avec une dédaigneuse impassibilité le pieu affilé qui devait servir d'instrument à sa mort. On commença par lui appliquer le poignet sur un brasier ardent : le feu dévora ses chairs sans lui arracher un cri. Il supporta avec le même courage les effroyables douleurs du second supplice. Ses traits se décomposèrent à peine, et lorsque le pal, fixé perpendiculairement, l'eut élevé dans les airs, il promena ses regards sur la multitude et prononça d'une voix sonore la profession de foi des Musulmans : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et «Mahomet est son prophète.»

Soleyman resta vivant sur le pal pendant près de quatre heures; plusieurs fois il avait demandé à boire; les exécuteurs turcs s'étaient opposés à ce qu'on le satisfît, le moindre breuvage devant sur-le-champ lui donner la mort. Mais après leur départ, un factionnaire français, saisi de pitié, présenta de l'eau au patient dans un vase placé au bout de son fusil. A peine Soleyman eut-il bu, il expira.

Le zèle farouche de ce misérable avait fait plus que les 80,000 hommes de l'armée du Grand-Visir; la mort de Kléber rendait l'Égypte aux Ottomans.

Siége et prise de Malte par les Anglais. — Lorsque Bonaparte quitta Malte pour aller prendre le commandement supérieur de l'armée d'Égypte, il laissa dans cette île une garnison de quatre mille hommes sous les ordres du général Vaubois. Cette garnison devait être renforcée par des troupes envoyées d'Italie et faisant partie d'une seconde expédition qui se préparait à Toulon; mais le renfort ne put arriver à cause de l'interruption subite des communications; Malte se trouva donc, ainsi, réduite à des forces insuffisantes pour sa défense.

La situation du général Vaubois était fort embarrassante : il devait, avec quatre mille hommes mal pourvus de vivres et de munitions, contenir la population maltaise montant à cent soixante mille âmes, et qui, selon toutes les probabilités, se déclarerait contre lui, et résister aux Anglais et à leurs alliés les Portugais et les Napolitains, qu'on devait s'attendre à voir arriver au premier moment devant l'île. Il n'avait donc d'autre parti à prendre que de se renfermer dans la cité Valette, et de s'y maintenir aussi long-temps que possible contre les entreprises du dehors et de l'intérieur.

Les deux premiers mois se passèrent assez tranquillement, grâce aux mesures sévères qu'il établit; mais lorsque la nouvelle du désastre d'Aboukir parvint à Malte, lorsqu'on y apprit que l'armée navale française avait été presque entièrement détruite par l'amiral Nelson, les ferments d'une insurrection générale commencèrent à se manifester. Le désastre d'Aboukir était en effet un coup fatal porté à la garnison de Malte, en ce qu'il lui ôtait tout espoir d'être protégée par des forces navales, et que l'Angleterre pouvait dès lors employer tous ses moyens pour s'emparer de l'île, qui lui assurait sans partage l'empire de la Méditerranée.

A l'exception du blé, il n'y avait à Malte aucun approvisionnement de bouche; les munitions de guerre

l'armée ottomane, ayaut cessé, le Visir réunit environ 20 000 combattants qui, divisés en trois colonnes, passèrent le désert successivement, du 8 au 23 avril, et débouchèrent sur Katieh.

A l'approche des deux premières divisions conduites par Taher-Pacha et par Méhémed-Pacha, les garnisons de Salabieh et de Belbeis se retirèrent sur le Kaire. Le 30, le Visir arriva à Salabieh, et détacha Ibrahim, pacha d'Alep, avec 2,000 hommes pour prendre possession de Damiette et de Lesbeh, qui avaient été évacuées par les Français. Il vint ensuite camper à Koraïn.

En apprenant son mouvement, Belliard fit aussitôt revenir 6,000 hommes qui, d'après l'ordre du général Menou, descendaient à Rahmanieh; il rappela Donzelot, et alla s'établir entre Boulaq et le Kaire avec environ 2,500 hommes. Quelque temps auparavant, il avait invité Mourad-Bey à venir le joindre, mais ce chef était mort de la peste, le 22 avril, à Benisouef.

Lagrange arriva, le 13 mai, au Kaire. Belliard, qui eût alors près de 9,000 hommes à sa disposition, résolut de faire une grande reconnaissance, d'attaquer l'armée turque s'il en trouvait l'occasion, et de la rejeter dans le désert. Ce mouvement eût pu réussir, grâce à la lenteur du général Hutchinson, qui était encore à deux journées de Rahmanieh. Il aurait fallu que le général français opérât avec toutes ses forces; mais Belliard, n'osant pas prendre sur lui l'abandon de la capitale de l'Égypte, y laissa une partie de ses troupes et en partit, le 15 mai, avec 5,500 hommes seulement, dont 900 de cavalerie; il avait en outre vingt-quatre pièces de campagne.

Il se mettait en mouvement, le 16, à la pointe du jour, lorsqu'on aperçut, près du village d'El-Zouameh, un corps ennemi d'environ 9,000 hommes, tant infanterie que cavalerie, appuyé par 500 Anglais qui dirigeaient l'artillerie. — Les troupes françaises s'avancèrent sur les hauteurs qui terminent le désert, à l'est d'El-Menayer. L'infanterie en carré forma les deux ailes; le centre était occupé par la cavalerie. — Le feu de l'artillerie française eut bientôt éteint celui de l'artillerie ennemie. La cavalerie chargea sur les pièces, en prit deux et mit en fuite l'infanterie turque et la cavalerie anglaise; mais elle ne put pas les poursuivre, parce qu'en s'éloignant de l'infanterie, elle pouvait être écrasée par la cavalerie du Visir, bien supérieure en nombre, et qui entourait déjà les troupes françaises. Les Turcs tentèrent quelques charges contre les carrés; mais l'expérience des campagnes précédentes leur ayant démontré qu'il était impossible de les rompre, ils n'osèrent s'abandonner à toute leur impétuosité, et le feu de l'artillerie suffit pour les éloigner.

A mesure que les Français avançaient, les ennemis cédaient du terrain. Depuis plusieurs heures que ces escarmouches se prolongeaient sans résultat, les soldats, qui souffraient d'une chaleur excessive et surtout de la privation d'eau, commençaient à être accablés par la fatigue et par la soif; ils firent halte à des puits près d'El-Zouameh. — Pendant cet instant de repos, l'armée du Visir, qui arrivait de Belbeis, se répandit autour d'eux; ils se mirent en mouvement pour attaquer les Turcs, mais ne purent engager un combat décisif. Quelques corps de cavalerie paraissaient dans l'éloignement prendre la route du Kaire. On devait craindre qu'ils ne parvinssent à y pénétrer, ou que les démarches du Visir, qui évitait un engagement, n'eussent pour but de laisser aux Anglais le temps d'y arriver et de s'en rendre maîtres. Belliard jugea qu'il était urgent de se rapprocher de cette capitale; les troupes y rentrèrent, le 17, et furent réparties de manière à en défendre toutes les avenues.

Investissement du Kaire. — Capitulation. — La position des Français était critique : disséminés dans tous les forts et sur tous les points de l'enceinte immense du Kaire, de la Citadelle, de Boulaq, du Vieux-Kaire et de Giseh, ils avaient à défendre une ligne de douze mille six cents toises de développement. Il fallait à la fois résister aux attaques extérieures, et contenir à l'intérieur une populace nombreuse et fort mal disposée.

Il n'y avait aucun espoir de battre les ennemis sous les murs du Kaire. — La retraite sur Damiette, où il eût été possible de trouver des ressources et de prendre une position défensive, n'était plus praticable, depuis que cette ville et Lesbeh étaient occupées par les Turcs. On ne pouvait pas songer à se rallier aux divisions restées avec le général Menou; les troupes auraient eu beaucoup de peine à y parvenir, même en abandonnant au Kaire tous leurs équipages, et elles auraient accéléré la reddition d'Alexandrie, en contribuant à l'épuisement des magasins. Il ne restait d'autre parti, si on abandonnait le Kaire, que de se retirer dans la Haute-Égypte, mais il aurait fallu pouvoir y transporter des munitions, et presque toutes les barques avaient été perdues à Rahmanieh. Et quelles ressources espérer dans une contrée où la peste la plus affreuse dévorait les habitants?

D'ailleurs les approvisionnements étaient en mauvais état, les caisses vides, les magasins de l'artillerie épuisés; la peste s'était déclarée au Kaire, quelque temps avant la campagne; le nombre des malades qui entraient au lazaret s'élevait jusqu'à 150 par jour.

Dans cette triste position, et après avoir pris l'avis d'un conseil de guerre, Belliard proposa, le 2t juin, une suspension d'armes; les conférences durèrent jusqu'au 26, et enfin, le 27, il signa un traité d'évacuation, dont voici les principales conditions :

«Évacuation de toute la partie de la Haute et Moyenne-Égypte occupée par les Français au moment du traité; transport des troupes en France avec armes, bagages et munitions, aux frais de l'ennemi et au plus tard dans cinquante jours; subsistances fournies par les Turcs jusqu'à l'embarquement, et par les Anglais jusqu'au débarquement; escorte fournie à l'armée pour garantir sa sûreté et son libre retour en France; échange des prisonniers aussitôt après la ratification.»

Le général Menou jeta les hauts cris à la nouvelle de la capitulation du Kaire; il refusa d'abord de la ratifier; mais il finit par céder, et les troupes de Belliard s'embarquèrent, emportant avec elles les restes

du général Kléber, que l'armée avait tant de sujet de regretter, et qu'elle ne voulut pas laisser exposés aux outrages d'une population fanatique.

Prise du fort du Marabout. — Blocus d'Alexandrie. — De toute l'Égypte, il ne restait aux Français que la seule place d'Alexandrie; la brillante armée d'Orient était réduite à un seul corps de 4,500 hommes campé sur les hauteurs de Nicopolis, et qui ne pouvait résister long-temps à des forces décuples. Une clause du traité du Kaire rendait la capitulation commune à la place d'Alexandrie, si le général Menou le jugeait convenable; mais celui-ci, qui espérait de prochains renforts, refusa de profiter de cette clause. Cependant aucun mouvement n'avait lieu: les Anglais restaient immobiles dans leurs lignes, et Menou passait tout son temps à réparer les fortifications de la ville et à hérisser de retranchements inutiles les hauteurs de Nicopolis.

Dans les premiers jours d'août, après l'embarquement des troupes du général Belliard, Hutchinson, qui venait de recevoir d'Europe un renfort de deux régiments, prit le parti de forcer les positions du général Menou. Pour investir la place et couper les vivres aux Français, il suffisait de s'emparer de la langue de terre où est situé le fort du Marabout. En conséquence, le général anglais fit préparer sur le lac Mariotis une flottille de quatre cents bâtiments de toute espèce, et y fit embarquer 4,000 hommes aux ordres du général Coote. Le 17 août, Coote se dirigea entre le Marabout et l'île Mariout, pendant que Hutchinson, à la tête de la majeure partie de ses troupes, faisait une fausse attaque sur les retranchements de Nicopolis.

Menou, au lieu de rentrer dans la place, afin d'être en mesure de diriger toutes ses forces contre l'attaque du général Coote, ce qui eût prolongé la défense, n'envoya sur le Marabout que 5 à 600 hommes commandés par le général Eppler, détachement trop faible pour empêcher le débarquement. Coote opéra donc sa descente sans opposition, mit le siége devant le Marabout, qui capitula le 21, et la ligne anglaise, renforcée de 2,000 Turcs, aux ordres du capitan-pacha, chassa Eppler du poste qu'il occupait, pendant que le capitaine Cochrane pénétr. it dans la vieille rade d'Alexandrie avec sept sloops de guerre, et se plaçait fièrement en bataille devant les frégates françaises.

Alors même, le général Menou ne comprit pas la nécessité de concentrer ses moyens de défense; trois jours après, le général Coote, qui ne s'occupait qu'à bombarder le fort Leturcq, s'apercevant de la faiblesse des postes qu'il avait devant lui, tenta dans la nuit un coup de main sur la place. Les avant-postes français furent surpris, et un bataillon de la 18ᵉ demi-brigade fut presqu'entièrement détruit. Cependant les Anglais, n'ayant pas poussé avec assez de vigueur leur attaque de gauche qui eût décidé du sort de la ville, ne retirèrent d'autre fruit de cette expédition nocturne, que la possession de quelques monticules près de la mer, où ils établirent de l'artillerie pour battre le fort en brèche.

Les jours suivants, le général Coote dirigea toute son artillerie contre le fort Leturcq, et réduisit bientôt les batteries françaises au silence.

Capitulation d'Alexandrie. — Fin de l'expédition. — Les vivres de la place touchaient à leur fin; les hôpitaux, dépourvus des objets les plus nécessaires, étaient encombrés de 2,000 malades ou blessés, et l'on pouvait à peine réunir 2,500 hommes en état de se battre. Dans cette extrémité, les généraux, prévoyant qu'il faudrait toujours en venir à une capitulation, et qu'une plus longue défense ne servirait qu'à en rendre les conditions plus dures, se réunirent pour faire sentir à Menou la nécessité d'entamer des négociations. Ce général écrivit à Hutchinson pour lui demander une suspension d'armes de trois jours, à l'effet de traiter de la reddition de la place.

Le général ennemi accueillit avec empressement cette ouverture, et après quelques débats, la capitulation définitive fut signée, le 31 août. On convint que l'armée française serait transportée en France avec armes, bagages et dix pièces de canon seulement.

Une clause du traité portait que les collections particulières, les plans, dessins et manuscrits de la commission des arts, resteraient au pouvoir de l'état-major anglais. Cet article fut à peine connu, que cette commission députa vers le général Hutchinson trois de ses membres chargés de lui déclarer que, s'il persistait à exiger la remise de leurs dessins, manuscrits et collections, ils les jetteraient à la mer, et dénonceraient à l'Europe l'odieuse violence qui frappait en eux le monde savant. Cette noble démarche eut un plein succès, et les admirables travaux de la commission d'Égypte furent conservés à la France.

Ainsi finit cette expédition aventureuse qui avait commencé sous de si brillants auspices. Les Français n'en retirèrent que de la gloire, mais ils laissèrent en Égypte des germes de civilisation qui commencent à se développer, et qui, portant leurs fruits, peuvent changer la face de l'Orient.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1801.

1ᵉʳ MARS. Apparition des Anglais sur la côte d'Égypte.
8 — Débarquement des Anglais.
13 — Combat du lac Maadieh.
21 — Bataille d'Alexandrie.
8 AVRIL. Prise de Rosette.
8-23 AVRIL. L'armée du Visir passe le désert.
9 MAI. Prise de Rahmanieh.
17 — Combat d'El-Zouameh.
27 JUIN. Capitulation du Kaire.
21 AOUT. Prise du fort du Marabout.
31 — Capitulation d'Alexandrie. — Évacuation de l'Égypte.

MOUVEMENTS EN ITALIE. — EXPÉDITIONS CONTRE NAPLES ET LE PORTUGAL.

SOMMAIRE.

TROUPES FRANÇAISES.

Armée de Réserve d'Italie. — *Général en chef.* — MURAT.
Armée de Portugal. — *Général en chef.* — GOUVION S. CYR.
— LECLERC.

TROUPES ÉTRANGÈRES.

Armée Napolitaine. — *Général en chef.* — ROGER DE DAMAS.
Armée Portugaise. — *Général en chef.* — Le Prince du Brésil.

Insurrection du Piémont. — Au moment où le double armistice de Trévise et de Lunéville mettait un terme aux hostilités entre l'armée de Brune et celle de Bellegarde, et tandis que Murat marchait vers l'Italie, une insurrection éclatait en Piémont. Organisée avec mystère, elle s'annonça tout à coup à Turin et dans les environs de cette capitale, de la façon la plus alarmante. Des agents, soldés par le ministère britannique et par le gouvernement sarde, avaient exploité habilement le mécontentement populaire, excité par le passage continuel des troupes françaises, ainsi que par la levée des contributions de guerre imposées pour leur entretien. — La fermeté du général Soult qui commandait alors à Turin, et l'habileté qu'il déploya dans cette occasion difficile, comprimèrent l'explosion et prévinrent les massacres, dont les premières victimes auraient été ceux des habitants signalés comme partisans des Français. Soult n'avait à sa disposition que de faibles dépôts, où se trouvaient des soldats infirmes ou convalescents. Il osa se fier à quelques bataillons de troupes piémontaises qui lui étaient restés fidèles. Des perquisitions eurent lieu dans Turin, et une lettre saisie ayant dévoilé tout le plan de la conjuration, le général français fit arrêter et renfermer les principaux chefs dans la citadelle. La nuit suivante, le faubourg du Pô, signalé comme le foyer de l'insurrection, fut cerné et désarmé, les portes de Turin restèrent fermées, et pendant qu'on arrêtait tous les gens suspects, la tranquillité fut maintenue dans la ville par les patrouilles des troupes piémontaises que les insurgés n'avaient pu séduire, et que la confiance du général Soult retint dans le devoir.

Malheureusement ce général avait de trop faibles ressources pour pouvoir étendre de pareilles mesures au dehors. Au signal donné, la vallée d'Aoste s'était soulevée, et la ville d'Ivrée avait été prise par les insurgés. Un détachement de 100 hommes se trouvait dans le château; l'officier qui les commandait ne se laissa pas intimider par le nombre et les hurlements des forcenés qui l'entouraient. Le chef des insurgés le somma en vain de se rendre, en lui écrivant que Turin avait chassé les Français, et que Soult avait péri dans le combat; pour toute réponse, le brave commandant d'Ivrée fit une sortie à la tête de sa petite garnison et mit en fuite les insurgés, auxquels il tua un certain nombre d'hommes. Le général Soult, ayant réussi à faire avorter l'insurrection de Turin, ne voulut pas sévir contre des hommes égarés, et proclama une amnistie générale. Cette conduite, à la fois généreuse et prudente, apaisa l'insurrection sur tous les points.

Insurrection nouvelle de la Toscane. — Cependant les Toscans, oubliant la déplorable issue de leur tentative de l'année précédente[1], et plus directement excités par les Anglais, s'étaient de nouveau insurgés.

Les troubles avaient d'abord éclaté à Arezzo; les paysans de la marche d'Ancône et des Légations, armés par les Autrichiens, vinrent seconder les Arétins. Le général napolitain Roger de Damas, combinant avec ce mouvement celui des troupes de l'armée des Deux-Siciles, traversa l'État-Romain et se porta sur Sienne par Viterbe et Acquapendente. — Cette réunion de forces rendait la position du général Miollis d'autant plus difficile, qu'il n'avait pas lieu d'être rassuré sur les dispositions des habitants de Florence et de Livourne. Craignant de se trouver cerné dans la capitale du Grand-Duché, il en sortit, et, laissant seulement une garnison dans Livourne, établit son quartier général à Pise. — Miollis n'avait que 3,000 hommes sous ses ordres: cependant il se décida à aller audevant de l'ennemi. Les généraux Pino et Palombini se dirigèrent, avec les grenadiers cisalpins et divers détachements français et italiens, sur la route de Sienne. Damas, ne se croyant pas, avec 12,000 hommes, assez fort pour attendre l'attaque de Pino, se replia jusqu'à Pérouse, sur la frontière de l'État de l'Église, attendant, pour reprendre l'offensive, l'arrivée des autres divisions napolitaines.

Miollis, à la tête de la réserve, s'était, pendant ce temps, dirigé sur Arezzo, pour y combattre les insurgés et les Autrichiens réunis sous les ordres de Sommariva. Ce général, non moins prudent que le général napolitain, se retira avec ses Autrichiens sur Ancône. La majeure partie des insurgés, ainsi privés de leur plus ferme appui, mit bas les armes et invoqua la clémence des Français; un certain nombre des plus compromis, redoutant une juste vengeance, s'enfuirent et se dispersèrent dans l'Apennin. Miollis imita la conduite de Soult à Turin; il annonça une amnistie générale, et retourna à Florence.

Attaque des Français par les Napolitains. — L'insurrection de la Toscane était apaisée, mais le calme

[1] *Voy.* plus haut, pag. 168.

ne devait pas durer long-temps. Le général de Damas s'était replié, comme nous l'avons dit, pour aller au-devant des autres divisions napolitaines. Bientôt, en effet, elles arrivèrent, et il revint attaquer à Sienne le général Pino. Celui-ci fut obligé de se replier à son tour pour se rallier à la réserve de Miollis, qui couronnait les hauteurs de Florence.

Le mouvement offensif du général de Damas avait été combiné avec Sommariva qui, ayant réuni aux Autrichiens tous les insurgés d'Arezzo réfugiés dans l'Apennin, se trouva à la tête de 15.000 hommes, avec lesquels il marcha directement sur Florence. Le général Miollis, avec son faible corps de 3,000 hommes, ne pouvait faire face des deux côtés à la fois, il résolut de marcher d'abord sur l'un des généraux ennemis, et, après l'avoir battu, de revenir tenir tête au second.

Combat de Sienne. — L'armée napolitaine était la plus rapprochée : ses avant-postes se trouvaient à Monte-Reggione. Ce fut contre elle que Miollis dirigea son premier mouvement. Le 14 janvier 1801, le général Pino, à la tête d'une petite avant-garde, partit à la pointe du jour de San-Donato, et attaqua, à sept mi les de Sienne, un corps de cavalerie qui s'avançait en reconnaissance. Après un combat assez vif, le détachement napolitain fut culbuté par les Cisalpins, et se retira jusque sous les murs de Sienne. Le général de Damas fit alors avancer un corps d'infanterie de 6,000 Napolitains, qui se forma en colonne serrée dans une position avantageuse, où il attendit le choc des troupes de Pino. L'infanterie cisalpine, soutenue par un escadron de hussards piémontais, aborda courageusement la colonne ennemie et l'enfonça à la baïonnette. Miollis, arrivé sur le terrain avec le gros de son corps, appuya ce mouvement, mais il en laissa tout l'honneur à la troupe cisalpine, qui acheva de mettre en déroute les Napolitains et les poussa jusque dans Sienne. Le général Pino fit briser les portes de cette ville à coups de canon, la traversa, et repoussa de poste en poste les arrière-gardes ennemies jusque sur la route de Rome. Le général de Damas, afin de protéger la retraite de ses troupes, avait couvert cette route de sa cavalerie et fait mettre en batterie quelques pièces de canon pour la soutenir, tandis qu'il ralliait sur les hauteurs en arrière ses fantassins dispersés. Les Cisalpins et les hussards piémontais, animés par le succès qu'ils venaient de remporter, et soutenus par les Français qui marchaient toujours en seconde ligne, chargèrent avec une nouvelle ardeur, s'emparèrent d'une partie de l'artillerie ennemie, et débusquèrent des hauteurs l'infanterie napolitaine; ils ne s'arrêtèrent qu'à la nuit : ils avaient marché et combattu pendant seize heures. Le général de Damas rentra sur le territoire romain après avoir perdu environ 1,500 hommes de ses meilleures troupes. Sommariva, ayant appris l'échec éprouvé par les Napolitains, jugea imprudent d'attendre les Français et les Cisalpins victorieux, et se retira sur Ancône.

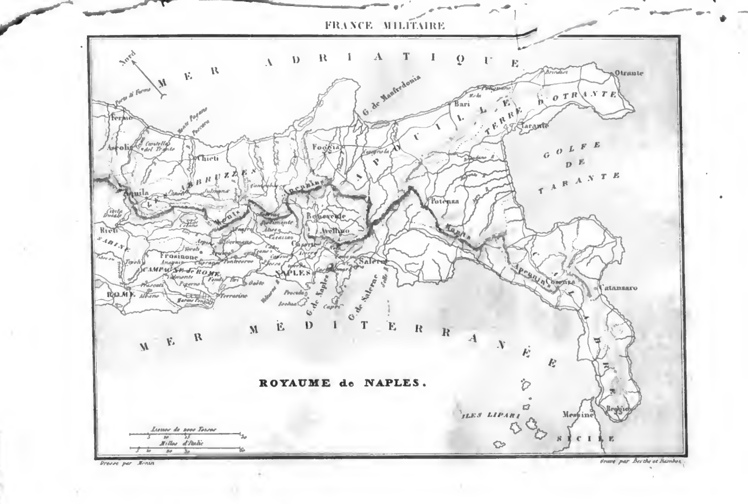
Trait de bravoure du capitaine Mattet. — Pendant le premier combat de Sienne, et au moment où le général Pino se repliait devant le général de Damas pour se rallier à la réserve de Miollis, le capitaine Mattel, dont la compagnie faisait partie des troupes cisalpines qui formaient l'arrière-garde, se trouva tout à coup séparé des siens par une colonne napolitaine. Au lieu de mettre bas les armes, comme on lui en fit la sommation, il rebroussa chemin et se jeta avec 30 soldats dans le château de Sienne, que le général de Damas n'avait pas encore fait occuper. Là, dans l'espoir d'être secouru, il employa si activement sa petite troupe à faire des démonstrations de défense, qu'il soutint pendant *quatre jours* entiers tous les efforts de l'ennemi. Alors, ayant obtenu une capitulation honorable, il défila avec son peloton devant l'armée napolitaine, qui resta stupéfaite en voyant qu'un si petit nombre d'hommes eût osé tenir aussi long-temps.

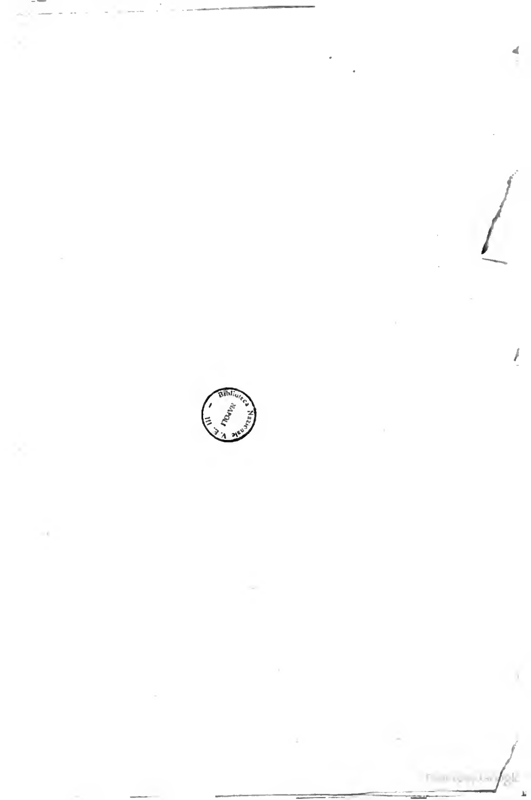
Expédition contre Naples. — Pendant les premiers mouvements de l'insurrection toscane, le corps de Réserve, aux ordres du général Murat, avait franchi les Alpes sur trois colonnes, par les routes du Petit-Saint-Bernard, du mont Cenis et du mont Genèvre, et était venu se cantonner dans le Milanais, où il devait attendre des ordres ultérieurs.

Les instructions que Murat reçut du premier Consul l'obligèrent à laisser au général Brune une de ses brigades destinée à l'investissement de Ferrare. Il eut ordre, avec le reste de ses troupes, de marcher directement sur Ancône. En conséquence, il quitta Milan, le 12 janvier, porta une de ses divisions sur la frontière de Toscane pour soutenir le général Miollis qui se trouvait en face des généraux Sommariva et de Damas, et se dirigea lui-même à marches forcées sur la Romagne, afin de prévenir le général autrichien dans la marche d'Ancône.

Peu de jours après, on apprit l'armistice de Trévise. — Les Napolitains perdirent leur dernier appui en Italie, par la cession faite aux Français de la citadelle de Ferrare et de la place d'Ancône, en vertu de cet armistice. Murat eut ordre de marcher contre eux. — La position de la cour de Naples était critique, les Anglais, qui avaient poussé Ferdinand à la guerre, ne lui avaient aucun secours efficace, et les Autrichiens, n'ayant pu le faire comprendre dans le traité d'armistice, l'avaient abandonné. Il était donc impossible que le roi pût opposer aucun obstacle à l'invasion dont il était menacé. Heureusement pour ses intérêts, au premier signal du danger, la reine Caroline s'était embarquée à Palerme, afin d'aller à Saint-Pétersbourg solliciter la médiation de l'empereur Paul Ier. Le sort de Naples dépendait entièrement de la conduite du Czar. — Ce monarque ne fut pas plus tôt informé de l'état des choses en Italie, qu'avant même que la reine Caroline lui eût fait connaître l'importance de cette démarche, il envoya à Paris M. de Lewasehew.

Bonaparte avait intérêt à faire connaître à l'Europe la bonne intelligence qui allait s'établir entre le chef de la République française et le plus puissant souverain du nord; il accueillit parfaitement l'envoyé russe, annonça qu'il acceptait la médiation du Czar, et ordonna à Murat de suspendre ses opérations, lui laissant la fa-


Nord
MER ADRIATIQUE
G. de Manfredonia
Otrante
TERRE D'OTRANTE
Bari
Tarante
GOLFE DE TARANTE
Fermo
Ascoli
Chieti
ABRUZZES
Aquila
Foggia
POUILLE
Potenza
Benevento
Avellino
Rieti
SABINE
Frosinone
CAMPAGNE de ROME
ROME
NAPLES
Salerne
G. de Naples
G. de Salerne
Catanzaro
Cosenza
CALABRE
MER MÉDITERRANÉE
ROYAUME de NAPLES.
ILES LIPARI
Messine
Reggio
SICILE
Dressé par Monin
Gravé par Berthe et Rambos


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

culté de conclure un armistice, et se réservant de régler lui-même plus tard les conditions de la paix.

Le général Lewaschew quitta aussitôt Paris pour se rendre à Naples. Une lettre du premier Consul l'avait précédé à Florence, où Murat avait son quartier général. L'aide de camp de l'empereur de Russie reçut les honneurs accordés au représentant d'un grand souverain. Il se montra au théâtre avec le général français; on lui présenta un drapeau russe, qu'il joignit au drapeau tricolore, en s'écriant : «Puissent les deux plus «grandes nations de l'Europe être toujours unies pour «la paix du monde et le bonheur général !»

Cependant les troupes du général de Damas occupaient toujours les États-Romains : avant d'entrer en négociation, le premier Consul exigea qu'elles se retirassent, et pour donner plus de poids à sa demande, il ordonna au général Brune de renforcer le corps d'armée du général Murat par deux divisions de l'armée d'Italie. Soult reçut en même temps l'ordre de se joindre à ce corps d'armée, qui se trouva ainsi composé de 25 à 30,000 hommes de troupes aguerries. Soult y devait prendre le commandement de l'avant-garde.— L'armée française, cantonnée sur le territoire d'Ancône, pouvait, en quelques marches, se porter dans le royaume de Naples.

Armistice de Foligno. — Le général napolitain cherchait à gagner du temps dans l'espoir d'obtenir des conditions plus favorables. Fatigué de ses tergiversations, le général français répondit à une de ses communications par une lettre renfermant l'expression des dernières volontés du premier Consul, et demandant, comme conditions préliminaires, que l'armée napolitaine évacuât tous les États du pape et le château Saint-Ange; que le gouvernement napolitain fermât les ports de la Sicile et du royaume de Naples aux Anglais, et mît un embargo sur tous les bâtiments de cette nation. Cet embargo devait servir de représailles à celui que l'Angleterre venait de faire mettre injustement sur tous les bâtiments danois, suédois et russes. Ces préliminaires une fois arrêtés, Murat promettait d'arrêter sa marche et de préluder à la paix par un armistice.

Ces conditions ayant été acceptées par la cour de Naples, un armistice fut conclu à Foligno, le 9 février. Voici quelles en étaient les principales conditions :

«Que même après l'évacuation des États du pape par l'armée napolitaine, l'armée française conserverait ses positions, occupant Terni, suivant la Néra jusqu'à son embouchure dans le Tibre, sans outrepasser ces limites; que les ports de Naples et de la Sicile seraient fermés à tous les vaisseaux de guerre ou de commerce anglais ou turcs, jusqu'à la paix définitive entre la France et ces deux puissances; que toute communication entre Porto Ferrajo et Porto-Longone, dans l'île d'Elbe, cesserait pendant le temps que les Anglais occuperaient le premier port. — Que tout tribunal de rigueur étant aboli dans le royaume des Deux-Siciles, le roi s'engageait à faire droit aux recommandations du gouvernement français, en faveur des personnes détenues ou émigrées pour cause d'opinion.»

Dès que le traité d'armistice fut publié, l'embargo fut mis sur tous les bâtiments anglais; le général de Damas reçut l'ordre d'évacuer Rome; le pape, enchanté d'être délivré d'un gouvernement dont les vexations lui avaient fait regretter l'occupation française, invita Murat à venir à Rome, et l'y accueillit avec des égards particuliers.

Le traité de paix définitif entre la République française et le roi de Naples fut signé deux mois après, le 28 mars 1801.

Traité de paix de Lunéville. — Le jour même, 9 février, où l'armistice de Foligno mettait un terme aux hostilités entre les Français et les Napolitains, le ministre plénipotentiaire, Joseph Bonaparte, signait à Lunéville, au nom de la République française, le traité de paix avec l'Allemagne et l'Autriche.

Les bases de la paix de Lunéville furent à peu près les mêmes que celles du traité de Campo-Formio : circonstance digne de remarque, puisque les victoires de Marengo, d'Engen, de Hohenlinden et du Mincio, ne changèrent rien aux dispositions modérées manifestées par le premier Consul avant la reprise des hostilités. Les clauses principales étaient les suivantes :

«L'Empereur tant en qualité d'empereur d'Autriche, qu'au nom de l'Empire germanique, cédait à la République, la Belgique et toute la rive gauche du Rhin.

«Il renonçait à la Lombardie, destinée à former à l'avenir un état indépendant.

«L'Autriche devait conserver en échange les États de Venise, jusqu'à l'Adige.

«Le duc de Modène devait recevoir le Brisgau en échange de son duché, désigné pour faire partie de la République cisalpine.

«Le grand-duc de Toscane renonçait à ses États et à sa part de l'île d'Elbe, qui devaient être possédés par l'infant duc de Parme, et en échange desquels le Grand-Duc devait recevoir une indemnité territoriale en Allemagne.

«La France rendait Kehl, Cassel et Ehrenbreitstein, mais à la condition expresse que ces forts resteraient dans l'état où ils seraient lors de la remise.

«Les princes dépossédés par la cession de la rive gauche du Rhin devaient avoir une indemnité prise en Allemagne dans le sein de l'Empire.

«Les Républiques batave, helvétique, cisalpine et ligurienne, étaient reconnues indépendantes, et leurs peuples, déclarés libres d'adopter toute forme de gouvernement à leur choix.»

Cet article, conforme d'ailleurs aux principes du droit public et naturel, renfermait un germe inévitable de discorde; il justifiait et consacrait à l'avance tous les agrandissements qui pouvaient paraître convenables et opportuns au gouvernement français.

Les autres stipulations avaient rapport à des règlements de détails; un auteur allemand a prétendu que, pour être complet et valable aux yeux d'un Allemand, ce traité aurait dû stipuler la *renonciation de l'empereur d'Allemagne à toute suzeraineté sur le Piémont, Plaisance, Parme, Guastalla, anciennes redevances de l'Empire romain, sous les Othons et leurs successeurs.* Cette opinion nous semble toucher de près au ridicule.

La ratification du traité de Lunéville par la diète de l'Empire, donna lieu à quelques discussions; la Prusse voulut y mettre des restrictions, et l'on contesta à l'Empereur le principe d'après lequel il avait pris sur lui de stipuler au nom de la confédération; mais cela n'empêcha pas la sanction du traité, sanction qui, aux yeux des plus difficiles, devait tout couvrir. La diète elle-même nomma une députation (ou commission) pour procéder à l'exécution des arrangements concernant l'Empire, notamment au projet d'indemnité, transaction pénible, et qui était de nature à faire naître des débats difficiles.

«Les clauses du traité de Lunéville, dit l'historien des Guerres de la Révolution, paraissaient propres à en assurer la durée; une série de victoires avait amené la France au point qu'il lui eût été permis de surhausser ses prétentions, et cependant elle se montra modérée. D'un autre côté, les bases limites qu'elle venait d'acquérir la plaçant au premier rang des puissances continentales, il fallait bien de l'ambition pour ne pas s'en contenter. Toutefois la facilité que la possession du Rhin et des Alpes lui donnait pour accroître son influence en Allemagne et en Italie; la nécessité même où elle se trouvait de chercher à étendre cette influence, ne fût-ce que pour éviter de la voir passer aux mains de l'Autriche, devaient nécessairement appeler l'attention du premier Consul; et il n'en fallait pas davantage pour donner naissance à des démarches propres à provoquer tôt ou tard une nouvelle rupture.»

Hâtons-nous de faire remarquer que, contrairement à l'opinion du critique, ordinairement si judicieux, la rupture ni les causes de rupture qui détruisirent le système politique établi par le traité de Lunéville, ne vinrent ni de la République ni du premier Consul.

Expédition contre l'île d'Elbe. — Par son traité de paix avec la République française, le roi de Naples, avait cédé à la France l'île d'Elbe, dont une partie était alors occupée par les Anglais. Le général Murat reçut l'ordre de faire sur-le-champ toutes les dispositions nécessaires pour s'en rendre maître. Les Anglais, en effet, pouvant de là communiquer facilement avec la Toscane, ne cessaient d'entretenir le feu de la révolte dans les montagnes situées entre Massa et Sienne.

Murat commença par soumettre les diverses parties de la Toscane où l'insurrection existait encore. Après y être parvenu, non toutefois sans quelques engagements assez vifs, il proclama une amnistie générale qui acheva d'assurer la tranquillité; ensuite il s'occupa de l'expédition contre l'île d'Elbe.

Le général Tharreau en fut chargé. Ce général se rendit aussitôt sur le point de la côte le plus rapproché de l'île, à Piombino, où il devait s'embarquer avec la 60e demi-brigade et 300 hommes de la légion polonaise, pour mettre ensuite pied à terre sous Porto-Ferrajo. Le chef de brigade Mariotti, qui avait reçu l'ordre de s'embarquer à Bastia avec 600 Polonais, devait débarquer en même temps près de Porto-Longone. Le premier Consul n'avait pas pensé que la prise de l'île d'Elbe exigeât des forces plus considérables, les Anglais n'ayant dans Porto-Ferrajo qu'une faible garnison, et la garnison de Porto Longone, composée de troupes napolitaines, devant d'après le traité remettre cette place aux Français.

Mais survint un obstacle auquel on ne devait guère s'attendre. Les soldats de la 60e demi-brigade, prétextant qu'ils n'étaient tenus qu'au service de terre, refusèrent de se rendre au point d'embarquement, et massacrèrent leur chef de brigade qui essaya de les ramener au devoir. Murat prit aussitôt des mesures sévères contre cette criminelle révolte; il fit désarmer la demi-brigade, cassa les compagnies de grenadiers qui n'avaient pas défendu leur chef, et envoya les auteurs de l'attentat dans la citadelle de Turin. Les soldats des compagnies du centre se jetèrent aux pieds du général et lui demandèrent comme une grâce qu'il leur permît d'aller laver dans le sang des Anglais le crime de quelques misérables. Murat voulut bien y consentir; mais il fit juger par un conseil de guerre les coupables de l'assassinat, et pour punir le corps en masse, il le priva de son drapeau, en déclarant que la clémence du premier Consul pourrait seule le leur rendre. En effet, ce ne fut qu'un an après, à une des revues dans la cour des Tuileries, que Bonaparte lui-même, satisfait de la 60e demi brigade, lui rendit son drapeau.

Cependant le chef de brigade Mariotti, parti de Bastia, le 30 avril, avec la petite flottille qui transportait ses 600 Polonais, arriva le lendemain en vue du village de Marciana, qu'il espérait surprendre; mais accueilli par une vive fusillade dirigée contre lui par un détachement anglais et par quelques habitants de l'île d'Elbe, il fut obligé de s'éloigner; il vint aborder sur un autre point, entre des rochers d'où il ne pouvait pas être aperçu de l'intérieur de l'île. Les Polonais gravirent un escarpement et parurent tout à coup sur les hauteurs qui dominent Marciana. L'officier napolitain qui commandait à Porto-Longone, informé de l'arrivée de Mariotti, lui fit remettre, conformément au traité, la tour de Marciana par le commandant de ce poste, et lui ouvrit lui-même le lendemain, 1er mai, les portes de Porto-Longone. Toute la partie napolitaine se soumit sans coup férir.

Le général Tharreau débarqua le 2 mai dans l'île d'Elbe avec environ 1,500 hommes, sans que l'ennemi s'y opposât et forma sur le champ l'investissement de Porto-Ferrajo. Mais avant de commencer les hostilités, il somma le commandant anglais de lui rendre la place qui, faisant partie du Grand-Duché de Toscane, appartenait au nouveau roi d'Étrurie d'après le traité de Lunéville. Ce commandant était le lieutenant colonel Airey, homme actif, courageux et énergique. Il repondit qu'il ne reconnaissait point le traité dont on lui parlait, et qu'il ne céderait qu'à la force. L'escadre française, aux ordres de l'amiral Gantheaume, qui, la veille, avait mouillé dans la rade de Livourne, fit voile vers Porto-Ferrajo et lança quelques obus contre la place. On vit alors que les moyens employés pour la réduire étaient insuffisants. Le premier Consul avait compté sur le manque de vivres; mais les bâtiments anglais pouvaient facilement en introduire, les Français étant dans l'impossibilité de bloquer Porto-Ferrajo par mer, aussitôt que l'escadre de Gantheaume, dont la présence n'était

que momentanée dans ces parages, continuerait sa route vers les côtes d'Afrique.

Siége de Porto-Ferrajo. — Le général Tharreau, successivement renforcé par plusieurs détachements que lui fit passer Murat, tenta infructueusement plusieurs attaques. Enfin, après un mois d'investissement par terre, et un simulacre de blocus par mer, il fallut se résoudre à entreprendre un siége régulier. La garnison de Porto-Ferrajo se composait de 300 hommes de troupes anglaises, de 800 hommes de troupes toscanes et de 400 Corses à la solde de l'Angleterre. Le gouverneur avait, de plus, contraint tous les habitants valides à prendre les armes.

Murat reçut l'ordre de pousser le siége de Porto-Ferrajo avec plus de moyens et de vigueur. Un renfort de 5,000 hommes, une artillerie nombreuse, des détachements de sapeurs et de pionniers, furent embarqués pour l'île d'Elbe vers la fin de juillet, et le général Tharreau fut remplacé dans le commandement des troupes par le général Watrin. Trois frégates françaises en croisière devant l'île tenaient le port étroitement bloqué, et les assiégés commençaient à souffrir de la disette, lorsqu'une escadre anglaise, sous les ordres de l'amiral Warren, vint relever leur courage. A l'approche des vaisseaux ennemis, les trois frégates françaises se retirèrent. L'amiral Warren s'empressa de ravitailler la place; et formant ensuite, pour ainsi dire, le blocus de l'île, il parvint à isoler les Français de la terre ferme en croisant dans les eaux de Piombino jusqu'à la hauteur de Livourne, et interceptant tous les secours que Murat s'efforçait de faire passer aux troupes assiégeantes. Cette croisière opiniâtre des Anglais finit par rendre la position du général Watrin très critique. Ce n'était qu'à force de courage et d'audace que quelques bateaux pêcheurs réussissaient quelquefois à apporter les munitions de guerre et de bouche dont les Français éprouvaient le besoin.

Murat profita de l'éloignement momentané d'une partie des vaisseaux croiseurs pour essayer de négocier la reddition de la place au nom du roi d'Étrurie, et il envoya à cet effet un agent muni de pleins pouvoirs. Cette nouvelle tentative n'eut aucun succès; l'envoyé revint à Florence sans avoir rien obtenu. La durée du siége se trouva encore prolongée par un événement qu'il était facile de prévoir. Les trois frégates, qui s'étaient retirées à l'approche de l'escadre anglaise, profitèrent de l'éloignement d'une partie des bâtiments ennemis pour se remettre en mer afin de protéger les convois; mais elles ne purent échapper à la vigilance des vaisseaux restés en croisière. La frégate *la Cérès*, attaquée par deux autres frégates dans les parages de Porto-Ercole, fut obligée de se rendre, après un combat opiniâtre, pendant lequel presque tout le convoi qu'elle escortait put atteindre Porto-Longone. Les deux autres frégates, parties de Livourne avec un autre convoi, furent rencontrées par deux vaisseaux de ligne, qui les forcèrent à s'échouer ou à se briser sur la côte, dans l'impossibilité où elles furent de regagner le port. Les bâtiments du convoi furent pris ou dispersés sans arriver à leur destination.

Le général Watrin, que tant de difficultés ne pouvaient abattre, poussait toujours vigoureusement les travaux du siége de Porto-Ferrajo. Il fit établir des batteries pour empêcher les bâtiments ennemis de pénétrer dans le port, et toutes les mesures furent prises pour bombarder la place. Alarmés des progrès et des travaux des assiégeants, le lieutenant colonel Airey et l'amiral Warren se concertèrent pour tenter un dernier effort. Le 13 septembre, une partie de l'escadre anglaise vint mouiller près de la plage de Marciana, et le lendemain plusieurs chaloupes débarquèrent dans l'anse de Bagnaja un renfort de 2,500 hommes, composé du régiment suisse de Watteville et de quelques détachements de troupes anglaises de terre et de mer. Pendant ce débarquement, les assiégés firent une sortie générale, et s'emparèrent de la batterie de droite des Français qui commandait l'entrée du port. Trois frégates et une division de chaloupes canonnières entrèrent aussitôt dans la rade et y jetèrent l'ancre. Le général Watrin avait attendu les ennemis dans une position où la difficulté du terrain ne leur permettait pas de marcher en bon ordre. Dès qu'il les vit parvenus à une distance convenable, il ordonna une charge générale à la baïonnette. Cette charge fut terrible : les Anglais et les Suisses, dont les rangs se trouvaient à chaque instant rompus par les accidents du terrain, furent culbutés et refoulés précipitamment vers la mer. La moitié des troupes débarquées put à peine regagner ses embarcations; le reste fut tué ou fait prisonnier. La 60[e] demi-brigade, qui voulait faire oublier sa conduite passée, se conduisit de la manière la plus brillante. Dans le même temps, une autre colonne française repoussait, avec non moins de bonheur, la sortie de la garnison de Porto-Ferrajo. 200 Anglais, qui en faisaient partie, furent coupés et mirent bas les armes. Cette action générale fut si vive et si prompte que les frégates et les canonnières qui venaient de mouiller dans la rade n'eurent pas le temps d'appareiller avant la reprise de la batterie qui commandait l'entrée du port, et se trouvèrent exposées à tout son feu. L'une d'elles fut entièrement détruite, et dix chaloupes canonnières amenèrent leur pavillon.

Néanmoins, ce brillant succès ne fut pas encore suivi de la reddition de la place. Le commandant Airey, ayant reçu quelques secours pendant le combat, en profita pour prolonger sa défense. Mais après avoir épuisé toutes ses ressources et perdu une partie de sa garnison par la maladie et par les désertions, il allait être forcé de demander une capitulation honorable, lorsque les préliminaires de paix, signés à Londres, le 1[er] novembre 1801, lui épargnèrent cette démarche pénible. L'article 7 de ces préliminaires portait que les Anglais évacueraient Porto-Ferrajo.

Expédition contre le Portugal. — Dans le courant de l'année 1800, la Russie se détacha de l'alliance anglaise pour se rapprocher de la France. La République allait se trouver en paix avec toutes les puissances continentales, hormis une seule : le Portugal était resté fidèle à l'Angleterre, et avait résisté à toutes les menaces du premier Consul. Tant que la guerre avait duré en

Italie et en Allemagne, Bonaparte n'avait pas pu songer à contraindre, par la force des armes, cette puissance à rompre les liens qui l'unissaient si étroitement à la Grande-Bretagne; mais après la défaite des Napolitains et la pacification de l'Italie, il tourna ses vues vers le midi de l'Europe: le Portugal lui semblait, avec raison, une espèce de colonie anglaise, et celle, qu'après les Indes-Orientales, il importait le plus d'enlever à l'Angleterre.

Voulant appuyer ses mesures contre le Portugal de l'influence de l'Espagne, il donna pour instructions à son frère Lucien, ambassadeur à Madrid, de voir souvent le prince de la Paix, dont le crédit venait de se relever par la disgrâce éclatante d'un adversaire redoutable, le ministre Urquijo. Le prince de la Paix répondit avec empressement aux avances de l'ambassadeur français, auquel le roi manifesta bientôt lui-même des dispositions conformes aux désirs du premier Consul.

Après s'être assuré de l'Espagne, il ne restait plus qu'à appuyer les négociations par un appareil de forces militaires. Dès le 26 décembre 1800, des ordres avaient été expédiés pour la réunion à Bordeaux d'un corps d'observation destiné à agir au-delà des Pyrénées; il était composé de sept régiments d'infanterie, de deux divisions d'artillerie et de cinq régiments de cavalerie. Sa force totale était à peu près de 20,000 hommes. Le général en chef, qui ne fut désigné que plus tard, devait correspondre directement avec le ministre de la guerre et avec l'ambassadeur de France à Madrid. Ces préparatifs, qui ne laissaient aucun doute sur l'alliance entre la France et l'Espagne, devaient amener une prompte soumission. Le premier Consul le croyait ainsi; mais il ne reçut au contraire, de la part du Portugal, qu'un refus formel de fermer ses ports aux Anglais, et de se soumettre aux conditions qu'il voulait lui imposer. En agissant avec cette fermeté, le Portugal devait compter sur les secours de l'Angleterre; mais les deux cabinets n'ayant pu s'entendre, le gouvernement portugais se trouva abandonné à ses propres forces.

Le roi Charles IV répugnait à commencer des hostilités sérieuses; mais déjà le gouvernement du premier Consul était trop affermi pour que l'on osât résister à ses volontés. Une convention secrète fut conclue entre l'Espagne et son formidable allié; il y fut arrêté: «que «S. M. Catholique et la République française formeraient une armée combinée pour obliger le Portugal «à rompre son alliance avec l'Angleterre, et céder, «jusqu'à la paix définitive, aux troupes espagnoles et «françaises, le quart de son territoire.»

La guerre fut donc résolue. Les corps de troupes françaises qui revenaient d'Italie renforcèrent l'armée d'observation de la Gironde. Le premier Consul pressa cette nouvelle entreprise avec une activité qui pouvait faire juger de l'importance qu'il attachait à son succès. L'Espagne, au contraire, dont les finances et l'armée étaient également délabrées, manquait de soldats et d'approvisionnements, et ne pouvait rassembler les 40,000 hommes qu'elle s'était engagée à mettre sur pied. Le prince de la Paix pressait bien les préparatifs de la guerre, mais sans ordre, sans discernement, et l'on était au moment d'entrer en campagne, qu'il n'y avait pas encore un plan d'opérations arrêté.

Frappé de l'incohérence des mesures que prenait la cour d'Espagne, Bonaparte résolut de confier le commandement supérieur des armées combinées au général Gouvion-Saint-Cyr; et sans tenir aucun compte des prétentions du prince de la Paix au titre de généralissime, il arrêta lui-même le plan de campagne, et fixa de la manière la plus impérative la part que l'armée espagnole devait prendre aux opérations.

La frontière entre le Portugal et l'Espagne offre deux principaux débouchés: l'un, du côté du nord-est, et suivant la vallée du Tage par la rive droite, conduit au cœur du royaume. Rien n'est plus facile à l'armée qui peut y pénétrer que d'effectuer promptement la conquête du Portugal en s'emparant de Lisbonne et d'Oporto. Cette partie principale de l'expédition fut réservée à l'armée française. L'autre débouché, du côté du sud, en descendant la Guadiana, ouvre à l'ennemi les provinces méridionales et tout le pays situé sur la rive gauche du Tage; mais l'armée qui opère de ce côté, et ce devait être l'armée espagnole, ne peut que très difficilement tenter le passage du fleuve et se porter sur la capitale.

D'après le plan d'invasion, on voit que l'armée espagnole ne devait agir que secondairement. Il ne restait donc au prince de la Paix d'autre ressource, pour remplir son rôle de généralissime, que de précipiter ses opérations dans l'Alentejo, de forcer les places de la Guadiana avant que les Français eussent franchi la frontière montagneuse de la Haute-Beyra, de les devancer dans la vallée du Tage, et enfin de contraindre le Portugal à ne recevoir d'autres conditions que celles de l'Espagne. Il prit ce parti, et la déclaration de guerre fut signée à Aranjuez le 27 février 1801.

Les Portugais, se fiant à la coopération des Anglais, et détrompés trop tard, négligèrent leurs préparatifs de défense et perdirent un temps précieux dans cette sécurité fatale. Les secours de l'Angleterre se bornèrent à un subside de 7,000,000 de francs et à quelques débris de régiments.

Quoique le Régent du Portugal ne pût pas douter de sa ruine prochaine, il fit cependant bonne contenance; il ordonna une levée en masse dont aucune classe, aucun rang ne furent exceptés; l'argenterie des églises fut portée à la monnaie et convertie en espèces; la paie des soldats fut augmentée d'un tiers: mais tous ces efforts produisirent à peine une armée de 15,000 hommes, mal organisés, incapables de tenir la campagne, et qui devaient succomber au premier choc de l'ennemi. Le prince du Brésil en prit le commandement, et proclama la guerre le 26 avril, deux mois après la déclaration de l'Espagne.

Le prince de la Paix, impatient de commencer les hostilités, partit de Badajoz, dépassa la frontière et se trouva devant Elvas au moment où l'armée française venait à peine de franchir les Pyrénées. Les Espagnols n'attendirent donc pas que les Français fussent en mesure de les seconder, selon le plan convenu, et la *gazette officielle de Madrid* ne tarda pas à publier les rapides progrès de l'armée espagnole sur le territoire portugais. Une exagération risible présidait à la narra-

les soldats : « Malte ou la mort ! Plutôt nous ensevelir « tous sous les remparts que de capituler. » En entendant ces énergiques protestations, les deux officiers ennemis se retirèrent comblés de politesse, mais sans avoir exposé l'objet de leur mission, et bien convaincus que tant qu'il y aurait une once de pain dans Malte, les Français n'abandonneraient pas cette place.

Cependant la disette était extrême ; on expulsa de la ville près de trois mille individus inutiles à la défense ; mais les Anglais ayant fait feu sur ces malheureux, qui furent obligés de passer un jour et une nuit dans les fossés des ouvrages extérieurs, on consentit à ce qu'ils rentrassent dans la ville, et les soldats partagèrent leurs vivres avec eux.

Une huitième sommation trouva encore le général Vaubois inflexible.

Cependant la position devenait intolérable ; il n'y avait plus de bois dans les magasins, les citernes étaient presqu'à sec, l'eau allait manquer bientôt ; la dyssenterie commençait à se déclarer ; les officiers avaient vendu pour vivre tout ce qu'ils possédaient : depuis long-temps le blocus éloignait de l'île jusqu'aux plus petits bâtiments ; des forces supérieures s'étaient opposées à ce que le contre-amiral Perrée pût entrer dans le port avec les provisions que le gouvernement l'avait chargé d'introduire à Malte vers le commencement du printemps.

Voulant tout tenter pour remplir sa mission, cet habile marin s'était intrépidement battu contre quatre vaisseaux anglais entre lesquels il voulait se frayer un passage, mais il avait succombé dans cette lutte inégale. Blessé à l'œil gauche par un éclat de bois, dès le commencement de l'action, il continuait à commander les manœuvres, quand un boulet lui emporta la cuisse ; dès lors tout fut perdu. Le navire qu'il montait fut pris par les Anglais, et le convoi regagna la France. Le brave Perrée mourut des suites de ses blessures. Cet événement enleva aux assiégés leur dernier espoir.

Enfin le général Vaubois, voyant qu'il n'avait plus de vivres que pour cinq jours, se décida à capituler. Il obtint les conditions les plus honorables, et rendit la place le 5 septembre 1800. — Sa résistance glorieuse avait duré deux années.

« La prise de Malte, dit Jomini, événement peu intéressant en apparence, puisqu'il s'agissait d'un point presque imperceptible du globe, n'en était pas moins un des plus remarquables de cette guerre. La France perdait, en effet, un des plus beaux ports de l'Europe et un poste inexpugnable au centre de la Méditerranée ; et, ce qui devait en rendre la perte plus sensible, c'est qu'en passant irrévocablement sous la domination des Anglais, ce poste leur assurait l'empire de cette mer, l'influence dans le Levant et le riche commerce de ces contrées ; déplorable résultat du désastre d'Aboukir !...

« On a prétendu généralement que si le Directoire se fût contenté de mettre garnison à Malte, en laissant l'île sous l'autorité de l'Ordre, il eût réussi à la conserver. Il est assez difficile de raisonner ainsi sur des conjectures vagues : sans doute, l'inimitié des habitants n'eût pas éclaté avec tant de promptitude et de violence dès la fin de 1798 ; mais comment supposer, toutefois, que l'Ordre, contraint par la force à recevoir une garnison étrangère, eût consenti à faire cause commune avec celle-ci, lorsque des flottes et des troupes ennemies se seraient présentées avec une supériorité irrésistible, en promettant de délivrer l'île de ce gênant patronage, et de lui rendre sa neutralité, son indépendance ?

« En exerçant envers le gouvernement maltais une violence qui détruisait tous les bienfaits de sa position et d'une longue paix, il semblait imprudent de lui laisser l'autorité et de compter sur sa bienveillance et sa coopération. Il fallait donc respecter sa neutralité ou le réduire à l'impossibilité de nuire.

« La conservation de l'Ordre avec la simple occupation de la forteresse n'eût produit qu'un bien, celui de laisser la souveraineté de Malte à ses possesseurs légitimes, que les Anglais n'eussent pas osé dépouiller lorsque la paix générale vint stipuler leur remise en possession. »

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799.

20 Août. Kléber prend le commandement de l'armée d'Égypte.
1er novembre. Combat de Damiette.
— — Attaque de Koseir.
29 décembre. Surprise du fort d'El-Arisch.
4 octobre. Combat d'El-Ganaïm.
5 — Combat de Samanhoud.
9 — Combat de Sediman.

1800.

8 janvier. Lettre de l'amiral Keith à Kléber.
15 — Conseil de guerre de Salahieh.
24-28 — Convention d'El-Arisch.
20 mars. Bataille d'Héliopolis. — Révolte du Kaire.
22 — Attaque du Kaire.
15 avril. Alliance de Mourad-Bey. — Prise de Boulaq.
27 — Prise du Kaire.
14 juin. Assassinat de Kléber.
5 septembre. Reddition de Malte aux Anglais.

FIN DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

SOMMAIRE.

Menou succède à Kléber. — État de l'Égypte et de l'armée. — Apparition de la flotte anglaise. — Mesures prises par Menou. — Débarquement des Anglais. — Forces respectives des deux armées. — Combat du lac Maadiéh. — Réunion de l'armée française à Alexandrie. — Position des Anglais. — Bataille d'Alexandrie. — Occupation de Rosette et de Rahmanieh par les Anglais. — Arrestation et renvoi en France du général Reynier. — Arrivée de l'armée turque. — Combat d'El-Zouameh. — Investissement du Kaire. — Capitulation. — Prise du fort du Marabout. — Blocus d'Alexandrie. — Capitulation d'Alexandrie. — Fin de l'expédition.

ARMÉE D'ORIENT.

Général en chef. — MENOU.

TROUPES COALISÉES.

Armée Turque. — *Général en chef.* — JUSSUF-PACHA.
Armée Anglaise. — *Général en chef.* — ABERCROMBIE. HUTCHINSON.

Menou succède à Kléber. — Après la mort de Kléber, le commandement de l'armée fut déféré à Menou, le plus ancien des lieutenants-généraux. Menou s'était fait mahométan; il fit de grandes difficultés avant d'accepter; il ne voulait pas du commandement parce que, disait-il, étant resté trop long-temps éloigné des opérations militaires, il n'était pas assez connu des soldats, qui pouvaient d'ailleurs être prévenus contre lui, à cause de son changement de religion. Mais sur les instances du général Reynier, le seul compétiteur qu'il eût à redouter, et celui que l'armée aurait préféré pour chef, il se décida et prit d'abord le titre de *commandant de l'armée par interim*, qu'il échangea après les funérailles de Kléber contre celui de général en chef.

L'armée vit avec déplaisir l'élévation de ce vieux général au commandement supérieur; Menou, par sa conduite, sembla chercher à justifier les préventions qui s'élevaient contre lui. Son manque de franchise et les innovations qu'il apporta dans toutes les branches de l'administration, mécontentèrent à la fois les soldats et les habitants.

État de l'Égypte et de l'armée. — La tâche qu'il avait à remplir était cependant plus facile que celle de ses prédécesseurs. L'état de l'armée s'était considérablement amélioré. Grâce aux établissements sanitaires, la peste qui, les années précédentes, avait exercé de si cruels ravages, n'avait pas reparu. Tout était soumis et tranquille dans l'intérieur. Il était bien dû encore quelques mois de solde à l'armée et une partie des avances à l'administration; mais il existait en caisse de quoi satisfaire à la dette publique. L'habillement des troupes était dans l'état le plus satisfaisant, la cavalerie parfaitement montée, l'artillerie bien attelée, le corps des dromadaires au complet; les hôpitaux, organisés sur le meilleur pied, ne renfermaient qu'un très petit nombre de malades; les subsistances de l'armée mobile étaient assurées, les places fortes approvisionnées, les transports facilités par un parc de réserve de 500 chameaux; le génie et l'artillerie exécutaient de grands travaux pour le perfectionnement des places et l'approvisionnement des arsenaux; enfin on voyait déjà s'élever au milieu du Kaire, d'Alexandrie et de Rosette des fabriques d'objets de première nécessité.

Apparition de la flotte anglaise. — *Mesures prises par Menou.* — Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'aucune hostilité vînt troubler la paix de l'Égypte. Cependant une armée anglaise était arrivée dans la Méditerranée, et dès le mois de décembre, cette armée avait reçu à Rhodes et à Macri tout ce qui était nécessaire pour ouvrir la campagne. La flotte qui la transportait sortit de ce dernier port, dès qu'on eut la nouvelle que le capitan pacha avait mis à la voile de Constantinople avec un renfort de 6,000 Albanais et janissaires. Le 1er mars 1801, les Anglais arrivèrent devant la rade d'Aboukir. Mais ils furent forcés de retarder leur débarquement, les vents du nord et du nord-est rendant la mer trop houleuse.

Le jour même de l'arrivée de la flotte anglaise dans la rade d'Aboukir, la frégate française *la Régénérée* entra dans le port d'Alexandrie. Elle venait de Rochefort, et portait 200 hommes de la 51e demi-brigade, une compagnie d'artillerie et des munitions. Le brick *le Lodi*, qui arriva le même jour de Toulon, avait laissé dans ce port la flotte de Gantheaume, portant un renfort de 4 à 5,000 hommes, destiné à l'Égypte. Cette nouvelle prouva à l'armée d'Orient que le gouvernement pensait sérieusement à la secourir.

L'apparition de la flotte anglaise fut connue au Kaire le 4 mars; le général Menou avait jusqu'alors dédaigné les avis qui lui arrivaient de tous les côtés sur cette expédition. Il n'avait même pas voulu que des bâtiments fussent envoyés pour observer les préparatifs des Anglais et surveiller leurs mouvements. Il n'existait sur la côte aucun corps que l'on pût opposer avec succès au débarquement; les places négligées depuis la mort de Kléber n'étaient pas suffisamment approvisionnées.

Tous les rapports donnaient la certitude que le Visir n'était pas encore prêt à agir, et qu'il ne franchirait le désert que lorsqu'il apprendrait d'une manière positive le succès des Anglais. On savait qu'Aboukir était le seul point de la côte qui pût leur convenir pour opérer une descente et se porter sur Alexandrie. La seule disposition à prendre était donc de réunir toutes les forces de l'armée et de marcher sur Aboukir.

Les généraux s'attendaient à en recevoir l'ordre, lorsqu'à leur grand étonnement, Menou prit des dispositions toutes contraires. Il ordonna au général Reynier de partir sur-le-champ pour Belbeis avec deux demi-brigades et l'artillerie de sa division; au général Morand d'aller promptement à Damiette avec 500

hommes de la division Rampon qui, précédemment, avait été appelée au Kaire, et au général Bron de partir pour Aboukir avec le 22e régiment de chasseurs, fort seulement de 230 chevaux. Le reste de la cavalerie dut attendre des ordres à Boulaq. La division Lanusse ne partit que le 14 mars, pour Rahmanieh, et encore la 38e, la plus forte demi-brigade de cette division, fut-elle appelée au Kaire.

C'est en vain que plusieurs généraux de division cherchèrent à faire comprendre au général en chef la nécessité de rassembler promptement l'armée vers Aboukir. Il ne voulut rien écouter, et n'entendant pas parler du débarquement qui, comme nous l'avons dit, avait été retardé par les vents contraires, il resta persuadé que les dispositions qu'il avait prises étaient excellentes.

Débarquement des Anglais. — Le 7 mars, les vents soufflant du nord-ouest, la mer devint plus calme, et les Anglais purent s'occuper de leur débarquement. Ils envoyèrent des chaloupes armées vers la bouche du lac Maadieh, dans le but de s'emparer du lac et d'interrompre la communication directe d'Alexandrie avec Rosette; mais les 100 hommes, qui descendirent à terre pour cette opération furent culbutés par 40 grenadiers et leur entreprise n'eut pas de résultat.

Dès l'arrivée de la flotte anglaise, le général Friant avait envoyé 150 hommes à Rosette, 450 à Edko et à la Maison-Carrée, et 1,550 fantassins, 180 cavaliers et dix canons à Aboukir. Il ne conserva pour la garde d'Alexandrie que les marins et les invalides.

Ce faible corps ne suffisait pas pour empêcher le débarquement d'une armée qui avait à sa disposition un grand nombre de chaloupes et tous les moyens de la marine britannique. Aussi les Anglais ne fondaient-ils quelque espérance de succès que sur la faiblesse numérique des troupes qu'ils savaient devoir leur être opposées. Ils désignèrent, pour opérer le premier débarquement, l'élite de leurs troupes, réunirent toutes leurs chaloupes, et y embarquèrent, le 8 mars, 6,000 hommes sous les ordres des majors généraux Moore et Ludlow.

Les chaloupes, formées sur une ligne séparée en cinq divisions, s'approchèrent lentement de la côte. Les troupes françaises, pour se garantir du feu des chaloupes canonnières ennemies, disposées en avant et sur les flancs de barques de transport, prirent position derrière les mamelons de sable dans l'ordre suivant: la 61e demi-brigade, avec une pièce de douze, deux obusiers et ses deux pièces de quatre, près du lac Maadieh, sa droite appuyée à la tête de la digue; le 18e de dragons, à la gauche de cette demi-brigade; le 20e de dragons, et la 75e sur le revers occidental de la *Hauteur* dite *des Puits*. Les détachements de la 25e et de la 51e, formèrent, avec deux pièces de huit et un obusier, une réserve entre ce dernier corps et le fort d'Aboukir. La *Hauteur des Puits* est un mamelon de sable mouvant, à pente rapide, surtout du côté de la mer. Il est le seul offrant, à des troupes qui débarquent, une position militaire avantageuse.

Les chaloupes anglaises restèrent long-temps au milieu de la baie, paraissant menacer tous les points de la côte. Arrivées à portée du canon, elles se serrèrent davantage et vinrent aborder au pied de la *Hauteur des Puits*. Les matelots ramaient debout et avec vigueur, sans s'inquiéter du feu de l'artillerie française, l'infanterie était couchée au fond des chaloupes. Aussitôt débarquée, la droite gravit promptement la Hauteur et s'y rangea en bataille. La gauche s'étendit sur le revers, de façon à appuyer son flanc à la mer; mais, chargée par la 61e demi-brigade, elle ne put résister à ce premier choc; déjà les soldats jetaient leurs armes, quand ils furent secourus par la seconde ligne qui venait de débarquer. La 61e, trop faible alors pour culbuter les Anglais et reprendre la Hauteur, borna ses efforts à soutenir le combat.

A la gauche de la 61e, le 18e et le 20e de dragons chargèrent les premières troupes formées sur la Hauteur. Repoussés à cette première attaque, ils tentèrent une seconde charge sur la gauche des ennemis; mais le feu de la seconde ligne les força de se retirer.

La 75e, avertie trop tard du débarquement, trouva les Anglais formés sur la Hauteur; son déploiement ne put pas s'effectuer, ses premiers pelotons ayant été en un instant mis hors de combat par les feux de la ligne anglaise. Elle fut forcée d'opérer sa retraite.

Les pièces d'artillerie, placées à la gauche française, ne faisant pas assez d'effet, on chercha à les rapprocher de la Hauteur, ainsi que les détachements de la 51e et de la 25e; mais ce mouvement fut retardé par les sables; les Anglais eurent le temps de se former avant l'arrivée de ces détachements, qui rejoignirent alors la 75e demi-brigade retirée à trois cents toises de la ligne ennemie.

La 61e reçut alors l'ordre de se replier; les soldats, mêlés depuis deux heures avec les Anglais et d'autant plus échauffés, que la chance paraissait tourner en leur faveur, eurent quelque peine à quitter le champ de bataille. On envoya dans Aboukir une compagnie pour renforcer la garnison du fort, et les troupes rentrèrent à Alexandrie, afin de protéger, en cas d'attaque, cette place importante.

Les troupes, qui étaient à Edko, reçurent, par des signaux, l'ordre de venir aussi à Alexandrie. Mais cet ordre ayant été mal interprété, on évacua et démantela la Maison-Carrée, poste fortifié et dont la conservation importait à la défense de la bouche du lac.

Certains de la retraite des Français, les Anglais bloquèrent le fort d'Aboukir, et poussèrent leur avant-garde jusqu'au défilé de l'Embarcadaire.

Le 11, à cinq heures du soir, on apprit au Kaire le débarquement des Anglais. Ce fut alors que toute l'armée put apprécier la faute qu'on avait faite de ne pas marcher au premier avis. Menou avait ainsi perdu le temps le plus favorable, et les sept jours écoulés depuis l'apparition des Anglais jusqu'à leur débarquement. La cavalerie aurait pu, à marche forcée, arriver le 8; 10 000 hommes et cinquante pièces de canon auraient pu être réunis le 10, vers Aboukir, et exterminer l'armée ennemie avant qu'elle eût achevé de s'organiser, débarqué son artillerie et retranché son camp. Cette occasion était perdue. On était instruit des prépa-

ratifs du Visir pour traverser le désert, mais on ne pouvait savoir si on aurait le temps d'aller battre les Anglais et de revenir sur la frontière de Syrie avant l'arrivée des Turcs. Les Anglais avaient-ils poursuivi chaudement les troupes qui s'étaient opposées à leur débarquement? leur avaient-ils fait éprouver une perte sensible? avaient-ils profité de ce premier succès pour attaquer aussitôt Alexandrie, et s'emparer de cette ville par un coup de main? Voilà ce qu'on ignorait complétement. Alexandrie n'était pas en état de tenir huit jours contre une attaque régulière: on pouvait craindre de n'arriver qu'après sa chute. D'ailleurs, et quand même les Anglais n'auraient pas attaqué cette place, ils avaient eu tout le temps nécessaire pour se retrancher dans quelque forte position. — D'après toutes ces considérations, on devait sentir la nécessité de rassembler promptement un corps d'armée nombreux, d'abandonner plusieurs postes et de ne laisser que de faibles garnisons dans ceux que l'on jugerait à propos de conserver.

Le général Lanusse, arrivé le 8 à Rahmanièh, y avait entendu le canon d'Aboukir, et était parti aussitôt pour aller au secours du général Friant, avec lequel il effectua sa jonction sur les hauteurs de Nicopolis en avant d'Alexandrie.

Le corps de l'armée anglaise débarqué à terre, le premier jour, se trouva long-temps livré à lui-même. Le débarquement des autres corps ainsi que celui de l'artillerie et des chevaux, retardé par la grosse mer, ne fut terminé que le 11.

Forces respectives des deux armées. — Les généraux anglais avaient mis à profit le temps que l'armée avait passé à Malte et en Natolie, pour instruire les troupes, et les préparer aux manœuvres d'un débarquement qui devait être exécuté avec ordre et célérité. On avait appris aux soldats à se former en carré pour soutenir les charges de cavalerie, précaution d'autant plus nécessaire qu'on ne pouvait embarquer que de faibles détachements de cette arme; on s'était appliqué à faire confectionner un grand nombre de fascines et de gabions que la flotte devait transporter au besoin pour le siége d'Alexandrie. — Cette flotte, qui portait le corps d'armée arrivant par la Méditerranée, était commandée par l'amiral Keith; elle se composait de quatre vaisseaux de 80 canons, de trois de 74, de cinq frégates, de douze corvettes ou bricks, de quarante gros bâtiments armés en flûte, et de plus de quatre-vingts navires marchands; ce qui formait un total d'environ cent cinquante voiles.

L'armée anglaise, placée sous les ordres du général sir Ralph Abercrombie ayant pour lieutenant-général sir Hely Hutchinson, était forte de 17,500 combattants, parmi lesquels on comptait 1,200 cavaliers, et 1,400 artilleurs ou pionniers; les renforts qui lui arrivèrent successivement en avril, en juin et en juillet, portèrent son effectif à plus de 22,000 hommes; elle était divisée en dix brigades, dont huit d'infanterie commandées par les généraux Doyle, Ludlow, Coote, Kraddok, Cavan, Stuart, Moore et Oakes, et deux de cavalerie commandées par les généraux Finch et Lawson.

Ces troupes n'étaient pas les seules forces anglaises que les Français devaient avoir à combattre; un corps était parti de l'Inde et remontait la mer Rouge, dans le but aussi de débarquer en Égypte; ce corps, aux ordres du major-général Baird, était composé d'un régiment anglais, et de sept régiments de cypaies du Bengale, présentant un effectif de 6,000 baïonnettes.

Le corps du capitan-pacha, dont nous avons parlé, était composé de 6,000 Albanais ou janissaires.

L'armée du Visir comptait 23,000 combattants dont plus de 10,500 cavaliers.

Ainsi, toutes les forces destinées à agir contre les Français, ne pouvaient s'évaluer à moins de 58,000 hommes, parmi lesquels on en comptait environ 12,000 de cavalerie.

L'armée française, dont les forces actives, réunies devant Alexandrie, ne présentaient encore qu'un effectif de 9,700 hommes, était réduite réellement à 16,000 combattants disponibles, bien que la récapitulation de toutes ses forces présentât un total d'environ 27,000 hommes. Voici d'ailleurs cette récapitulation:

Sous Alexandrie, forces actives.	9,710
Au Kaire, à Rosette, à Damiette et dans la Haute-Égypte.	5,320
Artillerie de campagne	350
Soldats du train et gardes des parcs	750
Officiers	1,960
Cavaliers démontés.	480
Troupes de garnisons, dépôts, marins, artillerie des places	6,300
Détachement arrivé par *la Régénérée*	400
Malades aux hôpitaux	996
Employés	600
Total.	26,866

Les troupes réunies à Alexandrie se composaient des brigades Beaudot et Delegorgue, aux ordres des généraux de division Damas et Friant, et formant l'aile droite commandée par le général Reynier; des brigades Eppler, Destaing et Sornet, formant le centre, aux ordres du général Rampon; des brigades Silly et Valentin, formant l'aile gauche, aux ordres du général Lanusse; la cavalerie, divisée en trois brigades commandées par les généraux Broo, Broussart et Boize, reconnaissait pour chef supérieur ce dernier général.

Combat du lac Maadièh. — Le 12, à huit heures du matin, les Anglais se mirent en marche. Les généraux Friant et Lanusse, considérant que le lac Maréotis n'était pas praticable dans cette saison, et que le reste de l'armée française pourrait difficilement se réunir à eux, si les ennemis s'établissaient sur les digues du canal d'Alexandrie et du lac Maadièh, résolurent de s'opposer, avec leurs faibles ressources, au mouvement des Anglais, afin de conserver cette importante communication. La garde d'Alexandrie fut laissée aux marins et aux dépôts, et les deux généraux s'avancèrent jusqu'à la pointe du lac Maadièh, sur les hauteurs voisines du camp des Romains, avec seulement 4,500 hommes et vingt-deux pièces d'artillerie.

Les ennemis n'avançaient pas vite: leur infanterie avait de la peine à se traîner dans les sables mouvants.



Combat d'El Zouameh





Troupes Anglaises.

Dragon de la mort — Fantassin. — Cipaye.



Abercromby. — Doyle

Des chaloupes canonnières, entrées dans le lac, s'avançaient à sa gauche, suivies d'un grand nombre de barques chargées de munitions, de vivres et d'eau douce. Dès que les Anglais virent les Français maîtres des hauteurs qu'ils avaient le dessein d'occuper, ils s'arrêtèrent, et on s'envoya réciproquement quelques volées. Mais ils n'osèrent pas attaquer, et à trois heures de l'après-midi, ils établirent leur camp à moins de deux lieues de leur point de départ.

Le lendemain, 13, à la pointe du jour, ils se remirent en marche. Redoutant l'impétuosité française et surtout la cavalerie, ils étaient formés sur trois lignes. Au centre était un carré, dont les côtés étaient composés d'infanterie en colonnes serrées.

L'aile gauche s'ébranla la première; elle suivit le bord du lac Maadiëb, afin de s'appuyer au canal et de tourner la droite des Français; le centre se mit en mouvement plus tard et la droite après lui.

Le centre s'avançait lentement sur le revers d'une hauteur, où les Français ne pouvaient l'apercevoir, et l'aile gauche paraissait isolée. Le général Lanusse crut qu'il pourrait la culbuter par une attaque très vive, avant que le reste de l'armée eût le temps de venir à son secours. Après avoir demandé et obtenu l'assentiment du général Friant, il fit avancer la 69e sur les hauteurs qui bordent la mer, pour occuper la droite des ennemis, laissa deux bataillons en réserve, et se mit en marche avec le reste de ses troupes et le 22e régiment de chasseurs.

Lanusse venait de commencer son mouvement, quand les Anglais parurent sur la hauteur. La première ligne s'avança, ce qui empêcha les Français d'arriver sur le flanc de l'aile gauche avant de l'attaquer. Le 22e régiment de chasseurs la chargea avec impétuosité, la traversa et fit poser les armes à deux bataillons; mais les feux, exécutés avec beaucoup de vivacité et de précision par la seconde ligne, le forcèrent à faire retraite en abandonnant ses prisonniers. Pendant ce temps, la 4e légère, sous les ordres de l'adjudant général Boyer, attaquait avec avantage le reste de la première ligne et la faisait ployer. La 18e se forma en bataille sur sa gauche; mais la colonne, qui marchait à la droite du centre des Anglais, se déploya rapidement, et elle ne put achever son mouvement pour lui faire face. La 4e légère et le 22e de chasseurs, trop faibles pour soutenir seuls le combat, commencèrent alors leur retraite.

Pendant ce temps, le général Friant s'était avancé avec les 25e et 75e, précédées de tirailleurs qui inquiétaient l'aile gauche des Anglais. La 61e avait aussi marché jusqu'à la pointe du lac Maadiëb et attaquait cette aile qui avait fait halte et ripostait par des feux très nourris. Mais étant trop inférieure en nombre, et le mouvement, projeté par le général Lanusse, n'ayant pas pu être exécuté, elle se retira sur la digue du canal. Le général Friant fit reprendre aux 25e et 75e leur position sur la hauteur.

Les généraux français comprirent qu'il y aurait témérité de leur part à se commettre plus long-temps avec des forces si supérieures à celles dont ils disposaient, et qu'ils feraient de vains efforts pour empêcher l'ennemi d'occuper cette position. Ils ordonnèrent la retraite: une charge, exécutée avec un ensemble remarquable par le 3e de dragons, protégea la retraite de la 4e légère, qui était assez gravement compromise, et ralentit la marche des Anglais. La 69e forma l'arrière-garde de gauche, en suivant le bord de la mer, attendit, à portée de fusil, la droite des ennemis, et exécuta dans le meilleur ordre une retraite par échelons. La 61e fit une pareille retraite sur la droite près du canal. Les troupes françaises prirent position sur les hauteurs de Nicopolis.

L'armée anglaise, après avoir dépassé les hauteurs du camp des Romains, déploya ses colonnes du centre; elle parut long-temps hésiter si elle attaquerait les Français; mais Abercrombie se borna à faire marcher son aile gauche vers le grand mamelon, au-delà des étangs, et à détacher vers le canal un bataillon que le feu des pièces françaises, placées sur la hauteur de Nicopolis, et quelques tirailleurs jetés dans le canal, forcèrent promptement à la retraite. — La droite ennemie campa au bord de la mer vers le camp des Romains; la gauche s'établit près du canal d'Alexandrie, vis-à-vis la pointe du lac Maadiëb, et travailla aussitôt sans relâche à fortifier cette position par une ligne de redoutes.

Les Anglais eurent, dans cette affaire, 1.500 hommes hors de combat. Les Français n'en perdirent que 500. Cette différence énorme provient de ce que les Français étaient bien inférieurs en nombre, de ce que leur artillerie avait sur celle des Anglais une grande supériorité, et de la brillante charge du 22e, qui mit un grand nombre d'ennemis hors de combat. Le brave Lanusse fut légèrement blessé.

Les deux généraux français sentaient que la position des hauteurs de Nicopolis n'était pas susceptible d'être défendue si l'armée ennemie venait à l'attaquer, et qu'il fallait avant tout s'occuper de la sûreté d'Alexandrie. Ils laissèrent à Nicopolis une forte avant-garde pour tromper les ennemis, et leur faire croire que leur intention était de défendre cette position. Mais pour soutenir la retraite et préparer les moyens de résistance d'Alexandrie, ils firent réparer l'ancienne enceinte des Arabes et y placèrent la 4e légère avec deux bataillons de la 18e; le 3e bataillon de cette demi-brigade fut établi à la redoute commencée sur la hauteur dite *de Cléopâtre*; le 3e bataillon de la 35e occupa les hauteurs près de la colonne de Pompée. On s'occupa en même temps de perfectionner les fortifications. Comme la cavalerie devenait inutile pour la défense de la place, et que les magasins étaient à peu près dégarnis de fourrages, on ne garda que le 18e de dragons. Le reste fut dirigé pendant la nuit sur Rahmanièh, au-devant de l'armée. Cette cavalerie éprouva beaucoup de difficultés pour traverser le lac Maréotis.

Les généraux qui étaient à Alexandrie firent partir, le 16, un bâtiment pour instruire le gouvernement de ce qui s'était passé, et avertir l'amiral Ganthaume, de la position de la flotte anglaise.

Réunion de l'armée française à Alexandrie. — La situation de l'armée républicaine devenait difficile.

Maîtres des digues, les Anglais s'opposaient à la réunion des troupes sous Alexandrie, à moins que les Français ne parvinssent à découvrir dans le bassin du lac Maréotis un chemin praticable pour l'artillerie. Les ennemis pouvaient même y faire entrer l'eau de la mer par une coupure à la digue qui sépare ce lac du lac Maadiëh. — Le général Rampon arriva, le 17, à Rahmaniëh. Le lendemain, on découvrit à travers le lac Maréotis une route praticable pour l'artillerie. Le 20, l'armée fut enfin réunie devant Alexandrie.

Pendant ce temps, Abercrombie avait fait le siége d'Aboukir. Ce petit fort, écrasé par une artillerie supérieure et par les bombes, capitula le 19, pour éviter d'être pris d'assaut. Les Anglais avaient achevé de retrancher leur position; ils y avaient transporté, des vaisseaux, une forte artillerie pour armer les redoutes. Quelques escarmouches avaient eu lieu. — Le 18, un escadron de dragons anglais rencontra vers Bedah 60 hussards français, détachés avec une compagnie de carabiniers pour reconnaître les positions de l'ennemi sur le canal. Les dragons et les hussards se chargèrent simultanément; mais ces derniers traversèrent l'escadron anglais, et, faisant brusquement volte-face, prirent à dos les ennemis qui, ne pouvant s'arrêter, furent ainsi poussés sur la compagnie de carabiniers qui acheva de les exterminer.

Les troupes une fois réunies, il n'y avait plus à attendre pour attaquer l'ennemi. Une victoire assurait la possession de l'Égypte, elle donnait les moyens d'arrêter la marche du Visir et celle du corps anglais venu de l'Inde. Il valait mieux risquer une défaite que de rester en présence d'Abercrombie à temporiser et à consommer les faibles approvisionnements d'Alexandrie, tandis que l'armée du Visir, répandue dans l'intérieur du pays, aurait le temps de prendre Damiette, Salahiëh et les autres petits forts, d'en massacrer les faibles garnisons et de soulever les habitants. Il fallait aussi éviter que l'armée anglaise eût le temps de recevoir des renforts et de se fortifier davantage.

Le lac Maréotis n'était pas navigable dans la saison où l'on se trouvait, sans quoi, mieux eût valu retarder l'attaque, afin d'essayer, par un mouvement rétrograde, d'engager les Anglais à se diviser pour faire le siége d'Alexandrie, et les attirer ainsi sur un champ de bataille plus vaste, où l'armée républicaine, profitant de sa supériorité en artillerie légère et en cavalerie, aurait, sans aucun doute, remporté la victoire; mais le lac était trop marécageux pour que l'on pût y penser.

Les ennemis étaient supérieurs en nombre, ils occupaient une position si bonne, que le succès était plus que douteux; on ne pouvait en attendre que d'un coup de vigueur sur une de leurs ailes. — Le plus embarrassant était de faire prendre de bonnes dispositions à Menou, tout-à-fait étranger à la guerre et ne voulant écouter aucun avis. — Ce général fit cependant demander un plan d'attaque au général Lanusse, et celui-ci lui envoya un projet combiné de concert avec le général Reynier. Menou adopta ce projet, le fit rédiger en ordre du jour et l'envoya aux généraux à dix heures du soir.

Position des Anglais. — Les Anglais n'occupaient par leur position que 1,300 toises de développement. Leurs deux ailes appuyées, la droite à la mer et la gauche au lac, étaient flanquées par des chaloupes canonnières; la gauche était, en outre, fortifiée par des redoutes construites sur la digue du canal d'Alexandrie et couvertes par des étangs. D'autres redoutes, placées sur les hauteurs occupées par le centre de l'armée, prenaient à revers toute la gauche; enfin le centre était également flanqué par la position de l'aile droite et par une redoute élevée à côté de l'ancien camp des Romains. Ces ouvrages contenaient une nombreuse artillerie. Les troupes étaient campées derrière, sur deux lignes; la réserve formait une troisième ligne en arrière de la gauche. L'attaque de la droite était seule praticable. On pouvait espérer de la culbuter par une vigoureuse charge, et de la déborder par la marche supérieure de l'infanterie française; il convenait de faire ensuite donner toutes les troupes sur le centre, tandis que l'aile gauche serait occupée par une fausse attaque, et enfin de profiter du moment favorable pour décider le succès avec la cavalerie, et acculer les Anglais au lac Maadiëh.

Bataille d'Alexandrie. — Les forces de l'armée française s'élevaient à 8,330 hommes d'infanterie, 1,380 de cavalerie et à quarante-six pièces de canon. L'armée anglaise était forte de 16,000 fantassins et de 200 cavaliers; elle avait douze pièces de canon attelées et trente en position dans les redoutes, sans compter celles des chaloupes canonnières.

Une heure avant le jour, l'armée française fut réunie aux avant-postes. Le général Lanusse, commandant la gauche, pensait que des grenadiers, soutenus par la tête des colonnes, emporteraient facilement les redoutes anglaises. Il forma ses deux brigades en colonnes serrées, pour les déployer au-delà de la grande redoute et du camp des Romains, afin d'attaquer la droite de l'armée ennemie. La brigade Silly devait marcher directement sur la redoute, et celle du général Valentin, suivre le bord de la mer et passer entre elle et le camp des Romains. Pour obéir à la disposition générale, le centre aurait dû marcher près de la droite de la brigade du général Silly, la suivre en seconde ligne, et après un premier succès, attaquer vivement, soutenu par l'aile droite, la position et les redoutes du centre des Anglais; mais sa division en deux corps, commandés chacun par un chef différent, et subdivisés en outre par la séparation des grenadiers, l'empêcha de suivre le plan arrêté, en lui ôtant l'unité d'action nécessaire. L'aile droite, aux ordres de Reynier, devait se déployer entre les étangs et le centre, pour attaquer le centre des ennemis aussitôt que la gauche aurait enfoncé leur droite; elle devait aussi détacher un corps entre les deux lacs pour occuper la gauche des Anglais, et les empêcher d'envoyer sur Alexandrie des troupes qui, vu la supériorité de leur armée, auraient embarrassé les Français. Ce corps devait être renforcé par le général Bron, détaché dans le bassin du lac Maréotis avec deux régiments de cavalerie; il devait être en outre, protégé par une fausse attaque des dro-

madaires sur le canal, du côté de Bedab. On était d'autant plus fondé à croire que cette fausse attaque occuperait beaucoup les Anglais et y retiendrait leurs troupes, qu'ils n'avaient pas connaissance de la réunion de l'armée à Alexandrie, et pouvaient craindre d'être attaqués de ce côté, ce qui permettait d'agir sur leur droite avec égalité de force. La cavalerie devait marcher en seconde ligne derrière l'infanterie, jusqu'à ce que la gauche eût enfoncé la droite ennemie, et alors profiter du désordre pour faire une charge qui décidât la victoire.

Au point du jour, les dromadaires commencèrent leur fausse attaque; ils surprirent la première redoute, y firent 20 prisonniers, se servirent d'une pièce de canon qu'ils y trouvèrent pour tirer sur les autres redoutes et fixer fortement sur ce point l'attention des Anglais. Le général Lanusse et les autres divisions se mirent alors en mouvement. Un premier redan fut promptement enlevé par une compagnie de carabiniers de la 4e légère, qui y prit une pièce. La brigade du général Silly marcha sur la grande redoute. Le général Lanusse s'aperçut alors que le général Valentin avait quitté le bord de la mer, et dirigeait sa brigade dans le rentrant de la redoute et du camp des Romains, où les feux croisés, auxquels elle était en butte la faisaient hésiter; il y courut, la rallia et la ramena à la charge. Il reçut en ce moment une blessure mortelle. Cet événement ralentit l'impulsion, on n'ordonna pas le déploiement de cette brigade, et les soldats, exposés au feu meurtrier de l'ennemi, furent contraints de se disperser derrière les mamelons. La 4e légère, qui formait la tête de la brigade du général Silly, rencontra, vers l'angle de la redoute, la 32e qui, dans l'obscurité, s'était dirigée trop à gauche; ces deux corps se mêlèrent, ce qui occasiona un peu de désordre; la 4e légère ne put franchir les fossés de la redoute, elle glissa sur leur flanc gauche et fut repoussée par la première ligne ennemie. La 18e, qui en avait été séparée par la 32e, ne put seule forcer la redoute.

Le général Rampon, à la tête de la 32e, attaqua ensuite la première ligne des Anglais; mais il fut repoussé, démonté, et eut ses habits criblés de balles. L'adjudant général Sornet fut blessé mortellement en marchant aussi sur la ligne ennemie, et les grenadiers qu'il commandait ne purent l'entamer. Le général Destaing suivit la route d'Aboukir et traversa l'intervalle de la droite et du centre de la première ligne des Anglais; la seconde ligne et les redoutes dirigèrent contre lui un feu très vif, et il se retira blessé légèrement. Le chef de bataillon Hausser, qui commandait, sous ses ordres, la 21e légère, avait eu la cuisse emportée. Cette demi-brigade resta donc sans chef au milieu de l'armée anglaise; un régiment ennemi fut détaché pour lui couper la retraite; le second bataillon parvint à se dégager; mais trois compagnies du 3e bataillon, composé en grande partie de Cophtes enrôlés dans la Haute-Égypte, et qui étaient dispersées en tirailleurs, furent forcées de se rendre. 30 hommes qui gardaient le drapeau se firent tuer avant de l'abandonner à l'ennemi. Le chef de brigade Eppler, qui avait marché un peu plus à droite, fut blessé, et ses grenadiers furent repoussés. Le centre, composé de petits corps séparés, s'était trop avancé avant d'avoir sa gauche appuyée par la prise de la grande redoute. Presque toutes les troupes avaient attaqué à la fois, isolément et sans seconde ligne. L'obscurité avait jeté du désordre dans leur marche, les principaux chefs étaient hors de combat. Les soldats, qui se voyaient exposés à un feu très vif sans recevoir d'ordres, se dispersèrent derrières les dunes.

D'après le plan convenu, l'aile droite attendait, à petite portée de canon du centre des Anglais, le succès de la gauche pour commencer son attaque. Le général Reynier n'eut pas plus tôt appris que Lanusse venait d'être blessé, et que la gauche et le centre étaient en pleine déroute, qu'il fit avancer son aile pour les soutenir. Il laissa le général Damas entre les deux étangs avec la 13e demi-brigade pour occuper la gauche des Anglais et pousser des tirailleurs vers le canal.

Cette première attaque n'ayant pas réussi, les troupes étant en désordre et le général Lanusse blessé à mort, il était inutile de tenter de nouveaux efforts, puisqu'avant l'action on n'avait d'espoir que dans le succès du premier choc. Les trois cinquièmes de l'armée étaient dispersés. L'aile droite était trop faible pour attaquer seule le centre des Anglais, protégés par les feux de revers de la grande redoute du camp des Romains et de l'aile droite. En se retirant, alors l'armée n'aurait éprouvé qu'une perte peu sensible, les ennemis auraient considéré cette affaire comme une grande reconnaissance, et les Français seraient restés encore assez forts pour tenir la campagne et pour tenter une nouvelle attaque à la première occasion favorable.

Le général Reynier, n'entendant pas parler du général Menou, se décida à faire une seconde tentative sur l'aile droite anglaise. Il espérait, en cas de succès, pouvoir rallier les troupes dispersées et les faire agir de nouveau. — Tandis que la division Friant et la 85e marchaient à l'ennemi, et que l'artillerie légère avançait pour éteindre le feu des redoutes, Reynier se porta sur des mamelons voisins de la grande redoute, afin de bien étudier les dispositions des ennemis, et de voir celles qu'il convenait de prendre pour les attaquer avec quelque chance de réussir.

Dès que les Anglais s'aperçurent que leur droite était le but de la principale attaque, ils y envoyèrent leur réserve. Le général Hutchinson, qui commandait la gauche, resta cependant toujours immobile avec 6,000 hommes, quoiqu'il n'eût devant lui que 800 hommes d'infanterie, 300 chevaux et 100 dromadaires.

Pendant toutes ces opérations, le général Menou se promenait derrière l'armée. — Lorsque Lanusse avait été blessé, il avait fait dire au général en chef qu'il désirait que le général Damas le remplaçât; Menou n'avait rien répondu et n'avait pris aucune mesure pour réorganiser les troupes; mais ayant rencontré la cavalerie, il lui donna l'ordre de charger. On chercha à lui persuader que le moment n'était pas opportun, et que c'était la sacrifier sans en espérer aucun avantage: il insista. Le général Roize, qui commandait cette cavalerie, attendit un troisième ordre pour se mettre en mouvement. Il fallut enfin obéir. Malheureusement,

tion des triomphes du prince de la Paix, qui était certain, disaient les bulletins, de faire très prochainement la conquête de Lisbonne.

Il y avait cependant quelque chose de vrai dans tout cela.— Le 20 mai, huit jours après les premières hostilités, les places de Juramenba et d'Olivença, qui protégeaient la frontière, quoique pourvues d'artillerie et de toute espèce de munitions de guerre et de boucha, ouvrirent leurs portes. Les garnisons eurent la permission de se retirer sous la promesse qu'elles ne serviraient point pendant la durée de la guerre, et la province d'Alentejo fut conquise. Dès les premiers jours de juin, 30,000 Espagnols avaient déjà pénétré jusqu'à Gavion, à quatre lieues d'Abrantès; il n'y avait plus de place forte qui pût les arrêter; celle de Campo-Mayor, qui opposa le plus de résistance, ne put tenir plus de dix-huit jours. Les Portugais fuyaient de toutes parts, et, passant le Tage en désordre, se hâtaient de mettre ce fleuve entre eux et les Espagnols.

Le régent de Portugal n'avait pas cru sérieuses les menaces du premier Consul; il commença à trembler quand il vit avec quelle ardeur les Espagnols poursuivaient leur conquête; aussi se hâta-t-il de conclure la paix avec l'Espagne, avant que les premières colonnes françaises eussent pu agir offensivement. Un ministre portugais fut envoyé au quartier-général espagnol pour demander un armistice et négocier un traité définitif. L'armistice fut accordé sous la condition que les troupes espagnoles continueraient leur marche, et peu de jours après, on convint des bases d'une paix séparée. Le Régent aurait dû réfléchir que Bonaparte ne ratifierait pas un traité de paix conclu sans la participation de la France; mais pressé de voir se terminer les hostilités, il fit le sacrifice d'une province, et céda Olivença à la monarchie espagnole. Ce traité particulier fut signé à Badajoz, le 6 juin; il y fut stipulé que les ports seraient fermés à tous les vaisseaux anglais, et que le Portugal paierait les fournitures faites à ses troupes, pendant la précédente guerre contre la France. Enfin les deux puissances s'engagèrent à renouveler l'alliance défensive qui avait jusqu'alors existé entre elles, avec les modifications qu'exigerait l'alliance entre l'Espagne et la République française.

Le traité de Badajoz fut ratifié à Lisbonne; mais le premier Consul refusa formellement d'y donner sa sanction, et fit dire à l'envoyé chargé de le lui présenter, qu'il eût à repartir sur-le-champ pour Badajoz. En effet, on avait omis dans ce traité la condition principale imposée par la France, celle de l'occupation des places par les troupes françaises, et la cession d'un quart du territoire jusqu'à la conclusion de la paix générale.

En conséquence, et quoique la cour de Madrid eût ratifié séparément le traité de Badajoz, l'état de guerre fut maintenu contre le Portugal. Le général Leclerc, beau-frère du premier Consul, avait remplacé dans le commandement de l'armée, Gouvion-Saint-Cyr, nommé ambassadeur extraordinaire à Madrid. L'armée française, rassemblée sous Almeida, reçut l'ordre de se mettre en mouvement et de se porter à marches forcées sur Lisbonne. On annonça en même temps qu'un nouveau corps de 30,000 hommes allait entrer en Espagne.

Le gouvernement portugais, au lieu de se soumettre aux conditions exigées par le premier Consul, redoubla d'activité, comme pour une défense désespérée. Le prince régent multiplia les édits pour ordonner les levées; il fit équiper six vaisseaux de ligne destinés à se joindre à l'escadre anglaise qui croisait devant Cadix; il accorda une prime aux matelots et aux ouvriers, qui travaillaient jour et nuit. Malgré tous ces efforts, l'armée portugaise ne put être portée au-delà de 25,000 hommes, en y comprenant trois régiments d'émigrés français à la solde de l'Angleterre, et quelques escadrons de cavalerie anglaise. Cette faible armée, mal organisée et mal équipée, fut rassemblée sur la position d'Abrantès, la seule qui pût un instant protéger Lisbonne contre l'invasion des Français.

Pendant que le général Leclerc partait d'Almeida pour descendre par la Haute-Beyra dans la vallée du Tage, le général Saint-Cyr continuait à Madrid, sous la médiation de l'Espagne, sa négociation, si l'on peut appeler ainsi la loi qu'il dictait, au nom de la France, aux deux peuples de la péninsule.

Heureusement pour le Portugal, un traité de paix, signé à Madrid le 29 septembre 1801, vint, en satisfaisant le premier Consul, suspendre les hostilités et arrêter la marche des Français.

Le moment n'était pas encore venu, où la maison de Bragance devait aller chercher en Amérique un asile et un empire.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1801.

JANVIER. Insurrection en Piémont.
— Insurrection en Toscane.
12 — Marche de Murat sur Ancône.
14 — Combat de Sienne.
9 FÉVRIER. Traité de paix de Lunéville.
— — Armistice de Foligno.
27 — L'Espagne déclare la guerre au Portugal.
21 MARS. Création du royaume d'Étrurie.
23-24 MARS. Mort de Paul Ier.
28 — Paix entre la République française et le roi de Naples.
1er MAI. Expédition contre l'île d'Elbe.
2 — Occupation de Porto-Longone.
12 — Entrée des Espagnols en Portugal.
6 JUIN. Traité de paix entre l'Espagne et le Portugal.
29 SEPTEMBRE. Traité de paix entre la France et le Portugal.
1er OCTOBRE. Préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre.
— — Occupation de Porto-Ferrajo.

OPÉRATIONS MARITIMES DE 1799 A 1801. — FLOTTILLE DE BOULOGNE.

PAIX D'AMIENS.

SOMMAIRE.

Situation de la République.—Retour de l'escadre de Sercey à l'Ile-de-France. — Fin de l'expédition. — Combat d'une frégate française contre trois frégates anglaises. — Combats divers. — Prise d'une frégate anglaise par une corvette française. — Expéditions navales pour l'Égypte. — Gantheaume revient à Toulon. — Expédition sortie de Rochefort. — Prise de *l'Africaine*. — Nouvelles et infructueuses tentatives de Gantheaume pour débarquer en Égypte. — Combat d'Algésiras. — Combat du détroit de Gibraltar. — Belle défense du *Formidable*. — Manifestations contre l'Angleterre. — Projet de descente. — Réunion d'une flottille française à Boulogne. — Première attaque et bombardement de la flottille. — Deuxième attaque de la flottille. — Nelson est repoussé. — Paix d'Amiens.

AMIRAUX FRANÇAIS.

SERCEY. — GANTHEAUME. — LINOIS. — DUMANOIR. LA TOUCHE-TRÉVILLE.

AMIRAUX ANGLAIS.

HARVEY. — KEITH. — WARREN. — SAUMAREZ. — NELSON.

Situation de la République. — Cependant la République française était forte et prospère. La victoire et la paix n'étaient pas les seuls liens qui rattachassent les esprits au premier Consul; l'administration intérieure travaillait à l'accroissement du bonheur et de la richesse du pays. Cette heureuse situation des choses ôtait toute espérance aux divers partis qui, dans un but d'intérêt personnel, désiraient encore des révolutions; mais la vie du premier Consul était la seule garantie de repos et d'avenir pour le pays. — Cette vie précieuse fut menacée. Des Républicains fanatiques, Topino-Lebrun, Aréna, Demerville, Cerracchi, formèrent le complot de l'assassiner. Leur projet fut déjoué. — A peine échappé à ce danger, Bonaparte faillit périr par l'explosion d'une machine infernale, œuvre des royalistes Carbon et Saint-Rejean, autres misérables fanatisés, qui pensaient que le but justifie les moyens, et se seraient aussi fait gloire d'un assassinat.

La paix de Lunéville fut, dans la même année, suivie de traités qui réconcilièrent la France avec le reste de l'Europe continentale. — Un concordat avec le Pape termina les différends ecclésiastiques, et sépara d'une manière positive les attributions du pouvoir temporel et les droits du pouvoir spirituel. La religion, qui, après de longues calamités, est un besoin pour les peuples, comme dans les grandes infortunes elle est une consolation pour les particuliers, recouvra son éclat et son indépendance.

L'Angleterre seule, dans l'Europe pacifiée, continua la lutte qu'elle avait excitée contre la République; et, dans cette guerre avec les tyrans des mers, nos marins remportèrent fréquemment de brillants avantages. D'immenses préparatifs furent faits sur les côtes de l'Océan, hérissées de redoutes depuis la Gironde jusqu'à l'Escaut. On y commença la construction de cette flottille de débarquement qui devait se réunir plus tard à Boulogne. Une armée déjà rassemblée en face du Pas-de-Calais gardait nos positions, et, par son attitude menaçante, par sa disposition à tout entreprendre, jetait la terreur en Angleterre. Nelson, fier de notre désastre à Aboukir, avait été rappelé pour défendre les côtes de la Grande-Bretagne, et pour détruire nos petits bâtiments de transport; il échoua dans toutes ses tentatives et éprouva des pertes graves en attaquant nos frêles chaloupes canonnières.

Mais, avant de raconter ces mouvements avec détails, il convient de jeter un coup d'œil sur les opérations de la marine française, depuis la fin de 1798 jusqu'à 1801, opérations que l'importance des faits militaires nous a obligés de passer sous silence jusqu'à ce moment.

Retour de l'escadre de Sercey à l'Ile-de-France. — *Fin de l'expédition.* — L'escadre de l'amiral Sercey s'était, comme nous l'avons dit plus haut (tom. II, page 198), arrêtée dans l'île du Roi pour réparer les avaries résultant du combat qu'elle avait livré, le 9 septembre 1796, à deux vaisseaux anglais, combat dont l'amiral n'avait pas tiré tous les avantages possibles. — Sercey, en quittant l'île du Roi, se porta sur la côte de Golconde, puis vers Ceylan, et enfin à Batavia, ayant, en route, capturé un brick anglais à bord duquel se trouvait pour soixante mille francs d'opium. — Après deux mois de séjour à Batavia, il mit à la voile pour revenir à l'Ile-de-France. Le 28 janvier 1797, l'escadre française découvrit, vers le détroit de Bali, six gros vaisseaux de la Compagnie des Indes. Elle aurait pu les capturer; mais, au contraire, elle s'en éloigna, par suite d'une erreur du capitaine de *la Cybèle*, Trehouart, qui s'en trouvait le plus rapproché, et qui les prit pour des bâtiments de guerre. — De retour à l'Ile-de-France, l'escadre se renforça d'une corvette et d'une frégate. — Quelques croisières insignifiantes eurent lieu en 1797 par les bâtiments de l'escadre. Vers la fin de cette année, plusieurs de ces bâtiments furent destinés, d'après les ordres du gouverneur Malartie, à transporter à Java, sous prétexte de soutenir une colonie alliée de la République, tous les militaires arrivés dans l'île avec les agents de la Convention. Ce prudent gouverneur craignait qu'ils ne fissent révolter les esclaves; sa mesure, bonne et politique pour les colons de l'Ile-de-France, était inhumaine envers les malheureux soldats transportés dans un climat célèbre par son insalubrité. Il eût été d'ailleurs également possible de se défaire de ces hommes qu'on redoutait, en les envoyant à Tippoo-Saëb. Le sultan de Mysore,

croyant, sur les assurances d'un capitaine de corsaire conduit prisonnier à Seringapatam, que des renforts avaient été débarqués pour lui à l'Ile-de-France, y envoya, au commencement de 1798, des députés chargés de ramener tous les soldats français qu'il croyait y avoir été dirigés à son intention. L'éclat maladroit que fit le gouverneur de l'Ile-de-France, à propos de ces envoyés, compromit fortement le prince indien, et en accéléra la chute et la mort.

L'escadre de Sercey ne fit dès-lors plus rien de bien important; quelques captures de navires ennemis furent seulement opérées par des bâtiments isolés; ainsi la frégate *la Preneuse*, capitaine Lhermitte, s'empara, le 20 avril 1799, de deux vaisseaux de la Compagnie des Indes, dans la baie de Tellitcheri.

Combat d'une frégate française contre trois frégates anglaises. — La frégate *la Seine*, revenant de l'Ile-de-France, aux ordres du lieutenant de vaisseau Bigot, fut chassée, le 29 juin 1799, sur les attérages français, près du pertuis Breton, par trois frégates anglaises, *le Jason*, *la Pique* et *la Mermaid*. Après avoir soutenu un assez long combat contre *la Pique* et *le Jason*, *la Seine*, assaillie par une nouvelle division anglaise, fut obligée de s'échouer, le 30, à une heure du matin, près du *Grouin de la Tranche*, sur les côtes de la Vendée.

Les trois vaisseaux anglais, toujours chassant, échouèrent aussi; leur feu n'en continua pas moins ainsi que celui de *la Seine*. Vers les trois heures du matin, la frégate française, après avoir écrasé *la Pique*, qui s'était trouvée le plus à sa portée, avait toutes ses pièces démontées, la moitié de son monde hors de combat, et neuf pieds d'eau dans la cale. Le commandant Bigot, pour sauver le reste de son équipage, dut se rendre au *Jason*. — Les Anglais furent obligés de mettre le feu à *la Pique*, qui avait été tellement maltraitée, qu'il était impossible de réparer ses avaries: l'équipage français comptait 160 morts et 100 blessés.

Bigot, conduit en Angleterre, y fut traité avec la plus grande distinction. Une gravure, faite à Londres, consacra le souvenir de son glorieux combat, et ce brave capitaine fut compris dans un des premiers échanges des prisonniers qui eurent lieu entre les deux nations.

Combats divers. — On pourrait mentionner un grand nombre d'autres combats sur mer livrés à cette époque, et dans lesquels les Français furent presque constamment victorieux; l'extrême opiniâtreté du courage de nos marins faisait ainsi oublier cette absence de tact militaire qu'on reprochait à la plupart des officiers généraux des armées navales de la République, dans toutes les grandes batailles où le succès peut dépendre de l'application bien entendue des principes de la tactique navale.

Parmi ces combats remarquables de vaisseau à vaisseau, on cite celui qui eut lieu entre le brick français *le Lodi* et le navire anglais *l'Aigle*, bâtiment de même force, et qui, après un rude et meurtrier engagement de plus de quatre heures, ne parvint à échapper à son adversaire qu'en se réfugiant sous une batterie neutre de la côte de Toscane.

Le combat du vaisseau *le Généreux*, capitaine Lejoille, contre le vaisseau anglais *le Leander*, qui finit par amener son pavillon, dura cinq heures; il eut lieu dans la Méditerranée, peu de temps après le désastre d'Aboukir. Lejoille, après avoir comblé le commandant anglais d'attentions, le renvoya sur parole, dès que les blessures qu'il avait reçues dans le combat lui permirent de supporter le voyage.

Prise d'une frégate anglaise par une corvette française. — Mais le plus glorieux peut-être est celui que nous allons rapporter. Il offre un succès unique à cette époque.

La corvette *la Bayonnaise*, armée de vingt canons de 8, et commandée par le lieutenant de vaisseau E. Richer, revenait de Cayenne, ayant à bord un détachement de troupes qu'elle ramenait en France, lorsqu'elle fut rencontrée, le 14 décembre 1799, à environ trente lieues des attérages de France, par la frégate anglaise *l'Embuscade*, portant quarante-deux pièces de 24 et de 18. — La corvette, ayant en vain tenté de s'éloigner, fut obligée d'accepter le combat, qui commença à petite portée et dura trois heures. La frégate anglaise, s'étant approchée à demi-portée de pistolet, ne tarda pas enfin à écraser le bâtiment français qui, hors d'état de fuir, semblait n'avoir plus d'alternative que de se rendre ou de se laisser couler. L'équipage et le détachement embarqué entrevirent un autre moyen de salut, et les cris: «A l'abordage! A l'abordage!» se firent entendre. Le capitaine hésita d'abord; mais bientôt il céda avec joie au vœu général, et chacun s'étant armé convenablement, s'élança à son poste d'abordage. La corvette fut lancée contre la frégate. Les deux navires se heurtèrent; le mât de misaine de *la Bayonnaise*, tombant par l'effet du choc sur le gaillard d'arrière de *l'Embuscade*, forma un pont pour les assaillants.

En vain les Anglais tentèrent d'arrêter l'élan des Français par une grêle de balles et de mitraille. Le gaillard d'arrière fut emporté. L'ennemi se retrancha sur celui d'avant, après avoir barricadé les passavants par des obstacles placés entre les embarcations et les bastingages. Une lutte meurtrière s'engagea sur ces deux points attaqués avec une sorte de rage et défendus avec désespoir; mais enfin la bravoure française l'emporta. Tous les obstacles furent forcés, et les Anglais se virent contraints de mettre bas les armes.

Un officier français, Ledanseur, fut tué sur le gaillard d'arrière de *l'Embuscade*; son mousse, enfant de dix ans, l'avait suivi; il saisit un pistolet et le déchargea dans la poitrine de l'Anglais qui venait de porter à son officier le coup mortel, en disant: «Coquin, tu n'en tueras pas d'autres.»

La corvette avait été très maltraitée; on fut obligé de la faire remorquer par la frégate, qui entra ainsi en rade de l'île d'Aix, traînant son vainqueur à sa suite.

Expéditions navales pour l'Égypte. — *Gantheaume*

revient à Toulon. — Après le traité de Lunéville, le premier Consul songea à réparer les désastres de la marine républicaine, et à remplir les promesses qu'il avait faites à l'armée d'Orient en la quittant pour revenir en France.

Déjà dans l'année précédente, des frégates, des corvettes, destinées pour l'Égypte, avaient été équipées dans les ports de la Méditerranée, de l'Adriatique et de l'Océan. Le premier Consul avait souvent rédigé lui-même les instructions des officiers chargés de ces expéditions; il avait accordé des primes aux armateurs qui porteraient les premiers des denrées, des munitions et des marchandises dans les ports de l'Égypte; mais le plus grand nombre de ces bâtiments de guerre et de commerce avaient été enlevés dans la traversée ou aux attérages.

Instruit des préparatifs de l'expédition aux ordres d'Abercrombie, il voulut tenter les plus grands efforts pour que l'armée d'Orient reçût des secours qui la missent en état de résister au choc terrible dont elle était menacée. Il fit préparer dans le plus grand secret et avec célérité, dans le port de Brest, une escadre de sept vaisseaux de ligne, deux frégates et un brick, et confia le commandement de cette escadre à l'amiral Gantheaume en qui il avait la plus grande confiance. Un corps de 5,000 hommes, commandé par le général Sahuguet, fut embarqué à bord des vaisseaux, que l'on chargea d'autant de munitions de guerre et de bouche qu'ils purent en contenir.

Dès que l'armement fut terminé, l'amiral Gantheaume reçut ordre de sortie de Brest et de faire voile pour l'Égypte. L'escadre appareilla, le 7 janvier 1801, et alla mouiller à la rade de Bertheaume. Le lendemain, l'amiral remit à la voile et voulut dérober sa marche en passant par le Raz; mais ayant été aperçu par les vaisseaux croiseurs, il pensa que, pour dérouter les conjectures de l'ennemi sur la tentative qu'il venait de faire, il devait rentrer dans la grande radé de Brest, les Anglais pouvant supposer alors que la sortie de l'escadre n'avait eu d'autre but que d'inquiéter les croiseurs. Revenu à son point de départ, il résolut d'attendre que le gros temps contraignît les vaisseaux ennemis à s'éloigner de la côte et lui ouvrît le passage. Il n'attendit pas long-temps. Le 23 janvier, une tempête ayant forcé la croisière anglaise à gagner le large, Gantheaume en profita pour appareiller pendant la nuit, et donna rendez-vous à ses vaisseaux au cap Gata, sur la côte d'Espagne, entre Gibraltar et Carthagène, où ils se trouvèrent réunis tous, le 10 février, sans que les ennemis y eussent mis le moindre obstacle.

Les forces navales de l'Angleterre, dans la Manche, étaient commandées par l'amiral Harvey. Quand il apprit que l'escadre française était sortie de Brest, il pensa que sa destination était pour les mers d'Amérique, ne pouvant supposer que Gantheaume osât affronter dans la Méditerranée les trente vaisseaux de guerre et les cinquante frégates ou autres bâtiments anglais qui s'y trouvaient réunis. Il détacha aussitôt, dans la direction des îles sous le vent, une escadre de sept vaisseaux de ligne et de deux frégates, sous les ordres du contre-amiral Robert Calder, auquel il enjoignit d'atteindre les vaisseaux français, le plus promptement possible.

Pendant ce temps, l'amiral Warren, mouillé devant Gibraltar, apprenant que l'escadre française venait de passer le détroit, détacha la corvette *l'Incendiaire* pour observer ses mouvements. Celle-ci, s'étant trop approchée des vaisseaux de Gantheaume, fut prise.

L'amiral français, après avoir rallié tous ses bâtiments, se dirigea vers l'Égypte en longeant la côte d'Afrique. Il captura, le 10 février, le cutter anglais *le Sprightly*, et trois jours après la frégate *le Succès*. Ces deux prises lui apprirent que l'expédition aux ordres du général Abercrombie, convoyée par l'amiral Keith, avait mis à la voile des côtes de Caramanie, et que le débarquement devait s'opérer vers Aboukir, où le commodore Bickerton se trouvait en croisière avec son escadre.

Craignant d'être poursuivi par l'escadre de Warren; et se voyant devancé sur les côtes d'Égypte par des forces bien supérieures aux siennes, Gantheaume arrêta sa marche; et songeant à se dégager du péril dont il était menacé, il changea de route, se dirigea sur le golfe du Lion, et entra avec ses prises dans le port de Toulon.

Expédition sortie de Rochefort. — *Prise de l'Africaine.* — L'expédition de Gantheaume n'était point la seule que Bonaparte eût fait préparer pour porter des secours en Égypte; une division de frégates avait été réunie dans le port de Rochefort. Elle prit à bord des troupes de débarquement commandées par le général Desfourneaux, et mit à la voile, le 13 février. Le capitaine Saulnier commandait cette seconde expédition, chargée de munitions de tout genre, et montait la frégate *l'Africaine* de quarante-quatre canons. Dès le lendemain du départ, il se trouva par un coup de vent séparé des autres frégates, et se vit obligé de naviguer séparément. Il parvint ainsi jusqu'au détroit, sans avoir pu rallier un seul de ses bâtiments, et longeait la côte d'Afrique, lorsqu'il fut joint par la frégate anglaise *la Phœbé*. — L'action s'engagea à nuit close et à portée de pistolet. Comme *l'Africaine* était encombrée de soldats et d'effets, et que les troupes, impatientes de joindre les Anglais sur leur bâtiment, couvraient les gaillards et le tillac, les manœuvres se trouvaient gênées, tandis que l'ennemi, au contraire, agissait librement. Le capitaine Saulnier, le général Desfourneaux qui se trouvait sur la frégate française, et tous les officiers, essayèrent vainement d'engager les soldats à débarrasser momentanément le pont; pas un ne voulut descendre. A sa première bordée, la frégate anglaise renversa tous ces braves, qui, par trop d'ardeur, s'étaient ainsi exposés inutilement. Les manœuvres furent de plus en plus entravées; le combat dura ainsi pendant plus de deux heures. Le capitaine Saulnier fut tué, son second reçut une blessure grave à la tête; le chef de brigade Duguet, qui commandait les troupes à bord, fut emporté par un boulet; le général Desfourneaux et presque tous les officiers, reçurent aussi des blessures plus ou moins sérieuses; enfin le pont était jonché de ca-

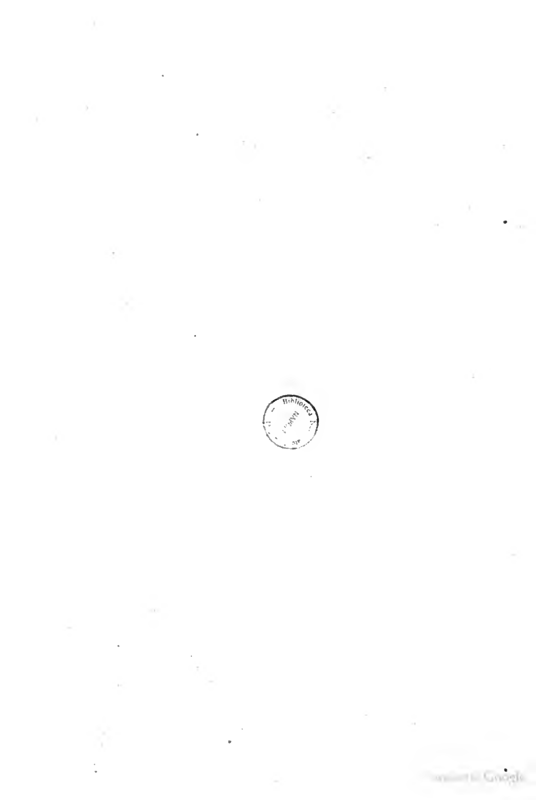


Boulogne

FRANCE MILITAIRE

Costumes de Marins

Garde Impériale — *Capitaine de Vaisseau* — *Matelot* — *Artilleur*


Biblioteca





Fort d'Ambleteuse.



Volontaires Anglais.

Infanterie. *Artillerie.*



Colonne de Boulogne



Bruix   Soult.

âvres, les canons démontés, la frégate désemparée et sur le point de couler bas, lorsque le lieutenant de vaisseau Lafitte se décida à amener son pavillon. Sur 715 hommes qui se trouvaient à bord de *l'Africaine*, 200 avaient été tués et 143 mis hors de combat.

Nouvelles et infructueuses tentatives de Gantheaume pour débarquer en Égypte. — Le premier Consul apprit en même temps la nouvelle de ce désastre et la rentrée de l'amiral Gantheaume à Toulon. Dissimulant l'impression fâcheuse que lui fit ce double événement, il envoya à Gantheaume l'ordre de remettre sur-le-champ à la voile. Les nouvelles instructions de l'amiral portaient que, s'il trouvait le port d'Alexandrie bloqué par des forces supérieures anglaises, ce qui était très vraisemblable, il devait chercher à débarquer les troupes à l'ouest de ce port, entre Tripoli et le cap Rasat, avec des approvisionnements d'eau et de biscuit pour qu'elles pussent gagner l'Égypte à travers le désert de Barqah, vers la Tour des Arabes. — Ce projet audacieux pouvait exposer 5,000 hommes à mourir de faim et de misère; car on devait supposer que l'armée anglaise, après avoir opéré son débarquement, se réunirait à l'armée turque, et que dès lors les troupes françaises, errant sur la frontière d'Égypte, seraient dans l'impuissance d'entrer, soit au Kaire, soit à Alexandrie, et de se rembarquer pour revenir en Europe.

L'amiral Warren, après avoir suivi l'escadre de Gantheaume jusqu'à Toulon, s'était établi en croisière devant ce port, lorsqu'il reçut l'ordre de se porter vers les côtes de Naples pour secourir le roi des Deux-Siciles, menacé d'une subite invasion par le corps d'armée de Murat. Warren savait de quelle importance était sa situation devant Toulon; mais ne pouvant en instruire assez tôt son gouvernement, qui ignorait la véritable destination de l'escadre de Brest, et qui la croyait alors dans l'Océan, il se conforma aux ordres qu'il recevait, et il fit voile pour le golfe de Naples, où il entra le 16 mars. Sa présence y étant bientôt devenue inutile, à cause de la paix que Ferdinand venait de conclure avec la République, il se hâta de retourner devant Toulon, où il reparut le 25. Mais déjà, profitant de son absence, Gantheaume avait fait voile, le 20, pour les côtes d'Égypte.

Warren se mit aussitôt à la poursuite de l'escadre française, et arriva, le 23 avril, avant Gantheaume, dans les eaux d'Alexandrie. A cette nouvelle, celui-ci, désespérant du succès de sa mission, revint une seconde fois à Toulon, pendant que l'amiral anglais le cherchait encore dans les parages d'Afrique.

Après le siége de Porto-Ferrajo, le premier Consul ordonna à Gantheaume d'essayer une troisième fois de porter en Égypte des secours que les événements militaires dans cette contrée allaient désormais rendre inutiles. L'escadre remit donc à la voile et se dirigea sur Brindisi, où trois frégates devaient se rallier à elle. Elle était alors composée seulement de quatre vaisseaux de ligne, d'une frégate, d'une corvette et de deux transports. Elle arriva, le 8 juin, sur la côte d'Égypte. Le port d'Alexandrie étant trop étroitement bloqué pour qu'on pût se hasarder d'en approcher, Gantheaume chercha sur la côte à l'ouest, conformément aux instructions qu'il avait reçues, un point convenable. La plage de Bengazi lui ayant paru favorable, il y fit jeter l'ancre, et déjà l'on s'occupait des préparatifs du débarquement, lorsque la vue des vaisseaux français attira sur le rivage une foule d'Arabes. Dans le même moment, on signala vers l'est la flotte ennemie, au nombre de quarante voiles. Ces deux circonstances changèrent la détermination de Gantheaume: il fit couper les câbles et gagner le large.

L'amiral Keith ayant, de son côté, reconnu l'escadre française, la fit poursuivre à force de voiles; les deux bâtiments de transport tombèrent au pouvoir des Anglais; mais les quatre vaisseaux et la frégate parvinrent à s'échapper, et Gantheaume, dans sa marche rétrograde, s'empara de plusieurs bâtiments ennemis. Il prit d'abord une corvette expédiée d'Angleterre avec des dépêches pour l'amiral Keith; et, le 24 juin, ayant découvert un vaisseau de guerre anglais, il l'atteignit; le combat s'engagea, et le commandant anglais, après s'être défendu avec opiniâtreté, fut forcé d'amener son pavillon.

Gantheaume fit réparer le vaisseau ennemi, y mit un équipage français, et rentra, vers la fin de juin, dans le port de Toulon.

Combat d'Algésiras. — Le roi d'Espagne venait de donner six vaisseaux à la France. Ces bâtiments, mis sous les ordres du contre-amiral Dumanoir, attendaient dans la rade de Cadix les équipages français qui devaient les monter, et qu'on faisait venir de Brest. Six autres vaisseaux espagnols, commandés par l'amiral don Juan Moreno, devaient agir de concert avec cette escadre, pour soutenir l'amiral Gantheaume dans la Méditerranée.

Trois vaisseaux et une frégate, que Gantheaume avait renvoyés de Livourne à Toulon, furent réparés et leurs équipages complétés. Cette division fut confiée au contre-amiral Linois, qui dut la conduire à Cadix pour se rallier à l'escadre combinée dont nous venons de parler. Linois sortit de Toulon, le 13 juin, et fit voile pour sa destination; mais il apprit en route, par un bâtiment espagnol, que le port de Cadix était étroitement bloqué par l'escadre de l'amiral James Saumarez, sorti de Plymouth, le 13 juin, avec trois vaisseaux de 84, trois autres de 74, une frégate et un lougre, pour surveiller les mouvements qui avaient lieu dans le port de Cadix. D'un autre côté, le contre-amiral français était suivi par des bâtiments appartenant à l'escadre de Warren. Celui-ci, n'ayant pu empêcher Gantheaume de rentrer à Toulon, s'était attaché à la poursuite de la division qui venait de sortir de ce port, et cherchait à l'engager entre son escadre et celle de Saumarez. Dans cette extrémité, Linois se jeta, le 4 juillet, dans la baie de Gibraltar, et mouilla près d'Algésiras. — Les vigies de Gibraltar signalèrent à Saumarez l'arrivée de la division française; cet amiral quitta aussitôt sa station, et arriva, le 6 juillet, au matin, à l'entrée de la baie.

Au moment où l'escadre anglaise doublait le cap del Carnero, et formait sa ligne de bataille, la division

française, mouillée devant Algésiras, était en mouvement pour prendre une ligne d'embossage, qui devait être soutenue à droite par une batterie de sept pièces de 24 et de 18, établie sur l'écueil appelé *Ile-Verte*, et à gauche, par une batterie de côte dite *batterie de Saint-Jacques*, armée de cinq pièces de 18. Ces deux batteries étaient faibles, en mauvais état et mal approvisionnées. Le vaisseau français *le Formidable*, qui était le plus au nord, avait à sa droite *le Desaix*, *l'Indomptable* et la frégate *la Muiron*.

L'amiral Saumarez, voyant que les vaisseaux français étaient mouillés assez loin de la côte, et que leur ligne n'était pas parfaitement flanquée, fit prendre la tête de la ligne au vaisseau *le Vénérable*, dont le capitaine connaissait parfaitement l'ancrage de la baie, et tenant le vent, fit gouverner sur *le Formidable*, dans le dessein de doubler ce vaisseau, de passer entre la terre et la ligne d'embossage, et de mettre par cette manœuvre la division française entre deux feux. C'était ainsi que l'amiral Nelson en avait agi au combat d'Aboukir.

A huit heures du matin, les bâtiments se trouvant à portée de canon de l'Ile-Verte, la batterie espagnole tira sur eux, et le combat s'engagea de la droite à la gauche, à mesure que l'escadre anglaise prolongeait sa ligne. L'amiral Linois, devinant, par cette manœuvre, le but de l'attaque, ordonna aux vaisseaux français de couper leurs câbles pour s'échouer. *Le Desaix* souffrit du feu des vaisseaux qui le canonnaient; *l'Indomptable* ne ralentit pas le sien, quoique en touchant il se fût trouvé placé dans une position critique; *le Formidable* présenta le travers au large et l'avant au chef de file de la ligne ennemie, lequel toucha aussi en avant du vaisseau français; deux autres vaisseaux anglais s'embossèrent à portée de fusil. Le premier engagement dura deux heures, et de part et d'autre les manœuvres étaient fort endommagées.

Les Anglais, n'ayant pas pu réussir à doubler la gauche de la ligne française, voulurent s'emparer de l'Ile-Verte, dont la batterie, mal approvisionnée et mal servie par les canonniers espagnols, avait cessé de tirer. Le capitaine de la frégate *la Muiron*, mouillée entre la terre et *l'Indomptable*, souffrait beaucoup du feu des deux derniers vaisseaux de la ligne anglaise; voyant leurs embarcations se diriger sur l'île, il y détacha la garnison de sa frégate, forte de 130 hommes, sous le commandement d'un capitaine d'infanterie. Cet officier arriva assez à temps pour empêcher les Anglais d'aborder; un de leurs canots fut coulé bas et un autre fut pris. Ce renfort dans l'Ile-Verte changea la face des choses; la batterie, servie par les soldats français, recommença à tirer avec vivacité; un des vaisseaux ennemis amena son pavillon; mais remorqué par des chaloupes venues de Gibraltar, et entraîné par le courant et par un vent d'est, il ne put pas être pris.

Lorsque le contre-amiral Linois avait donné l'ordre de s'échouer, sept chaloupes canonnières espagnoles sortant du port d'Algésiras étaient venues fermer la gauche de la ligne sous la protection de la batterie de Saint-Jacques. Elles prirent une part si vive à l'affaire, que cinq d'entre elles furent coulées bas ou réduites à l'inaction.

Le combat avait recommencé plus animé que jamais; mais les Anglais ne purent résister long-temps au feu terrible des vaisseaux français et des batteries espagnoles. Trois de leurs vaisseaux furent démâtés de leurs mâts de hune, et tous étaient avariés dans leur voilure. Ceux qui étaient mouillés coupèrent leurs câbles. *L'Annibal*, échoué près du *Formidable*, essuyant en même temps le feu de la batterie Saint-Jacques et celui du vaisseau français, amena son pavillon à deux heures du soir. L'amiral anglais l'abandonna, fit cesser le combat, qui avait duré six heures, et se retira sous Gibraltar avec les quatre vaisseaux qui lui restaient.

L'Annibal, resté au pouvoir des Français, et *le Pompée*, entièrement démâté, formaient le tiers des forces des Anglais; mais ceux-ci trouvaient à Gibraltar toutes les ressources nécessaires pour réparer leurs bâtiments et renforcer leurs équipages, tandis que les Français n'avaient à espérer aucun secours de la côte d'Algésiras, et n'en pouvaient attendre que de Cadix.

Combat du détroit de Gibraltar. — Belle défense du Formidable. — Le contre-amiral Linois réclama avec instance du commandant de la marine espagnole et du contre-amiral Dumanoir, chargé par le premier Consul de tous les détails relatifs aux armements, les secours sans lesquels il ne pouvait quitter la baie de Gibraltar et gagner la rade de Cadix. Comme ces secours n'arrivaient pas, il se plaignit amèrement, dans une seconde dépêche, de l'inaction des vaisseaux espagnols qui auraient dû être déjà rendus à Algésiras, puisque les vents avaient été favorables. Enfin les Espagnols se décidèrent : Don Juan Moreno mit à la voile, le 8 juillet, et sortit de la rade de Cadix. Son escadre était composée de six vaisseaux de ligne, dont trois à trois ponts, de quatre frégates et d'un brick, savoir : *le Réal Carlos*, de cent douze canons; *le San-Hermenegilde*, de cent douze; *le San-Fernando*, de quatre-vingt-quatorze; *l'Argonaute*, de soixante-quatorze; *la Sabine*, de quarante-quatre : ces cinq bâtiments portaient le pavillon espagnol. — *Le Saint-Antoine*, de soixante-quatorze canons; *la Libre*, de quarante-quatre; *l'Indienne*, de quarante-quatre; *le Vautour*, de quatorze, étaient sous pavillon français.

Le contre-amiral Dumanoir s'étant embarqué avec l'amiral Moreno, l'escadre combinée arriva devant Algésiras, le 9 juillet. Mais il était trop tard pour que les vaisseaux français pussent être remorqués en présence des bâtiments anglais qui, déjà réparés, étaient en observation; et, en supposant même que les vents permissent de passer le détroit, il fallait mettre les vaisseaux avariés en état de faire toute la voile nécessaire pour sortir de la baie; on y travailla sans désemparer, et le 12, au matin, tout fut prêt. A une heure après midi, l'amiral Moreno donna l'ordre d'appareiller.

Un calme inégal, qui survint à la hauteur de Gibraltar, dérangea la régularité des dispositions prises, et retarda la marche des derniers vaisseaux, tandis

qu'au contraire, les vaisseaux anglais, au nombre de cinq, une frégate, un brick et une autre frégate portugaise, appareillèrent facilement, et se formèrent en ligne de bataille au vent de l'escadre combinée.

L'amiral Moreno exigea que le contre-amiral Linois se rendît auprès de lui pour le concert des mouvements et la transmission des signaux. Le commandant français fut donc forcé d'abandonner *le Formidable*, qui resta sous le commandement immédiat du capitaine Troude.

Après une manœuvre heureuse, l'escadre allait sans doute arriver au détroit; mais l'obscurité empêchait des bâtiments d'une marche et d'une voilure si inégale de s'observer mutuellement et de conserver leur poste.

L'amiral anglais, qui était resté, jusqu'à la chute du jour, en panne au vent de l'escadre combinée, fit alors force de voiles pour l'atteindre. Vers onze heures du soir, il ordonna au *Superbe* d'attaquer les vaisseaux d'arrière-garde. Ce vaisseau, passant entre les trois ponts espagnols, *le Réal Carlos* et *l'Hermenegilde*, lâcha ses bordées de tribord et de babord sur l'un et sur l'autre, et se porta sur *le Saint-Antoine*, déjà attaqué par *le César*. Les deux trois-ponts qui, dans l'obscurité, n'avaient point aperçu le changement de position du vaisseau anglais, croyant l'un et l'autre riposter à son feu, se prirent réciproquement pour ennemis et se livrèrent un combat terrible. Entraînés de plus en plus dans cette funeste erreur, ils s'abordèrent. Le vent fraîchit tout à coup et devint impétueux; le feu se déclara à bord du *Réal Carlos*; les flammes se communiquèrent à *l'Hermenegilde*: les deux vaisseaux étaient accrochés sans pouvoir se séparer; les Français et les Anglais, ignorant quelles étaient les victimes de cet épouvantable désastre, s'en éloignaient avec effroi. Enfin les deux vaisseaux sautèrent à vingt minutes de distance. Cette double explosion retentit au loin, et produisit dans Cadix l'effet d'un tremblement de terre. Sur 2,000 hommes qui composaient les équipages, 300 seulement échappèrent à la mort en se jetant dans les embarcations; mais, par une singulière fatalité, ils abordèrent *le Saint-Antoine* au moment où ce vaisseau se rendait au *César* et au *Superbe*, qui l'avaient complétement démâté.

L'amiral espagnol s'aperçut, lorsque vint le jour, des pertes qu'il avait faites. Il rallia le reste de son escadre, à l'exception du *Formidable*, dont il entendit le combat dans la partie de l'est. Don Juan Moreno fit former une prompte ligne de bataille pour aller au secours du vaisseau attaqué, en se dirigeant sur le point que la fumée lui indiquait.

Le Formidable, qui était ainsi engagé avec l'ennemi, n'avait pu, dans l'obscurité de la nuit, avec son équipage incomplet et ses mâtures en mauvais état, suivre le mouvement de l'escadre. A minuit, il fut joint par cinq vaisseaux ennemis qui tirèrent sur lui à boulets rouges. Le capitaine Troude, commandant du *Formidable*, défendit de riposter; et, voyant que les Anglais portaient trois feux de reconnaissance à la corne, il fit hisser les mêmes feux, et parvint ainsi à se dégager. A une heure du matin, ayant perdu de vue l'escadre combinée, et s'estimant par le travers de Tanger, il manœuvra pour rallier la terre et se trouver devant Cadix à la pointe du jour. A quatre heures du matin, il aperçut dans ses eaux quatre bâtiments qu'il reconnut comme faisant partie de l'escadre anglaise: c'était *le César*, monté par l'amiral Saumarez, *le Vénérable*, *le Superbe*, et la frégate *la Tamise*. Le capitaine du *Formidable* se disposa au combat et renforça ses batteries par les hommes des gaillards. Il fut attaqué d'abord par *le Vénérable* et *la Tamise*. Un combat opiniâtre s'engagea vergue à vergue et souvent à longueur d'écouvillon. Troude fit mettre jusqu'à trois boulets dans chaque canon. *La Tamise* le battait en poupe, mais ses canons de retraite ripostaient à ce feu. Les deux autres vaisseaux anglais arrivèrent successivement, et prirent aussi part au combat. Les premières volées du vaisseau français démâtèrent *le Vénérable* de son perroquet de fougue, et bientôt après de son grand mât. L'ennemi laissa arriver, mais le capitaine Troude le suivit dans ce mouvement pour le battre en poupe, tandis qu'il faisait canonner *le César*, qui, à cause de la position du *Vénérable*, ne pouvait riposter. Pas un boulet français n'était perdu. *Le Vénérable* perdit encore son mât de misaine.

Le commandant du *Formidable*, serrant *le César* le plus possible, fit diriger tout son feu sur ce vaisseau: après un combat d'une demi-heure, *le César* abandonna la partie, et rejoignit *le Vénérable*, qui était secouru par *la Tamise*. Il restait encore à combattre *le Superbe*, mais ce vaisseau s'éloigna du *Formidable*, et rejoignit l'escadre anglaise.

A sept heures du matin, le capitaine Troude était maître du champ de bataille. Il ordonna de monter dans les batteries le reste de ses boulets qui pouvaient encore fournir à une heure de feu, et il fit réparer son gréement, présumant que l'ennemi allait recommencer le combat; mais les Anglais, quoique l'escadre combinée fût encore éloignée de cinq lieues, firent route vers le détroit, et abandonnèrent le vaisseau qui venait de soutenir un si glorieux combat. Enfin, le 13 juillet, à deux heures de l'après-midi, *le Formidable* rentra dans le port de Cadix, où le reste de la flotte combinée mouilla aussi le même soir. Saumarez, après avoir réparé ses avaries, vint reprendre sa station devant Cadix.

Manifestations contre l'Angleterre. — Projet de descente. — La paix assurée par le traité de Lunéville et par les traités qui en furent la conséquence, avait fait rentrer sur le territoire français 300,000 soldats qui pouvaient devenir un embarras. Ces hommes, habitués à la vie active des camps, paraissaient peu disposés à se soumettre à la monotonie et à l'oisiveté des garnisons.

Ce qui donnait surtout de l'inquiétude au premier Consul, c'est que la situation des finances ne permettait pas d'entretenir sur pied et de solder avec régularité une armée si considérable; d'un autre côté, il ne croyait pas son autorité assez affermie et l'état des choses suffisamment consolidé, pour suivre l'exemple

de l'Autriche, en opérant les réductions que les circonstances semblaient commander. — Alors, pour employer activement ce grand nombre de troupes, il saisit l'occasion que lui offrait l'Angleterre, en refusant d'accéder à la paix continentale: ce fut l'abaissement de cette puissance qu'il offrit pour but à ses soldats.

Le gouvernement de la Convention et du Directoire avait mis en usage tous les moyens propres à exciter la haine de la nation contre la Grande-Bretagne; il ne fut pas difficile de l'entretenir. Tous les hommes influens, orateurs, publicistes, prêchèrent à l'envi une espèce de croisade contre l'éternelle ennemie de la France; l'ancien projet d'une descente en Angleterre fut remis en discussion et accueilli avec un enthousiasme qui ne devait pas laisser de doutes sur les suites qu'allait avoir cette menace restée si long-temps sans résultat. Plus que jamais irrité des obstacles que le gouvernement britannique n'avait cessé d'apporter à ses projets, et sur le point d'être privé par lui de la conquête de l'Égypte, à laquelle il attachait la plus grande importance, Bonaparte fit des préparatifs qui attirèrent l'attention du cabinet de Saint-James, et l'engagèrent à prendre des mesures extraordinaires, capables d'éloigner le danger dont l'Angleterre était menacée.

Réunion d'une flottille française à Boulogne.—Tout ce que la marine française avait encore de ressources, fut appliqué à l'exécution des vues du premier Consul; de nombreux travaux furent ordonnés et commencés dans les arsenaux et sur tous les chantiers; on multiplia les essais pour avoir des bâtiments légers qui pussent porter de l'artillerie du plus fort calibre; les côtes de la Manche se couvrirent de camps où les troupes s'accumulèrent.

Le port de Boulogne fut choisi pour point central de tous les armements. Un arrêté du premier Consul, en date du 12 juillet 1801, organisa neuf divisions de bâtiments légers, et désigna un pareil nombre de bataillons tirés de l'armée du Rhin et de la Hollande, ainsi que des détachements d'artillerie pour faire le service sur cette flottille, dont le commandement fut confié au contre-amiral La Touche-Tréville. Les troupes embarquées furent exercées aux manœuvres de mer, au service de l'artillerie, aux abordages et aux débarquements.

L'Angleterre s'alarma de ces apprêts, que la renommée grossissait encore. La première apparition des troupes françaises sur les côtes de la Manche lui fit croire à la réunion d'une armée imposante destinée à envahir le sol britannique. Quoique plus de trente vaisseaux de ligne et un très grand nombre de frégates et de bricks fussent alors employés à observer les côtes de la France et de la Hollande, depuis le Texel jusqu'au golfe de Biscaïe, le cabinet de Saint-James pensa qu'il fallait encore pourvoir à la défense des points qui semblaient être plus particulièrement et plus prochainement menacés. Il fit construire un grand nombre de chaloupes canonnières et de bombardes qui furent placées à l'entrée des ports et à l'embouchure des rivières; il ordonna l'armement des vaisseaux de la Compagnie des Indes inutiles au commerce; il augmenta autant que possible le nombre des forces de terre; un appel général fut fait à tous les volontaires, qui furent rassemblés en corps et exercés; le duc d'York, général en chef des armées anglaises, publia des instructions pour régler le mouvement de toutes ces troupes dans le cas d'une invasion; enfin le gouvernement britannique alla jusqu'à prescrire la levée en masse; des écrits furent répandus parmi le peuple, pour l'exciter à prendre les armes en cas d'une irruption subite.

Les bâtiments de la flottille française devaient tous se réunir à Boulogne; ils y parvenaient presque toujours; mais, pour cela, il fallait combattre, et les petites escarmouches étaient toujours racontées avec pompe par le vainqueur, comme s'il se fût agi de batailles navales, tant chaque gouvernement mettait d'importance à cette entreprise.

Première attaque et bombardement de la flottille. — Le ministère britannique résolut enfin de prendre une offensive vigoureuse, autant dans les intérêts du commerce, qui souffrait de l'état d'anxiété où la nation se trouvait placée par la menace d'une invasion, que dans la crainte de voir l'effervescence du peuple se calmer. Il fit donc préparer secrètement à Sheerness et à Nore une expédition destinée à attaquer sérieusement le port de Boulogne, tandis que, pour faire diversion, les autres bâtiments qui tenaient la mer menaçaient les ports et les mouillages de la Hollande et des anciennes provinces de Normandie et de Bretagne.

L'amiral Nelson, de retour de son expédition contre Copenhague, ne fut pas sans influence sur cette détermination; il ne doutait pas que l'on ne pût incendier la flottille française en la surprenant dans la rade, où la plus grande partie était mouillée afin de favoriser l'arrivage successif des divisions et des petits convois qui venaient s'y rallier.

Les préparatifs de cette expédition ne purent néanmoins être tenus assez secrets pour que le premier Consul n'en fût pas informé; des agents bien instruits lui firent tenir des rapports circonstanciés sur l'espèce de bâtiments, de brûlots, de machines infernales qu'on avait construits et armés avec une grande activité dans les ports anglais, et il prévint le contre-amiral La Touche-Tréville qu'il serait incessamment attaqué.

L'escadre anglaise qui se rassemblait dans la rade de Deal fut confiée à Nelson. Cet amiral, rendu à son poste, le 31 juillet, mit à la voile le 1er août, et se dirigea sur Boulogne. Ses forces se composaient de quarante bâtiments de guerre, dont trois vaisseaux de ligne, deux frégates, quelques bricks et cutters; le reste consistait en bombardes, chaloupes canonnières et brûlots.

A la réception des dépêches du premier Consul, qui lui recommandait de se tenir sur ses gardes, le contre-amiral La Touche-Tréville avait formé un peu en avant de la rade une ligne d'embossage de six bricks, deux schooners, vingt chaloupes canonnières et un grand nombre de bateaux-plats. L'approche de l'ennemi ne lui fit rien changer à ces dispositions; il se borna à

faire garnir les batteries de terre, et tenir à portée une réserve de 4,000 hommes d'infanterie.

Le 2 août, Nelson arriva en vue de la rade, il employa la journée du lendemain à reconnaître de près les différents points de la côte, et l'emplacement des batteries au-dessus et au-dessous du port; et, après s'être assuré par des essais que les bombes pouvaient atteindre le rivage, il concentra ses bâtiments et jeta l'ancre à une lieue et demie de terre.

Le 4, à la pointe du jour, l'amiral anglais, monté à bord de la frégate *la Méduse*, plaça lui-même ses bombardes dans une position oblique par rapport à la ligne française, en les rapprochant de l'extrémité droite de cette ligne. Presque tous ces bâtiments se trouvaient ainsi hors de la portée des batteries qui défendaient l'entrée du port, et qui ne pouvaient découvrir à leur gauche la droite de la ligne des bombardes. Le reste de l'escadre anglaise resta mouillé en arrière. Nelson espérait que la flottille française, pour éviter ses bombes, se réfugierait dans le port de Boulogne, espace étroit où il lui serait facile, la nuit suivante, de l'incendier au moyen de ses brûlots.

Le bombardement commença vers neuf heures du matin, et pour engager les Français à démasquer leurs batteries, que les plis du terrain ne lui avaient pas permis de bien reconnaître, Nelson fit appareiller en même temps ses vaisseaux qui longèrent le rivage et le mouillag de la flottille. La canonnade s'engagea alors entre la terre et ces vaisseaux, mais sans produire un grand effet. Les bombes ne purent ébranler la ligne d'embossage des Français: une canonnière et un bateau plat furent seuls coulés bas. Le vent ayant changé au moment où la marée se retirait, Nelson abandonna une position qui devenait périlleuse, et retourna vers les côtes d'Angleterre, ne laissant devant Boulogne qu'une faible croisière, destinée à observer la flottille.

Deuxième attaque de la flottille. — Nelson est repoussé. — Le peuple anglais vit avec un profond déplaisir le mauvais succès d'une entreprise qu'on lui avait présentée comme facile; le gouvernement pensa alors qu'une seconde attaque détruirait la fâcheuse impression produite par la première. On ordonna une presse des matelots, et l'escadre fut augmentée de trente bâtiments, sur lesquels on fit embarquer 4,000 soldats de marine. Nelson, avec ces soixante-dix voiles, se dirigea d'abord vers l'est, comme pour se porter sur l'île de Walchèren, afin d'attaquer Flessingue ou quelque autre point de la côte batave. Mais les Français ne se laissèrent pas prendre à cette ruse. — De son côté, l'amiral Latouche-Tréville n'avait pas perdu de temps: il avait fait construire des batteries sur les points qu'on avait négligés vers les extrémités de la ligne, et dont l'ennemi pouvait tirer avantage; des mortiers avaient été placés dans les intervalles des batteries, et les troupes de terre étaient disposées de façon à prendre au besoin une part active à l'action. La ligne d'embossage avait été renforcée de quelques bâtiments et soutenue par des bombardes.

Nelson vint mouiller, le 15 août, à trois mille toises environ de l'avant-garde de la flottille française. Les vaisseaux anglais étaient entourés de chaloupes et de péniches de toute grandeur. L'amiral La Touche-Tréville, s'attendant à être attaqué sous peu d'heures, fit donner ordre à tous les bâtiments et aux batteries de terre, de se préparer à un engagement général. Le projet de Nelson était effectivement de surprendre la flottille française la nuit suivante. Il avait formé quatre divisions, commandées chacune par un capitaine de haut-bord, et composées de six bateaux plats et de dix péniches; une cinquième division, formant la réserve, composée de bateaux armés d'obusiers, était destinée à incendier la partie de la flottille qui ne serait point enlevée à l'abordage; chaque division devait attaquer un certain nombre de bâtiments de la ligne française, en commençant par le côté de l'est et s'engageant successivement vers l'ouest. — Toutes s'ébranlèrent à onze heures du soir et s'approchèrent en silence de la ligne d'embossage. Les matelots et les soldats anglais étaient armés de piques, de sabres et de haches d'abordage, et avaient ordre de ne faire feu que dans le cas où les Français prendraient l'alarme avant qu'on eût pu accoster leurs bâtiments.

Le flot et les courants rompirent un peu l'ordre et l'ensemble que Nelson avait recommandé aux divisions d'attaque de conserver; elles se séparèrent et se mêlèrent dans l'obscurité. — Vers une heure du matin, la seconde division étant arrivée à la hauteur de la tête de l'avant-garde française, le capitaine Parker fit aussitôt commencer l'attaque: il entoura et voulut enlever la canonnière l'*Etna*, qui était la plus avancée; mais le capitaine Pévrieux, qui la commandait, tua de sa main deux matelots anglais, au moment, où, malgré les filets d'abordage, ils s'efforçaient de sauter à bord de la chaloupe. Un feu de file bien dirigé par le détachement des troupes de terre qui était à bord, et des bordées de mitraille, lâchées à bout portant, tuèrent ou blessèrent en un instant les deux tiers des hommes des péniches anglaises. Le combat devint alors général; presque tous les bâtiments de la flottille furent attaqués avec la même fureur, et partout les péniches ennemies furent vivement repoussées. Les chaloupes canonnières *le Volcan* et *la Surprise* eurent à soutenir le choc le plus fort; *la Surprise* coula bas quatre péniches et en prit un pareil nombre. — Pendant ce temps, la division anglaise de réserve s'avança vers la jetée, et le capitaine qui la commandait voulut pénétrer entre la terre et la ligne d'embossage. Mais elle fut foudroyée par les batteries, et forcée de gagner le large. Le rivage et la rade étaient converts de feu.

A la pointe du jour, l'action cessa. Nelson donna alors le signal de ralliement et fit retirer les péniches hors de portée. C'était encore un résultat nul après de grandes dépenses et de grands efforts. — Mais cette seconde tentative devait être la dernière.

Paix d'Amiens. — L'Angleterre, abandonnée à elle seule, ne pouvait pas continuer long-temps à combattre. La confédération des puissances du Nord s'opposait aux prétentions qu'elle avait élevées pour la visite des bâtiments neutres. La Russie et l'Espagne ne s'étaient pas bornées à faire la paix avec la France,

d'ennemies elles étaient devenues alliées. Le cabinet britannique se décida à suivre l'exemple que lui avait donné la cour de Vienne. La paix fut signée à Amiens. — Lors de la signature du traité, et c'est Napoléon qui a raconté ce fait, lord Cornwallis, plénipotentiaire anglais, donna un bel exemple de fidélité à une parole donnée, fidélité dont peu de diplomates auraient été capables. Les bases de la paix étaient arrêtées et convenues; on recopiait l'acte qu'il avait promis de signer le lendemain à une heure fixée. Quelques empêchements majeurs le retinrent chez lui, mais il envoya sa parole; le même soir, un courrier arriva de Londres avec des dépêches qui, s'il n'était pas trop tard, lui interdisaient certains articles. Il répondit, non sans regrets, mais en homme d'honneur, que le traité était fait, et il alla sur-le-champ y apposer sa signature.

Le traité d'Amiens ouvrit les portes de la France aux Anglais. Ils y arrivèrent en foule pour voir le Grand Homme, dont la renommée remplissait déjà le monde. Bonaparte, tout en détestant la politique égoïste et perfide du gouvernement britannique, estimait néanmoins les qualités généreuses, la franchise, la loyauté, la fermeté qui distinguent le peuple anglais. Il accueillait avec faveur les hommes honorables qui lui étaient présentés. C'étaient toutes les célébrités du temps. Fox, le rival de Pitt, l'illustre chef de l'opposition anglaise, ne fut pas des derniers à lui apporter le tribut de son admiration. Il était venu en France immédiatement après le traité d'Amiens. Il s'occupait d'une histoire des Stuarts, et il demanda l'autorisation de faire des recherches dans nos archives diplomatiques. Le premier Consul ordonna que tout fût mis à sa disposition.

Il est impossible de décrire l'enthousiasme produit par la paix avec l'Angleterre, et la reconnaissance que la France vouait alors à Bonaparte. Les bienfaits de son administration le rendaient encore plus cher au peuple que ses victoires ne l'avaient rendu grand aux yeux de l'Europe.

NOTE SUR LE TRAITÉ DE PAIX D'AMIENS.

« Lorsque la paix d'Amiens fut conclue le 25 mars, dit M. Bignon, dans son *Histoire diplomatique*, entreprise d'après le désir manifesté par Napoléon, le mécompte fut le même qu'il avait été à l'égard des préliminaires de Londres. Jamais la conclusion du traité définitif n'avait été regardée comme plus incertaine. Ce traité fut, plus encore que les préliminaires, une cause d'inquiète curiosité, par les omissions qu'on y remarquait. « Comment! s'écriait-on, nulle mention du roi de Sardaigne! nulle des affaires d'Allemagne! nulle de la République italienne! » Ces lacunes semblaient si graves qu'on crut à des articles secrets. Le doute fut long, l'incrédulité opiniâtre; mais les articles secrets n'existant pas, il fallut bien enfin se contenter de ce qui était rendu public. — La signature du traité d'Amiens fut un instant considérée comme un des grands événements des temps modernes, peu d'intérêt néanmoins s'attache aux détails de la négociation. — Les conférences avaient commencé dans les premiers jours de janvier. Le principal point de la discussion était le mode d'assurer l'indépendance de Malte consacrée par l'art. 4 des préliminaires. Ce mode offrait des difficultés réelles. — Pour les aplanir, le gouvernement français proposa de modifier l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, quant à sa composition, en sorte qu'au lieu d'être un ordre nobiliaire, il redevînt un ordre hospitalier, suivant son institution primitive; de démolir les fortifications de Malte, et de convertir l'île en un grand lazaret ouvert à toutes les nations, faisant le commerce de la Méditerranée et du Levant. L'exécution de ce plan eût été prompte et facile. Toute sécurité eût pu ainsi être obtenue. Mais ce plan ne convint pas à l'Angleterre. Dès lors, on dut craindre que le mode à adopter par la suite ne devînt, à cause de la difficulté de l'exécution, un prétexte que saisirait le gouvernement britannique, soit pour se maintenir à Malte, soit pour y rentrer. Après de fastidieux débats, on finit par s'entendre sur les conditions relatives à l'indépendance de l'île. L'article 10 du traité, dans lequel on consigna ces conditions, se composa de treize paragraphes, triste énumération de précautions compliquées, propres à fournir des armes à celui des deux cabinets qu'un changement de circonstances pourrait porter à vouloir s'affranchir de ses engagements..

L'Espagne et la République batave, comprises dans les préliminaires de Londres, avaient été reçues comme parties contractantes dans le traité définitif; l'Angleterre voulut y faire admettre en la même qualité la Porte ottomane. Il eût été naturel que le gouvernement français préférât conclure des arrangements directs avec une puissance ancienne alliée de la France; néanmoins, pour ne pas mettre d'entraves aux négociations, il consentit à l'adoption de deux articles, l'un portant que les territoires, possessions et droits de la Porte, seraient maintenus dans leur intégrité, tels qu'ils étaient avant la guerre; et l'autre déclarant le traité commun à la Sublime-Porte, alliée de S. M. britannique. — La Porte fut invitée à transmettre son acte d'accession, qu'elle donna, en effet, le 13 mai 1802, ce qui n'empêcha pas la conclusion d'un traité spécial entre les cabinets de Paris et de Constantinople. Ce traité, signé le 25 juin, et plus favorable encore à la France que les préliminaires de 1801, ouvrait au commerce français la navigation de la mer Noire, les deux puissances s'assuraient réciproquement tous les avantages accordés, aux nations les plus favorisées. — La prévoyance anglaise, qui avait voulu prévenir cette intimité, se trouva sur ce point entièrement en défaut.

Les omissions qui se faisaient remarquer dans le traité d'Amiens n'étaient pas toutes la suite d'une réserve qui sait à propos se taire pour éviter des discussions inutiles; plusieurs des questions omises avaient donné lieu à des débats importants; et si les points controversés avaient été passés sous silence dans le traité, ce silence était incontestablement une approbation tacite de l'ordre de choses qui en avait été l'objet, quoiqu'on s'abstînt d'y donner une sanction formelle. — Trop d'avenir, dit M. Bignon, se trouve lié à quelques-unes de ces questions débattues et non terminées à Amiens, pour qu'on ne voie pas avec intérêt une indication de la manière dont elles furent envisagées par les deux parties. — Par exemple, la France demande la reconnaissance du roi d'Étrurie, de la République italienne et de la République de Gênes. Comment procède l'Angleterre? — A l'égard du roi d'Étrurie, lord Cornwallis déclare que S. M. britannique ne saurait le reconnaître, à moins que le district d'Olivenza ne soit rendu par l'Espagne au Portugal, ou que les *Presidi* [1] ne soient rendus au roi de Naples, ou enfin que le roi de Sardaigne ne soit rétabli dans le Piémont. Cette réponse du négociateur anglais est remarquable. La reconnaissance du roi d'Étrurie n'est pas refusée; seulement, on la met au prix de l'une des trois conditions dont on laisse le choix à la France..

Relativement à la République italienne et à la République de Gênes, le plénipotentiaire anglais se borne à des déclarations verbales sur la répugnance de S. M. britannique à reconnaître ces puissances. Au fond, la reconnaissance de ces États par

[1] Les *Presidi*, partie méridionale de l'État de Sienne, comprennent les places d'Orbitello, Telamone, Porto-Ercole, Porto-San-Stephano, avec leurs petits territoires et le mont Argentaro.

l'Angleterre est pour la France d'un assez médiocre intérêt. Cependant le plénipotentiaire de la République ne laisse pas la question sans examen. Il fait sentir au gouvernement anglais les conséquences que peuvent faire naître ses refus. Les observations qu'il présente à cet égard sont empreintes d'une franchise et d'une sorte de couleur prophétique qui ôtent d'avance à l'Angleterre le prétexte de plainte dont on l'a vainement pressée de prévenir l'occasion. « Le système politique de l'Europe, dit ce plénipotentiaire, est fondé sur l'existence et la reconnaissance de toutes les puissances qui partagent son vaste et beau territoire. Si S. M. britannique refuse de reconnaître trois puissances qui tiennent une place aussi distinguée, elle renonce donc à prendre aucun intérêt aux peuples qui composent ces trois États. Cependant, comment admettre l'hypothèse que le commerce anglais soit indifférent au commerce de Gênes, de Livourne, des bouches du Pô, de la République italienne? .... Et si ces trois puissances, frappées de voir qu'elles ne sont pas reconnues par les grandes puissances, font des changements dans leur organisation, et cherchent un refuge dans leur incorporation à une grande puissance continentale, S. M. britannique se refuse donc aussi le droit de s'en plaindre, et cependant elle ne le verrait pas avec indifférence. On se plaint quelquefois de l'extension continentale de la République française, et comment ne s'augmenterait-elle pas nécessairement, lorsque les grandes puissances mettent les petites puissances italiennes dans la nécessité de chercher refuge et protection dans la France seule? » Il est difficile d'user de moins de dissimulation en s'expliquant ainsi sur les destinées possibles des États que l'Angleterre refuse de reconnaître. Jamais gouvernement fut-il plus clairement averti des suites que son refus peut entraîner?... Le plénipotentiaire français faisait observer que la République cisalpine, précédemment reconnue à Campo-Formio, n'avait jamais pu obtenir que son ministre fût reçu à Vienne, et avait continué à être traitée par l'empereur comme si le traité de Campo-Formio n'eût jamais existé. « Faudrait-il donc, ajoutait-il, ne considérer la paix que comme une trêve? » Cela était vrai; la paix n'était qu'une trêve pour l'Angleterre. Il n'y avait peut-être pas perfidie dans l'intention. Il y avait nécessité d'un repos, au moins temporaire, nécessité d'une grande épreuve[1]. Il s'agissait de juger, par une expérience comparative, lequel, de l'état de guerre ou de l'état de paix, serait le plus favorable au commerce britannique. Du résultat de cette expérience dépendait le maintien ou la cessation de la paix. L'aveu de ce motif était impossible à faire dans le Parlement. Aussi l'opposition eut-elle beaucoup d'avantage sur le ministère dans les débats qui suivirent la communication du traité.

Les censeurs les plus bruyants du traité furent, Pitt seul excepté, les membres mêmes de l'administration précédente, dont les fautes avaient conduit l'Angleterre à subir de si rigoureuses conditions. « Dans toute négociation, disait lord Grenville, on prend pour base commune aux deux parties, soit l'état existant avant la guerre, soit l'état après la guerre. Au lieu de choisir l'une de ces bases, le ministère, par une maladresse fatale à notre pays, les a employées toutes deux ensemble, admettant l'état avant la guerre pour l'Angleterre qui a rendu toutes ses conquêtes, l'état après la guerre pour la France qui a gardé toutes les siennes. Nous avons, continuait-il, confirmé à la France la possession de l'Italie, la domination du Continent; nous lui avons rendu dans l'Inde des établissements qui peuvent devenir importants, dès qu'il n'a pas été convenu qu'on ne pourrait pas les fortifier. Nous avons rendu le Cap à la Hollande, c'est-à-dire à la France. En Amérique nous avons restitué au gouvernement français Tabago et la Martinique; nous lui avons facilité le recouvrement de Saint-Domingue. Dans la Méditerranée nous nous dessaisissons de Malte, de Minorque, de l'île d'Elbe, et nous donnons cette dernière île à la France, comme pour nous faire exclure de Livourne. Nous sommes chassés de tous les ports de l'Italie. En échange de tant de concessions, quels puissants motifs ont décidé la signature de la paix? L'avantage de notre commerce. » L'orateur s'attachait à démontrer que cet espoir serait trompé. Il finissait par proposer une adresse dans laquelle, tout en reconnaissant que la foi nationale était engagée à l'observation du traité conclu, on représenterait humblement au roi le danger grave auquel le pays était exposé par les sacrifices que la paix lui avait coûtés.

Les articles ou les omissions du traité qui furent généralement blâmés, étaient : l'abandon fait à la France de l'Italie, l'insuffisance de la protection accordée au Portugal, l'oubli des intérêts du Prince d'Orange, le silence gardé sur les acquisitions récentes faites par le gouvernement français, notamment sur la Louisiane, qui venait de lui être rétrocédée par la cour de Madrid. — La réponse était assez difficile : sous quelques rapports, elle ne manquait pas de franchise. « Si l'on n'a pas jugé, répliquait lord Hawkesbury, que nous dussions continuer la guerre pour la Hollande et pour les Pays-Bas, fallait-il la continuer pour l'Italie?... » La justification concernant la Louisiane était assez étrange; « Non-seulement le ministre anglais ne voit aucun danger dans la possession de cette colonie par la France, attendu qu'autrefois, lorsqu'elle en était maîtresse, elle n'en avait presque tiré aucun avantage; mais il est presque tenté de s'en réjouir, cet établissement devant être un moyen d'éveiller contre la France la jalousie des Américains et de les attacher à l'Angleterre. » Il y a lieu de croire que ces paroles du ministère britannique ne furent pas sans influence sur l'arrangement qui, une année après, fit céder la Louisiane aux États-Unis. — Dans la Chambre des Communes, M. Windham reproduisit sous des formes plus virulentes encore la proposition d'adresse faite par lord Grenville à la Chambre des Pairs. Lord Folkstone déclara qu'il regardait le traité d'Amiens comme un acte fondé sur des *principes jacobiniques*, ayant pour objet d'affermir une *jacobinique puissance*... Le célèbre Sheridan essaya d'adoucir le caractère sombre et emporté des discussions, par un jeu de mots qui parut plaisant en Angleterre : « On nous avait promis, dit-il, *sécurité* et *indemnité* pour résultat certain de la guerre. Nous voilà propriétaires des îles de la Trinité et de Ceylan; que l'on nomme l'une, l'île de la *Sécurité*, l'autre, l'île de l'*Indemnité*, et la promesse des ministres, comme l'objet de la guerre, sera remplie. » Quoiqu'en Angleterre on soit accoutumé à d'énergiques débats sur les transactions diplomatiques, jamais aucune discussion n'avait offert autant de violence et d'amertume. »

[1] « Le cabinet de Londres, dit le prisonnier de Sainte-Hélène, m'offrit d'être roi, lors du traité d'Amiens. » — Une telle offre, sans doute, ne pouvait pas être gratuite; mais est-ce une ambition vulgaire, que celle qui résiste à une pareille séduction? Si le premier Consul eût été capable de préférer ses intérêts personnels à ceux de la France, il eût pu conclure un traité qui eût contenté l'Angleterre, et l'Angleterre aurait tout fait pour lui; mais dans ce cas, la France aurait payé le nouveau titre de l'homme qui la gouvernait. Le premier Consul ne veut rien aux dépens de la France; il ne veut rien tenir que d'elle. Si son jugement ou sa vanité le porte à vouloir des titres élevés, de pompeuses qualifications, c'est à la France qu'il se réserve de les demander, et l'Europe n'interviendra que pour applaudir à l'ouvrage du peuple français. (*Note de M. Bignon.*)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1799. — 29 JUIN. Combat de la frégate française *la Seine*.
14 DÉCEMBRE. Prise d'une frégate anglaise par la corvette française *la Bayonnaise*.
1801. — 23 JANVIER. Départ de Gantheaume pour l'Égypte.
8 JUIN. Tentative infructueuse de débarquement.
30 — Rentrée de l'escadre à Toulon.
6 JUILLET. Combat d'Algésiras.
1801. — 12 et 13 JUILLET. Combat du détroit de Gibraltar.
— — Réunion d'une flottille française à Boulogne.
1er AOUT. Première attaque et bombardement de la flottille.
15 — Deuxième attaque de la flottille.
1er OCTOBRE. Préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre.
1802. — 25 MARS. Traité de paix entre la France et l'Angleterre.

EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE.

SOMMAIRE.

Situation des Colonies françaises. — Événements survenus à la Guadeloupe. — État de Saint-Domingue. — Expulsion des Anglais. — Renvoi d'Hédouville. — Guerre entre les Noirs et les Mulâtres. — Toussaint-Louverture est nommé général en chef par le Gouvernement consulaire. — Fin de la guerre des Noirs et des Mulâtres. — Invasion de la partie espagnole de Saint-Domingue. — Constitution coloniale adoptée par Toussaint-Louverture. — Il se proclame président et gouverneur à vie. — Expédition contre Saint-Domingue. — Arrivée de la flotte française. — Premières opérations. — Incendie de la ville du Cap-Français. — Prise du Port-au-Prince. — Reddition du môle Saint-Nicolas. — Prise du Port-de-Paix. — Incendie de Léogane. — Soumission du Sud. — Reddition de Santo-Domingo. — Entrevue de Toussaint-Louverture avec ses enfants. — Prise du Gros-Morne. — Occupation de Saint-Marc. — Attaque du Port-au-Prince par Dessalines. — Premier combat de la Crête-à-Pierrot. — Prise de la redoute de Trianon. — Deuxième combat de la Crête-à-Pierrot. — Troisième combat et prise de la Crête-à-Pierrot. — Expédition des Matheux et du Dondon. — Soumission des chefs noirs. — Pacification.

ARMÉE FRANÇAISE.

Général en chef. — LECLERC.

ARMÉE NOIRE.

Général en chef. — TOUSSAINT-LOUVERTURE.

Avant de nous occuper de Saint-Domingue et de la grande expédition dont cette colonie devint l'objet, il convient de dire quelques mots des autres colonies françaises.

Situation des Colonies françaises. — La Guyane et Cayenne, qui avaient servi de lieux de déportation pour les victimes des diverses révolutions antérieures au Consulat, se trouvaient, et on le croira aisément, dans un état de culture peu prospère.

L'Ile-de-France, pour se soustraire à l'action du décret d'affranchissement des Noirs, s'était, en quelque sorte, rendue indépendante de la métropole, sans se détacher entièrement de la France; elle ne reconnaissait plus aucun des actes du gouvernement français qui lui paraissait de nature à porter atteinte à son régime intérieur, et supposant à toutes les troupes françaises des idées trop révolutionnaires, elle avait réussi à s'en débarrasser.

Les établissements du Sénégal, devenus à peu près inutiles depuis l'abolition de la traite, étaient en quelque sorte abandonnés.

Événements survenus à la Guadeloupe. — A l'époque où Bonaparte avait pris, en qualité de premier Consul, le gouvernement de la République, la Guadeloupe, était avec deux de ses dépendances (Marie-Galante et la Désirade), la seule des Petites-Antilles qui fut encore occupée par les Français. Comme Saint-Domingue, dont nous parlerons bientôt, elle avait été le théâtre de luttes sanglantes entre les Noirs et les Mulâtres, luttes que l'énergie de Victor Hugues, commissaire du gouvernement, avait néanmoins promptement terminées. Ce commissaire fut remplacé par Desfourneaux, auquel succéda une commission de trois membres. L'un d'eux, le général Lavaux, fut renvoyé en France par les deux autres. L'incapacité des administrateurs qui conservèrent la direction des affaires fit déchoir le pays de l'état de prospérité dû à la vigoureuse administration de Victor Hugues, et mécontenta tous les partis. Le gouvernement consulaire organisa l'administration de la Guadeloupe sur un nouveau pied, et chargea de l'exercice des trois branches du gouvernement un gouverneur général, un préfet colonial et un grand-juge. Les fonctionnaires désignés furent le contre-amiral Lacrosse, Lescalier et Coster. Tous les pouvoirs devaient au besoin se concentrer dans les mains du gouverneur général.

Le contre-amiral Lacrosse arriva, le 29 mai 1801, à la Pointe-à-Pitre avec le général Béthencourt, chargé du commandement des troupes. — Les premiers actes de son autorité mécontentèrent généralement. Les hommes de couleur et les Noirs s'insurgèrent. — Le colonel Pelage, homme de couleur, se mit à leur tête, déclara l'île indépendante, bloqua le gouverneur général à la Pointe-à-Pitre, le fit prisonnier et le fit embarquer sur un navire qui le déposa à la Dominique. Dans cette île, Lacrosse fut rejoint par ses deux collègues. Le premier Consul, informé de ces événements, envoya aussitôt une escadre aux ordres du contre-amiral Bouvet porter à la Guadeloupe 3,500 hommes, commandés par Richepanse. Cette escadre partit de Brest, le 5 avril 1802, arriva le 7 mai, devant la Pointe-à-Pitre, où les préliminaires de la paix avec l'Angleterre étaient déjà connus.

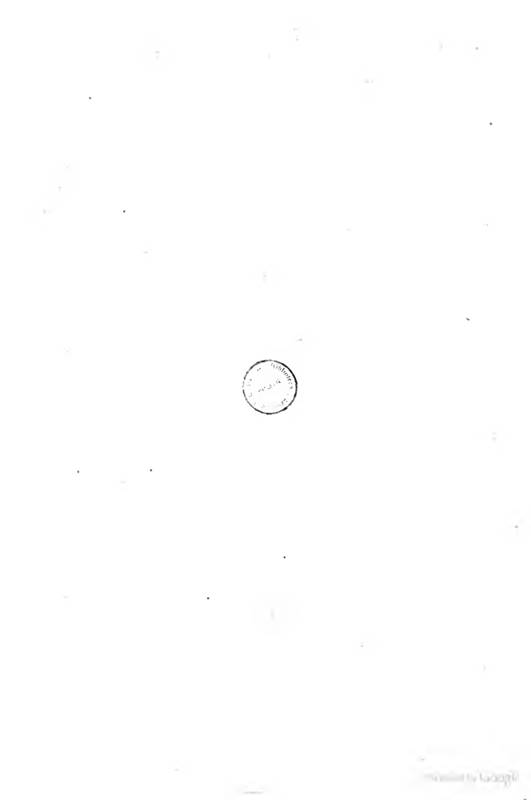
Bouvet fut très bien reçu à la Pointe-à-Pitre; le mulâtre Pelage, étant venu lui-même faire sa soumission, se porta garant de celle de toute l'île. Néanmoins un chef noir, nommé Ignace, refusa de remettre aux troupes françaises le fort de la Victoire; il fallut prendre ce fort de vive force. Le général Seriziat, qui s'en empara, resta à la Pointe-à-Pitre pour garder la rivière Salée et la Grande-Terre, pendant que Richepanse, suivi de Pelage, se portait sur la Basse-Terre [1], devant laquelle il arriva le 20 mai. Cette partie de l'île était au pouvoir des Noirs insurgés. Une forte canonnade ayant empêché Richepanse d'opérer son débarquement à la ville de la Basse-Terre, une partie des troupes fut débarquée sur la droite de la rivière Duplessis, malgré un feu violent des insurgés. Les Noirs se replièrent derrière la rivière des Pères, et s'y défendirent jusqu'à la nuit. Ils étaient retranchés dans une ligne de redoutes construites sur cette rivière; on les y attaqua de nouveau le lendemain à la pointe du jour, et cette position leur fut enlevée par une charge vigoureuse de la 66[e] demi-brigade.

Le fort Saint-Charles tenait encore, et exigea un siége en règles. La tranchée fut ouverte dans la nuit

[1] La Guadeloupe est formée par deux îles, la Grande-Terre et la Basse-Terre, séparées par la rivière Salée.

Dressé par Bonne. Gravé par Legrand et Rambot.

Prise du Gros Morne.




Biblioteca Nazionale
V.E. III
NAPOLI

St Domingue. Mole St Nicolas.

Martinique. Fort Royal.


V. E. III – Biblioteca



Cap Français   Saint Domingue

du 24 au 25 mai, et les batteries terminées le 27. Les Nègres firent une sortie, où ils furent repoussés avec perte de 200 hommes. Les batteries françaises furent démasquées le 31 mai, et trois jours après, toutes les pièces du fort se trouvaient démontées ou enterrées sous les débris des remparts. Les assiégés, pour éviter l'assaut, s'enfuirent par une poterne, et commençaient à se retrancher au *Dollet*, où ils s'étaient retirés, lorsque le général Gobert leur enleva ce poste à la baïonnette, et les rejeta dans les mornes de la pointe du Vieux-Fort.

Quelques rassemblements de Noirs armés eurent encore lieu sur d'autres points et furent aisément dissipés, entre autres celui du *Parc-à-Macoubac*, poste retranché qui fut emporté, le 8 juin, à la baïonnette. 300 Noirs s'y firent sauter avec leurs poudres. Le reste fut aisément dispersé. Cette action mit fin à l'insurrection des esclaves, qui furent replacés sous le régime colonial auquel ils avaient cherché à se soustraire.

État de Saint-Domingue. — Expulsion des Anglais. — Renvoi d'Hédouville. — Saint-Domingue avait été le théâtre d'événements importants. — Vers la fin de 1797, Toussaint-Louverture avait renvoyé en France son ancien protecteur, le terrible Santhonax, commissaire du gouvernement, et naguère si redouté des autorités coloniales. Ce renvoi, qui fut presque forcé, décelait les desseins du général nègre, dont l'ambition aspirait à réduire l'île entière sous son commandement. — Le Port-au-Prince et le môle Saint-Nicolas étaient alors les seuls points encore occupés par les Anglais, qui s'y trouvaient presque réduits à l'extrémité. — Le Port-au-Prince obtint une capitulation si avantageuse, qu'elle accrédita des bruits répandus depuis quelque temps, d'une connivence entre Toussaint-Louverture et les Anglais. — Le général Hédouville, commissaire du gouvernement français, envoyé dans la colonie pour observer et contenir, s'il était possible, le chef noir, blâma fortement cette capitulation, et voulut se charger de traiter avec les Anglais pour l'évacuation du môle Saint-Nicolas. Toussaint, fatigué de sa surveillance, se plaignit vivement de ce qu'il eût négocié sans lui une convention de ce genre; comme chef de l'autorité militaire, il la rompit pour traiter lui-même avec le général anglais Maitland, qui vit avec plaisir cette désunion des autorités de la colonie, et qui, pour se concilier de plus en plus la confiance de Toussaint, lui fit au môle Saint-Nicolas une réception magnifique, et dont la vanité de l'Africain se trouva singulièrement flattée. Le chef noir, enhardi par ses succès, contraignit le commissaire du Directoire, le général Hédouville, à se réembarquer pour la France, et admit pour le remplacer dans la colonie le commissaire Roume, qui se trouvait alors dans la partie espagnole de Saint-Domingue.

Guerre entre les Noirs et les Mulâtres.— Les haines qui divisaient à Saint-Domingue, comme dans toutes les Antilles, les différentes races d'habitants, n'avaient fait que s'accroître au milieu des combats et des scènes de désordre dont l'île était, depuis quelques années, le théâtre. La lutte d'intérêts et de vanité était engagée entre les Noirs et les Mulâtres; les Blancs avaient perdu leur ancienne prépondérance, et se trouvaient réduits au rôle d'auxiliaires de ceux qui, naguère encore, étaient leurs esclaves. Rigaud représentait la classe des hommes de couleur, et Toussaint celle des Noirs. Une rivalité mortelle régnait entre ces deux hommes ainsi qu'entre leurs partisans. Hédouville, avant son départ, avait encore accru leur mutuelle inimitié, en soulevant les défiances de Rigaud contre Toussaint; il espérait ainsi maintenir l'île sous la dépendance de la France, par un conflit entre ces deux pouvoirs ennemis.

Cependant les deux chefs se recrutèrent activement tous deux au nom de la France, dont ils portaient également les couleurs. Rigaud avait pour lui le sud; le nord et l'ouest marchaient avec son rival. Également pleins de haine et de mépris l'un pour l'autre, leur choc allait offrir une répétition de toutes les scènes d'atrocités et d'horreur qui avaient déjà ensanglanté la colonie.

Rigaud débuta en s'emparant de Léogane, où il fit impitoyablement massacrer tous ceux qui s'étaient montrés ses ennemis. Jérémie et les Gonaïves qu'il surprit ensuite, furent le théâtre d'exécutions non moins féroces. Toussaint, à ces nouvelles, concentra ses forces autour du Port-au-Prince pour se porter contre Rigaud; avant de partir, il réunit dans l'église un grand nombre d'hommes de couleur qui formaient dans la ville un parti puissant contre lui, monta en chaire, et, après avoir prédit la chute de son rival, il ajouta: «Je vois au fond de vos cœurs. Vous étiez prêts «à vous soulever contre moi, mais je laisse ici mon «œil et mon bras. Le premier saura vous surveiller; «le second saura vous atteindre.»

Les cruautés de Rigaud aux Gonaïves et au Gros-Morne, en indisposant les Blancs contre ce général, firent échouer un projet qui eût pu avoir pour résultat de soulever tout le nord sur les derrières de Toussaint, et de faire assassiner, sinon enlever ce général dans le Port-au-Prince, dont on avait gagné le commandant Christophe Mornet. L'activité et le coup d'œil de Toussaint déjouèrent toutes les trames de ses ennemis. Se portant rapidement vers le nord, il força dans la nuit le passage du pont de l'Ester, et rentra dans les quartiers des Gonaïves, du Gros-Morne et au môle Saint-Nicolas. Au lieu de se venger, comme son rival, par des assassinats, il se borna à humilier les Mulâtres, qu'il fit traîner nus et enchaînés à la suite de ses Noirs. De retour au Cap, il leur fit rendre la liberté au moment où on s'y attendait le moins, acte de clémence d'autant plus remarquable, qu'il était impuissant d'ailleurs pour désarmer la haine profonde et invétérée qui divisait les Noirs et les Mulâtres.

Cette clémence de Toussaint parut à quelques-uns des Mulâtres une mortification amère et pire que la mort. Elle ne fit que donner plus d'intensité à une guerre fomentée par des passions africaines, sous le soleil de la torride. Le commissaire français Roume tenta inutilement de calmer les esprits. Il fit partir

pour la France le chef de brigade du génie Vincent, chargé de faire connaître au gouvernement de la métropole l'état de Saint-Domingue.

La désolation régnait dans les campagnes dont les habitants s'étaient enfuis dans les villes et dans les postes fortifiés pour échapper à la rage des deux partis qui traitaient en ennemis quiconque ne marchait pas avec eux : il s'ensuivit une famine qui fit périr environ 4,000 personnes dans le seul bourg de Jacmel, défendu par le mulâtre Pétion [1]. Ce poste fut le théâtre de luttes acharnées dans lesquelles les hommes de couleur tentèrent en vain de suppléer à l'infériorité du nombre, par une résistance désespérée. Pétion, serré de trop près par Toussaint, se fit jour les armes à la main, et après avoir perdu 800 hommes, parvint à gagner le Grand-Goave. Les Noirs continuant néanmoins à le presser, il se vit acculé aux Cayes, après avoir tout incendié dans sa marche pour arrêter autant que possible la poursuite de ses ennemis, qui ne tardèrent pas néanmoins à l'investir dans ce dernier poste. Ce fut alors que Toussaint, embarrassé par l'opiniâtreté d'une résistance qui semblait devoir être longue encore, crut pouvoir l'abréger en faisant ordonner par Roume l'occupation de la partie espagnole, cédée à la France par le traité de Bâle. Cette opération, confiée au général Agé, ayant échoué, entraîna la disgrâce de Roume qui fut exilé par Toussaint.

Toussaint-Louverture est nommé général en chef par le gouvernement consulaire.— Fin de la guerre des Noirs et des Mulâtres.— Le colonel Vincent était arrivé en France, où s'était opérée la révolution du 18 brumaire. Mille bruits contradictoires y circulaient sur l'état de Saint-Domingue, et l'on ne savait à quelles mesures s'arrêter, relativement à cette colonie. Le Directoire, d'après l'avis d'Hédouville, avait voulu contenir les partis l'un par l'autre. Bonaparte qui, depuis sa nomination au Consulat, s'occupait activement de toutes les affaires du dedans et du dehors, jugea que ce serait inutilement mécontenter les deux partis et achever la ruine de la colonie. Il pensa que Toussaint, comme chef de la masse de la population, était seul capable de rétablir les affaires. Il fit appeler le colonel Vincent qu'il savait avoir toute la confiance du général noir, et eut avec lui un entretien dans lequel il lui manifesta son estime pour la bravoure africaine; puis par un décret, il le renvoya dans la colonie avec deux autres commissaires (Raymond et le général Michel), porteurs, 1° d'un décret confirmant à Toussaint-Louverture le grade de général en chef de Saint-Domingue; 2° de la Constitution de l'an VIII; 3° enfin d'une proclamation terminée par cette phrase destinée à être inscrite en lettres d'or sur tous les drapeaux de la colonie : « Braves Noirs, souvenez-vous que la France « seule reconnaît votre liberté ! »

L'expédition de Gantheaume partie de Brest pour l'Égypte au commencement de 1801, avait donné de vives inquiétudes à Toussaint qui la croyait préparée contre Saint-Domingue. — A leur arrivée, il fit arrêter, par des agents secondaires, les envoyés de Bonaparte, afin de s'assurer, en fouillant leurs papiers, s'ils n'avaient pas quelque mission cachée. Tout prouvait sans doute la bonne foi du premier Consul, car ils furent presque aussitôt remis en liberté sur un ordre patent du général noir qui leur fit un gracieux accueil.

Toutefois, comme la proclamation des Consuls renvoyait à une nouvelle législature la rédaction des lois relatives aux colonies, elle mécontenta Toussaint qui négligea de la faire imprimer, et ne fit pas placer sur les drapeaux des Noirs l'inscription dictée par Bonaparte; néanmoins il se hâta de faire connaître à son armée sa confirmation par la France, dans le grade de général en chef, tandis que Vincent allait la notifier à Rigaud. Ce dernier entra dans un accès de rage en apprenant le triomphe de son plus implacable ennemi; il voulut tuer l'envoyé des Consuls et se tuer ensuite lui-même.

La résistance cessa par la certitude qu'eurent les hommes de couleur de n'être plus soutenus par la France. Rigaud acheva de se décréditer parmi eux en envoyant un parlementaire au général en chef noir; il essaya vainement de rassembler une dernière fois ses partisans au bruit du tocsin; il n'en réunit qu'un si petit nombre, que, découragé, il se décida à s'embarquer pour la France avec Pétion et quelques-uns des chefs qui avaient servi son parti. — Telle fut la fin de cette guerre entre les Mulâtres et les Noirs; elle avait duré près de dix-huit mois.

Toussaint-Louverture, triomphant, ne rencontra plus d'opposition, et fit publier une amnistie générale pour tous ceux qui s'étaient armés contre lui. L'exercice du pouvoir suprême n'avait cependant pas éteint dans son cœur le ressentiment des humiliations qu'il avait subies durant cinquante ans d'esclavage; il ne fut point assez grand dans sa fortune pour faire le sacrifice de ses ressentiments personnels à ce qu'il eût dû regarder comme l'intérêt général; mais, par suite de l'adresse qui présidait à tous ses actes, il chargea de ses vengeances le noir Dessalines, connu par la férocité de son caractère. Ce dernier parcourut les divers cantons de l'île, faisant fustiger ou immoler tout ce qui ne se soumettait pas aveuglément au pouvoir du nouveau dictateur. Cette expédition, dit un historien, coûta la vie à 10,000 hommes de couleur.

Invasion de la partie espagnole de Saint-Domingue. — Le général noir tenait surtout à être maître de la partie espagnole, afin d'avoir toute l'île sous son commandement. — S'autorisant de prétextes toujours faciles à trouver dans ces sortes de cas, il marcha sur Santo-Domingo avec 10,000 hommes divisés en deux colonnes; l'une pénétra par le sud sur le territoire espagnol, et l'autre par le nord. Cette seconde colonne était commandée par son neveu Moyse, qu'il fit fusiller peu après, pour avoir cherché à se faire un parti dans l'armée. Le gouverneur don Joachim Garcia, incapable d'opposer de résistance, quoiqu'il y fût provoqué par les autorités espagnoles, fut obligé de subir la loi du général noir.

[1] Depuis président de la République haïtienne. — Haïti, comme on sait, est le nom ancien de Saint-Domingue, nouvellement repris par l'île devenue indépendante.

Toussaint, qui avait pris goût aux entrées triomphales depuis celle du môle Saint-Nicolas, parcourut les villes du territoire nouvellement conquis au bruit du canon et au son de toutes les cloches. Le clergé venait le recevoir en procession et sous le dais, l'esclave devenu tout-puissant qui connaissait l'influence de ce corps sur les populations, et s'appliquait à obtenir sa bienveillance.

Toute la conduite politique et administrative de Toussaint-Louverture décelait, d'ailleurs, un homme supérieur. Il avait rétabli dans la colonie un système de culture et de fermage qui ne tarda pas à rappeler, comme par enchantement, l'ancien aspect de prospérité du pays. La réunion de la partie espagnole fut pour toute la contrée une nouvelle source de richesses par les avantages d'un commerce plus facile, dont chacun se trouva mieux. On s'y habitua, d'ailleurs, volontiers à obéir à un nouveau maître, dont le système administratif réunissait les avantages de ceux qui l'avaient précédé sans en avoir les inconvénients.

Constitution coloniale adoptée par Toussaint-Louverture. — Il se proclame président et gouverneur à vie. — Il n'est pas étonnant que Toussaint, dans une pareille situation, ait eu des flatteurs qui, pour accroître leur propre influence, aient conseillé au *premier des Noirs* de s'emparer exclusivement du pouvoir à Saint-Domingue, et à l'exemple de Bonaparte en France, de fixer le sort de cette colonie par une constitution. L'ex-commissaire Raymond fut, dit-on, de ce nombre, et Toussaint n'était que trop porté à céder à de telles insinuations, n'eût-ce été que pour imiter Bonaparte dont il admirait le rôle et les talens. Ayant donc rassemblé ses principaux partisans, il se fit présenter, le 1er juillet 1801, une constitution coloniale dans laquelle on lui conférait, sous le titre de président et de gouverneur à vie, une autorité sans bornes, et le droit de se choisir un successeur. Le colonel Vincent, après avoir inutilement cherché à détourner Toussaint d'une telle démarche, fut chargé de porter cette constitution à Paris. Le premier Consul avait été déjà vivement choqué de ce que Toussaint eût osé lui adresser une lettre avec cette inscription : *le premier des Noirs au premier des Blancs.* Il s'écria, dit-on, en apprenant le message de Vincent : «C'est un esclave révolté qu'il faut punir.» — Une expédition contre Saint-Domingue fut aussitôt résolue malgré l'avis de tous ceux qui connaissaient bien le pays, et qui n'hésitèrent pas à prédire à cette expédition un résultat peut-être funeste, mais certainement nul.

Expédition contre Saint-Domingue. — Les préparatifs de l'expédition contre Saint-Domingue se firent avec une célérité qui augmenta encore après la signature des préliminaires de paix avec l'Angleterre.

Le commandement des troupes fut confié au général Leclerc, beau-frère du premier Consul. Les troupes furent toutes rassemblées vers le milieu de décembre 1801 dans les ports de Brest, de Lorient, de Rochefort, du Hâvre et de Toulon. Elles s'élevaient à 21,200 hommes choisis parmi les plus propres à supporter le climat de Saint-Domingue. La flotte destinée au transport et à l'escorte se composait de trente-trois vaisseaux de ligne et de vingt-une frégates, tant français qu'espagnols; l'amiral Villaret-Joyeuse la commandait. C'était le plus fort armement qui eût encore été envoyé dans l'Inde occidentale [1].

Villaret-Joyeuse et Leclerc étaient à bord du vaisseau *l'Océan*, de cent vingt canons. Ils partirent de Brest avec le gros de l'expédition. Ils devaient être rejoints par l'escadre sortie de Lorient et par celle de Latouche-Tréville venant de Rochefort, avec la division Boudet. Les trois premières divisions de troupes avec lesquelles Leclerc comptait d'abord agir, si Toussaint refusait ses propositions, étaient fortes de 11,200 hommes; elles devaient être suivies par d'autres divisions destinées à remplir les vides occasionés par la guerre ou par le climat. Celles-ci avaient été placées à bord de l'escadre de Toulon aux ordres de Gautheaume, de l'escadre de Cadix, commandée par le contre-amiral Linois; d'une escadre hollandaise de trois vaisseaux, enfin de trois autres vaisseaux armés à Brest et de quatre frégates armées au Hâvre.

Divers points de ralliement furent indiqués assez mal à propos aux premières escadres dont cet incident retarda la marche, en sorte qu'elles ne purent se réunir que successivement et à de longs intervalles dans les eaux de Samana à l'est de Saint-Domingue, où Latouche arriva dix jours avant l'escadre partie de Brest.

Toussaint, dont le rôle se trouvait justifié à ses propres yeux par la conduite même de Bonaparte, ne s'attendait pas à être sérieusement attaqué au moins avant qu'on eût sondé ses dernières dispositions, quoiqu'il eût eu connaissance des immenses préparatifs faits dans les ports français. Sa perspicacité l'empêchait de se laisser prendre absolument au dépourvu; néanmoins il n'avait pas encore préparé tous ses moyens de résistance à l'époque de l'arrivée de Latouche devant le cap Samana, ce qui a fait supposer à quelques auteurs que si Villaret se fût présenté en même temps sur le même point, les deux escadres destinées l'une pour le Cap, l'autre pour le Port-au-Prince, y eussent été reçues amicalement; l'arrivée prématurée de Latouche fit perdre tous les avantages qu'on eût pu tirer d'une apparition subite.

Arrivée de la flotte française. — Premières opérations. — Toussaint-Louverture accourut à Samana, et fut d'abord effrayé du grand nombre de vaisseaux qui s'y trouvaient déjà ralliés. «Peut-être ne nous reste-t-il qu'à mourir, dit-il aux officiers qui l'accompagnaient; la France entière vient se jeter sur Saint-Domingue, elle vient pour nous remettre dans l'esclavage.»

[1] Les généraux de division Hardy, Rochambeau, Debelle, Desfourneaux, Boudet, commandaient les premières troupes de débarquement. Ils furent suivis plus tard de Clausel, Watrin, Brunet, Desbureaux et Lapoype. Le général Dugua remplissait les fonctions de chef d'état-major; le colonel du génie Bachelu, qui s'était illustré en Égypte, commandait cette arme; l'ordonnateur Daure, également venu de l'armée d'Orient, dirigeait l'administration de l'armée. Le conseiller-d'État Bénézech était chargé, en qualité de préfet, de l'administration coloniale.

Il ne pouvait plus, en effet, s'abuser sur le but d'un tel armement, et il expédia aussitôt, dans tous les postes, l'ordre d'opposer la plus vive résistance et d'incendier tout ce qui ne pourrait pas être defendu. Il resta lui-même à Samana, où se trouvait sa première demi-brigade de Noirs, jusqu'au ralliement général de la flotte qui eut lieu le 29 janvier 1802. Il n'en partit pour se rendre au Cap que lorsqu'il eut vu les vaisseaux français se diriger vers l'ouest. Toutes ses forces ne consistaient alors qu'en 20,000 hommes de troupes réglées, répartis sur différents points de l'île; mais il avait à sa disposition et pouvait armer tous les cultivateurs noirs.

Avant de se porter dans l'ouest, le général en chef avait détaché le général Kerverseau avec 1,000 hommes sur quatre frégates pour occuper Santo-Domingo. Boudet avec 3,000 hommes devait se diriger sur le Port-au-Prince; Rochambeau avec 2,000 hommes sur le fort Dauphin, et Hardy avec 4,000 hommes sur le Cap. Cette dernière division, avec laquelle se trouvait Leclerc, arriva en vue de la ville le 3 février.

Il avait été convenu entre Villaret et Leclerc, que dans le cas où l'entrée du port serait refusée, deux vaisseaux éteindraient le feu du fort Picolet, placé à l'ouverture de la passe, que tous les bâtiments franchiraient ensuite pour opérer le débarquement au sud de la ville dans le lieu nommé *le Petit-Carénage*. Deux frégates et un cutter se présentèrent, en conséquence, le 4 février à l'entrée de la passe. Le fort Picolet tira à boulets rouges sur le cutter, qui portait le capitaine Lebrun, aide de camp du général en chef. Lebrun descendit, néanmoins, à terre et fut gardé à vue dans la maison de Christophe. Ce général noir déclara qu'il ne laisserait pas mouiller l'escadre sans un ordre de Toussaint. Une députation de la municipalité du Cap vint le supplier de ne pas entraîner la perte de la ville par une résistance inutile. Alors, afin de gagner du temps, il permit à la députation de se rendre à bord de *l'Océan* pour solliciter du général français une suspension d'hostilités jusqu'à l'arrivée de la réponse du général Toussaint. Cette députation, présidée par le noir Télémaque, ancien député au conseil des Cinq-Cents, reçut le meilleur accueil, et rapporta à Christophe, avec les proclamations du premier Consul, l'injonction du capitaine général de remettre aux Français les forts et toutes les batteries de la côte. Leclerc menaçait, en cas de refus, de les enlever avec 15,000 hommes qu'il allait faire aussitôt descendre à terre.

Incendie de la ville du Cap-Français. — Christophe ne tint aucun compte de ces menaces, et continua à presser l'armement de tous les lieux susceptibles d'une défense. — Le manque de pilotes ne permettant pas à Villaret d'essayer de forcer la passe, il se décida à descendre plus à l'ouest et à tourner le Haut-Cap par le quartier de l'Acul; mais un calme subit le força à débarquer les troupes à la pointe du Limbé, d'où elles se portèrent aussitôt sur le Morne-aux-Anglais et sur le Haut-Cap. Rochambeau, débarqué le 2 février à la baie de Mancenille, s'était emparé du fort Dauphin. Les noirs, en fuyant, avaient incendié la ville.

Christophe, instruit de la prise du fort Dauphin situé à sa droite, et d'un débarquement effectué sur sa gauche, jugea qu'il était temps d'évacuer la ville du Cap, que les habitants non armés et la municipalité avaient déjà dû quitter pour se réunir au bourg du Haut-Cap. Il fit distribuer des torches aux soldats noirs, et il donna l'exemple de l'incendie en mettant lui-même le feu à la maison qu'il habitait. Toute la ville ne fut bientôt qu'une vaste fournaise. Il se retira ensuite laissant une arrière-garde pour couvrir sa marche et entretenir l'incendie. — Presque toutes les relations françaises accusent ce chef noir d'avoir, dans cette retraite, voulu immoler les Blancs et la municipalité. Un rapport, publié par les soins de Toussaint-Louverture, prétend, au contraire, que deux mille *malheureux Blancs*, hommes, femmes et enfants, ne durent la vie qu'au soin que Christophe prit de les garantir de la fureur des soldats. — Cependant la flotte était entrée en rade le 6 février, les garnisons des vaisseaux en débarquèrent aussitôt sous la conduite du général Humbert, et se portèrent au-devant de la colonne qui avait débarqué sous les ordres du général Hardy; leur réunion au haut du Cap sauva les quartiers de l'Acul et du Limbé de l'incendie et de la dévastation.

Le Cap, réduit en cendres, fut alors occupé par les troupes françaises. Les habitants, qui, par crainte des Noirs, s'étaient d'abord réfugiés dans les mornes, revinrent dans la ville, où, manquant de tout, ils étaient en proie à la plus triste misère.

Pendant ce temps, Christophe se retirait par le Morne-aux-Anglais, sur la Grande-Rivière, incendiant tout sur son passage, et ne laissant aux Français pour conquêtes que des cendres, dans un pays «dont la terre devait les brûler,» ainsi qu'il avait d'abord répondu à Leclerc lors de la première sommation.

Prise du Port-au-Prince. — Tous les points de l'île où abordèrent les Français offrirent à peu près les mêmes scènes de meurtre, d'incendie et de désolation. Boudet avait été chargé de l'attaque du Port-au-Prince, ville bâtie en bois et rivale du Cap. Le général blanc Agé y commandait, et eût assez volontiers acquiescé aux propositions des Français; mais avec lui se trouvait le capitaine de couleur Lamartinière, qui souleva aisément les Noirs et retint le parlementaire. Pour y gagner du temps, toutefois, Lamartinière envoya un officier au général français avec mission de demander que l'attaque fût suspendue jusqu'à ce que les défenseurs du Port-au-Prince eussent pu recevoir les ordres de Dessalines qui commandait dans l'ouest et se trouvait alors à Saint-Marc. L'officier noir ajouta, qu'en cas de refus, trois coups de canon répétés de morne en morne seraient le signal d'un incendie général et du massacre des Blancs.

Cette menace ne changea rien aux dispositions de Boudet. Il fit embosser deux vaisseaux devant le fort Bizoton, et deux frégates devant la plage où s'effectua le débarquement le 6 février à la pointe du jour. Les trois coups de canon d'alarme furent aussitôt tirés par les Noirs et répétés de morne en morne. Des tourbillons de flamme s'élevèrent presque à l'instant tout

autour de la ville. Le fort Bizoton eût pu arrêter longtemps Boudet, mais il fut livré par celui qui le commandait. Agé se disposait à rendre aussi la ville aux Français; il en fut empêché par Lamartinière, qui, en plein conseil, brûla la cervelle à un capitaine d'artillerie pour avoir refusé de lui remettre les clefs de l'arsenal. Cet acte de vigueur électrisa la population nègre, et la fit courir aux armes.

Cependant, après le débarquement, le contre-amiral était venu s'embosser devant la ville, au moment où, malgré une grêle de boulets et de mitraille qui partaient des forts, Boudet y arrivait par terre. Le chef noir Lamartinière avait réuni ses principales forces à la porte de Léogane, que défendait une batterie de six pièces de gros calibre; le feu de cette batterie mit hors de combat en peu de temps quelques centaines de Français. Mais ceux-ci, excités par l'opiniâtreté de la défense, exécutèrent à la baïonnette une charge vigoureuse; le fort Saint-Joseph et la ville furent emportés avec une telle promptitude, que les Noirs n'eurent pas le temps de les incendier. Plusieurs Blancs furent massacrés, et les autres entraînés par les fuyards nègres, afin de servir d'otages. Environ 500 colons de tout âge et de tout sexe, réfugiés dans une église, furent sauvés par le curé Lecun, digne prêtre, qui parvint à enchaîner la rage des Nègres en leur présentant les vases sacrés.

Reddition du môle Saint-Nicolas. — Prise du Port-de-Paix. — Le môle Saint-Nicolas se rendit sans résistance à l'aspect d'une frégate qui vint croiser dans ses eaux, et d'un détachement qui s'avança par terre. A la même époque, 9 février, le Port-de-Paix, un des postes les plus importants de la côte du nord, était attaqué par deux vaisseaux que montait le général Humbert. L'Africain Maurepas y commandait. Trop faible pour résister à cette attaque, il incendia la ville et se retira dans les mornes des Trois-Rivières.

Humbert eut ordre de le poursuivre et de le rejeter sur les Gonaïves, où il l'eût aisément investi en agissant de concert avec la division Boudet qui opérait sur Port-au-Prince; mais les avantages offerts à la défensive par le terrain boisé et montagneux de l'île, où les Noirs pouvaient s'embusquer et faire presque à couvert une guerre meurtrière de partisans, permirent à Maurepas de déjouer les manœuvres de son adversaire et de se maintenir au Gros-Morne.

Incendie de Léogane. — Lamartinière, irrité de n'avoir pas réussi à incendier le Port-au-Prince, alla se retrancher à deux lieues de cette place dans un poste fortifié, nommé *la Croix-des-Bouquets*, où il fut rejoint par Dessalines, qui avait quitté Saint-Marc, en se faisant suivre de tous les Blancs de ce quartier. Dessalines prit le commandement; bientôt attaqué par Boudet, il échappa au général français par diverses marches et contre-marches, égorgeant et incendiant tout sur son passage. C'est ainsi que fut transformé en une espèce de désert le quartier de l'Arcahaye, un des plus beaux de la colonie. Boudet, poursuivant toujours son ennemi, avait poussé, le 11 février, un détachement vers Léogane; mais l'actif et infatigable Dessalines l'avait prévenu, et après avoir évacué la garnison et l'artillerie qui fut dirigée sur le *Cabaret-Carde*, il avait livré cette ville aux flammes.

Soumission du sud. — Le général Laplume commandait dans le sud; il fut moins fidèle que Dessalines à la cause de ses compatriotes noirs. Un homme de couleur, envoyé par Boudet, lui remit la proclamation du premier Consul, et le décida à faire prêter, à ses soldats, serment de fidélité à la République française, exemple qui fut suivi par les différents chefs de canton compris dans son commandement, lesquels établirent leurs troupes en cordon sur la frontière de leur département pour le garantir des incursions et de la vengeance de Toussaint-Louverture. — Jérémie et le Grand-Goave se rendirent également à l'apparition d'un vaisseau de 74. — Cet abandon de la cause commune, s'explique aisément par le ressentiment que devaient garder contre Toussaint et ses Noirs, les anciens partisans de Rigaud, dont le sud était généralement peuplé.

Reddition de Santo-Domingo. — Le commandement de Santo-Domingo, place située à l'embouchure de l'Ozana, et la première fondée dans l'île par les Européens, était confié à Paul-Louverture, frère du général en chef. — Le général français Kerverseau, chargé de la soumettre, tenta un premier débarquement pour occuper le fort Saint-Jérôme où l'appelaient des Espagnols qui s'en étaient emparés. Cette opération échoua une première fois par suite de difficultés locales, mais elle put s'effectuer près du cap Géronimo. Les Français, réunis aux Espagnols maîtres du fort, investirent la ville par terre et par mer. Paul-Louverture, ainsi pressé, reçut une lettre de son frère, qui l'invitait à venir le joindre avec toutes ses forces. Cette lettre, l'exemple de Clervaux, commandant de la partie de l'est, et qui, sur les sollicitations de l'évêque Mauvielle, avait reconnu l'autorité de la France, décidèrent le défenseur de Santo-Domingo à rendre la place à Kerverseau.

Entrevue de Toussaint-Louverture avec ses enfants. — Depuis l'élévation de sa fortune, Toussaint-Louverture, à l'imitation des riches propriétaires des Antilles, avait envoyé ses deux fils, Placide et Isaac, faire leur éducation à Paris. Avant le départ de la flotte française pour Saint-Domingue, et d'après l'avis du colonel Vincent, qui lui avait apporté la Constitution, le premier Consul avait fait venir près de lui ces deux enfants, accompagnés de leur instituteur Quesnon [1]; il leur avait parlé de la gloire de leur père, de l'estime qu'il avait pour lui, et après la réception la plus gracieuse, il leur avait fait présent à chacun d'un riche costume militaire et de belles armes, en donnant à l'un le titre de capitaine, et à l'autre celui de lieutenant. Les fils de

[1] Quesnon, savant spirituel et modeste, helléniste distingué, est mort il y vingt ans, *professeur au Lycée impérial*, à Paris. C'était un homme d'une instruction étendue et variée, et qui savait faire aimer le travail à ses élèves. L'auteur de la *France militaire* a reçu de lui des leçons et des conseils, dont il garde un souvenir reconnaissant.

Toussaint avaient ensuite été renvoyés à leur père, auquel leur instituteur porta une lettre du premier Consul, et où se trouvait ce passage : « Nous nous « plaisons à reconnaître et à proclamer les grands ser- « vices que vous avez rendus au peuple français. Si son « pavillon flotte sur Saint-Domingue, c'est à vous et à « vos braves Noirs qu'il le doit, etc. » Bonaparte, sans improuver complétement la Constitution coloniale, parlait ensuite de la nécessité d'y introduire quelques changements.

La frégate, qui portait les fils de Toussaint, était arrivée le 3 février devant le Cap-Français; mais le défaut de pilote ne lui ayant pas permis d'entrer dans la passe sous le feu du fort Picolet, ce n'avait été que trois jours après le commencement des hostilités qu'il avait été possible de renvoyer les enfants à leur père. — Le général noir, au retour d'une inspection des postes qu'il se proposait de défendre, revit ses fils dans son habitation d'Ennery, où les avait accompagnés leur instituteur.

Après les premières effusions de la tendresse paternelle, on parla des circonstances graves où Saint-Domingue allait se trouver. — Les paroles de Quesnon et les instances des deux enfants qui racontaient avec enthousiasme la réception que leur avait faite le premier Consul, tinrent quelques temps Toussaint dans l'irrésolution. On lui offrait la paix, l'amitié de Bonaparte, et la perspective des plus belles récompenses, ou bien, en cas de refus, une guerre inévitable et sa mise hors de la loi. Mais le parti du chef noir était arrêté : toutes ses affections personnelles furent sacrifiées à ce qu'il regardait comme un devoir envers ses compatriotes. Il renvoya ses fils au général Leclerc, avec une réponse évasive, dans laquelle il se plaignait amèrement de la manière dont il avait été traité, et où il finissait par demander une trêve pour avoir le temps de bien mûrir le parti définitif auquel il voulait s'arrêter. Son intention, en gagnant du temps, n'était autre que d'attendre le retour des chaleurs et des maladies qui en devaient être la suite, maladies sur lesquelles il comptait, non sans raison, beaucoup plus que sur les Noirs, pour l'extermination des Français.

Leclerc ne lui accorda que quatre jours, lui renvoya ses enfants, et lui renouvela l'invitation qu'il lui avait faite de se rendre au Cap pour concerter ensemble les moyens de calmer l'insurrection. Après l'expiration de l'armistice, Toussaint devait être mis hors de la loi. Le général noir garda ses enfants, ne répondit pas, et fut, en effet, après le délai fixé, déclaré rebelle par le capitaine général.

?. *Prise du Gros-Morne.* — A l'expiration de la trêve, la guerre recommença avec plus de fureur; mais à mesure que les Français approchaient du centre du pays coupé de ravins, de gorges, de défilés et couvert de montagnes chargées de forêts touffues et impénétrables, cette guerre devenait plus difficile. Ce n'étaient que ruses, qu'embuscades, de la part d'ennemis toujours invisibles, et qui, par une fuite rapide dans des lieux qui leur étaient familiers, savaient se mettre à l'abri de toute atteinte. Les Noirs vivaient de peu, se reposaient et dormaient quand et où ils voulaient. Les Français, après les fatigues d'une longue navigation, souffraient la faim, la soif, une extrême lassitude pour avancer de quelques pas. Ils ne trouvaient aucun repos; les hommes et le climat étaient pour eux également meurtriers.

Toussaint, en attendant l'hivernage si terrible aux Antilles pour les Européens, faisait une guerre acharnée de partisans. Christophe campait autour d'Ennery, Maurepas au Gros-Morne et Toussaint, à la Ravine-à-Couleuvre. Dessalines, après avoir tenté de punir Laplume de sa défection, revint à la Charbonnière, où il fut forcé, et d'où il se replia sur l'Artibonite.

L'arrivée, pendant la trève, des escadres parties de Toulon et de Cadix, avait porté à 15,000 hommes le nombre des combattants français disponibles. Leclerc résolut une attaque concentrique. Son armée, partagée en trois divisions, fut mise en mouvement le 17 février. Desfourneaux, avec la droite, s'avança du Limbé sur Plaisance, que lui remit le Noir Dumesnil. Hardy, au centre, se porta sur la Grande-Rivière, et Rochambeau, à la gauche, eut ordre en partant du fort Dauphin de gagner le revers des hauts mornes de Saint-Raphaël. Un corps aux ordres de Boudet devait se porter au Mirebalais, pour prendre l'ennemi à dos. Une autre division détachée, aux ordres de Humbert et de Debelle, était destinée à forcer le poste du Gros-Morne. On comptait, par ces divers mouvements, rejeter les Noirs dans le bassin des Gonaïves, où on les eût enveloppés.

Maurepas, au Gros-Morne, repoussa d'abord les colonnes de Humbert et de Debelle qui l'attaquèrent séparément, mais Hardy rejeta Christophe d'Ennery sur l'Esther. Desfourneaux enleva la Coupe-à-Pintade aux Noirs, et les repoussa sur les Gonaïves qu'ils incendièrent pour se replier également sur l'Esther. Toussaint, retranché à la Ravine-à-Couleuvre, en fut aussi déposté, malgré la plus opiniâtre résistance, par les soldats de Rochambeau qui se battirent corps à corps avec les Noirs dans les retranchements, où ces derniers laissèrent 800 hommes hors de combat. Toussaint rétrograda sur la Petite-Rivière. Ces échecs compromettaient fortement le poste du Gros-Morne. Desfourneaux eut ordre de se rabattre sur ce point pour l'attaquer à droite, et Hardy de le tourner pour le prendre en queue, pendant que Debelle exécuterait de front sur lui une nouvelle attaque. Ces divers mouvements devaient s'opérer le 28, au point du jour. Maurepas ne se crut plus en mesure de pouvoir les repousser, et offrit de se soumettre aux conditions portées dans une proclamation de Leclerc, qui promettait aux officiers de couleur, la conservation de leur grade. 2,000 hommes qu'il avait avec lui passèrent dans les rangs français, et il alla prendre lui-même un commandement au Port-de-Paix.

Occupation de Saint-Marc. — Boudet, comme nous l'avons dit, avait cherché inutilement à atteindre Dessalines à la Croix-des-Bouquets. Ce chef noir s'était dirigé vers le sud par une contre-marche; le général français détacha à sa poursuite la moitié de sa colonne,

et resta avec le reste au Port-au-Prince, afin de mettre cette place à l'abri des tentatives d'incendie par lesquelles les Noirs, suivant l'ordre de Toussaint, devaient chercher à la détruire. Mais lorsqu'il fut informé de la marche de Leclerc sur les Gonaïves, il résolut de se porter lui-même à Saint-Marc, seul point de l'ouest qui ne fut pas encore aux Français, et d'où il espérait se lier avec le général en chef. Il comptait d'autant plus sur le succès de cette manœuvre, que l'expédition de Dessalines dans le sud avait manqué. Cependant ce dernier était déjà revenu autour de Saint-Marc, et une partie de sa troupe tenait les montagnes derrière Montroui. Cette troupe livra bataille aux soldats de Boudet, qui forcèrent de marche pour gagner Saint-Marc, lorsque cette place et les plaines voisines offrirent tout à coup le spectacle d'un vaste incendie. Dessalines, à l'exemple de Christophe, au Cap, avait mis lui-même le feu à sa maison. Boudet, en arrivant, ne trouva plus qu'un monceau de ruines, et les cadavres de quelques centaines de Blancs qu'éclairaient les dernières lueurs des flammes. — Le petit nombre de Blancs échappés au massacre général avaient été entraînés à la suite des troupes nègres, par l'ordre de l'impitoyable Dessalines, et étaient soumis aux traitements les plus ignominieux.

Attaque du Port-au-Prince par Dessalines. — Tandis que Boudet marchait sur Saint-Marc, le général Pamphile-Lacroix, blessé, était resté avec environ 800 hommes, à la garde du Port-au-Prince. Dessalines, dont l'activité égalait la férocité, résolut de profiter de l'absence de Boudet pour surprendre cette ville et mettre à exécution l'ordre d'incendie donné par Toussaint. Il se déroba donc aux observations de Boudet par une rapide contre-marche sur les crêtes des mornes des Fonds-Batistes et des Matheux; son mouvement était combiné avec une manœuvre de la 8e demi-brigade coloniale partie des sources de la Grande-Rivière, pour se diriger sur le Port-au-Prince. Pamphile-Lacroix, informé par ses espions de cette double marche, et aidé par deux chefs noirs marrons, Lamour-de-Rance et Lafortune, opposa aux manœuvres de Dessalines des mesures si habiles, qu'après un combat meurtrier, il fit prisonnière la 8e demi-brigade qui fut envoyée sur l'escadre de Latouche-Tréville. Dessalines, surpris dans une embuscade au moment où il croyait trouver la ville dégarnie, fut contraint de rebrousser chemin, non sans une perte notable. — Latouche, débarqué avec la moitié de ses équipages, contribua beaucoup au succès de cette affaire. — Dessalines, dans sa fuite, dirigea sa marche vers les Verrettes, afin d'éviter la rencontre de Boudet qui revenait en hâte au secours du Port-au-Prince.

Premier combat de la Crête-à-Pierrot. — Leclerc, espérant toujours mettre fin à l'insurrection par une attaque générale sur les principales masses des Noirs insurgés, résolut de renouveler sur le bourg des Verrettes, où il comptait trouver réunis Christophe et Toussaint, la tentative qui avait échoué aux Gonaïves. Des dispositions furent donc prises pour se porter concentriquement sur le premier de ces postes. Rochambeau dut s'y diriger par le Petit-Fond et le Haut-Esther; Debelle, par le Bas-Esther, et Hardy, marchant au centre, par le revers occidental des montagnes. — Leclerc s'embarqua lui-même aux Gonaïves pour le Port-au-Prince, afin de se réunir à la division Boudet avec laquelle il se proposait de concourir à l'attaque.

Au-dessus du bourg des Verrettes, en tirant vers l'est, se trouve un groupe de mornes nommés *les Cahos*, distingués en grands et petits, et qui ont des versants dans l'est, le nord et l'ouest. Tous leurs débouchés sont susceptibles d'une bonne défense. Le principal de ces débouchés était couvert par une redoute en terre nommée *la Crête-à-Pierrot*, construction récente des Anglais. Ce fort, défendu par Lamartinière, était entouré d'un fossé de quinze pieds de profondeur et d'une haie de bois de campêche.

Desfourneaux, établi à Plaisance, devait, pendant l'attaque des Verrettes, couvrir la province du nord et les communications avec le Cap. — Les mouvements prescrits par Leclerc furent d'abord couronnés de succès. — Rochambeau pénétra dans les mornes du Cahos par la rive gauche du Caboenil, repoussant devant lui les débris de la colonne de Toussaint, pendant que ce dernier, qui s'était porté sur l'extrême gauche des Français, cherchait à ranimer, dans le nord, le feu de l'insurrection. Le général français délivra dans le Morne-à-Pipe un grand nombre de Blancs qui s'y étaient réfugiés, et qui étaient à demi morts de peur, de fatigue et de besoin.

Christophe parvint à échapper aux colonnes qui le poursuivaient.

Dessalines, après sa tentative sur le Port-au-Prince, s'était porté vers la Petite-Rivière, bourg en arrière duquel il fut rencontré par la colonne de Debelle, se dirigeant sur les Verrettes. Vivement harcelé par les Français, il se replia alors sur le fort de la Crête-à-Pierrot, et se jeta avec ses soldats dans les fossés et les escarpements, où s'appuie le fort du côté de l'Artibonite. Les Français, qui l'avaient poursuivi, se trouvèrent alors à découvert sous le feu des batteries démasquées par la disparition des Noirs. Il partit de toutes les embrasures du fort un feu de mitraille si violent, que 3 à 400 hommes furent en un instant mis hors de combat. Debelle, qui marchait à leur tête, fut lui-même grièvement blessé, ainsi que le général de brigade Devaux. — Dugua prit le commandement de la division, et s'établit en arrière du fort en attendant que les autres colonnes fussent à portée de le soutenir.

Prise de la redoute de Trianon. — Leclerc, arrivé au Port-au-Prince, en avait fait aussitôt partir la division Boudet, qui se dirigea aussi sur les Verrettes. Un détachement de cette colonne fut placé sous les ordres du chef de brigade Hénin, pour se porter sur le Mirebalais. Le 3 mars, ce détachement attaqua et enleva le poste retranché de Trianon, que défendait un bataillon noir. Cette redoute, assaillie et défendue avec beaucoup de vigueur, ne coûta que 50 morts aux Français.

La division Boudet se réunit, le 9, aux Verrettes. Ce bourg, ainsi que celui de Mirebalais, était détruit

L'un et l'autre avaient été le théâtre du massacre d'environ 1,100 Blancs de tout âge et de tout sexe égorgés par les ordres de Dessalines. Leurs cadavres, restés sans sépulture sur les rivages verdoyants et parfumés de l'Artibonite, offraient un spectacle hideux qui remplit les Français d'indignation. Le carnage succéda au carnage. Les Noirs pris les armes à la main furent partout immolés dans les plaines riantes de l'Artibonite, comme sur les flancs sauvages et déchirés du Cabos.

Deuxième combat de la Crête-à-Pierrot. — Leclerc, sans attendre les colonnes de Hardy et de Rochambeau, dont il n'avait pas de nouvelles, crut pouvoir enlever le fort de la Crête-à-Pierrot avec la division Boudet réunie à celle de Debelle, passée sous les ordres de Dugua.

L'attaque eut lieu le 11 mars. Les Noirs, à l'approche de la division Boudet, qui les assaillit d'abord, répétèrent la manœuvre qui leur avait si bien réussi une première fois, et se jetèrent dans les fossés. Les Français, démasqués et exposés ainsi au feu d'une fusillade et d'une artillerie meurtrière, furent contraints de s'arrêter. Boudet eut le talon brisé par un éclat de mitraille. La division Dugua, arrivée peu après, fut aussi forcée de se retirer. Dugua lui-même fut atteint de deux balles. Pamphile-Lacroix resta ainsi seul chargé du commandement des deux divisions, et fit encore plusieurs charges inutiles. Le général Leclerc, enfin convaincu qu'il ne pourrait se rendre maître de ce point que par une attaque régulière, ordonna la retraite des troupes sur la Petite-Rivière; il avait été blessé lui-même par un biscaïen. A la suite de cette tentative, qui eut pour résultat de mettre inutilement 7 à 800 Français hors de combat, le capitaine général revint à Saint-Marc avec une partie de la division Dugua, laissant le reste ainsi que la division Boudet, passée temporairement sous les ordres de Pamphile-Lacroix, en observation devant le fort.

Toussaint, pendant ce temps, avait quitté la Crête-à-Pierrot où il s'était d'abord porté, pour opérer, de concert avec Christophe, une attaque contre Desfourneaux établi à Plaisance. Cette opération ayant échoué, le général noir se replia au Dondon, d'où il interceptait les communications entre le nord et l'ouest, ce qui inquiétait vivement le capitaine général.

Troisième combat et prise de la Crête-à-Pierrot. — Toussaint faisait cette guerre de ruses, d'embuscades, de surprises, avec une activité incroyable. Tantôt en face, tantôt sur les flancs, tantôt sur les derrières des Français, il semblait multiplier et créer, ou faire évanouir ses bandes à volonté. Battu à la Ravine-à-Couleuvre par Rochambeau, il avait laissé devant le général français un détachement chargé de l'entraîner au loin dans les Cabos. Rochambeau traversa, en effet, toute la chaîne, avec des fatigues inouïes, croyant poursuivre Toussaint et les débris de toute son armée.

Ce ne fut que le 21 mars qu'il arriva, par la rive droite de l'Artibonite, devant la Crête-à-Pierrot. Hardy suivait la même direction, mais par le versant opposé de la chaîne. Dessalines qui était sorti, on ne sait trop dans quel but, du fort investi, s'en trouva coupé par cette dernière colonne, et ne gagna que difficilement les hautes sommités des mornes. Leclerc concentrait autour de ce fort toutes ses divisions et son artillerie pour en faire le siége en règle.

Les deux divisions Hardy et Rochambeau, ainsi que toutes les pièces nécessaires à l'attaque, furent enfin réunies, le 21 mars, devant la Crête-à-Pierrot. Leclerc, suivi de la réserve commandée par le chef de brigade Bourke, rejoignit Pamphile-Lacroix au Bac-d'en-Bas; les divisions françaises furent établies devant le fort autour duquel elles formèrent une sorte de demi-cercle, dont les deux extrémités s'appuyaient à l'Artibonite, qui forme une grande anse sur ce point. — Bourke, avec la réserve, compléta l'investissement sur la rive gauche. Ces dispositions avaient été ordonnées par le chef de brigade du génie, Bachelu. Les batteries furent établies dans la nuit du 22 au 23, par le chef de brigade Pambour, et elles purent jouer dès le 23. Une de sept pièces, placée sur le front de la division Rochambeau, réussit à éteindre le feu d'une nouvelle redoute que Lamartinière avait fait construire sur la sommité de la Crête-à-Pierrot. Le général Rochambeau, qui partageait la haine et le mépris des Créoles pour les Noirs, crut qu'il lui serait facile d'enlever cet ouvrage de vive force, et qu'un tel ennemi n'oserait résister à une charge à la baïonnette. Il tenta l'escalade du fort, mais sa colonne, arrivée devant un fossé profond, fortement palissadé, fut arrêtée brusquement par une décharge meurtrière. Cette attaque inutile lui coûta environ 300 hommes.

Toussaint parut le 23 sur les derrières des troupes d'investissement, afin de tenter le déblocus du fort, et de faciliter la sortie de la garnison. Cette tentative, secondée par une vive attaque de Lamartinière, fut sans résultats. Dessalines échoua aussi dans une opération entreprise pour le même but.

Le chef noir Lamartinière supporta derrière des remparts de bois et de terre, la famine, la soif, toutes les fatigues et les misères d'un siége long et fatigant. Mais quand il eut résisté autant qu'il était possible de le faire, il résolut, n'espérant plus de secours, de s'ouvrir un passage à travers les troupes qui l'environnaient. L'extrême gauche de Rochambeau, appuyée à l'Artibonite, lui parut le point de la ligne le plus faible. Il l'attaqua à l'improviste, et réussit ainsi à s'échapper. Les troupes de Bourke et de Rochambeau, étonnées d'une audace à laquelle elles ne s'attendaient guère, eurent cependant encore le temps de s'armer et de couper les derniers pelotons. — La prise du fort de la Crête-à-Pierrot valut aux Français quinze pièces de gros calibre, une grande quantité de fusils, les bagages de Dessalines et un approvisionnement de poudre.

Expéditions des Matheux et du Dondon. — Leclerc ordonna ensuite à Rochambeau d'aller occuper Saint-Marc, et de rétablir par les Gonaïves ses communications avec Desfourneaux. — Hardy fut dirigé sur le Cap, par la Marmelade et le Dondon, occupé par les bandes de Christophe, et Lacroix eut ordre de déloger

Un marché à Saint-Domingue

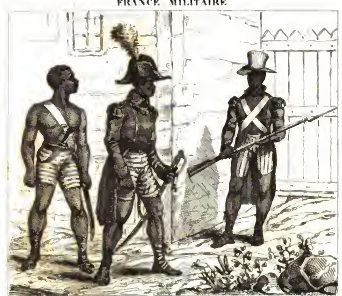




Port St George île de la Grenade.







Troupes Nègres. Officier et Soldats



Boyer. Pétion.





Bourg de l'Anse-à-veau. - Saint Domingue.



Villaret de Joyeuse. Leclerc.

Charles Belair de la hauteur des Matheux, qui sépare Saint-Marc de l'Artibonite.

Toussaint, ayant fait courir le bruit que les Français avaient été battus devant la Crête-à-Pierrot, avait grossi sa troupe d'un grand nombre de Noirs, qui croyaient n'avoir plus à lutter que contre les restes d'une armée en fuite. Aussi Hardy, dans sa marche sur le Cap, perdit-il 4 à 500 hommes, et fut-il harcelé par les bandes que Toussaint et Christophe avaient jetées sur les derrières de l'armée. Christophe s'était même avancé depuis quinze jours jusqu'aux portes du Cap, dont il ravageait les environs. Il fut contraint de s'éloigner, Hardy s'avançant, renforcé de 3,000 hommes qui venaient d'arriver au Cap, où les avaient débarqués les divisions navales parties du Hâvre et de Flessingue. Le chef noir regagna le poste du Dondon. Hardy l'y suivit, mais il ne put pas l'en chasser. — Toutes ces marches pénibles coûtaient beaucoup plus d'hommes aux Français qu'aux Noirs; ceux-ci faisaient d'ailleurs expirer leurs prisonniers au sein des plus horribles tortures.

L'attaque des Matheux était si difficile, que Pamphile-Lacroix, à qui elle était confiée et qui avait assisté aux passages du Splugen, du Saint-Bernard et à la prise du fort de Bard, prétend, dans ses *Mémoires*, que les obstacles de ces dernières expéditions ne pouvaient entrer en parallèle avec ceux qu'eût offerts la position des Matheux. Belair avait quitté la veille ce poste inexpugnable pour se rallier à Dessalines, au Grand-Cahos. Le général français en fut quitte pour une extrême fatigue. Il revint au Port-au-Prince. — Vers le milieu d'avril, Leclerc, après avoir réglé les affaires de l'ouest et du sud, regagna le Cap-Français.

Soumission des chefs noirs. — *Pacification.* — Les deux partis commençaient à désirer tous deux la fin de la guerre. Leclerc voyait avec douleur les vides nombreux que les combats avaient laissés dans ses troupes, et qui n'étaient pas remplis par les renforts arrivés de France; il pouvait, d'après ses pertes progressives, et à part les chances du prochain hivernage, calculer à peu près l'instant de la dissolution de son armée si mécontente d'une pareille expédition. Il serait plus difficile d'établir les raisons qui décidèrent les chefs noirs à une paix qui devait être moins avantageuse pour eux que pour leurs adversaires. Était-ce l'appât des promesses faites par le capitaine général à ceux qui mettraient bas les armes, ou l'exécution d'un plan de trahison arrêté d'avance, et dans lequel la misère du pays et l'hivernage devaient jouer les principaux rôles?

Ce fut Christophe, dit-on, qui, au nom des chefs noirs, fit les premières propositions. Un de ses officiers eut une première entrevue avec le général Fressinet, commandant au Haut-du-Cap. Leclerc accueillit avec empressement ces ouvertures. La soumission de Christophe s'ensuivit. Toussaint, qui avait dirigé la conduite de son lieutenant, ne tarda pas aussi à se soumettre. Ce général, après quelques pourparlers entre ses officiers et ceux de Leclerc, se rendit au Cap, précédé d'une bruyante musique, et entouré des gardes qui ne le quittaient jamais. Il n'avait pas l'esprit souple et conciliant de Christophe. Il refusa hautement toutes les offres qui lui furent faites par le capitaine général, résolu, disait-il, après le rôle qu'il venait de jouer, de rentrer dans la vie privée. Il rendit seulement les articles de son traité communs à Dessalines, dont la soumission suivit presque aussitôt.

Les principales conditions de ce traité, conclu le 1er mai 1802, furent l'abolition de l'esclavage et l'admission, au service de la colonie, des corps noirs organisés militairement. Tous les Nègres cultivateurs devaient rentrer sur les habitations. Le désarmement général des campagnes commença immédiatement; c'était une opération importante, dont Christophe fut chargé dans le nord, et Dessalines dans l'ouest.

La joie causée par cette paix fut générale. On la regardait comme la fin des désordres et des troubles, et comme le commencement d'une nouvelle ère de prospérité. Les navires américains et français affluèrent dans les ports, où ils ramenèrent l'abondance. Le commerce sembla renaître et la confiance se rétablir. De nouvelles villes s'élevèrent comme par enchantement sur les décombres encore fumants de celles qui avaient été livrées aux flammes. Enfin le calme revenu semblait présager de nouveau à la colonie l'état brillant et prospère dont elle avait joui avant la révolution.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1801.

1er JUILLET. Constitution coloniale. — Toussaint-Louverture se proclame président et gouverneur à vie de Saint-Domingue.

DÉCEMBRE. Départ de l'expédition commandée par Leclerc.

1802.

29 JANVIER. Ralliement de la flotte française devant Samana.

6 FÉVRIER. Incendie du Cap-Français.

— — Prise du Port-au-Prince.

9 — Prise du môle Saint-Nicolas et du Port-de-Paix.

9 FÉVRIER. Incendie de Léogane.

— — Reddition de Santo-Domingo.

28 — Prise du Gros-Morne. — Prise de Saint-Marc.

— — Attaque du Port-au-Prince par Dessalines.

3 MARS. — Premier combat de la Crête-à-Pierrot.

— — Prise de la redoute de Trianon.

11 — Deuxième combat de la Crête-à-Pierrot.

22 — Troisième combat et prise de la Crête-à-Pierrot.

AVRIL. — Expédition des Matheux et du Dondon.

1er MAI. Traité de pacification.

— — Soumission des chefs noirs.

NOUVELLE INSURRECTION. — ÉVACUATION DE SAINT-DOMINGUE.

SOMMAIRE.

Ravages de la fièvre jaune. — Assemblée coloniale. — Arrestation de Toussaint-Louverture. — Insurrection dans le nord et dans l'ouest. — Arrestation et exécution de Charles Belair. — Marche de Rochambeau vers le sud. — Opérations de Dessalines et de Christophe contre les insurgés. — Défection de Clervaux et de Pétion. — Attaque du Cap par Clervaux. — Noyades de 1,200 Noirs. — Défection de Christophe et de Dessalines. — Situation critique. — Concentration des troupes françaises. — Mort de Leclerc. — Rochambeau lui succède. — Reprise du Fort Dauphin et du Port-de-Paix. — Insurrection des départements du sud. — Exécutions et massacres. — Progrès de l'insurrection. — Rochambeau au Port-au-Prince. — Attaque du Petit-Goave. — Expédition de la plaine de Torbeck. — Mort de Toussaint-Louverture. — Investissement du Port-au-Prince. — Famine. — Rochambeau se retire au Cap. — Capitulations du Port-au-Prince et des autres postes de l'ouest et du sud. — Évacuation du Cap. — Évacuation du môle Saint-Nicolas. — Acte hardi du général de Noailles. — Fin de l'expédition. — Longue résistance de Ferrand. — Empire de Dessalines. — Royauté de Christophe. — République d'Haïti.

ARMÉE FRANÇAISE.	INSURGÉS NOIRS ET MULATRES.
Généraux en chef. — LECLERC. — ROCHAMBEAU.	*Chefs.* — DESSALINES. — CHRISTOPHE. — PÉTION.

Ravages de la fièvre jaune. — La pacification avait été d'autant plus opportune pour l'armée française, que la fièvre jaune se déclara cette année à Saint-Domingue, avec une violence dont on n'avait pas encore eu d'exemples; ses ravages furent favorisés autant par les fatigues excessives de la guerre passée que par les privations nombreuses qu'avaient subies et que subissaient les soldats.

Nous ne décrirons pas les symptômes de cette effrayante maladie, dont les généraux de division Debelle, Ledoyen et Hardy, furent les premières victimes. Toutes les phases en étaient souvent parcourues, depuis l'invasion jusqu'à la mort, avec une rapidité qui ressemblait au passage de la foudre, et ne donnait pas le temps d'appeler des secours, auxquels on recourait d'ailleurs inutilement. Les habitations, les hangars, les tentes du camp, regorgeaient de malades; les hôpitaux étaient encombrés. Un de ces hôpitaux, nommé *la Providence*, fournit alors à Toussaint-Louverture l'occasion d'une cruelle plaisanterie : il se félicitait de ce que, « la Providence venait enfin à l'aide des Noirs. » Les effets de la maladie dépassèrent tout ce que le patriotisme nègre ou la plus insatiable vengeance eussent osé désirer. La désolation s'étendait sur la mer même, et il y eut des vaisseaux marchands qui renouvelèrent jusqu'à trois fois leur équipage. Dans un navire, 40 passagers moururent presque subitement, et avant d'avoir pu entièrement débarquer. Tant de ravages n'étonneront pas ceux qui, ayant eu l'occasion d'observer cette maladie dans les colonies, ont pu remarquer quelle influence funeste, et presque constamment mortelle, exerce sur les Européens la crainte seule d'en être atteint.

Ce fléau, suivant les tables mortuaires de l'expédition, coûta la vie à 1,500 officiers de terre et de mer, à 30,000 soldats, à 9,000 matelots et à 3,000 personnes venues avec des fonctions diverses à la suite de l'armée. La convalescence de ceux qui survécurent fut longue, difficile, et se termina le plus souvent par quelque affection organique intérieure et incurable.

L'armée française, malgré les nombreux renforts qu'elle reçut alors d'Europe, et qui disparaissaient presque totalement à leur arrivée, était dans un état de faiblesse qui aurait permis aux Noirs d'en avoir bon marché, s'ils eussent profité de ce temps pour une révolte générale. Cette circonstance avait décidé Leclerc à incorporer parmi les soldats un nombre de Noirs égal à l'effectif de son armée active. Une espèce de maréchaussée ou gendarmerie fut aussi organisée de cette façon; les Blancs et les Noirs la composaient en nombre à peu près égal.

Assemblée coloniale. — Outre ces deux mesures de sûreté générale, Leclerc, malgré les ravages de la fièvre jaune, prenait toutes les dispositions nécessaires pour assurer l'ordre de la colonie. Des hommes choisis parmi les commerçants et les planteurs de toutes les classes de la population, Blancs, Noirs ou Mulâtres, formèrent un conseil colonial, présidé par le préfet Benezech, et où tous les départements se trouvèrent représentés. Cette assemblée fut chargée d'aviser aux moyens de consolider l'ordre dans l'île, d'y exercer la justice; d'y organiser une administration convenable, et de veiller enfin à tout ce qui devait maintenir le calme et faire renaître promptement la prospérité commerciale et agricole.

Arrestation de Toussaint-Louverture. — Le premier Consul avait donné pour instructions au capitaine général Leclerc, en qui il avait toute confiance, de profiter de la première occasion favorable pour envoyer en France tous les chefs noirs qui devaient y être employés selon leurs grades. On espérait assurer la tranquillité de l'île en éloignant ainsi les principaux moteurs de la révolte, en ne confiant aux Noirs que des emplois subalternes, et en leur garantissant la jouissance des droits politiques qui leur avaient été antérieurement concédés. Leclerc devait aussi, par tous les moyens possibles, chercher à se rattacher les hommes de couleur. Il ne crut pas pouvoir remplir ces instructions sans danger pour la colonie, ce dont le premier Consul lui fit plus tard un reproche. — Il serait, toutefois, difficile de dire quelle influence aurait eue cette mesure à Saint-Domingue. — Leclerc ne trouva pas non plus facilement l'occasion d'éloigner les anciens chefs des insurgés. Dessalines, Clervaux, Christophe et Maurepas ne laissaient aucune prise contre eux, et mettaient même, surtout le premier, une attention spéciale

à écarter tout soupçon, en faisant fusiller sans pitié ceux des Noirs qui refusaient de déposer les armes.

Que leurs démonstrations d'attachement à la métropole fussent ou non sincères alors, le capitaine général dut se repentir plus tard de n'avoir littéralement suivi ses instructions qu'à l'égard de Toussaint-Louverture.

Le général noir vivait depuis deux mois à sa terre d'Ennery, d'où il entretenait avec d'anciens officiers, ayant naguère servi sous ses ordres, une correspondance qui fut interceptée et qui parut de nature à donner des inquiétudes sur la tranquillité future du pays. Leclerc crut devoir le faire arrêter. Il en envoya l'ordre au général Brunet, commandant les Gonaïves, dont le canton d'Ennery faisait partie. Brunet, sous prétexte de consulter Toussaint relativement à un cantonnement de troupes, l'invita à une conférence. Le général noir donna dans le piége et se rendit avec 20 hommes à moitié route d'Ennery aux Gonaïves. Brunet l'y attendait avec un pareil nombre de soldats déterminés qui, s'étant mêlés à la garde de Toussaint, la désarmèrent. — Un aide de camp de Leclerc, le chef d'escadron Ferrary, paraissant au même instant, dit au général noir qu'il était entouré de toutes parts, et lui demanda son épée, menaçant de le tuer à l'instant en cas de résistance. Toussaint, arrêté, dit alors d'un ton d'inspiré : «La justice du ciel prendra soin de ma ven-«geance.» Cette prophétie allait bientôt, en effet, être désastreusement accomplie.

Il fut embarqué à bord du vaisseau *le Héros*, où il dit encore ces mémorables paroles : «On n'a fait, en «me renversant, qu'abattre le tronc de la liberté des «Noirs; mais il repoussera, parce que ses racines sont «nombreuses et profondes.» On le conduisit à Brest, et de là au fort de Joux, où, comme nous le verrons plus loin, il mourut dévoré de regrets et de chagrin.

Insurrections dans le nord et dans l'ouest. — L'enlèvement de Toussaint produisit dans la colonie, non pas une réaction aussi vive qu'on eût pu d'abord la craindre, mais bien un mécontentement sourd, une inquiétude qui s'accrut chaque jour, et qui, aux yeux clairvoyants de Leclerc, ne pouvait présager qu'un résultat funeste. Ce général tenta de prévenir ce résultat en jetant la division parmi les castes et entre les chefs d'une même caste. Cette conduite, opposée aux instructions de Bonaparte, prescrivant de se rattacher l'esprit des Mulâtres, lui aliéna totalement ces derniers, surtout lorsque Rigaud, qui venait d'arriver de France, fut arrêté, embarqué et renvoyé en Europe. Les hommes de couleur crurent qu'on allait les dépouiller de tous les droits qu'ils tenaient de la révolution et se rejetèrent avec ardeur dans le parti des Noirs. De là, nouvelles rigueurs. Lamartinière, qui avait si bien défendu la Crête-à-Pierrot, fut tué dans une embuscade.

Sur ces entrefaites (vers le milieu du mois d'août), des vaisseaux, arrivés de la Guadeloupe, répandirent le bruit du rétablissement de l'esclavage dans cette colonie. Ces nouvelles, que les Anglais s'efforçaient d'accréditer avec nombre de commentaires, portèrent la fermentation au comble. Un chef de Noirs marrons, qui avait servi quelque temps au Port-au-Prince avec les Français, et qui s'était réfugié à la paix dans la triple enceinte des montagnes du Cahos, Lamour-de-Rance (ou Dairance), dont nous avons déjà parlé, arbora le premier l'étendard de l'insurrection, dans les mornes voisins du Port-au-Prince. Il y incendia un grand nombre d'habitations, égorgea les gérans ou les propriétaires et emmena les cultivateurs. Un détachement de troupes de ligne et 300 hommes de la garde nationale sortirent de la ville, afin de se mettre à sa poursuite; mais il s'enfuit en laissant au loin derrière lui que des cendres et des flammes.

Il dirigea sa marche sur Léogane que lui abandonnèrent les habitants, pour se réfugier dans un fort voisin de la mer. Toute la plaine, où l'on comptait plus de cent sucreries, fut incendiée; les Noirs cultivateurs se joignirent aux insurgés, et firent de là, au moyen de quelques petits bâtiments, une descente dans l'île de la Tortue; mais des forces considérables étant arrivées du Cap au secours de la garnison de cette île, les contraignirent à l'évacuer, non sans une perte considérable.

Cette insurrection était d'autant plus malheureuse, que la fièvre jaune était alors dans sa plus grande violence. D'autres chefs de Noirs, Sans-Souci, Noël, Sylla, Macaya et L'Éveillé, prirent les armes en même temps à la Vallière, au Dondon, à Plaisance, et occupèrent la chaîne de montagnes qui sépare le nord de l'ouest et tout le pays autour du Port-de-Paix. Les Noirs, incorporés dans la gendarmerie et dans les bataillons français, désertèrent de toutes parts pour se réunir aux insurgés.

Dessalines eut ordre d'accompagner Brunet dans une expédition dirigée contre ces bandes. Ce Noir, sévèrement surveillé par les officiers français, justifia pleinement dans cette circonstance la confiance qu'il réclamait impérieusement. Il dispersa les insurgés, en tua un grand nombre, fit exécuter leurs chefs, désarma les cultivateurs, et rentra au Cap avec environ dix-huit cents fusils, dont plus des deux tiers étaient anglais, comme la plupart de ceux qu'on avait emmagasinés depuis le désarmement général, opéré après la paix. — Dessalines reçut les félicitations de Leclerc. L'extrême vigueur qu'il avait mise dans son expédition ne permettait pas de supposer qu'il pût être de mauvaise foi.

Cependant l'insurrection n'était pas étouffée, et la situation des Français devenait de plus en plus critique. Les troupes disponibles étaient trop peu nombreuses pour suffire à la garde des points importants des mornes et de la côte, et au service des colonnes mobiles, service mortel dans un temps où les excessives chaleurs de Saint-Domingue rendaient toutes fatigues à peu près insupportables aux Européens.

Arrestation et exécution de Charles Belair. — Les premiers succès de Dessalines semblèrent accroître le feu d'une insurrection dont Charles Belair, neveu de Toussaint-Louverture, se montrait un des plus redoutables chefs. Belair avait pris les armes, sous prétexte de la disparition de Lamartinière et du supplice de quel-

ques femmes noires; il tenait tous les mornes de Verrites, de la Petite-Rivière, et était près d'envahir les plaines de l'Artibonite.

Dessalines, sorti du Cap, s'avança contre Belair, avec la 4e et la 8e demi-brigade coloniale. Les plaines de l'Artibonite, désolées par ses fureurs passées, allaient être, par ses ordres encore, le théâtre de nouveaux massacres; mais c'était le sang des Noirs qu'il faisait couler cette fois, rendant, par des fureurs contraires, sa dissimulation impénétrable. Conjointement avec le général polonais Dìsblsnousky, qui commandait aux Verrites, Dessalines, près du bourg de la Petite-Rivière, fit mettre bas les armes à un rassemblement commandé par un nommé *Cotreau*. Il marcha ensuite sur Belair, retiré dans les hauteurs de Plassac, l'attira dans un piége, sous prétexte de vouloir se joindre lui-même à l'insurrection, et le fit prisonnier avec sa femme. Dessalines tenait beaucoup à l'arrestation de Belair, sans doute pour se défaire d'un rival qui eût pu un jour se prévaloir de sa parenté avec Toussaint-Louverture pour lui disputer le pouvoir.

Belair fut jugé au Cap par une commission de Noirs que présidait Clervaux, et condamné à être fusillé. Cette exécution fut faite par les troupes coloniales. Dessalines, cédant à la férocité de son caractère autant peut-être qu'au désir d'écarter de lui jusqu'à l'ombre d'un soupçon, fit ensuite fusiller sur les bords de l'Artibonite plus de 300 Noirs pris les armes à la main. Néanmoins la révolte s'étendait de plus en plus chaque jour. Les succès et les moyens de répression employés par le général noir produisaient un effet diamétralement opposé à celui qu'on était en droit d'en attendre.

Marche de Rochambeau vers le sud. — Le général Rochambeau reçut l'ordre de marcher contre Lamour-de-Rance, afin de mettre un terme aux dévastations. Il rassembla ses troupes au Port-au-Prince et les porta au secours de Laplume, qui se consumait en vains efforts pour s'opposer aux insurgés; ceux-ci, sous la conduite du chef marron, avaient déjà pénétré sur plusieurs points du territoire du sud.

Une vaste nappe de flammes couvrait toujours la fuite de Lamour-de-Rance, et au besoin, ce chef semblait disparaître avec sa bande dans des précipices inaccessibles.—Après des fatigues inouïes, Rochambeau parvint à dégager les points les plus importants du département de Laplume, à qui il laissa une partie de ses soldats.

Opérations de Dessalines et de Christophe contre les insurgés. — Presque tout le nord était en insurrection; la révolte était à peine apaisée sur un point, qu'elle éclatait sur un autre avec plus de force. Il y a néanmoins dans les relations contemporaines beaucoup d'obscurité sur tous les événements de cette époque, et nous ne pouvons, faute de renseignements, les faire connaître avec détails. — Saint-Michel et La Marmelade furent investis, le 11 septembre, par un grand nombre de Noirs contre lesquels marcha Dessalines. Ce général, opérant avec ses troupes réunies à celles du commandant de ces deux postes, battit complétement l'ennemi, du 11 au 15, et se porta ensuite dans le canton d'Ennery, où il dispersa un nouveau rassemblement.

Dessalines, après ces diverses expéditions, revint à Plaisance près des généraux Brunet et Thouvenot. Il ne tarda pas à se rendre de là au Cap, où l'appelait le capitaine général.

Christophe se trouvait vivement harcelé dans la plaine du nord. — Les quartiers de l'Acul, de la Limonade et du Morne-Rouge, étaient ravagés par la bande de Sans-Soucy, qui, non moins agile que Lamour-de-Rance, couvrait aussi sa fuite en incendiant tout derrière lui. Leclerc chargea d'abord Dessalines de tenter, de concert avec Brunet, une négociation pour amener Sans-Soucy à poser les armes. Cette tentative n'eut pas lieu, par la nécessité où se trouva Brunet de gagner en hâte les hauteurs du Port-de-Paix, où venaient de se commettre d'horribles massacres. Dessalines dut aussi se transporter dans l'ouest, qui était le théâtre de scènes non moins désastreuses.

Laplume, pendant ce temps, était toujours vivement harcelé par la bande de Lamour-de-Rance.

Une insurrection, arrêtée dans sa source à Jérémie, fit surprendre sur le nègre Domage, ex-commandant de ce quartier, des renseignements qui, en dévoilant les noms d'un grand nombre de complices d'une conjuration contre les Français, donnèrent lieu à une explosion générale.

Défection de Clervaux et de Pétion. — La fidélité des troupes coloniales et de leurs chefs s'ébranlait en raison des chances de succès que l'épidémie laissait à la révolte. — Clervaux, qui commandait les avant-postes du Haut-du-Cap et qui était encore tout couvert du sang de Charles Belair, donna le premier le signal de la défection, en passant aux insurgés, dans la nuit du 13 au 14 novembre. Il fut accompagné du mulâtre Pétion, revenu de France avec l'expédition, et qui devait être plus tard le premier magistrat d'Haïti devenue indépendante.

Attaque du Cap par Clervaux. — L'intention de Clervaux était de revenir sur le Cap pour l'enlever, et c'eût été fait de cette ville ainsi que de Leclerc qui s'y trouvait avec un millier de Mulâtres et 300 soldats européens, si le général transfuge l'eût attaquée sur-le-champ avec ses troupes, fortes de 3,000 hommes. Mais il laissa trois jours à Leclerc pour se mettre en défense, et n'effectua son attaque que dans la nuit du 16 novembre, à une heure du matin. Les insurgés forcèrent d'abord la barrière du Limbé gardée par les Polonais, et consumèrent mal à propos ensuite leurs forces sur le fort Jeautôt. Leclerc eut le temps de rassembler tout ce qui pouvait leur être opposé, et ils furent repoussés avec perte de 5 à 600 morts.

Cependant le capitaine général continuait à sévir de la manière la plus rigoureuse contre les Noirs et les Mulâtres restés à sa disposition; les moyens cruels par lesquels il espérait calmer la révolte lui donnaient, au contraire, plus d'intensité, en aigrissant les esprits contre la domination européenne.

Noyades de 1,200 *Noirs*. — On avait organisé dans les principales villes une garde nationale pour alléger le service des troupes. Après la défection de Clervaux, Leclerc fit arrêter tous les Noirs qui se trouvaient dans la ville du Cap, et les envoya à bord des bâtiments de guerre, sous prétexte qu'il redoutait une trahison. Pendant et après l'attaque du Cap, ces malheureux, à ce que prétendent les relations publiées par les insurgés, furent conduits à quelque distance au large, et jetés à la mer, attachés deux à deux. Quelques-uns, ayant rompu leurs liens, regagnèrent le bord à la nage et furent impitoyablement assommés. — Nous ne pouvons croire à une aussi horrible action. — Cependant le bruit de cette exécution se répandit dans l'île. Les Blancs furent les victimes d'atroces représailles. — On a voulu excuser le massacre des Noirs, en alléguant qu'on craignait à bord des vaisseaux une révolte de leur part. Cette excuse, fût-elle fondée, est pitoyable pour ceux qui connaissent les moyens de répression en usage sur les bâtiments de guerre.

Un seul capitaine de vaisseau, parmi ceux qui se trouvaient en rade, refusa, dit-on, de remplir cette horrible mission, qui coûta la vie à plus de 1,200 Noirs, et aima mieux perdre son grade que de se rendre complice d'un crime. Nous regrettons, si le fait est vrai, de ne pouvoir livrer le nom de cet officier à l'admiration de nos lecteurs.

Défection de Christophe et de Dessalines. — Christophe, qui commandait dans la plaine du Cap, se réunit aux insurgés dans la nuit du 17 novembre. Il fut suivi de Paul-Louverture et de tous les Noirs qu'il avait pu rallier. Deux jours après, Dessalines, alors dans l'ouest, passa aussi du côté des insurgés et attaqua aussitôt le fort des Gonaïves. Il ne put s'en emparer; mais après l'avoir défendu avec succès, les Français furent contraints, faute de vivres, de l'évacuer et de s'embarquer pour le Port-au-Prince.

On a remarqué, à l'occasion de toutes ces défections, que ce sont les mulâtres Clervaux et Pétion qui ont levé les premiers l'étendard de la révolte, que les chefs noirs n'ont suivi leur exemple qu'après les noyades; et l'on s'est demandé s'il n'eût pas mieux valu se fier aux Noirs qu'aux hommes de couleur!

Situation critique. — Concentration des troupes françaises. — La situation de Leclerc devint critique après cette révolte générale. De 34,000 hommes arrivés de France, à peine en restait-il 3,000 répandus sur la surface de l'île. La garde nationale ne suffisait plus pour garder les campagnes. Le général résolut alors de concentrer ses troupes, pour ne garder que les points essentiels, le Cap et le môle Saint-Nicolas, au nord, Saint-Marc et Port-au-Prince, dans l'ouest. — Le général Pamphile-Lacroix, chargé d'évacuer l'est, eut les plus grandes peines à sauver la garnison du fort Dauphin, et les provisions considérables qui se trouvaient dans le fort Dampierre, dépôt général des approvisionnements de l'armée.

Brunet, avec les troupes qui formaient sa division, se retira au môle Saint-Nicolas. — Pour empêcher la défection de Maurepas, il le fit embarquer au Port-de-Paix, et conduire au Cap.

Watrin arriva vers ce temps avec un nombreux renfort. — Pamphile-Lacroix fut envoyé dans la vallée de Montechrist et du Cibao, où il leva un corps de 2,000 hommes avec lesquels il tint en échec plusieurs bandes d'insurgés.

Mort de Leclerc. — Rochambeau lui succède. — Atteint de la fièvre jaune, dans les derniers jours d'octobre, le capitaine général Leclerc succomba le 1er novembre, à l'excès d'un mal que contribua beaucoup à empirer sa situation morale. Il parut regretter, avant sa mort, d'avoir été le principal chef d'une expédition où les Français jouaient un si triste rôle. Après sa mort son corps fut embaumé et transporté en France sur le vaisseau de guerre *le Swiftsure*.

Rochambeau, né créole, et le général qui affectait un profond mépris pour toutes les castes noires et de couleur, remplaça Leclerc dans le commandement des troupes réunies au Cap. Le mauvais succès des mesures de rigueur, employées par le capitaine général, fit prévoir que la colonie touchait à sa perte sous un homme tel que ce nouveau chef, qui, dans un commandement inférieur, s'était fait presque universellement détester.

Reprise du fort Dauphin et du Port-de-Paix. — Dessalines et Christophe occupaient depuis la mort de Leclerc la chaîne des montagnes du Haut-du-Cap, située à une demi-lieue de la ville du Cap. — Le nouveau capitaine général s'efforça de les en éloigner, et il y parvint, en élevant une batterie d'obusiers sur le plateau de l'habitation Vertière. — L'arrivée de quelques nouveaux bataillons lui inspira même le désir de reprendre le fort Dauphin et le Port-de-Paix, double opération dont le général Clausel fut chargé, et qu'il exécuta avec succès. — Toutefois, l'occupation de ces deux places fut généralement blâmée, parce qu'on ne croyait pas alors qu'il y eût d'intérêt plus pressant que celui d'assurer la conservation des quartiers encore au pouvoir des Français, quartiers qui, d'un moment à l'autre, pouvaient leur être enlevés par les insurgés.

Insurrection des départements du sud. — Nous avons dit que l'insurrection s'était arrêtée sur les limites du département du sud, commandée par Laplume. La conduite du nouveau général en chef devait avoir pour ce département des suites funestes. Malgré la trahison de quelques Mulâtres, le plus grand nombre d'entre eux restaient encore attachés au parti français et pouvaient, surtout dans la circonstance, lui rendre encore les plus grands services; mais aucune considération n'était capable d'empêcher Rochambeau de manifester, par des violences, le mépris que lui inspirait la caste des hommes de couleur. — D'après ses ordres, le général Darbois, chef d'un des départements du sud, fit arrêter et noyer, sur de vagues soupçons, le mulâtre Bardet dont les Français n'avaient eu jusqu'alors qu'à se louer, et à qui ils devaient et leur entrée à Port-au-Prince, et le salut de cette place qui, sans

lui, eût été infailliblement la proie des flammes. L'exécution de Bardet fut le signal de l'insurrection; tous les hommes de couleur du sud se joignirent aux Noirs et usèrent de représailles envers les Blancs. — Rochambeau se vit forcé d'envoyer un renfort de 500 hommes à Laplume, pour l'aider à résister à cette nouvelle révolte.

Exécutions et massacres. — Le caractère de Rochambeau portait sans doute ce général à croire qu'il calmerait l'insurrection par la rigueur; il ordonna des exécutions qui, s'il faut ajouter foi à certaines relations, égalèrent en férocité tout ce qu'avait pu inventer la vengeance africaine. Maurepas, conduit au Cap, fut condamné à mourir, ainsi que les 400 hommes qui l'y avaient accompagné. Presque au même moment et dans la même ville, 500 autres prisonniers furent passés par les armes et jetés dans une fosse commune.

Dessalines, instruit de ces massacres, vint de nouveau attaquer le Cap. Il enleva la garnison du fort Belair, et fit, sous les yeux du général en chef, élever cinq cents gibets, auxquels furent pendus les prisonniers qu'il venait de faire. Ce spectacle excita la rage et l'indignation des troupes renfermées dans la ville; elles effectuèrent une double sortie, attaquèrent Dessalines et ses Noirs, et l'obligèrent à prendre la fuite.

Progrès de l'insurrection. — Cependant l'insurrection du sud faisait chaque jour de nouveaux progrès; le mulâtre Féron avait pris le commandement des insurgés. — Pendant une absence de Laplume, occupé à une expédition qui se termina heureusement, le chef supérieur qui le remplaçait dans le commandement, ordonna sans motifs l'exécution de quelques Mulâtres, ce qui rendit la révolte générale jusqu'aux Cayes. — Ces exécutions, causes de tant de désastres, furent alors regardées, même par les Français, comme injustes, barbares et surtout impolitiques. — Les choses en étaient là, quand la nouvelle de l'insurrection du sud arriva au Cap.

Rochambeau au Port-au-Prince. — Attaque du Petit-Goave. — Le 14 mars 1803, Rochambeau quitta le Cap avec 1,200 hommes pour se rendre au Port-au-Prince, laissant le commandement de cette ville au général Clausel, qui avait ordre de diriger vers le sud tous les vaisseaux arrivant d'Europe. Le général en chef, en arrivant au Port-au-Prince, apprit que le Petit-Goave venait d'être enlevé. Ce poste était trop important pour ne pas chercher à le reconquérir. Le colonel Netherwood fut chargé de cette opération, dont le succès devait être récompensé par la main d'une jeune et jolie créole à laquelle il était fiancé. Malheureusement, l'entreprise échoua et le jeune colonel fut mortellement blessé. Les insurgés, devenus plus audacieux, se rapprochèrent alors davantage du Port-au-Prince.

Le premier Consul, informé de ce qui se passait à Saint-Domingue, y envoya 10 à 12,000 hommes de nouvelles troupes. Mais ces troupes n'arrivèrent que par transports successifs de deux à trois bataillons; les maladies et la guerre les emportaient presque aussitôt après leur arrivée. Les renforts devinrent ainsi presque inutiles. Plusieurs de ces bataillons furent envoyés vers ce temps à Tiburon pour renforcer Laplume que les insurgés bloquaient aux Cayes. Leur arrivée permit à ce brave général noir de repousser les assaillants, mais les insurgés des provinces du sud, du nord et de l'ouest s'étant ligués entre eux, l'insurrection prit une consistance et un caractère qui devaient lui assurer un triomphe définitif.

Expédition de la plaine de Torbeck. — L'escadre de l'amiral Bedout amena, le 5 avril, au Port-au-Prince un renfort de 2,000 hommes, et eut ordre de les porter à Jérémie; le général Brunet, rappelé du môle Saint-Nicolas, alla prendre le commandement de ces troupes. Le général en chef voulait les employer à une expédition qui pût débarrasser le sud. D'après son plan, les insurgés devaient être débusqués des mornes de la Hotte et de leurs versants sur les Cayes, par suite d'un mouvement combiné des Français. Une colonne, aux ordres de Brunet partie de Jérémie devait franchir ces montagnes et se réunir dans la plaine de Torbeck, au général Laplume, qui, avec une seconde colonne, s'y dirigeait des Cayes. Une troisième colonne, sous l'adjudant commandant Cerceley, fut débarquée à Tiburon pour se porter par le rivage au même rendez-vous de Torbeck.

Cette opération échoua. Féron assaillit la colonne de Cerceley composée de soldats polonais, avec de nombreux tirailleurs qui firent feu de tous les points sans se mettre à découvert. Cette colonne fut ainsi écrasée près du petit bourg des Coteaux, où ses débris se trouvèrent heureux de pouvoir se rembarquer. La colonne partie de Jérémie n'eut pas plus de succès; attaquée vivement à quinze lieues de cette ville par des forces supérieures, elle fut rejetée sur le bourg du Corail, et obligée d'abandonner ses blessés à la fureur des Noirs. La troisième colonne, conduite par Laplume sur Torbeck, pour assurer la jonction, ne parvint qu'avec peine à échapper à Féron, qui se porta à sa rencontre après la défaite des Polonais. Elle dut se hâter de rentrer aux Cayes, soutenue par des troupes détachées pour la recueillir. — Ces désastres entraînèrent l'évacuation successive des différents quartiers du sud qui furent bientôt totalement envahis par les insurgés.

Laplume, ne prévoyant pas pouvoir tenir plus longtemps aux Cayes, s'embarqua pour le Port-au-Prince, et de là se retira en Espagne, où il mourut. Les troupes, restées aux Cayes sous les ordres du général Sarrazin, évacuèrent cette ville et descendirent à Jérémie, où elles passèrent sous le commandement du général Fressinet.

Mort de Toussaint-Louverture. — Ce fut vers cette époque (avril 1803) que Toussaint-Louverture mourut en France dans le château de Joux, près de Pontarlier. Pendant long-temps on s'est obstiné à attribuer à la faim ou au poison sa mort, suite naturelle d'un changement brusque de climat, non moins que des poignants chagrins causés par une ambition déçue.

On ne peut comparer à Bonaparte, premier Consul et Empereur, Toussaint-Louverture, fondateur de la première république des Noirs; les proportions de l'un sont gigantesques près de celles de l'autre : il y eut néanmoins dans leurs destinées une analogie singulière et que fait ressortir encore mieux la similitude de leurs morts. Toussaint expira sur un rocher glacé à 2,000 lieues de sa patrie; Bonaparte termina sa carrière colossale sur un roc isolé, au sein des mers de l'Afrique. L'admiration du monde accompagne la mémoire du héros français; le plus illustre des Noirs a mérité aussi sans doute les regrets et l'admiration des hommes de sa couleur.

Investissement du Port-au-Prince. — Famine. — Rochambeau se retire au Cap. — Les insurgés, maîtres du sud, se disposaient à venir investir le Port-au-Prince qu'ils ne pouvaient assiéger faute d'artillerie. Leur supériorité numérique et l'habileté que leur avait donnée une grande expérience de la guerre de partisans, les rendaient généralement vainqueurs de tous les détachements dirigés contre eux. Ils forcèrent, en juin 1803, les postes français à évacuer les quartiers du Mirebalais et des Grands-Bois. Ce fut vers ce temps qu'arriva à Saint-Domingue la frégate *l'Infatigable*, apportant, au lieu des renforts demandés par Rochambeau, l'ordre d'abandonner le Port-au-Prince et de se concentrer au Cap. Les lettres du gouvernement, adressées au général en chef, ne parlaient plus de secours prochains, mais bien d'un renouvellement d'hostilités avec l'Angleterre, ce qui consterna les habitants de la colonie.

Rochambeau arriva au Cap, suivi de toutes les familles créoles qui purent quitter le Port-au-Prince qu'elles présumaient devoir bientôt tomber au pouvoir des Noirs. Le général Sarrazin était resté dans ce dernier poste avec l'ordre d'y tenir le plus long-temps possible.— Ce port, ainsi que le Cap et les Cayes, furent bloqués par des escadres anglaises dans le commencement de juillet. Les troupes françaises avaient été disséminées pour garder quelques riches quartiers de culture qui fournissaient en grande partie les vivres nécessaires à la population et à l'armée, et pour occuper les postes indispensables au commerce et aux communications avec la métropole. Les communications des défenseurs de l'île entre eux ne s'opéraient depuis six mois que par la mer. Le blocus accrut la détresse des Français, et leur enleva tout espoir de retraite. Des corsaires, armés par les Noirs, secondèrent les Anglais, en infestant toutes les baies et tous les canaux de l'île. L'amiral Latouche essaya en vain de les détruire. Bientôt son départ, qu'avait précédé celui des flottes de Villaret-Joyeuse et de Gantheaume, livra les derniers débris de l'expédition à une ruine inévitable.

Capitulation du Port-au-Prince et des autres postes de l'ouest et du sud. — Une famine horrible ne tarda pas à se faire sentir dans presque tous les postes occupés par les Français, particulièrement au Port-au-Prince, que Dessalines investissait depuis deux mois. Le général Sarrazin abandonna cette place pour se retirer à Cuba, laissant au général Lavalette le soin de s'en tirer comme il le pourrait. Celui-ci, pressé de toutes parts et réduit à la dernière extrémité, capitula le 5 octobre, avec Dessalines, pour lui remettre la place le 10. Il n'y avait pas dans le port assez de bâtiments pour emmener tous les Blancs qui craignaient les vengeances des Noirs. Dessalines les fit assurer de sa clémence. Ceux qui restèrent dans la ville sur la foi de cette assurance furent massacrés.

La ville fut remise le 10. Le convoi des émigrants, en se dirigeant vers la Havane, fut accosté par les croiseurs anglais, qui pillèrent les passagers et retinrent les bâtiments richement chargés. *L'Aimable* de Bordeaux, qui portait Lavalette et quelques goëlettes, parvint à s'échapper. Lavalette, arrivé à la Havane, se rembarqua avec son état-major et le gros de ses troupes pour rejoindre Ferrand à Santo-Domingo, mais le navire qui le portait sombra au large, et se perdit corps et bien.

L'évacuation de Saint-Marc avait précédé de quelques jours celle du Port-au-Prince, par suite d'une capitulation avec le commandant d'un frégate anglaise qui avait pris à son bord les militaires de ce poste et les principaux habitants.

Le poste de la Croix-des-Bouquets était tombé vers le même temps entre les mains des Noirs. Une partie des 700 hommes qui s'y trouvaient fut massacrée en escortant un des convois qui se hasardaient encore à porter des vivres au Port-au-Prince.

Le général Brunet, dans le sud, capitula le 12 octobre, avec le commodore anglais Cumberland, qui se trouva ainsi maître de Cayes. La garnison fut transportée à la Jamaïque, les habitants, à Cuba, et les malades, au môle Saint-Nicolas.

Fressinet, qui commandait à Jérémie, ne s'y trouvait pas dans une situation moins critique. Il quitta le poste sans capituler et échappa d'abord à la vigilance des Anglais. Ces derniers ne tardèrent pas néanmoins à le prendre et le conduisirent à la Jamaïque.

Dessalines, successeur de Toussaint dans le commandement des Noirs, ayant ainsi pris possession de l'ouest et du sud, réunit ses forces pour réduire le môle Saint-Nicolas et le Cap, les deux seuls postes que les Français occupassent encore dans l'ancienne partie française de l'île; car dans la partie espagnole, les généraux Kerverseau et Ferrand tenaient toujours Santiago et Santo-Domingo.

Évacuation du Cap. — Dessalines se présenta devant le Cap avec un corps de 15,000 hommes. Rochambeau, quoique pressé par une rude famine, défendit la ville avec vigueur. L'attaque fut vive et la défense intrépide. Les Noirs repoussés perdirent plus de 1,500 hommes; accablé néanmoins par la faim et par la fièvre jaune, Rochambeau dut faire plier son orgueil, et proposa une capitulation au commandant de la flotte anglaise. Celui-ci voulut lui imposer des conditions si dures, que le général français, malgré son mépris pour les Noirs, se vit contraint, le 20 novembre, à traiter avec Dessalines.

La ville devait être remise aux Noirs dans dix jours,

c'est-à-dire le 30 novembre. Rochambeau, pendant ce temps, espérait, à l'aide d'un temps favorable, échapper à la croisière anglaise. Tout était prêt dès le 25, mais le vent fut constamment contrare, et lorsque l'escadre où s'était embarquée la garnison put sortir après l'expiration de la trève, elle fut obligée de se rendre aux Anglais qui la conduisirent à la Jamaïque, après avoir dépouillé les malheureux prisonniers.

Évacuation du môle Saint-Nicolas. — Acte hardi du général de Noailles. — De Noailles commandait au môle Saint-Nicolas; ce brave général conçut le dessein d'échapper à l'ennemi, et l'exécuta dans la nuit même qui suivit l'évacuation du Cap. Ayant fait embarquer sa troupe, et une partie des habitants sur sept navires qui se trouvaient dans le port, il se mêla pendant la nuit à la flotte anglaise escortant les vaisseaux sortis du Cap, fit voile quelque temps avec cette flotte sans être remarqué, s'en détacha de même et gagna heureusement Cuba avec ses sept bâtiments.

Poursuivant seul ensuite sa route pour se réunir au général Lavalette, le brick qu'il montait fut rencontré près de la Havane par une corvette anglaise à la vue de laquelle il hissa lui-même le pavillon britannique, en faisant cacher son monde; hélé par la corvette, il se donna comme Anglais sorti de la Jamaïque, et apprit que le bâtiment avec lequel il se trouvait en communication était à sa poursuite. Noailles avait résolu de profiter de la nuit, pour l'enlever à l'abordage. Les deux navires, sans défiance l'un de l'autre, voguèrent de conserve le reste du jour. Quand les ténèbres les eurent enveloppés, le brick aborda la corvette dans un moment favorable, et une quarantaine de grenadiers conduits par Noailles lui-même s'élancèrent sur le pont du vaisseau anglais, où se livra un combat corps à corps et des plus acharnés. Après une résistance d'un quart d'heure pendant laquelle Noailles fut mortellement blessé, le vaisseau anglais se rendit, et le général français triomphant, rejoignit avec sa prise le général Lavalette alors à la Havane. Il y mourut quelques jours après. — Nous avons fait connaître précédemment le sort non moins funeste de Lavalette en voulant gagner Santo-Domingo.

Fin de l'expédition. — Longue résistance de Ferrand. — Ainsi finit cette expédition, qui coûta à la France plus de 40,000 hommes d'excellentes troupes, et ses meilleurs équipages de vaisseaux. — Toutefois, les Français n'abandonnèrent pas alors entièrement Saint-Domingue. — Le général Ferrand, qui avait pris le commandement de Santo-Domingo des mains de Kerverseau, retiré en France, conserva plusieurs années la partie espagnole, soutenu par les milices du pays, qui haïssaient les Noirs. Ce ne fut qu'en 1810 que, bloqué dans cette place et dénué de tous moyens de prolonger sa défense, il la remit aux troupes de Christophe.

Empire de Dessalines. — Royauté de Christophe. — République d'Haïti. — Une déclaration d'indépendance fut faite solennellement le 1[er] janvier 1804 par les généraux de l'armée noire, réunis et constitués en représentants du peuple d'Haïti (ancien nom de l'île que lui rendirent ses nouveaux maîtres). Jean-Jacques Dessalines fut nommé gouverneur général à vie et débuta dans l'exercice de cette dignité en faisant massacrer, sous ses yeux, tous les Blancs qui étaient encore dans l'île. A l'instar de Napoléon, il se fit proclamer empereur le 8 octobre 1804. Le 8 mai 1805, une constitution impériale fut donnée au peuple haïtien par ses représentants.

Les atrocités auxquelles se livrait le nouvel empereur excitèrent contre lui plusieurs conspirations dont l'une, dirigée par Christophe et par Pétion, mit fin, le 17 octobre 1806, à son existence et à ses crimes. Il fut assassiné dans son palais, par ses propres gardes. — Christophe lui succéda sous le titre de chef suprême du gouvernement. — Pétion, qui commandait au Port-au-Prince, s'insurgea, fut défait une première fois en janvier 1807, et assiégé dans Port-au-Prince. Les forces s'égalisèrent à peu près ensuite entre les deux partis du nord et de l'ouest, et la guerre se prolongea long-temps entre eux, sans succès décisif d'un côté ou de l'autre. — Christophe, en mars 1811, se fit nommer roi, sous le titre de Henri 1[er]. — Pétion constitua l'ouest et le sud en une république dont il se fit déclarer président.

La république l'emporta sur la monarchie. — Pétion mourut en 1818 et fut remplacé par Boyer, qui lutta contre le royaume noir dont il triompha en 1820 par la révolte de l'armée de Christophe. Celui-ci se brûla la cervelle pour ne pas tomber au pouvoir de son adversaire. — Toute l'île se trouve aujourd'hui soumise à un seul gouvernement et forme la république d'Haïti.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1802.

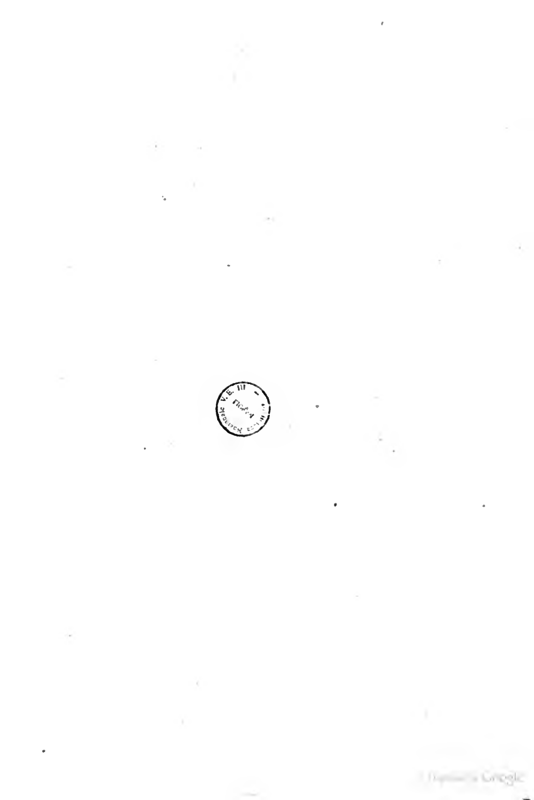
JUILLET. Ravages de la fièvre jaune.
1 AOUT. Arrestation de Toussaint-Louverture.
— Commencement de l'insurrection dans l'ouest et dans le nord.
5 SEPTEMBRE. Exécution de Charles Belair.
13 — Défections de Clervaux et de Pétion.
16 — Attaque du Cap par les insurgés.
17-18. SEPTEMBRE. Défections de Christophe et de Dessalines.
1[er] NOVEMBRE. Mort de Leclerc. — Rochambeau général en chef.

1803.

14 MARS. Expédition dans le sud.
AVRIL. Mort de Toussaint-Louverture en France.
29 JUIN. Investissement du Port-au-Prince.
10 OCTOBRE. Capitulation du Port-au-Prince.
30 NOVEMBRE. Évacuation du Cap. — Fin de l'expédition.

CARTE
POUR L'EXPÉDITION DU
HANOVRE
en 1800

Dressé par Monin — *Gravé par Lajoullevoie et Rambos.*


V. E. III

FRANCE MILITAIRE

Consulat à vie.





Martinet del. — Reville sculp.

Inauguration et Serment de la Légion d'Honneur





Prise de Hanovre.

CONSULAT A VIE. — RUPTURE DU TRAITÉ D'AMIENS.
INVASION DU HANOVRE.

SOMMAIRE.

Prospérité de la France. — Consulat à vie. — L'Angleterre refuse de rendre Malte. — Discussions et négociations. — Rupture avec l'Angleterre. — Déclaration du Tribunat. — Discours du premier Consul. — Expédition de Hanovre. — Entrée des Français en Hanovre. — Proclamation de Mortier aux Hanovriens. — Prises des lignes de la Hunte. — Combat de Borstel. — Convention de Suhlingen. — Entrée des Français à Hanovre. — Capitulation de l'armée hanovrienne.

ARMÉE FRANÇAISE.	ARMÉE HANOVRIENNE.
Général en chef. — MORTIER.	*Général en chef.* — WALMODEN.

Prospérité de la France.—Le premier Consul s'occupait avec un égal succès des intérêts extérieurs et de la prospérité intérieure de la France. Il profita de la paix pour consolider les institutions qu'il avait créées en Italie, et pour les mettre en harmonie avec celles de la République française. Il était devenu le président de la République cisalpine. Il organisa aussi les gouvernements de la Suisse et de la Hollande.— Dans l'intérieur, l'Université fut rétablie, la Légion-d'Honneur, dont nous parlerons bientôt avec détails, fut instituée. Ce fut une récompense accordée aux services civils ainsi qu'aux services militaires. Sa devise, d'une noble simplicité, porta ces seuls mots : *Honneur et patrie*.

La prospérité réelle, l'état florissant du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, l'éclat que jetaient sur le pays les progrès des sciences exactes, la renaissance des lettres et des arts, encouragés par l'établissement des prix décennaux, les partis réduits à l'impuissance, une amnistie générale couvrant tous les délits politiques, rouvrant la France à tous les exilés ; tant d'ordre, de repos et de bonheur, devait compenser quelques revers. L'évacuation forcée de l'Égypte, la funeste issue de l'expédition de Saint-Domingue, s'oublièrent ainsi au sein de l'ivresse causée par la pacification générale.

Consulat à vie. — Cependant plus la France avait de prospérité et de repos, plus elle désirait en voir assurer la durée. La raison publique attribuait justement le bonheur général au gouvernement du premier Consul. L'opinion se prononçait pour que Bonaparte fût maintenu au pouvoir le plus long-temps possible.

Le Sénat, obéissant à ce vœu, prolongea de dix années au-delà des dix premières années fixées par la Constitution, la durée du Consulat conféré à Bonaparte. Le premier Consul répondit à la députation qui fut chargée de lui présenter le décret du Sénat :

« Le suffrage du peuple m'a investi de la suprême « magistrature. Je ne me croirais pas assuré de sa con« fiance si l'acte qui m'y retiendrait n'était encore « sanctionné par son suffrage.

« Dans les trois années qui viennent de s'écouler, la « fortune a souri à la République, mais la fortune est « inconstante ; et combien d'hommes qu'elle avait com« blés de ses faveurs ont vécu trop de quelques années ! « L'intérêt de ma gloire et celui de mon bonheur « sembleraient avoir marqué le terme de ma vie publi« que au moment où la paix du monde est proclamée. « Mais la gloire et le bonheur du citoyen doivent se « taire quand l'intérêt de l'État et la bienveillance pu« blique l'appellent.

« Vous jugez que je dois au peuple un nouveau sacri« fice ; je le ferai, si le vœu du peuple me commande « ce que votre suffrage autorise. »

Le Sénat n'avait voté qu'un consulat de dix années. La question soumise au vote populaire fut plus complète. *Napoléon Bonaparte sera-t-il Consul à vie?* — Tous les citoyens jouissant des droits politiques (et le nombre alors en était nombreux) furent appelés à faire connaître leur opinion par la voie de registres ouverts dans les municipalités. Toutes les opinions purent s'exprimer librement.— 3,577,259 citoyens prirent part à l'élection. C'est la masse la plus grande d'électeurs qui ait jamais été chargée de décider une question. — Dans le nombre, 8,374 se prononcèrent contre, et 3,568,885 pour : imposante majorité où il est impossible de ne pas reconnaître l'expression puissante des vœux et des besoins populaires !

L'Angleterre refuse de rendre Malte. — Discussions et négociations.— Le traité d'Amiens avait pour l'Angleterre plusieurs avantages : il maintenait l'intégrité de son territoire ; il assurait à ses alliés les conditions les plus favorables, et conservait au pays les conquêtes les plus précieuses faites pendant la guerre. Mais il ne garantissait pas aux Anglais la constante prépondérance de leur commerce ; les négociants commençaient déjà à ressentir les fâcheux résultats de la concurrence que la paix venait d'établir, et le gouvernement britannique devait être inquiet à la vue de l'essor que menaçait de prendre l'industrie française, ranimée par la paix et puissamment encouragée par le premier Consul.

Aussi, pour ressaisir le monopole qui faisait naguère la prospérité de son commerce, la Grande-Bretagne poussa bientôt un long cri de guerre ; elle voulait rester souveraine exclusive des mers, dicter des lois commerciales à toute l'Europe et n'avoir plus à craindre aucune concurrence pour le débouché de ses marchandises et de ses produits coloniaux.

Mais il fallait pour cela rompre le traité de paix, ce qui n'était pas chose facile, tant le premier Consul

avait mis jusqu'alors de bonne foi et d'empressement à en exécuter les clauses. Pour parvenir à son but, le cabinet britannique ne trouva d'autre moyen que de soulever de nouveau la question de l'île de Malte, qui avait donné lieu à tant de discussions au congrès d'Amiens.

D'après l'article 10 du traité, l'île de Malte, occupée par les Anglais, devait être rendue aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, trois mois après la ratification. En conséquence, à l'époque convenue, le ministre plénipotentiaire et lieutenant du grand-maître de l'Ordre se présenta à Malte, et requit le gouverneur anglais de remettre entre ses mains l'île et toutes ses dépendances. Mais ce gouverneur, le général Ball, fidèle aux instructions secrètes du cabinet de Saint-James, répondit qu'il n'était point suffisamment autorisé pour faire cette remise, et engagea l'envoyé de l'Ordre à retourner auprès du grand-maître, alors en Sicile. L'envoyé ayant insisté pour qu'on lui fît connaître les motifs d'une si étrange détermination, le gouverneur et le général anglais Villeret, commandant des troupes, firent, de concert, une réponse évasive, et se refusèrent à toute explication.

L'envoyé du grand maître réclama l'intervention du ministre plénipotentiaire de la République française auprès de l'ordre de Malte; celui-ci écrivit en conséquence au gouverneur Ball, et instruisit en même temps le premier Consul de ce qui venait de se passer. Alors s'établit entre les cabinets des Tuileries et de Saint-James une correspondance qui montra la répugnance que l'Angleterre avait à se dessaisir de Malte, et les nouvelles prétentions qui n'avaient pour but que de provoquer le retour des hostilités.

D'abord le ministère anglais dit qu'il ne voulait pas remettre l'île de Malte entre les mains du grand maître, parce que le roi de Naples n'avait point encore envoyé les 1000 hommes de troupes destinés à garder les forts. Sur la réponse que cette garnison était toute prête, et qu'elle se trouvait auprès du grand-maître qu'elle devait accompagner à Malte, le ministre allégua que les puissances qui devaient garantir les articles du traité relatifs au rétablissement de l'ordre, ne s'étaient point encore formellement expliquées à cèt égard, et que le gouvernement britannique ne pouvait opérer la remise demandée avant que cette garantie ne fût positivement connue. En réponse à cette nouvelle difficulté, M. de Talleyrand envoya au ministre anglais l'adhésion formelle des empereurs de Russie et d'Allemagne, que les ambassadeurs de ces deux puissances venaient de lui remettre.

Il n'y avait donc plus de prétexte possible à la non exécution du traité; il fallait que l'Angleterre rendît Malte ou qu'elle déclarât la guerre à la France pour conserver la possession de cette île. Mais l'Angleterre n'était pas en mesure de commencer les hostilités; il fallait, pour les commencer avec quelque avantage, qu'elle disséminât sur les mers ses forces navales, alors rentrées dans les ports de la Grande-Bretagne. En conséquence, lord Withworth, ambassadeur et ministre plénipotentiaire à Paris, reçut l'ordre de traîner en longueur les négociations entamées; cependant, poussé à bout par le gouvernement français, le ministère britannique se vit forcé de mettre un terme à ses tergiversations et de déclarer franchement ses intentions.

Lord Withworth remit alors une longue note diplomatique, dans laquelle le ministère anglais se plaignait ouvertement de l'ambition du premier Consul, de l'influence que la France exerçait sur le continent, et surtout de la suprématie qu'elle s'était arrogée en Italie, en Suisse et en Hollande.

Dans le même temps, le général Andréossi, ambassadeur français à Londres, se plaignait, au nom de son gouvernement, des armements immenses qui avaient lieu dans les ports d'Angleterre, et de l'esprit qui présidait à la rédaction des journaux ministériels, incessamment remplis des déclamations les plus violentes contre la France et le premier Consul.

Rupture avec l'Angleterre. — Chaque jour les relations officielles devenaient plus difficiles. — Enfin, le 2 mai 1803, lord Withworth présenta un ultimatum, par lequel le cabinet de Saint-James demandait, 1° la faculté de conserver une garnison dans Malte pendant dix ans; 2° la cession pleine et entière de la petite île de Lampédouse; 3° enfin l'évacuation totale de la Hollande par les troupes françaises.—Si, dans le délai de six jours, le gouvernement français n'avait point accepté ces propositions, l'ambassadeur anglais avait ordre de demander ses passe-ports.

Ces prétentions étaient d'autant plus singulières, que rien n'était changé dans les dispositions de la France depuis la conclusion du traité d'Amiens. Cependant, quoique la conduite de l'Angleterre ne laissât pas au premier Consul le choix entre deux partis, il sut modérer son indignation afin de n'être pas pris au dépourvu. — Il se borna donc à faire répondre par le ministre des relations extérieures, que la demande faite par l'Angleterre au sujet de Malte changeant une disposition formelle du traité d'Amiens, la France ne pouvait rien consentir à ce sujet avant d'avoir fait part de ce qui se passait au roi d'Espagne et à la République batave, parties contractantes audit traité, ainsi qu'aux empereurs d'Allemagne et de Russie, qui, avec le roi de Prusse, s'étaient portés garants de l'article relatif à la restitution de Malte; que l'île de Lampédouse n'étant point une propriété de la République française, le premier Consul ne pouvait ni accéder, ni se refuser au désir que S. M. britannique témoignait d'avoir cette île en sa possession; que quant à l'évacuation de la Hollande, le premier Consul renouvelait la promesse qu'elle s'effectuerait aussitôt que les stipulations du traité d'Amiens, seraient fidèlement exécutées par chacune des parties contractantes.—Le premier Consul espérait que la contre-note de son ministre des relations extérieures engagerait le cabinet de Londres à rabattre de ses prétentions; mais lord Withworth persista dans son ultimatum. — M. de Talleyrand, d'après l'ordre de Bonaparte, présenta alors une modification à l'article du traité qui regardait la restitution de Malte, et proposa de remettre la garde des forts de l'île aux trois principales puissances, la Russie, l'Autriche et la Prusse. Bien loin d'accueillir cette proposition, le ministre

anglais ajouta aux demandes déjà faites celle de l'évacuation du territoire helvétique par les troupes françaises, et d'un dédommagement pour le roi de Sardaigne des pertes causées par la guerre. Ce supplément au premier ultimatum fut présenté le 10 mai, huit jours après le premier, et il était également accompagné d'une demande de passe-ports. Le cabinet de Saint-James montrait ainsi trop évidemment ses intentions pour qu'il fût possible de s'y méprendre: l'ambassadeur anglais reçut sea passe-ports, et le général Andréossi eut ordre de quitter Londres vingt-quatre heures après la réception de sa lettre de rappel.

Déclaration du Tribunat. — Discours du premier Consul. — Le 17 mai, le roi d'Angleterre ordonna un embargo général sur tous les bâtiments français et bataves. Le gouvernement français crut devoir riposter sur-le-champ à ce premier acte d'hostilité; six jours après, le 23 mai, le premier Consul fit donner au Tribunat assemblé communication de toutes les pièces relatives à cette affaire, et, le même jour, le Tribunat sur le rapport de M. Daru, l'un de ses membres, arrêta la déclaration suivante :

«Le Tribunat, en vertu du droit que lui donne l'article 29 du titre III de la Constitution, après avoir pris connaissance de la négociation qui a eu lieu entre la République et l'Angleterre;

«Convaincu que le gouvernement a fait, pour conserver la paix, tout ce que l'honneur français pouvait souffrir;

«Que cependant le cabinet britannique s'est permis, dans cette négociation, des formes insolites, des allégations fausses, des demandes injustes et même des actes hostiles; que la paix qu'on laisse à la France doit être achetée par l'infraction d'un traité solennel, par une injure envers ses alliés;

«Arrête que le vœu suivant sera porté au gouvernement par le Tribunat en corps :

«Le Tribunat émet le vœu qu'il soit pris à l'instant «les mesures les plus énergiques afin de faire respecter «la foi des traités et la dignité du peuple français.

«Le présent vœu sera communiqué au Sénat et au «Corps-Législatif par un message.»

Le vœu émis par le Tribunat fut accueilli à l'unanimité par le Sénat et par le Corps-Législatif, et, le 25 mai, les trois Chambres législatives envoyèrent des députations au palais des Tuileries, afin de communiquer au chef du gouvernement l'adhésion de tous les Français aux mesures qu'il allait prendre pour pousser avec vigueur la guerre suscitée par la mauvaise foi de l'Angleterre. Dans sa réponse aux députations, le premier Consul s'attacha à prouver qu'il avait fait tout ce qui dépendait de lui pour maintenir la paix. «Nous sommes «forcés à faire la guerre pour repousser une injuste «agression, dit-il; nous la ferons avec gloire..... Les «sentiments qui animent les grands corps de l'État, «et le mouvement spontané qui les porte auprès du «gouvernement dans cette importante circonstance, «sont d'un heureux présage... La justice de notre cause «est avouée même par nos ennemis, puisqu'ils se sont «refusés à accepter la médiation offerte par l'empereur «de Russie et le roi de Prusse, deux princes dont l'es«prit de justice est connu de toute l'Europe. Quelles «que puissent être les circonstances, nous laisserons «toujours à l'Angleterre l'initiative des procédés vio«lents contre la paix et l'indépendance des nations, et «elle recevra de nous l'exemple de la modération, qui, «seule, peut maintenir l'ordre social.»

Expédition du Hanovre. — La première opération que le premier Consul crut devoir ordonner pour punir l'Angleterre de la rupture du traité d'Amiens, fut l'invasion de l'électorat de Hanovre. Le corps d'armée française qui se trouvait alors en Hollande fut destiné à cette expédition. Des renforts tirés de la Belgique et des anciennes frontières du nord reçurent l'ordre d'aller joindre ces premières troupes à Nimègue. Le commandement de l'armée fut conféré au général Mortier, qui n'attendit pas, pour la mettre en mouvement, qu'elle fût entièrement rassemblée, et qui, dès le 15 mai, quitta Nimègue avec moins de 12,000 hommes, passa le Wahal, traversa la province d'Arnheim par Zutphen et Deventer, et arriva à Kœverden, où il établit son quartier général.

Entrée des Français en Hanovre.— Proclamation de Mortier aux Hanovriens. — Sur la nouvelle que les troupes hanovriennes se concentraient dans les comtés de Diepholtz et de Hoya, le général Mortier reconnut la nécessité de commencer ses opérations, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se fortifier sur la rivière de Hunte, dans la position de Diepholtz. Il quitta donc Kœverden le 26 mai, passa l'Ems à Meppen, et marcha dans la direction de Diepholtz par Hasselunen et Quaekenbruck.

Pendant ce temps, le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, avait fait répandre avec profusion, parmi ses sujets du continent, un manifeste dans lequel, après avoir présenté l'armée française comme une troupe de brigands et de spoliateurs, il appelait aux armes tous ceux qui étaient en état de les porter.

Le général Mortier, arrivé sur la frontière du Hanovre, se hâta de répondre à cette insultante provocation par la proclamation suivante :

«Hanovriens,

«Une armée française entre sur votre territoire : elle «y vient, non pour répandre la consternation dans vos «campagnes, mais pour soustraire la portion du conti«nent que vous habitez à un gouvernement ennemi «du repos de l'Europe, et qui se fait gloire de fouler «aux pieds tous les principes du droit des gens et des «nations civilisées.

«Le premier Consul, fidèle aux sentiments de modé«ration et d'humanité qui le distinguent aussi émi«nemment que ses vertus politiques et guerrières; le «premier Consul a vainement épuisé tous les moyens «de conciliation pour prévenir une rupture.

«Le roi d'Angleterre, parjure à ses engagements les «plus sacrés, a faussé sa signature en refusant d'éva«cuer Malte, ainsi qu'il s'y était solennellement engagé «par le traité d'Amiens; il a donné le signal des hosti

alités, et dès lors il demeure seul responsable devant les *dieux* et devant les hommes des calamités que le fléau de la guerre pourrait attirer sur les États soumis à sa domination...

«Hanuvriens, je vous promets sûreté et protection si, consultant vos véritables intérêts, vous séparez votre cause de celle d'un souverain qui, en brisant tous les liens de la bonne foi, vous a, par-là même, affranchis de l'attachement que vous auriez cru devoir lui porter. La discipline la plus sévère régnera parmi les troupes que je commande; vos personnes, vos propriétés seront respectées; mais, en retour, j'exige de vous des procédés tels qu'on a droit d'en exiger d'un peuple paisible.»

Prises des lignes de la Hunte. — Le 31 mai, l'armée française prit position devant Wechte. Les troupes hanovriennes, au nombre de 12,000 hommes d'infanterie, de 4,000 de cavalerie et de 800 artilleurs ou sapeurs, étaient rassemblées dans les lignes de la Hunte.

Le feld-maréchal Walmoden avait pris le commandement de ces troupes, après le départ du duc de Cambridge, troisième fils du roi d'Angleterre, qui s'était embarqué pour Londres à la première nouvelle de l'approche des Français, après avoir juré de mourir les armes à la main plutôt que de laisser l'ennemi s'emparer du Hanovre.

Le général Hammerstein occupait Diepholtz avec l'avant-garde hanovrienne. Le général Mortier, ayant lui-même reconnu la force de cette troupe, fit, dans la soirée du 31 mai, les dispositions nécessaires non-seulement pour s'emparer de Diepholtz, mais encore pour attaquer les lignes de la Hunte. La brigade d'infanterie du général Schinner et celle de cavalerie du général Nansouty eurent ordre de se diriger sur Goldenstadt, de forcer le passage de la Hunte, et de marcher aussitôt sur Sublingen pour couper tout ce qui pourrait se trouver entre cette ville et Diepholtz, que la division Montrichard devait enlever de vive force. — Mais l'ennemi n'attendit point l'effet de ce mouvement; il évacua Diephultz et toute la ligne de la Hunte, et se retira sur Borstel, dans la nuit du 31 mai au premier juin.

Combat de Borstel. — Le 2 juin, l'armée française se réunit en avant de Sublingen. L'avant-garde, aux ordres du général Drouet, qui avait eu, la veille, un engagement assez vif avec l'arrière-garde ennemie, se porta sur Borstel où se trouvait une partie des forces hanovriennes. Quoique sa troupe fût inférieure en nombre et fatiguée par un trajet de douze lieues, Drouet n'hésita point à ordonner l'attaque. L'action s'engagea d'abord par une escarmouche, après laquelle le deuxième régiment de hussards français chargea vigoureusement un régiment de dragons légers hanovriens, le mit en déroute et lui fit deux cents prisonniers. Le reste des troupes ennemies continua sa route sur le Weser.

Le général Mortier, instruit que la tête de pont de Nienburg sur le Weser était réparée, et que l'ennemi avait réuni sa nombreuse artillerie sur la rive droite du fleuve, précipita son mouvement, fit avancer sa réserve d'artillerie et prit ses mesures pour achever de culbuter tout ce qu'il avait encore devant lui sur la rive gauche. — Dans le cas où l'ennemi opposerait trop de résistance à l'attaque de la tête de pont de Nienburg, Mortier devait remonter le Weser jusqu'à Stolzenau, passer le fleuve sur ce point et intercepter toute communication de l'armée ennemie avec la capitale de l'électorat.

Convention de Suhlingen. — Le feld-maréchal Walmoden était disposé à accepter le combat. Ses troupes, la cavalerie surtout, étaient supérieures en nombre, et il avait l'avantage de la position sur une rivière, derrière laquelle il était en mesure de se retirer facilement en cas d'échec. Mais, d'après les instantes prières des États de Hanovre, et pour éviter à ce pays les suites inévitables d'une occupation forcée, il consentit à entrer en pourparlers avec le général français. Quelques escarmouches sans résultat précédèrent les négociations, qui amenèrent une suspension d'armes. Après une discussion assez longue, les délégués du feld-maréchal hanovrien signèrent, le 3 juin, au quartier général de Sublingen, une convention qui rendait les Français maîtres de tout l'électorat, particulièrement des embouchures du Weser et de l'Elbe.

D'après cette convention, l'armée hanovrienne devait se retirer derrière l'Elbe, et s'engager sur parole d'honneur à ne pas porter les armes contre la France et ses alliés aussi long-temps que durerait la guerre entre la France et l'Angleterre; les troupes hanovriennes se retiraient avec les honneurs de la guerre, emmenant leurs pièces de campagne; mais les munitions de toute espèce étaient livrées à l'armée française, ainsi que les effets et valeurs appartenant au roi d'Angleterre; le séquestre était mis sur toutes les caisses, et tous les revenus du pays devaient rester à la disposition du gouvernement français. Un article particulier stipulait le désarmement des milices.

Entrée des Français à Hanovre. — Par suite de cette convention, le général Mortier, après avoir mis garnison dans la place de Nienburg, où il trouva quatorze mille fusils, plusieurs pièces d'artillerie et beaucoup de munitions, établit, le 5 juin, son quartier général dans la capitale de l'Électorat. L'armée fut cantonnée dans diverses positions assez rapprochées, en attendant la ratification que le premier Consul devait donner aux arrangemens qui venaient d'être conclus.

Mais Bonaparte, sentant l'inconvénient qui pouvait résulter de la réunion au-delà de l'Elbe, d'un corps d'armée qui, malgré la foi jurée, pourrait troubler à chaque instant la paisible possession de l'Électorat, refusa de ratifier la convention avant que le roi d'Angleterre y eût donné lui-même son adhésion. En conséquence elle fut envoyée à Londres, par M. de Talleyrand, auquel on répondit que le souverain de la Grande-Bretagne refusait de sanctionner la convention de Sublingen, parce que le Hanovre appartenant à un prince de la maison de Brunswick, membre de l'empire germanique, et non au roi d'Angleterre, ce

dernier n'avait point à se mêler de ce qui se passait dans l'électorat.

Cette réponse machiavélique fit presser l'arrivée des troupes destinées à renforcer le corps de Mortier, Ce général reçut l'ordre de passer l'Elbe, et d'attaquer sans délai l'armée du feld-maréchal Walmoden, postée sur la rive droite de ce fleuve.

Capitulation de l'armée hanovrienne. — Mortier fit toutes ses dispositions en conséquence, et pendant que les différents corps de l'armée française se rendaient sur les différents points indiqués pour l'embarquement, il envoya un de ses aides de camp, notifier au feld-maréchal Walmonden le refus fait par le premier Consul de ratifier la convention de Sulingen, et l'injonction à l'armée hanovrienne de mettre bas les armes, comme *ultimatum* de toute proposition. — A l'arrivée du parlementaire, le feld-maréchal convoqua à Lauenbourg tous les généraux et chefs de corps de son armée; il leur communiqua le contenu de la dépêche du général français, en leur annonçant qu'il ne leur était accordé que quelques heures pour délibérer sur un si grave sujet. Après une discussion vive, et malgré la généreuse résolution de plusieurs chefs qui voulaient combattre jusqu'à la mort, il fut convenu que l'on capitulerait, en laissant au feld-maréchal Walmoden le soin de régler les conditions les plus avantageuses.

Par suite de la capitulation, qui fut signée le 4 juillet, l'armée hanovrienne mit bas les armes, abandonna à l'armée française son artillerie et ses attelages, et tous les chevaux de cavalerie; les soldats repassèrent l'Elbe et se retirèrent dans leurs foyers, en s'engageant sur parole d'honneur à ne porter les armes contre la France et contre ses alliés qu'après avoir été échangés à grade égal contre autant de militaires français qui pourraient être pris par les Anglais dans le courant de la guerre; enfin les troupes françaises occupèrent sur-le-champ la partie de l'électorat de Hanovre située dans le pays de Lauenbourg.

L'invasion du Hanovre excita en Europe une certaine rumeur. «Ces invasions, fait dire Jomini à Napoléon [1], nous convenaient certainement beaucoup; mais elles n'étaient pas du goût des autres puissances : on leur reprochait (à ces invasions) d'être contraires aux principes reconnus du droit public, qui ne permettent pas à une puissance d'envahir tout ce qui est à sa convenance. — La Russie avait quelque intérêt au sort de la Hollande, et l'Autriche ne voyait pas sans déplaisir le sol germanique violé par l'entrée dans le Hanovre. Toutefois, comme le cabinet de Vienne sentait que j'étais en guerre avec le roi Georges, il ne pouvait pas m'interdire de justes représailles contre ses États; il se contenta d'échanger quelques notes diplomatiques insignifiantes.

« La paix de Lunéville, quoique imposée à l'Autriche, la laissait assez puissante pour qu'elle redoutât de courir les chances incertaines de la guerre, dont tout l'avantage se réduirait à faire une diversion utile aux Anglais. Thugut avait cédé le ministère au comte de Cobentzel, homme d'État plus modéré. Je pouvais espérer de conserver avec elle des relations amicales.

«La Prusse s'engraissait de sa neutralité, et n'avait aucun motif de la rompre.

«La Russie m'observait, et réclamait en faveur de la Hollande, de Naples et du roi de Sardaigne.»

Cependant le cabinet britannique n'avait pas à se féliciter de la violation de la paix.

La guerre commençait par des événements de funeste présage pour l'Angleterre. Le territoire continental formant le patrimoine de sa maison royale lui était enlevée six semaines après la rupture du traité d'Amiens. Les îles britanniques mêmes allaient se trouver sérieusement menacées.

[1] *Vie politique et militaire de Napoléon*, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

1802.

8 MAI. Sénatus-Consulte qui réélit Bonaparte, premier Consul pour dix ans.
17 — Institution de la Légion-d'Honneur.
2 AOUT. Sénatus-Consulte conférant à Bonaparte le consulat à vie.

1803.

19 FÉVRIER. Médiation du premier Consul pour terminer les différends des cantons suisses.
10 MARS. Convocation des milices anglaises.
30 AVRIL. Traité de paix entre la France et les États-Unis — Cession de la Louisiane.
10-13 MAI. — Rupture de la paix d'Amiens.
17 — Embargo mis par l'Angleterre sur les bâtiments français et hollandais.
23-25 — Déclaration du Tribunat.
31 — Entrée des troupes françaises en Hanovre.
2 JUIN. Combat de Borstel.
3 — Convention de Sulingen.
5 — Entrée des Français à Hanovre.
4 JUILLET. Capitulation de l'armée hanovrienne. — Occupation de tout l'Électorat.

CAMP DE BOULOGNE. — EMPIRE. — SACRE ET COURONNEMENT.

SOMMAIRE.

Préparatifs contre l'Angleterre. — Inquiétudes du peuple anglais. — Mesures prises par le gouvernement britannique. — Camps de Boulogne. — Travaux et création des ports. — Composition de la flottille. — Combat près de l'île d'Houat. — Combat de la flottille gallo-batave. — Bombardement du Havre. — Réunion des diverses flottilles à Boulogne. — Opinion publique. — Cause de l'érection d'un gouvernement impérial. — Motion d'élever Bonaparte à l'Empire. — Vœu du Tribunat. — Napoléon est proclamé Empereur. — Son serment. — Nomination des maréchaux et des grands dignitaires de l'Empire. — L'Aigle impériale. — Légion-d'Honneur. — Inauguration. — Serment prêté à l'Empereur. — L'Empereur au camp de Boulogne. — Distribution des croix. — Combat naval en présence de l'Empereur. — Machines infernales dirigées contre la flottille. — Nature de ces machines incendiaires. — Vote du peuple sur l'Empire. — Arrivée et séjour du pape à Paris. — Sacre et couronnement de l'Empereur. — Distribution des Aigles. — Statue érigée à Napoléon. — Lettre de Napoléon au roi d'Angleterre. — Réponse évasive du cabinet britannique. — Royaume d'Italie. — Napoléon Empereur et Roi. — Grande manœuvre maritime pour favoriser le débarquement en Angleterre. — Voyage en Italie. — Revue de Marengo. — Couronnement de l'Empereur à Milan comme roi d'Italie. — Principauté de Lucques. — Réunion de Gênes à la France. — Retour de l'Empereur à Boulogne. — Troisième coalition. — Plan de la campagne d'Austerlitz.

ARMÉE ET FLOTTILLE FRANÇAISE.

Général en chef.	—	SOULT.
Amiral.	—	BRUIX.

FLOTTE ANGLAISE.

Amiral.	—	KEITH.

Préparatifs contre l'Angleterre.— Bonaparte avait trop vu quelle terreur les préparatifs faits à Boulogne avaient causée en Angleterre, pour renoncer à son projet de porter une armée dans les îles britanniques.— Aussitôt après la rupture, ce projet fut repris avec plus d'ardeur encore qu'en 1801. Déjà, lorsque le refus des Anglais de rendre Malte avait pu faire prévoir des hostilités prochaines, des ordres avaient été envoyés dans tous les ports pour réparer les anciennes batteries, ou en établir de nouvelles sur tous les points où l'ennemi pourrait tenter des descentes furtives, et diriger ses bombardements. Par un arrêté du 28 mai 1803, le premier Consul ordonna la formation de cent compagnies de canonniers volontaires et de vingt-huit autres compagnies de garde-côtes soldées, sédentaires, et composées, autant que faire se pourrait, de tous les hommes qui avaient appris, dans la dernière guerre, le service de l'artillerie, et qui se trouvaient alors retirés dans leurs foyers.

La nation vit avec enthousiasme ces préparatifs; des milliers d'adresses furent envoyées au premier Consul de toutes les parties de la France; toutes protestaient du dévouement sans bornes de leurs signataires, et des vœux qu'ils faisaient pour la réussite des desseins de Bonaparte.

D'après le nouveau plan adopté par le premier Consul, on devait se servir pour l'expédition de canonnières, de bateaux plats et de péniches, bâtimens qui, offrant peu de prise aux boulets, et manœuvrant principalement à la rame, pouvaient échapper plus facilement que d'autres à la surveillance des croisières. 160,000 soldats, portés sur ces frêles esquifs, devaient débarquer sur les côtes britanniques, et, si le débarquement réussissait, on ne doutait pas de la conquête de l'Angleterre.

Tous les ports et toutes les rivières navigables furent couverts de chantiers et de cales où les travaux étaient poussés avec une activité prodigieuse. Comme l'état des finances ne permettait pas au gouvernement de faire les frais de cette dépense extraordinaire, on vit se renouveler les dons patriotiques qui avaient signalé le commencement de la guerre de la Révolution. Les grands corps de l'État, le Sénat, le Corps-Législatif, le Tribunat, votèrent des sommes considérables pour la construction de vaisseaux de haut rang; Paris et les départemens s'imposèrent dans le même but; toutes les classes de la société fournirent leur quote part, et les hommes de la classe indigente offrirent leur temps et leurs bras.

Les corps de l'ancienne armée reçurent l'ordre de se tenir prêts à marcher sur les divers points de la côte de l'Océan où devaient se rassembler les divisions de la grande flottille. Bonaparte voulut aller lui-même reconnaître le futur théâtre de la guerre. Parti de Paris le 24 juin 1803, il arriva à Boulogne le 1[er] juillet, se rendit de là à Lille, visita la Belgique, la Hollande, fut accueilli partout avec des témoignages non équivoques d'amour et de confiance, et rentra à Paris le 12 août, après un voyage de six semaines.

Deux mois après, le premier Consul se rendit de nouveau à Boulogne pour passer en revue les différents corps de l'armée qui se rassemblaient sur la côte, et les divisions de la grande flottille déjà réunies dans le port. Le général Soult commandait les forces de terre, et le vice-amiral Bruix, celles de mer. Le premier Consul assista plusieurs fois aux manœuvres de la flottille, et quitta Boulogne le 17 novembre, après avoir témoigné dans un ordre du jour sa satisfaction aux troupes.

Dès les premiers mois de 1804, les côtes de France, et particulièrement celles de la Manche, furent couvertes de soldats; les ports étaient encombrés de bâtiments destinés à transporter ces troupes formidables sur le rivage ennemi; mais Bonaparte, ne se dissimulant pas les difficultés de l'entreprise, avait voulu attendre que tous les apprêts en fussent terminés, et pendant que l'on activait la construction des bateaux, il faisait instruire ses troupes aux grandes évolutions de guerre.

Inquiétude du peuple anglais. — Mesures prises par le gouvernement britannique.— Les Anglais avaient d'abord plaisanté sur ces premiers bateaux construits

dans l'intérieur de la France, et qui étaient parvenus jusqu'à la mer, en descendant des ruisseaux dans les rivières, et des rivières dans les fleuves : ils s'alarmèrent quand ils virent la flottille de Boulogne réunie, et craignirent que les Français ne profitassent d'un vent favorable pour aborder sur leurs côtes. — Les mesures les plus énergiques furent adoptées par le ministère britannique; au premier débarquement, le drapeau rouge devait être déployé sur toutes les côtes du royaume, l'ordre était donné de ne faire aucun quartier aux Français. On établit, dans toutes les directions, des signaux au moyen desquels 50,000 hommes armés pussent être réunis en peu de temps sur le même point. Tous les chevaux, toutes les voitures, furent mis à la disposition du gouvernement, la levée en masse fut ordonnée, et, comme on manquait de fusils pour armer cette immense milice, on lui distribua des piques et d'autres armes aussi peu redoutables. On décréta aussi une levée extraordinaire de 100,000 matelots; les côtes les plus menacées furent garnies d'une artillerie formidable; on construisit à grands frais des écluses pour inonder tout le comté d'Essex; enfin, le gouvernement annonça qu'il prenait des mesures pour qu'à l'approche des Français débarqués on incendiât les forêts, les villages, les moyens de transport, on détruisît les chemins, les canaux; on démantelât les villes; on égorgeât les bestiaux qui ne pourraient pas être emmenés dans l'intérieur du pays. — Les plus riches habitans de Douvres se réfugièrent à Cantorbéry, et des travaux de fortification furent commencés autour de Londres.

Camps de Boulogne. — Les côtes françaises n'offraient pas un aspect moins animé que les côtes anglaises; mais si de l'autre côté de la Manche tout était trouble et effroi, de ce côté on ne voyait qu'ardeur et enthousiasme. Les différents camps occupés par les troupes offraient un spectacle singulièrement remarquable par l'industrie qui avait présidé à leur formation. Là, chaque régiment avait son jardin, chaque compagnie, son parterre, son potager; les soldats cultivaient leur coin de terre; partout un travail agréable, volontaire, occupait tous ces hommes, qui vivaient dans l'union la plus parfaite.

Travaux et création des ports. — En même temps on avait entrepris l'agrandissement du port de Boulogne, et on y travaillait jour et nuit. Avant cette époque, ce port n'était qu'un hâvre étroit, formé par l'embouchure d'une petite rivière nommée la *Liane*; la mer venait le remplir à marée haute et le laissait presque à sec en se retirant. Une seule portion de quai y existait, à l'endroit où abordaient ordinairement les paquebots d'Angleterre. En très peu de temps, tout le cours inférieur de la Liane fut bordé de quais; des jetées furent bâties, un grand bassin fut creusé, et un port de service établi pour faciliter la communication entre les deux rives. — A l'extrémité de la jetée de l'ouest, on éleva un beau fort en pierre qui reçut le nom de *fort Napoléon*. Ce fort fut armé de canons en bronze du plus gros calibre et de mortiers de douze pouces coulés sur plaque. Le moyen reconnu comme le plus efficace pour mettre le port et la ville de Boulogne à l'abri d'un bombardement, était l'établissement en rade d'une ligne d'embossage composée d'un certain nombre de bâtiments de la flottille; mais, soit pour soutenir le centre et les ailes de cette ligne, soit pour la suppléer dans le cas d'une attaque tentée par l'ennemi dans un moment où la flottille ne pourrait pas sortir, on construisit au large de la côte les trois forts, dits *fort de l'Heurt*, *fort de la Crèche* et *Fort-en-Bois*. Situés à 350, 500 et 200 toises de la côte, ils sont entourés d'eau à la pleine mer, et l'on n'y peut arriver à pied sec qu'à marée basse. On les arma de la même manière que le fort Napoléon. Le port de Boulogne, ainsi agrandi, fut affecté aux deux corps formant le centre de la flottille.

A une lieue environ au nord-est de Boulogne, à l'embouchure du ruisseau de Wimille, un nouveau port, celui de Wimereux, fut creusé, et en fort peu de temps se trouva prêt à remplir sa destination, qui était de recevoir l'aile droite de la flottille et une escadrille de réserve, armée par les marins de la garde.

Des travaux exécutés avec la même activité mirent, en le déblayant et en l'agrandissant, le petit port d'Ambleteuse, situé à une lieue plus loin dans le nord-est, en état de contenir toute la flottille batave. La baie d'Étaples, qui se trouve à cinq lieues au sud-ouest de Boulogne, fut destinée à contenir l'aile gauche de la flottille française. Il fallut peu de travaux pour la rendre propre à cet objet.

Composition de la flottille. — La flottille destinée à transporter les troupes en Angleterre et à appuyer le débarquement se composait de bâtiments de forces diverses, et qui, suivant leur forme, leur gréement et leur armement, reçurent des noms différents. Ces bâtiments étaient de quatre espèces.

Les bateaux les plus grands, nommés *prames*, avaient environ cent dix pieds de longueur et vingt-cinq de largeur; ils tiraient de sept à huit pieds d'eau, avaient trois mâts, et leur gréement était pareil à celui des corvettes de vingt canons. Leur artillerie se composait de douze canons de 24; leur équipage était fixé à trente-huit marins; dans leur cale, on avait établi une écurie pour cinquante chevaux. On ne construisit qu'une vingtaine de prames; chacune d'elles, construite et gréée, coûta soixante mille francs.

Les bateaux de première espèce, on désignait ainsi les *canonnières*, avaient environ soixante-seize pieds de longueur et dix-sept de largeur. Les canonnières tiraient de cinq pieds à cinq pieds et demi d'eau; elles étaient gréées en brigantins; leur artillerie se composait de trois canons de 24 et d'un obusier français de huit pouces. Leur équipage était de vingt-deux hommes. Chaque canonnière coûta trente-cinq mille francs; on en construisit trois cents environ.

Les *bateaux canonniers*, ou de seconde espèce, avaient soixante pieds de longueur et quatorze de largeur. Leur tirant était de quatre pieds trois pouces d'eau; ils étaient gréés en lougre, armés d'un canon de 24 devant, et d'une pièce de campagne derrière. Leur

équipage était de six hommes. On avait établi dans leur cale une écurie pour deux chevaux, destinés au service de la pièce de campagne. Chacun de ces bateaux coûtait vingt mille francs; on en construisit environ trois cent cinquante.

Les *péniches*, ou bateaux de troisième espèce, avaient soixante pieds de longueur et dix de largeur; elles tiraient trois pieds et demi d'eau de l'arrière. Leur gréement était le même que celui des bateaux de deuxième espèce. Elles avaient ordinairement pour artillerie un canon de 4 derrière, et un obusier français de six pouces devant, excepté quelques divisions, où, à cette dernière pièce, on avait substitué un obusier prussien de six pouces ou un mortier de huit pouces. Leur équipage était de cinq hommes. On construisit environ quatre cents de ces bâtiments, dont chacun coûta sept mille francs.

Une cinquième espèce de bateaux fut par la suite adoptée pour la flottille. Ce furent les *caïques* ou chaloupes à l'espagnola, qui avaient les dimensions des chaloupes des vaisseaux de ligne de premier rang et portaient un canon de 24 sur l'avant. Mais on en construisit très peu, et il n'y en eut pas plus de trente réunies à Boulogne. Ce fut le contre-amiral Lacrosse qui donna au gouvernement français l'idée d'employer des caïques dans les flottilles. Dans une mission en Espagne, dont le but était d'assurer et de hâter le ralliement de l'escadre espagnole, commandée par Massaredo, à l'armée navale partie de Brest sous les ordres de Bruix, cet amiral avait vu des caïques à Cadix, et avait appris de quelle utilité elles avaient été lors du bombardement de ce port par les Anglais, en 1797.

Le nombre des marins dont se composaient les équipages des bateaux de la flottille, n'était si peu considérable que parce que les soldats embarqués devaient agir sur les manœuvres basses quand ces bateaux allaient à la voile, et manier les avirons quand ils allaient à la rame.

La construction et le gréement de tous les bateaux de la flottille coûtèrent donc à la France la somme de vingt à vingt-deux millions. En y joignant cinq millions environ pour les frais d'armement des anciens bateaux de guerre et l'achat des bâtiments de transport, on trouve pour les dépenses de premier établissement vingt-six ou vingt-sept millions. Cette somme ne paraîtra pas énorme, si l'on considère l'importance de l'expédition.

Combat près de l'île d'Houat. — La période comprise entre la création de la flottille et l'époque où sa réunion fut achevée, et où les préparatifs de la descente en Angleterre furent complétement terminés, fut signalée par quelques engagements maritimes. Le ralliement à Boulogne, à Étaples, à Wimereux et à Ambleteuse, de plus de deux mille bâtiments expédiés de tous les points de la côte de France, depuis la Hollande jusqu'à Bayonne (opération exécutée avec le plus grand succès, malgré la vigilance et les efforts des croisières ennemies), ne s'effectua pas sans combats. Mais là, du moins, la valeur française fut moins malheureuse qu'elle ne l'avait été généralement sur mer depuis 1793.

Le 5 mai 1804, quatre chaloupes canonnières, en route pour Lorient, furent rencontrées et attaquées par une corvette et un lougre anglais. Le nombre des bouches à feu des bâtiments ennemis était plus que double de celui des canonnières; mais le calibre plus fort des pièces dont les chaloupes étaient armées, l'adresse et la vivacité avec lesquelles les pièces furent servies, compensèrent bientôt cette différence et donnèrent l'avantage aux Français. Écrasés par les boulets et par la mitraille des canonnières, la corvette et le lougre prirent le large. Le commandant des canonnières, le lieutenant de vaisseau Tourneur, au lieu de continuer sa route, se décida à les poursuivre. Le succès couronna son audace. Il les atteignit près de l'île d'Houat, et les obligea à amener leur pavillon [1].

Combat de la flottille gallo-batave. — Le 16 mai, une division de la flottille batave, composée de dix-neuf canonnières, quarante-sept bateaux canonniers et quelques transports, sortit de Flessingue sous le commandement du vice-amiral Verhuell, pour se rendre à Ostende; deux prames françaises, *la ville d'Aix* et *la ville d'Anvers* l'escortaient; elle fut attaquée, à la hauteur de Heyst, par la croisière aux ordres du commodore Sidney-Smith, qui, malgré tous ses efforts, ne put l'entamer, et fut obligé de lui laisser continuer sa route en bon ordre.

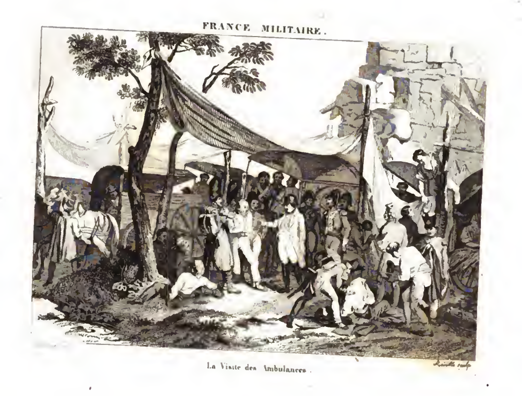
Deux sections de péniches avaient été, au bruit des premiers coups de canon, envoyées d'Ostende au secours de la division gallo-batave. Elles servirent à remorquer plusieurs bateaux dégréés. L'action ayant lieu très près de la côte, les batteries de terre secondèrent les bâtiments de la flottille, et les obus qu'elles lancèrent firent éprouver des pertes aux Anglais.

L'arrière-garde de la flottille supporta presque tout le poids du combat; les deux prames, chargées de la couvrir, s'acquittèrent de cette mission d'une manière remarquable. Leurs équipages combattirent avec valeur, et l'artillerie, servie avec promptitude et adresse, causa aux bâtiments anglais un grand nombre d'avaries. La prame *la ville d'Anvers* échoua près de la côte. Après avoir presque entièrement épuisé ses munitions dans cette position, elle se défendit avec vigueur, et repoussa toutes les tentatives des Anglais pour s'en emparer ou pour l'incendier. Vers la fin du combat, les vents étant devenus contraires empêchèrent de gagner le port d'Ostende une partie de la flottille, qui rentra dans l'Escaut, malgré tous les efforts des ennemis.

Cette affaire coûta la vie à un petit nombre de Français; les ennemis y perdirent une centaine d'hommes, mais leurs bâtiments furent très maltraités.

Bombardement du Havre. — Réunion des diverses flottilles à Boulogne. — La position centrale du Havre, sur les côtes de la Manche, l'avait fait désigner comme

[1] La corvette anglaise était commandée par le capitaine Wright, qui avait débarqué sur la côte de Normandie, les divers individus qui furent impliqués dans la conspiration de Georges-Cadoudal. Cet officier fut conduit à Paris et enfermé au Temple, où il termina sa vie par un suicide. Sa mort a été long-temps le prétexte d'accusations calomnieuses contre Napoléon.



La Visite des Ambulances.



FRANCE MILITAIRE.



Costumes du Sacre

Maréchal de l'Empire. Grand Connétable



Murat. Jérome Napoléon





Costumes du Sacre. - Colonel Général des Dragons



Costumes du Sacre.- Colonel General des Hussards


V. E. III



Troupes Autrichiennes.

Chevau-Leger *Chasseur Tyrolien.* *Paysan Tyrolien*



Saltzburg.

point de rassemblement pour les bâtiments construits et armés dans les ports les plus occidentaux ou dans la Seine et ses affluents. Ces bâtiments s'y rendaient isolément ou par petites divisions, pour en sortir ensuite sous escorte et en convois plus nombreux. — Les Anglais firent contre cette ville plusieurs tentatives de bombardement, les 16 et 23 juillet, et les 1er et 2 août 1804. Le bombardement du 2 août 1804 fut le plus sérieux. Il causa d'assez grands dommages à la ville, mais il n'en fit éprouver presque aucun à la flottille.

Un port, en général, a peu à craindre d'un bombardement, lorsqu'il est couvert par une ligne de bâtiments de guerre bien embossés, et le 2 août, le Havre se trouvait couvert par une ligne de dix-huit canonnières, de douze bâtimens canonniers, de deux bombardes et de plusieurs calques et péniches. Le feu de ces bâtiments força les bombardes anglaises, d'abord à prendre une position éloignée de terre, et ensuite à se retirer pour n'être pas coulées à fond. La manœuvre audacieuse d'une petite division de la flottille, composée de deux canonnières et de quelques bateaux armés par des marins et des soldats de la garde impériale, et commandée par le capitaine de frégate Baste, contribua beaucoup à la retraite des Anglais. Cette division se porta avec intrépidité vers les bâtiments ennemis, qu'elle canonna vigoureusement. Le brick *le Locust*, se trouvant un peu éloigné de la ligne, fut attaqué plus particulièrement. Il perdit son grand mât de hune, éprouva beaucoup d'autres avaries, et eût été pris si le vent n'eût favorisé sa retraite.

Enfin, après des efforts soutenus la flottille se trouva réunie à Boulogne.

Opinion publique. — Cause de l'érection d'un gouvernement impérial. — Ce fut alors, pendant ces événements divers, que Napoléon échangea son titre de premier Consul contre celui d'Empereur.

L'élévation de Bonaparte à l'Empire ne fut pas, comme plusieurs écrivains passionnés l'ont répété, l'œuvre de sa seule ambition.

Les conspirations successives dirigées contre les jours du premier Consul, et surtout le complot de Georges Cadoudal, auquel la participation anglaise paraissait incontestable, avaient excité de vives inquiétudes parmi les Français qui désiraient le repos et la prospérité de leur pays. Il était manifeste pour tous que la mort de Bonaparte, en rejetant la France dans le chaos de l'anarchie, deviendrait le signal des dissensions civiles et de la guerre étrangère. La République, aux yeux de la multitude, était impuissante pour comprimer les factions intérieures, et pour repousser les attaques extérieures; elle ne protégeait ni le présent ni l'avenir. Les divers systèmes d'administration publique, basés sur ce mode de gouvernement, que la Révolution avait successivement essayés, étaient repoussés par l'opinion. Le nombre de leurs partisans diminuait chaque jour. Le pays n'avait jamais possédé autant de liberté réelle et pratique que depuis l'établissement du gouvernement consulaire. L'égalité devant la loi et pour l'admission aux emplois était complète. Bonaparte, dont la maxime favorite était *union et oubli*, avait annoncé qu'il ne voulait reconnaître en France d'autre parti que le parti national. Il avait accueilli avec la même bienveillance les hommes des opinions les plus opposées, lorsqu'ils se ralliaient franchement à la cause générale. Chacun d'eux avait été employé suivant sa capacité et quelques-uns même remplissaient d'importantes fonctions publiques. Le premier Consul, en exprimant son noble désir d'une réconciliation sincère entre tous les enfants d'une même patrie, avait dit : « J'ouvre un grand chemin, quiconque y « marchera droit sera protégé; qui se jettera à droite « ou à gauche sera puni. »

La majeure partie des Français, satisfaite des sentiments de liberté et de tolérance qui formaient la règle de l'administration, ne demandait pas autre chose que la continuité du gouvernement fondé par Bonaparte. — De l'idée de stabilité et de continuité, il n'y a pas loin à celle d'hérédité. — L'opinion publique s'accoutuma donc, peu à peu, à la pensée de trouver une sûreté pour le présent et une garantie pour l'avenir dans l'hérédité du pouvoir accordée au premier consul et à sa famille. Le Consulat à vie ne parut pas un gage suffisant de stabilité. L'hérédité seule pouvait couper court aux espérances dangereuses des divers partis et affermir la tranquillité de la France. Mais, si une magistrature à vie s'éloigne déjà du principe républicain, qui est l'élection, l'hérédité y est tout naturellement opposée. Or, il faut le reconnaître, les hommes même qui avaient pris la plus grande part aux actes administratifs du gouvernement pendant la Révolution française, n'avaient pas trouvé dans l'élément démocratique et dans la forme républicaine les moyens d'assurer le repos et de développer la prospérité du pays. Malgré de séduisantes théories, le gouvernement pratique avait été tantôt atroce, tantôt ignoble, toujours incapable. Dans la nation, les classes les plus nombreuses et les plus populaires n'avaient recueilli de ce régime que la terreur, la famine et la misère. Elles confondaient dans une haine égale et les institutions républicaines et les crimes de la Révolution qui avait voulu les établir. Le titre de *Roi* était cependant en horreur dans cette partie du peuple. Les classes moyennes, sur lesquelles, après l'expulsion de la noblesse et la confiscation des biens du clergé, avaient pesé toutes les persécutions et toutes les exactions, regrettaient plus franchement la royauté : elles aimaient surtout le gouvernement consulaire, parce qu'en raison de son unité compacte et de sa vigueur administrative, il leur rappelait le gouvernement monarchique.

Il restait bien encore quelques âmes fermes et généreuses qui avaient gardé leurs convictions républicaines, et qui ne rendaient pas leur république idéale responsable des crimes réels qui avaient été commis en son nom; mais c'était un bien petit nombre d'hommes. La monarchie, avec sa stabilité et son ordre, était alors dans le vœu des masses.

C'est ce que jugèrent fort bien les hommes qui se consacrèrent à l'établissement du gouvernement impérial. Sans doute il y eut parmi eux un grand nombre d'ambitieux guidés par un intérêt égoïste; mais il y

eut aussi un plus grand nombre de dignes citoyens sincèrement amis de leur pays, sincèrement attachés à la Révolution. Ces hommes honorables avaient compris que l'opinion en France tournait aux idées monarchiques, et que pour ôter toute chance au rétablissement des Bourbons, dont le retour avec les prétentions et le cortége des émigrés aurait alors inquiété tous les intérêts créés par la Révolution et amené dans le pays une conflagration générale, il était nécessaire, sous un titre nouveau, et qui n'effarouchât aucun citoyen, de rétablir le gouvernement monarchique, et de placer la couronne sur la tête d'un homme de la Révolution.

Napoléon Bonaparte, quand il n'eût pas été à la tête de l'État, était le seul qui fût digne du premier rang, par son administration, ses victoires et son génie.

Le Consulat avait sauvé la France de l'anarchie; l'Empire sauva le pays des réactions que la monarchie des Bourbons aurait infailliblement amenées. Dans les les deux cas, ces changements furent une nécessité et un bonheur.

Quant à la République, le nombre de ceux qui la réclamaient pour elle-même, avec désintéressement personnel et par conviction sincère, était imperceptible au milieu des masses qui n'en voulaient plus, c'est ce dont les listes des opposants, lors du vote sur l'hérédité impériale, font foi.

L'ambition de Napoléon Bonaparte vit sans doute avec plaisir la marche des événemens qui allaient lui donner la couronne. Il la favorisa même. Il savait quel fardeau est la suprême dignité, mais il se sentait la force de le porter. Après avoir recueilli plus de gloire militaire qu'aucun des grands capitaines anciens et modernes, la gloire de fonder un puissant empire était la seule qui fût désirable pour lui. Il était rempli d'un vaste désir de signaler son nom par la splendeur et la prospérité de la France. C'est vers ce noble but que, pendant les neuf années du gouvernement impérial, furent sans cesse dirigées les ressources de sa pensée, les méditations de son esprit, et les conceptions de son génie.

Motion d'élever Bonaparte à l'Empire. — Vœu du Tribunat. — La motion d'élever Napoléon Bonaparte à la dignité impériale, et de déclarer l'empire français héréditaire dans sa famille, partit du tribunat. — Après une discussion dans laquelle Carnot seul se montra opposé à la proposition, le Tribunat exprima à l'unanimité (moins une voix, celle de Carnot) le vœu suivant :

« Considérant qu'à l'époque de la Révolution où la volonté nationale put se manifester avec plus de liberté, le vœu général se prononça pour *l'unité individuelle dans le pouvoir suprême* et pour l'*hérédité de ce pouvoir;*

« Que la famille des Bourbons ayant, par sa conduite, rendu le gouvernement héréditaire odieux au peuple, en fit oublier les avantages et força la nation à chercher une destinée plus heureuse dans le gouvernement démocratique;

« Que la France, ayant éprouvé les divers modes de ce gouvernement, ne recueillit de ces essais que les fléaux de l'anarchie;

« Que l'État était dans le plus grand péril lorsque Bonaparte, ramené par la Providence, parut tout à coup pour le sauver;

« Que, sous le gouvernement d'un seul, la France a recouvré au dedans la tranquillité, et acquis au dehors le plus haut degré de considération et de gloire;

« Que les complots formés par la maison de Bourbon, de concert avec un ministère implacable ennemi de la France, l'ont avertie du danger qui la menace, si, en venant à perdre Bonaparte, elle restait exposée aux agitations inséparables d'une élection;

« Que le Consulat à vie et le droit accordé au premier Consul de désigner son successeur ne sont pas suffisants pour prévenir les intrigues intérieures et étrangères qui ne manqueraient pas de se former lors de la vacance de la magistrature suprême;

« Qu'en déclarant l'hérédité de cette magistrature, on se conforme à la fois à l'exemple des grands États anciens et modernes et au premier vœu que la nation exprima en 1789;

« Qu'éclairée par l'expérience, elle revient à ce vœu plus fortement que jamais et le fait éclater de toutes parts;

« Qu'on a toujours vu, dans toutes les révolutions politiques, les peuples placer le pouvoir suprême dans la famille de ceux auxquels ils devaient leur salut;

« Que quand la France réclame, pour sa sûreté, un chef héréditaire, sa reconnaissance et son affection appellent Bonaparte;

« Que la France conservera tous les avantages de la Révolution par le choix d'une dynastie aussi intéressée à la maintenir que l'ancienne le serait à la détruire;

« Que la France doit attendre de la famille Bonaparte, plus que d'aucune autre, le maintien des droits et de la liberté du peuple qui la choisit et toutes les institutions propres à les garantir;

« Qu'enfin il n'est point de titre plus convenable à la gloire de Bonaparte et à la dignité du chef suprême de la nation française que le titre d'*Empereur;*

« Le Tribunat, exerçant le droit qui lui est attribué par l'article 29 de la Constitution, émet le vœu :

« 1° Que Napoléon Bonaparte, premier consul, soit proclamé empereur des Français, et en cette qualité chargé du gouvernement de la République française;

« 2° Que le titre d'empereur et le pouvoir impérial soient héréditaires dans sa famille, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture;

« 3° Qu'en faisant dans l'organisation des autorités constituées les modifications que pourra exiger l'établissement du pouvoir héréditaire, l'égalité, la liberté, les droits du peuple, soient conservés dans leur intégrité. »

Napoléon est proclamé Empereur. — Son serment. — Au moment où le vœu du Tribunat avait été connu, le Corps-Législatif n'était pas rassemblé; mais la presque totalité des députés se trouvait à Paris. Ils se réunirent chez leur président, et exprimèrent, par une adresse qui fut rendue publique, qu'ils adhéraient

aux sentiments exprimés par l'orateur du Tribunat, et qu'ils exprimaient en conséquence le vœu formel que Napoléon, premier Consul, fût proclamé Empereur.

La proposition du Tribunat, appuyée de l'adresse du Corps-Législatif, fut solennellement communiquée au Sénat et adoptée à l'unanimité dans une séance extraordinaire, tenue sous la présidence du second consul Cambacérès. Le même jour on décréta un sénatus-consulte organique, destiné à fixer les formes du nouveau gouvernement qu'on allait proclamer.

Le Sénat, en corps, porta à Saint-Cloud et présenta à Napoléon l'acte constitutionnel qui venait d'être dressé.

Napoléon répondit à Cambacérès, qui le lui remit : «Tout ce qui peut contribuer au bien de la patrie «est essentiellement lié à mon bonheur. J'accepte le «titre que vous croyez utile à la nation.

«Je soumets à la sanction du peuple la loi de l'hé«rédité! J'espère que la France ne se repentira jamais «des honneurs dont elle environne ma famille : dans «tous les cas, mon esprit ne sera plus avec ma pos«térité le jour où elle cesserait de mériter l'amour «et la confiance de la grande nation.»

L'Empereur prêta ensuite, conformément à la constitution, un serment ainsi conçu :

«Je jure de maintenir l'intégrité du territoire de la «République, de respecter et de faire respecter les lois «du concordat et de la liberté politique et civile, l'ir«révocabilité des ventes des biens nationaux, de ne «lever aucun impôt, de n'établir aucune taxe qu'en «vertu de la loi ; de maintenir l'institution de la «Légion-d'Honneur, de gouverner dans la seule vue «de l'intérêt, du bonheur, et de la gloire du peuple «français.»

Nomination des maréchaux et des grands dignitaires de l'Empire. — Le lendemain, l'Empereur nomma les maréchaux et les grands dignitaires de l'Empire, dont la création était ordonnée par la constitution.

Le prince Joseph Bonaparte reçut le titre de grand-électeur ; le prince Louis, celui de connétable. Les deux consuls, Cambacérès et Lebrun, furent nommés : l'un archi-chancelier, l'autre archi-trésorier de l'Empire.

Les maréchaux furent choisis parmi les généraux qui s'étaient illustrés en commandant en chef les armées françaises. C'étaient Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust et Bessières. Quatre sénateurs, généraux également signalés par des victoires, furent honorés du même titre, Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serrurier.

L'aigle impériale. — Napoléon portait dans les choses les plus simples en apparence le cachet de son esprit : lorsqu'il s'agit de choisir les armes de l'Empire, on en délibéra en sa présence dans le conseil d'État. Les uns proposaient le *lion*, roi des animaux ; ceux-ci les *abeilles d'or*, des Mérovingiens; d'autres le *coq gaulois*. L'Empereur prit la parole : «Votre «coq, dit-il, est un animal qui vit sur le fumier et «se laisse manger par le renard. Je n'en veux pas. «Prenons l'*aigle*, c'est l'oiseau qui porte la foudre et «qui regarde le soleil en face. Les aigles françaises «sauront se faire respecter comme les aigles romaines.»

Légion-d'Honneur. — Inauguration. — Serment prêté à l'Empereur. — La Légion-d'Honneur avait été créée par une loi du 17 mai 1802, 29 floréal, an x, pour récompenser les services et les vertus militaires et civiles.

Dans le principe elle devait se composer : — d'un grand conseil d'administration, composé de 7 grands officiers ; — de quinze cohortes composées chacune de 7 grands officiers, de 20 commandants, 30 officiers et 350 légionnaires. — Le nombre des membres de la Légion se trouvait ainsi fixé à 112 grands officiers, 300 commandants, 450 officiers, 5,250 légionnaires : total, 6,112 membres. — Sur les biens affectés en dotation à chaque cohorte, il était alloué un traitement annuel de 5,000 fr. à chaque grand officier, 2,000 à chaque commandant, 1,000 à chaque officier, et 250 à chaque légionnaire. — Il devait être établi dans chaque chef-lieu de cohorte un hospice pour recueillir les membres de la Légion que leur vieillesse, leurs infirmités ou leurs blessures mettraient dans l'impossibilité de servir l'État, et les militaires qui, après avoir été blessés dans la guerre de la liberté, se trouveraient dans le besoin.

La création de la Légion-d'Honneur parut d'abord une atteinte portée au principe d'égalité que la Révolution voulait faire prévaloir, et une institution contraire à l'esprit et aux principes de la République, ainsi qu'au texte de la Constitution. Elle fut accueillie avec défaveur. Malgré les excellentes raisons que le premier Consul donna pour ce système de récompense nationale, la Légion-d'Honneur ne fut adoptée :

Au Conseil d'État, que par	14	voix contre	10
Au Tribunat,	56		38
Au Corps-Législatif,	166		110
	236		158

La majorité ne fut donc que de 78

«Nulle institution, dit Thibaudeau, dans ses *Mémoires* sur le Consulat, n'éprouva une opposition plus imposante.»

L'année suivante (1803) un décret relatif à l'organisation et à l'administration de la Légion-d'Honneur, décida qu'il y aurait un grand-chancelier et un grand-trésorier, nommés par le grand conseil d'administration, établit des conseils d'administration pour chaque cohorte, et institua une seizième cohorte pour le département du Piémont, qui venait d'être récemment réuni à la France. Chaque cohorte reçut alors des biens dont le revenu fut affecté à la dotation spéciale de la cohorte.

Un décret impérial de 1804 avait déterminé que la décoration de la Légion consisterait en une étoile à cinq rayons doubles, dont le centre, entouré d'une couronne de chêne et de laurier, devait présenter d'un

côté, la tête de l'Empereur, avec cette légende : *Napoléon Empereur des Français*, et de l'autre, une aigle tenant la foudre, avec ces mots : *honneur et patrie*. L'étoile émaillée de blanc, était d'argent pour les simples légionnaires, et d'or pour les autres membres de la Légion. Par la suite, il fut décidé que cette étoile serait suspendue à une couronne impériale. Elle se portait à gauche, attachée à la boutonnière par un simple ruban rouge moiré[1].

Une des plus remarquables cérémonies relatives à l'ordre de la Légion-d'Honneur, fut celle de l'inauguration et de la prestation du serment entre les mains de l'Empereur lui-même, dans l'église magnifique qui sert de chapelle à l'Hôtel des Invalides.

Cette inauguration eut lieu le 14 juillet 1804, anniversaire de la fédération. L'impératrice et les princesses de la famille impériale y assistaient. — L'église où les cendres de Turenne avaient peu de temps auparavant été transportées par ordre du premier Consul, était décorée de drapeaux conquis par les armées françaises.

Pour décrire avec fidélité cette imposante cérémonie, nous aurons recours au récit officiel publié le lendemain dans le *Moniteur*.

« S. M. l'Empereur s'est placée sur le trône, ayant derrière elle les colonels-généraux de la garde, le gouverneur des Invalides et les grands-officiers de la couronne. Aux deux côtés et à la seconde marche du trône, se sont placés les grands dignitaires; plus bas et à droite, les ministres; à gauche, les maréchaux de l'Empire; au pied des marches du trône, le grand-maître et le maître des cérémonies; en face du grand-maître, le grand-chancelier et le grand-trésorier de la Légion-d'Honneur. Les aides de camp de l'Empereur étant debout en haie sur les degrés du trône à droite de l'autel, le cardinal-légat s'est placé sous un dais et sur un fauteuil qui lui avaient été préparés. A gauche de l'autel, le cardinal-archevêque de Paris, avec son clergé.

« Derrière l'autel, sur un immense amphithéâtre, étaient rangés sept cents invalides et deux cents jeunes élèves de l'École polytechnique.

« Toute la nef était occupée par les grands-officiers, commandants, officiers et membres de la Légion-d'Honneur.

« Le grand-maître des cérémonies, ayant pris l'ordre de Sa Majesté, a invité M. le cardinal-légat à officier, et S. E. a commencé la célébration de la messe.

« Après l'évangile, le grand-maître des cérémonies, ayant pris de nouveau les ordres de Sa Majesté, a conduit sur les degrés du trône, le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur.

« Le grand-chancelier a prononcé un discours éloquent sur les souvenirs que rappelait cette grande journée, sur le malheur des troubles politiques et sur la reconnaissance due au héros dont le génie a su conserver les principes qui ont commencé la Révolution, et terminer les maux qui l'ont suivie. L'orateur a noblement tracé les devoirs qu'imposait l'institution de la Légion-d'Honneur à tous ses membres : il a développé avec force les nombreux avantages qui devaient résulter de cette réunion des plus illustres soutiens du gouvernement et de la patrie.

« Après ce discours, les grands officiers de la Légion, appelés successivement par le chancelier, se sont approchés du trône, et ont prêté individuellement le serment prescrit.

« L'appel des grands officiers fini, l'Empereur s'est couvert, et s'adressant aux commandants, officiers et légionnaires, a prononcé d'une voix forte et animée, ces mots :

« Commandants, officiers, légionnaires, citoyens et « soldats, vous jurez sur votre honneur de vous dévouer « au service de l'Empire et à la conservation de son « territoire dans son intégrité ; à la défense de l'Empereur, des lois de la République et des propriétés « qu'elles ont consacrées; de combattre par tous les « moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, « toute entreprise qui tendrait à rétablir le régime féodal; enfin, vous jurez de concourir de tout votre « pouvoir au maintien de la liberté et de l'égalité, « bases premières de nos constitutions. Vous le jurez ! »

« Tous les membres de la Légion, debout, la main élevée, ont répété à la fois : *Je le jure*. Les cris de *vive l'Empereur !* se sont renouvelés de toutes parts.

« Ces derniers mots, prononcés avec l'accent d'une énergie profonde, ont porté dans toutes les âmes une vive émotion dont elles ont long-temps été pénétrées.

« Il est difficile de décrire la sensation que ce moment a produite. Les monuments de la gloire française, suspendus aux voûtes de la nef dans laquelle étaient réunis les plus braves guerriers; ces rangs nombreux de vieux soldats blessés, et ces jeunes gens, offrant par leur réunion la gloire et l'espérance de la patrie, enfin l'appareil religieux des autels, concouraient à exalter puissamment l'imagination, et à faire présager la durée la plus glorieuse à une institution formée sous de tels auspices.

« La messe finie, les décorations de la Légion ont été déposées, au pied du trône, dans des bassins d'or.

« M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, a pris les deux décorations de l'ordre, et les a remises à M. de Talleyrand, grand-chambellan. Celui-ci les a présentées à S. A. I. monseigneur le prince Louis, qui les a attachées à l'habit de S. M.

« De nouveaux cris de *vive l'Empereur !* se sont fait entendre à plusieurs reprises.

« M. le grand-chancelier de la Légion a invité MM. les grands-officiers à s'approcher du trône, pour recevoir successivement des mains de S. M. la décoration que lui présentait, sur un plat d'or, le grand-maître des cérémonies.

« Ensuite M. le grand-chancelier a appelé d'abord les commandants, puis les officiers, et enfin les légionnaires, qui sont tous venus au pied du trône recevoir

[1] L'institution de la grande décoration de Légion-d'Honneur n'eut lieu que le 29 janvier 1805; le nombre des *grands-aigles* (nommés depuis *grand croix*), fut fixé à 60. — Alors on régla que les grands-aigles porteraient la décoration suspendue en écharpe de droite à gauche à un large ruban moiré rouge, avec une plaque brodée en argent sur le côté gauche de l'habit et du manteau; que les grands-officiers auraient une plaque pareille sur le côté droit de l'habit, mais plus petite, et qu'ils continueraient en outre à porter la simple croix en or à la boutonnière; enfin que les *commandants* porteraient la décoration en sautoir autour du col avec un ruban moiré rouge.

individuellement la décoration des mains de l'Empereur.

«Sa Majesté a fixé particulièrement son attention sur les braves vétérans dont les glorieux services étaient attestés par leurs mutilations. Elle a interrogé plusieurs d'entre eux sur les lieux et les actions dans lesquels ils avaient reçu ces nobles blessures.

«Ce mélange des citoyens les plus distingués de toutes les classes et de tous les âges offrait un spectacle noble, doux et attendrissant. Le soldat, le général, le pontife, le magistrat, l'administrateur, l'homme de lettres, l'artiste célèbre, recevant chacun la récompense de leurs talents et de leurs travaux, ne semblaient composer qu'une seule famille qui se pressait autour du trône d'un héros pour le décorer et l'affermir. Une vive et profonde émotion était peinte sur tous les visages, et cette cérémonie auguste et brillante frappait les esprits d'un respect à la fois religieux et guerrier.»

L'Empereur au camp de Boulogne. — Distribution des croix. — Peu de temps après son élévation à l'Empire, Napoléon voulut se montrer aux troupes du camp de Boulogne dans tout l'éclat de son nouveau titre. Il voulait aussi à l'occasion de sa fête distribuer aux braves ces honorables récompenses du courage, ces croix de la Légion-d'Honneur dont l'inauguration venait d'avoir lieu dans l'église des Invalides. Il quitta Paris le 18 juillet, suivi de ses frères Louis et Joseph, ainsi que des grands dignitaires et des grands officiers de l'Empire. Il arriva le 19 à Boulogne, où les ministres avaient reçu ordre de venir le joindre.

Les préparatifs du camp de Boulogne, les forces imposantes qui y avaient été réunies, les travaux qui s'y exécutaient depuis plus d'un an, tout avait fortement éveillé l'attention publique, et le continent européen attendait avec anxiété le résultat des efforts de la France contre sa puissante rivale.

Outre les personnages désignés par l'Empereur, on vit affluer à Boulogne non-seulement un grand nombre de Français distingués, mais encore beaucoup d'étrangers attirés par le spectacle que présentaient alors ces plages naguère désertes. Napoléon y tenait sa cour avec autant de solennité qu'aux Tuileries. Les arts, le luxe, les plaisirs, y formaient un contraste piquant avec l'ordre et la discipline sévère établis dans les camps. Le matin, c'étaient des manœuvres militaires; le soir, des danses, des fêtes, des représentations théâtrales. — Des acteurs, choisis parmi les meilleurs des théâtres de Paris, faisaient succéder aux sublimes compositions des grands maîtres de la scène française des pièces dont la circonstance avait inspiré les auteurs, et qui, toutes, avaient pour but d'exciter le patriotisme et le dévouement.

Napoléon passa ainsi un mois sur la côte de Boulogne, imprimant l'activité à tous les travaux, électrisant l'armée par sa présence.

Le 15 août, jour de la naissance de l'Empereur, jour de sa fête, avait été fixé pour une grande solennité qui perpétuera le souvenir du camp de Boulogne autant que le vaste projet qui l'a fait former. C'était cette distribution de croix de la Légion-d'Honneur, non-seulement aux braves de l'armée, mais encore aux nombreux fonctionnaires civils que l'Empereur avait appelés à Boulogne dans ce dessein. Malgré les arguments du Tribunat, Napoléon avait compris que la Légion-d'Honneur était une des institutions les plus propres à consolider le trône impérial, et se proposait de donner à cette cérémonie le plus brillant éclat.

«Le lieu choisi pour la fête, dit la relation d'un témoin oculaire, offrait l'aspect d'un théâtre antique, dont les gradins demi-circulaires étaient figurés par les mouvements du terrain. Vingt colonnes d'infanterie, de soixante hommes de front, sur une hauteur indéterminée, devaient figurer les spectateurs; les intervalles des colonnes représentaient les vomitoires ou issues, et le sommet des collines, couronné par la cavalerie, les loges des théâtres anciens. L'espace conservé vide pour la cérémonie était destiné à contenir les états-majors généraux et les drapeaux des corps placés en avant des légionnaires qui devaient prêter le serment. Au centre s'élevait le trône de l'Empereur; à ses côtés étaient placés la garde impériale et sa musique.

«Le trône était posé sur un tertre dans le goût antique, tel que, dans les camps romains, on en élevait aux Césars lorsque ceux-ci voulaient adresser aux armées ces harangues que les médailles rappellent sous le nom d'*allocutions*. Le tertre se terminait en une plate-forme carrée, entourée d'étendards et de drapeaux surmontés d'aigles d'or; au centre, élevé sur deux gradins, le siége antique du roi Dagobert était adossé à un trophée d'armes composé de drapeaux, d'étendards et de guidons pris dans les batailles de Montenotte, de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Castiglione, des Pyramides, du Mont-Thabor, d'Aboukir et de Marengo. Au milieu du trophée était l'armure en pied des électeurs de Hanovre, et le tout était surmonté d'une immense couronne de lauriers en or, sur laquelle flottaient les queues teintes en rouge, guidons des beys d'Égypte.

«Les décorations qui devaient être distribuées aux légionnaires avaient été placées dans le casque de Duguesclin et dans le bouclier de Bayard, portés par des adjudants-généraux ou des colonels d'état-major.»

Enfin, le 15 août, le soleil se leva éclatant et radieux, au milieu des cris de joie de l'armée, heureuse de voir que le ciel semblait protéger la plus belle des fêtes. A neuf heures, la générale se fit entendre dans les camps, et les troupes vinrent en colonnes occuper l'espace qui leur était destiné. A midi, l'Empereur sortit de la baraque qui lui servit de palais, et qui était construite en bois comme les autres habitations du camp. — Son arrivée au lieu de la cérémonie fut annoncée par une salve générale d'artillerie. — Deux mille tambours battirent aux champs, sans pouvoir couvrir le bruit des acclamations que l'enthousiasme arrachait aux soldats et aux citoyens. Mais un roulement ayant annoncé le commencement de la cérémonie, toute cette masse de spectateurs se tut comme un seul homme.

L'Empereur prit place sur le trône; à ses côtés se rangèrent ses deux frères, Joseph et Louis, puis au-dessous se placèrent le grand-amiral Murat, les mi-

nistres, les maréchaux de l'Empire, les grands officiers de la couronne, les colonels-généraux et les sénateurs présents à Boulogne; derrière le trône se trouvaient des capitaines de chaque corps de l'armée tenant un drapeau déployé; les aides de camp de l'Empereur, disposés sur les seize marches du trône, étaient prêts à recevoir et à transmettre ses ordres. — Plus bas, on remarquait des légionnaires, déjà décorés, au pied de deux trophées formés de drapeaux et d'étendards conquis sur l'ennemi.

Lorsque les colonels d'état-major qui portaient les décorations furent arrivés à la place qui leur avait été réservée, le grand-chancelier de la Légion-d'Honneur prononça un discours dans lequel, ainsi qu'à l'inauguration, il montra le but de cette institution nationale, et indiqua les devoirs qu'elle imposait aux légionnaires. Quand il eut cessé de parler un roulement de tambours se fit entendre, et l'Empereur, se levant de son trône, prononça la formule du serment de fidélité et de dévouement que devaient prêter les membres de la Légion-d'Honneur; ceux-ci s'écrièrent : *Nous le jurons!* et l'armée tout entière, par un mouvement unanime, répéta ces deux mots, accompagnés des cris de *vive l'Empereur!* puis les dignitaires et les simples chevaliers s'approchèrent successivement de l'Empereur et en reçurent individuellement la décoration.

Au moment où la cérémonie finissait, quand les colonnes se déployaient sur les coteaux pour venir défiler devant le trône, une division de cinquante voiles, avant-garde de la flottille du Havre, se montra à la hauteur du cap d'Alpreck. Tous les regards se portèrent alors sur la mer, et l'enthousiasme prit un nouveau degré d'exaltation. On crut voir l'Océan, par l'arrivée d'un convoi impatiemment attendu depuis plusieurs mois, payer aussi son tribut à l'Empereur.

Combat naval en présence de l'Empereur. — Quelques jours après cette solennité, le 26 août, l'amiral Bruix, commandant de la flottille de Boulogne, voulut donner à l'Empereur le spectacle d'un petit combat naval. Vers deux heures de l'après-midi, une grande corvette anglaise à trois mâts s'avança pour observer la ligne d'embossage de la flottille, s'arrêta à une grande portée de canon et tira quelques volées qui n'eurent aucun résultat. L'amiral fit aussitôt le signal à la première division des canonnières de mettre sous voile pour aller repousser la corvette, qui se replia en toute hâte sur l'escadre ennemie. La division française continua ses évolutions sous les yeux de l'Empereur.—Mais l'amiral anglais détacha une division composée d'une frégate de 44 canons, d'une corvette de 24, de trois bricks de 18 et d'un cutter de 16. Ces bâtiments s'avancèrent pour troubler les évolutions de la division française, et pour tâcher de lui couper la retraite sur la ligne d'embossage. Les canonnières attendirent les vaisseaux ennemis et le combat s'engagea. L'Empereur était en rade dans un canot, accompagné des ministres de la guerre et de la marine, des maréchaux Soult et Mortier et de l'amiral Bruix; il se fit conduire, à force de rames, vers le point où les canonnières étaient aux prises. D'après ses ordres, elles se portèrent toutes à la fois contre les bâtiments ennemis, en faisant le feu le plus vif. Ceux-ci ripostèrent pendant quelque temps avec non moins d'ardeur. Mais enfin les avaries qu'ils avaient souffertes, et l'approche des bâtiments qui s'avançaient pour renforcer la première division française, les déterminèrent à se retirer. Il furent suivis dans ce mouvement, et foudroyés non-seulement par la division qui les avait combattus d'abord, mais encore par la 4e division de canonnières et par deux sections de péniches portant des obusiers prussiens. Le cutter fut coulé bas.

Machines infernales dirigées contre la flottille. — Convaincus de l'inutilité de leurs efforts pour empêcher la réunion de la flottille à Boulogne, les Anglais dirigèrent toutes leurs pensées vers les moyens de la détruire dans ce port même. Ils ne pouvaient songer à un bombardement. Chaque fois que le temps permettait à des bâtiments de tenir le long de la côte, une partie de la flottille entrait en rade et formait une ligne d'embossage à sept à huit cents toises du rivage, à la place même qu'eussent dû occuper les bombardes pour tirer sur le port avec quelque succès. — Les Anglais eurent un instant la pensée d'enfermer les bâtiments de la flottille à Boulogne, à Wimereux et à Ambleteuse en coulant des navires chargés de pierres à l'entrée du chenal de chacun de ces ports. Mais ce projet, que les Français eussent déjoué facilement en déblayant, à force de bras, en deux ou trois marées, l'entrée des chenals, ne fut point exécuté. L'amirauté anglaise eut alors recours à des moyens odieux et que les lois de la guerre semblent repousser : elle fit préparer une immense quantité de brûlots, de catamarans et de machines infernales de toutes les espèces, soit pour les lancer contre les bâtiments français dans la rade de Boulogne, soit pour les conduire, à la faveur de la nuit, jusques entre les jetées de ce port, au milieu duquel, poussés par la marée montante, ils eussent fait explosion.

En attendant l'emploi de ces bâtiments incendiaires, l'amiral Keith fit plusieurs tentatives d'attaque qui n'eurent aucun succès. Le mois de septembre se passa donc assez tranquillement, et de nouvelles divisions, venant de l'ouest, se réunirent sans obstacle au gros de la flottille. — L'Empereur avait quitté Boulogne vers la fin du mois d'août. — Enfin, toutes les machines infernales étant prêtes, les Anglais se disposèrent à les employer. Lord Melleville, premier lord de l'amirauté, désirant être témoin de cette tentative dont le succès lui paraissait certain, se rendit à bord du *Tremendous*, vaisseau de l'amiral Keith. Pitt lui-même, pour jouir du coup d'œil que devait offrir l'embrasement de la flottille, accourut se placer en observation dans sa maison de campagne de Walmer-Castle, située sur le haut des falaises opposées à la côte de Boulogne.

L'amiral Bruix, sans connaître le nombre et l'espèce des machines qui devaient être employées, était prévenu par ses espions de l'attaque projetée, mais il ignorait l'époque où cette attaque devait avoir lieu.

Dans les derniers jours de septembre, l'augmentation considérable et successive des bâtiments de la station anglaise annonça que le moment approchait,

— Le 1er octobre, cinquante-deux bâtiments ennemis, dont plusieurs vaisseaux de ligne, étaient en vue. — Dans ce nombre, on remarquait vingt à vingt-cinq bricks et cutters de peu d'apparence : on jugea que c'étaient des brûlots. Le même jour, un vaisseau de ligne, trois frégates, deux bricks et plusieurs cutters vinrent mouiller, hors de portée de canon de l'aile gauche de la ligne française. Cette manœuvre ne laissa plus de doute. — Le vent et la marée étaient d'ailleurs favorables à l'attaque des Anglais.

Le contre-amiral Lacrosse, dont le pavillon flottait à bord de la prame *la Ville-de-Mayence*, commandait la ligne d'embossage. A la chute du jour, il envoya tous les canots de grande dimension et plusieurs péniches à obusier prussien prendre, en avant, poste en védette. Ces embarcations devaient avertir de l'approche de l'ennemi, combattre ses canots et accrocher ses brûlots pour les écarter de la ligne. Les védettes françaises, placées à la gauche, aperçurent, vers les neuf heures et demie, plusieurs bâtiments à la voile se dirigeant vers elles. Elles firent un feu très vif de mousqueterie et de mitraille; mais ces bâtiments, s'avançant toujours sans riposter, on ne douta plus que ce fussent des brûlots. Les péniches manœuvrèrent alors pour les accrocher; mais l'amiral anglais les avait fait soutenir par les embarcations de son escadre, et le combat s'engagea. Les embarcations anglaises furent promptement repoussées; mais pendant ce temps, les brûlots, poussés par le vent et la marée, avaient pu arriver jusqu'auprès de la ligne d'embossage, où on les accueillit à coups de canon pour tâcher de les couler. Le premier brûlot, qui était un fort cutter, pénétra dans la ligne parmi les canonnières de la troisième division, et faillit même aborder une de ces canonnières; heureusement il dériva vers la terre et le courant le portait sur un des bateaux placés en seconde ligne. Déjà quelques hommes s'embarquaient dans un canot pour aller accrocher le brûlot, lorsqu'il fit son explosion. Deux hommes furent blessés par les éclats.

Le second brûlot qui arriva dans la ligne d'embossage était aussi un cutter; il sauta presque au même point que le premier : deux marins et un officier furent atteints par les débris.

Le contre-amiral Lacrosse avait quitté *la Ville-de-Mayence* et se dirigeait dans son canot vers la gauche de la ligne, qui se trouvait seule engagée, pour s'assurer si l'on avait bien suivi ses ordres, lorsqu'il aperçut un bâtiment entre la ligne d'embossage et la terre. Il s'en approcha, et, à la voilure, reconnut un bâtiment ennemi. Il fit aussitôt tirer dessus et ordonna de forcer de rames pour aller s'en emparer. Mais au moment où le canot n'en était plus qu'à demi-portée de pistolet, ce bâtiment sauta en l'air avec un horrible fracas. Le canot fut couvert d'éclats; mais, par un bonheur extraordinaire, deux matelots seulement furent blessés légèrement. L'amiral, échappé à ce danger, continua sa tournée, et ne revint au bord de la prame que lorsque l'attaque passa de la gauche au centre.

Un brûlot avait été dirigé vers *la Ville-de-Mayence*; une péniche française tenta inutilement d'accrocher ce brûlot; mais la prame manœuvra sur ses cables et parvint à l'éviter; l'explosion ne causa aucun dommage.

Tandis que les brûlots parcouraient ainsi la ligne d'embossage de la gauche à la droite, les embarcations anglaises cherchaient à inquiéter les bâtiments français, soit en dirigeant sur eux un feu très vif de mitraille et de mousqueterie, soit en lançant à bord des artifices embrasés. Mais ces tentatives n'eurent aucun succès, et plusieurs bâtiments ennemis furent coulés bas.

L'action se prolongea ainsi durant presque toute la nuit; le dernier brûlot sauta à trois heures et demie du matin. Douze des brûlots seulement avaient fait explosion; c'étaient des cutters ou des bricks; d'autres machines infernales, lancées dans le même but, ne produisirent aucun effet.

Dans cette nuit dangereuse, les Français n'éprouvèrent qu'un seul événement fatal : une péniche aperçut un canot à la voile qui remorquait un brûlot; elle s'en approcha; une partie des hommes qui la montaient sautèrent dans le canot, où ils ne trouvèrent personne; mais au moment où la péniche vint à toucher le brûlot, il éclata, et elle fut engloutie avec tous les hommes restés à bord. Ceux qui se trouvaient dans le canot anglais, au nombre de vingt-sept, gagnèrent le port de Wimereux. Un officier, treize soldats et sept marins avaient été victimes de l'explosion.

Le lendemain, au point du jour, la ligne d'embossage, formée avec le plus grand ordre, présentait le même aspect que la veille, et rien n'eût rappelé la terrible attaque de la nuit, si la plage n'eût été couverte de débris de toute espèce. — Dans la matinée, le vent ayant changé, l'escadre anglaise mit à la voile pour gagner la rade des Dunes, et la flottille rentra dans le port.

Nature des machines incendiaires. — Les machines infernales que les Anglais avaient employées étaient de trois espèces : c'étaient premièrement des bâtiments, cutters ou bricks, ne différant des brûlots ordinaires que parce qu'aucune trace d'embrasement ne s'y montrait avant l'explosion. Ce qui les rendait plus dangereux; on pouvait les prendre pour des bâtiments de guerre et tenter de s'en emparer à l'abordage.

Les machines infernales de la seconde espèce étaient des coffres de bois doublés en cuivre, longs et plats et terminés en pointe à leurs deux extrémités. Chacun de ces coffres contenait environ cinq milliers de poudre à canon, et par-dessus cette poudre plusieurs rangs de pelotes d'artifice assemblés deux à deux par une chaîne, et ayant la forme et la grosseur d'un melon. Lancées en l'air et dispersées par l'explosion de la poudre, ces pelotes devaient retomber à bord des bâtiments français et être retenues, par la chaîne qui les unissait deux à deux, à quelque partie du gréement qu'elles étaient destinées à incendier.

Des barriques remplies de poudre et d'artifice, et que des boulets, enfermés dans une toile clouée sur un côté, devaient empêcher de rouler avec les lames, formaient la troisième espèce de machines.

Le feu était communiqué aux machines de la première espèce par les mêmes moyens qu'aux brûlots ordinaires. Il n'en était pas de même pour les deux autres espèces, dont l'explosion devait être produite par une batterie de fusil mise en action au moyen d'un ressort adapté à un mouvement de montre qui en réglait la détente.

Quoique les Anglais eussent échoué honteusement, les Français pensèrent qu'ils allaient tâcher de perfectionner leurs machines, et qu'ils essaieraient de nouveau d'incendier la flottille. En conséquence, l'amiral Bruix fit augmenter les précautions déjà prises pour la mettre à l'abri du danger. Le capitaine de vaisseau Saint-Haouen, chef militaire du port de Boulogne, fut chargé d'établir une chaîne de barrage au-delà de la ligne d'embossage. Ces précautions devinrent inutiles; car les Anglais ne se hasardèrent plus à aucune tentative importante pour incendier les bâtiments français; ils se bornèrent à faire en petit un grand nombre d'essais dont le résultat fut de les décider à renoncer définitivement à leurs projets incendiaires.

Vote du peuple sur l'Empire. — L'Empereur avait désiré que son élévation à l'Empire fût, comme le Consulat, soumise à la sanction populaire. La destruction de la République excita quelques murmures parmi les troupes réunies à Boulogne; le plus grand nombre, néanmoins, donna son assentiment à la nouvelle dignité conférée à Napoléon.— Le 1er décembre, le président du sénat présenta à l'Empereur le plébiscite qui confirmait, dans sa famille, l'hérédité de la dignité impériale.

La question posée au peuple avait été ainsi rédigée: « Le peuple veut-il l'hérédité de la dignité impériale dans « la descendance directe, naturelle, légitime et adop« tive de Napoléon Bonaparte, et dans la descendance « directe, naturelle et légitime de Joseph Bonaparte « et de Louis Bonaparte, ainsi qu'il est réglé par le « sénatus-consulte du 28 floréal an XII? »

Afin de recevoir les votes, des registres dont le nombre était de 61,968, avaient été ouverts aux secrétariats de toutes les municipalités, aux greffes de tous les tribunaux, chez tous les juges de paix et chez tous les notaires.

Les citoyens appelés à donner leur vote étaient ceux qui avaient en le droit de voter la constitution.

3,574, 898 se présentèrent. Dans ce nombre, deux mille cinq cent soixante-neuf votèrent *contre* (le consulat à vie avait trouvé 8,375 opposans), et trois millions cinq cent soixante-douze mille trois cent vingt-neuf votèrent *pour*.

En présentant cet éclatant résultat de l'appel fait au peuple, d'après le désir exprimé par l'Empereur lui-même, le président du sénat dit à Napoléon: « Les « actes (votes) sont contenus dans soixante mille re« gistres qui ont été vérifiés et dépouillés avec scru« pule. Il n'y a point de doute sur l'état, ni sur « le nombre de ceux qui ont émis leurs voix, ni sur le « droit que chacun d'eux avait de la donner, ni sur le « résultat de ce suffrage universel. »

Arrivée et séjour du Pape à Paris. — Le lendemain, 2 décembre, eut lieu la cérémonie du couronnement, à laquelle la présence du Pape donna un éclat extraordinaire. Lorsque Pie VII consentit à venir à Paris sacrer l'empereur Napoléon, il céda à l'impulsion d'une juste reconnaissance. — Ce vénérable pontife, animé d'une charité toute chrétienne, rempli d'une philosophie éclairée, était, d'après ce qu'en a dit l'Empereur lui-même, un bon, doux et brave homme. Déjà évêque d'Imola, il avait pris le général Bonaparte en affection.

Le Pape arriva à Paris, le 25 novembre. L'Empereur alla au-devant de lui, jusque sur la route de Fontainebleau, et le logea dans le palais des Tuileries, où il lui avait fait préparer un magnifique appartement. Pendant les jours qui précédèrent le couronnement, Pie VII reçut les hommages de toutes les autorités de la capitale et des hommes les plus distingués du pays. Il se concilia réellement l'estime générale: tout Paris rendait justice à ses vertus chrétiennes. On accueillait avec faveur ses plus simples paroles. Chacun répétait avec empressement cette réponse noble et touchante qui suffit pour donner une haute idée du caractère personnel de ce digne pontife. Il traversait une salle du palais, distribuant ses bénédictions aux personnes que la piété ou la curiosité avait appelées sur son passage; la foule était à genoux; un jeune homme, seul resté debout, affectait en se détournant de mépriser la bénédiction du Pape; Pie VII s'avança, et, allongeant son bras vers lui, dit avec une douce bonté: « Recevez la toujours, monsieur; la bénédiction d'un « vieillard ne fait jamais de mal. »

On peut croire qu'en venant à Paris comme un nouvel Étienne III, sacrer un nouveau Pepin-le-Bref, le pape avait aussi conservé quelque espérance d'obtenir de Napoléon divers dédommagements en échange d'une complaisance aussi signalée: la cour de Rome n'abandonne jamais ses plus anciennes prétentions, et les victoires des armées républicaines avaient fait plus d'une brèche au patrimoine de saint Pierre. L'Empereur nous a laissé lui-même sur ces espérances, qui furent déçues, un récit plein de malice et de gaieté que nos lecteurs reliront avec plaisir.

« Quelque temps avant mon couronnement, dit-il, le Pape voulut me voir, et tint à se rendre lui-même chez moi. Il avait fait bien des concessions. Il était venu à Paris me couronner; il consentait à ne pas me poser lui-même la couronne sur la tête; il me dispensait de communier en public avant la cérémonie. Il avait donc, selon lui, bien des récompenses à attendre en retour; aussi avait-il rêvé d'abord la Romagne, les Légations, etc.; mais, après une ou deux tentatives mal accueillies, il commença à soupçonner qu'il faudrait renoncer à tout cela. Il se rabattit alors sur une bien petite grâce, seulement à voir signer un titre ancien, chiffon bien usé, que ses prédécesseurs tenaient de Louis XIV: « Faites-moi ce plaisir, dit-il; au fond « cela ne signifie rien. — Volontiers, très cher Père; « et la chose sera faite si elle est faisable, » lui répondis-je. Or, son chiffon mutilé c'était une déclaration dans laquelle Louis XIV, sur la fin de ses jours,

MER DU NORD.

LA MANCHE

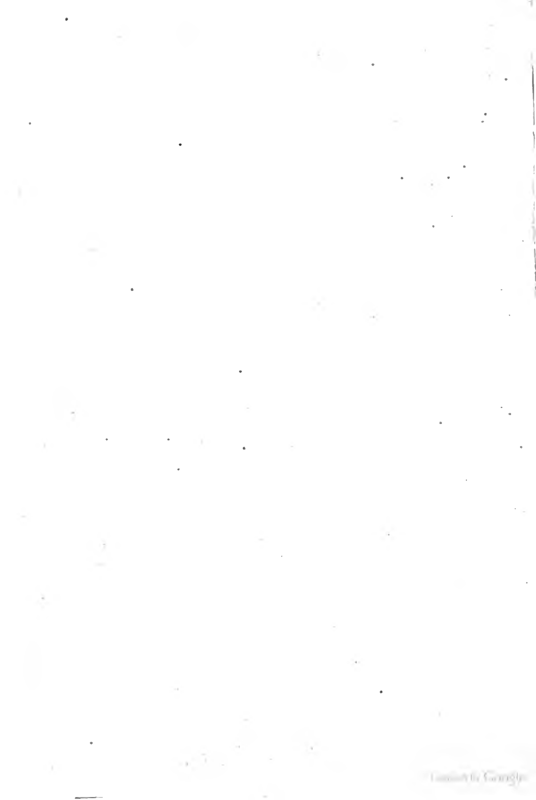
PAS DE CALAIS

CARTE
des CÔTES de FRANCE
jusqu'à la Somme

PORT
de
BOULOGNE

BASSIN DE LA FLOTILLE

Dunes de Sables



FRANCE MILITAIRE.



Troupes Toscanes. Chasseur. Vétéran.



Desgenettes Larrey




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



L'Aigle.



Parme





Revue de Boulogne

vaincu par les instances de madame de Maintenon, ou gagné par ses confesseurs, désapprouvait les articles de 1682, bases des fameuses libertés de l'église gallicane. Je lus la pièce, et je dis malignement à Pie VII que je n'avais, quant à lui, aucune objection personnelle à faire; mais qu'il était bon, toutefois pour la règle, d'en parler aux évêques et au conseil d'État; sur quoi le Pape se tuait de répéter que ce n'était nullement nécessaire; que cela ne méritait pas tant de bruit. « Je ne montrerai jamais cette signature, disait-«il, pas plus qu'on n'a montré celle de Louis XIV. — «Mais si cela ne signifie rien, repris-je, à quoi bon me «faire signer? Et si cela peut signifier quelque chose, il «faut bien décemment que je consulte mes docteurs.» L'argument était sans réplique, le pauvre Pape honteux et confus... n'insista pas.»

Sacre et couronnement de l'Empereur. — Tout avait été disposé à Paris, avec grandeur et avec luxe, pour la double cérémonie du sacre et du couronnement. L'Empereur avait fait à la cathédrale, dépouillée par les rapines révolutionnaires, présent de tous les objets nécessaires au service divin, de vases sacrés en métaux précieux et enrichis de diamants et d'ornements sacerdotaux magnifiques. (Ces riches objets forment encore le trésor du chapitre de Notre-Dame.)

Indépendamment d'une multitude de curieux et d'étrangers attirés par la solennité qui se préparait, des députations de toutes les autorités administratives et judiciaires, de toutes les gardes nationales de l'Empire, de tous les corps militaires, les présidents des arrondissements et des cantons de chaque département, les maires des principales villes étaient réunis dans la capitale.

La cérémonie du sacre eut lieu le 2 décembre, et les fêtes données à cette occasion dépassèrent tout ce que l'imagination avait pu se figurer.

Le Pape, l'Empereur et l'Impératrice, accompagnés d'un cortège imposant, se rendirent à travers un concours immense de spectateurs à l'église métropolitaine de Notre-Dame. Pie VII officia pontificalement, avec toute la pompe de l'église romaine. Napoléon et Joséphine furent oints de l'huile sainte sur le front et sur les deux mains; en faisant cette triple onction, le saint Père récita l'oraison :

« Dieu tout-puissant et éternel..... répandez par vos « mains le trésor de vos grâces et de vos bénédictions « sur votre serviteur Napoléon, que, malgré notre in-« dignité personnelle, nous consacrons aujourd'hui em-« pereur en votre nom.»

En attendant que les autres prières du sacre fussent achevées, l'Empereur et l'Impératrice se reposèrent et restèrent assis sur leur trône. Ils se levèrent et s'avancèrent une seconde fois vers l'autel pour la cérémonie du couronnement. Dès que le Pape eut béni les deux couronnes, Napoléon, saisissant brusquement celle qui lui était destinée, se la plaça lui-même sur la tête, comme pour donner à entendre qu'il ne la tenait que de Dieu et de son épée. (Charlemagne, moins hardi, avait reçu la sienne des mains du Pape; mais Napoléon voulait éviter tout ce qui aurait pu ressembler à une sujétion spirituelle à la cour de Rome). Il prit ensuite l'autre couronne et la posa sur le front de l'Impératrice qui était restée à genoux au pied de l'autel.

Lorsque l'office divin fut terminé, l'Empereur, assis, la couronne sur la tête et la main sur le livre des Évangiles, prononça de nouveau devant les trois présidents du Sénat, du Corps-Législatif et du Tribunat, le serment qu'il avait déjà prêté en recevant l'acte constitutionnel de l'Empire.

Le chef des hérauts d'armes s'écria ensuite d'une voix forte et élevée : « Le très glorieux et très auguste «empereur Napoléon, empereur des Français, est cou-«ronné et intronisé: *Vive l'Empereur!*» Au même instant, d'unanimes cris de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!* firent retentir les voûtes de la vaste basilique. Les deux époux sortirent de l'église au bruit des mêmes acclamations, et retournèrent aux Tuileries, suivis du cortége brillant qui les avait accompagnés à Notre-Dame. — Pendant trois jours ce ne furent dans Paris que fêtes nationales et réjouissances particulières; l'expression de la joie publique se manifesta d'une manière unanime.

Distribution des aigles. — La journée du 5 décembre, la troisième des fêtes du couronnement, fut consacrée à la distribution des nouvelles enseignes qui devaient conduire nos guerriers à la victoire. Cette cérémonie eut lieu dans le Champ-de-Mars, vaste enceinte dont le souvenir se rattache à toutes les époques mémorables de notre Révolution. Le trône impérial, placé dans une tribune qui s'élevait à la hauteur des appartements du palais de l'École-Militaire, était entouré à droite et à gauche de siéges destinés aux membres des trois corps de l'État et aux personnages les plus distingués de l'Empire. L'intérieur du Champ-de-Mars contenait les députations des corps de l'armée, de la marine et de la garde nationale. La foule des spectateurs couronnait les terre-pleins qui entourent cette plaine immense. A un signal donné, toutes les colonnes de l'armée se mirent en mouvement et s'approchèrent du trône au pied duquel se trouvaient les nouveaux étendards et les drapeaux surmontés d'un aigle, que portaient des officiers ou des présidents de colléges électoraux des départements. L'Empereur se leva; un silence respectueux attendait ses paroles: «Soldats, dit-il avec une voix forte et qui fit vibrer «toutes les âmes, voilà vos drapeaux; ces aigles vous «serviront toujours de point de ralliement; elles seront «partout où votre Empereur les jugera nécessaires pour «la défense de son trône et de son peuple: vous jurez de «sacrifier votre vie pour les défendre et de les maintenir «constamment par votre courage sur le chemin de la vic-«toire; vous le jurez?—Nous le jurons,» répétèrent d'un cri unanime les présidents des colléges et les officiers de l'armée en agitant les aigles qu'ils allaient remettre aux mains des braves. Les députations de chaque régiment s'avancèrent ensuite et reçurent, au milieu des plus vives acclamations, ces drapeaux glorieux qu'ils ne devaient rapporter dans la patrie que noircis par la poudre et déchirés par la mitraille, après leur avoir fait visiter toutes les capitales de l'Europe. Cette grande

solennité toute militaire n'eut pas moins d'éclat que la cérémonie civile, religieuse et sociale du couronnement.

Statue érigée à Napoléon. — Ce fut à cette époque que le Corps-Législatif, pour éterniser la création du *Code civil*, la mémoire de son fondateur et la reconnaissance du peuple français envers le chef de l'État, vota l'érection d'une statue à Napoléon dans la salle de ses séances. Cette statue fut inaugurée, le 14 janvier, dans une fête solennelle.

Déjà trois mois auparavant, l'armée réunie à Boulogne avait voulu aussi élever à son général une statue colossale en bronze qui devait être placée au milieu du camp de César. Tous les officiers et tous les soldats avaient offert une partie de leur solde; mais le bronze manquait pour le monument. Le maréchal Soult, en offrant à l'Empereur cet imposant hommage, lui dit: « Sire, prêtez-moi du bronze, je vous le rendrai à la première bataille. » Un an plus tard, en effet, le maréchal aurait acquitté sa dette à Austerlitz.

Lettre de Napoléon au roi d'Angleterre. — *Réponse évasive du cabinet britannique.* — Avec la conscience de son génie militaire et la confiance que lui inspirait l'armée française, l'Empereur ne pouvait craindre les chances de la guerre; cependant il voulut se montrer fidèle aux promesses qu'il avait faites, lors de l'ouverture du Corps-Législatif, aux représentants de la nation. — Au moment même où il comptait 190,000 hommes prêts à être embarqués sur soixante-neuf vaisseaux de ligne; quand plus de deux mille bâtimens de transport, équipés et armés, n'attendaient qu'un signal et six heures de calme pour voguer vers la Tamise, il offrit la paix à l'opiniâtre ennemi de la France, et écrivit de sa main, le 2 janvier 1805, pour la seconde fois au roi d'Angleterre: « Appelé au trône de France par la Providence, et par les suffrages du Sénat, du peuple et de l'armée, mon premier sentiment est un vœu de paix. La France et l'Angleterre usent leur prospérité. Elles peuvent lutter des siècles; mais leurs gouvernements remplissent-ils bien leurs devoirs? et tant de sang versé inutilement et sans la perspective d'aucun but ne les accuse-t-il pas dans leur propre conscience? Je n'attache point de déshonneur à faire le premier pas. J'ai assez, je pense, prouvé au monde que je ne redoute aucune des chances de la guerre...... La paix est le vœu de mon cœur, mais la guerre n'a jamais été contraire à ma gloire. Je conjure votre majesté de ne pas se refuser au bonheur de donner elle-même la paix au monde....Une coalition ne ferait qu'accroître la prépondérance et la grandeur continentale de la France...Quelle triste perspective de faire battre les peuples pour qu'ils se battent! Le monde est assez grand pour que nos deux nations puissent y vivre, et la raison a assez de puissance pour qu'on trouve les moyens de tout concilier, si de part et d'autre on en a la volonté....»

Au moment où cette lettre parvint à Londres, le ministère britannique venait de préparer les contre-batteries de l'expédition de Boulogne, et de faire jouer tous les ressorts de sa politique pour soulever contre la France une troisième coalition. Déjà même, les cours de Russie, de Vienne et de Berlin, paraissaient disposées à seconder le cabinet de Saint-James, pourvu que la Grande-Bretagne soldât la plus grande partie des frais de cette nouvelle guerre. Ces dispositions, en donnant l'espoir d'une diversion puissante et prochaine, diminuaient beaucoup le danger que redoutait l'Angleterre d'une descente sur son territoire. Lord Mulgrave, ministre des affaires étrangères, dans la dépêche en réponse à la lettre de l'Empereur, évita de s'expliquer franchement:

«... Il n'y a aucun objet, dit-il, que Sa Majesté ait plus à cœur, que de saisir la première occasion de procurer de nouveau à ses sujets les avantages d'une paix fondée sur des bases qui ne soient pas incompatibles avec la sûreté permanente et les intérêts essentiels de ses états. Sa Majesté est persuadée que ce but ne peut être atteint que par des arrangemens qui puissent en même temps pourvoir à la sûreté et à la tranquillité à venir de l'Europe, et prévenir le renouvellement des dangers et des malheurs dans lesquels elle s'est trouvée enveloppée. Conformément à ce sentiment, sa majesté sent qu'il lui est impossible de répondre plus particulièrement à l'ouverture qui lui a été faite, jusqu'à ce qu'elle ait eu le temps de communiquer avec les puissances du continent avec lesquelles elle se trouve engagée par des liaisons et des rapports confidentiels, et particulièrement avec l'empereur de Russie, qui a donné les preuves les plus fortes de la sagesse et de l'élévation des sentimens dont il est animé, et du vif intérêt qu'il prend à la sûreté et à l'indépendance de l'Europe.»

La démarche faite par l'Empereur auprès du roi d'Angleterre ne fut connue à Paris que le 4 février. Tant que Napoléon conserva quelque espoir sur le succès de sa lettre, il voulut la tenir secrète; mais quand une fois il fut bien convaincu que la question de la paix serait résolue par la négative, il ordonna de communiquer aux trois chambres législatives sa lettre au roi d'Angleterre, et la réponse évasive de lord Mulgrave. La France sut gré à l'Empereur des efforts qu'il avait faits pour obtenir la paix, et considéra dès lors comme nationale la guerre qu'il allait probablement être obligé d'entreprendre.

Royaume d'Italie. — *Napoléon empereur et roi.* — La République italienne avait suivi dans toutes ses phases les transformations du gouvernement français; elle devait rester attachée à la France par les liens de la conquête et des intérêts. Lors de la nomination de Bonaparte au Consulat, les députés italiens l'avaient choisi pour président de leur République. La nouvelle dignité dont il venait d'être investi inspira aux grands corps de la nation italienne la pensée d'ériger leur patrie en royaume, et d'offrir à Napoléon la couronne de fer des rois lombards. « Notre première volonté, répondit l'Empereur au vice-président de la République, qui était venu lui soumettre ce vœu solennel; notre première volonté, encore tout couvert du sang et de la poussière des batailles, fut la réorganisation de la patrie italienne.

« Les statuts de Lyon remirent la souveraineté entre « les mains de la *consulte* et des *collèges* où nous « avions réuni les différents éléments qui constituent « les nations, vous crûtes alors nécessaire à vos inté- « rêts que nous fussions le chef de votre gouverne- « ment ; et aujourd'hui, persistant dans la même « pensée, vous voulez que nous soyons le premier de « vos rois.

« La séparation des couronnes de France et d'Italie, « qui peut être utile pour assurer l'indépendance de « vos descendants, serait dans ce moment funeste à « votre existence et à votre tranquillité.

« Je la garderai, cette couronne, mais seulement « tout le temps que vos intérêts l'exigeront, et je verrai « avec plaisir arriver le moment où je pourrai la placer « sur une plus jeune tête, qui, animée de mon esprit, « continuera mon ouvrage, et sera toujours prête à « sacrifier sa personne et ses intérêts à la sûreté et au « bonheur du peuple sur lequel la Providence, les cons- « titutions du royaume et ma volonté l'auront appelé à « régner. »

Grande manœuvre maritime pour favoriser le débarquement en Angleterre. — Napoléon ne perdait cependant pas de vue son but d'une descente en Angleterre; mais, pour y réussir, il fallait la réunion de toutes nos forces maritimes; cette réunion ne pouvait s'opérer sans obstacles qu'en donnant un rendez-vous lointain aux différentes escadres mouillées à Toulon, à Cadix, à Rochefort et à Brest. L'Empereur conçut ce grand dessein : il résolut de les diriger vers la Martinique, d'où elles reviendraient ensuite débloquer l'escadre du Ferrol, pour s'avancer réunies dans le canal de la Manche, et favoriser l'expédition de l'armée de terre. Toutes ces mesures étaient habilement prises; car elles ne tendaient pas seulement à assurer la jonction des diverses escadres dispersées dans les ports de la France et de l'Espagne, mais encore à porter l'alarme dans les établissements anglais des deux Indes, et à éloigner ensuite la majeure partie des forces navales britanniques des côtes de l'Angleterre au moment où nos vaisseaux devaient y reparaître. On profita aussi de la sortie de ces escadres pour porter des troupes de débarquement aux colonies.

Le général Lauriston fut chargé de reprendre Surinam et les établissements hollandais du continent américain. Le général Reille dut s'emparer de Sainte-Hélène, afin d'intercepter la navigation de l'Inde, et de favoriser nos croisières contre le commerce de la Compagnie; puis il devait chercher à jeter une garnison française au cap de Bonne-Espérance; d'autres détachements avaient la tâche de balayer les Antilles et de reprendre Sainte-Lucie, Tabago, Saint-Pierre, etc., déjà tombés au pouvoir de l'ennemi. — Ces belles combinaisons échouèrent par l'impéritie de l'amiral Villeneuve, qui n'exécuta qu'incomplétement ses instructions, manqua le but de son expédition dans les Antilles, et, au lieu de s'avancer vers la Manche avec une masse de cinquante-six vaisseaux de haut bord, se laissa d'abord battre, au cap Finistère, par l'amiral Calder, et ensuite bloquer dans Cadix, d'où il ne devait sortir que pour achever de perdre notre marine dans le désastreux combat de Trafalgar. Nous parlerons avec détails de ces importants événements maritimes, il nous suffit en ce moment d'avoir rappelé ici leur relation avec le grand projet de l'Empereur contre l'Angleterre.

Voyage en Italie. — Revue de Marengo. — Afin de tromper le cabinet britannique, d'endormir les soupçons qu'il aurait pu concevoir sur la sortie simultanée de tant de vaisseaux de ligne, et de profiter des trois ou quatre mois qui étaient nécessaires à ses amiraux pour se rallier dans l'Inde et revenir réunis en Europe, l'Empereur résolut d'aller visiter ses nouveaux États d'Italie, et de faire renouveler à Milan la cérémonie de son sacre.

Dans ce voyage, qu'il fit avec l'Impératrice, il visita successivement Brienne, où s'étaient passées quelques-unes des années de son enfance; Lyon, que le luxe de la cour impériale rappelait à l'industrie, et dont la population l'accueillit avec enthousiasme; Turin, où il fit ses adieux au Pape, qui, parti de Paris peu de jours après lui, retournait à Rome; enfin Alexandrie, où il ordonna d'immenses travaux qui devaient, en quelques années, en faire la place la plus formidable de l'Europe, et la clef de l'Italie.

Seize régiments d'infanterie étaient réunis dans un camp de manœuvres auprès de Marengo; l'Empereur y reparut avec son habit de général; les troupes y donnèrent à l'Impératrice le simulacre de la bataille, Napoléon y distribua aux braves la glorieuse décoration de la Légion-d'Honneur, et posa solennellement la première pierre d'un monument élevé aux héros morts dans ce jour de victoire [1].

[1] Voici quelques détails donnés par M. de Bausset, préfet du Palais impérial, sur ce voyage de l'Empereur et de l'Impératrice.

« Assez généralement le logement de LL. MM. était préparé d'avance dans les hôtels des préfectures. Jamais ce séjour ne fut une charge pour ceux dont on occupait les maisons; toutes les dépenses étaient payées par le contrôleur de la bouche, à l'instant du départ. De magnifiques cadeaux et d'amples gratifications dédommageaient largement d'un désordre inévitable en pareil cas. — Les personnes qui accompagnaient, trouvaient, en arrivant, toutes les indications nécessaires pour leurs logements. Une grande pancarte, sur laquelle étaient inscrits leurs noms et les adresses des maisons qu'ils devaient occuper, était affichée sur la porte du vestibule...

« Le règlement d'étiquette en usage aux Tuileries était suivi dans les voyages. Seulement Napoléon employait son temps d'une autre manière. — Dans les villes où il ne devait coucher qu'une seule nuit, il recevait avant ou après son dîner les autorités locales. Nous assistions à ces audiences toujours intéressantes et, pour ainsi dire, familières, c'était dans ces occasions qu'il montrait le plus de bienveillance...

« Dans les villes où l'Empereur passait plus d'un jour, après son déjeuner, et après les réceptions, il montait à cheval et allait visiter les fortifications et les autres monuments qui pouvaient ajouter à ses connaissances des localités. Les soirées se terminaient assez habituellement par des fêtes, des concerts ou des bals qui lui étaient offerts par les habitants...

« Lorsque nous arrivâmes au pied du mont Cenis (la belle route que l'Empereur a fait ouvrir n'existait pas encore), il fallut démonter pièce à pièce les équipages, les faire charger sur des mulets, et nous placer nous-mêmes dans des chaises à porteurs pour être transportés jusqu'à l'hospice, où nous passâmes la nuit. Napoléon affectionnait particulièrement ces bons religieux qui, presque toujours entourés de glaces et de neiges, consacraient leur vie au soulagement de l'humanité ..

« Nous nous arrêtâmes quelques jours à Alexandrie. — Un rassemblement de 25,000 hommes avait été campé sur le terrain même où

Couronnement de l'Empereur à Milan comme Roi d'Italie.— Le 8 mai, l'Empereur fit son entrée solennelle à Milan, et le 26 eut lieu son couronnement, avec une magnificence digne de la superbe cathédrale qui en fut le théâtre. — C'était la même basilique où le fondateur de l'empire d'Occident avait été sacré; la couronne à rayons d'or, entourée d'un cercle de fer, qui servait aux anciens rois lombards, et qu'avait aussi portée Charlemagne, avait été tirée du monastère de Monza, où elle était renfermée depuis dix siècles.— Après avoir été sacré par le cardinal Caprara, archevêque de Milan, Napoléon, comme il avait fait à Paris, prit la couronne sur l'autel, et se la posa sur la tête, en disant : « *Dieu me la donne, gare à qui la touche !* » Ces fières paroles devinrent la devise de l'ordre de la Couronne-de-Fer, qui fut depuis, pour l'armée italienne, ce qu'était pour l'armée française l'ordre de la Légion-d'Honneur. — Milan manifestait un enthousiasme voisin de l'ivresse, partagé par toute la Lombardie. — Avant de quitter cette ville, Napoléon présenta au Corps-Législatif du nouveau royaume le prince Eugène, son fils adoptif, et le proclama vice-roi d'Italie.

Principauté de Lucques. — Réunion de Gênes à la France.— Retour de l'Empereur à Boulogne.— L'Empereur quitta Milan le 10 mai; il trouva 40,000 hommes réunis à Castiglione, et là, comme à Marengo, il fit sur ce mémorable champ de bataille une distribution solennelle de croix d'honneur; ensuite il visita rapidement Peschiera, Vérone, Mantoue et ne s'arrêta à Bologne que pour donner à la République de Lucques un souverain qu'elle lui demanda; son choix tomba sur sa sœur, la princesse Élisa Bacciochi.

Gênes avait sollicité d'être réunie à l'Empire : l'Empereur se rendit dans cette ville et en prit solennellement possession; sa cathédrale le vit, dans toute la pompe d'un troisième couronnement, recevoir des serments et distribuer des croix.

De Gênes, Napoléon se rendit à Turin, et de là, pensant que le moment où la flotte de l'amiral Villeneuve devait se rapprocher des parages de la Manche était venu, il partit au milieu d'une revue pour retourner à Paris, où il arriva en trois jours dans le plus grand incognito. De Paris, il continua sa route vers Boulogne, où tout se disposait pour l'embarquement.

Troisième coalition.— Plan de la campagne d'Austerlitz. — Cependant l'Angleterre avait réussi à entraîner dans une troisième coalition la Suède et la Russie; l'Autriche hésita pendant quelque temps avant d'accéder au traité qui allait rallumer une guerre continentale : l'érection du royaume d'Italie, le couronnement de Napoléon à Milan firent cesser son hésitation.

L'Empereur apprit en même temps à Boulogne et la défaite de l'amiral Villeneuve au cap Finistère, qui détruisait toutes ses espérances d'un débarquement facile sur les côtes d'Angleterre, et les projets des coalisés contre la France [1].

la bataille de Marengo avait eu lieu. Le jour qui se leva pur et serein (14 juin 1805), était un des anniversaires de cette bataille dont les conséquences furent si vastes et si immenses; l'Empereur devait faire exécuter aux troupes une partie des manœuvres de la véritable bataille. Napoléon, qui d'ordinaire était fort simple dans ses vêtements et qui ne portait jamais d'autre uniforme que celui de colonel des chasseurs de la garde, ou celui de ses grenadiers, nous reçut à son lever, couvert d'un vieil uniforme d'officier général du temps du Consulat, assez rapé et déchiré en quelques endroits. Il tenait à la main un grand et vieux chapeau galonné en or, percé d'un trou. J'appris, en sortant du salon de l'Empereur, que cet habit et ce chapeau étaient les mêmes qu'il portait le jour de la bataille de Marengo, et que les trous que j'y avais remarqués avaient été faits par les balles autrichiennes. Mon étonnement cessa. Le plus riche manteau m'aurait paru mesquin auprès de ces vêtements historiques. Napoléon passa une partie de la journée à faire manœuvrer les troupes. On avait élevé un pavillon sous lequel était disposé un trône pour l'Impératrice Joséphine; elle assista à la distribution des croix de la Légion-d'Honneur, que l'Empereur remit lui-même aux soldats qui avaient été choisis. Lorsque les troupes eurent défilé, LL. MM., rentrèrent à Alexandrie et admirent à leur table les officiers généraux et les colonels qui commandaient le camp. »

[1] La reine Hortense (Madame la duchesse de Saint-Leu) a donné dans ses *Mémoires* quelques détails sur cette dernière visite de l'Empereur au camp de Boulogne.

« L'Empereur, dit-elle, était revenu d'Italie, il habitait, près de Boulogne, une petite campagne appelée le *Pont-de-Briques*; sa sœur Caroline et Murat, son mari, en occupaient une autre non loin de là. Je logeais chez eux, et nous allions tous les jours dîner avec l'Empereur. Depuis deux ans, nos troupes s'étaient concentrées en face de l'Angleterre, et chacun s'attendait à une descente générale. Les camps qui environnaient Boulogne étaient placés au bord de la mer, et ressemblaient à une ville longue et alignée. Chaque baraque avait un petit jardin, des fleurs, des oiseaux. Près de la *Tour d'Ordre* dominait la baraque destinée à l'Empereur; celle du maréchal Berthier venait après. Tous les bateaux plats, rangés dans les différents ports, n'attendaient plus que le signal du départ. Dans le lointain, on apercevait l'Angleterre; et ses beaux vaisseaux en croisière, devant nos côtes, semblaient former une barrière impénétrable. L'impression que causait ce spectacle faisait naître l'idée d'une grandeur inconnue jusqu'alors. Tout y parlait à l'imagination. Cette mer immense allait devenir un champ de bataille, et engloutir peut-être l'élite de deux grandes nations. Nos troupes, fières de ne pas connaître de revers, impatientes d'un repos de deux années, brûlantes d'énergie et de valeur, croyaient déjà atteindre la rive opposée. Leur assurance, mêlée à tant d'ardeur, donnait l'espoir du succès; mais tout à coup la vue de tant d'obstacles, la crainte de tant de dangers, venaient troubler cet espoir, et serrer le cœur par un effroi involontaire. Au reste, rien ne semblait plus manquer à cette expédition qu'un vent favorable...

« Un jour l'Empereur fit ce qu'on appelle la *petite guerre*; les Anglais, inquiets d'apercevoir tant de troupes rassemblées, s'avancèrent fort près de la côte; ils tirèrent même quelques coups de canon; et l'Empereur, toujours placé à la tête de ses colonnes, pendant qu'elles tiraient aussi, se trouva, pour ainsi dire, entre deux feux. Comme je l'avais accompagné, il me fallut y rester. Mon fils n'eut pas la moindre frayeur, ce qui fit grand plaisir à son oncle. Mais les généraux tremblaient de voir l'Empereur s'exposer ainsi : la baguette d'un maladroit pouvait lui devenir aussi funeste qu'un boulet anglais.

« Une chose qui me frappa au milieu de ce spectacle imposant, ce fut le contraste de nos troupes si remplies de vaillance, effroi de l'ennemi lorsqu'elles étaient en campagne, tandis que vues au repos, elles ne semblaient plus que des enfants faciles à conduire, s'amusant d'un oiseau comme d'une fleur. L'intrépide guerrier n'était souvent là qu'un modeste écolier.

« A un déjeuner que le maréchal Davoust me donna à Ambleteuse, sous sa tente, de vieilles moustaches, qui avaient appris des chansons de circonstance, vinrent, avec la timidité d'une jeune fille, les chanter autour de notre table. J'étais surprise de leur tenue embarrassée, de leur air gauche et craintif en chantant la *descente en Angleterre*, car le refrain de chaque couplet disait, s'il m'en souvient bien :

Traverser le détroit
Ce n'était pas la mer à boire.

« Souvent, du salon de l'Empereur, je voyais les soldats de sa garde se rassembler sur la pelouse autour du château; l'un d'eux prendre un violon, et donner une leçon de danse à ses camarades. Les commençants étudiaient des *jetés*, des *assemblés*, avec la plus grande attention; les plus savants exécutaient la contredanse entière. — Cela m'amusait beaucoup : je les regardais, placée que j'étais derrière une

La perte des espérances qu'il nourrissait depuis si long-temps d'abattre la puissance anglaise, le péril qui menaçait l'Empire, ébranlèrent un instant la sérénité de Napoléon; mais bientôt son génie reprit le dessus, et encore tout ému de la perte de ses vaisseaux, il improvisa en quelque sorte le plan des magnifiques opérations militaires, qui, après avoir conduit l'armée française à Vienne, se terminèrent par la victoire d'Austerlitz.

Ce fait remarquable a été raconté par un témoin, dont la véracité ne sera mise en doute par personne.

« M. Daru, étant à Boulogne, remplissait les fonctions d'intendant général de l'armée. Un matin l'Empereur le fait appeler dans son cabinet; Daru le trouve transporté de colère, parcourant à grands pas son appartement, et ne rompant le silence que par des exclamations brusques et courtes : « Quelle marine! « Quel amiral!... Quels sacrifices perdus!... Mon espoir « est déçu. Ce Villeneuve, au lieu d'être dans la Manche, il vient d'entrer au Ferrol! C'en est fait, il y « sera bloqué... Daru, mettez-vous là; écoutez et écrivez. » L'Empereur avait reçu de grand matin la nouvelle de l'arrivée de Villeneuve dans un port d'Espagne et avait vu sur-le-champ l'expédition d'Angleterre avortée; les immenses dépenses de la flotte et de la flottille perdues pour long-temps, pour toujours peut-être. Alors, dans l'emportement d'une fureur qui ne permet pas même aux autres hommes de conserver leur jugement, il avait pris une des résolutions les plus hardies et tracé un des plans de campagne les plus admirables qu'aucun conquérant ait pu concevoir à loisir et de sang-froid. Sans hésiter, sans s'arrêter, il dicta en entier le plan de la campagne d'Austerlitz, le départ de tous les corps de l'armée, depuis le Hanovre et la Hollande jusqu'aux confins de l'ouest et du sud de la France, l'ordre des marches, leur durée, les lieux de convergence et de réunion des colonnes, les surprises et les attaques de vive force, les mouvements divers de l'ennemi, tout fut prévu, la victoire assurée dans toutes les hypothèses.—Telles étaient la justesse et la vaste prévoyance de ce plan, que, sur une ligne de départ de deux cents lieues, des lignes d'opérations de trois cents lieues de longueur furent suivies d'après les indications primitives, jour par jour et lieu par lieu, jusqu'à Munich. Au-delà de cette capitale, les époques seules éprouvèrent quelque altération : mais les lieux furent atteints, et l'ensemble du plan fut couronné d'un plein succès. »

jalousie. L'Empereur, qui me surprenait quelquefois dans cette occupation, riait avec moi, et semblait jouir aussi des innocents plaisirs de ses grenadiers.

« Madame la maréchale Ney me donna à son tour une fort belle fête à Montreuil, où son mari commandait. — La matinée fut employée à faire manœuvrer les troupes devant moi; le soir il y eut un bal qui fut tout à coup interrompu par la nouvelle que l'Empereur venait de s'embarquer. L'alerte fut générale; chacun de s'échapper du bal en se désespérant de s'y trouver, lorsqu'on passait peut-être en Angleterre. Une foule de jeunes officiers présents à cette fête se précipitaient les uns et les autres sur la route de Boulogne, que je parcourus comme eux avec la rapidité de l'éclair... J'éprouvais moi-même une émotion inexprimable à l'idée qu'un si grande affaire allait se décider sous mes yeux. Je me figurais déjà voir de la *Tour d'ordre*, le combat s'engager, et nos flottilles s'enfoncer et disparaître sous les flots; j'en frémissais d'avance. Enfin j'arrive; je demande l'Empereur, et j'apprends qu'il avait, en effet, présidé à l'embarquement de tous les camps pendant la nuit; mais qu'il venait de rentrer. Je ne le vis que le lendemain au dîner, où il questionna le prince Joseph, alors simple colonel d'un régiment, sur l'idée qu'il avait eue de ce faux embarquement, sur l'effet qu'il avait produit, et sur le temps qu'il avait duré. — Joseph affirma que tout le monde avait cru que c'était un départ réel, et que les soldats n'en doutant pas, avaient vendu leurs montres. — L'Empereur demandait aussi fort souvent si le télégraphe annonçait la vue d'une escadre française à bord de laquelle devait se trouver son aide de camp Lauriston; il avait tout l'air de n'attendre que son arrivée et un vent favorable pour faire sortir toutes les flottilles de Boulogne... »

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1803.

28 MAI. Formation de cent compagnies de canonniers volontaires et de vingt-huit compagnies de gardes-côtes.

JUIN. Reprise du projet de descente en Angleterre.

1er JUILLET. Bonaparte visite Boulogne.

3-17 NOVEMBRE. Deuxième visite de Bonaparte au camp de Boulogne.

1804.

5 MAI. Combat près de l'île d'Houat.

16 — Combat de la flottille gallo-batave.

18 — Élévation de Bonaparte à l'Empire.

19 — Création des maréchaux de l'Empire.

14 — JUILLET. Inauguration de la Légion-d'Honneur.

1er-2 AOUT. — Bombardement du Havre par les Anglais.

15 — Distribution des croix à l'armée réunie à Boulogne.

26 — Combat naval en présence de l'Empereur.

1er-2 OCTOBRE. Tentative infructueuse des Anglais pour incendier la flottille de Boulogne.

2 DÉCEMBRE. Sacre et couronnement de l'Empereur.

5 — Distribution des aigles aux troupes réunies au Champ-de-Mars.

1805.

2 JANVIER. L'Empereur écrit au roi d'Angleterre pour lui offrir la paix.

18 MARS. L'Empereur accepte la couronne d'Italie.

3 AVRIL. Traité de Pétersbourg entre la Russie et l'Angleterre. — Troisième coalition.

8 MAI. L'Empereur est couronné roi d'Italie à Milan.

9 AOUT. Accession de l'Autriche au traité de Pétersbourg.

8 SEPTEMBRE. Les Autrichiens entrent en Bavière.

— — Dispersion des troupes réunies au camp de Boulogne. — Départ des différents corps pour l'Allemagne.

1805. — GUERRE D'ALLEMAGNE.

DÉLIVRANCE DE LA BAVIÈRE. — PRISE D'ULM.

SOMMAIRE.

Plan des Coalisés. — Invasion de la Bavière. — Discours de l'Empereur au Sénat. — Mesures prises pour la défense de la France. — Forces et composition de la Grande Armée. — Forces des armées autrichiennes. — Premières opérations de la Grande Armée. — Passages du Mayn et du Rhin. — Proclamations de l'Empereur à la Grande Armée et à l'armée bavaroise. — Position de l'armée autrichienne. — Suite du mouvement de l'armée française. — Passage du Danube. — Combat de Donawert. — Le corps de Ney observe Ulm. — Combat et prise du pont du Lech à Rain. — Combat de Vertingen. — Combat d'Aicha. — Entrée du quatrième corps à Augsbourg. — Les deuxième et troisième corps passent le Danube à Neubourg. — Entrée du premier corps à Munich. — Combat de Guntzbourg. — Napoléon à Augsbourg. — Allocution aux troupes. — Combat de Landsberg. — Prise de Memmingen. — Combat d'Albeck. — Combat d'Elchingen. — Investissement d'Ulm. — L'Archiduc quitte Ulm. — Combats de Languenau et de Néresheim. — Préparatifs d'assaut. — Proclamation. — Entrevue de l'Empereur et du prince de Lichtenstein. — Capitulation de Mack. — Capitulation de Werneck. — Évacuation d'Ulm par les Autrichiens. — Combat sur la route de Furth. — Premiers résultats de la campagne. — Traits de bravoure. — Proclamation. — Décrets. — Entrée de l'Empereur à Munich. — Délivrance de la Bavière.

GRANDE ARMÉE.

Général en chef. — L'Empereur NAPOLÉON.
Major-Général. — BERTHIER.

ARMÉE AUTRICHIENNE.

Général en chef. — L'Archiduc FERDINAND.
Chef d'état-major. — MACK.

Sauvée par la nouvelle coalition et satisfaite d'avoir réussi à la former, l'Angleterre avait laissé aux puissances continentales le soin d'arrêter le détail des plans qui devaient être mis à exécution.

Plan des Coalisés. — Invasion de la Bavière. — Le premier projet des Coalisés fut d'ouvrir la campagne avec 400,000 hommes, savoir : 250,000 Autrichiens, 115,000 Russes et 35,000 Suédois ou soldats des autres petits États de l'Allemagne que les subsides britanniques décidaient à la guerre. — Comme il s'agissait d'attaquer Napoléon, la cour de Vienne trouva que ses troupes seules seraient insuffisantes pour agir à la fois efficacement en Italie et sur le Rhin. L'ambassadeur autrichien à Saint-Pétersbourg dut représenter à l'empereur Alexandre que, la difficulté étant de faire arriver en ligne les Russes avant que les Français fussent entrés en Allemagne et n'attaquassent eux-mêmes les Coalisés, il était indispensable, afin de détourner l'effort des soldats de Napoléon, d'agir énergiquement en Italie et de rester sur la défensive en Allemagne. — L'égoïsme du cabinet de Vienne l'aveuglait ; il ne faisait la guerre que dans l'espérance de reconquérir l'Italie, et il en concluait à tort que c'était là où tous les efforts de la Coalition devaient se diriger. Il s'exagérait aussi les forces disponibles de l'empereur des Français, et prétendait que Napoléon pouvait porter 600,000 hommes sur le Rhin, lorsqu'il ne lui était pas possible, ayant à garder un littoral fort étendu, de mettre en campagne plus de 250,000 hommes.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg répondit que les Russes n'avaient que 384 lieues à faire pour arriver de Brody à Branau, et que, de Boulogne à Branau, l'armée française en aurait 274 : qu'ainsi, en calculant le temps nécessaire pour que l'empereur Napoléon, prévenu de l'entrée des Russes sur le territoire autrichien, donnât à son armée l'ordre de marcher sur l'Allemagne, ceux-ci devaient arriver sur l'Inn, et même sur l'Iser, avant les Français.

Il fut donc décidé :

1° Que l'Autriche agirait en Italie avec 130,000 hommes d'infanterie et 13,500 chevaux : en Tyrol, avec 50,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux, en Allemagne, avec 94,000 fantassins et 24,500 chevaux (le total de ces forces s'élevait à 274 000 fantassins et 40,000 chevaux).

2° Que la Russie porterait 100,000 hommes en Allemagne ; que, de Corfou, elle enverrait à Naples, afin de s'y réunir aux Anglais et aux Napolitains, et de marcher sur le Pô, une seconde armée ; qu'un troisième corps russe se joindrait dans la Poméranie à l'armée suédoise commandée par Gustave IV ; qu'enfin une quatrième armée russe serait placée en observation sur la frontière de Pologne, afin de menacer et de contenir la Prusse.

Le roi Frédéric-Guillaume qui voulait, à tout prix, conserver sa neutralité, avait refusé le passage aux alliés dans la partie polonaise de ses États, et empêché ainsi, par son exemple, les deux grandes puissances continentales placées à la tête de la Coalition d'entraîner dans la guerre contre la France tous les petits États de l'Allemagne. — L'Angleterre ne désespérait pas pourtant, une fois les hostilités commencées, d'amener la cour de Berlin à faire cause commune avec l'Autriche et la Russie.

L'électeur de Bavière, que ses sentiments personnels attachaient à la France, et qui se méfiait des prétentions du cabinet autrichien, avait annoncé qu'il voulait rester fidèle à l'alliance qui l'unissait à Napoléon.

Les électeurs de Wurtemberg et de Bade auraient sans doute, à cause de leurs relations de famille avec la Russie, volontiers pris part à la Coalition, mais leur proximité de Strasbourg et de Mayence leur faisait craindre d'être victimes de cette guerre. Ils résolurent de rester les alliés de la France.

Les Coalisés commencèrent les hostilités sans déclaration préalable, le 8 septembre. Une armée autrichienne envahit la Bavière, et obligea l'Électeur à chercher un refuge hors de ses États.

Ainsi que nous l'avons dit, Napoléon, à la première nouvelle de cette insigne violation des traités, donna ordre à toutes les troupes françaises de se mettre en mouvement.

Discours de l'Empereur au Sénat. — Mesures prises pour la défense de la France. — L'Empereur s'était hâté de revenir à Paris. Avant de partir pour l'armée, il se rendit au Sénat, où le ministre des relations extérieures exposa les griefs de la France contre l'Autriche; Napoléon prit ensuite la parole:

«Sénateurs! dit-il, dans les circonstances présentes de l'Europe, j'éprouve le besoin de me trouver au milieu de vous et de vous faire connaître mes sentiments. — Je vais quitter ma capitale pour me mettre à la tête de l'armée, porter un prompt secours à mes alliés et défendre les intérêts les plus chers de mes peuples.

« Les vœux des éternels ennemis du continent sont accomplis : la guerre a commencé au milieu de l'Allemagne, l'Autriche et la Russie se sont réunies à l'Angleterre, et notre génération est entraînée de nouveau dans toutes les calamités de la guerre. Il y a peu de jours, j'espérais encore que la paix ne serait point troublée; les menaces et les outrages m'avaient trouvé impassible, mais l'armée autrichienne a passé l'Inn, Munich est envahie, l'électeur de Bavière est chassé de sa capitale : toutes nos espérances se sont évanouies.

«C'est dans cet instant que s'est dévoilée la méchanceté des ennemis du continent. Ils craignaient encore la manifestation de mon profond amour pour la paix; ils craignaient que l'Autriche, à l'aspect du gouffre qu'ils avaient creusé sous ses pas, ne revînt à des sentiments de justice et de modération; ils l'ont précipitée dans la guerre. Je gémis encore du sang qu'il va en coûter à l'Europe, mais le nom français en obtiendra un nouveau lustre.

«Sénateurs! quand, à votre vœu, à la voix du peuple français tout entier, j'ai placé sur ma tête la couronne impériale, j'ai reçu de vous, de tous les citoyens, l'engagement de la maintenir pure et sans tache. Mon peuple m'a donné, dans toutes les circonstances, des preuves de sa confiance et de son amour; il volera sous les drapeaux de son Empereur et de son armée, qui, dans peu de jours, auront dépassé les frontières.

«Magistrats, soldats, citoyens, tous veulent maintenir la patrie hors de l'influence de l'Angleterre, qui, si elle prévalait, ne nous accorderait qu'une paix environnée d'ignominie et de honte, et dont les principales conditions seraient la perte de nos flottes, le comblement de nos ports et l'anéantissement de notre industrie. — Toutes les promesses que j'ai faites au peuple français, je les ai tenues: le peuple français, à son tour, n'a pris aucun engagement avec moi qu'il n'ait surpassé. Dans cette circonstance si importante pour sa gloire et pour la mienne, il continuera à mériter le nom de grand peuple, dont je le saluai au milieu des champs de bataille.

«Français! votre Empereur fera son devoir, mes soldats feront le leur, et vous ferez le vôtre!»

Cette séance solennelle fut suivie de deux sénatus-consultes : l'un appela 80,000 conscrits sous les drapeaux, l'autre réorganisa les gardes nationales.

En partant pour aller porter la guerre chez les nations étrangères, l'Empereur songeait à la sécurité de la France. — Un corps d'armée, réuni à Boulogne sous les ordres du maréchal Brune, fut chargé de la défense du camp et des côtes. Deux camps volants de grenadiers furent établis à Rennes et dans la Vendée. Deux corps de réserve, placés à Mayence et à Strasbourg, s'organisèrent sous les ordres des maréchaux Lefebvre et Kellermann. — L'enthousiasme populaire répondit avec empressement à l'appel fait par le chef de l'État.

Forces et composition de la Grande Armée. — L'armée destinée à combattre les soldats de la troisième coalition avait reçu le nom de *Grande Armée*.

L'Empereur lui-même devait en prendre le commandement. Il avait confié au maréchal Berthier les fonctions de chef d'état-major, avec le titre de major général.

La grande armée, outre la garde impériale et la réserve de cavalerie, se composait de sept corps destinés à combattre en Allemagne sous les ordres de l'Empereur, et d'un huitième corps formant l'armée d'Italie, commandé par le maréchal Masséna.

Lorsque cette grande armée allait entrer en Allemagne, deux divisions bavaroises aux ordres des généraux de Wrède et Deroy devaient s'y réunir.

Le 1er *corps*, placé sous les ordres du maréchal Bernadotte, avait pour chef d'état-major le général de division César Berthier; pour commandant d'artillerie, le général Éblé; pour commandant du génie, le colonel Morio; pour inspecteur aux revues, M. Lalance, et pour ordonnateur M. Michaux. Il se composait de deux divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Drouet (brigades Frère et Werlé); la seconde, commandée par le général Rivaud (brigades Dumoulin et Pacthod); d'une division de cavalerie, commandée par le général Kellermann (brigades Picard et Van-Marizy), et d'une division d'artillerie et du génie. Sa force totale s'élevait à 17,737 hommes. Ce corps partit du Hanovre et se dirigea sur le Mayn.

Le 2e *corps*, commandé par le général Marmont, avait pour chef d'état-major le général de division Vignolles; pour commandant d'artillerie, le général de brigade Tirlet; pour commandant du génie, le général de division Léry, et pour inspecteur aux revues M. Aubernon. Il se composait de trois divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Boudet (brigades Cassagne et Soyez); la seconde, commandée par le général Grouchy (brigades Delzons et Lacroix); la troisième (division batave), commandée par le général Dumonceau (brigades Guaita et Wanhadel); d'une division de cavalerie, commandée par le général Lacoste, (brigade Guérin-d'Étoguigny), et d'une division d'artillerie et du génie. Sa force totale s'élevait à 20,758 hommes. Ce corps partit du camp de Zeyst près d'Utrecht, et, comme le premier, fut dirigé sur le Mayn.

Le 3e *corps*, commandé par le maréchal Davoust, avait pour chef d'état-major le général de brigade Daultanne; pour commandant d'artillerie, le général de division Sorbier; pour commandant du génie, le général de brigade Andréossy; pour inspecteur aux

revues M. Laigle, et pour ordonnateur M. Chambon. — Il se composait de trois divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Bisson (brigades Demont de Lilly et Eppler); la seconde, commandée par le général Friant (brigades Heudelet, Lochet et Grandeau); la troisième, commandée par le général Guden (brigades Petit, Gauthier et Kisler); d'une brigade de cavalerie, sous les ordres du général Vialannes, et d'une division d'artillerie et du génie. Sa force totale était de 27,452 hommes. Ce corps partit de Boulogne, et se dirigea sur le Rhin.

Le 4e *corps*, sous les ordres du maréchal Soult, avait pour chef d'état-major le général de division Saligny; pour commandant d'artillerie, le général de brigade Pernetty; pour commandant du génie, le colonel Poitevin; pour inspecteur aux revues M. Lambert, et pour commissaire ordonnateur M. Arcambal. Il se composait de quatre divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Saint-Hilaire (brigades Thiébault, Morand et Varé); la seconde, commandée par le général Vandamme (brigades Schirer, Ferrey et Candras); la troisième, commandée par le général Legrand (brigades Levasseur, Merle et Brouard); la quatrième, commandée par le général Suchet (brigade Becker, Roger Valhubert et Claparède); d'une brigade de cavalerie, commandée par le général Margaron, et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 41,358 hommes. Ce corps partit de Boulogne, et se dirigea sur le Rhin.

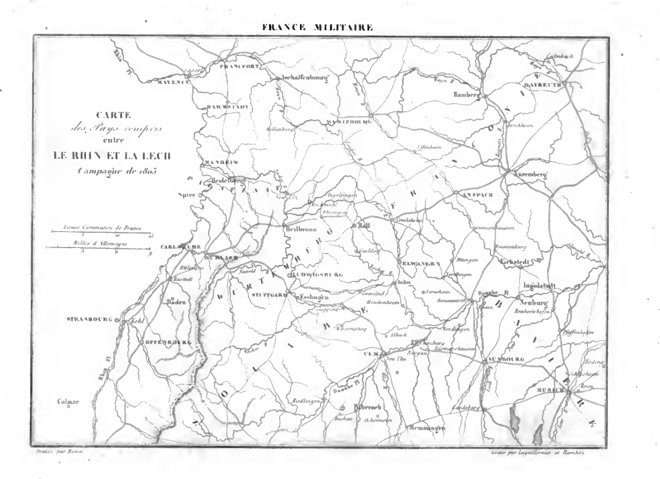
Le 5e *corps*, commandé par le maréchal Lannes, avait pour chef d'état-major le général de brigade Compans; pour commandant de l'artillerie, le général de brigade Foucher; pour commandant du génie, le colonel Kirgener; pour inspecteur aux revues M. Buhot, et pour commissaire des guerres, faisant fonctions d'ordonnateur, M. Wast. Il se composait de deux divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Oudinot (brigades Laplanche-Mortières, Dupas et Ruffin); la seconde, commandée par le général Gazan (brigades Grain-d'Orge, Campana et Rheinvald); d'une brigade de cavalerie, sous les ordres du général Treilhard, et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 17,788 hommes. Ce corps partit de Boulogne, et se dirigea sur le Rhin.

Le 6e *corps*, commandé par le maréchal Ney, avait pour chef d'état-major le général de brigade Dutailly; pour commandant de l'artillerie, le général Seroux; pour commandant du génie, le colonel Cazals; pour inspecteur aux revues, M. Monard, et pour ordonnateur M. Marchand. Il se composait de trois divisions d'infanterie : la première, commandée par le général Dupont (brigades Rouyer et Marchand); la seconde, commandée par le général Loison (brigades Villatte et Roguet); la troisième, commandée par le général Malher (brigades Mareognet et Labassée); d'une division de cavalerie, sous les ordres du général Tilly (brigade Dupré), et d'une division d'artillerie et du génie. Sa force totale s'élevait à 24,407 hommes. Ce corps partit de Boulogne, et se dirigea sur le Rhin.

Le 7e *corps*, sous les ordres du maréchal Augereau, avait pour chef d'état-major le général de brigade Donzelot; pour commandant d'artillerie, le général de division Durosnel; pour commandant du génie, le colonel Laglastine; pour sous-inspecteur aux revues M. Garreau, et pour ordonnateur, M. Nourry. Il se composait de deux divisions d'infanterie; la première, commandée par le général Desjardins (brigades Lapisse, Lamarque et Augereau); la seconde, commandée par le général Maurice-Matthieu (brigades Sarrut et Sarrazin), et d'une division d'artillerie et du génie. Sa force totale s'élevait à 14,450 hommes. Ce corps partit de Brest et se dirigea sur le Haut-Rhin.

Le 8e *corps*, commandé par le maréchal Masséna, avait pour chef d'état-major le général de division Charpentier; pour commandant en chef de l'artillerie, le général Lacombe-Saint-Michel; pour commandant en second de l'artillerie, le général Dulauloy; pour commandant du génie, le général Chasseloup; pour sous-chef d'état-major, le général de brigade Fririon; pour inspecteur aux revues, M. Félix, et pour commissaire ordonnateur en chef, M. Joubert. Il se composait de cinq divisions d'infanterie; la première, commandée par le général Gardanne (brigades Compère et Lonchantain); la seconde, commandée par le général Verdier (brigades Brun et Digonnet); la troisième, commandée par le général Molitor (brigades Launay, Herbin et Valory); la quatrième, commandée par le général Duhesme (brigades Goulas et Lecamus); la cinquième, commandée par le général Seras (brigades Gilly, Guillet, Mallet et Schill); d'une division de cavalerie légère, commandée par le général Espagne (brigades Maurin et Debelle); d'une division de cuirassiers et de dragons, commandée par le général Mermet (brigades Frezia, Lacour, Davenay et Offenstein); d'une réserve de grenadiers réunis, commandée par le général Partouneaux (brigades Solignac et Valentin), et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 52,754 hommes. Ce corps, qui formait l'armée d'Italie, était sur les bords de l'Adige et devait se diriger sur Klagenfurth.

La *réserve de cavalerie*, sous les ordres de Murat, avait pour chef d'état-major le général de division Belliard; pour commandant d'artillerie, le général de brigade Hamigne; pour commandant du génie, le colonel Flayelle; pour inspecteur aux revues, M. Boisnod, et pour ordonnateur, M. Mathieu-Faviers. Elle se composait de deux divisions de grosse cavalerie; la première, commandée par le général Nansouty (brigades Piston et Lahoussaye Saint-Germain); la seconde, commandée par le général d'Hautpoul (brigades Saint-Sulpice et Fauconnet); de quatre divisions de dragons; la première, sous les ordres du général Klein (brigades Fenerolz, Lasalle et Millet); la seconde, sous les ordres du général Walther (brigades Sébastiani, Roget et Boussard); la troisième, sous les ordres du général Beaumont (brigades Charles Boye, Scalfort et Milhaud); la quatrième, sous les ordres du général Bourcier (brigades Laplanche, Sahue et Verdière); d'une division de dragons à pied, commandée par le général Baraguay-d'Hilliers (brigades Lemaire et Wonderweit), et d'une division d'artillerie et du génie. Sa force totale était de 22,015 hommes.


CARTE
des Pays compris
entre
LE RHIN ET LA LECH
Campagne de 1805
Lieues Communes de France
Milles d'Allemagne
MAYENCE
FRANCFORT
Aschaffenbourg
DARMSTADT
WURTZBOURG
Bamberg
BAYREUTH
MANHEIM
Heidelberg
Spire
Heilbronn
Hall
ANSPACH
Nuremberg
CARLSRUHE
DURLACH
LUDWIGSBURG
ELWANGEN
Eichstedt
Ingolstadt
Neuburg
STUTTGARD
Esslingen
STRASBOURG
Kehl
Baden
Rastadt
OFFENBOURG
ULM
AUGSBOURG
MUNICH
Biberach
Memmingen
Colmar
Dressé par Monin
Gravé par Laguillermie et Rambos







Dragons de la Garde Imperiale Russe.



Habitants Saxons d'Hermanstadt.




Nazionale
V. E. III
NAPOLI

1803. L'Empereur harangue les troupes à Augsbourg


Nazionale V.E. III



Capitulation d'Ulm.

La garde impériale, sous les ordres de Mortier et de Bessières, se composait de grenadiers à pied, de chasseurs à pied, de la garde royale italienne, de grenadiers à cheval, de chasseurs à cheval, de mamelucks, de gendarmes d'élite, d'artillerie, de train d'artillerie et d'une ambulance, le tout montant à 12,530 hommes d'infanterie et 2,567 cavaliers.

Le total général de la grande armée s'élevait donc à 251,249 hommes, dont 160,000 environ, non compris la réserve, devaient combattre en Allemagne. L'Empereur arriva le 27 septembre 1805 à Strasbourg où était le grand quartier-général.

Forces des armées Autrichiennes. — Les forces autrichiennes étaient bien supérieures en nombre aux troupes françaises. — L'armée qui, après avoir envahi la Bavière et franchi l'Iser et le Lech, s'était établie sur le Danube et l'Iller, comptait 120,000 combattants. Elle avait pour chef l'archiduc Ferdinand; mais le jeune prince n'était général que de nom; son conseiller et en quelque sorte son tuteur était le feld-maréchal Mack, que toute l'Allemagne croyait un grand général, quoiqu'il eût montré peu de capacité en Flandre et à Naples. — Une autre armée de 50,000 hommes, commandée par l'archiduc Jean, occupait le Tyrol. Enfin, l'archiduc Charles, avec 140,000 hommes, devait envahir l'Italie.

Premières opérations de la grande armée. — Passages du Mayn et du Rhin. — Lorsque les divers corps de l'armée furent rendus aux lieux qui leur avaient été indiqués, ils opérèrent leurs mouvements avec beaucoup d'ordre.

Le 1er corps avait à traverser l'électorat de Hesse; l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie ne s'arrêtèrent pas à Cassel et prirent position, le 21 septembre, à Butzbach, dans le pays de Darmstadt. — Le parc et l'arrière-garde restèrent à une marche en arrière. Le 30, tout le corps d'armée se trouva réuni devant Wurtzbourg.

Le 2e corps, aux ordres de Marmont, ayant remonté la rive gauche du Rhin arriva à Mayence à peu près à la même époque, et se dirigea ensuite sur Wurtzbourg, où il devait se joindre au corps du maréchal Bernadotte et à l'armée bavaroise.

Les diverses colonnes des autres corps de la grande armée, formées des troupes qui avaient campé sur les côtes de l'Océan, arrivèrent successivement sur le Rhin du 20 au 26 septembre. Toutes ces troupes, avant de passer le fleuve, occupèrent une ligne dont l'extrémité droite était à Strasbourg, le centre à Spiro et la gauche à Mayence.

La réserve de cavalerie passa le Rhin le 25 septembre à Kehl, et resta quelques jours en position devant les débouchés de la Forêt-Noire, annonçant, par les fréquents mouvements de ses patrouilles sur la ligne des postes ennemis, que l'intention de l'Empereur était de pénétrer par ces débouchés. Ces démonstrations avaient pour but d'attirer principalement sur le point l'attention du général Mack, commandant des troupes autrichiennes.

Le corps du maréchal Lannes passa également le Rhin à Kehl le même jour, 25 septembre, fit halte pendant la nuit aux environs de Rastadt, et s'avança le lendemain sur Ludwigsbourg.

Le corps du maréchal Ney traversa le fleuve, le 26, sur un pont jeté vis-à-vis de Durlach, et se porta sur Stuttgard.

Le corps du maréchal Soult effectua son passage à Spire et marcha sur Heilbronn.

Enfin le corps du maréchal Davoust passa le Rhin à Manheim le 26, et se porta, par Heidelberg et Necker-Eltz, sur le Necker.

Napoléon, arrivé, comme nous l'avons dit, le 27 septembre à Strasbourg, y séjourna jusqu'au 1er octobre. Il fit traverser le Rhin au grand parc d'artillerie, qu'il dirigea sur Heilbronn (à peu près au centre de la ligne d'opérations), et passa lui même le fleuve le 1er octobre à Kehl. Il vint coucher le même jour à Ettlingen, et se rendit le lendemain à Ludwigsbourg.

Proclamations de l'Empereur à la Grande Armée et à la l'armée bavaroise. — Avant de passer le Rhin, Napoléon adressa à l'armée la proclamation suivante:

«Soldats,

«La guerre de la troisième coalition est commencée: «l'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, «attaqué et chassé de sa capitale notre allié.... Vous-«mêmes, vous avez dû accourir à marches forcées à la «défense de nos frontières; mais déjà vous avez passé «le Rhin..... Nous ne nous arrêterons plus que nous «n'ayons assuré l'indépendance du corps germanique, «secouru nos alliés, et confondu l'orgueil de nos in-«justes agresseurs. Nous ne ferons plus de paix sans «garantie; notre générosité ne trompera plus notre «politique.

«Soldats! votre Empereur est au milieu de vous, «vous n'êtes que l'avant-garde du grand peuple; s'il «est nécessaire, il se lèvera tout entier à ma voix pour «confondre et dissoudre cette nouvelle ligue qu'ont «tissue la haine et l'or de l'Angleterre.

«Mais, soldats, nous aurons des marches forcées à «faire, des fatigues, des privations de toute espèce à «endurer. Quelques obstacles qu'on nous oppose, nous «les vaincrons, et nous ne prendrons pas de repos que «nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de nos «ennemis.»

L'Empereur, voulant exciter dans l'armée bavaroise les sentiments et le courage qui régnaient dans la Grande Armée, adressa aussi aux soldats de l'Électeur cette autre proclamation:

«Soldats bavarois,

«Je viens me mettre à la tête de mon armée pour «délivrer votre patrie de la plus injuste agression.

«La maison d'Autriche vient détruire votre indépen-«dance et vous incorporer à ses vastes États. Vous serez «fidèles à la mémoire de vos ancêtres, qui, quelquefois «opprimés, ne furent jamais abattus, et conservèrent «toujours cette indépendance, cette existence politique, «qui sont les premiers biens des nations, comme la «fidélité à la maison palatine est le premier de vos «devoirs.»

«En bon allié de votre souverain, j'ai été touché des «marques d'amour que vous lui avez données dans «cette circonstance importante. Je connais votre bra«voure; je me flatte qu'après la première bataille, je «pourrai dire à votre prince et à mon peuple que vous «êtes dignes de combattre dans les rangs de la Grande «Armée.»

Position de l'armée autrichienne. — Le général Mack ne se trompa pas long-temps sur le véritable but de l'Empereur, et devina que son intention était de se porter sur le Danube en évitant les montagnes Noires et la ligne de rivières parallèles qui se jettent dans la vallée du fleuve.

Après l'occupation de Munich par les troupes autrichiennes, ce général avait dirigé un corps d'armée vers le Haut-Palatinat, où devait s'opérer la jonction avec les Russes, qui s'avançaient à marches forcées, et lui-même, avec le reste des troupes, était venu se déployer, faisant face au Rhin, depuis la pointe méridionale du Wurtemberg jusqu'au lac de Constance. Dans cette position, l'aile gauche de l'armée autrichienne s'appuyait à la droite du corps que le général Auffenberg achevait d'organiser dans le Tyrol; ses communications étaient assurées sur tous les points; maîtresse de tous les débouchés de la Forêt-Noire et des places qui bordaient la vaste ligne qu'elle occupait, elle pouvait encore tirer un grand parti des autres obstacles que la marche des Français rencontrerait dans un terrain coupé par des bois, des montagnes et des rivières. — Le général Mack se flattait ainsi de donner à l'armée russe le temps d'effectuer sa jonction.

Lorsqu'il entrevit le but des Français, il opéra un changement de front dans sa ligne; mais ne sachant pas sur quel point l'Empereur se proposait de commencer son attaque, il concentra ses troupes dans les environs d'Ulm, de Stockach, de Memmingen, et passa lui-même le Danube, après avoir renforcé le corps d'armée établi sur la rive gauche de ce fleuve, sous les ordres du général Kienmayer.

Suite du mouvement de l'armée française. — Passage du Danube. — Pendant ce temps l'armée française continuait son grand mouvement. La gauche, composée des corps du maréchal Bernadotte, du général Marmont et de l'armée bavaroise, s'était mise en marche les 1er et 2 octobre pour se réunir à Weissenbourg.

Le maréchal Davoust, parti de Necker-Eltz, suivait la route de Meckmuhl, Ingelfingen, Schreilsheim, Dinckelspuhl, Frembdingen, OEttingen et Haarbourg.

Le maréchal Soult s'était mis en marche d'Heilbronn, et s'avançait sur le Danube par OEhringen, Hall, Gaildorf, Abst-Gmundt, Aalen et Nordlingen.

Le maréchal Ney, parti de Stuttgardt, suivait la route d'Esslingen, Goppingen, Weissenstein, Heydenheim et Nattheim.

Le maréchal Lannes, en quittant Ludwigsbourg, avait pris la route de Beutelsbach, Pludershausen, Gmundt, Aalen et Nordlingen.

L'armée faisait ainsi face au Danube et se trouvait sur les derrières de l'ennemi, qui, tourné et pris à revers, n'avait pas un instant à perdre pour sortir de cette fâcheuse position.

Le 6 octobre, par suite de son grand mouvement, l'armée française tenait la ligne suivante :

Le corps du maréchal Bernadotte et l'armée bavaroise réunis étaient en position à Weissenbourg; celui du maréchal Davoust, à OEttingen, à cheval sur la Wernitz. Le maréchal Soult, maître du pont de Munster, était aux portes de Donawert; le maréchal Ney, à Cossingen; le maréchal Lannes, à Neresheim; enfin la cavalerie de Murat bordait le Danube.

Combat de Donawert. — Le maréchal Soult marcha sur Donawert qu'il fit attaquer le 6 octobre à huit heures du soir par la division Vandamme. Le régiment de Colloredo, qui défendait les approches du pont, fut culbuté, on lui tua soixante hommes et on lui fit cent cinquante prisonniers. Les Autrichiens surpris n'eurent pas le temps de détruire le pont. Le maréchal Soult le fit réparer et se dirigea vers Augsbourg.

Les quatres corps d'armée de Bernadotte, de Marmont, de Soult, et de Davoust allaient se trouver le même jour sur la rive gauche du Danube. Près de 100,000 hommes devaient passer le fleuve en un jour, du 6 au 8 octobre, sur les trois points de Donawert, Neubourg et Ingolstadt.

Le corps de Ney observe Ulm. — Les autres corps de l'armée se rallièrent à ceux-ci et entrèrent à leur tour en action pour entourer l'armée autrichienne. Le maréchal Ney arriva du 6 au 7 octobre à la hauteur et un peu en arrière d'Albeck. Il y prit une forte position, étendant sa gauche vers le Danube pour observer et resserrer la garnison d'Ulm, et surtout pour masquer le mouvement des colonnes qui se portaient à marches forcées sur Donawert. — Ensuite les autres corps firent leur mouvement de conversion sur celui de Ney qui, seul, resta fixe, et occupa uniquement, par sa proximité, l'attention de l'ennemi, pendant que tout le reste de l'armée passait le Danube à vingt, vingt-cinq et trente lieues au-dessous d'Ulm, pour venir occuper à revers la ligne du Lech et s'établir sur les derrières de l'armée autrichienne.

Le maréchal Lannes arriva, le 7 octobre, à Donawert, avec les grenadiers du général Oudinot et la division Gazan.

Combat et prise du pont du Lech à Rain. — Murat y arriva aussi le même jour avec sa cavalerie. Il passa sur-le-champ le Danube avec ses deux premières divisions, et se porta rapidement vers le confluent du Lech pour s'emparer du pont de Rain. Le colonel Vathier, à la tête de 200 dragons, traversa la rivière à la nage, chargea et culbuta un régiment de cuirassiers qui défendait le pont et ouvrit le passage à la colonne française. Grâce à ce premier succès, la communication entre Donawert et Neubourg se trouvant établie, la première division de grosse cavalerie, qui avait suivi le mouvement du troisième corps et passé le Danube à Neubourg, rejoignit à Rain le prince Murat, qui réunit ainsi sur ce point environ sept mille chevaux.

L'Empereur arriva le même jour, 7 octobre, à Donawert, où il établit son quartier général et sa garde; puis il ordonna à Murat de repasser le Lech avec sa cavalerie, et de se porter à Zusmershausen pour couper la communication entre Ulm et Augsbourg.

Combat de Vertingen. — La marche rapide de l'armée française déconcerta le général Mack, qui apprit en même temps le passage du Danube à Neubourg et à Ingolstadt, l'occupation d'une partie de la Bavière, et la présence d'une armée formidable sur ses derrières et en position sur le Lech. Le seul parti qu'il eût à prendre était de faire face en arrière, de rappeler les troupes qu'il avait détachées dans une direction contraire, et de concentrer ses forces sur la ligne de l'Iller, entre Ulm et Memmingen. Il fit retrancher à la hâte cette dernière ville, et renforça, autant que possible, ces deux points d'appui. Les corps des généraux Klénau et Giulay entrèrent dans Ulm. Le général Mack espérait qu'en réunissant ses forces en une seule masse, il pourrait du moins rester maître du terrain entre l'Iller et le Lech, rejeter sur la rive gauche du Danube tout ce qui aurait passé ce fleuve, et n'aurait pas pu s'affermir entre ces deux affluents. Il comptait manœuvrer dans cet espace jusqu'à ce que l'armée russe vînt le dégager. Dans ce but, il était important qu'il s'assurât du pont de Donawert. Le général Auffenberg lui amenait du Tyrol, à marches forcées, douze bataillons de grenadiers; il lui ordonna de diriger cette réserve sur Donawert, et il la fit soutenir par quatre escadrons des cuirassiers d'Albert.

Murat qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était en marche avec 7,000 hommes de cavalerie pour se rendre de Rain à Zusmershausen, rencontra, en arrivant le 8 octobre à Wertingen, à quatre lieues de Donawert, le corps d'Auffenberg, et, sans perdre un instant, manœuvra pour l'envelopper. Par un habile mouvement qu'exécuta la division du général Nansouty, toute l'infanterie autrichienne se trouva entourée; mais Auffenberg ne se déconcerta pas, il fit former ses bataillons en un vaste carré, flanqué à droite et à gauche par les escadrons des cuirassiers d'Albert. Le combat s'engagea aussitôt et se soutint pendant long-temps avec un égal succès. Le 1er régiment de dragons fondit avec impétuosité sur les cuirassiers d'Albert. Le colonel Arrighi eut deux chevaux tués sous lui, et ne dut qu'à la brillante valeur de ses dragons de n'être pas fait prisonnier. Le colonel du 10e régiment de hussards, en chargeant les cuirassiers autrichiens, fit prisonnier de sa main un capitaine de ce corps et tua plusieurs cavaliers. Enfin après un vif engagement qui ne dura pas moins de deux heures, les cuirassiers d'Albert furent culbutés et dispersés.

Le carré d'infanterie, enveloppé par la division de cavalerie du général Nansouty, fut alors assailli de toutes parts. Le combat fut long et sanglant. Le maréchal Lannes, qui, ayant passé le Danube à Donawert, suivait le mouvement de la cavalerie de Murat, détacha à son aide une brigade de la division des grenadiers d'Oudinot. L'arrivée de ce renfort décida la victoire. Le carré, déjà ébranlé, fut enfoncé, sabré et mis en déroute. Le général autrichien ne put sauver que les débris de ses douze bataillons de grenadiers et fut obligé d'abandonner son artillerie. Presque tous ses drapeaux furent enlevés; 2 lieutenants-colonels, 6 majors, 60 officiers et 4 000 grenadiers mirent bas les armes. Tout ce qui ne fut pas pris ou tué s'enfuit vers le Danube, dans la direction de Dillingen, et ne dut son salut qu'aux terrains marécageux situés entre la Suzam et la Glatt, rivières qui arrêtèrent la marche du général Oudinot, accourant au pas de charge avec sa seconde brigade pour couper les fuyards.

Immédiatement après le combat de Vertingen, Murat continua son mouvement, et se porta au village de Zusmershausen. La division Suchet ayant rejoint celle d'Oudinot, le maréchal Lannes suivit la réserve de cavalerie, et vint, le 9 au soir, prendre position au même village.

L'empereur marchait avec ce corps d'armée; il établit son quartier-général à Zusmershausen, et y passa en revue la cavalerie de Murat, ainsi que les deux divisions Oudinot et Suchet. Il dit au chef d'escadron Excelmans, aide de camp de Murat, qui lui apporta les drapeaux pris au combat de Vertingen. « Je sais qu'on «ne peut être plus brave que vous; je vous fais officier de la Légion-d'Honneur.» Il se fit ensuite présenter un dragon de chaque régiment et donna la croix d'honneur à chacun de ces braves, en témoignant à tous sa satisfaction.

Combat d'Aicha. — Entrée du quatrième corps à Augsbourg. — Cependant le maréchal Soult, qui commandait le quatrième corps, marchait par la rive droite du Lech avec deux de ses divisions, celles des généraux Legrand et Vandamme. La division Saint-Hilaire avait été dirigée sur Augsbourg par la rive gauche. Le maréchal rencontra à Aicha les débris du beau régiment des cuirassiers d'Albert, battus et dispersés à Vertingen, et les arrière-gardes du général Kienmayer; il les en chassa, entra, le 9 octobre, à Augsbourg et occupa Friedberg.

Les deuxième et troisième corps passent le Danube à Neubourg. — Entrée du premier corps à Munich. — Les difficultés du terrain ayant arrêté la marche du maréchal Davoust, il ne put arriver à Neubourg que le 8 octobre. Le lendemain, dans la soirée, les trois divisions de ce corps remplacèrent les troupes du maréchal Soult à Aicha. Le général Marmont, après avoir passé le Danube, se porta sur le même point avec les divisions Grouchy et Boudet, et la division batave du général Dumonceau, et prit position entre Aicha et Augsbourg.

Le corps du général Bernadotte et les divisions bavaroises Deroi et Wrede arrivèrent, le 10, à Eischstadt, et vinrent ensuite prendre position à Ingolstadt. Une avant garde, commandée par le général Kellermann, y passa le Danube et se porta, le même jour, à Pfaffenhoffen. Le maréchal suivit avec le reste de ses troupes, entra, le 12 octobre, à Munich, en chassa l'ennemi et fit 1,100 prisonniers.

La garde impériale, sous les ordres de Bessières, et la division de cuirassiers du général d'Hautpoult se rendirent à Augsbourg. Tous ces mouvements avaient pour but de détruire entièrement l'armée autrichienne réunie en Souabe.

Combat de Guntzbourg. — Inquiet avec raison des progrès de l'armée française, le général Mack avait rassemblé à la hâte, dans la nuit du 6 au 7 octobre, à Guntzbourg, un assez grand nombre de troupes qu'il renforça encore dans la journée du 7, décidé à essayer lui-même si les chances d'un combat lui seraient plus favorables que les manœuvres qu'il avait exécutées jusqu'alors. Le 8, il se rendit à Guntzbourg, et de très grand matin, expédia aux généraux des différents corps qui se trouvaient au-dessus d'Ulm, l'ordre de venir le joindre sur le champ. — Dans la matinée du même jour, le principal corps de l'armée autrichienne dut partir de Buchau et de Riedlingen, et descendre le Danube par les deux rives. En même temps, une partie du corps d'armée stationné jusque-là sur le lac de Constance, reçut l'ordre de se rapprocher à marches forcées du Danube, et de venir occuper Ulm et ses environs.

Une grande partie des forces ennemies étant ainsi concentrées autour de Guntzbourg, l'attaque de ce point devenait extrêmement sérieuse. Le corps du maréchal Ney, chargé par l'Empereur de marcher sur Ulm, se trouvait bien inférieur en nombre à la masse qui lui était opposée; mais cette infériorité ne changea rien aux résolutions du maréchal.

Le 9 octobre, Ney attaqua le général Mack au moment où celui-ci se disposait à prendre l'offensive. Lui-même dirigea l'attaque contre la position de Gramberg, tandis que le général Loison se portait sur Langenau, et le général Malher sur Guntzbourg. Les Autrichiens furent repoussés sur tous les points. L'archiduc Ferdinand accourut en personne pour défendre Guntzbourg, mais après une vive résistance, le pont fut emporté par les Français; les pièces de canon qui le défendaient furent enlevées et la ville resta au pouvoir des vainqueurs. Dans le même temps, Murat s'avançait sur Burgau et manœuvrait pour couper la retraite aux Autrichiens.

Dans la nuit du 9 au 10, l'archiduc Ferdinand rentra dans Ulm, où il fut bientôt rejoint par le général Mack, qui ramenait de Burgau le quartier général autrichien forcé d'évacuer cette petite ville à l'approche de la cavalerie française. Le combat de Guntzbourg coûta aux ennemis plus de 2,500 hommes tués ou faits prisonniers, et six pièces de canon. Les Français n'eurent que six cents hommes tués ou blessés.

L'Empereur à Augsbourg. — Allocution aux troupes. — Malgré le mauvais temps et la pluie continuelle qui avaient gâté les chemins, les mouvements de l'armée s'opéraient avec la plus grande rapidité. Un jour, dans une marche au milieu de la boue, les soldats, trempés par la pluie, rencontrèrent l'Empereur et lui dirent: « Cette fois-ci, ce n'est point avec nos baïonnettes, c'est avec nos jambes que vous faites la guerre. — C'est vrai, leur répondit-il; mais c'est pour «épargner votre sang que je vous fais essuyer d'aussi «grandes fatigues.»

Napoléon arriva le 10 à Augsbourg. — Il était sur le pont du Lech, lorsque le corps du maréchal Marmont y défila; il fit former le cercle à chaque régiment, parla aux soldats de la situation de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille, et de la confiance qu'il avait en eux. Cette harangue avait lieu pendant un temps affreux : il tombait une neige abondante, et la troupe, qui avait de la boue jusqu'aux genoux, éprouvait un froid assez vif; *mais les paroles de l'Empereur étaient de flamme;* [1] en les écoutant, le soldat oubliait ses fatigues et ses privations, et se montrait impatient de voir arriver l'heure du combat.

Combat de Landsberg. — Prise de Memmingen. — L'Empereur s'arrêta à Augsbourg, et y fit des dispositions pour couper à l'ennemi les communications qui lui restaient encore avec la Bavière. Mack en avait perdu une grande partie depuis le passage du Danube par l'armée française. Le maréchal Soult eut ordre de se porter sur Landsberg. — Parvenue à ce point, l'avant-garde française rencontra le régiment de cuirassiers de l'archiduc Ferdinand qui se rendait à marches forcées à Ulm avec six pièces de canon. Le 26e régiment de chasseurs à cheval chargea les cuirassiers ennemis avec une vigueur telle que ceux-ci prirent la fuite en laissant au pouvoir des Français un lieutenant-colonel, deux capitaines, 120 cavaliers et deux pièces de canon.

Le lendemain de cette affaire, le maréchal Soult se dirigea, avec ses trois divisions, sur Memmingen, dont il forma aussitôt l'investissement. Le général Mack avait fait, autant que possible, fortifier cette place, qui était défendue par un nombre suffisant de bouches à feu et par une assez forte garnison. Mais les Autrichiens, que décourageait le résultat des premières opérations de l'armée française, capitulèrent le 14 octobre, après vingt-quatre heures d'investissement. Memmingen, dont la conservation n'était pas sans importance pour les opérations ultérieures du général Mack, renfermait dix pièces de canon et un grand nombre de bagages et de munitions de guerre. La garnison, composée de neuf bataillons d'infanterie, dont deux de grenadiers, resta prisonnière de guerre; les officiers conservèrent leurs armes, leurs chevaux, leurs équipages, et eurent la permission de se retirer dans leurs foyers, sous parole de ne servir qu'après échange, grade pour grade.

Aussitôt après la capitulation de Memmingen, le maréchal Soult se dirigea sur Biberach pour couper la retraite à tout ce qui tenterait de s'échapper par ce point.

Combat d'Albeck. — Tandis que le maréchal Soult achevait ainsi du côté de l'ouest, entre la rive gauche de l'Iller et la rive droite du Danube, l'investissement d'Ulm, le général Marmont, parti d'Augsbourg le 12 octobre avec son corps d'armée, se portait sur la rive droite de l'Iller, et prenait aussi position devant Ulm,

[1] Ve Bulletin de la Grande Armée.

appuyant sa droite au corps du maréchal Lannes, et sa gauche à la division Saint-Hilaire (4e corps). La garde impériale, aux ordres de Bessières, et la division de grosse cavalerie du général d'Hautpoul suivirent le mouvement et arrivèrent le 12 à Burgau, où l'Empereur se rendit la nuit suivante.

Le 11 octobre, les troupes ennemies qui occupaient le camp retranché devant Ulm avaient essayé, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand lui-même, de faire une trouée en attaquant la division du général Dupont, qui allait prendre position à Albeck, sur la rive gauche du Danube. Le combat s'engagea à Haslach et fut très opiniâtre; la division française, forte de 6,000 hommes, réussit à tenir tête à 25,000 Autrichiens. Cernés sur presque tous les points, ces 6.000 braves firent 3,000 prisonniers. Ils furent forcés de battre en retraite sur Albeck; mais ils réussirent à arrêter la colonne ennemie. L'effort des Autrichiens n'avait d'autre but que de s'ouvrir un chemin vers l'armée auxiliaire russe qui s'avançait à marches forcées et était déjà arrivée au-delà de Lintz.

Combat d'Elchingen. — Le 13, l'Empereur se porta au quartier général du maréchal Ney, et ordonna de resserrer encore plus l'armée ennemie en s'emparant du pont et de la position d'Elchingen.

Le même soir, l'armée française était à deux lieues d'Ulm, formant un cercle autour de la place et partout, en présence des postes avancés de l'ennemi. Napoléon donna l'ordre d'attaquer sur tous les points. Le 14, au matin, l'Empereur alla lui-même faire une reconnaissance et s'avança jusqu'au château d'Adelhausen, à quinze cents toises de la tête de pont. De ce point élevé il pouvait observer le mouvement des nombreux tirailleurs français qui, dans toutes les directions, refoulaient vers la place les avant-postes autrichiens, et l'attaque par le 6e corps du pont et de la position d'Elchingen. — Cette position était formidable : le village d'Elchingen s'élève en amphithéâtre sur le flanc d'une colline au bord du Danube. Il est entouré de jardins clos de murs, formant des terrasses superposées. Un vaste couvent couronne la hauteur. — Le temps était affreux, le Danube était débordé, le pont, en partie brûlé, venait d'être réparé imparfaitement : 16.000 hommes et 40 pièces de canon défendaient le passage; Ney, en grande tenue de maréchal, se mit à la tête de la division Loison. Le 69e régiment de ligne, excité par sa présence, força le passage, et culbuta un régiment autrichien qui défendait les accès du pont. Les Français ne laissèrent pas le temps de le couper, le traversèrent au pas de course, pêle-mêle avec les fuyards, et se formèrent en bataille au pied de l'escarpement, sous le feu plongeant des Autrichiens. Une nouvelle et impétueuse attaque emporta le couvent retranché, où l'ennemi s'était porté. Les Autrichiens tenaient encore. Une bataille rangée s'engagea sur le plateau. Le reste du 6e corps passa le Danube. Le 69e, qui avait forcé le passage du pont, continua à s'avancer, soutenu par le 76e de ligne, le 18e de dragons et le 10e de chasseurs. Deux charges successives de l'ennemi furent repoussées par des feux de bataillon exécutés avec le plus grand ensemble. Enfin, à la troisième attaque et après trois heures de combat, le général ennemi, voyant sa ligne rompue et débordée, évacua la position d'Elchingen, et fut poursuivi jusqu'au mont Saint-Michel en avant d'Ulm.

3,000 prisonniers, plusieurs drapeaux et 20 pièces de canon furent, pour les Français, les résultats de ce brillant combat, qui valut au maréchal Ney le titre glorieux de *duc d'Elchingen*.

Investissement d'Ulm. — Pendant l'attaque d'Elchingen, le maréchal Lannes avait fait occuper les hauteurs qui dominent la plaine au-dessus du village de Pfuhl. Ses tirailleurs enlevèrent et attaquèrent la tête de pont de la ville d'Ulm et jetèrent le désordre parmi les troupes qui étaient dans la place.

Le même jour, le général Marmont, en occupant les ponts d'Unster et d'Ober-Kirchberg, à l'embouchure de l'Iller dans le Danube, priva l'ennemi de toutes ses communications avec l'Iller, et compléta le blocus d'Ulm sur la rive droite du Danube. La division de dragons à pied du général Baraguay-d'Hilliers appuyait la droite du corps de Marmont.

L'Empereur établit son quartier général dans l'abbaye d'Elchingen.

Les corps de Ney et de Lannes et la réserve de cavalerie se trouvaient alors placés de manière à pouvoir, au premier signal, forcer les retranchements de l'ennemi.

L'investissement d'Ulm avait été ordonné par l'Empereur. Cette place, revêtue d'une enceinte bastionnée, avec des fossés pleins d'eau, est située dans un fond dominé par les hauteurs de Michelsberg et de la Tuilerie, sur lesquelles on avait établi, en 1800, un camp retranché, seul système de défense convenable pour une place ainsi située. — Ces fortifications extérieures avaient été détruites pendant la guerre précédente, mais le général Mack avait commencé à en faire relever le relief.

L'Archiduc quitte Ulm. — Combats de Langenau et de Neresheim. — L'occupation d'Elchingen, de Memmingen et de Biberach coupait toute retraite à l'Archiduc. Il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se laisser enfermer dans Ulm, ou d'essayer, par des sentiers détournés, de rejoindre le corps d'armée du général Werneck qui cherchait alors à déboucher par Heidenheim. Le prince s'arrêta à ce dernier parti, et se dirigea sur Aalen, avec seulement quatre escadrons de cavalerie.

Murat, à la tête d'une partie de sa cavalerie, des chasseurs de la garde impériale et du 9e régiment d'infanterie légère, s'était mis à la poursuite des troupes qui avaient pris la route d'Heidenheim. Il rencontra, le 16, au village de Langenau, une partie du corps de Werneck, et chargea les Autrichiens si impétueusement, qu'il leur enleva deux drapeaux, et leur fit environ 3,000 prisonniers, dont un général major. Werneck, suivi par Murat, continua sa route en désordre sur Heidenheim. Pendant ce temps le maréchal Lannes avait reçu l'ordre de se porter rapidement sur Aalen et Nordlingen.

Le corps du général Werneck était embarrassé dans

sa marche par un convoi de cinq cents chariots. Murat l'atteignit à Neresheim, et le fit charger par la division de dragons du général Klein, qui prit, dans ce nouveau combat, deux drapeaux, un officier général et fit environ 1,100 prisonniers.

Ces deux combats successifs hâtèrent la fuite de l'archiduc Ferdinand. Ce prince et sept de ses généraux se trouvaient à Neresheim peu avant le combat; ils n'eurent que le temps de monter à cheval. En entrant dans le village, les Français y trouvèrent le dîner préparé et servi pour le prince.

Préparatifs d'assaut. — Proclamation. — Le 15 novembre, à la pointe du jour, l'Empereur, qui ne s'était pas reposé un seul moment depuis l'ouverture de la campagne, et qui depuis huit jours n'avait pas même ôté ses bottes, se porta devant Ulm, malgré la pluie qui tombait par torrents. — Les corps des maréchaux Lannes et Ney, soutenus par Murat, se placèrent en bataille pour donner l'assaut et forcer les retranchements de l'ennemi, tandis que d'autres corps bloquaient la ville sur la rive gauche du Danube, et la cernaient de tous les côtés.

L'ordre d'attaque était donné. Napoléon l'avait annoncé la veille à ses troupes par cette proclamation :

«Soldats,

«Il y a un mois que nous étions campés sur l'Océan, «en face de l'Angleterre; mais une ligue impie nous a «obligés de voler vers le Rhin.

«Il n'y a pas quinze jours que nous l'avons passé, et «les Alpes wirtembergeoises, le Necker, le Danube et le «Lech, barrières si célèbres de l'Allemagne, n'ont pas «retardé notre marche d'un jour, d'une heure, d'un «instant. L'indignation contre un prince que nous «avons deux fois replacé sur son trône, quand il ne «tenait qu'à nous de l'en précipiter, nous a donné des «ailes. L'armée ennemie, trompée par nos manœuvres, «est entièrement tournée; elle ne se bat plus que pour «son salut; elle voudrait bien pouvoir échapper et re«tourner chez elle : il n'est plus temps. Les fortifica«tions qu'elle a élevées à grands frais le long de l'Iller, «en nous attendant par les débouchés de la forêt Noire, «lui deviennent inutiles, puisque nous arrivons par «les plaines de la Bavière.

«Soldats, sans cette armée que vous avez devant «vous, nous serions aujourd'hui à Londres, nous au«rions déjà vengé six siècles d'outrages, et rendu la «liberté aux mers.

«Mais souvenez-vous demain que vous vous battez «contre les alliés de l'Angleterre, que vous avez à vous «venger d'un prince parjure, dont les propres lettres «respiraient la paix, quand il faisait marcher son «armée contre notre allié; qui nous a supposés assez «lâches pour croire que nous verrions sans rien dire «son passage sur l'Inn, son entrée à Munich, et son «agression contre l'Électeur de Bavière. Il nous croyait «occupés ailleurs. Qu'il apprenne, pour la troisième «fois, que nous savons être partout où la patrie a des «ennemis à combattre.»

Entrevue de l'Empereur et du prince de Lichtenstein. — Déjà les postes avancés du camp retranché, le Michelsberg et la Tuilerie, étaient enlevés à la baïonnette; notre artillerie pouvait plonger dans la ville, quand l'Empereur, voulant encore épargner le sang que l'assaut général devait faire répandre, fit appeler le prince Lichtenstein qu'il estimait, et qui se trouvait dans Ulm. «Vous voyez, lui dit-il, votre position; si «vous ne capitulez pas sur-le-champ, je prendrai la «ville d'assaut, je serai forcé de faire ce que je fis à «Jaffa, où la garnison fut passée au fil de l'épée; c'est «un droit bien triste, mais c'est le droit de la guerre. «Prince, épargnez à la brave nation autrichienne et à «moi la nécessité d'un acte aussi effrayant : la place «n'est pas tenable.»

Le prince, qui était d'avis d'une capitulation, demanda que la garnison, officiers et soldats, eût la faculté de retourner en Autriche. «Je pourrais l'accor«der aux officiers, dit Napoléon; mais quant aux sol«dats, qui me garantira qu'on ne les fera pas servir «de nouveau?» Puis, après un moment de réflexion, il ajouta : «Eh bien! je me fie à la parole du prince Fer«dinand; s'il est dans la place, je veux lui donner une «preuve de mon estime, et je lui accorde ce que vous «me demandez, dans l'espoir que la cour de Vienne ne dé«mentira point la parole d'un de ses princes.» Le prince de Lichtenstein avoua alors que l'Archiduc n'était plus dans Ulm. «Dans ce cas, reprit l'Empereur, je ne vois «pas qui peut me donner la garantie que je demande.»

L'Empereur dit ensuite au prince qu'il consentait à suspendre l'assaut projeté, et qu'il donnait au général Mack deux jours pour prendre une décision.

Capitulation de Mack. — Le malheureux général Mack, auquel le départ du prince Ferdinand laissait toute la responsabilité des événements, ne se dissimulait pas l'embarras de sa position. L'Empereur, après l'entrevue avec le prince de Lichtenstein, avait envoyé dans Ulm un de ses officiers d'ordonnance, M. de Ségur (aujourd'hui lieutenant général), pour faire cesser les hésitations du vieux général autrichien et accélérer la reddition de la place [1]. — Mack se décida enfin à capituler. Le major général Berthier se rendit lui-même

[1] Quelques auteurs, Jomini entre autres, disent que M. de Ségur fut envoyé dans Ulm au général Mack, avant que le prince de Lichtenstein arrivât au quartier général français. — Ce prince, à ce que prétend Jomini, serait venu à Elchingen, non pas sur la demande de Napoléon, mais bien d'après les ordres de Mack. Le récit de M. de Ségur, dont nous allons citer quelques passages, ne fournit aucun moyen de résoudre cette question.

M. de Ségur entra à Ulm par ordre de l'Empereur pour aller décider le général Mack à rendre la place. «Il me parut, dit-il, grand âgé, pâle; l'expression de sa figure annonçait une imagination vive. Ses traits étaient tourmentés par une anxiété qu'il cherchait à calmer. Après avoir échangé avec lui quelques compliments, je me nommai; puis, entrant en matière, je lui dis que je venais de la part de l'Empereur le sommer de se rendre, et régler avec lui les conditions de la capitulation. — Ces expressions lui parurent insupportables, et il ne convint pas d'abord de la nécessité de les entendre. — J'insistai en lui faisant observer, qu'ayant été reçu, je devais supposer, ainsi que l'Empereur, qu'il avait apprécié sa position. — Mais il me répondit vivement qu'elle allait bien changer; que l'armée russe s'approchait pour le secourir, qu'elle nous mettrait entre deux feux, et que peut-être ce serait bientôt à nous à capituler. — Je lui répliquai que, dans sa position, il n'était pas étonnant qu'il ignorât ce qui se passait en Allemagne; qu'en conséquence, je devais lui apprendre que le maréchal Bernadotte occupait Ingolstadt et Munich, et qu'il avait ses avant-postes sur L'Inn, où les Russes ne s'étaient pas montrés.

dans Ulm, le 17, et arrêta de concert avec lui les articles de la capitulation, dans laquelle il fut stipulé : «que la place d'Ulm serait remise à l'armée française avec tous ses magasins et son artillerie; que la garnison sortirait de la place avec tous les honneurs de la guerre, et remettrait ses armes après avoir défilé devant l'Empereur; que les officiers seraient renvoyés sur parole en Autriche, et que les soldats et sous-officiers seraient conduits en France, où ils resteraient jusqu'à parfait échange; qu'une des portes de la ville d'Ulm (la porte de Stuttgard) serait remise à l'armée française ainsi qu'un quartier suffisant pour pouvoir contenir une brigade; que tous les chevaux de cavalerie, d'artillerie et de charrois appartenant à l'Autriche, seraient remis à l'armée française.»

Cette capitulation n'était d'ailleurs que conditionnelle; si avant le 25 octobre, à minuit exclusivement, des troupes autrichiennes ou russes réussissaient à débloquer la ville, la garnison avait le droit de sortir librement avec ses armes, son artillerie et cavalerie pour suivre les troupes qui l'auraient débloquée.

La conduite du général Mack, en cette circonstance, a été sévèrement jugée par ses contemporains. «La postérité, dit Jomini, plus éclairée que nous sur les combinaisons de Mack et du cabinet de Vienne, départira à chacun d'eux la portion de blâme qui leur appartient. On a dit que Mack avait au milieu de son armée un parti puissant qui lui en voulait, qu'il fut contrarié et mal obéi, qu'on dissémina son armée malgré lui. Tout cela est fort possible; mais un général en chef ne doit pas consentir à être l'instrument de la perte de son armée; quand on le place entre le déshonneur et la gloire, entre le salut de l'état et la perte de son armée, il doit savoir prendre un parti digne de lui. Mack, confiné dans Ulm, aurait dû au moins tenter de sortir pour suivre Jellachich vers Fussen[1]. Il est toujours

«Que je sois le plus grand......., s'écria le général Mack tout en «colère, si je ne sais, par des rapports certains, que les Russes sont «à Dachau! Croit-on m'abuser ainsi? me traite-t-on comme un enfant?... Monsieur de Ségur, continua-t-il, si dans huit jours je ne suis «pas secouru, je consens à rendre la place, à ce que mes soldats soient «prisonniers de guerre, et leurs officiers prisonniers sur parole..... «On aura eu le temps de me secourir, j'aurai satisfait à mon devoir : «je sais qu'on me secourra, j'en suis certain.

— «J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur le général, répondis-«je, que nous sommes non-seulement maîtres de Dachau, mais aussi «de Munich : d'ailleurs, en supposant vraie votre erreur, si les Russes «sont à Dachau, cinq jours leur suffisent pour venir vous secourir, et «Sa Majesté vous les accorde.

— «Non, monsieur, reprit-il avec vivacité, je demande huit jours. «Je ne puis entendre à aucune proposition; il me faut huit jours, ils «sont indispensables à ma responsabilité.

— «Ainsi, repris-je, toute la difficulté consiste dans cette différence «de cinq à huit jours? Mais je ne conçois pas l'importance que votre «excellence y attache, quand Sa Majesté est devant vous, à la tête de «plus de 100.000 hommes, et quand les corps du maréchal Bernadotte «et du général Marmont suffisent pour retarder de ces trois jours la «marche des Russes, même en les supposant où ils sont encore bien «loin d'être.....

— «Ils sont à Dachau, répéta le général Mack.

— «Eh bien! soit, monsieur le baron, et même à Augsbourg, si «vous le voulez, ce qui nous rend plus pressés de terminer avec vous. «Ne nous forcez donc pas d'emporter Ulm d'assaut; car alors, au «lieu de cinq jours d'attente, l'Empereur y sera dans une mati-«née.

— «Ah! monsieur, répliqua le général en chef, ne pensez pas que «15,000 hommes se laissent forcer si facilement; il vous en coûterait «cher!

— «Quelques centaines d'hommes, lui répondis-je; et à vous, votre «armée, et la destruction d'Ulm, que l'Allemagne vous reprochera; «enfin tous les malheurs d'un assaut que Sa Majesté veut prévenir par «la proposition qu'elle m'a chargé de vous faire.

— «Dites, s'écria le maréchal, qu'il vous en coûterait 10,000 hom-«mes; la réputation d'Ulm est assez connue.

— «Elle consiste dans les hauteurs qui l'environnent, et nous les «occupons.

— «Allons donc, monsieur, il est impossible que vous ne connais-«siez pas la force d'Ulm!

— «Sans doute, monsieur le maréchal, et d'autant mieux que nous «voyons dedans.

— «Eh bien! monsieur, dit alors ce malheureux général, vous y «voyez des hommes prêts à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, «si votre Empereur ne leur accorde pas huit jours. Je tiendrai long-«temps ici. Il y a dans Ulm 3.000 chevaux que nous mangerons plu-«tôt que de nous rendre, avec autant de plaisir que vous le feriez à «notre place.

— «Trois mille chevaux!... répliquai-je : ah! monsieur le maréchal, «la disette que vous devez éprouver est donc déjà bien grande, puis-«que vous songez à une si triste ressource?»

«Le vieux maréchal se dépêcha de m'assurer qu'il avait pour dix jours de vivres, je n'en crus rien. Le jour commençait à poindre; nous n'avancions pas. Je pouvais accorder six jours; mais le général Mack tenait si obstinément à ses huit jours, que je jugeai cette concession d'un jour inutile, je ne la risquai pas. Je me levai, en disant que mes instructions m'ordonnaient d'être revenu avant le jour...

«Le 25 vendémiaire (17 octobre), vers neuf heures du matin, je retrouvai l'Empereur à l'abbaye d'Elchingen, où je lui rendis compte de ma négociation; il en parut satisfait. Il me fit rappeler : et comme je tardais, il envoya le maréchal Berthier me porter par écrit les propositions nouvelles qu'il voulait que je fisse signer sur le-champ au général Mack. L'Empereur accordait au commandant autrichien huit jours, mais à dater du 23, premier jour du blocus; ce qui les réduisait, en effet, aux cinq jours que j'avais d'abord proposés et qu'il (Mack) n'avait pas voulu concéder. Toutefois, en cas d'un refus obstiné de la part de Mack, j'étais autorisé à dater ces huit jours du 25, et l'Empereur gagnait encore un jour à cette concession. Napoléon tenait à entrer promptement dans Ulm, pour augmenter la gloire de sa victoire par sa rapidité, pour arriver à Vienne avant que cette ville fût remise de sa stupeur, et que l'armée russe eût pu se mettre en mesure, et enfin parce que les vivres commençaient à nous manquer.

«Le major général (le maréchal Berthier) me prévint qu'il s'approcherait de la ville, et que, les conditions réglées, il serait bien aise que je l'y fisse pénétrer.

«Je rentrai dans Ulm avant midi, toujours avec les mêmes précautions; mais cette fois, je trouvai le général Mack à la porte de la ville; je lui remis l'*ultimatum* de l'Empereur. Il alla aussitôt le discuter avec plusieurs généraux, parmi lesquels je crus remarquer le prince Lichtenstein et les généraux Klénau et Giulay. Un quart d'heure après, il revint disputer encore avec moi sur la date. Un malentendu lui persuada qu'il obtenait les huit jours entiers à partir du 25; alors, avec une émotion de joie bien singulière : «Monsieur de «Ségur, mon cher monsieur de Ségur, s'écria-t-il, je comptais sur «la générosité de l'Empereur Napoléon, je ne me suis pas trompé... «Dites au maréchal Berthier que je le respecte; dites à l'Empereur «que je n'ai plus que de légères observations à faire : que je signerai «tout ce que vous m'apportez...; répétez bien à l'Empereur que je «comptais sur sa générosité...»

«Puis avec une effusion de cœur toujours croissante, il ajouta : «Monsieur de Ségur, je tiens à votre estime, je tiens beaucoup à «l'opinion que vous avez de moi. Je veux vous faire voir l'écrit que «j'avais signé, car j'étais décidé.»

«En parlant ainsi, il déploya une feuille de papier où je lus ces mots : *Huit jours ou la mort!* Signé MACK.

«Je restai frappé d'étonnement en voyant l'expression de bonheur qui brillait sur la figure du vieux général; j'étais saisi et comme consterné de cette puérile joie pour une si vaine concession. Dans un naufrage si considérable, à quelle faible branche le malheureux général croyait-il donc rattacher son honneur, celui de son armée et le salut de l'Autriche.

«Mack, se voyant tourné, s'était imaginé qu'en se jetant et restant dans Ulm, il retiendrait l'Empereur devant ses remparts, et qu'il favoriserait ainsi la retraite que tenteraient ses autres corps par différentes directions. Il pensa s'être dévoué : c'était ce qui soutenait son courage. Lorsque je négociai avec lui, il croyait notre armée tout entière immobile, et comme en arrêt devant Ulm.»

[1] La division Jellachich avait quitté Ulm à l'approche des Français pour se retirer dans le Tyrol, où elle fut poursuivie et enveloppée.

temps de capituler honteusement sans brûler une amorce.»

Capitulation de Werneck. — Le 18 octobre, lendemain de la capitulation d'Ulm, le maréchal Murat, poursuivant toujours le corps de Werneck, parvint à l'entourer à Trochtelfingen. Les pertes éprouvées dans les deux combats de Langenau et de Neresheim rendaient les troupes autrichiennes incapables d'aucune résistance; leur général demanda à capituler. Il fut donc stipulé que le corps d'armée autrichien déposerait ses armes, serait prisonnier de guerre et envoyé en France; que les officiers généraux et autres seraient prisonniers sur parole et renvoyés en Autriche, et qu'ils ne pourraient servir contre les armées françaises ou contre celles des alliés de la France qu'après avoir été échangés; que les chevaux de la cavalerie, les canons avec leurs attelages, ainsi que les caissons et munitions, seraient remis à l'armée française; que tous les régiments, bataillons, escadrons ou détachements du corps d'armée du lieutenant-général Werneck, qui pourraient s'en trouver séparés dans le moment, seraient également prisonniers de guerre, et que les conditions du traité leur seraient applicables; que tous les chevaux des officiers leur seraient laissés; enfin que tous les prisonniers de guerre français qui pourraient se trouver dans les lieux occupés par les troupes du général Werneck seraient rendus sur-le-champ.

Pendant que le général Werneck, cerné dans Trochtelfingen, était forcé d'accepter une capitulation, le général Fauconnet, détaché par Murat avec sa brigade, atteignait au village de Bopfingen le convoi qui marchait sous la protection du corps d'armée de Werneck, et qui consistait dans une grande partie des bagages et du parc de réserve de l'armée autrichienne, au nombre de cinq cents chariots. Le major Locatelli, qui commandait ce convoi, demanda à capituler avec son escorte, composée de dragons et de hussards.

L'archiduc Ferdinand s'était séparé du corps de Werneck à Neresheim; il réussit avec quelque cavalerie à passer le Danube, la Alt-Muhl, et à gagner la Bohême par Ratisbonne.

Évacuation d'Ulm par les Autrichiens. — Le 19 octobre, le général Mack se rendit au quartier-général français, et obtint une audience de l'Empereur; le maréchal Berthier signa ensuite avec le général autrichien une addition à la capitulation arrêtée le 17; il avait donné, et garanti par sa parole d'honneur, au général Mack, des détails sur la position des troupes françaises, desquels il résultait que tout espoir de secours était détruit pour les troupes renfermées dans Ulm; Mack convint alors d'évacuer la place dans la journée du lendemain, 20 octobre, y mettant pour condition que le corps entier du maréchal Ney, composé de douze régiments d'infanterie et de quatre régiments de cavalerie, ne quitterait pas Ulm et un rayon de dix lieues avant le 25 octobre à minuit, époque à laquelle expirait la capitulation.

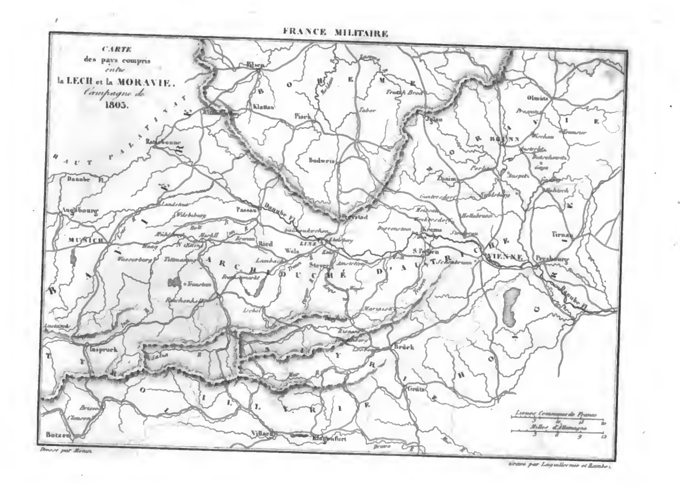
Le lendemain, 20 octobre, les troupes renfermées dans Ulm et celles qui venaient de capituler à Trochtelfingen défilèrent devant l'Empereur et déposèrent leurs armes. Cette imposante cérémonie dura depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir. Les Autrichiens étaient au nombre de 33,000 hommes dont 2,000 de cavalerie; soixante pièces de canon et quarante drapeaux furent remis entre les mains des vainqueurs. L'armée française était en bataille sur les hauteurs qui dominent la ville. L'Empereur fit appeler les généraux autrichiens, au nombre de seize, y compris le général en chef Mack, les garda auprès de lui pendant tout le temps, que les troupes défilèrent, et leur témoigna beaucoup d'égards. «Messieurs, leur dit-il, l'Empereur, votre «maître me fait une guerre injuste; je vous le dis «avec franchise, je ne sais pourquoi je me bats, je ne «sais ce qu'on veut de moi.» Et leur montrant les troupes couronnant les hauteurs: «Ce n'est pas dans «cette seule armée que consistent mes ressources, «mais fût-elle la seule, je ferais bien du chemin avec «ces braves. J'ai toute la France avec moi. Vos soldats «prisonniers vont la traverser; ils verront quel esprit «anime mon peuple, et avec quel empressement il vient «se ranger sous mes drapeaux. Voilà l'avantage de ma «nation et de ma position; avec un mot, 200,000 hom- «mes de bonne volonté accourront près de moi, et, en «six semaines, seront de bons soldats; au lieu que vos «recrues ne marchent que par force, et ne peuvent «qu'après plusieurs années, faire des soldats.

«Je donne encore un conseil à mon frère l'Empereur «d'Allemagne; qu'il se hâte de faire la paix. C'est le «moment de se rappeler que tous les empires ont un «terme; l'idée que la fin de la dynastie de la maison de «Lorraine serait arrivée doit l'effrayer. Je ne veux rien «sur le continent. Ce sont des vaisseaux, des colonies, «du commerce que je veux, et cela vous est avanta- «geux comme à nous.» Le général Mack répondit à l'Empereur que l'Autriche n'avait pas voulu la guerre, mais qu'elle y avait été forcée par la Russie. — «En «ce cas, reprit Napoléon, vous n'êtes donc plus une «puissance.»

Combat sur la route de Furth. — Le 21 octobre, vingt-quatre heures après l'évacuation d'Ulm, Murat eut un nouvel engagement sur la route de Furth à Nuremberg avec un détachement de cavalerie autrichienne, servant d'escorte à une portion du parc de l'armée ennemie, qui se dirigeait sur Nuremberg. Le régiment des cuirassiers de Mack et les autres troupes formant cette escorte, furent chargés vigoureusement par le premier régiment des carabiniers français, les chasseurs de la garde et le premier régiment de hussards. Tout le reste du parc d'artillerie et tous les bagages, sans exception, furent pris.

Ainsi, la marche rapide de Murat, d'Albeck à Nuremberg eut pour résultat la prise de quinze cents chariots environ, de cinquante pièces de canon, de 16,000 hommes, y compris le corps du général Werneck, qui avait capitulé à Trochtelfingen, et d'un grand nombre de drapeaux. Dix généraux avaient été faits prisonniers et trois avaient été tués.

Premiers résultats de la campagne. — Traits de


CARTE
des pays compris
entre
la LECH et la MORAVIE.
Campagne de
1805.
HAUT PALATINAT
BOHEME
MORAVIE
BAVIERE
ARCHIDUCHÉ D'AUTRICHE
HONGRIE
TYROL
STYRIE
ILLYRIE
Pilsen
Klattau
Pisek
Budweis
Tabor
Iglau
Olmütz
Brünn
Znaim
Ratisbonne
Danube Fl.
Augsbourg
Munich
Passau
Ried
Wels
Linz
Steyer
S.t Polten
Krems
Vienne
Schönbrunn
Presbourg
Tirnau
Inspruck
Salzb.
Brück
Grätz
Villach
Klagenfurt
Botzen
Lieues Communes de France
Milles d'Allemagne
Dessiné par Bonne.
Gravé par Laguillermie et Rambos.





Infanterie Russe



Autriche   Habitants d'Amstetten




Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



La Revue avant la Bataille


Nazionale



Artillerie de la Garde Impériale Russe.



Costumes de la Basse Hongrie

bravoure. — Le nombre des prisonniers faits depuis le commencement de la campagne s'élevait à 60,000, dont 29 officiers généraux et 2,000 officiers inférieurs. Outre une artillerie française et d'immenses bagages, l'armée française avait pris quatre-vingt-dix drapeaux.

Les divers combats livrés avant la prise d'Ulm donnèrent lieu à un grand nombre d'actes de bravoure, dont plusieurs ont été recueillis par les *Bulletins de la Grande Armée*. Nous allons les citer.

Lors de l'attaque du pont du Leeb à Rain, Marente, brigadier au 4e régiment de dragons, venait d'être cassé par son capitaine pour une légère faute contre la discipline. Ce capitaine, en combattant, tomba dans la rivière; il était en danger de s'y noyer, Marente s'y précipita et réussit à le ramener sain et sauf sur la rive. L'Empereur, instruit de cette action généreuse, se fit présenter le dragon et lui témoigna sa satisfaction. «Je n'ai fait que mon devoir, dit Marente: mon capitaine m'a puni parce que j'avais manqué à la discipline; mais en m'enlevant mon grade de brigadier, il n'a pas pu oublier que j'avais toujours été bon soldat.» L'Empereur fit le brigadier dégradé maréchal des logis, et lui donna la croix de la Légion-d'Honneur.

Après le combat de Wertingen, le 8 octobre, la division de dragons (Klein) bivouaqua dans le village. Le chef d'escadron Vuillemey (du 20e régiment) commandait la grand'garde: à minuit, il entend un coup de pistolet tiré par une des vedettes. Il monte à cheval, interroge le dragon placé en vedette, et, se portant à l'endroit qui lui est signalé, reconnaît un détachement ennemi, qui, s'étant égaré, cherchait à s'ouvrir un passage. Aussitôt, sans faire attention qu'il n'a avec lui qu'un seul de ses dragons, le brave Vuillemey s'avance au milieu de la troupe autrichienne, saisit un drapeau que portait un officier, et, criant d'une voix forte: « Escadrons, en avant! » il annonce aux Autrichiens qu'ils vont tous être sabrés, s'ils ne mettent bas les armes. — Le détachement, composé d'une compagnie entière, avec plusieurs officiers, obéit. La grand'garde, arrivée sur les pas de son commandant, ramena au bivouac une centaine d'hommes, ainsi faits prisonniers par un seul. Le chef d'escadron Vuillemey présenta lui-même à l'Empereur le drapeau et la compagnie qu'il avait pris. Napoléon le fit entrer sur-le-champ dans la garde impériale.

Au combat d'Elchingen, le 14 octobre, le chef d'escadron Domont (depuis lieutenant-général) se distingua particulièrement à la tête de 300 hussards du 3e régiment; il chargea deux bataillons autrichiens appuyés par le feu de cinq pièces de canon. Il fut frappé d'une balle au cou, et tomba de cheval dans la mêlée, mais sa chute fut le signal de la victoire. Les hussards renouvelèrent la charge avec tant de vigueur et de précision, que les deux bataillons furent pris, ainsi que les cinq pièces d'artillerie. Domont fut relevé et ramené en triomphe par ses hussards.

Au même combat, Brard, soldat au 76e régiment de ligne, avait reçu un coup de feu qui nécessitait l'amputation de la cuisse. Il dit au chirurgien qui se disposait à lui faire l'opération: «Je sais que je n'en reviendrai «pas; mais n'importe, un homme de moins n'empêchera «pas le 76e régiment de marcher à l'ennemi, la baïon«nette en avant.» Lorsque le IXe *Bulletin*, où ces mots étaient consignés, fut publié en France, le sous-préfet de Pontoise et le maire d'Esagny, patrie de l'intrépide soldat, se transportèrent chez son père, pour féliciter ce cultivateur au nom du département de Seine-et-Oise.

Proclamation. — Décrets. — Cependant les débris de l'armée autrichienne, retirés sur la rive droite de l'Inn, se réunissaient aux premières colonnes de l'armée russe. Il était urgent de prendre des mesures contre cette nouvelle armée combinée qui s'augmentait de jour en jour et de combattre encore pour forcer l'Empereur d'Allemagne à accepter une paix qu'il ne paraissait pas disposé à demander.

Avant de courir à de nouveaux combats l'Empereur, de son quartier général d'Elchingen, fit mettre, le 21 octobre, à l'ordre cette proclamation.

«Soldats de la Grande Armée,

«En quinze jours, nous avons fait une campagne; «ce que nous nous proposions de faire est rempli: nous «avons chassé de la Bavière les troupes de la maison «d'Autriche, et rétabli notre allié dans la souveraineté «de ses États.

«Cette armée qui, avec autant d'ostentation que d'im«prudence, était venue se placer sur nos frontières, est «anéantie.

«Mais qu'importe à l'Angleterre! son but est rempli: «nous ne sommes plus à Boulogne, et son subside ne «sera ni plus ni moins grand.

«De 100,000 hommes qui composaient cette armée, «60,000 sont prisonniers. Ils iront remplacer nos cons«crits dans les travaux de la campagne.

«Deux cents pièces de canon, tout le parc, quatre«vingt-dix drapeaux, tous leurs généraux sont en «notre pouvoir: il ne s'est pas échappé de cette armée «15,000 hommes.

«Soldats! je vous avais annoncé une grande bataille; «mais, grâce aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, «j'ai pu obtenir les mêmes succès sans courir aucune «chance; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire «des nations, un si grand résultat ne nous affaiblit pas «de plus de 1,500 hommes hors de combat.

«Soldats! ce succès est dû à votre confiance sans «bornes dans votre Empereur; à votre patience à sup«porter les fatigues et les privations de toute espèce, «à votre rare intrépidité.

«Mais nous ne nous arrêterons pas là: vous êtes im«patients de commencer une seconde campagne.

«Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a trans«portée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire «éprouver le même sort.

«A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur «de l'infanterie française: c'est là que va se décider, «pour la seconde fois, cette question qui l'a déjà été «une fois en Suisse et en Hollande: si l'infanterie fran«çaise est la première ou la seconde de l'Europe.

«Il n'y a pas là de généraux contre lesquels je puisse «avoir de la gloire à acquérir; tout mon soin sera «d'obtenir la victoire avec le moins possible d'ef-

«fusion de sang. *Mes soldats sont mes enfants.*»

Napoléon ne se borna pas à des paroles pour témoigner à l'armée toute sa satisfaction; il voulut encore la récompenser de son dévouement par des avantages et des largesses, à la manière des empereurs romains. Il rendit donc, le même jour, à son quartier général d'Elchingen, deux décrets dont voici les principales dispositions :

«*Premier décret.* — Considérant que la Grande Armée a obtenu, par son courage et son dévouement, des résultats qui ne devaient être espérés qu'après une campagne, et voulant lui donner une preuve de notre satisfaction, nous avons décrété et décrétons ce qui suit : — Art. Ier. Le mois de vendémiaire de l'an XIV (septembre et octobre 1805) sera compté comme une campagne à tous les individus composant la Grande Armée, etc.

«*Deuxième décret.* — Il sera pris possession de tous les États, en Souabe, de la maison d'Autriche... — Les contributions de guerre qui y seront levées, ainsi que les contributions ordinaires, seront toutes au profit de la Grande Armée. Tous les magasins qui seraient pris à l'ennemi, autres que les magasins d'artillerie et de subsistances, seront également à son profit; chacun aura une part, dans ces contributions, proportionnée à ses appointements, etc...»

Enfin, pour donner encore plus de retentissement à cette campagne qui préludait d'une manière si brillante aux immortels travaux de la Grande Armée, l'Empereur envoya au Sénat les drapeaux pris à l'ennemi.

Entrée de l'Empereur à Munich. — Délivrance de la Bavière. — Après ces divers actes, l'Empereur quitta Ulm et se rendit à Augsbourg, il y arriva le 22; d'Augsbourg il se rendit à Munich où il fut reçu par d'unanimes acclamations. Ces acclamations étaient naturelles. La Bavière, envahie à l'improviste par les armées autrichiennes, venait d'être délivrée par les victoires de l'armée française. Les bons Bavarois, dont l'Électeur avait autrefois servi dans les rangs français, appréciaient la conduite de Napoléon envers eux. — Le général de Wrede, dans une longue conversation avec le général Mack, qu'il avait rencontré aux avant-postes près de l'Inn, lui disait confidentiellement en comparant la manière dont les Français et les Autrichiens traitaient l'armée bavaroise.

«Nous sommes mieux qu'avec vous, nous n'avons ni «morgue ni mauvais traitement à éprouver, et loin «d'être exposés les premiers aux coups, nous sommes «obligés de demander les postes périlleux, parce que «les Français se les réservent de préférence. Chez vous, «au contraire, nous étions envoyés partout où il y «avait de mauvaises affaires à essuyer.»

L'Électeur de Bavière s'écriait hautement dans une proclamation adressée à ses sujets :

«L'empereur des Français, allié naturel de la Ba«vière, vole à notre secours avec ses intrépides guer«riers : il vient pour nous venger; déjà vos frères et «vos fils combattent dans les rangs de ces braves, ha«bitués à la victoire, et déjà nous voyons l'aurore de «notre salut. — Notre bonne cause est sous la protec«tion d'un Dieu juste, et d'une armée courageuse, com«mandée par un héros invincible.»

Tout cela était vrai.

RESUMÉ CHRONOLOGIQUE [1].

1805.

25 AOUT. L'armée navale rentre dans le port de Boulogne.
31 — 1, 2 et 3 SEPTEMBRE. — Les 3e, 4e, 5e et 6e corps partent de Boulogne, et marchent sur le Rhin.
2 SEPTEMBRE. Le 2e corps part d'Utrecht et se dirige sur le Mayn. — Le 7e corps quitte le camp de Brest et se dirige sur le Haut-Rhin.
17 — Le 1er corps part de Hanovre et se dirige sur le Mayn.
23 — L'Empereur va au Sénat. S. M. déclare que la guerre de la troisième coalition est commencée, et qu'elle part pour commander l'armée.
25 — Le 2e corps, parti de Hollande, passe le Rhin à Mayence.
26 — Le 3e corps, parti de Bruges, passe le Rhin à Manheim.
— — Le 4e corps, parti de Boulogne, passe le Rhin à Spire.
— — Le 6e corps, parti de Montreuil, passe le Rhin près de Dourlach.
25 — Le 5e corps et la cavalerie passent le Rhin à Kehl.
1er OCTOBRE. L'Empereur, arrivé à Strasbourg, passe le Rhin sur le pont de Kehl.
2 — L'Électeur de Wurtemberg vient recevoir l'Empereur à Louisbourg.
6 — Le 4e corps rencontre l'ennemi à Donawert.
8 — Le général Murat bat l'ennemi à Wertingen.
8 OCTOBRE. Entrée des Français à Wertingen.
9 — Le 4e corps entre dans la ville d'Augsbourg.
8 et 9 — Les 2e et 3e corps passent le Danube à Neubourg.
9 — Guntzbourg est attaqué et pris. — L'Empereur distribue des honneurs sur le pont de Zusmershausen.
10 — L'Empereur arrive à Augsbourg. Il harangue le 2e corps sur le pont du Lech, et en reçoit le serment de vaincre.
13 — Le 4e corps arrive devant Memmingen.
— — Le maréchal Soult cerne et prend une division ennemie dans Memmingen. — 6,000 Français, cernés à Albech par 25,000 hommes, battent l'ennemi et font 1,500 prisonniers
14 — Le maréchal Ney force le pont d'Elchingen et enlève la position de l'Abbaye.
— — Le fossé de la porte d'Ulm est attaqué.
15 — L'Empereur arrive devant Ulm. Acclamations de l'armée.
— — Attaque et prise du Michelsberg.
17 — Le maréchal Berthier reçoit la capitulation d'Ulm.
19 — Le général Werneck et sa division sont faits prisonniers.
20 — 1,500 officiers et 40,000 hommes sortent d'Ulm, posent les armes et se rendent en France.
— — Le feld-maréchal Mack et dix-huit généraux remettent leur épée en présence de l'Empereur.
— — La Victoire inscrit sur un bouclier l'histoire de cette première partie de la campagne (on lit sur le bouclier : *Capitulation d'Ulm*).
24 — Entrée de l'Empereur à Munich.

[1] Ce résumé chronologique est composé entièrement avec les inscriptions placées par ordre de l'Empereur pour servir de légendes aux bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme, monument triomphal élevé à la Grande Armée.

1805. — CAMPAGNE D'AUTRICHE.

COMBATS D'AMSTETTEN ET DE DIRNSTEIN. — INVASION DU TYROL. — PRISE DE VIENNE.

SOMMAIRE.

Passage de l'Inn. — Arrivée des Russes. — Projets de Kutusoff. — Prise de Braunau. — Retraite des Austro-Russes. — Combats de Mersbach et de Lambach. — Combats de Colling et de Linz. — Prise d'Ebersberg. — Combat de Lover. — Combat d'Amstetten. — L'Empereur d'Autriche demande un armistice. — Combat de Nardhoffen. — Combat de Dirnstein sur la rive gauche du Danube. — Défaite des Russes. — Entrée des Français à Vienne. — Conquête du Tyrol.

GRANDE ARMÉE.
Général en chef. — L'Empereur NAPOLÉON.

ARMÉE AUSTRO-RUSSE.
Général en chef. — KUTUSOFF.

Durant le séjour de l'Empereur à Munich, l'armée continua son mouvement.

Passage de l'Inn. — Le 25 octobre, les corps d'armée concentrés autour de Munich se mirent en marche vers l'Inn dans les directions que nous allons indiquer.

Le maréchal Bernadotte, avec le 1er corps et les troupes bavaroises, passa l'Inn à Wasserbourg et se dirigea sur le pays de Saltzbourg. Il poussa un fort détachement du côté de Rosenheim pour couvrir sa droite et effectuer plus facilement le passage sur ce point.

Le maréchal Davoust, avec le 3e corps, prit position entre Freysingen et Mubldorf, qu'il fit occuper par son avant-garde.

Murat, avec trois divisions de cavalerie, que suivait à deux lieues de distance l'équipage de pont, prit le chemin d'Hohenlinden et poussa ses avant-postes au-delà de Haag et jusqu'au bord de l'Inn.

Le maréchal Soult, avec tout le 4e corps, suivit aussi la route de Mubldorf par Hohenlinden et Haag, afin d'être à portée de soutenir la cavalerie de Murat.

Marmont fit prendre position au 2e corps entre Munich et Oberndorf, et marcha sur Wasserbourg, son avant-garde suivant l'arrière-garde du maréchal Bernadotte. Il reçut l'ordre de s'arrêter à Wasserbourg, après que le 1er corps, qui le précédait, aurait passé l'Inn.

Le maréchal Ney, qui, conformément à la capitulation, était resté à Ulm jusqu'au 25 octobre, fit évacuer sur Augsbourg l'artillerie, les armes et les munitions de guerre, et prit avec son corps d'armée (le 6e) la route de Landsberg, où il passa le Lech et se dirigea sur la frontière du Tyrol.

Arrivée des Russes. — Projets de Kutusoff. — Cependant la première des trois armées russes que l'empereur Alexandre s'était engagé à mettre en campagne, était arrivée en Autriche; elle était commandée par Kutusoff. Ce général fut fort étonné d'apprendre la destruction complète d'une armée dont il croyait venir partager les triomphes. Se regardant dès lors comme le seul soutien de la puissance autrichienne, il voulut diriger toutes les opérations, et s'avança vers l'Inn pour rallier à lui les débris de l'armée autrichienne que le général Kienmayer ramenait des bords de l'Iser.

Kutusoff sentit cependant qu'avec une armée fatiguée par une longue route, il ne lui serait pas facile de s'opposer à la marche des troupes victorieuses qui venaient à sa rencontre. Aussi, il ordonna aux troupes qui se trouvaient sur les bords de l'Inn de se retirer lentement à l'approche des colonnes françaises, et parut vouloir se fortifier sur l'Ens, dernière barrière de l'Autriche, et qui défend seule les portes de la capitale. Ce mouvement offrait au général russe l'avantage de concentrer ses troupes, et d'attendre l'arrivée de ses dernières colonnes que le général Buxbowden amenait à marches forcées.

L'Empereur vit tout de suite que Kutusoff cherchait à éviter le combat pour prendre une position défensive, et qu'il fallait s'avancer rapidement sur son armée, afin de l'empêcher de se masser et de se fortifier sur la ligne de l'Ens; mais la difficulté des chemins, rompus presque partout, mettait obstacle à cette résolution.

L'Empereur établit son quartier général à Muhldorf; le 29 octobre, il y passa en revue la partie du corps d'armée du maréchal Davoust, qui n'avait pas encore traversé l'Inn. Le maréchal employa cette journée à terminer les réparations du pont de Mubldorf pour le passage de l'artillerie.

Prise de Braunau. — L'Empereur arriva, le 30 octobre, à Braunau, dont le maréchal Lannes (avec le 5e corps) avait déjà pris possession. Cette place était une excellente acquisition pour l'armée. Entourée d'une enceinte bastionnée avec pont-levis, demi-lunes et des fossés remplis d'eau, elle renfermait de nombreux magasins d'artillerie, et tous les genres d'approvisionnements y étaient au complet. Le maréchal y trouva quarante mille rations prêtes à être distribuées et plus de mille sacs de farine; l'artillerie de la place consistait en quarante-cinq pièces de canon avec un double affût de rechange, et un certain nombre de mortiers et d'obusiers approvisionnés pour quarante mille coups. L'ennemi avait également abandonné dans Braunau cent milliers de poudre, une grande quantité de cartouches, du plomb en balles, d'autres munitions et mille fusils. — L'Empereur nomma le maréchal Lauriston gouverneur de cette ville.

Retraite des Austro-Russes. — Combat de Mersbach et de Lambach. — Le général Kutusoff continuait sa retraite qu'il avait fait couvrir par une forte arrière-garde, et bâtait sa marche pour n'être pas arrêté au passage des rivières. Murat atteignit, le 30 octobre,

près de Mersbaek, l'arrière-garde ennemie forte à peu près de 6,000 hommes. Quoiqu'il n'eût alors à sa disposition que le 1er régiment de chasseurs, il n'hésita pas à charger. La cavalerie autrichienne, étonnée de cette brusque attaque, se dispersa d'abord, et gagna en désordre les hauteurs de Ried où elle se rallia, et fit bonne contenance, pour donner le temps à l'infanterie qui la soutenait de passer le défilé où elle était déjà engagée. Mais la division de dragons, commandée par le général Beaumont, étant arrivée au secours du 1er régiment de chasseurs, Murat fit de nouveau sonner la charge. Les escadrons ennemis furent culbutés et rejetés dans le défilé sur l'infanterie. Les Français y entrèrent pêle-mêle avec eux, une vive fusillade et l'obscurité de la nuit les empêchèrent d'aller plus loin. Cinq cents prisonniers restèrent en leur pouvoir. Le reste de la colonne se dispersa dans les bois, et alla se rallier au-delà de Haag où Murat prit position le même soir. Le corps du maréchal Davoust, pressant sa marche pour l'appuyer, bivousqua entre Ried et Haag.

Le lendemain, Murat, continuant à pourchasser l'ennemi, atteignit l'arrière-garde autrichienne en avant de Lambach, petite ville sur la rive gauche de la Traun. — Cette arrière-garde était soutenue par huit bataillons d'infanterie russe. Le général Bisson, commandant une division du corps d'armée de Davoust qui était accouru au secours de Murat, fit avancer sa première brigade, à l'appui de laquelle marchaient le 1er régiment de chasseurs et le 8e de dragons. L'action s'engagea fortement entre le 17e régiment d'infanterie et la première ligne d'infanterie russe. Cette dernière fut bientôt ébranlée et chargée ensuite si vigoureusement qu'elle ne put se retirer qu'en désordre. Cette arrière-garde fut poussée jusqu'à Lambach où elle se divisa : les Russes prirent la route de Wells, et les Autrichiens passèrent la Traun au pont de Lambach, qu'ils coupèrent ensuite.

Le soir même, la division du général Bisson et celle de dragons aux ordres du général Beaumont occupèrent Lambach. Ce combat coûta aux Austro-Russes cinq cents prisonniers et quelques pièces de canon, sans compter un grand nombre d'hommes tués ou blessés.

Le maréchal Davoust arriva avec le reste de son corps à Lambach, où il s'empressa de faire remplacer par un pont de bateaux le pont détruit par les alliés. Ceux-ci, retirés sur la rive droite, voulurent troubler cette opération; mais il suffit de quelques hommes qui passèrent la rivière dans un bateau pour disperser ce qui s'y trouvait. Le maréchal porta une de ses divisions sur la route de Steyer, en avant de Lambach, et prit position avec les autres sur les hauteurs de cette dernière ville.

Combats de Colling et de Lintz. — Prise d'Ébersberg. — L'Empereur ordonna des dispositions pour le déploiement de la grande armée française dans la Haute-Autriche. Pendant que ces dispositions s'exécutaient, le maréchal Bernadotte, qui avait reçu l'ordre de rejoindre l'armée sur Steyer avec tout son corps, eut quelques engagements qui méritent d'être cités.

Une partie du corps d'armée de Kienmayer, en quittant Saltzbourg, s'était retiré par le chemin de la Carinthie. Le général Kienmayer avait jeté cette colonne dans la haute vallée de la Salza pour rallier et soutenir les milices insurgées. Elle était forte de 3,000 hommes environ. Le général Kellermann fut chargé de la poursuivre. Il l'atteignit avec l'infanterie légère de son avant-garde, et la trouva postée au défilé de Colling, s'appuyant au petit fort de Passling ou Lang-Pass. Malgré l'avantage que cette position donnait à l'ennemi, le général Kellermann donna l'ordre d'attaquer. Le général Werlé, commandant l'infanterie légère, marcha avec le 27e régiment, directement sur le défilé, et commença vivement l'attaque de front, tandis que deux compagnies de chasseurs tournant le fortin par des sentiers presque impraticables, parvenaient, par leur feu plongeant, à rendre toute défense impossible. Les Autrichiens jetèrent leurs armes et gagnèrent, en s'éparpillant, les hautes sommités où on ne put les poursuivre. 500 hommes, dont 3 officiers, furent faits prisonniers dans cet engagement.

Les portes de Lintz furent témoins d'un engagement assez vif entre la brigade de cavalerie du général Milhaud et les Autrichiens. Ceux-ci y furent presque surpris. L'arrivée de Murat, qui, avec une partie de sa réserve, s'était porté sur Lintz le lendemain du combat de Lambach, précipita la retraite de cette arrière-garde, qui n'eut que le temps de passer la Traun au port d'Ébersberg. Walther, avec sa division de dragons, se mit à la poursuite des Autrichiens qui travaillaient à rompre le pont. Ce général prit quelques bateaux, fit embarquer un régiment de dragons qui traversa la Traun sous le feu de l'ennemi, auquel répondait celui d'une batterie d'artillerie légère, et commença l'attaque. L'ennemi abandonna aussitôt Ébersberg dont le pont fut promptement rétabli; toute la cavalerie de Walther passa la rivière et se mit à la poursuite des Autrichiens. Le général Milhaud, dont la brigade formait la tête de la colonne, les rencontra au village d'Arten, à une lieue en deçà de l'Ens, les chargea, les poursuivit jusque dans la ville, située sur la rive gauche, et leur fit 200 prisonniers.

Combat de Lower. — Le 3 novembre, le maréchal Bernadotte détacha la division bavaroise du général Deroi pour observer la route d'Inspruck. Cette division rencontra à Lower l'avant-garde d'une colonne de cinq régiments autrichiens, envoyés de l'armée d'Italie par le prince Charles, afin de renforcer l'armée en Bavière. Cette troupe, qui s'avançait avec les plus grandes précautions, ayant eu connaissance de l'approche des Bavarois, s'était portée dans un défilé presque inaccessible, flanqué à droite et à gauche de montagnes à pic. Le couronnement était couvert par des chasseurs tyroliens qui en connaissaient tous les détours, et trois forts en maçonnerie, fermant les montagnes, en rendaient l'accès presque impossible. Le général Deroi n'hésita pas à faire attaquer ces forts, dont il sentait toute l'importance. Les troupes bavaroises exécutèrent cette attaque avec une bravoure remarquable, culbutèrent tout ce qui se trouva devant elles, forcèrent les retranchements dont l'ennemi s'était couvert à la hâte,

lui firent 600 prisonniers et s'emparèrent des furts. Dans ce combat, le général Deroi fut atteint d'un coup de pistolet. Les Autrichiens se dispersèrent dans la montagne.

Combat d'Amstetten. — Le général Kutusow, désespérant de pouvoir défendre avec succès la ligne de l'Ens, qui était cependant la seule qui lui restât pour couvrir la capitale de l'Autriche, s'était empressé de l'évacuer à l'arrivée des premières colonnes françaises. Il s'était retiré par la grande route de Lintz à Vienne, et avait fait prendre position à une partie de son armée sur les hauteurs d'Amstetten. Mais après s'être emparé de la ville d'Ens, Murat avait suivi la même direction avec sa cavalerie légère et la division de grenadiers du général Oudinot, détachée du corps du maréchal Lannes.

Murat commença par reconnaître la position de l'ennemi; et après quelques engagemens assez sérieux entre sa cavalerie et la cavalerie russe, il poussa en avant la division de grenadiers formée en plusieurs colonnes d'attaque. L'ennemi fit d'abord une assez belle défense; mais Oudinot ayant ordonné une charge générale à la baïonnette, les Austro-Russes furent culbutés sur tous les points, et laissèrent 400 morts sur le champ de bataille. Les Français firent, en outre, 300 prisonniers. Poursuivi par le 9e et le 10e de hussards, l'ennemi laissa encore 1,500 prisonniers entre les mains de cette cavalerie.

Cette défaite hâta la retraite de l'armée alliée; on répara promptement les ponts qu'elle avait coupés sur la rivière d'Ips, et Murat, continuant sa poursuite, arriva, le 7 novembre, jusque sous les murs de l'abbaye de Molk, que l'empereur d'Autriche venait de quitter. — Le lendemain, il établit son quartier général dans cette abbaye, et poussa ses avant-postes sur San-Pulten.

L'empereur d'Autriche demande un armistice. — La destruction d'une grande partie de l'armée autrichienne sur le Danube, et les progrès rapides de l'armée française effrayèrent l'empereur d'Autriche, qui retourna à Vienne et s'empressa d'envoyer le général comte Giulay à l'empereur Napoléon, pour lui proposer un armistice. Ensuite François II se rendit à Presbourg, dans l'intention de se retirer jusqu'à Olmutz, en Moravie, où il avait déjà envoyé l'impératrice, une partie de la famille impériale, les effets les plus précieux de la cour et les différentes chancelleries.

Le plénipotentiaire autrichien arriva à Lintz dans la nuit du 9 novembre, et fut sur-le-champ introduit près de l'Empereur. Napoléon lui dit qu'une armée victorieuse, forte de 200,000 hommes, ne traitait pas d'un armistice avec une armée en fuite. Cependant il lui remit une lettre pour son souverain, dans laquelle il annonçait l'intention d'entrer dans des arrangements plus solides qu'une simple suspension d'armes.

Combat de Nordhoffen. — Malgré la démarche de l'empereur d'Autriche, les différents corps de la Grande Armée continuaient leur marche sur Vienne. Le 8 novembre, le maréchal Davoust rencontra entre Nordhoffen et Marieuzell le général Meerfeld, qui s'avançait vers Neustadt avec un corps de troupes autrichiennes, afin de couvrir, de ce côté, la capitale de l'Autriche. Le général Heudelet, commandant l'avant-garde du maréchal, attaqua avec impétuosité la colonne ennemie, la mit en déroute et la poursuivit jusqu'à plusieurs lieues du champ de bataille. Le résultat de cette affaire fut la prise de trois drapeaux, de seize pièces de canon et 4,000 prisonniers. Les débris du corps de Meerfeldt se dispersèrent, et le général se sauva avec quelques cavaliers seulement.

Combat de Diernstein sur la rive gauche du Danube. — Défaite des Russes. — Après la prise d'Ulm, deux divisions, aux ordres des généraux Dupont et Gazan, avaient été détachées des corps des maréchaux Ney et Lannes. Ce nouveau corps, dont le maréchal Mortier avait été nommé commandant, passa le Danube à Lintz pour manœuvrer sur la rive gauche du fleuve et inquiéter l'ennemi de ce côté.

Le général Kutusow, voulant éluder un engagement général que le résultat du combat d'Amstetten lui faisait craindre, passa aussi le Danube, le 9 novembre, ne s'attendant pas à rencontrer sur la rive gauche ces mêmes Français qu'il cherchait si bien à éviter.

Le maréchal Mortier suivait, sur la rive gauche, au bord du Danube, un chemin de hallage qui conduit à Stein et à Krems; il avait partagé son corps d'armée en deux colonnes marchant à un jour de distance.

La première de ces colonnes se composait de la division du général Gazan, formée du 4e léger, des 100e et 103e de ligne, d'un escadron du 4e régiment de dragons, et de deux pièces de 8. Le maréchal et son état-major se trouvaient avec cette première colonne.

Mortier, apprenant au village de Weitteneg que le défilé entre Spitz et Dierustein ne permettait pas le passage de l'artillerie, fit embarquer les deux pièces de 8 pour Dierustein. La colonne continua à s'avancer le long du fleuve, traversa Diernstein sans s'arrêter, et vint prendre position à la gauche du petit village de Loiben, situé sur le bord du Danube.

Le maréchal, ignorant que l'armée russe avait passé le Danube sur le pont de Stein, était loin de soupçonner la présence d'un corps considérable ennemi si près de lui.

Le général autrichien Schmidt, remplissant auprès de l'armée russe les fonctions de quartier-maître général, informé qu'une colonne de troupes françaises s'avançait sur Spitz et Diernstein, avait donné l'ordre qu'on la laissât s'enfourner dans le bassin de Dierustein, où il espérait lui faire mettre bas les armes.

Mortier arriva le 10, dans l'après-midi, à Diernstein. Cette ville, du côté de Stein, est fermée par une porte à laquelle est lié un ancien mur fort élevé, qui se rattache à une vieille tour couronnant l'escarpement au pied duquel elle est bâtie. Cette porte ouvre sur un défilé qui commence à une lieue au-dessus de Spitz, dans un bassin irrégulièrement ovale de trois quarts de lieue de long sur une petite demi-lieue de large. Les Russes se trouvaient derrière cette espèce de souri-

cière. Escarpée à gauche, la vallée ne présente de ce côté que deux ravins extrêmement difficiles à gravir; à droite, elle est fermée par le Danube, qui, en cet endroit, est d'une très grande rapidité. En face de la ville, le contour de l'escarpement planté de vignes s'adoucit et est praticable pour l'infanterie; mais il vient ensuite s'appuyer au Danube, ne laissant qu'un chemin étroit en partie taillé dans le roc, et qui débouche sur Stein et sur Krems. Enfin au milieu du bassin, totalement couvert de vignes, s'élève un petit plateau qui communique à Diernstein par un chemin renfermé entre deux murs construits en pierre sèche, d'environ quatre pieds et demi de hauteur, et pouvant recevoir 8 à 9 hommes de front.

La division française bivouaqua dans le bassin en avant de Diernstein, pendant la nuit du 10 au 11 novembre. Le 11, à la pointe du jour, le coteau qu'occupaient les postes ennemis parut couronné par plusieurs bataillons, et un feu très vif d'artillerie s'en échappa. De la partie gauche des hauteurs descendit une ligne de tirailleurs ennemis, qui engagea une vive fusillade avec les avant-postes français, et les repoussa; pendant ce temps, d'autres bataillons ennemis filaient par les bois qui sont au-dessus de Diernstein.

Dès le commencement de l'attaque, le général Gazan avait formé sa ligne, et disputait le terrain aux troupes russes qu'il avait devant lui. A dix heures du matin, l'ennemi fit descendre plusieurs bataillons sur sa gauche, comme s'il voulait se porter directement sur Loiben par le rivage du Danube; mais le 103e régiment, qui formait la droite de la ligne française, attaqua cette colonne en flanc, la culbuta et lui prit trois pièces de canon. Une autre colonne russe, plus forte que la première, étant alors parvenue à atteindre Loiben, le maréchal Mortier fit porter deux bataillons du 100e entre ce village et un petit hameau situé sur le chemin de Diernstein à Loiben, pendant que quatre bataillons du 4e léger et du 103e s'avançaient au-dessus de Loiben pour attaquer la colonne ennemie en flanc et en queue. Le major Henriod, qui commandait les deux bataillons du 100e, les partagea en trois petites colonnes, tourna Loiben par la gauche, et chargea de front dans ce village. Un plein succès couronna cette manœuvre : l'ennemi fut écrasé; les Français tuèrent plus de 300 hommes, firent 4,000 prisonniers et s'emparèrent de six drapeaux et de cinq canons. Le général autrichien Schmidt fut emporté par un boulet.

Malgré cet échec, les Russes étaient trop supérieurs en nombre pour se décourager. Leur général comptait beaucoup sur les bataillons qu'il avait fait filer, comme nous l'avons dit, au commencement de l'action, par les bois qui sont au-dessus de Diernstein; aussi, voulant donner le change aux Français, Kutusow ne chercha pas à réparer le désastre de Loiben, et fit replier ses troupes dans Stein et dans Krems, ne laissant que quelques détachements sur la ligne qu'elles occupaient avant le commencement de l'action.

Les troupes du maréchal Mortier étaient accablées de fatigue et privées de munitions, qui presque toutes avaient été consommées dans le combat; le parc de réserve marchait avec la seconde colonne. Reconnaissant que, dans ce dénûment, il ne pouvait attaquer Krems, le maréchal résolut d'attendre à Diernstein l'arrivée du général Dupont auquel il avait envoyé, pendant l'action, plusieurs ordonnances afin de hâter sa marche. Mortier se porta même dans la soirée, avec son état-major, au-devant de cette division, après avoir écrit à l'Empereur pour l'informer du succès obtenu le matin. Il se fit suivre du général Gazan et de sa cavalerie, laissant la reste de ses troupes en avant de Diernstein et sur le plateau à gauche de Loiben.

Après s'être repliés sur Stein, les Russes étaient restés tranquilles dans leur position en avant de cette petite ville. Mais peu de temps après le départ du maréchal, les hauteurs de Stein se couvrirent de troupes russes. Le major Henriod, qui était l'officier supérieur de service au camp, détacha aussitôt le 100e régiment vers l'extrémité droite de la ligne occupée par l'ennemi, fit avertir les troupes postées derrière Loiben, envoya des ordonnances au maréchal pour le prévenir de ce qui se passait, et se porta au village de Loiben pour y rallier quelques postes qui s'étaient dispersés à l'apparition de l'ennemi.

Les ordonnances envoyées par le major Henriod rejoignirent le maréchal Mortier et le général Gazan, qui revinrent à toute bride vers Diernstein avec le 4e de dragons et quelques officiers d'état-major. Tous deux faillirent être pris par les Russes; mais échappés à ce danger, ils aperçurent, avant d'atteindre Diernstein, plusieurs autres têtes de colonnes qui commençaient à descendre des hauteurs à gauche sur le chemin qui conduit à cette ville. Les deux généraux français hâtèrent leur marche afin de gagner le hameau situé entre Diernstein et Loiben. Ils espéraient y trouver une partie des troupes qu'ils y avaient laissées; mais déjà l'ennemi occupait ce poste, et la division française se trouvait en avant, sur le plateau au-dessus de Loiben, où elle avait jusque-là contenu les forces nombreuses qu'elle avait devant elle. Quand la division arriva sur le plateau, le général Gazan ordonna au colonel Ritay de se porter avec un de ses bataillons et l'escorte du quartier général sur un ravin à gauche de Diernstein pour assurer ce débouché à sa division. Mais à peine ce colonel approchait-il du point indiqué, qu'il se trouva en présence d'une forte colonne débouchant du village. C'était la réunion de toutes les troupes ennemies qui avaient opéré leur mouvement par les bois couronnant l'escarpement au pied duquel est situé Diernstein. Le détachement français ne put résister à cette masse; il fut culbuté : 150 fantassins et quelques dragons qui abandonnèrent leurs chevaux parvinrent seuls à gagner la tête du ravin; le reste fut rejeté en désordre sur le plateau de Loiben. La troupe ennemie, en achevant de déboucher de Diernstein, se partagea en deux colonnes pour suivre les deux chemins dont le point de jonction est au bas de la hauteur de Stein. La colonne qui suivait le chemin de gauche se composait de 8,000 hommes, et celle de droite de 5,000.

Ainsi les 4,000 Français qui occupaient le plateau de Loiben avaient devant et derrière eux des masses énormes entre lesquelles ils pouvaient être écrasés; à gauche un escarpement sans débouchés, et à droite le

Danube, dont, sur ce point, la rive est escarpée et le lit profond.

Dans cette position désespérée, le maréchal Mortier et le général Gazan réunirent les officiers supérieurs des différents corps, et délibérèrent avec eux sur les moyens de sortir du défilé où ils se voyaient renfermés. Quelques voix proposèrent de capituler; mais ce parti extrême fut repoussé; on jura de périr les armes à la main plutôt que de se rendre.

Pendant que l'on délibérait, le major Henriod, qui se trouvait en avant du plateau au point le plus exposé aux attaques de l'ennemi, envoya dire au général Gazan, que si l'on voulait suivre les mouvements qu'il proposait de faire avec les bataillons sous ses ordres, il répondait du salut de la division. Le général se rendit aussitôt auprès du major pour l'interroger sur ses moyens de succès. Celui-ci fit remarquer au général la faute que l'ennemi avait commise en s'avançant par un chemin muré : cette longue colonne, ne pouvant agir par ses flancs et ne présentant que 8 hommes de front, pouvait être attaqué à la baïonnette; la tête de cette colonne, renversée par cette attaque impétueuse, devait naturellement presser le centre entre la tête et la queue, qui, n'ayant d'autre débouché que la porte de Dierustein, fermerait le passage à ces hommes ainsi refoulés. Dans ce cas plus que probable, le centre de la colonne, pour ne pas être étouffé, n'aurait plus d'autre parti à prendre que d'escalader les murs à droite et à gauche; et en supposant, ce qui n'était pas improbable, que l'ennemi se fût un peu développé à droite et à gauche du bourg, ces troupes, adossées au mur de Dierustein, ne pourraient faire feu sur les Français sans tirer sur les leurs.

Le maréchal Mortier, auquel ce plan fut communiqué par le général Gazan, l'approuva, et donna l'ordre d'attaquer immédiatement. Alors le brave Henriod adressa aux compagnies qui formaient la tête de sa colonne cette courte et énergique allocution : « Camarades, nous sommes enveloppés par 30,000 Russes, et nous ne sommes que 4,000; mais les Français ne comptent point leurs ennemis. Nous leur passerons sur le ventre. Grenadiers du 100e régiment, vous aurez l'honneur de charger les premiers : souvenez-vous qu'il s'agit de sauver les aigles françaises. » Tous les soldats s'écrièrent : « En avant, major, nous sommes tous grenadiers. »

Aussitôt le major Henriod fit diriger les six derniers boulets qui restaient dans les coffrets des deux pièces de la division, et les coups, habilement pointés sur les deux murs, en firent retomber les pierres sur la colonne ennemie. Pendant ce temps, le maréchal, le général Gazan et l'état-major, vinrent se placer entre le premier et le second bataillon du 100e régiment. Le major Henriod fit battre la charge, en recommandant aux grenadiers de crier tous ensemble : « Point de quartier, ce sont les Russes! » La colonne s'avança avec impétuosité sans répondre à une fusillade qui ne blessa qu'un officier et deux grenadiers. La première section enfonça ses baïonnettes dans le corps des soldats des premières files russes en déchargeant en même temps ses fusils, ce qui produisit une détonation sourde qui épouvanta les files suivantes, puis elle escalada le mur de droite et de gauche pour que la seconde section pût opérer la même manœuvre.

Un commencement de refoulement dans la colonne russe laissait à la seconde section un intervalle de quinze pas à franchir. Une décharge blessa un grenadier et tua le cheval que montait le major Henriod, ce qui n'empêcha pas cette section de se précipiter, comme la première, sur les Russes, en les perçant de ses baïonnettes et tirant à bout portant. Mais les autres sections étaient si impatientes d'attaquer, qu'elles ne laissèrent pas à la seconde le temps d'escalader les murs; et l'espace ne permettant pas d'employer la baïonnette au bout du fusil, les grenadiers s'en servirent comme de poignards.

Les prévisions du major Henriod ne tardèrent pas à se réaliser : après trois quarts d'heure de pression, pendant lesquels les Français, couvrant le chemin de cadavres ennemis, avaient fait à peine deux cents pas, la tête de la colonne russe, forcée de reculer, écrasait son centre soutenu par la queue. Pour échapper à une mort terrible, ce centre, étouffé, franchit ou renversa les murs de droite et de gauche, et se débanda dans le plus grand désordre. Dans ce moment, la terreur s'empara des ennemis, terreur d'autant plus vive, que la nuit leur cachait la cause de leur défaite et le nombre de leurs adversaires. L'immense colonne jeta en partie ses armes, et se précipita confusément dans toutes les directions vers Stein et sur la grande route de Moravie. La colonne qui suivait le chemin de Loiben partagea la frayeur de la colonne de droite et entraîna dans sa déroute les troupes qui étaient en avant de Stein. Dans cet affreux désordre, quelques fuyards, voulant éclairer leur marche, mirent le feu au village de Loiben, et bientôt la vallée retentit des cris de douleur de plus de 500 blessés qui avaient été déposés dans ce village après le combat du matin. Pendant plus de quatre heures, l'armée russe, frappée de stupeur, fut en pleine déroute. Elle ne put se rallier qu'au-delà de la rivière de Krems.

La colonne ennemie, en se débandant, ayant rendu libre la route murée, la tête de la colonne française fut promptement portée par la même force de pression au bourg de Dierustein, où elle arriva sans presque aucune perte.

La division Dupont rejoignit à la chute du jour la division Gazan; et le lendemain, 12 novembre, ces deux divisions, réunies à Spitz, passèrent sur la rive droite du Danube, et prirent position au village d'Arnstoof. Le maréchal Mortier, apprenant que Kutusow avait abandonné la position de Krems, fit repasser le fleuve à son corps d'armée dans la journée du 13.

Le combat de nuit du 11, et celui qui l'avait précédé, coûtèrent à la division Gazan 1,200 hommes tués, blessés ou prisonniers. Les Russes en perdirent 6,000. Des drapeaux, des pièces d'artillerie, des milliers de fusils tombèrent au pouvoir des Français.

Outre ce résultat positif, le combat de Dierustein détruisit la confiance que l'armée russe avait dans sa supériorité. Les événements ultérieurs devaient lui prouver combien elle s'abusait en croyant vaincre

facilement une armée dont une seule division était capable d'une lutte comme celle de Dierrnstein.

Armistice de San-Polten. — Dès que l'Empereur eut appris à San-Polten, par l'aide de camp que lui dépêcha le maréchal Mortier, l'heureuse issue du combat de Diernstein, il pressa le mouvement de son armée sur Vienne. — Murat n'était plus qu'à quatre lieues de cette capitale, entièrement évacuée par les troupes ennemies, et le général Sébastiani attendait l'ordre d'entrer dans cette ville.

En quittant Vienne, l'empereur François en avait remis la garde à la milice bourgeoise, recommandant que l'on ne fit aucune résistance, et ordonnant d'accueillir, au contraire, les troupes françaises avec empressement. En conséquence, le corps des magistrats de la ville envoya à Napoléon une députation chargée de demander une capitulation. Cette députation rencontra, le 8 novembre, près de San-Polten, le comte Giulay, qui revenait du quartier général de Molk. Elle lui montra les articles qu'elle voulait demandrr à l'empereur des Français.— Le comte Giulay ne trouva pas convenables les termes de cette capitulation, et y fit quelques changements. Alors, et pendant que le chef de la députation retournait à Vienne pour soumettre cette nouvelle rédaction à ses commettants, Giulay revint auprès de Napoléon pour demander un armistice. Il en obtint un de quarante-huit heures.

Entrée des Français à Vienne. — La capitulation ne tarda pas à être réglée, et le général Sébastiani, avec sa brigade, entra, le 13 novembre, dans Vienne, où il fut bientôt suivi de Murat, qui fit occuper les principaux postes et établit des réserves sur les places publiques. Un ordre parfait régnait dans la ville. La milice bourgeoise était sous les armes, les habitants remplissaient les rues; enfin, au bout de quelques heures, la confiance était si bien établie, que presque toutes les boutiques étaient ouvertes, et que Français et Viennois semblaient appartenir à la même nation. Napoléon arriva lui-même à Vienne dans la soirée, mais sans faste et sans appareil; il refusa tous les honneurs que la ville voulait lui rendre [1].

L'empereur des Français s'établit au palais Impérial de Schœnbrunn, qui avait été évacué l'avant veille par les filles de l'empereur d'Autriche.

Opérations de Ney dans le Tyrol. — Prise de Scharnitz. — Après la capitulation d'Ulm et avant de quitter Augsbourg, l'Empereur avait dirigé le maréchal Ney, avec son corps d'armée, sur Landsberg, à l'effet d'envahir le Tyrol. Napoléon ne pouvait prolonger sa ligne d'opérations et assurer ses flancs, sans que ce pays fût entièrement évacué par l'ennemi.

Le maréchal arriva à Garmischgau, le 3 novembre, et se porta ensuite sur Luetasch. — La division du général Loison investit ce poste fortifié, força les 300 hommes qui le défendaient à capituler, et marcha aussitôt sur Seefeld, village situé en avant du pas de Scharnitz. Le 5 novembre, à deux heures du matin, deux colonnes furent dirigées contre le fort de Scharnitz; la première devait tourner ce poste, tandis que la seconde attaquerait de front. Le fort de Scharnitz est situé sur un plateau, où l'on ne peut parvenir qu'avec les plus grandes peines, et en escaladant des rochers à pic de plusieurs centaines de pieds de hauteur. Le 69e régiment fut chargé de l'attaque. Les soldats attachèrent leurs havre-sacs sur leur tête pour parer l'effet des balles, ou plutôt des pierres qui pleuvaient sur eux de toutes les sommités; à couvert sous ces boucliers d'une nouvelle espèce, ils gravirent les rochers en s'accrochant aux pointes, aux arbustes et aux racines, et en enfonçant leurs baïonnettes dans les crevasses. Arrivés ainsi sur le plateau au milieu d'une grêle de balles et de mitraille, ces braves soldats s'y formèrent et s'avancèrent ensuite vers les murs qui furent escaladés. Ils ne trouvèrent dans le fort qu'une centaine de chasseurs tyroliens et quelques habitants; le reste des troupes s'était retiré sur Inspruck.

En opérant ce mouvement, les Autrichiens rencontrèrent la première colonne que le général Loison avait dirigée de ce côté pour leur couper la retraite. Après un court engagement, les Français, inférieurs en forces, allaient laisser le passage libre à l'ennemi, lorsque le 69e régiment qui, maître du fort de Scharnitz, s'était mis à la poursuite de la garnison fugitive, arriva et changea la face du combat. Pris entre deux feux, les Autrichiens furent forcés de mettre bas les armes; un drapeau, seize pièces de canon attelées, et 1,800 prisonniers tombèrent au pouvoir des Français.

Occupation d'Inspruck. — Le 70e retrouve ses drapeaux. — Le maréchal accéléra sa marche sur Ins-

[1] «Bâtie dans le superbe bassin formé au sud par les Alpes de Styrie, à l'est par les monts Crapacks, et à l'ouest par le mont Bisamberg, par la chaîne de Bohême et les montagnes secondaires de la Haute-Autriche, Vienne est peut-être, après Constantinople et Naples, la capitale la plus agréablement située de l'Europe.

«Ayant servi long-temps de boulevart à l'Allemagne contre les rois de Hongrie et les Turcs, elle avait toujours été place de guerre et bien fortifiée.

«Prise par les Hongrois au milieu du XIIIe siècle, elle avait dès lors résisté à tous ses ennemis : chacun sait le fameux siége qu'elle soutint, en 1682, contre les Turcs, où, malgré la vaillance de ses défenseurs, commandés par le comte de Stahremberg, elle eût succombé sous les coups du vesir Kiuperli, si les Polonais, conduits par le grand Sobieski, n'avaient volé à son secours, et défait entièrement l'armée ottomane dans une grande bataille sous les murs mêmes de la ville.

«Cet événement, qui sauva l'Europe du croissant, comme Charles-Martel l'avait délivrée des Maures dans les plaines de Tours, eût mérité aux Polonais plus de reconnaissance de la part de l'Autriche.

«L'ancienne enceinte de Vienne était fortement bastionnée, même du côté du rivage du Danube ; elle contient environ 100,000 habitants ; mais d'immenses faubourgs, construits à mesure de l'accroissement de la population, en contiennent le double et l'entourent dans un espace de plus 8,000 toises.

«On les avait couverts de lignes retranchées, sans doute pour les garantir contre les incursions des Turcs, si le cas se présentait. Ces lignes d'un mince relief, avec un fossé insignifiant, n'étaient pas à défendre; mais l'enceinte de la place eût exigé une attaque régulière : toute l'armée française n'eût rien pu contre elle sans artillerie de siége.

«Vienne était, avec Prague, le grand arsenal de la monarchie autrichienne ; et, à l'exception des arsenaux anglais, il n'en existait aucun aussi considérable en Europe. Il s'y trouvait deux mille pièces en bronze, dont six cents du calibre de siége, cent mille fusils, etc.»

(Jomini, *Vie de Napoléon*.)

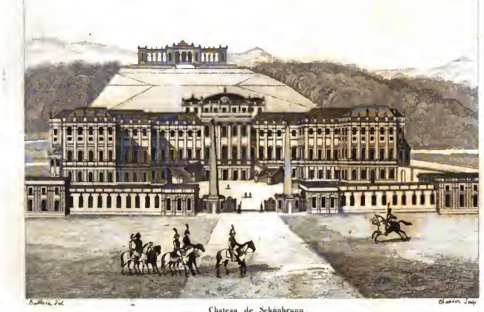


Dirnstein sur le Danube Autriche.



Mortier. Junot.





Chateau de Schonbrunn.





Troupes Hongroises.

Milices — *Garde Impériale.* — *Garde noble.*





Paul 1er — L'Archiduc Charles

Combat de Dirnstein

pruck, où il arriva le 7 novembre, à cinq heures du soir. Les Français trouvèrent dans cette ville, que l'ennemi avait abandonnée, un arsenal contenant une artillerie considérable, seize mille fusils et un grand approvisionnement de poudre.

L'occupation d'Inspruck fut signalée par un fait curieux et touchant. Un officier du 76ᵉ régiment de ligne, se promenant dans les salles de l'arsenal, reconnut deux drapeaux qui avaient été pris à son régiment pendant la dernière campagne, et dont la perte était, depuis lors, pour les soldats du 76ᵉ, un sujet d'affliction et de regret. Il l'annonça à son corps; tous les hommes du régiment accoururent pour contempler ces trophées qu'une défaite leur avait enlevés et qu'une victoire leur rendait. C'était un beau spectacle de voir tous ces hommes entourant leurs enseignes, les contemplant avec joie et respect, et attendant que le maréchal leur permît de les reprendre. — Le vainqueur d'Elschingen rendit au 76ᵉ régiment ses deux drapeaux, que les vieux soldats jurèrent de défendre désormais jusqu'à la mort. Les conscrits répétèrent ce serment, fiers d'avoir contribué à reconquérir ces enseignes à la perte desquels ils étaient étrangers.

Jonction avec l'armée d'Italie. — Après être resté à Inspruck, seulement le temps nécessaire pour faire reposer ses troupes, le maréchal Ney en repartit le 9 novembre. — Le 7, son avant-garde s'était emparée de Hall, où elle avait trouvé de nombreux magasins, que l'archiduc Jean, en se retirant par Luchatal, avait chargé un colonel de remettre au vainqueur, en recommandant à sa générosité 1,200 malades laissés dans les hôpitaux d'Inspruck. — Poursuivis avec activité, les Autrichiens évacuèrent successivement tous les postes qu'ils occupaient encore.

Le maréchal, après avoir fait occuper Brixen et Clausen, établit, le 17, son quartier général à Botzen. De cette ville, Ney se dirigea sur Villach et Klagenfurth, où il opéra la jonction de ses troupes avec l'aile gauche de l'armée d'Italie.

Opérations d'Augereau. — Capitulation de Jellachich. — Le 7ᵉ corps, aux ordres du maréchal Augereau, qui, lors de la formation de la Grande-Armée, était posté sur les côtes de Brest, n'avait pu arriver en ligne qu'un peu avant la prise d'Ulm. L'Empereur lui avait alors donné l'ordre de passer le Rhin et de se porter sur le Voralberg, à l'effet de contenir et de pousser même sur le Tyrol le corps autrichien du général Jellachich.

Augereau traversa le fleuve, franchit les défilés de la Forêt Noire, s'avança sur le lac de Constance, força les Autrichiens d'abandonner Lindau et Bregeotz, et marcha ensuite vers Feldkirch, où se trouvaient les principales troupes aux ordres du général Jellachich. Bientôt cerné dans les positions qu'il occupait, et ne pouvant se retirer sur le Tyrol occupé par le corps du maréchal Ney, qui, ainsi que nous venons de le dire, s'était déjà avancé jusqu'à Brixen, le général autrichien demanda à capituler. Le maréchal Augereau y consentit, et une capitulation fut signée, d'après laquelle le corps autrichien, prisonnier de guerre sur parole, put se retirer en Bohême, après avoir déposé ses armes. Les Français s'emparèrent ainsi de huit drapeaux, d'une artillerie nombreuse et de magasins considérables.

Après cette expédition, le maréchal Augereau se porta en Souabe, où il devait rester jusqu'à nouvel ordre.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE [1].

1805.

27 OCTOBRE. Le 1ᵉʳ corps passe l'Inn à Wasserburg.
28 — Le 3ᵉ corps passe l'Inn à Muhldorf.
29 — L'Empereur entre à Branau, clef de l'Autriche, et prend les magasins et l'artillerie de l'ennemi.
1ᵉʳ NOVEMBRE. Le 3ᵉ corps passe la Traun à Lambach.
2 — Prise d'Ebersberg sur la Traun.
3 — Le 5ᵉ corps entre à Lintz.
5 — Le prince Murat, avec son corps d'armée, ayant passé l'Inn à Muhldorf, bat l'armée russe à Amstetten.
— — Entrevue de l'empereur Napoléon et de l'Électeur de Bavière, près de Lintz.
4 et 5 — Le 6ᵉ corps s'empare du Tyrol après la capitulation du fort de Lurtasch, le combat de Scharnitz et le combat en avant d'Inspruck.
7 NOVEMBRE. Prise des magasins d'Inspruck; les malades sont confiés à la générosité française.
— — Les drapeaux français sont repris dans l'arsenal d'Inspruck.
8 — L'Empereur fait son entrée dans l'abbaye de Molk.
9 — Le 5ᵉ corps et la réserve entrent à San-Polten.
11 — Combat de Krems près de Dierustein.
13 — Le maréchal Murat, avec la réserve, entre à Vienne.
— — Le maréchal Murat et le maréchal Launes surprennent le pont de Vienne.
— — L'Empereur à Schœnbrunn harangue son armée.
14 — Les habitants de Vienne présentent les clefs de leur ville à l'Empereur.
— — L'Empereur remet aux maires de Paris les drapeaux pris sur l'ennemi.
15 et 16 — Combat d'Hollabrun, connu sous le nom de *Schongraben*.

[1] Ce résumé est composé avec les inscriptions placées aux sculptures de la colonne de la place Vendôme. Il offre, réuni aux résumés précédent et suivant, la série complète des légendes qui accompagnent les bas-reliefs de cet admirable monument.

1805. — CAMPAGNE DE MORAVIE.

BATAILLE D'AUSTERLITZ. — PAIX DE PRESBOURG.

SOMMAIRE.

Mouvements des différents corps. — Passage du Danube. — Combat d'Hollabrunn. — Capitulation de l'armée russe, non ratifiée par Napoléon. — Combat de Schongraben. — Arrivée de l'Empereur à Znaïm. — Forces des deux armées. — Engagement entre Brünn et Olmutz. — Position de l'armée alliée. — Position de l'armée française. — Arrivée de Constantin. — Les Russes marchent en avant. — Retraite calculée de Napoléon. — Confiance des Russes. — Positions respectives des deux armées. — Proclamation de l'Empereur. — Nuit du 1er au 2 décembre. — Visite des bivouacs par l'Empereur. — Bataille d'Austerlitz. — L'Empereur donne ses ordres aux maréchaux. — Dispositions de l'armée austro-russe. — Attaque de la droite française par l'aile gauche russe. — Prise de Telnitz. — Prise de Sokolnitz par les Russes. — Attaque de la gauche française. — Combat des hauteurs de Blasowitz. — Attaque des deux centres. — Combats des hauteurs de Pratzen. — Défaite de Kollowrath au centre. — Défaites de Constantin et de Bagration à la gauche française. — Défaite de Buxhowen à la droite française. — Une partie de l'armée russe est engloutie dans les lacs. — Résultats de la victoire. — Fuite des Russes vers la Pologne. — Belle conduite et mort du général Valhubert. — Satisfaction de l'Empereur. — Proclamation à l'armée. — Entrevue de François II et de Napoléon. — Capitulation pour la retraite de l'armée russe. — Paix de Presbourg.

GRANDE-ARMÉE.

Général en chef. — L'empereur NAPOLÉON.

ARMÉE AUSTRO-RUSSE.

Général en chef. — L'empereur ALEXANDRE.
Assisté du Maréchal KUTUSOW.

Mouvements des différents corps. — Passage du Danube. — Le jour même de l'occupation de Vienne, la cavalerie, commandée par Murat, passa dans la soirée sur la rive gauche du Danube, et fut suivie de près par le corps du maréchal Lannes. — Soult et Davoust traversèrent Vienne avec leurs corps dans la journée du 14, et passèrent le Danube le lendemain.

L'avant-garde du maréchal Davoust, formée de la brigade du général Milhaud, poussa l'ennemi sur la route de Brünn jusqu'à Wolkersdorf, lui fit 600 prisonniers, et prit un parc de quarante pièces de canon attelées.

Le maréchal Lannes arriva à Stokerau l'après-midi du 14, et y trouva un magasin considérable d'effets militaires.

A cette époque, le général Marmont avait dépassé Leoben, et poursuivait quelques troupes autrichiennes qui se trouvaient de ce côté, par la vallée de la Mur, jusqu'au-delà de Judenberg; il était déjà maître de la Haute-Styrie et s'avançait sur Gratz.

Le maréchal Bernadotte, en partant de Molk, avait longé le Danube; arrivé à Mautern, il y fit établir un pont de bateaux, et passa le fleuve, le 15 novembre. Le lendemain ses troupes étaient en avant de Krems. — Le maréchal Mortier occupait alors Veikersdorff et Meissan.

Combat d'Hollabrunn. — Capitulation de l'armée russe, non ratifiée par Napoléon. — Le 15 novembre, le corps du maréchal Lannes, précédé de trois brigades de cavalerie légère sous les ordres du maréchal Murat, poussa jusqu'à Hollabrunn, où se trouvait l'arrière-garde de l'armée russe. Une charge de cavalerie fit abandonner le terrain à l'ennemi, auquel on prit cent voitures d'équipages. Les deux maréchaux avaient déjà fait leurs dispositions pour poursuivre cet avantage, lorsqu'un officier autrichien s'avança en parlementaire, et demanda qu'il fût permis aux troupes de l'empereur d'Allemagne de se séparer des Russes. Murat y consentit.

Quelques instants après, l'aide de camp général de l'empereur de Russie, baron de Wintzingerode, se présenta aux avant-postes français et demanda à capituler pour l'armée russe. Murat accéda avec empressement à cette demande, et chargea son chef d'état-major, le général Belliard, de régler les articles de la capitulation, qui fut signée à Hollabrunn, et par laquelle Murat s'engageait à suspendre sa marche sur la Moravie. De son côté, l'armée russe promettait de quitter aussitôt l'Allemagne en se retirant par la route qu'elle avait suivie pour s'y rendre. Ces conditions ne devaient être exécutées qu'après la ratification de l'empereur Napoléon; et, dans le cas de refus de sa part, on devait se prévenir quatre heures avant de recommencer les hostilités.

Napoléon n'approuva point cette capitulation. Il la considérait comme une espèce de traité que le baron de Wintzingerode n'était pas suffisamment autorisé à conclure; il déclara cependant qu'il était prêt à l'accepter, si l'empereur de Russie, qui se trouvait alors en Moravie, consentait à la ratifier. Mais il n'espérait pas de résultat de cette proposition; la démarche de Wintzingerode lui paraissait une ruse du général en chef ennemi, pour gagner du temps et recevoir les renforts déjà arrivés dans la Haute-Moravie. En conséquence, il quitta Schœnbrunn pour se rendre aux avant-postes, et hâta la marche du corps du maréchal Soult sur Hollabrunn.

Combat de Schongraben. — D'après les ordres de l'Empereur, Murat dénonça la reprise des hostilités au prince Bagration, commandant l'arrière-garde de l'armée russe. Mais celui-ci avait profité des quatre heures de délai pour accélérer sa retraite. Murat se mit lui-même en marche, et, le 16 novembre, à quatre heures de l'après-midi, les Français se trouvèrent en présence des Russes, auprès du village de Guntersdorf. — Les trois corps d'armée de Murat, de Lannes et de Soult étaient alors réunis.

Les Russes avaient pris position en arrière du vil-

lage de Schongraben, au-delà d'un défilé défendu par 6,000 hommes de leurs meilleures troupes. Murat ordonna l'attaque, quoiqu'il fît déjà nuit, et malgré l'opinion du maréchal Soult. — Après quelques escarmouches de cavalerie, le maréchal Lannes fit avancer la division des grenadiers d'Oudinot pour attaquer de front et par la gauche la position de l'ennemi, que le maréchal Soult faisait tourner à droite par la division Legrand, tandis que la division Vandamme appuyait celle des grenadiers. — Le général Oudinot, à la tête de la brigade de grenadiers que commandait le général Laplanche-Morlière, fondit sur les Russes avec impétuosité. Mais ceux-ci, ayant l'avantage de la position, résistèrent à ce choc. Leurs obus mirent le feu au village de Schongraben, dès le commencement de l'action : l'incendie devint bientôt effrayant, et nuisit beaucoup aux troupes françaises, en les empêchant de distinguer les mouvements des Russes.

Au moment où la division Vandamme s'avançait à l'appui des grenadiers d'Oudinot, les officiers d'un corps russe qui était sur le point d'être enveloppé s'écrièrent : « Ne tirez pas, nous sommes Français. » La crainte de tuer leurs camarades arrêta les soldats de Vandamme, qui, arrivés à demi-portée de fusil de l'ennemi, reçurent une décharge meurtrière. Indignés de cette trahison, ils s'élancèrent avec fureur sur les Russes, les culbutèrent et les taillèrent en pièces. Enfin, après un combat opiniâtre, qui dura jusqu'à onze heures du soir, les Français restèrent maîtres du champ de bataille : 1,800 prisonniers, douze pièces de canon et plus de cent voitures de bagages, tombèrent en leur pouvoir. L'armée russe continua sa retraite ; mais le général Walther, à la tête d'une brigade de dragons, la poursuivit, et lui fit encore 300 prisonniers.

Arrivée de l'Empereur à Znaïm. — Dans la matinée du 17, Napoléon rejoignit Murat, et porta le même jour son quartier général à Znaïm, où les Russes avaient abandonné un grand nombre de blessés et de malades. On trouva les magasins de cette ville remplis de farines et de fourrages.

Le même jour, 17, le général Sébastiani atteignit les débris de l'arrière-garde russe, à la hauteur de Pohrlitz, et leur fit près de 2,000 prisonniers.

Forces des deux armées. — L'armée austro-russe, réunie entre Wischau et Dieditz, et dont le général Kutusow avait le commandement général, était forte de cent quatre bataillons, dont vingt autrichiens, et de cent cinquante-neuf escadrons, dont cinquante-quatre autrichiens et quarante de Cosaques. Les troupes autrichiennes étaient commandées par le lieutenant général prince Jean de Lichtenstein. Son infanterie se composait de six bataillons de régiments de ligne recrutés, armés et organisés depuis la prise d'Ulm, et des restes du corps d'armée du général Kienmayer, dont une partie, sous les ordres du général Meerveldt, s'était, après le passage de l'Ems et la marche des Français sur Vienne, retirée vers la Styrie. — L'archiduc Ferdinand, qui, avec les débris de la cavalerie échappés au désastre d'Ulm, s'était retiré sur les frontières de la Bohême, avait réuni dans ce pays les troupes de nouvelles levées qui s'y trouvaient, et couvrait ainsi, avec un corps de 18 à 20,000 hommes, la droite de l'armée combinée de Moravie. — Non compris ce corps, le total de l'armée ennemie s'élevait ainsi à 80,000 hommes.

L'armée française réunie en Moravie ne se composait que du corps de cavalerie de Murat, de ceux des maréchaux Soult et Lannes, et de la garde impériale, sous les ordres de Bessières ; toutes ces troupes ne formaient qu'un total de 50,000 hommes.

De Znaïm, l'Empereur avait porté son quartier général à Brünn, que les ennemis avaient abandonné, quoique la citadelle de cette ville fût en état de soutenir un siége en règle, et bien approvisionnée en munitions de toute espèce.

Engagement entre Brünn et Olmutz. — La cavalerie, aux ordres de Murat, n'était restée que fort peu de temps à Brünn, et s'était mise à la poursuite de l'ennemi dans la direction d'Olmutz. Le général Kutusow, pour défendre le point de jonction des routes de Brünn et d'Olmutz, avait placé en arrière-garde un corps de 6,000 cavaliers russes. Le général Walther, qui marchait avec sa division en tête de la cavalerie française, rencontra cette troupe et la contint jusqu'à l'arrivée de la division des cuirassiers d'Hautpoul et de quatre escadrons de la garde impériale, conduits par le maréchal Bessières. Plusieurs charges furent faites sans succès ; mais Bessières, s'étant avancé avec les escadrons de la garde, fondit si impétueusement sur les Russes, qu'ils furent mis en déroute, laissant 200 cavaliers sur le champ de bataille, et 100 chevaux au pouvoir des vainqueurs.

Après cet échec, l'arrière-garde ennemie se replia sur le gros de l'armée, et des reconnaissances la suivirent jusqu'auprès de Wischau. — Napoléon fit prendre position à ses troupes en avant de Brünn et s'appuya sur cette place, dont on travaillait à augmenter encore les moyens de défense.

Position de l'armée alliée. — L'armée alliée, arrivée près d'Olmutz, prit position en arrière du village d'Ollschau. Sa gauche était appuyée à la rivière de la March ; sa droite s'étendait sur les hauteurs de Topolan ; elle était disposée sur trois lignes. Les troupes autrichiennes, sous le commandement du prince de Lichtenstein, formaient la réserve sur les hauteurs en arrière de Schnobolin, et devaient assurer, en cas de revers, le passage au-delà de la March. Plusieurs ponts construits à cet effet sur cette rivière, entre Nimlau et Olmutz, devaient faciliter ce mouvement. Le terrain occupé par l'ennemi était élevé dans toute son étendue, depuis les hauteurs près de Nimlau jusqu'à sa droite, de manière à pouvoir découvrir, en cas d'attaque, à une lieue de distance, les mouvements des Français. Derrière les hauteurs, se trouvaient de larges ravins assez profonds pour cacher de fortes colonnes qui pourraient attaquer à l'improviste, ce qui donnait aussi la facilité de manœuvrer offensivement au-delà de ce rideau. Sur la crête étaient des points dominants

qui se défendaient réciproquement et offraient de grandes ressources à la nombreuse artillerie de l'armée. Un marais couvrait sa droite et une partie de son centre. Enfin ce terrain était complétement favorable à la défense.

Malgré les avantages de leur position, les empereurs d'Allemagne et de Russie voulurent gagner du temps pour attendre l'arrivée des troupes que le grand-duc Constantin et le général Essen amenaient. Ils firent proposer une suspension d'armes à l'empereur des Français; mais Napoléon devina leurs intentions et refusa d'interrompre les hostilités.

Position de l'armée française. — Voici quelle était alors (27 novembre) la position des différents corps de l'armée française.

La garde impériale, la division des grenadiers d'Oudinot (commandée provisoirement par le général Duroc) et le reste du corps du maréchal Lannes, étaient à Brünn et dans les environs de cette place; les troupes du maréchal Soult occupaient Austerlitz, Butschowitz, Neuwiestitz, Stunitz, et avaient à Gaya, sur la route de Hongrie, un fort détachement lié avec une des divisions du maréchal Davoust qui observait la rivière de la March pour assurer la droite de l'armée. Le prince Murat avait sa cavalerie à droite et à gauche de la grande route d'Olmutz entre Brünn et Posorsitz; ses avant-postes étaient au-delà de Wischau.

Le maréchal Bernsdotte, détaché sur la gauche de Brünn, occupait Iglau, sur la route et près des frontières de la Bohême.—Les divisions de Wrede et Drouet s'étaient même avancées jusqu'à Deutschbrod, et y avaient pris une compagnie d'artillerie, 100 chevaux de troupes, 50 cuirassiers et plusieurs officiers appartenant au corps d'armée du prince Ferdinaud; des magasins, un grand nombre de chariots attelés et chargés de bagages, étaient aussi tombés au pouvoir des Français.

Le maréchal Mortier couvrait Vienne avec les deux divisions qui composaient son corps d'armée.

Le maréchal Davoust, dont les troupes s'échelonnaient en remontant la March qui se jette dans le Danube en deçà de Presbourg, se trouvait, comme nous l'avons dit, en communication avec la droite du corps du maréchal Soult, vers Gaya.

Le général Marmont était à Leoben, étendant sa gauche dans la direction de Vienne, et ayant sa droite vers Gratz.

Le maréchal Ney s'avançait du Tyrol sur la Carinthie, pour compléter sa jonction avec l'armée d'Italie.

Enfin le maréchal Augereau assurait les communications avec la France par la Bavière et la Souabe.

Arrivée de Constantin. — Les Russes marchent en avant. — Le 25 novembre, le grand-duc Constantin rejoignit l'armée russe à Olmutz, amenant avec lui 9,000 hommes de la garde impériale. On attendait aussi un renfort de 10.000 Russes conduits par le général Essen, qui n'était plus qu'à quelques marches du quartier général. L'armée alliée se trouvait ainsi forte de 90,000 hommes. L'armée française n'en pouvait guère opposer plus de 60,000. Le nombre des pièces d'artillerie était dans la même proportion.

Le 27 novembre, l'armée austro-russe se mit en marche pour se rapprocher de son avant-garde. Elle s'avança sur cinq colonnes par des routes à peu près parallèles. Les deux premières colonnes, sous les ordres des lieutenants généraux Wimpfen et Langeron, formaient l'aile droite; elles suivirent le pied des montagnes de moyenne hauteur qui séparent la Schwartz de la March. La troisième colonne, centre de l'armée, sous les ordres du lieutenant général Prybyzewsky, suivit la grande route de Brünn, se maintenant un peu en arrière de l'aile droite. Les quatrième et cinquième colonnes, formant l'aile gauche, sous le commandement du prince Jean de Lichtenstein, marchaient un peu plus en arrière pour laisser gagner du terrain à l'aile droite. Le général en chef Kutusow, qui se tenait à la colonne du centre, marchait avec les plus grandes précautions, de manière à déborder la gauche de l'armée française, s'il la rencontrait; mais informé que l'avant-garde française n'avait fait aucun mouvement et n'avait pas même été renforcée, il donna l'ordre au prince Bagration de l'attaquer.

Le général Treilhard occupait Wischau avec deux régiments de cavalerie légère. Se voyant sur le point d'y être enveloppé par trois divisions, il se hâta d'évacuer cette ville, mais quelques bataillons russes se précipitèrent si vivement à sa poursuite, qu'une centaine de chevaux et trois officiers tombèrent en leur pouvoir. Murat fit avancer une partie de sa réserve pour protéger la retraite de Treilhard sur Rausnitz, que les Russes attaquèrent le soir même, et dont ils s'emparèrent après une vive résistance. Murat se retira sur la hauteur en arrière de la maison de Poste de Posorsitz, toujours serré en bon ordre, cédant le terrain et attirant l'ennemi.

Le lendemain, 28, l'armée alliée, continuant sa marche dans le même ordre, et suivant le chemin que lui avait frayé son avant-garde, vint se former en deçà de Wischau, sa droite à Lutsch et Nosalowitz, et sa gauche à Kutscherau; le centre et le quartier général à Wischau, l'avant-garde de Bagration à Dragowitz, sur la route et à deux lieues d'Austerlitz.

Le 29 novembre, le maréchal Soult abandonna Austerlitz à l'avant-garde du général Kienmayer, et le prince Bagration porta la sienne à la poste de Posorsitz; l'armée combinée bivouaqua sur les hauteurs de Kutschersu. Marchant toujours sur sa gauche, elle fut placée, le 30, la droite à Niemschau et Hodiegitz, où Kutusow établit son quartier général; le centre, où se trouvaient les deux empereurs, à Krizanowitz; la gauche à Herspitz; la cavalerie et la réserve du grand-duc Constantin, en arrière dans la vallée de Marhofen.

Retraite calculée de Napoléon. — Confiance des Russes. — Pour comprendre ce progrès facile de l'armée alliée, il faut savoir que, dès que Napoléon avait appris l'arrivée de l'empereur Alexandre à Wischau, il y avait envoyé le général Savary, son aide de camp, pour le complimenter. Savary avait aussi la mission de sonder les dispositions personnelles de l'empereur

russe. Il revint au quartier général français au moment où l'Empereur faisait la reconnaissance des feux et des bivouacs ennemis; il rendit compte de sa mission. Alexandre et son frère Constantin lui avaient fait un très bon accueil; mais il lui avait été facile de reconnaître, par les conversations des jeunes courtisans qui, sous différents titres, environnaient l'empereur de Russie, que la présomption, l'ignorance et la témérité régnaient dans les décisions du cabinet militaire, comme elles avaient régné dans celles du cabinet politique.

Une armée ainsi conduite ne pouvait tarder à faire des fautes. Le plan de Napoléon fut dès lors de les attendre, et d'épier l'instant d'en profiter. Il donna sur-le-champ l'ordre de retraite à son armée; se retira de nuit, comme s'il eût essuyé une défaite, prit une bonne position à trois lieues en arrière entre Turas et Brünn, et fit travailler avec beaucoup d'ostentation à la fortifier et à y établir des batteries.

Une entrevue avait été proposée de sa part à l'empereur de Russie, qui lui envoya son aide de camp, le prince Dolgorouki. Cet officier put remarquer que dans le camp français tout respirait la réserve et la crainte. Le placement des grand'gardes, les fortifications que l'on élevait à la hâte; tout semblait indiquer une armée à demi battue.

L'empereur des Français s'était rendu à ses avant-postes pour entendre l'aide de camp d'Alexandre. Après les premiers compliments, l'envoyé russe voulut entamer des questions politiques; il ne les comprenait pas, et, malgré sa profonde ignorance des intérêts de l'Europe et de la situation du continent, il parlait avec suffisance. L'Empereur, voulant étudier le caractère des hommes dont Alexandre faisait ses favoris, le laissait parler. Le jeune officier finit par proposer à Napoléon de céder la Belgique et de renoncer à la couronne d'Italie. On concevra sans peine combien l'Empereur devait souffrir de ce langage. Il se contint cependant, et Dolgorouki se retira, persuadé que l'armée française était à la veille de sa perte.

Ce qu'il raconta à son retour dans le camp russe, augmenta, comme Napoléon le désirait, la folle exaltation des courtisans d'Alexandre. Ils se livrèrent sans mesure à leur présomption naturelle; il n'était plus question seulement de battre les Français, il fallait les tourner et les prendre. Ce fut en vain que, essayant de calmer cette fougue inconsidérée, de vieux généraux autrichiens, qui avaient fait plusieurs campagnes contre Napoléon, prévinrent le conseil de guerre qu'on ne devait pas attaquer avec cette confiance une armée composée de tant de braves soldats et tant d'officiers du premier mérite. Ils ajoutèrent qu'ils avaient vu en Italie le général Bonaparte, réduit à une poignée de monde, dans les circonstances les plus difficiles, ressaisir la victoire par des opérations rapides et imprévues, et détruire les armées qui, fières de leur nombre et de leur position, se croyaient assurées du triomphe. Ils rappelèrent que, depuis le commencement de la campagne, l'armée coalisée n'avait obtenu aucun succès; qu'au contraire, tous les combats avaient été à l'avantage des Français. A des remontrances si sages et si prudentes, cette jeunesse orgueilleuse opposait la bravoure de 80,000 Russes, l'enthousiasme que leur inspirait la présence de leur empereur, le corps d'élite de la garde impériale, et enfin les talents militaires de leurs généraux, qu'ils élevaient fort au-dessus de ceux de Napoléon.

Le 1er décembre, l'Empereur, du haut de son bivouac, aperçut, avec une indicible joie, l'armée russe commençant, à deux portées de canon de ses avant-postes, un mouvement de flanc pour tourner sa droite. Il vit alors jusqu'à quel point la présomption et l'ignorance de l'art de la guerre avaient égaré les conseils d'Alexandre; il dit plusieurs fois : «Avant demain au soir cette armée est à moi.» L'ennemi avait des espérances bien différentes. Il défilait à portée de pistolet de nos avant-postes. Dans sa marche de flanc, il devait prolonger l'armée française sur une ligne de quatre lieues. Cette armée paraissait ne pas oser sortir de sa position. Kutusow n'avait qu'une inquiétude, c'était qu'elle ne lui échappât. Pour confirmer l'ennemi dans l'idée que l'armée française éprouvait des craintes, Napoléon donna ordre au prince Murat de faire avancer un petit corps de cavalerie dans la plaine, mais de le faire retirer, ensuite, tout d'un coup et à la hâte, comme s'il était étonné des forces immenses de l'ennemi. Ces manœuvres tendaient à faire persévérer le général russe dans l'opération mal calculée qu'il avait commencée.

Positions respectives des deux armées. — L'armée austro-russe, continuant son mouvement, était alors placée de la manière suivante :

La première colonne de vingt-quatre bataillons russes, sous les ordres du lieutenant général Doctorow, formée sur deux lignes, occupait les hauteurs d'Austeriadeck, ayant un régiment dans le village d'Aujezd.

La deuxième colonne de dix-huit bataillons russes, commandés par le lieutenant général Langeron, également sur deux lignes, s'était établie sur les hauteurs de Pratzen à la droite de la première colonne.

La troisième colonne de dix-huit bataillons russes, sous les ordres du lieutenant général Prybyzewski, sur les hauteurs à la droite de Pratzen.

La quatrième colonne de douze bataillons russes, sous les ordres du lieutenant général Miloradowich, et quinze bataillons autrichiens commandés par le général Kollowrath, commandant toute la colonne, était formée sur deux lignes en arrière de la troisième colonne.

La cinquième colonne de quatre-vingt-deux escadrons, aux ordres du lieutenant général prince de Lichtenstein, se prolongeait sur les hauteurs en arrière des troisième et quatrième colonnes.

Le corps de réserve du grand-duc (dix bataillons et dix-huit escadrons, dont quinze de Cosaques) étendait sa gauche au-delà d'Hollubitz et de Blasowitz, et sa droite jusqu'au pied des montagnes, vers la vallée de Sytwitz.

L'avant-garde du corps détaché de Kienmayer (cinq bataillons, vingt-deux escadrons autrichiens et dix escadrons de Cosaques), se trouvait en avant d'Aujezd.

Le mouvement de retraite ordonné par l'empereur Napoléon s'effectua avec précision.

Le maréchal Soult, en se retirant d'Austerlitz, vint prendre position avec ses trois divisions en arrière du bois de Turas, entre Sokolnitz et Schlapanitz.

Bernadotte se rendit à Brünn avec ses divisions françaises, et laissa à Iglau le général de Wrede avec les Bavarois et les troupes wurtembergeoises, pour faire tête au corps que l'archiduc Ferdinand avait réuni en Bohême, et qui, prévenu du mouvement de l'armée combinée, ne pouvait manquer d'attaquer.

Les troupes légères qui observaient la March furent repliées.

Les trois divisions du maréchal Davoust furent rappelées et dirigées sur la position. Celle du général Gudin, qui venait de s'établir à Presbourg avec la brigade de cavalerie légère de Lasalle, ne put, malgré la rapidité de sa marche, arriver qu'à Nicolsbourg le jour de la bataille; mais elle s'y trouva placée très utilement. Celle du général Friant, qui occupait le pays et gardait les communications entre Nicolsbourg, Vienne et la March, fut ralliée et portée à l'abbaye de Raygern. La troisième, celle du général Caffarelli, qui était à Pobrlitz, continua de faire partie du corps du maréchal Lannes, et eut ordre de le joindre immédiatement.

Le maréchal Mortier, resté à Vienne avec les divisions Dupont et Gazan, se tint prêt à marcher au secours du général Marmont, dans le cas où l'archiduc Charles le repousserait en deçà des montagnes pour se porter sur Vienne.

Napoléon avait fait établir son bivouac sur une hauteur à droite de la grande route, à deux lieues et demie de Brünn, un peu en avant de Bellowitz, entre les deux ruisseaux qui se réunissent à Puntowitz. — Il s'était rendu, dès le 29 novembre, à ce bivouac qu'on appela *la Butte de l'Empereur*. Ce fut là qu'il reçut l'aide de camp d'Alexandre. Il détermina d'abord sa ligne de bataille, coupant perpendiculairement la grande route d'Olmutz, la droite au lac de Manitz, la gauche au pied de la masse de montagnes qui séparent le bassin de la Schwartza de celui de la March, ayant devant elle et pour appui le Bosenitz-Berg, montagne détachée et escarpée que Napoléon fit retrancher et armer d'une forte batterie. Cette montagne s'appelait aussi *le Santon*.

Entre ces deux points d'appui, le front du centre de l'armée française était couvert en grande partie par des ruisseaux encaissés et des terrains marécageux qui faisaient de chaque village un défilé difficile.

Le 30 novembre, il n'y avait encore sur cette ligne que le corps du maréchal Lannes, sous les ordres duquel avait passé la division Caffarelli; le corps de Murat, la garde impériale et les trois divisions du corps du maréchal Soult formaient en partie le centre, en partie la droite de l'ordre de bataille. Le corps du maréchal Bernadotte n'arriva que le 1er décembre au soir, et la division Friant, conduite par le maréchal Davoust, après avoir fait une marche de trente-six lieues en quarante heures, arriva, dans la nuit du 1er au 2, à l'abbaye de Raygern.

Le 1er décembre, au soir, l'armée française était placée ainsi :

L'aile gauche (dix-huit bataillons et huit escadrons) sous les ordres du maréchal Lannes.

La brigade de chasseurs du général Milhaud et celle de hussards du général Treilhard, étaient à Bosenitz, en avant de la montagne du Santon, observant la vallée où l'ennemi avait jeté quelques escadrons de Cosaques.

Le 17e régiment d'infanterie légère, détaché de la division Suchet, fut chargé de garder le poste retranché du Santon, avec une batterie de dix-huit pièces de fort calibre. Le commandement de ce poste important fut confié au général Claparède, auquel l'Empereur donna l'ordre de le défendre jusqu'au dernier homme. Les quatre autres régiments de cette division s'appuyaient au Santon, se prolongeaient à droite, traversaient la grande route d'Olmutz, et se trouvaient en première ligne masqués derrière un ravin.

La division Caffarelli était en deçà du ruisseau, à gauche de la route.

Les *réserves*, savoir : — Le 1er corps, commandé par le maréchal Bernadotte (dix-huit bataillons et huit escadrons), forma une première réserve, et bivouaqua derrière la division Caffarelli, à droite et à gauche de la route.

Les grenadiers du général Oudinot (dix bataillons) se tenaient à droite de la route, en avant du bivouac de l'Empereur, à la hauteur de la division Caffarelli. Ils étaient destinés à former une seconde réserve.

La cavalerie de réserve (quarante-quatre escadrons), sous les ordres de Murat, s'établit à gauche et à droite de la route, derrière la deuxième ligne d'infanterie et des grenadiers.

La garde impériale, dernière réserve (dix bataillons et neuf escadrons), sous les ordres de Bessières, se plaça en arrière du bivouac de l'Empereur.

Le *centre* se composait du quatrième corps (trente-un bataillons et six escadrons), sous les ordres du maréchal Soult. La division Vandamme était placée en arrière de Jirszokowitz; la division Saint-Hilaire, en arrière de Puntowitz; l'une et l'autre de ces divisions occupant le plateau en avant de Schlapanitz, et couvrant les débouchés des villages; la division Legrand était en position en arrière de Kobelnitz, couvrant le débouché, et occupant les villages de Sokolnitz et de Telnitz; la cavalerie légère du général Margaron était en reconnaissance sur les hauteurs de Prazen, se repliant ensuite en arrière de Sokolnitz.

L'aile droite était formée du 3e corps (dix bataillons et douze escadrons), sous le commandement du maréchal Davoust; la division Friant arrivait à l'abbaye de Raygern, ainsi que la division de dragons du général Bourcier.

Pendant que Napoléon resserrait ainsi sa ligne de bataille, les alliés, au contraire, manœuvraient à découvert.

Proclamation de l'Empereur. — Dans la soirée du 1er décembre, la proclamation suivante fut mise à l'ordre de l'armée :

« SOLDATS !

« L'armée russe se présente devant vous pour venger « l'armée autrichienne d'Ulm : ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que, « depuis, vous avez poursuivis constamment jusqu'ici. « Les positions que nous occupons sont formidables, et « pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, « ils me présenteront le flanc.

« Soldats ! je dirigerai moi-même vos bataillons, je « me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure ac« coutumée, vous portez le désordre et la confusion « dans les rangs ennemis ; mais si la victoire était un « moment indécise, vous verriez votre empereur s'ex« poser aux premiers coups ; car la victoire ne saurait « hésiter dans cette journée surtout, où il y va de l'hon« neur de l'infanterie française, qui importe tant à « l'honneur de toute la nation.

« Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne « dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pé« nétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés « de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine « contre notre nation.

« Cette victoire finira notre campagne, et nous pour« rons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons « joints par les nouvelles armées qui se forment en « France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon « peuple, de vous et de moi. »

Nuit du 1er au 2 décembre. — Visite des bivouacs par l'Empereur. — L'Empereur voulant s'assurer si sa proclamation avait produit sur son armée l'effet qu'il en espérait, s'approcha, quand vint la nuit, de quelques bivouacs en avant du quartier général. Ce jour était la veille de l'anniversaire du couronnement : quelques soldats eurent la pensée de prendre la paille sur laquelle ils reposaient et d'en former des fanaux qu'ils placèrent au bout de leurs fusils ; en un instant, toute la ligne suivit cet exemple, et la vaste plaine de Schlapanitz offrit le spectacle de la plus brillante illumination. 60,000 hommes, placés sur le front de la bandière, saluèrent l'Empereur d'acclamations bruyantes, en lui annonçant que l'armée lui donnerait le lendemain un bouquet digne de lui. Un vieux grenadier s'approcha même de Napoléon, et faisant allusion à un passage de la proclamation : « Sire, lui dit-il, tu n'auras pas be« soin de t'exposer ; je te promets, au nom de nos ca« marades, que tu n'auras à combattre que des yeux, « et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'ar« tillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire « de ton couronnement. » L'Empereur ému de tant de marques de dévouement, s'écria en rentrant à son bivouac : « Voilà la plus belle soirée de ma vie ; mais je « regrette de penser que je perdrai demain bon nombre « de ces braves gens. » Sa tournée avait été longue, il n'était de retour à son bivouac qu'à minuit ; néanmoins, à une heure, il monta à cheval, parcourut les avant-postes, et se fit rendre compte de ce qu'ils avaient pu découvrir du mouvement des Russes. Il apprit que des patrouilles ennemies s'étaient présentées pendant la nuit sur la droite, aux villages de Telnitz et de Sokolnitz, et que déjà l'artillerie russe filait sur ce point. Certain dès lors que le général Kutusow n'avait pas changé de projet, il acheva de prendre ses dispositions pour l'action générale qui allait s'engager.

L'Empereur fit entrer en ligne la cavalerie de Murat, qui appuya sa gauche à la division Caffarelli. Le corps du maréchal Bernadotte ne fit aucun mouvement pendant la nuit, mais il reçut l'ordre de marcher sur Jirszokowitz, pour former le centre de la ligne, aussitôt que les troupes du maréchal Soult se seraient ébranlées. Celui-ci, avec ses trois divisions, forma donc l'aile droite ; Davoust, détaché à son extrémité avec la seule infanterie de la division Friant et les dragons du général Bourcier, devait fermer la ligne en s'appuyant sur les lacs, à Telnitz, juste au point où l'ennemi, dans l'intention de déborder l'aile droite des Français, dirigeait ses premiers efforts. Enfin l'Empereur fixa lui-même son poste de bataille et celui de son état-major à la tête de la réserve qu'il composa des dix bataillons de sa garde et des dix bataillons des grenadiers d'Oudinot. Cette réserve était rangée sur deux lignes en colonne par bataillon, ayant, dans ses intervalles quarante pièces de canon servies par les canonniers de la garde.

Bataille d'Austerlitz. — L'Empereur donne ses ordres aux maréchaux. — Le jour parut enfin. Napoléon se porta sur le front des troupes, inspecta une grande partie des régiments, les animant de la voix et du geste, leur rappelant leurs anciens exploits, leur promettant de nouvelles victoires, de nobles et grandes récompenses.

« Soldats, leur dit-il, il faut finir cette campagne « par un coup de tonnerre qui écrase nos ennemis. Ne « vous attachez pas à tirer beaucoup de coups de fusils, « mais plutôt à tirer juste. Ce soir nous aurons vaincu « ces peuplades du nord qui osent se mesurer avec « nous. » Il adressa ensuite successivement la parole à tous les corps.

En passant devant le front du 57e régiment, il s'écria : « Souvenez-vous qu'il y a bien des années, je vous ai surnommé *le Terrible*. » Et au 28e, composé en grande partie de conscrits du Calvados et de la Seine-Inférieure : « J'espère que les Normands se distingue« ront aujourd'hui. »

Cependant le soleil montait radieux sur l'horizon ; à mesure que ses rayons dissipaient le brouillard du matin, on voyait les hauteurs de Pratzen se dégarnir successivement, et les colonnes ennemies abandonner imprudemment cette belle position et descendre dans la plaine à travers un terrain coupé et difficultueux. On les laissa s'y engager.

L'Empereur avait gardé auprès de lui les maréchaux qui attendaient ses dernières instructions ; il s'adressa au maréchal Soult : « Combien vous faut-il de temps « pour couronner les hauteurs de Pratzen ? — Moins de « vingt minutes, répondit le maréchal, car mes troupes « sont placées dans le fond de la vallée ; couvertes par « les brouillards et la fumée des bivouacs, l'ennemi ne « peut les apercevoir. — En ce cas, dit Napoléon, at« tendons encore un quart d'heure. » Quelques instants après on annonça à l'Empereur que la gauche de l'en-

nemi paraissait devant Telnitz, et que la diviaion Legrand allait être attaquée. Il donna ses ordres; chaeun des maréchaux partit aù galop pour rejoindre son corps, et bientôt le feu commença à notre droite.

Dispositions de l'armée austro-russe. — L'armée coalisée était divisée en sept colonnes. Sa gauche, aux ordres du général Buxbowden, était forte de 30,000 hommes et divisée en trois colonnes, qui marchèrent sur Telnitz et Sokolnitz. Le centre, soua les ordres de Kolowrath, avec leqnel était le quartier général, devait s'avancer en nne colonne sur Kobelnitz; il se composait de douze bataillons russes et de quinze bataillons autrichiens de nouvelles levées. La cinquième colonne, formée de quatre-vingts escadrons et commandée par le prince Jean de Lichtenstein, devait seconder la droite en marchant vers la chaussée de Brünn. La droite, composée de l'avant-garde de Bagration, comptait douze bataillons et quarante escadrons; elle était chargée d'attaquer les hauteurs du Santon et de Bosenitz. Une septième colonne, composée des gardes russes sous le grand-duc Constantin, formait la réserve de l'aile droite.

Attaque de la droite française par l'aile gauche russe. — Prise de Telnitz. — Aussitôt que l'empereur Napoléon eut donné le signal, toutes les divisions françaises s'ébranlèrent. Bernadotte franchit le défilé de Jirzokowitz et s'avança sur Blasowitz, soutenu à gauche par Murat; Lannes marcha à la même hauteur dea deux côtés de la chaussée de Brünn; la garde et la réserve suivirent à quelque distance le corps de Bernadotte, prêtes à donner sur le centre, si l'ennemi voulait y reporter ses forces.

Déjà le canon tonnait sur Telnitz. Le corpa du général Kienmayer, la 1re colonne russe, la 2e et une partie de la 3e, s'éloignant du vrai champ de bataille, s'avançaient par un long détour pour envelopper l'armée française dans une position où elle n'était pas. Le général Kienmayer, qui avait ordre de forcer le défilé de Telnitz pour frayer le passage à la première colonne, fit attaquer d'abord par deux bataillons du régiment de Szekler, le 3e régiment d'infanterie française, posté sur une hauteur en avant du village, et porta sa cavalerie aur ses flancs pour contenir celle moins nombreuse du général Margaron, qui paraissait de l'autre côté. Après avoir éprouvé une vive résistance et perdu beaucoup d'hommes, les autrichiens pénétrèrent dans le village. Le général Legrand fit soutenir le 3e régiment par le 26e d'infanterie légère. L'ennemi, repoussé, se maintint sur la hauteur. Le combat devint très vif; il durait avec acharnement depuis une heure, quand le général Buxhowden, débouchant d'Aujezd avec la première colonne, fit renouveler l'attaque par trois bataillons autrichiens soutenus d'une brigade russe. Devant des forces ai supérieures, les deux régiments français évacuèrent le défilé, et se formèrent en bataille au-delà, sur le revera des coteaux.

Au lieu de profiter de ce premier avantage et de passer le défilé, le général Buxhowden voulut attendre l'arrivée de sa 2e colonne entre le pied des hauteurs et le village de Sokolnitz. Le général Margaron, avec sa cavalerie et quelques pièces d'artillerie légère, contenait encore la tête de la colonne russe dans le défilé. Il fit prévenir le maréchal Davoust, qui, parti de Raygern avec les trois brigades de la division Friant, s'était d'abord dirigé sur Turas, et ensuite, d'après de nouveaux ordres, sur Sokolnitz. Le maréchal, changeant de direction, se porta auasitôt sur Telnitz, détacha le 1er régiment de dragons pour soutenir les troupes de la division Legrand, qui avaient été forcées de se replier, et pressa la marche de son infanterie.

Le général Heudelet, commandant la première brigade, ne fut pas plus tôt arrivé à la hauteur de Telnitz, qu'il s'y précipita. Pendant plus d'une heure le 15e d'infanterie légère et le 108e de ligne combattirent corpa à corps avec tant d'intrépidité, que, malgré leur supériorité numérique, les troupes ennemies furent contraintes de céder et d'abandonner le village jonché de leurs morts. Les Russes y perdirent cinq pièces de canon et deux drapeaux. Ils allaient déposer les armes, lorsque le général autrichien Nostiz chargea brusquement l'infanterie française avec deux escadrons de hussards, et arrêta sa marche. Quand le brouillard fut dissipé, le général Buxhowden déploya sa colonne en plusieurs lignes sur la hauteur, et l'aspect de cette masse décida les Français à évacuer Telnitz que l'ennemi occupa sur-le-champ. Une division de la cavalerie russe parvint ensuite à passer le défilé, et se forma en taille : Telnitz fut gardé par quelques bataillons et de l'artillerie. Les Français se retirèrent dans la direction de Turas.

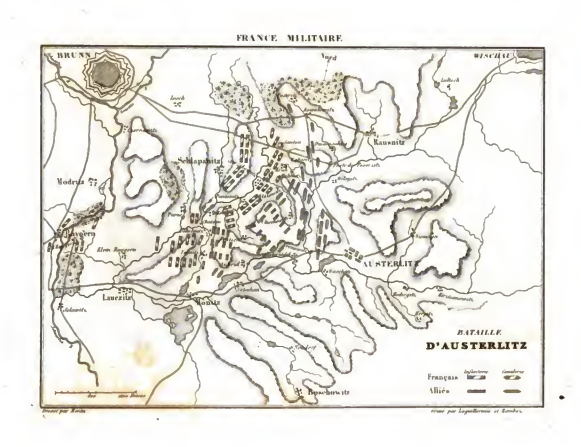
Prise de Sokolnitz par les Russes. — Pendant que ces événements se passaient à Telnitz, les deuxième et troisième colonnes de l'armée austro-russe s'étaient avancées vers Sokolnitz, gardé par deux bataillons de la division Legrand. Ces bataillons avaient à leur gauche, sur une hauteur entre Sokolnitz et Kobelnitz, une batterie de canon, dont le feu prit en écharpe l'ennemi, qui ripoata vivement. La canonnade, engagée ainsi à gauche et devant Sokolnitz, abîma ce village.

Les généraux Langeron et Pryhyzewski, commandant les deuxième et troisième colonnes russes, sans s'inquiéter de ce qui se passait à la quatrième, sans communication directe avec elle, sans s'informer des mouvements offensifs de la ligne française, ne songèrent qu'à poursuivre leur marche sur Sokolnitz, et finirent par emporter ce village que les Français évacuèrent en bon ordre.

Attaque de la gauche française. — Combat des hauteurs de Blazowitz. — Pendant les attaques de l'ennemi sur l'extrême droite de l'armée française, d'autres opérations se passaient à son centre et à sa gauche.

Le maréchal Soult avait fait évacuer la division Saint-Hilaire pour attaquer les hauteurs et le village de Pratzen, en même temps que le maréchal Bernadotte, qui venait de passer le ruisseau de Jirzokowitz avec les divisions Rivaud, sur la droite, et Drouet sur la gauche, se dirigeait sur les hauteurs de Blazowitz.

FRANCE MILITAIRE



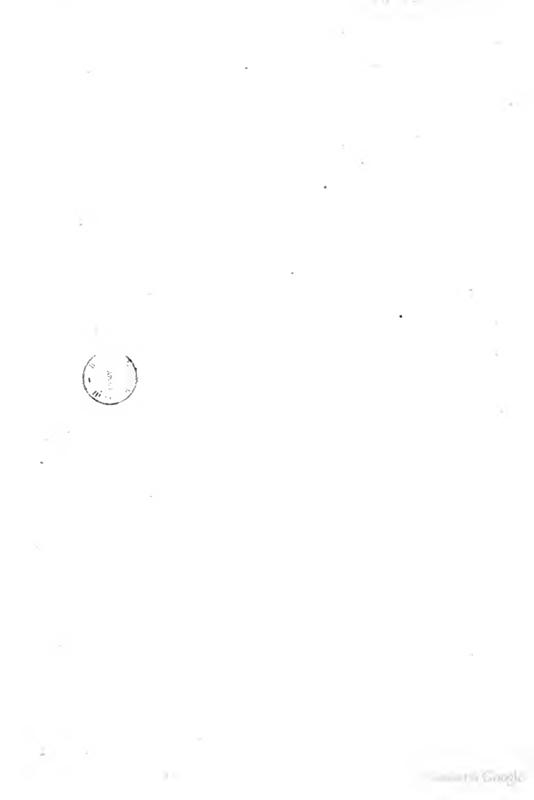
Dressé par Bodin

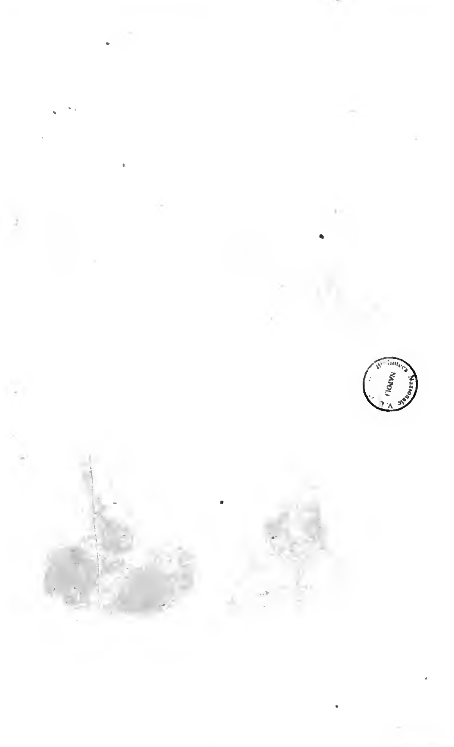
Gravé par Laguillermie et Rambos



Bivouac de l'Empereur à Austerlitz.

d'après un dessin fait sur les lieux le matin même de la Bataille.









Bataille d'Austerlitz. L'Empereur donne ses ordres aux Maréchaux.



D'Hautpoul.



Caulaincourt.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



Bataille d'Austerlitz. Fuite de l'armée russe sur les Lacs

A gauche de cette division et sur plusieurs lignes, était la cavalerie de Murat, prête à se porter entre Jirzokowitz et Kruh. Le maréchal Lannes, ayant à droite la division Caffarelli et à gauche celle du général Suchet, se portait en avant sur la gauche de Murat, à cheval sur la chaussée.

Le combat s'engagea bientôt sur tous les points de cette ligne du centre et de la gauche des Français.

Le grand-duc Constantin, ayant quitté les hauteurs en avant d'Austerlitz, pour se porter sur celles de Blasowitz et de Kruh, se trouva sur ce point en présence des divisions Drouet et Rivaud, et des escadrons de cavalerie légère de Murat, commandées par le général Kellermann, et, par conséquent, en première ligne. Ses tirailleurs s'engagèrent avec ceux des Français. Le Grand-Duc se hâta de faire occuper le village de Blasowitz par un bataillon de chasseurs de la garde russe. Au même moment arriva le prince de Lichtenstein, avec sa colonne de cavalerie. Celle-ci avait l'ordre de se porter sur la gauche du corps de Bagration pour occuper la plaine entre Kruh et le cabaret de Lesch; mais marchant derrière la troisième colonne, elle fut arrêtée par les troupes d'infanterie qui la croisèrent lorsqu'elles se portèrent en avant pour descendre des hauteurs de Pratzen, au commencement de l'action. Par ce retard, Lichtenstein n'avait pu placer à la hâte que dix escadrons aux ordres du lieutenant général Uvarow, sur la gauche de Bagration, pour assurer le flanc de ce général, qui avait déjà devant lui une partie de la cavalerie de Murat. Trouvant le Grand-Duc engagé avec les tirailleurs de la division du général Kellermann, soutenu à droite et à gauche par ceux des divisions Caffarelli et Rivaud, il s'était décidé à se mettre en bataille pour charger les dernières troupes. Les hulans du régiment du grand-duc Constantin se déployèrent les premiers. Entraînés par l'ardeur du général Essen, qui était à leur tête, ils n'attendirent point que les autres régiments fussent formés, et fondirent, sans être soutenus, sur la cavalerie de Kellermann. Celle-ci se retira par les intervalles de l'infanterie, et les hulans les ayant suivis, reçurent à bout portant le feu des bataillons qu'ils traversaient. Arrivés en désordre au-delà de cette première ligne, ils se trouvèrent en présence d'une seconde, composée de cette cavalerie réformée, qui les reçut avec vigueur. Pendant ce temps, les divisions Caffarelli et Rivaud, formant une ligne sur leur droite et sur leur gauche, prirent les hulans entre deux feux, et ceux-ci perdirent en un instant plus de 400 hommes. Le général Essen fut grièvement blessé. Le reste du régiment, mis en pleine déroute, regagna avec peine le corps de Bagration, derrière lequel il essaya de se reformer.

Bagration s'était porté en avant de la Poste de Posorsitz, pour s'opposer à la division Suchet, formant la gauche du maréchal Lannes, appuyée au Santon près de Kovalowitz; il avait fait occuper, par trois bataillons de chasseurs, les villages de Kruh et de Holubitz.

Attaques des deux centres.—Combats des hauteurs de Pratzen. — Par suite de ces dispositions maladroites, le centre de l'armée combinée, où allait se décider le sort de la bataille, était bien plus faible que les deux ailes. La réserve, qui aurait pu le soutenir, avait assez à faire de combattre les troupes qui lui étaient opposées sur la première ligne. Ce centre, formé par la quatrième colonne aux ordres du général Kollowrath, abandonné de la troisième colonne (acharnée si inutilement à la prise de Sokolnitz), et de toute la gauche, était composé de vingt-sept bataillons, dont faisaient partie les régiments russes qui avaient combattu à Dierustein, chacun de ces bataillons ne comptait pas plus de 400 hommes. Les bataillons autrichiens, au nombre de quinze, étaient presque tous de nouvelle levée, et organisés depuis cinq semaines seulement. La force totale de la quatrième colonne ne dépassait pas 15,000 hommes.

L'empereur Alexandre, qui accompagnait le général en chef Kutusow, arriva à la tête de la quatrième colonne au moment où elle allait commencer son mouvement. Pour donner aux autres colonnes de la gauche le temps d'entrer en ligne, Kollowrath avait reçu ordre de ne s'ébranler qu'à huit heures du matin. Le combat de Telnitz était donc engagé, et les trois colonnes de la gauche en pleine marche, lorsque celle du centre se forma et se rompit par pelotons par la gauche. Les douze bataillons russes, sous les ordres du général Miloradowich, tenaient la tête de colonne. Deux de ces bataillons et un escadron du régiment de dragons de l'archiduc Jean, formaient l'avant-garde et marchaient à peu de distance du gros des troupes.

Il était neuf heures du matin, lorsque la colonne de Kollowrath, arrivée sur les hauteurs de la droite de Pratzen, aperçut tout à coup dans un fond, en avant de Pratzen, une masse d'infanterie française. C'étaient les trois brigades de la division Saint-Hilaire, aux ordres des généraux Morand, Thiébault et Varé, formées en colonnes d'attaque. Ces brigades se mirent en mouvement à l'instant où l'avant-garde ennemie s'approcha de Pratzen; celle-ci se hâta d'occuper le village, passa un pont qui était en avant; un de ses bataillons se posta sur une hauteur à gauche, où se trouvait encore la queue de la troisième colonne. Le second bataillon resta dans le village.

Le général Kutusow, surpris du mouvement du général Saint-Hilaire, et se voyant attaqué au lieu d'être attaquant comme il l'espérait, sentit de quelle importance était la conservation de cette position de Pratzen vers laquelle s'avançaient les colonnes françaises. Cette position assurait seule les derrières de la troisième colonne russe aux ordres de Pryhywsky qui, ayant hâte de parvenir à sa destination, marchait toujours et s'aventurait sans songer à ce qui pouvait arriver sur sa droite et derrière elle. Le sort de la bataille tenait à l'occupation du plateau de Pratzen, clef de la position que l'armée austro-russe venait de quitter en partie. Dès que Kutusow vit les Français si près de lui, il prit des mesures pour leur faire face, et envoya demander quelque cavalerie au prince de Lichtenstein, qui détacha quatre régiments russes pour venir à son aide.

Les deux brigades Morand et Thiébault s'avançaient dans le meilleur ordre; celle du général Varé marchait

sur la droite du village, menaçant de passer dans l'intervalle de la colonne de Kollowrath et des quatre régiments de cavalerie envoyés par Lichtenstein. Kutusow fit avancer son infanterie de ce côté et dirigea un renfort vers son avant-garde. Mais celle-ci, assaillie par les colonnes d'attaque de Thiébault et de Morand, abandonna, après une assez vive résistance, la hauteur sur laquelle elle était postée.

L'ennemi voulut regagner le terrain qu'il venait de perdre, mais les colonnes françaises, s'avançant toujours sans répondre au feu dirigé contre elles, ne commencèrent à tirer qu'à cent pas de distance des premiers rangs de l'ennemi. Cette fusillade fut très meurtrière. Le général Saint-Hilaire fit avancer les deux brigades Thiébault et Morand sur la hauteur, appuyant sa gauche à l'église de Pratzen, et sa droite sur le point culminant des hauteurs. Le général Morand plaça le 10e régiment d'infanterie légère en potence pour faire face à une brigade de la queue de la troisième colonne, qui, séparée du reste, était encore sur la hauteur et menaçait la droite de la division française.

L'empereur de Russie ordonna alors à quelques bataillons de se porter rapidement en avant et de prendre en flanc les Français, que le général Kollowrath eut ordre d'arrêter sur la gauche; celui-ci se porta, en conséquence, avec deux brigades autrichiennes contre les hauteurs sur lesquelles les brigades françaises s'étendaient de plus en plus en poursuivant les bataillons russes qui avaient été repoussés. Les Autrichiens abordèrent avec sang-froid le 36e régiment de ligne français, qui se défendit long-temps contre des forces doubles; mais comme les bataillons auxquels il devait s'appuyer s'écartaient un peu trop à gauche et à droite, il lui fallut un moment céder du terrain. Cependant le général Saint-Hilaire ayant fait resserrer ses troupes, ce régiment, aidé du 14e, reprit l'offensive.

Sur ces entrefaites, la division Vandamme était arrivée à la gauche de la division Saint-Hilaire, et le général Kutusow avait fait venir en toute hâte une brigade appartenant à la seconde colonne russe restée en réserve sur la hauteur que cette colonne avait, ainsi que la troisième, occupée pendant la nuit.

Le maréchal Soult, pour se lier aux troupes du centre, et empêcher que l'ennemi, passant par l'intervalle qui existait entre sa gauche et celle de Bernadotte, ne se portât sur ses derrières, fit appuyer à gauche une des brigades de la division Vandamme, celle du général Schinner. — Cette brigade achevait son mouvement, lorsqu'elle fut chargée par une partie de la cavalerie de la garde russe, accourant alors en toute hâte sur le terrain, où l'infanterie de la garde d'Alexandre était aux prises avec les divisions du maréchal Bernadotte. Un bataillon du 4e régiment de ligne fut entouré, sabré, et perdit son aigle. Le reste de la brigade eut peu de monde tué. Après avoir essuyé la charge de la cavalerie, les soldats se mirent ventre à terre, et la plupart d'entre eux regagnèrent la seconde brigade et se mirent en ligne.

Défaite de Kollowrath au centre. — Kutusow pensa qu'une attaque générale à la baïonnette pourrait seule forcer les Français à abandonner les hauteurs de Pratzen dont ils s'étaient emparés. Les brigades austro-russes s'avancèrent au pas de charge; mais une fusillade terrible éclaircit aussitôt leurs rangs. Cette réception vigoureuse les intimida, et leur marche se ralentit tout à coup. Les Français s'avancèrent à leur tour, et, poussant devant eux les brigades russes et autrichiennes, restèrent enfin maîtres de toutes les hauteurs de Pratzen, où l'ennemi abandonna la plus grande partie de son artillerie qu'il n'eut pas le temps d'emmener, tant sa retraite fut prompte. Les troupes du centre ennemi se replièrent sur Waschan, et le général Kollowrath chercha à les rallier dans une position entre Hodiegitz et Herspitz.

En possession des hauteurs de Pratzen, le maréchal Soult n'y laissa que les troupes suffisantes pour les garder, et se porta avec le reste de son corps sur les derrières des colonnes de la gauche russe, dont les têtes étaient alors engagées dans les défilés de Sokolnitz et de Telnitz.

Défaites de Constantin et de Bagration à la gauche française. — Voyons maintenant ce qui se passait à l'autre partie du centre et à la gauche de l'armée française.

Le prince de Lichtenstein, après la malheureuse attaque faite par le grand-duc Constantin, couvrit, avec sa cavalerie, une partie du terrain entre Blasowitz et Pratzen; les Français avaient reculé devant lui, afin d'éloigner davantage sa colonne de la colonne de Kollowrath. Le général autrichien Caramelli, avec les cuirassiers de Lorraine, avait chargé l'infanterie française, au moment où cette infanterie cherchait à prendre en flanc les Russes qui combattaient encore sur les hauteurs de Pratzen; mais les cuirassiers avaient été repoussés, ainsi que le régiment de Nassau envoyé par Lichtenstein pour les soutenir. En ce moment, le maréchal Soult achevait la déroute de la quatrième colonne sur les hauteurs de Pratzen. Prévenu de cet échec, le prince de Lichtenstein se porta de ce côté dans le but de couvrir la retraite de la colonne battue. Il contribua puissamment à rallier les bataillons de Kollowrath, et occupa jusqu'à la nuit le pied de la hauteur entre Pratzen et Krenowitz.

Pendant ce temps, la réserve de Constantin se trouvait engagée dans un combat non moins opiniâtre que celui des hauteurs de Pratzen. Le Grand-Duc, comme on l'a vu, avait fait occuper le village de Blasowitz par un bataillon des chasseurs de la garde russe. Ce village fut attaqué et emporté par les troupes de Bernadotte. Constantin, voulant le reprendre, s'avança en ligne sur les troupes du maréchal. Le combat s'engagea d'abord avec les tirailleurs de la division Drouet qui ne se replièrent que lorsque le Grand-Duc les fit charger à la baïonnette.

Bernadotte fit avancer la compagnie d'artillerie légère du 6e régiment, et le feu de ses six pièces porta le ravage dans les rangs de l'infanterie russe. La division Drouet s'avança ensuite et culbuta les bataillons de la garde ennemie. Alors la cavalerie de la garde impériale russe, n'ayant pas pu entamer la division française,

passa dans les intervalles des régiments, et se trouva tout à coup en présence de la cavalerie de la garde impériale française, qui la repoussa vigoureusement et la força de traverser de nouveau les intervalles de l'infanterie, dont le feu lui fit perdre beaucoup de monde. Le choc fut terrible entre les deux gardes. Les chevaliers-gardes d'Alexandre, régiment d'élite parmi ces corps choisis, se flattèrent en vain de résister plus long-temps. Chargés par les grenadiers à cheval de la garde de Napoléon, à la tête desquels était le général Rapp, ils furent enfoncés et détruits. Les divisions françaises continuèrent leur mouvement en avant sur le plateau de Blasowitz. La garde impériale russe se retira sur Austerlitz.

A la gauche, le maréchal Lannes s'était avancé avec les deux divisions Caffarelli et Suchet des deux côtés de la chaussée de Brünn à Olmutz. Il rencontra en avant de la Poste de Posorsitz la gauche des troupes de Bagration, marchant pour couronner les hauteurs en avant de Dwaroschna avec son infanterie, tandis que le général Uwarow, avec la cavalerie détachée de la colonne de Lichtenstein, restait près d'Holubitz, qui était occupé, ainsi que le village de Kruh par l'infanterie ennemie. En cas d'échec, le maréchal Lannes avait, pour couvrir sa gauche et sa retraite, la position du Santon, défendue par dix-huit pièces de canon, et gardée par le 17e régiment d'infanterie légère, sous les ordres du général Claparède. Bagration, ayant été obligé d'envoyer sa cavalerie presque tout entière pour défendre sa gauche, arriva au pied du Santon avec des troupes bien insuffisantes. Mais ignorant toute la force de cette position, il l'attaqua, croyant s'en rendre promptement maître; il fut bientôt désabusé. Ses troupes, écrasées par l'artillerie française, furent obligées de rétrograder jusqu'à Posoraitz, où elles se maintinrent, grâce aux efforts du général Uwarow, jusqu'au moment où la défaite de la cavalerie de la garde russe, culbutée en arrière de Blasowitz par la cavalerie de la garde française, leur fit craindre d'être entièrement tournées. Bagration fit alors sa retraite sur Austerlitz, protégé par la cavalerie d'Uwarow.

Défaite de Buxhowden à la droite française.—Une partie de l'armée russe est engloutie dans les lacs. — Revenons maintenant à la droite de l'armée française où avait commencé l'attaque.

Après l'occupation de Telnitz et de Sokolnitz, les première, deuxième et troisième colonnes de l'armée austro-russe avaient poursuivi leur marche sans chercher à s'assurer des mouvements qui pouvaient s'opérer à leur droite. Elles offraient une masse de près de 30,000 hommes, et n'avaient réellement devant elles qu'une brigade de la division Legrand et la division Friant du corps du maréchal Davoust.

La première colonne s'était avancée par le défilé de Telnitz, et les deuxième et troisième colonnes s'étant croisées dans Sokolnitz, il en était résulté un encombrement fâcheux. Le général Legrand avait profité de cette circonstance pour faire tourner le village. C'était au moment où le maréchal Soult était déjà maître des hauteurs de Pratzen. D'un autre côté, le général Friant attaquait ce même village de Sokolnitz avec sa première brigade commandée par le général Hendelet. Les voltigeurs et le 108e, qui faisaient partie de cette brigade, se précipitèrent au pas de charge dans le village en renversant tout ce qui se trouvait devant eux. La résistance fut longue et opiniâtre, plusieurs pièces de canon russes furent prises et reprises. Le général Hendelet commençait à s'établir, chassant les Russes devant lui, lorsqu'un feu très vif parti d'un des régiments de la division Legrand, qui prit la troupe française pour un des corps ennemis, força celle-ci à se jeter dans un petit bois situé à la gauche du village. L'ennemi profita de cette erreur, et rentra dans Sokolnitz. Mais pendant ce temps, le général Friant avait fait avancer la seconde brigade, commandée par le général Hochet. Cette brigade arriva au pas de charge. Le 48e régiment, qui marchait en tête et la baïonnette en avant, culbuta tout ce qui voulut s'opposer à son passage et parvint à se rendre maître de la partie droite du village. Il prit deux pièces de canon, deux drapeaux et plusieurs caissons. Le 111e, voyant, par suite des progrès du 48e, l'ennemi déborder la gauche du village, envoya contre lui de nombreux tirailleurs, et s'avança de ce côté. Les Russes furent repoussés et culbutés sur un autre corps qui s'avançait en ce moment pour couper la 2e brigade du général Friant de la 3e, commandée par le général Kister. Celle-ci arrivait sur le terrain, où elle se déploya ensuite. Le général Friant, qui marchait avec elle, ordonna aux 15e léger et 33e de ligne qui la composaient de charger l'ennemi, l'attaque fut des plus vigoureuses; le corps russe fut poussé sur Sokolnitz, où le 15e léger entra pêle-mêle avec lui.

Cette lutte de 5 à 6,000 Français contre des forces quadruples, durait depuis trois heures avec des chances variées, lorsque le général Friant fit marcher simultanément ses trois brigades à la baïonnette contre le village et les hauteurs qui le couronnent. Les Russes ne purent tenir contre cette nouvelle attaque; ils furent mis dans la déroute la plus complète; le village, les hauteurs, tout leur fut enlevé en peu d'instants. Les deux colonnes, dispersées, se retirèrent en partie, et dans le plus grand désordre vers un vaste étang alors glacé et couvert de neige, situé entre Kobelnitz et Sokolnitz, et cherchèrent à le passer sur la glace.

Pendant ce temps, le château de Sokolnitz, à un quart de lieue du village du même nom, était attaqué par la brigade du général Thiébault et enlevé après une vive résistance. L'ennemi fut poussé jusqu'à l'étang de Sokolnitz, où étaient déjà les troupes culbutées par la division Friant. Quelques bataillons réussirent à passer, mais la glace céda sous le poids des autres, et un grand nombre s'y noyèrent. On dit que les boulets des batteries françaises contribuèrent beaucoup à cet effroyable désastre des Russes.

Le général Buxhowden, commandant de la gauche austro-russe, et qui se trouvait avec la première colonne, avait placé quelques bataillons et escadrons de cette colonne sur la hauteur en deçà de Telnitz, afin d'observer et contenir les corps français qui pourraient s'avancer de ce côté, et pour assurer la marche de la colonne sur Aujezd, par où elle était venue.

Le maréchal Soult s'était porté des hauteurs de Pratzen, vers le château de Sokolnitz et la chapelle au-dessus du village d'Aujezd. — Après la défaite du centre et de la gauche austro-russe, et à la suite des divisions Saint-Hilaire et Vandamme et de la brigade Levasseur, Napoléon avait fait avancer les vingt bataillons de grenadiers de sa réserve; lui-même, avec l'artillerie légère de la garde, marchait vers la chapelle Saint-Antoine (celle dont nous venons de parler).

La division Vandamme, descendant de la hauteur de la chapelle au moment où la colonne ennemie commençait à traverser Aujezd, se précipita dans ce village et s'en empara après une vive fusillade. Le général Buxhowden se trouva, avec deux bataillons, séparé du reste de la colonne, et réussit à joindre les troupes de l'armée coalisée déjà retirées près d'Austerlitz; mais il laissa 4,000 prisonniers au pouvoir des Français. Un général d'artillerie chef d'un parc de cinquante pièces, marchant sous la garde de quatre bataillons, voulut, pour éviter d'être pris par les Français, suivre à travers le lac d'Aujezd une ancienne digue submergée, servant autrefois de communication entre le village d'Aujezd et celui de Satschau. Mais la glace ne fut pas assez forte pour supporter un tel poids: elle se rompit; hommes, chevaux, canons, caissons, tout fut englouti.

Le centre et la queue de la première colonne ennemie, à laquelle s'étaient joints quelques débris intacts de la seconde, s'étaient repliés dans la plaine entre Telnitz et le lac d'Aujezd. Le général Doctorow réunit et reforma ces corps en une colonne. Mais la retraite de cette colonne ne pouvait s'opérer que sur une digue très étroite, entre les deux lacs d'Aujezd et de Monitz, qui ne donnait passage qu'à deux ou trois hommes de front. Les Français, en passant Aujezd et Satschau et en faisant le tour du lac, pouvaient couper cette digue et enlever ainsi tout moyen de salut aux Russes. Le général Kienmayer vit ce danger, il se porta en avant avec un régiment de hussards et se plaça sur les hauteurs, entre Satschau et Ottnitz, pour observer ce point. L'infanterie russe, sous la protection de la cavalerie, se porta sur une hauteur dont la droite touche au lac de Monitz, et le général Doctorow fit occuper Telnitz par un régiment, afin de donner à sa colonne le temps de filer. Mais à peine cette dernière troupe s'établissait-elle dans le village, qu'elle y fut vivement attaquée. La division Vandamme, après son succès d'Aujezd, s'était avancée pour achever d'anéantir la colonne dont le général Doctorow s'efforçait de sauver ainsi les débris. Cette division était accompagnée de la division de dragons du général Boureier, alors commandée par le général de brigade Margaron. Elle emporta le village de Telnitz. La cavalerie ennemie, foudroyée par la mitraille de l'artillerie légère de la garde, se jeta sur la hauteur où se trouvait la colonne d'infanterie qui filait sur la digue entre les deux lacs, et la mit en désordre. La cavalerie parvint, grâce à une batterie d'artillerie légère russe avantageusement placée, à garder sa position assez de temps pour que le passage s'effectuât; mais beaucoup d'hommes se noyèrent encore dans les deux lacs.

Doctorow s'arrêta sur les hauteurs de Neudorf, où il s'efforça de rétablir l'ordre dans ses bataillons, formant encore une masse de huit mille hommes; la nuit qui commençait à venir lui permit d'échapper à la poursuite des Français. Sa retraite se continua par Boschowitz, et l'armée vaincue se retira derrière Austerlitz, dans la position de Hodiegitz.

Résultats de la victoire. — Fuite des Russes vers la Pologne. — La victoire d'Austerlitz eut d'immenses résultats : les Russes perdirent 45,000 hommes tués, blessés ou prisonniers; vingt généraux, plusieurs aides de camp de l'empereur de Russie, et un grand nombre d'officiers de distinction, restèrent sur le champ de bataille. On prit deux cents canons, quatre cents voitures d'artillerie, tous les équipages et quarante-cinq drapeaux, parmi lesquels figuraient les étendards de la garde impériale d'Alexandre.

La fuite des Russes vers la Pologne fut si précipitée, qu'ils laissèrent derrière eux les routes couvertes de canons, de caissons, de chariots et de bagages. Dans la plupart des bourgs et villages où entrèrent les Français détachés à la poursuite des débris de l'armée ennemie, on trouva les granges et les églises remplies de blessés abandonnés sans aucuns secours. Le général Kutusow s'était contenté de faire placer sur les portes des écriteaux portant en langue française : *Je recommande ces malheureux à la générosité de l'empereur Napoléon, et à l'humanité de ses braves soldats.*

Le soir même de l'action, et pendant plusieurs heures de la nuit, Napoléon parcourut le vaste champ de bataille d'Austerlitz, faisant compter les morts et enlever les blessés. Rien n'était plus touchant que d'entendre ces derniers exprimer leur reconnaissance pour l'intérêt que l'Empereur leur témoignait, et s'informer du résultat de la journée. «La victoire est sans doute à «nous, s'écriait l'un : l'Empereur avait pris de trop «bonnes dispositions pour qu'elle nous échappât.» Un autre disait : «Il y a huit heures que je suis abandonné «et que j'endure des souffrances inouïes; mais j'ai pris «patience en pensant que j'avais fait mon devoir, et «que mes camarades ont fait le leur.» Ceux-ci, s'adressant directement à l'Empereur : «Eh bien, sire, vous «devez être content de vos soldats!»

Napoléon dit aux officiers qui l'entouraient : «J'ai li«vré vingt batailles aussi chaudes que celle-ci; mais «je n'en ai vu aucune où la victoire ait été aussi «promptement décidée, et les destins si peu balancés.»

Dans le courant de la journée, la garde impériale à pied et les grenadiers d'Oudinot témoignaient leur impatience de n'être pas engagés avec l'ennemi, et demandaient qu'on les fît donner. «Réjouissez-vous de ne «rien faire, répondit l'Empereur, je vous garde en ré«serve; tant mieux si l'on n'a pas besoin de vous au«jourd'hui.» Les ennemis étaient stupéfaits de la précision que toutes les troupes françaises avaient mise dans leurs mouvements, et se plaignaient amèrement de l'impéritie de leurs propres généraux. Un commandant d'artillerie de la garde russe, fait prisonnier, dit, en passant devant Napoléon : «Sire, faites-moi fusiller ;

«je viens de perdre mes pièces.» — «Jeune homme, lui «répondit l'Empereur, j'apprécie vos regrets; mais on «peut être battu par mon armée, et avoir encore des «titres à la gloire.»

Belle conduite et mort du général Valhubert. — Valhubert fut le seul officier général dont l'armée eut à regretter la perte. Tous ceux qui avaient été blessés guérirent de leurs blessures. Lorsque ce brave général eut la cuisse emportée, les soldats de sa brigade s'empressèrent autour de lui pour le relever et le transporter au poste des chirurgiens : «Souvenez-vous de l'ordre «du jour, leur dit-il, et reprenez vos rangs; si vous «êtes vainqueurs, vous m'enlèverez du champ de ba«taille; si vous êtes vaincus, que m'importe un reste «de vie?» Et bientôt après il ajouta : «Que n'ai-je perdu «plutôt le bras, je pourrais combattre encore avec vous «et mourir à mon poste!» Valhubert ne survécut que vingt-quatre heures à sa blessure, et, quelques instans avant de rendre le dernier soupir, il écrivit cette lettre touchante à Napoléon : «J'aurais voulu faire plus «pour vous; je vais mourir, et je ne regrette pas la «vie, puisque j'ai participé à une victoire qui vous as«sure un règne heureux. Quand vous penserez aux «braves qui vous étaient dévoués, souvenez-vous de «moi. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille; je «n'ai pas besoin de vous la recommander.»

Satisfaction de l'Empereur. — Proclamation à l'armée. — La générosité de l'Empereur envers les troupes qui avaient combattu à Austerlitz fut grande comme la victoire.

Il adopta tous les enfants de ceux qui étaient morts dans cette bataille, se chargea de leur éducation et de leur établissement, et leur permit de joindre à leur nom celui de Napoléon. Il accorda 6,000 francs de pension aux veuves des généraux, 2,400 francs à celles des colonels et majors, 1,200 à celles des capitaines, 800 francs à celles des lieutenants et sous-lieutenants, et enfin 200 francs à celles des soldats. Quant aux braves qui survécurent à la victoire, il leur témoigna sa satisfaction dans cette proclamation, devenue pour eux le plus beau titre de gloire :

«Soldats! je suis content de vous; vous avez, à la «journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de «votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une «immortelle gloire : une armée de 100,000 hommes, «commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, «a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dis«persée; ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans «les deux lacs.....

«Soldats! lorsque le peuple français plaça sur ma «tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour «la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire «qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux; mais, «dans le même moment, nos ennemis pensaient à la «détruire et à l'avilir, et cette couronne de fer, con«quise par le sang de tant de Français, ils voulaient «m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels «ennemis : projets téméraires et insensés que, le jour «même de l'anniversaire de votre empereur, vous avez «anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est «plus facile de nous braver et de nous menacer que de «nous vaincre.

«Soldats! lorsque tout ce qui est nécessaire pour as«surer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera «accompli, je vous ramènerai en France. Là vous serez «l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous «reverra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais à «la bataille d'Austerlitz, pour qu'on vous réponde : «*Voilà un brave!*»

Entrevue de François II et de Napoléon. — Les deux empereurs François II et Alexandre, des hauteurs d'Austerlitz, avaient vu la défaite de toute la garde russe et la destruction de leur armée.

Deux jours après la bataille, l'empereur d'Autriche vint saluer le vainqueur à son bivouac. Napoléon lui dit en l'accueillant : «Je vous reçois dans le seul palais «que j'habite depuis deux mois. — Vous tirez si bien «parti de cette habitation, répondit François II, qu'elle «doit vous plaire.» Dans cette entrevue, les deux empereurs convinrent d'un armistice et des principales conditions de la paix future.

François II fit aussi connaître à Napoléon qu'Alexandre désirait faire la paix, et demanda une trève pour les restes de l'armée russe. Napoléon lui fit observer qu'ils étaient cernés, que pas un homme ne pouvait échapper; «mais, ajouta-t-il, je désire faire une chose «agréable à l'empereur Alexandre : je laisserai passer «l'armée russe, j'arrêterai la marche de mes colonnes, «si votre majesté me promet que cette armée évacuera «l'Allemagne et la Pologne autrichienne et prussienne. «— C'est l'intention de l'empereur Alexandre, répondit «l'empereur d'Autriche; je puis vous l'assurer; d'ail«leurs, dans la nuit vous pourrez vous en convaincre «par vos propres officiers.»

Capitulation pour la retraite de l'armée russe. — Après l'entrevue, le général Savary accompagna l'empereur d'Autriche à son quartier général afin de savoir si Alexandre adhérait à la capitulation. Savary trouva les Russes sans artillerie ni bagage, et dans un épouvantable désordre. Il était minuit. Le général Meerfeld avait été repoussé de Godding par le maréchal Davoust; l'armée russe, environnée de tous côtés, était en quelque sorte prisonnière.

Le prince Czartorinski introduisit le général français auprès de l'empereur Alexandre. «Dites à votre maître, «lui cria celui-ci, en le voyant, que je m'en vais; qu'il «a fait hier des miracles; que cette journée a accru «mon admiration pour lui; qu'il est prédestiné du ciel, «qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne. «Mais puis-je me retirer avec sûreté? — Oui, sire, ré«pondit l'aide de camp de Napoléon, si votre majesté «ratifie ce que les empereurs de France et d'Allemagne «ont arrêté dans leur entrevue. — Eh! qu'est-ce? — «Que l'armée russe se retirera par journée d'étape, et «évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne et «prussienne : à cette condition, je suis chargé de me «rendre à nos avant-postes qui vous ont déjà tourné, «et d'y donner des ordres pour protéger votre retraite,

«l'Empereur voulant respecter l'ami du premier consul. «—Quelle garantie faut-il pour cela? — Sire, votre «parole. — Je vous la donne.» Le général Savary s'éloigna sur-le-champ au grand galop pour transmettre au maréchal Davoust l'ordre de laisser l'armée russe continuer tranquillement sa retraite.

Napoléon, en se montrant trop généreux dans cette circonstance, commit une faute grave; il pouvait prendre et détruire les restes de l'armée. Il le savait bien, car il lui échappa, après son entrevue avec l'empereur d'Allemagne, de dire: «Cet homme me fait «faire une grande faute.» Mais pour se justifier à ses propre yeux, il ajouta: «Il y a déjà assez de larmes et «de sang répandu, n'en faisons pas couler davantage.» Noble excuse, trop belle pour ne pas être respectée de tout ami de l'humanité!

Une convention fut donc signée, le 6 décembre, par laquelle on réglait la ligne des deux armées française et autrichienne en Moravie; l'armée russe devait évacuer les États d'Autriche, ainsi que la Pologne autrichienne.

Dès le lendemain, cette dernière clause reçut son exécution.

Paix de Presbourg. — Le 26 décembre, la paix fut conclue à Presbourg, ville choisie par le monarque français pour les négociations. Par ce traité, l'Autriche céda les États vénitiens, qui renforcèrent le royaume d'Italie et le système maritime de Napoléon; elle céda aussi le Tyrol et l'Inn-Viertel pour agrandir la Bavière. Le pays de Salzbourg, cédé au grand-duc de Toscane par la paix de Lunéville, fut abandonné à l'Autriche. Le Grand-Duc obtint en échange le pays de Wurtzbourg, qui le plaçait davantage dans la dépendance de l'empereur des Français; en échange du pays de Wurtzbourg et du duché de Berg mis à la disposition de Napoléon par la Bavière, l'Électeur de Bavière reçut le pays d'Anspach, indépendamment de l'Inn-Viertel et du Tyrol.

Tels furent les arrangements territoriaux, résultats de la bataille d'Austerlitz; ces résultats immenses étaient dus aux habiles dispositions de l'Empereur, non moins qu'au courage et au dévouement de ses soldats. — Durant la campagne, l'armée d'Italie, dont nous parlerons bientôt, se montra digne de faire partie de la Grande-Armée. Elle accomplit des choses importantes, eu égard à ses forces et à celles de l'ennemi.

La paix de Presbourg termina dignement cette glorieuse campagne et dénoua la troisième coalition. Une fédération des princes du Rhin fut formée pour servir à l'avenir de barrière aux desseins ambitieux de la Russie et de l'Autriche. L'Électeur de Bavière, celui de Wurtemberg, qui s'étaient montrés fidèles à la France, virent leurs États érigés en royaumes, et le margraviat de Bade devint un grand-duché. En donnant des marques de sa satisfaction aux princes qui étaient restés ses alliés, l'Empereur n'oublia pas les généraux qui avaient combattu sous ses ordres. Berthier reçut la principauté de Neufchâtel, et Murat le grand-duché de Berg; le prince Eugène épousa la fille du roi de Bavière, et fut déclaré héritier présomptif de la couronne d'Italie, dans le cas où Napoléon mourrait sans postérité. Peu de temps après, Napoléon devait donner Joseph, son frère, pour souverain à Naples, et son autre frère, Louis, à la Hollande. Ainsi l'homme que la Coalition avait voulu renverser de son trône dispensait lui-même des couronnes et faisait des rois.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE [1].

1805.

16 NOVEMBRE. Combat d'Hollabrun connu sous le nom de Schongrabeo.
20 — L'Empereur reçoit à Brünn les députés de la Moravie.
23 — Des reconnaissances arrivent jusqu'à Olmutz.
27 et 28 — Le maréchal Davoust entre à Presbourg, capitale de la Hongrie.
29 — L'Empereur fait prendre position à l'armée, et fortifie le Santon.
— — L'Empereur congédie un parlementaire russe.
1er DÉCEMBRE. L'Empereur visite ses avant-postes pendant la nuit.
2 — L'Empereur donne ses ordres aux généraux, le matin de la bataille d'Austerlitz.
— — Bataille d'Austerlitz.
— — Des généraux et des soldats, faits prisonniers, sont amenés à l'Empereur.
2 DÉCEMBRE. Une partie de l'armée russe s'engloutit sous les flots.
4 — Les deux empereurs aux bivouacs, près du moulin de Sarnschitz.
6 — Suspension d'armes.
— — Les canons et les armures de l'arsenal impérial de Vienne sont transportés en France.
— — Le ministre des relations extérieures passe le Danube devant Presbourg.
26 — Paix de Presbourg.
— — Venise rendue à l'Italie.
— — Ratification du traité de Presbourg. — L'Électeur de Bavière et l'Électeur de Wurtemberg sont proclamés rois.
— — La garde impériale rentre en France.

1806.

27 JANVIER. L'Empereur arrive à Paris.
— — Trophées de la campagne.
— — La renommée publie la nouvelle de la paix de Presbourg.

[1] Ce résumé est composé avec les inscriptions placées aux sculptures de la colonne de la place Vendôme. Il offre, réuni aux résumés des deux feuilles précédentes, la série complète des légendes qui accompagnent les bas-reliefs de cet admirable monument.

1806. — CAMPAGNE D'ITALIE.

BATAILLE DE CALDIERO.

SOMMAIRE.

Forces et positions de l'armée autrichienne. — Forces et positions de l'armée française. — Rupture de l'armistice. — Attaque et passage du pont de Vérone. — Passage de l'Adige. — Prise de la Véronette. — Combat de Saint-Michel. — Combat de San-Giacomo. — Bataille de Caldiero. — Passage de l'Adige par la division Verdier. — Combat de Gambione. — L'Archiduc se décide à la retraite. — Capitulation du général Hillingen. — Retraite des Autrichiens. — Combat de Montebello. — Combat de San-Pietro. — Passage de la Brenta. — Prise de Citadella, Padoue et Bassano. — Passage de la Piave. — Combat et passage du Tagliamento. — Passage de l'Isonzo. — Combat de Wippach. — Occupation de Trieste. — Marche sur la Carniole. — Blocus de Venise. — Trouée tentée par le prince de Rohan. — Combat de Castel-Franco. — Capitulation du prince de Rohan. — Jonction de l'armée d'Italie à la Grande-Armée.

ARMÉE FRANÇAISE.
(8e Corps de la Grande-Armée.)
Général en chef. — MASSÉNA.

ARMÉE AUTRICHIENNE.
Général en chef. — L'Archiduc CHARLES.

Forces et positions de l'armée autrichienne. — L'armée autrichienne d'Italie, commandée par l'archiduc Charles, était bien supérieure en forces numériques à l'armée du maréchal Masséna. Elle se composait de cent trente-trois bataillons et de quatre-vingt-quatre escadrons, formant environ 130,000 hommes d'infanterie et 13,500 cavaliers. L'aile droite, de quarante-deux bataillons et de vingt-quatre escadrons, sous les ordres du comte Bellegarde, était placée autour de Vérone et le long de l'Adige. Le centre, sous les ordres du comte d'Argenteau, composé de vingt-quatre bataillons, de trente-deux escadrons et d'une réserve de vingt-quatre bataillons de grenadiers, campait à San-Gregorio, ayant une avant-garde à Arcole, avec un équipage de pont. Le baron Davidowitch, avec l'aile gauche de dix-sept bataillons et seize escadrons, occupait les environs de Legnago et le Bas-Adige. Le prince de Rosemberg, avec un corps séparé de 12,000 hommes, occupait sur l'extrémité droite de la ligne le val Polisella, gardait les passages des monts Lessini et les communications avec le Trentin et le Tyrol italien. Le reste était répandu dans les garnisons. Cette armée avait une nombreuse artillerie de siége et de campagne, deux pièces par bataillon, une par escadron, et un parc de deux cent quarante pièces resté à Udine; enfin un corps de troupes russes, venant de Corfou par la Dalmatie, était attendu à Venise. Une flottille, armée à Trieste et à Venise, soutenue par des frégates russes, se tenait, en outre, prête à seconder, aux bouches du Pô et sur les côtes de l'Adriatique, les opérations de l'aile gauche.

Forces et positions de l'armée française. — L'armée de Masséna, ainsi que nous l'avons dit, page 252, en énumérant les forces de la Grande-Armée, dont l'armée d'Italie formait le 8e corps, était forte de soixante-dix-sept bataillons et cinquante-neuf escadrons, formant un total de 52,754 hommes de toutes armes, dont 12,500 étaient, à cette époque, en garnison dans les places de Mantoue, Legnago, Peschiera et Rocca-d'Anfo.

Voici quelles étaient ses positions à l'ouverture de la campagne. — La première division (Gardanne) occupait Vérone et les villages environnants.

La deuxième (Verdier) était cantonnée à Bovolon, Isola, Porcarizza, Valèse, etc., s'étendant, par un cordon de chasseurs à cheval, jusqu'au fond de la Polésine.

La troisième (Molitor) campait à Villafranca, Provigliano, etc.

La quatrième (Duhesme) était établie à Somma-Campagna, Sonna, Castelnovo.

La cinquième (Serras) se tenait à Bussolingo, Piovezano, Rivol, et occupait les environs de Salo, le val Sabbia et Rocca-d'Anfo.

La division de chasseurs à cheval du général Espagne se trouvait à San-Giovano et Santa-Maria.

Les cuirassiers du général Pully occupaient Roverbella, Castiglione et Mantouano.

Les dragons du général Mermet étaient à Isola-della-Scala, Salizolo, etc.

Le parc d'artillerie était à Provigliano.

Des détachements de la garnison de Mantone, forte de 8,000 hommes, occupaient Governolo et Ostiglia.

Le quartier général, d'abord établi à Vallegio, fut porté à Villafranca, et peu de temps après à Alpo.

Rupture de l'Armistice. — Attaque et passage du pont de Vérone. — Lorsque l'on connut à Vienne les mouvements de la Grande-Armée en Souabe, le prince Charles reçut ordre de suspendre ses dispositions en Italie, de ne rien entreprendre au-delà de l'Adige, de détacher de son armée l'infanterie qui ne lui serait pas indispensable pour se maintenir sur la défensive, et de porter ces renforts à l'armée d'Allemagne. L'Archiduc se borna donc à conserver les positions qu'il avait prises en quittant ses cantonnements.

Un armistice avait été conclu entre les deux généraux en chef, d'après lequel on ne pouvait commencer les hostilités qu'en se prévenant six jours d'avance.

Masséna, ne voulant pas laisser à son adversaire l'avantage de cacher ses mouvements derrière l'Adige, dénonça le premier l'armistice et se détermina au passage de ce fleuve [1]. Il concentra son armée aux environs

[1] Cette résolution ne fut pas une inspiration du maréchal Masséna. — L'instruction sur le plan de campagne qu'il devait suivre fut dictée par l'Empereur, et lui fut adressée de Paris, le 17 septembre. Napo-

de Zevio, sur la rive droite et en face du camp de San-Gregorio. Son but était d'enlever le pont du château-vieux de Vérone, débouché fort avantageux, à cause du voisinage de la place de Peschiera, qui offrait beaucoup de ressources, mais entreprise très hasardeuse. — La ville de Vérone et le vieux château, situés sur la rive droite, appartenaient aux Français; les faubourgs et Véronette, sur la rive gauche, étaient aux Autrichiens. Les retranchements qu'ils y avaient élevés étaient gardés par une division sous le commandement du général Wukassowitch, le pont était partagé et barré par un mur en arrière duquel les Autrichiens avaient fait une large coupure, et l'on présumait qu'ils en avaient miné les piles pour les faire sauter, si les circonstances l'exigeaient.

Après avoir préparé son attaque dans le plus grand mystère, le maréchal partit seul de son quartier général d'Alpo, dans la nuit du 17 au 18 octobre, et se rendit au vieux château. La division du général Gardanne, vingt-quatre compagnies de voltigeurs, sous les ordres du général Dubesme, un bataillon de sapeurs et une compagnie d'artillerie à pied, traversèrent la ville en gardant le plus profond silence, et occupèrent tous les accès du pont. Après avoir fait débarrasser les palissades qui en fermaient l'entrée du côté des Français, les généraux Chasseloup, commandant le génie, et Lacombe-Saint-Michel, commandant l'artillerie, firent attacher un pétard au mur de séparation. Au point du jour le signal fut donné, quinze pièces de gros calibre foudroyèrent la rive opposée, le pétard éclata, le mur s'écroula; une reconnaissance du pont prouva bientôt qu'il n'était pas miné; les cris : *En avant!* se firent entendre de toutes parts; 25 voltigeurs, traversant l'Adige dans un bateau, se jetèrent sur le poste autrichien, et répétèrent le cri : *En avant!* Les sapeurs se précipitèrent sur le pont, posèrent quelques madriers sur la coupure, qu'on se hâta de combler avec des fascines et des sacs à terre, et commencèrent à pratiquer des rampes dans les murs de la culée. Les voltigeurs passèrent sur les poutrelles, poursuivirent l'ennemi et tiraillèrent avec ses avant-postes. Le passage fut surpris, la première réparation s'acheva, les vingt-quatre compagnies de voltigeurs s'établirent sur la rive gauche, et la division Gardanne les suivit.

Les avant-postes autrichiens furent repoussés par les tirailleurs français jusque sous leurs retranchements; pendant ce temps, Masséna fit former en bataille, sur deux lignes, la division Gardanne. L'attaque des voltigeurs devint alors plus vive; ils pénétrèrent dans les intervalles, malgré les feux croisés des ouvrages; on se battit corps à corps dans les rues et dans les maisons du faubourg Saint-Georges; la redoute au bord de l'Adige, fermée et défendue par 60 hommes et deux pièces de canon, fut tournée et enlevée.

Les Autrichiens furent forcés d'abandonner ces retranchements, principale défense du passage; cependant ils occupaient encore les châteaux de Véronette garnis d'artillerie. Le général Wukassowitch, profitant de cet appui, et recevant à chaque instant de nouveaux renforts, essaya de reprendre ses premiers retranchements, de rejeter les Français dans Vérone, et disposa son attaque en conséquence.

Masséna ne se laissa point prévenir : il fit mettre en batterie deux pièces pour répondre au feu de la tour Saint-Georges de Véronette; deux autres batteries furent placées sur la rive droite; celle de gros calibre du bastion d'Espagne contenait l'ennemi dans sa position et l'empêchait de s'avancer vers la gauche. La division Gardanne chargea l'infanterie du général Wukassowitch, mais fut repoussée par la colonne ennemie qui débouchait du val Polisella; le général en chef la fit soutenir par la division Duhesme et rétablit le combat. Un escadron de chasseurs, à la tête duquel se mit le général Compère, exécuta une belle charge qui arrêta cette colonne; prise en flanc par la batterie de gros calibre, elle se retira en désordre, et fut si vigoureusement poursuivie, qu'elle perdit trois pièces de canon et 400 prisonniers. L'ennemi fut poussé, de position en position, jusqu'au-delà de San-Rocco, et l'aile droite des Français s'avança jusqu'à la tête du petit vallon de San-Leonardo. Un orage, et la nuit qui s'avançait, mirent fin au combat. Masséna fit rentrer ses troupes dans Vérone et dans leurs cantonnements, laissant trois bataillons pour couvrir les travailleurs, et garder la tête du pont. Il revint à son quartier général d'Alpo.

léon pressentait que ses premières marches en Allemagne retiendraient l'archiduc Charles sur l'Adige; aussi ordonna-t-il au maréchal de prendre l'offensive à Vérone, dans le cas même où l'ennemi essaierait de passer la rivière.

Cette détermination de l'Empereur, malgré la connaissance qu'il avait de la supériorité de l'ennemi, prouve sa confiance dans le succès d'un plan dont toutes les parties étaient si bien liées, qu'elles se soutenaient mutuellement. — Il comptait aussi pour beaucoup les talents et le caractère de Masséna, et son influence sur l'esprit du soldat dans les entreprises audacieuses.

L'instruction adressée dans cette circonstance au maréchal Masséna est, d'après l'avis du général Mathieu Dumas, un traité concis et complet des opérations de guerre sur les rives de l'Adige dans toutes les suppositions. C'est un modèle où l'on reconnaît la main du maître. Elle est trop étendue pour que nous la rapportions tout entière; en voici quelques passages :

« Si l'ennemi essaie de passer entre Vérone et Albaredo, l'opinion de l'Empereur est qu'au premier coup de canon, vous devez passer l'Adige à Vérone, et vous emparer des hauteurs : s'il ne les a pas fortifiées, c'est un indice de ses projets, et la preuve qu'il ne veut pas garder Vérone.

« Il serait possible aussi que l'ennemi, comptant sur l'impétuosité française, voulût vous attendre sur le champ de bataille à Caldiero. Mais rien ne vous presse, et vous devez vous fortifier en avant de Vérone..... Vous attendriez dans cette position que l'ennemi se fût affaibli pour courir au secours de Vienne.

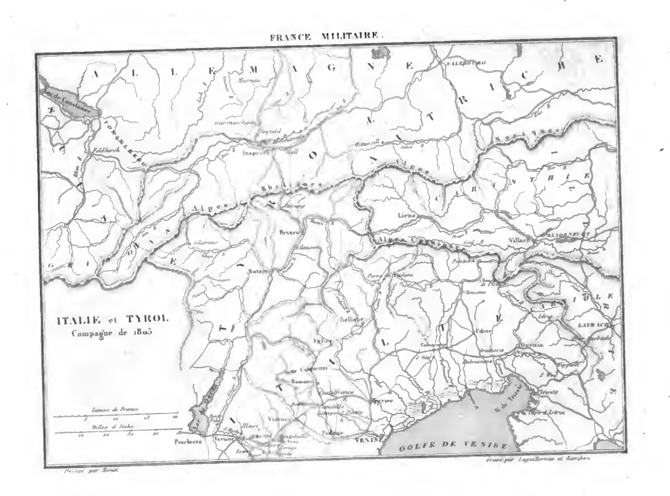
« Voici la situation de nos affaires : les Autrichiens sont à Munich (le major général annonçait d'avance au maréchal Masséna l'invasion de la Bavière, dont nous avons parlé, page 250); l'Électeur a réuni toute son armée à Wurtzbourg, et s'est déclaré pour nous.

« L'ambassadeur Cobentzel est toujours à Paris; il négocie : vous ne sauriez donc être trop sur vos gardes.

« Les premières colonnes de Boulogne sont arrivées sur le Rhin; le maréchal Bernadotte, avec son armée, est parti de Goettingen, il est en marche sur Wurtzbourg...

« Votre position actuelle doit être enveloppée d'un peu de mystère... Il faut de la prudence pour ne pas jeter l'alarme; mais il est naturel que chacun prenne ses précautions.

« Si les Autrichiens n'attaquent pas les premiers, l'intention de l'Empereur n'est pas toutefois de commencer les hostilités avant le 5 vendémiaire (27 septembre), comme vous en recevrez l'ordre, que vous attendiez avant de rien commencer... Vous devez vous tenir réunis, et ne point disséminer votre armée. Sa Majesté pense que 40 à 50 000 Français réunis, commandés par vous, sont invincibles s'ils sont sur une bonne position, et sur un même champ de bataille où chaque corps puisse s'entr'aider. »


ITALIE et TYROL
Campagne de 1805
ALLEMAGNE
AUTRICHE
Lac de Constance
VORARLBERG
Feldkirch
Inspruck
Hall
Salzbourg
Alpes Rhétiques
Brixen
Botzen
Liens
Villach
Klagenfurt
Alpes Carniques
CARINTHIE
CARNIOLE
Laybach
Belluno
Feltre
Bassano
Castelfranco
Trevise
Vicence
Padoue
Venise
Verone
Peschiera
Udine
Gorizia
Trieste
G. de Trieste
GOLFE DE VENISE
Lieues de France
Milles d'Italie
Gravé par Laguillermie et Ramboz



Bohême   Paysans d'Egra



Davoust.   Berthier



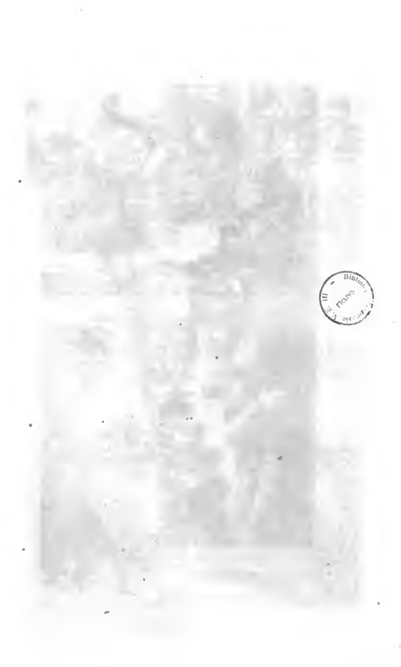




Rapp annonce à l'Empereur la victoire d'Austerlitz



Les Drapeaux Français retrouvés à Inspruck



Bataille de Caldiero

Les Autrichiens eurent, dans cette journée, 1,200 hommes tués ou blessés, ils perdirent, en outre, 1,500 prisonniers, huit pièces de canon et dix-huit caissons. — Les Français n'eurent que 400 hommes tués ou blessés.

Passage de l'Adige. — Prise de la Véronette. — Du 18 au 29 octobre, l'armée française garda sa position; l'archiduc Charles, méditant déjà sa retraite, et voulant la rendre honorable en arrêtant, dès la première marche, l'impétuosité de son adversaire, faisait retrancher l'excellente position de Caldiero, inévitable défilé sur la route directe de Vérone à Vicence, au pied des montagnes. Il y avait déjà réuni le centre de son armée et sa réserve, et manœuvrait seulement par son aile gauche, de manière à s'y concentrer aussitôt qu'il aurait connaissance des intentions des Français.

La nouvelle de la capitulation d'Ulm étant parvenue, le 28 octobre, au quartier général français, et les dispositions d'attaque étant arrêtées, Masséna fit expédier les ordres à l'instant même. Le 29, à la pointe du jour, les divisions Duhesme et Gardanne passèrent l'Adige sur le pont du château-vieux pour s'emparer des hauteurs au-dessus de la Véronette et en chasser les Autrichiens. Le général Gardanne, ayant ses douze compagnies de voltigeurs en tête de sa colonne, marcha droit à San-Leonardo, enleva les premières hauteurs que défendait la division du prince de Rosemberg, et poussant vivement l'ennemi, parvint jusqu'à leur sommité et la culbuta. Le général Duhesme, dont la division marchait à gauche de celle de Gardanne, entra dans la petite vallée d'Aveza pour tourner la chaîne de hauteurs qui dominent Véronette. Son avant-garde assaillit vivement les forts détachements qu'elle y rencontra, et qui se replièrent sur les retranchements de San-Dionigio. Duhesme les attaqua et leur fit 300 prisonniers. Masséna fit sommer Véronette, que l'ennemi évacua. La division de chasseurs du général Espagne, celle de grenadiers du général Partouneaux, la division du général Molitor et la réserve de cavalerie, sous les ordres du général Mermet, débouchèrent par la porte de Vicence et se portèrent sur la route de Saint-Michel.

Combat de Saint-Michel. — Une division autrichienne, sous le commandement du général Frimont, était en bataille sur deux lignes d'infanterie et de cavalerie, ayant de l'artillerie répandue sur son front, la gauche appuyée à l'Adige et au village de Saint-Michel, et la droite s'étendant obliquement dans la plaine, au-delà de la route. Après plusieurs charges de cavalerie sans résultat, Masséna donna l'ordre au commandant de l'escadron de ses guides de forcer le village de Saint-Michel. Cet officier s'y précipita avec son escadron, attaqua l'infanterie qui défendait ce village, fit mettre bas les armes à 600 hommes et les ramena prisonniers. Cet avantage décida la retraite de l'ennemi, qui, ayant perdu son appui de gauche, se replia précipitamment, mais en bon ordre. Il essaya de reprendre position à Mezza-Campagna et à San-Martino; mais poursuivi par l'artillerie légère et la cavalerie, il ne put y parvenir.

Combat de San-Giacomo. — Vers le soir, le général Molitor arriva devant la hauteur de San-Giacomo avec sa division, les chasseurs à cheval et un bataillon de carabiniers. Il attaqua le corps ennemi qui avait pris position sur ces hauteurs. Un régiment autrichien traversa en vain le torrent de l'Ago pour arrêter l'impulsion des Français; il fut repoussé, rejeté au-delà du torrent et poursuivi jusqu'aux fossés de ses retranchements; les voltigeurs pénétrèrent dans le village de Caldierino. Les villages de Strada, Cadel-Ara, Caldiero, pris et repris plusieurs fois, restèrent au pouvoir des Français. Le maréchal Masséna, satisfait d'avoir resserré l'ennemi dans sa position centrale, fit évacuer pendant la nuit les villages dont les troupes s'étaient emparées, donna ses ordres pour rectifier sa ligne, et rentra le soir même à son quartier général à Véronette, où il employa le reste de la nuit à arrêter ses dispositions d'attaque.

Bataille de Caldiero. — Informé des événements de la journée du 29 octobre, l'archiduc Charles ne douta plus que l'intention du général français ne fût de lui livrer bataille avec toutes ses forces. Il fit marcher son centre sur Caldiero, et se rendit lui-même à San-Bonifacio, un peu en arrière de la position retranchée.

Le maréchal Masséna ne voulait aborder l'ennemi de front qu'après avoir tourné ses ouvrages et après l'avoir assez ébranlé sur sa gauche pour menacer ses derrières. Voici quelles furent ses premières dispositions: la division Verdier (aile droite), forte d'environ 10,000 hommes, reçut l'ordre de passer l'Adige devant Persago, à la pointe du jour, sur des bateaux qu'on avait rassemblés à Véronette; d'enlever l'extrémité gauche de la ligne autrichienne, et de se porter sur la digue de l'Adige, qui était le point de retraite de l'ennemi. Le général Pully, avec sa division de cavalerie placée en avant d'Oppéano, devait suivre et seconder ce mouvement; les divisions Gardanne, Molitor, Duhesme, Partouneaux et Espagne, eurent ordre de se réunir en avant de Vago; elles étaient destinées à attaquer le centre de l'ennemi; le général Mermet, avec une brigade de dragons, marchait par le chemin de Santa-Croce, pour éclairer l'aile droite, appuyer la division Verdier et établir les premières communications avec elle. Quant à l'aile gauche, la division du général Serras, elle restait opposée au corps du Trentin et à celui de Rosemberg. Elle gardait les débouchés du Monte-Baldo, et se prolongeait jusqu'à l'Adige, pour assurer les derrières de l'armée française, et couvrir les ponts de Vérone. Le but de ces dispositions était d'enfoncer le centre de l'armée autrichienne, et d'isoler la masse des retranchements de Colognola.

Le prince Charles, certain que les retranchements, appui de sa droite, étaient impénétrables, et jugeant bien que Masséna ferait les plus grands efforts vers la plaine et contre sa gauche, se prépara à soutenir, en manœuvrant et combattant dans cette partie la plus ouverte et la seule accessible de sa position générale, le choc dont il était menacé. A cet effet, il réunit la plus grande partie de ses troupes et sa meilleure infanterie en avant de Caldiero; sa ligne de bataille se pro-

longeait à droite sur les hauteurs de San-Pietro, jusqu'en avant du village de Promegna, et à gauche, jusqu'au-delà de Gambione; la cavalerie et une réserve de vingt-quatre bataillons étaient placées vers Villa-Nova, sur la route de Vérone, à l'embranchement de celles de Lonigo et de Vicence. Enfin le général Davidowitch reçut l'ordre de se rapprocher du centre, de rassembler tous les bateaux dont il pourrait s'emparer en remontant l'Adige, et de jeter un corps sur la rive droite pour tenter une diversion.

Masséna partit avant le jour de Véronette, avec son état-major, et dès qu'il arriva sur la ligne, il donna l'ordre de pousser les avant-postes ennemis, pendant que ses cinq divisions se formeraient en bataille. Les tirailleurs français, engagés depuis la pointe du jour, avaient gagné du terrain sur ceux de l'ennemi; les voltigeurs attaquèrent les maisons des villages, qui furent opiniâtrément défendues; Cadel-Ara, Calderino, La Porta, Caza, Rizzi et Gambione, furent repris par les avant-gardes françaises.

A onze heures, le brouillard, qui régnait depuis le matin, s'étant dissipé tout à coup, Masséna vit les Autrichiens déboucher par les intervalles de leurs retranchements, et s'avancer en colonnes. Il ordonna l'attaque générale et se porta à la droite; il fit avancer la division Molitor de Cadel-Ara dans la direction de Colognola et des redoutes de la hauteur. La division Gardanne, qui formait le centre, marcha sur Caldiero, où les Autrichiens étaient rentrés, et emporta ce village à la baïonnette. La division Duhesme, qui formait la droite, s'ébranla pour commencer aussi son attaque contre l'aigle gauche.

Pendant que le maréchal Masséna commençait l'attaque par son aile gauche, et que le général Molitor se portait sur la droite de l'ennemi, qui était sa plus forte position, le prince Charles faisait de même attaquer l'aile droite des Français par son aile gauche. Le corps du prince de Reuss et celui du général Nordmann, réunis sur Gambione, en délogèrent les avant-postes du général Duhesme, s'établirent sur la digue, et poussèrent jusqu'aux premières maisons de Calderino. Le général Camus, à la tête du 14e régiment d'infanterie légère, chassa les tirailleurs ennemis, s'avança jusqu'au pied de la digue, et fut à son tour repoussé. Le 102e régiment, qui marchait à son secours, fut désuni, et plia sous les efforts d'une forte colonne soutenue par quelques escadrons de cavalerie. Il était alors quatre heures de l'après-midi, et l'armée française était repoussée sur presque tous les points. Alors le 20e régiment, faisant partie de la brigade Herbin, division Duhesme, fut lancée dans la seule vue de retarder l'ennemi qui débouchait en force par Caldiero. Les 2e et 3e bataillons, entraînés par le 102e régiment, furent culbutés aussitôt qu'ils parurent. Le 4e, sous les ordres du commandant Hugo[1], et dont le déploiement en masse n'était pas opéré, tint bon contre la colonne victorieuse; profitant du désordre dans lequel elle poursuivait les bataillons culbutés, ce brave bataillon attaqua vivement la tête de cette colonne, la rejeta sur les troupes qui la suivaient et les chargea jusqu'à l'entrée du village.

Un fort bataillon ennemi, placé sur la grande route, sa gauche touchant au pont de Caldiero, ayant attendu et maladroitement accueilli de tout son feu le bataillon du 20e, ne put résister au choc des Français, et fut pris en entier. Pendant que le commandant Hugo faisait filer les prisonniers sous l'escorte de quelques blessés, et que l'infanterie qu'il avait culbutée allait se reformer au pied des retranchements autrichiens, il aperçut à travers les arbres plusieurs escadrons de dragons impériaux qui s'ébranlaient pour le charger. — Il remit aussitôt son bataillon en colonne et s'avança vers les escadrons autrichiens, sur un terrain qui devait leur présenter de continuels obstacles. Les retranchements ennemis dominaient la plaine; toute l'artillerie autrichienne se concentrait sur le bataillon inébranlable; mais presque tous les boulets passaient par-dessus les baïonnettes des soldats; toutefois, la plupart des tambours du bataillon furent mis en pièces par l'explosion d'un obus. — Tout à coup, les escadrons ennemis s'arrêtent, des officiers se détachent sur leurs flancs; un obstacle les retient et ils cherchent un passage. — Bientôt le bataillon français se trouve près d'eux au bord du lit encaissé et desséché d'un torrent. Il opère son déploiement à couvert de l'obstacle protecteur, et le feu commence à vingt pas de l'ennemi. La cavalerie autrichienne, pour éviter son anéantissement, tourne bride en désordre; mais à peine a-t-elle disparu que la mitraille des retranchements siffle autour du bataillon français, et oblige son brave commandant à se jeter avec ses soldats dans le ravin, autant pour s'y abriter que pour répondre avec avantage au feu des nombreux tirailleurs dirigés contre lui.

Cependant une colonne de 3,000 fantassins s'avançait pour soutenir les dragons; le commandant Hugo fut forcé de rassembler sa ligne de tirailleurs et de se jeter dans les haies de Caldiero. Mais au lieu de s'attacher au bataillon français, qu'elle ne supposait pas avoir causé tout le désordre auquel on l'envoyait porter remède, la colonne autrichienne se dirigea vers quelques masses de grenadiers qui paraissaient sur un mamelon assez éloigné. Dans ce moment, le 1er bataillon du 2e régiment marchait en avant pour soutenir le 4e. Réunis, les deux bataillons attaquèrent de flanc la colonne qui allait assaillir les grenadiers, et l'obligèrent à une retraite précipitée. Ayant alors franchi le lit du torrent, le commandant Hugo envoya dire au chef du 1er bataillon de se remettre en ordre et de se préparer à soutenir le choc des dragons autrichiens. Mais le 1er bataillon, lancé à la droite du 4e, pensant que celui-ci s'avançait sur sa gauche, reçut la charge de la cavalerie ennemie sans être reformé. Le commandant et son aigle furent enlevés, et le bataillon allait succomber en entier, si le commandant du 4e ne fût accouru à son secours; il reprit, au pied des redoutes autrichiennes, cet officier, son aigle et 200 hommes du bataillon. Le commandant Hugo, pensant bien que n'étant pas soutenu il ne pourrait se maintenir dans les retranchements, ne voulut pas y pénétrer et s'attacha à la conservation du débouché de Caldiero.

[1] Le même officier qui, en 1800, s'était signalé par sa bravoure au passage du Danube à Dillingen (voy. plus haut, page 155).

Pendant le temps que le commandant Hugo résistait dans ce village aux efforts de l'ennemi, environ 1,500 hommes dispersés, appartenant à tous les corps qui avaient donné, s'étaient réunis à lui, le commandant les avait organisés et distribués pour la défense, au fur et à mesure de leur arrivée. — Le maréchal Masséna ayant envoyé un de ses aides de camp pour reconnaître par qui Caldiero était encore occupé, et si la troupe qui s'y battait pourrait s'y tenir quelque temps, le chef de bataillon Hugo répondit qu'on pouvait compter sur les troupes qu'il commandait tant qu'elles auraient des cartouches. On lui en envoya deux caissons. C'est avec ces moyens, qu'abandonnés à eux-mêmes, mais dirigés par un officier distingué, 2,500 Français se battirent dans ce village depuis cinq heures de l'après-midi jusqu'à huit heures du soir, moment où la division Gardanne vint y prendre position après une vive attaque sur la droite faite par le 5e de ligne. Leur héroïque résistance contribua puissamment au succès de la journée, en fermant à l'ennemi tout débouché par un point aussi important que Caldiero.

Cependant l'action n'était pas moins vive au centre des deux armées. Le prince Charles, voyant son aile gauche engagée et repoussée jusqu'à son artillerie de position, fit avancer sur la grande route une colonne de huit bataillons, soutenus par des grenadiers, des hussards et les chevau-légers de l'empereur. La mêlée devint horrible. La colonne autrichienne gagna du terrain jusqu'auprès de la Rossa; mais battue en brèche par quelques pièces de canon, et voyant approcher une division de grenadiers français, elle se dispersa sans que sa cavalerie pût protéger son ralliement.

L'archiduc Charles s'avança alors à la tête de sa réserve de grenadiers; mais pendant qu'il était occupé à rétablir le combat au centre, Masséna dépostait l'aile droite des Autrichiens de la position de Colognola.

Le général Molitor, à la tête du 60e régiment de ligne, avait gravi la hauteur sous le feu plongeant des redoutes; mais, malgré tous leurs efforts, ses soldats ne purent escalader le principal ouvrage, et furent repoussés jusqu'au pied de la colline. Dans ce moment, les 5e et 23e régiments, formant la brigade du général Launai, étaient montés au milieu d'une grêle de boulets et d'obus, par la gorge de Colognola-Bassa, avaient dépassé la redoute au nord de Colognola, et commencé la fusillade dans les rues du village.

Le feld-maréchal-lieutenant Simpschen, commandant l'aile droite autrichienne, n'aurait pas pu résister à ces deux attaques, si de nouveaux renforts, envoyés par le prince Charles, n'en eusseut rompu le concert et n'eussent séparé les troupes de Molitor. Ce général, ayant rallié le 60e, gravit encore une fois la hauteur. Ce régiment soutint, avec beaucoup de fermeté, une furieuse charge du régiment de Hohenlohe-Bartenstein et des hussards de Kienmayer, mais ne put résister au nombre, et ne réussit pas mieux dans ce second assaut que dans le premier. Celui que le colonel Teste[1], à la tête du 5e régiment, livra contre une autre redoute, n'eut pas un meilleur succès. Quelques soldats escaladèrent les retranchements par les embrasures et au moment du recul des pièces; ceux qui les suivaient, plusieurs officiers et sous-officiers pénétrèrent dans la redoute, et les aigles du 5e régiment flottèrent un instant sur le parapet à la vue des deux armées. Mais accablés par les réserves ennemies accourues au danger, tous ces braves périrent glorieusement. Une des deux aigles fut emportée par la mitraille; le colonel Teste parvint à sauver les débris de l'autre. Les Autrichiens continuèrent leurs irruptions par les intervalles des ouvrages; les Français, accablés de fatigues et toujours chargés en flanc par des troupes fraîches, abandonnèrent l'attaque, reformèrent leurs rangs et se retirèrent en assez bon ordre sous Cadel-Ara, où l'on se battit jusqu'à la nuit.

L'acharnement était le même au centre, où le fort de la bataille s'était porté. Masséna, espérant que la position de Colognola serait enlevée, s'obstinait à pénétrer par la grande route. La division Gardanne et la gauche de la division Duhesme combattaient depuis trois heures sous la mitraille de l'artillerie de position, et l'archiduc employait ses réserves pour maintenir sa ligne et lui fermer le passage. Le village de Caldiero, défendu par le brave chef de bataillon du 20e, fut plusieurs fois encore attaqué à la baïonnette; on se battait corps à corps, de maison en maison; mais il resta aux Français. Il était presque nuit, lorsque le prince de Hohenlohe-Bartenstein fit un dernier effort avec la dernière réserve de grenadiers hongrois. Les archiducs rallièrent leurs soldats qui s'étaient jetés pêle-mêle dans les ouvrages. Les Français, entraînés par leur ardeur, avaient poussé sans en avoir reçu l'ordre jusqu'aux retranchements, qu'ils avaient même dépassés sur la grande route. L'obscurité de la nuit mit seule fin au combat.

Le champ de bataille resta aux Français; ils y bivouaquèrent: le général Molitor, à Cadel-Ara, ayant ses avant-postes au pied des hauteurs; le général Gardanne, à Strada et Caldiero; à la droite, la division Duhesme tenait les digues de Gambione; ses avant-postes faisaient face aux retranchements ennemis; la division des grenadiers était à la hauteur de la Rotta, à gauche de la grande route; en arrière se trouvait la cavalerie.

Le jour mit à découvert les pertes des deux partis. Ces pertes furent très considérables du côté des Autrichiens. Ils eurent 3,000 hommes tués ou blessés et 3,500 prisonniers. Les Français ne perdirent que 2,000 hommes et environ 500 prisonniers. Les approches de Caldiero étaient couvertes d'un si grand nombre de morts, que le prince Charles demanda une trêve de quelques heures pour les enterrer.

« Chacun des deux partis, dit le général Mathieu Dumas, pouvait s'attribuer la victoire. Les Autrichiens, manœuvrant et combattant en avant et dans les intervalles des redoutes, avaient conservé intacte leur position retranchée; les Français avaient repoussé, battu, dispersé leurs colonnes, et les avaient forcées de se retirer en désordre derrière leurs lignes. »

Passage de l'Adige par la division Verdier. — Le but du maréchal Masséna était de forcer le centre de

[1] Depuis lieuten[ant-gén]éral.

la position, en faisant tourner par son aile droite les troupes de l'archiduc Charles; mais le général Verdier, arrêté la veille par des obstacles imprévus, n'avait pas pu effectuer son passage. En vain le général Brun, à la tête du 62e régiment, avait tenté de traverser l'Adige à Zévin, pour descendre ensuite jusqu'à Persago par la rive gauche, et favoriser l'établissement du pont; l'ennemi était accouru en nombre, et une partie du corps du général Nordmann, s'était postée avantageusement derrière le canal de la Bendinara. Le général Brun fut mortellement blessé en essayant de forcer le défilé entre le Marais et l'Adige. Cet événement déconcerta sa troupe, et le défilé resta au pouvoir de l'ennemi. Toute la journée se passa en fusillades de part et d'autre; le 56e régiment vint soutenir le 62e; mais le pont n'étant pas achevé et le débouché n'étant pas ouvert, tout le reste de la division Verdier, son artillerie et la division de cavalerie du général Pully, restèrent sur la rive droite.

Loin de renoncer à son projet de déposter l'armée autrichienne, Masséna se décida, le 31 octobre, à attaquer son aile gauche. Il ordonna à la division Verdier d'achever le passage de l'Adige, de rejoindre l'aile droite française, formée de la division Duhesme, et de laisser deux régiments de chasseurs en observation sur le Bas-Adige. Ces ordres furent exécutés: à la pointe du jour, le général Digonnet traversa le fleuve et rejoignit avec sa brigade deux régiments qui avaient passé la veille. Toute la division du général Verdier fut bientôt sur la rive gauche. Ce général établit ses troupes en avant de la Bova, poursuivit celles de Nordmann et les força à rentrer dans leurs retranchements, qui furent vivement assaillis. Le général autrichien se jeta dans la redoute de Chiaviceo-del-Christo, decidé à défendre jusqu'à la dernière extrémité ce poste important: c'était, en effet, le dernier appui de la gauche, la clef de la position. Nordmann s'y maintint sous un feu meurtrier; tous ses canonniers furent tués à ses côtés sur leurs pièces; il fut lui-même grièvement blessé sur la plate-forme de la batterie. Le général Colloredo, qui le remplaça dans le commandement, parvint à dégager la redoute, en faisant avancer les réserves de grenadiers, tandis que le prince de Reuss faisait attaquer en flanc la division Verdier, qui redoublait d'efforts pour opérer sa jonction ave Duhesme sur Gambione.

Combat de Gambione. — Le 1er régiment, qui occupait la digue de Gambione, avait successivement été renforcé par quelques bataillons de grenadiers. Trois pièces d'artillerie étaient en batterie sur la digue, et le général Soliguac, avec un bataillon de grenadiers, avait ordre de défendre ce poste à tout prix, jusqu'à ce que la jonction des deux divisions fût effectuée. Le mouvement du prince de Reuss justifia cette prévoyance. Le prince fit avancer sa colonne, lentement, l'arme au bras, dans la direction de la ferme; il voulait forcer le poste à la baïonnette, et ne croyait pas qu'il fût défendu par de l'artillerie. Le maréchal laissa la colonne autrichienne, forte d'environ 6,000 hommes, s'approcher du bataillon de grenadiers jusqu'à demi-portée de fusil. Alors seulement il fit démasquer les pièces. La tête de la colonne fut écrasée par la mitraille; à la seconde décharge, le chemin fut jonché de morts. Les Autrichiens se jetèrent sur les côtés de la route; mais quoique rompue et dispersée, cette nuée de tirailleurs, profitant des abris que lui offraient les arbres et les fossés inondés, fit beaucoup de mal aux Français.

Cependant, sans cesse harcelé sur son flanc droit et sur ses derrières, le général Verdier continuait sa marche; il fut blessé et mis hors de combat. Le général Digonnet prit le commandement de la division, qui se réunit enfin à celle du général Duhesme. On combattait depuis trois jours sur le même terrain.

L'Archiduc se décide à la retraite. — L'Archiduc préparait sa retraite; déjà il avait fait filer ses bagages; mais pour dissimuler ce mouvement, son armée restait en bataille en bon ordre, et son artillerie en position.

Masséna résolut d'attendre, pour agir, que l'ennemi eût découvert ses projets; il concentra son armée et prit position en avant de Vago.

Le 2 novembre, le maréchal apprit qu'il y avait eu pendant la nuit beaucoup de mouvement dans l'armée autrichienne; il sut bientôt que cette armée opérait sa retraite; que les retranchements, dégarnis d'artillerie, étaient encore occupés, mais par très peu de monde, et que les ouvrages qui flanquaient la grande route étaient seuls gardés par des forces suffisantes. Il fit avancer contre cette arrière-garde la division de chasseurs à cheval et les voltigeurs de la division Gardanne.

Capitulation du général Hillinger. — Le général autrichien Hillinger, au lieu de favoriser la retraite de l'Archiduc, en menaçant la gauche de l'armée française, s'était avancé, le 1er novembre, jusqu'au-delà de Pojano, et avait dépassé la ligne française. Séparé de son armée, il fut sommé de se rendre. Il s'y refusa d'abord; mais bientôt après, il y fut forcé, et 5,000 de ses soldats restèrent prisonniers de guerre. Le reste de sa division s'échappa pendant la nuit.

Retraite des Autrichiens. — *Combat de Montebello.* — L'armée de l'Archidne fut successivement chassée de Villa-Nova, de Montebello et de San-Bonifacio, par l'avant-garde française, dont toute l'armée de Masséna suivit le mouvement.

La retraite des Autrichiens s'exécuta avec autant d'ordre que de célérité. Le gros de l'armée, débarrassé de ses équipages, marchant par division sur une seule colonne avec son artillerie, était arrivé au point du jour, le 2 novembre, à Montebello, avant que les avant-postes français se fussent aperçus que les redoutes et les retranchements étaient évacués. Le général Frimont, chargé du commandement de l'arrière-garde, avait étendu ses troupes sur toute la position, afin de faire croire à la présence de toute l'armée, et de gagner du temps. Masséna donna des ordres pour la marche et la direction de chacune de ses divisions, et fut reconnaître lui-même l'arrière-garde ennemie avec

laquelle la division du général Espagne était engagée. Il permit à son neveu Masséna, l'un de ses aides de camp, jeune officier plein de valeur et digne de porter son nom, de charger à la tête de l'avant-garde; celui-ci fut, sous ses yeux, frappé d'un boulet et blessé mortellement. La douleur silencieuse du maréchal, et l'intérêt qu'inspirait ce jeune officier, excitèrent les chasseurs à le venger. Ils se précipitèrent sur les Autrichiens, les culbutèrent et les poursuivirent, avec l'artillerie légère, jusqu'à Villa-Nova, d'où ils les chassèrent également. A Montebello, la chaussée élevée et le lit du torrent offraient un excellent poste à défendre. Frimont remplit très bien la tâche difficile de tenir tête pendant toute la journée à des ennemis aussi pressants que les troupes de l'avant-garde de Masséna; mais il perdit beaucoup d'hommes et de chevaux, et laissa 600 prisonniers au pouvoir des Français.

L'avant-garde française bivouaqua à Torre de Confini, près de Montebello, et les divisions Gardanne et Dubesme, à un mille en arrière; les grenadiers du général Partouneaux en avant de Villa-Nova; la division Molitor avait marché par Soave, et s'était avancée jusque sur Montebello; les divisions Verdier et Pully repassèrent l'Adige, suivirent la grande route de Vicence, et la division Serras fut dirigée sur Montebello.

Molitor avait réuni ses troupes à celles du général Espagne: les deux divisions, appuyées par les voltigeurs de Gardanne, atteignirent l'arrière-garde autrichienne, le 3 novembre, à moitié chemin de Montebello à Vicence, l'attaquèrent, lui enlevèrent 600 prisonniers, et précipitèrent sa retraite sur cette ville, où l'Archiduc résolut d'arrêter à tout prix les Français pour donner à ses troupes quelques heures de repos.

L'archiduc Charles avait fait fortifier Vicence à la hâte et y avait jeté quelques bataillons. Masséna fit sommer le commandant autrichien d'ouvrir les portes et d'évacuer la ville; sur son refus, il ordonna de forcer le passage. Le général Lacombe-Saint-Michel fit élever des batteries dirigées contre les portes, et, pendant la nuit, des obus mirent le feu à plusieurs maisons de la ville. Le 4 novembre, à la pointe du jour, les Français pénétrèrent dans Vicence au pas de charge. L'ennemi se retira avec tant de précipitation, qu'il ne put évacuer ses magasins, et fut obligé d'abandonner 1,000 blessés. On lui fit encore dans la journée 8 à 900 prisonniers.

Combat de San-Pietro. — Le prince Charles prit la route de Bassano. Les Français l'y suivirent en barcelant toujours son arrière-garde. A l'embranchement de la route de Trévise, les Autrichiens se dirigèrent vers Citadella, et brûlèrent derrière eux le pont qui se trouve sur le torrent près de la Palude. L'avant-garde française trouva le village de San-Pietro-in-Gin occupé par l'arrière-garde ennemie, qui en fut chassée après un combat où elle perdit 6,000 hommes et une pièce de canon.

L'armée française, poursuivant les Autrichiens, arriva sur la Brenta, au moment où ils travaillaient à détruire le pont de Fontaniva. Une forte canonnade s'engagea d'une rive à l'autre, et ne cessa qu'à l'entrée de la nuit. Les troupes françaises bivouaquèrent sur la rive droite.

Passage de la Brenta. — Prise de Citadella, Padoue et Bassano. — Le 5 novembre, le maréchal ordonna aux chasseurs de la division Espagne de traverser la Brenta à gué, et portant en croupe les voltigeurs de la division Gardanne, afin de protéger le rétablissement du pont. Le pont fut rétabli. L'armée défila à onze heures du matin, et arriva assez tôt à Citadella pour enlever les derniers postes ennemis. Le jour même, Castel-Franco fut occupé. Padoue et Bassano tombèrent aussi au pouvoir des Français, les 5 et 6 novembre.

Passage de la Piave. — Combat et passage du Tagliamento. — Après deux jours de repos à Castel-Franco, l'armée se remit en marche pour se porter sur la Piave, qu'elle traversa sans obstacle.

En arrivant sur le Tagliamento, Masséna trouva l'ennemi en position. L'Archiduc avait réuni sur la rive gauche huit bataillons d'infanterie et quinze escadrons protégés par plusieurs batteries avantageusement placées. Le maréchal fit d'abord reconnaître par sa cavalerie la position de l'ennemi; tandis qu'il faisait marcher sur San-Vito les divisions Dubesme et Serras, et que celles des généraux Molitor et Gardanne se dirigeaient sur Valvasone, les trois divisions de cavalerie Espagne, Mermet et Pully s'avancèrent vers les bords du Tagliamento.

Le général Espagne avait l'ordre de pousser des reconnaissances sur la rive gauche. Le 12, il y fit passer un escadron de chasseurs, qui ne tarda pas à être chargé par un régiment de dragons autrichiens. Les chasseurs soutinrent le choc avec intrépidité, et donnèrent ainsi le temps au général Espagne de venir à leur secours. Les dragons ennemis furent bientôt dispersés. Pendant cet engagement, l'artillerie française s'était mise en position et tirait vivement sur celle de l'ennemi. Cette canonnade se prolongea jusqu'à la nuit.

Vers la fin du jour, les divisions d'infanterie étaient arrivées à leur destination. Mais satisfait des avantages qu'il avait obtenus dans cette journée, le maréchal ne voulut point leur faire effectuer sur-le-champ le passage du Tagliamento, et se borna à tout disposer pour attaquer l'ennemi le lendemain et lui porter un coup décisif. Les quatre divisions d'infanterie, réunies à San-Vito et à Valvasone, devaient passer le fleuve sur les deux points, tourner et couper les troupes autrichiennes du reste de l'armée du prince Charles. Mais l'Archiduc eut sans doute quelque soupçon des projets de Masséna; il quitta sa position dans la nuit, et continua sa retraite par le chemin de Palma-Nova.

Le 13, l'armée française passa le Tagliamento et s'avança sur Palma-Nova, que l'ennemi ne chercha pas à défendre. Au-delà de cette place, l'avant-garde française atteignit l'arrière-garde ennemie, et lui fit une centaine de prisonniers.

Passage de l'Isonzo. — Le 15 novembre, l'armée, formée en deux colonnes, se porta sur l'Isonzo. L'a-

vant-garde entra à quatre heures du soir à Gradiska, ville où l'ennemi se défendit à peine. Les chasseurs français, remontant la rive droite de la rivière, se portèrent sur Gorizzia. La division Séras s'établit à Sagrado, sur la rive gauche.

Les divisions Molitor, Gardanne et Partouneaux descendirent le lendemain la rive droite dans l'intention de passer l'Isonzo au-dessous de Gorizia, vers San-Andria. Mais l'équipage de pont n'étant pas arrivé, le passage ne put s'effectuer.

Le même jour, les divisions Duhesme et Séras s'avancèrent sur Rubia et Savogna; elles eurent avec l'ennemi un engagement où fut culbutée la cavalerie autrichienne. L'artillerie fut poursuivie par la division Espagne jusque sous les murs de Gorizia.

Les Autrichiens ne tinrent pas à Gorizia; ils profitèrent de la nuit pour effectuer leur retraite vers Laybach. Ils furent suivis par les chasseurs du général Espagne, soutenus par plusieurs compagnies de voltigeurs.

Après le passage de l'Isonzo, l'armée française prit position et se reposa quelques jours.

Combat de Wippach. — Le général Espagne, remontant avec ses chasseurs la vallée de Wippach, atteignit dans la ville de ce nom l'arrière-garde ennemie, qu'il culbuta et poursuivit jusqu'à Gautz, au-dessus de San-Veit. La cavalerie autrichienne s'était retirée par la grande route de Laybach; mais l'infanterie avait pris, sur sa gauche, le chemin d'Idria pour gagner la route qui conduit à Ober-Laybach. Le général Espagne envoya plusieurs compagnies de voltigeurs dans cette direction, et marcha lui-même sur Preiwald, où l'ennemi s'était retranché et d'où il le chassa.

Occupation de Trieste. — Le 20 novembre, la division Séras se porta sur Trieste pour prendre possession de cette ville importante. A l'approche des Français, la garnison l'évacua en abandonnant 300 blessés, et se retira par la route qui conduit à Laybach, où elle fut poursuivie, et perdit une cinquantaine de prisonniers.

Marche sur la Carniole. — Masséna, voulant se mettre en communication avec la Grande-Armée, dirigea la brigade de dragons (Lacour) de la division Mermet, et quelque infanterie légère sur la Chiusa-di-Pletz, poste important dans les Alpes noriques; l'Archiduc y avait envoyé deux régiments d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. Néanmoins le général Lacour trouva ce passage abandonné, l'occupa et continua sa marche sur Willach, où il avait ordre de pénétrer.

Blocus de Venise. — Pendant que les troupes de Masséna s'avançaient vers la Carniole, un corps de troupes français, venant de Naples et destiné à faire partie de l'armée d'Italie, était arrivé à Padoue. Ce corps était commandé par le général Gouvion-Saint-Cyr, ayant sous ses ordres le général Reynier. Masséna ordonna au général Saint-Cyr d'assurer le blocus de Venise, en observant le littoral de l'Adriatique, depuis les embouchures de l'Adige jusqu'aux Lagunes, et de se tenir prêt à repousser les Russes et les Anglais, si ceux-ci tentaient d'effectuer le débarquement dont ils menaçaient cette partie des côtes italiennes. La division Verdier, la légion corse et le 2ᵉ régiment italien, renforcèrent le corps d'armée du général Saint-Cyr.

Trouée tentée par le prince de Rohan. — Le maréchal apprit à Gorizzia qu'une forte partie du corps ennemi, qui occupait le Tyrol, coupée de la grande armée autrichienne, par suite des mouvements du maréchal Ney, descendait les Alpes tyroliennes, ne trouvant point d'autre débouché pour éviter de mettre bas les armes. — Masséna ne douta point que cette colonne ne tentât de traverser la ligne française, soit pour arriver aux Lagunes de Venise et se réunir aux troupes autrichiennes, qui étaient bloquées dans cette place, soit, en marchant par Feltre et Bellune, pour se joindre à la garnison.

Le général Saint-Cyr informé de cette marche de l'ennemi, pensa que l'intention du prince de Rohan était de forcer la ligne française dont, sans doute, il ne connaissait pas la force; il disposa tout pour recevoir cet imprudent ennemi.

Masséna, qui avait prévu ce mouvement, était fort tranquille sur ses résultats. Cependant, il envoya à marches forcées sur la Piave les grenadiers du général Partouneaux, deux brigades des divisions Séras et Duhesme, la division de cuirassiers (Pully) et une brigade de dragons de la division Mermet. La division Partouneaux devait remonter la Piave par Bosco-del-Montello, et tourner la position de Bassano. La division Gardanne, marchant en même temps sur Venzone, devait renforcer les détachements de Lanchautin et de Lacour, et couper à l'ennemi toute retraite sur la Drave, dans le cas où il aurait déjà pris la route de Bellune et de la Pieva-di-Cadore pour se réunir vers Laybach, aux débris de l'armée de l'Archiduc [1].

[1] Les sages précautions de Masséna furent inutiles, dit Mathieu-Dumas: «Le prince Charles, depuis Vicence jusqu'à Gorizzia, n'ayant qu'une marche d'avance sur l'armée française, et traversant un pays ouvert, avait dû précipiter sa retraite. Mieux informé que ne pouvait l'être son adversaire de ce qui se passait sur le Danube et dans le Tyrol, il devait craindre, s'il faisait tête à l'ennemi et se laissait forcer à combattre, que celui-ci ne gagnât ses flancs et ne lui coupât le chemin des montagnes; mais aussi, dès que le gros de l'armée autrichienne, ayant passé l'Isonzo, fut entré dans les défilés de la Carniole, l'Archiduc ne se contenta plus, comme dans le pays ouvert, d'arrêter l'impétuosité de la poursuite des Français par des canonnades et de légers combats : son arrière-garde tint ferme dans chacune des positions successives qu'offrait l'aspérité du terrain, et les défendit pied à pied. La première attaque du général Espagne sur les hauteurs de Czernizza fut repoussée: ses voltigeurs l'emportèrent à la baïonnette. Le lendemain, 19 novembre, en continuant sa marche, il rencontra un obstacle plus sérieux; le général baron de Vincent occupait avec 4,000 hommes d'infanterie, 1,500 chevaux et du canon, la position de Gorizzia. Après quelques heures de combat, ce général, voyant sa droite débordée par une brigade de chasseurs que commandait le général Merlin, se replia en bon ordre sur sa réserve derrière le ruisseau d'Heydenschafft; il combattit encore vivement dans cette position le reste de la journée, et ne la quitta que pour prendre à une lieue plus loin celle des hauteurs de Vipano, qui ferme la vallée. Ainsi, après s'être battu pendant deux jours, le général Espagne n'avait pu gagner que trois lieues de chemin, et trouvait, en s'avançant vers le col de Rabetschenizza, ou position de Preiwald, de plus grands obstacles à franchir.

» Le maréchal Masséna, informé qu'une partie de l'infanterie autrichienne s'était jetée dans la vallée d'Idria pour gagner Laybach, tandis que M. l'Archiduc, avec le reste de son armée, son artillerie

Le corps de Saint-Cyr, établi au-delà de Padoue et observant Venise et les Lagunes, suffisait pour empêcher la colonne ennemie de gagner le littoral vénitien; l'occupation de Ponteba et de la Chiusa-di-Pletz par les généraux Lanchantin et Lacour, mettait obstacle à la réunion de cette colonne avec l'armée du prince Charles. Dans tous les cas, l'arrivée de l'armée française sur l'Isonzo permettait à Masséna de détacher des forces suffisantes pour barrer le passage à l'ennemi, quelque direction qu'il tentât de prendre. L'avant-garde continuait donc toujours à s'avancer sur Laybach.

Le corps échappé du Tyrol, fort d'environ 7,000 hommes d'infanterie et de 1,200 chevaux, était commandé par le général prince de Rohan-Soubise. Après être descendu des Alpes rhétiennes dans la vallée de la Brenta, il vint, le 22 novembre, se jeter sur Bassano, où il surprit 160 hommes qui formaient la garnison de cette ville, afin de gagner Willach et de rejoindre l'Archiduc par Laybach. — Laissant ensuite le reste des troupes à Gorizzia et sur l'Isonzo, sous le commandement du général Duhesme, Masséna se porta sur la Piave, afin de diriger lui-même les mouvements qu'il venait d'ordonner.

Combat de Castel-Franco. — Capitulation du prince de Rohan. — Pendant ce temps, Gouvion-Saint-Cyr manœuvrait pour arrêter l'ennemi. Il avait formé une colonne tirée des trois divisions sous ses ordres (celles des généraux Reynier, Verdier et Lecchi), et s'était avancé à Campo-San-Pietro avec un régiment polonais commandé par le général Peyr. Reynier, qui était à Novale, eut l'ordre de marcher, le 23 novembre, à la pointe du jour sur Castel-Franco. Le prince de Rohan était dans cette ville, et ayant reconnu la fausse position où il se trouvait, avait résolu de prendre l'offensive. A cinq heures du matin, il se mit en mouvement et assaillit impétueusement la division Reynier. Les Français, attaqués à l'improviste, reçurent néanmoins le choc sans s'ébranler. Repoussés dans cette première attaque, les Autrichiens revinrent à la charge plusieurs fois, et toujours sans succès.

Pendant cette action, Saint-Cyr fit marcher le régiment polonais établi à Campo-San-Pietro, et tourna le corps autrichien. Ce mouvement acheva de déconcerter le prince de Rohan. Ses troupes, déjà ébranlées par la résistance de la division Reynier, se débandèrent et gagnèrent en déroute Castel-Franco, où les Français arrivèrent en même temps que les fuyards. Tout ce qui n'avait pas été pris ou tué demanda à capituler: 6,000 hommes d'infanterie et 1,000 chevaux tombèrent ainsi au pouvoir de Gouvion-Saint-Cyr, qui avait tout au plus sous ses ordres 5,000 combattants. Le prince de Rohan, plusieurs colonels et un grand nombre d'officiers furent au nombre des prisonniers; six drapeaux, un étendard, douze pièces d'artillerie, leurs caissons et des bagages, furent les résultats glorieux de la victoire. Les Français n'eurent à regretter que 150 hommes tués ou mis hors de combat.

Jonction de l'armée d'Italie à la Grande-Armée. — Deux jours après cette affaire, un corps de Croates, fort de 12 à 15,000 hommes, et qui faisait également partie des troupes du Tyrol, fut cerné et pris en cherchant à déboucher des montagnes.

Le général Lacour, parvenu à Willach, poussa jusqu'à Klagenfurth, où il opéra la jonction de l'armée d'Italie, avec les troupes de Ney. Cette armée, qui forma, comme nous l'avons dit, le 8ᵉ corps de la Grande-Armée, n'eut plus jusqu'à la paix de Presbourg aucune entreprise importante à exécuter. En détruisant l'armée du prince Charles, elle avait accompli sa tâche glorieusement.

et ses bagages, avait continué de suivre la grande route, renforça son avant-garde, en y envoyant le 5ᵉ régiment d'infanterie; il ordonna au général Espagne de s'arrêter, de prendre position en arrière d'Heydenschafft, d'observer ses flancs, et de faire reconnaître le col retranché de Rabetsenenza, en avant de Prevald.

« Ce col est élevé sur la sommité des Alpes Juliennes qui lient le mont Bétrus à la grande chaîne alpine, en séparant le bassin de la Méditerranée et celui de la mer Noire. Ses pentes sont très rapides, et la route, quoique praticable pour les voitures, est extrêmement raide du côté de l'ouest, où elle passe sur le contre-pont à droite du torrent. Celle sur la pente opposée est fort belle.

« Le prince Charles avait fait occuper ce col par plusieurs redoutes fermées, très bien disposées pour flanquer, découvrir les pentes de la montagne, et enfiler la route qui est presque le seul accès praticable. La gauche de ces retranchements était appuyée au torrent de Meschinck, dont les berges sont très escarpées, et la droite au Bimbaumer, montagne couverte de bois. La neige et les glaces augmentaient encore la difficulté d'aborder ces retranchements. Toutefois, la force de cette position ne devait s'estimer que d'après le temps nécessaire pour manœuvrer sur ses flancs. Le prince y laissa une forte arrière-garde, après avoir passé le col avec beaucoup de peine. Son parc d'artillerie et ses équipages s'étaient mis en désordre, et les rampes étant encombrées, il fut obligé de faire brûler ou jeter dans les précipices un assez grand nombre de voitures; il perdit aussi beaucoup de soldats par l'abus des liqueurs fortes, toujours mortel dans ces hautes régions.

« L'archiduc Charles étant arrivé avec le gros de son armée à Laybach, au point de séparation des deux routes et des grandes communications des vallées de la Save à celle de la Drave, rien ne pouvait plus arrêter sa marche, ni empêcher sa réunion avec l'archiduc Jean, qui, en même temps, arrivait à Klagenfurth, et y ralliait les troupes qu'il avait pu retirer du Tyrol. »

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1805.

18 octobre. Ouverture des hostilités. — Attaque du pont de Vérone.
27 - 28 — Passage de l'Adige. — Combat de Caldiero.
30 — Bataille de Caldiero.
31 — Capitulation du général Hillinger.
2 novembre. Retraite des Autrichiens. — Combat de Montebello.
4 novembre. Entrée à Vicence.
5 — Passage de la Brenta.
12 - 13 — Combat et passage du Tagliamento.
16 — Entrée à Gradisca.
17 - 18 — Passage de l'Isonzo.
20 — Entrée à Trieste.
23 — Combat de Castel-Franco.
24 — Le corps du prince de Rohan met bas les armes.
29 — Jonction de l'armée d'Italie avec la Grande-Armée.

1805. — OPÉRATIONS MARITIMES. — TRAFALGAR.

SOMMAIRE.

L'amiral Missiessy fait voile pour les Antilles. — Prise de plusieurs îles anglaises. — Retour de l'escadre à Rochefort. — Villeneuve quitte Toulon et fait voile vers les Antilles. — Prises du Diamant. — Retour de Villeneuve en Europe. — Nelson le poursuit. — Combat des flottes de Villeneuve et de Calder au cap Finistère. — Combats divers de *la Topaze*. — Villeneuve sort de Cadix et s'avance vers Nelson. — Ordre de bataille des deux flottes. — Bataille navale de Trafalgar. — Mort de Nelson. — Retour de Cosmao contre la flotte anglaise. — Il reprend quelques vaisseaux. — Retraite de Dumanoir. — Combat du cap Finistère.

Amiraux Français.	*Amiraux Espagnols.*	*Amiraux Anglais.*
MISSIESSY. — VILLENEUVE. — DUMANOIR. MAGON.	CISNEROS. — GRAVINA. — HAVA.	NELSON. — COLLINGWOOD. — CALDER. NORTHESEN.

L'attitude de la France envers l'Angleterre ne fut jamais plus menaçante qu'en 1805. Outre l'immense flottille réunie à Boulogne, Napoléon avait alors à opposer à sa redoutable ennemie quatre-vingts vaisseaux de ligne et de nombreuses frégates prêtes à sortir des ports français, hollandais et espagnols.

La flotte de Toulon eut ordre d'aller débloquer Cadix, afin ensuite d'aller, étant renforcée par les vaisseaux français et l'escadre espagnole réunis dans ce port, joindre aux Antilles l'escadre de Rochefort qui devait l'y attendre.

Le départ de l'escadre de Rochefort, celui de la flotte de Toulon et le déblocquement de Cadix, s'opérèrent heureusement. Cependant l'escadre de Rochefort rentra dans ce port sans avoir effectué la jonction ordonnée.

L'amiral Missiessy fait voile pour les Antilles. — Prise de plusieurs îles anglaises. — Retour de l'escadre à Rochefort. — Cette escadre, bien approvisionnée et bien équipée, quitta l'île d'Aix, le 11 janvier 1805, sous les ordres de l'amiral Missiessy. Après sa sortie de la rade une tempête arrêta sa marche pendant treize jours, ensuite le vent changea, et, le 25, elle poursuivit son voyage.

L'amiral Missiessy devait attendre aux Antilles, pendant trente-cinq jours, l'escadre de Toulon. — Le 20 février, son escadre mouilla à la Martinique.

Aussitôt l'amiral et le général Lagrange, qui commandait les troupes, descendirent à terre pour conférer avec l'amiral Villaret, capitaine général de la colonie, sur la manière la plus sûre de causer des dommages aux Antilles anglaises. On décida que les opérations commenceraient par l'attaque de l'île de la Dominique.

On remit à la voile, et, le 23 février, l'escadre de Missiessy parut devant la ville du Roseau. L'amiral avait fait arborer le pavillon anglais à ses bâtiments. Le gouverneur de l'île envoya le capitaine de port à bord du vaisseau amiral, pour le conduire au mouillage. On peut se figurer la surprise et le désappointement de cet officier en se trouvant à bord d'un vaisseau français. Après un combat auquel donna lieu la résistance tentée par les Anglais, trois colonnes françaises, commandées par les généraux Lagrange et Claparède, et l'adjudant commandant Barbot, débarquèrent et s'emparèrent de la ville du Roseau, capitale de la Dominique. Les Anglais avaient eu 200 hommes tués ou blessés.

L'escadre se rendit à la Guadeloupe et se dirigea sur la colonie anglaise de Nièves, qui fut prise sans résistance, désarmée et abandonnée après qu'on eut levé une contribution sur les habitants et saisi tous les navires marchands anglais qui se trouvaient dans la rade.

L'escadre s'empara ensuite de Saint-Christophe, qu'on évacua après avoir détruit l'artillerie et les munitions des forts de la Basse-Terre, désarmé les milices et frappé les habitants d'une contribution.

Le calme qui dura plusieurs jours empêcha Missiessy et Lagrange de se porter sur d'autres îles anglaises; l'escadre regagna la Martinique où elle devait déposer la presque totalité des troupes qui restaient à bord des vaisseaux. L'amiral trouva à la Martinique des dépêches qui lui annonçaient la rentrée de l'escadre de Toulon dans le port à la suite d'une tempête, et lui prescrivaient, en conséquence, de revenir en Europe. Missiessy remit à la voile et rentra dans le port de Rochefort, après une campagne d'environ cinq mois.

Villeneuve quitte Toulon et fait voile vers les Antilles. — Le 18 janvier 1805, l'escadre de Toulon, sous les ordres de l'amiral Villeneuve, forte de onze vaisseaux de ligne, sept frégates et deux bricks, et portant un corps de troupes commandées par le général Lauriston, avait, en effet, appareillé de la rade de Toulon. Mais après bien des efforts, les bâtiments s'étaient trouvés forcés, par le mauvais temps, de rentrer dans le port; ce ne fut que le 30 mars que l'escadre put faire voile vers le détroit de Gibraltar.

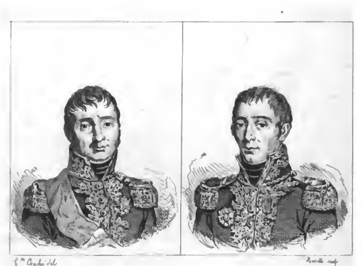
Devant Cadix, l'escadre s'augmenta de deux vaisseaux, d'une corvette et d'un brick; elle continua sa route vers les Antilles, arriva le 13 mai devant la Martinique, et mouilla le lendemain dans la rade du fort royal. — L'amiral Villeneuve y trouva quatre vaisseaux et une frégate espagnole, ce qui porta la flotte combinée à dix-sept vaisseaux de ligne, sept frégates et quatre corvettes ou bricks, auxquels se joignirent encore une frégate et deux vaisseaux qui la rallièrent au mouillage du fort de France. Dix-neuf vaisseaux et les troupes nombreuses qu'ils portaient, suffisaient pour faire trembler toutes les colonies anglaises des Indes occi-



Les drapeaux d'Austerlitz presentés au Sénat



Costumes de Vienne.



Compans

Colaud.

dentales; mais la seule opération militaire tentée par Villeneuve fut l'attaque du Diamant.

Prise du Diamant. — Le Diamant, rocher inhabité, situé près de la côte de la Martinique, à quelques lieues du fort de France, avait paru un poste important aux Anglais; en conséquence, ils l'avaient occupé, et, depuis dix-huit mois, ils avaient travaillé à y former des établissements, et à rendre cette position inexpugnable. Au moyen de ces travaux, ce rocher était devenu une forteresse et le dépôt des malades de la croisière britannique chargée du blocus de la colonie. L'amiral Villaret avait en vain demandé à l'amiral Missiessy les bâtiments nécessaires à l'attaque de ce fort: il fut plus heureux auprès de Villeneuve.

Une division, composée des vaisseaux *le Pluton* et *le Berwick*, de la frégate *la Syrène* et des corvettes *la Fine* et *l'Argus*, fut chargée, sous la conduite du capitaine de vaisseau Cosmao, de transporter les troupes destinées à cette expédition. Villaret-Joyeuse choisit 200 hommes du 82e régiment de ligne, qu'il plaça sous les ordres du chef d'escadron Boyer, son chef d'état-major, et qu'il chargea de diriger l'attaque.

Le 31 mai, cette division, placée dans des embarcations, se dirigea vers une espèce de débarcadère, seul point où il fût possible d'aborder. En même temps le feu des vaisseaux et des autres bâtiments de la division força les Anglais à abandonner le bas du rocher, et à se retirer dans les postes qu'ils avaient établis sur le sommet et dans des grottes situées à diverses hauteurs. Les balles et la mitraille pleuvaient de ces postes élevés sur les Français, qui effectuèrent cependant leur débarquement.

Les soldats, débarqués et maîtres de la base du rocher, cherchèrent à le gravir; mais tous leurs efforts furent d'abord inutiles: une vive fusillade les accueillit, et, les Anglais, cachés dans les grottes et par les pointes de roc derrière lesquels ils étaient à l'abri, firent rouler sur eux des fragments de roche et des tonneaux chargés de pierres. La situation des Français débarqués devenait de plus en plus difficile, aucun secours ne pouvait leur parvenir, leurs embarcations étaient entraînés par le courant, et ils manquaient de vivres. Le commandant Boyer chargea quelques tirailleurs de découvrir si les positions occupées par les Anglais n'offraient pas quelque point accessible, et plaça à couvert, dans deux grottes que l'ennemi avait abandonnées, ses troupes auxquelles il fit espérer que la nuit ne se passerait pas sans qu'on leur apportât des munitions et des vivres. En effet, 60 grenadiers du 82e arrivèrent pendant la nuit et renforcèrent le détachement français, qui reçut en outre quelques provisions. — Des reconnaissances remplirent la journée du 1er juin. Dans la nuit du 1er au 2, les chefs du génie et de l'artillerie de la Martinique arrivèrent avec 15 grenadiers. Au point du jour, un aspirant de marine s'avança vers le débarcadère avec un canot chargé de vivres et de munitions; mais ce brave officier fut tué, et un boulet coula son embarcation à fond. Les marins qui la montaient, au nombre de 8, parvinrent à gagner le rocher à la nage.

Les reconnaissances opérées le 1er juin avaient fait découvrir quelques endroits par où on pouvait espérer d'arriver aux premières grottes occupées par l'ennemi. Le commandant Boyer se disposait à mettre à exécution son plan d'attaque, lorsque plusieurs tirailleurs parvinrent, on ne sait comment, jusqu'à un plateau qui dominait de quarante pieds un des postes occupés par les Français. Ils rassemblèrent quelques bouts de cordes, mais ces cordes étaient trop courtes pour descendre jusqu'à leurs camarades. Une longue pièce de bois fut dressée contre les rochers, et permit d'atteindre jusqu'à ces cordes. En un instant, un grand nombre de grenadiers, de fusiliers et de marins furent sur le plateau. Bientôt, malgré les efforts des Anglais qui redoublèrent leur feu et accablèrent les assaillants d'une grêle de pierres, le rocher fut escaladé; on trouva dans les grottes abandonnées des vivres et des effets d'habillement. — Les Français continuèrent leur escalade sans difficulté, les Anglais ayant cessé leur feu, et se mirent à la recherche de l'ennemi qu'ils voulaient forcer dans sa dernière retraite. Le commandant anglais demanda à capituler. Il ne restait plus, de sa forte garnison, que 195 hommes; les Français n'avaient eu que 12 hommes tués et 29 blessés.

Retour de Villeneuve en Europe. — *Nelson le poursuit.* — Dès que la division Cosmao eut regagné l'escadre de Villeneuve, cet amiral, encouragé par l'heureux résultat de l'expédition du Diamant, fit ses préparatifs pour attaquer les îles anglaises.

Le 8 juin, il donna la chasse à un convoi anglais, composé de quatorze navires marchands, dont il s'empara. Ces navires étaient chargés de sucre, de café, de rum et de coton. Le lendemain, le bruit s'étant répandu dans la flotte que l'amiral Nelson était arrivé à la Barbade, Villeneuve renonça à ses projets sur les Antilles, et fit voile pour revenir en Europe.

En effet, dès le 18 janvier, Nelson s'était mis à la poursuite de l'escadre française, mais sans pouvoir, ou plutôt sans vouloir la rejoindre. Le 13 juin, apprenant que la flotte franco-espagnole retournait en Europe, il débarqua ses troupes à Antigoa, et annonça qu'il allait poursuivre Villeneuve. Mais il est présumable qu'avec onze vaisseaux de ligne, il n'avait pas l'intention de combattre une flotte qui n'en comptait pas moins de vingt.

Le 17 juillet, Nelson arriva en vue du cap Saint-Vincent; le 19, il parut devant Gibraltar, et, après avoir ravitaillé sa flotte à Tétuan, il se dirigea vers Ceuta. Là, il se convainquit que la flotte combinée n'avait pas paru dans le détroit. Enfin, le 24 juillet, il apprit qu'elle avait été vue le 19, se dirigeant vers le nord. Il prit aussitôt cette route, s'approcha de Cadix pour être bien sûr que Villeneuve n'avait pas relâché dans ce port, se porta de là vers le cap Finistère, traversa tout le golfe de Gascogne, et poussa jusqu'à la côte d'Irlande. Convaincu que l'escadre de Villeneuve ne s'était pas montrée dans ces parages, il envoya neuf de ses vaisseaux renforcer sous Ouessant la flotte de l'amiral Cornwallis, et vint, avec les deux autres, relâcher, le 18 août, à Portsmouth.

Combat des flottes de Villeneuve et de Calder au cap Finistère. — Le 22 juillet, l'amiral Villeneuve rencontra, par la latitude du cap Finistère, et à cinquante lieues au large environ, la flotte du vice-amiral sir Robert Calder, composée de quinze vaisseaux, deux frégates, un cutter et un lougre. Dès que les deux flottes se reconnurent, elles se préparèrent au combat, et manœuvrèrent pour se joindre. Le temps était tellement brumeux que, durant toute la journée, chaque vaisseau ne put voir que son matelot d'avant et son matelot d'arrière.

Quand la ligne de bataille fut formée, sans que la position fût plus avantageuse pour une flotte que pour l'autre, la canonnade commença. Il était cinq heures. A cinq heures et demie, un vaisseau anglais à trois ponts, ayant quitté sa ligne, attaqua le vaisseau de 74 *l'Intrépide*. Mais, maltraité par un feu terrible, il fut bientôt forcé de se retirer, et il lui fut dès lors impossible de prendre part au combat.

Déjà la flotte combinée obtenait sur la flotte anglaise un avantage marqué, lorsque des vaisseaux espagnols et français, désemparés, tombèrent en dérivant dans la ligne ennemie. L'amiral Villeneuve ne put, à cause de la brume, s'en apercevoir et y porter remède. Les deux vaisseaux espagnols, *la Firme* et *le San-Raphaël*, furent pris par les Anglais. Un troisième vaisseau, également espagnol, *l'Espagna*, se trouva fort maltraité et tomba sous le vent de la ligne. *Le Pluton*, ayant quitté son poste pour le couvrir, laissa *le Mont-Blanc* et *l'Atlas* exposés à de dangereuses attaques. Ce dernier vaisseau allait même être pris, lorsque *le Neptune* vint à son secours, et l'aida à repousser les Anglais.

La nuit fit cesser ce combat, qui ne paraissait être que le prélude d'un engagement décisif.

Le lendemain, la brume ayant totalement disparu, les Français virent au loin la flotte ennemie fuyant en désordre. L'amiral Villeneuve se mit à sa poursuite; mais bientôt le vent devint contraire, et la flotte combinée, diminuée de deux vaisseaux, fut obligée de relâcher, le 27 juillet, dans la baie de Vigo. De Vigo, elle vint au Ferrol et à la Corogne, où elle fut renforcée par quinze vaisseaux français et espagnols. Villeneuve se dirigea ensuite sur la rade de Cadix, où il entra le 20 août.

Combats divers de la Topaze. — Pendant que l'escadre de Villeneuve opérait ces divers mouvements, une petite division navale, sous les ordres du capitaine Baudin, était partie le 16 juillet de la Martinique, et faisait voile pour la France. Cette division se composait d'une frégate (*la Topaze*), de deux corvettes et d'un brick. Le 19, elle aperçut un bâtiment qu'elle reconnut pour une frégate anglaise : c'était *la Blanche*. La frégate française attaqua seule le bâtiment anglais et lui lâcha sa bordée. Le combat s'engagea vivement : on se canonna pendant une demi-heure à portée de pistolet. *La Blanche* quitta alors sa position, et chercha à prendre la frégate française par l'avant avec ses canons. Le capitaine Baudin déjoua cette manœuvre, mais il ne put empêcher la frégate anglaise de gagner la sienne de vitesse, et le bâtiment français paraissait ne plus pouvoir éviter l'enfilade. Dans cette situation critique, le capitaine Baudin prit une résolution désespérée : il rasa de son bout-de-hors de beaupré les haubans d'artimon de *la Blanche*, et lui envoya dans la poupe une bordée entière. *La Blanche* lutta encore quelque temps, mais elle finit par se rendre.

Le capitaine Baudin répartit l'équipage anglais sur ses quatre bâtiments, et brûla la frégate ennemie qui était dans un trop mauvais état pour être réparée en peu de temps.

Il poursuivit sa route vers la France. Le 10 août, il rencontra plusieurs bâtiments anglais, vaisseaux et frégates qui lui donnèrent la chasse. Les corvettes qui accompagnaient *la Topaze*, ayant une marche bien inférieure à cette frégate, les Anglais eurent l'avantage toute la journée. A la nuit, Baudin fit disperser ses bâtiments pour que ceux des anglais se divisassent, et se tint prêt à aller au secours de la corvette qui marchait le plus mal, si le bruit du canon lui apprenait qu'elle fût l'objet d'une attaque. Le lendemain, *la Topaze* fut jointe par un vaisseau de ligne anglais, et se disposa au combat malgré l'infériorité de ses forces.

Le combat commença à neuf heures du matin : au bout d'un quart d'heure, le vaisseau ennemi était dans la hanche de *la Topaze*, à petite portée. Le combat dura pendant plus d'une heure, chaque bâtiment envoyant à son adversaire la moitié de sa bordée, car leur position respective ne leur permettait pas de faire usage de toute leur artillerie. Le vaisseau anglais, toujours dans la hanche de la frégate, s'en était rapproché jusqu'à portée de fusil. Le capitaine Baudin, dans le cas où un changement de vent ne lui permettrait pas de s'échapper, était décidé à aller à l'abordage. Il en fit part à ses hommes, qui accueillirent cette résolution avec enthousiasme. Mais une brise assez forte s'éleva ; et *la Topaze* s'éloigna sans que le vaisseau anglais, malgré ses efforts, pût parvenir à la suivre. — *La Topaze*, n'ayant pas pu, à cause de la violence des vents, gagner un des ports français situés dans le golfe de Gascogne, relâcha dans le Tage, et débarqua à Lisbonne les prisonniers qu'elle avait faits à bord de *la Blanche*.

Villeneuve sort de Cadix et s'avance vers Nelson. — Quand l'amiral Villeneuve vint relâcher à Cadix, ses forces s'élevaient à plus du double de celles avec lesquelles l'amiral Collingwood bloquait ce port. L'escadre française se composait à cette époque de trente-trois vaisseaux de ligne, dont dix-huit français et quinze espagnols. Avec des forces supérieures, l'amiral français eût pu facilement couper la retraite à son adversaire et détruire son escadre. Il en fut sans doute empêché par l'ignorance où il était du nombre des vaisseaux anglais stationnés devant Cadix.

Dès qu'elle fut informée de la rentrée de Villeneuve dans ce port, l'amirauté anglaise ne s'occupa plus qu'à renforcer l'escadre de l'amiral Collingwood ; on y rallia tous les bâtiments disponibles, on fit réparer les vaisseaux qui avaient subi des avaries, et on confia le

commandement de cette nouvelle escadre à l'amiral Nelson, qui arriva devant Cadix le 29 septembre.

Après une inaction de deux mois, inaction qui ne s'explique guère, puisqu'elle donna le temps aux Anglais de réunir toutes leurs forces, l'amiral Villeneuve sortit de Cadix le 19 octobre; mais le calme de la mer permit à peine à dix bâtiments de quitter la rade. Ce ne fut que le 20 que le reste de la flotte put sortir. — Quand tous les bâtiments furent ralliés, Villeneuve fit former l'ordre de marche sur trois colonnes. On fit peu de chemin pendant cette journée, et, à la nuit, des feux ayant été aperçus sur tous les points de l'horizon, l'amiral donna l'ordre de se préparer au combat.

Dès que le jour parut, l'ennemi se montra au nombre de plus de trente voiles à environ cinq lieues de distance. Villeneuve fit alors former l'ordre de bataille, toute la flotte rangée sur une seule ligne. La flotte anglaise se divisa au contraire en deux parties et s'avança vers la flotte combinée, toutes voiles dehors. Cette flotte se composait de vingt-sept vaisseaux de ligne, quatre frégates et quelques bâtiments légers.

Vers huit heures, l'amiral Villeneuve manœuvra de manière à se conserver le port de Cadix sous le vent pour assurer sa retraite.

Ordre de bataille des deux flottes. — Voici quel fut l'ordre de bataille de la flotte franco-espagnole :

Le Neptune, de 80 canons; *le Scipion*, de 74; *l'Intrépide*, de 74; *le Rayo*, de 100; *le Formidable*, de 80, portant le pavillon du contre-amiral Dumanoir; *le Duguay-Trouin*, de 74; *le Mont-Blanc*, de 74; *le San-Francisco-de-Assis*, de 74; *le San-Agustino*, de 74; *le Héros*, de 74; *le Santissima-Trinidad*, portant le pavillon de l'amiral Cisneros, de 140; *le Bucentaure*, portant le pavillon de l'amiral Villeneuve, de 80; *le Neptune*, de 80; *le San-Leandro*, de 64; *le Redoutable*, de 74; *le San-Justo*, de 74; *l'Indomptable*, de 80; *le Santa-Anna*, portant le pavillon du vice-amiral Hava, de 110; *le Fougueux*, de 74; *le Monarca*, de 74; *le Pluton*, de 74; *l'Algésiras*, portant le pavillon du contre-amiral Magon, de 74; *le Bahama*, de 74; *l'Aigle*, de 74; *le Swiftsure*, de 74; *l'Argonaute*, de 74; *le Montagnès*, de 74; *l'Argonauta*, de 80; *le Berwick*, de 74; *le San-Juan-Nepomuceno*, de 74; *le San-Ildefonso*, de 74; *l'Achille*, de 74; *le Principe-de-Asturias*, portant le pavillon de l'amiral Gravina, de 110; *la Cornélie*, de 40; *le Furet*, de 16; *l'Hortense*, frégate amirale, de 40; *le Rhin*, de 40; *l'Hermione*, de 40; *l'Argus*, de 16, et *la Thémis*, de 36.

La flotte britannique formait deux colonnes; la colonne du vent comprenait :

Le Victory, portant le pavillon de l'amiral Nelson, de 120 canons; *le Téméraire*, de 110; *le Neptune*, de 110; *le Conqueror*, de 74; *le Leviathan*, de 74; *l'Ajax*, de 80; *l'Orion*, de 74; *l'Agamemnon*, de 64; *le Minotaur*, de 74; *le Spartiate*, de 74; *le Britannia*, portant le pavillon du contre-amiral comte de Northesen, de 120, et *l'Africa*, de 64.

On comptait plusieurs bâtiments légers au vent de cette colonne. C'étaient :

L'Euryalus, frégate; *le Sirnis*, idem; *le Phœbé*, idem; *le Naïad*, idem; *le Pickle*, goëlette; *l'Entreprenante*, cutter.

La colonne de dessous le vent comprenait :

Le Royal-Sovereign, portant le pavillon du vice-amiral Collingwood, de 120 canons; *le Mars*, de 74; *le Belle-Ile*, de 74; *le Tonnant*, de 80; *le Bellérophon*, de 74; *le Colossus*, de 74; *l'Achille*, de 74; *le Polyphémus*, de 64; *le Revenge*, de 74; *le Swiftsure*, de 74; *le Défense*, de 74; *le Thunderer*, de 74; *le Défiance*, de 74; *le Prince*, de 110, et *le Dreadnought*, de 110.

Nelson, en rangeant sa flotte en deux colonnes, n'avait pas formé d'escadre avancée; il avait voulu commander lui-même la première colonne, composée de douze vaisseaux, et avait confié au vice-amiral Collingwood le commandement de la seconde, forte de quinze vaisseaux.

Onze heures étaient arrivées sans que la faiblesse de la brise eût permis à la flotte anglaise d'approcher à portée de canon. Des deux côtés, cependant, on brûlait d'en venir aux mains.

La ligne franco-espagnole était mal formée; l'espace compris entre *le Neptune* et *le Bucentaure* ne pouvait suffire aux dix vaisseaux qui devaient s'y placer; quelques-uns se doublaient; d'autres, tels que le *Duguay-Trouin*, *le San-Francisco-de-Assis* et *le San-Agustino*, se trouvaient sous le vent de leur poste, qui demeurait vide sans qu'ils pussent s'y placer. *Le Héros*, *la Santissima-Trinidad* et *le Bucentaure* étaient formés on ne peut mieux; *le Neptune*, matelot d'arrière du vaisseau amiral dans l'ordre de bataille renversé, était sous le vent de son poste; *le San-Leandro*, placé alors dans les eaux du *Neptune*, était également hors de la ligne; *le Redoutable* était bien à son poste; il existait derrière lui un grand vide qui devait être comblé par *le San-Justo* et *l'Indomptable*; mais ces vaisseaux étaient acculés et un peu sous le vent de la ligne. Depuis *la Santa-Anna* jusqu'à *l'Argonaute* inclusivement, l'ordre était bien établi; *le Montagnès* et *l'Argonauta* se trouvaient sous le vent de leur poste; le reste des vaisseaux, bien qu'un peu sous le vent, offraient une ligne convenablement formée, excepté *l'Achille*, dont on n'avait pas laissé la place vide, et qui doublait *le San-Ildefonso*. Les frégates et les bricks, se trouvant à une grande distance sous le vent, étaient empêchés de rendre à la flotte les services qu'elle devait en espérer.

Bataille navale de Trafalgar. — Mort de Nelson. — Presque arrivées à portée de canon du centre de la flotte franco-espagnole, les deux colonnes de la flotte anglaise se divisèrent. Celle de Collingwood s'avança sur *la Santa-Anna*, celle de Nelson sur *le Bucentaure*. L'amiral Villeneuve fit alors le signal de commencer le feu, quand on serait à portée. A midi un quart, quand les Anglais furent tout près de la ligne, *le Fougueux* tira les premiers coups de canon sur *le Royal-Sovereign*, qui paraissait vouloir couper la ligne entre lui et *la Santa-Anna*. En effet, l'amiral Collingwood y parvint, et la canonnade s'engagea aus

sitôt entre sa colonne et la plupart des vaisseaux français et espagnols placés en arrière de *la Santa-Anna*. Alors, la colonne anglaise se rompit, et quelques-uns des vaisseaux qui suivaient *le Royal-Sovereign* vinrent couper la queue de la ligne franco-espagnole en divers endroits. Pendant ce temps, d'autres vaisseaux s'approchaient couverts par les premiers, et se plaçaient ensuite au vent des vaisseaux coupés, et dans la meilleure position pour les abîmer de leur artillerie, sans risque d'en être grandement incommodés. Ceux qui ne purent ni couper la ligne ni prendre une de ces positions, passèrent, en forçant de voiles, en arrière du *Principe-de-Asturias*, serre-file de la ligne, pour en mettre la queue entre deux feux.

Nous avons dit que la colonne de Nelson s'était dirigée sur *le Bucentaure*, vaisseau amiral français. L'arrière-garde n'eut pas plus tôt ouvert son feu sur *le Royal-Sovereign*, que *le Bucentaure*, *la Santissima-Trinidad* et *le Redoutable* commencèrent le leur sur *le Victory* et les vaisseaux qui le suivaient. Bientôt *le Victory* fut désemparé de toutes ses bonnettes, eut un mât de hune coupé, ainsi qu'une vergue et beaucoup de manœuvres; 50 de ses hommes furent mis hors de combat.

Le Victory cessa alors de gouverner sur *le Bucentaure* pour se porter droit sur *le Redoutable;* mais le capitaine Lucas, qui le commandait, tint ferme à son poste. Nelson, voyant que sa résistance pouvait se prolonger, fit venir tout d'un coup *le Victory* au vent, le laissa tomber en travers, et aborda de long en long *le Redoutable*. Aussitôt *le Téméraire* se dirigea pour passer en arrière de ce même vaisseau. L'effet de l'abordage ayant entraîné *le Redoutable* sous le vent, ce vaisseau ouvrit forcément derrière *le Bucentaure* un passage dont profitèrent quelques vaisseaux de la tête de la colonne anglaise. Au contraire, les vaisseaux de queue de cette colonne serrèrent un peu le vent comme pour s'approcher des vaisseaux de l'avant-garde de la flotte franco-espagnole; mais ceux-ci ayant envoyé une bordée aux vaisseaux ennemis, ces vaisseaux renoncèrent à leur projet, et se dirigèrent vers les vaisseaux placés entre *le Redoutable* et *la Santa-Anna*, ou vinrent en aide à ceux de leurs vaisseaux qui combattaient *le Bucentaure* ou *la Santissima-Trinidad*. Tous les vaisseaux, depuis *la Santissima-Trinidad* jusqu'à la queue de la ligne, paraissaient engagés dans ce moment; mais les dix vaisseaux qui précédaient ce dernier bâtiment n'avaient plus à combattre un seul ennemi.

L'amiral Villeneuve, voyant les dix vaisseaux de tête dans l'inaction, leur fit un signal par lequel il leur enjoignait de prendre une position quelconque qui les ramenât au feu le plus vite possible.

Dès que *le Victory* se fut approché du *Redoutable*, le vaisseau français lança ses grappins à bord de l'amiral anglais; en même temps, ces deux vaisseaux ayant lâché leur bordée à bout portant, il en résulta un affreux massacre. Le feu se prolongea ainsi quelques instants; mais l'équipage anglais ne tarda pas à abandonner les batteries, et se porta en masse sur les gaillards, d'où il paraissait menacer de l'abordage le vaisseau français. Le commandant du *Redoutable* fit également monter son monde; alors les deux équipages se fusillèrent vivement, et les hunes du *Redoutable* vomirent des grenades sur *le Victory;* les passavans et les gaillards du vaisseau anglais furent en peu d'instants couverts de morts et de blessés. Ce fut en ce moment que Nelson tomba frappé d'une balle qui le blessa mortellement. Cet événement augmenta le désordre à bord du vaisseau amiral anglais, dont les gaillards furent abandonnés en un instant. L'équipage du *Redoutable* voulut s'y précipiter, mais il en fut empêché par la rentrée de deux vaisseaux. Le capitaine Lucas ordonna alors d'amener la grande vergue de son vaisseau, et de l'employer en guise de pont pour passer sur le vaisseau ennemi. En cet instant, *le Téméraire* accosta *le Redoutable* du côté opposé au *Victory*, et lui lâcha toute sa bordée. L'équipage du *Redoutable* étant alors rassemblé tout entier sur les gaillards et les passavans, l'effet de cette canonnade fut terrible; près de 200 hommes furent mis hors de combat. *Le Victory* ayant repris courage à l'arrivée du *Téméraire*, le feu recommença à bord du vaisseau amiral; mais il le cessa bientôt pour se dégager d'avec le vaisseau français.

Le Redoutable, serré ainsi entre deux vaisseaux anglais, se défendit avec opiniâtreté; mais il ne pouvait rien faire avec un équipage réduit de plus de moitié et une grande partie de ses pièces démontées. Pour achever de l'écraser, un troisième vaisseau vint se placer en travers de sa poupe et le foudroya à portée de pistolet. Réduit à l'état le plus déplorable, et ne pouvant plus tirer de coups de canon que de loin à loin, il répondit à la sommation qu'on lui fit de se rendre par une décharge de coups de fusils. Au même moment, le grand mât du *Redoutable* tomba en travers sur *le Téméraire*, dont les deux mâts de hune, à leur tour, tombèrent sur le pont du *Redoutable* et l'enfoncèrent. Pour surcroît de malheur, le feu prit à bord. Alors, voyant que son vaisseau allait couler, le capitaine Lucas donna l'ordre d'amener pavillon.

Tous les efforts de la colonne de Nelson étaient dirigés sur le centre de la flotte franco-espagnole, dont quatre vaisseaux se trouvaient hors de ligne. Cette circonstance les empêcha de prendre une part active à l'action, ce qui fut malheureux, car deux de ces vaisseaux, *l'Indomptable* et *le Neptune*, avaient chacun 80 canons. Le capitaine du *Neptune* ne put se porter sur la colonne de Nelson; car il était demeuré, malgré ses efforts, sous le vent de la ligne, et *le Redoutable* le masquait. Il fit alors une arrivée pour diriger son feu sur la colonne de l'amiral Collingwood; mais il s'écarta ainsi de plus en plus du vaisseau amiral derrière lequel était son poste, et il en fut réduit à se joindre à l'arrière-garde pour combattre avec elle. Cette manœuvre fut suivie par *l'Indomptable*, *le San-Justo* et *le San-Leandro*.

Les attaques dirigées contre l'arrière-garde de la flotte franco-espagnole furent plus vives dans certaines parties que dans d'autres. Les Anglais portèrent particulièrement leurs efforts contre quelques vaisseaux auxquels ils firent éprouver des avaries, telles qu'il

leur devint impossible de manœuvrer. Ceux qui n'étaient que légèrement endommagés laissèrent arriver, et abandonnèrent ceux sur lesquels les ennemis s'acharnaient de préférence. Cette manœuvre n'eut pas le résultat qu'on en espérait; car les Anglais, cessant pour un instant de combattre les vaisseaux qu'ils avaient réduits à l'impossibilité de manœuvrer, se précipitèrent sur ceux qui avaient laissé arriver et leur causèrent autant de dommages qu'aux premiers.

Le vaisseau espagnol *le Montagnès* laissa arriver jusque dans la ligne des frégates, et ne prit plus aucune part au combat.

L'Argonaute, après un engagement assez long avec un vaisseau anglais, fut obligé de se retirer de la ligne.

La Santa-Anna fut obligée d'amener pavillon; il en fut de même du *Fougueux*, qui, malgré la plus belle défense, ne put résister au *Téméraire* et aux autres vaisseaux qui se réunirent pour l'attaquer.

Le capitaine Cosmao, commandant du *Pluton*, manœuvra constamment pour empêcher la ligne d'être coupée et pour soutenir les vaisseaux voisins du sien et qu'il voyait trop pressés par l'ennemi. Un vaisseau anglais de 80 voulut, dès le commencement du combat, passer sur l'avant du *Pluton;* mais Cosmao ayant forcé de voiles en venant au vent, obligea le vaisseau ennemi à renoncer à son projet et à tenir le vent lui-même. Alors ce vaisseau se porta vers l'intervalle qui séparait *le Monarca* et *le Fougueux*. Mais le capitaine Cosmao plaça *le Pluton* dans cet intervalle, et força le vaisseau ennemi à lui présenter le travers pour éviter d'être enfilé par l'avant. Après un combat d'une demi-heure, le brave capitaine allait ordonner l'abordage, lorsqu'un vaisseau anglais à trois ponts et un autre moins fort se dirigèrent vers *le Pluton* pour le prendre en poupe. Cosmao, par une habile manœuvre, réussit à prendre par la hanche le vaisseau qu'il combattait d'abord, et à présenter le travers au vaisseau à trois ponts; il fit même prendre la fuite au premier en lui lâchant quelques bordées. Il continua alors le combat contre le trois ponts, d'avec lequel il parvint à se dégager, puis, tenant toujours le vent, il se porta partout où son secours pouvait être utile à quelque vaisseau engagé.

Le contre-amiral Magon, qui montait *l'Algésiras*, se défendit avec non moins de valeur. Un vaisseau espagnol venait de laisser un intervalle entre *l'Algésiras* et *le Pluton;* le vaisseau anglais *le Tonnant* se présenta pour couper la ligne dans cet intervalle; Magon, ayant forcé de voiles, engagea le beaupré de son vaisseau dans les grands haubans de l'ennemi, et ordonna l'abordage. L'équipage entier s'y étant porté avec empressement, *le Tonnant* lâcha une bordée haute et basse à mitraille, qui renversa les premiers qui se présentèrent à l'abordage, et priva presque entièrement *l'Algésiras* de ses agrès. *Le Tonnant* fut bientôt réduit au même état par le feu de son adversaire; mais le vaisseau anglais, placé plus avantageusement, puisqu'il présentait le travers, lançait un feu plus vif et plus meurtrier sur les gaillards et les passavants de *l'Algésiras*. Magon était en train de rassembler une partie de son équipage sur le gaillard d'avant pour tenter un second abordage, lorsque l'amiral Collingwood, montant le vaisseau à trois ponts *le Royal-Sovereign*, vint, avec deux autres vaisseaux, couper la ligne derrière *l'Algésiras*, qui reçut en poupe leurs volées à mitraille, fut ensuite canonné à tribord et entièrement enveloppé. Magon, obligé de conserver à son bord les hommes qui lui restaient, pour répondre à cette nouvelle attaque, dut renoncer au second abordage. Le mât *du Tonnant* fut coupé, et, en tombant, entraîna le mât de misaine de *l'Algésiras*. Le désordre que cet accident occasionna et le délabrement du vaisseau français, engagèrent les ennemis à tenter l'abordage, ce qu'ils firent trois fois sans succès. *L'Algésiras* se défendait encore des deux bords de sa batterie basse, quand le feu se communiqua à la fosse aux lions. Le contre-amiral Magon, atteint de deux blessures, resta sur le pont ne voulant pas survivre à la perte de son vaisseau. Il était presque seul la hache à la main, et comme il portait son grand uniforme, réservé, disait-il, pour les jours de fête, il servait de point de mire aux coups de l'ennemi. Atteint d'une balle au milieu de la poitrine, il expira en s'écriant: «*Sauvez, sauvez l'honneur du pavillon!*» Ses dernières volontés furent remplies; le combat corps à corps, qui durait depuis deux heures, se continua avec acharnement. Enfin, privé de ses deux mâts principaux, qui, en tombant, embarrassèrent tous ses canons des batteries de tribord, et accablé par le nombre, *l'Algésiras* fut forcé de céder. Amariné par *le Tonnant*, il ne resta cependant pas entre les mains des Anglais. Ceux-ci ayant été forcés, la nuit suivante, par un coup de vent, de s'éloigner de la côte, l'équipage de *l'Algésiras*, quoique réduit des deux tiers, profita de cette circonstance pour enlever le vaisseau qu'il ramena à Cadix deux jours après.

L'Aigle, *le Swiftsure* et *le Berwick* furent forcés de se rendre après une glorieuse résistance.

Pendant que ces événements se passaient à l'arrière-garde de la flotte franco-espagnole, trois vaisseaux seulement, *le Redoutable*, *le Bucentaure* et *la Santissima-Trinidad* soutenaient au centre presque tous les efforts de la colonne de Nelson.

Les deux derniers, serrés de moins près que *le Redoutable*, se défendirent plus long-temps; ils combattaient depuis deux heures sans qu'on vînt à leur secours. — Le grand mât et le mât d'artimon du *Bucentaure* s'étant abattus, masquèrent une grande partie des canons du côté où ils tombèrent, et diminuèrent les moyens de défense. On n'en continuait pas moins à faire feu de toutes les pièces dont on pouvait se servir, quand le mât de misaine tomba comme les deux autres. Les morts et les débris encombraient les passavants et les gaillards. Dans cette triste position, Villeneuve se fit transporter avec son pavillon à bord d'un des vaisseaux de l'avant-garde, dans l'espérance qu'il pourrait, avec les dix vaisseaux qui la composaient, disputer la victoire. Il vit bientôt cesser son illusion: le canot qu'on avait préparé pour le transporter, criblé de boulets, venait de perdre sa mâture; tous ceux qui restaient à bord avaient été également détruits. Ainsi le pauvre

amiral se trouvait cloué sur un vaisseau qui ne pouvait plus combattre, tandis qu'un tiers de sa flotte combattait encore. Dans cette position désespérée, il consentit à ce que *le Bucentaure* amenât son pavillon. Bientôt après *la Santissima-Trinidad* se rendit également.

L'avant-garde vira de bord à trois heures et demie: mais cette manœuvre n'eut pas de résultat, les dix vaisseaux qui la formaient étaient dispersés et suivaient des routes différentes. L'amiral Villeneuve avait fait à ces dix vaisseaux le signal de passer sous le vent de la ligne, et de se porter vivement vers le centre pour mettre entre deux feux les vaisseaux ennemis qui avaient coupé la ligne. Quatre bâtiments, sur les dix, purent se conformer à cet ordre: *le Neptune*, *le San-Agustino*, *le Héros* et *l'Intrépide*. Deux autres, *le Rayo* et *le San-Francisco-de-Assis*, laissèrent porter pour s'éloigner de la ligne et ne plus prendre part au combat. Le contre-amiral Dumanoir, avec les quatre derniers, *le Formidable*, *le Duguay-Trouin*, *le Mont-Blanc* et *le Scipion*, serra le vent dès qu'il eut viré et se dirigea pour passer au vent des deux flottes.

Le premier vaisseau qui se trouva rendu au feu fut *le Héros*, qui était le plus rapproché de *la Santissima-Trinidad;* mais assailli par plusieurs vaisseaux ennemis à la fois, il ne put résister, et il quitta le combat après avoir perdu son commandant.

Le San-Agustino fut obligé d'amener pavillon.

L'Intrépide et *le Neptune* arrivèrent les derniers sur le champ de bataille, et après la reddition du *Bucentaure* et de *la Santissima-Trinidad*. Ils furent donc obligés de combattre tous les vaisseaux anglais qui se trouvaient au centre, excepté *le Victory* et *le Téméraire* qui étaient encore engagés avec *le Redoutable* et *le Fougueux*. Ne pouvant lutter contre le nombre, *l'Intrépide* et *le Neptune* furent contraints de se rendre.

Un seul vaisseau de la flotte combinée portait encore le pavillon de commandement; c'était *le Principe-de-Asturias*, monté par l'amiral espagnol Gravina. Ce vaisseau, qui n'avait pas cessé de combattre depuis le commencement de l'action, fut heureusement dégagé par *le Neptune* et *le San Justo*, au moment où il allait succomber.

Vers cinq heures, le vaisseau français *l'Achille* était en feu, mais n'en continuait pas moins, malgré la mort de son capitaine, à se battre des deux bords. Il allait forcer à se rendre le vaisseau anglais qui portait le même nom que lui, lorsque celui-ci fut secouru à temps par le vaisseau à trois ponts *le Prince*. En ce moment, *l'Achille* français sauta en l'air avec une partie des hommes qui le montaient.

Le contre-amiral Dumanoir, voyant qu'il ne pouvait plus rien pour le salut de la flotte combinée, opéra sa retraite avec ses quatre vaisseaux. Les ennemis ne firent rien pour s'y opposer.

L'amiral Gravina fit aussi retraite de son côté. Après avoir rallié à son pavillon cinq vaisseaux français, *le Pluton*, *le Neptune*, *l'Indomptable* et *le Héros;* six vaisseaux espagnols, *le Principe-de-Asturias*, *le Rayo*, *le San-Francisco-de-Assis*, *le San-Leandro*, *le San-Justo* et *le Montagnès*, les cinq frégates et les deux bricks, il se dirigea vers la rade de Cadix, où il arriva dans la nuit sans que les Anglais songeassent à le poursuivre.

Dans cette désastreuse bataille navale, la flotte combinée ne perdit pas moins de dix-huit vaisseaux, dont dix-sept pris par l'ennemi et un brûlé par accident. Les pertes en hommes furent très fortes; *l'Algésiras* seul perdit les deux tiers de son état-major, 160 hommes tués et 200 blessés. Les Anglais ne perdirent guère que 1,800 hommes, tant tués que blessés; mais une perte irréparable pour eux fut celle de l'amiral Nelson.

Retour de Cosmao contre la flotte anglaise. — Il reprend quelques vaisseaux. — Le capitaine Cosmao, comme le plus ancien des capitaines français, arbora le guidon de commandement à bord de son vaisseau *le Pluton*, et fit signe aux autres vaisseaux d'appareiller pour aller exercer des reprises sur l'ennemi. Deux vaisseaux français, deux espagnols, les cinq frégates et deux corvettes suivirent seuls *le Pluton*. A la tête de cette faible escadre, Cosmao joignit les Anglais et leur reprit deux vaisseaux espagnols qu'ils remorquaient. Quelques équipages français profitèrent de cette circonstance pour reprendre leurs vaisseaux; mais ces vaisseaux furent presque tous brisés à la côte, près de l'entrée du port de Cadix. *Le Rayo*, vaisseau espagnol, qui avait suivi le capitaine Cosmao, fut pris et fit ensuite naufrage près de San-Lucar. Les Anglais ne purent emmener à Gibraltar qu'un vaisseau français et trois vaisseaux espagnols.

Retraite de Dumanoir. — Combat du cap Finistère. — Le contre-amiral Dumanoir employa la nuit qui suivit la bataille de Trafalgar à réparer ses avaries, et se tint prêt à recommencer le combat le lendemain, si l'occasion lui paraissait favorable. Ne l'ayant point jugée telle, il se dirigea vers le nord, et arriva le 2 novembre par la latitude du cap Finistère.

Là, il fut aperçu par deux frégates de l'escadre du commodore sir Richard Strachan, qui croisait dans ces parages pour intercepter l'escadre de Rochefort. Le commodore se mit bientôt aur les traces de l'escadre française, et le 3, au matin, les deux escadres étaient en vue. Toute cette journée se passa de la part de l'ennemi à continuer sa chasse.

Le 4, au point du jour, l'ennemi, fort de quatre vaisseaux et quatre frégates, n'était plus qu'à trois portées de canon des vaisseaux français. Dumanoir rangea ses vaisseaux de manière qu'ils présentassent tous la poupe aux ennemis qui les chassaient. Depuis huit heures jusqu'à onze heures et demie, deux frégates anglaises poursuivirent les vaisseaux français, en leur lâchant de temps en temps des bordées qui les endommagèrent et leur enlevèrent leurs agrès. Alors l'amiral Dumanoir se détermina à former sa ligne de bataille.

Pendant ce temps, une troisième frégate avait rejoint les deux autres; trois vaisseaux de ligne l'avaient suivie de près. Ces six bâtiments attaquèrent la ligne française, de façon à envelopper les deux derniers vaisseaux. Dumanoir, pour empêcher que sa queue fût

écrasée, fit virer son escadre vent devant par la contre-marche. Par ce mouvement, *le Duguay-Trouin* se trouva exposé à tout le feu de trois vaisseaux anglais; mais son capitaine riposta vigoureusement, dépassa les vaisseaux de ligne, et força les trois frégates à prendre le large. Elles laissèrent arriver pour se placer sous le vent de la ligne française qui avait achevé sa manœuvre. Alors les trois vaisseaux ennemis virèrent pour s'établir au même bord que l'escadre française. *Le Namur* et *le Révolutionnaire* rejoignirent en ce moment leur escadre; le premier se plaça dans la ligne des vaisseaux, et l'autre dans celle des frégates. Ainsi, par un ordre régulier, chaque vaisseau français eut un vaisseau ennemi au vent et une frégate sous le vent. Le combat s'engagea alors avec vigueur; il durait depuis quatre heures et demie, lorsque les vaisseaux français, qui avaient déjà éprouvé de nombreuses avaries au combat de Trafalgar, se trouvant presque entièrement démâtés et avec neuf pieds d'eau dans la cale, furent forcés de se rendre tous les quatre. *Le Formidable* eut plus de 200 hommes hors de combat; *le Scipion*, autant; *le Mont-Blanc*, 180, et *le Duguay-Trouin*, 150. — 135 hommes tués ou blessés, telle fut la perte que les Anglais svouèrent.

Telle fut l'issue déplorable du combat livré par ces débris de l'armée navale de Trafalgar. A Trafalgar, les Français avaient fait, comme partout, leur devoir de braves gens, et leur désastre ne put être attribué qu'aux savantes combinaisons de l'amiral Nelson, et, il faut le dire aussi, à ce hasard qui est presque toujours pour quelque chose dans les événements humains.

La bataille de Trafalgar fut plus fatale pour la France que celle de la Hogue; elle livra aux Anglais l'empire des mers. L'Empereur apprit ce désastre tandis qu'il marchait sur Vienne. Il ne fallut rien moins que la prise d'Ulm et la victoire d'Austerlitz pour le consoler de la ruine des forces navales dans lesquelles il avait placé tant d'espérances. On prétend qu'en recevant la dépêche du ministre de la marine, il entra dans une colère inexprimable, et qu'il s'écria en rappelant la conduite de l'Angleterre envers l'amiral Bing : « Je saurai bien apprendre aux amiraux français à vaincre. »

Toutefois, à son retour à Paris, l'Empereur parut avoir oublié le dessein qu'il avait eu de punir les officiers de marine auxquels il attribuait le désastre de Trafalgar. L'amiral Villeneuve, revenu d'Angleterre où il était prisonnier, pour se soumettre à une enquête sur les événements de cette malheureuse bataille, n'avait pas osé affronter la colère de Napoléon, et s'était arrêté à Rennes pour attendre ses ordres. — Là, dans un accès d'exaltation occasionné, dit-on, par une lettre sévère du ministre de la marine, il avait lui-même terminé par une mort volontaire une carrière qui aurait pu encore être glorieuse. On a, dans le temps, accusé l'Empereur de cette fin subite et violente. L'esprit de parti répandit le bruit que Villeneuve était victime d'un assassinat et non d'un suicide; cette allégation absurde a trouvé quelque crédit parmi les ennemis de Napoléon; mais elle est oubliée aujourd'hui avec toutes les autres calomnies dont on a vainement cherché à obscurcir le grand nom de l'Empereur. La mort de Villeneuve empêcha toute discussion sur l'événement de Trafalgar. Le contre-amiral Dumanoir, traduit devant un conseil de guerre maritime pour sa conduite durant et après la bataille, fut honorablement acquitté. — L'Empereur adressa des compliments gracieux à ceux des officiers qui s'étaient distingués par une résistance glorieuse; il dit aux capitaines Lucas et Infernet, qui lui furent présentés à leur retour des prisons d'Angleterre : « Si tous mes vaisseaux s'étaient conduits comme ceux que vous commandiez, la victoire n'aurait pas été incertaine; je vous nomme commandants de la Légion-d'Honneur. » Peu de jours après, il dit aux capitaines Magendie et Villemadrin : « Vous êtes du nombre de ceux qui se sont bien battus, vous prendrez votre revanche. » Enfin il récompensa la belle conduite du capitaine Cosmao, par le grade de contre-amiral.

Aucun officier ne demeura chargé de la responsabilité du désastre; mais si après cette défaite signalée, résultat d'une lutte contre des forces inférieures, personne ne fut trouvé répréhensible, d'honorables récompenses furent dispensées du moins à ceux qui avaient avec gloire soutenu l'honneur du nom français.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1805.

11 JANVIER. Départ de l'escadre de Rochefort pour les Antilles.
18 — L'escadre de Toulon met à la voile (elle est forcée de rentrer dans le port).
20 FÉVRIER. Arrivée de l'amiral Missiessy à la Martinique.
23 — Attaque et prise de la Dominique. — Prise de la colonie anglaise de Nièves. — Prise de Saint-Christophe.
MARS. Retour de l'escadre de Rochefort en France.
30 — L'escadre de Toulon fait voile pour les Antilles.
13 MAI. Arrivée de l'amiral Villeneuve devant la Martinique.
31 — Attaque du fort du Diamant.
2 JUIN. Capitulation du Diamant.
8 Retour de Villeneuve en Europe.
8 JUIN. Prise d'un convoi de vaisseaux marchands anglais.
13 — Nelson, poursuivant Villeneuve, arrive à Antigoa.
19 — Prise de la frégate anglaise *la Blanche*, par la frégate française *la Topaze*.
22 JUILLET. Combat du cap Finistère entre l'amiral Villeneuve et l'amiral Calder.
16-17 AOUT. Combat de la frégate *la Topaze* contre un vaisseau de ligne anglais.
18 — Retour de Nelson à Portsmouth.
20 — Entrée de la flotte franco-espagnole aux ordres de Villeneuve dans le port de Cadix.
21 OCTOBRE. Bataille navale de Trafalgar. — Mort de Nelson.
4 NOVEMBRE. Combat entre l'amiral Dumanoir et le commodore Strachan.

1806. — CONQUÊTE DU ROYAUME DE NAPLES.

JOSEPH NAPOLÉON ROI.

SOMMAIRE.

Convention de neutralité violée par la cour de Naples. — Napoléon fait marcher ses troupes contre Naples. — Retraite des Russes et des Anglais. — Proclamation de Joseph Napoléon aux Napolitains. — Marche des Français sur Naples. — Prise de Capoue. — Blocus de Gaëte. — Entrée des Français à Naples. — Forces des Napolitains et des Français. — Dispositions militaires prises par Joseph. — Combats d'avant-garde. — Défaite des Napolitains à Campo-Ténèse. — Retraite des Napolitains en Sicile, etc. — Voyage de Joseph en Calabre. — Le prince Joseph est nommé roi de Naples. — Arrivée de Joseph à Reggio. — Joseph visite la Calabre-Ultérieure. — Retour de Joseph à Naples. — Débarquement des Anglo-Siciliens. — Combat de Sainte-Euphémie. — Insurrection des Calabrois. — Reddition des forts de Reggio et de Scylla. — Retraite du général Reynier. — Siége et prise de Gaëte. — Fra-Diavolo. — Destruction de sa bande. — Son arrestation. — Sa mort. — Expédition de Masséna en Calabre. — Guerre barbare. — Tentative des Anglais sur Procida. — Pacification de la Calabre. — Gouvernement et administration du roi Joseph.

TROUPES FRANÇAISES.

Général en chef. — JOSEPH NAPOLÉON.
Chef d'état-major. — MASSÉNA.

TROUPES ANGLO-SICILIENNES.

Général en chef. — LE PRINCE ROYAL DE NAPLES.
Généraux. — Maréchal DE ROSENHEIM. — ROGER DE DAMAS. PRINCE DE HESSE. — STUART.

Convention de neutralité violée par la cour de Naples. — Le 21 septembre 1805, l'empereur Napoléon avait conclu avec le marquis de Gallo, ministre de Naples à Paris, une convention de neutralité que le Roi avait ratifiée le 8 octobre. Mais avant la signature de ce traité et durant sa négociation, la reine Caroline avait cherché, par tous les moyens possibles, à mettre dans ses intérêts la Russie, l'Autriche et l'Angleterre. Elle y avait réussi, et il avait été convenu entre ces puissances et la cour de Naples, que l'on débarquerait sur le territoire napolitain 12,000 Russes et 6,000 Anglais, auxquels se joindraient 25,000 Napolitains, et que ces forces réunies s'avanceraient sur le Pô pour délivrer l'Italie. Les Anglo-Russes parurent, en effet, dans la rade de Naples vers le milieu de novembre. Le roi Ferdinand, lié par la convention qu'il avait signée, le 8 octobre, hésitait à recevoir ces alliés; mais la reine triompha des irrésolutions de son époux, et fit même tous ses efforts pour l'engager à joindre son armée aux troupes étrangères. Ferdinand, roi sans puissance et sans volonté, ne sut pas résister aux sollicitations de sa femme, et on arrêta un plan d'opération par lequel les forces combinées de l'Angleterre, de la Russie et de Naples devaient entrer en Toscane et prendre à dos l'armée française d'Italie.

Napoléon fait marcher ses troupes contre Naples. — Retraite des Russes et des Anglais. — Napoléon, justement irrité de ce manque de foi, lança, le 27 décembre, le lendemain même du traité de Presbourg, un décret d'anathème contre la cour de Naples, et déclara qu'elle avait cessé de régner.

A la première nouvelle du débarquement des troupes russes et anglaises, l'Empereur avait chargé le maréchal Masséna d'aller s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Le maréchal arriva à Bologne le 9 janvier 1806, n'y resta que le temps nécessaire pour donner ses ordres, et se remit en marche avec un corps de 5 à 6,000 hommes. Un autre corps, fort de 20,000 hommes, devait le suivre à peu de distance. Le prince Joseph Bonaparte était en route pour suivre cette armée d'expédition qu'il devait commander en chef.

De son côté, après la paix de Presbourg, dès que l'empereur de Russie eut connaissance des dispositions des Français, il envoya au général Lascy, commandant les forces russes, l'ordre de faire rembarquer sur-le-champ toutes ses troupes, et de les ramener dans les îles Ioniennes, où elles devaient attendre de nouveaux ordres. Les Napolitains n'apprirent pas sans terreur, par cette défection, qu'ils allaient se trouver réduits à leurs propres forces, et que l'orage qu'ils avaient bravé allait éclater sur eux.

Les Anglais ne tardèrent pas à imiter la conduite prudente des Russes, en se décidant à la retraite. Ils évacuèrent successivement Fondi, Itri, Tano, Moli et quelques autres places assez insignifiantes, et s'embarquèrent à Castel-à-Mare. Il ne restait plus à la Cour napolitaine des secours sur lesquels elle avait compté, que deux frégates de la flotte alliée qui demeurèrent à sa disposition dans la rade de Naples; afin, sans doute, de favoriser en cas de nécessité la retraite de la famille royale en Sicile.

Naples, le fort Saint-Elme et le château de l'Œuf étaient occupés par des troupes de ligne napolitaines; le général Galenco gardait Capone avec deux régiments, le prince de Hesse défendait Gaëte avec une garnison de 8,000 hommes. Les places de Foggio, Lucera, Cerignola et Ponte-di-Bovino, situées dans la province de l'Apulie (la Pouille), étaient occupées par quatre régiments étrangers à la solde du roi Ferdinand, dont deux suisses et deux albanais. Les milices des pays défendaient les Abruzzes.

Proclamation de Joseph Napoléon aux Napolitains. — Le 12 janvier, le maréchal Masséna arriva à Spolette, où il établit son quartier général.

Le prince Joseph, avant d'entrer sur le territoire napolitain, publia la proclamation suivante :

« Peuples du royaume de Naples! l'empereur des « Français, voulant éloigner de vous les calamités de « la guerre, avait signé avec votre souverain un traité « de neutralité. Il croyait par-là assurer votre tranquil« lité au milieu du vaste incendie dont la troisième « Coalition menaçait l'Europe; mais la cour de Naples

Cracovie.

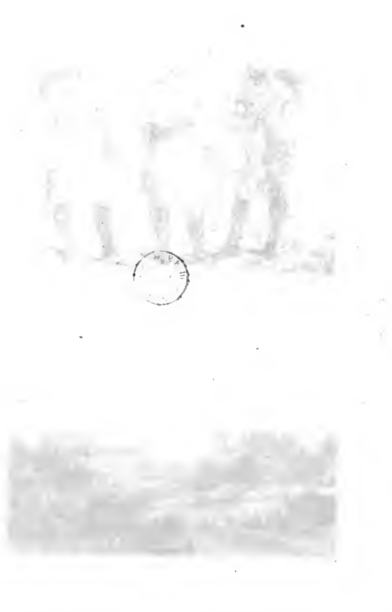


Garde Imperiale Autrichienne

Tambour Officier Grenadier



Eberadorff vu du coté de la Loban.







1805 — Entrevue des deux Empereurs.



L'Empereur François II

L'Archiduc Ferdinand,
Grand Duc de Wurzbourg



Paysans de la Moravie



Chasseloup Laubat

Dejean

«s'est engagée de son plein gré parmi nos ennemis, et «a ouvert ses états aux Russes et aux Anglais. L'empe«reur Napoléon, dont la justice égale la puissance, «veut donner un grand exemple, commandé par l'hon«neur de sa couronne, par les intérêts de ses peuples «et par la nécessité de rétablir en Europe le respect que «l'on doit à la foi publique. L'armée que je commande «marche pour punir cette perfidie; mais vous, peuples, «vous n'avez rien à craindre : ce n'est point contre vous «que sont dirigées ses armes; les autels, les ministres «de votre culte, vos propriétés seront respectées, les «soldats français seront vos frères. Si, contre les in«tentions bienfaisantes de l'Empereur, vous preniez les «armes, la Cour qui vous exciterait vous sacrifierait à «ses fureurs. L'armée française est telle, que toutes les «forces promises à vos princes, fussent-elles sur votre «territoire, ne sauraient les défendre. Peuples, soyez «sans inquiétude : cette guerre, pour vous, précèdera «une paix solide et une prospérité durable.»

Marche des Français sur Naples.—Prise de Capoue. — L'armée française passa le Garigliano, le 8 février. Joseph divisa ses troupes en trois corps : le premier, avec lequel il marchait lui-même, était, au centre, sous les ordres du maréchal Masséna, et se dirigea sur Capoue par San-Germano; le deuxième, commandé par le général Reynier, formait l'aile droite et marcha par Terracina sur Gaëte; le troisième, composé des corps italiens, sous les ordres du général Lecchi, et commandé par le général Gouvion-Saint-Cyr, forma l'aile gauche et déboucha par Itri.

Le 12 février, Masséna, qui était arrivé sans obstacle jusqu'aux portes de Capoue, investit cette place, et somma le gouverneur de la rendre immédiatement. Celui-ci répondit à cette sommation par des coups de canon; mais le lendemain, Joseph vit arriver à son quartier général une députation des autorités de Naples, qui venait traiter de la reddition de la place, et Capoue ouvrit ses portes aux Français.

Cette députation traita également de la reddition de Naples et de Pescara.

Blocus de Gaëte. — Le jour même où Masséna mettait le siége devant Capoue, le général Reynier sommait le prince de Hesse de lui livrer Gaëte. Mais ce général répondit qu'il ne rendrait la place qu'à la dernière extrémité, et après avoir épuisé tous ses moyens de défense. Reynier ordonna alors au général Grigny d'enlever la redoute de Saint-André, armée de six pièces de canon, et qui défendait les approches de la ville. Cet ouvrage avancé fut enlevé d'assaut; le général Grigny y fut tué d'un boulet qui lui emporta la tête.

Le général Reynier ne laissa devant Gaëte, étroitement bloquée, que les troupes nécessaires pour observer la garnison, et repousser les sorties qu'elle voudrait tenter.

Entrée des Français à Naples. — Conformément à la convention conclue entre les députés de la ville de Naples et le prince Joseph, les divisions françaises Duhesme et Partouneaux occupèrent, le 14 février, les principaux postes de la ville de Naples. Le lendemain, Joseph fit son entrée dans cette capitale, où il reçut un excellent accueil de la noblesse et de la bourgeoisie. Il ordonna aux lazzaroni de remettre leurs armes, ce qui fut exécuté sans difficulté.

Les Français trouvèrent sur le môle une frégate et une corvette de la marine royale, qui, n'ayant pu prendre le large à cause du mauvais temps, furent obligées de se rendre. Elles avaient à bord de l'argent et des effets d'une grande valeur. On s'empara également de cinq polacres. Un convoi, qui transportait en Sicile les chancelleries et les meubles de la cour, et que la tempête avait dispersé à quelques milles de Palerme, fut pris dans les ports de Baya, de Castel-à-Mare et de Procida, où les bâtiments qui le composaient avaient été forcés de se réfugier.

On trouva dans l'arsenal de la ville deux cent pièces d'artillerie et deux cent cinquante milliers de poudre.

Forces des Napolitains et des Français. — Dispositions militaires prises par Joseph. — Le prince royal de Naples avait réuni sur la frontière de la Calabre environ 18,000 hommes, formant le fond de l'armée napolitaine. Ces 18,000 hommes étaient répartis en vingt-huit bataillons et dix-sept escadrons, divisés en deux corps : celui de droite, où le prince était en personne, avait pour commandant le maréchal de Rosenheim, et se composait de treize bataillons et onze escadrons; celui de gauche, sous les ordres du comte Roger-de-Damas, était fort de quinze bataillons et six escadrons. A ces troupes, il faut joindre quelques bandes de paysans armés qui faisaient le service d'éclaireurs aux avant-postes sur les deux principaux passages à l'est et à l'ouest.

Le général Reynier fut chargé de commander le corps d'armée destiné à agir en Calabre. Ce corps, qui fut rassemblé à Salerne vers la fin de février, se composait d'une avant-garde (quatre bataillons et trois pièces de montagne), aux ordres du général Compère; de la division du général Verdier (sept bataillons d'infanterie, trois pièces de montagne et un détachement de sapeurs), et d'une réserve aux ordres du général Franceschi. Cette réserve était formée d'un bataillon d'infanterie suisse, de six escadrons de chasseurs à cheval, d'une demi-compagnie d'artillerie légère et d'un détachement de sapeurs.

Le commandement de la gauche fut confié au général Gouvion-Saint-Cyr. Ce corps était destiné à occuper l'Apulie, les Abruzzes, le littoral de l'Adriatique, Tarente et une partie de la province de Basilicata. Il devait réduire la forteresse de Civitella-del-Tronto, seule place qui, dans cette partie, n'eût pas ouvert ses portes aux Français. Sa division de droite, aux ordres du général Duhesme, fut adjointe au général Reynier.

Masséna fut chargé, avec le premier corps, d'occuper Naples et les provinces limitrophes, et de faire le siége de Gaëte. Il partit, en conséquence, de Naples, le 26 février, pour se rendre au camp formé devant cette place. Le commandement des troupes de siége fut confié au général Lacour; le général Campredon prit la direction des travaux du génie que le général Vallongue conduisit

sous ses ordres. Le général Dulauloy commandait l'artillerie.

Le total des forces de l'armée française s'élevait alors à plus de 50,000 hommes.

Combats d'avant-garde. — L'avant-garde du corps du général Reynier arriva à San-Lorenzo-di-Padula, le 5 mars. Le 6, le général Compère, ayant passé les défilés de Guaro, rencontra l'avant-garde de l'armée napolitaine, composée de deux bataillons de ligne, d'un escadron et d'un détachement de bandits calabrois. Ce corps occupait une position retranchée en arrière d'une petite rivière. Les retranchements, appuyés à une hauteur que l'ennemi avait négligé d'occuper, étaient couverts par une pièce de 12, deux de 4 et un obusier. Les voltigeurs français s'en rendirent maîtres, prirent la ligne à revers, enlevèrent la pièce de 12 et l'obusier, mirent les Napolitains en fuite et les poursuivirent jusqu'à Lagonegro. Là, l'ennemi, protégé par deux pièces de 4, tâcha de se rallier; mais ces deux pièces furent enlevées en un instant. Vivement poursuivis jusque vers Bosco, les Napolitains se dispersèrent dans les montagnes, laissant leur artillerie, 300 prisonniers et trois drapeaux au pouvoir des vainqueurs.

Défaite des Napolitains à Campo-Ténèse. — Le général Roger-de-Damas s'était concentré avec 11,000 hommes environ à Campo-Ténèse, position que les généraux napolitains avaient fait retrancher et munir d'artillerie. Dans cette forte position, ils attendaient de pied ferme l'attaque de l'armée française.

Dès que le général Reynier fut informé des dispositions de l'ennemi, il réunit ses troupes, le 8 mars, à Castel-Lucio, et le 9, au matin, il s'engagea dans le défilé de Campo-Ténèse, après avoir fait préalablement explorer par des détachements les montagnes qui bordent le val San-Martino, seul et difficile passage pour arriver à Campo-Ténèse.

La tête de la colonne eut à peine commencé à déboucher, que le général Reynier détacha ses compagnies de voltigeurs pour couronner les montagnes à gauche et à droite dans lesquelles Campo-Ténèse se trouve comme encaissé. L'armée napolitaine appuyait ses deux ailes à ces montagnes, sur lesquelles elle avait placé plusieurs bataillons d'infanterie légère. Trois fortes redoutes, armées de pièces de gros calibre, couvraient le centre.

Les Français mirent beaucoup de temps à déboucher, parce que le défilé étant très étroit, ils ne pouvaient avancer qu'un à un. La fusillade commença vivement sur les montagnes de gauche, et pendant que le reste de l'avant-garde française se formait à l'entrée de la plaine, le général Reynier envoya un bataillon pour soutenir ses voltigeurs. Dès que la division Verdier fut placée en seconde ligne, le général Compère, à la tête de sa brigade, avança directement sur le centre de la ligne ennemie. Déjà cette brigade se trouvait sous le canon des redoutes, lorsque les voltigeurs du 1er régiment léger et le bataillon du 42e accoururent et débordèrent la droite des Napolitains, après avoir culbuté les bataillons qui défendaient les hauteurs où cette droite s'appuyait. Profitant du désordre occasionné par ce mouvement, Reynier ordonna au général Compère d'attaquer l'ennemi au pas de charge et à la baïonnette, et le fit soutenir par la division du général Verdier. Les ennemis ne purent résister à ce choc; ils abandonnèrent les redoutes et leur artillerie, et se dispersèrent dans les montagnes. Quelques-uns prirent le chemin de Morano, où les voltigeurs, qui avaient marché sur les hauteurs, arrivèrent en même temps qu'eux. Beaucoup de fantassins et de cavaliers ennemis furent ramassés dans la neige. Pendant la nuit, plusieurs officiers et soldats vinrent d'eux-mêmes se constituer prisonniers au bivouac de l'armée française; d'autres furent trouvés le lendemain morts de faim et de froid.

La réserve du général Franceschi, presque entièrement composée de cavalerie, n'ayant pas pu, à cause des difficultés, arriver à temps, ne prit aucune part à l'action. Elle bivouaqua à Campo-Ténèse et recueillit les prisonniers, pendant que la division d'avant-garde et celle du général Verdier se dirigèrent vers Morano.

Le corps du général Roger-de-Damas fut détruit presque entièrement. — Des 10,000 hommes qui le composaient, il put à peine rallier 1,000 fantassins et quelques centaines de chevaux. — 2,000 prisonniers, dont 2 généraux et un grand nombre d'officiers, toute l'artillerie, cinq drapeaux et plus de 500 chevaux tombèrent au pouvoir des Français.

Le feld-maréchal Rosenheim, qui commandait le reste de l'armée napolitaine, avait placé ses troupes en seconde ligne pour défendre la frontière de Calabre du côté de l'Apulie, menacée par la division Duhesme. La défaite du général Damas força Rosenheim à se replier derrière la rivière de Coscile. Le 10 mars, l'avant-garde française entra dans Cassano que l'ennemi avait évacué le 9, et y fit encore 150 prisonniers.

Retraite des Napolitains en Sicile, etc. — Le 13 mars, le général Reynier arriva à Cosenza; il laissa dans cette ville, pour assurer ses communications, un régiment de chasseurs et quelques bataillons d'infanterie, sous les ordres du général Lafond-Blaniac, et se remit à la poursuite des troupes napolitaines, ne voulant pas que leurs arrière-gardes eussent le temps de s'embarquer. — Le 19 mars, il vint camper à Seminara, et le lendemain, l'avant-garde française parvint jusqu'aux hauteurs qui dominent Fiumura-di-Muro et la petite ville de Scylla, d'où l'on découvre tout le détroit de Messine. A l'approche des Français, les bâtiments de transport gagnèrent le large. Le général Reynier, à la tête de ses escadrons, traversa la plage de Sentimelle et entra à Reggio, où le prince royal et son frère Léopold s'étaient rendus le jour du combat de Campo-Ténèse. Mais ils avaient quitté cette ville depuis quarante-huit heures. On ne trouva plus sur toute la côte un soldat napolitain. — 2,000 hommes seulement de toute l'armée royale étaient parvenus à passer en Sicile.

Pendant les opérations du général Reynier en Calabre, le général Duhesme, dont la division faisait partie du corps du général Gouvion-Saint-Cyr, reçut l'ordre de se porter sur Cassano avec quatre bataillons d'infanterie et un régiment de cavalerie. Mais il ne put y

arriver qu'avec une partie de son avant-garde, la crue subite du Basiento ayant emporté jusqu'à la mer les ponts qu'il avait fait jeter sur ce torrent. En apprenant les événements de Campo-Ténèse, il changea ses dispositions : il arrêta ses troupes à Polioro et à Rocca-Imperiale, envoya des détachements de divers côtés, fit poursuivre les fuyards qui s'étaient dirigés vers les rivages de l'Adriatique, et s'empara des canons et des armes qu'ils avaient laissés à Rossano et à Crotone.

Voyage de Joseph Napoléon en Calabre. — Cependant le frère de l'Empereur, parti de Naples le 3 avril, suivait l'armée qui s'avançait par le littoral, et faisait ainsi la reconnaissance du pays, dont il fut nommé roi pendant le voyage même. Nous allons reproduire sur ce voyage intéressant des détails donnés par un des officiers qui accompagnaient Joseph Napoléon.

«Le prince Joseph arriva le 7 avril à Lagonegro, où finit la route praticable pour les voitures; il avait pour escorte quatre compagnies de grenadiers ou de voltigeurs et un détachement de chasseurs; il poursuivit sa marche par Loria-Castelluci et la Rotunda : il reconnut le lendemain la position de Campo-Ténèse, franchit le col de ce nom, un des points les plus élevés de la chaîne des Apennins, s'arrêta quelques instants à Morano, à Castrovillari, et arriva, le 11, à Cosenza, capitale de la Calabre-Intérieure, située au confluent du Busiento et du Erati, au pied du mont Sila, dernier contre-fort des Apennins du côté du nord.

«Si l'on devait se fier au bon accueil que font à l'étranger vainqueur les peuples dès long-temps courbés sous le double joug du pouvoir absolu et du fanatisme religieux, on aurait pu croire à la sincérité des démonstrations des Calabrois envers le prince Joseph; on n'aurait pu douter ni de leur entière soumission, ni de leur désaffection de leurs anciens maîtres pour la cause desquels ils avaient, disaient-ils, refusé de prendre les armes. Tous les habitants des villages, hommes, femmes, enfants, conduits par leurs pasteurs, accouraient au-devant du prince, se précipitaient sur ses pas, adressaient au ciel de ferventes prières. Son entrée dans Cosenza fut une espèce de fête; toute la population des environs s'y était rassemblée, la ville retentit d'acclamations, et cependant, peu de temps après, ce même peuple s'insurgea contre les Français, et, pour réduire ces féroces montagnards, il fallut verser plus de sang que n'en avait coûté la conquête.

«Après un court séjour à Cosenza, Joseph continua sa route; il franchit les hautes montagnes de Sila, dont les forêts sont le refuge ordinaire des brigands; il traversa plusieurs villages, véritables repaires qui avaient été livrés aux flammes : au milieu de leurs ruines, une foule de malheureux, couronnés d'épines et tout ensanglantés, se prosternaient aux pieds du prince, se frappaient la poitrine, et imploraient leur pardon.»

Le prince Joseph est nommé roi de Naples. — Le 13 avril, en arrivant au bourg de Sigliano, chef-lieu de cette âpre et sauvage contrée, le prince Joseph reçut par un courrier, parti de Paris le 1er avril, le décret qui le déclarait roi des Deux-Siciles. Le prince Joseph, en montant sur le trône de Naples, conservait le titre de Grand-Électeur et ses droits à la couronne de France; mais les deux couronnes ne devaient jamais être réunies : entre autres dispositions dans le même décret, l'empereur Napoléon se réservait en Italie douze duchés, dont six dans le royaume de Naples, et en nommait les titulaires [1].

«Après s'être arrêté à Nicastro, entrée de la Calabre

[1] Un écrivain qui ne peut être soupçonné de partialité, le général Jomini, a justifié pleinement Napoléon des reproches que plusieurs écrivains irréfléchis ont faits à l'Empereur à l'occasion des accroissements de territoire de l'Empire français et de la création de ces nouveaux États annexes et dépendances du grand Empire. Où les autres ont voulu voir une ambition excessive, Jomini n'a vu qu'une politique nécessaire. Il a reconnu que la France et l'Angleterre sont deux puissances d'égale importance, et qui doivent s'équilibrer. Les raisonnements que, dans la *Vie politique et militaire de Napoléon*, l'aide de camp de l'empereur de Russie a placés dans la bouche même de l'empereur des Français, sont tels que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur en offrant quelques extraits.

«Convaincu, dit Napoléon, que la France n'atteindrait jamais l'apogée de sa prospérité et de sa puissance si elle ne parvenait à lutter, du moins avec égalité, sur les mers contre l'Angleterre, je résolus de tout faire pour relever notre marine, et en attendant sa complète régénération de m'arranger de façon à trouver dans les résultats des victoires d'Ulm et d'Austerlitz les moyens de sauver l'Amérique, de délivrer l'Inde et de débarrasser l'Europe d'un joug qui aurait ruiné son commerce.

«Depuis mon expédition d'Égypte, la puissance anglaise avait triplé : la chute de Tippoo, et plus encore la défaite successive de Scindiah, du rajah de Bérar, vaincus à Delhi, à Lassavary et à Assye par Lake et Wellesley; la soumission du rajah de Bourtpour, enfin celle de Holkar, portèrent jusqu'à 40,000,000 d'habitants les pays soumis à la compagnie anglaise, et à 200,000 tant Cipayes qu'Européens, les forces disciplinées au moyen desquelles elle menaçait de subjuguer l'Asie. L'Europe entière courait aux armes pour empêcher la réunion à la France de quelques vallées de l'Apennin, et personne ne s'inquiétait des progrès de la puissance anglaise dans l'Orient et dans le golfe du Mexique.....

«La mauvaise issue de mes dernières expéditions navales [*] me confirma dans l'idée qu'il fallait prendre de plus grands moyens, si l'on voulait un jour triompher de l'Angleterre. C'était sur le continent qu'il fallait trouver le secret de frapper sa puissance et son commerce; c'était en soumettant tous les pays de côtes à mon influence que j'aurais un jour des marins et des vaisseaux : en attendant cette époque désirée, je fermerais par la possession de ces côtes tout accès au monopole de mes ennemis.

«Le moyen le plus sûr d'y réussir eût été d'être étroitement lié avec le continent; mais comment espérer cet accord unanime, contraire aux intérêts commerciaux des uns et à l'ambition des autres? Ceux-ci, humiliés par nos victoires, ne respiraient que vengeance; les premiers ne prospéraient que par leurs relations maritimes et les bienfaits de la neutralité. A défaut de ce concert unanime, du moins aurait-il fallu l'alliance d'une puissance du premier rang. Je venais d'acquérir récemment la preuve que nous ne pourrions jamais saisir corps à corps le colosse britannique, tant que nous n'aurions pas sur le continent un contre-poids à opposer aux coalitions que le cabinet de Saint-James ourdirait contre nous, toutes les fois qu'il se verrait sérieusement menacé. C'était par ce contre-poids seul que je pourrais réduire nos forces continentales au rôle d'auxiliaires, et diriger une grande partie des forces de la population et des revenus de la France vers la guerre maritime.

«L'alliance de 1756, avec l'Autriche, avait été faite par Louis XV dans ce but; et le traité de famille avec l'Espagne, si honorable pour M. de Choiseul, et bientôt étendu aux maisons régnant à Naples et en Sardaigne, avait mis le complément à la perfection du système fédéral de la France. Le traité avec le cabinet de Madrid était renouvelé; pour bien faire, il eût été nécessaire de renouveler celui avec l'Autriche. Mais était-il probable de s'attacher cette puissance vaincue en cent combats et dépouillée par nous de sa prépondérance en Allemagne et en Italie? La guerre de la révolution n'avait-elle pas établi entre ces deux anciens alliés, une rivalité sinon éternelle, du moins de longue durée? Devais-je, pour faire cesser cette rivalité, dépouiller la France des fruits de ses victoires, afin d'en enrichir une puissance

[*] Celles de l'amiral Villaumez au cap de Bonne-Espérance et à la Martinique, et celle de l'amiral Leissègue à Saint-Domingue, dont nous parlerons bientôt.

ultérieure, et à Monte-Leone, l'ancienne Hipponium, le prince arriva à Palma, le 16 avril. Cette petite ville, agréablement située sur une éminence, au bord de la mer Tyrrhénienne, semble être placée au pied de hautes montagnes et à l'entrée du détroit de Messine, pour offrir, comme du point le plus élevé d'un bel amphithéâtre, le spectacle le plus imposant. Les rivages du détroit, dont les écueils opposés et les courans alternatifs rappellent et expliquent l'ingénieuse fable de Carybde et de Scylla, la Sicile couronnée par son immense mont Etna, les nuages colorés de feu, et les tourbillons de fumée qui environnent le sommet du volcan, la vue du phare, du port et de la ville de Messine, et dans le lointain les îles de Lipari, forment ce magnifique tableau.

« Le nouveau roi, en jetant un regard sur les côtes des deux royaumes, qui semblent n'être que les deux rives d'un fleuve, put juger de la grandeur de l'obstacle, et demeura sans doute convaincu de l'impossibilité de le franchir et de réunir sur sa tête la double couronne de Naples et de Sicile, tant que les Anglais conserveraient dans ces parages la supériorité maritime, et l'avantage que leur assure l'inestimable possession de l'île de Malte. Ce fut à la vue et sous le canon de leurs frégates qui louvoyaient à l'ouvert du canal, que Joseph, traversant Bagnara, où pour la première fois il fut salué des cris de *Viva el Re*, suivit la plage découverte jusqu'à Sylla; il y fut reçu par le général Reynier; il visita avec lui le fort bâti à l'extrémité du promontoire et les autres points de défense sur le canal; gravissant ensuite le revers de la montagne de la Meglia, qui, d'un côté domine le fort, et de l'autre, les belles campagnes des environs de Reggio, il atteignit le terme de son voyage, le 17 avril.

Arrivée de Joseph à Reggio. — « La ville de Reggio, presque entièrement détruite par le tremblement de terre de 1783, sortait à peine de ses ruines; on remarquait, dans plusieurs nouvelles maisons, plus régulièrement placées qu'elles ne l'étaient auparavant, la précaution ingénieuse d'une double construction de murailles; l'une intérieure, toute en charpente, pouvant

obérée, dont les intérêts avaient pu être les mêmes que ceux de Louis XV, mais dont les principes et les vues étaient aujourd'hui trop opposés aux nôtres?

« La Russie, à qui l'Angleterre pouvait faire beaucoup de mal, craignait aussi l'ascendant plus immédiat dont je menaçais l'Europe, et s'arma contre moi : son alliance n'était donc pas celle que je pouvais briguer, puisque nous étions en guerre. La Prusse, enrichie par sa neutralité, espérait voir passer tous les orages autour d'elle sans s'y exposer, d'ailleurs elle n'était pas seule assez puissante pour former le contre-poids désiré. Ce n'était pas avec 7,000,000 d'habitants qu'on pouvait tenir en bride l'Autriche et la Russie, à moins de les appuyer de toutes les forces de la France, ce qui était loin de répondre au but.

« Quel parti me restait-il donc à prendre? celui de m'entourer de plusieurs états du second ordre, réunis en fédération, et intéressés par les bienfaits que je leur prodiguerais à combattre pour la même cause que moi : c'était le moyen d'acquérir assez de prépondérance sur le continent pour que l'Autriche et la Russie ne fussent plus disposées à courir les chances des combats; ce qui me permettrait de tourner par la suite toute ma puissance contre l'Angleterre seule, et toute mon influence contre son commerce.

« Telles furent dans l'origine les vraies causes de ces réunions à mon Empire, de ces royaumes donnés aux membres de ma famille. Ce n'était pas des augmentations de territoire que je cherchais, c'était des éléments de puissance à opposer à la puissance des Anglais ou de leurs alliés. A mesure que les escadres britanniques remportaient des succès et soumettaient quelque colonie des deux Indes, je me hâtais de prononcer la réunion d'une province, pour convaincre l'Angleterre qu'elle ne gagnerait rien à prolonger la guerre, et que chacune de ses acquisitions doublait ma puissance dans une proportion bien supérieure aux avantages qu'elle en tirait.

« Ce système n'était pas sans doute dans les idées du droit des gens reconnu jadis, et dont les préceptes réprouvaient les conquêtes, lorsque des successions ou des mariages n'y donnaient pas des droits légitimes; mais ce n'était pas moi qui avais imaginé de fouler aux pieds ces règles tant vantées des publicistes; Frédéric-le-Grand et Catherine avaient prouvé, quarante ans avant moi, le cas qu'ils en faisaient; et bien d'autres en avaient fait de même avant eux. D'ailleurs les Anglais prétendaient être autorisés à se permettre sur mer tout ce que l'Europe ne pouvait empêcher. La force la plus abusive était la seule limite de leur droit public, pourquoi n'eussé-je pas agi de représailles sur le continent? Si la mer appartient à celui qui a le plus de vaisseaux, pourquoi la terre n'appartiendrait-elle pas à celui qui a le plus de bataillons, et qui en sait faire le meilleur usage dans l'intérêt général des nations?

« D'après les considérations que je viens d'exposer, je résolus de profiter de mes grands succès dans la compagne de 1805, pour donner une prépondérance marquée à mon système fédératif; le royaume de Naples, celui de Hollande et la confédération du Rhin en furent le résultat.....

« ... Le trône impérial était héréditaire dans ma famille : elle commençait ainsi une dynastie nouvelle que le temps devait consacrer, comme il a légitimé toutes les autres; car depuis Charlemagne, aucune couronne n'avait été donnée avec autant de solennité : je l'avais reçue du vœu des peuples et de la sanction de l'Église. Ma famille, appelée à régner, ne devait pas rester dans les rangs de la société; c'eût été un contre-sens.

« Nous étions riches en conquêtes; il fallait lier intimement ces États au système de l'Empire, pour faire pencher la balance continentale de son côté. On a soutenu un paradoxe, en prétendant qu'il n'y a d'autres liens entre les peuples que ceux des intérêts qu'ils mettent en commun. L'histoire est pleine de preuves du contraire; elle fourmille de traités faits dans le seul intérêt des familles qui gouvernent. C'est un très grand malheur, sans doute, quand l'intérêt général du peuple n'est pas celui de ses chefs; mais ce n'est pas chose nouvelle; combien de princes et même de républiques n'ont-ils pas fait d'alliances que l'intérêt bien entendu du pays repoussait! Sans doute, la liberté maritime à laquelle j'aspirais devait être le vœu de tous les États, principalement de ceux qui avaient un littoral; mais les petits États n'attachaient pas assez de prix à une espérance si vague, pour se résigner à une privation totale de commerce pour vingt ans. Sous ce point de vue, leur intérêt du moment, aussi bien que celui de leur dynastie régnante, s'accordait assez contre nous, dès que nous ne pouvions admettre leurs liens avec l'Angleterre. Il n'était pas en mon pouvoir de changer cette situation; mais c'était déjà beaucoup que de substituer à une administration ennemie, un gouvernement qui fût intéressé à marcher avec nous, et dont l'existence se trouvât étroitement liée à nos succès : c'était le seul moyen de faire combattre, pour notre cause, des peuples qui y étaient indifférents; c'était le seul moyen de les soumettre malgré eux à de longs sacrifices dont le fruit n'était pas à la portée de leur jugement.

« Je remplissais ces conditions en plaçant ma famille sur les trônes vacants. Le premier qui se présenta fut celui de Naples. Il fallait un maître à ce malheureux pays pour le sauver de l'anarchie et des vengeances : mon frère Joseph monta sur ce trône qu'une armée française venait de conquérir.

« La Hollande avait perdu depuis long-temps l'énergie qui fait les républiques; elle n'avait pas la force de jouer ce rôle; elle en avait donné la preuve lors du débarquement du duc d'York. Le grand pensionnaire Schimmelpenninck menaçait d'une fin prochaine. Il ne fallait pas laisser aux caprices du système électif, les chances de mon alliance avec un peuple si nécessaire à mes projets contre l'Angleterre. Je ne devais pas soupçonner que la nation regrettât la maison d'Orange, après ce qui s'était passé en 1787. La Hollande semblait donc avoir besoin d'un souverain : je lui donnai mon frère Louis.

« La couronne de fer des rois lombards était déjà sur ma tête; il eut été imprudent de l'en détacher pour la poser sur une autre; c'eût été d'un exemple dangereux. L'Autriche, la plus intéressée au sort de l'Italie, l'avait d'ailleurs reconnue; mais pour calmer ses craintes et celles de l'Europe, je nommai Eugène Beauharnais vice-roi, en lui assurant à ma mort l'héritage de cette couronne.

« Je donnai à Murat le grand-duché de Berg; ma sœur Pauline Borghèse eut la principauté de Guastalla; Élisa Bacciochi fut proclamée princesse de Lucques, de Piombino et de Massa-Carara; Berthier eut, comme on sait déjà, la principauté de Neufchâtel, cédée par la Prusse... »

céder aux oscillations, sans se désunir aux premières secousses ; et l'autre, toute extérieure, en maçonnerie, et servant d'enveloppe, sans que son écroulement pût entraîner celui des planchers ni de la toiture.

«La présence du roi à Reggio, si peu de temps après son entrée dans le royaume de Naples, était l'acte de possession le plus éclatant et le plus propre à pacifier les Calabres ; mais on devait prévoir que ces premières impressions ne seraient pas durables, et que les Anglais, aidés par les intrigues de la cour de Palerme, saisiraient toutes les occasions de troubler ces provinces et d'y exciter des insurrections. Ils observèrent de près la ville et les points de la côte sur le passage du roi ; le général Reynier avait renforcé tous les postes ; les batteries qu'il avait établies le long du canal échangèrent quelques boulets avec les bâtiments de la croisière anglo-sicilienne.

Joseph visite la Calabre ultérieure.—«Le roi Joseph, en quittant Reggio, où il séjourna jusqu'au 20 avril, continua sa reconnaissance par le cap dell' Armi et celui de Sparti-Vento, qui est la pointe la plus méridionale de l'Italie, et à l'extrémité du continent d'Europe ; il s'arrêta à Gerace, l'ancienne ville de Locres, qui fut une des plus considérables de la Grande-Grèce, et qui, entièrement détruite par le tremblement de terre de 1783, a été réduite de 17,000 à 3,000 âmes de population. Il se dirigea ensuite par Squilace (l'ancienne Sylla cum) sur Catanzaro, capitale de la Calabre ultérieure, alors occupée par la réserve de cavalerie du corps de Reynier, sous les ordres du général Franceschi Delosna. Les autorités et les habitants accueillirent leur nouveau souverain avec autant d'empressement et de démonstrations de joie que l'avaient fait ceux de Cosenza. Après avoir reçu des félicitations que chez d'autres peuples on eût pu croire très sincères, il alla sur les hauteurs à l'ouest de la ville, d'où l'on découvre les deux mers ; on lui fit admirer la beauté du site, et les avantages de cette belle et facile communication coupée par la nature entre les hautes montagnes de la Sila et de l'Aspro-Monte, extrémité de la chaîne des Apennins ; elle n'est guère que de quinze milles. Les deux vallons, l'un arrosé par le Corace qui se jette dans la mer Ionienne, et l'autre par l'Amato, qui tombe dans la mer Tyrrhénienne au golfe de Sainte-Euphémie, ne sont séparés que par un seuil de mille à douze cents toises. Joseph conçut le dessein de réunir ces deux petits fleuves par un canal, pour éviter aux petites embarcations le passage périlleux du détroit de Messine, et de faire refleurir ainsi la plus belle partie de l'ancien Brutium. Sages, mais vains projets dont l'exécution, dans d'autres circonstances, contribuerait puissamment à civiliser les malheureux habitants de ces contrées.

«Joseph, avant de revenir à Naples, voulait visiter la ville de Tarente et la rade que l'empereur Napoléon estimait être le mouillage le plus sûr pour ses vaisseaux, et le plus important, soit pour la protection des îles Ioniennes, soit comme point de partance pour une expédition dans le Levant. Continuant, avec son escorte, de côtoyer l'Adriatique, il ne trouva presque partout sur ces rivages, autrefois si riches, si peuplés, que des terres incultes abandonnées aux ravages des torrents ; des forêts négligées, et dont l'exploitation pourrait alimenter les arsenaux ; quelques villes misérables, bâties sur les ruines des plus opulentes colonies grecques, telles que Crotone et la fameuse école qu'y fonda Pythagore ; Sybaris, que les Crotoniates détruisirent et submergèrent en rompant les digues des deux fleuves entre lesquels était situé ce lieu de délices, magnifique et merveilleux jardin de la Grande-Grèce, dont on ne peut même rechercher la place au milieu d'un vaste marais. La seule petite ville de Cassano, sur la rive gauche du Cratis, près de son embouchure, anime cette contrée. Le roi y passa deux jours dans le château du duc, l'un des ministres qu'il avait nommés, et vit avec intérêt les établissements utiles que la bienfaisance éclairée de cet estimable seigneur y avait formés, et que dirigeait son frère, le chevalier de Serra.

«De Cassano jusqu'à Tarente, toujours suivant les bords arides de la mer Adriatique, passant sur les tombeaux des colonies grecques dont les conquêtes des Romains consommèrent la ruine, telle que l'ancienne Héraclée, aujourd'hui Polycoro, Metaponte où quelques débris informes portent le nom de Torre-di-Mare, Joseph arriva à Tarente, le 3 mai ; il y séjourna pour examiner les travaux que, d'après les ordres de Napoléon, les généraux Soult et Gouvion-Saint-Cyr avaient successivement fait exécuter pour la défense de la rade. La situation de Trente est admirable, et l'on est frappé des avantages qu'elle offre pour un grand établissement maritime.

«Le terrain sur lequel la ville est bâtie, au fond de la baie, est baigné d'un côté par la mer, et de l'autre par les eaux d'un étang dit Mare-Piccolo, qui l'isolent entièrement ; la rade est formée par deux pointes fort avancées dans la mer, et par les deux îles de Saint-Pierre et de Saint-Paul entre lesquelles est le canal. Cette passe, la seule praticable pour les vaisseaux de guerre, est soumise aux feux croisés des forts et batteries des deux îles ; les autres passes entre les pointes de terre, et l'une ou l'autre de ces îles ne peuvent servir qu'à de petites embarcations. La ville pourrait aisément être bien fortifiée, et son port agrandi : si jamais, en dépit de leur fatale destinée, les peuples de cette péninsule étaient affranchis du joug de l'étranger, si l'orgueil et l'ambitieuse rivalité des puissances voisines, cessant de les aveugler sur leurs vrais intérêts, laissaient en paix un gouvernement raisonnable d'envelopper les germes de force et de prospérité que la nature a prodigués à ce beau pays, Tarente deviendrait l'un des plus beaux arsenaux de l'Europe. Sa position, à l'entrée des mers du Levant, la proximité des forêts où se trouvent les meilleurs bois de construction, la fertilité du sol, ne lui laissent rien à désirer.

Retour de Joseph à Naples. — «Le prince, naturellement disposé à accueillir de semblables projets, put ici donner carrière à ses espérances ; mais il était loin de pouvoir se flatter de les réaliser : des soins plus pressants le rappelaient à Naples. Ce pénible voyage, d'ailleurs très politique et très utile, avait beaucoup

prolongé; il avait laissé, pendant son absence, la direction des affaires à son ministre de la police, Saliectti, homme d'esprit, serviteur dévoué, mais ardent, audacieux, et peu propre à concilier les esprits. L'exécution du marquis de Robdio, qui s'était rendu aux troupes du général Duhesme, avait indigné les gens de bien, et exaspéré tout ce qui tenait secrètement à l'ancienne cour. La présence du roi devenait de jour en jour plus nécessaire; il traversa rapidement la Capitanate et la Pouille, qui étaient l'Apulia des Romains, passa à Canosa sur le champ de bataille de Cannes, s'arrêta seulement quelques heures à Stoggia, et arriva le 10 avril au palais de Caserte. — Il fit le lendemain son entrée solennelle à Naples. Rien ne fut négligé pour la rendre pompeuse; toutes les autorités, les jeunes gens des familles les plus distinguées, composant une nombreuse garde d'honneur, le maréchal Jourdan, récemment nommé par Napoléon, gouverneur de Naples, accompagné de son état-major, la foule toujours empressée des courtisans, un peuple immense faisant retentir l'air de ses acclamations, formaient ce brillant cortége. Le cardinal Ruffo, archevêque de Naples, frère du cardinal Ruffo, chef de la terrible croisade des Calabrois, lors de la restauration de 1799, reçut le roi Joseph, à la tête de son clergé, à l'entrée de la ville, et l'accompagna d'abord à l'église du Saint-Esprit, où il fit chanter le *Te Deum*, et ensuite jusqu'au palais. Le soir, la ville fut illuminée; la joie publique se manifestait de toutes parts sans causer le moindre désordre. Cependant une catastrophe imprévue manqua de troubler cet appareil de fête que l'ennemi marqua du moins par un fâcheux événement, la prise de l'île de Capri, qu'il était bien essentiel de conserver pour protéger la navigation du golfe, et pour éloigner des côtes adjacentes une observation très gênante. »

Débarquement des Anglo-Siciliens. — Combat de Sainte-Euphémie. — Pendant que Joseph, monté sur le trône des Deux-Siciles, s'occupait des moyens de consolider sa puissance, la cour de Palerme travaillait à exciter de nouveaux soulèvements; des bandes insurrectionnelles, organisées en Sicile, furent transportées sur les côtes de la Calabre. Ces bandes ne tardèrent pas à se grossir d'une manière inquiétante. Les généraux anglais, sachant que Reynier n'avait laissé que peu de forces dans cette partie des États napolitains, résolurent d'agir efficacement dans l'intérêt de la cause des Bourbons de Naples.

Ils tinrent, en conséquence, à Palerme un conseil, dans lequel il fut décidé qu'on opérerait une descente en Calabre, dont les habitants paraissaient déterminés à se lever en masse. L'expédition s'organisa promptement : 6,000 hommes de troupes britanniques et 3,000 de troupes napolitaines, sous les ordres du général Stuart, furent embarqués à Messine, le 1er juillet, et dirigées vers le golfe de Sainte-Euphémie, où ils débarquèrent sans opposition.

Le général Reynier ne fut pas plutôt informé du débarquement des Anglo-Siciliens, qu'il se hâta de rassembler toutes les forces dont il pouvait disposer, et, le 3 juillet, son avant-garde se trouva en présence de l'ennemi, bivouaqué au pied de la colline de Sainte-Euphémie, appuyant sa gauche au village et sa droite à la mer.

Les forces du général Reynier montaient à peu près à 4,500 hommes d'infanterie (4 régiments dont 1 suisse), auxquels il faut joindre un régiment de chasseurs et une batterie d'artillerie à cheval. Après avoir passé la nuit du 3 au 4, sur la route de Nicastro, dans le bois de Fondaco-del-Fico, elle parut le lendemain dans la plaine, en continuant de suivre la route au pied des hauteurs de Maida, à la rive gauche de l'Amato.

Dès que le général Stuart vit qu'il allait être attaqué sur la colline de Sainte-Euphémie, où il avait pris position, il s'empressa de la quitter, se rapprocha du mouillage des vaisseaux, et forma sa ligne de bataille parallèlement au rivage de la mer, appuyant sa droite à celui de l'Amato, vers son embouchure. Cette aile étant la plus rapprochée des Français, il y jeta un grand nombre de tirailleurs qui se postèrent avantageusement dans un petit bois sur la rive droite de la rivière.

Le général Compère passa l'Amato, sous la protection de quelques compagnies de voltigeurs chargées d'éclairer le petit bois. Accueillies par le feu meurtrier des nombreux tirailleurs ennemis, ces compagnies furent repoussées avant que le général Compère eût achevé de former sa brigade. La canonnade s'étant engagée, les Français, encore mal en ordre, furent écrasés par le feu de mousqueterie des Anglo-Siciliens : plus d'un tiers fut tué ou mis hors de combat. Le général Compère eut le bras cassé pendant qu'il tâchait de rallier ses troupes. Le général Reynier, dont le reste de la division était trop éloigné, n'ayant pu venir au secours de ces braves, le général Compère ordonna la retraite qui se fit en bon ordre sur Catanzaro. Le général Franceschi se mit à la tête de l'arrière-garde, formée du 23e régiment et du 9e de chasseurs à cheval.

Insurrection des Calabrois. — En entendant le canon du combat de Sainte-Euphémie, les Calabrois, disposés à s'insurger, coururent aux armes. Le tocsin sonna dans tous les villages; le drapeau blanc fut arboré sur les clochers; de nombreux détachements de paysans armés vinrent se rallier à l'armée anglo-sicilienne; en un instant le soulèvement devint général. On n'entendait partout que le cri de : ***Mort aux Français!*** Les petits postes établis sur les routes pour la correspondance furent égorgés; les insurgés, non contents d'assaillir les étrangers, envahirent le domicile des plus riches habitants qu'ils accusaient d'avoir prêté assistance aux Français, pillèrent et incendièrent les maisons, après en avoir massacré les propriétaires.

La populace investit la ville de Cosenza occupée par le général Verdier, avec 8 ou 900 hommes. Ce général profita de la nuit pour l'évacuer et se retirer sur Cassano, mais l'insurrection ayant gagné cette ville, il se dirigea vers l'Apulie avec son détachement.

Le général anglais vit avec beaucoup de peine les excès horribles commis par les insurgés. Pensant que l'intérêt ferait taire la vengeance, il promit une gra-

tification de dix ducats pour chaque soldat français et de quinze pour chaque officier qu'on amènerait sain et sauf à son quartier général. Cette mesure noble et généreuse eut le résultat que le général anglais en avait espéré.

Reddition des forts de Reggio et de Scylla. — Le général Stuart, pensant bien que le soulèvement général de la Calabre forcerait le général Reynier à évacuer promptement ce pays, employa ses forces à soumettre les deux forts de Reggio et de Scylla, qui avaient juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le fort de Reggio ne put résister long-temps; mais celui de Scylla, quoique assiégé par terre et par mer, et par des forces considérables, se défendit long-temps. Ce ne fut que quand elle se trouva privée d'eau potable, que la brave garnison se rendit. Elle avait souffert pendant dix-neuf jours un bombardement non interrompu. Réduite à une centaine de combattants, elle obtint les honneurs de la guerre, et fut conduite en France, prisonnière sur parole.

Retraite du général Reynier. — En apprenant le débarquement des Anglo-Siciliens et la situation critique du général Reynier, le roi Joseph lui envoya l'ordre de se retirer sur Cassano, et d'y attendre le corps d'armée que le maréchal Masséna conduirait lui-même, après la reddition de Gaëte, pour reconquérir les deux provinces de la Calabre.

A la réception de cette dépêche, Reynier se mit en marche sans répondre aux Calabrois qui suivaient sa division en la tiraillant, et atteignit Crotone, où il déposa ses blessés, et qui fut forcée de se rendre deux jours après, sa faible garnison n'ayant pu s'opposer au soulèvement des habitants.

Le général Reynier continua sa retraite fort difficilement à cause du manque de vivres. Pour s'en procurer, il fut obligé d'enlever de force plusieurs villages. Un châtiment terrible avait été mérité par les habitants de Strongoli; maîtres d'un certain nombre de prisonniers, chaque jour ils tiraient du rachot un des soldats français, et ils le faisaient mourir de la façon la plus cruelle. Reynier se contenta de brûler cette ville. Effrayée du sort de Strongoli, la ville de Ciro, ayant fourni des vivres aux Français, fut, après leur passage, attaquée et pillée par les insurgés.

Un rassemblement nombreux s'était formé à Corigliano, où les Calabrois, maîtres des hauteurs qui dominent la ville, espéraient se maintenir. Le général Reynier les fit tourner et enlever, en même temps qu'il fit attaquer la ville directement. La colonne française arriva jusqu'aux premières maisons sans recevoir un coup de fusil; mais dès qu'elle fut engagée dans les rues, une grêle de balles lui tua une vingtaine d'hommes. Le général Reynier, voulant attirer cette populace furieuse hors des murs, feignit de rétrograder. Aussitôt les insurgés, poussant des cris de joie, se précipitèrent en désordre dans la plaine, où le 9e régiment de chasseurs en fit un horrible carnage. L'infanterie rentra au pas de charge dans la ville de Corigliano, qui fut livrée au pillage.

Dès que Reynier fut arrivé à Cassano, il réunit sa division dans un camp retranché, où il fut rejoint par le général Verdier, qui, comme nous l'avons dit, avait déjà été forcé de quitter Cassano. Reynier se maintint dans cette position, et conserva ses communications avec l'Apulie, en attendant que la réduction de Gaëte permît à Masséna de se porter en Calabre avec des forces suffisantes pour reconquérir le pays.

Siége et prise de Gaëte. — La garnison de Gaëte, commandée par le prince de Hesse-Philipstadt, était composée de troupes napolitaines et siciliennes, d'abord au nombre de 4,000 hommes, et qui furent, vers la fin du siége, portées à 8,000. Cette place était abondamment pourvue de munitions de guerre et de bouche par les soins de l'escadre anglaise qui croisait constamment devant la place, et qui finit par s'y embosser.

L'artillerie s'élevait à cent-trente bouches à feu, presque toutes en batterie sur le front d'attaque.

«Gaëte, dit Matthieu Dumas, est une presqu'île fortifiée, qui a une grande lieue de circuit, et qui présente au continent des fronts sur environ quatre cents toises de développement, lesquels bornent l'isthme, et offrent les seuls points attaquables, quand les assiégeants ne sont pas maîtres de la mer. Ces fronts, qui ne sont que la sixième partie de l'enceinte, sont composés d'ouvrages d'un tracé irrégulier, mais ayant de bons revêtements élevés en grande partie sur le roc; ils peuvent être armés d'une grande quantité de bouches à feu de toute espèce placées dans des batteries à plusieurs étages, ayant un très grand commandement, convergeant sur les attaques dans la partie étroite de l'isthme, dont le terrain très rocailleux est parsemé de masses de rochers. Le fossé au pied de l'escarpe est en partie taillé dans le roc; un double chemin couvert règne sur les deux tiers du front, où l'escarpe ne se trouve pas élevée sur un front assez à pic pour en rendre le pied inaccessible. Une seule porte se trouve sur un des fronts de terre à la gauche, sur la face d'un bastion, dont la gorge est fermée par un château ou pâté carré, dit la citadelle. Ces divers fronts ont, malgré l'irrégularité de leur tracé, l'avantage de n'avoir que très peu de lignes, dont on puisse prendre le prolongement; et la plupart de leurs revêtements étant adossés au roc taillé en retraite, il est très difficile d'y faire brèche. Il faut ajouter à ces avantages naturels de la défense sur l'attaque, à cette force de position, que les approches ne peuvent se faire, à la distance de trois cents toises, que sur un terrain pierreux, coupé de murs, où le rocher est souvent à découvert, et partout sous les feux plongeants de la place.»

L'avis des ingénieurs fut que Gaëte ne pouvait être réduite que par un grand effort d'artillerie; qu'il fallait éviter l'attaque des dehors; que le couronnement du chemin couvert, les descentes de fossé, l'attachement du mineur, offraient des obstacles insurmontables, puisque l'on ne pouvait espérer d'éteindre ni même de diminuer considérablement les feux des assiégés. En conséquence, le général Campredon dressa un plan d'attaque, d'après lequel il fut décidé qu'on profiterait des plis du terrain très accidenté entre

«s'embarquer, et me joindre en Sicile, où je vais tâcher «de me rendre.»

Ce stratagème réussit, Fra-Diavolo échappa, et il fut fort difficile aux Français de se remettre sur ses traces : différents rapports signalant sa présence sur plusieurs points opposés, le colonel Hugo, arrivé à Isernia, résolut de diviser sa colonne; il fit marcher la légion corse par la Matèse, les détachements napolitains par la rive gauche du Biferno, et lui-même, à la tête de la garde royale et des Africains, se dirigea vers Cantalupo et le val de Boiano.

Enfin le colonel atteignit Fra-Diavolo près de Boiano. Un combat sérieux s'engagea, les insurgés furent complétement battus. C'est à peine si 150 hommes échappèrent. Ne trouvant pas d'obstacle au pont de Vincbiatura, ils y passèrent le Biferno, et prirent la direction de Bénévent par le val du Tamaro. Le reste, à l'exception d'une trentaine de prisonniers, resta sur le champ de bataille ou se noya dans les torrents.

Fra-Diavolo prit la fuite vers Bénévent avec les restes de sa bande; le colonel Hugo continua de le poursuivre, et le joignit de nouveau à Atella.

Fra-Diavolo aurait bien voulu éviter le combat; mais il fut forcé de l'accepter, et en voulant se retirer en bon ordre, il vit tomber une partie de ses compagnons sous les coups de l'avant-garde et des Corses qui avaient débouché les premiers. Le partisan réussit toutefois à s'échapper encore avec une trentaine d'hommes. Le reste fut tué ou se dispersa dans toutes les directions, après avoir jeté ses armes. Les Français se remirent à la poursuite du chef.

Enfin on crut tenir le redoutable Fra-Diavolo. Obligé de suivre un instant, avec une douzaine d'hommes qui l'accompagnaient, la grande route de l'Apulie, il se trouva entre un régiment de cavalerie légère française qui éclairait cette route et le détachement du colonel Hugo : qu'il avançât ou qu'il reculât, il devait être pris. Mais il se tira encore de ce mauvais pas par une ruse fort singulière. «Attachez-moi les mains derrière le «dos, et faites de même à mon lieutenant, dit-il à son «petit détachement; quand ce sera fait, paraissez sur «la route, traversez hardiment les rangs de la cava«lerie française, et répondez aux questions que l'on ne «manquera pas de vous faire, que vous êtes des gardes «nationaux du voisinage; que, nous soupçonnant de «la troupe de Fra-Diavolo, vous nous avez pris, et que «vous nous conduisez à Naples pour obtenir la prime «accordée à ceux qui arrêtent des brigands.» Les hommes de Fra-Diavolo firent quelques observations, et témoignèrent surtout la crainte que la cavalerie ne voulût conduire elle-même à Naples les deux prisonniers. Fra-Diavolo les rassura : «Ne craignez rien, leur «dit-il; chacun va s'émerveiller de votre dévouement «et lui donner des éloges; les injures, les menaces ne «nous seront pas épargnées, mais elles seront sans «effet.»

Tout étant disposé, Fra-Diavolo prend un air confus; les prétendus gardes nationaux s'avancent fièrement, sont accablés de questions, y répondent avec assurance et arrivent enfin à la queue du régiment. A peu de distance se trouvait la traverse qui conduisait à la côte, et Fra-Diavolo, ne voulant pas s'y jeter sans faire savoir aux chasseurs qu'il s'était joué d'eux, fit décharger sur cette troupe tous les fusils de ses compagnons. Le régiment ne jugea pas à propos de poursuivre les fuyards dans un pays boisé presque impraticable pour des troupes à cheval.

Mais le colonel Hugo, marchant toujours sur les traces de Fra-Diavolo, le rencontra le soir même non loin de Castel-à-Mare. Instruits de sa position par quelques feux qu'il avait eu l'imprudence de laisser allumés, les Français marchèrent à lui, l'atteignirent, et tuèrent la majeure partie de son escorte. Quant à lui, il parvint, quoique blessé, à s'échapper encore, et se sauva du côté de la Cava ou de Salerne.

De petites colonnes françaises cernaient tout le pays depuis la Cava jusqu'à Ebboli; on sut que Fra-Diavolo s'y trouvait repoussé. Sa tête fut mise au prix de 6,000 ducats.

Le besoin de nourriture et surtout de repos (depuis vingt-neuf jours il était poursuivi par les Français), engagèrent Fra-Diavolo à demander l'hospitalité à un berger qui était seul dans sa cabane. Il s'informa d'abord s'il passait quelquefois des troupes ou des gardes nationaux de ce côté. Sur la réponse négative du berger, il déposa ses armes dans un coin, et, s'étant assis près du feu, ramassa et mangea quelques pommes de terre que le berger, rassasié, laissait brûler sous la cendre. Fra-Diavolo jouissait enfin d'un repos bien chèrement acheté, quand, vers minuit, quatre brigands de Cilento, bien armés, entrèrent dans la cabane, et forçant Fra-Diavolo et le berger à se mettre le visage contre terre, leur enlevèrent tout ce qui leur parut de bonne prise, ainsi que les armes du chef de bande. Fra-Diavolo, craignant que la somme promise à qui l'arrêterait ne tentât ces hommes, n'avait pas cru devoir se nommer, les brigands le forcèrent à marcher avec eux, et comme ses pieds en sang ne lui permettaient pas d'aller assez vite, ils l'abandonnèrent dans la montagne, au milieu d'un pays qu'il ne connaissait pas. Le jour n'avait pas encore paru. Fra-Diavolo, apercevant une faible lumière, se dirigea vers ce point et entra dans le bourg de Baronisi. — Un apothicaire, ouvrant sa boutique, l'aperçut sur la place couverte de neige, s'approcha de lui, et lui demanda ce qu'il cherchait. Fra-Diavolo répondit qu'il arrivait de la Calabre, et qu'il attendait, pour retourner à Naples, des compatriotes qui étaient restés en arrière. Ne lui reconnaissant point l'accent de cette province, l'apothicaire conçut des soupçons, et l'engagea à entrer dans sa cuisine pour attendre plus à son aise. Pendant que Fra-Diavolo se reposait, la servante de l'apothicaire alla prévenir la garde civique, qui vint lui demander ses papiers, et qui, sur sa réponse qu'il n'en avait pas, le conduisit à Salerne.

Là, il fut reconnu par un sapeur napolitain de la légion corse qui entra par hasard chez le gouverneur de la place, pendant l'interrogatoire qu'il subissait, et il fut arrêté aussitôt.

Le colonel Hugo, à l'activité duquel on devait la destruction de la bande, et par suite l'arrestation de Fra-Diavolo, sollicita Joseph Napoléon de traiter ce

chef en prisonnier de guerre, mais on avait des crimes privés à lui reprocher. — Fra-Diavolo fut traduit devant les tribunaux, et condamné à mort.

Voici le portrait qu'en a tracé son généreux adversaire : «Fra-Diavolo était de petite stature ; son œil était vif et pénétrant ; son caractère ferme, quelquefois cruel ; son esprit fin, on dit même cultivé ; brave, actif, entreprenant, il joignait à ces qualités celle d'être le meilleur marcheur du royaume [1]. »

Expédition de Masséna en Calabre. — Guerre barbare. — Aussitôt après la reddition de Gaëte, un décret royal déclara en état de siége les deux provinces de la Calabre, et confia à Masséna, qui commandait en chef l'expédition, tous les pouvoirs civils et militaires. Ce décret mettait l'entretien des troupes à la charge des pays révoltés, rappelait les propriétaires que le soulèvement avait fait fuir, prononçait la confiscation contre les absents, et livrait aux communes qui n'avaient pris aucune part à l'insurrection, les biens des assassins et des chefs de bandes condamnés par les commissions militaires.

Masséna partit de Naples, le 1er août, après avoir envoyé des officiers à Cassano, pour donner au général Reynier avis de son approche. Le roi suivit de près le maréchal, se rendit d'abord à Salerne, et poussa enfin jusqu'à Lagonegro avec la réserve de sa garde.

Arrivée au défilé de Lauria, l'armée française rencontra les insurgés de la Basilicata et de la Calabre-Intérieure, qui s'étaient réunis pour s'opposer à son passage. Attaqués de front en avant du village, les insurgés firent d'abord assez bonne contenance ; mais le maréchal ayant fait tourner la position par le revers du Monte-Galdo, tout le rassemblement prit la fuite. Les Français passèrent au fil de l'épée ceux qui tombèrent entre leurs mains, et pillèrent, puis incendièrent Lauria.

Les habitants de Morano et de Castro-Villari, épouvantés de l'exemple que l'armée française venait de faire à Lauria, envoyèrent à Cassano une députation chargée de porter leur soumission au général Reynier, et de lui demander sa protection contre la vengeance probable des insurgés. Le général feignit de croire à leurs protestations ; le même jour, il se rendit avec sa division à Castro-Villari, et envoya un fort détachement à Morano. Le détachement opéra sa jonction avec l'avant-garde du maréchal Masséna, qui parut dans cette ville peu de temps après les soldats de Reynier. Les deux corps d'armée se réunirent à Castro-Villari, où le maréchal séjourna. Un rassemblement de 3 à 4,000 paysans s'étant formé dans les montagnes environnantes, Masséna le fit dissiper par la légion corse, qui s'acquitta de cette mission avec le plus grand succès.

L'armée française, réunie alors au nombre d'environ 13,000 hommes, se mit en marche vers Cosenza. Les insurgés avaient, disait-on, établi un camp fort nombreux à San-Demetrio : le général Reynier se dirigea vers ce camp avec sa division ; mais il le trouva abandonné. La populace calabroise fuyait de toutes parts devant les forces qui lui étaient opposées.

Le maréchal Masséna établit son quartier général à Cosenza, où il fit camper une partie de l'armée.

Le général Reynier fut envoyé avec sa division à Monte-Leone, et pénétra jusqu'à Seminara. Mais la plus grande partie de la population ayant pris les armes, le général français ne put disposer d'assez de colonnes mobiles pour les faire rentrer dans l'obéissance.

Le général Franceschi traversa la Sila, et réussit dans quelques expéditions qu'il entreprit du côté de Catanzaro.

Le général Gardanne, à la tête du 102e régiment, parcourut tout le littoral de la Méditerranée et le purgea des brigands dont la flottille anglo-sicilienne l'avait infesté.

Dans la plupart des localités de la Calabre, les lieutenants du maréchal Masséna ne pouvaient pacifier les habitants qu'en employant les mesures les plus rigoureuses. C'est ainsi que le général Verdier, repoussé à Amantéa, ne put réduire cette ville qu'en y faisant attacher le mineur. Le général Peyri ne fut pas plus heureux à Cariati : trois bataillons polonais qu'il commandait y furent repoussés.

Détruite sur un point, l'insurrection levait la tête sur un autre. Une compagnie de voltigeurs du 52e régiment, ayant été faire à San-Pietro une réquisition de paille et de matelas pour les malades dont les fièvres endémiques augmentaient chaque jour le nombre, mit, sur l'ordre de son capitaine ; les armes en faisceaux avant qu'un poste suffisant eût été établi pour les garder. Pendant que les soldats étaient occupés à prendre dans les maisons les objets requis, une bande d'insurgés, cachée dans les environs, s'élança dans le village, s'empara des armes, et fit presque toute la compagnie prisonnière. Les insurgés allumèrent ensuite un grand feu, où ils jetèrent les soldats et deux de leurs officiers. Le capitaine et trois ou quatre hommes parvinrent seuls à se sauver.

Le maréchal Masséna transporta son quartier général à Monte-Leone et laissa à Cosenza le général Verdier.

Les exécutions militaires, qui se succédaient chaque jour, n'arrêtaient pas les progrès de l'insurrection. Les Napolitains bravaient ce genre de mort, qu'ils ne regardaient pas comme infâme. Le maréchal fut obligé de faire établir sur les places publiques et sur les routes des potences où l'on accrochait tous ceux qui étaient pris les armes à la main. Ce moyen eut quelque efficacité et diminua un peu la sédition.

Les insurgés obéissaient tous à des chefs pris dans leurs rangs. Ces chefs, remplis de courage et d'audace, faisaient beaucoup de mal aux Français, par la connaissance qu'ils avaient des localités. Ils faisaient la guerre comme la firent plus tard les partisans espagnols. Le plus renommé de ces chefs napolitains était, après le fameux Fra-Diavolo, dont nous avons raconté la fin tragique, un simple paysan, nommé Mecco, qui commandait les insurgés de la Basilicata, et se tenait ordinairement à Maretea. Sa troupe fort nombreuse

[1] *Mémoires du général Hugo*, tom. I, chap. XXII, XXIII, XXIV.

inquiétait la route de Naples à Monte-Leone. Il eut même l'audace d'attaquer le poste de Lago-Negro où les Français s'étaient fortifiés, et qui était le dépôt des munitions de l'armée. Mais il fut repoussé vigoureusement, et perdit 600 hommes.

Tentative des Anglais sur Procida. — Pacification de la Calabre. — Les Anglais voulurent profiter des événements qui avaient attiré une grande partie des forces françaises en Calabre pour s'emparer de Procida. L'amiral Sidney-Smith se présenta devant cette île, et somma le commandant de lui livrer la place. Mais heureusement elle était occupée par une forte garnison qui avait à son service une artillerie nombreuse et bien servie. L'amiral anglais vit, à la première attaque, qu'il échouerait dans sa tentative, et il y renonça. Il se rembarqua, le 16 septembre, pour Messine.

De son côté, le général Stuart, dont le caractère généreux s'indignait de la guerre déloyale qu'il lui fallait faire, et qui désespérait de triompher des forces qui lui étaient opposées en Calabre, s'était rembarqué, le 5 septembre, pour la Sicile.

Avant son départ, Sidney-Smith débarqua, sur divers points de la côte, entre Terracine et Gaëte, des troupes de bandits et de galériens, destinées à insurger les provinces septentrionales du royaume. Mais ces bandes furent promptement dispersées. Un de leurs chefs se jeta cependant dans la ville de Sora, en mura les portes, détruisit les ponts sur le Garigliano, et établit une batterie au seul gué praticable. Le général Espagne força le passage de la rivière, et emporta la ville d'assaut. Les soldats passèrent au fil de l'épée tous les insurgés qui tombèrent entre leurs mains; le reste se dispersa dans les montagnes.

Les insurgés, privés de l'appui des Anglais par le départ de sir Sidney-Smith et du général Stuart, ne tardèrent pas à être traqués jusque dans leurs repaires les plus secrets. Leurs principaux chefs disparurent et cherchèrent un refuge à bord des vaisseaux qui les avaient apportés. Peu à peu l'ordre se rétablit et une amnistie publiée par Joseph facilita la pacification.

Des gardes nationales instituées dans toutes les provinces, sous le commandement des plus riches propriétaires qui prirent parti pour le nouvel ordre de choses, contribuèrent beaucoup à éteindre l'insurrection, dès que les principales masses insurgées furent battues et dispersées.

Gouvernement et administration du roi Joseph. — Le Roi, avant de retourner à Naples, parcourut de nouveau les trois provinces calabroises, interrogea les populations sur leurs besoins, et sévit contre quelques fonctionnaires prévaricateurs.

« Éclairé par la connaissance personnelle qu'il venait d'acquérir sur l'état du peuple, sur ses besoins et ses désirs, dit un biographe du roi Joseph, il ne fut pas difficile à ce souverain zélé, de persuader aux conseillers d'État qu'il avait nommés dès les premiers jours de son arrivée, qu'il fallait chercher le bien particulier de chaque classe de la société dans le bien de toutes.

« Les principaux seigneurs du royaume furent les premiers à applaudir aux projets de réforme; ainsi la féodalité fut détruite de leur aveu. Les prélats les plus éclairés, membres aussi du conseil d'État, adoptèrent la suppression des ordres monastiques, dont les biens ne tardèrent pas à établir le crédit public. Une administration sage naît de l'ordre dans les finances. Les juges féodaux furent en grande partie élus à des places de judicature d'institution royale.

« Ainsi le bien de la nation ne fut acheté ni par le sang, ni par les larmes, ni par la misère subite d'aucun individu. Tout fut fait pour le peuple; la sagesse, la modération présidèrent à ces grands changements. L'on vit des moines, des prêtres, des nobles, contents de la félicité publique à laquelle ils participèrent eux-mêmes.

« Les intendants des provinces eurent l'ordre d'employer ceux des ex-moines qui auraient les talents et la volonté de se vouer à l'instruction publique. Ceux qui furent jugés propres à exercer les fonctions de curés ne furent pas éloignés. Les plus infirmes, qui avaient vieilli dans les cloîtres et survécu à tous leurs parents, furent réunis, protégés, encouragés dans de grands établissements publics où ils continuèrent à vivre en commun avec d'autres ecclésiastiques de divers ordres. Les savants valides et jeunes, qui voulurent continuer la vie commune, purent se livrer à l'étude des sciences qui avait illustré leurs prédécesseurs dans les fameuses maisons de Montécassin et de la Cava qui leur furent affectées, et où furent réunis les bibliothèques et les manuscrits des autres maisons religieuses, dépôts précieux dont ils eurent la garde.

« D'autres individus des ordres monastiques encore jeunes, peuplèrent les deux grands établissements de Cinquemiglia et de Monte-Seruse, qui, formés sur le modèle qui existe au Saint-Bernard, devaient veiller à la sûreté des voyageurs dans ces régions élevées des Calabres et des Abruzzes presque toujours couvertes de neige.

« Les prisons, encombrées de malheureux qui y languissaient depuis un grand nombre d'années, furent vidées en exécution des jugements de quatre tribunaux institués pour cet objet. Le régime des Trollati, moyen ignominieux de recruter l'armée dans les prisons, fut aboli.

« Chaque province eut un collége, et une maison d'éducation pour les demoiselles. Les filles des officiers et des fonctionnaires publics eurent une maison centrale sous la protection spéciale de la reine, établie à Aversa et dans laquelle furent admises de droit à la fin de chaque année les élèves les plus recommandables de toutes les maisons provinciales.

« Des routes praticables aux voitures furent ouvertes jusqu'à Reggio, d'une extrémité du royaume à l'autre.

« La triple action de l'administration provinciale, du génie militaire et du génie civil fut employée; aussi l'on vit, dans un an, exécuter une entreprise commencée depuis des siècles et connue seulement dans le pays par la contribution existant sous le prétexte et sous le nom de la confection de la route des Calabres. La route fut faite et la contribution abolie.

« De temps immémorial, les voyages des rois étaient une charge pour les peuples, par les droits attachés à chaque officier de la maison royale; ces droits furent abolis.

« Les peuples des Abruzzes voulurent, comme ceux des Calabres, recevoir la visite du Roi. — Il visita ces provinces, et il eut la satisfaction de voir la population entière accourir sur son passage, travaillant avec ardeur pour ouvrir des routes nouvelles, déjà convaincus que c'était l'hommage le plus agréable au Roi.

« Des chefs de bandes, réconciliés avec le nouveau gouvernement par l'opinion des habitants, furent souvent admis à des entretiens particuliers avec le Roi, qui n'a jamais eu à s'en repentir. Un de ces chefs ayant résolu de passer à son service, et de lui montrer une confiance égale à la sienne, sachant que ce prince était attendu à Salerne avec un corps considérable de troupes, fait ranger en bataille ses gens sur la route. Le Roi, accompagné seulement de quelques officiers, arrive bien avant sa garde. — Il est complimenté par le colonel; passe en revue sa troupe qui lui prête serment, alle fraternise avec l'escorte du Roi, entre avec elle dans Salerne, et devient le noyau d'un régiment napolitain.

« Le général d'artillerie Dedon établit plusieurs fabriques d'armes.

« Déjà une armée de 20,000 Napolitains était organisée. Les règlements d'administration à l'usage de l'armée française, furent introduits dans l'armée napolitaine; des régiments provinciaux furent créés, dont le commandement fut donné principalement aux fils aînés des familles les plus importantes : une école militaire fut établie sous la direction du général Parisi, un bureau topographique fut organisé sous la direction du savant géographe Zannoni, les travaux de la belle carte du royaume furent repris et achevés, les places fortes et les batteries des villes réparées. La marine présentait un vaisseau de ligne, des frégates et quatre-vingt-dix chaloupes canonnières armées d'une pièce de 24.

« Des ingénieurs habiles avaient reconnu un emplacement pour la formation d'un village où devait être employée une partie des lazzaroni, qui infestaient la capitale de leur oisiveté et de leur misère. 2,000 de ces malheureux furent réunis en un corps d'ouvriers. Habillés, nourris, payés, ils finirent par donner à la capitale une nouvelle issue sous le Capo-di-Monte qui rivalisa avec la grotte de Pausilippe : la ville fut embellie. Cette partie de la population que l'on croyait incorrigible devint industrieuse.

« Les crimes particuliers cessèrent dès qu'une administration paternelle s'occupa des plus malheureux, et, loin de les avilir, sut les ennoblir par le travail.

« Le vieux et respectacle Cianciulli que le roi Ferdinand avait laissé un des trois régens du royaume, et qui était devenu grand-juge sous le roi Joseph, avait coutume de dire en arrivant au conseil, après avoir traversé ces ateliers, et s'adressant au ministre de la police; « J'ai vu les ateliers des lazzaroni, avez-vous « d'autre rapport à me faire? » Voulant par-là faire entendre que le travail modéré auquel on assujettissait cette classe nombreuse, fainéante, et jusque-là sans moyens d'existence, prévenait les crimes et l'action de la police.

« La ville de Naples, qui, comme la plupart des villes d'Italie, n'était éclairée que par quelques lampes disposées aux pieds des madones, fut, dès la seconde année du règne du roi Joseph, régulièrement éclairée comme la ville de Paris avec des réverbères, où l'on fit, pour la première fois, usage des miroirs paraboliques.

« Les hôpitaux furent dotés en biens nationaux; les seigneurs remboursés des droits de propriété par des cédules propres à acquérir des biens nationaux; la dette publique acquittée en grande partie; une caisse d'amortissement fondée et dotée; un emprunt rempli en Hollande, garanti, et le paiement en fut assuré en biens-fonds.

« Les fouilles furent encouragées à Pompéïa et dans la Grande-Grèce.

« Le Roi établit un corps savant sous le nom d'*Académie royale*, divisée en quatre classes. Dans cette académie furent fondues celles de Herculanum et de Pompéïa.

« Les conservatoires de musique furent encouragés, en même temps qu'un usage infâme, que le goût de cet art ne peut excuser, fut aboli : l'académie de peinture compta bientôt jusqu'à 1,200 élèves.

« Le Roi voulut visiter la maison où était né le Tasse, à Sorrento; on n'arrive en cette ville qu'à cheval, au bord des précipices. Le Roi ordonna la réunion de toutes les éditions de ce poète célèbre dans cette même maison, sous la garde de son descendant le plus direct, auquel il alloua un traitement. Il ordonna aussi la confection d'une route pour y arriver.

« Dans son voyage de l'Apulie, le Roi avait été frappé de l'établissement de la Mesta. Ce système pouvait être bon lorsque la culture avait fait peu de progrès. C'est le système des Espagnols pour le pacage des brebis. Un immense pays, connu sous le nom de *Tavolière de Puglia*, appartenant à la couronne, était enlevé à l'agriculture et consacré à la pâture des troupeaux innombrables qui y affluaient chaque année de tous les points du royaume.

« Une administration spéciale était établie dans la ville de Foggia, enclavée dans ce territoire. Le revenu en était très considérable, au point que l'on peut remarquer dans l'histoire des guerres de ce pays, que la saison où les paiements se faisaient entre souvent dans les combinaisons des génér.ux.

« Joseph emmena avec lui de Foggia, un des administrateurs, qui lui avait remis un manuscrit du célèbre Filangieri, qui depuis long-temps avait proposé la destruction du système de la Mesta. A son retour à Naples, il fit discuter le projet par son conseil d'État, qui se trouvait alors composé de près de cinquante personnes; il fut adopté, au grand avantage du trésor public. Ce riche et immense territoire fut acheté et mis en pleine valeur par d'industrieux agriculteurs.

« Les douanes furent reculées aux frontières. Une contribution foncière, également répartie, permit la suppression de tous les autres impôts directs.

« La liste civile fut fixée à cent mille ducats par mois ; et la moitié de cette somme fut acquittée en cédules hypothécaires propres à acquérir des propriétés nationales dont le roi gratifia des personnes du pays attachées à sa cour. Ces propriétés entouraient sa résidence de Capo-di-Monte : il voulait inspirer de plus en plus aux seigneurs napolitains le goût du séjour de la campagne.

« C'est dans ce même esprit qu'en instituant un ordre auquel tous les genres de service étaient appelés (l'ordre des Deux-Siciles), le roi établit un grand dignitaire par province, résidant dans un établissement agricole, dont il avait l'administration.

« Il excitait les barons, dont il devait traverser les terres, à rétablir leurs anciennes habitations ; il les engageait à l'accompagner et à se monter les protecteurs du pays et les amis des pauvres. Il avait désigné plusieurs grandes maisons sur les points les plus éloignés de la capitale, pour y passer une partie de l'année, voulant juger par lui-même du progrès de ses institutions.

« L'étiquette la plus sévère règlait tout au palais autrefois ; le souverain n'était accessible qu'à un très petit nombre de favoris. Sentant la nécessité de beaucoup voir, de beaucoup entendre et ne craignant pas de laisser pénétrer les plus secrètes pensées et de mettre à profit tous les momens de la journée, Joseph ouvrit le palais à la noblesse, aux ministres, aux conseillers d'État, aux membres des tribunaux, aux officiers municipaux de Naples et aux officiers supérieurs ; c'est dans leurs familles qu'il choisissait journellement des convives. C'est ainsi qu'il sut influer sur les esprits de toutes les classes de la société, et que l'on peut expliquer comment de si grands changemens ont pu s'opérer par les armes de la raison, sans jamais avoir eu recours à la force.

« Joseph présidait lui-même le conseil d'État. Quoiqu'il n'y eût alors d'autre loi constitutive que sa volonté, il n'adopta jamais un décret qu'il n'eût été approuvé par la majorité des voix ; il parlait l'italien avec facilité et profitait de cet avantage pour développer et soutenir les nouvelles théories, dont l'expérience avait démontré, en France, la bonté.

« A l'arrivée du roi Joseph à Naples, les revenus publics ne s'élevaient qu'à sept millions de ducats, ils furent portés à quatorze millions.

« La dette publique était de cent millions ; cinquante millions furent payés et les moyens d'extinction des autres cinquante millions assurés. Tous les genres de prospérité étaient préparés ; lorsque Joseph, comme nous le verrons bientôt, fut appelé à d'autres destinées. »

Ces détails expliqueront suffisamment pourquoi le départ de Joseph, appelé plus tard au trône d'Espagne, excita tant de regrets chez le peuple napolitain. Ce prince a, plus qu'un autre, été en butte à la calomnie. S'il pouvait rester quelques doutes sur les effets de son administration toute paternelle, ils seraient levés par une lettre de l'illustre général Lamarque, dont il nous suffira de citer ce fragment :

« Vous avez été réellement à Naples le philosophe « sur le trône que Platon désirait pour le bonheur de « l'humanité. — Je me souviens de vos voyages où vous « prêchiez aux grands l'amour du peuple, au peuple « le respect des lois, aux prêtres, la tolérance, aux mi« litaires l'ordre et la modération. Ne pouvant pas éta« blir la liberté politique, vous vouliez faire jouir vos « peuples de tous les bienfaits du régime municipal que « vous regardiez comme le fondement de toutes les ins« titutions. Sous votre règne, trop court pour une « nation qui vous a tant regretté, — la féodalité fut dé« truite, — le brigandage disparut, — le système des « impôts fut changé, — l'ordre dans les finances fut « établi, — l'administration fut créée, — les grands et « et le peuple furent réconciliés, — des routes furent « ouvertes sur tous les points, — la capitale fut em« bellie, — l'armée et la marine furent réorganisées, — « les Anglais furent chassés de tout le royaume, — « Gaëte, Scylla, Reggio, Marathea, Amantea furent pris. « — Vos travaux seront une leçon pour les rois. »

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1806.

12 JANVIER. Le quartier-général de l'armée française de Naples est porté à Spolette.
18 — Proclamation de Joseph Napoléon aux Napolitains.
8 FÉVRIER. Passage du Garigliano.
12 — Investissement de Gaëte.
13 — Prise de Capoue.
14 — Entrée des Français à Naples.
25 — Marche du corps de Reynier sur la Calabre.
25 — Commencement de siége de Gaëte.
6 MARS. Combats de Guaro, de Lago-Negro et de Bosco.
9 — Combat de Campo-Ténèse.
10 — Entrée des Français à Cassano.
13 — Entrée des Français à Cosenza.
19 — Retraite des Napolitains en Sicile.
30 — Joseph est nommé roi des Deux-Siciles.
3 AVRIL. Joseph part pour aller visiter les Calabres.
13 AVRIL. Joseph apprend à Sigliano qu'il est nommé roi des Deux-Siciles.
11 MAI. Son retour et son entrée solennelle à Naples.
— — Surprise de Capri par les Anglais.
2 JUILLET. Débarquement des Anglo-Siciliens en Calabre.
5 — Combat de Sainte-Euphémie.
— — Insurrection des Calabrois.
21 — Prise de Reggio et de Scylla.
— — Retraite du corps de Reynier à Cassano.
18 — Reddition de Gaëte.
1er AOUT. Masséna marche sur la Calabre.
— — Combat et prise de Lauria.
— — Rentrée des Français à Cosenza.
SEPTEMBRE. Poursuite et destruction de la bande de Fra-Diavolo.
16 — Attaque de Procida par les Anglais.
11 OCTOBRE. Exécution de Fra-Diavolo.
31 — Pacification des Calabres.

OPÉRATIONS MARITIMES

DANS L'OCÉAN INDIEN ET DANS L'OCÉAN ATLANTIQUE.

SOMMAIRE.

Attaque du Hanovre par les Coalisés. — Retour de l'Empereur à Paris. — Opérations maritimes. — Expédition de l'amiral Linois dans les mers de l'Inde. — Première croisière. — Combat contre la flotte anglaise venant de la Chine. — Deuxième croisière. — Combat naval de Visigapatnam. — Troisième croisière. — Retour vers la France. — Prise du *Marengo* et de *la Belle-Poule* par les Anglais. — Combat de la frégate *la Canonnière* contre le vaisseau *le Tremendous*. — Escadre de Rochefort. — Combat de *la Pallas* et de *la Minerve*. — Les escadres de Leissègues et de Willaumez sortent de Brest. — Opérations de l'escadre de Leissègues. — Opérations de l'escadre de Willaumez.

AMIRAUX FRANÇAIS.

LINOIS. — LEISSÈGUES. — WILLAUMEZ. — ALLEMANT.

AMIRAUX ANGLAIS.

COCHRANE. — WARREN. — LEWIS. — DUCKWORTH. — STRACHAN.

Attaque du Hanovre par les Coalisés. — Le désir de rendre compte des opérations de l'armée d'Italie qui formait le 8e corps de la Grande-Armée, et le récit de la conquête de Naples, qui fut l'œuvre de cette armée d'Italie, nous a fait négliger de rendre compte des opérations des troupes coalisées en Hanovre, durant les négociations de la paix de Presbourg. Nous allons réparer cette omission.

Pour utiliser l'humeur chevaleresque de Gustave IV, et le décider à porter ses forces sur le continent, la Russie et l'Angleterre lui avaient décerné le commandement d'une armée à laquelle il devait joindre 15 000 Suédois. En conséquence le roi de Suède, après s'être réuni en Poméranie au corps du général russe Tolstoy, fort d'environ 10,000 hommes, passa l'Elbe près de Lauenbourg, et s'avança dans le Hanovre. A la même époque, le général Don, avec les troupes hanovriennes et quelques bataillons anglais, débarquait près de Stade, suivi de près par un autre corps anglais aux ordres de lord Cathcarth.

Ces forces montaient à plus de 40,000 hommes; après avoir balayé le Hanovre, où était restée seulement la garnison française de Hameln, elles devaient opérer contre la Hollande. — Bien que l'Empereur, prévoyant le danger, eût envoyé son frère le prince Louis dans ce pays avec les cadres de l'armée du nord, il ne fallait pas moins que la victoire d'Austerlitz pour détourner l'orage. L'attitude encore douteuse de la Prusse compliquait la question. — La folie de Gustave vint heureusement en aide aux Français. Furieux contre ses alliés, qui improuvaient le ton déplacé et menaçant qu'il prenait avec le roi de Prusse, à l'instant même où l'empereur Alexandre traitait avec ce souverain à Potsdam, le roi de Suède retourna en Poméranie, se démit du commandement de l'armée coalisée, et fit ainsi manquer toute l'opération. Après trois semaines de débats, Gustave se retira à Lauenbourg; mais là, le corps de Tolstoy resta à la disposition du roi de Prusse, qui négociait pour se charger de la sécurité du nord de l'Allemagne. — Cette séparation déplut au roi de Suède. Tolstoy se porta dans le Mecklembourg, d'où il partit ensuite pour retourner en Russie, lorsque la paix eût rendu sa présence en Hanovre tout-à-fait inutile. — Les Anglais se rembarquèrent aussi. Gustave renvoya ses troupes en Poméranie, ne laissant que 500 hommes pour conserver le pays de Lauenbourg aux Anglais.

Retour de l'Empereur à Paris. — Aussitôt que la double paix avec l'Autriche et la Russie eut rétabli le calme en Europe, l'Empereur quitta Vienne pour revenir en France, où des soins non moins importants réclamaient sa présence. — Son retour à Munich fut un vrai triomphe. Depuis les guerres du brave Électeur Charles-Théodore, allié de Louis XIV, et depuis le projet que l'Autriche forma pour s'emparer de leur pays, en 1778, les Bavarois nourrissaient une haine invétérée contre l'ambition du cabinet autrichien; ils reçurent Napoléon avec des acclamations unanimes. La nation, appréciant ce qu'elle allait gagner en puissance et en considération par la couronne royale nouvellement posée sur le front d'un prince dont elle chérissait les vertus, jugeait combien les bienfaits de l'empereur des Français différaient des procédés brutaux que l'Autriche avait eus envers elle.

De vieux canons pris sur les troupes électorales en 1703, et retrouvés dans l'arsenal de Vienne, avaient, par ordre de Napoléon, été renvoyés à Munich avec un certain nombre de pièces autrichiennes conquises dans la dernière guerre, et par une sorte d'expiation, y avaient été reconduits avec une pompe militaire. Ce présent électrisa le patriotisme des Bavarois; d'un bout du royaume à l'autre, les couleurs nationales françaises furent arborées par tous les citoyens avec un enthousiasme égal peut-être à celui qui se manifesta en France dans les beaux jours de 1790.

L'Empereur profita de ces dispositions favorables pour resserrer, par une alliance de famille, les liens entre la France et la Bavière. Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, épousa la princesse Amélie, fille aînée du roi de Bavière; Berthier, qui venait d'être placé au rang des souverains par son érection à la principauté de Neuchâtel, épousa une nièce du roi.

Le séjour de l'Empereur à Munich fut célébré par de grandes fêtes; l'allégresse publique y fut portée au comble.

Napoléon ne pouvait se promettre une réception aussi affectueuse à la cour de Wurtemberg, dont l'Électeur, prince d'un grand caractère, ne professait pas

les mêmes sentiments pour la France. Ce prince n'avait cédé qu'à la force, en réunissant, au commencement de la campagne, ses soldats à l'armée française; mais il était l'oncle maternel de l'empereur Alexandre, et la position de ses états semblait imposer à l'empereur des Français l'obligation de le traiter comme l'Électeur de Bavière : Napoléon espéra qu'en l'élevant sur le trône, il se l'attacherait irrévocablement. Le Wurtemberg devint un royaume, et la suite des événements justifia la prévoyance de l'Empereur. — Le retour de l'Empereur à Paris n'offrit qu'une suite non interrompue de fêtes triomphales; le spectacle du pont de Kehl surtout parut extraordinaire par la réunion d'une foule d'habitants des deux rives du fleuve, accourus sur le passage du héros pacificateur. Louis XIV prétendait qu'il n'y avait plus de Pyrénées; Napoléon aurait pu dire alors avec raison qu'il n'existait plus de barrière du Rhin entre la France et l'Allemagne. L'Empereur avait été précédé à son retour dans la capitale par une députation du Sénat venue jusqu'à Vienne, pour le féliciter des deux grandes victoires qui avaient lavé d'une manière glorieuse l'affront que notre marine venait d'essuyer à Trafalgar. — On apprêtait à Paris, au vainqueur d'Ulm et d'Austerlitz, la réception la plus brillante. — Napoléon y rentra de nuit pour se soustraire à ces honneurs solennels.

Opérations maritimes. — Durant les conférences de Presbourg, l'Empereur, encouragé par le mal que l'expédition incomplète de Villeneuve avait fait au commerce anglais dans les Antilles, avait ordonné deux nouvelles expéditions maritimes. — Il n'y avait alors d'escadre française tenant la mer, que celle de l'amiral Linois, qui, partie en 1803, s'était rendue dans les mers de l'Inde, où elle inquiétait depuis lors les vaisseaux de la compagnie anglaise.

Le récit de ces diverses opérations maritimes terminera ce volume. Elles se rattachent toutes d'ailleurs au plan général des opérations militaires dont nous avons déjà offert le tableau à nos lecteurs.

Ces expéditions dans des mers lointaines avaient toutes un but différent. Nous commencerons notre narration par celle de l'amiral Linois, qui, si elle ne se termina pas la première, est du moins la première qui fut entreprise.

Expédition de l'amiral Linois dans les mers de l'Inde. — L'amiral Linois avait reçu la mission de transporter les troupes destinées à la reprise de possession de Pondichéry, et des autres comptoirs que le traité d'Amiens avait rétrocédés à la France.

Il appareilla de la rade de Brest, le 6 mars 1803. Son escadre se composait du vaisseau *le Marengo*, de 74 canons; des trois frégates *la Belle-Poule*, de 40, *l'Atalante*, de 40, *la Sémillante*, de 36; des deux transports *la Côte-d'Or* et *la Marie-Françoise*. Il mouilla devant Pondichéry le 11 juillet, et vit avec surprise que le pavillon anglais flottait encore sur les murs de la ville. Les Anglais avaient toujours refusé de l'enlever, certains qu'une nouvelle rupture ne tarderait pas à éclater entre la France et l'Angleterre.

Lorsque l'escadre française arriva devant Pondichéry, une escadre anglaise, forte de cinq vaisseaux de ligne, trois frégates et deux corvettes, était à l'ancre à peu de distance de cette ville, ce qui engagea l'amiral Linois à se tenir sur ses gardes. Le lendemain, le brick *le Bélier* rallia l'escadre française; il apportait à l'amiral Linois l'ordre de se rendre sur-le-champ avec son escadre à l'Ile-de-France et d'y attendre de nouvelles instructions. Pour tromper l'amiral anglais qu'il supposait dans l'intention de suivre ses mouvements, Linois mit à la voile au milieu de la nuit, et arriva, le 16 août, à l'Ile-de-France.

Vers cette époque et à la suite de la rupture du traité d'Amiens, la guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, le gouvernement français destina l'escadre de l'amiral Linois à croiser contre le commerce britannique dans les mers de l'Inde. Le 8 octobre 1803, l'amiral fit sa première sortie de l'Ile-de-France avec *le Marengo*, *la Belle-Poule*, *la Sémillante* et la corvette *le Berceau*. Ces bâtiments transportaient des troupes destinées à renforcer les garnisons de l'Ile de la Réunion (Bourbon) et de Batavia. L'amiral Linois fit en route plusieurs prises importantes; il s'empara, entre autres, d'un bâtiment de quatorze à quinze cents tonneaux, dont la cargaison valait plusieurs millions. Il s'arrêta à Bencoolen, dont il voulait visiter la rade. La veille, plusieurs bâtiments avaient été aperçus devant ce port, et à la vue de l'escadre française, ils s'étaient réfugiés à Sellabar, à deux lieues plus au sud. L'amiral y expédia *la Sémillante* et *le Berceau* pour prendre ou pour détruire tous les bâtiments anglais qu'on y rencontrerait. Cette mission réussit pleinement : les Anglais brûlèrent eux-mêmes six navires; deux autres furent incendiés par les Français qui détruisirent aussi trois magasins de la Compagnie des Indes remplis de riz, de poivre et d'opium, et amarinèrent un grand trois-mâts et deux bricks remplis d'une riche cargaison. Cette expédition coûta près de 12,000,000 fr. au commerce anglais.

Première croisière. — Combat contre la flotte anglaise venant de la Chine. — L'escadre française arriva le 1er décembre à Batavia, débarqua les troupes destinées pour cette colonie, et y resta près d'un mois. Là, elle fut renforcée du brick hollandais *l'Aventurier*. Mais ce séjour fut fatal à la santé des hommes des équipages; lorsque l'escadre se fut remise en route, la maladie de Batavia se manifesta à bord de tous les bâtiments. Linois n'en continua pas moins sa route, et, vers la fin de janvier 1804, il arriva à l'entrée des mers de la Chine. Il voulait attaquer, à sa sortie de Canton, le convoi qui chaque année part de la Chine pour l'Angleterre.

L'amiral prit des renseignements, et sut que vingt vaisseaux de la Compagnie des Indes et quelques autres bâtiments du commerce s'armaient de toute l'artillerie qu'ils pouvaient se procurer, et se préparaient à partir tous ensemble sous peu de temps.

Le matin du 14 février, des voiles, au nombre de plus de vingt, furent annoncées par les vigies. Linois ne douta pas que ce ne fût le convoi qu'il attendait,

et fit ranger ses vaisseaux en ordre de bataille. A cinq heures et demie du soir, il annonça à son escadre qu'il attendrait le point du jour pour commencer l'attaque. Le lendemain, la flotte ennemie se composait de vingt-sept voiles. Linois tint conseil avec ses capitaines, qui tous furent d'avis d'attaquer. Après plusieurs manœuvres des deux côtés, *le Marengo* donna le signal, et le combat s'engagea à midi et demi.

Les Français eurent d'abord l'avantage; plusieurs vaisseaux anglais se hâtèrent même de virer de bord, afin de s'éloigner du lieu du combat, mais cet avantage ne se soutint pas. Nous ne saurions mieux expliquer comment la fortune changea, qu'en citant les termes mêmes du rapport de l'amiral Linois : «Le vaisseau en«nemi le plus avancé, dit cet officier général, ayant «éprouvé quelques avaries, laissa arriver; mais, sou«tenu par ceux qui le suivaient, il prêta de nouveau le «côté, et fit, ainsi que les autres bâtiments, un feu très «nourri. Les vaisseaux qui avaient viré se réunirent à «ceux qui nous combattaient, et trois de ceux qui «avaient des premiers pris part à l'action, manœu«vrèrent pour nous couper de l'arrière, tandis que le «reste de la flotte, se couvrant de voiles et laissant ar«river, annonçait le projet de nous envelopper. Les «ennemis, par cette manœuvre, auraient rendu ma «position très dangereuse; la supériorité de leurs forces «était reconnue, et je n'avais plus à délibérer sur le «parti que je devais prendre pour éviter les suites fu«nestes d'un engagement inégal. Profitant de la fumée «qui m'enveloppait, je virai lof pour lof pour venir «sur babord, et, courant à l'est-nord-est, je m'éloi«gnai de l'ennemi, qui continua à poursuivre la divi«sion française jusqu'à trois heures, en lui envoyant «plusieurs bordées sans effet.»

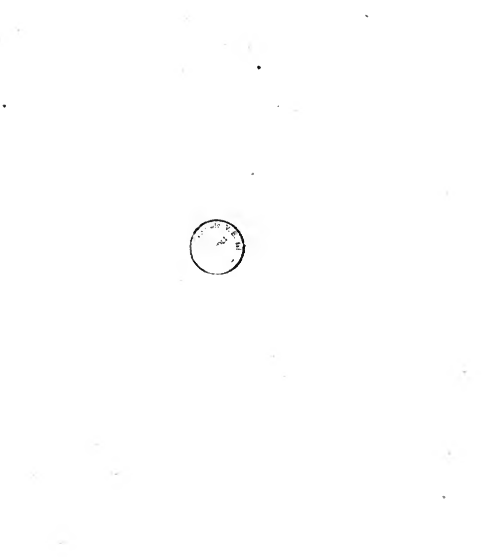
Après son engagement avec le convoi de la Compagnie des Indes, Linois retourna à Batavia avec un vaisseau de plus, *l'Atalante*, qui l'avait rallié le 23 mars. Là il prit des vivres, et se mit en route pour l'Ile-de-France, où il arriva le 2 avril. Il fut rejoint quelques jours après par deux frégates qu'il avait laissées en arrière et qui amenèrent une prise évaluée à 6 ou 7,000,000. Ainsi, quoique l'amiral Linois eût manqué le but principal de sa croisière, la prise du convoi de la Compagnie des Indes, déjà, dans son expédition, il avait fait éprouver aux Anglais des pertes évaluées à près de 20,000,000 fr.

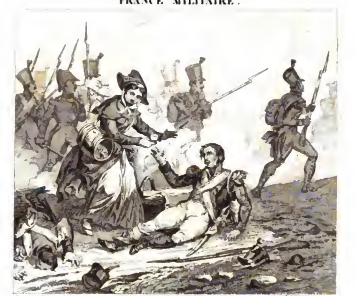
Deuxième croisière. — Combat naval de Visigapatnam. — Linois resta deux mois et demi à l'Ile-de-France, et disposa tout pour une nouvelle croisière. Après plusieurs courses sans résultat, il captura dans l'Océan indien deux grands navires richement chargés et les envoya à l'Ile-de-France. Il s'approcha ensuite de l'île de Ceylan, attendit, à trente lieues de cette île, les deux frégates *la Belle-Poule* et *la Psyché*, qui ne s'étaient pas trouvées en état de sortir de l'Ile-de-France avec lui, et auxquelles il avait donné rendez-vous dans ces parages; mais ne les voyant pas arriver, il partit pour se mettre à la recherche de l'ennemi.

Linois arriva, le 18 septembre 1804, avec son escadre devant Visigapatnam, qui est un des principaux établissements anglais. Il aperçut au mouillage trois grands bâtiments à trois mâts, dont le premier, *le Centurion*, était un vaisseau de guerre, le second, *la Princesse-Charlotte*, un vaisseau de la Compagnie des Indes, armé de vingt-six canons, et chargé de toile, sucre, salpêtre, cordages, etc., et le troisième, *le Barnabé*, un navire de quatre cents tonneaux chargé aux deux tiers. *Le Centurion* ne conçut aucune défiance de l'approche de l'escadre française, qui portait les couleurs anglaises; mais il fit cependant aux bâtiments de l'amiral Linois des signaux de reconnaissance. Ces signaux étant demeurés sans réponse, *le Centurion* et les batteries de la côte se disposèrent au combat. *L'Atalante* s'approcha jusqu'à cinquante toises du vaisseau anglais, lui lâcha toute sa bordée et passa à terre de lui. Pendant ce temps, *la Sémillante*, qui était demeurée au large, le canonnait à petite portée. *Le Centurion* riposta avec vigueur, et les batteries de terre commencèrent leur feu sur les frégates. Mais, peu de temps après, ce vaisseau coupa son câble, hissa quelques voiles, et eut l'air de s'échouer sur la côte, présentant la hanche au large. Les premières volées du *Marengo* lui arrivèrent dans cette position; son pavillon tomba, et il cessa de faire feu pendant un moment. L'amiral français fit aussi cesser le sien, et se disposait à envoyer amariner *le Centurion*, lorsque *le Marengo* toucha tout à coup de l'avant sur un fond vaseux, quoique, de l'arrière, la sonde rapportât onze brasses. Linois ordonna promptement les manœuvres pour dégager son vaisseau; mais dans ces manœuvres, *le Marengo* présenta la poupe au *Centurion*, et celui-ci, profitant de cette circonstance, remit un pavillon et recommença son feu sur le pavillon français. *Le Marengo* vira de bord, s'avança sur *le Centurion*, et vint s'embosser par son travers. Les deux vaisseaux échangèrent alors une canonnade fort vive. Pendant ce temps, *l'Atalante* et *la Sémillante* forçaient *la Princesse-Charlotte* à se rendre, et *le Barnabé* à se jeter à la côte dans un endroit périlleux où il se perdit en peu d'instants. *Le Marengo* tira pendant près d'une heure et demie sur *le Centurion*; mais l'amiral français, désespérant de le forcer à se rendre, et pensant que le capitaine anglais aimerait mieux se jeter à la côte, se décida à l'abandonner, et à revenir à l'Ile-de-France. En route, il s'empara d'un vaisseau de sept à huit cents tonneaux, très richement chargé, et entra, le 1er novembre, dans un des ports de la colonie française, où il trouva *la Belle-Poule*, qui avait fait aussi une prise très considérable.

Troisième croisière. — Retour vers la France. — Prise du Marengo *et de* la Belle-Poule *par les Anglais.* — L'amiral Linois, ayant à faire caréner *le Marengo*, resta six mois à l'Ile-de-France; mais, pendant ce temps, ses frégates tinrent la mer et firent encore des prises importantes. Enfin il se mit en route pour sa troisième croisière, le 22 mai 1805, accompagné de *la Belle-Poule*. Il s'établit à l'entrée de la mer Rouge et sur la côte de Ceylan, s'empara, sur ce dernier point, d'un vaisseau de la Compagnie des Indes très richement chargé, et en obligea un autre à se jeter à la côte.

Berlin.





La Vivandiere.



Troupes Françaises. Ingénieurs Geographes.




Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI



Garde Impériale Russe Tambour Grenadier Carabinier





Savary Duc de Rovigo Sébastiani





Porte de Brandebourg à Berlin.



Troupes Prussiennes.

Garde du Corps — Garde Royale à pied.

Mais ayant appris que les Anglais croisaient dans ces parages en forces supérieures, il les quitta et se porta vers le cap de Bonne-Espérance, où il arriva vers le milieu du mois de septembre. Il se remit en route le 10 novembre, se dirigea vers le cap Negro, fit de l'eau et du bois à l'île du Prince, et se porta sous le vent de l'île Sainte-Hélène, où il s'établit en croisière. Là, il apprit, le 29 janvier 1806, par un navire américain, que les Anglais s'étaient emparés du cap de Bonne-Espérance, et qu'ils avaient envoyé à sa poursuite des forces supérieures aux siennes, avec la certitude de le joindre dans les parages où il croisait. L'amiral Linois, manquant de vivres et d'agrès, et n'ayant pas un port où ses bâtiments pussent être réparés, se détermina à revenir en France.

Après trois ans de fatigues et de périls, tous ces braves marins touchaient au terme de leurs souffrances, lorsque, dans la nuit du 13 au 14 mars 1806, *le Marengo* donna brusquement au milieu d'une escadre anglaise de sept vaisseaux, deux frégates et une corvette, qui, sous les ordres de l'amiral Warren, était partie récemment d'Angleterre à la recherche de l'escadre de l'amiral Willaumez. Linois combattit, mais l'issue de ce combat inégal était marquée d'avance; malgré tous leurs efforts, *le Marengo* et *la Belle-Poule* furent forcés de se rendre : le premier avait eu 63 hommes tués et 82 blessés; la seconde, 6 hommes tués et 24 blessés. L'amiral Linois fut lui-même blessé grièvement dans ce combat.

Combat de la frégate la Canonnière *contre le vaisseau* le Tremendous. — La frégate *la Canonnière*, de 40 canons, commandée par le capitaine de vaisseau Bourayne, était partie de Cherbourg, le 4 novembre 1805, pour se rendre à l'Ile-de-France, et renforcer l'escadre française; mais l'amiral Linois ne s'y trouvait pas. Alors, présumant qu'il devait être dans les parages du cap de Bonne-Espérance, le commandant de *la Canonnière* mit à la voile pour aller l'y rejoindre. La frégate se trouvait, le 21 avril 1806, à la hauteur de la pointe Natal, quand les vigies signalèrent un convoi. Le capitaine Bourayne ne tarda pas à reconnaître qu'il se composait de treize grands bâtiments, ayant l'apparence de vaisseaux de la Compagnie des Indes; il s'en approcha, et vit que, parmi ces bâtiments, il se trouvait deux vaisseaux de guerre. L'un de ces vaisseaux, *le Tremendous*, de 74 canons, se détacha du convoi pour aller au-devant de la frégate française à laquelle il fit des signaux de reconnaissance. Le capitaine Bourayne voulait éviter un engagement avec des forces si supérieures; il désirait toutefois se maintenir au vent, dans l'espérance qu'il se présenterait une occasion d'attaquer quelque partie séparée du convoi; mais *le Tremendous* ne tarda pas à se trouver à petite portée de la frégate française, et peu après s'en approcha à une très petite distance; *la Canonnière* fut alors forcée de lui présenter le travers. Le capitaine Bourayne dirigea les manœuvres en conséquence, et s'établit à deux cents toises sous le vent du *Tremendous*. Dans la position où se trouvait la frégate française, il suffisait de quelques bordées pour la couler à fond, ou, au moins, pour la réduire à l'impossibilité d'agir. Le capitaine Bourayne n'en fit pas moins toutes ses dispositions pour le combat. Cet engagement inégal se prolongea assez long-temps, grâce aux canonniers de la frégate française, qui ne perdaient pas un seul coup, tandis que ceux du *Tremendous*, pointant mal leurs pièces, ne causaient presqu'aucun dommage à leurs adversaires. Le combat durait depuis une heure et demie, et *la Canonnière* avait encore presque intacts sa mâture et son gréement, tandis qu'une partie des voiles du vaisseau anglais étaient désemparées, et que son grand mât était près de tomber. Tout à coup *la Canonnière* se trouvant avoir un peu dépassé *le Tremendous*, celui-ci courut vent arrière sur la frégate. Le capitaine Bourayne voulut gagner le vent à son ennemi, mais dans cette manœuvre, *la Canonnière* reçut en poupe et presque à bout portant une bordée du *Tremendous*, qui, à son tour présenta l'arrière à la frégate, faute d'avoir pu revenir assez promptement au vent. *La Canonnière* profita de cette position pour foudroyer le vaisseau ennemi qui, ne pouvant se rapprocher de la frégate à cause de ses avaries, fut forcé d'abandonner sa proie et de rejoindre son convoi. Après avoir encore croisé pendant quelque temps sans rencontrer l'escadre de Linois, le capitaine Bourayne revint en France.

Escadre de Rochefort. — Combat de la Pallas *et de* la Minerve. — Nous n'avons pas parlé de l'escadre de Rochefort depuis son retour au port après son expédition aux Antilles. Nous allons réparer cette omission.

Le chef de division Allemant avait remplacé l'amiral Missiessy dans le commandement de l'escadre. Peu de temps après avoir été investi de ces fonctions, il quitta Rochefort, et alla s'établir en croisière sur un point où la flotte combinée des amiraux Villeneuve et Gravina devait se joindre à lui. C'était avant le funeste combat de Trafalgar. Cette jonction n'ayant pas eu lieu, le commandant Allemant prit la résolution de rester en mer tant que l'eau et les vivres ne lui manqueraient pas, et d'attendre que ses provisions fussent épuisées, pour relâcher dans quelque port de France. Quoiqu'il eût avec lui cinq vaisseaux de ligne dont un à trois ponts, il ne voulut pas tenter d'expédition lointaine : il se borna à choisir un point de croisière convenable et à tâcher d'intercepter les convois marchands qui retournaient en Angleterre avec le produit des différentes possessions de ce pays. Il réussit dans son entreprise, et s'empara de plusieurs bâtiments richement chargés, et entre autres, du *Calcutta*, vaisseau de guerre de 56 canons. L'ennemi envoya en vain à sa recherche plusieurs escadres; il sut toujours se dérober à leur poursuite; aussi les Anglais, n'ayant jamais pu parvenir à le trouver, surnommèrent son escadre, *l'escadre invisible*. Enfin, après avoir tenu la mer pendant six mois, il rentra à Rochefort avec 1,000 prisonniers, et son escadre augmentée d'un vaisseau. — Le grade de contre-amiral récompensa peu de temps après l'heureux succès de sa croisière.

Le nouveau contre-amiral conserva le commandement de l'escadre. — Le 14 mai 1806, cette escadre

étant mouillée dans la rade de l'île d'Aix, il aperçut la frégate *la Pallas*, commandée par lord Cocbrane, qui s'était détachée de l'escadre anglaise atationnée dans la rade des Basques, et qui était venne reconnaître la rade de l'île d'Aix de très près. L'amiral Allemant cbargea la frégate *la Minerve* d'aller repousser la frégate anglaise; le commandant de *la Minerve*, le capitaine Collet, se trouva bientôt à portée de *la Pallas*. Cependant, voulant que le combat fût décisif, il résolut de ne tirer que lorsqu'il aurait joint la frégate ennemie vergue à vergue. Mais avant qu'il eût atteint la distance où il se proposait d'arriver, *la Pallas* lâcba sa bordée, à laquelle les canonniers français ripostèrent, impatients qu'ils étaient de voir commencer le combat, qui s'engagea en effet avec vigueur. Bientôt la frégate anglaise eut des avaries qui ne laissèrent pas de doute sur l'issue de l'affaire. Le capitaine Collet s'était placé de manière à couper la retraite à lord Cocbrane, et celui-ci, ne doutant pas de la victoire, l'avait laissé prendre cette position qui, en cas de défaite, devait empêcber la frégate française de rentrer dans la rade de l'île d'Aix. En effet, sans un basard assez remarquable, la frégate ennemie eût été prise. Quand lord Cocbrane vit que ses nombreuses avaries ne lui permettaient pas de continuer le combat, il voulut regagner le large. Le capitaine Collet résolut d'aborder *la Pallas* pour l'empêcber d'exécuter son dessein; mais dans la manœuvre qu'il fallut faire, les deux bâtiments, s'allongeant à contre-bord avec une grande vitesse, ne purent rester accrochés, et *la Pallas* s'éloigna avec rapidité, et sans tirer un seul coup de canon. *La Minerve* l'eût sans doute atteinte facilement, si, dans le choc des deux bâtiments, les bosses de son ancre n'eussent été rompues, et si cette ancre, tombée au fond, ne l'eût arrêtée tout à coup. Il fallut quelque temps pour que *la Minerve* pût se remettre à la voile, et cette circonstance permit à *la Pallas* de s'éloigner.

Les escadres de Leissègues et de Willaumez sortent de Brest. — Depuis deux ans, la flotte de Brest était armée et disposée à se mettre en mer, lorsque l'ordre arriva de la faire agir. Cette flotte se composait, au mois d'août 1805, de vingt-deux vaisseaux; onze furent destinés à prendre la mer, et on leur adjoignit quatre frégates et une corvette. On partagea ces forces en deux escadres; l'une fut confiée au contre-amiral Leissègues, et l'autre placée sous le commandement du contre-amiral Willaumez. Mais pour que l'ennemi ne pût pas connaître la destination de ces deux escadres, elles ne devaient se séparer qu'en mer, et jusque-là, les onze vaisseaux ne parurent former qu'une seule et même escadre, dont Leissègues était le commandant en cbef, et Willaumez le commandant en second. Le 13 décembre 1805, les deux escadres se mirent en mer et naviguèrent ensemble pendant deux jours, après quoi elles se séparèrent pour suivre cbacune sa destination.

Opérations de l'escadre de Leissègues. — L'amiral Leissègues naviguait seulement depuis dix ou douze jours, lorsque son escadre se trouva réduite à trois vaisseaux de ligne : pendant une nuit sombre et orageuse, *le Brave* et *l'Alexandre* s'étaient séparés des autres vaisseaux, et les bâtimens plus légers avaient éprouvé des avaries telles que, dans l'impossibilité de les réparer en pleine mer, il fallait continuer la traversée avec les plus grandes précautions. L'amiral Leissègues avait reçu l'ordre de naviguer vers les Antilles, en passant au nord-ouest des Açores; le but de cet ordre était de lui faire éviter la rencontre des escadres ennemies. Mais après avoir lutté en vain contre la tempête, il renonça à suivre cette partie de ses instructions, prit sa route sous le vent des Açores, et arriva devant Santo-Domingo, sans avoir rencontré les Anglais, le 22 janvier 1806.

Après avoir mis à terre les troupes et les munitions dont il était chargé pour le général Ferrand, l'amiral Leissègues fit réparer ses avaries sur la rade même de Santo-Domingo.

Ces réparations furent à peu près terminées le 5 février, et l'amiral donna l'ordre à tous les bâtiments de son escadre de se tenir prêts à partir.

La corvette *la Diligente* avait été placée en observation près de l'île de Savana, et l'on était convenu d'un signal pour annoncer l'approche de l'ennemi. Le 6 février, à six beures du matin, on aperçut la corvette qui revenait vers l'escadre en donnant le signal. L'amiral fit aussitôt tout disposer pour le combat, et à sept beures l'escadre était sous voile. On ne tarda pas à apercevoir l'escadre ennemie; elle était forte de onze bâtiments de guerre, dont sept vaisseaux de ligne, parmi lesquels on remarquait les trois pavillons de commandement des amiraux Lewia, Duckworth et Cocbrane.

Le combat s'engagea à neuf beures. Les vaisseaux anglais étaient bien supérieurs en nombre aux vaisseaux français. L'amiral Leissègues tenta de mettre, suivant la tactique de Nelson, la tête de la ligne ennemie entre deux feux et de l'écraser avant qu'elle pût être secourue; mais il ne put réussir dans ce projet; et, après quelques manœuvres, quatre vaisseaux anglais s'attachèrent à combattre un des quatre vaisseaux de 74 français, et les autres réunirent leurs efforts contre *l'Impérial*. Jamais vaisseau plus beau et plus fort n'avait été construit dans aucun pays; aussi soutint-il avec vigueur cette triple attaque; mais les boulets ennemis traversaient ses flancs jusque dans la batterie basse, et il eut en peu de temps une partie de son équipage bors de combat et beaucoup de canons démontés.

Le sort des armes était encore moins favorable aux Français dans les autres parties de la ligne; après une courte résistance, *le Brave* et *le Jupiter* avaient succombé et amené pavillon; *l'Alexandre*, placé en avant de *l'Impérial*, tint long-temps ferme à son poste; mais enfin ayant perdu tous ses mâts, il fut pris par l'ennemi. Après la reddition du *Brave*, du *Jupiter* et de *l'Alexandre*, plusieurs vaisseaux anglais dirigèrent leurs efforts sur *le Diomède*, qui se défendit avec la plus grande intrépidité.

L'Impérial se trouva promptement désemparé de ses batteries de 18 et de 24. Avec celle de 36, la seule

qui lui restàt, il se défendait encore avec vigueur contre les quatre vaisseaux qui l'entouraient; mais son grand mât et son mât d'artimon étant tombés, il ne put continuer à manœuvrer de manière à présenter successivement le travers aux vaisseaux qui le combattaient, et ceux-ci purent prendre, pour le réduire, les positions les plus convenables.

L'Impérial avait déjà perdu 500 hommes de son équipage; le capitaine-commandant, le capitaine en second et cinq officiers étaient blessés grièvement; l'amiral Leissègues avait vu tomber à ses côtés ses deux adjudants, et il n'avait plus auprès de lui qu'un seul enseigne. Cette position critique ne le décourageait pas. Il continuait à se promener paisiblement sur le gaillard d'arrière de son vaisseau, excitant son équipage à se défendre jusqu'à la dernière extrémité; bien décidé à se faire couler, plutôt que de se rendre, il faisait faire le feu le plus vif de toutes les pièces qui lui restaient. Cependant, voulant épargner son équipage qui avait combattu avec une si grande valeur, il ordonna, pour sauver ses hommes et son vaisseau, de diriger *l'Impérial* vers la côte, et de l'y embosser. Mais les boulets ennemis ayant coupé tous les câbles, il n'y avait d'autre moyen que d'échouer le vaisseau. L'amiral s'y décida, et *l'Impérial* prit terre à midi un quart, présentant le travers au large. *Le Diomède* suivit cette manœuvre et vint s'échouer à cent toises en arrière du vaisseau amiral. L'escadre anglaise n'osa pas poursuivre ces deux bâtiments dans la crainte de se perdre, et elle s'éloigna de la côte en emmenant ses captures.

L'Impérial et *le Diomède* furent bientôt défoncés, la côte sur laquelle ils s'étaient échoués étant hérissée de roches. Dans l'impossibilité de les sauver, le seul parti à prendre était de les brûler après les avoir évacués. L'évacuation se fit fort lentement, à cause du mauvais temps et des précautions qu'exigeait le transport des blessés. Trois jours après le combat, c'est-à-dire le 9 février, elle n'était pas encore terminée, et ce retard empêcha l'amiral Leissègues de brûler lui-même ses vaisseaux. Plusieurs bâtiments anglais s'étant approchés de la côte dans la soirée, tirèrent quelques bordées sur *l'Impérial* et *le Diomède*, mirent leurs canots à la mer, s'approchèrent des deux vaisseaux français et les incendièrent sous les yeux du brave amiral. L'état-major et une centaine d'hommes de l'équipage du *Diomède*, qui se trouvaient encore à bord de ce vaisseau, furent faits prisonniers.

Opérations de l'escadre de Willaumez. — L'amiral Willaumez, en se séparant de l'amiral Leissègues, avait ordre de se rendre directement au cap de Bonne-Espérance, de s'y ravitailler, et ensuite de se porter partout où il jugerait pouvoir causer le plus de dommages à l'Angleterre, soit en détruisant ses convois, soit en rançonnant ses colonies. Mais il lui était expressément recommandé de ne pas rester plus de quatorze mois absent d'Europe.

Le frère de l'Empereur, le prince Jérôme, faisait partie de l'escadre comme simple capitaine de vaisseau, et Napoléon avait donné les ordres les plus sévères pour qu'il fût traité comme les autres officiers, sans égard pour sa naissance. Cette circonstance mettait l'amiral Willaumez dans une position fort délicate, d'autant plus que Jérôme n'avait pu voir, sans un vif déplaisir, qu'on lui fit faire sur mer une campagne qui devait durer plus d'une année. Il avait même témoigné son mécontentement à l'amiral, qui lui avait fait des remontrances et donné des conseils avec beaucoup d'indépendance et de dignité. En résultat, Willaumez, sans rien abandonner de son autorité, eut pour le frère de l'Empereur tous les égards possibles. Le prince et l'amiral furent contents l'un de l'autre.

En sortant de la rade de Brest, l'escadre éprouva des avaries dues à la mauvaise qualité des matières premières employées dans la confection des bâtiments. Mais ces avaries furent promptement réparées, et l'escadre s'empara de plusieurs bâtiments anglais chargés de troupes, et fit encore quelques autres prises avant d'être sortie des mers d'Europe.

Willaumez croisa pendant deux jours aux environs des Canaries, pour se débarrasser des prisonniers qu'il avait faits, et qui consommaient des vivres qu'il était nécessaire d'épargner. Ces prisonniers furent mis à bord de la frégate *la Volontaire*, qui reçut l'ordre de les transporter à Sainte-Croix-de-Ténériffe. L'escadre devait attendre cette frégate pendant deux jours; mais comme elle ne se réunit pas à la flotte dans ce délai, l'amiral continua sa route.

Arrivé dans les parages du cap de Bonne-Espérance, Willaumez s'empara d'une corvette anglaise qui lui annonça que cette colonie venait d'être prise. Cette nouvelle le fit changer de plan, qui était de croiser au banc des Aiguilles pour intercepter les convois venant de l'Inde et de la Chine. Il s'établit donc en croisière entre les deux continents d'Afrique et d'Amérique, et comme il vint bientôt à manquer de vivres, il s'en alla relâcher au Brésil où il arriva dans les premiers jours d'avril 1806.

Après s'être ravitaillé à Bahia (San-Salvador), où il séjourna dix-sept jours, l'amiral français se porta vers Cayenne, d'après la nouvelle qu'on lui avait donnée que les Noirs de cette colonie venaient de se révolter. Ce bruit était faux. De Cayenne, Willaumez se dirigea vers la Barbade, dans le but de détruire tous les navires anglais qui s'y trouvaient; mais le mauvais temps le força de relâcher, le 20 juin, à la Martinique. L'escadre en repartit le 30, et alla rançonner la colonie de Mont-Serrat; puis elle se rendit dans plusieurs rades ennemies, où elle fit encore des prises.

Willaumez, ne pouvant rien entreprendre contre les Antilles, où il était signalé, se détermina à aller attendre, à une certaine hauteur en pleine mer, le convoi de la Jamaïque, et d'autres encore qui devaient se mettre en route, quand on le croirait loin de ces parages. Il comptait demeurer dans sa position pendant que l'ennemi le chercherait sur les côtes. Après avoir pris et détruit le convoi de la Jamaïque, il devait se porter vers Terre-Neuve pour s'emparer des bâtiments pêcheurs, et détruire les pêcheries; puis, au moyen d'une croisière établie sur un point favorable, intercepter les navires anglais revenant du Labrador, du

Groënland et de l'Islande. Après le succès de ce plan, habilement conçu, l'amiral comptait revenir dans un port de France.

L'escadre française s'établit donc en croisière à cent lieues au large et à la hauteur des débouquements de Bahama. Des avis positifs donnaient à l'amiral la certitude de capturer dans ces parages le convoi de la Jamaïque, lorsqu'une circonstance imprévue déjoua toutes ses combinaisons. Le prince Jérôme, impatient de revoir la France, abandonna l'escadre dans la nuit du 31 juillet, et se mit en route sur le vaisseau *le Vétéran*. Voulant rattraper ce vaisseau, et craignant que le frère de l'Empereur ne tombât entre les mains des Anglais, Willaumez quitta sa croisière, et il était trop tard lorsqu'il vint la reprendre, après avoir acquis la certitude que *le Vétéran* avait fait route pour la France. Cependant, Willaumez, n'étant pas certain que le convoi fût encore passé, s'obstina à l'attendre, et il fut surpris dans la nuit du 19 au 20 août, par une tempête affreuse. Jamais, de l'avis de l'amiral lui-même, pareille tourmente n'avait eu lieu. Tous les vaisseaux furent dispersés, et presque tous perdirent leurs mâts et leur gouvernail. *L'Impétueux* et *le Foudroyant*, qui éprouvèrent à la fois ce double accident, furent poussés en travers par le vent et les flots, et restèrent trois jours en vue l'un de l'autre sans pouvoir communiquer même au porte-voix. *Le Foudroyant* parvint enfin à réparer tant bien que mal ses avaries, et fut dirigé sur la Havane. Attaqué par une division anglaise dans les environs de ce port, il réussit, malgré son délabrement qui gênait ses manœuvres, à mettre les Anglais en fuite. *L'Intrépide* fut moins heureux : jeté à la côte vers le cap Henri, il fut brûlé par l'ennemi. Les autres vaisseaux trouvèrent des abris : *le Patriote*, *l'Éole*, et *la Valeureuse*, dans la baie de Chesapeake, et *le Cassard*, dans un port de France.

Le Vétéran, qui portait Jérôme Bonaparte, fut aussi atteint par la tempête; mais il était alors près des côtes de France. Peu de jours auparavant, il avait pris neuf bâtiments formant un convoi venant du Canada; ces bâtiments étaient chargés de goudron et de pelleteries pour une valeur de plus de 15,000,000 fr. Le 26 août, près des côtes de Bretagne, *le Vétéran* se vit couper la route de Brest et de Lorient par une division anglaise qui lui donna la chasse. Pour ne pas voir son vaisseau pris par les Anglais, Jérôme résolut de l'échouer, en tâchant cependant de pénétrer dans quelqu'une des baies ou des rivières des parages où il se trouvait. Il donna la préférence à la baie de Concarneau; *le Vétéran* y entra tout armé à la grande surprise des marins du port, qui n'auraient pas osé y introduire la plus petite frégate. *Le Foudroyant* et *le Patriote* revinrent en France en 1807; *l'Éole* et *la Valeureuse* furent dépecés aux États-Unis.

L'expédition de l'amiral Willaumez fit au commerce anglais un tort qui peut être évalué à 20,000,000 fr. Il n'exécuta pas sans doute les plans qu'il avait projetés; mais la vivacité de ses manœuvres, qui obligea l'Angleterre à détacher quatre amiraux à sa poursuite (Warren, Strachan, Lewis et Cochrane), occupa des forces quadruples des siennes et accrut ainsi dans une proportion considérable les dépenses déjà énormes de l'ennemi.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1803.

6 MARS. Départ de l'amiral Linois pour l'Inde.
11 JUILLET. Son arrivée à Pondichéry.
16 AOUT. Sa retraite à l'Ile-de-France.
8 OCTOBRE. L'amiral Linois quitte l'Ile-de-France. — Prise diverses faites sur les Anglais.
1er DÉCEMBRE. L'escadre française mouille à Batavia.

1804.

25 JANVIER. Arrivée de l'escadre de Linois dans les mers de Chine.
14 FÉVRIER. Combat contre la flotte anglaise venant de Chine.
2 AVRIL. Retour de Linois à l'Ile-de-France.
18 SEPTEMBRE. Combat de Visigapatnam.
1er NOVEMBRE. Retour de Linois à l'Ile-de-France.

1805.

22 MAI. Troisième croisière. — Prises diverses à l'entrée de la mer Rouge.
13 DÉCEMBRE. Les escadres de Leissègues et de Willaumez sortent de Brest.

1806.

22 JANVIER. Arrivée de Leissègues à Santo-Domingo.
29 — Retour de l'amiral Linois vers la France.
6 FÉVRIER. Combat de l'escadre de Leissègues contre la flotte anglaise.
14 MARS. Prise du *Marengo* et de *la Belle-Poule*, par les Anglais.
AVRIL. Relâche de la flotte de Willaumez au Brésil.
21 — Combat de *la Canonnière* et du *Tremendous*.
14 MAI. Combat de *la Minerve* et de *la Pallas*.
20 JUIN. Arrivée de Willaumez à la Martinique.
31 JUILLET. Départ du prince Jérôme sur *le Vétéran* pour revenir en France.
20 AOUT. Une tempête disperse la flotte de Willaumez.
26 — Arrivée du *Vétéran* à Concarneau.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

